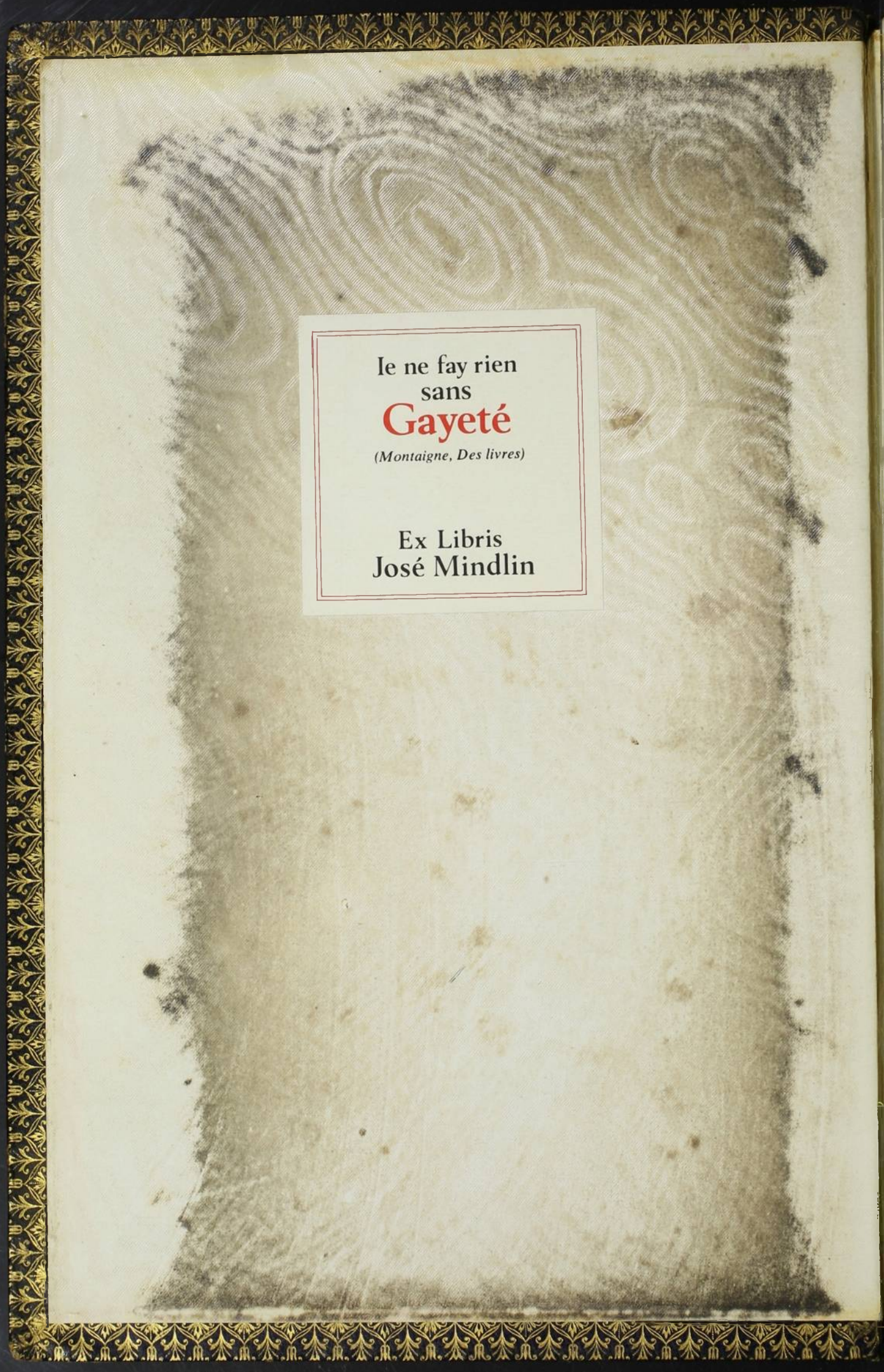

Ie ne fay rien
sans
Gayeté
(Montaigne, Des livres)
Ex Libris
José Mindlin

VOYAGE

AUTOUR

DU MONDE

PARIS. — IMPRIMERIE DE J. CLAYE
RUE SAINT-BENOÎT, 7

BOUGAINVILLE.

COOK.

LAPEYROUSE.

DUMONT D'URVILLE.

Publié par Furne, à Paris.

Imp.ie F. Chardon aîné 30 r. Hautefeuille à Paris

VOYAGE

AUTOUR

DU MONDE

EXÉCUTÉ SOUS LA DIRECTION

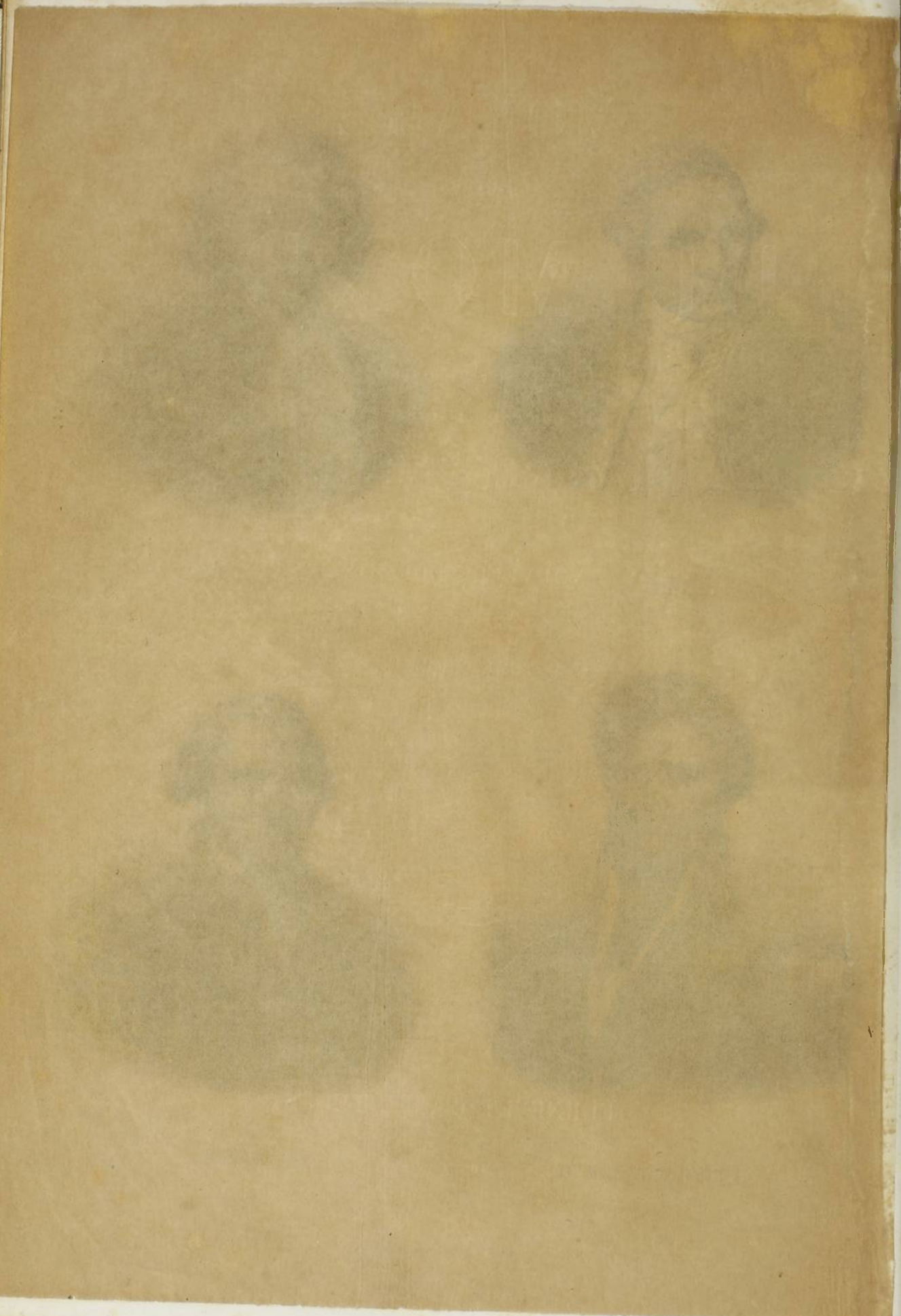
DU CONTRE-AMIRAL

DUMONT D'URVILLE

NOUVELLE ÉDITION

[illegible]

[illegible]



Imp.ie F. Chardon aîné, 5 r. Hautefeuille à Paris.

VOYAGE

AUTOUR

DU MONDE

PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION

DU CONTRE-AMIRAL

DUMONT D'URVILLE

NOUVELLE ÉDITION

REVUE ET CORRIGÉE

TOME PREMIER

PARIS

FURNE ET Cie, ÉDITEURS

MDCCCLVII

BAPTÊME SOUS LA LIGNE

INTRODUCTION

FAIRE le tour entier du globe que nous habitons, en parcourir les diverses contrées, visiter les différentes races d'hommes qui l'occupent, et contempler successivement les scènes variées que la nature, dans ses trois règnes, y ménage aux yeux de l'observateur, qui de nous, au moins une fois en sa vie, n'a été ému à cette idée et n'a souhaité avoir un navire à ses ordres pour se procurer ces jouissances? C'est en visitant les innombrables îles d'un Océan sans bornes, que les noms de Cook et de Bougainville sont devenus si populaires. Mais les découvertes des autres navigateurs sont généralement ignorées. Cependant les travaux des Vancouver, des d'Entrecasteaux, des Baudin, des Flinders, etc., eurent des résultats aussi estimables que dignes d'intérêt. Dans ces derniers temps, ils ont eu d'honorables imitateurs; et sans parler des Hall, des Kings et des Beechey, chez les Anglais; des Krusenstern, des Kotzebue et des Lütche, chez les Russes, la France, il y a peu d'années, n'a-t-elle pas payé un glorieux tribut aux sciences par l'exécution et la publication des campagnes scientifiques de *l'Uranie*, de *la Coquille* et de *l'Astrolabe?* Toutefois ces grandes et périlleuses entreprises demeurent peu connues; elles n'acquièrent pas toute la publicité qu'elles devraient avoir; et, il faut le dire, cet inconvénient tient au luxe même de ces publications, luxe qui les place hors de la portée du public, en même temps qu'il en retarde souvent l'achèvement.

C'est pour obvier à cet inconvénient, et pour rendre aussi populaire que possible la connaissance des grandes expéditions de découvertes exécutées jusqu'à ce jour que nous publions à bon marché le *Voyage autour du monde*. Notre voyageur, sorte d'Anacharsis circumnavigateur, personnage fictif et essentiellement indépendant, ne figure, dans notre ouvrage, que pour nous permettre de nous exprimer à la première personne, et donner ainsi plus de piquant et d'actualité à notre récit.

Avant de se lancer sur la surface des mers, à la suite de notre voyageur, nous avons pensé que le lecteur serait satisfait d'avoir quelques notions sur les navigateurs célèbres qui

ont tour à tour sillonné l'Océan Pacifique, théâtre principal des nos descriptions, et dont les travaux successifs ont perfectionné la connaissance. Un aperçu rapide, constatant l'époque et les résultats de leurs navigations, aura du moins le mérite de familiariser le lecteur avec des noms qu'il verra souvent figurer dans notre récit.

Grâce aux efforts des navigateurs espagnols vers l'Occident [1], l'Amérique était en majeure partie connue, et dans l'Orient les Portugais [2] avaient pénétré jusqu'aux îles de l'archipel Indien et aux côtes de la Chine. Mais une étendue de plus de 160° en longitude, c'est-à-dire près de la moitié de la superficie du globe, était encore inconnue. Comment cet immense espace était-il occupé? Enfin les flots d'un Océan sans bornes occupaient-ils seuls cette vaste portion de notre planète? Un troisième continent devait-il s'y rencontrer? ou bien l'Asie et l'Amérique, se tendant les bras vers le nord, venaient-elles se prolonger au sud pour y former une pointe comme celle de l'Afrique?

L'intrépide Magellan, en 1520, fut le premier qui osa s'aventurer sur les flots de l'Océan Pacifique, après avoir traversé le détroit qui reçut son nom. Sur sa route, il ne rencontra que trois ou quatre petites îles; mais, en se rapprochant des côtes de l'Asie, il découvrit les archipels des îles Mariannes et des Philippines. Son expédition constata, dès cette époque, qu'aucun continent ne pouvait exister au nord de l'équateur dans cette étendue du globe.

Garcia de Loysa en 1525, Sébastien del Cano et Alfonse de Salazar parcourent cet Océan, sans y faire de découvertes remarquables. L'année suivante, Alvar de Saavedra se dirige du Mexique vers les Moluques : on pense généralement que ce fut en revenant de Tidor au Mexique qu'il eut la première connaissance de la Nouvelle-Guinée.

D'une expédition exécutée sept années plus tard dans le même Océan, on n'a guère conservé que les noms des capitaines Hurtado et Grijalva. On doit surtout regretter qu'aucun document authentique n'ait constaté les découvertes nombreuses opérées par Juan Gaëtan, en 1542, et la reconnaissance suivie qu'il dut faire de la Nouvelle-Guinée.

C'est à Mendana qu'on dut, en 1587, la connaissance de ces fameuses îles de Salomon, qu'il explora avec tant de soin, et dont la position resta pourtant si longtemps après lui une énigme pour les géographes. Alvar de Mendana, dans un second voyage, en 1595, ne put retrouver ses îles Salomon; mais il découvrit les îles Marquises ou Nouka-Hiva, quelques autres petites îles, et enfin la belle île de Santa-Cruz, où il fit de vains efforts pour fonder une nouvelle colonie. Ses observations assignèrent encore des limites plus étroites à l'existence du continent austral.

En 1600, de Cordes et Van-Noort traversent la mer du Sud, et ne font aucune découverte. Mais en 1608, Fernand Quiros, pilote de Paz-de-Torres, opère d'importantes découvertes au sud de l'équateur. A ce voyage on doit notamment la première connaissance de Taïti et des îles du Saint-Esprit ou Cyclades de Bougainville. Il paraît constant aussi que le vaisseau de

1. Christophe Colomb, Amérie Vespuce, Cortez, Pizarre, etc.

2. Vasco de Gama, Albuquerque, Cabral, etc.

Quiros opéra son retour dans l'archipel Indien par le détroit qui sépare la Nouvelle-Guinée de la Nouvelle-Hollande, et qui prit son nom de ce navigateur.

Le voyage de Spielberg, en 1615 et 1616, ne produisit rien pour la géographie; mais il n'en fut pas de même de celui qu'exécutèrent Schouton et Lemaire dans le même temps, et qui amena la connaissance de plusieurs îles nouvelles. Ils avaient aussi prolongé presque entièrement la côte septentrionale de la Nouvelle-Guinée et tracé sa configuration d'une manière approximative.

De 1619 à 1629, divers navigateurs, Hertog, Edels, Nuitz, Witt, Carpenter et Pelsart, tous Hollandais, reconnurent successivement divers points de la grande terre qui avait reçu le nom de Nouvelle-Hollande.

Tasman, navigateur d'un ordre distingué pour son siècle, en 1642 et 1643 découvre la Nouvelle-Zélande, plusieurs des îles Tonga et Viti, et longe une partie de la côte nord de la Nouvelle-Guinée; ce voyage eut particulièrement le mérite de fixer une limite à l'étendue des terres de la Nouvelle-Hollande vers l'est. Dans un second voyage, Tasman dut faire d'importantes découvertes sur la côte méridionale de la Nouvelle-Guinée, mais qui restèrent ensevelies dans les archives de la Compagnie hollandaise.

En 1683, Cowley rattache son nom à la géographie de l'Océanie, en reconnaissant avec exactitude les îles Gallapagos, jusqu'alors à peine connues. Les Espagnols, en 1696, obtiennent la première notion des îles Palaos ou Pelew par des habitants de ce groupe, jetés par la tempête sur la côte de Samar, l'une des Philippines.

Dampier, le plus assidu, le plus judicieux des navigateurs de cette époque, après avoir longtemps parcouru l'Océan Pacifique comme un simple aventurier, est expédié en 1699 avec mission de son gouvernement pour y faire des découvertes. Dans cette expédition, il signale plusieurs îles nouvelles au nord de la Nouvelle-Guinée et de la Nouvelle-Bretagne, et franchit le premier le détroit qui sépare ces deux îles. Ses relations offrent un précieux recueil d'observations intéressantes. Huit années plus tard, sur les mêmes mers, il servait de pilote au capitaine Rogers.

En 1710, Padilla entame la reconnaissance des îles Pelew, et il ne peut la terminer. La Barbinais traverse en 1716 l'Océan Pacifique, et n'y fait aucune découverte. Plus heureux, le Hollandais Roggewein, en 1722, découvre plusieurs îles, dont quelques-unes sont encore à retrouver.

L'amiral Anson, en 1741, traversa aussi cet Océan sans rencontrer aucune terre nouvelle. Mais la relation de son voyage, écrite avec soin, fournit d'utiles renseignements sur les différents lieux qu'il visita.

Jusqu'ici, la cupidité seule avait suscité ces grandes et aventureuses expéditions. Désormais, des sentiments plus généreux présideront à l'exécution de celles que nous allons mentionner: l'amour de la gloire, le désir de compléter la connaissance du globe par des explorations méthodiques, agrandiront chaque jour le domaine des sciences.

Les instructions données à Byron étaient déjà conçues dans cet esprit. Il navigua dans la

mer du Sud en 1764 et 1765; mais son voyage fut peu fructueux et ne procura à la géographie que la connaissance de quelques petites îles. Wallis le suivit immédiatement; ses découvertes furent plus nombreuses, et il eut l'honneur de nous donner le premier des renseignements positifs sur la délicieuse Taïti, dont le nom est devenu si familier à tous les amateurs de voyages. Dans la même année 1767, son compagnon Carteret, avec les moyens les plus chétifs, exécutait de son côté de nobles travaux et augmentait considérablement la liste des îles connues dans l'Océanie.

Imitant l'exemple de l'Angleterre, la France expédia Bougainville dans ces mers. Sa campagne fut fertile en découvertes importantes : il signala le premier plusieurs îles de l'archipel Dangereux, aujourd'hui Pomotou, les îles des Navigateurs, de la Louisiade et des Anachorètes; il retrouva les terres du Saint-Esprit et les îles de Salomon, presque perdues pour la géographie depuis Mendana. Une relation piquante et remplie d'intérêt donna une grande célébrité à ce voyage.

Enfin Cook arriva, et dans trois voyages consécutifs, de 1769 à 1779, il eut la gloire de compléter, presque à lui seul, la connaissance générale de l'Océanie. Une exactitude aussi grande que pouvaient le comporter les méthodes employées de son temps, présida constamment à ses travaux. Aussi, toutes ses découvertes sont restées authentiques, et des rectifications de détail ont été l'unique partage laissé à ceux qui devaient suivre ses traces. La découverte de la Nouvelle-Calédonie, des Nouvelles-Hébrides, des îles Sandwich, et ses belles reconnaissances de la Nouvelle-Zélande, de la côte orientale de la Nouvelle-Hollande, des îles de Taïti, de Tonga, de Nouka-Hiva, des détroits de Torres, de Cook et de Behring, sont les titres imprescriptibles que Cook offrira à l'éternelle admiration des navigateurs et des géographes. Mais, tout en rendant justice à ce grand homme, il ne faut point oublier les beaux travaux de Banks, Solander, Anderson, et surtout des deux Forster : on doit même avouer que les observations en tout genre de ces savants naturalistes ont fait le principal mérite et assuré le brillant succès des belles publications qui firent connaître les voyages de Cook.

Tandis que Cook exécutait ces grandes opérations, Surville, en 1769, retrouvait les îles Salomon, et découvrait la baie d'Oudoudou, sur la partie N. E. de la Nouvelle-Zélande; Marion, en 1771, examinait une grande étendue de la côte de la Nouvelle-Zélande, et trouvait la mort à la baie des Iles, où ses compagnons recueillirent des documents précieux sur les naturels et les productions de cette terre australe; l'Espagnol Boenecheo, en 1772 et 1773, visitait Taïti et signalait quelques îles nouvelles dans les parages voisins; enfin, Perez découvrait en 1774 l'entrée de Nootka.

Maurelle fut sans doute un navigateur peu instruit et fort incorrect dans ses déterminations; mais son nom doit être conservé pour avoir découvert, en 1781, plusieurs îles de l'Océanie, et surtout le groupe de Vavao.

Jaloux de rivaliser avec l'Angleterre, le gouvernement français prépara l'expédition que dirigea La Pérouse en 1785, 1786, 1787 et 1788. Mais La Pérouse ne devait pas revoir sa

patrie, et les sciences ont beaucoup perdu au désastre qui nous a ravi le fruit de ses recherches. On sait seulement qu'il avait découvert deux grandes îles dans l'archipel des Navigateurs ou Hamoa, et qu'il avait opéré de courageuses reconnaissances dans la Manche de Tartarie et sur la côte N. O. d'Amérique. Avant de se perdre sur les écueils de Vanikoro, nul doute que d'importantes opérations avaient dû signaler sa traversée depuis Botany-Bay jusqu'à cette île de funeste mémoire.

Dans ces mêmes années, Portlock et Dixon parcoururent l'Océan Pacifique et recueillirent des documents sur les îles Hawaii, et notamment sur la côte N. O. d'Amérique. G. Bligh, en 1788, découvrit le petit groupe Bounty et Whytoutaky. Ayant, par sa violence, soulevé contre lui une partie de son équipage, il fut jeté par les rebelles dans une chaloupe; sur cette frêle embarcation, il opéra son retour à Timor et découvrit encore quelques îles dans cet étonnant trajet, notamment le groupe de Banks.

Edwards, envoyé en 1790 à la recherche des mutins de *Bounty*, ajouta encore, l'année suivante, plusieurs îles à celles que l'on connaissait dans cet Océan. Le capitaine de commerce Marchand reconnut, en 1791, une partie des îles Nouka-Hiva, et la publication de son voyage par le savant Fleurieu lui donna une célébrité qu'il n'aurait jamais eue sans cette heureuse circonstance.

Vancouver, en 1791, découvre encore quelques petites îles et exécute de belles reconnaissances sur la côte N. O. d'Amérique. On doit à son compagnon Broughton la connaissance des îles Chatam et Vavitou. Les résultats de cette expédition furent publiés sur une vaste échelle, et l'on ne peut reprocher à la narration de Vancouver qu'une polixité souvent minutieuse.

A la même époque, d'Entrecasteaux parcourait l'Océan Pacifique, pour y découvrir les traces de l'infortuné La Pérouse et y tenter de nouvelles explorations. Le premier but du voyage ne put être atteint; mais on accomplit des travaux remarquables par leur étendue comme par leur précision. Les plus importants furent la reconnaissance de la côte méridionale de la Nouvelle-Hollande, de la côte occidentale de la Nouvelle-Calédonie, des îles de l'Amirauté, de Santa-Cruz ou Nitendi, de plusieurs îles de la Louisiade, d'une petite partie de la Nouvelle-Guinée et d'une portion considérable des Moluques. Il faut joindre à cela la découverte de plusieurs îles ou îlots jusqu'alors inconnus.

En 1792, Bligh fit un second voyage dans la mer du Sud, et découvrit encore de nouvelles îles, surtout dans l'archipel Viti; mais ce voyage n'a point été publié, et les détails en sont restés inconnus. En 1796, Wilson, chargé de transporter des missionnaires dans les îles de l'Océanie, découvrit plusieurs îles nouvelles. Sa narration est fertile en documents de la plus grande exactitude sur les mœurs, les coutumes et les opinions des insulaires. Turnbull, simple subrécargue d'un bâtiment marchand, recueillit aussi, de 1800 à 1804, des matériaux dignes d'intérêt, particulièrement sur les événements qui s'étaient passés à Taïti depuis la dernière visite de Cook jusqu'à l'époque où il s'y trouvait lui-même.

A cette époque, la France et l'Angleterre, chacune de son côté, résolurent de compléter

l'exploration de l'Australie : Baudin, pour la France, Flinders, pour l'Angleterre, furent chargés de cette importante tâche. Les travaux hydrographiques du navigateur anglais furent bien supérieurs en exactitude à ceux de Baudin ; mais les observations des naturalistes français, consignées dans la narration de Péron, jetèrent de grandes lumières sur la constitution physique du continent australien.

La Russie, à son tour, fit paraître son pavillon sur cette mer ; Krusenstern, en 1804 et 1805, fut chargé d'une expédition à la fois diplomatique et scientifique. Aucune terre nouvelle ne fut signalée, mais des documents utiles pour la géographie furent recueillis. Cette expédition fut en outre la première origine des excellents mémoires que Krusenstern a récemment publiés sur l'Océanie.

L'expédition de l'Américain Porter, dans ces mers, en 1813 et 1814, fut purement militaire, et causa d'immenses dommages au commerce anglais. Toutefois, il faut noter que Porter consigna dans son journal les documents les plus détaillés et les plus curieux sur les insulaires de Nouka-Hiva, encore très-peu connus.

Peu après, Kotzebue conduisit dans ces parages le brick *le Rurick*, armé aux frais d'un simple particulier, de Romanzoff. La découverte de diverses îles, notamment dans les Carolines orientales, couronna les efforts de Kotzebue en 1816. Les observations du savant Chamisso ajoutèrent un vif intérêt à la relation du capitaine.

En 1819, M. Freycinet commandait *l'Uranie* dans sa navigation au travers de cet Océan. Les résultats de cette campagne, quant à la géographie, furent médiocres, et se bornèrent à la reconnaissance de deux ou trois îlots dans les Carolines, des îles Mariannes, et à la découverte de l'écueil Rose. Des matériaux en histoire naturelle en furent seuls le fruit.

Presque à la même époque, le Russe Billinghausen parcourait l'Océanie ; il y découvrit plusieurs îles nouvelles, entre autres l'île Ono, au sud de l'archipel Viti. Sa relation ne nous est pas connue. De 1818 à 1822, King complétait avec succès l'exploration des parties de l'Australie encore vaguement tracées. Son travail est un modèle de patience et de courage, et son récit présente des détails curieux sur les Australiens et la nature de leur pays.

En 1823 et 1824, M. Duperrey parcourut la mer du Sud avec *la Coquille*. Il signala un certain nombre d'îles nouvelles, surtout dans les Carolines, et fit quelques reconnaissances partielles dont les plus importantes sont celles des îles Mulgrave, du groupe d'Hogoleu et des îles Schouten sur la côte de la Nouvelle-Guinée. Cette expédition surpassa celle de *l'Uranie* par la quantité des objets d'histoire naturelle qui furent rapportés.

L'Américain Paulding a rédigé la relation du voyage fait par le schooner *le Dolphin*, envoyé, en 1825 et 1826, à la recherche des révoltés d'un navire baleinier qui avaient dû s'établir sur les îles Mulgrave. Cette relation n'indique qu'une seule découverte, celle de la petite île Hull ; mais elle contient quelques renseignements nouveaux sur les îles Mulgrave.

L'Anglais Beechey, en 1825, 1826 et 1827, traversa l'Océan Pacifique sur *le Blossom*. Il ajouta quelques îles à l'archipel Pomotou, qui en comptait déjà un si grand nombre, et

exécuta des travaux estimables sur la partie la plus reculée de l'Amérique vers le N. O. Son ouvrage est fertile en documents du plus haut interêt sur la constitution géologique des îles de l'Océanie, et sur les mœurs de leurs habitants.

En 1826, 1827 et 1828, *l'Astrolabe*, sous notre direction, sillonna les mers de l'Océanie. Sous le rapport géographique, les résultats de cette expédition ont été l'exploration suivie de 400 lieues des côtes de la Nouvelle-Zélande, de l'archipel Viti, des îles Loyalty, de la partie méridionale de la Nouvelle-Bretagne, de la partie septentrionale de la Nouvelle-Guinée, dans un développement de 360 lieues, et des îles Vanikoro, Hogoleu et Pelew. Par suite de ces reconnaissances, une soixantaine d'îles, îlots ou écueils encore inconnus, ont été signalés à la navigation. Le nombre des objets d'histoire naturelle déposés au Muséum, encombra les salles de cet établissement, ainsi que l'atteste le rapport de Cuvier. Les Français attachés à cette expédition eurent en outre la satisfaction d'élever aux mânes de La Pérouse et de ses compagnons d'infortune, un monument sur les lieux mêmes où ils périrent, après avoir eu le soin de constater ce triste événement par tous les moyens possibles. La relation de cette longue et pénible expédition est à peu près terminée : il ne nous appartient point de la juger; seulement nous pouvons annoncer qu'elle fournira de nombreux documents à notre voyageur.

Nous mentionnerons le voyage de M. Laplace, exécuté en 1830 et 1831. Bien que la science ne fût point le but de cette expédition, cependant des travaux utiles ont été accomplis dans les mers de la Chine; et la relation de M. Laplace renferme des renseignements fort étendus sur les divers lieux qu'il a visités.

Là se termine la revue que nous nous étions proposé de faire des voyages exécutés jusqu'à ce jour dans l'Océanie. Nous n'avons point eu la prétention de la faire complète, mais le tableau que nous venons de tracer suffit au dessein que nous avions conçu, d'initier le lecteur à la connaissance des noms que nous aurons l'occasion de citer.

Tous les voyageurs, sans exception, qui ont parcouru l'Océan Pacifique, y ont remarqué deux variétés de l'espèce humaine très-différentes l'une de l'autre, et d'après les traits nombreux et essentiels qui caractérisent chacune de ces deux variétés, ils les ont séparées sur-le-champ en deux races distinctes.

La première offre des hommes d'une taille moyenne, au teint jaunâtre plus ou moins clair, aux cheveux lisses, le plus souvent bruns ou noirs, avec des formes assez régulières et des membres bien proportionnés, souvent réunis en corps de nation et quelquefois organisées en monarchie.

L'autre race se compose d'hommes d'un teint brun très-foncé, souvent fuligineux, quelquefois presque aussi noir que celui des Cafres, aux cheveux frisés, crépus, mais rarement laineux, avec des traits disgracieux, des formes peu agréables, et les extrémités souvent grêles et disproportionnées. Ces hommes vivent généralement en tribus peu nombreuses; presque jamais ils ne forment un corps de nation, et leur état se rapproche toujours de la barbarie.

Parmi les hommes de la première race, on remarque bientôt deux sections bien prononcées. D'une part, toutes les peuplades qui occupent les îles les plus orientales de l'Océan Pacifique, depuis les îles Hawaii jusqu'à celles de la Nouvelle-Zélande dans un sens, et dans l'autre depuis les îles Tonga et Hamoa jusqu'à l'île Waïhou, ont évidemment la même origine et ne forment qu'une même famille. Leur teint, leurs traits, leurs formes et leurs langages sont les mêmes. Tous ces peuples reconnaissaient le *tapou;* tous faisaient usage du *kava* ou *ava;* et l'emploi de l'arc et des flèches, comme instruments de guerre, leur était inconnu. Enfin, tous étaient parvenus à un degré de civilisation plus ou moins marqué, et chez quelques-uns les lois de l'étiquette avaient déjà acquis un développement surprenant.

La seconde section de la race cuivrée comprend les tribus disséminées sur cette chaîne de petites îles qui ont reçu des navigateurs les noms de Gilbert, Marshall, Carolines, Mariannes, jusqu'aux îles Pelew inclusivement. Ces insulaires diffèrent généralement de ceux de l'Orient par une couleur un peu plus rembrunie, par un visage plus effilé et des formes plus sveltes. Le *tapou* leur est inconnu; leur langue, qui varie sensiblement dans ses dialectes d'un archipel à l'autre, diffère beaucoup de celle qui est commune aux hommes de la section précédente. Le *kava* est encore usité sous d'autres noms dans la partie orientale de cette section; mais dans la partie occidentale il fait place au bétel et à l'arek.

Enfin, parmi les peuples cuivrés, une troisième division avait été déjà depuis longtemps formée sous le nom d'*Archipel Indien* ou *Grand Archipel d'Asie*, et comprenant les îles connues sous le nom de Philippines, Moluques et îles de la Sonde, occupées presque entièrement, du moins quant au littoral, par le peuple malais.

Ces considérations, fondées sur les caractères moraux et physiques des peuples, nous ont naturellement conduit à partager d'abord l'Océanie en quatre divisions principales et fondamentales, savoir :

1° L'Océanie orientale, à laquelle nous conservons le nom de *Polynésie*, déjà adopté par divers géographes dans un sens plus étendu. Nous en limiterons l'application aux peuples jaunes ou cuivrés qui reconnaissent le *tapou*, parlent la même langue, et occupent toute la région orientale de l'Océan Pacifique. Cette division comprend les archipels Hawaii, Nouka-Hiva, Pomotou, Taïti, Hamoa, Tonga, les îles de la Nouvelle-Zélande, les îles Chatam, et plusieurs autres éparpillées entre ces groupes.

2° L'Océanie boréale, que nous nommons *Micronésie*, parce qu'elle ne contient que de petites îles, dont Gouaham dans les Mariannes, Pounipet dans les Carolines, et Baubelthouap dans les îles Pelew, sont les principales. Là se trouvent renfermées les peuplades qui diffèrent de groupe à groupe pour les mœurs, le gouvernement et le langage. La très-grande majorité de ces peuples est simplement cuivrée; cependant le capitaine Lütke a récemment rencontré des noirs sur l'île haute de Pounipet, et, si l'on en croit Morrell, cette race se retrouverait aussi sur le groupe de Hogoleu. Les principaux groupes de cette division sont ceux de Gilbert, Marshall, les Mariannes, les îles Pelew, et tout ce qui est connu sous

le nom de Carolines, y compris un grand nombre d'îles inhabitées, jusqu'au quarantième degré de latitude septentrionale.

3° L'Océanie occidentale, ou *Malaisie*, contenant les îles Philippines, Moluques et de la Sonde, occupées par les peuples d'origine évidemment malaise, au moins sur les bords de la mer; car dans l'intérieur de la plupart de ces grandes terres existent encore des peuplades qui se rapprochent beaucoup de celles qui occupent la division suivante.

4° L'Océanie méridionale, qui comprend tous les peuples océaniens à peau plus ou moins noire, aux cheveux frisés ou crépus, et aux membres souvent grêles et difformes, à laquelle nous imposons le nom de *Mélanésie*. Là les mœurs, les coutumes et le langage varient à l'infini, ces hommes sont presque toujours restés dans une sorte de barbarie. Point de gouvernement, de lois, de cérémonies régulières; aversion constante et marquée pour les Européens. L'observateur le plus philanthrope est forcé de reconnaître une différence immense entre l'intelligence de ces hommes et celle des peuples simplement jaunes ou cuivrés. L'Australie ou Nouvelle-Hollande, sorte de continent austral, forme le noyau de cette vaste division, à laquelle viennent se joindre les grandes îles de la Tasmanie, de la Nouvelle-Guinée, de la Louisiade, Nouvelle-Bretagne, Nouvelle-Irlande, Nouvelle-Calédonie, Nouvelles-Hébrides, îles Loyalty, Nitendi et Viti.

Notre système de division nous semble avoir, sur ceux qui ont été proposés jusqu'ici, l'avantage réel de n'être point arbitraire, et d'être fondé, au contraire, sur des considérations positives, sur des rapports naturels bien établis et presque toujours constants entre les peuples qui composent chaque division. Ainsi l'on saura sur-le-champ qu'il sera question des peuples cuivrés, parlant une langue commune et esclaves du *tapou*, ou des peuples cuivrés parlant des langues diverses et étrangers au *tapou*, ou des nations malaises, ou enfin des noirs de l'Océanie, suivant que nous emploierons les désignations de Polynésie, Micronésie, Malaisie ou Mélanésie.

Les quatre grandes divisions de l'Océanie une fois arrêtées, il nous restait à établir une nomenclature de détail. A cet égard, une confusion inextricable commence à régner dans la désignation des îles de l'Océanie, et nous pourrions citer telle île qui a déjà reçu quatre ou cinq noms divers, sans qu'aucun d'eux ait définitivement prévalu. Dans le principe, cet abus est résulté de l'ignorance des premiers navigateurs et de l'imperfection des moyens dont ils pouvaient disposer pour déterminer d'une manière satisfaisante les terres qu'ils reconnaissaient. Ainsi, plus d'une fois ils ont regardé comme une découverte une terre vue par leurs devanciers, lui ont imposé un nom, et ce nom figurait sur les cartes dressées d'après leurs données. Cook était trop éclairé, il opérait avec trop de jugement et de précision pour se tromper sur la valeur réelle de ses découvertes, et il lui eût appartenu d'établir une nomenclature régulière, à laquelle son autorité aurait donné un poids immense. Mais, par une faiblesse déplorable dans un homme d'un mérite si supérieur, il ne respecta presque jamais les droits des premiers découvreurs; il se permit d'imposer des noms nouveaux à des terres déjà reconnues. Cet exemple a été plus d'une fois suivi depuis, et l'on

est très-étonné, par exemple, de voir sur les cartes d'Arrowsmith figurer dans les îles de la Louisiade des désignations dues à des navigateurs récents et obscurs, au lieu des noms authentiques assignés par d'Entrecasteaux. Aujourd'hui même, il ne se passe pas d'année sans que des navires baleiniers ou d'autres bâtiments du commerce en croisière dans cet Océan viennent nous annoncer comme découvertes nouvelles des îles déjà connues. Il faut avouer, d'un autre côté, que ces erreurs étaient excusables jusqu'à un certain point, attendu que depuis longtemps aucune carte correcte et complète n'avait été publiée sur cette portion du globe.

Ces divers motifs nous portèrent à dresser la carte générale de l'Océanie qui accompagne notre atlas de *l'Astrolabe*. Notre intention était de constater par ce document l'état précis de nos connaissances sur l'Océanie pour le commencement de 1830, époque de la publication.

Les dimensions bornées du cadre imposé à notre carte ne nous permettaient point la synonymie qu'on trouve dans les cartes d'Arrowsmith et même dans celles de Krusenstern. Nous fûmes donc obligé de prendre un parti définitif pour la nomenclature, et voici celui que nous adoptâmes, comme étant à la fois le plus convenable et le plus équitable. Toutes les fois que nous pûmes nous procurer le nom employé par les naturels, nous n'hésitâmes point à l'adopter et à le substituer à tous ceux qui avaient été proposés, quel que fût le navigateur dont ils provenaient. Mais lorsqu'il nous fut impossible de connaître les noms des indigènes, alors nous conservâmes religieusement le nom du premier découvreur, pourvu toutefois que ses droits fussent avérés. Déjà c'était ainsi que nous en agissions dans le cours de notre voyage de *l'Astrolabe*, et nous ne nous sommes permis d'imposer des dénominations personnelles qu'aux lieux dont les noms primitifs nous étaient inconnus, et qui n'en avaient reçu aucun des navigateurs précédents; encore avons-nous toujours considéré nos désignations comme purement provisoires et destinées à céder la place à celles des indigènes quand elles seront une fois connues. Au siècle où nous sommes, il y a tout autant de puérilité de la part d'un navigateur à imposer des dénominations nouvelles et inutiles qu'à prendre possession d'une île nouvelle au nom de son gouvernement. Les noms indigènes sont des traces respectables de la population primitive, et peut-être dans un siècle ou deux en seront-ils l'unique vestige, quand la civilisation européenne aura tout envahi et tout renouvelé.

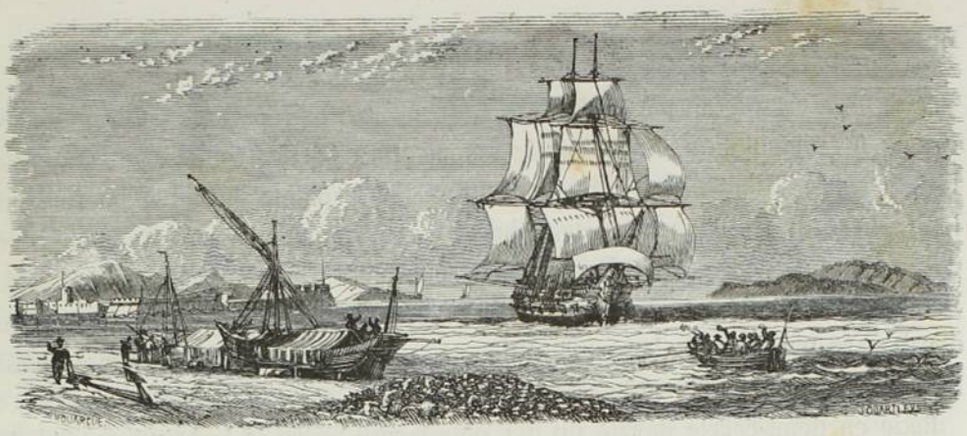
Quant à l'orthographe des noms primitifs, nous avons constamment suivi le système que nous nous étions tracé depuis le commencement de notre voyage sur *la Coquille*, c'est-à-dire que nous avons donné aux lettres de notre alphabet toute leur valeur, à peu près comme cela se pratique dans la lecture du latin selon la méthode française. En cela nous nous sommes rencontré avec la méthode que suivent aujourd'hui assez uniformément les missionnaires de la mer du Sud.

A l'exemple des missionnaires, nous avons aussi désigné certains archipels par le nom de l'île principale; c'est ainsi que nous avons dit îles Hawaii, îles Taïti, îles Tonga, îles Nouka-Hiva, au lieu de îles Sandwich, îles de la Société, îles des Amis, îles Marquises. Ces premières désignations sont plus simples et ont en outre l'avantage d'être comprises par

les naturels. Les noms de Nouvelle-Hollande et de terre de Van-Diémen seront habituellement remplacés par ceux d'Australie et de Tasmanie, déjà généralement adoptés par les colons de ces deux îles. Mais nous avons conservé ceux de Nouvelle-Zélande, Nouvelle-Calédonie, Nouvelles-Hébrides, îles Salomon, Nouvelle-Irlande, Nouvelle-Bretagne, Louisiade et Nouvelle-Guinée, par la raison toute simple que nous n'avions rien de mieux à leur substituer.

Du reste, ces innovations embarrasseront peu le lecteur, car nous aurons l'attention d'indiquer, dans le texte, pour chaque île ou groupe d'îles que nous visiterons, les noms imposés par les navigateurs les plus connus; on aura même ainsi l'avantage de pouvoir retrouver à l'instant la même terre sur toute autre carte.

J. Dumont d'Urville.



VOYAGE

AUTOUR DU MONDE

CHAPITRE PREMIER.

TOULON. — ILES BALÉARES.

Sur le point de s'embarquer pour un voyage de long cours, et de s'abandonner au hasard des événements, on jette toujours un dernier regard vers la patrie à laquelle on fait ses adieux. Un vif regret se mêle à nos résolutions, nul ne sait s'il reverra jamais son pays, et cette limite de la terre natale résume alors pour nous tous les souvenirs de famille et d'enfance.

Je me trouvais à Toulon dans cette disposition d'esprit, vers la fin de juillet 1829. A cette époque, par suite du blocus d'Alger par le contre-amiral La Bretonnière, la physionomie de Toulon offrait un ensemble d'activité remarquable. A la rade, au port, au bassin de carénage, à l'arsenal, des milliers de bras organisaient les premiers éléments d'une conquête qui fut lentement calculée, mais qui frappa les États barbaresques comme d'un coup de foudre. Le temps était venu de venger l'Europe du mépris et de la témérité de ces pirates. On doutait encore de la guerre à

Paris; on n'en doutait plus à Toulon. Ces imposants préparatifs faillirent m'arracher à la résolution de parcourir les diverses parties du monde, pour me faire soldat et aller inscrire aussi mon nom, à la pointe de la baïonnette, sur les rochers de l'Atlas; mais j'étais chargé par plusieurs maisons de commerce d'intérêts et d'affaires, dont le souvenir calma bientôt ce mouvement irréfléchi. J'employai le loisir que me laissait encore le paquebot anglais sur lequel je devais dans peu me rendre à l'île de Madère, à visiter Toulon et ses alentours. De là datent les premières notes de mon voyage.

Bâtie en demi-cercle devant un des plus beaux ports de la Méditerranée, la ville de Toulon est la sentinelle avancée de la France, et son histoire ne pouvait manquer d'être féconde en révolutions. Son origine se perd au milieu des suppositions fabuleuses, et les étymologistes de la Provence ont embrouillé le problème qu'ils s'appliquaient à résoudre. Ce qu'il y a de certain, c'est que Toulon était déjà célèbre par son industrie sous le règne d'Arcadius, fils de Théodose-le-Grand. On me pardonnera de glisser sur la légende de saint Cyprien, patron des Toulonnais, contemporain de Césaire et martyr de son patriotisme : il y a des complaintes qui en font foi. L'invasion des Arabes passa comme un ouragan sur cette partie de la Provence, qui refleurit bientôt sous la protection des comtes de Marseille. Deux fois les Sarrasins y descendirent avec le fer et la flamme : deux fois le génie de ses habitants reparut sur les décombres. Charles-Quint y laissa le souvenir de sa puissance et de son épée. Depuis lors, ce fut en vain qu'aidé de la Hollande et de l'Angleterre, le duc de Savoie tenta le siége de Toulon. Une fois seulement, à l'aide de nos dissensions civiles, cette clef du midi fut livrée, par la trahison, aux forces réunies de l'Espagne et de l'Angleterre. C'était en 1793; et, pour le jeune officier d'artillerie qui posa depuis sur son front la couronne impériale, ce fut une occasion de faire pressentir à l'Europe le guerrier dont les triomphes militaires, après avoir propagé la révolution française sur tout le continent, devaient avoir pour terme le désastre du Mont-Saint-Jean et le rocher de Sainte-Hélène.

Considérée comme citadelle maritime, Toulon peut offrir sa protection à des milliers de bâtiments : aussi le regard se perd dans cette multitude de vaisseaux, de frégates, de corvettes, goëlettes, flûtes, gabarres, avisos, etc., amarrés dans la rade et les bassins avec une symétrie pittoresque. Cette forêt de mâts et d'agrès dérobe en partie l'aspect de la côte. Une montagne domine la ville et la protége contre les vents du nord. Le long des flancs de cette montagne, à travers des cultures variées, entre des groupes d'oliviers, d'orangers, d'arbres exportés de l'Afrique et de l'Italie, on voit poindre, à perte de vue, les bastides, maisonnettes blanches et recrépies, où les Toulonnais se rendent par petites caravanes, pour des fêtes et des collations rustiques. A travers les haies de lentisques et de genêts d'Espagne qui serpentent sur la montée, on s'arrête pour payer un tribut à la coquetterie des Toulonnaises : une robe qui ne descend jamais jusqu'à la cheville laisse voir la jambe la mieux prise et le pied le plus fin; un chapeau

de paille ou de castor, dont la large passe se balance au pas saccadé des montures, préserve leur carnation des atteintes du soleil. Le soir, quand la rosée tombe, ces nombreux détachements se rabattent sur la ville, avec le même ordre, avec la même joie.

Le premier aspect de Toulon est confus. Les rues sont étroites, les places irrégulières, mais décorées de fontaines qui combattent les chaleurs de l'été : la profusion des travaux hydrauliques est une des richesses de la ville. Ces vasques de pierre, couvertes de mousses et de végétations, répandent jour et nuit une fraîcheur salutaire. Les habitations en sont plus saines, les promenades du soir plus fréquentées. En général, les maisons ont de l'élégance. La place du Champ-de-Mars, qui fut le théâtre de représailles sanglantes, lorsque les conventionnels reprirent la ville sur l'amiral Hood et sir Sydney Smith, est belle, vaste, entourée d'un double rang d'arbres. Il ne faut pas oublier, sur le quai large et aéré, qui porte le nom de *Quai des Marchands*, les caryatides monumentales qui supportent le balcon de l'Hôtel de Ville : elles seront un témoignage éternel de la susceptibilité du célèbre sculpteur Puget, qui voulut se venger des tracasseries de deux prud'hommes en les vouant à la risée de ses compatriotes.

La cathédrale mérite peu qu'on en parle : elle n'appelle en rien la curiosité. Le port et ses dépendances absorbent plus particulièrement l'intérêt du voyageur. Il est composé de deux portions : l'une construite sous Henri IV, et qu'on réserve pour les bâtiments de guerre : c'est le vieux port; l'autre, entreprise et achevée par Louis XIV : c'est le port neuf. Tous deux communiquent par un chenal; des forts, des parapets armés de canons veillent sur la rade, dont le circuit n'a pas de rival, de l'aveu même des étrangers. C'est dans le port neuf que vous voyez les pontons qui servent de bagne. Les forçats y sont renfermés et organisés au nombre d'environ 4,000. On arrache la plupart de ces malheureux à la corruption de la chiourme, en les employant par brigades au déblaiement des bassins, au service des chantiers, des arsenaux et du port. Ce sont eux qui transportent les immondices et qui nettoient chaque jour les rues de la ville. Le nom de Vincent de Paul, dont le bagne de Toulon rappelle le dévouement évangélique, y vient quelquefois sur les lèvres du philanthrope comme une critique de notre système pénitentiaire. L'arsenal frappe encore l'imagination de ceux qui ont visité les arsenaux de Rochefort, de Brest, de Cherbourg. Des pyramides de grenades, de boulets ramés, de bombes, forment plusieurs rangs que séparent de lourds mortiers de fonte, des canons, des caronades. Le spacieux magasin présente vingt mille fusils qui lambrissent ses murailles; des piques, des hallebardes, des pistolets, sont rangés symétriquement sur des lignes parallèles; des sabres dont les poignées se touchent, dont les lames divergent, forment des soleils et des rosaces sur les plafonds, et chaque fût de colonne est hérissé, depuis le chapiteau jusqu'à la base, d'un revêtement de baïonnettes. L'antiquaire s'arrête avec émotion devant une chronologie militaire où l'on retrouve, rangées par ordre de siècles, les armures de nos aïeux, depuis la masse de fer des guerriers

gaulois, en passant par les cuirasses resplendissantes des temps de la chevalerie, jusqu'au fusil moderne à double percussion.

De cet arsenal on entre dans la corderie : c'est un atelier de près de seize cents pieds de longueur; la voûte est un tour de force d'architecture usuelle; on y peut fabriquer six câbles à la fois, et chaque jour de nouveaux essais sur des matières filamenteuses, de nouvelles machines pour abréger et perfectionner le travail, prouvent la sollicitude des marins à l'égard de cette industrie, de première nécessité pour la navigation. On doit visiter pareillement la menuiserie, la tonnellerie, la fonderie de canons, les forges, où cent marteaux travaillent sans cesse des masses ardentes de fer; la boulangerie, toujours en activité; la salle des modèles, où l'on peut étudier les formes de toutes les espèces de bâtiments. C'est au bassin de carénage, et qui forme une caisse de trois cents pieds de long sur cent pieds de large, qu'il faut aller apprendre comment on peut radouber à sec un vaisseau. On clôt les portes de ce bassin par le moyen d'un bateau dont la forme est celle d'un cône tronqué; une surcharge d'un poids énorme en fait glisser perpendiculairement la masse dans une rainure, de manière à triompher de la force de résistance qu'opposent les eaux de la mer : l'absence du flux et du reflux dans la rade a facilité cette audacieuse entreprise.

En m'initiant par degrés, dans ces excursions diverses, aux notions préliminaires d'un grand voyage maritime, je n'oubliai pas cependant de visiter la petite ville et les jardins d'Hyères, patrie de Massillon. La flore de ce beau paysage, où les jasmins d'Espagne, le cassier du Levant, les orangers du Portugal, confondent leurs branches pour embaumer l'air, m'offrit, à deux jours de distance, un contraste saisissant avec les beautés des gorges d'Ollioules, vallon sauvage qui porte l'empreinte des convulsions de la nature et des ravages d'un volcan. On croit y discerner la trace de larges coulées de laves sur les flancs déchirés des ravins. L'aridité de cette solitude, où l'artiste peut dessiner des profils bizarres qui ressemblent à des pyramides en ruines, à des remparts démolis par un tremblement de terre, me frappa d'étonnement : voyageur novice encore, je ne devais aborder que plus tard les magnificences du pic de Ténériffe.

Le jour du départ arrivé, je quittai, non sans regret, les amis dont je m'étais entouré pendant mes quelques jours d'attente sur la terre méridionale; et la ville, le port, les montagnes, s'enfonçant à l'horizon, le paquebot courant sous toutes ses voiles, favorisé par un vent de nord qui nous prit hors du goulet, laissa sur la gauche les îles d'Hyères, jadis florissantes et pittoresques, maintenant stériles et désolées. En même temps que nous une frégate appareillait, toutes voiles déployées, pour aller se joindre à l'escadre de blocus devant Alger. J'admirai, durant quelques minutes, l'imposant spectacle qu'elle m'offrit en sillonnant la surface des flots. Inclinée sur le flanc, elle glissait avec grâce : la ligne blanche de sa batterie, interrompue par de nombreux sabords, brillait aux rayons du soleil. Elle nous dépassa bientôt, et quand la nuit tomba nous avions vu disparaître sa poupe, ses agrès et ses mâts, sous le niveau de la Méditerranée.

Trois jours après, le 8 août, à la suite d'une traversée de plus de quatre-vingt-dix lieues, que rien ne signala, l'île Minorque, la première des Baléares, découpa sur l'horizon les flancs du mont Toro, surmonté de son télégraphe. Je dirai peu de chose de l'effet que me produisit Mahon : il ne répondit pas à l'idée que je m'en étais faite d'après les récits du cardinal de Retz, qui compare assez ingénument cet aspect aux décorations de l'Opéra. Je remarquai néanmoins la disposition favorable du port de Mahon. La nature a tout fait pour qu'il devienne un arsenal de première classe et de beaucoup préférable au port de Carthagène. L'Espagne en tirerait un grand parti, si l'Espagne tirait parti de quelque chose. En cas de lutte avec la France, avec les divers États de l'Afrique et de l'Italie, d'intrépides corsaires, sortis tout à coup d'Iviça, de Palma, des baies et des criques de Minorque, pourraient infester immédiatement la Méditerranée, sauf à trouver un prompt refuge contre des forces supérieures, au milieu des rochers à fleur d'eau qui hérissent cette position avancée et qui sont autant de barrières ou d'écueils pour les gros navires. Les Baléares seraient de la sorte le bouclier de la Péninsule. L'Angleterre, qui ne se contente pas de Gibraltar, n'a jamais cédé qu'à regret, aux traités ou à la victoire, ces points militaires dont elle s'empara plus d'une fois. Elle a constamment ravagé les fortifications en se retirant, et détruit l'artillerie lorsqu'elle ne pouvait l'emporter.

On prête au célèbre André Doria, rival de Barberousse, ce mot devenu proverbial, que « Juin, Juillet, Août et Mahon sont les meilleurs ports de la Méditerranée. » Mahon, qui était l'entrepôt des produits de l'Inde avant le voyage de Vasco de Gama, reçut un second coup également funeste à son industrie lors de l'expulsion des Maures. L'hôpital, le lazaret, la quarantaine et l'arsenal occupent les quatre îlots enfermés dans ce port, dont le goulet se trouve resserré entre deux caps, et dont le môle ne doit rien à la main de l'homme. Ce bassin ne risque pas d'être comblé par des atterrissements : nulle rivière ne s'y précipite. Grâce à son élévation au-dessus des roches qui dominent le port, la ville de Mahon jouit d'un air pur; mais son existence semble miraculeuse et précaire sur ces masses dont les fragments s'éboulent parfois sur le rivage. Des terrasses dominent ses édifices assez mal distribués à l'intérieur, mais dont les dehors ne manquent ni de coquetterie ni de goût. La maison de ville, l'hôtel du gouvernement, sont mesquins. L'autorité de la métropole ne se signale ici que par le délabrement des rues, étroites, fatigantes, détestablement pavées en menus cailloux; une promenade semée d'arbres déjetés par le vent et dont les Mahonnais sont fiers, je ne sais trop pourquoi, une assez belle place d'armes fort mal entourée, telle est en réalité la ville dont le Coadjuteur fait un si beau portrait dans ses Mémoires.

Les îles Baléares sont au nombre de quatre : Iviça, Formentera, Majorque et Minorque; plusieurs îlots avoisinent leurs côtes. Autour d'Iviça, on voit Conejera-Grande (la grande île aux Lapins), Esparto, Breba, Espalmador, Espardell et Fagam; près de Majorque se groupent Dragonera (l'île aux Dra-

gons), Conejera (l'île aux Lapins), et Cabrera (l'île aux Chèvres). L'île d'Ayre est à peu de distance des côtes méridionales de Minorque. Parmi les îles principales, Formentera, la *Pityusa minor* des anciens, et dont le nom moderne caractérise la richesse agricole, a cinq lieues dans sa plus grande longueur; Iviça a vingt-deux lieues de tour; Majorque, cinquante; Minorque, trente-huit.

Les deux points culminants de ces îles montueuses sont le *Puig de Torcello* et le *Puig major* à Majorque. Des sources minérales et divers échantillons de minerai de cuivre signalent dans cette île des richesses dont on ne tire pas parti. La déclivité du terrain varie l'histoire naturelle de cet archipel. Les cimes âpres de Majorque ne se couvrent que d'une espèce de sestère; puis viennent le chêne et le pin d'Alger; ensuite l'olivier et le caroubier. Sur les coteaux maritimes abonde le palmier nain, à l'ombre duquel fleurissent des cyclames, des ononides et d'élégantes anthyllides : sur les versants plus pierreux encore se produisent le myrte, le pistachier lentisque, le caprier épineux; enfin la vigne s'élève en amphithéâtre sur les collines, et le cotonnier s'épanouit dans les terrains plus bas et plus arrosés. Palma, capitale de cet archipel, a, suivant M. Mimano, une population de 34,000 âmes; Mahon et Iviça sont moins importants. Cette dernière île ne marque que par ses riches et abondantes salines.

Le nom de Baléares (*Balearides*), que les Grecs donnèrent aux habitants de ces îles, a pour étymologie le mot *fronde*, arme dont les naturels se servaient avec une grande habileté. Pour former de bonne heure le coup d'œil des enfants, on ne leur accordait pour nourriture que ce que leur pierre avait touché à une certaine distance. Strabon a représenté les insulaires des Baléares de son temps comme à la fois très-pacifiques et très-braves. Les migrations successives des divers habitants de la péninsule ibérique, Phéniciens, Carthaginois, Romains, Maures, Catalans, ont dû venir successivement se fondre dans le sein des populations primitives. L'idiome des Baléares vient à l'appui de ces traditions : il est difficile en effet de démêler nettement dans ce mélange de mots syriaques, grecs, romains et arabes, la prononciation qui domine. Quoi qu'il en soit de ce mélange de peuples, l'indolence est le caractère distinctif de ces insulaires : ils sont polis, mais avec un fond de froideur et de réserve; et leur flegme ne se déride que lorsqu'il s'agit de se grouper en foule autour d'un fandango, pendant qu'un joueur de guitare racle du revers de la main, comme un désespéré, les cordes de son instrument.

Le costume des pâtres tient des mœurs de leurs ancêtres : une calotte qui recouvre des cheveux courts, de larges braies de peau de chèvre, une casaque qui tombe sur ce dernier vêtement comme le *sagum* des Romains, de lourds souliers, tel est leur costume ordinaire. La cape noire, la fraise rabattue sur la poitrine et les épaules, le chapeau à larges bords relevés de droite et de gauche, signalent les jours de fêtes. Les femmes, quel que soit leur rang, portent uniformément le rebozillo, qui ne varie que par le luxe des étoffes; c'est une façon de mantelet à falbalas et à festons, qui couvre la tête et qui vient

d'abord se nouer sous le menton avec des rubans, pour retomber ensuite en arrière et former sur la poitrine deux pointes de châles qui se croisent. Des chapelets, des médaillons, avec des portraits de parents ou de saintes images, pendent au-dessous du rebozillo. Les verroteries, les colliers, les petites pièces d'orfévrerie plus ou moins travaillées, sont la parure de prédilection du plus grand nombre.

L'éducation est à peu près nulle aux Baléares; on en est encore aux vieilles méthodes abandonnées depuis longtemps en France et qui prolongent à l'infini une éducation pédantesque ou monastique. La prière est le nec plus ultra de l'enseignement dans les principales villes. Lire les Heures, coudre ou tricoter, c'est toute la science des jeunes filles. L'agriculture est arriérée, le commerce peu de chose. Des couvertures, des tapis et des ceintures de laine, quelques ouvrages de marqueterie avec des arabesques, quelques distilleries qui ont pris de l'accroissement, entre autres pour les roses et la fleur d'oranger, c'est à peu près toute l'industrie.

Nous quittâmes Mahon le 11 août. Le paquebot laissa sur la droite l'île de Cabrera. Elle n'a que quatre milles d'étendue (environ deux lieues); cet îlot, formé de monts abrupts et nus, entre lesquels s'étendent des terres incultes, restera célèbre dans les jours néfastes de nos annales militaires par l'exemple d'une barbarie politique qui se prolongea pendant six années à la face de l'Europe. Nous empruntons sur ce point quelques détails à la relation de M. Duperrey. En 1814, à la cessation des hostilités, cet officier était second sur le bâtiment chargé de ramener en France nos infortunés compatriotes.

« On laissa tomber l'ancre, dit-il, dans un petit port au nord de l'île : une frégate espagnole, entièrement délabrée, servait à la garde des prisonniers, ainsi qu'un simulacre de fort où logeaient à peine quarante soldats. A la vue de notre pavillon, ces malheureux, semblables à des spectres, se traînèrent le long des rochers : ils en descendirent avec peine les escarpements pour se précipiter vers le rivage en poussant des cris de joie. Plusieurs d'entre eux, auxquels le sentiment de la liberté imprima un reste d'énergie, vinrent en nageant jusqu'à bord : ils furent accueillis avec une compassion qu'on ne peut comparer qu'à l'indignation profonde dont nous fûmes tous saisis envers les auteurs d'une si déplorable détresse. De dix-neuf mille Français jetés sur cette plage aride, à la suite de la désastreuse capitulation de Baylen, seize mille avaient succombé. Les horreurs de la soif et de la faim portèrent plus d'une fois ces victimes du fanatisme aux excès des cannibales de l'Océanie; le récit de leurs maux pendant cette captivité nous pénétrait d'horreur; nous nous pressions autour d'eux, nous les écoutions dans un morne silence. A l'époque de notre débarquement, deux cents de ces malheureux, frappés d'aliénation mentale, erraient au milieu des rochers, n'ayant d'abri que les cavernes, où leurs compagnons d'infortune, dont le moral plus ferme avait triomphé de tant de misères, leur portaient la minime ration que les fournisseurs espagnols ne leur faisaient même pas régulièrement parvenir. Cet oubli cruellement syst

matique dans lequel on laissait nos malheureux compatriotes, ne prouvait que trop l'intention calculée de les exterminer lentement. Lorsqu'on leur eut fait savoir qu'on allait, par ordre du roi de France, expédier des bâtiments qui devaient les reconduire dans leur patrie, une joie délirante s'empara d'eux ; ils se portèrent sur différents points de l'île ; puis, avec des transports vraiment frénétiques, ils livrèrent aux flammes les chétives cabanes qui, jusqu'à ce jour, leur avaient servi d'asile, comme s'ils eussent dû s'en éloigner à l'instant même. La nuit vint : nous fûmes retenus par des vents contraires dans le port de Cabrera; mais il nous fut impossible de rester tranquilles spectateurs de cette réjouissance extraordinaire, que le lieu de la scène et les acteurs rendaient si touchante. Nous illuminâmes; on suspendit des fanaux au bout des vergues : des salves d'artillerie répondirent à leurs acclamations de reconnaissance. L'équipage de la frégate espagnole, jusqu'alors impassible, ne put résister à cet élan et nous imita... Le 16 mai 1814, les prisonniers de Cabrera furent conduits à Marseille. »

Après avoir abandonné ces rochers funestes, à peu de distance du canal très-resserré qui court entre Iviça et Formentera, les vents contraires d'ouest nous contraignirent de courir des bordées. On louvoya pendant plusieurs jours. Nous fûmes hélés à plusieurs reprises par les divers bâtiments de l'escadre qui formait le blocus d'Alger. Vue du large, la ville barbaresque, par sa forme triangulaire et par la couleur blanchâtre de ses édifices qui s'étagent sur les flancs escarpés d'un grand promontoire, semble une voile de perroquet plaquée sur un champ de verdure.

CHAPITRE II.

COTES D'ESPAGNE. — GIBRALTAR.

Le vent changea tout à coup : il souffla de l'est, et nous reporta très-rapidement vers la pointe de Palos, à la lisière maritime du royaume de Murcie, que domine la chaîne élevée des montagnes de Grenade. Le capitaine me donna quelques détails sur ce beau pays, qu'on nomme à juste titre le jardin de l'Espagne. « L'empreinte arabe, me dit-il, est restée sur le sol comme un souvenir au milieu des ruines. Un acte de vengeance nationale qui fut une grande faute, l'expulsion complète des Maures, a détruit le génie manufacturier qui prospérait à l'ombre de la tolérance. Les anciens conquérants de la Péninsule ne s'étaient pas seulement occupés des arts industriels ; le goût des sciences et des belles-lettres, protégé par les califes, avait fondé des colléges, des écoles, des bibliothèques. Maintenant à Carthagène seulement il y a des écoles, encore ne sont-elles que pour la marine royale. L'oisiveté, la bonne chère et la sieste sont la première occupation des Murciens. Presque tous les commerçants sont étrangers,

GIBRALTAR.

Publié par Furne à Paris.

Imp.re F. Chardon aîné 30 rue Hautefeuille à Paris

français et anglais, napolitains surtout. Ils viennent dans le port de Carthagène prendre des laines, des soies, de la soude qui est particulièrement renommée, en échange de la quincaillerie, des épiceries, et de la dentelle. Mais ce pays n'a besoin que d'une secousse ou d'un grand homme pour reprendre, au milieu des peuples de notre hémisphère, le rang élevé que le règne de l'inquisition et le dissolvant de l'or du Pérou lui ont fait perdre. »

Après avoir repris le large, en nous éloignant de Carthagène, nous traversâmes une grande étendue de mer couverte de débris de paille et de graminées. Ce phénomène indique l'existence d'un courant qui se dirige de l'est à l'ouest. Nous aperçûmes bientôt le cap de Gates. Le vent s'étant établi à l'est vers cinq heures, le lendemain matin, nous passâmes à trois milles de l'îlot d'Alboran. Cet îlot, dont le sol est bas, n'offre que des végétations rampantes. Des goëlands par troupes vinrent voltiger en criant au-dessus de nos têtes : personne ne leur dispute la possession de ce désert. Ici, les vents d'ouest vinrent contrarier les progrès de notre marche, et, durant plusieurs jours, nous fûmes réduits à courir de fastidieuses bordées entre les côtes de l'Andalousie et celles du royaume de Maroc, en attendant toujours quelque brise favorable pour sortir du détroit. Les vents d'ouest ferment quelquefois ce canal pendant six semaines aux bâtiments qui veulent le franchir, et la science a tour à tour agité des suppositions contradictoires sur les difficultés qu'il présente. Malgré le concours des mers, des fleuves et des rivières qui versent leur tribut dans le sein de la Méditerranée, certains géographes ont prétendu que ce bassin recevait aussi les eaux de l'Océan atlantique; et comme preuve ils ont mentionné le courant d'ouest en est, qui fait visiblement irruption au milieu du détroit de Gibraltar, tandis qu'on ne peut signaler, d'est en ouest, que deux faibles courants latéraux. Suivant Malte-Brun, le refoulement que produit la masse de l'Atlantique explique cette réaction d'une manière satisfaisante : elle n'est qu'apparente, et, d'après ce géographe, des expériences auraient fait connaître l'existence d'un courant inférieur qui détermine un mouvement profond et sous-marin de la plus petite à la plus grande de ces deux mers.

Le 17 août, une brise assez légère s'éleva dès quatre heures du matin : nous découvrîmes les cimes du Mont Gibraltar et du Mont aux Singes, ces vieilles colonnes d'Hercule où finissait le monde des anciens. On eut enfin l'espoir de sortir de la Méditerranée. Il fallut dériver sous cette muraille de rochers qu'on nomme la porte de l'Europe, et dont les parois s'élèvent à plus de 1,500 pieds dans les airs. Vers le milieu, comme par l'épanchement d'une sablonnière immense, ces parois forment une échancrure dont les débris se sont éboulés jusque dans les flots. Un joli village se trouve à la dernière limite de cet éboulement, ainsi qu'une ferme appartenant au gouverneur. Le Gibraltar se dresse à pic au-dessus de ces habitations perdues en quelque sorte à sa base, et peut, de ses mille embrasures que l'œil discerne à peine dans les crevasses de la roche, vomir le fer et la mort sur les escadres dont il serait menacé. Nous rompîmes le courant à l'aide de

la brise, en laissant Gibraltar en arrière. D'autres bâtiments suivirent nos traces, et l'on mouilla par vingt brasses dans l'anse de Getarez, en dedans de la pointe de Carnero, non loin du lazaret. La pointe de San-Garcia, surmontée d'une tour, nous cachait la vue d'Algéziras. Impatients de toucher la terre, nous essayâmes une promenade vers la Casa-Marcello, qui se distinguait par sa blancheur éclatante au milieu du vert foncé des hauteurs. Le magnifique aspect de la baie se développa bientôt devant nous.

Par sa vaste étendue, cette baie mérite de fixer l'attention ; un rideau de montagnes en forme le circuit. Elle est terminée à l'est par Gibraltar et le détroit ; au nord, par les campagnes situées au-dessous du village de Saint-Roch, à la limite d'une belle colline, où des touffes de violettes par milliers fleurissent à l'ombre des bosquets de roses et de jasmins. Le mouillage y est excellent. Algéziras et la pointe de Carnero sont à l'ouest.

Des Génois réfugiés, vêtus à la manière des habitants de la côte, nous abordèrent en parlant français. Ils cultivaient sur cette pointe des vignes assez étendues. Ces colons nous donnèrent un guide pour gagner le sommet du piton le plus proche. Après avoir traversé des vignes bien cultivées, des touffes de petits palmistes et d'aloès qui bordent les sentiers, nous gagnâmes enfin le sommet le plus élevé. En ce moment, un coup d'œil magnifique nous dédommagea de nos fatigues. Le guide nous signala, entre l'écueil de l'île Verte et la tour de Villa-Vieja, le théâtre du combat où, le 4 juillet 1801, le contre-amiral Linois, presque surpris sur une rade ouverte au vent d'est qui favorisait ses ennemis, n'ayant pas, comme eux, le choix des moyens d'action, ni une retraite assurée sous le canon de Gibraltar, soutint avec résolution l'honneur du pavillon national. Il prit sa ligne d'embossage devant Algéziras, pour mieux résister à l'escadre anglaise que les vigies de Gibraltar avaient rappelée du blocus de Cadix. La division française, composée de trois vaisseaux et d'une frégate, fut bientôt attaquée par sept vaisseaux de guerre : elle en démâta trois, tua ou fit prisonniers 1,500 hommes, et contraignit sir James Saumarez à se retirer sous les remparts de la citadelle anglaise, en abandonnant *l'Annibal*, vaisseau de soixante-quatorze canons. Malgré les désastres des journées qui suivirent, la gloire de cette courte et mémorable campagne appartint à notre pavillon.

La ville d'Algéziras doit son origine aux Arabes ; on voit encore des débris de la première citadelle qu'ils élevèrent sur le rivage. Cette ville est mal percée, pauvre, et d'un aspect triste. Ses maisons blanches forment des lignes confuses. Un aqueduc qui franchit des ravins alimente ses fontaines. Autour de la cime pelée des monts qui la dominent, de grands aigles, habitants des zônes supérieures, plongent vers les pâturages de la plaine ou s'élèvent à perte de vue. Bien que ce jour fût un jour férié, nous rencontrâmes des cultivateurs qui épierraient le sol pour l'ensemencer. Sur la remarque que j'en fis à l'un de ces porteurs de chapelets : — Nous sommes si pauvres! me répondit-il. Notre guide nous dit à cet égard qu'Algéziras était un repaire de contrebandiers qui se recrutaient de gens sans aveu, attirés de tous

les lieux environnants par la facilité d'échapper à la juridiction espagnole. Nous descendîmes dans un canot pour gagner Gibraltar.

Gibraltar s'élève en amphithéâtre au nord-ouest d'une péninsule qui se prolonge au milieu du détroit. De vastes jardins, qui font suite à la première ville que termine l'ancien môle, s'étendent le long de la mer jusque vers l'extrémité sud, où s'élèvent une grande quantité de constructions plus modernes, qui forment comme une seconde ville. Le capitaine du port vint à notre rencontre : il nous adressa les questions sanitaires d'usage. Cette formalité n'est jamais bien sévère de la part des Anglais. Nous débarquâmes sur le môle neuf encombré de charrettes pour le service des bâtiments qui stationnent dans la rade. Sur le quai sont placées, d'espace en espace, des chèvres en fer d'une construction élégante, qui servent à soulever les plus énormes fardeaux.

En présence de cette formidable limite du continent européen, on se rappelle les divers noms que ce rocher porta tour à tour, et qui rappellent eux-mêmes tant de vicissitudes historiques. Sous le nom de Calpé, il semble attester l'existence d'Hercule et les travaux du demi-dieu qui, reculant le mont Abyda, fit fraterniser les deux mers. En abandonnant ces récits mythologiques, on voit la race conquérante des Arabes, guidée par Tarykh, en 712, pénétrer pour la première fois sur le sol de l'Espagne. Maîtres de l'imprenable forteresse qui leur fut livrée par la vengeance du comte Julien, dont le dernier roi des Goths, Roderic, avait outragé la fille, si célèbre dans les romances espagnoles, les vainqueurs imposèrent au rocher le nom de leur général; et c'est de *Gebel-Tarykh* (montagne de Tarykh) que l'on a fait Gibraltar. Plus tard, l'inquisition chasse les enfants du Prophète, et l'Espagne rentre enfin dans son patrimoine. Elle y règne jusqu'à la guerre de la Succession, en 1704. C'est à cette époque, et tandis que George Rooke, qui commande les escadres réunies de l'Angleterre et de la Hollande, fait lancer inutilement 15,000 boulets contre l'inexpugnable citadelle, que sur une frêle chaloupe, des matelots ivres, dont la témérité fait sourire de pitié les Espagnols, atteignent le vieux môle et l'escaladent. Dans la double ivresse du grog et du succès, ils s'y retranchent ; ils font d'un mauvais gilet rouge un drapeau qui doit appeler des compatriotes à leur aide et renverser l'étendard de Léon et de Castille. Le traité d'Utrecht légitima ce coup de main. Depuis ce temps, le pavillon de la Grande-Bretagne y brave les efforts de la France et de l'Espagne. Pendant la guerre de l'indépendance américaine, de gigantesques projets et d'absurdes conseils nous firent gaspiller des millions pour une entreprise impossible. La bravoure de nos marins et de nos soldats y lutta vainement contre le génie du général Elliot, et dès lors l'Angleterre put prétendre à l'orgueil de garder à jamais, malgré les jalousies européennes, cette clef de la Méditerranée.

La physionomie de Gibraltar donne une idée favorable de l'ordre qui règne dans ses murs et de l'aisance de ses habitants. Des grenadiers anglais, dans leur éclatant uniforme national, gardent les portes de la ville. Les maisons, bâties en briques ou en pierre, brillent d'une élégante propreté ; les rues, garnies de trot-

toirs, sont animées par la foule aux costumes divers. Les hommes du peuple, la plupart espagnols, avec leur vêtement caractéristique, sont principalement occupés des charrois. Une multitude de colporteurs juifs, vêtus à l'orientale, les jambes nues, affectant l'extérieur de la misère, parcourent la ville et présentent à chaque nouveau débarqué des étoffes qu'ils déploient, et dont, avec la volubilité de leur accent nasal, ils font un éloge emphatique à tous les passants. Les Génois se reconnaissent à leur politesse. Pour les Anglais, ils sont à Gibraltar ce qu'ils sont à Londres, ce qu'ils sont partout : leur tenue est d'une élégance empesée, et ils conservent, sous le soleil africain, toute la rigueur de la toilette britannique.

Ces agglomérations de divers peuples donnent à peu près un chiffre de 28,000 âmes : les juifs y comptent pour un tiers environ. Le gouvernement de cette colonie fut d'abord tout militaire; maintenant l'administration civile est indépendante. Grâce à l'esprit de tolérance religieuse qui forme depuis longtemps le fond de la politique anglaise, la ville de Gibraltar est devenue un sol neutre où le culte réformé vit en bon accord avec le culte catholique. On ne voit pas sans quelque surprise que, parmi les cimetières de ces trois cultes, celui des papistes soit le moins bien entretenu : celui des juifs, au contraire, se distingue par l'ordre et la propreté qui y règnent. On ne voit à Gibraltar ni ces mendiants, ni ces saltimbanques qui parcourent habituellement les moindres hameaux des environs de Grenade et de Séville. Tout le monde y est occupé d'échanges, de commerce, et surtout de contrebande. Cependant, les Anglais y ont élevé un théâtre où se joue leur répertoire national.

Durant notre séjour à Gibraltar, les vents d'ouest, qui nous avaient si longtemps retenus dans le détroit, occasionnèrent beaucoup de fièvres. Un chirurgien anglais m'apprit que sur 6,000 hommes qui composaient la garnison (nombre que l'on double en temps de guerre), le quart à peu près subissaient cette influence. Jaloux de montrer ce qui honore l'esprit d'ordre et l'industrie de sa nation, ce chirurgien me fit l'offre de visiter le lendemain la forteresse dans tous ses détails. J'avais quarante-huit heures devant moi, j'acceptai.

Le lendemain je fus conduit, avec quelques autres passagers, chez le major de la place : cet officier supérieur nous fit un accueil plein de politesse. Il nous donna pour guide un sergent d'artillerie qui, avec la raideur d'un soldat en faction, se mit à marcher devant nous pour indiquer le chemin. C'est vers le nord, sur le revers qui regarde à la fois l'Espagne et la Méditerranée, qu'on a réuni tout ce que la prudence a pu combiner d'éléments énergiques pour repousser une attaque de terre et de mer. Le couronnement du rocher qui s'élève à pic est à 1,300 pieds de sa base. Après une demi-heure de marche, par un chemin en pente douce qu'on a pratiqué au moyen de la mine, notre guide nous ouvrit un souterrain qui s'étend en longs corridors dans les flancs du rocher. Ces voûtes font des détours sans nombre : elles serpentent, elles descendent, elles montent; les étages superposés communiquent entre eux par des escaliers à vis construits en bois. Dans ces étages étroits et ramassés, à peu de distance l'un de l'autre, des

embrasures livrent passage à la gueule d'une caronade, à celle d'un canon de gros calibre. Quand le regard plonge par ces espèces de sabords, on est étonné de voir la plage et la mer si loin sous ses pieds. D'en bas, si l'on distingue une de ces embrasures parmi les inégalités du roc, c'est pour s'étonner que dans les énormes flancs de cette masse on ait pu pratiquer de meurtriers labyrinthes, et y transporter à force de bras plus de cinq cents pièces d'artillerie. Ces galeries portent la date de leur construction, et rappellent des noms historiques. De vastes salles, pour les dépôts de vivres et de munitions, en interrompent de temps en temps la monotonie. Nous n'arrivâmes qu'au bout d'une heure à la plus spacieuse de toutes : elle porte le nom de *galerie de Saint-George*. Quelques jours avant notre relâche à Gibraltar, le gouverneur de la forteresse avait choisi cet endroit pour donner un bal à la haute société de la ville et des environs. La garnison en fit magnifiquement les honneurs. Les voitures des autorités de Gibraltar, les litières des alcades du voisinage, les chevaux anglais de front avec les mules espagnoles, gravirent au bruit du canon la rampe qui conduit à ces corridors. Là des soldats armés de torches formaient comme une double haie de candélabres. On arrivait dans le bal sur une demi-lieue de tapis. Le souper fut digne de cette féerie. De tout le faste que la vanité britannique avait prodigué dans cette occasion, il ne restait en ce moment que des bouteilles et des porcelaines brisées dont nous écrasions les fragments sur le sol de ces grandes solitudes. Ces cavernes gigantesques forment de solides casemates dans lesquelles toute la garnison se trouverait à l'abri d'un bombardement, et où les nombreuses provisions qu'on fait venir de la côte barbaresque et des ports d'Angleterre sont prudemment emmagasinées pour parer aux dangers d'un blocus.

Une porte de sortie nous rendit à la lumière, aux deux tiers environ de la hauteur du rocher, où des milliers d'oiseaux de proie ont fixé leur séjour dans les nombreuses anfractuosités. Nous continuâmes à gravir sur le versant occidental du Gibraltar avec un soleil qui dardait presque d'aplomb sur nos têtes. Les chemins étaient fort praticables; de distance en distance, sur des terrasses de maçonnerie fortifiées de parapets, nous parcourûmes des batteries découvertes, armées de pièces de gros calibre montées sur des affûts en fer qui prennent peu de place et présentent beaucoup de solidité. De cet endroit nous planions pour ainsi dire sur la ville; nous pûmes juger de son étendue : elle n'est pas considérable. Ses fortifications, qui se trouvent au ras de la mer, usurpent une bonne partie du terrain. Un jardin public assez vaste joint les maisons de Gibraltar à une sorte de seconde ville, située vers le sud, à mi-chemin de l'endroit qu'on nomme la pointe d'Europe, et qui semble destinée spécialement à réunir les établissements publics. On nous fit alors longer la crête orientale de la montagne : nous vîmes, de cette immense élévation, la Méditerranée s'élargir entre les côtes des deux continents De ce point, par un air sec et transparent, nous pûmes apercevoir les montagnes de l'Afrique, dont la tête est blanchie par la neige, et dont les pieds reposent sur des sables brûlants.

Le guide nous apprit l'existence en ce lieu d'une tribu de singes que l'on croit particulière à Gibraltar et au mont Abyla, sur les limites respectives du détroit. « Ces animaux sont les seuls de leur race en Europe, nous dit-il. Nos rochers sont leur demeure de prédilection, ils y trouvent l'abondance et la paix. Le gouverneur est très-jaloux de la sécurité de cette nombreuse famille. Il est formellement défendu de leur tendre des piéges, et même de les apprivoiser. » Cette espèce de singes inconnue en Europe, c'est tout simplement le *Macacus inuus*, qu'on appelle magot, très-laide et très-chétive espèce que nos bateleurs dressent à toutes sortes d'exercices pour les spectacles en plein vent. Toutefois je ne voulus pas désenchanter notre guide. Je fus frappé de la prodigieuse quantité de perdrix qui voltigeaient presque à notre portée : on les voyait, à mesure que nous avancions, se disperser précipitamment, et, bientôt après notre passage, leur chant de rappel nous avertissait que la bande étourdie sautillait de nouveau sur les rochers. J'appris aussi que cette chasse n'était pas plus permise que la chasse aux singes, non parce que les coups de fusil pourraient donner d'inutiles alertes à la garnison anglaise, mais parce que les soldats, familiarisés avec ce tapage, contracteraient insensiblement plus d'insouciance pour une détonation qui ne serait pas toujours un signal. Aussi les officiers de la citadelle se rendent à trois lieues de là dans les montagnes de Tarifa, et vont prendre le salutaire exercice de la chasse sur le territoire espagnol.

Les rochers, dont je détachai quelques échantillons dans notre excursion sur les hauteurs, sont d'un calcaire gris, divisé par des fissures perpendiculaires que des concrétions ferrugineuses d'un rouge très-vif remplissent presque uniformément. Des coquilles terrestres, des ossements qui viennent d'une race de rongeurs différents de ceux de l'Europe, sont amalgamés avec ces concrétions. Vers la pointe sud se trouve la merveilleuse grotte de Saint-Michel, ouverte à mi-côte au flanc occidental du promontoire. Son sol est sur un angle d'inclinaison très-prononcé. Des stalactites blanchâtres pendent à la voûte. Nous jetâmes des cailloux dans ses crevasses, et nous pûmes calculer, d'après le retentissement prolongé du bruit, qu'ils tombaient à une grande profondeur.

Au moyen d'une pente rapide, par un beau chemin qui passait obliquement du sud au nord, nous arrivâmes au-dessus des habitations de la pointe d'Europe. Des jardins y entourent de petits édifices d'un bon goût. Plus loin, j'aperçus les casernes, l'hôpital militaire, le magasin des vivres, l'atelier général, qui servent en partie au casernement des troupes. En nous dirigeant toujours vers le nord, nous entrâmes dans le jardin public, où des arbres d'espèces variées et une profusion de belles fleurs forment un riant contraste avec l'aridité du sol. Sur une colonne de marbre enlevée aux débris de Carthage, on a placé le bronze du duc de Wellington. Un bouclier de cuivre porte une inscription latine : elle prodigue l'encens à ce général, qui eut surtout le bonheur d'avoir un illustre adversaire. On a aussi érigé une statue au brave Elliot, qu'immortalise sa belle défense de Gibraltar en 1782.

En rentrant dans les rues de Gibraltar, nous rencontrâmes un grand nombre de Majas à l'œil provoquant et dans un costume dégagé qui leur sied à merveille. Elles ont le pied bien fait et toujours bien chaussé ; elles mettent des roses dans leurs cheveux et semblent fières de cette parure à la fois simple et coquette. En résumé, la vie est bonne à Gibraltar. Situé sous une zone tempérée, où abondent les produits du sol méridional, ce rocher est encore un entrepôt pour les richesses industrielles du Nord : avant de jeter sur l'Italie, la Sicile, Malte et le Levant, ces cargaisons si variées que lui envoient Londres, Manchester et Liverpool, Gibraltar retient pour ses opulents habitants tout ce que le luxe anglais a créé de plus riche et de plus beau. Comme port commercial, comme station maritime, comme possession militaire, nul point du globe ne saurait le disputer à Gibraltar : c'est un des plus beaux fleurons de la couronne anglaise.

CHAPITRE III.

TARIFA. — TANGER. — MADÈRE.

Le 25 août, par une petite brise de N. E., nous mettons à la voile, ainsi que beaucoup d'autres navires. Le paquebot double Tarifa. Cette ville est à l'extrémité la plus méridionale de la péninsule espagnole ; ses fortifications sont importantes. Son phare à feux tournants surmonte une tour d'une grande élévation et d'une construction élégante. La rotation de ces feux empêche les vaisseaux de les confondre avec la lumière des étoiles, et les préserve de tomber sur les récifs à fleur d'eau.

Bientôt le détroit s'élargit. Nous fûmes obligés de serrer la côte pour trouver un courant moins rapide, et alors s'ouvrit devant nos yeux, vis-à-vis le cap de Trafalgar, l'espace où fut livrée, le 21 octobre 1805, la mémorable bataille qui porta le dernier coup à la marine impériale. Quel sujet de tristes réflexions ! Tout est problème encore dans ce désastre dont Napoléon reçut la nouvelle comme un démenti de la fortune, au milieu de ses rapides victoires d'Allemagne. La longue immobilité de l'amiral français dans le port de Cadix, sa brusque résolution et son imprévoyance rare, l'incurie de nos auxiliaires qui ne prirent qu'une part tiède à l'action, enfin le suicide de Villeneuve, sont autant d'énigmes dont les explications diverses ont rendu l'obscurité plus impénétrable encore. Une fatalité singulière distingue le combat de Trafalgar : Nelson fut tué d'un coup de feu, Gravina mourut de ses blessures, Villeneuve de plusieurs coups de couteau ; ainsi la France, l'Espagne et l'Angleterre perdirent chacune leur amiral.

Sur le soir, il fallut nous rabattre vers la côte de Tanger, cité barbaresque, dont les Anglais furent chassés en 1662 et qu'ils ruinèrent en l'abandonnant ; elle occupe un étroit espace sur une éminence au bord de la mer. Des maisons basses

et malsaines dont les toits sont plats, dont l'extérieur est badigeonné d'une couche de chaux, offrent un pêle-mêle misérable dans une double enceinte de murailles en ruines Au nord, des sables, des montagnes arides ferment l'horizon. Notre capitaine prit le temps strictement nécessaire pour remettre quelques dépêches au consul anglais qui habite Tanger. Les juifs m'y parurent très-nombreux et traités avec rigueur; ils sont forcés de tenir leurs chaussures à la main en passant devant les mosquées. Pour pénétrer dans l'intérieur de l'Afrique, un voyageur, autorisé par l'empereur de Maroc, cherche-t-il un interprète, le gouverneur, sur la demande du consul, donne le mot d'ordre à trois ou quatre soldats : ceux-ci tombent sur l'israélite qu'on leur désigne, le saisissent, et l'apportent plus mort que vif au consulat; si l'étranger trouve trop brutale cette manière de procéder, c'est à lui d'indemniser généreusement son interprète. Malgré ces avanies, les juifs persistent à habiter Tanger; ils sont les intermédiaires du commerce qui se fait entre cette côte et celle d'Espagne. Ils possèdent les grandes fortunes. Leurs vêtements, leurs bonnets, leurs sandales, sont noirs; ils se rasent la tête, et portent la barbe longue. Il leur est défendu de porter des armes, et ils ne peuvent se servir que de mulets, par suite du respect que les Maures ont pour leurs chevaux.

Gibraltar, Tanger, le continent d'Europe et le continent d'Afrique avaient disparu à l'horizon ; et, servis par une jolie brise de N. N. E., nous courions depuis cinq jours dans les eaux de l'Atlantique, quand la vigie cria de nouveau : *Terre!* et je vis en effet se dessiner dans un nuage de brume quelques contours vagues et irréguliers. C'était Porto-Santo, petite île au nord de Madère. Quoique plus élevée et plus considérable, Madère, couverte d'un brouillard plus épais, ne parut qu'un quart d'heure après. La manœuvre fut alors ordonnée pour mouiller dans la baie de Funchal, qui est au sud-est de l'île.

A mesure que nous avancions, Madère grandissait ; on eût dit qu'elle venait à nous. Chaque heure fournissait sa perspective. De loin l'œil s'arrêtait d'abord sur les deux points culminants de l'île, le pic Ruivo et la Cima de Torinhas, le premier haut de 955 toises, le second de 914 ; puis, quand la bordée nous porta plus directement dans la baie, ce fut un spectacle imposant que ces promontoires enserrant une mer plus calme, cette ville de Funchal, comme assise sur la tangente du demi-cercle, Funchal avec ses blanches maisons adossées à un mur de basalte noir qui les surplombe de 3,000 pieds. Puis, quand on venait à détailler les merveilles de cet amphithéâtre dont l'Océan baigne le pied, que d'aspects saisissants et pittoresques! Quels riches contrastes! Ici, à côté d'un sillon de lave, des allées d'arbres robustes et verts, qui pendent sur un versant abrupt; là des maisons de campagne, des chapelles, des couvents étagés sur la montagne, et qui figurent, vus du large, des échelons pour la gravir; partout, sur un sol de volcan, des jardins, des bosquets et de longues avenues de châtaigniers.

Quand nous eûmes doublé le rocher d'Ilheo ou de Loo, dont les abords sont hérissés de batteries, nous mouillâmes au sud du mont de l'Église, en face du

couvent de Nossa-Senhora-do-Monte, qui couronne admirablement sa crête. Nous n'avions que deux jours à donner à Madère. Il fallut se hâter pour tout voir.

Madère, île portugaise, est située à 146 lieues de la côte occidentale d'Afrique, à 256 lieues de Lisbonne et des îles Açores, et à 60 des Canaries; elle embrasse une étendue de soixante-six lieues carrées. Sa population est évaluée aujourd'hui à 100,000 âmes. L'île se divise en deux capitaineries, celle de Funchal et celle de Machico, du nom de leurs chefs-lieux; Funchal compte 20,000 habitants, Machico 2,000 seulement. Après ces deux villes, il n'y a plus que des bourgs, et celui de Santa-Cruz, peuplé de 1,200 âmes, reste seul à citer.

L'ancre était à peine jetée, que déjà la yole nous portait à terre. Nous prîmes pied sur un débarcadère où la mer se brisait avec violence, et nous entrâmes dans Funchal. Funchal est une ville toute portugaise dans sa construction, irrégulière, étroite et tortueuse : son pavé, tantôt de petits cailloux aigus, tantôt de lave schisteuse, meurtrit le pied des promeneurs. Des courants d'eau, descendus des montagnes, assainiraient la ville si les habitants n'en faisaient des cloaques en y jetant les immondices de leurs demeures.

Le peu de maisons confortables qui se trouvent dans Funchal appartiennent à des Anglais. Recommandé à l'un d'eux, riche négociant en vins, je trouvai chez lui l'accueil le plus cordial et le plus hospitalier. « Venez, me dit-il, que je vous fasse connaître toutes les curiosités de notre îlot. » Puis il me conduisit au palais du Gouvernement, au *passao publico* (cours public), largement ombragé d'orangers, de limoniers, de peupliers et de saules; ensuite au théâtre, presque toujours fermé; puis à l'hôpital; enfin à l'église métropolitaine. En me montrant la charpente nue de cet édifice, il me dit : « Ceci est du cèdre; aujourd'hui dans Madère on n'en trouve que peu ou point : autrefois l'île en était couverte; c'était comme un Liban, une vaste forêt presque impénétrable. Qui a fait Madère ce qu'elle est aujourd'hui, un roc pelé? Est-ce un volcan, comme disent les uns, un incendie, comme disent les autres, ou bien seulement la main de l'homme, qui peu à peu détruit plus que la nature n'a créé? C'est encore un problème, même pour vos savants français, qui savent tout, » ajouta-t-il en souriant.

Je laissais parler mon hôte, car j'étais tout entier à ce que je voyais, à ce climat déjà africain, à cette végétation des tropiques, nouvelle pour moi; je n'avais ni le temps ni la volonté de préciser mes impressions, de les soumettre à un examen méthodique. Ainsi absorbé, je me laissai conduire à un couvent de Franciscains où un bizarre spectacle m'attendait. Un frère vint nous recevoir à la porte. Après nous avoir fait parcourir l'intérieur de l'édifice, il dirigea nos pas vers une salle aux voûtes surbaissées. Ce n'était de toutes parts que fémurs humains, disposés en angles obtus avec un crâne au milieu de chacun. On appelait ce lieu *la Chapelle des Crânes;* il ressemblait plutôt à un cabinet de phrénologiste qu'à un asile de prière ou de recueillement. Après une seconde station dans un couvent de religieuses, qui sont moins rigoureusement cloîtrées qu'en Europe, nous regagnâmes l'intérieur de la ville.

La population de Funchal est grêle, maigre et maladive; mais les paysans des montagnes qui l'entourent forment une race forte, saine et vigoureuse. Les hommes s'occupent de la culture de la vigne : quand la vendange est faite, on les voit descendre par leurs sentiers escarpés avec leur chemise de toile, leurs chausses bigarrées et leur bonnet rouge ou bleu; ils portent, suspendues à un bâton, des *borrachas* (outres) pleines du vin qu'ils ont récolté. Les femmes se livrent à d'autres travaux : elles vont couper, au revers des monts, des genêts et des cytises qu'elles lient en fascines pour le chauffage. Leur costume se compose d'une simple chemise, d'un jupon, et d'un mouchoir roulé autour de la tête. Il y a plus de luxe, néanmoins, dans la classe marchande qui peuple les villes; là le costume portugais domine : on y voit des chapeaux, de longues robes noires, et de larges capotes où s'ensevelit la tête des femmes.

La maison la plus splendide de Funchal est celle du gouverneur. Tout ce que l'île renferme de gens aisés est reçu chez lui, fêté, admis à sa table, Anglais domiciliés, Européens voyageurs, négociants indigènes. Son revenu, assez considérable par lui-même, s'accroît encore d'une taxe que lui paie la factorerie anglaise. Quand nous passâmes à Funchal, Son Excellence était absente; elle se remettait dans une *quinta* (maison de plaisance) des environs, du tracas des affaires. C'est qu'aussi, à nulle époque de l'année, la campagne de Madère n'était plus attrayante et plus belle à voir. La vendange s'achevait alors, chaque coteau fourmillait de monde; on entendait résonner au loin le chant du montagnard et les clochettes des mules. Je ne voulus pas quitter Funchal sans avoir joui de ce spectacle curieux : le lendemain, dès l'aube, j'étais sur la route de Machico avec un guide et des montures.

Les chemins de l'intérieur sont horribles à parcourir. Ils vont par montées à pic et par précipices effrayants : ici se prolongent d'épaisses bruyères; là des marais mouvants et dangereux. Dans le voisinage de la ville, les rochers sont de lave bleue compacte; mais à mesure qu'on avance vers le sommet du mont, tous les accidents volcaniques disparaissent; les quartz et les schistes deviennent plus abondants. Mon premier travail de naturaliste, dans cette excursion, fut de chercher si je ne découvrirais pas quelques-uns de ces cèdres dont on m'avait parlé; je n'en aperçus aucun, et aujourd'hui encore je suis tenté de croire, avec le savant Forster, que la tradition a pris pour des cèdres quelques cyprès ou quelques mélèzes. Mais ce qui me frappa, ce furent deux magnifiques arbres qui croissent dans la région la plus élevée de ces pics, et qu'on appelle dans le pays *Mirmulano* et *Pao branco*. Selon Banks, c'est le *Laurus indica* qui fournit le bois précieux désigné par les Anglais sous le nom d'acajou de Madère. A côté de ces arbres clair-semés croissaient quelques arbustes : le cactus, l'euphorbe et l'olivier sauvage; puis des fleurs, des plantes et des graminées.

Enfin, après une longue course dans le Coural et au pied du pic de Ruivo, j'arrivai dans la partie la mieux cultivée de l'île. Là, sur un plateau qui domine la petite ville de Machico, se groupaient tous les arbres fruitiers de notre Europe,

mêlés au citronnier, à l'oranger, au bananier. De longs plants de vignes chargées de grappes s'étayaient sur des treillages de bambou ou s'adossaient à des espaliers. Le cep pousse ainsi ses feuilles en berceau, et le fruit mûrit à l'ombre. Le terrain le plus convenable à la vigne est celui qui est composé de tuf rouge et jaune; pour le mieux garantir des éboulements, on le contient en certains endroits par des murs de pierre.

Quand j'arrivai sur le plateau, le jour allait finir, et je suivis la foule des vendangeurs qui s'acheminaient au pressoir. Tous les ayants-droit s'y trouvaient: le propriétaire, le fermier, et le percepteur des droits de la couronne. A ce dernier revenait la dîme du moût, et l'excédant se partageait en deux portions égales entre le maître du sol et le cultivateur. Quinze mille pipes de vin s'exportent annuellement de Madère; c'est la richesse de l'île, et le produit s'en élève jusqu'à dix millions de francs. Un fait singulier, c'est que, sur les quinze mille pipes exportées, l'Europe en consomme à peine trois à quatre cents; le reste va dans l'Amérique ou dans l'Inde. Quelques autres produits, tels que le blé, le riz et le sucre, complètent les exportations de l'île de Madère.

A la nuit close je descendis à Machico. Le nom de Machico vient, dit-on, de l'Anglais Machim, qui découvrit le premier l'île de Madère. Sous le règne d'Édouard III, s'il faut en croire la chronique portugaise, le jeune Machim enleva Anna d'Arfet sa maîtresse, et s'embarqua avec elle sans pilote pour les côtes de France. La tempête jeta les deux amants sur Madère, déserte alors, et ils y expirèrent de besoin. On montre encore une petite croix au lieu traditionnel du naufrage, près du *porto Machico*, ou *porto dos Ingleses* si l'on accepte le nom que lui donna Gonzalès, le premier navigateur portugais qui visita cette île.

De Machico on distinguait nettement Porto-Santo, riche en vins comme Madère, bien cultivée dans son circuit de vingt lieues, et peuplée de 6,000 âmes.

Ma curiosité était satisfaite: j'avais traversé Madère dans sa largeur; je retournai par mer à Funchal, sur une chaloupe côtière. Mon hôte m'attendait sur le môle. D'après ma demande, il avait arrêté mon passage sur une corvette qui allait au Sénégal, en relâchant aux Canaries. Mes effets étaient à bord, je n'avais pas une minute à perdre; je lui serrai la main, et je sautai dans le canot.

CHAPITRE IV.

ILES CANARIES.

Ce fut le 6 septembre, par un vent N. E., que la corvette appareilla pour le Sénégal. Le temps fut assez favorable. Deux jours après avoir quitté la baie de Funchal, nous vîmes se dresser la plus grande des îles Salvages au milieu des flots. Cette île n'a pas deux lieues de circuit: elle est formée de roches de près

de 300 mètres d'élévation. Des fragments qui s'en détachent paraissent n'attendre qu'une secousse pour s'ensevelir dans la mer; elle n'offre aucune plage, aucune anse praticable, et les vagues se brisent avec fureur contre la falaise escarpée. On y distingue des espaces nus et d'une couleur d'argile, ainsi que des broussailles qui couvrent les hauteurs. Les oiseaux qui vivent dans cette solitude sont en si grand nombre qu'ils obscurcissent l'air.

Le lendemain, à quatre heures du matin, Ténériffe était en vue. Le fameux pic se montrait et disparaissait tour à tour dans les ondulations de la vapeur. Il était à près de quinze lieues devant nous : des voyageurs assurent l'avoir vu à la distance de quarante lieues. Le vent du N. N. E. enflait nos voiles sur une mer doucement agitée. On doubla la pointe d'Anaga et les trois rochers de Nago, qui furent laissés sur la droite. A une heure nous étions en vue de Santa-Cruz et de sa baie en demi-cercle, qui ne peut contenir que douze vaisseaux de guerre. La corvette tira le coup de canon d'usage pour demander un pilote, et vers les cinq heures une barque, montée par quelques hommes, nous conduisit au mouillage. Des patrons vinrent nous prendre dans leurs barques, et tandis qu'ils voguaient vers la terre j'eus le temps d'examiner la ville.

Santa-Cruz est placée dans un bas-fond au pied d'une montée rapide; des clochers et des *miradores* (ou belvéders) rompent l'uniformité de la ligne sur laquelle ces habitations s'étendent. Aucune verdure ne se montre sur les flancs déchirés des masses basaltiques qui forment autour de la ville et de la rade une espèce d'enceinte. Une chaleur étouffante est vivement réfléchie par ces arêtes volcaniques.

Nous fîmes notre entrée à Santa-Cruz par une porte de bois. La ville nous parut grande et agréable : ses rues droites, larges, aérées, ont des trottoirs pavés en pierres rondes et inégales, que bordent des dalles de lave. La chaussée est poudreuse et semée de petits cailloux; les édifices offrent un agréable aspect. Habituellement une vaste cour, entourée d'une colonnade qui supporte les galeries, sert de vestibule et de magasin. Au centre, des citernes reçoivent les eaux pluviales; on fait ensuite filtrer ces eaux dans des petits réservoirs d'une pierre poreuse dont le bassin supérieur, supporté par des ornements d'un goût moresque, est bordé de plantes aquatiques. L'escalier, qui est sur un des côtés de la cour, monte vers un bâtiment qui n'a tout au plus que deux étages. Les appartements, dont le plafond laisse voir de longues charpentes, paraissent tristes parce qu'ils sont d'une grandeur démesurée; par cela même on y trouve une fraîcheur que l'ardeur du climat rend si désirable. La muraille, simplement recrépie, est tapissée de tableaux de dévotion, de gravures, de glaces d'une petite dimension.

Sur la place qu'on trouve à peu de distance du débarcadère, une fontaine qui, dans l'été, ne fournit de l'eau qu'à certaines heures, fixa notre attention. La statue de Notre-Dame de la Chandeleur surmonte un obélisque de marbre blanc. Aux angles du soubassement de cet obélisque, sur la tablette du piédestal, figurent les quatre derniers rois de la race des Guanches (qui posséda primitivement l'île

de Ténériffe) le front couronné de laurier, et, dans l'attitude de l'extase, élevant vers le ciel un fémur humain. Cette fontaine, dont la vasque en laves noires fait ressortir la blancheur des groupes, est alimentée par une source qui, de ravin en ravin, coule jusqu'à la ville par des conduits de bois ajoutés l'un à l'autre, étançonnés par des échafaudages. C'est sur cette place, la plus belle de Santa-Cruz, que se font, ordinairement le soir, les manœuvres militaires de la garnison et de la milice. Je visitai quelques églises; elles sont vastes et d'un mauvais goût; des ex-voto, des tableaux médiocres, une profusion ridicule de dorures, surchargent les colonnes et les chapelles. La fumée des petits bouts de cire que l'on brûle par milliers devant tous les autels des saints noircit les voûtes et les sculptures. Une vapeur pestilentielle s'exhale des caveaux, grâce à la coutume d'y ensevelir les morts; les dalles sont couvertes d'épitaphes.

Placée sous la même zone que la Chine, le Mogol et la Perse, l'île de Ténériffe réunit, grâce à ses vallées, à son plateau, à ses côtes, tous les genres de température, excepté celle de l'hiver. On conseille aux malades l'air embaumé d'Orotava. Des Anglais préfèrent le séjour de Ténériffe à celui de l'Italie : aussi la ville est-elle très-fréquentée. Les étrangers y trouvent un excellent accueil. Comme dans toutes les colonies marchandes, on est avide des nouvelles de l'Europe et de ses journaux; aussi les nouveaux venus sont-ils assaillis, pressés de questions. Mais en revanche les insulaires font les honneurs de leur pays avec une complaisance infinie; ils en détaillent les productions, les merveilles, les antiquités; ils offrent leur concours pour toutes les recherches. Je leur dois la plupart des renseignements que j'ai recueillis tant sur Ténériffe que sur les autres Canaries.

L'archipel Canarien est situé entre 27° 39′ et 29° 26′ de latitude boréale, et 15° 40′ et 20° 30′ de longitude à l'ouest de Paris. Ses îles sont au nombre de sept : Lancerote, Fortaventure, la Grande-Canarie, Ténériffe, Gomère, Palme et Fer. Quelques rochers détachés ont formé les îlots d'Alegranza, Clara, Graciosa et Lobos, qui méritent à peine une mention.

En des temps postérieurs, l'archipel Canarien fut connu sous le nom d'îles Fortunées, et Ptolémée les place entre les 14e et 16e de latitude nord. Les Carthaginois y pénétrèrent, et Juba, roi de Mauritanie, en fit l'objet d'une reconnaissance spéciale. Ce fut lui qui nomma ces îles *Junonia major* et *Junonia minor*, dont quelques savants font Lancerote et Fortaventure; *Canaria*, Canarie, nom provenant de sa belle race de chiens; *Nivaria*, Ténériffe, à cause des neiges de son pic; *Capraria*, qu'on rapporte à Palme, abondante en chèvres; *Pluvialia*, où l'on retrouve l'île de Fer, privée de sources et abreuvée d'eau pluviale; et enfin *Purpuraria*, que d'Anville prend pour Lancerote.

Depuis cette expédition du roi mauritanien, sans doute à plus d'une époque des navires emportés par la tempête, des embarcations venues d'Afrique, touchèrent aux îles de cet archipel. Il est même à croire que les Arabes les reconnurent à l'époque où le mahométisme les emporta vers l'Occident. Dapper assure qu'ils les nommèrent *él-Bard* (froid), à cause des glaces du Pic; d'autres, *Gezayr*

él-Khaledât (îles heureuses), dérivatif de *Fortunées* Quoi qu'il en soit, il ne restait plus sur ces îles que des données vagues, quand l'infant don Luiz de Cerda se les fit céder par le pape Clément VI, en 1344. La donation désignait ainsi les noms du groupe : *Canaria*, *Nigraria*, *Pluvialia*, *Capraria*, *Junonia*, *Embronea*, *Atlantica*, *Hesperia*, *Cernent*, *Gorgonas* et *Gauleta;* onze îles en tout au lieu de sept, ce qui fait voir combien étaient incertaines alors les notions sur les terres atlantiques : mais don Luiz ne devait pas même voir la principauté dont il était titulaire. Plus tard, quand la marine des peuples occidentaux prit de l'essor, l'archipel Canarien servit de lieu de sauvetage à quelques naufragés. Les historiens espagnols citent tour à tour des Siciliens, des Mayorcains et des Aragonais, qui prirent terre à Canarie.

Ce n'est guère qu'en 1402 que commence l'histoire positive de cet archipel. Cette année-là, un Jean de Béthencourt, aventurier du pays de Caux, et Gadifer de la Salle, gentilhomme gascon, débarquèrent à Lancerote, et y bâtirent un fort qu'ils nommèrent *Rubicon*. Ce premier acte d'envahissement fut suivi de conquêtes progressives, réalisées à l'aide de nouveaux renforts. Plus tard, l'Espagne songea à faire des Canaries une annexe à sa couronne. Dès 1464, don Diego Garcia d'Herrera, devenu seigneur de Fortaventure et de Lancerote, débarqua à Ténériffe, qui ne fut toutefois soumise que trente-deux ans plus tard, par Alonzo Fernandez de Lugo, dit d'Adelantado.

La capitulation de Ténériffe, dernier acte de puissance des Guanches, habitants primitifs des îles Canaries, eut lieu entre le mencey Benchomo et son vainqueur l'Adelantado, mais le pacte ne tarda pas à être indignement violé. On embarqua contre son gré le roi déchu : on le conduisit en Espagne comme un objet curieux, et de là à Rome et à Venise pour le montrer au pape et au doge. Il mourut dans cette dernière ville, digne de pitié. Quant aux restes de la race des Guanches, le fer des Espagnols et l'épidémie en virent promptement la fin.

Qu'étaient ces Guanches? D'où sortaient-ils? Qui les avait jetés sur ces îles? Fallait-il voir en eux les restes de ces Atlantes dont la patrie s'abîma dans les mers et qui se seraient agglomérés sur les plus hauts pics de leur continent comme des naufragés à la cime des mâts? Sont-ce des aventuriers phéniciens, ou bien une tribu arabe, ou encore des Berbers ou Shillouks de l'Atlas, que le hasard ou la tempête aurait portés vers cet archipel? Doit-on en faire un peuple autochthone ou bien une descendance de quelque grande race connue? A toutes ces questions la science n'a pas encore de réponse précise : elle n'en aura probablement jamais. La conquête a été, dans ces îles, si violente que tout a péri, hommes, traditions, monuments, tout enfin, jusqu'à la langue elle-même.

Quelques mots de cet idiome ont pourtant survécu; ils sont presque tous de racine arabe ou dérivent de langues primitives. D'autres indices semblent encore rattacher les Guanches à certains peuples de l'antiquité, par les embaumements qu'ils pratiquaient de la même manière que les Égyptiens. En effet, on retrouve

aujourd'hui dans les grottes sépulcrales de Ténériffe, de Gomère et de Canarie, des momies en bon état de conservation. Grâce à ces précieux débris, on a su que les Guanches étaient de haute taille, que leurs cheveux lisses et fins, quelquefois blonds, n'avaient aucune analogie avec la toison crépue des nègres; on a reconnu que la cavité humérale y demeurait ouverte dans le squelette comme elle l'est chez quelques hommes des environs du Cap. Les grottes sépulcrales de Palme, de Canarie et de Ténériffe, offraient les mêmes aspects que les hypogées de Syouth et d'Élethya; les momies y étaient rangées à peu près dans le même ordre, et, comme preuve nouvelle à l'appui de ce rapprochement, on a retrouvé à Canarie de petits monuments de forme pyramidale, élevés sans doute à des morts de distinction.

Voilà ce qu'on sait de plus positif sur les Guanches. A Ténériffe, sur le sol où ils vécurent, il faut se défier de l'engouement qui s'attache à leur souvenir. De Santa-Cruz à l'Orotava, chaque localité conserve quelque empreinte de leur existence : ici c'est Matanza, où périrent tant d'Espagnols; plus loin Vittoria, témoin de la défaite du mencey Benchomo, etc. Chacun sait quelque chose du peuple éteint; plus d'un guide de l'Orotava se donne pour un Guanche, quoique depuis plus de cent ans il n'existe plus dans l'archipel un seul indigène de race pure.

Ce fut surtout dans notre tournée au Pic, que nous rencontrâmes de ces narrateurs officieux. La partie avait été arrangée avec les officiers de la corvette. Les préparatifs étaient faits; chacun de nous avait un cheval, et une monture commune portait nos vivres et nos manteaux. On gagna d'abord les hauteurs, vers Laguna, au sortir de Santa-Cruz. D'un chemin barré par des blocs de basalte, nous voyions la campagne parsemée de scories où des blés poussaient de maigres tiges, et devant de misérables huttes, quelques enfants demi-nus, qui nous souhaitaient le bonjour en tendant la main. Quelques plantes du cactus et de l'euphorbe des Canaries végétaient çà et là. En vue de Laguna, le sol prit pourtant un meilleur aspect : à notre droite se prolongeait un bois vert et touffu, et devant nous des champs de maïs, de blé, de millet, qui allaient aboutir au pied de la ville. Ce petit bassin cultivé était jadis couvert d'eau.

Nous fîmes halte à Laguna, l'ancienne capitale de l'île, en décadence depuis que l'éruption de 1706 a déterminé la fondation de Santa-Cruz. De ce jour, sa population marchande a été absorbée par cette dernière ville, et Laguna se débat avec peine contre cette active concurrence. Les maisons y sont grandes et bien bâties; les rues larges, quoique remplies d'herbe. Nous n'y séjournâmes qu'une heure, et nous entrâmes dans une grande et fertile plaine, arrosée par des ruisseaux. A droite, du côté de la mer, se voyaient quelques hameaux entrecoupés de maisons de campagne, de vergers, de vignobles et de terres à blé; à gauche, s'échelonnaient des mamelons, des collines couronnées de mélèzes et de pins. Nous arrivâmes ainsi à l'Orotava, ville charmante où nous devions passer la nuit.

L'Orotava, ancienne *Oratopola* des Guanches, est située aux racines septentrionales du Pic, et dans l'intérieur des terres. Son port, à trois milles plus bas,

se nomme Puerto de l'Orotava ou Puerto de la Paz. C'est une petite calanque sous le vent de l'île, mal abritée et ouverte à la lame.

L'Orotava a un jardin botanique assez bien fourni de plantes rares. C'est dans le terrain attenant à ce local que se trouve l'énorme pied de *Dracœna draco* (ou dragonnier), arbre de sang-dragon, si souvent cité par les voyageurs. Nous mesurâmes son contour à sa base, et nous trouvâmes qu'il était de quarante-huit pieds; sa hauteur était encore de soixante-dix pieds, quoique réduite de moitié en 1819 par l'effort d'un coup de vent. La tradition veut même qu'en 1406, à l'époque de la descente des Normands à Lancerote, cet arbre fût aussi gros et aussi creux qu'il l'est aujourd'hui. Plusieurs naturalistes ont dénié pourtant que le dragonnier fût indigène aux Canaries. Mais ce fait a été complétement éclairci par la découverte récente de plusieurs dragonniers dans des lieux inaccessibles à toute importation de la culture extérieure. Les Guanches faisaient des boucliers de son bois. Cet arbre a aussi des vertus médicinales, qui donnent une valeur au suc qu'on en recueille. Les religieuses de Lacuna le préparent en drogue dentifrice.

Le lendemain nous étions en marche vers le Pic, par un chemin raide et pavé de laves glissantes. Pendant trois quarts d'heure on longe un terrain bien cultivé, jusqu'à ce qu'arrive la région des châtaigniers, qui occupe une zone d'une demi-lieue de largeur sur deux cents toises environ de hauteur. C'est aux derniers châtaigniers que commence la région des nuages, où se trouvent les arbres à feuilles épaisses et persistantes, *Lauriers*, *Ardisiées*, *Mocanera*, *Ilex perado*, *Oleda excelsa*, et *Myrica faya*, et à leur ombre les plantes forestières propres à cette île, les renoncules, les doronics, les cistes, les digitales, etc. Après cette région et celle des pins, on entre dans la région des bruyères, qui a 300 toises de profondeur sur 2,000 d'étendue. Ces bruyères ont de six à douze pieds de hauteur, et se trouvent entremêlées d'*Hypericum canariense*, de thym et de plusieurs autres arbrisseaux et plantes herbacées.

Plus haut l'atmosphère s'éclaircit; peu à peu, à mesure que nous gravissions, nous secouions notre enveloppe de brume et de rosée; peu à peu la verdure disparaissait, les bruyères aussi; le *Cytisus foliosus* se montrait, d'abord rare et rabougri, bientôt plus vigoureux, plus touffu, à mesure que le terrain devenait lui-même plus maigre et plus stérile. Vers le milieu de cette région le brouillard se déchira comme un voile, et alors nous apparut fortement dessiné sur le bleu du ciel, le Pic à qui nous venions de si loin rendre visite. Derrière nous les nuages, toujours condensés sur la forêt, formaient comme une mer à nos pieds ou comme un des plus beaux glaciers des Alpes. Ravis de ce spectacle, nous fîmes une halte pour en jouir, et le Pic fut dessiné sous ses divers aspects. Jusqu'alors caché par les nuages, ou masqué par les montagnes de sa base, le sommet du Pic, qui de la mer semblait se dresser en aiguille, commençait à former un cône massif et imposant.

Après notre halte, nous continuâmes à gravir le mont à travers des blocs de

basalte qui, disposés autour du piton, représentent la circonférence du cratère. Le *Spartium* est le seul végétal ligneux qui puisse y croître. On y rencontre encore cette jolie violette à fleurs jaunes, récemment publiée sous le nom de *Viola Teydensis*, du mot *Teyde*, ou Pic, en langue guanche. Dernier effort du règne végétal, elle ne s'arrête qu'à la limite des ponces, où commence la lave nue.

Le jour tombait : il nous fallut passer la nuit au lieu appelé *la Estancia de los Ingleses*. Le lendemain nous attaquions le cône par son côté latéral, marchant sur des ponces écrasées entre deux coulées de lave ; mais après la petite esplanade d'*Alta-Vista*, survint la lave nue jusqu'au pied du *Pain de Sucre*. Le Pain de Sucre est comme le pyramidion du piton ; il a 60 toises de hauteur verticale, tandis que celui-ci en a 600. C'était là le dernier coup de collier ; il fallait gravir une montée ardue sur des ponces mobiles qui cédaient sous le pied et triplaient le chemin. Enfin, après trois quarts d'heure d'ascension pénible, nous touchâmes au point culminant du Pic.

Ce fut un beau spectacle : à demi-hauteur du mont adhérait toujours cette ceinture de nuages, de telle sorte que quelques sommets du Ténériffe, le Monte-Verde, le Monte-Cahorra, le Monte-Trigo, le Monte-Caravella, se baignaient seuls dans la brume comme des îles, et au loin ceux de Lancerote, Fortaventure et un reste du groupe canarien, semblaient continuer cet archipel.

La cime du pic est un cratère à demi oblitéré, à parois peu épaisses et échancrées, dont la profondeur est de 60 à 80 pieds au plus, et semé sur sa surface de fragments d'obsidiennes ou de ponces et de blocs de lave. Des vapeurs sulfureuses s'exhalent de ses bords et forment une couronne de fumée pendant que le fond est refroidi. Du sommet du mont il était facile de saisir et de détailler toute la portion du Pic qui plane au-dessus des nuages, et la pensée se portait naturellement vers les causes de ce grand phénomène géologique.

Nous n'avions pas rencontré, pour gravir le Pic, ces insurmontables obstacles dont plusieurs voyageurs ont longuement parlé. Arrivés au sommet, nous nous y trouvâmes assez bien pour faire un frugal déjeuner, à 1,904 toises au-dessus du niveau de la mer, d'après MM. Borda et Pingré. Après une heure de station, nous redescendîmes, et çà et là nous remarquâmes des soupiraux elliptiques par où s'exhalent des fumerolles sulfureuses. Après avoir visité la *Cueva de Nieve*, grotte formée par des amas de lave et pleine d'eau congelée, nous nous remîmes en route et traversâmes les bois, où le *Pinus canariensis* est très-abondant. Sous ces forêts voltigeaient une foule de ces serins au plumage vert mélangé de jaune, connus en Europe sous le nom de *Canaris*.

Le retour se fit avec la rapidité de l'éclair. En quelques heures nous gagnâmes l'Orotava, et le lendemain nous rentrions dans Santa-Cruz, trois jours après notre départ. Ce nouveau trajet nous avait fourni l'occasion de butiner quelques échantillons d'histoire naturelle : nous vîmes des euphorbes de deux espèces, l'une *canariensis*, l'autre *balsamifera*, remarquables l'une et l'autre par le lait abon-

dant qui en découle. Nous la complétâmes en ramassant quelques plantes d'orseille, plante tinctoriale, dont il se fait un grand commerce entre les Canaries et les ports de l'Europe. Avant que l'emploi de la cochenille fût devenu général, les Canaries exportaient par an près de trois mille quintaux de ce lichen.

En dehors de ces trois villes principales, Santa-Cruz, Laguna et l'Orotava, Ténériffe compte dans ses soixante lieues de circonférence une foule de villes, de bourgs et de villages. Sa population s'élève à près de 80,000 âmes. Quoique abondante en grains, elle est parfois obligée de se fournir, dans les années de disette, à Lancerote et à Fortaventure; mais en revanche, ses vignobles seuls produisent plus que ceux de toutes les autres îles de l'archipel. Ses exportations s'élèvent de 20 à 25,000 pipes de vin de deux qualités, Malvoisie et Vidogne. On y sale le poisson de ces parages, les bonites entre autres, et la vente de ces salaisons atteint un chiffre important. L'île a peu de troupeaux : quelques chèvres et quelques brebis broutent sur ses collines; dans le nombre des bêtes de bât, on trouve le chameau qui, transporté du continent d'Afrique, s'est naturalisé facilement.

Les quatre îles de Ténériffe, de la Grande-Canarie, de Gomère et de Palma, forment une chaîne de hautes montagnes qui se dirigent de l'est à l'ouest. Canarie, Palme et Ténériffe sont les trois seules de tout l'archipel qu'on appelle *îles royales*.

Canarie, de forme presque ronde, a 15 à 16 lieues à peu près dans tous ses diamètres et 55 lieues de tour. Volcanique et peu fertile au nord, elle a, dans ses autres parties, des plateaux de terrain fertile, où viennent le maïs, le blé, l'orge, le vin et le sucre. Sa population est de 55,000 âmes. La ville de *las Palmas* en est la capitale, et le siége épiscopal de toutes les Canaries. Le revenu de l'évêque monte à 240,000 fr. Le village de Gualdar se compose de grottes taillées dans le roc.

Palme, dans sa forme à peu près conique, a 28 lieues de tour. Montueuse et boisée, son littoral seul produit quelques céréales, du vin, du sucre et surtout des amandes. Un de ses pics, formé de prismes basaltiques, figure de loin des groupes d'enfants, ce qui lui a fait donner le nom de *Roca de los Muchachos*. L'île nourrit 45,000 habitants.

La circonférence de Gomère est de 18 lieues, sa population de 13,000 âmes. Elle est coupée de monts ombragés et de délicieux vallons : tout y abonde : grains, fruits, vin, miel, bêtes à cornes et à laine. Milbert dit que c'est la seule île de cet archipel où l'on trouve des cerfs et des chevreuils. Son chef-lieu, Saint-Sébastien, a un bon port où Christophe Colomb fit radouber ses vaisseaux en 1492, avant d'aller à la découverte du Nouveau-Monde.

Fer est la plus petite de toutes les Canaries : sept lieues carrées et 5,000 habitants ne suffiraient pas pour lui donner une importance européenne, si Ptolémée n'avait imaginé de la choisir comme point de départ de la longitude terrestre et comme son premier méridien. Depuis ce géographe, divers souverains voulurent

user de la même donnée, et Louis XIII, en 1634, ordonna que les géographes de France y conformassent leurs calculs. Cependant la coutume n'en prévalut pas ailleurs, et aujourd'hui encore il est à déplorer que toutes les nations civilisées ne s'accordent pas à partir d'un point commun pour les mesures terrestres. Riccioli a transporté à Palme son premier méridien, dans la supposition erronée qu'elle était plus occidentale que Fer; les Hollandais l'ont fait passer par le pic de Ténériffe; les Anglais comptent de Greenwich; les Français du XIXe siècle, de l'Observatoire de Paris; d'autres partent de Saint-Pétersbourg, d'autres de Berlin, d'autres de Madrid..... Enfin il n'y aura bientôt pas de peuple navigateur qui ne veuille avoir son méridien à lui, sa longitude, ses cartes spéciales. Confusion funeste qui ne sert qu'à embrouiller la technologie maritime, déjà si compliquée!

Les deux dernières îles Canariennes sont LANCEROTE et FORTAVENTURE La première compte 13,000 habitants sur 25 lieues carrées; la seconde 12,000 habitants sur 63 lieues. L'une et l'autre sont fertiles en orge, en blé, en coton et en soudes.

Tel est l'archipel Canarien, destiné sous un gouvernement libre à devenir une riche possession. Le plus grand tort de l'administration espagnole est de n'avoir pas veillé à l'aménagement des forêts, qui sont pour ces îles le grand alambic de la distillation pluviale. Dans un territoire qui court brusquement vers la mer, sur un sol brûlé qui repousse ou absorbe les infiltrations, ces hautes têtes d'arbres tenaient les nuages toujours condensés, et donnaient un aliment continuel aux sources et aux ruisseaux formés dans la région atmosphérique. C'était là jadis une cause permanente d'abondance et de richesse pour les Canaries. Mais le déboisement graduel a tout ruiné. Aujourd'hui le rayonnement de ce sol pelé est tellement fort que les nuages ne font que passer sur ces îles; et l'humidité que l'abaissement de la température pourrait y produire trouve dans la grande sécheresse de cette hauteur de quoi l'absorber et la neutraliser.

A l'ouest des Canaries et dans un point indéterminé existait, s'il faut en croire quelques traditions espagnoles, une île, une huitième Canarie qu'on a nommée Saint-Brandon ou Borodon. Mille bruits ont couru dans l'archipel sur cette terre fabuleuse, qu'un marin canarien visita, dit-on, vers 1500, et qu'un certain Pedro Vello se vanta d'avoir abordée à son tour en 1700. On assurait que dans les jours sereins on la distinguait fort bien des hauteurs de Palme et de Fer. Un saint évêque, poursuit la chronique, avait conduit sur ces parages une colonie de chrétiens, qui baptisèrent et convertirent les naturels. Quoi qu'il en soit, depuis 1759, personne n'a parlé de cette île. Peut-être était-ce une illusion d'optique, un de ces mirages communs à la mer, où souvent les nuées prennent la configuration d'une côte. Ou bien encore ne serait-il pas possible qu'un volcan sous-marin eût poussé au-dessus du niveau de l'Océan une île de cendres et de lave, qui se serait tour à tour produite et abîmée comme celle qui est récemment sortie de la Méditerranée?

Rien ne me retenait plus aux Canaries, j'avais tout vu, tout exploré. Le moment du départ était d'ailleurs voisin. Je m'embarquai sur ce môle où Nelson expia en 1797 sa tentative hasardeuse et où il perdit un bras. Croyant enlever l'île par un coup de main, ce hardi marin avait pris terre avec un millier de soldats; mais le canon et la mousqueterie l'obligèrent bientôt à regagner ses chaloupes, avec une perte de cinq cents hommes.

CHAPITRE V.

SÉNÉGAMBIE ET SÉNÉGAL.

Nous levâmes l'ancre le soir à six heures, et une fois hors de la baie de Santa-Cruz, nous fîmes route dans la direction du Cap-Blanc. La nuit venue, je m'amusai à examiner le phénomène de la phosphorescence, très-caractéristique dans ces parages. Il était surtout sensible dans les lames brisées par l'éperon du navire : de larges nappes de fluide, assez semblables pour le fond de la couleur et les reflets de la lumière à certaines portions plus brillantes de la voie lactée, tranchaient à chaque instant sur la teinte sombre des flots. Des jets de lumière beaucoup plus vifs et figurant parfaitement les éclats de chandelles romaines dans les feux d'artifice, jaillissaient en tous sens à la surface de la mer et filaient le long du bord sous la forme de globules enflammés.

Le lendemain, à notre première apparition sur le pont, la mer offrait un aspect tout autre, mais non moins singulier : elle n'était plus lumineuse, mais verdoyante; on eût dit que le navire fendait une vaste cressonnière ou une prairie flottante. Des couches épaisses de varecs ou sargasses d'un vert sombre passant au jaune, occupaient toute la surface de l'Océan, et, ballottées par la vague, dressaient leurs aspérités au-dessus de son niveau. Ces plantes formées en grappes, et appelées par nos marins *Raisins du Tropique*, s'étendent sous cette latitude jusqu'au vingt-cinquième parallèle, et se voient encore, quoique moins épaisses, au sud des Açores. Les navigateurs anciens avaient connu ces couches d'herbes marines. « Des navires phéniciens, dit Aristote, poussés par le vent d'est, arrivèrent après une navigation de trente jours, dans un endroit où la mer était couverte de roseaux. » On lit aussi dans le Périple de Scylax : « La mer, au delà de Cerne, n'est plus navigable à cause de son peu de profondeur, des marécages et des varecs. Le varec a une coudée d'épaisseur, et son extrémité supérieure est pointue et piquante. » En effet, à la première vue de ces prairies océanes, la crainte d'un haut-fond a dû saisir les navigateurs. Même en 1492, quand Christophe Colomb les traversa, ses équipages ne purent se défendre d'un sentiment d'effroi, et ils appelèrent cette portion de l'Atlantique *Mar de Sargasso*. Ce dernier nom est resté aux végétaux flottants. Quelques érudits ont voulu tirer de cette abondance de varecs une nouvelle preuve d'un continent submergé ; mais il est plus rationnel

d'y voir une agglomération de fucacées qui se détachent de la côte africaine, et que la constance des vents alisés pousse et fixe dans cette zone.

Dans notre route vers le Cap-Blanc et Gorée, nous devions jouir de quelques-unes de ces rares distractions qui rompent la monotonie d'une traversée. A mesure que nous nous rapprochions des côtes d'Afrique, la mer devenait plus poissonneuse, et nos lignes à la traîne, qui jusque-là n'avaient rien produit, nous amenèrent deux belles bonites au dos bleuâtre et au ventre argenté. C'étaient d'admirables poissons du genre des *scombres pélamides ;* leur longueur totale était de deux pieds, et cinq bandes brunes qui traversaient leur corps prenaient dans l'eau des reflets chatoyants et une teinte irisée. La queue et les nageoires étaient brunes. Le jour même on les accommoda pour la table du capitaine. Le lendemain autre régal : un banc de poissons volants étant venu se heurter contre la corvette, les matelots en avaient recueilli un grand nombre sur le pont et dans la batterie. Les naturalistes appellent ces animaux des *exocets.* Savoureux et délicats, ces poissons ne dépassent guère une longueur de douze pouces; leur forme se rapproche de celle du hareng. En donnant à cette espèce des ailes pour fuir, la nature semble avoir accompli une œuvre de justice et de compensation. Nulle vie, en effet, n'est plus inquiète, plus pleine d'angoisses que celle des exocets. Les poissons de moyenne grandeur, comme les bonites, les dorades, leur donnent une chasse active, et quand le poisson volant se confie à ses ailes pour tromper cet ennemi, du haut des airs fondent sur lui la frégate, le fou, le pétrel et d'autres oiseaux de mer. Les poissons volants peuvent se soutenir hors de l'eau tant que leurs ailes conservent de la moiteur; ils peuvent encore, entre deux immersions, changer plusieurs fois de route; poursuivis, ils figurent assez bien, dans leurs plongeons intermittents, les ricochets que font sur l'eau des galets ou cailloux plats lancés avec force.

Les parages du Cap-Blanc où nous naviguions alors abondent en poissons volants. Ce fut une troupe de ces poissons qui sauva, sur cette même côte, les derniers naufragés du radeau de *la Méduse.* La Méduse! Nous étions à quelques lieues des açores du fameux banc d'Arguin sur lequel elle périt. Qui ne sait l'histoire de ces infortunés, cette histoire écrite sur la toile par Géricault, et devenue si populaire! MM. Savigny et Coudin ont survécu pour nous dire la longue agonie de ces cent quarante-huit hommes entassés sur un radeau, lâchement abandonnés ensuite au milieu de l'Océan, avec quelques barriques de vin et un quart de farine mouillée.

Nous en étions encore à nous raconter cette lamentable histoire, et chacun y ajoutait soit un détail, soit une réflexion, quand un *houra* vint nous interrompre. Préoccupés de naufrages et d'écueils, nous crûmes que la vigie avait signalé quelque péril. Loin de là : il s'agissait d'une bonne fortune; un requin venait de mordre à l'émerillon lancé le long du bord, et les matelots, ravis de leur capture, faisaient filer sur l'arrière la chaîne de fer par laquelle ce squale était retenu. L'émerillon, sorte de croc amorcé avec un copieux morceau de lard, avait suffi à

ce beau coup de pêche. A la vue de l'appât, notre requin s'était élancé avec une espèce de grâce, et dans un demi-tour sur le dos, il avait tout happé, lard, émerillon, tout jusqu'à la chaîne. Il en avait alors au moins quinze pouces dans le corps. Qu'on juge des soubresauts du monstrueux animal (il avait 16 pieds de long), lorsque, fortement amarré au couronnement, la chaîne résista et fit mordre profondément le croc dans l'œsophage du captif. Le gaillard d'arrière en trembla; le remous du navire s'effaça devant ce sillage nouveau. Le squale, pour essayer la force de son lien, le fatigua dans tous les sens; tantôt, doublant sa marche, il venait s'abîmer sous la quille du navire et plongeait à pic jusqu'à ce que la douleur le ramenât sur l'eau; tantôt il décrivait au loin un arc de cercle avec sa chaîne raidie. Longtemps on le laissa s'épuiser ainsi en évolutions stratégiques. Enfin, peu à peu, les secousses étant devenues plus rares, on le hissa au gui, longue et forte vergue qui déborde sur l'arrière. Là, suspendu en l'air, accroché par l'émerillon englouti, notre requin préluda à un autre genre d'exercice, s'ébranlant par saccades, jouant à longs coups de queue, se tordant sur lui-même, soufflant un sang noir, laissant voir à travers ses mâchoires béantes quatre luisants râteliers. Quand il eut dansé au bout de sa potence pendant deux heures encore, on se hasarda à le haler sur le pont. C'était une imprudence, car à peine eut-il trouvé un point d'appui, qu'il recommença ses hauts-le-corps, et souffleta avec sa queue les cages à poules qui se trouvaient à sa portée. Ce fut son dernier exploit. Il mourut, et l'on procéda aussitôt à son autopsie. Notre requin était un des plus beaux que pût nourrir l'Océan. Même expiré, il avait un aspect hideux et vorace. Pour examiner ses mâchoires sans danger, on y introduisit un anspect, et telle était encore la force des dents, qu'elles firent dans ce morceau de bois une entaille profonde. Des exemples horribles ont donné la mesure de l'énergie de ces râteliers, même après la mort de l'animal. Un officier de la corvette nous raconta, entre autres anecdotes, celle du capitaine Gautier qui commandait *le Fils de France* de Nantes. Ce jeune officier avait pris et hissé un requin qui se débattit longtemps sur son gaillard d'arrière. Enfin, après plusieurs efforts convulsifs, il était expiré; un coup de hache lui avait tranché la queue; le ventre était ouvert depuis vingt minutes; le cœur et les entrailles avaient été arrachés, quand le capitaine, voulant faire remarquer à quelques passagers la conformation dentaire de l'animal, introduisit la main entre ses mâchoires. Qui le croirait! par une contraction galvanique, cette gueule béante se referma, et le capitaine Gautier eut le poignet coupé.

L'instinct vorace du requin a eu de tout temps une célébrité proverbiale. Son odorat est très-développé : au dire des marins, il flaire un malade de plusieurs lieues, et tout navire à bord duquel languit un homme en danger de mort a nécessairement un requin à ses trousses. Ce qui paraît prouvé toutefois, c'est l'étonnante sagacité du requin à choisir les lieux et les circonstances les plus favorables à ses appétits gloutons. Ainsi l'on ne sait par quel instinct il s'attache à suivre de préférence les navires négriers, où l'entassement d'êtres humains à fond de cale

provoque une si incessante mortalité. Ainsi, dans les jours de grosse mer, on le voit s'ébattre, joyeux et sûr de sa journée, à la périlleuse barre du Sénégal où chavirent tant de pirogues et de chaloupes. On l'y voit par troupes, quoique ses habitudes soient solitaires. Peut-être cette misanthropie n'est-elle que la conséquence de goûts peu sociables ; car les autres poissons ne paraissent guère jaloux de se rencontrer sur la route des requins. Deux espèces seulement ne partagent pas cette terreur générale; l'une est celle des *Remora*, l'autre celle des *Pilotes*, petits animaux longs d'un demi-pied au plus, qui semblent vivre avec le requin dans une espèce de compagnonnage. Chacun de ces squales a en effet deux, trois, quatre et jusqu'à six de ces pilotes, qui frétillent incessamment autour de lui, passent vingt fois dans une heure auprès de ses mâchoires, se jouent sur son dos, sous son ventre, à sa tête ou à sa queue. Pourquoi le requin respecte-t-il ces poissons? Leur assistance lui est-elle utile, et en quoi? Sont-ce des espions à ses ordres, ayant la vue plus perçante que lui et chargés de l'avertir du danger? Tout cela est encore un problème, même pour ceux qui ont écrit l'histoire des races sous-marines. On a remarqué seulement qu'au moment où le requin accroché par l'émerillon se débat contre la mort, ces pilotes ne le quittent pas dans son agonie; ils le suivent jusqu'à ce qu'on le hale; alors ils s'enfuient, et, s'ils ne peuvent se rallier à aucun autre protecteur, ils suivent encore pendant plusieurs jours le navire où a fini leur premier maître. Les requins sont vivipares; leur chair est dure et indigeste. On la mange pourtant à bord, et les équipages surtout s'en accommodent fort bien. Notre grand squale de seize pieds régala pendant plusieurs jours les matelots de la corvette.

Au milieu de ces petites scènes de bord, nous avions gagné du chemin, et six jours après notre départ de Ténériffe, nous étions à la hauteur de la rade de Gorée, où nous laissâmes tomber l'ancre le 20 septembre.

Gorée est un îlot volcanique d'une demi-lieue de tour, plus long que large, étroit au milieu, et situé par 14° 40′ lat. N. et 19° 45′ long. O. Un canal de 1,500 toises le sépare du continent. L'île de Gorée peut se diviser en deux parties : la partie haute qui, vue du continent, offre le coup d'œil le plus pittoresque avec son fort qui la domine, avec ses colonnes basaltiques hautes de 300 pieds et implantées les unes sur les autres comme la Chaussée des Géants en Irlande; puis la partie basse qui se lie au plateau volcanique par une rampe raide et encaissée. Une belle poudrière, un hôtel du gouvernement, une église, un beau quartier pour la troupe, un hôpital bien situé, mais peu spacieux, sont les établissements publics de l'île. Quant aux maisons, elles sont construites en basalte, cimentées avec de la chaux et du sable, et terrassées à l'italienne. L'eau potable manque dans la ville; deux sources insuffisantes sourdent seules à la base du rocher, et il faut aller s'approvisionner à une aiguade située sur la presqu'île du Cap-Vert.

Découverte dans le xve siècle par les Portugais, Gorée était déjà en 1670 à la France, qui y avait établi un comptoir pour la traite des esclaves. Vers 1785, sous le gouvernement de M. de Boufflers, elle était devenue le siége de tous les éta-

blissements français au Sénégal, et elle comptait cinq mille âmes de population. Mais depuis cette époque, l'établissement anglais de Sainte-Marie à l'embouchure de la Gambie a graduellement déshérité Gorée de son importance. Aujourd'hui elle n'a plus qu'environ 4,000 âmes, et encore cette population est presque entièrement composée de mulâtres et de nègres, en grande partie esclaves, qui ont accaparé une bonne part du commerce de Gorée. Des goëlettes appartenant à des mulâtres, construites par des charpentiers noirs, commandées par des patrons noirs, se livrent à un actif cabotage entre la côte d'Afrique et les îles du Cap-Vert. Les mulâtresses ou *signarres* sont, la plupart, l'âme de ces affaires : plus intelligentes que les hommes de leur race, plus vives, plus rusées, elles réalisent souvent de belles fortunes dans leur trafic d'échanges. Quelquefois la richesse leur arrive autrement : vendue par sa mère à un Européen, la jeune signarre se sert de l'ascendant de ses charmes pour exploiter son maître. Elle en tire avec adresse une taxe presque journalière, et se fait ainsi une épargne pour les mauvais jours. Quelquefois, cette avidité, plus puissante chez elle que toute autre passion, n'exclut pas la jalousie et le désir de la vengeance. La toilette d'une signarre, quoique simple, est très-dispendieuse : sa tête est ceinte d'un riche madras, un bandeau brodé en or couvre son front ; à la hauteur des reins, sur sa chemise blanche, se noue un pagne en coton ou en laine, dont le tissu ne le cède pas en finesse aux plus beaux cachemires ; un autre pagne flotte sur ses épaules. A ses bras, à ses pieds, à ses oreilles, brillent des bracelets, des anneaux, des pendants d'or massif artistement ciselés. Quant à son collier, suivant l'usage mauresque, il se compose de pièces d'or enfilées par le milieu. Il est des signarres qui portent ainsi une lourde charge de sequins, de louis, de quadruples et de sovereigns.

La population nègre de Gorée, quoiqu'un peu dégrossie par le contact européen, a pourtant conservé presque tous ses préjugés de caste. Le plus invétéré de tous est l'obéissance absolue aux marabouts, ou prêtres noirs mahométans. Un ordre du marabout est sacré pour un nègre ; comme pontife, comme sorcier, comme médecin, le marabout est l'autorité la plus influente de cette région de l'Afrique. Malheur à qui ne lui cède pas ; il tombe sous le poignard de ces autres francs-juges qui siégent et condamnent dans l'ombre. Le sanctuaire des sentences secrètes est dans une forêt, à quelques lieues de la mer, au pied d'un baobab énorme, le géant des végétaux, qui couvre de ses branches la demeure du grand marabout. Le seul recours contre ces terribles arrêts est dans une forte rançon versée dans la caisse commune de ces prêtres.

Voilà par quelle terreur organisée les marabouts règnent sur les hommes. Pour les femmes ils ont imaginé un autre genre d'épouvantail, le *Mama-combo*. Le *Mama-combo* est un mannequin colossal, fait d'écorces, grotesquement peint, avec une longue robe à manches et un bonnet pointu orné de figures magiques. Ordinairement il se tient au repos, pendu à un arbre peu distant du village ; mais quand sonne l'heure d'une exécution, *Mama-combo* arrive sur la grande place entouré de marabouts. A son aspect on se range, on s'attroupe : les jeunes filles,

les femmes, toutes tremblantes, ne savent pas encore à qui il en veut. Enfin *Mama-combo* nomme la coupable : elle arrive avec l'angoisse dans les traits, et là, en présence de ses compagnes, au milieu de leurs huées, la fustigation punit une faute qui souvent reste inconnue. Quand son rôle d'exécuteur est fini, *Mama-combo* disparaît, et le lendemain il se balance encore sous son arbre, inactif jusqu'à nouvel ordre.

Toute la côte qui fait face à Gorée, et qui se prolonge dans la presqu'île du Cap-Vert, est habitée par les Oualofs (plus vulgairement Yolofs) que la présence des Européens a rendus plus belliqueux et plus redoutables que les autres tribus africaines. Au commencement de notre siècle, les habitants de la presqu'île de Dakard, qui faisait partie des domaines du damel (roi) de Cayor, s'étant soulevés, maintinrent leur indépendance par la force des armes. Ils sont libres aujourd'hui sous un chef de leur choix, nommé Moctar, qui réside presque toujours à Gorée. Ses États, formés de terres hautes, noirâtres et fertiles, sont le jardin de la colonie : l'agriculture y est avancée ; le pays est bordé par la petite baie de Ben, qui ressemble à un vivier tant elle abonde en poissons de toute espèce. Sur ses rives se montre le petit village de *Ham*, qu'on peut appeler le lieu de plaisance de Gorée, et où chaque famille aisée d'Européens a sa case au bord de la mer. Là, fatiguée par les reflets des basaltes, la vue se repose sur de vieux baobabs (*Adansonia*) au tronc large et court, aux branches gigantesques et touffues qui portent le fruit qu'on nomme *pain de singe*, et sur ces palmiers (*Elaïs guineensis*) hauts de 80 pieds, qui fournissent cette boisson fraîche, blanchâtre, sucrée, onctueuse, qu'on nomme le vin de palmier. Bue à l'instant, cette liqueur est inoffensive ; mais, au bout de quelques heures, elle fermente et enivre. Dans les environs se voient encore, à côté du cafier, du goyavier, de l'ananas, le datakh des nègres (*Detarium senegalense*), le datakh niey, c'est-à-dire le *Detarium* des éléphants, le *Dialium nitidum*, l'*Uvaria æthiopica* (poivrier de Guinée) ; et, parmi les produits agricoles, la patate douce, l'igname, le melon d'eau, le potiron, le concombre. Malheureusement cette côte n'est saine que pendant l'hiver ; de juin en novembre elle devient mortelle : la fièvre y tue en douze heures.

A Gorée, quand nous y relâchâmes, on me parla beaucoup d'un naturaliste français, qui venait d'accomplir dans le continent africain de longues excursions scientifiques. De Saint-Louis il était remonté à Podor par le Sénégal ; il avait visité le lac de N'gher, en Sénégambie, et, dans une dernière tournée, il avait exploré tour à tour la presqu'île du Cap-Vert, Albréda sur la Gambie et la rivière de Casamance dans le pays des Félous-Yolas : c'était M. Perrottet ; il a depuis publié le résultat de ses recherches, soit dans les *Annales des Voyages*, soit dans sa *Flore de Sénégambie*.

Dans l'intérieur des terres et près du village de Kounoun s'étendent des forêts vierges, ou plutôt de grandes oasis, dans lesquelles abonde la *Khaya senegalensis* (nommé vulgairement *Cail-cédra* ou acajou du Sénégal) dont la cime s'élève à 120 pieds. Les nègres font avec le bois de cet arbre des meubles à leur usage.

A 15 lieues au S. E. de Gorée paraît sur la grève le petit village de Joal, que dominent des bois où l'on trouve le *Nédé* ou *Parkia africana*, bel arbre dont le nom rappelle la mémoire de l'infortuné Mungo-Park, et dont les branches se déploient horizontalement à une grande distance du tronc. Joal est un village grand et bien peuplé. Les habitants ont un penchant invincible pour le vol. Le pays pourtant est riche et bien cultivé.

De Joal à Sainte-Marie, ou plutôt *Mary Bathurst*, située sur une île à l'entrée de la Gambie, il n'y a qu'un jour de navigation. Quoique petite et malsaine, la ville anglaise est devenue un comptoir important, où s'échangent le fer, la poudre, l'ambre, les toiles de Guinée, le vin, le corail, les verroteries. Elle lutte, pour ces divers articles, avec Albréda, poste français établi huit lieues plus haut, sur la rive droite de la Gambie. Ce poste consiste en quelques maisons européennes, situées près du village de Gilfré, et éloignées d'environ 300 toises du fleuve. Dans une demeure ouverte de tous côtés, réside un agent français, qui ne se défend que par de continuels sacrifices contre la brutale rapacité des indigènes. Les nègres des environs appartiennent à la tribu des Mandingues ou Sosès; ils s'habillent de pagnes en coton teints en bleu. Les femmes se coiffent d'un mouchoir; elles portent à la ceinture des chapelets de verroterie, et à leur cou des colliers d'ambre et de corail. Leurs cheveux, comme ceux des hommes, sont rangés en petites nattes très-fines et enduites de beurre frais. La principale culture des Mandingues est le riz : les accessoires sont le coton, l'indigo et le tabac. De nombreux troupeaux de bœufs, vaches, chèvres, moutons et cochons, couvrent les pâturages riverains du fleuve.

Le dernier comptoir français dans ce rayon est celui de Casamance, placé à l'embouchure de la rivière de ce nom et à 30 lieues de la Gambie. On y trouve un résident qui vit en bon accord avec les Félous-Yolas, indigènes aux mœurs douces et sociables. Leurs cases sont, comme celles des Mandingues, en terre glaise; ils y habitent et vivent pêle-mêle avec leurs bestiaux. Les filles vont nues jusqu'à l'âge de seize ans; les femmes se couvrent à peine d'un demi-pagne de coton bleu grossièrement filé, bordé de petits coquillages. Les hommes ont une petite guimpe de toile ou de feuilles de palmier qui tient chez eux la place du pampre de nos statuaires. Les Félous-Yolas ne professent ostensiblement aucune religion. La seule cérémonie en usage chez eux est une espèce de fête funèbre, où le mort, revêtu de ses plus beaux habits, et assis au milieu de sa case, subit de la part des assistants une sorte d'interrogatoire sur les motifs qui l'ont décidé à quitter la vie. Un parent officieux, placé derrière lui, répond en son nom et finit par réclamer la sépulture. Alors commencent les cris de douleur, qui se résument, après l'inhumation, en chansons, en danses et en festins.

Aux environs du comptoir de Casamance sont plusieurs villages visités par les Européens : Bering, Samatite, Cagnout, Maloumb, situés sur le fleuve; Montsor et Cagna-Cay, plus avancés dans les terres; Wagran, assis sur un sol d'alluvion et entouré de rizières.

Tels sont nos établissements dans la Gambie ; pauvres, précaires encore, destinés à périr faute d'encouragements. Ceux du Sénégal se maintiennent dans un état plus prospère. La ville de Saint-Louis, chef de nos possessions d'Afrique, pourrait même devenir une colonie fort intéressante si la barre du Sénégal était moins dangereuse à franchir. Malgré toute l'habileté des pilotes, chaque jour les passes du fleuve sont témoins de nouveaux sinistres; la lame y est courte, brusque, rapide ; elle déferle avec tant de violence qu'une chaloupe, pour peu qu'elle prête le côté, chavire à l'instant même. Mais, dès que le passage critique est franchi, on entre dans un bassin tranquille, ayant à droite la Barbarie plate, nue, infertile, et à gauche la Guinée verdoyante, touffue, hérissée de palmiers et de baobabs. A deux lieues de là est Saint-Louis (en langue nègre *N'dar*), sur une île de 1,200 toises du nord au sud, et de 100 toises de l'est à l'ouest. Le fort, résidence du gouverneur, est au centre de la ville ; des habitations le flanquent des deux côtés. Les remparts de cet ouvrage et les batteries qui défendent le fleuve sont à peine suffisants contre les Maures. Saint-Louis a 8 à 10,000 ames, tant mulâtres que nègres, libres ou esclaves. Là comme à Gorée, les signarres contractent avec les Européens des alliances qui, sans avoir de force légale, ont une certaine valeur conventionnelle. A 60 lieues de l'île de Saint-Louis est l'île à Morphil, sur laquelle est construit le fort de Podor, et 240 lieues plus loin le fort de Saint-Joseph de Galam, construits tous les deux pour protéger la traite de la gomme. Aux deux tiers du chemin de Podor se trouve l'établissement de Richard-Tol.

Tout le long de cette route la nature africaine se révèle dans les races d'animaux qui peuplent le fleuve et ses deux rives : ici ce sont des grues couronnées, l'ibis, la spatule, le flamand; là le lion, l'hyène, la panthère, le chacal. Au-dessus des roseaux qui bordent le fleuve, le crocodile fait saillir son dos osseux et écaillé : il se traîne aux rayons du soleil; il attend, assoupi à moitié, qu'un homme, qu'une gazelle vienne se désaltérer aux eaux du Sénégal. Ailleurs serpente un boa zoné qui saisit sa proie dans ses volumineux anneaux, lui suce le sang, et l'engloutit ensuite. Vers l'île de Kouma stationnent quelques hippopotames, gigantesques pachydermes, qui, de temps à autre, élèvent à fleur d'eau leur monstrueuse tête et hennissent comme le cheval. Ces animaux ne viennent à terre que vers le milieu de la nuit, pour y chercher leur nourriture, qui consiste en herbes, en racines et en branchages.

Quant à la végétation de cette zone, elle se montre sous le plus riche aspect tout le long du fleuve; elle étale les plus belles variétés des productions inter-tropicales : on y rencontre le *Tamarix*, plusieurs espèces d'*Acacia*, le *Nuraria*, le *Phelipea africana*, avec ses hampes chargées de fleurs jaunes. Dans cette longue route fluviale qui se prolonge de Saint-Louis à Podor, viennent, après Richard-Tol, l'établissement militaire de Danaga, puis l'escale de Gahé, petit marché de gommes, et ensuite l'escale du Coq, grand comptoir pour le commerce de cette substance résineuse. Là, quand leur récolte est faite, des caravanes de Maures Braknats arrivent avec des gommes de la forêt d'Afataë : ils dressent sur les

bords du fleuve des tentes en poil de chèvre où s'empilent leurs marchandises; et, plus près de la berge, vis-à-vis de leurs navires, campent les négociants de Saint-Louis, Européens ou mulâtres, venus à l'escale comme acheteurs. La durée de la traite, dans cette escale comme dans les autres, est de quatre mois : elle commence en avril pour finir en juillet, époque de la seconde récolte. Pendant tout ce temps l'escale du Coq est un bruyant bazar, encombré d'hommes, de chameaux, de bœufs, de chèvres, de moutons. Dans la rade se croisent des pirogues de Peulhs, pleines de Maures basanés; des chaloupes aux rameurs noirs et crépus; des canots élégants où le mulâtre se prélasse sur des coussins. A terre, même mélange : de toutes parts circulent des femmes, chargées du soin de nourrir cette flottante colonie; des Peulhes avec leur tête enduite d'une couche de beurre; de nonchalantes Mauresses dont les cheveux nattés supportent des anneaux d'ivoire, de corail, de cuivre, de fer, et de saints amulettes; des négresses du Oualo et de Saint-Louis, chargées de grains d'ambre et de sachets pleins de talismans. Le soir, après l'heure des affaires, cette population se porte sur la place de l'escale, où le tam-tam convie les nègres à la danse, danse bizarre accompagnée de gestes, de grimaces et de mouvements lascifs.

Ces gommes, qui font le principal commerce de l'Afrique, proviennent de trois grandes forêts d'*Acacia Verek :* celle de Sahel, exploitée par les Maures Trarzats; celles d'El-Hiebar et d'Al-Fatak, appartenant aux Braknats et aux Darmankouts. La gomme est comme une maladie de l'arbre qui la porte, c'est une sécrétion forcée que lui arrache le vent du désert ; on dirait que, racorni par la sécheresse, l'arbre se fend et pleure ; ses pleurs forment les globules de la gomme. Au mois de novembre, les Maures quittent leurs oasis, et vont aux forêts de gommiers faire la récolte, qu'ils emballent dans de grandes outres de cuir. Des chameaux et des bœufs les transportent aux escales. Outre l'escale du Coq, on en compte une foule d'autres : l'escale de Portendick, celle de Galam, et celle de Gaé, etc. Dans ces bazars, les Maures déploient toute leur astuce mercantile. Rien ne leur coûte, mensonges, menaces, dédits, pour faire renchérir leur marchandise.

A quelque distance de Richard-Tol, dans l'intérieur des terres, et surtout au sein des forêts qui avoisinent le lac N'gher, vivent en troupe de monstrueux éléphants, plus nombreux, plus sauvages que dans aucune autre partie de l'Afrique. La nuit, quand le silence règne au loin, ces pachydermes descendent par bandes au bord du lac situé près du village de Serr : ils s'y réunissent par centaines, y pâturent et se vautrent dans l'eau avec un tel bruit que le sommeil des nègres en est troublé à plusieurs centaines de toises à la ronde. Les naturels ne songent nullement à les combattre, car dans les solitudes africaines ce n'est pas l'homme qui est le roi de la création. Plus maîtres que lui, là vivent, avec l'éléphant, le lion, la panthère, l'hyène, le chat-tigre, le guépard, le sanglier, le chacal; et malheur à qui les trouble dans leurs retraites!

Le continent africain n'étant qu'une immense ménagerie de bêtes féroces, on conçoit qu'une excursion dans ses terres intérieures est plus féconde en drames

qu'en poésie. Pour hasarder de pareils voyages, il faut être doué de tout le courage enthousiaste du naturaliste, ou de cette cupidité maladive du marchand qui est plus forte que la peur. Moi, qui ne me sentais ni l'une ni l'autre vocation, je préférai recueillir à Gorée les notions les plus modernes et les plus authentiques sur la Guinée et la Sénégambie. On y savait les travaux de M. Caillié, et les recherches positives et récentes de M. Perrottet. Leur résumé fut un butin assez beau pour moi ; je me tins quitte d'une expérience personnelle.

Ainsi je passai quatre jours à Gorée, tantôt dans la ville, tantôt dans la baie, d'autres fois sur la presqu'île du Cap-Vert. La corvette qui m'avait transporté jusque-là devait y stationner : j'attendais une occasion pour Rio-Janeiro, elle n'arrivait pas. Enfin une galiote hollandaise de 250 tonneaux vint s'ancrer lourdement dans la baie. On l'appelait *Cornelia*, capitaine Van Peter. Partie de Rotterdam pour Rio, avec un chargement complet de fromages, elle comptait déjà quatre-vingts jours de route, et relâchait à Gorée pour faire de l'eau et des vivres. Quelque désir que j'eusse de continuer mon voyage, à ces détails j'hésitai : cinq fois, dans la journée, je m'embarquai pour aller traiter avec le capitaine Van Peter ; cinq fois, à l'aspect de cette poupe ronde et massive, de ces bossoirs carrés, de ces plats-bords droits comme un mur, surtout à l'examen de cette mâture grêle et basse, de ce gréement indécis qui tenait du sloop et du cutter, je reculai avec l'intention d'attendre une rencontre meilleure. Au dernier moment toutefois et en désespoir de cause, je me résignai. Pour 80 piastres fortes, le capitaine Van Peter s'engagea à me conduire à Rio et à me nourrir pendant la traversée. Je m'installai tant bien que mal dans une petite cabine de six pieds de long sur quatre de large, au milieu d'une atmosphère où dominaient les exhalaisons caséeuses.

CHAPITRE VI.

ILES DU CAP-VERT. — PASSAGE DE LA LIGNE. — ROCHERS DE MARTIN-VAZ. — ILE DE LA TRINITÉ.

Le 25 septembre, ma galiote mit à la voile, non pas comme une coquette, mais lentement, gravement, en vraie matrone. Elle gouverna à l'O. pour reconnaître les îles du Cap-Vert. Le cinquième jour nous passions au S. de Santiago, et nous pouvions relever le reste de cet archipel portugais. Son aspect est nu et désolé : on dirait que toutes ces terres sortent d'une fournaise, tant elles sont brûlées. Des rocs pelés, jetés pêle-mêle, découpés d'une façon bizarre, se dressent vers le ciel avec des formes anguleuses. Cependant quelques vallées intérieures offrent de riches cultures. La population, quoiqu'elle se prétende d'origine portugaise, a pris sous cette latitude la couleur bronzée des mulâtres africains. Le clergé y est composé de gens de couleur et même de nègres. La principale production de ces

îles est le sel, qui s'exporte au Brésil. Le cocotier, le bananier, le papayer, le tamarinier, l'adansonier, y abondent. On y récolte des oranges, des citrons, des goyaves, des figues, des melons d'eau d'excellente qualité. La vigne et la canne à sucre, l'indigotier et le cotonnier prospèrent sur plusieurs points. Le riz et le maïs réussissent dans les années pluvieuses; mais quand le temps sec a le dessus, ils y avortent calcinés par le soleil. Dans ces phases de stérilité surviennent des disettes horribles, et récemment encore l'archipel du Cap-Vert a été dévasté par cet épouvantable fléau.

La résidence des autorités portugaises est dans l'île de SANTIAGO, où l'on trouve la ville de Puerto-Praya, lieu de relâche pour les navires européens, Santiago, l'ancien chef-lieu, et Ribeira-Grande, qui contient quelques édifices. La ville de la Praya est située sur une hauteur où l'on ne peut arriver que par des chemins rapides et escarpés. Le débarcadère est en face d'une colline couverte de dattiers et de chétifs lataniers. Les autres îles de cet archipel, qui en compte dix, sont : MAYO, riche en bestiaux et en coton; FUEGO, théâtre d'un volcan très-actif; BRAVA ou SAINT-JEAN, qui produit des vins et du salpêtre; puis BOA-VISTA, moins élevée et très-fertile; SAL, ainsi nommée à cause de ses salines; enfin SAINT-NICOLAS, l'une des plus grandes du groupe, florissante à cause de sa ville manufacturière; SANTA-LUCIA et SAN-VICENTE, cette dernière remarquable par son port, et SAN-ANTONIO, la plus peuplée de l'archipel et dominée par un pic très-élevé.

Cette reconnaissance faite, nous naviguâmes vers la ligne équinoxiale. Notre galiote avait été rudement poussée jusque-là par les vents alisés du N. E., mais quand ils mollirent ce fut fini, elle ne bougea plus, on eût dit une bouée. La houle, flasque comme de l'huile, venait parfois la secouer; elle roulait alors et n'avançait pas. Encore si cette station forcée avait eu lieu en terre ferme, on se serait résigné; mais par 5 degrés de latitude, entre le tropique et l'équateur, par un soleil perpendiculaire, avec une eau fétide dont on mesurait chaque verre; avec de la viande salée ou de la morue pour régal; puis pour promenade vingt pieds carrés, pour tout spectacle la mer qui dévore l'œil, toujours la même, toujours morne, pour toute compagnie un capitaine hollandais et son équipage! C'était à en mourir!

Heureusement qu'après huit jours de torpeur, la mer devint tout à coup turbulente et folle; elle nous jeta de notre vie monotone dans une vie de brusques alertes, dans ces alternatives de calme et de rafales que les gens de mer appellent des *grains*. Tantôt ces grains fondaient sur le navire avec la rapidité de l'éclair, sans qu'aucun nuage leur servît de précurseur. Surpris par la secousse, les hauts mâts, les vergues craquaient; le vent sifflait dans les cordages, les voiles éclataient et s'en allaient en lambeaux. D'autres fois la bourrasque se révélait par de larges et noires nuées qui se découpaient en festons sur le bleu de l'horizon; d'autres nuages, légers et blanchâtres, couraient comme des flocons de neige dans une atmosphère inférieure, tandis que le groupe principal montait lentement au

zénith. Un instant, dans le cours de cette scène météorique, le firmament était azuré d'une part, de l'autre nuancé de cuivre, de violet, de vert sombre sur un fond de bistre. Des éclairs serpentaient dans ces masses flottantes, et le tonnerre s'y mêlait, non pas grondeur et prolongé comme sur terre où il agit par répercussion, mais saccadé dans ses éclats brusques et secs, ne trouvant point d'écho sur cette surface plane et sourde. Bientôt, forte de tous ces préludes, la tempête arrivait ; le ciel déchiré distillait des gouttes énormes ; la mer, clapotante d'abord, développait peu à peu ses montagnes d'eau ; le vent agissait sur les parties du gréement avec tant d'énergie, que toute corde semblait avoir une plainte, une note, un son. Il en résultait comme une musique infernale qui se mêlait au porte-voix du capitaine, aux cris des matelots, au craquement des mâts, au bruissement des vagues, au grincement des poulies. Ainsi débutait la bourrasque : au bout d'une heure elle avait pris d'autres formes ; la pluie descendait par torrents, serrée, froide et horizontale ; elle battait le pont, que battait la lame, que balayait l'écume de la mer fouettée par le vent. Dans le ciel, toujours des sillons lumineux, mais moins d'éclats de foudre ; la flamme électrique avait établi son conducteur sur la pomme du navire ; le feu Saint-Elme illuminait sa crête comme une lampe à l'esprit de vin.

Dans le cours de ces scènes convulsives, au milieu de ce tapage du ciel, de la mer et du vent, notre galiote était admirable. Au premier symptôme, le méthodique Van Peter commandait la cape, et, dès qu'il la voyait sous cette allure, montrant le nez à la vague et aux rafales, il ne s'inquiétait plus de rien, il laissait sur le pont un homme et un chien, faisait fermer avec soin les sabords, les écoutilles et les hublots, consignait son monde dans l'entre-pont, et s'allongeait lui-même, jusqu'au retour du beau temps, sur un des cadres de la chambre, entouré de toutes les douceurs d'un bord néerlandais, passant du thé au fromage, de la pipe au verre de gin. C'est qu'il connaissait bien sa *Cornelia*, notre capitaine ! c'est qu'il la savait robuste et fidèle dans les mauvais jours, cette galiote si peu coquette, si peu fringante quand la brise venait la caresser ! Il était sûr d'elle devant les rages de l'Océan, comme un Espagnol de sa mule catalane sur l'arête d'un précipice.

Ce fut à grand'peine que j'obtins du flegmatique marin la permission de rester sur le gaillard d'arrière, pour y admirer pendant quelque temps les merveilleux effets de cet orage, dont je m'exagérais la rigueur. « Laissez, laissez, me disait-il, *Cornelia* s'en tirera bien sans vous ; c'est un roc à la mer ; l'eau ne fait que glisser dessus ; jamais, jamais une goutte à fond de cale. » Et comme j'insistais avec une espèce de jactance fanfaronne : — « A la bonne heure, ajouta-t-il, mais vous êtes novice, vous n'avez pas le pied marin ; on vous amarrera par précaution. » Je voulus m'en défendre, il s'opiniâtra, et ce fut heureux, car, sans une corde qui me retenait au cabestan, j'étais emporté par une lame qui traversa le pont. Cette expérience me suffit, et j'implorai l'hospitalité de la cabine.

A quelques jours de là je pris ma revanche. Le vent avait molli, la mer était

devenue belle ; le ciel, transparent et lumineux, charriait des nuages colorés d'argent et de pourpre. Vers les sept heures, le soleil, abaissé à l'horizon, semblait s'y noyer dans un rideau de soie écarlate diapré de franges d'or. Tout ce qui se passa dans ce court crépuscule est impossible à décrire. L'horizon était comme zébré de larges segments à teintes graduées, rouges d'abord, puis violettes, puis grises. Les nuages, se superposant ou se disjoignant, formaient des groupes gigantesques, figuraient des scènes allégoriques, s'arrondissaient en vastes continents ou s'allongeaient en promontoires. Mobile panorama, on y voyait tantôt des combats d'animaux sauvages, tantôt des arbres, des rochers, des plantes qui passaient tour à tour d'une couleur à une autre, de manière à épuiser les nuances du prisme. Et quand la nuit, brusquement survenue, eut jeté sur le ciel son manteau brun, la mer, peuplée de lumineux mollusques, étincela de clartés phosphorescentes. La galiote ouvrait un vaste sillon d'argent qui se dressait le long de chaque bord en lames pailletées ; autour d'elle jouaient des poissons qui marquaient dans l'eau leurs traces de feu ; les uns énormes et plongeant profondément, les autres glissant à la surface et dans les lueurs éclatantes du remous.

A la suite de ces temps de rafales et de grains pluvieux arrivèrent les vents généraux du S. E. : ils trouvèrent la galiote par 2° N. ; avec leur secours, elle fit bonne route et coupa la ligne par 21° de long. O. Ce jour-là nos matelots hollandais descendirent de leur sérieux pour célébrer la fête du bonhomme *la Ligne* comme on l'eût fait à bord d'un brick du Hâvre ou de Nantes. Dès la veille au soir, novices, matelots, maîtres, avaient quitté la pipe et s'étaient lavé les mains. A cela seul on devait prévoir un événement. Le soir, quand le soleil se fut éteint à l'horizon, au haut du mât un grelottement se fit entendre, accompagné d'une pluie de féveroles et de haricots qui tintaient sur le pont comme des grêlons sur l'ardoise. C'était LE PÈRE LA LIGNE, ce grand despote de l'Équateur, qui se couvre de peaux de bêtes comme un Lapon, et qui pourtant a toujours froid. Tout à coup arrive de sa part un courrier, botté, éperonné, le fouet en main. Il remet une dépêche au capitaine, qui la reçoit sans froncer le sourcil, la lit sans rire, et réplique par un « C'est bon » ; ce qui veut dire : « A demain la fête. » Pour mieux constater le droit du souverain de l'Équateur, un astronome paraît alors au bout des enfléchures, avec la barbe et le bonnet pointu, et mesure, à l'aide d'un octant de bois, la hauteur du soleil (à neuf heures du soir !), puis vient ensuite gravement comparer son point avec celui du capitaine. Le bonhomme a raison : *la Cornelia* est dans ses parages ; elle est sa justiciable.

Le lendemain tout est prêt : sous un emplacement réservé, qu'encadrent des voiles tendues, un vaste baquet, ou, en termes marins, une baille pleine d'eau, apparaît solitaire, et comme destinée à de grandes choses. En effet, c'est la cuve baptismale. Voici maintenant les prêtres. A leur tête, sur un vieil affût transformé en chariot, s'avancent LE BONHOMME LA LIGNE et sa respectable épouse. Le pauvre vieillard, lui, s'est muni contre le soleil : il a douze peaux de mouton

sur le corps, une perruque de chanvre sur la tête, et au-dessus un beau diadème aux lames d'argent. Son épouse serait fort bien aussi, n'étaient de scandaleuses protubérances, et des mains écaillées comme la peau d'un rhinocéros. N'importe; les deux Majestés suant, étouffant, poussant une goutte à chaque poil, se tiennent sur leur char dignes, graves, glorieuses; elles regardent en pitié les deux ours-matelots qui les traînent et les personnages allégoriques qui les entourent. C'est d'abord l'Europe en chapeau à panache, habit brodé et vieilles épaulettes de colonel; puis l'Asie, l'Amérique et l'Afrique avec des bandeaux de taffetas jaune surmontés de plumes de canard, bronzées ou noires toutes les trois, grâce à une décoration combinée de suie et de goudron.

Après le défilé le baptême. Un seau d'eau dans la manche, un sur la tête, et une accolade des deux Majestés équatoriales, voilà à quoi la cérémonie se réduisait pour les novices et les matelots qui coupaient la ligne pour la première fois. Moi, je vis bien que je n'en serais pas quitte ainsi; car on me tenait en réserve avec quelques autres passagers, comme le bouquet de la fête. Il fallut s'exécuter de bonne grâce; quelques piastres accommodèrent les choses et nous valurent un passe-port pour l'hémisphère austral. Au moyen de ce tribut, on nous bâcla un petit baptême à l'amiable. Mais à peine étions-nous hors de cause, que retentit le signal de la grande mêlée, de l'aspersion horizontale et perpendiculaire. Trente seaux préparés d'avance dans les hunes tombèrent en cataractes sur le pont; tout fut inondé, passagers, officiers, matelots. Bientôt la lutte devint générale : l'eau fendit l'air dans tous les sens; de l'avant à l'arrière ce fut comme un déluge. Seulement, entre les marins, le jeu prenait des formes plus brutales. Ici, un baquet échappé aux mains d'un maladroit allait fendre le front d'un camarade; là, fuyant la douche des hunes, un novice tombait par un panneau ouvert et se relevait à fond de cale; tantôt un homme poussé à la mer se retenait à grand'peine aux porte-haubans, ou bien un mousse prenait un bain de siége dans une marmite de poix bouillante. Au milieu de cette saturnale, on voyait ruisseler sur le pont les oripeaux de la fête. La défroque du BONHOMME LA LIGNE, sa barbe, son sceptre, son diadème, tout jusqu'aux charmes de son épouse, se ballottait d'un bord à l'autre; les ours couraient sur les vergues avec la moitié de leur fourrure, et les trois parties du monde avaient blanchi au lavage.

Grâce à ces petites diversions, j'avais pris mon parti, et je trouvais quelque charme à cette vie de flaneur de bord. Le temps, au reste, semblait venir en aide à la pauvre galiote : la brise soufflait toujours du S. E., fraîche, bonne, soutenue, et le 1er novembre apparurent, à quelques lieues devant nous, les rochers de Martin-Vaz et l'île de la Trinité. Martin-Vaz nous sembla presque inabordable, à cause des brisants qui l'entourent; ses îlots volcaniques ne sont habités que par quelques oiseaux de mer, les goëlettes blanches et noires, les taillevents, les fous et les frégates.

Quoique plus grande, la Trinité offre un aspect tout aussi sauvage; sa côte occidentale a des accidents de sol assez remarquables. Dans le sud, un morne sin-

gulier, à arêtes très-droites, figure un énorme édifice dont la base, traversée par une ouverture à demi elliptique, permet d'apercevoir le jour de l'autre bord. Sur sa gauche un rocher la domine, haut de 1,100 pieds et nommé par les Anglais le Pain de sucre. C'est au pied de ce rocher que se trouvent les deux seuls mouillages de l'île, si toutefois on peut leur donner ce nom. Sur l'une de ces plages était établie la colonie portugaise visitée par La Pérouse en 1785. La brise fraîchissant, nous longeâmes le sud de l'île à quelques milles au large, et pour la première fois depuis mon départ je vis une troupe de baleines, ou plutôt de baleinoptères, qui marquaient leur passage en soufflant l'eau à une grande hauteur. Ceux qui nous suivaient me parurent être des baleineaux du genre des *Cibbar;* longtemps ils restèrent à portée en nous donnant le spectacle de ces petits jets arrondis en spirale. Chez ce cétacé cet incident d'organisation ne correspond pas, comme on pourrait le croire, aux temps de la respiration, mais à ceux de la déglutition. Quand sa bouche s'ouvre pour saisir sa proie, elle s'emplit d'eau dont elle se débarrasse par les narines. Cuvier a le premier admirablement décrit ce double appareil vers lequel l'eau est dirigée par la contraction des muscles orbiculaires du pharynx, muscles dont la force, suffisante pour faire parvenir à l'eau le vide des arrière-narines, eût été impuissante pour vaincre la résistance du milieu ambiant, quand l'animal avale sa proie et se débarrasse de l'eau avalée, bien au-dessous de la surface. Cet appareil de compression consiste en deux poches à cavité réductibles par la contraction de leurs parois musculaires, et munies inférieurement de soupapes pour empêcher le reflux de l'eau vers la gorge. Ainsi, comme l'ont remarqué Quoy et Gaimard, il ne sort point d'eau dans l'expiration : c'est un mélange de vapeur et de mucosités qui de loin ressemble à de la fumée. Au bout de quelques heures les cétacés avaient disparu dans le N. E.

CHAPITRE VII.

RIO-JANEIRO. — ILE DE TRISTAN D'ACUNHA.

La brise s'étant maintenue favorable, le 9 novembre nous découvrions, à l'O. S. O. du Cap-Frio, le Pain de sucre qui sert de phare au havre de Rio-Janeiro. Le lendemain au point du jour *la Cornelia* était devant la barre, au nord d'un îlot garni de batteries et sous le canon du fort de Sainte-Croix qui commande ce goulet. En attendant le pilote, nous pûmes jouir du plus beau point de vue qui soit peut-être sous le ciel. Qu'on se figure un vaste lac salé qui va se prolongeant et s'élargissant en trapèze dans une étendue de cent milles au moins, lac animé d'îles inégales, vertes, odorantes, encadré de collines boisées qui grimpent en amphithéâtre, dentelé sur ses bords, baignant dans ses anses solitaires les plus jolis vallons qu'on puisse rêver; qu'on crée, avec la ressource du merveilleux, la campagne la plus pittoresque, la baie la plus sûre, la plus forte station militaire,

RADE DE RIO JANEIRO

sous un ciel toujours beau, au milieu d'arbres toujours feuillés, et l'on aura une idée du magnifique ensemble que j'avais sous les yeux. J'en étais encore saisi quand le pilote monta à bord, et mon admiration ce cessa point quand nous arrivâmes. Au fond, à 20 lieues de distance, se dressaient les monts des Orgues, à 1,000 toises au-dessus de nous; à droite, sur une hauteur, paraissait Notre-Dame-de Bon-Voyage qui fait face aux forts de Villegagnon et Sainte-Théodose; puis l'île des Chèvres, et enfin la ville de Rio, bâtie sur la rive gauche de la baie, au milieu de trois hauteurs fortifiées qui la commandent. Chacun des mamelons de ce terrain accidenté porte à sa cime un couvent, une église, une maison de plaisance, plus souvent encore une batterie dont les bouches à feu se dessinent en noir sur des massifs de verdure. A voir cette belle ligne de défense, ces longues rangées de canons dont le tir converge sur la rade, on serait tenté de regarder comme fabuleuse l'historique victoire de Duguay-Trouin, en 1711. En dépit d'une escadre portugaise aussi nombreuse que la sienne, et malgré toute l'artillerie des forts, cet intrépide marin pénétra dans la rade, bombarda la ville, s'en empara, et ne la rendit que sous rançon. Cet admirable coup de main n'avait exigé que quelques vaisseaux et 3,000 soldats.

Ces souvenirs de notre gloire maritime m'absorbaient encore quand mon capitaine néerlandais vint m'avertir qu'un canot était à mes ordres pour me conduire à terre. Une demi-heure après je faisais mon entrée dans une hôtellerie de Rio.

La cité de Rio-Janeiro ou de Saint-Sébastien, l'une des plus importantes villes de l'Amérique, est située sur un promontoire irrégulier dont trois côtés donnent sur la baie, et dont le quatrième s'adosse à de hautes et vertes collines. Fondée en 1567 par le gouverneur général Mem de Sa, cette ville fut érigée en évêché vers l'an 1676, et en capitale du Brésil en 1763. Le môle de débarquement forme une belle place carrée sur laquelle surgit un obélisque de granit qui jette de l'eau par les quatre angles de sa base. En face de l'obélisque se trouve l'un des palais impériaux, bâtiment d'assez mesquine apparence.

La rue Droite est le quartier le plus animé de Rio; c'est la ville des négociants et des douaniers, le bruyant bazar de toutes les marchandises. A chaque heure du jour on y est coudoyé par des nègres qui courent et chantent, leur fardeau sur l'épaule.

La ville est coupée en deux par un vaste parallélogramme qu'on nomme le champ de Sainte-Anne : à l'occident est la ville neuve; à l'orient la ville vieille. Rio se divise en sept paroisses : ses plus belles églises sont Saint-Sébastien, chapelle impériale desservie par des chanoines; Notre-Dame de la Chandeleur, dont la façade est riche et majestueuse, et la cathédrale, assez insignifiante sous le rapport architectural. Parmi les succursales, il faut citer Sainte-Croix, avec son frontispice élégant, et Notre-Dame de la Gloire, dont la base verdoyante fait face à celle de Saint-Benoît, située sur l'autre bord de la rade. Dans cette ville portugaise, les établissements religieux ont été prodigués. Outre les églises, on y compte une foule de couvents et de séminaires. Les bibliothèques y sont plus

rares, moins richement dotées surtout. La ville manque aussi de fontaines : celles du palais, de la place Moura et de la place Carioca, les seules à nommer, tirent leur eau d'un aqueduc composé de deux ordres d'arcades, et qu'on prendrait de loin pour une construction romaine. A partir du couvent de Sainte-Thérèse, cet aqueduc se joint à un massif moins élevé, muni de regards de distance en distance pour aérer l'eau, et se prolongeant à une lieue et demie sur le flanc des montagnes jusqu'à une petite cascade qui pourvoit ainsi à tous les besoins de la ville. Cette cascatelle est pour les habitants de Rio un but de promenade; on l'appelle *Mai d'agoas* (*Mère des eaux.*)

Parmi les monuments remarquables de la ville et de ses environs, il faut citer le palais de Saint-Christophe, résidence de l'empereur, situé à quelque distance de Rio, orné d'un portique et de deux galeries de colonnes; le théâtre, la monnaie, l'arsenal, la douane, la bourse, le jardin botanique et le *passao publico* (cours public), planté de manguiers et de lauriers roses. La terrasse qui borde ce jardin du côté de la rade offre un admirable point de vue. Deux pavillons en forment comme les ailes; ils contiennent quelques peintures emblématiques où le commerce de Rio et son histoire naturelle sont figurés sous tous leurs aspects.

La ville contient plus de 140,000 habitants, mais dans ce nombre une partie seulement est brésilienne; le reste se compose de Portugais, de négociants européens, de mulâtres, de nègres libres ou esclaves. Les principaux magasins d'articles de luxe sont tenus par des Français : leur réputation de goût et d'élégance leur a livré toutes les industries du ressort de la toilette et de l'ameublement. Les Anglais, les Italiens, les Américains des États-Unis se partagent les autres. Les colons portugais et les Brésiliens ne s'occupent que mollement de commerce. Leur instinct les pousse à une vie indolente et désœuvrée. La locomotion est un travail pour eux; une promenade est une tâche. Ils s'en dispensent tant qu'ils peuvent. Les Brésiliennes ne sont pas moins nonchalantes. Étendues sur leurs canapés recouverts de nattes, elles jouent avec une fleur, avec un oiseau; mais surveillance de ménage, ouvrage d'aiguille, lecture, tout ce qui remplit les heures de nos Européennes, leur semblerait au-dessous d'elles. Quand elles s'y essaient, c'est à contre-cœur et avec dégoût. A peine dérogent-elles à ces habitudes insouciantes pour quelques arts d'agrément et pour les soins de leur toilette. A Rio, depuis longtemps, les modes françaises ont prévalu, quoique tempérées par le goût portugais. Les femmes s'y couvrent littéralement de pierreries; elles en sont plutôt chargées que parées. Brunes, vives, espiègles et coquettes, on les accuse de façons quelque peu familières avec les étrangers, et Cook assure que de son temps elles les conviaient à des rendez-vous en leur jetant de leur balcon quelques fleurs sur la tête. A l'heure qu'il est, les choses ne se pratiquent plus ainsi. Les formes brésiliennes se sont, en ce sens, un peu rapprochées de nos allures françaises.

La nourriture des habitants de Rio se compose en grande partie de poisson, de fruits et de végétaux, avec l'inévitable plat de farine de manioc (*farinha del*

Pao). Le bœuf y est maigre et détestable, le mouton rare et hors de prix, la volaille passable, le gibier excellent. Leur pain de froment est d'un goût parfait, et leurs fruits ont une saveur exquise. Placée par 22° 54′ de lat. S. et par 45° 5′ de long. O., Rio jouit d'une température douce et peu variable. Dans les mois de fortes chaleurs, quand le soleil arrive au tropique du Capricorne, une brise du large atténue l'ardeur de ses rayons perpendiculaires.

Les environs de Rio-Janeiro sont d'une beauté et d'un aspect ravissants. Non que la main de l'homme ait su y tirer parti du plus beau ciel, des plus belles eaux, du plus beau sol qui soient au monde; non, l'homme n'est pour rien dans ces miraculeux paysages; mais la nature y est si luxuriante, elle prodigue à si pleines mains sa végétation robuste et vierge, elle donne à ses massifs de verdure un si brillant relief, une couleur si vigoureuse, à ses arbres un si beau port, à ses ruisseaux un cours si plein, que les yeux les plus blasés s'ouvrent à la surprise, et que la pensée s'affaisse et s'humilie devant cette œuvre admirable de la création. A la vue de tant de merveilles, je ne pouvais sortir de mon extase, et j'aurais eu quelque peine à m'occuper des curiosités de détail, en présence de ce majestueux ensemble. J'allai ainsi tour à tour sur les flancs du Corcovado, aux sommets de Boa-Vista, à la Praya-Grande, et jusqu'à la pittoresque cascade de Trijouka. Dans toutes ces excursions se révélaient à moi des beautés d'un ordre nouveau, et dans mon insuffisance à les peindre, je me bornais à en jouir. Aujourd'hui encore, j'en serais réduit à ces souvenirs fugitifs, si les naturalistes Quoy et Gaimard n'avaient minutieusement exploré tous ces environs, dans leur campagne à bord de *l'Uranie*. On pourra se faire une idée des richesses de ce beau pays par le morceau suivant que nous empruntons à M. Gaimard.

« On ne peut faire un pas dans le voisinage de l'immense baie de Rio-Janeiro et sur les nombreuses îles qu'elle contient, sans rencontrer de magnifiques oiseaux, l'ornement de nos collections. Les insectes, plus nombreux encore, volent, sautent, bruissent de toutes parts. Les papillons surtout y sont d'une beauté rare, et leur nombre surpasse tout ce qu'on peut dire. Mais le phénomène des taupins et des lampyres phosphorescents, dont la lumière fugitive brille et disparaît tour à tour, est ce qui frappe le plus l'étranger, lorsque, dans une nuit obscure, au milieu des bois, il se trouve entouré par des milliers de ces insectes.

« Si nous parcourons les environs de Rio-Janeiro, nous les verrons peuplés d'oiseaux ornés des plus belles couleurs. Chaque famille a ses localités propres, où elle semble se plaire davantage. Ainsi les alentours de la baie, où les montagnes sont peu élevées, les bois moins touffus, le terrain cultivé, et où l'on voit des fermes éparses, sont habités par les jolis guitguits bleus, les pitpits verts, les tangaras, dont le plumage d'un beau rouge contraste avec la sombre verdure du feuillage; ceux non moins brillants qu'on nomme *évêques* et *archevêques*, les très-petites tourterelles, et dans les jardins autour des bananiers et des passiflores, bourdonnent de charmants oiseaux-mouches, parmi lesquels on distingue le huppecol, qu'à sa petitesse on prendrait pour un insecte.

« Les clairières recèlent le coucou guira-cantara, très-rare aux environs de Rio; le coucou piaye, auquel les nègres attachent des idées superstitieuses : cet oiseau, peu craintif, se laisse facilement approcher. Il en est de même des nichées d'anis, qui, vivant en famille, s'exposent à la file sur une même branche aux coups du chasseur. La pie-grièche à manteau, plus défiante, se tient toujours dans les buissons bas et épais, d'où elle fait entendre son cri fort et répété ; tandis que le jacarini, d'un noir bronzé, perché à la cime des mimosas, s'exerce à faire des bonds verticaux, qu'il exécute brusquement et en retombant toujours à la même place.

« Là où les bois sont le plus touffus, le manakin goîtreux s'agite avec rapidite et fait entendre un bruit qui ressemble à de fortes pétarades. Le toucan, dévastateur des bananiers, fréquente les plaines cultivées; les vangans et les tyrans, les bords des prairies.

« Lorsque, dans nos courses, nous arrivions près de petites mares couvertes de plantes aquatiques, nous étions sûrs d'y trouver des jacanas, et, dans les haies des alentours, des tinamous, qui sont les perdrix du Brésil. Le long des ruisseaux nous surprenions les martins-pêcheurs, qui aiment aussi à se percher au-dessus des torrents, et partout nous rencontrions le percnoptère urubu, animal craintif et vorace qui exhale l'odeur infecte des cadavres dont il fait sa proie. On le voit dans la rade voler en troupes nombreuses, planer des heures entières à perte de vue, ou bien tournoyer avec défiance autour des immondices que la mer rejette sur le rivage.

« Un autre oiseau de proie, habitant de la plaine, est l'épervier anomal (*falco degener*), dont le cri est aigre et très-prolongé. Ce singulier oiseau ne paraît pas participer des mœurs féroces de la famille à laquelle il appartient. Compagnon parasite des troupeaux, toujours sur le dos des bœufs, il les débarrasse des ricins incommodes qui leur sucent le sang : excessivement craintif, il fuit l'homme de très-loin, et ce n'est qu'avec beaucoup de peine et d'adresse que notre compagnon de voyage, le maître-canonnier de *l'Uranie*, M. Rolland, nous en procura deux, dans l'estomac desquels nous trouvâmes en abondance les animaux dont nous venons de parler. Tous ces oiseaux recherchent les lieux cultivés par l'homme et que modifie son industrie, parce qu'ils y trouvent sans peine de quoi se nourrir et élever leurs petits. Aussi y sont-ils très-nombreux.

« Quand, abandonnant la plaine et les petites montagnes des environs de Rio, on s'élève sur la chaîne des Orgues, la scène change. Aux effets majestueux que produisent les cimes élevées, les ravins, les précipices et les torrents qui bondissent dans leurs profondeurs, se joint ce luxe admirable d'une végétation perpétuelle, d'autant plus vigoureuse et plus fraîche qu'elle est sans cesse humectée par les nuages qu'elle-même attire et produit.

« Là, les espèces d'oiseaux, devenues moins nombreuses, ne sont pas les mêmes que celles que nous venons de laisser. On ne trouve plus que le cotinga jaune, le cassique jupuba, remarquable par son croupion rouge, le gros-bec plombé, le picucule à gorge blanche, et celui dont le bec est singulièrement recourbé comme

une faucille. Le joli manakin aux longues pennes y fait entendre ses espèces de roucoulements amoureux. Aux bords des torrents, où la végétation se trouve moins pressée, apparaît quelquefois le colibri tacheté, être aérien qui, par la vivacité de ses mouvements, semble se reproduire dans mille lieux à la fois. Sur la pente opposée, à l'endroit où l'on vient de fonder une colonie de Suisses, habite l'oiseau-mouche, dont le nom de *Rubis-émeraude* exprime l'éclat des couleurs. C'est aussi le séjour des tangaras variés de diverses nuances : ces charmants oiseaux vivent en petites troupes et paraissent aimer l'ombrage des grands bois et des lieux humides.

« Enfin, lorsqu'on est parvenu au point le plus élevé des montagnes, vers le second *registo* ou corps de garde des douanes, établi dans le seul lieu où l'on puisse passer pour pénétrer dans le district de Canto-Gallo, on est frappé de la solitude profonde qui règne autour de soi.

« C'est là que s'opère le partage des eaux, qui ne sont encore que de simples filets glissant sur la surface des rochers, mais qui, promptement grossis par leur réunion, ne tardent pas à tomber en cataractes, à mugir en torrents, et, bientôt libres de tout obstacle, coulent paisiblement en larges rivières. Vers le nord descendent les sources de Ribeiro, de San-Antonio, de Rio do Conego, formant la rivière das Bengalas, qui augmente les eaux de Rio-Grande ; et, au sud, celles de Rio-Macacu, dont l'embouchure est dans la grande baie de Rio-Janeiro.

« A ces hauteurs, les oiseaux deviennent plus rares, et il faut parcourir de grands espaces pour rencontrer la pie à gorge ensanglantée d'Azzara, l'élégant couroucou, ou bien quelques pénélopes. On entend de temps à autre, dans la profondeur des bois, le pic solitaire frapper de son bec l'écorce des arbres ; tandis que l'autour huppé et le roi des vautours planent au-dessus des aiguilles de granit qui, semblables à d'immenses tuyaux d'orgues, en ont fait donner le nom à ces monts sourcilleux. C'est aussi la demeure des singes ; et là, par les sommités seules des forêts, ces animaux peuvent traverser des espaces considérables sans toucher la terre. Ceux qu'on y trouve le plus ordinairement, et dont le Brésilien se nourrit, sont l'atèle arachnoïde, une autre espèce noire, le gentil tamarin, le sajou, et, dans les régions plus intérieures et plus chaudes, le doré marikina. Nous y avons aussi entendu, sur le soir, les effroyables hurlements de l'alouate, qui, renvoyés et augmentés par les échos, épouvanteraient le voyageur le plus intrépide qui ne connaîtrait pas l'animal qui les produit. »

Le versant des Orgues est peuplé d'indigènes vigoureux qui paraissent descendre des Ouctacazes et qui, comme les Gauchos, vivent presque toujours à cheval. Dès l'âge de quinze ans, le Brésilien enfourche un coursier, et poursuit, le *lasso* à la main, l'autruche, le gama et le cheval sauvage. Ce *lasso* est une corde de trente à trente-cinq pieds de long, qui se termine en martinet de deux, trois, quatre ou cinq cordes, au bout desquelles pendent des boules en fer ou en bois. Un Brésilien est beau à voir, lorsque, la tête droite et fière, cloué à l'animal qui le porte, il s'élance à la poursuite d'un cheval sauvage, et le harcèle à travers les

rocs, les marais et les bois. Quand il arrive à portée, il agite rapidement ces boules qui forment comme une couronne au-dessus de sa tête, et les lance sur sa proie avec une admirable précision. Les boules se croisent en fendant les airs, s'embarrassent, dans leur chute, autour des jambes de l'animal, ou, lui serrant étroitement la tête, l'arrêtent au milieu de sa course. Cette arme ne sert pas seulement à la chasse du cheval sauvage; l'autruche, le daim, la panthère, le tigre lui-même, tombent souvent victimes du *lasso*.

Au milieu du mélange actuel des populations, il serait difficile de démêler où sont les peuplades originaires de cette zone américaine, de préciser leurs traditions, de reconnaître leur type. Dans leurs allures nomades, sans doute, les tribus primitives ont plus d'une fois promené leurs tentes du fleuve des Amazones au détroit de Magellan, et de nos jours il serait presque puéril d'assigner une circonscription aux anciennes terres des Tapuyas, des Tupinambas, des Ouctacazes, des Botocoudos, des Tupis, des Guaycouros, des Guaranis et des soixante autres variétés connues du 4e degré de lat. N. au 35e degré de lat. S. Cette nomenclature serait d'ailleurs aussi incertaine que fastidieuse, et aujourd'hui le nom générique de Brésiliens, plus exact et plus vrai, suffit à caractériser les tribus qui peuplent cette région.

L'empire du Brésil se divise en provinces, subdivisées elles-mêmes en comarques ou juridictions. Les provinces sont : Rio-Janeiro, San-Paulo, Santa-Catharina, San-Pedro, Matto-Grosso, Goyaz, Minas-Geraës, Espirito-Santo, Bahia, Sergippe, Alagoa, Pernambuco, Parahyba, Rio-Grande, Ceara, Piauhy, Maranhao, Para.

Les provinces les plus méridionales du Brésil, San-Pedro et Rio-Grande, sont le grenier de l'empire. Le bétail, les chevaux y abondent. Rio-Grande a un commerce en cuirs secs qui balance celui de Buenos-Ayres. Sa capitale est florissante et populeuse. Sainte-Catherine (Santa-Catharina), dont le chef-lieu Nossa-Senhora del Destero gît sur une île au N. E. de Rio-Grande, est remarquable par sa pêche de baleines.

Saint-Paul (San-Paulo), qui a donné son nom à la province, est situé sur une éminence ceinte de prairies basses et bien arrosées. C'est une ville charmante, que le lavage de l'or a enrichie, et qui a pris, avec la fortune, le goût du luxe et de l'élégance. Les femmes de Saint-Paul ont une célébrité dans tout le continent américain; leur beauté, leurs grâces et leurs nobles manières y sont proverbiales. Quant aux hommes, ils sont d'un caractère actif, entreprenant et opiniâtre. Les jésuites portugais avaient accrédité jadis le bruit que la colonie de Saint-Paul n'était qu'une agglomération d'aventuriers espagnols, portugais, métis et mulâtres, et que, fondée à l'aide du brigandage, elle ne pouvait se soutenir que par lui. De nos jours ces récits calomnieux ont été réfutés victorieusement par un membre de l'Académie royale de Lisbonne. On sait que les Paulistes sont en général hommes d'honneur autant que de courage, délicats, probes, industrieux, obligeants, civilisateurs. S'ils dérogent aux habitudes des provinces voisines, c'est par une énergie d'activité qui leur a fait découvrir presque toutes les mines

d'or et d'argent des montagnes brésiliennes. Sans leur puissant concours nul doute que l'issue de la guerre coloniale de 1770 eût été fatale au Brésil.

Un peu au nord du gouvernement de San-Paulo, est celui de Rio-Janeiro; puis vient celui d'Espirito-Santo derrière lequel s'étendent les riches et intéressantes provinces de Minas-Geraës et de Goyaz, dans lesquelles on a trouvé des mines d'or, d'argent et de diamants. Le chef-lieu de la première est la Cidade do Ouro-Preto, autrefois Villa-Rica, située sur le penchant d'une montagne et dans le voisinage de l'Itacolumi, point culminant de tout le Brésil. Minas-Geraës compte environ 360,000 habitants, dont 200,000 noirs. La Villa do Principe, située sur les confins du Cerro do Frio, ou district des Diamants, a une monnaie et une fonderie royales. Le district de Goyaz est célèbre parce qu'on trouva à Agoa-quente le fameux bloc d'or qui pesait 43 livres. Dans les autres provinces, il faut distinguer Bahia, dont le chef-lieu Bahia, ou San-Salvador, est la seconde ville du Brésil pour sa population de 120,000 âmes, et la première pour la beauté de ses édifices; Pernambuco, célèbre par ses cotons et ses bois de teinture, belle ville qui compte aujourd'hui 50,000 habitants; Maranhao, district commerçant avec sa capitale de 30,000 âmes; enfin Para dont l'importance et la population grandissent tous les jours.

Les véritables limites de l'empire brésilien, au milieu d'empiétements successifs, ont été de tout temps incertaines et variables. Cet empire confine, au N., la Colombie et les Guayanes; à l'E., l'Atlantique; au S., l'Uruguay et le Paraguay; à l'O., la confédération de Rio de la Plata, les républiques du Pérou, de Bolivia et de Colombie. Sur cette immense étendue de terrain, dans une région coupée de vallons et de montagnes, on conçoit que toutes les températures et tous les climats se retrouvent. Aussi n'est-il pas de produit qui ne puisse y croître, et l'histoire naturelle de cette contrée offre-t-elle une des plus riches nomenclatures connues.

En première ligne il faut placer les mines et les lavages de diamants, qui produisent, année commune, de 20 à 25,000 karats; celles de topaze et de chrysobéryl; les mines et lavages d'or, dont la valeur annuelle s'élève à plus de 20 millions; puis des mines de fer, de cuivre, et d'autres minéraux. Le règne végétal n'est pas moins fécond. On y rencontre le cocotier brésilien, plus gros et plus élevé que celui des Indes, le croton, le myrte, le *Bignonia leucoxylon*, le jacas, le couroupitou ou *pekia* dont le fruit ressemble à un boulet de canon. Les bois de construction s'y présentent aussi en grand nombre et en sortes magnifiques; le tapinhoam, le perola, le pin du Brésil, le cerisier, le cèdre, atteignent des hauteurs considérables, et leurs bois ont les plus robustes qualités. Sur la rivière des Amazones, La Condamine monta dans un canot fait d'un seul arbre, qui avait 90 palmes de longueur. Les bois de teinture ne sont ni moins vigoureux ni moins abondants. L'arbre de Pernambuco, dont les propriétés tinctoriales sont si connues, s'élève à la hauteur de nos chênes.

La principale nourriture des Brésiliens est le manioc d'abord, puis les ignames,

le riz, le maïs et le froment. Les melons, les citrouilles, les bananes foisonnent dans les bas-fonds; les citronniers, les pamplemousses, les orangers, les goyaviers sont communs sur la côte. Les figuiers de Surinam, le mangaba, l'ibipitanga, se montrent à côté de nos arbres fruitiers de l'Europe dans les provinces de Rio-Grande, de Rio-Janeiro et de Bahia. Quant aux produits coloniaux, tels que le sucre, le café, le coton, l'indigo, le tabac, le cacao, la vanille, le poivre, la récolte en est belle, et il s'en exporte pour l'Europe des masses incalculables.

Dans le reste du Brésil, le règne animal n'est pas moins favorisé qu'aux environs de Rio-Janeiro. Les jaguars, les couguars, les tapirs, les pécaris et les coatis en peuplent les vastes solitudes. Une foule de singes s'y font voir, avec des tatous-bollas, sortes de hérissons particuliers au pays, ainsi que la marmose, les *Cavia paca*, le *Sciurus œstuans* (écureil du Brésil) et le tapeti, espèce de lièvre privé de queue.

Le commerce du Brésil, au milieu de productions si diverses, doit tendre à un accroissement progressif. Quoique la population nègre soit là, comme dans toutes les colonies, à la merci de la brutalité individuelle, quelques lois assez justes protégent cependant l'esclave contre le maître. Il n'est pas rare qu'un noir, à force de travail, parvienne à économiser une somme suffisante pour se racheter. Un décret de Jean VI avait même stipulé que l'esclavage ne durerait jamais au delà de dix ans; mais cette mesure de sage humanité a trouvé dans les colons des résistances qui l'ont rendue presque illusoire.

A Rio-Janeiro, plus encore qu'à Gorée, la prodigieuse quantité de nègres esclaves fit une étrange impression sur moi. Je n'étais pas encore fait à cette plaie coloniale, et, malgré moi, je me sentais pris de pitié à la vue de ces hommes demi-nus, qui portaient les palanquins ou traînaient des charrettes. Plusieurs fois je me trouvai forcément témoin des angoisses de ces malheureux, expiant sous le bâton une faute souvent légère. Des femmes elles-mêmes étaient soumises à ces rudes corrections. A Rio on voit encore de ces bazars où les nègres du Benguela, de Mozambique, de Madagascar, de la Guinée, attendent des acheteurs. Ils sont là, accroupis, hébétés, insouciants, comme le bétail qu'on pousse à nos foires.

Quelque désir que j'eusse de séjourner à Rio-Janeiro, mon itinéraire ne me permettait pas de longs délais; il entrait d'ailleurs dans mes plans d'explorer plus tard la partie méridionale de l'Amérique du Sud, du Paraguay à la Patagonie. Monte-Video, Buenos-Ayres et tout ce rayon si plein de choses neuves et remarquables étaient à mes yeux comme une espèce de réserve pour mon retour par le cap Horn. J'ajournai donc jusque-là ma curiosité. Pressé d'arriver à l'île de France, je m'adressai à un courtier maritime qui me procura l'occasion d'un sloop américain fin voilier, alors en relâche sous l'île des Chèvres. Je quittai Rio, enchanté de tout ce que j'y avais vu et n'ayant eu à me plaindre que des moustiques et des douaniers.

Le 20 novembre, nous débouquions du goulet et faisions route au S. S. E., pour aller chercher dans les hautes latitudes la région des vents d'ouest. Mon sloop

était le *Corporal Trim* de New-York, capitaine Dikson, le plus joli bâtiment de commerce qu'on pût voir : léger d'échantillon, mais glissant sur la lame comme un oiseau. Son équipage, dans les heures libres, s'occupait de pêche et de chasse, et nul marin, que je sache, n'y avait plus de succès que le contre-maître Tom Mill, vieux loup de mer, qui datait de la première année de l'indépendance. Son premier exploit fut une belle et bonne dorade, la *Coryphæne* des savants, merveilleux poisson dont la dorsale, coupée de lignes obliques, se couvre d'un magnifique manteau bleu à teintes graduées; dont la tête est d'un beau brun qui prend vers le dos des teintes d'émeraude; dont les nageoires sont jaunes et le ventre argenté; dont les flancs et la queue chatoient comme de l'or avec quelques reflets grisâtres. Dans ces latitudes la dorade abonde : elles nous escortaient par troupes, et vraiment j'avais plus de plaisir à les suivre dans les flots, vives, gracieuses, colorées de toutes les nuances du diamant, de la topaze, du rubis, de l'émeraude, que de les voir mordre au chiffon emplumé qui figurait un poisson volant, se débattre et mourir sur le pont, ternes, dépouillées de leur éclat prismatique. La dorade est vorace, agile et peu défiante; elle se jette souvent à plusieurs reprises sur un appât grossier qui vient de lui déchirer la mâchoire; elle ne mâche pas, elle avale. On a souvent trouvé dans son estomac des exocets entiers, et dans son ventre des clous en fer. Une autre pêche, plus curieuse encore, fut celle du marsouin ou dauphin. Ces cétacés, qu'on appelle en anglais *porpoise* (du *porcus piscis* latin), à cause de la ressemblance de leur tête avec le museau du porc, marchent par centaines, quelquefois par myriades. Quand la mer n'est que légèrement ondulée, on les voit, alignés en longues files, exécuter hors de l'eau un mouvement de rotation avec un ensemble et une régularité admirables. Cette manœuvre pélagienne a quelque chose de singulier et d'inexplicable par sa simultanéité. Au moment où elle s'accomplit, le cétacé décrit mollement une courbe, et sa queue ne quitte pas l'eau avant que sa tête y soit replongée; de loin ce sont de véritables évolutions militaires. Dans le fait, nulle race, parmi les poissons gros ou moyens, n'a des habitudes plus caractérisées de coalition et de compagnonnage que celle des dauphins. Autour des navires, on les voit lutter de vitesse, porter comme un défi à ce bois qui court dans la mer, et le vaincre cent fois dans la journée. Quand ce jeu ne suffit pas pour les attirer, les matelots imaginent de les siffler comme des oiseaux, car ils prétendent gravement que le dauphin est sensible à cet appel. C'est peut-être là un reste de croyance traditionnelle, une traduction libre et triviale de la vieille et poétique fable d'Amphion.

Depuis plusieurs jours nous étions assaillis par des bandes de ces dauphins; ils filaient le long du *Corporal Trim*, le dépassaient, allaient croiser sous le beaupré comme ces rapides lévriers qui devancent les voitures. Notre Tom Mill paraissait mortifié de se voir narguer ainsi : armé d'une foëne, il se tenait à cheval sur l'éperon du sloop; et à plusieurs reprises il avait tristement retiré de l'eau son trident, qui semblait jouer de malheur. Chaque fois il avait fallu en redresser les dents ou en affiler les pointes. Le contre-maître pestait et jurait, quand, dans un

dernier coup, il ajuste un dauphin qui passait comme une flèche! Victoire! le fer a mordu; le cétacé en a six pouces dans les chairs! De la corde, vite de la corde! pour que la victime s'épuise avant de fatiguer la foëne qui le tient. La pêche est certaine, Tom Mill a senti comment le fer résiste; il est radieux, il est sûr de sa proie. En effet, nous eûmes bientôt le dauphin à bord. Il avait quatre pieds de long, et sa physionomie n'offrait rien d'avenant. Son corps était brun; l'épiderme en était lisse; la dorsale pointue et élevée, la caudale en forme de croissant, et échancrée dans son milieu. Je ne saurais préciser d'où venait ma répugnance; mais, quand l'équipage dépeça l'animal pour en dîner le soir, un dégoût involontaire me saisit. Pour tout au monde, je n'aurais pas mangé de ce marsouin.

Dans les jours où la pêche ne donnait pas, on s'occupait de chasse à bord du *Corporal Trim;* mais cette chasse profitait moins à la cuisine qu'à nos collections d'oiseaux empaillés. Tout se bornait à quelques palmipèdes, dont la chair n'est pas mangeable. C'était le fou au plumage blanc ou brun, aux grandes rémiges noires, et si habile à saisir le poisson à la surface de l'eau; la frégate, plus grande, plus forte, plus largement enverguée, qui toujours rase le sommet des vagues; beau palmipède que caractérisent sa queue fourchue et son plumage blanc irisé de bleu; oiseau ichthyophage qui, ne pouvant à cause de ses larges ailes saisir lui-même sa proie, a des pêcheurs à ses ordres, comme le cormoran et le fou. De temps à autre, les officiers du *Corporal Trim* brûlaient quelques amorces contre ces rapides volatiles, pour le seul mérite de la difficulté vaincue.

Nous étions arrivés ainsi par les 37° de latit. S. quand on signala un groupe d'îles. On en comptait trois, dont la plus considérable était Tristan d'Acunha. Elle est reconnaissable de loin à son pic élevé que plusieurs voyageurs ont comparé à celui de Ténériffe. On l'aperçoit en mer, disent-ils, de 25 lieues de distance. Nous nous estimions à 15 quand nous la découvrîmes. Les trois îles de ce groupe forment entre elles un triangle dont Tristan est le point N. E. Les deux autres ont été nommées en 1767, par les Français: la plus à l'ouest, *l'Inaccessible;* la plus au sud, *l'île des Rossignols.* Nous cherchâmes à serrer Tristan d'Acunha du côté du nord, et, au bout de quelques heures, nous étions par son travers à demi-lieue au plus de distance. Dans cette position, l'île présente à sa pointe septentrionale une masse de rochers qui se dresse à plus de 1,000 pieds de hauteur perpendiculaire. A cette élévation commence un plateau qui, se prolongeant vers le centre de l'île, aboutit au pic de Tristan, montagne conique presque toujours couverte de neiges à son sommet. Une ceinture de forêts entoure ce pic jusqu'à moitié de sa hauteur; sa tête reste presque toujours cachée sous un manteau de nuages. La côte de Tristan étant presque toute accore et sans écueils, nous longeâmes sa muraille de rocs; mais là, surpris par un calme plat, nous cherchâmes à gagner la baie qui se trouve dans le N. O. de l'île. A l'aide de quelques brises, le *Corporal Trim* y mouilla bientôt par dix-huit brasses fond de sable. Devant nous, à terre, jaillissaient deux cascades qui récréaient l'œil, au milieu d'un paysage vivant et varié.

Tristan d'Acunha est située par 37° 5′ de lat. S. et 15° de long. O. Elle a

50 milles environ de circonférence. L'*île des Rossignols* a un aspect irrégulier, et présente comme un creux dans le centre, avec un écueil à sa pointe sud. L'*Inaccessible*, la plus occidentale du triangle, n'est qu'un massif escarpé, aride, clair-semé d'arbustes rabougris. Les abords n'en sont pas dangereux, à part toutefois, dans le sud, un écueil qui a la forme d'un bateau. Le capitaine Greig allant de Londres à Bombay s'y perdit le 23 juillet 1821. Huit hommes de son équipage périrent en voulant gagner Tristan sur un bateau de leur construction.

Le groupe de Tristan d'Acunha fut découvert par les Portugais, dans leurs premières navigations vers les mers australes; les Hollandais le visitèrent et le décrivirent en 1643; les Français, en 1767. Ses côtes sont fréquentées par les veaux marins, les lions marins, les éléphants marins, les pingouins et les albatros.

Le capitaine Patten, du navire américain *Industry*, fut le premier qui, dans le siècle passé, séjourna sur ces îles, et suppléa par des notions plus exactes aux vagues récits qui couraient sur elles. Il demeura sept mois, d'août 1790 à avril 1791, à Tristan d'Acunha pour la chasse des veaux marins. Au bout de ce temps, il avait recueilli 5,600 peaux destinées aux marchés de la Chine, et, en moins de trois mois, il avait obtenu assez d'huile pour en charger un gros trois-mâts. Le capitaine Patten campa près des cascades de la baie, dont les alentours sont boisés. « Les arbres, dit-il dans son rapport, ne s'y élèvent pas à une grande hauteur : mais les branches s'y projettent au loin vertes et touffues. La variété la plus abondante est une espèce qui se rapproche de l'if pour le feuillage, et de l'érable pour la qualité du bois. » Quant aux animaux, le capitaine Patten n'y trouva point de quadrupèdes en 1791, excepté quelques chèvres laissées par des navigateurs et devenues sauvages. L'île n'était habitée alors que par quelques oiseaux. Le sol intérieur offrait de belles portions cultivables, et nulle part on ne voyait des traces d'animaux venimeux.

Depuis cette époque, Tristan d'Acunha, visitée à diverses reprises, est devenue plus riche en produits de tous genres. Le capitaine Colquhoun, du brick américain *Betsy*, y naturalisa la patate, l'oignon et une foule d'autres semences. Quand le capitaine Heywood relâcha dans la baie, en 1811, il y trouva trois Américains qui s'y étaient établis pour quelques années, avec le projet de recueillir des peaux de veaux marins et de les vendre aux bâtiments qui aborderaient. Un de ces aventuriers, nommé Lambert, imagina de rendre un édit qui le déclarait propriétaire souverain des trois îles. A la suite de cette singulière investiture, il défricha 50 acres de terre et les ensemença de divers produits, au nombre desquels étaient le café et le sucre, dont les graines lui avaient été fournies par le consul américain de Rio-Janeiro. Toute cette récolte vint à point; mais, malgré la réussite de cet essai et faute de débouchés peut-être, l'île fut évacuée par ses colons et occupée ensuite, au nom du gouvernement britannique, par un détachement de soldats envoyés du Cap de Bonne-Espérance. Lambert, qui s'était créé un petit domaine sur l'île, demanda à y rester comme maître et seigneur au nom du roi d'Angleterre; on le lui accorda, et à diverses époques ce nouveau Robinson a rendu des

services soit aux navires en ravitaillement, soit aux infortunés que jettent sur cette côte les tempêtes qui l'assiégent. Nulle aventure en ce genre n'est plus romanesque et plus touchante que celle d'un jeune artiste anglais dont parle M. de Sainson dans son journal inédit de *l'Astrolabe*. La voici :

« Vers la fin de 1824, M. Earle avait pris passage sur un petit sloop anglais qui devait le porter au Bengale. Comme artiste distingué et comme compatriote, il espérait faire son chemin auprès du gouverneur général. Le sloop était petit, et dès le départ il souffrit beaucoup dans les grosses mers australes qu'il avait à traverser. Les approvisionnements avaient été d'ailleurs si mal surveillés, que le lendemain du départ on manquait du nécessaire. Quand on atteignit les hautes latitudes, force fut de chercher Tristan d'Acunha pour y faire du bois et de l'eau, et les chaloupes ayant été mises à la mer, M. Earle demanda à accompagner les hommes de corvée. Muni de son album, il voulait rapporter quelques croquis des sites sauvages de cette terre où jamais peintre n'avait mis le pied. L'artiste laissa donc les travailleurs sur la plage, et, gravissant des blocs noirâtres, il marcha d'un point de vue à un autre, toujours plus curieux, plus ardent à cette recherche, jusqu'à ce qu'enfin, arrivé dans une morne solitude, un effroi involontaire le saisit tout à coup, un vague pressentiment d'abandon courut dans tous ses membres. Baigné d'une sueur froide, courant à perdre haleine, il se précipite vers un pic d'où l'on découvre la plage et la baie. La plage tout à l'heure animée, retentissante de voix humaines, est déserte! Plus de chaloupe, plus de navire ; la mer déserte, grossie, déchaînée, de calme qu'elle était, et au loin le petit sloop, qui lutte contre la vague et semble dire adieu au malheureux qu'il abandonne.

« L'artiste resta longtemps cloué à sa place, l'œil fixe et hagard, les cheveux hérissés, résigné à périr. Le soir pourtant il descendit pour chercher un asile. Tout à coup, au versant d'un coteau, il aperçoit une chaumière, avec sa haie bien taillée et sa barrière blanche. Les pots au lait brillent exposés sur un banc auprès de la porte ; un chien aboie, et bientôt un homme accourt qui interpelle en anglais cet être tombé devant lui comme une apparition. Non, l'artiste n'a point rêvé ! c'est un compatriote. On s'explique, on s'embrasse, et M. Earle est accueilli sous le toit de son hôte. Bientôt arrivent une femme et un enfant, complément de la colonie, et l'artiste a une famille sur cette île qu'il croyait déserte.

« Il y vécut quatorze mois. Les nuits étaient longues, les soirées tristes. Le nouveau venu apporta la vie sous ce pauvre toit. Pour payer une hospitalité généreuse, M. Earle apprit à lire à l'enfant, et bientôt, pour lui enseigner à écrire, il sacrifia les revers des pages de son album. J'ai vu ce précieux livre, riche des beautés sauvages et grandioses de cette île singulière. Le désespoir du peintre avait jeté sur toutes ces scènes une teinte particulière de terreur. Il y avait quelque chose de saisissant à parcourir ces feuilles, où tout portait un si grand caractère, et les griffonnages informes de l'enfant tracés derrière ces beaux dessins n'étaient pas la partie la moins intéressante du recueil.

« M. Earle, à l'époque où j'appris ces détails de sa bouche, avait encore un souvenir pénible de sa longue infortune : ses récits me représentaient Tristan d'Acunha comme un lieu désolé, solennel, affreux, où la nature a réuni toutes ses grandeurs les plus austères. Il me racontait ses courses toujours périlleuses à travers les rochers; ses chasses au phoque, au lion marin, où son hôte réalisait des prodiges d'adresse; la guerre plus facile qu'ils faisaient tous les deux aux pingouins quand sur le soir ces oiseaux singuliers s'assemblaient comme en conseil sous une roche isolée, et se laissaient tuer à coups de bâton, immobiles et graves comme des sénateurs romains sur leur chaise curule. Enfin, après quatorze mois d'exil, un navire relâcha à Tristan d'Acunha et envoya un canot à terre. M. Earle obtint du capitaine une place à bord, et quitta l'île après avoir embrassé ses hospitaliers habitants. »

Trente-un ans auparavant, Tristan d'Acunha avait été le théâtre d'une scène analogue à celle qui précède. Comme M. Earle, le savant botaniste Dupetit-Thouars, de relâche sur l'île en 1793, s'oublia à la recherche de quelques plantes, et, perdu dans les terres, il y passa une nuit sous un arbre. Le lendemain, s'y croyant abandonné, il commençait déjà à reconnaître quelles ressources elle pouvait offrir, quand une embarcation se détacha du navire pour venir le chercher. Le botaniste en fut quitte pour la peur.

Depuis l'aventure de M. Earle, l'île de Tristan d'Acunha a reçu un renfort de colons. Le capitaine Jeffery, l'ayant visitée dans son voyage à la terre de Van Diemen, parla, à son retour en Angleterre, du suzerain de l'île, raconta quel parti il avait tiré à lui seul de ce petit Éden, vanta beaucoup les produits de la chasse aux veaux marins, et finit par provoquer une espèce de croisade pour Tristan d'Acunha. Quand nous mîmes pied à terre avec quelques officiers du *Corporal Trim*, la colonie comptait sept familles; elles avaient d'abondantes provisions, dont elles nous firent les honneurs avec cordialité. Nous passâmes deux heures sous le toit de ces braves gens, échangeant contre quelques vieilles nouvelles de l'Europe le récit de leur monotone existence; puis la brise ayant fraîchi, nous nous hâtâmes de lever l'ancre et de quitter cette rade foraine.

Le capitaine du *Corporal Trim* n'était pas un de ces marchands pour qui la mer n'est qu'une grande route, et qu'une économie de quelques heures de traversée touche plus que cent observations utiles; c'était un homme instruit, passionné pour sa noble profession, à la fois chef et propriétaire de son navire. Quand il se vit à portée de Diégo-Alvarès, il ne voulut pas pousser la bordée vers le Cap sans reconnaître cette île; et la route fut ordonnée au S. E. Deux jours après, la vigie de misaine signalait une terre; c'était Diégo-Alvarès ou Gough, du nom du capitaine Gough qui la visita, en 1713, dans son voyage à la Chine.

Diégo-Alvarès, ou Gough, est située, d'après le capitaine Heywood qui l'aborda en 1811, par 40° 19′ de lat. S. et par 12° 2′ O. On en doit la découverte aux Portugais. Le point culminant de l'île compte 4,400 pieds au-dessus du niveau de la mer. Ses rochers sont couverts d'herbes mousseuses et de quelques buissons nains.

La montagne s'élève à pic, et laisse voir à travers ses fissures de superbes cascades qui tombent en nappes dans la mer. Au N. de l'île, un peu à l'E. des îlots qui la terminent de ce côté, est une petite crique à l'abri des vents. Là, on peut en toute sûreté faire de l'eau, en mouillant dans le milieu par douze ou quatorze brasses.

A la pointe N. E. de Diégo-Alvarès se dresse un rocher qui figure exactement une église avec son clocher dans la partie ouest, et qu'on a nommé le Roc-de-l'Église. Au sud de cette aiguille, dans l'E. de l'île, près du rivage, s'étend un petit bras de mer où le débarquement peut s'opérer sans risque, protégé qu'il est contre la houle et les vents du nord par une espèce de cap avancé. Là, récemment encore ont habité quelques Américains; mais les veaux marins ayant quitté l'île à leur approche, leur station n'y fut pas fructueuse : quelques oiseaux et un grand nombre de poissons ne suffirent pas pour les indemniser d'un long exil sur cette côte sauvage.

Après un court relèvement, Diégo-Alvarès disparut dans l'O. S. O., et nous reprîmes notre route. Depuis plusieurs jours un nouvel oiseau de mer, le pétrel-damier, avait paru en troupes, et dans un moment de calme on jeta autour du navire des lignes amorcées. A peine l'appât eut-il paru à fleur d'eau que les damiers s'abattirent à l'envi, se disputant à qui mordrait le premier. En moins d'une heure nous en eûmes huit ou dix à bord. Libres sur le pont, ces oiseaux dégorgeaient une huile rousse et fétide; ils y restaient ensuite comme abasourdis et sans pouvoir s'envoler, quoiqu'à la mer leur vol soit des plus rapides. Le damier a été ainsi nommé à cause de son plumage marqueté de noir et de blanc, qui figure à peu près les cases du damier; sa grosseur approche de celle du pigeon. Nos chasseurs du *Corporal Trim* essayèrent bien aussi de tuer quelques albatros, mais on eût dit que ces monstrueux oiseaux étaient invulnérables, et que le plomb ne faisait que glisser sur leurs larges ailes. C'était de la poudre et du temps perdus. A ces latitudes, d'ailleurs, la vie est dure à bord, occupée surtout, grâce aux vents les plus déchaînés et aux plus horribles mers qui soient sur le globe. Le 10 décembre, vingt jours après notre départ de Rio-Janeiro, les accores du Banc des Aiguilles nous furent signalées par des paquets flottants de fucacées (*Laminaria pyrifera*) et par un changement visible dans la couleur et dans le mouvement des eaux. La mer n'était plus d'un bleu clair et limpide; elle verdissait à vue d'œil et semblait comme chargée d'un sable ténu; elle ne procédait plus par longues lames, mais par un ressac brusque et prompt.

Vers le nord, une vaste enveloppe de brume indiquait le gisement des côtes africaines. Comme le plan du capitaine était de doubler le cap sans y atterrir, la route fut marquée à l'E. plein, et pendant quelques heures le *Corporal Trim* courut sur le banc avec ses huniers et ses basses voiles. Mais vers midi, dans un grain épouvantable, le vent sauta du N. O. au S. E. avec une violence inouïe; le brick fut coiffé, c'est-à-dire qu'au lieu de se gonfler vers l'avant, les voiles se collèrent sur le mât et agirent à reculons. On se crut perdu à bord; et en effet, le danger

eût été grand si le *Corporal Trim* se fût montré moins agile. Le brick intelligent pirouetta sur lui-même, il fit fasier toutes ses voiles, donna le temps de les carguer, et, libre ensuite, il se mit à fuir devant une mer furieuse. Dans cette manœuvre, mes cheveux se dressent en le racontant! un brave matelot, monté l'un des premiers sur les vergues, fut souffleté par cette toile flottante, et précipité dans la mer. Le malheureux! nous le vîmes se débattre à quelques pas de nous! nous l'entendîmes crier! nous pûmes le suivre pendant quelques minutes, tantôt à pic sur une vague, tantôt replongé de nouveau dans le gouffre! Le premier mouvement de l'équipage fut admirable : on eût dit que tout le monde allait se jeter après la victime, pour la sauver ou mourir avec elle : c'était l'élan de la nature, généreux et dévoué avant tout. Mais une minute après, la réflexion, l'instinct du danger avaient repris le dessus. Le navire fuyait alors à mâts et à cordes devant des lames de 60 pieds de haut; le vent ne sifflait pas, ne grondait pas, ne mugissait pas; il hurlait dans le gréement. Dans les moments du roulis, l'inclinaison du sloop allait jusqu'à 33°; dans les coups de tangage, le *Corporal Trim* se dressait verticalement de l'avant à l'arrière, et basculait ensuite de l'arrière à l'avant. On eût dit une balançoire. Dans de telles circonstances, sauver un homme était impossible. L'équipage y eût péri, le sloop s'y fût abîmé sans résultat. On jeta seulement à l'eau quelques cages à poules, avec l'espoir que le malheureux pourrait en saisir une, s'y établir, et attendre, à cheval sur ce morceau de bois, que le vent le jetât à la côte ou qu'un navire le recueillît. Les cages à poules, en pareil cas, sont une espèce de remède *in extremis*, administré à l'infortuné qui va mourir. Il est rare qu'il les atteigne, plus rare qu'il s'y soutienne longtemps, presque inouï qu'il leur doive son salut.

Quoique navré de ce spectacle, je m'obstinais à suivre sur la pointe des vagues le pauvre matelot, quand tout à coup je me vis face à face avec une muraille d'eau perpendiculaire; on eût dit que tout l'équilibre de la mer était rompu, car son niveau dépassait alors la crête de nos mâts. Je jetai un cri involontaire, et, reculant devant cette masse liquide qui me surplombait, je me cramponnai à la vergue du gui. Alors eut lieu un choc horrible : la mer s'abattit sur le pont comme sur un écueil, et quand elle le laissa à sec, la yole qui pendait sur l'arrière et une partie du couronnement avaient disparu; le bastingage était entamé dans toute sa longueur; le sloop entier offrait une scène de dévastation. A ce fracas succéda un moment de silence, puis un cri partit de l'arrière : « La barre est engagée; nous ne gouvernons plus! » Et sur l'avant un second cri plus impératif encore : « Aux pompes! aux pompes! nous avons quinze pouces d'eau! » Oh! ce fut une heure solennelle. La mort était là, sous son plus hideux aspect; une seconde lame pouvait nous engloutir; les coutures du sloop déjà déchirées pouvaient s'ouvrir plus larges encore, et cependant, à aucune heure de la traversée, les ordres du capitaine ne furent donnés avec plus de sang-froid, exécutés avec plus d'ensemble. Ce groupe d'hommes avait décuplé ses forces dans son duel contre la nature. En présence de cette attaque désordonnée des éléments, il avait trouvé pour les

vaincre une harmonie et un concert d'efforts prodigieux. La barre fut dégagée, la voie d'eau fut franchie, tout le monde aidant aux pompes, officiers, passagers et matelots.

Depuis seize heures le *Corporal Trim* fuyait devant le temps, quand on cria *terre!* par le travers du bossoir. C'étaient la montagne de la Table et la Croupe-du-Lion, distants encore de quinze lieues. A la vue de la tempête et au moment où l'on vira de bord, le capitaine avait résolu de jeter l'ancre dans *Table-Bay*, devant la ville du Cap. Depuis lors, des avaries majeures avaient rendu cette relâche plus indispensable encore. Le timonnier fit donc route de manière à ranger de près la pointe ouest en évitant les écueils qui l'entourent; et, quelques heures après, nous entrions dans la rade du Cap, abrités contre la lame et glissant avec quelques basses voiles sur une mer plus unie. Devant nous se déroulait en demi-cercle cette plage qui a vers son centre la ville du Cap, et qui va finir à la Croupe-du-Lion. Une forêt de mâts marquait le mouillage, et, sur un plan plus élevé, la montagne de la Table traçait dans un ciel nuageux sa longue ligne horizontale.

CHAPITRE VIII.

CAP DE BONNE ESPÉRANCE

Le *Corporal Trim* mouilla dans Table-Bay, à quelques encâblures des autres navires. La tempête durait toujours; elle sifflait dans les mâts par rafales intermittentes, et, quoique la mer fût tombée, un débarquement immédiat avait ses dangers. Cependant telle était notre joie d'avoir échappé à des lames furieuses, si grand notre désir de toucher terre, que nous sollicitâmes comme une grâce d'aller coucher ce soir-là au Cap. Le capitaine y consentit. On amena la yole, qui fut armée de quatre avirons, et nous partîmes au nombre de cinq, deux officiers du sloop et trois passagers. Dans le premier moment, on gouverna vers la ville, qui blanchissait au loin; mais le vent était si directement contraire qu'il fallut bientôt y renoncer. Nous étions d'ailleurs à une telle distance du débarcadère, que nos rameurs se seraient épuisés avant d'y parvenir. Cet obstacle ne nous rebuta point. L'officier qui tenait la barre changea seulement de route, et, fuyant devant la bourrasque, nous arrivâmes dans une petite calanque située au N. O. de la rade, où nous prîmes pied. C'était un lieu sauvage, âpre et rocailleux; nous le saluâmes pourtant comme une terre promise. Devant nous quelques huttes éparses indiquaient un village de Hottentots. En effet quelques minutes après notre débarquement, deux de ces naturels, homme et femme, parurent sur leur porte. L'homme n'avait pour vêtement qu'un manteau fait de peaux de mouton cousues ensemble, et un pagne en toile qui lui couvrait l'abdomen; un autre pagne lui entourait le cou, et un bonnet de peau ornait sa tête. Sa pique à la main, il

semblait nous examiner avec plus de curiosité que de défiance. Quant à la femme, son manteau était drapé avec une sorte d'élégance, et son couvre-chef affectait des formes plus prétentieuses. Sur son sein nu et huileux pendaient plusieurs rangs de verroterie, et le pagne qui lui ceignait les reins s'arrondissait sur ses hanches saillantes, puis retombait drapé en pointe sur chacune de ses cuisses.

Les Hottentots, habitants originaires de toute cette région, paraissent une race distincte à la fois des Nègres et des Cafres. Une couleur brun foncé ou d'un jaune brun couvre tout leur corps, mais n'atteint pas le blanc des yeux, qui est pur. Leur tête est petite : leur visage, fort large du haut, finit en pointe; ils ont les pommettes des joues très-proéminentes, les yeux en dedans, le nez plat, les lèvres épaisses, les dents très-blanches, la main et le pied petits, les cheveux frisés et laineux. Les hommes n'ont presque point de barbe ; et, quoi qu'on en ait dit, les femmes paraissent sujettes à la difformité qu'ont signalée divers voyageurs et qui est connue sous le nom de *tablier*. Quelques-uns de ces traits rapprochent les Hottentots de la race mongole ; Grandpré et Barrow leur ont reconnu ce caractère, et le dernier en a conclu, un peu trop promptement peut-être, que cette partie méridionale de l'Afrique était peuplée de descendants d'une colonie chinoise.

Dès que nous eûmes mis pied à terre, nous fûmes entourés d'une vingtaine de naturels, qui vinrent nous offrir de la viande de buffle, du lait caillé, et une espèce de figue qui croît sur les bords des chemins. Nous ne pouvions pas prolonger notre séjour sous ces huttes ; car le jour était avancé, et nous avions près de quatre lieues à faire sur un terrain pierreux avant d'arriver à la ville du Cap. Moyennant quelques petites pièces d'argent, un des naturels s'offrit pour nous guider, et nous partîmes, malgré le vent qui nous coupait le visage et nous y fouettait un sable pénétrant, mêlé de petits cailloux. Au revers de la Croupe-du-Lion, nous entrâmes pourtant dans un vallon abrité et couvert d'une végétation vigoureuse. Le *Protea* aux feuilles argentées y abondait, la tulipe du Cap tapissait les pentes du rocher, quelques bruyères s'échappaient de ses fissures. Le long de la route s'échelonnaient quelques faux aloès (*Agave vivipara*) chargés de souïmangas noirs qui voltigeaient sur leurs branches et venaient aspirer le suc de leurs corolles.

Enfin nous arrivâmes à la ville du Cap, où nous attendait l'hospitalité la plus franche. Un de nos officiers y avait un parent établi, honorable négociant dont les capitaines américains de relâche dans Table-Bay visitaient tous la demeure. Une fois entrés dans cette maison, on ne voulut plus nous laisser loger ailleurs; et, le soir même, nous fûmes admis au thé de famille. Quelques voisins invités, graves Hollandais suivis de leurs femmes et de leurs filles, complétèrent la réunion. Les hommes se groupèrent à part, les plus âgés pour fumer la pipe et causer de leurs spéculations, les plus jeunes pour exalter les prouesses de leurs chevaux ou raconter leurs exploits de chasse. Quant à moi, je restai fidèle au petit cercle de dames, et je ne me lassai pas d'admirer leurs yeux bleus, leur teint rose, leurs blondes et soyeuses chevelures. Parmi les colons primitifs s'est perpétué le plus beau type

de notre Europe septentrionale. Les jeunes filles de seize à vingt ans sont de ravissantes créatures; mariées, elles perdent en tournure et en grâce ce qu'elles gagnent en embonpoint.

Le lendemain, je quittai seul le toit de mon hôte pour parcourir la ville. Toutes les rues sont coupées à angle droit, et bordées de maisons si blanches, si propres au dehors, qu'on les dirait tout fraîchement bâties. Les toits sont plats et forment terrasse : chaque logis a en outre un vaste perron sur lequel les dames se réunissent le soir en grande toilette. En marchant devant moi et au hasard, j'arrivai au Champ-de-Bataille, vaste emplacement entouré d'une double allée de pins. En face est la caserne, véritable palais où le soldat britannique est traité avec un luxe colonial. Dans une des rues voisines, je vis un de ces longs et pesants chariots qui servent aux transports des fermes environnantes. Dix bœufs le traînaient, et le conducteur, perché sur ses marchandises, dirigeait, à l'aide d'un long fouet, ces robustes bêtes de trait. D'une rue à l'autre je parvins au Grand-Marché, où stationnaient plus de cent charrettes chargées de provisions. Toutes avaient payé un droit à l'entrée de la ville et devaient en payer un second sur les denrées. Les étals de bouchers foisonnaient dans cette halle; on s'apercevait que la colonie était anglaise. Dans le cours de la matinée, j'eus encore le temps de voir le jardin de la Compagnie, qui est déchu de sa vieille célébrité; l'hôtel de ville, le palais de justice, la salle de spectacle, la bibliothèque vide de livres et plus encore de lecteurs; enfin les temples protestants, qui sont les édifices les mieux tenus et les plus fréquentés de la ville. Dans le principal, on peut remarquer une foule d'écussons en relief et en peinture, attachés aux colonnes. Étonné, je voulus savoir ce que signifiaient ces emblèmes héraldiques dans un tel lieu : on m'expliqua qu'au décès de chaque habitant, on suspendait ses armoiries et son épée rouillée à une colonne du temple. Aussi était-ce sur tous ces murs un luxe de trophées, de cottes de mailles, de faisceaux, de casques; emblèmes au moins étranges chez un peuple de marchands.

Fondée en 1652 par Van-Riebeck, la ville du Cap fut d'abord peuplée de mauvais sujets exilés de Hollande, de soldats qui avaient obtenu leur congé, de matelots dégagés du service. A l'époque où la révocation de l'édit de Nantes chassa de France les protestants qui l'habitaient, un noyau de ces proscrits vint s'établir au Cap, où ils fondèrent dans l'intérieur une espèce de canton français qu'on nomma *Fransche-Hoek*. Labillardière les y visita en 1792; et, à cette époque, leurs noms seuls attestaient leur origine; ils s'appelaient encore De Villiers, Hugo, Lombard, Faure, Duplessis, Du Buisson, etc., mais c'était là tout. Langue, mœurs, souvenirs, tout avait pris chez eux la tendance hollandaise. Une vieille femme de quatre-vingts ans savait seule encore un peu de français. Depuis cette époque, le Cap a de nouveau changé de maîtres, et tôt ou tard sans doute l'influence de la domination anglaise y fera prévaloir les mœurs et les habitudes de la Grande-Bretagne. Déjà, à l'heure qu'il est, le commerce y a changé de mains : trois ou quatre négociants anglais en exercent le monopole.

La colonie du Cap renferme une population de 40,000 blancs et 50,000 esclaves, tant métis que Hottentots. La ville du Cap a de 12 à 15,000 habitants. Les blancs descendent des Anglais, des Allemands, des Français, mais principalement des Hollandais. Les divisions topographiques changent avec les progrès de la population et de la culture. Le district du Cap est le moins étendu. Au N. est celui de Tulbagh; à l'E. le district populeux de Stellenboch; au midi, la Hollande Hottentote fertile en blé et en vins; enfin, dans le N. E., le Graaf-Reynet, dont on a détaché la colonie anglaise d'Albany, et le district d'Uitenhague avec l'établissement hernute de Bethelsdorp. C'est dans ce dernier canton qu'habitent des colons hollandais, tous pêcheurs et chasseurs, forte et belle race qui s'y conserve avec les plus majestueuses formes. Les femmes y sont éclatantes de fraîcheur. Près de ces colons vient de s'élever une ferme anglaise, fondée par le gouverneur pour leur enseigner les perfectionnements agricoles. Tous les environs du Cap sont semés de fermes isolées qui pourvoient aux approvisionnements de la ville.

Dans mes premières excursions je voulus voir la montagne de la Table, dont la célébrité est européenne. Un noir m'y accompagna. Nous gravîmes une rampe ardue de rochers sur laquelle rien de saillant n'arrête l'explorateur. Quelques *Thesium strictum*, une espèce d'ombellifère (*Hermas purpurata*), de jolies fougères, sortaient seuls de ce grès, mêlé de blocs d'un quartz fort blanc; ces masses servent de base à du schiste micacé disposé par couches très-minces. Ces montagnes sont le lieu d'asile des esclaves fugitifs, et il n'est pas sans danger de s'y hasarder seul et sans armes. Du sommet de la montagne de la Table on aperçoit toute l'étendue de *False-Bay*, qui sert de rade au Cap d'avril à septembre, comme *Table-Bay* de septembre en avril. Le premier des deux mouillages est abrité contre les vents d'O., le second contre les vents d'E.; et pourtant, placée ainsi entre deux havres, la colonie n'a pas de véritable port.

Assis sur un fragment de roche, je me recueillis au sommet de la Table pour admirer le vaste panorama qui se déroulait devant moi. De cette hauteur, la ville figure un échiquier, et les navires à l'ancre de petits bateaux; au N. et à l'E. de vastes ondulations de montagnes se prolongent à des distances incalculables, tandis que des racines de la Table partent, d'un côté le mont du Diable, de l'autre la Croupe-du-Lion, qui vont aboutir à la mer.

Le surlendemain de notre arrivée, notre hôte ayant arrangé une partie pour Constance, voulut à toute force que j'y accompagnasse ses compatriotes. Nous partîmes à cheval, et nous arrivâmes ainsi au Grand-Constance, propriété de M. Cloëte, reconnaissable à une allée de grands arbres et à son enseigne écrite sur la porte : *Groot-Constancia*. Nous poussâmes plus loin, et une longue rangée de chênes nous conduisit au Petit-Constance, propriété de M. Colyn. Là nous fîmes halte pour visiter les vignobles. Les ceps, plantés à quatre pieds de distance les uns des autres, ne sont pas étayés par des échalas; ils poussent sans support comme dans notre France méridionale, et le seul travail consiste à les tailler chaque année et à piocher le terrain sablonneux où ils viennent. Les diverses

qualités de vin sont le Constance proprement dit, blanc et rouge, les vins de Pontac, de Pierre et de Frontignac, puis une sorte plus commune qui porte le nom générique de vin du Cap. Dans la colonie on préfère le Frontignac à tous les autres; mais le Constance a des qualités plus réelles. Pour préparer le Constance, on égrappe les raisins en les frottant sur une espèce de claie à jour : les grains tombent dans un baquet et sont portés ensuite dans une cuve où quatre hommes les foulent avec les pieds. Le moût, d'une saveur agréable et sucrée, est mis dans un tonneau où il reste une quinzaine de jours, puis dans des barriques, où il fermente un temps à peu près égal, pour être transvasé ensuite trois ou quatre fois. Dans les meilleures années, la récolte du Grand et du Petit-Constance ne dépasse pas huit cents alferames de vin. M. Colyn nous fit les honneurs de son cellier avec une grâce parfaite. Nous dégustâmes sur leur terrain classique ces diverses qualités de Constance dont le nom seul arrive en Europe. Le soir même, nous rentrions au Cap.

Autour de la ville se groupent de nombreux jardins ou mûrissent tous les fruits de l'Europe à côté de ceux de l'Asie : le châtaignier, le pommier de nos latitudes, près du bananier et du jambosier de la zone torride. Les légumes de toute espèce, le blé, l'orge, l'avoine, le chanvre, y croissent à souhait; le lin y donne deux récoltes par an. La flore du pays n'est ni moins riche ni moins curieuse, de tout temps elle a excité l'enthousiasme des botanistes. Nos serres et nos jardins doivent au Cap leurs plus belles plantes exotiques. C'est du Cap qu'on a tiré de magnifiques iris, des morées, des hémanthes, des géraniums odorants; puis des plantes grasses, comme le mésembryanthème, la crassule et les stapélies. Quelques-unes viennent à la hauteur des arbres, et, mêlées aux saules, ombragent les bords des torrents. Dans l'E. de False-Bay s'élèvent de belles forêts de chênes, de bois de fer, de bois jaune, de gaïac à fleurs écarlates, et là croît le *Strelitzia reginæ*, dont l'éclat n'a point de rival.

Toutes les parties cultivées de cette zone africaine n'ont plus d'animaux féroces, qui s'éloignent toujours et peu à peu du domaine de l'homme : les lions ne dépassent guère la rivière de Dimanche; en revanche, les loups et les hyènes habitent les steppes qui avoisinent le cap. Le chacal, le chat-tigre sont communs; le blaireau, la mangouste, la gerboise, abondent dans la partie orientale. A côté de ces quadrupèdes il faut placer l'antilope, très-répandue dans ces forêts; la pigarga, la plus belle de toutes, marche par troupes de deux mille. De toutes les gazelles, la gazelle bleue est la seule qui soit rare. Le pasan, le gnou, le condoma et autres habitent le N. O. Les zèbres et les quaggas, plus gros, plus robustes qu'eux, ont presque disparu, ainsi que l'éléphant, la girafe et le rhinocéros bicorne. Un animal particulier à ces contrées est l'oryctérope (*Myrmecophaga capensis* de Gmelin), nommé par les Hollandais cochon de terre, qui se nourrit de fourmis; plus grand que le fourmilier d'Amérique, il constitue un genre à part. Mais ce qui abonde le plus dans ces contrées, c'est le buffle sauvage, auquel les Cafres et les Hottentots donnent la chasse. Les buffles apprivoisés forment la richesse du pays, où le

bétail est petit et mauvais. Le buffle est le *Bos cafer* de Sparmann, qui croit que cette espèce pullule dans le continent africain. Elle se distingue par des cornes énormes, une petite tête, un naturel féroce, et ces caractères la rapprochent des taureaux carnivores, à cornes démesurées, que tous les anciens ont placés dans l'Abyssinie. Il reste encore à mentionner l'autruche, qui accourt sur la lisière du désert pour dévaster les champs de blé; le grand condor, que Barrow assure avoir vu dans sa course chez les Bothuanas; les flamingos au plumage écarlate, les loxies, qui déploient un art admirable dans la construction de leurs nids, et les coucous indicateurs, qui cherchent et trahissent les ruches de l'abeille.

Outre sept ou huit tribus de Hottentots, on compte encore dans cette zone une foule d'autres peuplades, que Patterson, Lichtenstein, Levaillant, Kolbe, Sparmann, Barrow, ont visitées et décrites. Ce sont d'abord les tribus qui habitent les *Karroo's* ou plateaux supérieurs. Là, sur des terrasses où poussent quelques prairies naturelles, des pasteurs viennent, dans une saison propice, chercher des pâturages. Ils y vivent d'une façon patriarcale, ne se querellant jamais et s'aidant au besoin. Cette race hante les environs du Cap, dans la partie plane des falaises qui descendent à pic vers la mer. Une autre race d'indigènes, plus farouche et plus redoutée, est celle des Boschismen ou Saabs. Le Saab est le monstre de la race humaine : un regard farouche et incertain, des traits confus, insidieux et mous, une maigreur de squelette, un teint jaunâtre et terreux, caractérisent les hommes; les femmes sont plus hideuses encore, avec leurs seins flasques, pendants et allongés, leur dos creux qui contraste avec des hanches proéminentes sur lesquelles toute la graisse du corps paraît s'être amassée. Cette race mendiante et pillarde tour à tour, lâche et cruelle, sans domicile, sans gouvernement, est un fléau pour ces contrées. Il y a toujours chez eux un besoin famélique qui les tient asservis à la condition de la brute. Munis d'un arc et d'un carquois, vêtus d'une peau de mouton, ils rôdent seuls ou par bandes au cœur des déserts arides, et vivent de racines, de baies, de sauterelles, de crapauds, de souris, de lézards, ou du rebut de la chasse des colons. Seul, parmi les tribus de l'Afrique australe, le Saab se sert de flèches empoisonnées : il se cache derrière des roches ferrugineuses, et de là tire sur les passants. Comme l'hyène, il aime la vue du sang et l'odeur des cadavres. Aussi les Hottentots et les Cafres poursuivent-ils de toute leur haine ces farouches parias; quand ils les rencontrent sur leur chemin, ils les tuent sans pitié. Un Cafre, député d'une petite horde, se trouvant en 1804 au Cap, aperçut dans l'hôtel du gouvernement, parmi les autres domestiques, un Saab âgé d'environ onze ans; il le perça d'un coup de hassagaie. Quant aux colons européens isolés dans les terres, ils se trouvent plus d'une fois forcés d'acheter au prix de quelques largesses en denrées ou en verroteries, une paix que ces peuplades redoutées violent à la première occasion. Récemment encore les fermiers septentrionaux s'étaient cotisés pour distribuer à une seule troupe de Saabs 30 pièces de gros bétail et 1,600 brebis. Mais quand la nouvelle d'une riche proie se fut répandue dans la contrée, une multitude de ces hordes affamées

s'abattit sur elle par myriades, comme des corbeaux sur un champ de bataille, et en trois jours tout était dévoré.

La monnaie qui a cours dans la contrée et dans la ville du Cap, est la rixdale, qui, en 1775, valait un peu plus de 4 livres tournois, et aujourd'hui 2 francs seulement. Cette dépréciation vient, à ce qu'il paraît, de l'émission d'un papier-monnaie trop abondant sur la place. Toutes les ventes au Cap se font aux enchères. Le droit de douane est de 6 pour 100 pour les Anglais, et de 15 pour 100 pour les autres pavillons. Cette colonie, du reste, comme station intermédiaire entre l'Europe et l'Inde, est destinée à grandir chaque jour en importance. Pour lui donner une impulsion plus vive, il suffirait de déblayer la route de l'Afrique centrale, et de mettre en contact avec les débouchés européens les richesses agricoles des plateaux intérieurs.

Ces incursions dans les terres m'avaient fait oublier le *Corporal Trim*, et je parlais encore d'aller visiter les colons d'Albany et Fransche-Hoek, quand le sloop nous fit le signal de départ. L'ordre était pressant, impérieux ; il fallut s'y rendre. Nous partîmes du Cap à huit heures du matin par un temps calme; mais à peine étions-nous à bord que le vent passa au N. E. et au S. E. en fraîchissant. Bientôt le sommet de la Table se couvrit de nuages blancs frangés de brun. Longtemps les rafales se limitèrent dans la partie orientale de la baie, mais elles gagnèrent peu à peu en redoublant de force, et finirent par fatiguer les navires à l'ancre. Vainement, pour leur tenir tête, le sloop mit toutes ses ancres à la mer : les ancres chassèrent, et, bon gré mal gré, il fallut se décider à l'appareillage. Nous donnâmes dans les passes, entre Green-Point et l'île de Robben, et nous croyions pouvoir, reprendre le large, lorsqu'en cet endroit un calme plat succéda à la plus violente bourrasque. Des navires, dérapés par le vent, quittaient encore le mouillage, et nous, cloués à notre place, nous ne pouvions ni reprendre notre poste ni courir notre bordée dans l'Océan. Il paraît que de pareils incidents, tout inexplicables qu'ils semblent, ne sont pas rares dans Table-Bay, et *l'Astrolabe*, en décembre 1828, se trouva dans une situation aussi critique que la nôtre. Chassée du mouillage et surprise par le calme sous l'île de Robben, elle ne s'en tira qu'à l'aide d'une faible brise de N. N. O. qui lui permit enfin de regagner son poste sur la rade.

Nous passâmes ainsi la nuit dans les transes, voyant blanchir à quelques milles de nous des récifs sur lesquels le courant nous portait. Ce ne fut qu'à l'aube suivante que la brise se fit au N. O. et nous permit de reprendre la route vers le banc des Aiguilles. Cette fois, le redoutable banc ne fut pas sévère pour nous. En trois jours le *Corporal Trim* l'eut franchi sans nouvel encombre. Le reste de la traversée demeura stérile en incidents. Quelques bouffées orageuses saluèrent notre passage par le travers du canal de Mozambique; puis, après avoir bataillé dans les hautes latitudes jusqu'au 57e degré de longitude orientale, nous laissâmes porter au nord pour aller attaquer l'île de France. Vers ses atterrages, le paille-en-queue vint nous la signaler; cet oiseau est ainsi nommé à cause de deux filets

longs et minces qui terminent sa queue : quand il plane à une grande hauteur, le blanc mat de son corps tranche sur l'azur du ciel.

Le 15 janvier 1830, on signala une terre sous le vent. C'était l'île Rodrigue, déserte autrefois, aujourd'hui peuplée d'une centaine de colons. Deux jours après, le 17 janvier, à l'aube, le piton de l'île de France parut dans la direction du beaupré. Bientôt, et tour à tour, on put relever le Peter-Bot au sommet pointu et incliné, la montagne du Rempart aux formes bizarres et sauvages, les Deux-Mamelles, l'île Ronde et l'île Plate. Enfin, doublant le *Coin-de-Mire*, notre navire donna dans les passes de Port-Louis et se fit haler jusqu'au Trou-Fanfaron.

CHAPITRE IX.

ILE DE FRANCE.

Port-Louis, vu de la rade, a des aspects variés et saisissants. Au fond du tableau, et comme penchée vers la ville, saillit la haute montagne du Pouce avec ses flancs boisés et ses cascades blanches. Sauvage et sombre à sa crête, on dirait que ce mont prend des teintes moins austères à mesure qu'il descend vers Port-Louis, où il meurt en pente douce sur une pelouse de demi-lieue carrée. D'autres chaînes de rocs semées de forêts complètent l'encadrement du bassin : à droite, elles enceignent le rayon de la Grande-Rivière, verger de l'île de France, petit Éden coupé d'eau et de verdure, animé de pirogues de nègres et de bateaux caboteurs ; à gauche, elles vont mourir au Coin-de-Mire sur une grève basse, couverte de champs de cannes, et bordée par de longues lignes de récifs. Sur un plan plus rapproché la scène change : voici la pointe aux Canonniers, batterie à fleur d'eau qu'on dirait sortie de la mer avec les bouquets de cocotiers qui la flanquent ; et en regard les ouvrages de l'île aux Tonneliers et du Fort-Blanc, appareil de défense infranchissable à une escadre ; puis, en face, des milliers de mâts et de vergues en lignes horizontales ou parallèles, si serrées, si noires, que c'est à peine si des fragments de maisons, d'arbres, de toitures, de môles, indiquent par échappée qu'une ville est derrière eux.

Quand le *Corporal Trim* eut pris son rang dans le Trou-Fanfaron, je fis mes adieux au joli sloop, à son capitaine, à ses officiers et au brave Tom Mill, qui voulut lui-même me conduire à terre. A l'île de France, j'étais en pays compatriote, car les Anglais, en débaptisant cette terre, n'ont pas pu la dénationaliser. Loin de pactiser avec ses nouveaux maîtres, on dirait que chaque jour elle s'en éloigne davantage. Port-Louis est toujours le petit Paris : luxe, modes, jouissances d'arts, besoin de nouvelles, émotions politiques, tout y arrive de nos ports ; rien de Londres ni de Liverpool. En dépit d'une surtaxe de 15 pour 100, les produits de nos manufactures sont préférés à tous les autres.

C'est que les souvenirs historiques de l'île de France ont une place dans les

annales de la République et de l'Empire. Dans le cours de cette guerre maritime, qui n'eut en vingt-six ans que de courtes intermittences, quand nos escadres décimées dans les mers européennes laissaient sans protecteurs nos possessions coloniales, l'île de France se défendit vingt ans elle-même, prit l'offensive par ses corsaires et rançonna l'opulente compagnie des Indes. On cite encore à Port-Louis les prises de *la Bellone*, qui salua souvent les forts en traînant à sa remorque des galions de douze et quinze cents tonneaux. Ailleurs nous étions tributaires du pavillon britannique, à l'île de France c'était lui qui nous payait une dime de passage dans l'Océan indien. Aussi, molestés dans cette mer, les Anglais eurent-ils à cœur de dépister nos corsaires de leur foyer. Ils arrivèrent devant Port-Louis avec un tel appareil de forces qu'il fallut capituler. La paix de 1814 changea en droit consenti ce droit de conquête.

Je n'étais pas étranger à Port-Louis : j'y avais un ami, un Languedocien fixé dans l'île depuis 1817. Verger, c'était son nom, m'accueillit avec un cri de surprise, et courut dans mes bras. Ruiné en France par des spéculations malheureuses, il avait recommencé sa fortune à Port-Louis. Il s'y était installé au quartier du Rempart, dans une maison délicieuse, dont une jolie mulâtresse faisait les honneurs. Il l'avait prise par caprice, il l'avait conservée par amour. Entre eux ce lien avait pris la valeur d'un mariage légal ; les préjuges coloniaux n'admettent rien au delà. Blanche presque autant qu'une Européenne, grande, admirablement faite, elle avait su se créer quelques ressources d'éducation. Elle touchait du piano, dessinait, causait littérature et romans comme une Parisienne.

Je m'installai dans la maison de mon ami ; on me donna un pavillon au fond du jardin, un noir à mes ordres, et une Malabare pour prendre soin de ma garde-robe. La maîtresse de la maison alla même jusqu'à m'envoyer son palanquin, espèce de litière garnie de coussins où l'on peut s'allonger et dormir au chant des nègres qui la portent. Mais j'étais encore trop Européen pour user de ce dernier raffinement du sybaritisme créole. D'ailleurs, je voulais voir à mon aise, marcher ou stationner à mon gré ; et mes allures d'observateur se seraient peu accommodées de ce mode nouveau de transport. Dans le mois où nous étions, la chaleur est excessive à l'île de France, et il fallut renoncer à mes vêtements de drap. Mon ami se chargea de ma toilette. Vestes, pantalons, gilets de percale blanche, renouvelés deux ou trois fois par jour ; large chapeau de feutre gris, cravate flottante, tel était l'uniforme du pays. Je m'y accoutumai sans peine.

Port-Louis se divise en ville proprement dite et en quartiers ou camps. Le camp malabare est peuplé d'Indiens ; le camp libre, de mulâtresses. De tous les monuments de la ville, les seuls qu'on puisse remarquer sont la caserne construite par les Français et l'aqueduc qui conduit les eaux, par-dessus un ravin profond, depuis la grande rivière jusqu'à la ville, ouvrage en pierre et en brique qu'on doit au gouverneur Labourdonnais. Le château du gouvernement est destiné à s'en aller en pièces par un beau jour de tempête : bâti en fer-à-cheval, formé de charpentes qui chaque jour se disjoignent, humide, incommode, mal meublé,

c'est le plus détestable séjour qu'on puisse imposer à un fonctionnaire. Aussi le général Colleville, alors administrateur de la colonie au nom des Anglais, demeurait-il de préférence dans sa charmante villa du Réduit, habitation fraîche et ombragée, au milieu des parterres de fleurs, des cascades et des quinconces.

Dans la même journée nous pûmes voir toute la ville. Notre première course fut pour le quartier qu'un incendie dévora en 1816 : c'était le plus beau, le plus riche de Port-Louis. Les magasins les mieux approvisionnés, les hôtels les plus somptueux et une magnifique bibliothèque publique, tout s'abîma en une nuit. Au jour il n'en restait plus que quelques murailles noircies. Malgré le secours des pompes, l'affluence des colons, le dévouement des noirs, on ne put rien sauver. Une seule maison de commerce perdit 30,000 barriques de vin ; des cargaisons de riz et de sucre, des dépôts de soieries d'Europe et de châles de l'Inde, des masses d'indigo et de thé, se réduisirent en peu de temps à quelques monticules de cendres. Aujourd'hui encore le dommage est à peine réparé, et la rue qui longe le rivage est la seule qui ait repris un air de fête et d'opulence. Ses petites maisons à un seul étage, peintes de différentes couleurs, avec leurs treillis verts et leurs bouquets de bois noir ou de cocotiers, forment encore un des plus jolis alignements qu'on puisse voir. Plus loin, et toujours au bord de l'eau, se groupent des demeures de plus grande apparence, plantées d'avenues et pourvues de jardins. Ce sont, pour la plupart, des lieux de délassement et de retraite, où le négociant vient respirer vers le soir les brises du large et se reposer du tracas des affaires.

Du quartier brûlé, mon hôte me conduisit au quartier de la Douane, où s'opérait le débarquement des marchandises. C'est une place assez étroite, couverte de quelques baraques de préposés et toujours enveloppée d'un nuage de poussière. Là, deux ou trois cents noirs déchargeaient des accons et des chaloupes. Ces esclaves, presque tous Malgaches ou Mozambiques, portaient sur le dos de larges sillons où les verges de rotin avaient inscrit leur date. Les uns frais et saignants encore, les autres à peine cicatrisés, témoignaient que ces malheureux recevaient des corrections à peu près quotidiennes. Je me vis forcé de subir le spectacle de ce supplice. Un noir, tenté par l'occasion, venait de dérober une poignée de figues sèches dans une caisse entr'ouverte, et trente coups de rotin devaient lui faire expier sa gourmandise. Le patient résigné vint se placer sous les verges du commandeur, espèce de chef sectionnaire, esclave comme ses subordonnés, mais investi de la confiance du maître. Un noir est toujours en costume pour subir le rotin. A part une espèce de bandage qui lui couvre les parties sexuelles, il est complétement nu. Le coupable présenta donc au commandeur ses larges et musculeuses épaules, et l'exécuteur frappa. A chaque coup, c'étaient des contorsions horribles, et vers la fin surtout, quand le rotin frappa sur les chairs vives, le noir poussa des hurlements. J'étais indigné, quand Verger m'entraîna : « Vas-tu faire comme ce philanthrope qui a failli nous révolutionner la colonie? me dit-il. En deux mots, voici toute la question. Sans les noirs, point de colonies;

sans le rotin, point de noirs. Il ne faut pas sortir de là. Ce n'est ni toi ni moi qui résoudrons le problème. A Port-Louis, ce n'est rien; mais tu verras dans les habitations du S. O. C'est là que les planteurs sont durs. »

Cette thèse philanthropique nous avait conduits loin : nous étions encore sur le même sujet après avoir visité tour à tour les chantiers, l'église, la jolie fontaine du port, quand nous nous trouvâmes devant un café qui fait face à la salle de spectacle. « Entrons, me dit Verger ; aussi bien, il est temps de mettre fin à une discussion trop longue. » Là, nous rencontrâmes une foule de jeunes créoles fumant, jouant au billard; tous d'une grâce et d'une gaieté parfaites, de manières aisées et nonchalantes, d'une mise où le plus grand luxe n'était que de la propreté. On rit beaucoup; on causa de la France et de Paris surtout, ce centre d'active impulsion, qui va rayonner si loin. J'étais là depuis deux heures à peine que déjà je comptais trente amis à l'île de France. L'un voulait m'entraîner à dîner, l'autre au bal ; celui-ci avait un palanquin à la porte pour me conduire à son habitation ; celui-là une yole avec ses rameurs pour une fête en rade ; c'était à en être confus. Enfin mon hôte prit un parti décisif : me poussant par les deux épaules, il me jeta hors du café.

La nuit arrivait, et avec elle Port-Louis prenait une autre physionomie. Les nègres travailleurs avaient cessé leur chant monotone; les uns, accroupis en cercle à l'angle des rues, terminaient leur frugal repas de brèdes, de maïs ou de manioc; les autres se pressaient à la porte des vendeurs d'arack pour y boire leur petit verre sur le comptoir. L'arack est le rhum des nègres; on l'obtient aussi de la fermentation de la canne à sucre. Dans un coin du Champ-de-Mars, une bande d'esclaves s'était groupée en rond. Nous nous approchâmes. « C'est une *Chéga*, une danse mozambique, » me dit mon ami. La fête commença. Élevé sur une espèce de tertre, un vieux Cafre, aux cheveux gris, aux yeux sanguinolents, plaça entre ses jambes une espèce de tambour sur lequel il frappait avec ses poignets. Près de lui, un second musicien mettait en jeu un singulier *harmonica*, composé d'un simple fil d'archal tendu sur un bâton, et en tirait des sons aigres avec une baguette. Puis, cinq ou six voix entonnèrent un chant africain, doux, traînant, mélancolique. En même temps, un nègre et une négresse s'élancèrent demi-nus. Leurs premières passes furent sans caractère; ils s'approchaient l'un de l'autre, mollement, avec insouciance. puis s'éloignaient en pirouettant sur eux-mêmes. Mais peu à peu, comme si un magnétisme graduel eût agi sur leurs sens, ces visages ternes et mous devinrent expressifs. C'était d'abord la première phase d'une passion; la langueur dans les traits, le geste timide et insinuant; puis, quand le charme avait agi, par degrés toute cette pudeur s'en allait; l'attitude devenait moins décente, les mouvements plus lascifs, les poses plus licencieuses. La musique suivait cette progression. Dans le dernier paroxysme, quand le couple danseur se rapprocha au point que les genoux claquèrent l'un contre l'autre, que les haleines se confondirent, ce fut parmi cette foule d'esclaves une ivresse convulsive, des trépignements, des cris

et des contorsions. La contagion des postures avait gagné les spectateurs. La place n'était plus tenable : nous partîmes, et, traversant de nouveau la ville, nous la trouvâmes resplendissante de lumières dans ses rues marchandes. Des magasins de soieries et de joaillerie, des cafés, des boutiques de confiseurs, de liquoristes, déployaient leurs brillants étalages le long des rues qui avoisinent le port. C'était mieux que dans nos villes de province, et ce quartier n'eût pas déparé une capitale.

Le lendemain, pour la première fois, j'assistai à un repas servi avec tout le luxe créole. La femme de mon ami y avait mis un amour-propre de mulâtresse. Ce fut une profusion de vaisselle plate et de porcelaine de Chine, un pêle-mêle de vins exquis, un luxe de nègres et de négresses, attentifs à épargner aux convives jusqu'à la fatigue d'un geste. Tous ces esclaves, hommes et femmes, étaient de figure agréable; on eût dit que la maîtresse du logis les avait choisis un à un. Au-dessus de la table dominait une espèce d'éventail fait de feuilles de latanier, et qui, ébranlé d'une manière constante et uniforme, maintenait de la fraîcheur dans l'air et chassait les insectes incommodes. Malgré soi, on se laissait aller à la séduction de cette vie somptueuse et sybarite. A travers les treillages, se tamisait une brise déjà tempérée par des bosquets d'acacias et de palmiers; l'eau, déposée dans des bardaques réfrigérantes, en sortait limpide et fraîche comme de la glace; enfin, autour d'une table chargée de fleurs et de mets, quelques convives amis du maître de la maison et quelques ravissantes mulâtresses complétaient le gracieux ensemble du tableau. Notre hôtesse avait voulu me faire goûter la cuisine créole. D'abord parut le plat obligé de brèdes, espèce de morelles accommodées avec du petit salé : puis le kary classique des colonies, que nos restaurateurs parisiens ont dénaturé. Le vrai *kary*, le riz au piment, a des abords rudes pour les expérimentateurs. Il vous saisit à la gorge, vous brûle le palais, vous arrache l'épiderme ; mais on s'y habitue ensuite, et l'usage d'un pareil tonique est efficace sous un ciel où la fibre, toujours molle et détendue, a besoin d'un réactif contre la transpiration. Ensuite vint le gros du festin, avec un luxe de service, un abus de sucreries, une prodigalité de dessert dont on ne peut se faire une idée. J'y goûtai les fruits succulents qui abondent à l'île de France, la mangue, la banane, l'ananas, mêlés aux plus belles variétés de notre Europe. Nous ne quittâmes la table que pour nous rendre au théâtre, où une loge nous attendait.

Construite en bois, la salle de Port-Louis est d'une ordonnance mesquine. La troupe de comédiens français qui l'exploite se partage entre l'île de France et l'île Bourbon. Au moment où je débarquai, cette salle était devenue une arène politique, où les colons se repaissaient d'allusions contre la nation anglaise. Toute la jeunesse créole s'y donnait rendez-vous, tantôt pour applaudir avec fureur les scènes où notre orgueil national était caressé, tantôt pour provoquer et insulter les officiers de la garnison. Il en résultait un tapage à ébranler les voûtes, des cris, des trépignements de pieds, des hourras, des sifflets, des

menaces de tout genre. Le rideau tomba sur ce vacarme, qui ne finit même pas avec la représentation.

J'étais destiné, dans ma courte station à Port-Louis, à passer d'une fête à l'autre. J'assistai d'abord à un banquet de maçons, puis à une réunion chantante, et enfin à un bal au palais du gouvernement, dont lady Colleville fit les honneurs avec une rare affabilité. De vastes salons fourmillaient d'élégantes danseuses, toutes en blanc, satin, mousseline ou gaze, avec des fleurs ou des diamants dans les cheveux. Ces femmes avaient en général les traits réguliers et expressifs, la taille svelte et gracieuse, le port plein de nonchalance et de majesté. Des filles de douze à treize ans étaient aussi développées que nos Européennes à dix-huit. Une fois cette première jeunesse passée, l'âge ne glisse pas sur elles sans laisser de profondes traces. A vingt ans déjà leur teint a perdu ses couleurs; à trente ans, leur beauté n'est plus qu'un souvenir. Les hommes ne sont pas à l'abri de cette vieillesse précoce.

Malgré mon désir de prolonger ma halte dans cette ville, il ne me restait que deux jours, deux jours que j'avais destinés à une tournée dans les habitations. Outre Port-Louis, l'île de France, dans sa circonférence de quarante-cinq lieues, compte onze quartiers, les Pamplemousses, la Poudre-d'Or, Flac, la rivière des Remparts, les Trois-Ilots, le Grand-Port, la Savane, le quartier Militaire, Moka, les plaines Wilhems, les plaines Saint-Pierre. Ne pouvant tout voir, je m'attachai aux sites les plus curieux; et mon ami, toute affaire cessante, voulut m'accompagner.

Le lendemain, au point du jour, nous étions en route pour les Pamplemousses. Les Pamplemousses! Que de poésie dans ce mot pour un Européen! J'y allai plein de mes jeunes souvenirs littéraires, j'y allai comme un croyant à la Mecque, espérant retrouver là tout mon Bernardin de Saint-Pierre, mon Paul et ma Virginie, sur qui j'avais tant pleuré; reconnaître les torrents qu'ils avaient franchis, embrasser leur bon vieux nègre, causer d'eux avec le pasteur. Mon ami riait, prévoyant le dénouement. Quand les noirs s'arrêtèrent : « Eh bien! lui dis-je, qu'as-tu donc? — Nous y sommes, répliqua-t-il, je descends. — Nous y sommes! » A ce mot, toute la fantasmagorie se dissipa. Quelques mauvaises cases à nègres, un sol maigre, trois ou quatre bouquets de cocotiers, et au fond une masure. « Voilà l'église des Pamplemousses, ajouta-t-il en me la montrant. — O mécompte! ceci l'église des Pamplemousses, ceci le temple si romanesque, si beau, si recueilli, de Bernardin? Et où est l'allée des bambous qui y conduit? où sont les tertres de verdure? et ses eaux? » Je voulais rebrousser chemin; mais il me calma, et m'entraînant par un sentier, il me conduisit au jardin du Gouvernement. J'y pris ma revanche. Dans ce local ont été réunis à grands frais les arbres les plus rares de l'Inde et de toutes les contrées intertropicales. De longues allées de palmiers le coupent dans tous les sens, des canaux d'eau courante le vivifient. L'Asie, Java, Sumatra, Taïti, les Canaries, les Açores, l'Amérique, l'Arabie, tout a fourni des représentants à ce congrès de végétaux.

Rouargue frères del. et sc.

LES PAMPLEMOUSSES. ILE DE FRANCE.

Ma seconde journée, mieux remplie encore et plus fatigante, me conduisit aux plaines de Moka et de Wilhems par la rampe du Pouce. Au lever du soleil nous traversions la pelouse du Champ-de-Mars, et nous saluions au delà d'un petit bois un monument élevé à la mémoire du général Malartic, ancien gouverneur de l'île. Vue de sa base, la montagne du Pouce permet de détailler les divers mornes qui la composent et au centre desquels s'élève le piton d'où son nom lui est venu. Nous commençâmes alors à gravir un sentier creusé dans le roc vif; nous reposant de coude en coude pour admirer la scène imposante qui se déroulait devant nous; les rues de Port-Louis à nos pieds, à droite les Pamplemousses, à gauche la grande rivière, puis ces mille et un détails qui échappent à l'analyse; les mâts qui sortaient de l'eau comme un faisceau de piques; les hauts palmiers, les calebassiers, qui s'arrondissaient en parasols; et près de nous des ruisseaux qui semblaient pressés d'aller se mêler à ce magnifique paysage. Plus haut, commence un autre genre de beautés : tout le système géographique de l'île, tous ses mouvements de terrain; la montagne Longue qui est l'arête la plus haute de ce système au N. N. E.; le morne de la Découverte, le morne des Deux-Mamelles, Peter-Bot, le Piton, la montagne du Rempart, celle du Corps de Garde et une foule d'autres mamelons qui semblent s'adosser les uns aux autres, offraient matière à de nombreux relèvements. Au-dessus de nos têtes et autour de nous poussaient des forêts d'arbres entrelacés de lianes sarmenteuses qui produisent les effets les plus bizarres. Tantôt élancées de la base du tronc, elles tournent en spirale et figurent d'énormes serpents; tantôt descendues des branches, elles vont à terre comme des cordages, y prennent racine, puis remontent en siphons et s'arrondissent en arcs de verdure. A ces hauteurs peu battues abonde l'espèce de singes qu'on nomme les singes verts, animaux à la queue traînante, à la grosse tête chevelue. Les uns, assis gravement sur l'aiguille d'un roc, nous regardaient passer à distance; les autres, se balançant aux tiges des lianes, y exécutaient les plus étonnantes évolutions. A l'aspect de cette bande d'animaux, nos nègres se mirent à échanger avec eux des grimaces horribles.

Les planteurs, pour qui les singes sont un fléau, leur font une guerre continuelle; mais ces maraudeurs s'en vengent en dévastant des champs entiers de maïs et de bananes. Quand ils sont surpris, ils ne lâchent pas leur proie : ils fuient en l'emportant sous chaque bras, et les femelles chargent en outre sur leur dos leurs petits, qu'elles n'abandonnent jamais. Dans ces jours d'expédition aventureuse, les singes ne procèdent jamais isolément; ils vont par bandes et placent des vedettes sur les hauteurs. Ces vedettes épient au loin et signalent le danger par un cri aigu. A cette alerte, toute la troupe se reforme, s'enfuit au cœur du bois, et s'abrite dans des creux impénétrables. Souvent le champ de bataille garde quelque victime, et le plomb des planteurs atteint un individu de la bande; mais la vie est si dure chez ces animaux, qu'il est rare de les voir tomber sur place. Blessés, ils se blottissent dans un taillis, d'où leurs camarades viennent les retirer quand le chasseur s'est éloigné.

Comme je n'étais pas d'humeur guerroyante, j'aurais passé sans mot dire à côté de cette troupe de singes, quand l'un d'eux s'avisa de commencer les hostilités en nous décochant un fragment de roche, et les autres par imitation firent pleuvoir sur nous une grêle de pierres. Fort de mon droit de légitime défense, j'ajustai alors le plus proche de nos agresseurs, et quelques grains de plomb l'atteignirent sans doute, car il me riposta par la plus épouvantable grimace, se frottant convulsivement les cuisses, montrant ses dents à nu jusqu'à la racine et les faisant claquer les unes contre les autres. A la détonation, les singes groupés sur les arbres voisins se dressèrent sur leurs deux pieds, croisèrent leurs bras sur la poitrine comme pour se tâter; puis, après quelques secondes d'immobilité, prirent leur élan et sautèrent de branche en branche jusqu'à ce qu'ils fussent tout à fait hors de vue.

Bientôt, par le travers d'une clairière qui contournait la montagne, nous aperçûmes dans le lointain les plaines de Wilhems, au bout desquelles, comme un filet d'argent, serpentait la rivière de Moka. Quelques heures de route nous conduisirent à ce magnifique plateau couvert de riches plantations et de fabriques élégantes. Le bambou est très-abondant dans ces parages, et les colons de l'île de France varient à l'infini l'emploi de ce roseau gigantesque, qui monte jusqu'à une hauteur de 60 pieds.

Le bassin de Moka est le quartier de l'île le mieux abrité contre la violence des vents. Aussi la végétation y est-elle plus belle et la récolte plus sûre que partout ailleurs. C'est dans ce rayon que se trouve la maison de campagne du gouverneur. On y arrive par un pittoresque chemin que traverse la rivière du Mesnil, sur laquelle un pont a été récemment jeté. Non loin de là se trouve la grande cascade du Réduit, d'où l'eau se précipite en vaste nappe d'argent d'une hauteur perpendiculaire de 120 pieds. Le paysage qui entoure cette chute d'eau est d'un effet merveilleux. Au milieu des fougères, des nopals et de vigoureux aloès, grandissent des arbres gigantesques, le bois de natte, le vaquois, le tackamaka et le bois de fer. D'espace en espace un barrage de rochers arrête la rivière; stagnante alors elle forme de larges bassins, jusqu'à ce que, débordant le niveau de l'obstacle, elle reprenne son cours.

La campagne du gouverneur, le Réduit, se trouve placée dans une presqu'île de rocs volcaniques, sur un plateau étroit et élevé, et au confluent de deux torrents qui roulent plutôt qu'ils ne descendent de la montagne. L'aspect sauvage du lieu lui a fait donner le nom de *Bout du monde*. Sur cette base de lave quelques pieds de terre rougeâtre suffisent pour nourrir la plus belle végétation. La maison de campagne est plus longue que large, à un seul étage, et bâtie en bois comme toutes celles de la colonie. L'ameublement n'est pas somptueux, mais il est commode contre les chaleurs : tiré presque entièrement de la Chine, le bambou en fait tous les frais. Les meubles de l'Europe résisteraient difficilement au vent sec qui règne de mai en septembre, et encore moins à l'humidité chaude, inséparable de la saison des pluies. Au retour, nous passâmes à travers des plantations de

cannes, parsemées de blocs énormes. Tout le sol de l'île présente les mêmes accidents; on assure qu'il n'y aurait aucun avantage à le déblayer de ces masses basaltiques, qui servent à contenir le terrain et à rompre la force des ouragans.

Ainsi, tantôt à pied, tantôt sur des montures, nous arrivâmes devant l'habitation de M. L***, riche planteur qui faisait valoir par lui-même sa propriété des plaines de Wilhems. Une belle étendue de terrain, trois cents nègres, et une des meilleures sucreries de l'île, tel était le capital de M. L***, arrivé à Port-Louis depuis dix années seulement. Il nous reçut à bras ouverts, et fit disposer pour nous ses deux plus jolis *bancalangs* (pavillons). A peine rafraîchis, il fallut, nous prêtant à sa petite vanité de propriétaire, visiter tout avec lui, d'abord son logement de maître, le camp des nègres, où ils sont classés sous la verge d'un commandeur; ensuite les ateliers de travail, les magasins où s'entassent les récoltes, les cuisines, l'hôpital et la lingerie. La sucrerie, alors en activité de fabrication, nous intéressa longtemps. Des nègres revenaient des champs, chargés d'énormes brassées de cannes, et les déposaient près d'une meule qu'un cours d'eau mettait en mouvement. Le suc exprimé coulait au sein de réservoirs, d'où on le transvasait dans de grandes chaudières, chauffées à grand feu, pour la cuisson. Au bout d'un temps calculé, la clairée se coulait dans de grandes formes, destinées à la cristallisation du sucre, et quand la matière se trouvait coagulée, on la jetait sur une terrasse bien plane, où l'action de l'air et du soleil la blanchissait et lui donnait du grain. Devant la fabrique s'empilaient les *bagasses*, résidu des cannes qui avaient passé sous la meule. Elles devaient servir à la fabrication du tafia et de l'arack. M. L*** nous expliqua tous ses procédés d'épuration et de cuisson. De la sucrerie, il nous fit passer dans ses champs de maïs et de manioc, et dans ses plants de girofliers et de muscadiers. Pour rentrer à l'habitation, où nous rappelait le repas du soir, il fallut traverser de nouveau le camp des nègres, et nous les vîmes tous accroupis sur le seuil de leurs cases, dévorant leurs rations de manioc. Ces esclaves étaient robustes et dispos; les femmes, à demi nues comme les hommes, avaient des formes plus vigoureuses qu'élégantes. Toute cette population logeait, couchait là, presque pêle-mêle. Il y avait bien, entre noirs, des mariages pour la forme, mais dans la nuit il se passait des choses étranges, tantôt en trocs volontaires, tantôt en infidélités sans nombre, d'où résultaient des scènes plutôt comiques que sérieuses. Les races noires, avec leur sang brûlé par le soleil, sont en général ardentes et passionnées. Mais, hommes et femmes, l'abus du plaisir les énerve de bonne heure et les destine à une caducité précoce. Il est rare qu'un nègre ou une négresse d'habitation vive au delà de cinquante ans.

Tout me plaisait à l'île de France, climat, mœurs, habitants, et je n'y avais jusqu'alors trouvé que deux ennemis, les kakerlats et les moustiques. Le kakerlat ou kankrelat (*Blatta americana*) est un insecte vorace et fétide qui multiplie à l'infini, et qui, sans être dangereux, ronge et écorne tout, se glisse dans les balles de jonc, pullule dans les magasins et dans les boiseries des maisons de l'île de France. Rien n'échappe à sa voracité, meubles, linge, habits, provisions;

c'est un véritable fléau. Quant aux moustiques, moins hideux et moins dégoûtants, ils sont plus incommodes à cause de leurs cuisantes piqûres. Les nouveaux débarqués sont l'objet des préférences de ces moucherons; ils bourdonnent autour d'eux, les harcèlent, les piquent, et il en résulte souvent des plaies à la figure et aux mains. Leur poursuite est si incessante et si acharnée, que la nuit tout sommeil serait impossible si de vastes rideaux de mousseline n'entouraient pas les lits; encore a-t-on de la peine à se faire à un bourdonnement sourd qui gronde comme une menace continuelle aux oreilles de l'Européen. Les créoles sont moins sensibles aux attaques des moustiques.

A mon arrivée j'avais communiqué mon itinéraire à mon ami; je voulais aller à Madagascar par Bourbon. « C'est bien, m'avait-il répondu; ne t'inquiète de rien; c'est mon affaire. » Et depuis, je n'avais plus soufflé mot. Cependant, à notre retour de l'habitation de M. L***, je rompis le silence. « Viens avec moi, me dit mon hôte; » et il me conduisit au café. Un jeune homme s'y trouvait, d'agréable et noble figure, portant dans ses traits une expression indéfinissable d'énergie et de douceur. Son teint était pâle, un peu hâlé seulement, ses cheveux noirs et lisses, ses yeux bleus. Je ne sais pourquoi, mais cette physionomie, au premier abord, m'inspira plus de répugnance que de sympathie. « Capitaine George, lui dit-il, voici votre passager pour Tamatave. — C'est bien, répliqua le jeune homme en attachant sur moi son regard fixe; demain matin, à quatre heures, *le Soleil* dérape. — Nous serons prêts, capitaine. » Et, après cette courte entrevue, Verger m'entraîna. « Viens, me dit-il, nous n'avons pas de temps à perdre; tes emplettes à faire, tes bagages à mettre en ordre d'ici à demain. Viens. — Quel est donc ce capitaine George? lui dis-je. — Un excellent marin, un fameux caboteur. — Et quel commerce fait-il? — Ah! quel commerce? Pardieu! tous les commerces : commerce de bêtes à laine, commerce de bêtes à cornes. » Je me tus, mais tout cela me semblait louche. La figure toute fantastique du capitaine George cadrait mal avec un chargement de bœufs. Je suivis Verger machinalement.

Cette fois il me fit passer en revue les vastes magasins de l'Entrepôt, où s'empilaient les cargaisons de l'Europe et de l'Inde. On y voyait des barriques de vin par trente et quarante mille; des pyramides de soieries, des montagnes d'indigo, de thé, de nankin. Ici on roulait des tonneaux; là on pesait des caisses; ailleurs on réglait des factures soit avec des piastres fortes, soit avec le papier-monnaie qui a cours dans la colonie.

« Voilà un commerce florissant, dis-je à Verger. — Moins qu'on le croirait, mon cher. Il y a des haillons sous ces paillettes d'or. Port-Louis est exploité, vois-tu, par une race de brocanteurs qu'on a surnommés *baniants*, dépisteurs de petites affaires, fraudeurs de marchandises, détrousseurs des nouveaux débarqués qui ne savent pas se défendre. A l'arrivée d'un navire la grande comédie se joue. De ce qu'il porte, nul ne veut; tous demandent à grands cris ce qu'il ne porte pas. En fait de commerce, mon ami, il n'y a ici que du tripotage. Dans les premières années de la paix, l'île de France fut l'*el-Dorado* des chercheurs de

fortune; on y afflua des quatre points cardinaux; on y vint avec des pacotilles de toutes les sortes; pacotilles de marchandises et pacotilles d'hommes. Dans les premières années, comme il y avait pénurie de tout, les chances furent belles; mais peu à peu on regorgea de monde et de denrées. Il y eut plus de spéculateurs que d'affaires, et la réaction arriva. Le sucre était, de tous les produits de l'île, le plus demandé et le plus lucratif; on rasa les caliers pour planter des cannes. Alors et peu à peu le sucre baissa jusqu'à ne pas produire les frais de manutention, et il fallut se retourner vers d'autres cultures. A Port-Louis, un autre vertige s'emparait des esprits. Avec les premiers bénéfices était venu le goût du luxe; au lieu des anciennes habitations, simples mais commodes, on bâtit des palais; au lieu de modestes palanquins, on voulut des voitures et des chevaux de luxe. Les bals, les soirées, les thés somptueux, prirent le dessus sur les habitudes bourgeoises des créoles. On faisait assaut de fêtes et de festins, car l'usage était alors de mesurer le crédit et la fortune d'un homme sur le train de sa maison. Que résulta-t-il de tant de folies? des faillites, des pertes irréparables pour les négociants honnêtes, des prétextes de bilan pour les fripons. Depuis cette débâcle, la colonie a eu de la peine à relever son crédit au dehors. Les armateurs étrangers y ont été victimés de toutes les façons, par la baisse des prix, par les banqueroutes, par l'exagération des denrées et de la main-d'œuvre. Un séjour de trois mois à Port-Louis pour un navire, c'est une ruine. Il n'y a pas de bénéfice d'armement qui y résiste, pas de prix de nolis qui le compense. Ce qui est pis encore, c'est que notre commerce n'a pas de caractère précis : il est français par les sympathies et les souvenirs; anglais par la force et par les convenances. Nos créoles demandent des articles parisiens, et l'exagération des tarifs nous empêche de les fournir. Il faut tromper, maquignonner, ou se ruiner.

« Quelque jour pourtant nos affaires reprendront une allure plus déterminée : la situation de l'île de France, son admirable port, son sol fertile, l'emporteront sur les sottises des hommes. La nature a tout fait pour nous; il s'agit seulement de ne pas gaspiller ses œuvres. Ici peuvent aboutir les jonques chinoises, les bateaux pontés de Manille, les *ships* de la compagnie des Indes, les caïques de l'Arabie, qui viendraient échanger les denrées asiatiques contre les chargements européens. Qu'on fasse de l'île de France un port franc, un bazar neutre, et l'équilibre est rétabli, et l'âge d'or commercial naîtra sur un petit point de l'Océan indien. »

J'avais laissé parler Verger; et peu à peu cet homme, se sentant sur son terrain, s'était échauffé, s'était grandi jusqu'à l'enthousiasme. Rentré dans mon pavillon, je mis en note cet entretien. Pauvre Verger! de longtemps encore il ne verra réaliser son utopie de port franc! C'est trop beau pour que la diplomatie s'y prête. Le soir il fallut dire adieu à cet excellent ami, qui encombra mon portefeuille de lettres de recommandation; embrasser mon aimable hôtesse, qui avait presque les larmes aux yeux, et employer la nuit à quelques apprêts de voyage. A trois heures du matin j'étais à bord.

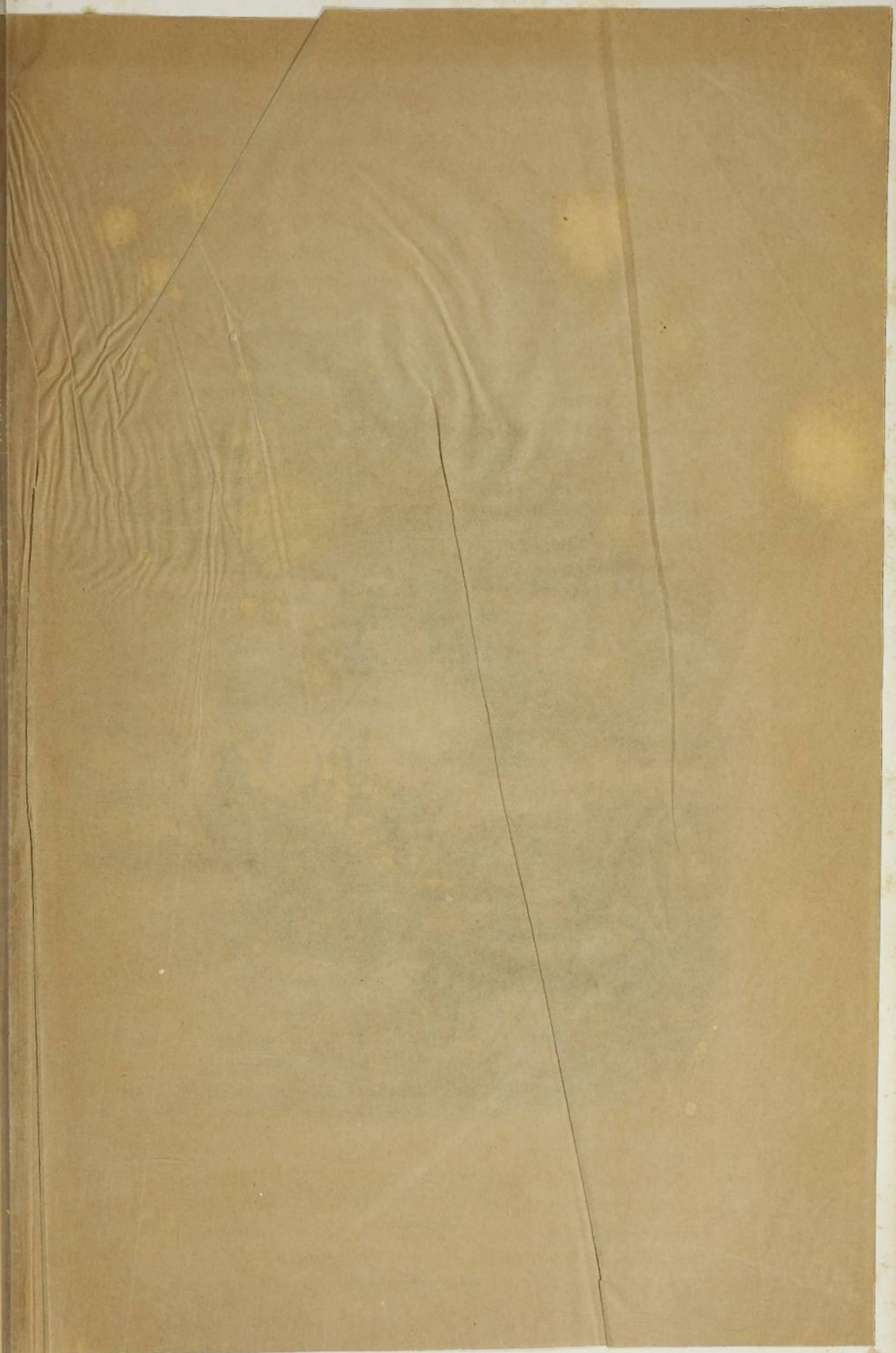
Le plus profond silence y régnait. Un mousse et un matelot hissèrent mes malles, et me firent descendre dans la chambre, où je m'endormis sur un canapé de bambou. Il était neuf heures quand je me réveillai, et, au frémissement du navire, je reconnus que nous étions à la voile. Des armes de toute espèce garnissaient la petite chambre où je me trouvais alors; cet appareil, un peu martial pour un transport de bœufs, réveilla toutes mes défiances. Monté sur le pont, elles redoublèrent : mon caboteur était une goëlette svelte et haut mâtée, chargée de toile, et filant sur l'eau comme un corsaire : quarante gaillards, à mine rébarbative, encombraient son plancher, et à cheval sur le couronnement, le capitaine George, le cigare à la bouche et le chapeau de paille rabattu sur les yeux, avait l'air d'épier le moment de se mettre en colère. « Diable de Verger! » me disais-je, quand le jeune homme vint vers moi, et avec le plus gracieux sourire : « Monsieur, vous êtes chez vous ici : commandez les pilotins, les mousses, le cuisinier, tout est à vos ordres. Excusez-moi seulement si je vous laisse seul; les soins de la manœuvre... » C'était une excuse : le navire était orienté, la brise était faite, il n'y avait plus qu'à laisser courir; mais je compris que cet homme craignait mes questions, et je me résignai. « Diantre! ajoutai-je pour me rassurer, Verger ne m'aurait pas envoyé dans un coupe-gorge! » Pendant ces petits incidents, nous gagnions du chemin; l'île de France s'abaissait derrière nous, et les hauts volcans de Bourbon grandissaient à vue d'œil. A sept heures du soir, nous laissions tomber l'ancre dans la rade de Saint-Denis. Tout le long de la côte de Sainte-Susanne, nous avions vu se dérouler devant nous des bosquets de girofliers, des bois de caliers, des champs de cannes à sucre, et, sur la plage, nous pouvions même compter les noirs qui regagnaient leurs cases après le travail du jour.

CHAPITRE X.

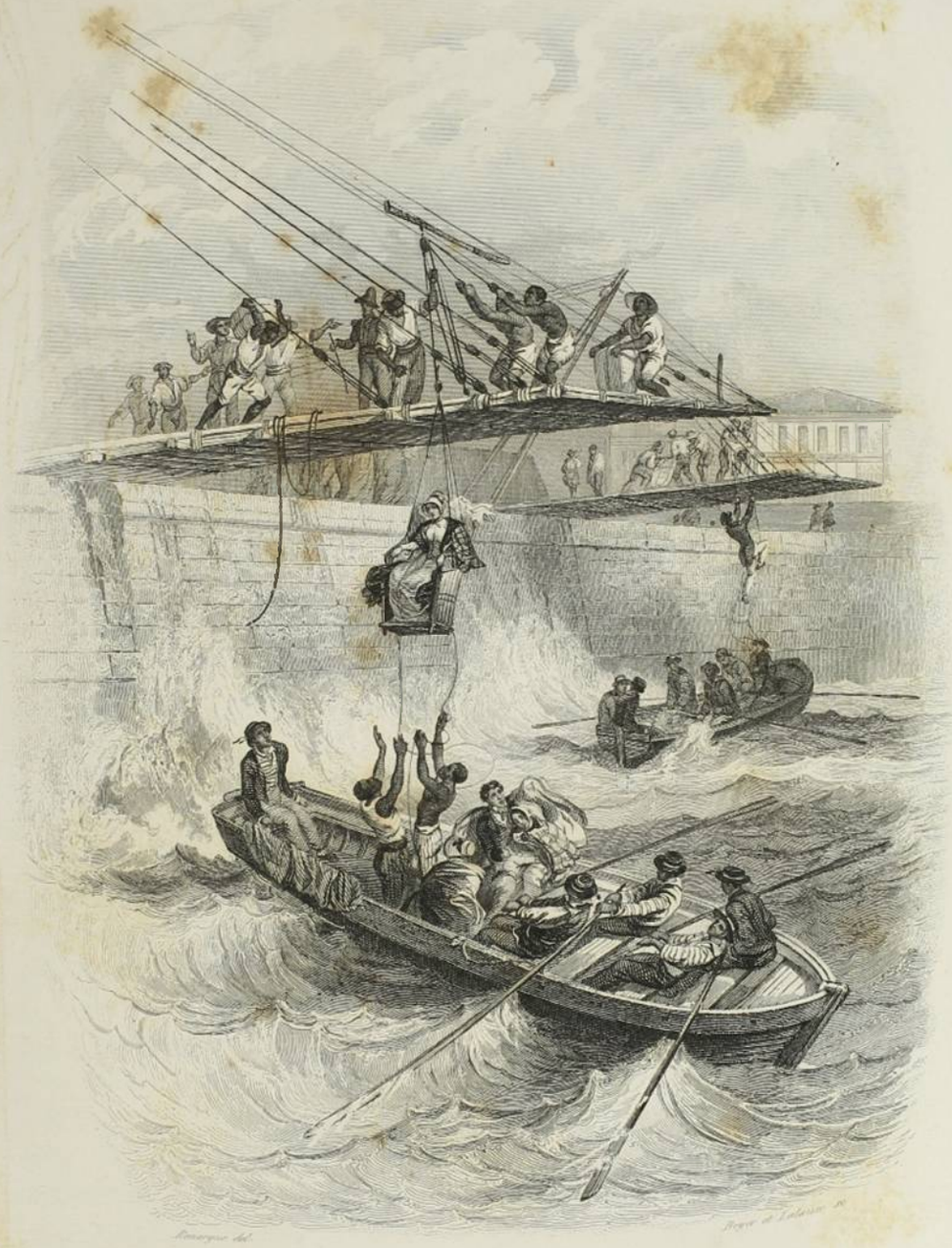
ILE BOURBON.

Vu de la rade, Saint-Denis se présente sur un amphithéâtre de rocs, flanqué à sa droite de la côte qui pend vers Sainte-Susanne, et à sa gauche d'une haute et longue muraille basaltique dont le pied baigne dans la mer et qui finit brusquement devant le golfe de Saint-Paul. Les maisons de Saint-Denis, disséminées sur un plateau, blanchissent au milieu de bouquets de cocotiers, et plus loin une vaste anfractuosité dessine le cours du ravin que l'on nomme la rivière de Saint-Denis. Un lit de cailloux ou *galets* signale l'embouchure de cette rivière.

Le capitaine George me donna trois jours pour voir l'île, trois jours qui, sans doute, devaient aussi profiter à ses impénétrables affaires. Le lendemain matin, une pirogue m'attendait avec deux noirs : je m'embarquai, et quand j'approchai de la grève, à la vue de cette mer qui se brisait sur les galets, de cette houle courte et brusque, je ne savais comment je toucherais terre sans me mouiller. Je



Imp.ie F. Chardonneau 80 r. Hautefeuille, Paris



DÉBARCADÈRE DE S^T DENIS

(ILE BOURBON)

Publié par Furne à Paris.

Imp^ie F. Chardonnaud, 8 r. Hautefeuille, Paris

regardai avec surprise une espèce de débarcadère au-dessous duquel les chaloupes venaient se placer. Là, ballottées par la vague, elles confiaient leurs marchandises et leurs passagers au jeu d'une grue qui les hissait sur un pont volant bâti sur pilotis, et aventuré à une vingtaine de toises dans la mer.

A plusieurs reprises, on a bien essayé d'améliorer la rade ouverte de Saint-Denis, au moyen d'un môle. Le gouverneur Labourdonnais ordonna le premier de grands travaux que ruinèrent les premiers ras de marée; et, tout récemment encore, une jetée avait été construite, forte en apparence et encaissant une crique artificielle. Mais l'œuvre de notre siècle n'a pas tenu plus longtemps que celle du siècle dernier. Habituée à tourner sans obstacle autour des côtes arrondies de Bourbon, la mer emporta, dans l'ouragan qui suivit, et le môle et tous les navires qui s'étaient fiés à sa protection. Depuis lors, les mouvements convulsifs des eaux ont arraché jusqu'à la base de cette digue, et il n'en est résulté qu'une ligne de récifs de plus aux abords du débarcadère.

Tout en examinant cette côte ingrate, j'allais vers elle, secoué par la lame, et obligé de me cramponner au bordage de ma pirogue. Un instant le flot avait l'air de nous pousser vers la plage avec la rapidité d'une flèche; mais le retour du ressac nous ramenait de nouveau vers la pleine mer. Enfin mes deux nègres sautèrent à l'eau; ils échouèrent leur embarcation sur les galets, et l'un d'eux me chargea sur ses épaules pour me déposer à terre.

Je ne tardai pas à comprendre pourquoi les Anglais, à qui il avait tant importé de conserver l'île de France, ne s'étaient guère mis en souci de garder Bourbon, qu'ils auraient pu se faire adjuger également dans le grand pillage de 1814. L'île de France, toute dentelée de petits golfes, avec son Port-Louis, et son Grand-Port qui le suppléerait au besoin, était une station sûre, un point de relâche propice aux navires. Bourbon n'était qu'une côte ouverte, battue par la vague, dévastée par le vent et célèbre seulement par d'épouvantables sinistres. Si, aujourd'hui encore, après dix-huit années de paix, on établissait d'une part les avantages de cette possession, de l'autre les pertes auxquelles elle nous expose, il est à croire que la balance ne serait pas en faveur d'un plus long patronage.

L'île Bourbon avec l'île de France, et les îlots de Rodrigue et de Corgados, forment l'archipel des Mascareignes, du nom du Portugais *Mascarenhas* qui le découvrit. « L'île Bourbon, dit M. Bory de Saint-Vincent, semble composée tout entière de deux montagnes volcaniques. Dans la partie méridionale, les feux souterrains exercent encore leurs ravages; dans celle du N. qui est bien plus vaste, les éruptions volcaniques qui l'ont jadis bouleversée ne s'y font plus ressentir; des espèces de bassins ou de vallons, des rivières rapides cernées par des remparts perpendiculaires, des monticules jetés dans ces vallons, dont ils embarrassent le cours; des prismes basaltiques souvent disposés, comme dans l'île de Staffa, en colonnes régulières; des couches des laves les plus variées, des fissures profondes, des indices d'un fracassement général, tout rappelle d'anciennes et terribles révolutions physiques. La plage étroite, interrompue en quelques

endroits, n'est composée, comme à Ténériffe, que de galets basaltiques ou d'autres laves roulées : ces galets sont entraînés à la mer par des pluies. On ne trouve nulle part de vrais sables : ce qu'on désigne improprement par ce nom est un composé de débris calcaires et de corps marins, jetés au rivage par les vagues, ou présente en petit la collection de toutes les laves de l'île, que le roulement des flots a réduites en parcelles arrondies très-petites, d'un aspect bleuâtre et ardoisé. »

L'île Bourbon a été divisée par ses habitants en deux parties distinctes : la partie *du vent* et la partie *sous le vent*. Entre ces deux régions littorales s'élève le Pays-Brûlé, partie haute et volcanique de l'île, région froide et moins productive que signalent le Piton-aux-Neiges, le morne des Salazes, la haute plaine des Chicots, et une foule de pics et de plateaux secondaires. La partie du vent est la plus riante de Bourbon ; celle sous le vent passe pour la plus riche, quoique moins arrosée. La première qui va en pente douce de la mer jusqu'au centre de l'île, tempérée par des brises continuelles et cultivée avec soin, se rapproche un peu, par l'aspect, de nos provinces méridionales. Des champs d'épis qui tremblent au vent, des bosquets de girofliers à l'odeur suave, des forêts de cafiers, des plaines de cannes à sucre, varient un paysage à la fois riche et fécond. On a remarqué néanmoins que dans tout ce littoral de l'île, souvent battu par la tempête qui l'arrose d'une pluie salée, les produits, comme le sucre et le café, prennent une saveur alcaline qui ne se reproduit pas dans les denrées recueillies sous le vent. Saint-Paul et Saint-Leu fournissent des cafés supérieurs à ceux de Saint-Denis et de Sainte-Marie. A Saint-Leu se trouve le grand entrepôt où les propriétaires des terrains sous le vent emmagasinent leurs récoltes.

Quand on visite le Pays-Brûlé, il est aisé de voir que l'île est un produit volcanique. Deux cratères principaux s'y font remarquer ; au nord, celui de la montagne du Gros-Morne, éteint depuis longtemps ; au sud-est, celui du Piton-de-Fournaise qui brûle encore. A diverses reprises, des géologues et des naturalistes ont exploré ces sommets ignivomes. M. Bory de Saint-Vincent les a gravis par trois fois, et la science lui est redevable de leur description complète. Sur le Piton-des-Neiges, solitaire, dépouillé, il aperçut, dans les débris aréniformes des laves, l'empreinte du pied humain. C'était sans doute celui d'un nègre fugitif qui était venu conquérir la liberté dans les dernières limites de notre atmosphère. Quand on quitte la plaine pour les terrains élevés, le cafier, le muscadier, le giroflier, font place au vaquois, arbre précieux dont les feuilles servent à la fabrication des nattes d'emballage, et au chou-palmiste, dont le fruit est recherché sur les tables créoles. A six cents toises commence la région des calumets, espèce de bambou au port majestueux, qui se dresse à soixante pieds du sol comme une flèche de verdure. Au-dessus de cette région, la nature est tout autre. Des buissons seuls parent la roche anfractueuse ; de rigides graminées, de verdoyantes bruyères, quelques humbles mousses, végètent à leur base. A travers toutes ces productions saillissent des quartiers de lave, bleus, gris, rougeâtres,

qui annoncent que la racine de cette verdure s'alimente dans une fournaise.

On évalue la superficie de l'île Bourbon à 170,794 hectares. Sa longueur, du nord au sud, a quatorze lieues, sa largeur neuf ou dix lieues, et sa circonférence près de quarante-huit. L'île a la forme elliptique et renflée d'une écaille de tortue. Les sommités de ses plus hautes montagnes sont couvertes de neiges une partie de l'année : le Piton-des-Neiges a près de 16,000 toises d'élévation. Une foule de petites rivières, guéables pendant l'été et furieuses dans la saison des pluies, descendent des montagnes dans un encaissement de rochers. Longtemps cette île resta inhabitée, même après que les Portugais l'eurent découverte. De Pronis, et Flacourt après lui, en prirent possession en 1653, au nom des rois de France, qui la cédèrent à la Compagnie des Indes jusqu'en 1767. Prise depuis par les Anglais, en 1810, elle nous est revenue à la paix de 1814.

L'introduction du café à Bourbon date de 1718 : les premiers plants en furent tirés d'Arabie, et ils prospérèrent sur ce sol vierge et fecond ; mais en 1806, un violent ouragan ayant détruit une grande partie des caféries, on substitua, en beaucoup d'endroits, à cette culture, celle de la canne à sucre : cette dernière a fait depuis lors des progrès si considérables qu'aujourd'hui la colonie récolte 18,000,000 de kilogrammes de sucre, pour 700,000 kilogrammes de café. Année commune, il entre de deux cents à deux cent cinquante navires de commerce dans les rades de l'île, et presque tous sont français. Le chiffre le plus récent élève les importations à 7,000,000 de francs, et les exportations à plus de 10,000,000. Le commandement supérieur appartient à un gouverneur assisté de trois chefs d'administration, tous envoyés de la métropole ; un conseil privé et un conseil colonial délibèrent et votent le budget intérieur. La justice est administrée par des tribunaux de paix, un tribunal de première instance, une cour royale et deux cours d'assises. Des recensements exacts portent la population à 100,000 individus, dont 28,000 libres et 72,000 esclaves.

A peine débarqué à Saint-Denis, je me présentai chez un des correspondants de mon ami Verger, qui, ne me voyant pas disposé à y faire un long séjour, voulut me servir lui-même de *cicerone* dans un rapide et sommaire examen. Nous partîmes du môle pour monter dans la ville haute, en longeant pendant quelques instants la rivière, dont les bords présentaient de curieux points de vue. Saint-Denis est un véritable bourg, dont l'apparence est triste, morne et négligée. Les quais, si vivants dans toutes les colonies, sont déserts : la seule construction qu'on y voit est un grand hangar appelé *Bancassal*. Du même côté, et à quelque distance d'une batterie, se trouve la maison du gouverneur avec sa partie inférieure en pierre, et le reste en bois. La cour d'entrée donne au bâtiment une apparence bien supérieure à ce qu'elle est en effet. Plus haut, et vers le centre de la ville, apparaissent, entre beaucoup de cases mesquines, quelques maisons en bois, propres et assez jolies, qui bordent les rues non pavées. Vers la gauche de la hauteur, une large allée signale le plus beau quartier de Saint-Denis. Garnie sur ses deux côtés d'élégantes habitations, cette avenue aboutit au Jardin-du-Roi,

vanté par les habitants comme une des merveilles de leur île. Le collége, le palais de justice et l'église complètent la liste des monuments publics de Saint-Denis.

Avec des établissements aussi peu imposants, et mal situé d'ailleurs, il n'est pas étonnant que ce chef-lieu de l'île Bourbon voie sa suprématie mise en question chaque jour. Son rival le plus acharné, Saint-Paul, tient la querelle toujours pendante, et fait valoir contre Saint-Denis sa supériorité de mouillage, d'assiette dans une plaine, d'abri contre les ouragans. Par une de ces fluctuations habituelles dans les choses contestées, un ordre, dernièrement venu de la métropole, avait cherché à trancher le différend par un arbitrage qui attribuait à Saint-Paul la résidence des cours judiciaires, en maintenant le siége des autorités civiles et militaires à Saint-Denis : mais les plaintes de la localité dépossédée ont été si vives, qu'il a fallu rétablir les choses sur l'ancien pied.

Pour se rendre de Saint-Denis à Saint-Paul, on longe, sur le versant de hautes montagnes, un chemin ou plutôt une rampe taillée presque tout entière dans le roc vif. C'est un ouvrage trop magnifique peut-être, trop coûteux surtout pour une colonie qui a besoin de tant d'autres créations plus utiles. Saint-Paul a quelque raison de se dire plus avenant à l'œil que le chef-lieu : de la rade, ce n'est pas ce tableau sauvage et déchiré qu'offrent les monts volcaniques de Saint-Denis; c'est un demi-cercle de mamelons boisés, d'où tombent quelques cascades, et au pied desquels s'étend la ville, avec son canal bordé d'arbres et ses jolies maisons alignées sur la plage. En dehors de toute prévention locale, l'Européen, à première vue, préférera le séjour de Saint-Paul à celui de Saint-Denis.

Dans l'île Bourbon, les concessions de terrains sont très-mal déterminées. Au lieu d'en fixer l'étendue par une mesure donnée, elles spécifient vaguement que les terres, situées entre tels et tels ravins, entre telle partie de la montagne et la mer, forment la propriété d'un tel. Mais rien n'est plus instable que de pareilles lignes de démarcation : ces rivières qui, dans la saison pluvieuse, sont sujettes à changer de lit, ruinent souvent, par leurs débordements, une partie des terres, et causent par ce bouleversement une dépréciation considérable dans les propriétés, sans compter les interminables procès qui en résultent. Pour faire apprécier l'utilité d'une limitation exacte, il suffit de dire que les habitations arpentées et entourées de bornes se paient le double de ce qu'elles valaient avant cette opération.

A l'île Bourbon, comme à l'île de France, la culture des terres pèse entièrement sur les noirs esclaves. On y connaît aussi les diverses races qui peuplent l'île voisine, le Yolof à la taille svelte et pleine de grâce, l'intelligent Malgache et le Mozambique vigoureux ; mais, depuis quelques années, la surveillance de la station maritime a paralysé la traite, et l'on a craint que les habitations ne manquassent de bras. Les colons, privés de nègres africains, demandèrent alors des bras libres à la presqu'île de l'Inde, et M. Laplace rend ainsi compte des résultats qui suivirent cette tentative :

« On trouva, dans les établissements français sur cette côte, des Indiens qui

s'engagèrent, moyennant une somme assez modique par mois et le passage, à venir travailler pendant quelques années sur les habitations de Bourbon. Quoique fortement encouragés par le gouvernement, les essais d'abord ne furent pas heureux; les engagements étaient peu nombreux parmi des hommes d'une autre religion, esclaves des préjugés et pour lesquels le travail et l'expatriation sont également odieux. D'autres obstacles se présentaient dans la colonie; mais la prudence et la sagesse des autorités les surmontèrent tous peu à peu. Les pauvres émigrants devinrent l'objet d'une active sollicitude; ils furent bien traités, payés exactement par leurs nouveaux maîtres, et leur avenir mis à l'abri des vicissitudes si communes dans les affaires, qui font changer de propriétaires les habitations et les esclaves; enfin, ces Indiens purent faire passer à leurs familles des nouvelles et le fruit de leurs travaux. Tant de soins et tant de fidélité dans les promesses méritaient la confiance des nouveaux cultivateurs; en effet, ils vinrent en grand nombre sur les bâtiments expédiés de la colonie. Chaque Indien ne put être embarqué que muni d'un certificat du gouverneur de l'établissement français où il avait vécu jusque-là. J'ai trouvé les colons satisfaits de leurs ouvriers; ils ne sont pas, il est vrai, si forts, si durs au travail que les nègres; mais ils sont plus doux, ne boivent que de l'eau, ne s'absentent jamais de leurs occupations, ne volent point, tandis que les autres sont généralement ivrognes, paresseux, débauchés et coureurs. Il a été jusqu'ici presque impossible de décider les Indiens à conduire leurs femmes avec eux : aussi retournent-ils dans leur patrie, avec l'argent qu'ils ont gagné, aussitôt que l'engagement est expiré; mais, comme plusieurs sont revenus, il y a lieu d'espérer qu'on parviendra à surmonter cette répugnance et qu'ils finiront par se fixer dans la colonie. »

Les habitudes, les mœurs, la nourriture des créoles de l'île Bourbon ont trop d'analogie avec celles des créoles de l'île de France pour qu'il soit utile de faire ressortir quelques nuances qui les séparent. Ce sont toujours des allures françaises, avec plus d'abandon à l'île de France, avec plus de réserve à l'île Bourbon. On voit que, dans cette dernière possession, le frottement avec l'Europe n'a pas encore poli toutes les aspérités du caractère créole. Les planteurs sont en général âpres comme leurs montagnes, sombres comme leurs ouragans. Mais ces défauts ne sont qu'à l'écorce; il y a au fond de cet austère dehors des vertus douces et hospitalières.

Le terme fixé à mon séjour allait expirer, et le capitaine George n'était pas homme à m'attendre. Je pris donc congé de mon hôte, et j'arrivai sur le débarcadère dans un moment où le vent fraîchissait. On allait hisser le pavillon bleu, signal qui indique que la communication doit cesser entre la rade et la ville. Les ponts volants étaient encombrés de monde. Trois ou quatre chaloupes se hâtaient de mettre à terre leurs passagers. Ici des dames étaient hissées dans un fauteuil; là des officiers de marine grimpaient par une échelle de corde que le poids de leur corps faisait vaciller. Au risque de chavirer dans la rade, je m'affalai par une corde et tombai dans une pirogue qui prit le large. A diverses reprises, la mer

embarqua dans notre frêle bateau, et ce ne fut pas sans peine que j'atteignis le bord du *Soleil*. « Ah! vous voilà, me dit le mystérieux capitaine; nous n'attendions plus que vous. » Et à l'instant même il ordonna d'appareiller. Mouillé de la tête aux pieds, je descendis dans la chambre.

Deux heures après, quand je remontai sur le gaillard d'arrière, un vent de S. E. nous chassait vertement sur Madagascar. Quoique le temps fût capricieux et saccadé, le capitaine recevait les grains avec toute sa toile. Les perroquets étaient dehors, et nous emportions nos douze nœuds (quatre lieues) à l'heure. Je n'osais parler; mais en voyant les hauts mâts plier comme des roseaux, et à l'aspect du penon qui se raidissait en menaçant le ciel, je faisais *in petto* le vœu qu'il prît à notre capitaine la fantaisie d'aller un peu moins vite. Lui pourtant ne semblait guère songer à son navire. Assis sur un banc de quart, il jouait avec un chien de chasse, quand je le vis se lever tout d'un coup, comme frappé d'une apparition, prendre sa longue-vue et la braquer sur la mer. « Maître Leroux! cria-t-il d'une voix tonnante, range à hisser les bonnettes à babord! — Miséricorde! les bonnettes par une telle brise! Maudit Verger de m'avoir confié à un casse-cou pareil! C'est indigne! » Je n'y tenais plus; je m'approchai du capitaine George. « Capitaine, il vente fort, lui dis-je. — Pas assez, Monsieur : nous avons besoin que cela tienne jusqu'à la nuit. » Et il gardait toujours sa longue-vue fixée vers l'horizon. J'étais désorienté par ce sang-froid : ne trouvant plus d'expression pour mes craintes, je me mis à jeter seulement sur la voilure, sur la mer, un regard piteux et significatif : il voulut bien me comprendre. « Monsieur, me dit-il avec un sérieux amical, regardez par notre travers; là, là (il me passait en même temps sa longue-vue). Voyez-vous! — Oui, comme une pointe d'aiguille. — C'est un navire, Monsieur, une corvette de la station, un bâtiment de l'État. — Eh! qu'importe? — Beaucoup; il y va de ma fortune et de mon honneur. Écoutez : j'aime mieux m'en remettre à votre loyauté que de courir plus tard, à Tamatave, la chance d'indiscrétions involontaires. La goëlette sur laquelle vous naviguez est un négrier. *Le Soleil* n'a jamais fait d'autre commerce. » Involontairement je frissonnai. « Rassurez-vous, me dit-il, à l'heure qu'il est nous sommes en règle; nous avons patente pour courir dans ces eaux. La corvette nous ferait mettre en panne, enverrait un canot à bord, qu'elle en serait pour son coup de canon à poudre et pour ses peines de visite. — Alors, pourquoi la fuir, au risque de démâter? — Pour qu'elle perde nos traces. A peine hors de Saint-Denis, j'ai fait un ricochet qui a trompé la croisière; elle croit que ma bordée est vers le fort Dauphin. Si elle relevait une nouvelle route, nous l'aurions sur nos talons jusqu'aux atterrages, où elle me ferait manquer ma traite. Avec vingt-quatre heures devant moi seulement, je réponds de ce voyage. »

Il continua encore quelque temps à interroger cette ligne noire qui pointait presque imperceptible sur le niveau de l'Océan. « Nous sommes plus bas que lui, dit-il; il ne nous a pas vus; sa route l'éloigne. » Après ces mots, espèce d'aparté, plus tranquille, il continua ses confidences. « Allez, Monsieur, il faut

plutôt nous plaindre que nous blâmer ; car c'est une triste, une misérable vie que la nôtre. J'étais né pour faire mieux. Il eût fallu seulement venir vingt ans plus tôt. La guerre sur mer, voilà à quoi j'étais voué ; la vie de corsaire, quand ce rôle était si héroïque pour nous ; quand, sur vingt chances, nous en avions dix-neuf de naufrage, de prison ou de mort ; la vie de corsaire, quand l'Anglais régnait sur l'Océan, et que nous laissions pourrir nos belles coques de vaisseaux ; oh ! que je l'aurais aimée alors. Mais le métier a péri : il ne restait plus qu'à se faire capitaine marchand, avec un armateur à ses trousses, avec une méchante carcasse sous les pieds, disputer quelques liards sur le prix du nolis, sur l'achat des sucres ou sur la vente des vins, signer des connaissements, coter des factures, arrimer des sacs, des caisses, des barriques ; tout cela me répugnait, Monsieur ; j'aurais préféré tout à cette existence triviale : mieux vaut être nègre marron que capitaine marchand. Ne pouvant devenir corsaire, je me suis fait négrier ; l'un vaut l'autre pour le mal que cela donne. C'est une rude vie, je vous le répète. »

J'étais impressionné ; il s'en aperçut et n'attendit pas ma réplique : « Il y a quelques années, la traite nous valait des monceaux d'or ; les gouvernements nous laissaient à peu près tranquilles, et les colonies ne s'en trouvaient que mieux. Aujourd'hui, tout est contre nous ; croiseurs, agents coloniaux, espionnage, haute et basse police. Le commerce des noirs, presque toléré autrefois, ne peut plus se faire qu'au milieu de périls sans nombre. La contagion philanthropique a gagné jusqu'aux races africaines ; le dernier souverain de Madagascar, Radama chef des Hovas, a défendu la traite. Eh bien ! depuis qu'elle est devenue si difficile, cette vie me plaît ; j'aime à lutter, à combattre, à me savoir en face d'un danger ; j'aime la tempête à la mer ; aux atterrages, j'aime les canons braqués et les boulets qui sifflent. Ma destinée est de mourir jeune ; j'y compte. J'épuise tout en attendant : émotions de femmes, de jeu, de table, j'exagère tout, afin de m'en lasser et de ne pas emporter un regret. »

Cet entretien me mit à l'aise avec le capitaine. Dès lors s'expliquait pour moi tout ce que ses allures avaient offert de mystérieux, et ses confidences provoquèrent les miennes. Ainsi, du peu de jours que je passai à bord du *Soleil*, naquit entre nous une intimité dont le souvenir m'est toujours précieux. Ce fut presque avec un sentiment de regret que je vis, le 3 février au soir, se dessiner la vaste chaîne de montagnes qui indique le gisement des côtes de Madagascar.

CHAPITRE XI.

ILE DE MADAGASCAR.

Le 4 février, *le Soleil* atterrit sur Foulepointe. A peine ancré, le capitaine George sauta dans le canot et vogua vers la *Pointe-aux-Bœufs*. La plage qui s'étendait devant nous avec des sables noirs et d'une teinte presque métallique, allait aboutir

à un village de quatre à cinq cents maisons d'un aspect agréable. Sur la droite s'élevait une petite batterie, et sur la gauche un bras de mer assez étroit en arrière du fort principal. Les pièces de cet ouvrage, dirigées sur la rade, pouvaient au besoin être tournées contre le village. Plus loin était le fort, défendu par une triple enceinte de bois, et portant dans ses embrasures des pièces de canon ou plutôt des pierriers, dont le calibre était d'environ une livre.

Le capitaine ne resta qu'une heure à terre; à peine eut-il touché de nouveau le bord, qu'il commanda l'appareillage. Quand *le Soleil* fut orienté, il me rejoignit. « Les Français ont échoué devant cette bicoque, me dit-il. Trois frégates n'en sont pas venues à bout; avec ma goëlette je l'aurais prise. » Il me raconta d'une manière sommaire la campagne de *la Terpsichore*, de *la Nièvre* et de *la Chevrette*, sur laquelle je devais avoir ensuite plus de détails. Pendant son récit, nous gagnions du chemin; nous reconnaissions l'île aux Prunes avant de jeter l'ancre devant Tamatave. Ce village offrait alors un aspect inouï de dévastation. Le fort qui le domine était labouré dans tous les sens comme un ouvrage qu'on aurait longtemps battu en brèche. C'était un stigmate de la guerre toute récente des Français contre les Hovas. Le 18 octobre, Tamatave avait été occupé de vive force par la division navale, et l'incendie du magasin à poudre avait fait sauter ses retranchements.

La yole du capitaine George me conduisit sur le rivage, où nous nous dîmes adieu. Il devait repartir le même soir. Il me mit entre les mains d'un certain M. Bellemine, mulâtre de l'île de France et grand agent commercial des caboteurs de Port-Louis. Cet homme n'avait échangé que quelques mots avec le capitaine; mais je compris qu'ils étaient décisifs. Quand George eut repris le large, nous marchâmes vers sa maison, où nous arrivâmes, escortés de quelques naturels, les uns nègres, les autres olivâtres, un petit nombre presque blancs. La figure des nègres a tous les caractères du type africain; les yeux veinés de sang, les lèvres larges et bouffies, le nez épaté, les pommettes saillantes, les cheveux courts et crépus, mais séparés en six tresses qui tombent du front jusqu'à la nuque. En passant devant le camp arabe, nous vîmes plusieurs familles de Séclaves, indigènes de descendance asiatique, fixés à Madagascar de temps immémorial et principalement adonnés au commerce. Les hommes sont vêtus à peu près comme les nègres: ils ont pour vêtement un *sadik* ou pièce de toile blanche, destinée à couvrir la partie inférieure du corps et qu'ils fixent autour des cuisses de manière à figurer une sorte de pantalon; puis un *seimbouc*, autre pièce de toile bleue avec laquelle ils se drapent presque à la romaine; leur teint est seulement cuivré, leurs traits ont la finesse et la régularité arabe; leurs cheveux sont lisses et longs. Les femmes les arrangent à l'orientale par de longues nattes qui pendent sur leurs reins.

J'eus bientôt vu le pays, et je consultai mon hôte pour savoir comment je pourrais continuer ma route vers l'Inde. Une occasion pour l'Inde, c'était presque un événement à Tamatave, et M. Bellemine me conseilla d'aller à Sainte-Marie où la

chance me serait meilleure. Un bateau caboteur partait le lendemain matin pour la Pointe-Larrée; j'y pris passage. Débarqué sur ce point où gouvernait Corollaire, prince des Bétanimènes, mulâtre né d'une Malgache et d'un officier supérieur de l'artillerie française, l'agent créole ne me conseilla pas d'y résider longtemps, à cause des hostilités toujours pendantes entre les troupes françaises et Ranavala, reine des Hovas. Profitant d'un armistice qui durait encore, j'entrepris de me rendre par terre à Tintingue où nous avions récemment formé un établissement militaire. Deux guides noirs de confiance m'accompagnèrent dans cette route coupée de larges rivières et de marais profonds dans lesquels nous avions de l'eau jusqu'à la ceinture. De distance en distance se montraient quelques oasis de terre ferme, couvertes d'arbres et de bruyères, où foisonnait le gibier. On y voyait par milliers les pintades, les tourterelles, les cailles, les merles, les pigeons verts et bleus. Vers le milieu du jour, mes deux guides marquèrent la halte sous un bouquet de palmiers où quelques provisions et quelques fruits cueillis sur les arbres nous composèrent un repas frugal. Réduit à l'eau pour toute boisson, j'allais en puiser dans le marais voisin, quand un de mes nègres m'arrêta. Puis il chercha autour de nous, examinant les arbres des environs. Quelques minutes après, il me fit signe d'accourir; il avait trouvé un ravenila, qu'on a surnommé L'ARBRE DU VOYAGEUR; il en prit une feuille, à laquelle il donna la forme d'une coupe, puis, au moyen d'une entaille profonde, il fit jaillir du tronc une eau limpide et fraîche, que je savourai avec une espèce de sensualité. La source était si abondante que mes deux noirs en burent chacun à leur tour sans l'épuiser.

Quelques milles plus loin, nous entrâmes dans une forêt prodigieuse, où des arbres gigantesques élançaient dans l'air un dôme de verdure, tandis qu'au-dessous les groupes de cocotiers formaient une seconde voûte toute festonnée de lianes qui jetaient d'une branche à l'autre leurs guirlandes de feuilles et de fleurs. Dans l'épaisseur de ce bois, nous eûmes une vive alerte. Un parti d'Hovas le traversait. L'officier qui était à sa tête avait un uniforme rouge et des épaulettes écaillées à la façon anglaise. Il baragouinait quelques mots de français, et, autant que je pus le comprendre, il me conseilla d'accélérer mon voyage, parce que l'armistice allait expirer. Quelques heures après, je traversais la rivière de Fandarase, et je prenais asile dans notre établissement militaire de Tintingue. C'était une langue de terre qui s'avançait dans la mer, et que défendait un ouvrage palissadé de bastions, soutenu par un clayonnage en gazon et en branches d'arbres. Cinq bastions flanquaient la redoute principale; des fossés entouraient le rempart; un pont-levis assurait les communications avec l'intérieur; des chevaux de frise, très-forts et très-acérés, défendaient l'approche des murs. L'espace renfermé entre la mer et le retranchement était couvert de cases où logeait une garnison française de 400 hommes environ.

Dans son enceinte toute militaire, Tintingue ne pouvait m'offrir qu'une courte hospitalité. Le lendemain, je m'embarquai pour Sainte-Marie sur un aviso de guerre, et le jour même nous jetâmes l'ancre sous l'îlot fortifié qui commande la

baie. C'est à Sainte-Marie, chef-lieu actuel des établissements français à Madagascar, que je résumai mes impressions sur cette île, en les complétant de toutes les notions historiques recueillies sur les lieux, et surtout des précieux travaux de M. Ackerman, chirurgien en chef de notre marine militaire dans ces possessions. Je voulus d'abord visiter moi-même les deux établissements agricoles fondés par MM. Albran et Carayon, l'un sur l'extrémité sud de l'île à Ancarenne, planté de caféiers et de girofliers; l'autre à Tsaraac, dans le nord de l'île, plus spécialement destiné à la culture de la canne à sucre, vaste habitation, avec de belles cases et des magasins, avec des canaux et un moulin en activité sur le cours d'une rivière. Ces deux essais pouvaient donner la mesure du parti que la France tirerait de Madagascar, si elle procédait à sa colonisation avec un plan suivi et des moyens suffisants de réalisation. Voici bientôt deux siècles que tour à tour nous faisons valoir ou nous dédaignons nos droits sur quelques points de cette île, que nous y fondons à grands frais des échelles de commerce et de navigation pour les abandonner ensuite. Il serait temps que l'expérience du passé profitât aux tentatives futures; et le récit de tant d'avortements ne restera pas inutile, s'il détermine dans l'avenir quelque résultat plus durable et plus fructueux.

Ce fut en 1642, c'est-à-dire cent trente-six ans après sa découverte par le Portugais Lorenzo Almeïda, que Madagascar fut occupée par le sieur de Pronis, agent de la Compagnie française des Indes, en vertu d'une concession obtenue de Louis XIII. Toutefois, avant que la navigation par le cap de Bonne-Espérance eût révélé aux Européens modernes l'existence de cette île, les anciens l'avaient connue et fréquentée. Nul doute aussi que depuis ces temps où les données géographiques étaient si incertaines, les Arabes aient visité Madagascar avant et après Mahomet. La race des Séclaves, qui peuple le nord de l'île, est évidemment d'origine arabique, et toutes les tribus blanches doivent y être venues du continent d'Asie. L'histoire des Kalyfes, successeurs du Prophète, parle d'ailleurs d'une guerre de quatorze ans soutenue, vers 880 de notre ère, contre les peuplades du Zanguebar, débarquées par milliers dans l'Irak et l'Yémen. Or, le Zanguebar fait face à Madagascar; et, pour que des tribus africaines vinssent d'aussi loin attaquer les peuples de l'islamisme, il fallait que des relations eussent amené et motivé cette lutte opiniâtre.

Quoi qu'il en soit, quand de Pronis, après avoir exploré toute la côte, débarqua près de Manghéfia, ou port de Sainte-Luce, le terroir de Madagascar se fractionnait en provinces indépendantes les unes des autres, peuplées de tribus distinctes, et obéissant à des chefs divers. Manghéfia, où ce premier établissement fut tenté, offrait quelques convenances : un port abrité des vents du large par la petite île de Sainte-Luce; un ruisseau qui coulait entre des prairies et des rizières; enfin le voisinage de hautes forêts pleines de bois de construction. Mais un grave inconvénient annula bientôt ces avantages. La fièvre décima les rangs des colonisateurs, et chaque renfort d'hommes qui arrivait de France offrait un nouvel aliment au fléau. Ce fut alors qu'on songea à transporter le local français sur

la péninsule de Tholangar, située par 26° 6′ S. Là fut fondé le fort Dauphin : sur un plateau qui dominait la rade, on construisit un fort en parallélogramme ; puis on chercha à nouer quelques relations avec les naturels du pays. Le roi de la contrée, Dian-Ramasch, se prêta à la colonisation nouvelle ; mais bientôt les violences des Européens indisposèrent les Malgaches et nous créèrent des obstacles pour l'avenir. De Pronis, comme les autres, s'occupa plutôt des moyens de réaliser une rapide fortune, que d'assurer à l'établissement des chances prospères et durables.

Ce fut alors, vers 1648, que la Compagnie française des Indes envoya Flacourt à Madagascar. Cet homme courageux, mais inflexible, hautain et parfois cruel avec ses allures dévotes, gâta plutôt qu'il n'améliora les affaires. Les questions de forme étaient tout pour lui. Un ecclésiastique, l'abbé Nacquart, qui l'avait accompagné, ne voulait pas non plus que sa campagne fût infructueuse pour la grande question de prosélytisme, et il en résulta souvent quelques actes de barbare et maladroite politique. Dans l'ouvrage qu'il publia, à son retour en France, sur ses huit années d'administration coloniale, livre précieux même de nos jours et plein de faits que les notions modernes n'ont pas détruits, Flacourt a minutieusement relaté les succès d'étiquette, les triomphes de déférence, les victoires de religion qu'il remporta sur les Malgaches. Cependant il faut rendre cette justice à Flacourt, qu'il fut le premier à recueillir sur Madagascar quelques renseignements positifs. Il en nomma les peuplades, et décrivit leurs mœurs.

Après lui, la Compagnie française des Indes envoya un troisième convoi sous les ordres de Chamargou. Comme Flacourt, le nouveau chef avait aussi son escouade de missionnaires, et dans le nombre un certain père Étienne, prêtre d'un fanatisme intolérant et farouche. Pour neutraliser la démence furibonde de ces apôtres, Chamargou n'avait ni la capacité ni la vigueur nécessaires. Opiniâtre et insolent vis-à-vis de ses subalternes et des naturels, il ployait devant la volonté des Pères de la mission. Aussi des malheurs sans nombre vinrent-ils fondre à la fois sur une colonie ainsi gouvernée. Dès le début, Chamargou avait cru devoir détacher en reconnaissance dans le pays des Matatanes, un simple soldat, Levacher, de La Rochelle, plus connu sous le nom de Lacase. Cet homme, ouvert et intelligent, devint bientôt l'ami des naturels ; il se mêla de leur politique, les aida dans quelques guerres, et reçut le surnom victorieux de Dian-Poussi. La première pensée de Lacase fut d'utiliser cette influence acquise en faveur de ses compatriotes; mais soit que la conscience de ses services l'eût rendu moins souple vis-à-vis de ses chefs, soit que Chamargou ne fût pas inaccessible à un sentiment de jalousie envers le simple soldat, toujours est-il que Lacase ne trouva plus dès lors qu'injustice et ingratitude au fort Dauphin. Dégoûté, il déserta et passa chez les Malgaches avec cinq de ses camarades. Dian-Rasitate, souverain d'Amboule, l'accueillit et lui donna sa fille Dian-Nongue. A la mort du père, la femme de Lacase régna sur ses domaines : Lacase fut donc presque souverain malgache.

Pendant ce temps, le chef du fort Dauphin expiait cruellement son injustice :

la famine et la maladie avaient réduit sa garnison à 80 hommes. Les choses allaient au plus mal quand le commandant Kercadio parut sur la rade ; il fit ployer l'orgueil intraitable de Chamargou, et détermina un rapprochement entre lui et Lacase. Mais bientôt l'intolérance des missionnaires attira d'autres périls sur la colonie. Le père Étienne avait obtenu une cinquantaine de soldats pour convertir ou soumettre la contrée ; les peuplades inoffensives des environs se soumirent à la bande du prêtre sans songer à la résistance, mais chez les Matatanes il trouva un corps d'indigènes qui le massacra lui et sa troupe. Cette vengeance fut le signal d'une guerre générale dans laquelle Chamargou et Lacase périrent. Depuis lors quatre-vingt-dix ans s'écoulèrent sans qu'il fût question de Madagascar.

En 1768, sous le ministère du duc de Praslin, un nouvel essai de colonisation fut tenté : M. Demodave partit pour aller prendre possession du fort Dauphin au nom du roi de France. Ses instructions traçaient une marche plus pacifique que guerrière. Il fallait se concilier les peuplades malgaches, non les violenter. Cette fois on avait embarqué des agriculteurs au lieu de missionnaires; et sans doute cette tentative eût rencontré de plus beaux résultats, si on lui avait affecté plus de fonds, en la combinant sur une haute échelle. A la même époque, d'ailleurs, l'aventurier Beniowski vint se jeter à la traverse des projets de Demodave. Échappé courageusement des steppes de la Sibérie, ce Polonais était venu chercher fortune sur cette côte lointaine. Son caractère hardi, ses plans merveilleux séduisirent les ministres français. Deux millions furent gaspillés par lui dans l'établissement de la baie d'Antongil, tandis qu'on avait mis soixante et quelques mille francs seulement à la disposition de M. Demodave. Plus tard, des rapports ayant dessillé les yeux du gouvernement, Beniowski fut obligé de quitter l'île : il alla aux États-Unis, y fit d'autres dupes, détermina une expédition contre Madagascar, et s'établit de nouveau à Antongil, jusqu'à ce que fatigué de sa turbulence, le commandant Souillac envoya contre lui un petit corps français en 1776. A la première rencontre, une balle tua l'aventurier.

Pendant qu'au sud un poste militaire et commercial se reformait au nom du roi de France, le hasard déterminait un autre établissement européen à Sainte-Marie, petite île attenant à la côte orientale de Madagascar, et que les naturels appellent *Nossi-Ibrahim :* elle est habitée par une race plutôt arabe que nègre. Les baies de cette île servaient, depuis un demi-siècle, de repaire aux pirates de l'Océan indien ; ils s'y étaient naturalisés, y avaient contracté des alliances parmi les insulaires, et, grâce à eux, la traite des hommes, inconnue jusqu'alors dans ces contrées, y était devenue commune et lucrative. La prospérité toujours croissante de Sainte-Marie engagea enfin la Compagnie française des Indes à y diriger une expédition. Quoique l'île fût regardée comme le cimetière des Européens, une foule d'émigrants partirent sous la conduite d'un nommé Gosse ; mais, par suite de quelques mesures maladroites, au bout de la même année, toute la colonie périssait victime d'une insurrection des naturels. De sanglantes représailles vengèrent les Français, et l'établissement se réorga-

nisa sous l'influence d'un simple soldat de la Compagnie des Indes, Labigorne, qui avait épousé Bétie, fille d'un roi de Nossi-Ibrahim et sœur de Jean Harre, souverain de Foulepointe. Cet homme, devenu ainsi intermédiaire entre ces insulaires et les Français, fut d'une utilité décisive à la colonie renaissante. Des relations commerciales s'établirent avec le littoral du nord et du nord-est, et cette direction nouvelle porta un dernier coup à la colonie déjà si précaire du fort Dauphin.

De cette époque à la paix de 1814, le seul événement décisif qui se passa dans ces contrées, fut l'intervention d'une escadre française, sous les ordres de M. Hamelin, dans un débat entre le souverain de Foulepointe et celui de Tamatave. Alliés de ce dernier, nos vaisseaux s'embossèrent devant Foulepointe, et, après une vive et courte canonnade, emportèrent le village et le fort au moyen de quelques troupes de débarquement. Le résultat de cette guerre ne profita qu'aux intermédiaires : Foulepointe et Tamatave reçurent garnison française. Cette période fut toute prospère. L'abondance régnait sur les points occupés ; les objets d'échange y affluaient, la gomme copal, le riz et les nègres. Les plus beaux parmi ces derniers se tiraient d'une province intérieure, séjour de ces Hovas qui allaient plus tard devenir les maîtres de la Grande-Terre. Leur souverain Dian-Ampointe méditait alors une conquête dont il légua l'accomplissement à son petit-fils Radama.

Le traité de 1815, ne stipulant rien pour Madagascar, impliquait la reconnaissance de nos comptoirs sur cette île. Seulement les Anglais essayèrent alors de se créer quelques postes qui pussent balancer les nôtres ; ils colonisèrent le port de Louqez, essai malheureux qui n'aboutit qu'au massacre des hommes débarqués. Battus sur ce point, les agents britanniques se rabattirent sur un autre. Déjà, vers ce temps, Radama, souverain des Hovas, révélait ses pensées d'agrandissement. On ne saurait préciser par quels moyens, par quels émissaires, l'amirauté de Londres parvint à fonder sa prépondérance à la cour du souverain malgache ; mais quand on vit plus tard ce conquérant marcher vers la soumission des peuplades du littoral, avec une armée travestie à l'anglaise, maniant le fusil à l'anglaise, avec des officiers aux uniformes rouges, on put deviner quelle politique avait passé par là, et reconnaître au besoin la main de M. Farquhar, gouverneur de l'île de France.

Cette révolution, qui s'opérait sous les yeux de notre marine et de nos garnisons, nous trouva impassibles et neutres. Dans la tendance qu'elle prenait, nous avions beaucoup à y perdre. Nous y assistâmes cependant l'arme au bras. Radama, dans l'espace des cinq années qui suivirent, écrasa tour à tour les chefs des Bombetocs, des Séclaves, des Antavares, des Betimsaras, des Bétanimènes, et une foule d'autres plus obscurs et moins redoutés. Le chef hova vint toucher aux portes de nos établissements, et nous n'eûmes pas seulement la pensée de rallier à la cause française cet homme qui se serait donné à nous si volontiers. Pour tout esprit observateur, c'était visiblement une transformation complète de cette

île immense. Radama réalisait à Madagascar ce que Mohammed-Aly avait réalisé en Égypte. Il préludait à la civilisation par la conquête : la domination militaire devait le conduire à l'unité politique. Son armée était forte déjà, compacte, disciplinée à l'européenne ; les chefs étaient montés sur des chevaux venus du dehors, les soldats pourvus de fusils et de cartouches. Rien ne pouvait plus lui opposer de sérieux obstacles. Aussi le royaume des Hovas se développa-t-il bientôt dans tous les sens ; l'intérieur de l'île, du 15e au 18e parallèle, releva du jeune conquérant ; la capitale du nouveau royaume, Tananarive ou Émirne, devint une ville puissante, et, dès ce moment, on put prévoir que les fertiles provinces des côtes orientales ne resteraient pas à l'abri de ce vaste empiétement militaire.

En 1819 pourtant, le gouvernement français se prit à tourner de nouveau les yeux vers Madagascar. Une poignée de soldats et quelques spéculateurs parurent au fort Dauphin et à Sainte-Marie. Le premier de ces deux postes reçut une garnison que les naturels saluèrent avec joie. Sur le second s'établirent le commandant Carayon avec un petit nombre d'hommes pour la garde du drapeau, et M. Albran, jeune Marseillais, aux idées grandes et hardies, qui avait conçu le plan de créations agricoles, et qui, sans une mort précoce, les eût certainement réalisées. Dans le même temps, nos anciens comptoirs de la Grande-Terre étaient explorés par un officier de la marine française, M. Sylvain Roux, chargé de réveiller en notre faveur les anciennes sympathies des peuplades. Ce fut lui qui détermina l'embarquement à bord du *Golo* des jeunes princes malgaches, Berora, petit-fils de Jean-René, souverain de Tamatave et de Foulepointe, et Mandi-Tsara, petit-fils du célèbre Tsi-Fanin, possesseur de Tintingue. Ces deux insulaires étaient mis par leurs parents sous la tutelle de M. Sylvain Roux, qui devait confier leur éducation aux colléges de notre capitale. A Paris, les services de cet officier furent appréciés et récompensés peut-être au delà de leur valeur. Avec le grade de capitaine de vaisseau, on lui donna le titre de commandant des établissements français à Madagascar. La corvette de charge *la Normande* fut mise à sa disposition avec 100,000 francs de premiers fonds. Deux cents ouvriers de divers états s'embarquèrent avec lui pour aider à la colonisation nouvelle.

Cette expédition eut encore la plus malheureuse issue. Après une longue navigation, *la Normande* mouilla dans la baie de Sainte-Marie, où l'on persistait à vouloir fonder un chef-lieu. Dans le cours des premiers travaux de défrichement, la fièvre enleva trois cents hommes, et le reste, voué à une existence maladive, fut attaqué de nostalgie et de découragement.

Voilà où nous en étions en 1822, quand les Hovas s'ébranlèrent pour combattre les Betimsaras et les Bétanimènes. Radama parut à Foulepointe, et s'établit sur la pierre même qui constatait la souveraineté de la France ; il occupa ensuite Pointe-Larrée, s'empara de Tintingue, soumit tous les chefs nos alliés, pilla les convois destinés à la garnison de Sainte-Marie, sans que de tant d'actes, évidemment hostiles, il résultât autre chose que d'impuissantes et timides protestations. Loin d'en tenir compte, le souverain malgache prit l'initiative d'une rupture en

s'emparant du fort Dauphin, dont le pavillon fut outrageusement abattu; et quand nous eûmes été chassés ainsi de toute la Grande-Terre, il médita même sur Sainte-Marie un projet de descente qui échoua seulement faute de transports. Ces affronts si directs trouvèrent notre gouvernement insensible. Vainement une insurrection des peuplades littorales sembla-t-elle, vers le milieu de 1825, tendre la main à une intervention française. Au lieu de venir en aide aux chefs scissionnaires, dont quelques-uns avaient arboré nos couleurs, au brave Tsi-Fanin, souverain de Tintingue, qui mourut criblé de coups de lance, aux Séclaves, aux Betimsaras, aux Bétanimènes, on les laissa exterminer un à un par les Hovas; on donna le temps à Radama de se consolider par de nouvelles victoires. En France et à Bourbon, on paraissait s'inquiéter peu de Madagascar; et les colons de Sainte-Marie, réduits à leurs seules forces, isolés de la Grande-Terre, avaient peine à se maintenir eux-mêmes. La mort ne laissait pas de trêve à cette population européenne; elle frappait les chefs comme les soldats.

Pendant ce temps, Radama, de retour à Tananarive, gagnait à lui, par la clémence et par les faveurs, ceux que ses armes n'avaient fait que soumettre. Le Séclave Rafarla fut du nombre. Ce guerrier, dans la lutte récente, avait tenu tête aux troupes du souverain hova tant que ses munitions avaient duré; puis, ne trouvant plus ni fer ni plomb sous sa main, il lui avait envoyé l'argent de ses piastres fondues, et, cette dernière ressource épuisée, il s'était jeté au fort des bataillons ennemis, sabrant tout devant lui, jusqu'à ce que la fatigue l'eût fait tomber mourant sur un monceau de cadavres. Conduit vers Radama : « Tu ne trouveras rien ici, lui dit-il, je t'ai envoyé jusqu'à mon argent. » Radama sut apprécier ce noble caractère. Rafarla devint son beau-frère, son ami, et l'un de ses principaux officiers.

Mais la cour de Tananarive fut témoin, à cette époque, d'une fortune bien plus rapide et bien plus singulière. L'étoile de la France voulait qu'à l'heure même où nous semblions déserter notre propre cause, un incident fortuit nous conservât auprès du souverain malgache quelques ressources d'influence privée. C'était à une époque où l'action anglaise prévalait dans les conseils de Radama. Les ministres protestants, Jones et Griffiths, établis dans sa capitale, dirigeaient le mouvement civilisateur dans tout le pays; ils y prêchaient une espèce de cours d'histoire à l'usage du prince et des grands, où notre nation était sacrifiée à la nation britannique. Eh bien! malgré notre impolitique éloignement, quand il fut question de nommer un chef supérieur à tous les autres, un maréchal du nouveau royaume, ce fut un Français que Radama choisit, un nommé Robin, ancien sous-officier. L'histoire de cet homme mérite d'être racontée.

Maréchal des logis dans l'armée du Nord en 1813, Robin passa en 1814 comme sergent dans les bataillons coloniaux et s'embarqua pour Bourbon. Là, incarcéré pour quelques actes d'insubordination justiciables d'un code rigoureux, il ne put supporter la pensée d'une peine dégradante, combina des moyens d'évasion, gagna l'île de France, puis Madagascar en 1819. Avec l'autorisation de Radama, de

Tamatave il vint à Tananarive, où quelques ressources d'éducation le rendirent utile aux habitants. Il donna des leçons de lecture, d'écriture et de calcul. L'un des naturels le prit en affection. C'était un Malgache, qui, enrichi par le cabotage entre Madagascar et Maurice, avait épousé, dans cette dernière colonie, une Malabre avec laquelle il vivait alors retiré à Tananarive. Cet homme avait plusieurs enfants, dont Robin devint le précepteur. L'une de ses élèves, vive Malgache de quinze ans, lui ayant plu, il la demanda et l'obtint en mariage en 1825. Radama l'ayant appris, désira voir le précepteur français. En l'abordant, le roi lui demanda s'il avait servi sous Napoléon ; et, sur sa réponse affirmative, cette figure nègre s'anima tout à coup d'une expression indicible. « Ce fut là un grand homme, dit-il, grand homme .. grand homme. » Et lui montrant le portrait de l'Empereur pendu à la cloison : « Voilà mon modèle; voilà l'exemple que je veux suivre. » A côté de ce tableau figuraient aussi les portraits de plusieurs généraux de France et d'Angleterre. L'entretien roula ensuite sur l'art militaire, sur la politique française, et les vues du roi des Hovas dans des questions aussi lointaines n'étaient dépourvues ni de justesse ni de sagacité. Depuis ce jour, Radama se plut aux conversations de Robin : on eût dit qu'il y cherchait un point de résistance contre son entourage d'émissaires anglais. Dans le but de trouver un motif à des rapports plus fréquents et plus utiles, il fut convenu que le chef hova prendrait de l'ex-soldat de l'Empire des leçons de lecture et de langue française. L'élève royal fit des progrès; il les paya par le poste de secrétaire intime; ensuite par le grade de colonel ou dixième honneur, car les Hovas calculent les grades d'un à douze, en partant du tambour pour arriver au maréchal. En relations journalières avec le roi, Robin était devenu son confident et son conseiller secret. Quelques nuages passèrent sur cette amitié, car le Français ne ménageait pas ses critiques, et le chef hova, entier et susceptible, ne les aimait guère ; mais le bon naturel de Radama le ramenait vers son conseiller, et leurs querelles finissaient toutes par un raccommodement.

Lors de la révolte des Séclaves, le colonel français fut mis à la tête du corps expéditionnaire envoyé contre eux; il suivit le roi malgache dans les guerres de l'Ouest, et ce fut au retour de cette campagne que lui échut le titre de maréchal, douzième et dernier honneur que son protecteur lui conféra autant pour récompenser les services du militaire que pour faire honneur à sa qualité de Français. Un second acte non moins caractéristique, ce fut la nomination de Robin au commandement supérieur de la côte de l'Est. Il y remplaçait le prince Corollaire, mulâtre de l'île de France et fils d'un officier supérieur de l'artillerie française. Successeur du roi Jean René, Corollaire, quoique Français d'origine, s'était montré peu bienveillant à notre égard, et les colons de Sainte-Marie avaient eu plutôt à se plaindre qu'à se louer de lui. Robin se montra tout autre : du jour où il gouverna sur cette côte, ses compatriotes y furent accueillis et protégés. Les caboteurs de Sainte-Marie purent venir s'approvisionner sur les marchés de la Grande-Terre; l'abondance renaquit dans notre petite garnison, et, sans desser-

vir les intérêts de son souverain, Robin trouva l'occasion de secourir nos malheureux colonistes.

En 1828, parut sur ces côtes la corvette de charge *la Seine*, avec la mission de visiter tour à tour Sainte-Marie, Foulepointe et Tamatave. A Foulepointe, elle trouva pour gouverneur le Séclave Rafarla, dont il a été question plus haut, et qui reçut en audience solennelle le commandant de la corvette et son état-major. Nos officiers, après avoir traversé une double haie de soldats noirs vêtus à l'anglaise, arrivèrent auprès de ce dignitaire, homme à la haute stature, au visage régulier, au regard vif et intelligent. Les premières visites d'étiquette furent suivies d'un repas et d'une fête publique. Au repas, les femmes de Rafarla s'assirent près de nos marins; l'une d'elles, la plus jeune et âgée de dix-sept ans à peine, était la sœur du roi Radama, que le gouverneur de Foulepointe venait d'épouser. Ces dames avaient un petit vernis d'éducation européenne; elles parlaient presque toutes l'anglais. Au dessert, on but au roi de France et au roi des Hovas, et les salves de la corvette répondirent à l'artillerie du fort.

De Foulepointe, la corvette vint à Tamatave, où résidait Robin, et cette visite combla de joie le maréchal de Radama, à qui les souvenirs de la patrie étaient toujours chers. Il descendit lui-même sur la plage pour y recevoir le commandant et ses officiers. Pendant le petit nombre de jours que la corvette stationna sur la rade de Tamatave, les plaisirs et les fêtes se succédèrent sans interruption entre la terre et le bord. Robin voulut mener ses compatriotes à une partie de chasse dans les forêts giboyeuses des environs; il les accabla de tant de politesses et de tant de festins que le commandant crut devoir le traiter à bord, lui et les dames de sa maison, c'est-à-dire, sa femme, ses deux belles-sœurs et une demoiselle de compagnie, toutes les quatre mulâtresses, élevées à l'île de France et parlant assez bien le français. *La Seine* était pavoisée pour recevoir les convives; l'équipage en ligne sur les gaillards, le navire mis en état, et le repas ordonné avec luxe. Mais la houle gâta tout: cette société de Malgaches, et la garde d'Hovas qui avait suivi le maréchal, furent prises du mal de mer. Dès lors la partie de plaisir se compliqua de nausées et de vomissements. Les bastingages étaient bordés de naturels qui grimaçaient horriblement à sentir ce plancher vacillant sous leurs pieds. Dans la chambre, on fit meilleure contenance; et la journée finit encore par des toasts et des salves d'artillerie. Comme bouquet de la fête, le commandant remit au maréchal des lettres de grâce qui le relevaient de son jugement et purgeaient sa contumace. Robin accueillit cet acte comme une faveur.

A la suite de cette tournée toute joyeuse, les relations de Bourbon et de Sainte-Marie avec la Grande-Terre devinrent plus faciles et plus animées. Le nouveau commandant, M. Schœll, venu à la tête de 200 soldats yolofs, avait organisé Sainte-Marie sur un nouveau pied. Des cargaisons de bœufs et de riz s'obtenaient et se chargeaient à Tamatave et à Foulepointe. Robin et Rafarla faisaient assaut de bienveillance à l'égard des Français; et, malgré les menées du pasteur Jones, le roi Radama semblait s'éloigner chaque jour de la politique anglaise, pour se

rapprocher de nous. Malheureusement ce prince, jeune encore, était attaqué d'une maladie incurable; il mourut au mois de septembre 1828, les uns disent d'une fistule, les autres d'un poison que lui versa la reine Ranavala-Manjoka. Quelle que soit la cause de cet événement, les agents anglais y étaient préparés, et ils le firent tourner à leur avantage. Grâce aux insinuations d'un jeune Hova, son amant, Ranavala-Manjoka usurpa le trône. Andimiase, c'est le nom du favori, était un élève du ministre Jones, nourri de ses idées et formé à son école : jeune, beau, ardent, il allait prendre sur la maîtresse du royaume un ascendant qui devait profiter à ses instigateurs. En effet, la mort de Radama fut une réaction contre la France. Ranavala, à peine couronnée, fit justice avec le fer de tous les opposants, disgracia les dignitaires du roi mort, et manda Robin à Tananarive pour cause de malversation. Le maréchal parut à la cour, se justifia, et se démit de son grade. Quelques instances que fit la reine, il ne voulut plus rester à son service; ce même Corollaire qu'il avait remplacé lui succéda. Rafarla, l'ami, le beau-frère du souverain mort, ne fut pas à l'abri de la proscription commune. Attiré dans un guet-apens, il périt sous vingt coups de sagaie.

Froissées par ces mesures réactionnaires, les peuplades prirent les armes contre la reine et contre Andimiase. Le sang coula dans toute la Grande-Terre, et une foule de proscrits cherchèrent asile sur l'île Sainte-Marie, où commandait toujours M. Schœll. A la suite de ces bouleversements, la plus grande froideur était survenue entre nos autorités et les nouveaux chefs des provinces littorales : tout commerce était suspendu, toutes relations politiques annulées, quand une division navale mouilla dans la baie. C'étaient la frégate *la Terpsichore* de 74 canons, la corvette *l'Infatigable* de 16, le transport *le Madagascar* de 6, et la goëlette aviso *le Colibri*. Quatorze jours après parurent la corvette *la Nièvre* de 26, et la corvette *la Chevrette* de 16; ce dernier convoi portait des troupes d'infanterie et d'artillerie. A bord d'un des navires de la division se trouvaient les deux jeunes princes malgaches Berora et Mandi-Tsara, qui revenaient à Tamatave après avoir achevé leurs études en France. A l'apparition de ces forces navales, on ouvrit des pourparlers avec les chefs de la côte; mais, soit que les ordres de la reine des Hovas le voulussent ainsi, soit que ses délégués fussent d'eux-mêmes malintentionnés pour les Français, les négociations n'aboutirent à rien. Si l'on faisait valoir auprès de Corollaire nos droits sur les points contestés de la Grande-Terre, il déclinait sa compétence, et si l'on insistait en demandant une entrevue directe avec Ranavala, il y opposait des instructions formelles qui ne lui permettaient pas de laisser monter aucun Français à Tananarive.

Quand le chef de la station vit que les démarches pacifiques aboutiraient toutes à des fins de non-recevoir, il se tourna vers une démonstration plus sérieuse : il opéra un débarquement sur Tintingue, et commença sur cette presqu'île l'établissement d'un poste militaire. Aidés par les naturels, nos soldats y improvisèrent en vingt jours un ouvrage retranché et bastionné, une poudrière, un magasin d'armes et des logements abrités. Autour d'eux et comme par enchantement se

groupèrent alors des tribus malgaches qui souffraient avec impatience le joug des Hovas. Elles s'organisèrent par camps palissadés, et le circuit de la baie de Tintingue en fut bientôt couvert. A ce premier acte décisif, la reine Ranavala ne répondit que par une protestation contre l'envahissement de la côte ; plus tard néanmoins elle nomma des ambassadeurs qui s'abouchèrent avec une députation française, sans qu'on pût, de part ni d'autre, poser seulement les termes du débat. Alors nos chefs militaires passèrent outre. La division navale s'embossa devant Tamatave le 18 octobre, canonna le fort, fit sauter la poudrière et emporta le village. Une seconde victoire déblaya les environs et compléta notre triomphale rentrée à Tamatave.

Le plan de campagne poussa alors la division sur Foulepointe; mais l'aveuglement du succès fit avorter cette nouvelle attaque. A la suite d'une longue et infructueuse canonnade, nos troupes d'avant-garde marchèrent contre les palissades du fort. Le fort était vide. Après une décharge à mitraille, le colonel Rakéli l'avait évacué avec ses quatre cents Hovas; il s'était retiré vers la plaine, au milieu d'une petite redoute en gazon, épaulée par un revêtement de sacs pleins de terre. Là, hors de la portée de l'escadre, il n'avait que notre feu de mousqueterie à essuyer. L'avant-garde, forte de 200 Français au plus, ne craignit pas de s'aventurer au loin; elle croyait être soutenue par le gros de nos forces; mais le commandant Schœll fut le seul qui comprit et seconda ce mouvement. « A moi les hommes de bonne volonté! » s'écria-t-il. Quarante-cinq volontaires partirent, et, avec ce renfort, M. Schœll marcha à l'attaque de la redoute. De son côté, le colonel hova, qui ne manquait ni de sang-froid ni de génie militaire, s'aperçut que le détachement engagé ne s'appuyait sur aucune réserve ; il le laissa venir ; puis il lança contre lui une bonne partie de ses soldats. Alors une terreur soudaine s'empara des Français, ils regardèrent derrière eux, se virent isolés dans cette vaste plaine, en face d'un ennemi intrépide, fort de son nombre et de la connaissance des localités; ils se débandèrent, n'écoutèrent plus la voix des chefs, et fuirent en désordre vers le rivage. Dans cette fatale retraite, le commandant Schœll, blessé, tomba dans les mains des Hovas, qui le décapitèrent et insultèrent à l'escadre en se faisant un trophée de ses insignes. Telle était la démoralisation des vaincus, que nul n'aurait échappé sans la présence d'esprit de l'élève Demarseau, qui fit jouer contre les assaillants la petite pièce de campagne qui armait sa chaloupe.

L'affaire de Pointe-Larrée, à quatre jours de là, fut une éclatante revanche de cet échec. Cette fois, on s'entoura de quelques précautions, et le résultat d'une attaque ne resta pas livré au hasard. On effraya les naturels par une canonnade bien nourrie, et par l'emploi d'obus qui labourèrent leur fort. En trois heures, 1800 projectiles tombèrent sur les positions ennemies. Sous l'impression de ce formidable début, marchèrent deux colonnes d'attaque appuyées d'un corps de réserve ; elles pénétrèrent dans les retranchements, malgré une pluie de balles et une forêt de sagaies, tuèrent les canonniers hovas sur leurs pièces,

et chassèrent la garnison du fort. Tout ce qui ne se sauva pas à travers la campagne fut fait prisonnier.

A la suite de ces hostilités, il y eut, entre les parties belligérantes, un répit et un armistice. Ils duraient encore quand je passai à Tintingue et à Sainte-Marie. Le prince Corollaire, désormais agent préféré de la reine, était monté en négociateur à bord de *la Terpsichore*, moins pour traiter que pour protester. Cependant, rassurées par notre présence, les peuplades malgaches venaient à nous; elles croyaient avoir trouvé dans notre concours une force durable contre les Hovas; elles s'appuyaient de notre patronage pour refuser obéissance à la reine. Les villages qui entouraient Tintingue se peuplaient chaque jour d'émigrants nouveaux, et l'avenir se présentait sous un meilleur aspect.

Voilà sous quelle impression je visitai nos possessions de Madagascar. Depuis lors et pendant que j'accomplissais mon long pèlerinage maritime, la position changea du tout au tout. La reine des Hovas prit nos établissements par la disette; elle coupa toutes les communications, affama nos partisans malgaches, et bloqua nos garnisons dans un circuit de quelques lieues. La mésintelligence se mit parmi nos chefs militaires; on dédaigna les services de Robin, qui aurait pu seul déterminer dans l'île des diversions puissantes; l'esprit d'intrigue et d'imprévoyance prévalut dans les mesures les plus essentielles; et le résultat de tant de fautes fut l'évacuation de Tintingue, après l'incendie volontaire du fort et de tous les bâtiments. Aujourd'hui comme en 1819, Sainte-Marie nous reste seule, parce que la barrière de la mer nous la garde, malgré toutes les erreurs de notre politique. Pour excuser cette foule de mécomptes que tant de fois, et à des époques si diverses, nos colonisateurs ont essuyés à Madagascar, on s'est rejeté sur l'insalubrité du climat, en exagérant cette cause d'insuccès pour atténuer les autres. Si malsain que soit le littoral, il est à croire pourtant que les conditions atmosphériques s'y amélioreraient bien vite sous l'effort de travaux bien combinés. D'ailleurs, dans leur immense développement, il est impossible que les côtes de Madagascar n'aient pas des parties fertiles et salubres. Un coup d'œil sommaire sur cette vaste région suffit pour en convaincre.

Longue de plus de 340 lieues, et large dans quelques endroits de 120, cette île peut avoir 28,000 lieues carrées de surface. Une double chaîne de montagnes hautes de 1,200 toises environ, y forme un plateau central qui sépare deux parties maritimes à peu près égales. De ce plateau descendent une foule de rivières larges et poissonneuses, le Mourandava, le Mananzari, le Manangara, l'Andévourante et le Mangourou, qui sort du lac d'Antsianake, dont le circuit est de 25 lieues. Quatre autres grands lacs se lient à lui et le continuent, et c'est dans cette masse d'eaux stagnantes qu'il faut voir la grande cause de l'insalubrité du climat.

Cette grande île, sur laquelle la dynastie des souverains hovas a promené récemment son niveau militaire, est fractionnée en provinces ou pays. Celui des Antavares, ou peuples du Tonnerre, va du cap d'Ambre au cap de Foulepointe; il comprend l'île de Sainte-Marie. Les Betimsaras, ou peuples unis, sont une

agglomération de petites tribus industrieuses qui habitent les côtes de Foulepointe et de Tamatave. Plus loin viennent les Bétanimènes ou peuples de la Terre-Rouge, dont le chef-lieu, Andévourante, est assis sur la rivière de ce nom. C'est la plus belle, la plus féconde, la plus peuplée des provinces littorales, et ses habitants sont les plus sociables de l'île. Les Antaximes ou peuples du sud sont pauvres, grossiers, pillards, sans industrie. Après eux sont les Antambasses, grands et robustes, gais et doux, mais paresseux. L'anse Dauphine, baie du fort Dauphin, est sur leur côte, et la vallée d'Amboule, arrosée et riche en pâturages, offrirait d'immenses ressources à un peuple plus actif. Les Antanosses au sud et les Taissambas à l'ouest terminent la patrie australe de Madagascar ; ils obéissent encore à la même famille arabe qui possédait autrefois toute cette région. Les Antanosses ont su se maintenir indépendants contre les armes de Radama ; ils se disent toujours amis des Français. Après les Taissambas, s'échelonnent, en remontant la côte, les Ampatris, les Mahafalles et les Caremboules qui habitent des terres peu cultivées, mais riches en bois et en pâturages. Leurs voisins de l'intérieur sont les Machicores. La province de la baie des Augustins, encore peu connue, est habitée par le peuple le plus hospitalier de toute l'île ; mais le sol y est peu fertile. Les environs de la baie de Mouroundava offrent des bassins plus riches où vivent plusieurs nations connues, au nombre desquelles on peut citer les Érindranous. De Mouroundava à Ancouala s'étend le pays des Séclaves, peuplade arabe, et la plus puissante de l'île avant que le royaume des Hovas eût réalisé ses empiétements. Autrefois, cette province était gouvernée par une reine qui résidait à Bombetoc, ville d'une population considérable, quoique la capitale soit à Mouzangaye, à laquelle on attribue 30,000 âmes. Les ports de Mouzangaye et de Bombetoc entretiennent un commerce régulier avec les royaumes de Mozambique et de Zanguebar. Dans l'un et l'autre, dominent les Arabes, plus actifs et plus industrieux que le reste des insulaires. On y voit des boutiques, des maisons d'éducation et des mosquées. Le port de Louqez où les Anglais ont récemment échoué dans leurs projets d'établissement, est dans la circonscription du pays séclave.

Telles sont les peuplades qui habitent le long circuit elliptique que forment les côtes de Madagascar. Les tribus de l'intérieur, toutes enclavées aujourd'hui dans le royaume des Hovas, sont les Antambanivoules ou Ambanivoules, peuples du pays des bambous, les Antsianakes, les Andratsayes, les Bezonzons, les Antacayes, enfin les naturels du pays d'Ancove ou Hovas. Avant Radama, le royaume d'Ancove était déjà l'un des plus commerçants et des plus populeux de l'île. Les plaines et les montagnes y étaient couvertes de villages : le riz, le manioc, les patates, les ignames, la vigne, y donnaient d'abondants produits. Dans nulle autre province, avant que le souverain la prohibât, la traite des esclaves n'était plus active, ni plus fructueuse, à cause de la beauté des sujets. Des fabrique des poterie, de toiles de calin et autres étoffes de coton, répandaient l'aisance dans cette région montagneuse. Depuis le règne du conquérant hova, cette prospérité, forte de tant d'éléments, a pris un développement incalculable. Aujourd'hui Tana-

narive (Tanana-Arrivou ou Ermine), capitale du royaume, compte cinquante mille habitants. C'est un assemblage de petites bourgades situées sur un plateau verdoyant et dans un paysage enchanteur. Les proportions gigantesques de la végétation, dit M. Fontmichel qui l'a visitée, offrent un singulier contraste avec l'exiguïté chétive des habitations humaines, qui ne se recommandent à l'attention que par l'attrait de la nouveauté. Radama, qui avait le goût des constructions durables, et qui, proportionnellement à ses moyens d'exécution, a déployé autant de génie à Madagascar que Pierre Ier en Russie; Radama fit élever un temple à Jankar, le Bon Génie, dont les murailles et les voûtes sont d'un architecte venu de l'île de France. Le palais de Tranouvala, celui de Bessakane, plus spacieux encore, et le mausolée de Radama, ont été construits également d'après les règles de notre architecture. Parmi les autres établissements de ce roi, il faut citer le collége fondé sous l'influence des deux pasteurs anglais Jones et Griffiths, les écoles inférieures et l'atelier typographique, où l'on imprime à l'heure qu'il est une Bible malgache.

La population totale de Madagascar va, dit-on, à plus de 4,000,000 d'âmes. A côté de la division par peuplades et provinces, existe aussi une division de races, observée par Flacourt et qui s'est perpétuée depuis. Quelques castes sont de pur sang arabe, comme les Zaffe-Ramini. Les Roandrians, leurs descendants les plus proches, issus d'eux sans aucun mélange. Les Anacandrians et les Ondzassis proviennent d'un croisement avec les indigènes nègres, et sont nommés toutefois *Malates* ou blancs. Les Zaffe-Ibrahim descendent soit des Juifs, soit d'Arabes émigrés avant l'hégire. Les Kassi-Mambou paraissent originaires des pays maures ou de la côte de Zanguebar. Mais les tribus les plus considérables ont le teint basané et les cheveux plats des Indiens, ou la peau noire et les cheveux crépus des Cafres. La langue générale du pays paraît se rattacher aux langues malaies, surtout au javanais et au timorien.

Depuis la transformation récente du pays, les anciens usages malgaches, les vieilles distinctions nobiliaires, ont éprouvé de rudes atteintes. L'autorité des voadsiris ou seigneurs suzerains, celle des iohavohitz ou seigneurs de villages, l'influence des ombias ou prêtres, ont été vivement compromises par le mouvement civilisateur. Il est impossible que la puissance de tant de priviléges froissés ne détermine pas une réaction prochaine.

Des vieilles coutumes malgaches, il en est une qui s'est perpétuée jusqu'à nous, et qui mérite d'être citée en exemple aux nations civilisées. C'est le serment du sang, ou l'alliance solennelle contractée entre deux individus qui deviennent frères et s'obligent à s'aider l'un l'autre. La cérémonie a lieu en présence des chefs de l'endroit; les deux amis se font une incision au creux de l'estomac; puis on imbibe deux morceaux de gingembre du sang qui en découle, et chacun mange le morceau teint du sang de l'autre. Le maître de cérémonie mêle alors dans un vase de l'eau douce, de l'eau salée, du riz, de l'argent et de la poudre; il trempe deux sagaies dans ce mélange, et frappe les contractants avec l'arme qui

a fait la blessure ; ensuite il prononce la formule suivante : « Grand Dieu ! maître des hommes et de la terre, nous te prenons à témoin du serment que nous jurons : que le premier de nous qui le faussera soit écrasé par la foudre ; que la mère qui l'a engendré soit dévorée par les chiens. » Après ce serment et ces imprécations, les deux frères lancent leurs sagaies aux quatre points cardinaux pour conjurer les mauvais génies. Ils attestent alors la terre, le soleil et la lune, et boivent chacun une portion égale du breuvage préparé, en priant toutes ces puissances de le faire tourner en poison pour celui qui ne tiendrait pas son serment.

Dans sa vaste étendue, Madagascar offre à l'histoire naturelle une nomenclature immense mais peu connue encore. Le règne végétal comprend le tanoma, arbre à résine, le sagoutier, qui produit la substance alimentaire et pectorale connue sous le nom de sagou, et dont les feuilles se tissent en étoffes ; le badamier pyramidal, l'aromatique bachi-bachi, la ravensara, ou cannelle-giroflée, dont la noix et la feuille ont un parfum exquis ; le voaène, arbrisseau sarmenteux, qui donne de la gomme élastique ; enfin le sanga-fanga, qui a beaucoup d'analogie avec le papyrus des anciens.

Le règne animal est moins riche. On y trouve l'antamba, qui paraît être de la famille des léopards, et le farassa, qui ressemble au chacal. L'hippopotame se voit encore au bord des rivières, des lacs et des marécages. Ce pachyderme s'y rapproche de l'espèce observée au cap de Bonne-Espérance. Avec ses jambes grosses et courtes, sa peau noire, lisse et huileuse, sa masse obèse et lourde, il paraît voué à une vie toute sédentaire. Aussi, quoique pourvu d'énormes dents canines, il n'est pas carnivore, et se nourrit d'herbages, de roseaux, de riz et de millet, qu'il engloutit par quantités énormes. Sa chair grasse est bonne à manger. On croyait autrefois que l'hippopotame dévorait jusqu'à des hommes ; mais Dampier, qui a observé ces animaux dans la baie de Natal en Cafrerie, a rectifié cette fable. Loin d'attaquer les hommes, cet amphibie les évite, et se jette dans l'eau à leur approche. Il plonge jusqu'au fond, et y marche comme sur un terrain sec. Le capitaine Covent assure en avoir vu rester une demi-heure au fond de la rivière. Quand il est tranquille, l'animal nage la tête à fleur d'eau et n'élevant au-dessus de la surface que ses narines, ses yeux et ses oreilles. Son cri ressemble tellement au hennissement du cheval, que son nom lui est venu de là. Les autres animaux remarquables sont les zébous ou bœufs à la bosse de graisse, les ânes sauvages aux oreilles énormes, les sangliers, pourvus, dit-on, de cornes, des moutons à grosse queue, des tandrecs, sorte de hérisson, et le maki, espèce de singe particulière à l'île. Le gibier foisonne dans toutes les forêts ; les perroquets, les oies, les canards, les poules, les pintades, les ramiers, y volent par myriades. Flacourt énumère plus de soixante oiseaux peu connus.

Retenu, faute d'occasion, à Sainte-Marie pendant le plus mauvais mois de l'hivernage, je voyais ma santé dépérir de jour en jour, et quelques symptômes d'affection fiévreuse me faisaient craindre déjà une grave maladie, quand le brick anglais *Victory* venant de l'île de France jeta l'ancre dans la rade. Il devait

faire échelle à Tamatave pour se rendre ensuite à Calcutta par Mahé et Trincomalay. C'était, en partie, mon itinéraire, et d'ailleurs toute direction était devenue bonne pour moi, dans l'état maladif où je me trouvais alors. Le capitaine devina ma pensée : il spécula sur elle, et je passai par d'assez rudes conditions. Toutefois, il faut lui rendre cette justice, qu'après avoir un peu judaïsé sur les termes de mon passage, il chercha à me le rendre aussi agréable que possible ; car c'était au fond un digne homme que M. Jonathan Lewis de Bristol. Une chose surtout me plut en lui, c'est qu'il rendait justice aux Français dans l'occasion. Ancien officier de la marine militaire, il avait assisté à plusieurs combats où notre pavillon s'était vaillamment défendu : sa mémoire en savait tous les détails, et il aimait à les citer. Quand nous fûmes en vue de Tamatave, il m'accosta. « Monsieur le Français, me dit-il, il faisait chaud ici en 1812. — Comment donc, capitaine? — Oui, quand nous nous battîmes contre votre *Néréide*, qui tint tête, ma foi ! à trois bonnes frégates de Portsmouth. Tenez, voici où l'action commença. *La Néréide* était là sous le vent, moi j'étais ici, à bord du *Sirius*. Au début les forces se balançaient, trois frégates contre trois frégates; mais deux des vôtres se conduisirent mal. Restait *la Néréide* seule, qui les valait toutes ; elle reçut notre feu au large, tant qu'elle put, et ensuite elle arriva sur Tamatave, où elle s'embossa dans la rade, de manière à ne pas être tournée : juste dans la direction de ce bouquet d'arbres. Nous la serrâmes à un quart de portée, et nous la canonnâmes. Au bout d'une heure, tout était criblé, haché à son bord. Son commandant était tombé au cri de *Vive l'Empereur!* et avant de mourir, il avait dit au lieutenant qui le remplaçait : Ponée, jurez-moi que vous ne rendrez ma frégate qu'à des conditions honorables. — Je vous le jure, commandant. — En ce cas, je meurs content, embrassez-moi. — Et comment finit le combat? — Dignement, monsieur le Français. Le lieutenant Ponée nous envoya encore une grêle de fonte; si bien qu'une de nos frégates fut obligée de quitter la ligne pour réparer ses avaries. Quand notre commandant vit cela, un canot parlementaire alla s'aboucher avec ces enragés. C'était pitié de continuer dans l'état où ils étaient. On croyait qu'ils se rendraient à merci. Loin de là! — J'ai promis à mon commandant, répondit le brave Ponée, de ne rendre la frégate qu'à des conditions honorables; ces conditions, les voici : l'équipage quittera *la Néréide* avec armes et bagages; il sera nourri et entretenu aux frais de l'Angleterre, jusqu'au moment où l'Amirauté le fera transporter dans le port de Brest. Dites oui ou non, d'ici à une demi-heure, sinon le combat recommence. — Il l'eût fait, si notre commandant ne s'était pas montré moins têtu que lui. On lui accorda ce qu'il voulut ; et c'eût été horrible, en effet, de tuer tant de braves gens. Nous les prîmes à bord du *Sirius*, nous bûmes avec eux de bons verres de *grog*, eux à leur empereur, et nous au roi George, et nous les conduisîmes à Maurice. Cette pauvre *Néréide* était si éclopée après le combat, qu'il fallut la faire remorquer par deux frégates. » J'avoue que, dans la bouche d'un Anglais, ce récit, glorieux pour notre marine, me toucha plus que cent bulletins officiels.

CHAPITRE XII.

ARCHIPEL DES SEYCHELLES. — ILES MALDIVES.

Nous appareillâmes pour les Seychelles, le 25 février 1830. A part quelques gros temps, rien ne caractérisa notre traversée, qui fut lente et timide, au milieu d'une foule d'écueils et d'archipels mal connus, qui gisent au sud des Seychelles. Le capitaine Lewis voyait toujours la terre sous l'éperon de son brick ; tantôt l'île de Sable, dont le gisement a été fixé par M. Laplace à 15° 53′ lat. S. et 52° 11′ long. E. ; tantôt l'îlot Juan de Nova, dont la longitude, jusqu'ici douteuse, doit être rétablie, d'après le capitaine Owen, à 48° 49′ E ; puis la Galega ; la Providence, Saint-Pierre, Saint-Laurent, et d'autres bancs à fleur d'eau, auxquels les géographes n'ont pas même donné de nom. La pratique de ces parages avait rendu défiant le marin anglais. Il savait tous les naufrages dont ils avaient été témoins, et entre autres celui de la flûte française *l'Utile*, qui s'y perdit en 1767, avec son équipage et quatre-vingts esclaves noirs. C'était une histoire horrible. Après l'échouement du navire, nos marins s'étaient jetés dans des embarcations et avaient pu regagner Madagascar ; mais telle était la terreur causée par ce mystérieux écueil, qu'on préféra y laisser périr les noirs naufragés, plutôt que de courir les dangers d'une reconnaissance. Quinze années après, l'intrépide capitaine Tromelin s'offrit néanmoins pour une recherche. Il trouva l'îlot sur lequel vivaient encore cinq femmes, reste des quatre-vingts nègres que la misère avait tués l'un après l'autre. Un peu d'eau saumâtre, des tortues et des coquillages les avaient nourries jusques alors.

Grâce à l'expérience de notre pilote, nous arrivâmes sans encombre en vue des Seychelles ; nous relevâmes successivement l'île Longue, la Moyenne, la Ronde, l'île aux Cerfs, et l'île de Mahé, où nous jetâmes l'ancre à peu de distance du rivage. Mahé ou Sainte-Anne nous sembla aride dans quelques parties, fertile et cultivée dans d'autres. Au milieu du demi-cercle que formait la rade, pointaient quelques maisons, entrecoupées de jardins, et comme adossées à une muraille basaltique, qui s'abaissait peu à peu vers la mer.

Autrefois compris sous la dénomination générale d'Amirantès, ces groupes d'îles, épars du 4 au 6° de latitude S. et du 50 au 55° de long. E., ont été classés par nos navigateurs modernes en deux archipels distincts, dont l'un a conservé le nom d'Amirantès, et l'autre reçu celui de Seychelles. Le premier comprend onze îlots, inhabités et foulés, seulement à certaines époques, par les pêcheurs de tortues. L'autre n'a pas moins de trente îlots, dont les plus importants ont été nommés ci-dessus.

Cet archipel, connu des Arabes et des navigateurs du XVIe siècle, fut colonisé, vers 1741, par des caboteurs français qui lui donnèrent le nom du gouverneur résidant alors à l'île de France. Dans les premiers temps, la pêche de la tortue fut la seule industrie du pays; mais depuis, le déboisement opéré par la hache ou par l'incendie ayant découvert des terrains propres à la culture, une foule de créoles de l'île de France, attirés par des concessions, se fixèrent aux Seychelles. Le coton y vint à souhait, et la qualité obtenue fut classée au premier rang dans le commerce pour sa finesse et sa blancheur. Sous cette impulsion nouvelle, Mahé compta bientôt une population de 500 blancs et de 5,000 esclaves. Les Seychelles devinrent une succursale des îles de France et de Bourbon : un cabotage important s'y organisa et ouvrit des débouchés aux produits de son terroir. Plus tard les longues guerres maritimes de la République et de l'Empire jetèrent quelque perturbation dans la prospérité naissante de cet archipel : la prise de l'île de France par les Anglais acheva de désorganiser ses relations. Elles se rétablirent à la paix de 1814, mais cette fois pour le compte de la Grande-Bretagne, qui demanda les Seychelles comme complément de Maurice. Depuis lors, l'amirauté y tient une garnison avec un gouverneur.

Comme point de relâche sur la route des Indes, Mahé est devenue une station avantageuse. La petite navigation y a repris vigueur; on y échange des volailles, des moutons, des tortues et quelques bœufs : des barques plus fortes poussent jusque dans l'Inde avec des bois d'ébénisterie, et à Maurice avec des cargaisons de sucre. Un commerce tout récent a été trouvé par les dames de Mahé : c'est le tissage des feuilles de cet arbre singulier qu'on nomme le cocotier des Seychelles ou cocotier de mer (*Lodoicea Sechellarum*). Elles font avec ces feuilles, larges et pointues, fortes et lisses, des ouvrages gracieux et délicats, des éventails, des chapeaux qui imitent ceux de paille d'Italie. Le cocotier des Seychelles est plus petit que le cocotier ordinaire : pourtant son stipe droit et cylindrique peut dépasser une hauteur de quarante pieds; il croît lentement et ne produit, dit-on, qu'après un siècle. Son bois, mou et spongieux, n'est bon à rien. Quant au fruit, sa configuration étrange en a fait un objet de curiosité; tout cabinet d'amateur d'histoire naturelle a son coco maldive, ou noix maldive. Dans son enveloppe, le fruit est sphérique; ce n'est que dépouillé qu'il acquiert cette forme, où les deux lobes saillants sont séparés par une ouverture oblongue garnie de fibres filamenteuses. C'est l'état dans lequel on le voit communément en Europe. L'amende intérieure est un aliment assez médiocre. Avant qu'elle fût plus connue, on lui accordait une grande vertu aphrodisiaque; et l'empereur Rodolphe chercha, dit-on, à s'en procurer une au prix de 4,000 florins. De nos jours cette mystérieuse renommée s'est éteinte : la noix maldive, ou plutôt le coco des Seychelles, ne tente plus la fastueuse luxure des princes, depuis qu'il est devenu si banal et si déprécié. La coque seule, dure et noirâtre, sert à fabriquer quelques vases pour les usages domestiques.

Les familles qui habitent Mahé sont encore aujourd'hui françaises par l'origine

et par le cœur. Un compatriote est toujours le bien-venu chez elles; et comme tel je fus l'objet de la plus cordiale hospitalité. On me mit de toutes les fêtes, on me promena d'un bout de l'île à l'autre : je parcourus la ville d'abord, ou plutôt le village, qui se compose de petites maisons en bois, éparses sur un sol rocailleux, et d'un chantier où l'on construit un assez grand nombre de bâtiments de moyen tonnage. De là il fallut courir les habitations où l'on m'arrangeait souvent de petites surprises, des bals, des collations champêtres. Sur l'une d'elles, je vis une pêche de la tortue : les pêcheurs guettent le moment où elle vient la nuit déposer ses œufs dans le sable, ils la renversent sur le dos, et la transportent au jour à bord de leurs bateaux : d'autres fois, ils s'approchent de l'animal endormi sur l'eau, le saisissent dans un filet à fortes mailles, ou le harponnent en traversant sa cuirasse. La chair de la tortue est mangeable quoique filandreuse; cuite elle prend une teinte noirâtre. Les œufs sont bons, et le sang, bu chaud, est, dit-on, un spécifique excellent contre le scorbut. Ces animaux ont aux Seychelles des dimensions énormes, plusieurs pèsent cent vingt livres : leur écaille a souvent quatre pieds de long sur trois et demi de large; mais elle est commune et sans valeur. La tortue dite *le caret* est la seule qui fournisse l'écaille qui sert aux ouvrages d'art. Le grand débouché des grosses tortues des Seychelles est à l'île de France et à Bourbon, où l'on en consomme près de douze mille par année.

Dans toutes les habitations que je visitai régnait la plus uniforme simplicité : une maison en bois à un seul étage, aérée, mais avec des salles spacieuses et des meubles frais et propres; puis autour quelques cases pour les noirs, couvertes de feuilles de cocotier, et une espèce de cour au centre; voilà ce qui se reproduisait dans toutes ces demeures des colons. Quoique situé près de l'équateur, l'archipel des Seychelles jouit d'un climat égal et sain. Point de ces brusques variations atmosphériques qui affligent les colonies plus voisines du tropique, point de ces ouragans qui les dévastent.

Une semaine de vie nomade à travers les habitations de Mahé avait complétement rétabli ma santé, déjà améliorée en mer. Quand je retournai vers la rade, je trouvai sur le môle mon capitaine qui venait de faire régulariser ses papiers chez le gouverneur anglais, et qui se disposait à mettre à la voile. Nous regnagnâmes ensemble le bord : le soir même *le Victory* reprenait la haute mer. Nous passâmes devant Praslin. La plus grande du groupe après Mahé, dont elle est éloignée de sept lieues dans le N. E., cette île est haute, boisée, et peuplée de quelques habitants qui élèvent des bœufs ou pêchent des tortues. Une vaste et bonne rade présente à son entrée deux petits îlots, dont l'un, appelé Curieuse, a été transformé par les Anglais en hôpital où l'on déporte les lépreux de l'île de France.

Le reste de l'archipel dans sa partie N. est composé d'écueils ou de récifs de corail presque tous déserts. Quand le dernier fut resté à l'O., le capitaine Lewis ordonna la route pour le canal des Maldives. Mais, à mesure que nous allions vers l'équateur, les brises variables du S. E., S. et S. O. nous abandonnaient, et nous tombions dans la région des calmes. C'était d'ailleurs pour ces parages de l'Océan

indien une époque d'interrègne entre les deux moussons. Aussi, dans les dix-sept jours que nous mîmes à atteindre la hauteur des Maldives, les forts courants qui portent à l'E. nous servirent-ils presque autant que des risées molles et capricieuses. Enfin le 31 mars nous prîmes connaissance du canal des Andoumatis, le plus large et le plus sûr de toutes les Maldives, et situé dans leur partie S. par un degré et demi de latitude boréale. En ligne directe du 8° de lat. N. au 4° de lat. S., s'échelonnaient les quatorze récifs de corail ou attols qui composent cet archipel. Avec des atterrages peu sûrs et un territoire avare de produits, les Maldives ne sont guère visitées par les navires du commerce, et les notions recueillies sur elles proviennent presque toutes d'explorations spéciales, ou d'aventureux voyageurs que les naufrages y ont jetés. Le commandant de *la Favorite*, qui les traversa en 1830, vient de livrer au public une appréciation générale de ce groupe.

« L'archipel des Maldives est composé de quatorze récifs de corail ou attols : ils sont tous de forme circulaire, laissant entre eux des passages plus ou moins larges, plus ou moins dangereux, dans lesquels la sonde ne peut trouver fond. Chaque attol est séparément formé par une masse énorme de coraux, s'élevant du fond de la mer jusqu'à sa surface ; qu'elles soient le produit du travail d'une multitude d'insectes encore inaperçus ou d'une végétation marine, l'étonnement de l'observateur n'en est pas moins grand en voyant ces murailles en lignes tantôt droites, tantôt courbes, s'élever sans appui, d'une profondeur immense, et former enfin des îles malgré les efforts redoublés d'un Océan battu souvent par des ouragans terribles. Quelle suite de temps n'a-t-il pas fallu pour qu'un semblable ouvrage ait été achevé avec d'aussi faibles moyens ; pour que le corail, arrivé à la surface de la mer et privé de vie par le contact de l'air, tombant successivement en poussière, ait composé le sol des îles qui lui doivent leur formation ! Quelle suite étonnante de circonstances a conduit sur cette terre nouvelle, née pour ainsi dire au milieu des mers, les fruits du cocotier arrachés aux côtes lointaines par les vents et les courants ! L'arbre a pris racine dans le sable pour lequel la nature semble l'avoir destiné ; le terrain, enrichi de ses débris, protégé par son ombre, s'est couvert de plantes dont sans doute les semences ont été aussi apportées par les eaux.

« Telle fut, suivant toute apparence, la première formation des Maldives ; elles sont toutes à fleur d'eau. Dans l'intérieur du bassin formé par le cordon de corail, et qui, dans quelques attols, peut avoir jusqu'à huit lieues de diamètre, sont de petites îles basses et couvertes, ainsi que la ceinture, d'une multitude de cocotiers. On ignore à quelle époque les Maldives furent peuplées ; mais on sait que depuis des temps bien reculés elles font le commerce avec la côte malabare, éloignée de cent lieues. Les premiers Européens que les naufrages jetèrent sur cet archipel y trouvèrent le mahométisme établi, des habitants actifs, industrieux, adonnés à la navigation sur une multitude de bateaux qui parcouraient les îles et allaient même à la côte de l'Inde, d'où ils revenaient avec la mousson favorable. Ils y avaient porté du poisson sec, des cordages faits avec l'écorce du cocotier

et de l'huile tirée de son fruit. Le cauris, petit coquillage adopté dans l'Inde comme monnaie inférieure, se trouve en abondance sur les récifs des attols, et forme une branche lucrative d'exploitation.

« Le caractère de cette population n'a jamais été bien jugé : chaque naufragé l'a peinte d'après l'accueil qu'il en a reçu. La plupart cependant la donnent comme bonne et hospitalière, mais redoutant beaucoup la visite des Européens, dont jusqu'ici de dangereux récifs et sa pauvreté l'ont garantie. Cependant ce pays malheureux, assiégé de tous côtés par la mer, et dont les habitants arrachent avec peine leur subsistance à une nature ingrate, a eu aussi ses révolutions, ses guerres civiles et ses ambitieux. Vers le milieu de l'archipel est un attol à l'extrémité sud duquel est située la petite île du Roi, plus favorisée de la nature que les autres : elle possède une rade où les bâtiments, conduits par les pilotes du pays, peuvent mouiller en sûreté devant le village, résidence du souverain des Maldives, titre qu'un chef a pris et fait reconnaître successivement de tous les attols par la force des armes. S'il eût borné là son ambition, sans doute son nom serait encore ignoré des Européens ; mais il a voulu joindre les gains de la piraterie à ceux du commerce, qu'il avait centralisé dans son île, pour le soumettre à des droits ; il arma de grandes chaloupes, s'empara d'abord des bâtiments indiens, puis osa attaquer les navires d'Europe faiblement armés qui passaient au milieu de ses possessions, et dont les équipages furent privés de la liberté. Ces actes de brigandage, dénoncés au gouvernement anglais de Bombay, furent promptement réprimés par le supplice des pirates capturés et par la menace qui fut faite au souverain de lui faire subir le même traitement, s'il n'était plus circonspect à l'avenir. Depuis cette époque, les passages entre les Maldives sont assez sûrs, et les caboteurs des établissements anglais commencent à fréquenter l'île du Roi, où ils font un commerce avantageux pour eux et pour les habitants. »

Cet archipel tire son nom de Malé, principale île du groupe. Les insulaires, qui paraissent une race hindoue mêlée d'arabe, sont bien faits et ont le teint olivâtre, avec le corps velu et la barbe épaisse. On y voit des femmes aussi blanches qu'en Europe. Les Maldiviens ont une langue particulière ; leur religion est le mahométisme, mais mitigé d'anciennes croyances empreintes de paganisme. Ainsi, pour calmer le dieu des vents, ils lancent sur les flots des barques pleines d'ambre et de bois odorant, auquel ils ont mis le feu, et ces autels, ballottés par la vague, vont promener au loin leurs nuages aromatiques. Les plus savants parmi les Maldiviens parlent l'arabe et expliquent le Koran. Les prêtres sont tout-puissants dans le pays, et de grands pouvoirs s'affectent à un poste de général en chef ou *Pandiar*. Il n'y a point de villes proprement dites aux Maldives : ce sont des groupes de maisons jetées au milieu de forêts de cocotiers. Ces maisons sont presque toutes en bois. Le commerce de ces îles consiste en poisson salé, dont il s'exporte de grandes quantités pour toute la côte de l'Inde ; on y pêche le corail, l'ambre et les cauris ; on y fabrique des étoffes de soie et de coton, vêtements habituels des insulaires.

Au sortir du canal des Andoumatis et vers le 73° de long. E., de fortes rafales du sud et une houle épouvantable nous révélèrent quelque grande perturbation lointaine. C'était en effet la queue du désastreux ouragan qui sévit avec tant de force contre les îles de France et de Bourbon, du 27 mars au 5 avril 1830. La corvette de l'État *la Favorite*, qui se trouvait alors dans les parages battus par le vent, ne se tira d'affaire que grâce aux prudentes manœuvres de son commandant et à la force de sa construction. La plus grande partie des navires de commerce mouillés sur la rade de Saint-Denis furent emportés malgré leurs ancres, et se perdirent dans la haute mer; tous les champs furent dévastés, toutes les récoltes perdues, et les habitations elles-mêmes chavirèrent en certains endroits, renversées par la violence de la tempête. Dans les latitudes où nous nous trouvions alors, la brise n'arrivait qu'amortie et impuissante; elle nous servit à faire route. Le 12 avril, nous relevions les montagnes méridionales de l'île de Ceylan, au-dessus desquelles domine le pic d'Adam. Le soir même, nous doublions la pointe de Dondres, et après avoir côtoyé pendant deux jours la partie ouest de l'île, d'où la brise chassait vers nous le parfum des cannelliers, nous laissâmes tomber l'ancre le 14 avril dans la magnifique rade de Trincomalay.

CHAPITRE XIII

ILE DE CEYLAN.

L'île de Ceylan, que les naturels nomment *Lakka*, s'appelait autrefois *Lakdiva* et *Sinhala*, de la racine sanscrite *sinhal* (lion). Située dans le tropique du Cancer, elle se prolonge du 6° au 10° de latitude N. et du 77° au 80° de longitude E. Au nord, elle touche au détroit de Manar, passe impraticable aux navires, qui la sépare de la presqu'île de Dekkan, et elle occupe ainsi une des avenues du golfe de Bengale. Son périmètre est de trois cents lieues et sa surface d'environ sept cents lieues carrées. Sa forme est à peu près celle d'une poire, dont l'île de Jafna-Patnam serait le bout. Ses côtes, plates, basses, accidentées de bancs de sable, sont assez dangereuses; mais d'excellents ports et des havres nombreux balancent cet inconvénient. A Ceylan, les moussons correspondent avec celles des côtes de Coromandel et de Malabar. Ces moussons sont des vents périodiques qui soufflent dans la mer des Indes, du S. O. d'avril en septembre, et du N. E. de septembre en avril. Dans la mousson du S. O., la côte malabre, qui a le vent en face, est sujette à de fréquents sinistres, tandis que la côte de Coromandel, abritée par la terre indienne, jouit d'une température égale et d'une mer magnifique. Dans les six mois de la mousson du N. E., la chance est inverse. Placée sur la limite de ces deux zones, Ceylan offre, dans une moindre étendue, le même accident atmosphérique. Toutefois ce contraste n'est guère sensible que sur les côtes;

les montagnes et les forêts de l'intérieur y modifient les allures de la brise, et atténuent sa violence. La saison pluvieuse y a lieu en mars et en avril. Quoique plus rapprochée de l'équateur que la péninsule indienne, Ceylan n'est pas brûlée comme elle par le soleil : les brises de l'Océan, qui circulent et jouent autour de ses côtes, y tiennent l'atmosphère toujours renouvelée et rafraîchie. Dans l'intérieur, où la mousson n'arrive pas, de hautes forêts suppléent à son influence.

Ceylan abonde en minéraux et en fossiles. Le fer s'y trouve dans toutes ses combinaisons, ainsi que le manganèse. Composée de masses granitiques, presque partout homogènes et de première formation, l'île offre aussi quelques quartz, du mica et des couches calcaires, pleines de coquillages pétrifiés. Dans les rochers, dans les lits des rivières, dans les terres d'alluvion, on trouve une foule de pierres précieuses, les saphirs bleus et verts, les améthystes, le rubis, la topaze, une sorte d'opale et des cornalines. Le cristal de roche y abonde; la statue de Bouddha, dans le temple de Kandy, est un monolithe de cette matière.

Le Mahavilla, le Kalay, le Kalou et le Walleway sont les principales rivières de l'île; elles prennent toutes leur source dans le pic d'Adam : trop rapides pour être navigables, elles sont inutiles au commerce intérieur, que paralyse en outre le mauvais état des routes. De la part des rois de Kandy, possesseurs originaires de Ceylan, c'était calcul politique de rendre impraticables les abords de leur royaume central. Entourés de forêts épaisses, avec une garde d'éléphants et de bêtes féroces, ils pouvaient croire que les Européens, maîtres des côtes, leur laisseraient au moins la souveraineté de Kandy, dernier fleuron de la couronne chingulaise. Cette illusion a duré jusqu'à la fin du dernier siècle, époque où les Anglais, conquérants des comptoirs littoraux, complétèrent la soumission des tribus intérieures.

L'histoire primitive de Ceylan est toute pleine de ces merveilleuses allégories qui caractérisent les traditions asiatiques. La chronique chingulaise raconte qu'un jour les habitants de Tannasserin, sur les rives du Gange, virent sortir du soleil levant un être de majestueuse figure, qui leur ordonna de quitter leurs huttes sauvages et de se bâtir des maisons. Il régna, et ses descendants lui succédèrent sous le titre de *Souriavas* (fils du soleil). L'un de ces souriavas, Vidja-Radjah, fut le premier empereur de Ceylan; il débarqua sur cette île avec sept cents hommes, et soumit la contrée qui adorait aussi le soleil sous le nom d'Isouara. Après lui régnèrent Singa-Bahou et Vidja-Comara, qui épousa la fille du roi de Mathourah (Maduré). Divers princes se succédèrent jusqu'en 379 de notre ère, où le culte de Bouddha fut introduit dans l'île par le prêtre Mihidouma qui arriva tout exprès de Maddadisay. « Il traversa les airs, dit la version chingulaise, et s'abattit sur un rocher d'Anouradapoura, au moment même où le roi Deveni-Petissa passait dans cet endroit au retour de la chasse. Surpris de voir cet homme en larges vêtements jaunes, le prince s'arrêta, et le missionnaire, au lieu d'attendre les questions du monarque, se prit à l'interroger. Satisfait de son intelligence, il lui prêcha le bouddhisme et le convertit lui et ses sujets. »

Depuis lors Ceylan fut plutôt aux prêtres qu'aux rois. Tous les malheurs qui survinrent de cette époque jusqu'à l'invasion européenne, ne proviennent que de vengeances sacerdotales. Ici, pour la mort d'un prêtre, un déluge a lieu, et quatre cent soixante-dix villages sont détruits : le roi, foudroyé, est précipité aux enfers. Là, une sécheresse et une horrible famine pèsent sur le pays parce qu'un autre prince s'avise de trouver mauvais qu'un Brahmane fasse la cour à la reine. A part ces catastrophes minutieusement consignées, l'histoire chingulaise se borne toute à des incidents aussi graves que la construction de pagodes, la découverte d'une dent de Bouddha, le suicide d'un roi qui se jette dans le bûcher d'un poëte qu'il aimait.

L'arrivée de Lorenzo d'Almeïda, vers le milieu du XVIe siècle, vint mêler un peu de drame européen aux annales indigènes. C'est sous le règne de Darma-Praccaram que l'amiral portugais chercha à la pointe de Galle un abri contre la tempête. A la vue des nouveaux débarqués, les naturels coururent en toute hâte à Cotta, capitale de l'île, et racontèrent au roi qu'il venait d'arriver des hommes blancs et parfaitement bien faits, vêtus d'habits et de chapeaux de fer, buvant du sang (du vin), mangeant des pierres (du biscuit), armés d'instruments qui produisaient des éclairs et lançaient des boules qui frappaient les murailles.

Le roi envoya son frère aux Portugais, et les reçut ensuite à sa cour. La bonne harmonie dura tant que vécut Darma-Praccaram ; mais, à l'avénement de son successeur Bouwanika, une guerre civile donna aux Portugais l'occasion d'intervenir dans les affaires du pays. Ils inondèrent l'île de troupes, et se fortifièrent dans le port de Colombo.

Bientôt une guerre naquit entre les naturels et les Européens, guerre qui devait, sauf de rares intermittences, se prolonger pendant plus de deux siècles, en passant des Portugais aux Hollandais, des Hollandais aux Anglais. Vers 1634, Simon Corréa, chef des Portugais, en était venu à enlever deux fois de vive force Kandy, nouvelle résidence de la royauté chingulaise, quand Radjah-Singha, s'alliant aux Hollandais, prit sa revanche et chassa de Colombo et de l'île entière tous les soldats et colons portugais.

Alors le règne de la Hollande commença sur cette île. La France essaya bien vers 1672 d'y organiser un comptoir et un poste militaire. Delahaye, étant venu mouiller dans le port de Cottiar, avec quatorze bâtiments, obtint de Radjah-Singha la permission de bâtir un fort, à la construction duquel les naturels du pays aidèrent eux-mêmes. Obligé de remettre à la voile, cet amiral laissa un chargé d'affaires, Lainé de Nanclars de Lannerole, en promettant d'appuyer bientôt de renforts français la fondation naissante ; mais cette parole n'ayant pas été tenue, notre chargé d'affaires végéta sans considération à la cour de Kandy, et notre fort passa entre les mains des Hollandais.

Les guerres entre ces derniers et les insulaires se poursuivirent, pendant une centaine d'années, avec une alternative de succès et de revers. Le résultat démontra aux uns l'impossibilité d'occuper le centre de l'île, aux autres l'inutilité

d'une attaque contre les établissements littoraux. En 1782, une escadre anglaise commandée par sir Hector Munroc parut dans la baie de Trincomalay, prit terre sans opposition, et enleva la ville par un audacieux coup de main ; mais l'amiral anglais ayant quitté la baie pour aller réparer sa flotte à Madras, M. de Suffren mouilla à son tour devant Trincomalay, et fit flotter sur son fort le pavillon français. Toutefois, en 1796, une nouvelle descente de troupes anglaises eut lieu à Negoumbo. De ce port, le général Stewart se porta sur Colombo, chef-lieu des possessions européennes de Ceylan. Cette ville se rendit presque sans coup férir. Quoique la garnison hollandaise fût aussi nombreuse que le corps assiégeant, la trahison ouvrit aux Anglais les portes de Colombo. Le gouverneur Van Anglebeck signa une capitulation sans en prévenir ses officiers.

A la suite de ce pacte peu honorable, les troupes anglaises soumirent le littoral, possédé tour à tour par les Portugais et par les Hollandais, et depuis ce temps aucune puissance européenne n'a cherché à contester leur droit d'occupants. Il n'y eut plus alors que des guerres d'intérieur contre les rois de Kandy, guerres souvent funestes aux Anglais. En 1804, après la prise de la capitale chingulaise par le colonel Johnston, un armistice fut conclu et dura jusqu'en 1814, où le conflit recommença. Un détachement, sous les ordres du major Hook, se porta de Colombo sur Haugwaly, et plusieurs autres corps, au nombre de trois mille hommes, devaient lui servir de réserve. Avec ces forces, le chef anglais marcha sur la capitale chingulaise, et s'en empara le 6 mars 1815. Les trésors des anciens rois de Kandy tombèrent au pouvoir des vainqueurs; et enfin une proclamation du lieutenant général Robert Brownrigg annonça aux insulaires que S. M. George III prenait possession de Ceylan. De nos jours quelques révoltes intérieures ont eu lieu, mais les baïonnettes des nouveaux maîtres en ont fait justice.

Telle est l'histoire de Ceylan : quoique cette île soit aujourd'hui tout anglaise, on peut cependant la diviser en deux parties, le royaume de Kandy et les colonies européennes. Ces dernières occupent le rivage et entourent les provinces intérieures comme d'un anneau elliptique. Le royaume de Kandy est divisé en provinces subdivisées en districts.

Kandy, capitale de Ceylan, est assise sur les bords d'un lac artificiel, au milieu d'une grande vallée. Cette ville est pleine de temples, dont le principal est celui de Dalada-Malegava. C'est le lieu saint par excellence, la cathédrale de Ceylan, car elle renferme la dent de Bouddha, relique de la plus haute valeur. Le temple est petit, obscur, mystérieux, mais étincelant d'or, de pierres précieuses et de riches brocarts ; des fleurs suaves y parfument l'atmosphère, des jets d'eau limpide y jaillissent de toutes parts. Au fond, sur une espèce d'autel, paraissent deux figures de Bouddha, l'une en cristal, l'autre en vermeil, et à côté, deux karandouas, ou châsses à reliques. La plus grande de ces karandouas, d'une circonférence de dix pieds environ, est d'argent massif doré en dehors, et marqueté de pierres précieuses. C'est dans ce coffre que se conserve la dent de Bouddha, dent jaunâtre, enveloppée dans une feuille d'or pur et placée dans une boîte d'or,

qui a elle-même trois ou quatre autres enveloppes successivement plus grandes outre le grand coffre ou karandoua. Les Anglais, maîtres de Kandy, ne respectèrent pas une dent si richement logée; ils enlevèrent tout, coffre et relique, et depuis les Chingulais disaient : « Ils sont bien maîtres du pays ; car quiconque possède la dent de Bouddha a le droit de gouverner quatre royaumes. »

L'île de Ceylan est entièrement couverte de monuments du Bouddhisme. Les hypogées de Damboulou et les wiharés de Malvatté et d'Asghiri en sont les principaux. Le Malvatté est un petit couvent où logent une quarantaine de prêtres soumis à la règle et voués à la prière et à l'enseignement. L'Asghiri, plus petit, est la répétition du Malvatté. Toutes ces maisons saintes sont entourées de bosquets de cocotiers et de figuiers immenses, arbres solitaires et vénérés.

Les desservants de ces temples sont tirés de deux colléges établis à Kandy. De ces séminaires bouddhiques sortent deux ordres de prêtres; le premier comprend ceux qui, tenus encore dans une espèce de noviciat, n'ont que le grade de Samererо (enfant de prêtre). Ces titulaires revêtent la robe jaune, se font raser la tête et les sourcils, et peuvent être employés à quelques cérémonies. A l'âge de vingt ans, le Samererо quitte ce costume, endosse la tunique blanche, et se présente devant un collége de vingt docteurs qui lui font subir un examen. S'il échoue, il reste dans le grade inférieur; mais s'il sort triomphant de cette épreuve, c'est pour lui l'occasion d'une investiture publique. On le pare solennellement de la robe d'Oupasanpada (plein de religion), et, vêtu des insignes de son nouveau titre, on le promène dans toutes les rues de la ville. La dignité de prêtre est la plus haute qualité du Chingulais. A ce rôle sont affectés une grande influence sur le peuple et des revenus prélevés sur sa pieuse crédulité. Dans les villages pauvres, la dîme dévolue au desservant se paie souvent en nature, et il n'est pas rare de voir un docteur rentrer dans son wiharé, avec une douzaine de coqs pendus à sa ceinture. Une règle assez austère a précisé les devoirs et les pratiques sacerdotales. Elle est observée avec scrupule, et les infracteurs sont punis. La conduite des prêtres, morale et inoffensive, ajoute encore au profond respect qu'on a pour leur personne et pour leur caractère. Les rois eux-mêmes ne s'asseoient pas en présence d'un ministre du culte de Bouddha.

Ce culte est du reste un mélange informe de traditions et de rites bizarres, qui ne semblent aboutir qu'au matérialisme. Le bouddhiste croit que tout ce qui existe, dieux, démons, hommes, animaux, vient de l'air, du feu, de l'eau et de la terre, mis en contact avec Prané et Hitta, la vie et l'intelligence. Un homme peut devenir dieu, un dieu démon, homme ou animal, suivant que telle ou telle matière prédomine dans son organisation. La mort n'est qu'un changement de forme : l'anéantissement de la pensée est l'état le plus parfait. C'est, on le voit, du pythagorisme, à quelques nuances près. Après l'éternité de la matière, vient la pluralité des mondes. L'univers n'a pas eu de commencement, disent les bouddhistes, et il n'aura jamais de fin. Il existe vingt-six cieux, dont les vingt premiers servent de demeure aux Brachmi-Lochès, êtres supérieurs à nous, d'une beauté indi-

cible, grandissant à mesure qu'ils s'éloignent de notre planète, tous du sexe masculin, et exempts de passions charnelles. Les six cieux inférieurs sont peuplés d'espèces analogues à la nôtre, avec quelques perfectionnements graduels. Ces croyances ne sont qu'une variété évidente des doctrines brahmaniques.

Du reste, la morale du Bouddhisme est pure, simple et pratique. On enseigne au peuple à faire l'aumône, à méditer sur l'instabilité des fortunes humaines, à vivre d'une manière profitable aux autres et à soi, à aimer son prochain comme soi-même. Les prédications des bouddhistes ne sont que le développement de ces maximes. Dans les temples, le peuple offre à la fois et adore. Il porte des fleurs et dit sa prière pendant que l'officiant arrange les bouquets devant l'image de Bouddha. Les femmes sont, à Ceylan comme ailleurs, les plus ferventes habituées des wiharés. D'autres dieux sont encore invoqués : ce sont les gardiens de l'île, qui ont leurs prêtres pris parmi les bouddhistes et nommés Kapourales. Le dieu Kaltragan est le plus redouté de tous : son temple, situé dans l'île de Ceylan, est l'objet d'un pèlerinage où accourent des peuples de la presqu'île Indienne.

Les peuples aborigènes de Ceylan sont les Bedahs et les Chingulais : les Bedahs composent une race à demi sauvage qui se cache dans les forêts et particulièrement dans la province de Bantam. Mieux faits et moins bruns que les Chingulais, ils sont indépendants, vivent dans l'état de nature, ne reconnaissent aucune autorité et se nourrissent de leur chasse. Ils n'ont ni villes ni villages, pas même de simples cabanes : leur lit, le soir, est au pied d'un arbre qu'ils ont entouré d'un rempart de branches épineuses; ils s'y blottissent jusqu'au jour, à moins que quelque danger ne les fasse grimper sur le tronc. On a dit que ce sont là les peuples autochthones de l'île, mais l'identité de l'idiome signalerait plutôt dans les Bedahs la portion des aborigènes qui se refusa aux conquêtes de la civilisation. Lorsque les Bedahs ont besoin de quelque objet manufacturé, comme de fer et d'étoffes, ils s'approchent des villes, déposent dans un endroit convenu du miel, de la cire ou de l'ivoire, et écrivent sur une feuille d'arbre ce qu'ils désirent en retour. Ces échanges ont une espèce de règle que les sauvages ont adoptée et à laquelle ils se conforment.

Les Chingulais sont en général grands, bien faits et musculeux; leur angle facial, comme celui des races mogoles et malaies, n'est pas aussi ouvert que celui des Européens. Les femmes y sont presque toujours jolies et souvent belles. On compte à Ceylan comme dans l'Inde plusieurs castes dont les subdivisions vont à l'infini. Dans les castes supérieures sont les rois, les chefs guerriers et les prêtres; la caste intermédiaire s'occupe à des travaux mercantiles, et la caste inférieure est vouée au service. Cette dernière marche presque nue avec un morceau de toile autour des reins, plus ample chez les femmes, plus rétréci chez les hommes. Les femmes de cette caste ne peuvent ni se couvrir la poitrine, ni porter le parasol, ni se faire suivre par des esclaves, toutes attributions qui caractérisent les Chingulaises d'un rang élevé.

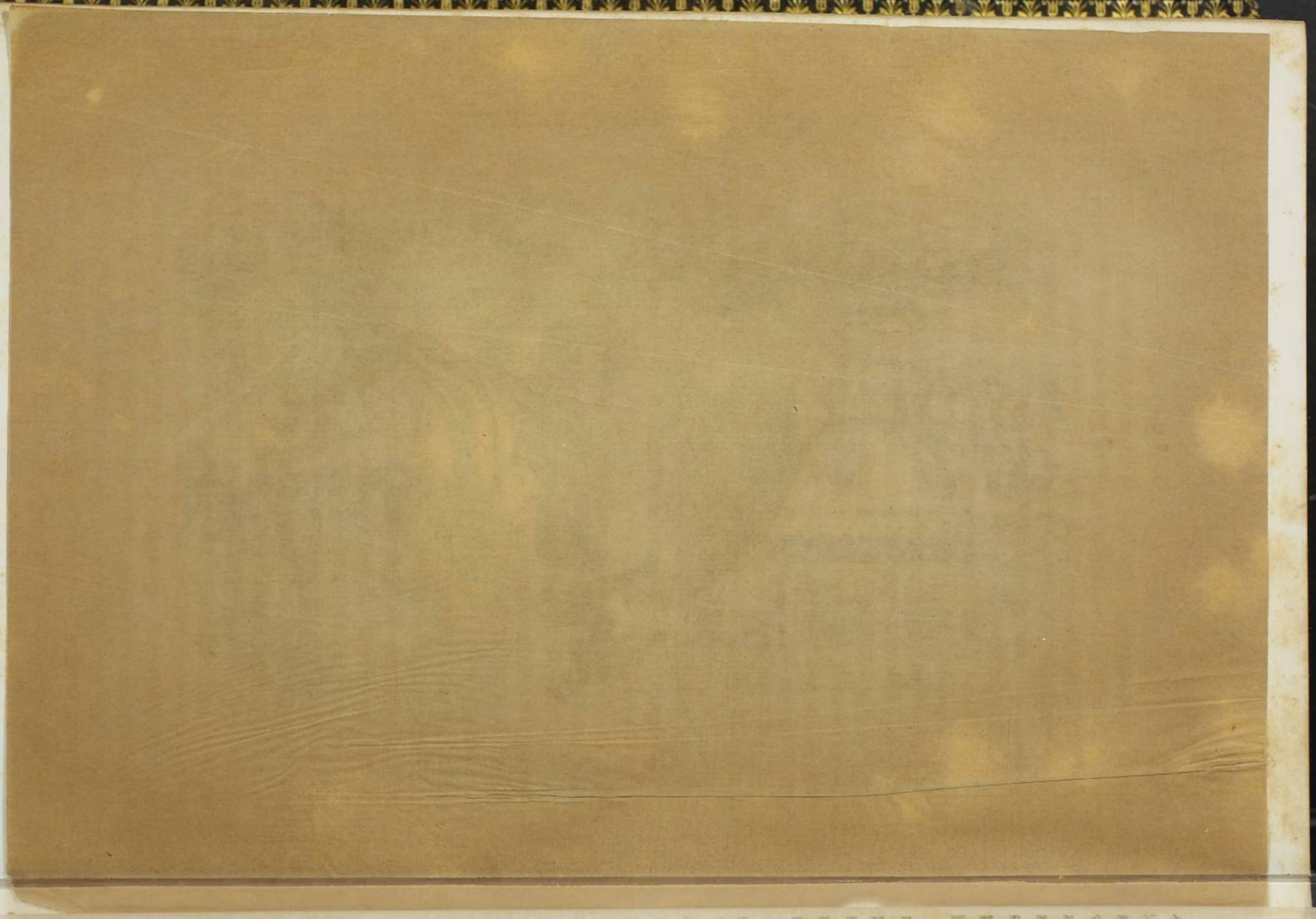
Le costume des hommes de distinction offre un singulier mélange d'ancienne

mode chingulaise et de vêtements européens. C'est une large robe blanche, brodée sur les bords, qui tombe croisée jusqu'à mi-jambe comme une toge romaine, et par-dessus un gilet et un habit à la française, de riche étoffe, ornés de boutons d'or ou d'argent ou de pierres précieuses. Ajoutez à cela un sabre qu'ils tiennent de la main droite, des pantoufles rouges pointues, des cheveux nattés et touffus que contient un large peigne d'or, et vous aurez la figure exacte d'un grand de Ceylan. Derrière lui vient un domestique qui porte son bonnet et un parasol, formé d'une seule feuille de palmier. Les hommes de premier rang ont jusqu'à cinq ou six porteurs de ces mobiles ombrelles.

Les habitations des Chingulais sont légères et simples. Les murs en bois ou en bambou se lient par des attaches en fibres de cocotier. La famille couche toute pêle-mêle, et il en résulte un libertinage précoce que les parents ne songent pas même à empêcher. Les alliances se font de caste à caste. Quand un jeune homme a atteint ses dix-huit ans, son père lui cherche une compagne, et, quand tout est convenu, un astrologue fixe le jour du mariage. La cérémonie se réduit à deux repas pris en commun; les familles des fiancés y saisissent le riz à pleines mains dans une pile dressée sur des feuilles de palmier. Après ce témoignage d'intimité, la future s'approche, et échange avec le futur des boulettes faites avec du riz et de la noix de coco. Un cadeau d'étoffe blanche complète la cérémonie. Chez les riches, ces pratiques ont quelques variantes. Les conjoints peuvent se quitter au bout de quinze jours de cohabitation. Il paraît même, d'après des remarques récentes, que la polyandrie est au moins tolérée parmi les Chingulais. On y a vu des femmes qui avaient jusqu'à sept maris, comme aussi des hommes qui avaient plus de sept femmes. Les enfants qui naissent de ces mariages sont allaités par la mère et remis ensuite au père, qui les élève et les soigne. Ils portent deux noms, l'un pendant l'enfance, qu'on leur donne, l'autre depuis l'âge de vingt ans, qu'ils se choisissent.

Comme Bouddha est venu de l'orient, les Chingulais se couchent toujours la tête tournée vers ce point du globe. A leur mort seulement, on leur dirige la figure du côté de l'occident; on lave ensuite le cadavre, on le revêt de ses plus beaux habits et on le pose sur un bûcher d'enveloppes de noix de coco. Un mort de distinction est porté sur un palanquin, au bruit des tam-tams, et au milieu d'une escorte de prêtres.

La langue chingulaise est un idiome particulier à ce peuple, idiome dans lequel on retrouve des mots dénaturés dont les radicales se rapportent soit à l'arabe, soit au sanscrit, soit au pali. Les Chingulais écrivent avec un stylet de fer sur des feuilles de palmier, et colorent ensuite ces caractères avec une encre composée de charbon et d'huile. Leurs livres sont une collection de ces feuilles liées par une corde. Ils traitent de l'histoire, de la théologie, de la médecine et de l'astrologie. Les arts et les sciences ne sont guère avancés parmi ces insulaires. L'astrologie est seule en honneur chez eux : elle règle tous les actes remarquables de leur vie; on consulte les planètes et les constellations pour tirer l'horoscope d'une nais-



SUPPLICE DES CRIMINELS À CEYLAN.

Publié par Furne à Paris.

sance, d'un mariage, d'une maladie. Un fait singulier pourtant, au milieu de ces puérilités superstitieuses, c'est qu'on retrouve dans leurs calculs le nombre 432, comme l'expression des divers mouvements combinés des corps célestes, nombre exactement conforme à celui des Brahmanes, et (ce qui est plus caractéristique encore) avec les chiffres de Newton.

La capitale de l'île, Kandy, située au pied du pic d'Adam, offre dans ses environs des paysages pittoresques et très-accidentés. Sur les ruisseaux ou torrents qui les animent sont jetés des ponts légers faits avec de simples troncs de bambous et appuyés sur quatre pilotis; quand on marche sur ces hardis chemins, on les sent ployer sous les pieds avec l'élasticité d'une corde. La campagne dans tout ce rayon est couverte de rizières, même sur les versants des collines auxquelles l'industrie chingulaise a su ménager des irrigations. Le riz est le principal produit agricole de Ceylan, et sa récolte ne se fait pas sans donner lieu à quelques cérémonies religieuses. On couvre l'aire de cendres, sur lesquelles on dessine des fleurs et des arabesques; ensuite on étale des coquillages, des morceaux de fer; après quoi chacun jette sa gerbe de riz sur l'aire ainsi consacrée. Un autre produit renommé de l'île est la cannelle. C'est un arbre moyen, avec des feuilles comme celles de l'oranger, une fleur parfumée et blanche, un fruit jaunâtre et gros comme une olive, d'où l'on extrait une huile propre à divers usages. La seconde écorce, l'épiderme de cet arbre, est la cannelle. Séchée au soleil, elle prend la forme roulée sous laquelle cette épice nous parvient en Europe. Parmi les autres produits végétaux de Ceylan, il faut compter l'arbre à pain, qui joue un grand rôle dans le système culinaire des naturels, le vouren ou arbre puant, le godagandou ou arbre aux serpents, enfin le talipot, l'un des plus hauts arbres connus.

Le règne animal de cette île offre en première ligne ses races d'éléphants, estimés dans toute l'Inde pour leur force et leur intelligence. On les emploie au service domestique, où ils se montrent d'une docilité et d'une aptitude surprenantes; d'autres fois à la guerre, et alors on les enivre d'opium pour que, furieux et presque fous, ils courent sur les bataillons ennemis. Invulnérables aux lances et aux balles, rien ne peut les arrêter. Quelques-uns de ces pachydermes sont dressés à l'office de bourreau, et ils apprennent si bien leur rôle qu'ils se trompent rarement sur la progression des supplices. Quand un criminel doit, avant de mourir, passer par la torture, ils lui arrachent les membres un à un et l'écrasent ensuite.

A côté de ces éléphants que l'homme a domptés et apprivoisés pour son usage, l'île de Ceylan en compte par milliers qui vaguent dans ses forêts, et qui sont plutôt les ennemis que les amis de l'homme. Cependant nul danger n'existe tant qu'ils vont par bandes, et les voyageurs en rencontrent ainsi groupés non-seulement sur les routes de l'intérieur, mais sur les chemins littoraux qui lient un comptoir à l'autre. Le seul péril est de tomber sur le passage d'un éléphant isolé (*out-cast*) et chassé, dit-on, de sa bande à cause de son mauvais naturel, ou plu-

tôt forcé de l'abandonner à certaine époque de l'année, à cause du nombre impair. Devenu furieux, l'animal entre dans les villages, écrase les habitants, renverse les cases, déracine les arbres. On raconte qu'un major anglais et sa famille, allant en palanquin de Trincomalay à Batticola, furent rencontrés par un de ces éléphants isolés : à sa vue les porteurs prirent la fuite, et l'animal se jetant sur le palanquin, le foula aux pieds, éventra les voyageurs, et, craignant de laisser parmi eux un être vivant, il les ramassa un à un avec sa trompe et acheva de les écraser contre les arbres voisins.

Loin de prendre fait et cause pour les éléphants sauvages, les éléphants privés leur donnent la chasse pour le compte de l'homme, et Percival nous a transmis la description de ces expéditions singulières : « Un mois ou deux avant de chasser l'éléphant, dit-il, les naturels font une clôture autour d'un vaste terrain qu'ils choisissent toujours au milieu d'un bois de cocotiers et qui environne un étang. Cette clôture est formée de poteaux très-forts, joints ensemble par de grosses cordes dans lesquelles on entrelace les branches d'un arbre voisin, de manière à ce qu'elle ne soit pas visible. Lorsque cet enclos est achevé, les Chingulais se rassemblent en grand nombre avec leurs femmes et leurs enfants, qui portent des tambours ou d'autres instruments bruyants. Cette multitude dirige sa marche à travers la forêt, et, lorsque la nuit vient, elle se sert de flambeaux. On a eu soin, quelques jours auparavant, de faire entourer toutes les mares d'eau où les éléphants ont coutume d'aller se désaltérer, par des hommes qui sont chargés de repousser ces animaux en les effrayant. Ils se portent donc, et par le besoin de boire et pour fuir les clameurs qu'ils entendent de tous les côtés, dans la partie du bois qui leur paraît la plus tranquille, et où ils espèrent trouver de l'eau. Pressés de la sorte, ces animaux marchent en avant et gagnent enfin l'enclos, dont on ferme aussitôt toutes les issues. Il arrive souvent que la fureur transporte les éléphants sauvages lorsqu'ils viennent de perdre leur liberté, et l'on a recours alors à l'intelligence des animaux apprivoisés. Ceux-ci, dès qu'ils s'aperçoivent que l'un des captifs est intraitable, se pressent contre lui et le frappent avec leur trompe, jusqu'à ce qu'ils l'aient rendu parfaitement souple et soumis. »

Ceylan a en outre une foule d'autres animaux. On y voit le lion, le chat-tigre, l'hyène, l'ours, le porc-épic, le chacal, le renard-volant (énorme chauve-souris), le crocodile et une foule de serpents, dont M. Davy a décrit les variétés avec le plus grand soin. Comme médecin, il fit de curieuses expériences sur leurs poisons, et s'attacha surtout à combattre des craintes exagérées. A Ceylan, comme dans le continent d'Asie et d'Afrique, on trouve des psylles ou conjurateurs de serpents. Ils manient les plus venimeux de ces reptiles avec une hardiesse qui fait trembler, et ils prétendent avoir un charme contre leurs morsures. Leur seul charme est l'habitude de ce jeu plein de danger, une grande agilité dans les gestes, et une connaissance des moindres allures du serpent.

L'histoire naturelle de ces reptiles n'est pas le seul travail qu'on doive à l'infatigable docteur Davy : il est le premier Européen qui ait posé le pied sur le pic

d'Adam, montagne sacrée à la fois et pour les adorateurs de Bouddha et pour ceux de Brahma. Son récit a quelques parties curieuses. Il s'y rendit de Colombo, passant par Pantoura et Ratnapoura, dans le Saffragan. Ce dernier endroit est un poste militaire situé sur une colline que dominent de majestueuses montagnes : dans cette halte, il fallut quitter les palanquins pour des chaises attachées à deux bambous que des hommes portaient sur leurs épaules. Le premier village saillant dans ce chemin est Ghillemallé, assis dans une plaine riante et entouré d'une ceinture de palmiers et d'arbres à fruits. Tout ce canton est infesté de sangsues, très-communes dans l'île ; elles s'attachent aux jambes nues des naturels, et se glissent même sous les vêtements des Européens. On a vu des soldats anglais mourir d'épuisement à la suite de leurs morsures réitérées.

Le dernier lieu habité sur la route du pic est Palabatoula, où se trouve un wiharé qui sert d'hôtellerie aux pèlerins. Au-dessus de cet endroit il faut gravir le mont à pied, par un sentier étroit, frayé au milieu de forêts impénétrables au soleil. Cette route fourmille de dévots qui vont faire leurs adorations au pied de Bouddha : ils font halte auprès des torrents nombreux qui traversent le pic, y prennent un repas frugal et s'y désaltèrent. Auprès d'un de ces cours d'eau, commence la montée sur un roc vif et glissant : ce chemin serait inabordable sans les degrés que les rois chingulais y ont fait tailler dans la pierre. Les trois premiers escaliers n'ont que trente-sept marches en tout ; mais le dernier en compte quatre-vingt-dix. Au-dessus, commence avec le cône du pic la seule partie périlleuse du chemin : il n'est pas de mois où, saisi de vertige, un visiteur ne tombe brisé au fond d'un gouffre. Sans de fortes chaînes en fer, scellées dans le roc, qui servent de rampe près du sommet, le pèlerinage en l'honneur de Bouddha compterait encore bien plus de victimes.

Du haut du pic la vue plonge sur toute l'île de Ceylan, sur ses chaînes de montagnes qui se festonnent au nord et à l'est, et sur les plateaux plus rapprochés, qui se présentent comme un tapis bigarré de vert, de brun et de rouge. De ce tableau si vaste, quand il faut revenir à chercher autour de soi le but de tant d'ascensions fatigantes, on trouve, dans l'enceinte d'un petit mur en pierres, le sri-pada, ou l'empreinte du pied de Bouddha. C'est un creux peu profond, long de cinq pieds trois pouces, et large de deux pieds sept pouces. Un rebord en cuivre garni de pierres précieuses, un toit fixé au rocher par quatre chaînes de fer, soutenu par quatre colonnes et entouré d'un mur, complètent l'ensemble de ce monument. Le toit est doublé d'étoffes bariolées, et ses bords sont parés de fleurs et de guirlandes. Tout porte à croire que cette empreinte, qui a quelque analogie avec un pied humain, a été taillée après coup. Les seuls abris que présente le sommet du pic sont un petit bosquet de rhododendrons, regardé comme sacré par les naturels, et une petite maisonnette pour le prêtre officiant. Quand une bande de pèlerins arrive sur le pic, la cérémonie religieuse commence : le prêtre, en robe jaune, se tient à côté de l'empreinte du pied et le visage tourné vers les fidèles rangés sur une ligne, les uns à genoux et les mains en l'air, les autres penchés en

avant et les mains jointes ; ensuite l'officiant récite phrase par phrase les articles du symbole, et l'assistance les répète après lui. Quand la prière est finie, le prêtre se retire : alors les pèlerins poussent un cri et la recommencent sous la direction du plus âgé de leur troupe, après quoi ils se saluent respectueusement les uns les autres en commençant par les vieillards, puis ils s'embrassent et échangent entre eux des feuilles de bétel. La cérémonie finit par des offrandes au pied de Bouddha.

L'un des derniers titres de célébrité de Ceylan est la pêche des perles qui s'y fait sur la côte occidentale, à peu de distance de l'île de Manar. C'est vers le mois de février que cette pêche a lieu. Quand le commissaire anglais a déterminé le jour de l'ouverture et les parages où elle se fera, on voit arriver de différents points plusieurs milliers d'individus, de mœurs, de nation, de croyance, de langage divers. Leurs bateaux, longs et larges, avec un mât et une voile, ne tirent guère que dix-huit pouces d'eau. La pêche se fait par adjudication, et il est rare que les Chingulais se mettent sur les rangs pour l'obtenir. Leur poltronnerie les tient à l'écart. Les adjudicataires habituels sont des noirs qui font plonger leurs hommes, presque tous venus de la presqu'île de Dekkan. Pendant deux mois ils ont le privilége de cette pêche. Pour intéresser leurs plongeurs, ils les paient en nature, dans une proportion calculée sur les produits de la pêche. Chaque barque est montée de vingt hommes, dont dix plongeurs. Le plongeur prend entre ses deux pieds ou lie autour de ses reins une pierre qui l'entraîne au fond de l'eau. Les cordes d'amarre le retiennent à la barque, et, à de certaines indications, on le hisse à bord. Tenant un sac en filet d'une main et bouchant de l'autre ses narines, il ramasse des huîtres tant qu'il peut stationner en bas, puis on le ramène à fleur d'eau, et après lui la pierre qu'il a laissée au fond. Souvent, dans ce périlleux travail, le pêcheur rend du sang par les oreilles et par les narines. Toutefois l'asphyxie n'est pas le plus grand danger que courent ces malheureux : sous ces latitudes équatoriales, les requins se montrent par bandes, et la pêche surtout leur offrant une proie quotidienne, ils n'ont garde d'y manquer. Contre de tels assaillants, les pêcheurs malais n'ont que des ressources d'exorcisme. Un sorcier, à bord de chaque barque, conjure les voraces cétacés, et fournit les plongeurs d'amulettes et de préservatifs. En d'autres occasions, ces hommes hardis vont même jusqu'à se faire agresseurs ; ils cherchent le requin, le combattent et le tuent. En 1823, un plongeur de perles, robuste Malais de quarante-cinq ans, était venu à la pêche avec son fils. Dans une de ces immersions, un énorme requin attaqua ce dernier et lui emporta une jambe. A la vue du sang qui rougissait l'eau, à l'aspect du visage convulsif de son enfant, le Malais ne perdit pas courage, mais il s'arrêta à fleur d'eau jusqu'à ce que la dorsale du cétacé eût reparu : alors, prenant un couteau entre ses dents, il plongea. Pendant quelques minutes on le chercha vainement ; mais bientôt un violent remous et quelques traînées de sang indiquèrent qu'un combat sous-marin venait de s'engager. Ce combat durait depuis plus d'un quart d'heure ; le Malais revenait de temps à

autre à la surface pour reprendre haleine, esquivait son monstrueux adversaire, le harcelait de profondes entailles dans les ouïes, dans le ventre, sur les flancs; enfin, un dernier coup acheva l'animal : la mer devint rouge, les ondulations cessèrent, et le cadavre flotta. Le Malais vainqueur poussait son trophée en nageant vers la barque.

La quantité d'huîtres perlières qui se trouvent sur les bancs varie suivant les saisons et selon le mouvement des sables. L'accroissement de ces huîtres dure sept ou huit ans : elles sont d'une nature si délicate, qu'elles ne souffrent pas le transport. Les perles se trouvent dans la partie la plus profonde de l'huître. Elles sont plus belles sur les bancs de Ceylan que dans les autres. Quand la récolte est faite, il faut laisser pourrir les huîtres dans des puits, pour ne pas courir le risque de briser la perle en les ouvrant vivantes. Rien n'est plus variable que le résultat de cette pêche : tel canot ne rassemblera que trois cents huîtres dans sa journée, tandis qu'un autre en recueillera plus de trente mille.

Ces richesses du littoral de Ceylan nous conduisent à la nomenclature des comptoirs européens qui le peuplent. A l'extrémité septentrionale de la grande île, se trouve l'île de Jafna-Patnam, qu'un petit canal en sépare. Entre cette île et la presqu'île, et dans un détroit large de douze lieues, se trouve le barrage que les Européens ont nommé *le pont d'Adam*, barrage singulier qui semble être l'ancien point d'attache de l'île de Ceylan au continent asiatique. Ce barrage interdit la navigation du canal aux plus petits caboteurs. Récemment encore, des ingénieurs et des hydrographes anglais ont été envoyés sur les lieux par la Compagnie des Indes, pour voir si cet obstacle de la nature ne pourrait pas être surmonté par les efforts de l'art. Leur rapport a été favorable, et de gigantesques travaux vont être entrepris, assure-t-on, pour la canalisation de ce bras de mer.

L'île de Jafna-Patnam est riche en pacages et en bestiaux. Jafna, son chef-lieu, est à peu de distance du rivage. On y voit un fort. Peuplée de Hollandais, de Maures et de Malabars, son commerce de châles et d'étoffes n'est pas sans importance. De là, en reprenant la côte occidentale de Ceylan, on ne trouve rien jusqu'au golfe de Manar, où s'élève un ouvrage fortifié : ensuite paraît Arippo, où campe le bataillon de troupes anglaises chargé de protéger les pêcheurs de perles; plus loin vient Negumbo, charmant village encadré de prairies et de bois de cannelliers.

Dans le sud, à quelques lieues de là, est Colombo, capitale du gouvernement anglais dans l'île de Ceylan, cité importante et bien défendue. Les maisons sont passablement construites, mais mal couvertes et dégradées par des nuées de corbeaux et des légions de singes, qui en ébranlent les tuiles. Le port, ou plutôt la rade, n'est tenable que pendant quelques mois de l'année, à cause des fortes brises de S. O., qui y soulèvent une mer de tempête. Malgré cet inconvénient, Colombo est encore l'une des villes les plus peuplées de l'Inde; sa population est un mélange de Maures, d'Hindous, de Chinois, d'Arabes, de Persans, de Turcs, de Malais et d'Égyptiens, sans compter les colons européens, qui priment sur toutes

ces peuplades d'Asie et d'Afrique. On peut, sans rien exagérer, porter à 60,000 âmes le chiffre de cette population. Le portugais corrompu est la langue habituelle de Colombo et des autres comptoirs de Ceylan. Le commerce de ce port roule tout entier sur les produits de l'île et principalement sur la cannelle. On y imprime actuellement un journal sous le titre de *Ceylan-Gazette*.

Dans la famille européenne, ce sont aujourd'hui encore les Hollandais qui dominent à Colombo. Les mœurs de ces créoles sont molles et paresseuses. Leur vie se passe à boire, à fumer, et à se visiter les uns les autres. Le costume des femmes, mélangé d'européen et de chingulais, ne manque pas d'élégance. Les vieilles Hollandaises mâchent continuellement une composition de feuilles de bétel, de noix d'arek et de chinam, espèce de chaux faite avec des coquilles brûlées, puis pilées dans un mortier.

De Colombo à Caltoura, la campagne est un verger continuel, coupé de rivières, de pâturages et de bois. La contrée abonde en gibier de toute espèce. Pointe-de-Galle se montre ensuite : c'est le port le plus commerçant et le plus populeux de l'île après celui de Colombo. La ville noire, habitée par les Malais et les Hindous, est très-importante. Matourah, village armé d'un très-petit fort, est située à l'extrémité méridionale de Ceylan et à trente milles de la pointe de Galle. Ses environs sont célèbres par de belles chasses à l'éléphant. En 1797, on en prit soixante-seize dans une seule expédition de ce genre. De Matourah, si l'on remonte la côte orientale, on parcourt des forêts peuplées seulement de bêtes féroces, et jusqu'à Trincomalay la seule halte qu'on puisse faire est à Batticola, petit fort bâti pour protéger la navigation des caboteurs. Comme comptoir commercial, Trincomalay n'est pas une ville aussi considérable que Colombo et Pointe-de-Galle, mais c'est le chef-lieu de la marine militaire à Ceylan ; sa large et profonde baie étant le seul havre de cette île qui puisse recevoir des vaisseaux de haut bord. La contrée environnante est stérile, le climat chaud et malsain ; mais ces désavantages sont compensés par la sûreté du mouillage, par des arsenaux bien fournis, et de beaux chantiers de construction. Le dernier poste en remontant au N. E. est Malativoe, petit fort bâti dans une position pittoresque et au milieu d'une campagne féconde. Les forêts qui l'avoisinent sont abondamment fournies de gibier. Telle est la bonne volonté des indigènes de ce rayon, qu'il suffit de leur donner un peu de plomb et de poudre, pour qu'ils rapportent, quelques heures après, les pièces de chasse qu'on leur désigne ; et cela sans exiger le moindre salaire.

Voilà ce qu'est Ceylan, île plus importante jadis, à l'époque où le monde entier était tributaire de ses épices. Son commerce va décroissant chaque année, et ses perles, ses cuirs, ses cannelles sont cotés au rabais du prix courant européen. Ses exportations qui, à la paix de 1814, allaient à près de trois millions sterling, n'atteignent plus maintenant ce chiffre. Les registres des douanes de Trincomalay constatent de jour en jour de nouveaux déficits.

Quelque désir que j'eusse de visiter l'intérieur de Ceylan, la route de Trinco-

malay à Kandy était alors trop peu sûre pour qu'on pût s'y hasarder. Une barque malaise non pontée allait mettre à la voile pour Pondichéry : je pris passage à son bord, quoique je n'eusse pour me faire comprendre du patron que quelques mots de méchant portugais. Confiant dans mon étoile, je n'hésitai pas néanmoins à m'aventurer sur un frêle morceau de bois : nous partîmes de Trincomalay le 22 avril 1830.

CHAPITRE XIV.

PRESQU'ILE DE L'INDE. — PONDICHÉRY.

De Trincomalay à la pointe N. de Ceylan, la côte est plate, basse et dangereuse. Il y aurait quelque péril pour les gros navires à l'approcher de plus de quatre ou cinq lieues, à cause de nombreux bancs de sable et de roc que la sonde seule peut révéler. Mais, grâce à la pratique de ces parages, mon patron malais put se tenir à peu de distance de terre, et j'y gagnai de connaître tous les mouvements de terrain de cette partie de l'île. A la nuit, Ceylan disparut pour nous laisser voir, le lendemain au jour, la côte de Coromandel. Servis par la brise, nous relevâmes le littoral de Tandjaore et du Karnatic, le cap Caliemara, les comptoirs de Negapatnam, de Karikal, de Tranquebar, puis Porto-Novo, Goudelour et le fort Saint-David, au nord duquel se montra bientôt la rade de Pondichéry. Toute cette grève, noyée dans la mer, s'aperçoit à peine de quelques lieues au large : les pavillons des divers postes commerciaux en sont les points les plus distincts. Elle offre si peu d'inclinaison jusqu'à la chaîne des Gattes, où commence la région montagneuse, que les rivières n'y ont presque pas de cours : aussi, à leur embouchure, se trouvent-elles sans force contre la pression de l'Océan, et de là naît presque toujours un barrage de sables, que les eaux fluviales traversent par filtration en temps ordinaire, et qu'elles surmontent avec violence dans les mois de fortes crues. Depuis le golfe de Manar jusqu'à Balassor, dans cette longue étendue qui forme tout un côté du golfe de Bengale, la plage offre le même accident : on y reconnaît partout un terrain d'alluvion qui va chaque jour empiétant sur la mer, et qui, au lieu de havres profonds et sûrs, ne détermine que des baies sans abri, praticables pendant une seule des deux moussons. De là aussi provient cette longue arête de sables sur laquelle les eaux du golfe déferlent en tout temps, de manière à interdire la terre aux moindres chaloupes européennes.

En effet, le mouvement du fond sous-marin provoque, dans les eaux qui battent la grève, un tel jeu, un ressac si violent et si brusque, qu'à Pondichéry, comme à Madras, des chelingues (barques du pays), peuvent seules accoster le débarcadère. La barre a ordinairement trois brisants, et le talent du pilote est de les recevoir de l'avant à l'arrière. Quand la chelingue est sur le dos du premier,

les rameurs s'arrêtent ; ils calculent le moment opportun pour traverser le second, et ainsi de suite, jusqu'à ce que le dernier les jette sur la côte. Malgré toute l'adresse des équipages, parfois ces barques chavirent, et alors il faut se tirer d'affaire en nageant. Comme moyen de sauvetage, on tient à la remorque de chaque chelingue une espèce de radeau insubmersible, formé de trois ou quatre madriers joints ensemble. Deux nègres se tiennent là-dessus, agenouillés ou accroupis à l'orientale : ils font avancer le radeau avec leurs pagaies, rames légères et en forme de pelles, qu'ils manœuvrent à deux mains.

Mon début dans l'Inde fut donc le passage de la barre de Pondichéry. Impossible de s'en tirer avec plus de bonheur. A part une lame qui vint me souffleter sur l'arrière de ma chelingue, nul incident à citer, nul péril à faire valoir. J'abordai près d'une maison, au centre de laquelle flottait le pavillon de France. Là se trouvaient les agents de la douane coloniale, et autour d'eux une multitude d'hommes empressés se disputaient mes bagages. On eût dit un partage de butin. Heureusement, mon patron malais m'avait prévenu. C'était parmi ces hommes que je devais choisir un protecteur, un dubash ou daubachi, espèce de *factotum*, de guide responsable, de *cicerone* à mes gages, intendant, interprète, entremetteur, homme d'affaires. Pour l'Européen qui débarque et même pour l'Européen sédentaire, un daubachi est le meuble de rigueur à Pondichéry comme dans les autres comptoirs.

Il me fallait donc un daubachi. Au milieu de toutes ces figures qui me dévoraient, je cherchai la plus avenante. Quand mon choix fut fait, ce fut comme un coup de théâtre. Mon daubachi se redressa fier de son investiture ; il groupa autour de lui quatre ou cinq serviteurs subalternes, fondit à coups de rotin sur la foule qui m'assiégeait, l'écarta, porta sur mes effets une main de maître, m'enleva moi-même dans un palanquin, ordonna la marche, et me déposa dans un logement de son choix. Ce logement, surmonté d'une terrasse qui dominait la rade, était propre et aéré, meublé sans luxe, mais approprié au climat. J'étais à peine installé dans ce lieu, sous la tutelle de mon daubachi, que je me vis assailli de domestiques. Celui-ci s'annonçait pour cordonnier, celui-là m'offrait ses services comme barbier, un troisième comme porteur de parasol. Il y en avait un pour couper les ongles, un autre pour nettoyer les oreilles. En vain me plaignis-je à mon daubachi, il me répondit que c'était l'usage, et il fallut se résigner. Le malheureux ne me fit pas même grâce d'un *pion*. Un pion remplit dans l'Inde le service d'un janissaire de maison dans le Levant. C'est un soldat maure, brave quelquefois, mais toujours hargneux et fier. Il porte le turban et le large vêtement oriental, pantalon et chemise en cotonnade blanche, retenus par une simple ceinture. Le pion se reconnaît à une bandoulière où, sur une plaque d'argent, est d'ordinaire gravé le nom de celui qu'il sert. L'emploi du pion est de devancer son maître quand il sort, ou de faire ses commissions ; il court devant le palanquin, en criant gare ! Au nombre de ses pions se mesurent à Pondichéry l'importance et la richesse d'un homme. Le gouverneur a aussi les siens ; mais ce n'est

plus seulement alors un objet de luxe. Les pions du gouverneur sont chargés de la police ; ils veillent à la perception des droits : enrégimentés, ils obéissent à un chef qui est sous les ordres du commandant de place et du percepteur ; on en distribue quelques-uns dans les villages ou aldées des environs. Ce sont les gendarmes de la contrée.

Ainsi j'avais un daubachi, j'avais des serviteurs, j'avais un pion, et tous ces gens-là se disaient à mes ordres quand c'était moi qui me trouvais aux leurs. Je croyais d'abord que j'en serais quitte pour les gages modiques auxquels mon intendant les avait taxés ; je m'imaginais qu'ils seraient enchantés d'être payés pour n'avoir rien à faire. En cela j'avais compté sans mes Hindous, les plus formalistes créatures qui soient au monde. Le premier jour, par exemple, sachant l'hôtel du gouverneur à quelques pas de mon logis, je voulus m'y rendre à pied et sans bruit. Ce fut presque une émeute dans la maison. Le daubachi se scandalisa. D'autorité, il fit venir mon palanquin, espèce de bonbonnière à stores, kiosque portatif dans lequel il fallut s'étendre sur des coussins ; six porteurs m'enlevèrent au trot dans ce singulier hamac, dont les panneaux étaient d'or et les rideaux de soie écarlate. J'arrivai ainsi devant le palais où résidait M. de Melay.

C'était un bâtiment avec corps de logis et ailes, sur le front duquel court une corniche d'un goût assez médiocre. Un vaste jardin entoure cette résidence. Le gouverneur me reçut avec affabilité. Après cette visite j'en fis une foule d'autres dans la ville, où j'étais recommandé. J'aperçus en passant l'église des Missions, édifice d'architecture sévère et assez correcte, près duquel circulaient quelques Pères affublés de leurs longues robes et la tête recouverte de leurs capuchons. De la place de l'église, j'allai à droite et à gauche pour butiner à ma manière quelques renseignements historiques ou scientifiques. Il m'importait de bien voir et de bien connaître ce dernier pied-à terre français, ce Pondichéry qui, avec les succursales de Yanaon, de Karikal, de Mahé et de Chandernagor, constitue tout notre avoir colonial dans un pays où les Anglais se sont fait une si large part ; ce Pondichéry, riche de tant de souvenirs, qui vit les Dupleix, les Labourdonnais, les Suffren, disputer l'Inde aux flottes britanniques.

C'est à l'an 1503 qu'il faut remonter pour trouver le premier armement français qui cinglait vers l'Océan indien. Un capitaine Gonneville, marin hardi et instruit pour son époque, partit du Havre avec un seul navire, faisant route vers le cap de Bonne-Espérance ; mais de gros temps l'ayant assailli après qu'il l'eut doublé, il courut mille dangers, et ne regagna l'Europe qu'après une longue navigation côtière. Cet essai avorté refroidit les plus audacieux, et jusqu'en 1601 nous ne trouvons rien dans nos annales maritimes qui se rapporte à ces parages lointains. Cette année-là, il paraît que des armateurs bretons envoyèrent deux navires sous la conduite de Pyrard, qui vint échouer aux Maldives, vécut nombre d'années dans ces attols, et ne reparut en France que longtemps après. Plus tard Girard le Flamand équipa, en 1616 et 1619, des bâtiments pour l'île de Java, d'où ils revinrent pauvrement chargés. Malgré des résultats aussi précaires, une compagnie

s'organisa vers ce temps, qui prit le nom de *Compagnie des Moluques*, mais qui fut dissoute sans avoir rien entrepris. En 1633, nouvel essai isolé de la part de négociants dieppois. Le capitaine Réginon mit à la voile pour les mers indiennes; il visita le golfe de Bengale, relâcha à Madagascar, et revint en France engoué de cette dernière contrée. Les récits les plus pompeux circulèrent alors sur elle. Madagascar, suivant ces navigateurs, était de beaucoup préférable à l'Inde; son terroir était plus fécond, ses produits plus riches. La chose en vint au point que le cardinal de Richelieu créa, en 1641, la Compagnie française des Indes, dans le but principal de réduire et de coloniser Madagascar. Nous avons vu le résultat de cette fausse combinaison. De Pronis et Flacourt occupèrent l'île, qui fut évacuée vingt ans plus tard.

On ne songea de nouveau à l'Inde que lorsque Colbert eut reconstitué sur des bases plus larges la Compagnie française. Des secours en argent et un privilége de dix années lui avaient été accordés. Ses débuts furent malheureux. Comme la colonie de Madagascar existait encore, elle absorba l'argent le plus liquide des subventions royales; il en restait peu de chose quand il fallut tenter un établissement commercial sur le continent asiatique. Les Portugais d'ailleurs avaient pris les devants sur nous. Caron parut néanmoins dans le golfe Persique avec quelques vaisseaux : il atterrit sur la presqu'île de Guzurate, et voulut choisir Surate elle-même pour le centre de ses opérations. Ce créateur d'établissement était un Français vieilli au service de la Compagnie hollandaise des Indes : un long séjour à Sumatra lui avait donné l'expérience de ces marchés lointains. Aussi ne tarda-t-il guère à s'apercevoir du peu de convenance qu'offrait un port où venaient trafiquer concurremment avec nous des nations plus marchandes et plus accréditées. Il chercha donc un point central et convenable, et choisit Trincomalay sur l'île de Ceylan. Une escadre, sous les ordres de Delahaie, vint le rejoindre dans la baie chingulaise; mais cette seconde échelle ne fut pas plus heureuse que la première. Ce côté de l'île offrant peu de ressources territoriales, les nouveaux colons se virent à la veille de mourir de faim. On envoya chercher des vivres à la côte de Coromandel, et n'en ayant trouvé ni chez les Danois de Tranquebar, ni ailleurs, en désespoir de cause, on se jeta sur l'établissement de Saint-Thomé, qu'on savait abondamment pourvu. Ce poste de la côte de Coromandel, fondé par les Portugais cent ans auparavant, avait été conquis en 1662 par le roi de Golconde; en 1672, les Français le prirent d'assaut. Caron s'y installa et s'y maintint pendant près de six ans; mais vers 1678, les Hollandais étant venus, de concert avec les naturels, mettre le siége devant Saint-Thomé, force fut de céder à leur supériorité numérique. Les débris de la garnison française se réunirent aux derniers colons de Trincomalay, et s'établirent, sous les ordres d'un nommé Martin, dans la petite bourgade de Pondichéry, que le rajah de Gingi leur avait cédée. Là bientôt s'éleva notre comptoir de Pondichéry.

Grâce à l'intelligente activité de Martin, la nouvelle colonie prospéra; on la

ceignit de remparts, on la dota de quelques édifices. Déjà l'on pouvait prévoir qu'un bel avenir attendait la cité naissante, quand les Hollandais, alors tout-puissants dans l'Inde, vinrent l'investir. La première pensée des assiégeants avait été de la faire attaquer par les forces indigènes; mais quand ils s'en ouvrirent au prince indien : « Non, répondit celui-ci; les Français ont payé la place; elle est à eux. » Alors les Hollandais s'en emparèrent par eux-mêmes. Leur occupation dura jusqu'en 1697, où la paix de Ryswick stipula son retour à la France. Martin y fut réintégré comme gouverneur. Politique habile et négociant éclairé, cet agent de la Compagnie française améliora ses affaires dans le continent indien. Sous son influence, Pondichéry devint une belle possession commerciale et un marché préféré par toutes les peuplades de l'intérieur. A une époque où le fanatisme désaffectionnait si souvent les naturels, Martin se montra tolérant et juste à leur égard : il traita d'égal à égal avec les rajahs des environs, eut chez eux des ambassadeurs, et obtint une foule de concessions utiles. Sous ses ordres, les Français avaient perdu cette turbulence fanfaronne, cette légèreté imprévoyante qui leur avaient attiré tant d'échecs : ils étaient devenus doux, modestes, appliqués. Grâce à ce concours d'efforts, Pondichéry put bientôt passer pour le chef-lieu des comptoirs français dans l'Inde. Tous les autres établissements tentés à Madagascar, à Surate, à Rajapour, à Tisseri, à Siam, s'éteignirent peu à peu : Pondichéry survécut et grandit. On eût dit qu'il absorbait tous les autres. Pondichéry seul fournissait à la Compagnie française des Indes quelques dédommagements, au milieu de pertes désastreuses; seul il offrait de beaux revenus, pendant que les autres lui coûtaient annuellement plusieurs millions.

A Martin succédèrent Lenoir et Dumas. Ce dernier obtint de la cour de Delhy la permission de battre monnaie, et la cession formelle du territoire de Karikal. L'attitude des colons était alors digne et imposante. Dans une guerre entre les Marattes et le nabab d'Arcate, ce dernier prince ayant été vaincu et tué, sa famille n'eut bientôt plus d'autre asile que la ville neutre de Pondichéry : Dumas l'y accueillit, et quand le général victorieux Ragogi Boussola envoya un exprès pour réclamer ces proscrits : « L'hospitalité de la France, répondit le gouverneur, n'a jamais été ni une dérision, ni une trahison : la famille du nabab est sous la sauvegarde des colons de Pondichéry ; il faudra les tuer jusqu'au dernier pour arriver à elle. » Ce langage ferme eut son effet : les Marattes n'insistèrent pas.

Après Dumas vinrent deux hommes qui devaient jeter un bien vif éclat sur nos possessions indiennes, génies d'une tendance toute diverse, l'un plutôt civil, l'autre tout militaire; l'un habile et profond, l'autre bouillant et ingouvernable; tous les deux fortement trempés, et destinés à donner l'Inde tout entière à la France, si au lieu de se combattre ils avaient su combiner leurs efforts. Ces deux hommes étaient Dupleix et Labourdonnais. Dupleix, de simple négociant, était devenu gouverneur du comptoir de Chandernagor, fondé sur les bords du Gange. Avant lui, quoique assis dans le plus riche pays du monde, ce poste allait dépérissant : dès qu'il y parut, une impulsion féconde lui fut donnée; l'or et

l'argent y abondèrent : les marchandises y affluèrent de tout le Mongol, et même du Thibet. Dupleix n'y avait pas trouvé une chaloupe ; un an après sa venue, Chandernagor avait quinze vaisseaux qui naviguaient d'Inde en Inde : la mer Rouge, le golfe Persique, Goa, Surate, les Maldives, Manille, devenaient tributaires du poste gangétique. Il eût dépassé en richesse Pondichéry, si, en 1742, la Compagnie n'eût appelé Dupleix dans cette possession.

A la même époque, Labourdonnais rendait d'autres services dans les mêmes parages. Embarqué dès l'âge de quatorze ans, ce marin avait parcouru toutes les mers des Indes. Pour sauver un navire de la Compagnie, il s'était hasardé dans une simple chaloupe à faire la traversée de l'île de France à l'île Bourbon ; il avait pris part au siége de Mahé, et s'était porté médiateur à Moka entre les Arabes et les Portugais. La Compagnie française, ayant discerné le mérite de Labourdonnais, venait encore de se servir de lui pour organiser les îles de France et de Bourbon, quand un malentendu le ramena en Europe. Comme il y était question alors d'une guerre avec les Anglais, Labourdonnais offrit ses services. On lui donna cinq vaisseaux ; mais cet armement ayant eu lieu par les ordres de l'État et aux frais de la Compagnie, un conflit de pouvoirs annula plus tard la détermination première. Arrivé le 30 septembre 1741 devant Pondichéry, où Dumas gouvernait encore, Labourdonnais eut à peine le temps d'aller secourir Mahé qu'assiégeaient des peuplades de la presqu'île : au retour, il recevait de la Compagnie l'ordre de renvoyer tous ses vaisseaux. Les instructions étaient formelles ; il obéit et revint à l'île de France.

La guerre de 1744 donna raison à ses plans et à ses prophéties : on se repentit de ne l'avoir pas écouté. Le commodore Barnett et le capitaine Peyton venaient d'arriver dans l'Inde avec une escadre anglaise. La terreur régnait dans les comptoirs de la presqu'île ; le nouveau gouverneur de Pondichéry, M. Dupleix demandait du secours : Labourdonnais n'hésita pas ; il arma tant bien que mal cinq vaisseaux qui se trouvaient dans Port-Louis, et partit le 24 mars 1746 pour Madagascar et Pondichéry. Aux atterrages de la côte de Coromandel parut l'escadre anglaise, composée de six voiles, sous les ordres du capitaine Peyton. Un combat s'engagea entre les deux forces navales, combat qui finit par la retraite des Anglais. A la suite de cette affaire, Labourdonnais mouilla dans la rade de Pondichéry. Son humeur impatiente et guerrière ne put pas y rester longtemps sans occupation. A plusieurs reprises, il chercha l'escadre anglaise pour la combattre ; puis voyant qu'elle refusait la partie, il se rabattit sur l'un des principaux comptoirs britanniques, assiégea Madras, et y entra par capitulation. La ville avait obtenu de lui la permission de se racheter ; mais Dupleix, survenu en tiers dans cette affaire, empêcha que la parole de Labourdonnais fût tenue : violant les termes de la capitulation, il garda Madras, et détruisit de fond en comble sa Ville-Noire, où se trouvaient les plus grandes richesses de l'établissement. Non content d'agir en sens contraire des engagements pris, Dupleix froissa Labourdonnais dans la sphère de ses attributions,

et provoqua toutes les colères de cet esprit susceptible et impétueux. Les choses en vinrent au point qu'il y eut incompatibilité prouvée entre le chef de l'escadre et le gouverneur. La Compagnie donna raison à Dupleix ; le vainqueur de Madras, Labourdonnais, fut rappelé, emprisonné et mis en jugement. Au bout de trois années d'instruction, un arrêt proclama son acquittement ; mais le chagrin avait jeté en lui un germe de mort. Il ne survécut que peu de temps à sa mise en liberté.

Dupleix, de son côté, expiait cette mésintelligence funeste. Dans ces débats de préséance, une escadre avait péri tout entière, et les Anglais restaient maîtres de la mer de l'Inde. A son tour, Pondichéry fut attaqué, et, sans les efforts héroïques du gouverneur, il eût été pris. Quarante-deux jours de tranchée ouverte ne suffirent pas aux Anglais pour enlever la place. La paix survint, et elle fut sauvée. Plus tranquille alors, le gouverneur tourna vers des améliorations commerciales son génie actif et entreprenant. Il avait rêvé de devenir l'arbitre de l'Hindoustan, d'assurer à la France un royaume d'outre-mer, et de devancer ainsi dans ces contrées l'intervention anglaise. Nul plus que lui n'avait les ressources nécessaires pour réaliser cette pensée. Le pays lui était connu ; il en savait toute la politique ; point de rajah, point de nabab dont il n'eût deviné la pensée secrète ; point de division locale, point d'intérêts religieux dont il n'eût la connaissance. Grâce à ces moyens d'influence, bientôt on put croire que notre puissance régnerait sans égale dans le triangle qui se prolonge entre Mazulipatnam, Goa et Comorin.

Mais à cette ère de prospérité succédèrent bientôt les jours de revers. Dans le nord de la presqu'île parurent alors tour à tour les Seiks et les Marattes, peuplades nombreuses et guerrières, qui foulèrent les Hindous et menacèrent les comptoirs européens ; tandis que dans le Karnatic même les Anglais fomentaient des divisions intestines et cherchaient à rétablir leur influence détruite. Dupleix d'une part, Saunders de l'autre, luttaient avec toute la puissance d'une volonté également forte, également habile. Un traité conditionnel rapprocha pourtant les deux Compagnies rivales, jusqu'au jour où la guerre de l'indépendance américaine détermina un contre-coup dans l'Inde. Alors la prise du comptoir de Chandernagor ouvrit les hostilités ; elle fut suivie de celle de tous les postes secondaires. Dans l'intervalle, Dupleix avait été calomnié auprès du ministère français ; on lui avait prêté des plans d'indépendance ; on avait jeté des soupçons sur cette politique profonde qui le rendait l'arbitre souverain des princes hindous. Récemment encore les rajahs lui avaient déféré la nababie du Karnatic. Au lieu de l'autoriser à l'accepter, le cabinet de Versailles, mal conseillé, le rappela.

Lally fut son successeur. Anglais d'origine, on attendait quelque bien de lui ; on croyait qu'il pourrait amener dans l'Inde un arrangement durable avec la Grande-Bretagne. Mais Lally était un fou, un fou dangereux, incapable de commander et indigne d'être obéi. Son administration fut frappée de démence. Dominé par un esprit sombre et impétueux, il porta dans la lutte contre les Anglais tout

le désordre et toute l'inconséquence de ses idées. Parti avec le vice-amiral d'Aché, il arriva à Pondichéry à la fin d'avril 1758. Les premières opérations parurent lui réussir. La bataille de Goudelour, la prise de ce poste par le comte d'Estaing, la reddition du fort Saint-David, signalèrent le début de la campagne; mais bientôt lasse d'engagements sans résultats, après trois affaires presque successives, l'escadre française quitta ces parages, et alors on perdit tour à tour l'île de Scheringan, les provinces du nord et Mazulipatnam. Plus tard enfin, après une vaine et fanfaronne démonstration contre Madras, il fallut songer à se défendre dans Pondichéry que les Anglais assiégèrent. Bloquée de toutes parts et décimée par la famine, la ville fut obligée de se rendre le 15 janvier 1761. Une capitulation avait été signée, puis détruite; de sorte que les Anglais purent venger complétement Madras de l'affront ruineux de 1746. La garnison et les habitants se virent tous renvoyés en Europe, et Pondichéry fut détruite de fond en comble. Aux cris de tant de colons jetés sur le sol de France sans pain et sans ressource, le parlement répondit par le jugement et la condamnation de Lally, sentence que Voltaire a si bien caractérisée. « Tout le monde, dit-il, avait le droit d'assommer Lally, excepté le bourreau. » On sait quels horribles incidents accompagnèrent le supplice du malheureux gouverneur.

Le traité de 1763 ayant rendu Pondichéry au cabinet de Versailles, on supprima pour cette possession, comme pour les autres colonies de l'Océan indien, le privilége de la Compagnie, et l'on abandonna au commerce libre le soin de rebâtir et de repeupler Pondichéry. Dès 1764, on y vit reparaître une foule de colons français qui avaient peine à reconnaître les fondations de leurs anciennes demeures sous l'herbe qui les couvrait. A l'arrivée de ces maîtres du sol, les Hindous accoururent bientôt par milliers, et Pondichéry se releva peu à peu de ses ruines. Le nouveau gouverneur Law de Lauriston y aida de son mieux par une administration sage et paternelle.

Cependant, autour de l'établissement régénéré, les Anglais étendaient chaque jour leur réseau de force et de prépondérance. Toute la presqu'île, surtout dans son littoral, devenait vassale de la Grande-Bretagne. Ses flottes parurent sur la côte de Malabar, à Surate, à Cochin, à Mahé, à Calicut, et sur toute la côte de Coromandel, depuis le royaume de Tandjaore jusqu'au Gange. Un nouveau chef, Bellecombe, avait remplacé Law de Lauriston à Pondichéry, et continuait son gouvernement réparateur. Quelques maisons de commerce venaient tout récemment de s'y établir, et une activité nouvelle semblait raviver les transactions, quand (1778) les Anglais sans avertissement, sans déclaration de guerre préalable, se jetèrent brusquement sur nos comptoirs, nous prirent tour à tour Chandernagor et Karikal, firent prisonniers les chefs des loges de Mazulipatnam, d'Yanaon, de Surate, et se portèrent sur Pondichéry. Pendant les quinze années de possession récente on avait peu fait pour mettre la ville à l'abri d'un coup de main. Des ingénieurs avaient tour à tour exécuté une portion des revêtements; mais l'enceinte de Pondichéry était loin d'être achevée quand les forces britan-

niques la menacèrent. Aux premiers symptômes d'hostilités, M. Bellecombe trouva dans son active énergie des ressources incalculables. La place fut pourvue de vivres, et cinq mille ouvriers travaillèrent jour et nuit aux fortifications. En un mois des fossés furent creusés, et les remparts mis en état de défense. De son côté, une escadre qui se trouvait en rade se disposa à recevoir l'ennemi.

Les choses en étaient là quand, le 8 août 1778, l'armée anglaise, forte de vingt-quatre mille hommes, sous les ordres du général Munroe, parut devant Pondichéry. En même temps fut signalée au large une escadre anglaise qui comptait cinq vaisseaux comme la nôtre. Un combat naval eut lieu dans lequel l'avantage nous demeura, et si le commandant Tronjoly avait pris la chasse, nul doute que le commodore Vernon n'eût été obligé d'amener pavillon. Quinze jours plus tard la chance avait tourné : deux vaisseaux de renfort étaient arrivés aux Anglais; l'une de nos frégates, *la Sartine*, avait été prise par suite de fausses manœuvres, et quand, le 20 août, le commodore revint à la charge, nos vaisseaux n'osèrent tenir; ils se sauvèrent pendant la nuit, firent route pour l'île de France, et laissèrent Pondichéry à la merci des forces anglaises combinées.

Ainsi abandonné, Bellecombe persista dans la défense; réduit à une petite garnison, il la multiplia de telle sorte qu'il put tenter des sorties et ruiner à plusieurs reprises les travaux des assiégeants. Enfin, après deux mois de tranchée où les Anglais avaient perdu cinq mille hommes, bloqué par terre et par mer, désespérant d'être secouru, Bellecombe rendit la place par capitulation.

Maîtres de Pondichéry, les Anglais y régnèrent sans rivaux européens; mais alors se réveilla l'énergie des peuplades indigènes. Hyder-Aly, roi de Mysore, poussa ses armes jusque sous les murs de Madras, et les Marattes de l'ouest campèrent aux portes de Bombay. Malheureusement les Français ne se mêlèrent pas assez tôt dans la lutte. Envoyés dans l'Inde avec une escadre et des troupes de débarquement, le bailli de Suffren et Bussy n'arrivèrent que lorsque le célèbre Hastings eut commencé l'organisation systématique de la puissance anglo-indienne dans le Bengale. Hyder-Aly fut attaqué par sir Eyre-Coote, qui l'isola de ses auxiliaires et le harcela pendant deux campagnes. Plus tard, après la défection des Marattes de l'est et de l'ouest, qui tour à tour transigèrent avec les Anglais, ce prince, qui pour nous avait tenu tête à toute la puissance britannique, se vit forcé de s'humilier devant elle. Il en mourut de désespoir. Son fils Tippoo-Saïb lui succéda; héritier des haines et des sympathies paternelles, ce jeune prince venait de reprendre la campagne dans le Karnatic, quand une diversion le rappela dans ses États de Mysore; il y rencontra les Anglais, les tailla en pièces, et assiégea Bangalore sur la côte de Malabar, où l'escadre de Suffren et les troupes de Bussy le rejoignirent. Les deux armées allaient agir de concert au moment où la nouvelle de la paix de 1783 fit tomber les armes des mains des Français. Privé d'alliés, Tippoo crut devoir transiger aussi de son côté, et un traité fut signé à Bangalore en mars 1784. On sait l'histoire de ce malheureux sultan, qui reprit les armes en 1790 et périt en 1799 écrasé par les Anglais, au moment où l'expédition française

en Égypte lui donnait l'espoir d'une puissante diversion. Jusqu'au dernier moment, il tendit la main aux Français; il crut à leur force, il espéra leur secours. Deux années avant sa chute éclatante, sous le Directoire, des ambassadeurs vinrent réclamer à l'île de France l'envoi d'un corps auxiliaire, et l'éclat de cette démarche ne fut pas un des motifs les moins déterminants de la sanglante catastrophe.

Mais avant ce temps nos comptoirs de l'Inde n'étaient déjà plus que des postes commerciaux sans importance militaire. Une petite garnison qu'on avait envoyée à Pondichéry en 1785 fut ramenée quatre années après à l'île de France.

Vers 1791, une guerre paraissant imminente, la France envoya quelques troupes. Tour à tour, la gabarre *la Bienvenue* et *la Chancelière de Brabant* mirent à terre un petit nombre d'hommes. Huit cents Européens et autant de soldats cipayes, formèrent l'effectif de la nouvelle garnison. Unie elle n'eût pu résister longtemps; qu'on juge de la chance qui lui resta quand toutes les nuances des partis formés dans la métropole se reproduisirent dans la colonie lointaine, quand elle eut ses séances de clubs et ses émeutes de rues. L'ancien régime figurait dans le corps d'officiers, la révolution dans la masse des soldats. Malgré ces funestes dissentiments, le jour où le colonel Braidwaith vint former le siége de Pondichéry avec huit mille hommes, tout le monde se trouva à son poste et oublia ses querelles devant l'ennemi commun. Seize cents hommes, dont moitié soldats de couleur, tinrent treize jours contre une armée, avec un fossé et un éboulement pour toute défense. Dans le comptoir de Yanoun, le savant Sonnerat hasarda une résistance plus étrange. Chef d'un poste purement commercial, il avait voulu qu'on lui envoyât de Pondichéry huit Cipayes, et à ce risible corps de troupes joignant deux mauvais canons qu'il avait achetés, il parla de capitulation et en obtint une du colonel Yeats, qui prit la chose en bonne part. Grâce à Sonnerat, les négociants de ce petit comptoir eurent leurs fortunes sauves.

Depuis cette époque jusqu'à nos jours, notre histoire dans ces parages est tout entière dans l'attitude qu'y prit notre marine, attitude énergique et digne de meilleurs résultats. Trop occupée sur ses frontières, la République ne songea guère à ces mers lointaines que vers 1796 et sous le ministère de Truguet; mais, avant cette époque, l'île de France avait pris l'initiative des croisières. Un simple capitaine marchand, Robert Surcouf, devenu célèbre depuis, courut le premier sur les vaisseaux britanniques. Avec son *Émilie*, bâtiment de commerce, il prit deux navires chargés de riz et un schooner armé; puis, avec son schooner, il amarina un vaisseau de la Compagnie des Indes *le Triton*, et rentra à l'île de France suivi de quatre prises évaluées à deux millions. Comme cette campagne avait eu lieu sans lettres de marque, il fallut que le Directoire envoyât au capteur un brevet de grâce.

Notre marine militaire ne restait pas en arrière de cet élan spontané. Une escadre anglaise étant venue bloquer l'île de France; deux frégates, *la Cybèle* et *la Prudente*, avec le brick *le Coureur*, se dévouèrent dans une lutte inégale contre

deux vaisseaux, *le Centurion* et *le Diomède*. Le commandant Renaud appareilla de Port-Louis, au cri de : *Vive la République!* Son but était de maltraiter autant que possible les navires ennemis, afin que le poste ne fût plus tenable pour eux. Dût-il périr à l'œuvre, il fallait y parvenir. Aussi, au lieu de pointer les pièces contre les hommes, les canonniers visèrent-ils, les uns dans les vergues et les mâts, les autres un peu au-dessus de la flottaison. Cette manœuvre fut suivie d'une réussite complète. Quoique *la Cybèle* se fût trouvée un instant compromise, elle put regagner le port avec sa conserve *la Prudente* et le petit *Coureur*, qui avait fait merveille pendant l'action. Le lendemain l'île était débloquée, et les approvisionnements entrèrent de toutes parts. Le brave Renaud fut presque porté en triomphe sur le môle.

Cependant le ministre Truguet venait de songer à l'Inde, et le contre-amiral Sercey partait des ports de Bretagne avec trois frégates et deux corvettes. Il arriva bientôt à l'île de France, traînant à sa remorque quelques prises qu'il avait ramassées sur sa route. Les deux frégates *la Cybèle* et *la Prudente* se trouvaient là, un peu maltraitées par le dernier engagement; il les fit mettre en état, et reprit la mer avec elles et quatre autres : *la Forte*, *la Seine*, *la Régénérée*, *la Vertu*. La goëlette-corsaire *l'Alerte* complétait l'escadre, qui fit route vers l'Océan indien.

Presque au début de la croisière, la goëlette fut prise, et l'escadre n'eut plus d'éclaireur. On trompa le contre-amiral par de faux avis, et pendant qu'il aurait pu rançonner toute la côte de Coromandel, on lui fit battre en pure perte le détroit de Malaca, où il se trouva bientôt face à face avec deux vaisseaux anglais de 74, *l'Arrogant* et *le Victorieux*. Six frégates contre deux vaisseaux, la partie était à peu près égale. L'amiral voulut d'abord éviter le combat; mais, chassé à son tour, il forma sa ligne de bataille. Les premières frégates engagées furent *la Vertu* et *la Seine*, qui seules soutinrent d'abord le feu des vaisseaux. Le calme survenu aurait pu les mettre dans une position fâcheuse, si le reste de l'escadre n'était venu les secourir à temps. Malgré leur supériorité de calibre, les deux vaisseaux furent obligés de fuir, l'un avec le feu à bord, l'autre avec ses agrès fracassés. Cependant l'escadre française se trouva tellement maltraitée, qu'elle fut obligée d'aller mouiller à l'île du Roi. A la suite de ce radoub, le contre-amiral reprit sa croisière, parut devant Batavia, au moment où les Anglais étaient sur le point de s'en emparer, sauva la colonie de leurs mains, navigua de nouveau pendant plusieurs mois, et revint ensuite à l'île de France, où des prises richement chargées l'avaient devancé depuis longtemps. En 1799, à la suite d'une nouvelle croisière, accomplie avec une frégate et une corvette seulement, il passa sous le feu de deux vaisseaux et de quatre frégates anglaises, avant d'atteindre les passes de Port-Louis. Ce fut là sa dernière campagne.

Les corsaires seuls battirent alors la mer indienne avec audace et bonheur. A la paix d'Amiens, pourtant, une petite escadre sortit de Brest pour donner force d'exécution à l'un de ses articles qui nous restituait Pondichéry et nos autres comptoirs d'Asie. Elle mit à la voile le 6 mars 1803, sous les ordres de l'amiral

Linois. Le vaisseau *le Marengo* de 74 canons, les trois frégates *la Belle-Poule* de 40, *l'Atalante* de 40, *la Sémillante* de 36, et les deux transports *la Côte-d'Or* et *la Marie-Française*, composaient cet armement qui portait le général divisionnaire Decaen, nommé capitaine général des établissements français dans l'Inde, avec seize cents soldats sous ses ordres. Quatorze cents passagers suivirent la fortune de cette expédition. *La Belle Poule* prit les devants : bonne voilière, elle fit en quatre-vingt-dix jours cette traversée de quatre mille lieues. Le reste du convoi n'arriva que vingt-deux jours plus tard.

Aux atterrages de Pondichéry, l'amiral Linois et le général Decaen furent surpris de voir flotter sur le môle le pavillon britannique. Malgré toutes les stipulations faites, le commissaire anglais Cullen s'était en effet refusé jusqu'alors à la remise de la place, et une escadre de deux vaisseaux et de cinq frégates ne semblait mouillée dans la baie que pour appuyer au besoin les résistances de cet agent. A l'arrivée des forces françaises, on mit à terre quelques compagnies de soldats et tous les passagers. Mais vainement Cullen insista-t-il auprès du général Decaen pour qu'il vint à terre de sa personne : cet officier répondit que ses ordres ne lui permettaient pas de descendre ailleurs que dans un pays français. Bien lui en prit ; car, dans la nuit même, *le Bélier*, parti de Brest dix jours après l'escadre, jeta l'ancre à ses côtés, et lui remit des dépêches. Un contre-ordre formel y était exprimé ; on enjoignait au général Decaen de quitter à l'instant même Pondichéry, pour aller remplacer aux îles de France et de Bourbon le gouverneur actuel Magallon. Le lendemain, à l'aube, pas un vaisseau français ne restait sur la rade.

Pour expliquer cet événement, il faut se remettre en mémoire combien fut précaire et désastreuse cette trêve, ce répit de quelques mois qu'on nomma la paix d'Amiens. Était-ce de la part des hommes politiques qui gouvernaient alors la Grande-Bretagne un leurre offert à dessein à la marine française, marchande ou militaire, pour fondre ensuite, à un instant donné, sur nos vaisseaux épars dans les deux Océans? N'y avait il pas, dans cette paix consentie avec tant de bonne grâce apparente, une espèce de jeu concerté, une préméditation formelle contre notre renaissance maritime ? La conduite de l'agent anglais à Pondichéry serait une preuve nouvelle à l'appui de cette accusation.

L'escadre de Linois était rentrée à l'île de France ; elle avait mis à terre son nouveau gouverneur, le général Decaen : désormais elle pouvait choisir le rôle qui lui convenait, car sa mission spéciale était accomplie. La guerre maritime indiquait naturellement une croisière ; l'amiral s'y décida : il résolut d'aller inquiéter le commerce anglais dans les parages indiens. Le 8 octobre 1803, Linois sortit donc de Port-Louis avec *le Marengo*, *la Sémillante*, *la Belle-Poule* et la corvette *le Berceau*, récemment arrivée. En chemin, l'escadre captura quelques vaisseaux de la Compagnie, les expédia vers l'île de France, et vint atterrir sur Bencoolen avant de donner dans le détroit de la Sonde. Tous les navires anglais qui se trouvaient soit dans la rade, soit dans le petit port de Sellabar, furent brûlés ou

amarinés. Il résulta de cette expédition un dommage de douze millions pour le commerce britannique. Les propriétés des indigènes furent respectées.

De Bencoolen, Linois cingla pour Batavia, où il jeta l'ancre le 1er décembre 1803. Un mois de séjour dans cette colonie malsaine détermina des fièvres parmi tous ses équipages, et quand il remit à la voile, renforcé du brick hollandais *l'Aventurier*, ses bâtiments comptaient un grand nombre de malades. Passant le détroit de Gaspard, il était, vers la fin de janvier 1804, à vue et au vent de l'île de Pulo-Aor, à l'entrée des mers de Chine. C'était l'époque où le convoi de la Compagnie sortait de Canton en destination pour l'Angleterre. Il comptait le surprendre et y faire une belle récolte de prises.

En effet, le 14 février au matin, on signala vingt voiles au vent. Mais trompé par les avis des neutres, ou se faisant illusion sur la force des navires en vue, Linois les attaqua mollement, et, quand ils lui répondirent avec du canon, il s'imagina avoir affaire à des bâtiments de guerre Tout s'est réuni néanmoins à prouver que la seule escorte du convoi se composait de vaisseaux de la Compagnie (*country-ships*), armés d'une simple batterie. Quoi qu'il en soit, après un court engagement, l'amiral français quitta la partie. Le retour de cette riche flotte, que des inspirations plus hardies eussent livrée à la France, causa en Angleterre la joie la plus vive; une victoire éclatante n'aurait pas eu plus de retentissement.

Rentré à l'île de France, Linois y prépara une nouvelle croisière, avec *le Marengo*, *l'Atalante* et *la Sémillante*. L'amiral mit à la voile, alla visiter la baie Saint-Augustin dans le canal de Mozambique, remonta ensuite vers l'Océan indien, y fit deux prises de haute valeur, poussa jusque dans le golfe du Bengale, explora les rades de Mazulipatnam et de Consanguay, et parut enfin devant les comptoirs anglais de Visigapatnam. Là trois gros navires se trouvaient à l'ancre, dont l'un, *le Centurion*, était un vaisseau de guerre; les deux autres des *ships* de la Compagnie richement chargés. Sous les couleurs anglaises notre escadre approcha l'ennemi, et la bataille commença par les bordées de nos frégates. A leur tour *le Centurion* et les batteries de terre ouvrirent leur feu, puis *le Marengo*, sur lequel Linois avait son pavillon, entra en ligne. Au bout d'une heure de canonnade, *le Centurion* avait coupé son câble et s'était laissé dériver vers la côte; et des deux vaisseaux marchands sous son escorte, l'un était amariné, l'autre échoué sur la plage. Linois ne voulut pas compléter sa victoire, et les rapports anglais la lui contestèrent plus tard. Le reste de sa longue navigation dans l'Océan indien offre peu d'épisodes saillants : assez heureux pour éviter la rencontre de forces supérieures, il fit une nouvelle campagne, captura des navires de commerce, croisa vers l'entrée de la mer Rouge et sur les atterrages de Ceylan, combattit le commodore Townbridge, jeta l'ancre au Cap, visita toutes les baies de la côte d'Afrique, puis, manquant de vivres et d'agrès, il se décida à faire route pour nos ports de France, coupa l'équateur pour la douzième fois depuis son départ de Brest, et se trouvait déjà près de nos atterrages avec *le Marengo* et *la Belle-Poule*, quand il

tomba, le 14 mars 1806, au milieu d'une escadre anglaise de sept vaisseaux, deux frégates et une corvette. Linois essaya d'abord de fuir; mais cerné et rejoint, il dut combattre pour l'honneur du pavillon. *La Belle-Poule* et *le Marengo* soutinrent le choc de neuf bâtiments de guerre, et ne se rendirent qu'après une vigoureuse résistance.

De cette époque à la paix de 1814, la Grande-Bretagne concentra de telles forces navales dans le golfe de Bengale, que l'histoire de nos comptoirs indiens, sous son double aspect colonial et maritime, s'arrête là. La prise des îles de France et de Bourbon ne laissa bientôt plus un port de ravitaillement, même à nos corsaires. On sait à quels efforts de glorieuse résistance donna lieu la prise de Port-Louis par les Anglais, combien fut belle l'attitude de notre marine dans les années qui précédèrent la catastrophe. Le commandant Duperré, qui montait alors la frégate *la Bellone*, poussa encore jusqu'aux bouches du Gange en 1809, y prit la corvette anglaise *le Victor* et la frégate *la Minerve*, de 48 canons, puis, jonction faite avec la frégate française *la Manche*, il rentra à l'île de France, malgré la croisière britannique. Mais dès lors, au lieu d'attaquer, il fallut songer à se concentrer et à se défendre. Le combat du port Impérial, aujourd'hui port Sud-Est, où le commandant Duperré, secondé par MM. Bouvet et Morice, amarina ou brûla, avec deux frégates et une corvette de guerre, quatre frégates anglaises, *le Sirius*, *la Néréide*, *l'Iphigénie* et *la Magicienne*; la prise de la frégate *l'Africaine* par le capitaine Bouvet, enfin une foule d'engagements de détail, ne laissèrent ni sans éclat ni sans retentissement la chute de notre puissance maritime dans ces parages.

A la paix de 1814, au milieu des comptoirs qui nous revinrent par la seule générosité de l'Angleterre, il faut compter Pondichéry. Depuis lors, en dix-huit ans de paix, la ville s'est un peu refaite. Ce n'est plus une place de guerre, mais une simple échelle commerciale, avec des magasins au lieu de forts, et des allées d'arbres au lieu de remparts. Parcimonieux dans leurs dons, les Anglais, pour toute dépendance du poste cédé, ne lui ont affecté qu'une lieue carrée de territoire; de telle sorte qu'au premier signal de guerre, ils pourraient rentrer dans ce domaine que nous aurions exploité et embelli pour eux. On a lieu d'espérer toutefois, par les idées plus saines qui courent aujourd'hui, que, même en cas d'hostilités, on créerait pour les colonies un droit international, une position neutre, qui les laisserait désintéressées dans un conflit entre les deux métropoles. Ce serait un premier pas vers une question plus reculée peut-être, mais également inévitable, celle de l'émancipation des comptoirs lointains livrés à leurs forces productives et à leurs moyens d'échange. Les expériences merveilleuses, faites à Cuba et à Sincapour, indiquent assez quel immense avenir attend ce système.

Les environs de Pondichéry, ornés de longues avenues d'arbres, et coupés de magnifiques jardins, offrent une foule de villages hindous qu'on nomme Aldées. C'est là que se fabriquent les toiles bleues ou *guinées*, pour lesquelles la vogue est restée à Pondichéry, comme à Madras celle des mouchoirs. Mon palanquin me

porta dans plusieurs de ces aldées, où chaque famille a ses cases et son atelier de travail. Là se tient l'ouvrier tisserand devant un métier d'une simplicité extrême, consistant en deux rouleaux portés sur quatre morceaux de bois qui traversent la chaîne, et qui sont soutenus à chacune de leurs extrémités, l'un par deux cordes attachées au plafond, quelquefois même en plein air, à un arbre ; l'autre par deux cordes liées au pied de l'ouvrier. A côté de cet homme se trouve le caquillier, qui noue les fils du pagne, la fileuse de coton avec son rouet, la dévideuse, puis le batteur de toiles, le teinturier, le peintre : le tout disposé par castes et de telle sorte que chaque genre de travail a un personnel circonscrit et limité. Quoique arrivé de la veille, déjà j'avais pu reconnaître cette méthodique division de castes qui tient à un système à la fois politique et religieux. Cette manière de parquer les hommes par catégories, depuis le paria jusqu'au brame, de leur imposer une hiérarchie rigoureuse à laquelle sont affectés des droits et des devoirs, remonte haut dans l'histoire indienne ; elle devait frapper mes regards avant de parler à ma raison. C'était à Calcutta seulement et à Bénarès, ce sanctuaire du culte hindou, que je devais résumer ces impressions et leur donner la forme d'une appréciation philosophique. Jusque-là j'allais en curieux, en nouveau débarqué qui veut tout voir, sauf à se recueillir ensuite. Hôte de Pondichéry, je cherchais à démêler quel avait pu être son éclat sous Dupleix, sa richesse, son mouvement. Dans ses villages, dans ses rues, je courais à la recherche de notre patronage décrédité.

Dans une course au travers des aldées, il me fut loisible d'examiner les habitudes et les mœurs de ces populations indigènes qui vivent ensemble sans se mêler jamais. A côté des castes distinctes d'Hindous, on reconnaissait les Musulmans, les uns sectateurs d'Aly, les autres de Mahomet, à leurs traits réguliers et nobles, à leurs membres musculeux, à leur figure grave et composée, à leur turban blanc et à leurs larges pantalons. Les adorateurs de Wichnou portent d'ailleurs au milieu du front deux raies blanches séparées par une raie jaune. Ces marques faites avec de la bouse de vache sont renouvelées chaque matin. Les bonzes, espèces de flagellants hindous, exagèrent aussi ce signe extérieur de dévotion ; ils se zèbrent le corps avec cette poudre blanchâtre. Les vêtements des Hindous consistent en un pantalon de toile blanche serré par le bas ; les hommes du peuple ont les épaules nues ; les classes riches portent une chemise en coton. Le costume des femmes varie davantage ; tantôt c'est une jupe de guinée bleue, de cotonnade blanche ou rayée, qui descend jusqu'à mi-jambe, puis un pagne jeté en travers du sein et qui retombe sur l'épaule ; tantôt c'est une robe montante avec manches de corsage ; d'autres fois enfin une vaste pièce d'étoffe retenue par une ceinture.

Les aldées de Pondichéry offrent un aspect d'aisance ; leurs cases toutes semblables sont construites en paille et divisées en deux parties, l'une destinée aux hommes, l'autre aux femmes. Les meubles d'une case consistent en des nattes étendues sur le sol, quelques peaux de bêtes, ou tapis de laine, des pièces d'étoffes, et un coffre renfermant toutes les hardes de la famille. Les castes inférieures, celles qui vivent dans la domesticité, ou qui n'exercent que des métiers impurs,

comme les parias, se logent dans de misérables huttes avec un simple pagne qui leur laisse le torse nu et ne descend guère qu'à mi-cuisse.

Dans une aldée, il est facile de reconnaître les logements des diverses castes. On distingue ceux des brames à leur étendue, à la forme de leur construction et à la nombreuse domesticité qui les peuple. Les femmes en habitent la partie élevée; elles y vivent en recluses, confinées dans les travaux du ménage, et tremblantes esclaves de leurs maris. L'usage a établi dans ces contrées une ligne immense de démarcation entre l'homme et la femme. Le brame se distingue aisément à son vêtement blanc drapé avec art sur les épaules, à ses membres chargés d'embonpoint, à sa démarche grave, hautaine et dédaigneuse. Leurs épouses, que rien ne force à des travaux pénibles, sont en général bien faites et jolies, avec des dents blanches, de beaux yeux noirs encadrés d'un cercle bleu, des seins bien posés, des pieds petits et des mains délicates. Passionnées pour la parure, elles chargent d'anneaux d'or leurs bras et leurs jambes, s'en entourent le cou, s'en couvrent le front et les cheveux. Un pantalon large recouvert par une chemise et un pagne qu'elles drapent sur leur sein, sur leur tête et sur leurs épaules, composent leur costume habituel. Il en est qui portent un anneau d'or dans leur narine fendue, ornement disgracieux auquel l'œil a peine à s'habituer.

Après quelques heures de séjour dans ces aldées, mes porteurs reprirent le chemin de la ville. Dans la route se croisaient des chariots chargés de denrées, des voitures européennes, des calèches venues à grands frais de Calcutta ou de Londres, des palanquins couverts d'ornements; enfin des *gadis* ou voitures malabares, espèce de belvédères roulants traînés par deux bœufs aux allures vives comme celles des chevaux. Cet équipage singulier est l'un des plus usités parmi les riches naturels. Commode, rapide, léger, il comporte un luxe de tapis et de dorures incroyables. Les deux bœufs de l'attelage ont les cornes ornées de cercles ou de chaînes en or massif: on va même jusqu'à leur peindre la poitrine, les jambes et le corps.

Avant de rentrer en ville, nous passâmes devant une chauderie ou *chaultrie*. Une chauderie indienne est, comme le caravansérail turc, une auberge pieuse, ouverte à tous les voyageurs. Là, dans ce pays d'exclusion, toute caste est admise, toute religion a sa place sous le même toit. Des logements y sont affectés même au paria, chassé des autres lieux comme une bête immonde, à l'Européen, aux Musulmans, aux Arméniens, aux Chinois, etc. C'est une hospitalité cosmopolite, c'est la charité religieuse dans sa plus large et sa plus noble acception.

La chauderie se compose ordinairement d'un vaste bâtiment, qui se subdivise en un nombre infini de chambres nues. Chacune d'elles reçoit un ou plusieurs arrivants, et une galerie extérieure sert à abriter les castes réprouvées. Dans ce pêle-mêle de voyageurs règnent la tolérance la plus entière et la plus scrupuleuse moralité. Il est rare que les chauderies soient témoins d'une rixe ou d'un vol.

L'établissement de ces chauderies est quelquefois un moyen d'expiation. Un riche qui s'est souillé d'un crime, un concussionnaire, un malfaiteur opulent, se

relèvent à ce prix des fautes commises. Aussi la région indienne est-elle jonchée de pareils édifices. Presque toutes les chauderies sont ornées à l'intérieur de bas-reliefs, et ces sculptures sont les représentations les plus obscènes qu'on puisse imaginer.

En rentrant à Pondichéry, je vis sur l'une des places un rassemblement de naturels, qui piqua ma curiosité. Je voulus m'arrêter un instant : c'étaient des jongleurs. Presque nus, avec un simple morceau de toile autour des reins, ils exécutaient les tours les plus étonnants d'escamotage. Devant eux étaient des boules et des gobelets qu'ils maniaient avec une rapidité extrême, sans avoir, comme nos bateleurs européens, la ressource d'une gibecière. Tout cela était fait avec une prodigieuse dextérité, sans effort, sans hésitation.

La scène de jongleurs dont je venais d'être témoin se passait près de la principale pagode de Pondichéry : j'allai la visiter. Dans l'avenue, se tenait sous un arbre un *fakir*, sale et hideux mendiant, à qui l'accomplissement d'une expiation votive ne faisait pas oublier le soin de sa quête. Quelques prêtres et quelques femmes de bramines circulaient dans cette partie de la ville. Arrivé devant la pagode, je vis un monument d'architecture massive, bâti d'une pierre grisâtre et dure comme du granit. Quelques sculptures ornaient la façade, et dans le nombre se trouvait la représentation d'une fête où un bœuf s'avançait processionnellement, escorté de musiciens et de bayadères. Ce fut dans une cour intérieure du temple que j'aperçus pour la première fois de ces femmes que les Indiens nomment *dévédassis* ou *devalliales*, c'est-à dire, en sanscrit, servantes de la Divinité. Le nom de bayadères, qui nous est venu en Europe avec un tel parfum de grâce et de volupté, vient du mot portugais *balleideras* ou danseuses, que leur donnèrent les premiers Portugais. Les poétiques exagérations de Raynal firent à ces femmes, vers la fin du siècle dernier, une réputation que des récits plus modernes ont à peine détruite. Au lieu de ces ravissantes créatures qu'il dépeint si minutieusement, la caste des bayadères n'offre, à côté des matrones vieillies au service des prêtres, que des beautés toujours fanées avant l'âge. Leur danse si lascive, leurs passes si provoquantes, ne se composent guère que de gestes forcés, de contorsions, et de postures sans grâce.

Les *dévédassis* ou bayadères sont prises dans toutes les castes, hormis celle des parias. Quelquefois leur vocation est obligatoire, d'autres fois elle est facultative. Une jeune fille destinée à l'état de bayadère doit venir au temple avant d'être nubile. Là on l'examine, on l'analyse : on regarde si sa taille est bien prise, sa figure avenante, sa constitution saine ; puis on la livre à ses compagnes, qui la baignent dans l'étang de la pagode, la parent de vêtements neufs et l'ornent de bijoux. Ainsi arrangée, elle passe chez le grand prêtre, qui lui fait subir quelques formalités d'initiation et la marque ensuite, avec un fer rouge, du sceau du temple auquel elle appartient désormais. Alors elle est bayadère. Elle apprend à lire, à écrire, à chanter, à danser surtout. On a rédigé pour les néophytes une espèce de cours de minauderies, un recueil des secrets de la toilette. La bayadère apprend

tout cela pour séduire, pour plaire, car tel est son métier, car il faut qu'elle plaise aux brames d'abord, ses possesseurs de droit, puis au public, à qui elle vendra ses faveurs au profit des brames.

La danse des bayadères se compose de figures où elles balancent face à face : une musique monotone d'instruments à vent, qu'accompagnent des tambours et des cymbales, règle la mesure de leurs pas. Dans les pagodes, les bayadères chantent, sur un mode lent et triste, les louanges et les incarnations de Wichnou. Parmi ces femmes, il en est d'exclusivement vouées au service des temples ; mais plusieurs autres sont libres. Le riche Hindou ne donne point de fête sans avoir des bayadères, chanteuses et danseuses ; elles sont là pour distraire les convives. On conçoit qu'à une vie aussi déréglée les bayadères usent promptement leurs charmes et leur jeunesse. A dix-huit ou vingt ans commence déjà pour elles une vieillesse précoce. Les prêtres les renvoient alors : elles rentrent dans leurs castes, et se marient sans que leur vie antérieure y fasse le moindre obstacle.

Presque toutes vieilles et laides, les bayadères de la pagode de Pondichéry étaient occupées à laver le linge des prêtres, dans la cour intérieure où se trouvait le bassin. A cette limite commençait la seconde enceinte interdite au profane ; mon guide m'arrêta au moment où j'allais la franchir, et aujourd'hui encore je ne saurais ce qu'elle contient si M. La Place n'avait été plus hardi que moi. « La seconde enceinte est vaste et carrée ; la galerie en pierre qui l'entoure intérieurement est adossée à un mur épais et soutenue de l'autre côté par un rang de colonnes. Dessous nous vîmes un grand nombre d'autels sur lesquels figuraient de petites idoles en pierre, fort laides, grossièrement sculptées et accoutrées d'une manière bizarre. Le premier objet qui s'offrit à mes yeux était une colonne, haute d'environ trente pieds, peinte de plusieurs couleurs : au sommet une poutre, mise en travers comme une potence, soutenait à chacune de ses extrémités de grosses boules rouges ; derrière la colonne et toujours dans le milieu de la cour faisant face à l'entrée, je vis une espèce de petit temple, construit en grosses pierres de taille couvertes de sculptures représentant des animaux de formes bizarres. Entre les quatre colonnes qui soutenaient un dôme pointu, surmonté d'une boule, était l'image d'un bœuf de grandeur naturelle, tirée d'un seul bloc de pierre grise et parfaitement sculptée : l'animal était debout, exhaussé sur un piédestal, la tête tournée vers le fond de l'enceinte du côté de la porte étroite et basse d'un monument. J'entrai dans une salle dont les murs étaient couverts de peintures grossières représentant des idoles : devant elles brûlait, dans des lampes en fer, de l'huile qui répandait une odeur infecte ; le sol était jonché de feuillages, offerts sans doute par les fidèles ; mais, comme les offrandes des jours précédents n'avaient pas été enlevées, il sortait de cet amas d'ordures des exhalaisons vraiment méphitiques. Au fond était une autre chambre également sans autre ouverture que la porte ; je m'en étais approché, et déjà j'entrevoyais une idole d'une figure hideuse, barbouillée de rouge et de graisse ; la multitude des lampes qui brûlaient devant elle augmentait la puanteur affreuse que cet antre

exhalait ; mais alors je fus entouré par la foule des prêtres, très-irrités que j'eusse osé aller si loin. Je battis prudemment en retraite, et, forcé de quitter l'enceinte, je regrettai de n'avoir pu visiter les monuments singuliers que j'apercevais dans le fond. »

Cette pagode de Pondichéry, dont l'extérieur offrait quelques détails curieux, ne pouvait pourtant pas se comparer aux merveilles en ce genre qui m'attendaient dans mon pèlerinage indien. Les environs mêmes du comptoir français possédaient des temples plus beaux, plus riches et d'une antiquité plus incontestable : telles étaient les pagodes de Wilnour et de Trikiwaret.

Dans ma courte station à Pondichéry, aucune fête religieuse ne vint m'offrir ses épisodes si étranges et si caractéristiques. Plus heureux, M. La Place, qui arriva deux mois plus tard, eut l'occasion de suivre, dans leurs jours de pompe et d'apparat, les trois cultes qui vivent sur ce point avec des allures de bon accord et de tolérance. L'incident est trop remarquable pour être omis.

« Nous vîmes trois fêtes, dit le commandant : celle *du feu*, célébrée par les Hindous, *l'Anniversaire funèbre d'un grand saint mahométan*, et enfin la *Fête-Dieu* des chrétiens.

« La *fête du feu* me semble plutôt une occasion de promenade qu'une cérémonie religieuse. Dans la plaine sablonneuse qui longe la mer au nord de la ville, je trouvai dans l'après-midi une multitude d'Indiens au milieu desquels nos palanquins eurent beaucoup de peine à passer ; ces figures si humbles, ces physionomies si ternes le matin encore, avaient pris un air de gaieté et de contentement qui excita ma surprise. Le silence que j'avais remarqué dans les aldées avait fait place à un bruit confus ; mais il devint assourdissant quand les sons rauques et discordants des instruments indiens et les acclamations de la foule annoncèrent l'arrivée de la procession, conduite par les brames et composée de dévots qui devaient expier leurs péchés par l'épreuve du feu. Sur un terrain assez uni, on avait étendu une couche de légers fagots qui couvraient un espace d'environ trente pieds de long sur la moitié de large. Longtemps avant que les patients se présentassent, le feu avait été mis et tout le bois consumé ; cependant les charbons étaient encore à demi enflammés, et, malgré une course rapide, je doute fort que ces pauvres victimes du fanatisme, ou ces complices de la friponnerie des brames, eussent pu impunément franchir le brasier, comme ils le firent devant moi, si leurs pieds n'avaient été enduits d'une préparation, ou endurcis peut-être par l'habitude qu'ont les Hindous d'aller toujours sans chaussure. Quarante environ se présentèrent ; quelques-uns, intimidés, abandonnèrent la partie et subirent la honte des huées de la foule ; les autres, encouragés sans doute par les acclamations générales, soutinrent l'épreuve avec un air résolu et furent reçus à l'extrémité du brasier par leurs parents et leurs amis. Pendant et même après la petite course, les patients ne témoignaient aucune douleur et marchaient facilement ; je conclus de là qu'il y avait quelque arrangement dont le peuple était dupe.

« Il était neuf heures du soir quand nous allâmes voir la fête du grand saint musulman ; jamais je ne pourrai rendre le spectacle extraordinaire qui s'offrit à mes yeux. Le ciel était sombre ; de nombreux éclairs témoignaient que la chaleur avait été excessive dans la journée ; nos palanquins s'arrêtèrent dans une des grandes avenues bordées d'aldées ; j'avoue qu'au premier moment je crus être arrivé en enfer. Nous nous trouvâmes au milieu d'une foule d'hommes portant des torches et des réchauds remplis d'étoupes imprégnées d'huile de coco, dont la lumière blafarde et agitée par les contorsions des porteurs leur donnait l'air de véritables démons.

« Nous arrivâmes avec beaucoup de peine, et au risque d'être vingt fois asphyxiés, jusqu'à la chapelle du saint. C'est un petit monument carré en pierres de taille, dont une porte étroite et basse est la seule ouverture, condamnée, avant et après la cérémonie, pour tout le reste de l'année. A travers l'épaisse fumée causée par une douzaine de sales lampes qui éclairaient la petite chambre, unique pièce de l'édifice, je distinguai une espèce de catafalque, placé sur le sol et recouvert d'un mauvais tapis, dont l'ancienneté faisait sans doute tout le prix. Le prêtre nous offrit de petits morceaux enflammés d'un bois odorant ; chaque visiteur reçut en outre de ses mains une chaîne de fleurs blanches et rouges, qu'il fallut mettre autour de son cou. Cette attention fut récompensée, à la grande satisfaction du marabout. Enfin nous terminâmes le plus tôt possible notre visite, pour aller voir les détails de la procession qui se préparait à quelques pas de la chapelle.

« La principale pièce était en verre et en papiers peints de différentes couleurs ; la partie inférieure offrait la forme d'un carré de quatre pieds sur trois de hauteur ; elle supportait un dôme deux fois plus élevé, dont le mouvement continuel de rotation, donné par un homme caché à l'intérieur, était tout à fait indépendant. Une grande quantité d'ornements bizarres, brillants et disposés avec symétrie, couvraient la machine éclairée par dix rangs de bougies depuis sa base jusqu'au sommet, surmonté lui-même d'un foyer d'où s'échappait une lumière éclatante. Tout l'édifice, ainsi illuminé, offrait un coup d'œil aussi agréable que singulier : il reposait sur un énorme brancard, autour duquel vingt vigoureux porteurs étaient rangés.

« Derrière le *sandana* colon (c'est le nom indien de la machine éclairée), se trouvait une charrette traînée par deux bœufs et portant un énorme tambour sur lequel deux hommes frappaient constamment. En tête du cortége était un marabout d'une physionomie vénérable, vêtu de blanc, la tête couverte d'un large turban de même couleur, ayant à ses côtés deux hommes porteurs de bannières, sur lesquelles on distinguait des signes particuliers : il prononçait avec un grand calme sa prière à haute voix, sans que les hurlements et les contorsions d'un jongleur, armé d'un sabre avec lequel il faisait des tours effrayants, ni le vacarme de plusieurs autres acteurs frappant sur des tambours de basque, parussent seulement le déranger. Mais sa gravité fut mise à une bien plus forte

épreuve, quand la procession se mit en marche ; car alors commença un effroyable charivari : les mugissements de cornets à bouquin d'une grandeur démesurée, les cris aigus des flûtes, les roulements des gros tambours, enfin les sons rauques et déchirants des trompettes recourbées, instruments qu'on voit représentés dans les tableaux des batailles d'Alexandre, firent un vacarme auquel nos oreilles ne purent résister. Nous nous sauvâmes en grande hâte, aveuglés par la fumée, repoussés par l'odeur infecte qu'exhalait cette foule dont le bruit, à cinq heures du matin, me poursuivait encore dans mon lit. Rien de plus inoffensif que la gaieté des Indiens ; jamais de rixes, et, comme les parias sont bannis de toutes les fêtes, l'homme ivre serait une monstruosité au milieu de cette population qui s'abstient avec une sévérité religieuse de vin et de liqueurs fortes.

« Cependant la Fête-Dieu approchait, et déjà de tous côtés dans la ville se faisaient les préparatifs pour les reposoirs..... ... La chaleur avait fait remettre la procession à six heures du soir ; j'y assistai accompagné de l'état-major de *la Favorite*. Les bannières, les images, et surtout les anges, les saints et les saintes, représentés par de petits enfants dont les charmantes figures pouvaient à peine faire fermer les yeux sur le ridicule de leurs accoutrements, n'avaient pas été oubliés. Je voyais la population indienne, amassée sur notre passage, sourire de pitié à toutes ces imitations que l'éclat ne relevait même pas à ses yeux. Je tournai les miens sur les dames, qui accompagnaient la procession d'un air, je dois en convenir, peu dévot : je remarquai plusieurs jolies femmes, aux yeux vifs, à la physionomie spirituelle ; mais elles étaient en général pâles, et habillées avec peu de goût.

« J'eus occasion, dans cette circonstance, de voir la suite du gouverneur pour les grandes cérémonies, et quoiqu'elle ne soit qu'un bien faible souvenir de la pompe imposante qui entourait la première autorité de Pondichéry, du temps de la puissance française dans la presqu'île, elle ne manque cependant pas d'une certaine dignité. Huit Hindous, habillés de blanc, pantalon et turban rouges, ayant un baudrier bleu, orné des armes de France en argent, tenaient sur deux rangs la tête du cortége. Ils sont appelés pions, portent les ordres du gouverneur, et leur personne est sacrée. Après viennent huit Musulmans, habillés de la même manière ; ils ont des moustaches, et, au lieu d'un baudrier, ils portent de longues cannes en argent, surmontées d'une pomme ; puis arrive le palanquin du gouverneur, suivi de ceux des autorités de la colonie, également accompagné d'un nombreux domestique.

« Au milieu d'une population aussi tranquille, de mœurs aussi douces, les gardes armés sont inutiles ; aussi toute la police de la ville et de ses environs se fait-elle sans peine avec une seule compagnie de cipayes indiens qui compose toute la garnison. Quand, le soir, le gouverneur rentre chez lui, tous ses gardes forment une haie, baissent la tête jusqu'à terre, la main droite étendue sur la poitrine, et prononcent ensemble une suite de paroles en langage hindou : ce sont, à ce qu'il paraît, des vœux pour la nuit et le jour suivant. »

Pondichéry se divise en ville blanche et en ville noire. La première s'étend sur les bords de la mer; la seconde, délimitée par un vaste fossé, se prolonge en arrière et jusqu'au rempart. La population générale des deux villes, sans y comprendre sa banlieue d'aldées, atteint encore quarante mille âmes. Elle gagne tous les jours. Les rues, non pavées, sont semées de sable. Vers le milieu du jour il est pénible de les parcourir, à cause de la réverbération qui fatigue l'œil par ses reflets. Les maisons de la Ville-Blanche sont vastes, aérées, élégantes, toutes ornées de colonnes en stuc blanc, aussi beau que le marbre. Les parois des murs intérieurs sont enduites de ce stuc, qui les tient toujours brillantes et propres. Les cases de la Ville-Noire sont groupées par îles tirées au cordeau : chacune de ces îles sert à loger une caste.

L'ameublement des habitations européennes se compose là, comme dans toutes les colonies de l'Océan indien, de chaises, de canapés et de lits venus de Chine, et faits avec le bambou et le rotin. Chacune des maisons a sa terrasse. Quelques monuments d'utilité publique se remarquent dans la Ville-Blanche; des marchés couverts où affluent les Indiens, des magasins où s'empile une réserve de riz pour les années de disette, témoignent de la sollicitude des autorités européennes en faveur des populations hindoues. En général, les vivres sont abondants et peu chers à Pondichéry; mais leur qualité est inférieure et leur nombre très-limité. La viande, dont s'abstiennent tous les naturels, justifie, par sa qualité, l'horreur qu'ils en témoignent. La volaille est petite et maigre, les fruits sont sains et savoureux, les légumes excellents.

La société européenne de Pondichéry se réduirait à quelques têtes, si l'on désignait sous ce nom les familles seules dont le sang ne s'est jamais mêlé aux races indigènes. Aux premiers temps de la colonisation, avec ses femmes toutes d'origine française, Pondichéry était cité dans l'Inde comme une résidence privilégiée sous ce rapport. Les riches Anglais, les Hollandais, les Portugais, venaient des comptoirs environnants pour prendre leur part des plaisirs de cette ville. Les relations y étaient établies sur un pied d'étiquette ignoré ailleurs; le goût, le bon ton d'Europe s'y étaient naturalisés. Mais, à la suite de désastres successifs, il y eut déchéance : les plus riches maisons ayant disparu, les traditions de la haute compagnie se perdirent; il n'en resta que les nuances reflétées sur les familles moins aisées et sur la société mixte, qui provenait d'alliances entre les Européens et les femmes du pays. Sur vingt maisons de Pondichéry, il y en a aujourd'hui dix-neuf de cette race mêlée.

Au moment où je vis Pondichéry, seize années de paix n'avaient pas encore pu le mettre, sous le rapport commercial, sur le pied des comptoirs rivaux et voisins. Quoique sa rade fût la plus sûre de Coromandel, et malgré la présence d'un gouverneur général de toutes nos possessions asiatiques, ce n'était qu'un point de très-médiocre importance échangeant un petit nombre de toiles fabriquées contre les rebuts des cargaisons européennes. Un trafic interlope s'était organisé, il y a peu de temps, sur le sel dont la compagnie anglaise des Indes s'est attribué

le monopole ; mais quelques réclamations du cabinet de Saint-James ont suffi pour faire interdire à nos colons cette branche de spéculation. Cette mesure ne doit pas, au reste, être prise pour un incident isolé ; elle dérive d'un système général qui remonte à 1814. La même pensée qui nous a valu Bourbon dépourvu de rade, nous a fait rentrer aussi dans les postes de Pondichéry, de Yanaon, de Karikal, de Mahé, déshérités de tout commerce. Il était dans la politique de Castlereagh, que notre marine militaire n'eût pas un seul point de station dans l'Inde, et que nos vaisseaux de commerce n'y eussent pas un seul marché florissant. C'était une exclusion complète, déguisée sous une apparence de concessions plutôt ruineuses qu'utiles. Ainsi, toutes les fois que le hasard ou l'industrie régnicole donneront un démenti aux prévisions rivales, il y aura de la part de la Compagnie anglaise, si hostile à toute émancipation, il y aura réclamations instantes, entraves diplomatiques, ruse et violence s'il le faut, pour annuler des résultats qui peuvent nuire à ses vues d'absolutisme commercial. Car l'Inde est pour ce corps avide une ferme qu'il tient à bail. La Compagnie y a fondé une puissance que la métropole elle-même sera peut-être impuissante à combattre, quand le progrès des idées lui en donnera le désir.

Depuis une semaine j'étais à Pondichéry ; ce temps m'avait suffi et au delà pour recueillir tout ce que notre pauvre comptoir offrait de remarquable. Quelque peine qu'en éprouvât mon daubachi, je fixai au 3 mai 1830 le jour de mon départ, et je me décidai à faire par terre la route de Pondichéry à Madras. Un palanquin de voyage, un jeu de *boès* ou porteurs télingas, un passe-port en trois langues pour clouer la bouche aux *pions* ou gendarmes du Karnatic, tels furent les derniers soins de mon intendant. Bien que je ne lui eusse pas donné de grands bénéfices, il pourvut à tout, il organisa tout avec un zèle admirable. Quand je fus sur le point de quitter la ville, toute ma maison se rangea sur mon passage ; mon daubachi en tête, mon pion, mon cuisinier, mon mastargi ou aide-cuisinier, mon maénate ou blanchisseur ; puis, les parias voués aux services impurs. A tout ce monde je donnai un mois de gages, soixante francs en tout.

Mes boès partirent en poussant leur cri plaintif et cadencé, et moi, mollement étendu, la tête appuyée sur un coussin élastique, je pouvais lire, fumer ou dormir, à ma guise. La journée ordinaire d'un palanquin de voyage varie de douze à quinze lieues. Les boès font à peu près deux lieues par heure, en courant plutôt qu'ils ne marchent, et se remplaçant sans que le palanquin cesse d'avancer. Le chemin de Pondichéry à Madras suit à peu de distance de la mer le pied des montagnes des Gattes. Vers Gingi, à sept lieues de Pondichéry, se voit la chaîne de Trikiwaret, remarquable par ses pétrifications. Toute cette côte bien observée par Sonnerat est habitée par les Tamouls, dont nous avons altéré le nom en celui de Malabars.

Ces peuples sont noirs, assez grands et bien faits, mais mous et lâches. Leur humeur est naturellement joyeuse ; ils aiment les jeux, la musique et la danse. Sobres, ils ne vivent que de riz, de légumes, d'herbages et de fruits. La pratique hygiénique des gymnosophistes a été formulée dans ce pays par les brames en

articles de foi. L'usage des liqueurs fortes est également interdit aux naturels. Leurs habillements dans les aldées de l'intérieur diffèrent peu de ceux des côtes ; une pièce de toile qui part des reins pour tomber sur les genoux, un autre pagne avec lequel ils se drapent et un turban en mousseline, voilà le costume le plus répandu dans la contrée. D'autres fois les Malabars se vêtent comme les Mongols, à la différence que les robes des premiers se croisent du côté gauche, et celles des seconds du côté droit. Lorsqu'ils ne vont pas nu-pieds, les Malabars portent des sandales ou des pantoufles à pointe recourbée. Leurs oreilles sont chargées d'anneaux d'or. Quant aux femmes, laides en général, elles s'affublent d'un pagne dans la classe moyenne, et de châles du Thibet dans la haute classe. « La plupart de ces femmes, dit Sonnerat, portent à chaque bras, à chaque cheville de pied, dix à douze anneaux d'or, d'argent, d'ivoire ou de corail ; ces anneaux jouent sur la jambe et font, quand elles marchent, un bruit qui leur plaît beaucoup ; leurs doigts des mains et des pieds sont pour l'ordinaire garnis de grosses bagues ; elles se teignent en noir le tour des yeux pour leur donner plus de vivacité ; elles se teignent aussi en rouge la paume de la main et la plante des pieds avec l'infusion des feuilles du *mindi*, henneh des Arabes (*Lawsonia*).... Dans certaines castes, les femmes se frottent le visage et le corps avec du safran ; des colliers d'or et d'argent leur pendent sur l'estomac ; leurs oreilles sont percées en plusieurs endroits et garnies de joyaux ; enfin elles poussent l'amour de ces riches bagatelles au point d'en attacher aux narines.... Les veuves quittent leurs joyaux, et ne portent qu'une seule toile blanche qui fait le tour du corps, et dont un des bouts, passant de droite à gauche, leur couvre le sein et revient sur l'épaule droite, après avoir passé sur la tête. »

Telles étaient les populations au milieu desquelles je voyageais. Dans le cours de la journée, mes boës firent plusieurs haltes dans les chauderies les mieux fournies et les plus fréquentées. Nous trouvions toujours près de là une boutique où l'on nous vendait du riz et des légumes. Toute la côte jusqu'à Madras est semée d'habitations malabares qu'entourent des bouquets de cocotiers, de palmiers, de tamariniers et de bambous. Des torrents descendus de la chaîne des Gattes coupent la route à chaque pas.

Le soir nous arrivâmes à Sadras, petit comptoir sur lequel le Hollandais Haafner a tant pleuré. Ce fut en 1781 que les Anglais de Madras en firent sauter le fort. Aujourd'hui ce n'est plus qu'une grande aldée ; les négociants malabars ont porté leur industrie à Madras. A peu de distance de Sadras se trouve le lieu qu'on nomme les *Sept-Pagodes*, dont quelques-unes sont aujourd'hui au milieu de la mer. C'est à Mahabalipouram que se voient ces ruines. Aujourd'hui aldée déserte, ce lieu paraît avoir été une grande ville engloutie par un cataclysme, ou graduellement submergée. En 1776 on y reconnaissait une pagode bâtie en briques, dont le sommet seul avec sa flèche en cuivre doré pointait au-dessus des eaux. A l'heure actuelle on distingue encore plusieurs ruines de temples dont l'ordonnance n'a rien de commun avec le style hindou même le plus anciennement connu. Les

archéologues veulent y voir, les uns le résultat d'une colonisation étrangère ; les autres, la preuve d'une civilisation indienne antérieure à celle dont les traces subsistent partout ailleurs. Quoi qu'il en soit, l'architecture des Sept-Pagodes est un mélange admirable de style orné et de style simple.

De Sadras à Madras, la distance est de quinze lieues que je parcourus en treize heures, traversant tour à tour les belles aldées de Tripatour, de Tirupolour et de Trivantour, au milieu de pagodes magnifiques et de superbes chauderies.

CHAPITRE XV.

POSSESSIONS ANGLAISES. — MADRAS.

Aux approches de Madras, se déroula devant moi une plage sur laquelle battait la mer, et qui dans un de ses coudes formait la rade de Madras, rade foraine et moins abritée encore que celle de Pondichéry. Comme dans ce dernier poste, on voyait des chelingues franchir la barre, et d'autres échouées sur la rive. Au loin se dessinaient déjà les hauts balcons ou verandas de la ville, les algamasses ou terrasses, la tour du môle, le clocher pointu du temple, et le haut mât qui portait à son faîte le pavillon britannique.

La ville de Madras commence de fait à Saint-Thomas, ville tour à tour portugaise, hindoue, française, et enfin anglaise. Elle n'est guère habitée pourtant que par des descendants mêlés des Portugais, nommés *Topas*, et que l'on confondrait avec les Malabars, s'ils ne portaient l'habit européen. Ils professent une religion catholique aussi altérée que leur sang, et sont fiers de posséder un évêque qu'on leur envoie de Goa. Ce haut fonctionnaire ecclésiastique n'est pas toujours un Européen, et Grandpré trouva en 1789 un nègre évêque à Saint-Thomas ; cet homme avait introduit dans le culte catholique toutes les bizarreries de l'idolâtrie indienne. L'officier français vit à Saint-Thomas, pendant la semaine sainte, jouer dans l'église la tragédie de la mort de Jésus-Christ et de la descente de croix. Des hommes, vêtus à la turque, allaient, au moyen de longues échelles, dépendre un cadavre bien sculpté, dont toutes les articulations étaient à genouillères, ce qui les faisait mouvoir de manière à ce que l'illusion fût complète. Les noirs l'accompagnaient ensuite au tombeau avec le même bruit, les mêmes instruments dont les Indiens se servent dans leurs pagodes. Peut-être ces cérémonies sont-elles un moyen de prédication plus efficace que les autres ; car Saint-Thomas compte une foule de parias convertis au christianisme, et les prêtres catholiques n'y épargnent aucun moyen de propagande. Du reste, ils font en cela assaut de zèle avec un collége protestant, qui envoie aussi dans toute l'Inde ses convertisseurs. Une société des missions, dont le siége est à Londres, recueille et constate chaque jour les succès de ses prédicants.

Arrivé au centre de Madras, toute pensée de comparaison avec Pondichéry cessa en moi. C'était bien là une ville de près de 500,000 âmes, la seconde présidence de l'Inde, riche de ses manufactures et de son mouvement maritime. On m'avait donné à Pondichéry l'adresse d'une maison où je devais trouver une hospitalité bourgeoise, quoique rétribuée. Je m'y fis conduire. Elle était tenue par une dame anglaise, veuve d'un officier mort au service civil de la Compagnie des Indes. J'y trouvai une société dont le ton était excellent, quoique froid. J'y fus l'objet d'égards et de ces prévenances de détail que les Anglais entendent mieux que nous. Le soir même, à table, je fis la connaissance d'un jeune créole de Calcutta, fils de millionnaire, arrivé depuis un mois d'Europe, et devant, sous peu de jours, repartir pour le Bengale. Affable, plein de savoir et d'esprit, M. Wilmot me convint, et je lui convins également. Le lendemain, au jour, il frappait à la porte de ma chambre, trop heureux, disait-il, d'être mon guide en pays anglais.

Nous sortîmes aussitôt pour aller sur le môle, qui se prolonge pendant une demi-lieue avec une magnifique rangée de maisons et d'édifices. On y voit le palais de la douane et l'arsenal de la marine, vastes et imposantes constructions. Au loin se balançaient mollement dans la rade des milliers de navires de toutes les formes et de tous les tonnages. La mer était calme, et un long cordon d'écume marquait seul la barre de l'atterrage. « Quel merveilleux aspect ! dis-je à mon nouvel ami. — Il n'en est pas toujours ainsi, reprit-il. Il y a quelques années, j'étais à Madras vers la mi-octobre, à l'époque du changement de mousson. L'atmosphère était embrasée, la chaleur suffocante, pas un souffle dans l'air; et pourtant quelques flocons nuageux avaient paru dans le N. E.: ils s'étaient comme déchirés, puis évanouis. Sur les eaux montait une brume qui devenait de plus en plus dense, sans pouvoir vaincre néanmoins la masse des rayons solaires qui pesaient sur elle. Vers le soir, les nuages et la brume eurent le dessus. Le soleil se coucha dans un linceul rouge et noir. Les groupes de nuées allaient grandissant; ils jetaient des grondements sourds qui semblaient un prélude et une menace. Alors le vent et la pluie commencèrent, par rafales intermittentes d'abord, ensuite avec la plus grande violence. Les tiges de ces cocotiers, que vous voyez si droites, formaient à la lettre des arches de pont; elles décrivaient une courbe telle que leurs feuilles balayaient le sol. Le sable du rivage, d'abord soulevé par trombes, fut fixé par la pluie et par la lame; il forma une masse immobile et compacte. Des éclairs sillonnaient incessamment tout le ciel. La marée, qui survint, jeta sur la grève des masses d'eau bouillonnante; elle les lança cette fois à plusieurs centaines de mètres du rivage. Pendant le temps que dura la bourrasque, les poissons, vous le croirez à peine, les poissons venaient nous rendre visite sur les terrasses de Madras. J'en ai trouvé moi-même deux qui pouvaient avoir trois pieds de long. Une trombe de vent et d'eau les avait sans doute portés là. Ce n'est pas tout : les insectes de mille espèces qui vivent sous ces climats chauds, sortaient tous de leurs retraites, comme effrayés de ce grand

ébranlement de la nature. L'eau qui les noyait, le bruit, la commotion, amenaient le long des murs et sur les parquets des fourmis, des lézards, des scorpions, des cancrelats, des myriapodes et jusqu'à des serpents. Ils étaient plus que nous maîtres de nos chambres. »

Ce récit n'était guère fait pour inspirer le désir d'habiter Madras dans la mousson du N. E., qui sévit d'octobre en décembre. Dans ce temps, d'ailleurs, la rade n'est pas tenable, et des centaines d'ancres qui s'y sont perdues contribuent à rendre le fond moins sûr encore. Pour avertir les bâtiments qui viennent du large, on hisse, à cette époque, ce qu'on appelle le *pavillon du gros temps*. Tant qu'il est déployé, toute communication cesse avec la terre.

Du môle nous allâmes au fort Saint-George, ouvrage d'une grande étendue et assez bien fortifié. Bâti à diverses reprises, il est d'une grande irrégularité, non pas quant au polygone, mais quant aux fronts, qui sont presque tous différents les uns des autres. Quelques bastions ont des flancs retirés, d'autres non : les flancs de ceux du nord sont casematés. Tous les ouvrages sont revêtus en briques; le chemin couvert est palissadé, les places d'armes sont spacieuses. Le côté de la terre n'a pourtant qu'une simple muraille et un fossé. Autrefois la Ville-Blanche tenait toute dans l'enceinte du fort : on y voyait les maisons et les magasins de la Compagnie, les logements du gouverneur et les comptoirs des négociants européens. Mais depuis que la suprématie britannique s'est consolidée dans l'Inde, tout ce monde s'est senti à l'étroit dans la ligne fortifiée. La chaleur produite par la réverbération, l'encombrement, la poussière, ont paru insupportables à une population que la fortune avait rendue plus difficile. Les comptoirs et les caisses de paiement ont bien conservé leur domicile dans le fort; mais, hors de ses remparts, les créoles ont fait construire de vastes et fraîches habitations, dans lesquelles ils se retirent après l'heure des affaires, et où se tiennent constamment leurs familles. Le gouverneur lui-même occupe aujourd'hui un palais spacieux, dont la colonnade se prolonge jusqu'à la porte de la mer. Au nord des murs de la forteresse commence la Ville-Noire, qu'habitent les Hindous, les négociants arméniens et portugais, et quelques familles européennes.

Malgré sa fabrication active de mouchoirs et de toiles, Madras, aux yeux de la Grande-Bretagne, est plutôt un poste militaire qu'une échelle commerciale. Soixante régiments composent le corps armé qui garde cette présidence. Sur ce nombre une partie occupe le fort Saint-George; une autre, casernée à peu de distance de la ville, y veille sur les parcs d'artillerie; le reste, formant encore un effectif de vingt mille hommes environ, séjourne à Bangalore, ville du Mysore, située à soixante lieues dans l'intérieur, cité montagneuse et saine, où conduisent de belles routes, et qui, pendant les grandes chaleurs, sert de résidence aux premières autorités de Madras.

Ces soixante régiments ne sont pas tous, comme on le pense, de personnel européen. La plus grande partie consiste en bataillons cipayes, nom générique sous lequel on désigne toute la milice indigène à la solde des Anglais. Sur deux

cent mille soldats qui constituent l'armée indienne, on compte à peine vingt-cinq mille blancs, que déciment toujours le climat et les molles habitudes de la vie coloniale; les autres sont des cipayes. Les cipayes, disciplinés à l'anglaise, ont un uniforme et touchent une solde. La solde est de deux pagodes et demie par mois. L'uniforme est rouge comme l'uniforme britannique. Les cavaliers ont des revers jaunes et des parements blancs sans collet, des habits rouges avec des boutons en métal blanc qui portent le numéro du régiment et les initiales N C (*native Cavalry*); un bonnet de carton entouré d'un turban bleu forme leur coiffure; leurs armes sont le sabre courbe, la carabine et les pistolets. Les fantassins ont l'habit rouge, avec brandebourgs blancs, la ceinture bleue et le pantalon tombant jusqu'aux genoux; on lit sur leurs boutons les initiales N I (*native Infantry*); ils sont armés d'un fusil avec sa baïonnette. Chaque régiment de cavalerie compte cinq cents hommes; chaque bataillon d'infanterie huit cents, divisés en huit compagnies dont une de grenadiers et une de tirailleurs. On choisit parmi les naturels des capitaines, des lieutenants, des sous-officiers et des caporaux; les officiers de cavalerie sont pris surtout parmi les Européens, ou parmi les Maures plus habiles que les autres à manier un cheval; les officiers d'infanterie se choisissent dans les Hindous des plus hautes castes, et surtout dans celle des Rajahpoutres, qui naissent tous soldats.

On ne saurait se faire une idée des sommes énormes que coûte à la Compagnie l'entretien des moindres corps de cavalerie. Chaque cheval, outre celui qui le monte, doit avoir deux hommes de service: l'un, *le cavallaire* est chargé du pansement; il fait cuire et donne au quadrupède le *coulon* (espèce de lentille), tandis que l'autre, *l'herbaire*, cherche l'herbe, qu'il lui faut arracher brin à brin. Comme le cavalier, *le cavallaire* et *l'herbaire* sont ordinairement mariés, voilà six individus par cheval, sans compter les enfants qui surviennent. D'après un pareil attirail pour le simple soldat, qu'on juge des embarras qui marchent à la suite d'un officier. Il faut à chacun d'eux palanquin, chevaux de selle, calèche, cuisine, etc. Dix mille combattants dans une armée cipaye impliquent une suite de cinquante mille hommes.

Les cipayes de Madras sont réputés pour leur agilité et pour leur bravoure; ceux du Bengale, pour leur taille et pour leur vigueur. D'autres bataillons hindous sont ceux des lascars, attachés d'habitude aux corps du génie et de l'artillerie, et servant aussi comme équipage de marine. Ces lascars, dont le nom entraîne une idée d'abjection et d'infériorité, sont d'assez bons matelots pour la navigation d'Inde en Inde. Sobres, agiles, intelligents, ils se montrent en outre bien plus dociles que les équipages arabes du golfe Persique.

Cette organisation militaire, presque entièrement appuyée sur des indigènes, offre des dangers qui se révèlent de plus en plus. A mesure que les cipayes se rompent à la discipline et acquièrent cet esprit de corps qui supplée au courage, ils prennent le sentiment de leur force et des services qu'ils rendent. Les régiments de Madras ont fait preuve de valeur dans la guerre récente des Birmans;

ils ne sont pas restés au-dessous des meilleurs bataillons venus d'Europe. Est-il impossible qu'un jour ces cent cinquante à deux cent mille Hindous, enrégimentés pour le compte de la Grande-Bretagne, se réveillent avec la pensée de donner ce vaste empire à un homme de leur couleur? Un précédent d'insubordination leur a été fourni, il y a peu d'années, par les officiers blancs que la Compagnie entretient à si grands frais à leur tête : une réduction de solde amena une révolte où les cipayes suivirent leurs chefs, sans pensée personnelle et par obéissance. Les autorités de Madras furent méconnues, les parcs d'artillerie enlevés, et il fallut, pour apaiser le mouvement, non-seulement promettre l'impunité aux rebelles, mais subir encore quelques-unes de leurs conditions. Sans doute, dans tout cela la troupe indigène était purement passive; elle prenait fait et cause dans une querelle entre Anglais, voilà tout; mais le résultat obtenu a dû lui donner la mesure de son influence et de sa force pour le jour où elle voudra en user dans un intérêt national.

En quittant le fort Saint-George, nous nous dirigeâmes vers les beaux et vastes quartiers de Madras. La ville européenne se montra lentement à nous, avec sa longue suite de palais et de maisons de plaisance. Chaque habitation avait sa pelouse sur le devant, et un jardin spacieux sur le derrière. Des pavillons jetés à droite et à gauche complétaient l'ordonnance de ces délicieux hôtels. On conçoit quelle étendue occupe une ville de cinq cent mille âmes qui prend tant d'air, d'espace et d'ombre, pour ses fortunés habitants; aussi chaque visite dans Madras est-elle un voyage fatigant, même en palanquin. L'intérieur de ces palais ne donne pas un démenti à leurs dehors. Des meubles d'Europe et de Chine y garnissent de vastes et somptueux appartements. De toutes parts ce sont des glaces et des tableaux de prix, des pendules, des bronzes, des meubles, des tentures admirables, et, au milieu de toute cette richesse, une fourmilière de serviteurs indiens, reconnaissables à la livrée du maître.

Tout ce luxe est le résultat du monopole commercial de la Compagnie des Indes. Les hauts employés, qu'on nomme *civiliens* pour les distinguer des militaires, y dépensent dans un faste oisif leurs énormes émoluments. Mais au milieu de tout cet éclat, au sein de raouts merveilleux et de festins splendides, règne on ne saurait dire quel air de tristesse, de sérieux compassé, de lourd cérémonial. Les seules fêtes qui sortent de cette ligne d'étiquette empesée sont celles que donne le gouverneur général dans la grande et belle salle que fit construire lord Clive en 1802, en commémoration de la défaite de Tippoo-Saeb. Cette salle contient mille personnes. Elle est ornée à l'intérieur d'une vaste galerie avec des colonnes de trente pieds de haut, revêtues d'un stuc blanc plus brillant que le marbre. Autour de l'édifice règne une galerie découverte avec des verrines de distance en distance. Cette salle de bal touche au palais du gouverneur, qui est vaste, massif, grandiose plutôt qu'élégant. Le temple protestant se distingue par une architecture correcte et sévère. Les autres fondations européennes à citer sont le Collége, l'Observatoire, la Société asiatique et le Jardin botanique.

La Ville-Noire s'étend en demi-cercle à une portée de canon du fort; elle occupe trois lieues de terrain. C'est là qu'habitent les Malabars, parmi lesquels on compte de très-riches marchands. On en cite plusieurs à qui leur fortune permet d'avoir un corps de cipayes à leur service et un harem de plusieurs centaines de femmes. Dans cette ville se croisent des individus de toutes les castes et de toutes les religions, Malabars de sectes diverses, Mahométans, Arméniens, Catholiques, Luthériens et même Chinois. C'est le seul pays peut-être où l'on puisse rencontrer un iman, un bramine, un pasteur et un prêtre qui ne se querellent pas. Le nombre des pagodes, mosquées, églises et temples qui se trouvent entassés pêle-mêle dans ce qu'on appelle Madras, est impossible à préciser. On en peut porter le chiffre à 1,000. De vastes promenades, de magnifiques avenues coupent en tous sens la Ville-Noire.

Malgré les essais de l'Anglais Popham, et d'autres tentatives plus récentes, Madras n'a point encore de produits territoriaux : la population de la ville et des alentours subsiste d'industrie manufacturière. Le commerce des mouchoirs teints, autrefois fixé à Paliakat, est, à l'heure actuelle, centralisé à Madras, qui a tué par ruse les ateliers voisins. A l'époque de la haute prospérité du tissage hollandais, la Compagnie anglaise des Indes sut se résigner à vendre avec une perte énorme des produits analogues, sauf à prendre sa revanche quand elle aurait ruiné la concurrence étrangère. Ce machiavélique calcul lui a réussi. Aujourd'hui Madras a le monopole de ces beaux mouchoirs à grands carreaux, dont les couleurs sont si vives et si solides.

Par suite de cette tendance plus industrielle qu'agricole, la vie est chère à Madras. Une maison de campagne coûte jusqu'à deux cents pagodes par mois. Tous les objets d'Europe y sont aussi à des prix fort élevés. La présence des riches délégués de la Compagnie des Indes, le séjour d'un gouverneur, la permanence d'une garnison énorme, dont la solde dépasse toute appréciation européenne, contribuent à maintenir les produits à un taux exagéré. Comme toute cette richesse part d'une autre source que le sol ou l'industrie locale, il s'ensuit que les chargements d'Europe ne trouvent pas à Madras des retours suffisants, et qu'il faut gagner sur le bénéfice des importations ce que les exportations présentent de désavantage. Tant il est vrai que le commerce se compose dans le fond de doubles échanges, et que la richesse monétaire est chose stérile en soi quand elle ne se féconde pas par son application à des produits naturels ou manufacturiers.

Pendant plusieurs jours, je continuai ainsi mes courses dans Madras, sous la tutelle de Wilmot. Il me présenta dans les premières maisons anglaises, et j'examinai de près et en détail cette société si ennuyée et si fastueuse. Cette vie de repas magnifiques mais tristes, de fêtes brillantes mais monotones, ne me convint pas longtemps. Je voulus partir : je n'étais pas venu dans l'Inde pour y chercher l'Europe. Aussi, quelque insistance que mît Wilmot à me faire accepter le passage gratuit sur un navire de son père, en charge pour Calcutta, je préférai m'embarquer sur un caboteur malabar qui devait faire échelle plusieurs fois le

PARIA ET FEMMES DU PEUPLE À MADRAS.

long de la dangereuse côte de Golconde. Un arrangement fut bientôt pris avec le patron : le 8 mai au matin, j'entrai dans la chambre de mon ami pour lui faire mes adieux ; mais quelle fut ma surprise quand il vint à moi en habit de voyage ! « Je pars avec vous, me dit-il. Mes malles sont à bord de la goëlette. » Je lui serrai la main, et nous partîmes.

CHAPITRE XVI.

CORINGUI. — YANAOUN. — JAGGERNAUT.

Avec un gros navire, notre bordée eût d'abord été poussée au large pour éviter les hauts-fonds d'une côte dont l'hydrographie est peu connue ; mais notre caboteur resta toujours si bien en vue de terre, que nous pouvions y distinguer tous les sommets des pagodes, seuls édifices hindous de quelque élévation Vers Negapatnam, nous abandonnâmes néanmoins la côte pour tirer sur la pointe de Divy et les bouches de la Krisna. Là, deux mois plus tard, un grave accident attendait *la Favorite*, magnifique corvette française qui resta échouée du 1er au 5 juillet sur un lit de vase et au milieu d'une mer tourmentée. Cependant, grâce à l'activité du commandant et au dévouement de l'équipage, la corvette en fut quitte pour quelques insignifiantes avaries.

Pour nous, à qui huit pieds d'eau suffisaient pour naviguer, nous n'avions pas de pareils accidents à craindre, et d'ailleurs notre patron malabar, habitué dès l'enfance à courir ces mers, pouvait sans crainte en effleurer la vase. Nous passions quelquefois à côté de brisants sans qu'il parût se soucier beaucoup de ce fâcheux voisinage. Ainsi nous longeâmes tour à tour la côte marécageuse de la Krisna, la pointe de Divy, et nous jetâmes l'ancre dans le golfe de Masulipatnam. Ce comptoir, longtemps français, rattache son nom à quelques beaux souvenirs de notre histoire en ces contrées. Les Anglais l'occupent aujourd'hui ; ils y laissent quelques soldats pour défendre le fort que nous y avons élevé. Masulipatnam était, aux jours de la prospérité du royaume de Golconde, l'entrepôt de ses riches produits et leur port d'embarquement. Cette gloire et ce commerce sont bien déchus : quoiqu'un géographe moderne ait porté le chiffre de sa population à 75,000 âmes, on n'y compte guère plus que le tiers de ce nombre, que décime encore chaque jour l'insalubrité de la plaine marécageuse où la ville est assise.

De Masulipatnam à Yanaoun, petit établissement français, il y a 30 lieues environ, que nous fîmes en un jour. Yanaoun est situé sur la rivière de Godavery, un peu au-dessus d'une ville hindoue, Coringui, qui en occupe l'embouchure. Jadis commerçante et populeuse, Coringui se vit anéantie en 1789 par un phénomène affreux. Au mois de décembre, à l'époque de la plus haute marée, et par une tempête du N. E., trois lames monstrueuses se levèrent contre la ville, anéantirent tout devant elles, noyèrent 20,000 Hindous, et portèrent les navires à l'ancre jus-

que dans la presqu'île que forme le Godavery. Plus tard, quand cette mer se fut retirée, un tel amas de sables et de vase resta sur ce terrain, qu'aucune des anciennes habitations ne paraissait à sa surface. Les Hindous échappés au désastre n'eurent pas même la pensée de déblayer ce nouvel Herculanum; ils bâtirent un peu plus loin quelques huttes qui formèrent la Coringui actuelle. Mais, à la suite de la catastrophe, un barrage s'étant formé aux bouches du Godavery, les factoreries européennes disparurent de la presqu'île; les milliers de navires anglais, espagnols, français, portugais, qui fréquentaient les chantiers renommés de Coringui, allèrent chercher d'autres lieux de radoub et de ravitaillement. Tout l'avantage d'une position maritime au confluent d'un fleuve navigable fut perdu pour cette ville.

Notre projet, en débarquant à Coringui, avait été de voir Yanaoun. Wilmot avait loué une barque, et nous devions partir le lendemain, quand je tombai malade : un violent accès de fièvre me saisit dans la nuit. Comme pas un docteur européen ne se trouvait alors dans ce poste, on fit venir le meilleur médecin malabar de toute la contrée. C'était un homme âgé, d'une physionomie intelligente et ouverte. Il s'approcha, me regarda fixement, promena sa main sur tout mon corps; puis il ordonna une espèce de tisane au piment, dont j'avalai plusieurs verres. Cette potion détermina une transpiration abondante : au bout de quelques heures, j'étais mieux. Les médecins malabars ne connaissent que trois sortes de maladies: les unes, disent-ils, proviennent du chaud; les autres du froid, et les troisièmes du vent. Pour celles du froid, ils ont le piment, et le kali ou lait de l'arbre sans feuilles; pour celles du chaud, procédant à la façon homœopathique, ils les traitent par les excitants les plus actifs, même dans les crises aiguës; quant aux maladies causées par les vents, ils les combattent par les ventouses et le massage.

Grâce à l'ordonnance de mon médecin, je pus le lendemain remonter à bord de notre goëlette, et au bout de quelques jours ma santé et mes forces étaient revenues. Nous longions alors la côte basse, sablonneuse et déserte des Quatre-Circars que continue celle d'Orissa, l'une et l'autre embrassant un développement total de 90 lieues environ du N. E. au S. O. Le 15 mai, nous venions de jeter l'ancre sur une plage qui se dessinait comme un mince ruban à l'horizon, et au loin s'élevait comme une masse confuse d'édifices élevés et grandioses. Wilmot me rejoignit sur le banc de l'arrière, au moment où j'étais comme en extase devant ce spectacle. « Nous allons à terre, me dit-il; on ne passe pas devant Jaggernaut et sa merveilleuse pagode sans y stationner quelque peu. C'est le lieu de pèlerinage de tous les dévots hindous; c'est la Mekke des sectaires de Brama. » Nous descendîmes dans le petit canot, qui vogua vers la terre. Pour accoster la plage, il fallut que nos Hindous se missent à l'eau et tirassent leur embarcation sur le sable. Cela fait, l'un d'eux resta pour la garder, et les autres nous servirent de guides pour aller à Jaggernaut ou à Jaggernaut-Pouri (ville de Jaggernaut), où nous arrivions une heure après. La ville, par elle-même, n'est rien, quoiqu'on ait porté sa popu-

lation fixe à 40,000 âmes; mais, à de certaines époques de l'année, les fêtes de la pagode y attirent un tel concours d'indigènes que toute la plaine environnante en est couverte. Nous arrivâmes en face du temple par une allée d'arbres qui nous laissaient voir, par échappées, une grande portion de ses vastes bâtiments.

Jaggernaut-Pouri est dans le district de Cattak, sur la côte d'Orissa. Son temple est dédié à l'idole hindoue Jagatnatha (Dieu du monde), vulgairement Jaggernaut. Toute la terre, dans un rayon de 8 à 10 lieues, est regardée comme sainte; mais la portion la plus sacrée, le sanctuaire mystérieux, se trouve entouré d'un mur d'enceinte qui forme presque un carré; deux de ses côtés ayant 612 pieds et les deux autres 584 de long. Dans cette enceinte sont environ cinquante temples, dont le plus remarquable consiste en une espèce de tour en pierre, haute de 172 pieds, arrondie en courbe sur chaque côté, et surmontée d'un dôme bizarre et indescriptible. C'est là qu'habitent l'idole Jaggernaut, son père Boloram et sa sœur Shabudra. Cette idole, aux pieds de laquelle accourent les dévots des régions les plus reculées, n'est remarquable ni par son élégance ni par sa majesté. Jamais plus grossière ébauche ne sortit du ciseau d'un sculpteur. La statue ne va pas au delà des reins; elle est sans doigts et sans mains, avec des moignons en guise de bras.

Le temple de Jaggernaut est desservi par 4,000 familles, dans lesquelles il faut comprendre les cuisiniers chargés de la nourriture sacrée[1]: elle est présentée en trois fois à l'idole. Pendant que ce repas dure, les portes sont fermées aux profanes; et nul n'entre dans le sanctuaire, si ce n'est quelques serviteurs intimes: seulement, à l'extérieur dansent les bayadères de la pagode. Jaggernaut compte douze fêtes dans l'année; mais celle de Ruth-Jattra est la plus importante. Elle a lieu au mois de juin ou de juillet. Le nombre des pèlerins qu'elle attire varie, suivant l'état de la saison, de 100 à 200,000. Des pluies périodiques rendent, vers cette époque, toute la contrée malsaine et déciment les visiteurs obligés de camper en plein air. D'autres Hindous entreprennent le pèlerinage dans la saison sèche, et à l'occasion de la fête nommée Chundmon-Jattra. Jaggernaut expédie alors plusieurs idoles qui vont prendre un bain dans son étang parfumé d'eau de sandal, et qui fait partie d'un temple des environs. Ces petites idoles font plusieurs fois le tour de l'étang sur des radeaux, et le rajah de Khourdah, grand prêtre héréditaire, conduit la cérémonie.

La police de toutes ces fêtes est aussi de la compétence des brames; ils y procèdent au moyen de cannes et de bâtons dont ils usent avec largesse. C'est au point que souvent les pèlerins se ravisent; ils désarment les prêtres et leur rendent avec usure les horions qu'ils en ont reçus. Du reste, la foule est en général

1. Un voyageur anglais a réussi à se procurer l'état de la consommation journalière. Pour l'idole et ses desservants, il faut chaque matin deux cent vingt livres de riz, quatre-vingt-dix-sept de kully (sorte de légume), vingt-quatre de moong (espèce de graine), cent quatre-vingt huit de beurre, quatre-vingts de mélasse, trente-deux de végétaux, dix de lait aigre, deux et demie d'épices, deux de bois de sandal, deux tolahs de camphre, vingt livres de sel, quatre roupies (11 francs environ) de bois, plus vingt-deux livres d'huile à brûler pour la nuit.

peu révérencieuse quand elle parle des desservants de l'idole; il n'est point de vice dont elle ne les charge, point de méfait qu'elle ne leur impute. Le plus profond motif de cette haine vient des taxes auxquelles le collége assujettit les pèlerins.

L'idole de Jaggernaut est renouvelée toutes les fois que deux nouvelles lunes se rencontrent dans le mois assan, ce qui arrive à peu près tous les dix-sept ans. On choisit alors dans les forêts un arbre sur lequel jamais corbeau ou un autre oiseau mangeant les débris des corps en putréfaction ne se soit perché; les initiés le reconnaissent à certains indices. Quand le tronc est abattu, des charpentiers le dégrossissent, puis le livrent aux prêtres qui achèvent l'œuvre dans le plus grand mystère. L'esprit de Jaggernaut, retiré de la vieille idole, est transféré dans la nouvelle par un homme qui ne survit guère à la solennelle opération. Avant la fin de l'année, il est enlevé de ce monde. Après la fête de Chundmon-Jattra vient la cérémonie du Chund-Jattra, qui consiste à porter l'idole hors de la tour, sur une plate-forme élevée au dedans du mur d'enceinte. Elle y reste un jour visible du dehors, après quoi Jaggernaut se fait céler de nouveau; les prêtres le disent malade. Vers la fin de juin, il reparaît pour la grande Ruth-Jattra.

Quand, au premier jour de la fête, le temple de Jaggernaut s'ouvre à cette nuée d'adorateurs, ils s'y précipitent avec une si fervente énergie que, dans cette presse d'hommes et de femmes, on compte presque toutes les années un grand nombre de victimes; mortes, on les rejette hors du temple avec des crocs en fer, et la fête continue. Un grand cri de surprise, poussé par la multitude, annonce la venue du dieu. Il paraît, traîné par des prêtres qui font avancer la massive idole jusqu'au bas des degrés, où un char solennel le reçoit. Sur deux autres chars plus petits sont guindées les idoles Boloram et Shabudra. Au coucher du soleil, le grand prêtre arrive : c'est le rajah de Khourdah, venu de ses domaines dans un palanquin, suivi d'un merveilleux éléphant avec ses riches caparaçons. Après lui marche sa suite, montée sur d'autres éléphants, puis les autorités anglaises, et enfin une noire traînée d'hommes qui ne finit qu'à l'horizon. Ce mur vivant d'animaux impassibles, avec des belvédères implantés sur leurs dos, ce char monstrueux où se dressent les idoles, ces brames sortis par milliers de leur sanctuaire, cette tourbe qui hurle et adore, ce bruit de clochettes et de voix, cet aspect religieux si étrange et si varié, ce tableau à mille scènes dont le temple de Jaggernaut forme le dernier plan, tout cela compose la plus étrange fantasmagorie que l'imagination puisse rêver.

A son arrivée, le rajah met pied à terre près du char de Boloram. Il est vêtu de mousseline blanche et marche nu-pieds. Pour l'aider dans son chemin, un prêtre vigoureux lui tient le bras, tandis que d'autres écartent la foule. Silence : voici que le rajah monte sur le char de Boloram aux fanfares des trompettes indiennes et aux acclamations de la populace. Il a touché le sommet, il vient d'adorer l'idole et de nettoyer le plancher sur lequel il a jeté de l'eau de sandal.

Il redescend avec une guirlande de fleurs que les prêtres ont enlevée à la statue pour la pendre au cou du grand prêtre; il passe ainsi tour à tour et avec les mêmes cérémonies de l'idole Boloram à celle de Jaggernaut, puis à celle de Shabudra, et chaque adoration nouvelle a provoqué dans la foule de frénétiques explosions. Enfin, pour formalité dernière, le rajah vient donner un coup d'épaule au char comme s'il voulait le pousser en avant. Sans cette démonstration, jamais les prêtres n'oseraient le mettre en mouvement.

Alors la scène change et s'anime. Disposés en files régulières, plusieurs milliers d'hommes, armés de rameaux verts, se fraient un chemin au travers des masses compactes; ils arrivent ainsi jusqu'au pied des chars; ils en touchent les parois avec leurs rameaux, enlèvent les plates-formes, s'attellent à de longs câbles, et, la tête tournée vers l'idole, ils commencent à la faire avancer. Boloram marche en tête, puis Jaggernaut, enfin Shabudra. Ce mouvement entraîne la multitude enthousiaste. Les pèlerins se précipitent aussitôt vers les chars, sollicitent une place de faveur aux câbles qui les traînent; ils s'attachent aux essieux, se glissent sous l'immense caisse, cherchant de façon ou d'autre à donner leur part d'impulsion aux vastes machines roulantes. A mesure qu'elles avancent, les adorateurs jettent vers l'idole des pièces d'or et d'argent avec des noix de cacao. Pendant ce temps, de jeunes bramines, bondissant au milieu de la foule, stimulent avec leurs verges, tantôt ceux qui tirent les chars, tantôt ceux qui se pressent autour. De riches Hindous tendent la main pour toucher les câbles; des femmes cherchent à baiser les roues; elles élèvent leurs enfants au-dessus de leur tête, pour que l'idole les voie et les bénisse. Nul aujourd'hui ne se dévoue plus comme jadis à l'honneur d'être écrasé. Cependant, au milieu de ce flux et reflux d'hommes, un câble rompu, un faux pas, une chute, déterminent des accidents et coûtent la vie à bien des victimes; mais quand une fois le char s'ébranle pour sa promenade processionnelle, il ne s'arrête plus pour personne; il écrase, et continue sa course. Cette chance de mort n'est pas, au reste, la seule qui attende le pèlerin de Jaggernaut; les maladies et la faim taillent largement dans cette population nomade. La route qui conduit à la ville sainte est en tout temps jonchée de cadavres, et les chacals des environs se partagent ainsi avec les brames les bénéfices de ces solennités.

Tel est le culte du dieu Jaggernaut si célèbre dans l'Inde. Un mois plus tard, nous aurions pu, Wilmot et moi, voir de nos yeux la fête capitale du pays. Il fallut nous contenter de quelques cérémonies préliminaires, et nous confier pour le reste aux détails qu'un officier anglais nous donna, détails exacts et précis. Sur notre route, nous aperçûmes, soit dans la ville, soit dans les environs, une foule de dévots faisant leurs prières dans les postures les plus étranges. Ici sur des peaux de tigre étaient accroupis deux fakirs à demi nus, l'un avec les mains jointes et les genoux au ras du sol, l'autre avec les cuisses et les jambes traversées par une bande horizontale; ailleurs deux autres de ces monomanes se tenaient, le premier en équilibre sur sa tête et les pieds en l'air; le second, droit sur une jambe,

avec l'autre posée à angle droit à la hauteur du genou. Wilmot se sentit pris de pitié pour ces pauvres fous ; il leur adressa quelques mots en bengali qu'ils ne comprirent pas. Ils paraissaient absorbés dans des idées contemplatives. Nous retrouvâmes nos guides, qui avaient profité de l'occasion pour aller remplir leurs devoirs pieux ; on reprit le chemin de la plage, et l'embarcation remise à flot nous ramena promptement à bord de la goëlette.

CHAPITRE XVII.

CALCUTTA.

Deux jours après, arrivés par le travers de Balassor, un changement dans la couleur des eaux nous signala les bouches du Hougly, bras du Gange sur le bord duquel Calcutta se déploie. Le bleu de l'Océan devint d'un vert sombre et sale. C'est à cette distance que viennent les bateaux lamaneurs chargés de piloter les navires au milieu des passes si dangereuses du fleuve.

Au large des bouches du Hougly s'étendent les *Sand-Heads* (têtes de sable), espèce de delta sous-marin de cinquante milles de diamètre, qui s'exhausse chaque année d'atterrissements graduels, venus à la suite des inondations. Notre petite goëlette donna hardiment dans ces passes ; elle longea l'île de Sangor, plate et marécageuse, et remonta le même jour jusqu'à Kadjery. A cette hauteur une foule de bateaux, de yachts, navires gros ou petits, de toutes les formes et de toutes les dimensions, se croisaient dans le fleuve. De toutes les anses arrivaient des barques chargées de provisions, et leurs équipages nous harcelaient jusqu'à ce que nous eussions acheté quelque chose. Ces barques offraient peu de différence avec les chelingues de Madras et de Pondichéry.

A Kadjery se trouve, sur la droite de la rivière, la tête des vases qui terminent la pointe méridionale des bois de Sundry, fameux par leurs belles espèces de tigres. Quand le soir fut venu nous entendîmes rugir, comme s'ils eussent été à quelques pas de nous. Le lendemain nous devions les voir de plus près. Après une demi-journée de bonne navigation, nous étions venus mouiller à peu de distance de la rive droite, et nous y attendions le retour de la marée, quand deux hommes de notre équipage se hasardèrent à débarquer pour cueillir quelques fruits. Ils avaient à peine mis pied à terre qu'un énorme tigre fondit sur eux. Saisir l'un des Hindous et l'emporter entre ses dents, ce fut l'affaire d'un clin d'œil. Au lieu de s'effrayer, l'autre matelot retourna à l'arbre, en détacha quelques mangues, et revint ensuite à bord paisiblement. « La part des tigres est faite, disait-il, personne ne risque plus rien à présent. » Ce préjugé est tellement fort chez les Hindous, qu'ils se sont résignés à payer une dîme en nature à ces bêtes féroces, sans chercher à les combattre. Aussi, depuis le village de Koulpy jusqu'aux îles de Clives, les voit-on courir par troupeaux sur la rive. Leur audace va si loin, que des chaloupes

européennes en ont souvent vu se jeter à la nage pour venir les attaquer jusque sur le fleuve. Cette énorme tête carrée qui sortait de l'eau, ces gros yeux sanguinolents couverts d'une forêt de poils, cette gueule haletante, cette langue couleur lie de vin, glaçaient d'effroi les plus intrépides. Il fallait couper à coups de hache ces énormes pattes qui plantaient leurs griffes dans les bordages de l'embarcation.

Un peu au-dessus de Koulpy et aux approches du havre du Diamant, nous vîmes un cadavre flotter sur l'eau. C'était celui d'un Hindou inhumé suivant la coutume religieuse du pays. Quand un naturel est à sa dernière heure, on le transporte au bord du fleuve; on l'étend sur la berge, on lui remplit de limon les narines et la bouche. Expiré, il est jeté dans l'eau où il se promène avec la marée, jusqu'à ce qu'un alligator le dévore, ou que le courant le porte à terre comme une proie offerte aux vautours et aux chacals.

Le havre du Diamant est une espèce de relâche pour les vaisseaux de la Compagnie. Au-dessus du havre du Diamant paraît Fulta, ancienne possession hollandaise; puis Mayapour, jadis aux Français; et enfin, à quelques lieues au-dessus, la riche et splendide Calcutta, métropole de l'empire anglo-indien, vaste et pompeuse cité que révèlent de loin les aiguilles de ses monuments, la ligne de ses maisons blanches, et sa ceinture de jardins délicieux.

Dans l'un des derniers coudes du fleuve paraît d'abord le fort William, et derrière son esplanade la première rangée d'habitations qui est, à la détailler, une véritable suite de palais dont quelques-uns ont jusqu'à vingt-quatre colonnes au péristyle. Tous ces édifices, sur une ligne courbe de plus d'une lieue de longueur, offrent le coup d'œil le plus noble et le plus imposant.

C'est auprès du fort que nous débarquâmes, Wilmot et moi, le 20 mai 1830. Là, sur l'esplanade, se trouvaient plusieurs centaines de palanquins, stationnant avec leurs porteurs comme nos voitures de place. Chaque palanquin compte quatre hommes à son service, plus un porteur de parasol. A côté de ces transports de louage se tenaient une foule d'Hindous qui se précipitèrent au-devant de notre barque. C'étaient encore des daubachis ou plutôt des sircars, nom qu'on donne à Calcutta à ces factotums indigènes. Quelques paroles de Wilmot suffirent pour les écarter. L'excellent jeune homme avait décidé à l'avance que je logerais chez son père. Il m'entraîna vers un palanquin; « Maison Wilmot! » cria-t-il, et les porteurs s'ébranlèrent en chantant.

Nous nous arrêtâmes à la porte d'un palais, que signalaient de loin un vaste péristyle à colonnes et une galerie supérieure ornée de statues. C'était la maison Wilmot, située dans le quartier de Chowringi. Un Bengali, devançant les palanquins, avait annoncé l'arrivée du jeune Anglais. Toute la maison était sur pied. Quand mon ami sauta à bas de son palanquin, c'était à qui toucherait le pan de ses habits, à qui montrerait sa joie par des gestes plus expressifs. Il courut vers la salle où sa famille l'attendait, embrassa son vieux père et ses jeunes sœurs · depuis longtemps il n'avait plus de mère; puis il me présenta à son père et à ses

sœurs. M. Wilmot était un vieillard vert et robuste encore, avec un œil gris plein de pénétration et de sagacité, un front saillant et découvert, des sourcils velus qui tombaient sur ses paupières. Ses deux filles, miss Anna et Harriett, l'une âgée de vingt ans, l'autre de dix-sept, étaient deux suaves et fraîches créatures, d'une carnation rose et blanche qui contrastait avec le ciel indien et avec le teint bronzé de leur entourage. J'étais ravi; tomber ainsi, moi pèlerin nomade, au milieu de tout ce faste asiatique, vivre sous le même toit que ces anges d'Europe, si beaux quoique dépaysés; trouver, comme une oasis sur ma route, une amitié naïve et adolescente, les soins d'hôtes pareils, leur affection, tout cela remplissait alors mon âme et la livrait épanouie aux plus beaux rêves d'avenir.

Le lendemain, je laissai Wilmot à ses épanchements de famille, et je courus Calcutta avec le SIRCAR de la maison, Hindou fort instruit, qui savait également bien le bengali, l'anglais et le français. Le premier objet qui frappa ma vue fut une légion d'oiseaux d'une taille gigantesque qui se promenaient sur les tertres ou restaient perchés sur les glacis de la citadelle. C'est une espèce de cigogne (*ardea argala*) qu'on nomme dans le pays *hurgila* (mangeur d'os), ou *adjudant* à cause de la gravité particulière de sa démarche. La hauteur de cet oiseau va jusqu'à cinq pieds. Ces adjudants marchent dans les rues et sur les places de Calcutta d'une manière digne et processionnelle. Loin d'avoir peur de la foule, ils ne se dérangent pas pour elle, et viennent s'embarrasser dans les jambes des hommes et des chevaux. Leur séjour de prédilection est le fort William, où les débris de l'abattoir militaire leur fournissent une proie quotidienne. Chaque jour à une heure, ils se portent en masse devant les casernes, et se disputent à grands coups de bec les os énormes que leur jettent les soldats. Quelquefois ceux-ci imaginent contre eux des plaisanteries d'assez mauvais goût. Récemment un os chargé de poudre et pourvu d'une fusée allumée avait été jeté au milieu de la troupe famélique. Un malheureux adjudant le dévora et sauta en l'air comme un fourneau de mine. On punit à l'anglaise l'auteur de la plaisanterie; il passa aux verges.

Calcutta est assise sur un terrain d'alluvion produit d'inondations presque contemporaines. Depuis que la Compagnie des Indes a centralisé sur ce point son administration politique et commerciale, la ville a pris un développement fabuleux. Là où plusieurs milliers d'hommes vivants se souviennent d'avoir vu un misérable village hindou, bâti en jonc, perdu au milieu des marécages, s'étend aujourd'hui une capitale de plus de 600,000 âmes. Des monuments d'architecture indigène s'y sont élevés à côté d'édifices européens. La Ville-Noire, ou quartier hindou, se trouve dans la partie occidentale. On n'y voit guère, en fait de monuments, que des pagodes et des mosquées d'un assez mauvais goût, au milieu de rues sales et tortueuses. Les seules constructions dignes d'être citées, ce sont un vaste bazar en ruines, placé sur la limite de Chowringi, et les demeures de riches *babous* ou nobles indiens, qui par leur étendue et leur ordonnance, avec leurs toits plats et leurs croisées étroites, rappellent un peu l'architecture de nos vieux

couvents. Cette Ville-Noire occupe un espace immense; elle est peuplée de Bengalis, de Marattes, de Malabars, de Birmans, de Chinois, d'Arabes, de Persans, d'insulaires de l'archipel malais, de Juifs, et de marchands venus de tous les points de l'Asie. C'est une véritable Babel pour la confusion des langues.

Chowringi, au contraire, c'est l'Europe, l'Europe élégante; c'est Londres avec son Hyde-Park, Paris avec ses Champs-Élysées. Le soir, quand le soleil est tombé, quand l'eau du Gange a rafraîchi le cours de Chowringi, vous voyez se croiser, courir, stationner des landaus, des tilburys, des bogheys, chargés de femmes élégantes et de lourds et graves officiers de la Compagnie, de négociants anglais, d'Arméniens au bonnet pointu, ou de babous au turban aplati, tous jaloux d'afficher un peu de luxe européen. Parmi les édifices de Chowringi, il faut citer la maison de ville, le palais du gouvernement, la cour de justice, les deux églises anglicanes, celles des presbytériens, et quelques temples destinés aux autres cultes. Les établissements publics sont le Collége sanscrit du gouvernement, le Collége de l'Évêque (*bishop's college*), le *medresseh* ou Collége mahométan, le Gymnase de Calcutta, l'Académie arménienne, l'École de commerce, l'École des jeunes filles indiennes, la Société asiatique, la Société de médecine et de phrénologie, le Théâtre, le Jardin botanique, et plusieurs typographies. D'après M. Hamilton, on publiait à Calcutta, en 1826, onze journaux, dont quatre en bengali et deux en persan.

Le Jardin botanique de Calcutta qui, dans ses trente années d'existence, a pu former déjà un catalogue de quatre mille plantes, est situé sur la rive droite du Hougly, à quelques milles de la ville; son circuit compte près de deux lieues. Fondé par le docteur Roxburg, ce jardin souffrit quelque peu à l'époque où cet habile botaniste partit pour l'Europe; mais le docteur Wallich, Danois d'origine, homme plein de science et de dévouement, continua bientôt le mouvement d'impulsion donné par son prédécesseur. Grâce à lui, ce local est devenu un petit Éden où toutes les plantes du globe grandisssent et se développent dans tout leur luxe de végétation originaire. Outre le jardin de botanique de Calcutta, le docteur Wallich en dirige un autre à Titty-Ghur, près de Barrackpour; mais cet établissement est plus spécialement destiné aux plantes utiles qu'on veut acclimater dans le Bengale.

Barrackpour, situé à seize milles au nord de Calcutta, est en même temps un cantonnement militaire et une résidence favorite du gouverneur général qui y possède une maison de plaisance. Touchant aux bords du Hougly, Barrackpour fait face à l'établissement danois de Sérampour, qui se dessine au delà d'une vaste nappe d'eau avec ses habitations blanches, son pavillon national et sa petite flèche élancée. Pendant mon séjour à Calcutta, lord Bentinck, gouverneur général de l'empire anglo-indien, habitait Barrackpour. Le logement y est commode et vaste, entouré de pavillons destinés aux visiteurs et aux aides de camp de service. Un parc de trois cents acres, dépendance de ce palais, réunit les plus beaux massifs d'arbres, les plus riches prairies qu'on puisse imaginer.

Outre son camp de Barrackpour, qui contient pour la troupe des logements aérés et sains, Calcutta a un second village militaire, celui de Dum-Dum, où se trouve le plus beau parc d'artillerie de tout l'empire anglo-indien. Les casernes sont de petites constructions toutes basses et ornées de vérandahs à la façon du pays. Un général réside sur ce point dans une maison charmante, entourée de jardins ravissants. Lord Clive en faisait son séjour habituel.

Comme je voulais, dans ces courses aux environs, voir tout ce qui se rattachait à nos souvenirs français sur ce point de l'Hindoustan, un buggero, bateau du Gange, me porta jusqu'à Chandernagor. M. Cordier, le même qui soutint jadis l'honneur de notre pavillon avec trente-deux cipayes, gouvernait alors au nom de la France ce poste misérable et insignifiant : il ne se faisait, du reste, aucune illusion sur son avenir; il avait même la bonne foi de reconnaître que sa présence n'y était d'aucune utilité réelle. Quelques rues désertes, quelques maisons basses et inhabitées, un port vide de navires, un quai sans marchandises, voilà l'aspect désolé qu'offrait Chandernagor. L'établissement danois de Sérampour, quoique déchu, n'avait pas des dehors aussi tristes. Situé près de Calcutta, dans une contrée assez salubre, il recrute une population d'Européens que la cherté des vivres éloigne de la métropole. C'est une ville fort jolie et parfaitement bien tenue. Le colonel Krefting, qui l'a longtemps administrée, y a organisé une police et un ordre admirables, avec trente cipayes ou pions armés à ses ordres. Vers 1823, des pirates du Gange étant venus attaquer la place, le brave colonel, vieillard à cheveux blancs, se mit à la tête de ses deux douzaines de méchants soldats du pays, joignit les malfaiteurs, en tua plusieurs de sa main, et en fit prisonniers quelques autres qui furent pendus pour l'exemple. Depuis cette répression hardie, nulle tentative nouvelle n'a eu lieu contre Sérampour. Mais si ce comptoir n'a plus rien à craindre des violences des indigènes, d'autres germes de destruction existent à ses côtés, dans cette concurrence anglaise qui l'absorbe et l'épuise. Son importance commerciale s'efface de jour en jour, et dans peu d'années Sérampour en sera réduit à solliciter la naturalisation anglaise.

Au milieu de ces petites excursions, je cherchai à plusieurs reprises à pénétrer dans les cases des indigènes; mais chaque fois que je faisais une tentative de ce genre, mon sircar me retenait avec un geste d'effroi, et je reconnaissais à l'attitude des propriétaires qu'il n'eût pas été prudent de persister. Aux yeux des Hindous, la présence d'un Européen dans leurs habitations est une souillure indélébile; on n'entre dans les pièces intérieures qu'à leur corps défendant. Les Mahométans sont moins susceptibles : à part le logement des femmes, qui reste célé, leurs maisons sont ouvertes aux visiteurs. La race des Musulmans visiblement plus belle qu'aucune des races originaires; la régularité des traits, la teinte moins foncée de la peau, la proportion et la vigueur des membres, la noblesse du port, tous ces caractères ne servent pas moins à la distinguer que l'élégante simplicité de leur costume.

A Chandernagor, à Sérampour, à Barrackpour, je vis des pagodes dont l'ar-

chitecture laissait bien loin celle des temples mesquins de Calcutta. Je retrouvai là quelques-unes des magnificences de Jaggernaut, placées comme un avant-goût sur la route de Bénarès. Pour la première fois aussi, je vis des éléphants chargés de *houdahs*. Ces houdahs sont des siéges couverts ou des pavillons qu'on assujettit sur le dos de ces montures, et qui servent aux voyageurs. Un éléphant ainsi chargé de housses d'or et de caparaçons coquets présente un des tableaux asiatiques les plus familiers à l'Europe, et en même temps les plus caractéristiques. Quoique l'éléphant indien passe pour être inférieur en taille aux espèces qu'on trouve dans l'Afrique centrale, il a des allures d'une noblesse imposante, il conserve même dans l'état de domesticité quelque peu de sa fierté native et sauvage. On a trop de fois parlé de la merveilleuse intelligence de ces animaux, pour qu'il soit utile de revenir sur la foule d'anecdotes débitées à ce sujet. A voir l'éléphant, si monstrueux et si fort, obéir à un geste imperceptible du mahout ou cornac à cheval sur son cou, il est impossible de ne pas reconnaître en lui un instinct d'obéissance uni à la plus subtile sagacité. Quand un éléphant marche avec des voyageurs, il a, outre le mahout qui le dirige, un porteur d'ombrelle placé sur sa croupe; puis à ses côtés un guide qui chemine à pied et fait la conversation avec lui, pour lui indiquer le bon côté de la route : « Prends garde... voici une ornière... le sentier est glissant...! » Ce monologue dure parfois tout le long du voyage. Le mahout, au contraire, n'ouvre jamais la bouche; s'il veut changer de direction, il avertit son éléphant en pressant avec la jambe l'un des côtés du cou : s'il veut hâter sa marche, il le pique avec son aiguillon, ou bien l'arrête en lui donnant un coup sur le nez. On a mille exemples de l'empire que ces cornacs exercent sur la bête qu'ils ont dressée. L'évêque Haber raconte que peu de temps avant son arrivée au Bengale, vers 1822, on venait de condamner à mort un de ces mahouts. Contrarié ou offensé par une femme, cet homme avait fait un simple signe à son éléphant, qui, saisissant avec sa trompe la victime désignée, l'avait écrasée sous ses pieds. Aussi, soit pour éviter les accidents, soit à cause de la peur que les chevaux ont de l'éléphant, il est défendu de les faire circuler à Calcutta et à cinq milles à la ronde. Ces éléphants domestiques servent dans l'Inde à toutes sortes d'usages. Animaux de parade, de voyage ou de combat, ils sont en outre les plus sûrs auxiliaires de l'homme dans la chasse aux bêtes féroces. Le tigre, devant qui le cheval tremble de tous ses membres, réveille le courage de l'éléphant. On en réunit un certain nombre, sur lesquels montent les mahouts et les chasseurs armés de fusils, de pieux, d'arcs et de flèches; quand le tigre se trouve traqué, il commence une vaillante résistance, mais cette lutte inégale ne dure pas longtemps; les éléphants plongent leurs défenses dans son corps ou l'écrasent en posant le pied sur lui.

Quelques jours après, j'eus le spectacle d'un *durbar* ou grand lever du gouverneur général, auquel j'assistai avec Wilmot. Le durbar est une audience solennelle qu'à certaines époques lord Bentinck donne aux riches babous de Calcutta, ou aux *wakils* ou envoyés des princes indiens. A notre arrivée, nous vîmes une

foule de notables hindous rangés dans la galerie sur une double haie. Quelques savants indigènes, des voyageurs orientaux, des rajahs et d'autres naturels, attendaient l'arrivée du véritable monarque de l'Hindoustan. Sans doute il répugnait à lord Bentinck, vieux soldat de la guerre d'Espagne, philosophe aux manières simples, de jouer dans son palais une comédie asiatique; mais la politique le voulait ainsi. Aux yeux des Orientaux, la puissance est dans la représentation; on n'aurait pas accepté la suprématie anglaise avec les formes bourgeoises de nos gouvernements européens; il fallait plus de faste au trône de Calcutta qu'à celui de Saint-James. Aussi, à peine lord Bentinck fut-il entré dans la salle qu'il revêtit un rajah d'un *khélat* ou manteau de brocart. Aux uns il donna des aigrettes de diamants, aux autres des colliers de perles; à tous on versa sur les mouchoirs plusieurs flacons d'*attar* ou eau de rose. Les wakils d'Oude, de Nagpour et du Népaul, des khans persans, des émirs arabes, des rajahs et des nababs, passèrent tour à tour sous mes yeux au milieu d'un cortége d'officiers anglais, et ces vêtements de mousseline blanche, relevés par l'or et les pierres précieuses, ces uniformes britanniques semés de broderies, cette forêt de plumes qui ondoyaient sur les chapeaux, tout cela formait un contraste qu'il faut renoncer à dépeindre.

Une fois lancé dans les fêtes, je ne m'arrêtai pas. J'allai dans les raouts de la ville, dans les soirées, au spectacle, puis enfin à une fête indigène, à un *natche* que donnait un riche babou. Nous arrivâmes devant la façade de son palais, illuminée d'une manière brillante et assiégée de curieux. On nous introduisit dans une vaste salle à l'intérieur de laquelle régnaient deux galeries. La galerie supérieure était pour les femmes du babou, qui jouissaient du coup d'œil cachées derrière un grillage; l'autre était livrée aux visiteurs. Des colonnes en stuc supportaient ces deux galeries, et cette salle immense, éclairée par des candélabres en cristal, offrait une scène magique à voir. Le natche commença. On appelle natche une danse entièrement hindoue, qui n'a rien de commun avec celles qu'exécutent les bayadères et autres desservantes des pagodes. Les figurantes du natche sont des *zum-djenies :* elles se groupent trois par trois, et, au lieu d'affecter les attitudes lascives des bayadères, elles mettent dans tous leurs mouvements autant de réserve que de grâce. Le costume est assorti au caractère de la danse : au lieu du pagne léger qui laisse voir des formes demi-nues, les zum-djenies ont de larges robes brodées d'or et d'argent : le vêtement inférieur est très-ample : il s'enfle comme un ballon lorsqu'elles tournent avec vitesse; de larges pantalons tombent sur leurs chevilles, et leurs pieds sont garnis de grelots destinés à marquer la cadence. L'orchestre des Hindous se compose d'une foule d'instruments parmi lesquels le tambour domine; réunis, ils formeraient un étourdissant orchestre; mais jamais on n'a pu réussir à les accoupler tous ensemble. Les natches se contentent d'une réunion de sept ou huit musiciens, nombre suffisant et au delà pour écorcher des oreilles européennes.

Quoique les babous de Calcutta se donnent le plaisir de fêter leurs coreligionnaires et les visiteurs anglais à toute époque de l'année, il est cependant un mois

où l'usage des natches est plus fréquent. Cela se passe aux 9, 10 et 11 octobre, lors de la fête de la Dourga-Poujah. Alors le Calcutta indien est en carnaval. Durant le jour ont lieu les processions, et, le soir, les demeures des plus riches babous sont ouvertes à toute personne passablement vêtue. Dans la salle du natche est l'image de la divinité, couchée, sculptée en bois, et richement décorée. Quand les visiteurs entrent, on les aligne auprès de Dourga et on les asperge d'eau de rose. Dans ces jours de fête extraordinaire, on a vu de riches Hindous dépenser jusqu'à 100,000 roupies, soit par dévotion, soit par vanité.

Une fête qui ne le cède en rien à celle de Dourga est la fête de Churruck-Poujah, en l'honneur de la déesse Kali, qui a lieu le 10 avril. Avant le jour, la musique indigène parcourt les rues et appelle les fidèles au meïdan. Là bientôt trois cent mille Indiens se pressent et se foulent; de tous côtés flottent des pavillons aux mille couleurs, et dans tous les coins se dressent des théâtres pour les danses religieuses. Cette foule vêtue de blanc, ce bruit d'instruments aigus, ce mouvement, ce tumulte, ne sont que le prélude de la marche processionnelle. Voici le cortége dévot. Ses acteurs et une grande partie des spectateurs ont le visage, le corps et les vêtements barbouillés de rouge; on dirait qu'ils sortent d'un bain de vermillon; des couronnes, des ceintures et des colliers en fleurs complètent leurs ajustements de fête. En avant et en arrière du cortége viennent des trophées et des théâtres ambulants traînés par des chevaux ou par des bœufs. Arrivent ensuite les pénitents armés de fers rouges qu'ils s'appliquent sur les côtés, ou de petits poignards avec lesquels ils se transpercent la langue ou le bras. Nus jusqu'à la ceinture, le corps couvert de fleurs et peint de vermillon, avec leurs longues et graisseuses chevelures, ils s'efforcent de paraître gais; mais le sourire n'est que sur leurs lèvres : on voit qu'ils souffrent et qu'ils se raidissent contre la douleur. Pendant tout le temps du défilé l'ordre le plus admirable règne parmi cette multitude immense.

Le soir elle se rend à Boitaconnah, quartier de Calcutta habité par la populace hindoue, et dans lequel se dressent les *arbres tournants*. C'est une machine destinée à une expiation : elle consiste en un mât d'une douzaine de pieds de haut, fortement fixé dans le sol et surmonté d'une perche qui, pivotant sur son centre, a en même temps un mouvement de bascule sur cet axe. A chaque extrémité de cette perche est une corde, l'une avec des crocs en fer pour le patient, l'autre pour les prêtres qui doivent le soulever. Quand la victime bénévole, toute couverte de fleurs et escortée par le collége des bramines, paraît sur la place de Boitaconnah, l'assistance entière pousse un cri de joie. Le patient s'arrête au pied de l'arbre; il regarde ces préparatifs d'un œil indifférent, il commande lui-même le supplice. Alors les bramines lui enfoncent au-dessus des hanches deux énormes crocs qui s'engagent dans la masse des muscles longitudinaux, et qu'on assujettit par une large bande en toile tournée autour des reins. Cette opération achevée, quelques hommes pèsent sur l'autre extrémité de la perche et enlèvent le malheureux à dix pieds du sol. A cette hauteur, un mouvement de rotation est

imprimé à la machine, et le patient jette de là sur la foule, tantôt des fleurs, tantôt des noix de coco. On voit quelques-uns de ces fanatiques, près d'être décrochés, demander eux-mêmes avec instance une prolongation de supplice.

Toutes ces cérémonies de détail que j'avais recueillies soit à Jaggernaut, soit aux environs de Calcutta, m'avaient donné l'envie de connaître dans son ensemble ce culte indien si rempli de pompes extérieures, si rigide, si barbare, si exclusif, si profondément enraciné dans ces indolentes populations. De loin je m'étais bien promis de remonter le Gange jusqu'à Bénarès, cette Rome hindoue, comme l'appelle l'évêque Haber qui l'a si bien décrite; mais à la veille d'accomplir ce pèlerinage d'intérieur, quand on me plaça en face des réalités qui trompaient tous mes calculs, quand on me menaça de soixante jours de route pour atteindre à la ville sainte, je sentis défaillir toute ma ferveur de voyageur curieux, je cherchai d'autres moyens de concilier les exigences de mon itinéraire avec ma volonté de tout connaître et de tout constater. J'en parlai à Wilmot. « Mon Dieu! me dit-il, j'ai votre affaire; nous irons ensemble chez Ramaswani Pundit, un bramine unique dans son espèce, savant comme un Européen, tolérant, éclairé, comprenant nos préjugés, parce qu'il a eu la force de se mettre au-dessus des siens; maître passé dans les doctrines bramaniques, et qui vous les expliquera à votre choix en bengali, en hindoustani, en sanscrit, en anglais ou en français; car il a le don des langues. — Eh bien! lui dis-je, menez-moi chez votre bramine. » Dix minutes après nous étions chez Ramaswani, et, pendant les dix jours que je demeurai à Calcutta, j'allai chaque matin passer quatre heures avec mon théologien hindou. Le chapitre suivant contient le résumé de cet entretien.

CHAPITRE XVIII.

CALCUTTA. — RELIGION INDIENNE.

L'Hindoustan, tel que l'a fait depuis peu la domination anglaise, est le pays du globe qui offre la plus grande variété de cultes. Le judaïsme, le mahométisme dans toutes ses nuances, le magisme, le catholicisme, l'église du rite grec, l'église arménienne, les églises luthérienne, anglicane et presbytérienne, la religion de Confucius, y vivent en paix et côte à côte avec les deux cultes indigènes, le bouddhisme et le bramanisme.

On a vu, quand il a été question de Ceylan, ce qu'est le bouddhisme; le bramanisme est bien plus vaste et bien plus compliqué. Jugeant les choses sous l'aspect le plus rationnel, une foule de savants avaient été portés à conclure que le bramanisme était la religion ancienne de l'Hindoustan, et que Bouddha n'était intervenu que comme réformateur. Cette opinion a été combattue par des auteurs modernes : le bouddhisme ayant été retrouvé dans toute sa simplicité, parmi

quelques populations des Alpes Tibétaines, ils en ont induit que c'était là le vrai culte, le culte primitif de l'Inde, dont le bramanisme n'était qu'une dégénération.

Cette dissidence n'est pas la seule que la religion indienne ait soulevée. Toute cette théogonie, si obscure et si complexe, a eu plus de commentateurs que d'interprètes. Dans un pays où chaque caste n'a qu'un droit circonscrit d'appréciation et d'examen, on conçoit que les renseignements donnés à des Européens varient suivant la position du naturel qu'ils interrogent. Ainsi un brame de troisième ordre, même en lui supposant la bonne volonté de tout dire, ne pouvait en venir à une manifestation de la vérité finale que le brâme Pundit possédait à son exclusion. Aussi, à plus forte raison, toutes les fois que le voyageur curieux s'adresse à d'autres castes qu'à celles qui dominent dans la hiérarchie indienne, ne recueille-t-il que des données livrées au vulgaire, des choses de pratique et non de dogme, des futilités de détail, et jamais l'ensemble d'un système religieux. De tous les hommes qui ont procédé de la sorte, il en est peu qui n'aient conclu à faux en ne voyant dans le culte de Brama qu'idolâtrie et polythéisme. C'est à peu près comme si de l'adoration des saints et de la Vierge on arrivait à conclure le même jugement contre le christianisme.

Le culte hindou, comme le nôtre, reconnaît un Être suprême, éternel, infini, tout-puissant, Para-Brama, qui s'est associé trois êtres inférieurs à ses perfections. Ces trois esprits célestes sont Brama, Wichnou et Chiva, qui sont trois et un, et forment la Trinité indienne connue sous le nom de Trimourti, composée du triple attribut : créateur, conservateur et destructeur.

Brama, l'une des trois personnes de la divinité indienne, est l'esprit créateur. Au moment de notre naissance, Brama imprime dans notre cerveau ce qui doit nous arriver. C'est lui qui a divisé les Hindous en quatre castes. Quelques discussions s'étant élevées entre Brama et Wichnou, il en résulta un conflit dans lequel l'Être suprême intervint, et pour ce fait Chiva condamna Brama à n'avoir jamais de temples sur la terre.

Brama, ou ses fils les Menous, ont rédigé les lois religieuses de l'Inde. De ses quatre bouches sont sortis les Vedas que le philosophe et poëte Vyasa n'a réunis pourtant et mis en ordre que 1400 ans avant Jésus-Christ.

Chiva est la divinité dont le culte paraît rallier le plus d'adorateurs parmi les populations indiennes. Dans ses attributs de destructeur et de réparateur, il semble offrir une analogie avec les opérations de la nature qui n'anéantit que pour transformer. On invoque Chiva sous une foule de noms dont les principaux sont Rudra, Iswaa et Mahadeva. Sous le premier, il est cruel; sous le second, maître de tout, et grand sous le troisième. Chiva est la divinité favorite du peuple, qui prétend que toutes les autres lui sont subordonnées. Les *sanyassis*, religieux indiens, lui vouent un culte particulier sous le nom de Dorghati. Rarement on le représente avec plusieurs têtes; mais le nombre de ses mains varie de quatre à trente-deux. Chaque main tient une arme, hache, épée, massue, etc., et autour de son cou figure un chapelet de crânes humains.

Le dernier dieu de la Trinité indienne est Wichnou, qui ne se révèle à l'humanité que par une bienveillante influence ; on le peint avec quatre bras, quelquefois davantage ; il a une physionomie noble et gracieuse ; sa tête est ornée d'une triple tresse qui figure, dit-on, les trois grands fleuves du Gange, de la Jumma et du Saresouali.

A côté de ces trois divinités principales qui se transforment à l'infini, existent encore, dans le culte indien, des myriades de dieux et de déesses avec leur destination et leurs attributs. Tels sont : Tchandra, la lune ; Yama, dieu de la mort ; Couvera, dieu des richesses ; Lacshmi, déesse de la fortune ; Agni, dieu du feu ; Wiswacarman, dieu des ouvriers ; Pavan, dieu des vents et dieu de la musique, père d'Hanouman, à la figure de singe ; Indra, dieu des météores, le plus grand après la souveraine Trinité indienne ; Mariatta, adorée seulement par les gens de la basse classe ; et enfin le Lingam, qui est moins un dieu qu'une obscénité symbolique, répondant au *phallus* des Romains.

Tel est en aperçu le polythéisme indien. Quant aux dogmes qui s'y rattachent, on peut en résumer la pensée dans une métempsycose universelle. Une certaine quantité d'esprit et de matière, l'un et l'autre impérissables, se trouve, d'après eux, en jeu constant de transmigration : la punition des esprits méchants est de déchoir dans leur enveloppe matérielle ; ainsi, du corps de l'homme ils descendent dans celui de la bête, en suivant la progression des animaux plus ou moins nobles, de manière à courir la chance d'habiter jusqu'à des pierres. Dans cette partie comminatoire de leurs dogmes, il n'est point venu à la pensée des brahmines de menacer les hommes d'un enfer perpétuel : quand on leur en parle, ils se scandalisent, et disent que c'est injurier Dieu, en mettant des bornes à son droit de clémence, en préjugeant de sa justice et lui donnant des passions haineuses qui sont incompatibles avec son essence. Si grand que soit un forfait, ajoutent-ils, la bonté divine est encore plus grande.

Cette croyance à la métempsycose leur sert encore à expliquer le contraste des conditions humaines et l'inégalité de nos destinées. Pour eux la compensation n'existe pas toute dans un monde meilleur, elle est dans ce monde transitoire. Que si voué au sort le plus humble, un mortel achève une vie méritante et pieuse, sa récompense est de renaître riche, honoré, au milieu de toutes les jouissances du luxe et du bien-être. De cette sorte, la métempsycose indienne est un peu mêlée de prédestination et de fatalisme. Le libre arbitre ne peut pas aller jusqu'à effacer un mot de ce que Brama a écrit dans la tête d'un homme ; mais certaines pratiques, certaines expiations peuvent lui compter dans la balance de ses bonnes et de ses mauvaises œuvres.

La croyance à la métempsycose a certainement été la raison déterminante de l'horreur des Hindous pour toute nourriture animale, horreur poussée jusqu'au ridicule parmi certaines castes. Chez les fondateurs de la religion, cette loi a eu sans doute quelque but d'hygiène ou de conservation des espèces utiles à l'homme ; mais depuis les temps anciens, de telles modifications sont survenues dans notre

globe, que ce système d'alimentation est une anomalie et une cause d'abâtardissement. Outre cette abstinence générale de toute chair, il existe parmi les castes hindoues une vénération pour certains animaux, comme la vache, le bœuf, le vautour, le cigne, l'oie, le singe, le poisson, l'éléphant, le serpent à chaperon, et une foule d'autres, dont chacun a ses dévots, sans préjudice d'une bienveillance générale pour toutes les espèces.

Comme les autres religions, le bramanisme a eu ses schismes : le plus éclatant est le bouddhisme, qui a déjà été expliqué à propos de l'île de Ceylan où il domine.

En regardant de haut cet amalgame de croyances et de pratiques qui constituent la religion indienne, on est porté à y voir avec plusieurs savants le berceau de presque toutes les religions connues. A les analyser, en effet, on n'en trouve aucune qui n'ait un chaînon d'attache avec le bramamisme; le judaïsme par ses stipulations hygiéniques; le mahométisme par son fatalisme et ses pratiques d'ablutions ; le paganisme par ses quatre âges, puis par une foule d'analogies et de concordances, soit dans les traditions cosmogoniques, soit dans la tendance polythéiste ; le culte des Égyptiens par l'adoration envers les animaux ; et enfin le pythagorisme par ce grand système de métempsycose et de transmigration qui se mêlait à beaucoup de religions anciennes. En présence d'un concours semblable, n'est-il pas plus rationnel de croire que ce sont là autant de rayonnements du bramanisme, plutôt que de supposer à ce culte, si stationnaire de sa nature, une série d'emprunts faits tour à tour aux autres cultes? La preuve historique pourrait se tirer au besoin de l'immutabilité de l'Inde en matière de croyance : le même système de castes et d'adoration, que Diodore, Arrien, Strabon, ont constaté pour les siècles d'Alexandre et de Ptolémée, existe encore de nos jours avec ses inflexibles catégories et ses pratiques immémoriales. Les bayadères, les fakirs, les *suttis* ou bûchers de veuves, toutes ces distinctions, toutes ces atrocités superstitieuses, contre lesquelles viendra se briser la suprématie anglaise, ont survécu au temps et à la conquête. Quand l'Égypte a péri tout entière, religion et mœurs, l'Inde est restée debout, mœurs et religion. Elle n'a pas résisté, elle a plié, puis s'est relevée comme le roseau, et la ruse, la souplesse, la puissance de l'habitude, ont plus fait pour elle que la force. Les temples de Memphis et de Thèbes sont au ras du sol; les vieilles pagodes de Bénarès n'ont eu à vaincre que la brutalité des âges.

Le grand code religieux des Hindous consiste principalement dans les Vedas, qui sont au nombre de quatre, le Rhish-Veda, le Jagiour-Veda, le Samah-Veda et l'Atarvana-Veda. Ces quatre livres, qui résument tout le savoir humain, sortirent de la bouche de Brama au commencement du monde; ses fils, qui sont des *richis* ou demi-dieux, les répandirent sur la terre. Les brames seuls ont le droit de les lire et d'en communiquer une portion aux xattryas; à toute autre caste, cette lecture est interdite sous les peines les plus sévères. Outre ces Vedas, les Hindous ont encore une foule d'autres livres: les Upavedas, commentaires des

Vedas, les Vedangas, les Sastras, et enfin les Pouranas, qui sont des poëmes sacrés au nombre de dix-huit.

La division des Hindous en quatre castes principales est, comme on sait, un fait de la plus haute antiquité. Les livres sacrés constatent que Brama présida lui-même à ce classement imprescriptible. Mais il serait difficile à un Européen de suivre d'une manière précise les divers degrés de cette longue échelle. Tout ce qu'il en voit, c'est une grande répugnance de la part des Hindous à sortir du métier spécial auquel leur naissance les voue. Un *couli* ou porte-faix, qui charge un fardeau sur sa tête, ne l'accepterait pas sur ses épaules; celui qui vend du grain ne peut vendre de l'huile; le sommelier d'une maison ne toucherait pas à une cruche d'eau; le cuisinier ne plumerait pas sa volaille. Il y a des individus qui naissent cordonniers, tailleurs, barbiers, cornacs, porteurs d'ombrelles, potiers, orfévres, pêcheurs, etc. Bon gré mal gré il faut qu'ils subissent la vocation imposée; toute autre leur est interdite, à moins qu'ils ne consentent à devenir parias ou poulias, c'est-à-dire à se mettre hors de toute caste, à se déclasser; car les parias ne forment pas une caste comme on l'a souvent dit: on désigne par ce nom le rebut de toutes les autres; ce sont les individus qui, volontairement, ou par une suite de fautes, ont mérité d'être mis hors de la loi commune.

C'est grâce à cette loi d'exclusion et de torture morale que la religion indienne a pu se passer d'une arme dont tous les cultes ont usé et abusé, soit pour attaquer, soit pour se défendre; je veux dire l'intolérance. Après avoir ainsi parqué les populations, de manière à ce que l'apostasie fût non-seulement une honte, mais encore une ruine; après avoir marqué au front et réduit à un rôle immonde ceux qui voulaient sortir de leur cloison sociale, elle a pu ouvrir ses portes, laisser sa frontière sans grande muraille, s'inquiéter peu d'un débordement d'étrangers, parce que ces nouveaux venus étaient placés d'avance en dehors de sa sphère d'activité, qu'ils étaient étrangers à toute classe et moins que des parias. Avec une telle force d'inertie, la religion indienne pouvait être tolérante sans danger: elle le fut de tout temps. Les mêmes causes la firent également l'ennemie du prosélytisme; car elle ne pouvait offrir à un néophyte aucune classification, aucun état civil sans déroger à son privilége fondamental.

Les conséquences de ce système religieux ont été qu'aucun Européen n'a pu se voir initier aux mystères du bramanisme; comme aussi pas un Hindou de quelque importance ne s'est fait chrétien ou musulman. La conquête mongole a été impuissante à obtenir ce résultat, et les prédications récentes de quelques missionnaires catholiques ou luthériens ont à peine trouvé quelques têtes crédules parmi les parias, hommes déclassés et méprisables aux yeux des Hindous.

Les brames, dont la caste se subdivise à l'infini, sont reconnaissables à la marque qu'ils portent au front; ils doivent aller la tête et la poitrine nues, se raser la barbe et les cheveux, en ne laissant qu'une petite touffe sur le haut de la tête. Cependant, quand ils ne se vouent pas au sacerdoce, ils peuvent porter le turban et l'habit long. Les femmes ont la marque distinctive du mari: une large pièce de

VŒUX DES HINDOUS

toile et un canezou étroit composent leur vêtement. Les plus instruits parmi les brames sont les faiseurs d'almanachs, qui savent un peu d'astronomie. Ils connaissent le gnomon, s'en servent pour calculer le méridien, et pour orienter leurs pagodes. On distingue encore les *Pandidapapans*, brames au service d'un prince du pays, qui dérogent jusqu'à servir de caissiers aux négociants de Madras et de Calcutta; les *Tatoidipapans*, sectateurs de Chiva, qui doivent vivre d'aumônes et marmotter constamment quelques prières; les *Papan-Vaichenavens*, prêtres de Wichnou, chargés du service de ses pagodes. Dans la hiérarchie sacerdotale, il y a quatre grades ou degrés : les deux premiers se prennent dans l'enfance; mais les deux autres sont le prix d'un long exercice. Celui de *vanaprastra* ne s'obtient qu'à l'âge de quarante ans, et, pour aspirer au grade de *vaniassi*, il faut avoir vécu ensuite vingt-deux ans dans la solitude et la contemplation.

On sait du reste quel penchaut ont les Hindous pour ces expiations contre nature. Nul pays au monde n'a une plus belle collection de pénitents et de martyrs volontaires. Il y a dans ce pays des fakirs, des joghis, des fadins, des pandarons de la secte de Chiva, espèce de pèlerins quêteurs; des poutcharis, religieux de la secte de Mariatta, divinité des parias; enfin une foule d'autres fainéants, dont le métier est d'exploiter la charité et la commisération publiques. Les fakirs et les joghis, les uns plutôt Musulmans, les autres Hindous, sont en première ligne parmi ces hordes sales et fainéantes. Hideux à voir, morts à toute honte et presque nus, ils font assaut de singeries et d'extravagances pour toucher les âmes dévotes; réunis parfois en bandes de 10,000, ils ont changé en attitude menaçante leurs formes quêteuses. La crédulité populaire a une grande foi aux fakirs et aux joghis; elle affirme qu'ils vivent plusieurs années sans boire ni manger; elle leur suppose des pouvoirs surnaturels; et les femmes surtout n'ont rien, absolument rien à refuser à cette robuste canaille. Fakirs ou joghis, le nombre de ces vagabonds s'élève, d'après un auteur anglais, à près de 800,000.

Les joghis sont presque tous des deux premières castes. Les pénitents des castes inférieures prennent le nom de tadins : ne pouvant par leur naissance prétendre aux hommages et aux respects réservés aux brames, ces hommes ont cherché à se faire une célébrité par l'exagération des tortures qu'ils s'imposent. Ce qu'ils en recueillent est le glorieux titre de *richis*, demi-dieux; mais leurs souffrances, avant d'arriver là, sont au-dessus de toute croyance. Les uns vivent quarante ans dans une cage de fer; les autres se chargent de chaînes pesantes. Celui-ci doit constamment tenir les poings fermés pour que les ongles en croissant entrent dans ses chairs, et finissent par percer la main d'outre en outre; ceux-là se tiennent pendus à un arbre jusqu'à ce que leurs bras, privés de vie, se dessèchent et perdent leur jeu d'articulation; les uns font le vœu de se tenir constamment debout; les autres de se coucher sur un lit à pointes de fer. Il en est qui regardent fixement le soleil à en devenir aveugles. On a vu de ces malheureux se faire enterrer la tête en bas, de manière à ce que les pieds seuls restassent hors du sol, tandis que d'autres, la tête seule hors de terre, n'avaient que le jeu des

paupières pour se défendre contre les oiseaux de proie. Plusieurs se sont amputé eux-mêmes le bras ou la main, ou bien se sont coupé la langue. Un de ces fanatiques franchit la distance de Bénarès à Jaggernaut, en s'étendant par terre et se relevant constamment le long de la route. La démence allait même plus loin autrefois, et Thiefenthaler raconte qu'on voyait à Ghazipour une espèce de hache suspendue, sous laquelle quelques pénitents enthousiastes venaient se faire trancher la tête en l'honneur de la divinité.

Il faut dire que de nos jours la ferveur des tadins va s'amortissant : leurs expiations sont moins rigoureuses et moins rudes ; ce n'est guère qu'à des époques solennelles, et en face d'un grand concours de monde, qu'ils se dévouent à des risques sérieux ; car le fanatisme a aussi sa vanité. L'une de ces expiations est celle de la fête du feu, où les pénitents marchent nu-pieds sur des charbons allumés ; l'autre est celle qu'on nomme *djambe :* elle a lieu au moyen d'un échafaud à deux ou trois étages, du haut duquel les dévots se précipitent sur des matelas en paille ou en coton, garnis de poignards, de sabres, de couteaux et d'autres instruments tranchants. Les brames qui tiennent les matelas cherchent à atténuer le danger de la chute, car ce qui importe, ce n'est pas que la blessure soit mortelle, mais qu'il y ait beaucoup de sang répandu. Aux fêtes de Kali, l'une des plus solennelles qui se célèbrent à Calcutta et aux environs, Solvins raconte que les pieds baignaient dans le sang. Quand le djambe est fini, on se rend à la pagode au bruit d'un orchestre assourdissant, et les pénitents jouent en route avec le fer et le feu ; ici se perçant la langue avec une aiguille ; là se traversant les doigts avec du fil de fer ; ailleurs se tailladant le corps de cent vingt blessures, nombre cabalistique, nombre de rigueur. Il en est même qui se pratiquent au-dessus des hanches des ouvertures dans lesquelles ils passent des cordes, des tuyaux de pipe et des roseaux.

La deuxième caste primitive des Hindous, celle des xattryas, est vouée au métier des armes. Elle comprend les rajahs et les guerriers. Aussi se compose-t-elle du sang le plus robuste et le plus beau de toute l'Inde, soit en hommes, soit en femmes. Les rajahs sont princes hindoux comme les nababs sont princes musulmans. Le luxe de leurs maisons consiste en femmes, en domestiques, en éléphants, en chameaux et en chevaux. Leurs femmes marchent vêtues des étoffes les plus précieuses. Parmi les autres guerriers de la caste de xattryas, il faut compter les Rajapouts, les Sykes et les Marattes, tribus militaires qui marquent dans l'histoire de l'Inde. Les Naïrs, qui habitent la côte de Malabar, constituent une caste particulière qui se rapproche de celle des xattryas ; chez eux la communauté des femmes paraît être en usage.

La caste des vaiscias est la troisième de l'ordre religieux. Elle se compose d'agriculteurs, de jardiniers, d'éleveurs, et de tous les négociants. C'est une caste riche, bien vêtue, en possession de toutes les aisances de la vie. Elle se divise en tribus de la main droite et tribus de la main gauche ; les banians en font partie. L'usage de la viande, interdit aux banians, ne l'est pas au reste des vaiscias. La quatrième

caste, celle des soudras, comprend, les artisans, les ouvriers, les serviteurs.

Après les soudras il n'y a plus que des castes mixtes et méprisées, provenant de mariages illégitimes entre castes diverses, et vivant à l'abri d'une sorte d'amnistie légale. Au-dessous d'elles viennent les parias. Les Européens, les Musulmans, sont des parias aux yeux des Hindoux orthodoxes, parce qu'ils mangent de la viande. Les parias exercent les métiers les plus vils ; ils écorchent les animaux morts de maladie, se nourrissent de leur chair et en tannent la peau. Rien de ce qu'ils touchent ne peut servir à une autre caste ; on ne leur permet pas l'usage du puits banal ; ils ont des fontaines particulières, et pour les signaler il faut qu'ils les entourent d'os d'animaux. Dans les villes, ils sont obligés de camper hors de l'enceinte commune ; dans les campagnes leur place est dans les lieux les plus solitaires. Élevés ainsi sous le coup d'un opprobre indélébile, les parias sont tels qu'une loi pareille doit les faire, sales, impudents, grossiers, farouches; membres inutiles d'ailleurs de la société indienne, ils ont privilége pour les emplois les plus pénibles et les plus bas ; ils sont domestiques, palefreniers, cuisiniers, pêcheurs, porteurs de palanquins, etc. Les poulias sont encore au-dessous des parias ; ils vivent dans le dernier degré d'abjection et de misère : ce n'est guère que sur la côte de Malabar qu'on les trouve : esclaves des Naïrs, campés au milieu de rizières malsaines, ils se logent pêle-mêle dans des huttes infectes, et n'ont pas le droit de regarder en face un Hindou des castes supérieures. Il en est qui vaguent dans les montagnes, perchent sur les arbres, et hurlent quand ils ont faim, en se frappant le ventre.

Au milieu de cette variété de conditions que le code bramanique a créées et maintenues, il est difficile d'assigner au peuple hindou des mœurs et des coutumes générales. Chaque caste a son type comme elle a ses droits. Cependant on peut dire qu'en masse le caractère hindou est paisible, grave, froid, tolérant, point railleur, patient, et peu enclin à la barbarie, si ce n'est en matière religieuse. Par contre, on trouve dans ces naturels de la mollesse, de la lâcheté, et une impudente habitude du mensonge. Chez eux, les femmes ne sont pas astreintes, comme chez les Musulmans, à une vie murée ; si la jalousie des brames a fait adopter à quelques-uns d'entre eux le régime des harems pour leurs épouses, les autres castes laissent aux leurs une liberté assez grande, et l'on en voit beaucoup qui exercent les mêmes professions que leurs maris.

Le point sur lequel l'Hindou se montre le plus formaliste, c'est la composition de ses repas et la manière de les prendre. Quand son plat de kary est prêt, il se lave les pieds et les mains, se jette un peu d'eau dans la bouche, s'assied devant son assiette posée sur un terrain uni. Ce terrain doit avoir la forme d'un carré pour un brame, d'un triangle pour un xattrya, d'un cercle pour un vaiscia, d'un croissant pour un soudra. Dans ces repas, les Hindous ne se servent ni de siéges, ni de tables, ni de couteaux, ni de fourchettes, ni de serviettes ; ils s'asseyent sur des peaux, des nattes, des coussins ou des tapis, et prennent le riz avec tous les doigts de leur main droite.

A part la teinte foncée de leur peau, les Hindous des deux sexes se rapprochent beaucoup des Européens par les traits et la stature. La polygamie est tolérée chez eux; mais elle n'existe guère que chez les riches. Les pauvres n'ont qu'une épouse, qui s'occupe des soins du ménage. On cite dans le Karnatic une tribu où les femmes, invisibles à tout homme, ne reçoivent leurs maris que dans l'obscurité et sans lumière. Dans la même province, pays de singularités, existe une autre secte qui jeûne tous les jours où le soleil n'a pas dardé un rayon sur elle.

Les mariages entre Hindous se contractent pour les filles entre sept et neuf ans, et pour les garçons entre douze et quatorze. Après une longue cérémonie nuptiale, à laquelle préside un brame, on reconduit l'épousée à la maison paternelle, où elle doit rester jusqu'à ce qu'elle soit nubile. A cette époque, nouvelle fête, suivie d'autres formalités. Une femme n'habite avec son mari que lorsqu'elle est devenue mère : jusque-là elle doit se glisser dans sa chambre sans être aperçue et presque à la dérobée.

Les funérailles des Hindous ont aussi leur cérémonial, gradué suivant les castes. Quand un riche Hindou est décédé, on va lui construire son bûcher hors de la ville, et quatre parias l'y transportent, aux sons d'un orchestre lugubre où domine le tam-tam. Aux approches du bûcher, on pince le nez du mort, on lui presse fortement l'estomac, on lui jette de l'eau au visage, on sonne bruyamment de la trompette, le tout pour s'assurer qu'il n'est pas seulement endormi, ensuite les parents étendent le corps sur le bûcher. Quand ce pieux devoir est rempli, ils y déposent du riz, des fruits, du bétel et de la fiente de vache; après quoi le chef de la famille met le feu au bûcher. Au lieu de brûler les cadavres, on les jette souvent dans les fleuves saints, tels que le Gange, le Kishna, le Jumma, etc. Les basses classes ne brûlent pas leurs corps, mais les enterrent.

L'usage indien qui prescrit aux femmes de se brûler sur le bûcher de leurs maris défunts a acquis en Europe une célébrité exagérée. Quelques épisodes accidentels ont tellement passé pour une règle générale, qu'on se figure assez volontiers tout l'Hindoustan comme jonché de bûchers de veuves. Les *suttis* (c'est ainsi qu'on nomme ces sacrifices) ne sont plus tolérés à l'heure qu'il est. En 1829, le gouverneur général lord Bentinck, au grand scandale des pundits de Bénarès et de quelques babous de Calcutta, a déclaré que le gouvernement britannique ne souffrirait plus d'aucune manière ces atrocités contre nature. Avant cette époque, déjà une restriction imposée par les autorités anglaises en avait limité le nombre. Chaque fois qu'une veuve voulait suivre son mari sur le bûcher, il fallait qu'elle vînt faire spontanément cette déclaration devant le magistrat du pays. Après de vives instances pour la détourner de son projet, on commettait à un délégué européen le soin de surveiller le sacrifice, afin que, si la présence de la mort et la crainte de l'agonie arrachaient à la victime une rétractation, les brames ne pussent lui faire violence. Ces rétractations en face du bûcher étaient rares pourtant, car les prêtres avaient eu soin de préparer la suttie. Tantôt ils l'eni-

vraient d'opium ou de liqueurs spiritueuses ; tantôt ils la fanatisaient par le détail des récompenses attachées à ce grand holocauste. Et d'ailleurs la malheureuse savait bien que, si le cœur venait à lui faillir, elle était désormais vouée à une vie de honte et de misère. Rejetée de sa caste, non-seulement elle devenait infâme, mais elle appelait sur son pays la peste, la guerre, la famine, tous les maux enfin. On conçoit qu'avec de telles illusions d'une part, et de l'autre avec un amour profond pour le mari qu'elles venaient de perdre, des sutties aient pu marcher au bûcher l'œil calme, le front serein. Mais ces femmes sont des exceptions. Sur vingt créatures ainsi immolées, dix-neuf au moins ne cédaient qu'aux importunités des brames, et jusqu'au dernier moment on les voyait lutter contre l'influence de ces bourreaux.

Un fait, choisi entre une foule d'autres, donnera la mesure du rôle que jouaient dans ces scènes les prêtres et les parents qui profitaient des dépouilles de la victime. En 1822, près de Bombay, la veuve d'un bramine fut conduite en grande pompe, et au son de nombreux instruments, vers le bûcher, sur lequel se trouvait déjà le cadavre de son époux. Sa démarche était assurée, sa contenance calme. Quand les officiers anglais lui demandèrent si c'était volontairement qu'elle mourait : « Oui, répondit-elle, c'est volontairement. » On pouvait juger qu'elle mettait une espèce de fierté à confondre ainsi des chrétiens qui semblaient douter d'elle, au moment où les chants des brames exaltaient son héroïsme. A un signal donné, la suttie s'approcha du feu qui commençait à flamboyer ; elle embrassa ses parents, fit ses adieux à l'assistance, distribua à ses amies ses bijoux et ses ornements ; puis demi-nue, encouragée et presque poussée par les brames, elle se jeta dans le feu. La douleur fut vive, car au même instant elle fit un mouvement pour sortir du bûcher. Vainement renversa-t-on sur elle la pile de bois; elle se dégagea, bondit hors des flammes, et, crispée par la souffrance, elle s'élança vers la rivière. Les brames l'y suivirent, et, malgré la résistance des Anglais présents, ils la ramenèrent vers le foyer qui pétillait avec violence. Là une espèce de lutte s'engagea entre la victime et les bourreaux. La foule vociférait : les Européens demandaient qu'on fît trêve au sacrifice, jusqu'à ce que le magistrat eût décidé. Alors, pour mettre fin au conflit, trois prêtres vigoureux enlevèrent la veuve sur leurs bras, et la précipitèrent au milieu de ce brasier ardent. Elle s'y tordit encore désespérée, et se releva pour fuir ; mais, à mesure qu'elle sortait de ce cercle de feu, les brames l'y repoussaient en lui jetant à la tête d'énormes bûches flamboyantes. Un instant de répit lui permit toutefois de s'échapper encore et de courir vers le fleuve. Oh! à ce second désappointement la rage des prêtres fut au comble ; quatre d'entre eux se mirent à sa poursuite, et, lui plongeant avec violence la tête jusqu'au fond de l'eau, ils cherchèrent à la noyer. Il fallut pour la sauver qu'une escouade de soldats arrivât sur les lieux. Les principaux coupables furent mis en prison ; mais la pauvre Hindoue ne survécut pas à cet horrible drame ; le lendemain elle mourut de ses blessures, délaissée de sa famille et maudite comme une infâme par toute la population scandalisée.

Cette coutume barbare n'est point prescrite par les lois de Menou ; elle est plutôt, ainsi qu'un petit nombre d'autres, le résultat de quelques combinaisons sacerdotales. Les brames, ayant trouvé dans les populations hindoues une tendance à de fanatiques dévouements, ont dû nourrir et exploiter ces superstitions à leur profit. De là sont nés aussi ces sacrifices dont les siècles antérieurs offrent de nombreux exemples; ces morts de dévots qui se noyaient volontairement dans le Gange, ou qui, soit à Jaggernaut, soit ailleurs, aux fêtes du Ruth, quand le char processionnel marchait dans la ville, se faisaient par centaines écraser sous ses roues, dans un but d'expiation et de céleste récompense.

Toutes les pratiques du culte bramanique n'ont pas ce caractère de stupidité féroce : au lieu d'exiger des sacrifices humains, les codes religieux repoussent même les holocaustes d'animaux; quelques castes inférieures ont seules conservé l'habitude d'immoler des béliers, des chèvres et quelques poules. Le reste des pratiques imposées consiste en offrandes de lait, de miel, de grain, de beurre et de fleurs; en pèlerinage aux fleuves saints, aux pagodes de Bénarès, de Jaggernaut, de Konjeveram, de Tritchinopoli et de Tandjaour, ou bien aux montagnes du Thibet; en jeûnes qui précèdent assez souvent une fête solennelle; en prières; enfin en ablutions avec de l'eau des rivières sacrées.

Par suite de la nature théocratique de son gouvernement, l'Inde n'a d'édifices remarquables que ses pagodes : elles sont le plus souvent de forme carrée, bien orientées, sans toiture, et flanquées d'un nombre infini de chapelles. Devant la porte règne un péristyle couvert, orné des statues des *deoutas* et des *deiti*. Les statues des dieux placées à l'intérieur doivent être de bois, de pierre, de cuivre ou d'or; jamais d'argent ni d'autres métaux.

Les plus belles pagodes sont érigées à Wichnou et à Chiva: celles de Chalembroun, de Jaggernaut, de Bénarès, de Maduré, de Siringam, près de Tritchinopoli, frappent le regard par leur aspect grandiose et leurs massives colonnades: on cite la pagode de Siringam, près de Tritchinopoli, comme le plus vaste temple de toute l'Asie. Elle compte, dit-on, quatre milles de circonférence, et les pierres de sa terrasse extérieure ont trente-deux pieds de long sur six de large. Au reste, rien n'est uniforme ni suivi dans ces sortes de constructions : quelquefois c'est un système de tours hautes ou basses, régulières ou irrégulières : tantôt ce sont des carrés, des parallélogrammes, des trapèzes, avec des façades sculptées et des parvis décorés de statues, se terminant en dômes ou en plates-formes qui portent à chacun de leurs angles une corne de vache, ou bien finissant en aiguilles pyramidales, rarement en frontons triangulaires. Quant à l'intérieur de ces monuments, le seul caractère qui lui soit propre, c'est une grande profusion de colonnes sans proportions fixes, les unes grosses par le bas, et diminuant peu à peu de diamètre jusqu'à prendre la forme conique; d'autres, au contraire, minces par le bas et grosses par le haut. Ces sanctuaires sombres et massifs ne manquent pas d'une certaine majesté. On a lieu de croire que leurs parois étaient autrefois ornées de quelques peintures, art dont les Hindous possédaient les notions élémentaires.

Plusieurs pagodes offrent même quelques-unes de ces décorations. Les missionnaires anglais ont parlé récemment d'un tableau fort estimé des Hindous; tableau d'un caractère piquant et neuf, lequel se rapporte à l'un des contes débités au sujet des orgies de Kishna et de ses maîtresses. Kishna est le nom de Wichnou dans son incarnation en berger : la tradition dit qu'un certain nombre de jeunes filles se vouèrent à son service dès l'enfance, et que plus tard neuf d'entre elles devinrent ses compagnes. Pour lui plaire elles s'amusaient à former des groupes, figurant tantôt un objet, tantôt un autre. Dans la peinture dont il s'agit, elles sont arrangées de manière à former un éléphant sur lequel le dieu est monté. Ces obscénités sur Kishna et sur ses femmes sont en grand honneur parmi les Hindoues, qui en font le texte ordinaire de leurs entretiens.

Les temps d'opulence et de grandeur sont passés pour les lieux saints du bramanisme. L'ère de déchéance, venue à la suite de la conquête mongole, a été continuée par le monopole anglais. Mais, avant ce temps, les richesses des pagodes réalisaient les plus merveilleuses traditions des contes orientaux. L'histoire assure qu'à la prise du château de Soumenat dans le Guzurate, Mahmoud Ier, malgré les réclamations des prêtres qui offraient dix millions de rançon, fit briser l'idole d'une pagode, et qu'on trouva dans une cachette intérieure pour plus de cent millions en diamants, perles et rubis. Il faut dire que la pagode de Soumenat était alors une des plus célèbres et des plus largement dotées. Elle était desservie par 2000 brames et 500 bayadères, par 300 musiciens et par 300 barbiers qui rasaient les dévots avant qu'ils fussent admis en présence du dieu. Outre la grande idole aux flancs merveilleux, on comptait dans les sanctuaires plusieurs milliers de statuettes en or, et les cinquante-six colonnes qui soutenaient le dôme de la nef étaient toutes garnies de pierres précieuses. En dehors de ces joyaux de toute espèce, les dotations du temple s'élevaient en biens fonds à 2000 villages avec leurs territoires.

L'entretien des temples est du ressort des bayadères; elles doivent y maintenir la propreté, veiller à l'entretien des lampes, et s'occuper en outre du ménage des brames. Chaque pagode a son étang pour les ablutions; son péristyle est une espèce de chauderie qui sert à abriter les voyageurs.

Outre les livres saints dont on a parlé, les Hindous ont des livres de morale, des pièces de théâtre, dont quelques-unes ont été traduites par MM. Wilson et Colebrooke; des poëmes, des recueils d'apologues, remarquables par leurs naïfs enseignements. Parmi ces derniers, le plus remarquable est celui d'Hotopadesa, qui a obtenu une mention européenne sous le titre de Fables de Pilpai. Quant aux lois, elles ont été de temps immémorial réunies en traité par un certain Raghunandam, que les Anglais appellent le Tribonianus de l'Inde. C'est une compilation en vingt-sept volumes de tous les livres des *mounis* (saints), livres inconnus du vulgaire et à l'usage des brames seuls. Il est impossible d'entrer ici dans le détail de ces lois civiles; mais leur examen attentif fait ressortir la preuve évidente d'une civilisation ancienne très-avancée. Si nos codes européens ont tant emprunté au droit

romain sous le point de vue fondamental ou réglementaire, avant eux les Institutes avaient dû copier les lois antérieures, soit de la Grèce, soit de l'Égypte, soit de l'Inde. Il n'est donc pas surprenant que la pensée de nos codes soit en grande partie dans les Vedas; que leur moralité, leurs définitions, leurs formules même s'y trouvent à chaque ligne. Les lois de Menou traitent du serment et de la récusation des témoins; elles parlent des qualités requises chez un juge, en termes qui donneraient à réfléchir à nos modernes magistrats. Entre autres conditions, il en est une qui causerait presque une révolution parmi eux : c'est une exclusion formelle pour tout juge âgé de plus de soixante ans, attendu, dit Menou, que l'esprit s'affaiblit toujours à cet âge. Les Hindous connaissent les jugements par épreuves ou ordalies : ces jugements sont de neuf sortes, la balance, le feu, l'eau, le poison, l'eau consacrée, le riz, l'huile bouillante, le fer rouge et les images. Toutefois la vogue des ordalies est passée, et de nos jours la partie criminelle des lois hindoues offre des applications moins fréquentes que leur partie civile, les naturels ayant plutôt l'instinct chicanier que l'humeur cruelle.

L'Hindoustan possède une grande variété de dialectes. En première ligne vient naturellement se placer le sanscrit, langue primitive de l'Inde, langue sacrée, d'une perfection merveilleuse, avec son ordre grammatical et sa régularité étymologique, idiome qui semble être devenu le pelwi en Perse et le grec sur les bords de la Méditerranée. Autrefois langue vivante et vulgaire de toute l'Inde, le sanscrit n'est plus aujourd'hui qu'une langue morte, possédée à fond par quelques pundits du pays et livrée depuis un demi-siècle aux curieuses investigations de nos orientalistes. Après elle viennent le pracrit ou langue parlée qui, dans les drames, est celle des femmes et des bons génies; le païsachi, langue des démons quand on les introduit sur la scène; enfin, le magadhi, qui paraît être la même langue que le pali ou le bali des Chingulais et des Birmans. A ces deux dernières langues-mères on substitue quelquefois apabhransa ou jargon, et le misra ou langue mêlée.

Les dérivations vulgaires de ces langues primitives sont le pracrit, parlé sur les bords du Savarati; le canyacubja ou hindoustani, racine du moderne hindou; le gaura ou bengali; le maithila ou tirhuctya, en usage dans le circar du Tirhuc; l'ouriga, qui se parle sur la côte d'Orissa; le gourgera, usité dans le Guzurate; le tamoul ou malabar, dialecte de la presqu'île du Dekkan; le maratte, le carnate, enfin le telinga, cultivé par les poëtes et parlé dans le pays de ce nom. A la cour des princes musulmans, on parle la langue mongole, mélange d'arabe, de tartare-mongol et de persan.

C'est dans cette dernière langue que se traitent les affaires diplomatiques entre les Anglais possesseurs de fait de toute la contrée, et les empereurs mongols ses possesseurs nominaux résidant à Delhi. Les nababs, princes feudataires de l'empereur, la parlent et l'écrivent également. Ces nababs sont des autorités mongoles comme les rajahs sont des autorités hindoues. La différence de leurs habitudes tient à la différence de religion. Ils poussent plus loin que les aborigènes le

luxe des habits, des armes, des femmes, des chevaux et des éléphants. Il est dans l'Inde telle cour de nabab qui affecte plus de représentation que la cour d'Autriche ou celle de Prusse. Quand un nabab sort en palanquin, ce qui est une allure de négligé, il n'accomplit pas cette promenade sans se faire escorter par une légion de pions qui le devancent ou qui le suivent. Du reste, la partie musulmane de la population n'a pas conservé dans l'Inde ce fanatisme qui caractérise d'ordinaire les sectateurs du Koran. Sans attirer ni repousser leurs vainqueurs, les Hindous ont su les réduire à un rôle inoffensif : une obéissance purement politique, dans une contrée où l'action religieuse se superpose à toutes, devait à la longue devenir plus fictive que réelle. Ne laissant point de prétexte à la persécution et point de prise à l'empiétement, elle aboutissait à donner plus tard l'empire au plus grand nombre sur le plus petit, c'est-à-dire aux Hindous sur les Mongols. Sans la venue des Anglais, comme tiers-possesseurs, nul doute que ce résultat ne se fût réalisé à la longue.

Les Musulmans, du reste, ne forment pas dans l'Hindoustan une seule et même famille; on les classe en Belloutchis, en Afghans, en Zinganes, qu'on croit être la souche de ces hordes de Bohémiens qui parcourent l'Europe. A côté de ces races diverses, il faut nommer les Parsis ou Guèbres qui descendent des anciens Persans, émigrés à la suite des invasions mongoles. Ces sectaires habitent plus particulièrement Surate et Bombay. Voués au commerce comme les Juifs de la dispersion, ils y apportent une moralité moins suspecte. Ils ont fondé une foule de manufactures qui prospèrent, ils arment un grand nombre de vaisseaux destinés à la navigation des mers indiennes, et possèdent des maisons, des hôtels, de beaux jardins, des terres et des villages. Comme toutes les sectes dépaysées, les Parsis s'entr'aident et se soutiennent; ils ne souffrent point de mendiants parmi eux, sont obligeants, probes, actifs, industrieux. Leur taille est belle, leur teint blanc; leurs traits sont réguliers et nobles, leurs yeux noirs et beaux. Ils prétendent que seuls ils ont conservé les institutions de Zoroastre, et le culte du feu est en vigueur parmi eux. C'est un curieux spectacle, de voir sur l'esplanade de Bombay ces adorateurs du soleil, avec leurs robes blanches et flottantes et leurs turbans de couleur, épier le moment où l'astre les saluera d'un premier rayon. Quand il commence à poindre à l'horizon, ils poussent un long cri : le soir, ils reviennent à la même place et restent prosternés jusqu'à ce que son dernier reflet de pourpre se soit effacé à l'occident. Chaque maison de Parsis est un temple pour leur Dieu; un foyer allumé lui sert d'autel, et des bois précieux ou odoriférants l'alimentent sans cesse. La pratique ordonne aux fidèles de n'éteindre jamais ni un feu, ni une lampe. Quand un domestique parsis a une lumière à éteindre, il prie un Hindou de le faire pour lui. En cas d'incendie, ils ne le combattent pas autrement qu'en isolant la maison en flammes et en circonscrivant le foyer.

Les variétés les plus saillantes de la famille hindoue sont les races militaires des Marattes, des Rajahpouts et des Seyks. Les deux premières professent le bramanisme, la troisième le nanekisme, culte mixte qu'introduisit dans le nord de l'Hin-

doustan Nanek, prince de la province de Lahore, vers le milieu du XVe siècle. Le dogme fondamental du nanekisme est le déisme pur : il admet à la fois et le Koran et les Védas; seulement il en modifie les pratiques, rejette la division des castes, et n'impose que la vocation des armes. Gorou Govine, qui réforma ce culte en 1707, est regardé par ses adhérents comme un saint et comme un prophète.

Les Seyks, les Rajahpouts et les Marattes offrent entre eux des analogies de mœurs qui résultent de la similitude de leur vie guerrière. Les premiers, formés en État tout à fait indépendant, habitent les royaumes de Lahore, de Kachmyr, et de Moultan. Ils sont sobres, rompus à la fatigue, courageux, et jaloux de leur indépendance. Les Rajahpouts, situés au sud des Seyks, quoique appartenant à la deuxième caste bramanique, mangent de la chair de mouton, de chèvre, et d'autres animaux. Presque toujours à cheval, ils ont pour vêtement une robe qu'on nomme *cabaille :* un mouchoir de mousseline leur serre la taille ; ils portent des pantalons et des babouches mauresques, et une espèce de bonnet qui se termine en touffe, à peu près comme le bonnet grec. Les Marattes, peuplades plus méridionales encore, s'étendent dans tout le Dekkan. Régies par de petits princes qui se combattent entre eux, ces tribus reconnaissent pourtant un *peichwa* ou chef suprême. De toutes les races hindoues, c'est la plus fourbe et la plus rapace. Les cavaliers marattes, nommés pandaries, vivent de butin dans la guerre et de brigandage dans la paix. Ce sont les Bédouins de l'Asie. Ils n'ont pas de villes, mais seulement des camps. Ce qui distingue la religion des Marattes de celle des autres Hindous, c'est une différence dans les signes extérieurs, dans le costume et dans les pratiques; mais par-dessus tout une tolérance inconnue aux sectes puritaines du bramanisme, tolérance qui va jusqu'à l'admission parmi eux des sectaires d'une autre croyance.

Voilà, en somme, quel est l'aspect religieux de l'Hindoustan. Pour bien juger le culte dominant de cette contrée, il faut le voir ainsi ; car ses détails absorbent et désespèrent. On se perd à chercher la raison de mille et une pratiques ridicules ou atroces, à coordonner en séries complètes ces myriades de dieux et de déesses subalternes que les prêtres livrent au peuple comme des jouets; on userait une vie entière à définir leurs attributs, à classer leurs adorateurs, et, en fin de compte, on n'aboutirait qu'à cette démonstration que la religion bramanique, source de presque toutes les autres, culte moral, intelligible et sérieux dans sa synthèse, est absurde, obscène, insaisissable dans son analyse. Dans le bramanisme et le bouddhisme, il faut admirer par-dessus tout ce génie du premier inventeur, qui a si fortement tissé les liens des peuples hindous, qu'aujourd'hui encore ils ne peuvent ni les secouer ni même les relâcher. Ce système d'infranchissables catégories, qui stérilise aujourd'hui et conduit lentement ces nations à une ruine inévitable, fut un bienfait sans doute à ses débuts, et devait être longtemps un avantage dans la pensée de celui qui le créa. Quand plus tard d'autres conditions de voisinage exigèrent une réforme religieuse, le réformateur n'arriva

pas à point comme le législateur primitif était arrivé. L'œuvre ancienne résista : elle s'enchâssa tant bien que mal dans un nouvel ordre politique. Ce qui était une religion changea de forme et devint une nationalité. La nationalité hindoue, c'est le culte de Brama et celui de Bouddha; elle ne cédera pas plus à la tolérance anglaise qu'elle n'a cédé à la persécution mongole.

CHAPITRE XIX.

COMPAGNIE ANGLAISE DES INDES

Entre l'époque d'Alexandre et l'ère de Mahomet, l'Hindoustan, gouverné par des dynasties originaires, traversa plusieurs siècles sans secousses ni déchirements. Mais vers l'an 93 de l'hégire (711 ans après J.-C.) et sous le khalyfat de Walid, les Arabes débouchèrent par la Perse sur la contrée indienne, et poussèrent leur marche jusqu'à Delhi.

Ces premiers envahisseurs de l'Inde, que les Perses nommèrent Afghans (destructeurs), et que les Hindous vaincus ont appelés Patanes, se maintinrent dans la région centrale pendant près de sept cents ans sans pouvoir gagner du terrain vers le Gange, ni s'établir même dans la portion conquise d'une manière définitive et incontestée. Il y eut bien sous Mahmoud-le-Gasnévide une période de succès et d'accroissement de territoire; mais les efforts constants des Rajahpouts, qui s'étaient retranchés dans les montagnes des Gattes, en avaient annulé les résultats, lorsqu'en 1398 parut sur la Jumma et le Gange le célèbre Tamerlan (Tymour-Lenk) à la tête de 100,000 cavaliers. Il marcha sur Delhi, l'enleva d'assaut, la livra au pillage, et poursuivit ensuite les Patanes jusque dans les montagnes de Kandahar. Après lui régna Géham-Guir qui vécut peu et fut remplacé par Mirza-Miram-Cha, chef de la dynastie mongole, dynastie qui règne encore. Ces nouveaux maîtres eurent à se défendre, et contre les Patanes, et contre les Rajahpouts. Les premiers furent défaits par Mohammed-Baber; les seconds se virent chasser du Guzurate en 1535, et du Bengale en 1540. Quelques années plus tard, une nouvelle réaction eut lieu en faveur des Patanes; leur sultan Tchir-Kan enleva Delhi à Mohammed-Hemaïoun, qui se réfugia en Perse et implora le secours de Sophi-Cha-Tamas, fils du célèbre Cha-Ismaïl. Après cinq ans d'exil, il recouvra ses États indiens, grâce à ses auxiliaires, et son fils Mohammed-Akbar, qui vint après lui, consolida l'autorité mongole jusqu'alors mal assise.

Geham-Guir et Cha-Geham passèrent ensuite sur le trône de Delhi sans qu'aucun fait saillant caractérisât leurs règnes; mais Aureng Zeb, qui parvint au pouvoir en dépossédant violemment son père Gha-Geham, marqua son époque par une série de victoires et par l'organisation politique de l'Hindoustan. Ce fut lui qui soumit en partie la presqu'île du Dekkan et en fit une dépendance de la couronne mongole. Au lieu d'adopter un système de violence envers les croyances

religieuses et les habitudes domestiques des naturels, les empereurs de Delhi posèrent en principe, comme les Tartares Mantchoux l'avaient fait en Chine, le respect des usages établis; ils laissèrent subsister les vieilles distinctions de castes, tolérèrent les pratiques extérieures du culte, et maintinrent l'organisation des propriétés et les codes de Menou en vigueur depuis tant de siècles.

A la mort d'Aureng-Zeb, arrivée en 1707, une guerre de succession éclata entre ses trois fils, et dès lors la porte fut ouverte à l'invasion étrangère. Chacun des compétiteurs s'étant mis en campagne avec une armée de 300,000 hommes, la victoire resta au fils aîné Bahader-Cha. Après lui, les émirs, devenus tout-puissants, déposèrent tour à tour trois empereurs et finirent par porter sur le trône Mohammed-Cha, qui était destiné à subir les plus éclatants revers. Ce fut en effet sous lui qu'apparut dans l'Hindoustan, comme un sanglant météore, ce célèbre Nadir-Cha, plus connu sous le nom de Thamas Kouli-Khan. Appelé par la trahison de l'émir el-Moulouk, cet aventurier persan entra sur le territoire mongol en 1739, marcha sur Delhi, la mit à feu et à sang, y égorgea 150,000 personnes, hommes, femmes, vieillards et enfants, imposa aux vaincus une rançon de 3,000,000,000 à peu près, se fit céder tout le pays situé à l'ouest de la rivière Attock, et reprit ensuite le chemin de la Perse avec 1,000 éléphants, 7,000 chevaux et 10,000 chameaux, chargés de butin.

Quand cet ouragan fut passé, forts de l'affaiblissement des Mongols, les Patanes et les Rajahpouts reprirent les armes. Mais l'héritier présomptif du trône de Delhi, Ahmed-Cha, se trouva être un héros adolescent : il attaqua les Patanes, les tailla en pièces, les rejeta hors de l'empire, et, après cette glorieuse campagne, vengea le meurtre de son père que les émirs avaient assassiné. Malheureusement les plaisirs du harem énervèrent le bras du jeune empereur : comme épuisé par ses succès, il s'arrêta, laissa les Patanes et les Rajahpouts se disputer la prééminence, ne croyant pas devoir se mettre en souci de leurs excursions, tant que leurs chevaux ne venaient pas hennir sous les remparts de Delhi. Au point d'affaissement où il était tombé, chacun des deux partis militaires en qui était la force aurait pu le pousser hors du trône ; mais se tenant en échec l'un l'autre, ils conservaient Ahmed-Cha comme un pouvoir neutre qui laissait toujours indécise entre eux la question de supériorité. Toutefois ces symptômes de division intérieure devaient bientôt s'effacer devant l'invasion rapide et graduelle de la prépondérance anglaise.

Depuis le jour où Vasco de Gama avait ouvert la route de l'Inde aux vaisseaux européens, toutes les nations s'étaient tour à tour essayées dans ces mers lointaines. Les Portugais, débarqués les premiers sur le territoire mongol, avaient contracté alliance avec le roi de Delhi, Akbar. Les Vénitiens étaient venus ensuite, puis les Hollandais, qui restèrent tout-puissants pendant près d'un demi-siècle, ensuite les Français, les Danois et les Anglais. Ces derniers, arrivés presque de la veille, ne tardèrent pas à dépasser tous les autres.

Ce fut vers 1600, à la suite des essais de Drake, de Stephens et de Cavendish,

que se fonda, sous le règne d'Élisabeth, la Compagnie anglaise des Indes. A une époque où les principes de liberté commerciale étaient plutôt dans les coutumes que dans les lois, un privilége d'exploitation, accordé à une association de négociants, à l'exclusion des autres, devait être mal accueilli par la chambre des communes; elle en témoigna, en effet, un tel mécontentement, qu'un décret d'Élisabeth limita cette concession à quinze années, à l'expiration desquelles le privilége ne serait point renouvelé s'il était reconnu nuisible à la prospérité publique.

Les premiers essais de la Compagnie se réduisirent à l'envoi de quatre vaisseaux qui partirent, en 1601, sous la conduite de Lancaster, et revinrent à bon port, chargés d'épices et de poivre. Elle continua en petit, fonda quelques factoreries, où la conduite de ses agents, mesurée et bienveillante, forma un contraste avec le fanatisme portugais et la légèreté française. Ne trouvant pas de secours dans les souverains qui gouvernaient alors la Grande-Bretagne, la Compagnie chercha à se suffire à elle-même; elle persévéra seule, suppléa à tout par d'excellents choix, et accrut peu à peu la liste des comptoirs. Elle s'était constituée avec un capital de 400,000 livres sterling seulement, et des actions de 50 livres sterling chacune. Bientôt ces valeurs atteignirent un chiffre nominal hors de toute appréciation. Des bénéfices énormes se réalisaient. Thomas Best s'établissait à Surate en 1612, malgré les Portugais; le marché de Bender-Assi s'élevait florissant et rival de celui de Goa.

Mais ce premier éclat de la Compagnie ne fut pas durable. En 1655, Cromwell lui retira son privilége, mais il le rétablit deux ans après. Reconstituée en 1676, elle parcourut une phase de troubles et de déperissement. Les brutales déprédations de Jean Child, frère du directeur, attirèrent sur elle les forces de l'empereur Aureng-Zeb; déchue de son importance commerciale, la Compagnie traîna une existence précaire jusqu'en 1702, époque à laquelle une nouvelle société de marchands de Londres se réunit aux anciens coprivilégiés du commerce indien. De cette fusion naquit la nouvelle Compagnie anglaise, venue jusqu'à nous, et fondée sous le titre de *Compagnie réunie de marchands pour le commerce des Indes Orientales* (*East-India Company*). De cette organisation data pour la Compagnie une période de prospérité graduelle. Son privilége, fixé en 1750 à une durée de trente-quatre années, fut depuis renouvelé à chaque expiration par un vote du Parlement.

Au temps où ces choses se passaient, toutes les nations européennes de quelque importance maritime avaient dessiné leur situation dans l'Inde. Les Français occupaient Pondichéry et Chandernagor, les Hollandais Chinsura, les Danois Tranquebar et Sérampour. Quant à la Compagnie anglaise, elle porta d'abord ses efforts sur trois points, Calcutta, Madras et Bombay. A Calcutta, l'établissement fut fondé avec l'autorisation du nabab du Bengale, qui, mourant, disait encore à son successeur : « Regardez les comptoirs des Européens comme autant de ruches d'abeilles dont vous recueillerez le miel; mais, si vous troublez leur travail, craignez leurs piqûres. » La tolérance des Mongols et de leurs dignitaires

provinciaux alla même au point de permettre la construction de quelques ouvrages pour défendre Calcutta contre les déprédations des peuplades environnantes. En même temps, autour du poste principal, s'élevaient des comptoirs de moindre importance. L'harmonie entre les autorités indigènes et les nouveaux colons dura jusqu'à la mort du soubab Aly-Verdi-Khan; mais Chiragi-êl-Doulad, qui gouverna après lui, se montra moins accommodant. Un Mongol, officier de sa cour, coupable de péculat, s'était dérobé au châtiment par la fuite. A l'aide de riches cadeaux, il avait acheté la protection anglaise, et vivait à Calcutta, défiant la justice de son maître. Le soubab, à diverses reprises, réclama le coupable; puis, voyant qu'on ne lui répondait que par des paroles évasives, il marcha vers le comptoir britannique avec 60,000 hommes, força son gouverneur à une fuite honteuse, s'empara du fort et livra la ville au pillage le 19 juin 1756. A la suite de ce désastre, toute considération de rivalité cessa parmi les Européens du Bengale. Les Français de Chandernagor, les Hollandais de Chinsura vinrent en aide aux malheureux colons de Calcutta, entassés sur quelques navires mouillés dans le Gange.

Cependant, le colonel Clive et l'amiral Watson reparurent bientôt devant Calcutta pour venger l'affront subi par les armes anglaises. La ville fut reconquise sur les Mongols dans les premiers jours de janvier 1757, et, à son tour, le soubab se vit alors menacé dans ses possessions. Dès ce jour, le prince mongol fut à la discrétion des Anglais, qui le contraignirent à signer un traité désastreux; il assista, sans pouvoir y intervenir, à la prise du comptoir français de Chandernagor dont les ouvrages furent rasés et les habitants déportés. La ruine de ce chef-lieu de nos établissements sur le Gange fut suivie de l'abandon de tous les postes secondaires.

En même temps qu'ils opéraient ainsi par la force, les chefs anglais se ménageaient d'autres avantages en pratiquant des intelligences dans le camp ennemi. Le général et parent du soubab, Jaffer-Aly, devint leur créature dévouée. A la bataille de Plassy, livrée le 7 juin 1757, une partie de l'armée mongole défectionna, et le malheureux soubab, saisi par ses propres officiers, fut étranglé et traîné ensuite nu sur un éléphant. Le plan principal du colonel Clive, qui avait été de faire investir son partisan Jaffer-Aly de la soubabie du Bengale, se trouva dès lors réalisé. La cour de Delhi se résigna à un fait accompli; elle envoya même au colonel anglais le titre d'émir de l'empire avec le surnom de *Sabet-Zing* (guerrier intrépide). Ce fut à la suite de cette campagne décisive que commencèrent les travaux du fort William à Calcutta; le Bengale était aux Anglais.

Ce qui suivit ne peut être en effet regardé que comme le corollaire de ce premier acte d'autorité. Investi du pouvoir, Jaffer-Aly chercha à secouer ce joug britannique si lourd à supporter; mais, à sa cour, déjà s'étaient ourdies les mêmes trames qui avaient déterminé son avénement. Jaffer-Aly était entouré à son tour d'espions anglais. Vainement voulut-il traiter secrètement avec les autorités hollandaises, le colonel Clive déjoua ses projets, arrêta un armement hollandais qui remontait le fleuve, battit les troupes débarquées et les força à une

capitulation onéreuse. A la suite de ce dernier exploit, cet habile officier repartit pour l'Angleterre où le roi le créa lord Plassy. Quoique les brillantes qualités de Clive fussent ternies par quelques défauts, on ne peut nier que l'affermissement des Anglais dans l'Inde ne lui soit dû en grande partie. Il avait contribué à soustraire à l'influence française le Karnatic, dans lequel Madras se trouve située. Au Bengale, il avait fait prévaloir la suprématie anglaise sur toute autre; enfin c'était lui qui devait la consolider quelques années plus tard par son traité définitif avec l'empereur du mongol, Allun-Cha. L'interrègne qui sépara ces deux époques fut marqué par le gouvernement de Vansittart qui continua tant bien que mal la politique de Clive. Jaffer-Aly-Khan, remplacé dans la soubahie du Bengale par Kassem-Aly-Khan, ayant été réintégré plus tard, la Compagnie anglaise prit l'alarme et s'adressa de nouveau à lord Clive comme à un sauveur. Avant de partir, il exigea une réforme complète dans le personnel des directeurs, se fit assigner un revenu de 30,000 livres sterling, et ne s'embarqua pour l'Inde que comme major général, décoré de l'ordre du Bain. Dans l'Inde, pendant son absence, avaient eu lieu divers combats entre les troupes du soubab et les soldats anglais. Tour à tour, on avait enlevé à la Compagnie ses comptoirs du haut Gange, et il ne lui restait plus que Calcutta et qu'une petite armée pour le défendre.

Lord Clive parut de nouveau dans l'Inde, le 3 mai 1765. Il reconnut d'un coup d'œil sur quels éléments il fallait fonder la paix et la prospérité du nouvel empire. Isolant le soubab Kassem-Aly de ses auxiliaires mongols, il le força à fuir chez les Seyks, tandis qu'il entrait en négociations directes avec le souverain de Delhi et obtenait de lui la cession formelle du Bengale, du Bahar et d'Orissa. Par ce traité, tous les droits des empereurs mongols sur ces provinces entrèrent dans les attributions du conseil de Calcutta et du gouverneur général des possessions hindoues. En retour de cet abandon, la Compagnie anglaise affecta au souverain dépossédé un revenu de 430,000 livres sterling (10,000,000 de francs environ), revenu qui a été graduellement diminué depuis. Ainsi fut démembré par une transaction honteuse le bel empire d'Aureng-Zeb, dont les revenus annuels avaient atteint le chiffre de 300 millions. Si, à cette époque, lord Clive avait voulu pousser ses empiétements jusque dans le pays de Bénarès, il l'aurait pu; mais soit modération, soit prudence, il se contenta d'y lever 8 millions de contributions de guerre.

De ce traité date l'organisation des priviléges commerciaux de la Compagnie, priviléges qui devaient ruiner si vite le pays, et profiter si peu aux exploitants. Des monopoles furent établis sur les principaux produits, sur le thé, le sel, le tabac, le bétel, le coton, le riz même, ce pain des Hindous. Comme de pareilles innovations froissaient les habitudes et les intérêts des naturels, il fallut souvent procéder avec l'appui des baïonnettes. A ces mesures odieuses se joignit bientôt un manque de récoltes, et la famine décima les populations que la guerre avait épargnées. Des auteurs contemporains portent à cinq millions le nombre des Hindous que ce fléau emporta dans la seule année 1770. « On les voyait, dit Raynal, le

long des chemins, au milieu de nos colonies européennes, pâles, défaits, exténués, déchirés par la faim ; les uns couchés par terre et attendant la mort ; les autres se traînant avec peine pour chercher quelques aliments autour d'eux, et embrassant les pieds des Européens en les suppliant de les recevoir pour esclaves. » Le Gange fut couvert de cadavres, les chemins en furent jonchés ; et pourtant aucun symptôme de révolte n'éclata parmi ces populations indolentes. Elles ne conçurent pas la pensée, même dans les tortures de la faim, de se venger des Européens par une insurrection générale, de se jeter sur leurs propriétés et de piller leurs riches magasins.

Cette année de désastre porta un coup mortel à la prospérité de la Compagnie. Ses dettes s'accrurent au point qu'en 1773 on parlait de la suspension de ses paiements, lorsque le Parlement vint à son secours, après une solennelle enquête. Des embarras politiques compliquèrent bientôt ces embarras financiers. Une guerre ayant éclaté entre la France et la Grande-Bretagne, il fallut attaquer ou se défendre dans les possessions de la côte de Coromandel. La France vaincue, un nouvel ennemi se présenta : c'était Hyder-Aly, roi de Mysore, qui tint longtemps en échec dans le Karnatic toutes les forces anglaises ; ensuite vint le tour des Marattes qui, d'une part, menaçaient Bombay, de l'autre Madras et Calcutta. Hyder-Aly fut battu ; on tint les Marattes en échec, tantôt par des négociations, tantôt par des armées de cipayes. Vainement le cabinet de Versailles essaya-t-il depuis, à diverses reprises, de prêter main forte à ces soulèvements des Hindous contre les Anglais ; partout il fut prévenu ou déjoué.

Un seul instant, à la mort d'Hyder-Aly, il se présenta une occasion favorable pour ressaisir dans l'Inde les avantages que nos fautes multipliées nous avaient fait perdre. Ce fut quand Tippoo-Saeb, dont la haine pour le nom anglais fut si profonde et si opiniâtre, reprit la lutte glorieuse de son père, Hyder-Aly, contre les oppresseurs de l'Inde. Alors on aurait pu agir efficacement, venger Pondichéry d'un sac récent et réaliser dans la presqu'île indienne l'organisation puissante qu'avait méditée le génie de Dupleix. Mais les ministres de Louis XV et de Louis XVI s'en tinrent à des demi-mesures, à de fanfaronnes démonstrations. C'est ainsi qu'avorta la mission de Suffren, cette mission nulle en résultats, et qu'on a tant et trop vantée. Le dénouement de ces essais ruineux fut que les Anglais ne perdirent pas dans l'Inde un seul pouce de terrain, un seul degré d'influence : combattant leurs ennemis les uns par les autres, Tippoo avec les Marattes, les Marattes avec le nizam du Dekkan, ils acculèrent peu à peu le roi de Mysore dans ses dernières positions ; le réduisirent à demander un armistice en 1784 ; lui enlevèrent par le traité de 1792 tout le pays à l'ouest des Gattes, depuis les frontières de Travancor jusqu'à la rivière de Rawar. Enfin, quand Tippoo, croyant à la fortune du général français qui avait conquis l'Égypte, voulut, en 1798, lui créer une diversion au sein de l'Asie, les Anglais, rassemblant à la hâte toutes leurs forces, et s'unissant aux nababs et aux nizams de la presqu'île, marchèrent vers le Mysore central des deux côtes de Malabar et de Coro-

mandel, taillèrent en pièces les troupes envoyées à leur rencontre, assiégèrent Seringapatnam, lui livrèrent un assaut dans lequel Tippoo périt avec ses officiers les plus dévoués, et entrèrent de vive force dans cette capitale du royaume. Le commandant des forces anglaises y trouva une épargne royale qu'on estima à 80,000,000 de francs. Ainsi finit l'un des ennemis les plus ardents qu'eût rencontrés dans l'Inde la puissance britannique. Dans la distribution du territoire conquis, le vainqueur se fit la part la plus belle; il garda les districts de Bangalore et de Seringapatnam, et partagea le reste entre le descendant direct de Tippoo et le nizam, son allié dans cette guerre.

Cet agrandissement de territoire fut un coup de fortune pour la Compagnie. Depuis lors il y eut bien des soulèvements partiels, des attaques de peuplades, mais ce ne furent pour la plupart que des échauffourées étouffées à leur début. Ainsi, le gouverneur général Hastings eut à comprimer à Bénarès une révolte qui se termina par la fuite du zemindar Cheit-Sing. Le chef Maratte Mahadje-Scindia donna aux gouverneurs des inquiétudes plus longues et plus sérieuses. Tantôt neutre, tantôt ennemi, il avait organisé une guerre d'escarmouches et de surprises: il se jetait sur une province pour la ravager, puis se retirait dans ses montagnes. Dans le principe, la force de ses peuplades guerrières ne consistait qu'en cavalerie; mais le hasard ayant conduit à la cour de Scindia, vers la fin du siècle dernier, l'officier savoyard de Boigne, le prince des Marattes se décida, d'après ses conseils, à former un corps d'infanterie, et à le discipliner à l'européenne. Une confédération maratte s'organisa, et Agra en devint la capitale; Scindia y créa des fonderies d'armes et de canons. Son armée, pourvue d'une matériel suffisant, se composa bientôt de 50,000 cavaliers, réguliers ou non réguliers, et de 20,000 fantassins. A l'exemple de Scindia, les autres chefs marattes forcèrent leur effectif de guerre, et bientôt la confédération compta près de 250,000 combattants à pied ou à cheval. Tel fut au moins le chiffre constaté en 1801. Les premières années de ce siècle furent marquées par de nouvelles luttes entre les Marattes et les Anglais. Le successeur et neveu de Scindia, nommé Dolut-Rao, livra entre autres combats celui d'Assaye, où l'armée britannique remporta une victoire décisive sous les ordres du marquis de Wellesley, plus tard duc de Wellington.

Il serait trop long de suivre ces résistances de détail qui occupèrent si longtemps la prudence et la longanimité anglaises. La Compagnie fit plus avec une attitude d'observation que par des attaques brusques et hasardées. Ce que l'habile sang-froid et l'énergie de Clive avaient si bien préparé, le machiavélisme d'un Hastings, l'audace d'un Wellington, la loyauté d'un Cornwallis, l'administration intelligente de Duncan à Bombay, de Colebrooke à Calcutta, le continuèrent et l'achevèrent. Ces esprits d'une trempe diverse en vinrent à enclaver les Marattes dans un terrain que leur turbulence ne put franchir; ils réussirent à grouper sur leurs frontières des populations inoffensives, qui opposaient une force d'inertie aux débordements de ces terribles cavaliers; puis, à la longue, ils organisèrent à l'intérieur

des camps armés, en les échelonnant de telle sorte, qu'ils formaient comme un cordon entre les Hindous guerriers et les Hindous paisibles. En procédant ainsi, les gouverneurs de Calcutta ont annulé et presque désarmé les peuplades les plus remuantes de l'Inde : vaincues en 1818 à Pounab, ces tribus guerrières en sont aujourd'hui réduites à se classer comme les autres.

Mais tandis que la Compagnie des Indes triomphait de la résistance des Marattes, une nouvelle puissance, non moins hostile et peut-être plus redoutable encore, s'élevait dans l'Inde septentrionale. C'étaient les Seyks, disciples de Nanak, qui sortis du brahmanisme, comme tant d'autres sectes philosophiques et religieuses, se distinguaient par un esprit ardent de prosélytisme. Ces sectaires avaient trouvé dans Runjet-Sing un chef digne de maîtriser leur zèle fanatique et de le diriger vers un but commun. Réunis sous son drapeau, et rompus à la discipline militaire, ils formèrent bientôt une armée d'une force redoutable. Runjet-Sing attaqua successivement tous les petits chefs hindous, qui s'étaient constitué des principautés indépendantes avec les débris épars de l'empire du Mogol. Grâce à son intelligence supérieure, à sa rare énergie et à son grand courage, il réussit dans toutes ses entreprises ; l'aventurier s'éleva aux honneurs pour lesquels il était fait et le chef de bande devint roi. Runjet-Sing ne tarda pas à ajouter à ses conquêtes la fertile vallée de Kachmyr. Le nouveau royaume de Lahore, ainsi appelé du nom de la ville de Lahore, sa capitale, devint célèbre dans toute l'Asie et attira même l'attention des peuples de l'Europe. Quoique par son éloignement il ne parût pas menacer la Compagnie anglaise d'un péril immédiat et direct, il ne pouvait manquer de se trouver tôt ou tard en collision avec elle. Runjet-Sing s'appliqua à former l'instruction militaire de ses troupes : il attira à sa cour, ou plutôt dans son camp, plusieurs officiers français parmi lesquels on distingua les généraux Ventura et Allard, le colonel Mouton et M. Lafon, fils de l'acteur, et aujourd'hui capitaine d'infanterie au service de la France. Il leur dut la consolidation de sa puissance et de nouveaux succès qu'il reconnut par une hospitalité et des procédés magnifiques. Mais plus Runjet-Sing s'agrandissait, plus se resserrait l'espace qui le séparait de l'empire Anglo-Hindou : dès qu'il voulut s'étendre au sud, dans le Penjaub (pays des cinq fleuves) et passer le Sutledge, les chefs seyks menacés par ses armes, invoquèrent la protection de la Compagnie anglaise. Le roi de Lahore se rappela la fin de Tippoo-Saeb : il s'arrêta devant cette puissance formidable contre laquelle il se serait brisé ; il s'unit même à elle par une alliance qu'il observa fidèlement jusqu'à sa mort. D'autres ennemis exercèrent son courage ou occupèrent son ambition ; portant la guerre dans le pays des Afghans au nord de l'Indus, il leur enleva la province de Peshava. Lorsqu'il mourut, en 1839, on évaluait le nombre des Hindous groupés sous son autorité à 4 ou 5 millions d'âmes : sur cette faible population il avait levé une armée de 100,000 soldats de toutes armes, dont 40,000 hommes de troupes régulières.

Après la mort de Runjet-Sing, ses nombreux héritiers directs se disputèrent sa succession : dans l'espace de deux ans, cinq d'entre eux prirent le titre de roi et

périrent assassinés. Deux seulement parvinrent à se maintenir au pouvoir avec des chances égales : Boolab-Sing, un des chefs les plus puissants de la cour de Runjet-Sing, et Ranî-Chanda, veuve d'un de ses fils et mère de son petit-fils Dhalip-Sing. Cette femme, douée d'un esprit remarquable, mais dévorée de l'ambition de régner et portée par l'ardeur de son sang à tous les excès de la débauche, vint compliquer encore du scandale de ses amours les embarras de cette situation critique. Alors éclata une affreuse anarchie. On vit la lutte armée dans les palais, la guerre civile dans les rues et la révolte dans les camps, où la plupart des généraux tombèrent sous les coups de leurs soldats. La reine Ranî-Chanda, pour faire diversion à ces troubles, jeta l'armée de Lahore sur l'Inde anglaise. C'était au mois de janvier 1846. Depuis la mort de Runjet-Sing, le gouvernement général de l'Inde avait passé des mains de lord Auckland dans celles de lord Ellenborough. Celui-ci fut rappelé par la cour des directeurs de Londres, qui opposa à l'invasion sir Henri Hardynge, ancien officier de Wellington. Sir Henri, après avoir mis en réquisition toutes les troupes de l'Inde anglaise, reconnut qu'il était encore de beaucoup inférieur en forces aux Seyks : il ne s'en porta pas moins résolument contre les redoutes derrière lesquelles ils se tenaient toujours retranchés, et que protégeait une immense artillerie. En deux mois, il leur livra quatre combats de géants, quatre grandes batailles. Dans la dernière, celle de Sobraon, qui fut livrée sur les bords du Sutledge, les restes de l'armée des Seyks furent dispersés. Cette victoire ouvrit les portes de Lahore aux Anglais. Ils y mirent une forte garnison, laissèrent un corps d'occupation dans le pays, et en confièrent le gouvernement à ses principaux chefs. Dhalip-Sing ne conserva qu'une autorité nominale, et sa mère, Ranî-Chanda, à la suite de nouvelles intrigues, fut enfermée dans une étroite prison.

Quatre années avant la conquête du Penjaub, en 1842, la Compagnie des Indes avait envoyé des forces considérables dans le Scinde, sous le commandement de sir Charles Napier. Cette campagne fut marquée par les sanglantes batailles de Miamî et de Hyder-Abad ; dans la première, les troupes anglo-hindoues, menacées d'une destruction complète, ne durent leur salut qu'à la charge intrépide du 22e régiment de la Reine. Si les deux victoires de sir Charles Napier n'eussent fait qu'assurer aux Anglais la possession du petit État du Scinde, elles auraient eu un résultat peu important ; mais elles leur ont livré l'embouchure de l'Indus, dont le cours immense est maintenant placé sous leur dépendance, et sur lequel ils ont installé la navigation à vapeur.

En dehors de l'Inde, les Anglais ont profité habilement des guerres intestines des royaumes de Népaul et d'Aoud pour étendre au loin leur influence ; le moment n'est pas éloigné où ce dernier royaume sera annexé à leur vaste empire. Dans l'Afghanistan, la Compagnie des Indes a été, il est vrai, moins heureuse en 1839 ; se croyant menacée de ce côté par les intrigues de la Russie, elle déclara la guerre à l'émir Dost-Mohammed. En moins d'une année, l'invasion, la conquête et l'occupation de l'Afghanistan furent accomplies. Les Anglais, dépouil-

lant l'émir de ses États, le conduisirent prisonnier à Bombay : Shah Shoudja, concurrent qu'ils lui avaient suscité, monta sur le trône; mais ses débauches et ses emportements sanguinaires l'en firent bientôt chasser. Akbar, un des fils de Dost-Mohammed, avait soulevé les Afghans contre les Anglais : enveloppant le corps d'armée qui occupait Caboul sous les ordres de lord Ellphinstone, il le détruisit entièrement en décembre 1841. C'est à peine si trente officiers des troupes anglo-hindoues échappèrent à ce désastre. La Compagnie des Indes voulut en tirer une vengeance signalée : elle chargea sir George Pollock d'exercer de cruelles représailles dans l'Afghanistan; la campagne du général anglais fut marquée par l'incendie de la ville de Caboul, et la destruction de celle de Gaznah. On revint, après tant de ravages, à des idées de paix. La mise en liberté et le retour de Dost-Mohammed dans ses États, rétablirent entre les Afghans et les Anglais une bonne intelligence, qu'aucun démêlé n'a troublée depuis six ans.

La Compagnie des Indes a obtenu, en 1833, la continuation de son privilége pour vingt années, et il sera probablement prolongé de nouveau lorsqu'en viendra l'expiration, en 1853. Cependant le gouvernement anglais s'est réservé la faculté de se substituer, à cette époque, au lieu et place de la Compagnie. Dans le cas où il prendrait la résolution de se saisir directement du magnifique empire de l'Inde, il devrait rembourser aux actionnaires la valeur du capital de l'association, estimé à 6 millions sterling, ou 150 millions de francs, non compris le matériel, qui sera payé à part. Il est impossible de dire aujourd'hui quelle sera la durée de la puissance anglaise dans l'Inde ; mais elle n'en offre pas moins un spectacle extraordinaire, bien digne de l'admiration des hommes, et un exemple inouï des grandes choses que l'esprit de persévérance et d'audace peut accomplir avec de petits moyens. Quels qu'aient été les motifs d'intérêt et d'ambition qui ont dirigé la politique de l'Angleterre, il est hors de doute que sa domination a, en définitive, exercé une influence bienfaisante et civilisatrice sur les peuples de l'Inde. Cet empire d'une prodigieuse étendue, mais sans racines profondes dans le sol, résistera-t-il aux nouveaux dangers dont il peut être encore menacé ? Sans parler de la France, il a beaucoup à craindre de la Russie, qui depuis longtemps convoite ces riches contrées, dont elle n'est plus séparée que par la Perse, et qui, lentement et sourdement, dispose toutes choses pour s'en assurer un jour la conquête.

CHAPITRE XX.

HISTOIRE NATURELLE DE L'HINDOUSTAN.

L'Hindoustan, aux jours primitifs de son histoire, fut appelé par ses naturels des noms de Djambou-Wypa (arbre de Djambou) et de Baratak-Handa (le pays de Baratha). Ils le divisaient en pays septentrional, pays moyen et pays méridio-

nal. Quant à sa dénomination moderne, les savants ne s'accordent point sur sa valeur étymologique : la racine la plus vraie semble pourtant se trouver dans le nom du fleuve Sindh ou Hind qui coule à l'O. du pays.

Quoi qu'il en soit, ce qu'on nomme Hindoustan est aujourd'hui enclavé entre l'Hymalaya au N.; le Khamti à l'E.; le Kaboul, le Moultan et le Sindh à l'O.; enfin au S. la mer des Indes : c'est tout le pays gisant du 8° au 35° de lat. N. et du 65° au 90° de long. E. La chaîne de l'Hymalaya, qui le termine sur toute la frontière septentrionale, offre les plus hauts sommets de tout le globe connu. Tandis que le point culminant du continent européen s'élève à peine à 2,400 toises au-dessus du niveau de la mer, l'Asie nous montre son pic de Tchamoulari, sur les limites du Boutan, haut de 4,400 toises, le Dhowalgiry et le Djawahir dans le Népaul, avec 4,390 toises pour le premier, et 4,026 pour le second.

Là coulent aussi des fleuves beaux et bienfaisants : l'Indus ou le Sindh qui se jette dans le golfe d'Oman; le Nerbuddah qui finit au golfe de Cambaye; le Kavery, le Kishna, le Godavery; enfin le Gange et ses affluents qui tous descendent vers le golfe du Bengale. Ce dernier fleuve est pour l'Inde ce que le Nil est pour l'Égypte; sacré comme lui, comme lui fécondant par ses crues périodiques.

Situé presque tout entier dans la zone torride, mais limitrophe d'une région d'alpes et de glaces, l'Hindoustan jouit d'une température douce, quoique inconstante. Les ouragans y sévissent avec une violence inconnue ailleurs, et nulle part la foudre ne retentit avec plus d'éclat. Ces phénomènes ne sont toutefois ni généraux ni uniformes; ils varient suivant les localités. Ainsi la chaîne des Gattes, qui coupe la presqu'île du Dekkan du nord au sud, détermine presque toujours des contrastes atmosphériques entre ses deux versants d'est et d'ouest. La côte de Malabar est le point le plus malsain et le plus inondé de pluies; ensuite vient la côte de Coromandel, puis le Bengale, où il tombe souvent vingt-deux pouces d'eau par mois. Les parties les plus saines de la contrée ce sont les plateaux intérieurs entre les Gattes, les provinces entre la Jumma, le Gange et le Sutledge, le Penjaub, le Lahore, le Kachmyr, le Népaul, dont le climat se rapproche de celui de l'Europe centrale. C'est là que les anciens voyageurs plaçaient de miraculeux exemples de longévité, là que vivaient les *Cyrni*, dont un grand nombre, suivant leurs récits, arrivaient à l'âge de cent cinquante ans; là que vieillit ce prétendu fakir que l'historien Faria fait vivre trois siècles. Aujourd'hui qu'on y regarde de plus près, les habitants de ces pays ne dépassent pas les limites d'une existence moyenne. L'Hindoustan offre même, en général, plutôt des vieillesses précoces que d'étonnantes longévités. Des affections aiguës telles que le choléra y déciment fréquemment les populations. Toutes les maladies de la peau, la lèpre surtout, y sont communes et intenses. Les Européens végètent dans ces régions humides et chaudes : aucun n'y conserve son teint vif et coloré; la peau devient promptement blafarde, l'œil perd de sa vivacité. La moyenne de la vie y est beaucoup moins élevée qu'en Angleterre et en France.

Le sol de l'Inde avec ses nombreux accidents et ses plateaux étagés, offre

presque toutes les variétés des productions terrestres. On y fait deux récoltes par an. La principale est celle du riz, qui est le pain des Indiens. La flore indienne est l'une des plus riches qui soient au monde. Les roses de Delhi et de Ghazypour, d'où l'on tire l'*attar* ou essence, ont une célébrité venue jusqu'à nous dans les poésies des Orientaux. Au nombre des plantes utiles à l'industrie, il faut citer l'indigo, le tabac, le chanvre, le lin, la salsepareille, le datura, le coton, le bétel, l'opium, le sésame et plusieurs espèces tinctoriales. Les provinces des Gattes et d'Aoud produisent du poivre en abondance. La canne à sucre prospère dans tout le Bengale, et surtout aux environs de Bénarès.

L'Inde a des forêts de bambous et de palmiers de toutes les sortes. Au nombre des arbres à fruit, il faut distinguer le figuier ou arbre des Banians, qu'on appelle encore arbre de Bouddha ou figuier des pagodes (*ficus religiosa*). Il est sacré dans l'Inde, et chaque établissement religieux, temple ou chaudcrie, a d'ordinaire son arbre des Banians. Les branches sortent du tronc horizontalement, et se projettent ainsi à de telles distances, qu'elles pendent peu à peu vers la terre; puis, quand elles l'ont touchée, elles s'y transforment : de tiges elles deviennent racines, s'implantent, prennent appui dans le sol et fournissent de nouveaux sucs au rameau qui les a poussées si loin. Cette reproduction spontanée se multiplie à l'infini, et un seul arbre suffit quelquefois pour créer autour de lui comme une petite forêt. Le plus célèbre de toute l'Inde est le *cobir-bar*, dans le Guzurate. Il a aujourd'hui deux mille pieds de circonférence autour de ses principaux troncs, tous plus gros que ceux de nos hêtres. C'est une tradition, parmi les naturels, que cet arbre a trois mille ans d'existence.

Quoiqu'on ait exagéré les richesses minérales de l'Inde, cette contrée offre encore des mines de toutes espèces, et si ses hautes chaînes de montagnes étaient explorées, on y trouverait sans doute de nouveaux et inappréciables trésors. L'or, le cuivre, l'étain, le fer, le sel, s'y rencontrent, sans qu'on ait cherché à les utiliser par aucune exploitation bien conduite. Les mines de diamants de Golconde, qui des merveilleux récits de quelques aventuriers sont passées dans toutes les géographies, ces mines dont la crédulité européenne s'est longtemps repue, n'ont jamais existé que dans des imaginations romanesques. Des minéralogistes anglais ont coupé cette province dans tous les sens, fouillé le sol; ils ont interrogé patiemment les traditions indigènes, consulté les archives de Seringapatnam; et après tant de recherches, ils sont arrivés à cette conclusion que Golconde n'a point de mines de diamants. En revanche on trouve des pierres précieuses dans le Nirzham et le Balaghar. On y recueille aussi des rubis, des saphirs, des améthystes, et du beau cristal de roche.

Mais toutes ces beautés le cèdent à celles du règne animal. Nulle part la création ne se montra en ce genre plus prodigue et plus gracieuse. Au nombre des mammifères, nous signalerons d'abord les singes, qui viennent par milliers dans les villes, se perchent sur les toits des maisons, se font les commensaux des pagodes, et vivent presque à l'état de domesticité. La prodigieuse multiplicité de

ces animaux avait, du reste, été remarquée dans les temps antiques. Lorsque l'armée d'Alexandre déboucha de la Perse dans le Penjaub, elle vit venir à sa rencontre une telle quantité d'êtres vivants qu'elle crut avoir en face l'armée indienne; elle s'apprêtait à combattre ces ennemis imaginaires, quand elle reconnut en eux des légions de singes.

Dans le nord de l'Hindoustan courent des antilopes et des cerfs de toutes sortes. Les forêts du Bengale sont habitées par des axis mouchetés de blanc, comme nos daims en été : celles d'Orissa recèlent le jungly-gau ou ghyal, souche sauvage des bœufs domestiques de l'Inde. Le delta du Gange nourrit les superbes races de tigres aux rayures noires. Ailleurs se trouvent le buffle à la peau noire, aux cornes proclives; la brebis à la laine soyeuse, la chèvre maykay aux longues jambes; la chèvre du Népaul, à la queue si fournie, si ondoyante, qu'adaptée à des manches d'argent massif, elle figure, sous le nom de *chowries*, dans toutes les cours des nababs de l'Inde; les écureuils, les paons, les faisans, les coqs sauvages, naturalisés aujourd'hui dans tous les pays du monde. L'éléphant, le rhinocéros, le guépard, le chacal, peuplent les forêts, tandis que les fleuves offrent plus de deux cent cinquante espèces de poissons autochthones, à la tête desquels sont les gavials et les crocodiles bicarénés, monstrueux pythons qui dévorent les espèces plus petites. Puis vient cet immense reptile, le boa, qui atteint jusqu'à quatre-vingts pieds de longueur.

Parmi les oiseaux, même variété : ce sont le loris au plumage cramoisi, le cacatoès à la livrée blanche; ensuite les couroucous au plumage d'or et vermillon, les malcohas au gros bec, les coucals aux plumes rigides, les boubous, les barbus, les pics et autres oiseaux grimpeurs; enfin les magnifiques espèces de drongo, dont l'azur est si vif. A cette multitude innombrable d'êtres animés, il faut joindre les insectes les plus brillants; des abeilles, presque toutes sauvages, et fournissant un miel aromatique; des papillons de toutes les couleurs, des vers à soie, des fourmis noires et blanches, des sauterelles énormes et qui volent et s'abattent par nuées.

Il faut s'arrêter dans cet aperçu des richesses de l'Hindoustan, car on ne les saurait dire toutes. La nature a fait beaucoup pour cette contrée; mais elle ne doit presque rien au travail de l'homme. Ce qu'on appelle l'industrie indigène se réduit à quelques manufactures de toiles de coton, qui de temps immémorial ont formé un des principaux objets des exportations de la contrée. L'art de tisser et de teindre le coton, d'en assortir les qualités de manière à arriver du fort canevas à la percale et à la mousseline diaphane, est un secret traditionnel qui s'est perpétué de pères en fils parmi certaines castes hindoues. On ne compte pas moins de cent vingt-quatre espèces d'étoffes de coton travaillées dans l'Inde et qui toutes ont leurs qualités et leurs destinations particulières. Outre ces étoffes de coton, on estime encore les soieries brochées de Surate, les draps et les châles de Kachmyr, les tapis de Patnah, les nattes de Bénarès, les armes blanches de Delhi, et les ouvrages en filigrane du Bengale. A côté de ces articles manufacturés

sont les produits du sol, qui complètent la nomenclature des exportations, tels que le coton, le riz, l'opium, le sucre, le nitre, le poivre, le bois de sandal, la gomme laque, l'indigo, la cannelle, la soie, la cochenille, les diamants et autres pierres précieuses, les perles, les poissons et les peaux de tigre. Quant aux importations, la liste en est plus longue encore : elle se compose de tous les objets manufacturés de l'Europe, draps, velours, armes à feu, eaux-de-vie, vins, fils d'or, quincaillerie, etc. L'Arabie envoie dans le Bengale ses cafés, son encens et ses chevaux; la Chine, ses thés; la Birmanie, ses bois de teck; les Moluques, leurs clous de girofle et leurs noix muscades.

Fractionné par des conquêtes successives, peuplé de tribus militaires qui y campent plutôt qu'elles ne l'habitent, l'Hindoustan n'offre pas des divisions territoriales bien exactes et bien précises. Il faut chercher l'explication de l'état actuel des choses non plus dans la géographie ancienne, mais dans l'organisation imposée au pays par la puissance anglaise. Deux genres de divisions peuvent être adoptés, l'un purement géographique, qui coupe cette vaste contrée en Hindoustan et en Dekkan, l'un et l'autre septentrional et méridional, le second politique, qui la partage en empire anglo-indien, en confédération des Seyks, en principauté du Sindhy, en royaumes de Scindia et de Népaul, enfin en comptoirs européens.

L'empire anglo-indien proprement dit se divise en trois présidences : Calcutta, Madras et Bombay. Elles sont gouvernées par des directeurs de la Compagnie et subdivisées en districts où résident un juge, un receveur-général et quelques autres employés. On a vu ce qu'étaient Madras et Calcutta. Le chef-lieu de la troisième présidence, Bombay, est une grande et belle cité de 200,000 âmes environ, située dans l'île de ce nom, sur la côte de Malabar. Bombay est, après Calcutta, la ville la plus commerçante de l'Inde; elle est dans ces parages le premier port militaire de la Grande-Bretagne. De belles frégates et une multitude d'excellents navires de commerce sont sortis de ses chantiers. Outre les maisons européennes qui exploitent ce comptoir, on y remarque une foule de Guèbres et d'Arméniens, tous voués au négoce et possesseurs d'énormes fortunes. Aussi le cabotage est-il plus actif sur ce point que dans tous les autres ports de l'Hindoustan. Bombay est l'entrepôt des marchandises de la Malaisie, de la Perse, de l'Arabie et de l'Abyssinie. On y publie un journal en langue indigène et plusieurs gazettes en anglais.

Dans la présidence de Bombay, on remarque Pounah, cité de 100,000 âmes qui fut la résidence du Peichwa ou chef de la confédération maratte jusqu'en 1818, époque à laquelle lord Hastings l'occupa avec des forces anglaises; puis Surate, ce célèbre marché de l'Orient, qui, bien que déchu, a encore une population de 170,000 âmes; Ahmedabad, ancienne capitale du Guzurate, une des plus riches villes de l'Asie au temps du voyageur Thévenot, cité plus mongole qu'hindoue, qui a conservé 100,000 habitants et de magnifiques mosquées; Visapour, capitale d'un empire célèbre, et aujourd'hui si déchue que Mackinston l'a

nommée la *Palmyre du Dekkan;* Bisnagar, ville aux merveilleuses ruines, reine de l'Inde par les restes de ses monuments, qui remontent aux plus beaux jours du culte bramamique et de l'architecture hindoue.

La présidence de Calcutta, outre les grands centres de population déjà énumérés, offre encore Dakka sur le vieux Gange, cité manufacturière de 200,000 âmes, ancienne capitale de l'Hindoustan ; Mourchidabad, capitale des Mongols de 1704 à 1711, aujourd'hui siége d'une cour d'appel, où l'on compte 160,000 habitants, et résidence du nabab pensionné par la Compagnie ; Berhampour, l'une des six grandes stations militaires de l'Inde, établissement tout moderne, dont les casernes et les maisons s'alignent avec élégance et symétrie le long des rives du Gange; Patnah, capitale du Bahar, et n'ayant pas moins de 300,000 âmes; Mandji, célèbre par son arbre des Banians, dont l'ombre, en plein midi, a 1,116 pieds anglais de circonférence; Monghir, le Birmingham de l'Inde pour ses fabriques d'armes et d'acier; Boglipour, qui tisse la soie et le coton; puis Bénarès, la métropole du Bramamisme, cité sainte, où les rajahs hindous ont leur wakil ou représentant religieux.

Bénarès, qui compte plus de 600,000 âmes, est assez mal bâtie; ses maisons, décorées de verandahs et hautes de plusieurs étages, s'étendent le long du Gange; elles renferment une population d'ouvriers, de pèlerins, de fakirs, population permanente ou flottante, mais toujours primée par la foule des brames qui habitent ce siége de la suprématie religieuse. Dans les rues circulent librement des taureaux consacrés à Chiva, des singes protégés par le dieu Hanouman, et des mendiants qui harcèlent l'étranger de leurs lamentations et de leurs suppliques. Les monuments les plus remarquables de Bénarès sont la mosquée d'Aureng-Zeb, le temple de Visvischa et l'observatoire du rajah Djeïsing. Bénarès possède en outre une foule d'écoles hindoues et mahométanes, au nombre desquelles est l'université bramamique, fondée par le gouvernement anglais sous le nom de *Vidalaya*. Dans les environs se trouve Ghazipour, où stationne un camp anglais depuis la révolte de 1781 ; belle et florissante ville, célèbre par son délicieux climat et ses champs de rosiers. C'est à Ghazipour que mourut Cornwallis : on lui a élevé une espèce de monument tumulaire en forme de dôme, d'une architecture bizarre et incorrecte. Les champs de rosiers de Ghazipour, dans une étendue de plusieurs centaines d'acres, offrent un coup d'œil ravissant. L'attar ou essence de roses s'extrait de l'eau de roses en exposant celle-ci pendant la nuit à l'air libre, dans de grands bassins découverts. Au lever du soleil, on enlève avec soin toute l'huile essentielle qui nage à la surface : cette huile est l'attar. Pour obtenir en attar le poids d'une roupie (pièce d'argent de 2 fr. 50 c.), il ne faut pas moins de deux cent mille roses épanouies. Aussi paie-t-on cette essence des prix fous. Le campement de Ghazipour est le plus sain de toute l'Inde; on y envoie d'ordinaire les régiments dont la santé a été gravement altérée dans des localités malsaines.

Hors du rayon de Bénarès et trente-quatre milles plus loin dans l'ouest, au con-

fluent de la Jumma et du Gange, est Allahabad, réputée sainte parmi les Hindous et but d'un pieux pèlerinage. Ensuite paraît Agra sur la Jumma, jadis résidence du Grand-Mongol Akbar, aujourd'hui toute pleine de ruines. Les géographes lui donnaient récemment encore, sur la foi du voyageur Legoux de Flaix, 800,000 âmes, chiffre exorbitant qu'Hamilton vient de réduire à 60,000 dans une tournée féconde en rectifications pareilles. Le palais impérial d'Akbar, le Moti-Mesjid, mosquée bâtie en marbre, le Tadj-Mahal, monument funéraire élevé par Cha-Djinnam à son épouse favorite, attestent, par leurs somptueux décombres, la magnificence passée de ce séjour impérial.

La dernière et principale ville de ce rayon est Delhi, résidence de cet empereur mongol qui n'est plus guère qu'un prisonnier et un pensionnaire de la Compagnie des Indes. Il habite le palais, magnifique édifice que l'évêque Haber regarde comme supérieur au fameux Kremlin de Moscou. C'est un vaste assemblage de bâtiments en granit rouge, environné de hautes murailles et d'un fossé profond dans un circuit d'un mille à peu près. Là végète obscurément le titulaire actuel de l'empire, Cha-Mohammed-Akbar, qui tient ses durbars (cours) aussi régulièrement que s'il était le maître sérieux de l'Inde. Delhi a été pendant longtemps le séjour des empereurs, et on le reconnaît à la grandeur et au faste des monuments qui lui restent. Des palais et des mosquées s'y montrent de toutes parts. La plus belle parmi ces dernières est le Djenia-Mesjid, qu'enceint une colonnade de granit rouge marqueté de marbre. Avant l'invasion de Thamas-Kouli-Khan, Delhi était un vaste dépôt de trésors amassés par les souverains mongols. Cette catastrophe l'a ruinée : sa population qui, sous Aureng-Zeb, s'élevait à 2,000,000 d'habitants, n'en compte aujourd'hui guère plus de 200,000. Un résident anglais se tient constamment à Delhi pour surveiller le titulaire mongol.

Dans la présidence de Madras se trouvent Kondjeveran, remarquable par ses pagodes ; Arcot, ancienne capitale du Karnatic méridional ; Vellore, station militaire ; Tripetty, célèbre par son temple ; puis plus bas dans le Karnatic, Trinomali avec une pagode à quatre tours dont l'une a deux cents pieds de hauteur et douze étages ; Tchillambaram, qui renferme aussi plusieurs pagodes de construction pyramidale : c'est dans l'une d'elles que se trouve le *Nerta-Chabei* ou chapelle de l'éternité, composée de mille colonnes qui, se groupant en quinconce, forment un parallélogramme au milieu duquel est le *naos* ou sanctuaire ; les colonnes, hautes de trente pieds, sont en granit et couvertes de sculptures religieuses. Cette pagode paraît être un des plus anciens temples indiens. Plus loin est Tandjaore, voisine du Kavery, dont la population est de 30,000 âmes. Là aussi se trouve une pagode que lord Valentia regarde comme un des plus beaux édifices pyramidaux de l'Hindoustan ; ensuite viennent Tritchinopoli, cité de 80,000 âmes, et Seringham, l'une et l'autre remarquables par leurs temples ; Ramisseram, dont la garde se perpétue dans la famille des *Pandarams* ; Madourah, jadis très-importante et très-forte ; Kotchin, Kalikut, commerçantes et

maritimes; enfin Mangalore, dont les habitants, au nombre de 30,000, s'occupent de navigation et de cabotage.

En dehors de ces villes qui sont du ressort immédiat de la Compagnie anglaise, l'Inde en compte d'autres qui relèvent d'une façon moins directe de cette puissante association de marchands. Telles sont, dans le royaume d'Aod, Lucknow avec sa population de 300,000 âmes, et dans laquelle un nabab tient une cour magnifique; dans le royaume du Dekkan, Hyder-Abab, résidence du nizam et peuplée de 200,000 Hindous; Ellore, remarquable par des excavations dans le roc, ornées de sculptures comme les hypogées égyptiens; enfin Mysore, dans le royaume de ce nom, d'où Hyder-Aly et son fils Tippoo résistèrent si longtemps aux Anglais. Au nombre des annexes le plus récemment acquises à l'empire anglo-indien, annexes qu'on a désignées sous le nom d'Inde transgangétique, sont les contrées détachées de l'empire des Birmans : à savoir les royaumes de d'Arrakan et d'Assam, des pays de Katchar, de Djinthia, de Garraus, etc., et ceux situés à l'ouest du Saluen, tels que Martaban, Yeah, Tavay, Tanasserim. La seule ville birmane qui mérite d'être distinguée dans ces nouvelles conquêtes est celle d'Arrakan, cité bien dépeuplée et bien déchue aujourd'hui. Du reste, jalonné de havres sûrs et profonds, le littoral contraste si fort avec les grèves plates et dangereuses de Coromandel, que tôt ou tard les navires de relâche dans le golfe du Bengale prendront le chemin de Martaban et de Merguy.

CHAPITRE XXI.

SUMATRA.

Calcutta est un si bon, un si beau pays, on y entend si bien le *comfort* de la vie matérielle, on y trouve de si douces jouissances de luxe et de bien-être, que vraiment on a peine à lui dire adieu. Depuis plusieurs jours le terme fixé par mon itinéraire était échu, et je n'osais m'avouer que j'eusse désiré un prétexte de retard. Enfin la raison me vint en aide; sans prévenir Wilmot, j'arrêtai mon passage sur un bâtiment hollandais qui mettait à la voile pour Sumatra. Je pris à peine le temps d'embrasser mon ami, de serrer la main à son père et de saluer ses jeunes sœurs; puis, aidé de mon sircar, je gagnai le bord avec tous mes bagages. Contre ces petits chagrins de la tête et du cœur, le bord est un excellent spécifique; c'est un monde flottant où l'on oublie les tracas de ce monde plus stable; c'est un autre élément, un autre horizon, une autre vie; ce sont d'autres hommes, d'autres habitudes. Il y en a pour un jour ou deux à combattre un serrement intérieur, un regret ou une crainte; mais ce tribut une fois payé, les poumons se dilatent à l'air du large, la tête se dégage, et de ce qui fuit au loin rien ne reste si ce n'est un indéfinissable et tendre souvenir. Alors commence

la vie maritime, vie nomade, insoucieuse, active seulement par saccades, si bonne pour ceux qui la pratiquent, que tous l'aiment et y persistent. Il est heureux que notre nature soit ainsi faite; car, sans cela, où trouveriez-vous ces milliers d'hommes qui laissent femmes et enfants pour aller courir l'Océan à raison de 25 francs par mois?

A peine avais-je respiré la brise du golfe que j'étais guéri. J'avais devant moi de l'espace pour mes rêves de voyageur : l'Inde me fuyait; mais j'entrevoyais déjà l'archipel Malais, Siam, la Cochinchine, les Philippines, la Chine, et ces terres australes si neuves encore et si curieuses.

Après quelques jours de navigation par une brise de l'O. S. O., nous arrivâmes par le travers de l'archipel des Andamans, à 200 lieues environ des Bouches du Gange. Le nom de ces îles fut longtemps l'effroi des navigateurs. Peuplés d'une race farouche et cruelle, qui appartient à la grande famille malaise, les Andamans n'ont pas encore été colonisés. Un essai fut fait, il y a peu d'années, sur la côte orientale du Grand-Andaman : on y créa l'établissement du port Cornwallis, excellent mouillage, bien fermé, où l'on trouve de l'eau et du bois en abondance; mais l'insalubrité du climat et les mœurs insociables des naturels forcèrent bientôt les nouveaux colons à évacuer ce territoire. Le Grand-Andaman a 40 lieues de long et 10 de large; à son extrémité sud, paraît le Petit-Andaman, également élevé et couvert de bois, mais beaucoup moins étendu. Ces parages offrent des périls de plus d'une nature; des écueils en rendent l'abord difficile, en même temps que la piraterie les infeste. Les naturels y épient, du sein de leurs forêts, les navires surpris par le calme ou violentés par la tempête : on a vu parfois des vaisseaux faibles et mal armés assaillis par une multitude de pirogues et enlevés à l'abordage : l'équipage était mis en pièces, la prise dépouillée et coulée à fond. D'autres fois, quand un bâtiment venait se briser sur les hauts-fonds de l'île, c'était une fête pour les indigènes, qu'on dit anthropophages.

Au sud des Andamans et à une distance de 80 lieues environ, gît l'archipel de Nicobar, au vent duquel nous étions trois jours après. La principale île du groupe, le Grand Nicobar, avait jadis un petit établissement danois au fond d'une baie spacieuse et sûre : les fièvres d'un pays humide ont détruit ce comptoir. Vue du large, Nicobar offre un aspect triste et sombre : son sol montagneux et couvert de forêts n'a pour population qu'un petit nombre de tribus sauvages. Ces naturels, à l'opposé des peuples des Andamans, sont doux, craintifs, hospitaliers, mais dépourvus de toute industrie, mourant de faim et de misère. Des pluies constantes qui durent pendant toute la mousson du S. O., des exhalaisons marécageuses sous un soleil brûlant, y déterminent des maladies qui n'épargnent pas même les individus acclimatés.

Nicobar, assez étroite, peut avoir 12 lieues de long. Le reste de cet archipel se compose d'îles plus petites, qui paraissent beaucoup plus saines. Leurs habitants ne semblent pas aborigènes comme ceux de Nicobar; ils cultivent des légumes et des fruits, récoltent des cocos et vendent tous ces produits aux bâtiments de

relâche dans les havres bien abrités de la côte. Les femmes de cet archipel sont belles et bien faites : rien ne tient chez elles du malais, et l'on pourrait croire ces terres peuplées d'Hindous que la tempête ou l'émigration y ont conduits.

De Nicobar à Padang, située sur la côte O. de Sumatra, il y a 180 lieues environ : nous les franchîmes en six jours, et, le 20 juin 1830, nous relevâmes le mont Ophir ou Gounong-Pasaman, qui s'élève à 2,165 toises au-dessus du niveau de la mer. Comme le mont Cayambé en Amérique, le mont Ophir est littéralement traversé par la ligne équatoriale. Le soir même nous étions mouillés dans la rade de Padang, ville de 10,000 âmes que les Portugais, les Anglais et les Hollandais ont tour à tour possédée. Elle est restée aux derniers par un traité d'échange signé en 1824.

L'île de Sumatra, la plus occidentale du groupe que les anciens géographes nommaient les îles de la Sonde, termine au N. O. la portion de l'Océanie à laquelle nous donnerons le nom de Malaisie. Sumatra s'étend du N. O. au S. E. dans une longueur de 380 lieues ; sa largeur varie de 20 à 85. Elle est coupée par une chaîne de montagnes qui court dans le même sens que l'île, c'est-à-dire du S. E. au N. O. Quoique traversée par la ligne équatoriale, Sumatra n'a pas à subir les chaleurs qui brûlent des contrées plus rapprochées des tropiques. La température varie dans l'île suivant les zones ; dans certains plateaux intérieurs les naturels sont obligés de faire du feu pour combattre le froid des matinées. Malgré cette circonstance, il n'y a point de neige à Sumatra, même sur des sommets plus hauts que le pic de Ténériffe. La gelée et la grêle y paraissent inconnues.

On a souvent exagéré l'insalubrité du climat de Sumatra : la côte occidentale n'est pas saine à la vérité ; marécageuse et infectée de brumes, elle décime les équipages européens qui viennent y faire la traite du poivre ; elle semble justifier son surnom de *Côte de la Peste* ; mais tout le littoral qui fuit à l'E., depuis la pointe d'Achem jusqu'aux îles de Banca, offre des sites salubres et délicieux.

Le sol de Sumatra est en général une terre grasse, rougeâtre, recouverte d'une couche noire et quelquefois calcinée. Sur cette enveloppe fécondante poussent des gazons épais, des broussailles, ou de belles forêts. Les marais qui abondent sur toute la partie occidentale en font parfois comme un vaste lac parsemé d'îles, tandis que vers le S. des bois touffus et impénétrables occupent tout l'espace. Dans la chaîne de hautes montagnes qui forment comme une muraille au centre de l'île, se présentent des richesses minérales de toutes sortes. L'or, le cuivre, le fer, l'étain, le soufre, le salpêtre, le charbon de terre, le cristal de roche, abondent en divers endroits de l'île.

Les terres de Sumatra, malgré leur fertilité apparente, ne tiennent pas ce qu'elles semblent promettre en produits agricoles. La nature argileuse des couches supérieures, et leur peu d'épaisseur, rendent le sol ingrat pour les semences qu'on lui confie. Aussi les Européens et les Malais s'occupent-ils peu d'agriculture : les colons chinois seuls, plus patients et plus laborieux que tous les autres, parviennent à amender, à l'aide d'engrais, ces plateaux déshérités. Les princi-

pales récoltes sont celles du riz, du bétel, du poivre, du girofle, des fruits du cocotier et de quelques plantes tinctoriales. De tous les produits de Sumatra, nul n'est plus précieux que le poivre, principale exportation du pays. La plante qui produit cette épice est une espèce de liane rampante et à tige ligneuse. Les poivriers sont plantés comme les vignobles d'Europe, en lignes uniformes, parallèles et à angles droits. Leur fécondité commence d'ordinaire à la troisième année; elle dure quelquefois jusqu'à la vingtième. On compte deux récoltes, la grande au mois de septembre, la petite au mois de mars.

La seconde denrée essentielle de Sumatra, c'est le camphre. Depuis une époque assez reculée, Bornéo et Sumatra furent célèbres dans l'Orient pour ce produit dont les Arabes exaltèrent les vertus. Le camphre est le résultat d'une cristallisation concrète qui s'opère au cœur du camphrier, arbre aussi haut et aussi gros que les plus beaux bois de charpente, atteignant parfois jusqu'à qninze pieds de circonférence. Au son que l'arbre rend sous le bâton, les naturels devinent s'il contient du camphre. Dans ce cas, ils l'abattent, le fendent avec des coins et recueillent dans le cœur du tronc une matière concrète, mais légère, friable et très-soluble. C'est le camphre pur dont le prix varie suivant les qualités : le plus grand débouché de ce produit est dans les marchés de la Chine.

Le benjoin est aussi un produit qui abonde à Sumatra. Il découle d'un arbre commun dans le pays des Battas. Cette espèce de gomme ou de résine est blanche, molle, odorante : pure à la première incision, elle se détériore peu à peu et finit par ne distiller qu'une qualité commune. Celle là s'exporte pour l'Arabie, qui en fait une consommation prodigieuse; la belle sorte vient en Europe, où elle sert à divers emplois.

Sumatra compte beaucoup d'espèces d'animaux qui lui sont communes avec l'Asie méridionale. Ses chevaux sont petits, mais bien faits, hardis et vigoureux. Ses forêts nourrissent l'éléphant, le rhinocéros unicorne, plus petit que ses congénères d'Afrique, avec la peau toute pavée d'écussons et hérissée de poils raides et courts; l'hippopotame, le tigre royal, l'ours noir qui dévore le cœur des cocotiers, la loutre, le porc-épic, des daims, des antilopes noires à crinière grise, des sangliers, des civettes et plusieurs espèces de singes, parmi lesquels on remarque le singe à menton barbu, qui semble être particulier à cette île.

Dans ces forêts se trouvent encore quelques-uns de ces orangs-outangs (*Pythecus Satyrus*) qui semblent être plutôt l'analogue du pongo de Wurmb que du chimpanzée africain. Dans des temps plus reculés, cette singulière espèce paraît avoir abondé à Sumatra; aujourd'hui elle y est devenue très-rare. L'un des plus beaux individus de ce genre qu'on y ait vus est celui dont parle le docteur Abel Clark dans le quinzième volume des *Recherches asiatiques de* 1826. « L'équipage d'un canot sous le commandement de MM. Craggyman père et fils, officiers du brick *Mary-Ann-Sophia*, dit la relation anglaise, venait de mettre pied à terre à Ramboun près de Touraman dans le N. O. de Sumatra, quand, au milieu d'une plantation d'arbres clair-semés, il aperçut un orang-outang d'une taille gigan-

tesque. A l'aspect des nouveaux débarqués, l'animal descendit de l'arbre sur lequel il était perché; mais, quand il vit qu'on voulait l'attaquer, il grimpa aussitôt sur un autre tronc. Là, sa vigueur se révéla tout entière; il sautait d'une branche à une autre, avec la même agilité que les plus petites espèces de singes. Vaine eût été la chasse dans un bois touffu et serré, car dans sa course aérienne l'orang-outang allait aussi vite qu'un cheval au galop. Sa mobilité, sa souplesse, étaient si grandes, qu'on ne put d'abord parvenir à l'ajuster. Ce ne fut qu'en procédant avec une espèce de tactique et après avoir abattu plusieurs arbres, qu'on parvint à l'isoler, et alors il fut frappé successivement de plusieurs balles, dont une, sans doute, lésa les poumons, car il vomit à l'instant presque tout son sang. On le croyait expirant, mais à la grande surprise des chasseurs on le vit bondir de nouveau et courir vers d'autres arbres; on s'élança encore vers lui, on parvint à le cerner : alors, loin de céder au nombre, il se redressa, et prit l'attitude d'un homme déterminé à se défendre jusqu'à son dernier soupir. Comme l'équipage le harcelait à coups de piques, il en saisit une qu'il rompit en deux comme il eût fait d'une baguette. Après cet effort, se sentant épuisé, l'animal prit l'expression d'une douleur suppliante : il montra ses blessures d'une manière si touchante, que les Anglais qui avaient poursuivi cette chasse avec le plus d'ardeur se sentirent émus. Lorsqu'il fut mort, ce fut un objet d'étonnement pour les naturels eux-mêmes qui n'avaient jamais vu d'espèce pareille. Étendu sur le sol, l'orang semblait avoir six pieds de hauteur; il eût dépassé de toute la tête l'homme le plus grand de l'équipage. Le corps était bien proportionné; la taille large et carrée; les yeux grands, quoique petits comparés aux nôtres : le nez paraissait plus saillant que chez aucune espèce de singe; la bouche était très-fendue. Une barbe frisée, couleur noisette et de trois pouces de long, ornait les lèvres et les joues : les bras étaient bien plus longs que les membres postérieurs. La beauté des dents, dont pas une ne manquait, indiquait que l'animal n'était pas vieux; le poil qui recouvrait tout le corps était poli, doux et luisant. Ce qui surprenait le plus les assistants était la ténacité de la vie, qui avait résisté à tant de coups. La force musculaire devait avoir été bien grande, car l'irritabilité de la fibre se manifestait encore lorsque le cadavre eut été transporté à bord pour y être disséqué. Dans cette opération, faite longtemps après la mort, l'action du couteau détermina un mouvement effroyable de contraction. Cet animal, dépaysé sans doute, devait avoir voyagé durant un certain temps avant d'arriver au lieu où on le surprit, car il avait de la boue jusqu'aux genoux. Sans doute il était sorti par hasard d'impénétrables forêts qui commençaient à quelques lieues de là, et dans lesquelles nul habitant n'aurait osé s'aventurer. Les naturels accourus à cette chasse attribuèrent alors à cet animal les cris singuliers qu'ils entendaient depuis quelques jours, et qui n'appartenaient à aucun des animaux sauvages de la contrée.

Le catalogue des oiseaux qui habitent les forêts de Sumatra serait long à dresser. Les variétés les plus éclatantes et les plus belles s'y produisent. Le faisan y est de la plus rare beauté, plus gros que le faisan ordinaire, d'un plumage plus

saillant et plus riche. Les poules d'Inde y abondent ; elles atteignent dans le midi de l'île une hauteur extraordinaire. Les autres espèces d'oiseaux sont celles du continent indien.

Les reptiles fourmillent à Sumatra, depuis le grand alligator des rivières qui dévore les hommes, jusqu'aux lézards qui infestent les maisons et courent sur le plafond des appartements. Le caméléon et le lézard volant se montrent dans les broussailles. Nulle part les insectes ne sont plus nombreux et plus importuns que dans cette île. On y trouve des fourmis de toutes les sortes, et surtout cette fourmi blanche ou termite qui dévaste tout, maisons, bois, meubles, vivres, véritable fléau de ces contrées orientales, fléau contre lequel l'huile de pétrole paraît seule avoir une vertu de préservation.

La population de Sumatra est un amalgame de peuples divers et de races distinctes, qu'il serait difficile de ramener à des classements généraux. Quelques géographes ont imaginé la division vague d'idolâtres et de mahométans ; d'autres ont songé à une nomenclature, où les aborigènes seraient distingués des naturels moins anciennement établis dans la contrée. Le savant Marsden, dont les travaux font encore autorité, a subordonné le classement des races aux délimitations géographiques. Ainsi, il a reconnu les Malais dans le royaume de Menang-Kabou, les Achinais, les Battas, les Rejangs, les Lampoungs, dans les provinces qui portent ces noms. Toutefois, il a semblé à ce judicieux observateur que le peuple autochthone de l'île était plutôt le peuple rejang que tout autre. Sa position centrale qui le défendait mieux contre les innovations étrangères, sa langue, son alphabet distincts, semblent autoriser et justifier cette hypothèse.

Les Rejangs sont d'une taille au-dessus de la moyenne, avec des membres petits, mais bien proportionnés. Les femmes ont l'habitude de pétrir la tête de leur nouveau-né, comme cela se pratique dans quelques îles de l'Océanie : elles aplatissent leur nez, compriment leur crâne, et tirent leurs oreilles de façon à ce qu'elles se tiennent droites hors de la tête. Les yeux des Rejangs sont noirs et vifs, quelquefois obliques comme ceux des Chinois ; leurs cheveux sont épais, noirs, et si longs chez les femmes qu'ils pendent souvent jusqu'à terre. Les hommes se brûlent le poil avec du chunan, espèce de chaux vive.

Du reste, au premier aspect, on voit que ce n'est plus là le type du continent indien. La coupe régulière du visage, l'ovale de ses contours, l'harmonieuse disposition des traits, tout a disparu pour faire place aux pommettes saillantes, aux joues creuses, à l'œil petit et faux, au nez épaté, aux lèvres larges et disgracieuses. C'est le type malais, tempéré dans l'intérieur, soit par d'anciens croisements, soit par cette vie de montagnes qui conserve toujours mieux les formes et la couleur de la peau. Les Malais et en général tous les naturels de l'île participent de ce caractère physionomique qui leur est commun avec les Rejangs, à peu de nuances près.

Rien n'est uniforme à Sumatra, ni coutumes, ni lois, parmi les cinq peuples distincts qui l'habitent. Les Rejangs, type le plus large de cette population, sont

d'un naturel paisible et endurant, de vertus passives et inertes, moins fourbes, moins cruels que les Malais, réservés, graves, intelligents, peu susceptibles de haïr, mais implacables quand ils haïssent. Sobres, ils vivent de végétaux, et ils ne tuent une chèvre que pour faire honneur à un étranger. L'hospitalité est chez eux la seule qualité active : elle va jusqu'à la dernière limite de leurs moyens. En revanche, ils sont chicaneurs, indolents, adonnés au jeu, fripons quelquefois, soupçonneux et serviles. Leurs femmes sont bonnes, modestes et chastes.

Le mariage est de trois sortes à Sumatra, par *joujour*, par *ambel-ana*, et par *semoundo*. Le joujour est un prix d'achat donné en retour de l'épousée, au moyen de quoi elle devient la propriété du mari. Quelquefois le joujour stipulé se compense dans les familles où l'on a tout à la fois des filles et des garçons à établir ; en cas de divorce ou de répudiation, l'époux peut réclamer le joujour moins 25 piastres. Le mariage par ambel-ana détermine une position inverse : c'est le jeune homme qui, moyennant une faible indemnité, devient le commensal et l'hôte du beau-père. Sa femme alors est le chef du ménage ; elle répond de ses dettes, paie ses amendes quand il en encourt : sous ce régime le mari vit dans un état neutre entre celui de fils et celui de débiteur. Ce qu'il cultive n'est point à lui ; ce qu'il gagne est versé dans la caisse commune. Le mariage de la troisième espèce, le semoundo, est emprunté à la coutume malaise : c'est le terme moyen entre le joujour et l'ambel-ana ; c'est l'alliance libre, établie sur le pied de réciprocité, et presque identique avec notre régime de communauté de biens.

La cérémonie du mariage est fort simple : le chef du village joint les mains des époux et les déclare mari et femme ; alors on donne une fête ou *bimbang* ; nom qui s'applique à toutes les fêtes indigènes. On y consacre un jour entier, dont la matinée est employée en repas ou en combats de coqs, et la soirée à des danses. La soirée et une portion de la nuit se passent ainsi. Quand l'heure est venue de laisser les époux ensemble, on les conduit vers leur case, puis on les fait placer sur des coussins élevés, vêtus de leurs costumes d'apparat et chargés des bijoux de toute la famille. Même après cette cérémonie, la coutume du pays veut que la femme se défende encore contre la possession légitime : elle lutte donc tant qu'elle a de force, et cette lutte, dont le dénouement est prévu, va parfois se prolongeant pendant plusieurs jours. Quoique la polygamie soit tolérée à Sumatra, il est rare que les naturels aient plus d'une femme : les chefs seuls, et encore les plus riches parmi eux, usent de cette liberté pour contracter plusieurs alliances par joujour.

Comme tous les peuples d'origine malaise, les naturels de Sumatra, et surtout les peuplades littorales, aiment passionnément l'opium. Le pavot qui produit ce narcotique ne croissant pas dans l'île, on en tire du Bengale deux cents caisses environ par année. L'opium s'importe en gâteaux de cinq à six livres, enveloppés de feuilles sèches. Les naturels l'emploient de deux manières : ils le prennent en substance ou ils le fument. Le premier de ces deux emplois est celui que préfèrent les Turcs et la plupart des Orientaux ; les Malais, au contraire, sont avides du

second : ils s'enivrent de fumée d'opium, au point d'en devenir frénétiques et fous. Surexcités par ces vapeurs puissantes, ils se précipitent hors de leurs maisons, éperdus, l'œil hagard, la main levée pour le meurtre, et le consommant presque toujours quand on ne les prévient pas. L'usage du bétel, moins coûteux et plus accessible au peuple, est du reste plus général parmi les naturels. Le tabac, roulé dans des feuilles de palmier, compte aussi beaucoup de consommateurs.

La plus grande durée de la vie à Sumatra excède rarement 60 ans. Quand un enfant naît, on lui donne un nom, mais il n'a les honneurs du surnom que beaucoup plus tard. Dans quelques pays rejangs, la coutume, évidemment empruntée aux Arabes, affecte aux pères le nom de leur nouveau-né. Ainsi l'on dit, par exemple, Pongon-Pah-Lindoo (Pongon, père de Lindoo), comme on dit en arabe, Mohammed-Abou-Beker (Mahomet, père de Beker). Du reste, jamais un Sumatrien n'articule son propre nom ; l'usage le veut ainsi. Il n'apostrophe jamais à la première personne, mais à la troisième.

Les funérailles se font au moyen d'une grande planche commune à tout un village et sur laquelle on étend le cadavre frotté avec de la glu, pour qu'il se conserve plus longtemps ; on le porte ainsi au cimetière où le reçoit une fosse profonde à peine de deux pieds. Des femmes suivent le convoi, criant et glapissant, et le bruit ne cesse que lorsque la terre a recouvert la dépouille du mort. On jalonne alors le tour de la fosse de petites banderoles, et l'on y plante un arbrisseau symbole de deuil. Les mânes de leurs ancêtres sont sacrés aux naturels ; c'est par eux qu'ils jurent ; c'est à eux qu'ils s'adressent aux époques calamiteuses, dans une guerre, dans une famine, dans une épidémie. Leur croyance à la métempsycose est étrange en ce sens qu'ils pensent que les âmes humaines vont se loger dans les corps des tigres. De là vient leur respect pour ces animaux, qu'ils ne combattent guère qu'à leur corps défendant. Le culte des tigres est à Sumatra le culte de la peur ; les alligators qui dévorent les baigneurs sont adorés pour la même cause.

Ces mœurs, ces lois et ces coutumes, qui sont plus particulières aux Rejangs, se reproduisent, à quelques variantes près, dans le pays des Lampoungs qui confine au leur. Les Lampoungs habitent l'extrémité méridionale de l'île depuis Palembang jusqu'à la frontière de Passoumah. Les mœurs des Lampoungs sont plus relâchées que celles des Rejangs ; ils sont enclins au vol et au mensonge, et ne pratiquent l'hospitalité que par esprit d'ostentation. Les femmes des Lampoungs sont les plus belles et les mieux faites de toute l'île.

Au centre de Sumatra s'étend le royaume de Menang-Kabou, long de cent milles à peu près, et peuplé de Malais. Ce pays, qu'une lutte récente a mis aux mains des Hollandais, prime encore tous les autres par sa puissance et par son industrie. C'est là que sont les mines d'or, les manufactures d'armes et de crids. Ces crids si usités parmi les Malais méritent d'être dépeints : la lame a 14 pouces de long ; veinée, damassée, d'une trempe admirable, elle n'est ni droite, ni également courbe, mais accidentée dans ses inflexions : cette forme rend les coups

plus meurtriers. Le manche est ordinairement d'ivoire orné d'or, ou d'une espèce de crisocalque appelé *saasso*, avec une figure au sommet, qui ressemble à l'Isis égyptienne. Le fourreau est fait aussi d'une belle espèce de bois creusé, garni à l'extrémité inférieure d'un bout de rotang fendu, teint en rouge. La coutume d'empoisonner les armes, en vigueur dans la Malaisie, n'est pas fréquente aujourd'hui à Sumatra; mais il est probable qu'elle y a jadis eu de nombreux partisans.

Les États malais sont régis par un rajah, qui prend le titre de sultan. Ses délégués sont des seigneurs ou *dattous* qui administrent en son nom. Partout où l'on rencontre de ces dattous, on peut se dire hardiment en pays malais. Longtemps ce peuple fut regardé comme originaire de l'étroite péninsule de Malacca qui a gardé son nom. Aujourd'hui l'on sait pertinemment qu'il ne s'y est installé qu'à une époque assez récente. D'ailleurs, à voir seulement l'espace qu'occupe cette race d'hommes, il est impossible d'admettre qu'elle ait eu ce point de départ. On la retrouve dans tout l'archipel que nous nommons la Malaisie, sans tenir même compte des similitudes de types et des ressemblances de mœurs qu'elle trouve au delà de cette limite. Maintenant de quel point central a-t-elle rayonné dans ces directions diverses? Où est le berceau de ce peuple malais, si original et si caractérisé? A ces questions, on ne peut répondre que par des hypothèses.

Quoi qu'il en soit, ces Malais, dont l'espèce domine tous ces parages, sont une repoussante nature d'hommes, aux membres ramassés et musculeux, mais petits et souvent mal conformés. Une peau rouge et cuivrée, des cheveux raides sur un front déprimé, des pommettes saillantes, des yeux enfoncés et jaunes qui ont le regard du tigre; un nez aplati, une large bouche aux lèvres épatées, d'où le jus du bétel s'échappe comme des caillots de sang; tel est leur ensemble, bien fait pour inspirer un dégoût mêlé d'effroi. A cela, si l'on ajoute le caractère le plus faux, le plus déhonté; des mœurs de bandits et de pirate, des habitudes sales et crapuleuses, un mépris de toute loi et de toute foi, on aura la mesure de ce que sont les indigènes de ce vaste archipel malais. Outre le royaume de Menang-Kabou, ils habitent presque tout le littoral de Sumatra.

Vers le nord et sur les limites du royaume d'Achem se trouve la nation des Battas, la plus curieuse de toute l'île, la plus bizarre par ses traditions et par ses mœurs. Eux et les Rejangs sont, sans doute, les deux vraies nuances d'aborigènes. Moins grands que les Malais, les Battas ont le teint plus beau : ils sont actifs, courageux, passionnés pour les chevaux et pour les jeux de hasard. Cette contrée intérieure où nul Européen ne pénétra avant Miller en 1772, et que M. Anderson a observée et décrite en 1823, offre le contraste d'une civilisation fort avancée et de coutumes atroces. Presque tous les Battas savent lire et écrire; ils ont une langue, un alphabet à eux, une religion plus arrêtée qu'aucune des religions locales : on les dit hospitaliers, et pourtant, par une étrange anomalie, ils sont anthropophages. Cette anthropophagie, aujourd'hui bien prouvée, est moins un vice de nature chez les Battas qu'un respect pour les coutumes de leurs

ancêtres. C'est dans un code de lois de la plus haute antiquité qu'ils relèvent les cas où l'on peut manger de la chair humaine. Ce code condamne à être dévorés vivants : 1° ceux qui se rendent coupables d'adultère ; 2° ceux qui commettent un vol au milieu de la nuit ; 3° les prisonniers faits dans les guerres importantes ; 4° ceux qui, étant de la même tribu, se marient ensemble, unions sévèrement défendues, parce que les contractants sont censés descendre des mêmes père et mère ; 5° ceux qui attaquent traîtreusement un village, ou une maison, ou une personne.

Quiconque a commis un de ces crimes comparaît devant le tribunal compétent. Les témoins une fois entendus, la sentence est prononcée ; après quoi les juges boivent un verre de liqueur, cérémonie qui équivaut à signer l'arrêt. On laisse ensuite deux ou trois jours s'écouler pour que le peuple ait le temps de s'assembler ; et, dans le cas d'adultère, la sentence n'est exécutoire que lorsque tous les parents de la femme sont en mesure de prendre part au festin. Enfin, au jour fixé, on amène le prisonnier, on l'attache à un arbre, ou à un poteau, les mains en croix. Le mari s'approche et choisit le morceau qui lui convient le mieux, en général les oreilles ; ensuite les autres convives viennent les uns après les autres se servir, suivant leur rang et selon leur goût. Ce repas fait, le mari coupe la tête du condamné, l'emporte chez lui comme un trophée, la place sur le devant de sa case, et dépose avec soin dans un bocal la cervelle qui a, suivant les naturels, des vertus magiques. On ne touche point aux intestins, mais on se dispute, comme morceaux friands, le cœur, la paume des mains et la plante des pieds. La chair du criminel est mangée, tantôt crue, tantôt grillée, mais toujours sur place. Il y a là des citrons, du sel et du poivre pour l'assaisonner, quelquefois du riz, mais jamais de liqueur, ni de vin de palmier ; seulement plusieurs convives apportent des bambous creux, au moyen desquels ils aspirent le sang du supplicié. Les hommes seuls assistent à cette scène de cannibales, la chair humaine étant défendue aux femmes.

Les Battas préfèrent, dit-on, la chair humaine à toute autre chair ; mais, malgré ce goût, il est sans exemple, d'après sir Stamford Raffles, qu'ils cherchent à se satisfaire hors des cas où la loi le permet. Il y a plus : c'est que, dans ces occasions mêmes, ils ne procèdent ni par passion, ni par esprit de vengeance, mais avec une gravité, un calme, un sang-froid incroyables. Cette assertion toutefois est contredite par le récit plus moderne de M. Anderson, qui affirme que le rajah de Tanah-Jawa, l'un des plus puissants chefs de cette contrée, ne pouvait plus supporter d'autre nourriture que la chair humaine. Quand elle lui manquait, il expédiait dans la campagne une bande d'esclaves, qui tuaient un homme au hasard et lui rapportaient son cadavre. Du reste, le calme habituel des Battas fait place à de frénétiques fureurs quand il s'agit de manger des prisonniers de guerre. Ils vont même parfois jusqu'à déterrer un corps. Jadis la coutume voulait qu'on mangeât les vieillards quand ils devenaient trop vieux pour travailler. Ces victimes, résignées à leur sort, choisissaient une branche horizontale et s'y suspendaient

tranquillement par les mains, tandis que leurs familles et leurs voisins dansaient autour d'eux en chantant : « Quand le fruit sera mûr, il tombera! » Ces immolations avaient lieu ordinairement dans la saison des citrons, et à l'époque où le poivre et le sel abondaient aussi. Dès que les victimes se laissaient choir, les assistants se jetaient sur elles et les dévoraient. Cette coutume est tombée en désuétude : c'est un pas vers l'abolition graduelle de l'anthropophagie, quoique aujourd'hui encore, et en temps de paix, cent malheureux soient mangés annuellement par les Battas.

Au-dessus du pays des Battas et dans tout le rayon N. O. de Sumatra, s'étend le royaume d'Achem, le seul de la contrée qui ait joué un rôle historique de quelque importance. Les annales de ce pays ont une foule de points de contact avec les victoires portugaises dans l'Inde. Dès 1511, Albuquerque mettait le pied sur la côte de Sumatra où parurent ensuite et tour à tour Perez d'Andrade et Diégo Pacheco : ce dernier y périt en cherchant d'imaginaires îles d'or. Depuis cette époque une lutte commença entre les rois d'Achem et la puissance portugaise qui venait de fonder sa métropole de Malacca.

La population du pays d'Achem a un caractère bien distinct de celui des populations qui ont été décrites; elle se compose d'hommes plus grands, plus beaux, plus vigoureux et d'un teint plus brun : on suppose que c'est un mélange de Battas, de Malais et de Maures indiens. Ces naturels professent tous le mahométisme; plus industrieux, plus intelligents que leurs voisins, ils se sont créé des ressources qui n'existent pas dans les autres parties de l'île. Le sol d'Achem est fertile; ses produits sont ceux des cantons les plus favorisés. Le gouvernement est héréditaire; le sultan, maître presque absolu, se fait garder par un corps de cent cipayes qu'il tire de la côte de Coromandel.

La justice s'exerce à Achem d'une façon très-rigoureuse. Les plus petits vols sont punis comme des crimes : tantôt on suspend le coupable à un arbre avec un canon ou un poids très-lourd à ses pieds; tantôt on lui coupe un doigt, une main et une jambe, suivant la gravité du cas. Une foule de malheureux ainsi mutilés circulent dans les rues d'Achem ou servent à bord des navires malais. Les voleurs de grand chemin sont brûlés, puis exposés sur un pieu. L'adultère est puni à Achem presque aussi sévèrement que chez les Battas. On livre le coupable aux parents de l'offensé, qui forment un cercle serré autour de lui. Alors on lui donne une arme, avec laquelle il doit chercher à s'ouvrir un passage au travers de ses exécuteurs; s'il y parvient, il est désormais à l'abri de toute poursuite; mais d'ordinaire il est mis en pièces au même moment. On l'enterre alors sans formalités et sans funérailles.

Le territoire de Sumatra, bouleversé par les invasions et par la conquête, a souvent varié dans ses divisions secondaires. Aujourd'hui il faut diviser l'île en deux parts, l'une indépendante, l'autre hollandaise.

La partie indépendante comprend les royaumes d'Achem et de Siak, et le pays des Battas. Le royaume d'Achem, dont le territoire s'accule de plus en plus vers

l'extrémité nord de l'île, a pour capitale Achem, située à sa pointe. Cette ville est presque enveloppée d'une forêt de cocotiers, de bambous, d'ananas, de bananiers, au milieu de laquelle passe une rivière couverte de bateaux. Dans cette forêt sont jetées huit mille maisons, tantôt éparses, tantôt groupées par petits quartiers; le tout tellement voilé par de grands massifs d'arbres, que de la rade on ne soupçonnerait jamais l'existence d'une ville. Les coteaux des environs, disposés en symétrique amphithéâtre, offrent plusieurs milliers de fabriques, huttes en bambous, mosquées, usines, qui se détachent sur un fond de champs cultivés et de plantations régulières. Le sultan habite un palais ceint d'un fossé et d'une muraille armée de quelques gros canons. On estime encore à 30,000 âmes la population d'Achem.

Le royaume de Siak occupe la partie moyenne de la côte orientale de Sumatra, que traverse le fleuve de ce nom. On n'avait sur cette contrée que des notions fort incertaines, et le savant Marsden lui-même, si bon observateur des autres portions de l'île, n'articulait rien de précis. On sait aujourd'hui que tout ce littoral offre de beaux terrains bien arrosés et couverts de riches cultures, des havres, des criques d'une sûreté admirable : on y a trouvé des chefs de districts se disputant leurs petits domaines et tour à tour oppresseurs ou opprimés, des peuples adonnés à la piraterie et lançant au travers du détroit de Malacca près de deux milles pros armés, navires marchands en apparence, mais forbans à l'occasion. Les principales villes de ce royaume sont : Siak située sur ce fleuve et résidence du sultan; Delhi, sur la rivière de ce nom; Campar, port commerçant; Langkat, ville de commerce qui compte deux cents pros; Batou-Bara, non moins apparente pour sa marine et résidence d'un puissant rajah.

Le pays des Battas confine avec le royaume d'Achem, le ci-devant empire de Menang-Kabou et le gouvernement hollandais de Padang : il se trouve mi-partie sur la côte occidentale et dans l'intérieur des terres.

Dans la partie hollandaise de Sumatra il faut comprendre le gouvernement de Padang et le ci-devant empire de Menang-Kabou, le pays des Lampoungs et le royaume de Palambang. Le gouvernement de Padang a pour chef-lieu la ville de ce nom avec une population de 10,000 âmes. Depuis les récentes guerres entre la Hollande et les Malais de Menang-Kabou, cet empire est devenu vassal de cette puissance européenne. Le royaumet de Palembang a subi un sort pareil; il relève aujourd'hui des Hollandais : Palembang sa capitale, qui est construite sur pilotis au bord du Mousi, est le point le plus commerçant de toute l'île; elle a des relations étendues avec toutes les îles malaises, la Chine et le continent indien; sa population est de 25,000 âmes. Quant au pays des Lampoungs, c'est la partie la plus ingrate de Sumatra.

L'île de Banca, si fameuse par ses étains connus dans le commerce sous le nom d'étains Banca, se prolonge à l'est du royaume de Palembang en courant dans la même direction que Sumatra. Le bras de mer qui sépare les deux îles a pris le nom de détroit de Banca : les côtes de cette dernière sont peu habitées, et les

naturels préfèrent bâtir leurs hameaux loin des atterrages et dans les vallées intérieures, où ils sont à l'abri des forbans malais. Près de Banca est l'île de Bellington qui en relève, et dont la richesse consiste en mines de fer. Ses habitants, plus hardis, plus braves que ceux de Banca, se livreraient à la piraterie s'ils n'étaient contenus par une petite garnison hollandaise.

La dernière île à citer autour de Sumatra est Poulo-Nias, que d'anciennes relations avaient injustement dépréciée. C'est la plus grande de celles qui bordent la côte occidentale de Sumatra, et en même temps la plus peuplée et la mieux cultivée; elle a 70 milles du S. E. au N. O. : montueuse, sillonnée de rivières, elle compte plusieurs mouillages excellents; son aspect, du large, est délicieux; tout y signale la fertilité et l'abondance.

Les naturels, qu'on évalue à 200,000 sont de taille moyenne, bien faits, robustes, plus beaux que les Malais; le type et le teint de l'Hindou s'y retrouvent; les femmes surtout sont sans contredit les plus belles de tout cet archipel. Quelques géographes, et dans le nombre Malte-Brun, avaient placé dans cette île une race dont les oreilles étaient démesurées et dont la peau semblait couverte d'écailles. Les observations récentes ont prouvé que c'était là une fable; les affections cutanées, même les plus bénignes, sont fort rares parmi ces naturels.

Les mœurs et les lois de ces insulaires ne diffèrent pas beaucoup de celles des Sumatriens; les coutumes du mariage et les peines pour l'adultère et pour le vol rappellent ce qui se pratique chez les Rejangs. Le mode d'inhumation dans certains districts méridionaux de Nias paraît seul un fait particulier au pays. Au lieu de déposer le corps dans la terre, on l'enferme dans un cercueil de bois qu'on exhausse sur quatre poteaux, et au-dessous on place quelques plantes grimpantes et des arbrisseaux à fleurs, qui bientôt l'enlacent et l'ombragent. Au bout de quelques mois une enveloppe de verdure tapisse le coffre mortuaire.

Le commerce d'esclaves n'a pas dans l'Inde de marché plus actif et mieux fourni que cette petite île de Nias. Malgré les croiseurs anglais et toute la surveillance hollandaise, l'usage de vendre et d'acheter des hommes s'y est propagé et maintenu. Il y a quelques années, la chose en vint au point que des commissaires anglais se transportèrent sur les lieux, pour aviser aux moyens de prévenir ce trafic odieux.

A Nias comme en Afrique, ce trafic ne se consomme qu'au milieu de circonstances révoltantes. Les esclaves sont livrés pieds et poings liés aux marchands, qui les gardent ainsi garrottés pendant toute la traversée. Des exemples d'énergique désespoir de la part des captifs ont été mis en avant pour justifier ces violentes précautions. En effet, on a vu de ces malheureux qui, libres un moment, s'emparaient d'un couteau, d'une hache, d'un bâton, frappaient tout ce qui s'opposait à eux, tuaient, égorgeaient, assommaient, jusqu'à ce que, acculés et cernés dons un coin du navire, ils finissent ce drame en se jetant dans la mer.

CHAPITRE XXIII.

POULO-PENANG. — MALACCA. — SINCAPOUR.

Après avoir fait échelle à Padang, mon capitaine hollandais remit à la voile pour Malacca. Le 28 juin, on vira sur l'ancre dans la nuit, et une jolie brise de terre servit merveilleusement notre appareillage. Le 29, au soleil levant, quand je reparus sur le pont, la côte sumatrienne nous restait à quelques lieues à tribord, et la goëlette naviguait pour doubler l'île par le N. Pendant cinq jours, nous nous tînmes ainsi en vue de terre jusqu'à ce que la pointe d'Achem fût restée au S. O.; après quoi on laissa porter à l'E. plein pour donner dans le détroit de Malacca. Dès que la goëlette eut doublé la grande île et eut senti l'abri de la côte, une mer calme et plane s'étendit devant elle; la brise, passant sur les hautes terres, lui arriva plus molle et plus variable. Bientôt les hauts-fonds du détroit se révélèrent, l'eau changea de couleur, les lits de marée rendirent la mer bruissante; les courants dressèrent le navire presqu'à vue d'œil. Le 4 juillet, on releva Poulo-Bouton, et le 5 parut Poulo-Penang ou île du prince de Galles, qui semble n'être que la pointe avancée du royaume continental de Quedah, tant se trouve étroit le canal qui les sépare. Poulo-Penang (île de l'arek en malais) gît à l'entrée du détroit de Malacca par 5° 25′ de latit. N. et par 98° de long. E. Vue du large, elle s'offre dans la forme d'un carré long, et sous l'aspect d'une de ces terres enchantées, si communes dans l'archipel austral. Sa côte étale des bois de mangliers, tandis que ses sommets intérieurs dressent leurs forêts vierges toutes tapissées de lianes sarmenteuses et de bambous épais. Ces grands massifs de verdure se prolongent jusqu'à la ligne des plus hautes eaux. Au point culminant de l'île et vers le nord saillit un pavillon de signaux qu'entourent des habitations clair-semées. C'est là que les malades du Bengale et des comptoirs anglais des Moluques viennent chercher la santé, ce qui a valu à Poulo-Penang le surnom de Montpellier des Indes. On se ferait difficilement une idée de la salubrité, de la transparence, de la douceur de l'air dans cette partie montagneuse de l'île. C'est à peine si, dans le courant de l'année, le thermomètre y varie de 5° à 6°. Aussi ces hauts plateaux sont-ils pour les Européens un but de pèlerinage et un rendez-vous de plaisirs. Montés sur d'excellents chevaux de Sumatra, les créoles s'y rendent en gravissant des sentiers rocailleux que la hache a frayés au travers d'arbres de haute futaie, serrés comme des pilotis.

La seule ville de Poulo-Penang est George-Town, que les natifs appellent *Tanjong-Peinaique :* George-Town est bâtie au N. E. de l'île ; ses rues, qui se coupent à angles droits, sont larges, aérées et bien entretenues, ses marchés de ravitaillement abondent en denrées de toute espèce. En voie de progrès, la ville s'enrichit chaque jour d'établissements nouveaux. Plusieurs hôpitaux, un asile

pour les orphelins créoles, ont été fondés grâce aux soins de la société missionnaire de Londres. La part des besoins intellectuels a été faite aussi à George-Town : elle possède un grand nombre d'écoles, une bibliothèque et une feuille politique et littéraire. Devenue un point de relâche entre le Bengale et la Chine, George-Town s'est transformée en un vaste entrepôt, où chaque pays voisin a versé ses produits, soit contre du numéraire, soit contre des denrées équivalentes. Comme havre militaire et comme comptoir marchand, Poulo-Penang servit si bien, dès le début, les intérêts de la Compagnie anglaise des Indes, qu'elle chercha à lui donner un pied-à-terre sur le continent. Un traité signé en 1802 avec le roi de Quedah stipula la cession du district maritime qui fait face à l'île de Galles, moyennant une redevance annuelle de 10,000 piastres ou dollars.

Poulo-Penang était déjà loin ; ce n'était plus à l'horizon qu'un bouquet de verdure, au milieu d'une ceinture d'eau. De plusieurs centaines de pros caboteurs qui tout à l'heure nous croisaient dans tous les sens, il restait à peine quelques rares embarcations, cinglant à toutes voiles vers la côte. Une longue suite d'îles, les unes habitées, les autres désertes, marquaient comme autant de jalons le gisement de la presqu'île. La nuit commençait à tomber ; la brise était fraîche et bonne, la mer était unie, le ciel scintillant. La goëlette glissait mollement sur cette eau lumineuse et pailletée, quand tout à coup son élan s'arrêta, puis reprit par saccades. Nous labourions la vase du détroit. Le capitaine fit jeter la sonde ; elle rapporta huit brasses : le haut-fond était franchi, nous en avions effleuré la pointe. C'était en effet l'endroit où les passes du détroit commencent à se resserrer entre deux bancs de sable, dont les profondeurs sont inégales et capricieuses; nous avions talonné, mais l'aire du navire nous avait remis à flot.

Ce fut là notre seule malencontre le lendemain, au jour, nous relevions le mont Parcelar sur la péninsule, et les petites îles d'Aru noyées sur la droite du détroit. Le 11, la goëlette tournait sa proue sur Malacca ; et le soir même nous venions mouiller à droite de la petite île aux Pêcheurs, et en face de la ville. Ainsi vue, Malacca est belle encore sur la limite de sa plaine immense, avec sa ceinture de jardins et son horizon de montagnes agrestes. On conçoit sans peine qu'une pareille situation ait pu attirer des conquérants, et que trois puissances d'Europe s'en soient disputé la jouissance. Mais, quand on débarque sur le môle, on se prend à douter que ce soit là cette cité rivale de Goa, ce comptoir européen qui date d'Albuquerque, cette clef des mers de Chine que les Portugais, les Hollandais et les Anglais se sont disputée tour à tour avec un acharnement si opiniâtre. Un quai en ruines, un fort démantelé, quelques maisons sur le second plan et un clocher sortant d'un bouquet d'arbres; sur le premier plan quelques habitations chinoises bizarrement peintes et alignées sur la plage, voilà quel était le premier aspect de la ville. Le détail ne la relève pas ; une rivière étroite et profonde sert à abriter quelques barques de caboteurs malais, bateaux pontés qui se rapprochent de nos chasse-marées de l'Océan. Cette rivière détermine à son embouchure une espèce de port encaissé et peu profond, praticable seulement pour les

barques indigènes. Quant aux navires européens, ils mouillent en rade à près d'une lieue de terre.

En peu d'heures, nous avions vu tout Malacca ; nous avions parcouru son cimetière chinois bâti en amphithéâtre sur la déclivité d'une colline, imposant et mélancolique avec ses monuments en briques échelonnés au milieu de bouquets d'arbustes; le quartier malais et le petit noyau de maisons européennes, au nombre de douze tout au plus, restées fidèles à la ville en décadence ; nous avions donné un coup d'œil à la maison du résident anglais, où logent les 50 cipayes, seule force du pays ; nous avions foulé les débris de la cité ancienne, ses fortifications au ras du sol, et il ne nous restait plus rien à voir quand la nuit fut venue.

Malacca, jadis si peuplée, en est réduite aujourd'hui à 5,000 habitants : c'est un gros bourg que les Anglais ont tenu à se faire adjuger moins parce qu'il pouvait leur être utile, que parce qu'il était situé de façon à leur nuire. Comme la Hollande possédait, avec Batavia, la clef du détroit de la Sonde, la Compagnie anglaise a voulu garder pour elle celle du détroit de Malacca dans les trois postes de Poulo-Penang, de Malacca et de Sincapour.

Si j'avais eu à Malacca un désappointement de curieux, comme spéculateur et comme marin, mon capitaine Grundmann n'en avait pas éprouvé un moindre. Je le trouvai soucieux sur le môle : « Maudit pas ! disait-il, avec ses banians chinois et ses voleurs malais ! — C'est bien pour la dernière fois que mon ancre fait son trou dans ta rade. — Et il héla sur-le-champ les matelots de service. Quelques heures après, le petit clocher de l'église de Malacca fuyait vers le N. O., et nous donnions dans les passes les plus étranglées du détroit.

Nous naviguions avec sécurité depuis quelque temps et nous nous trouvions au vent des îles Carimon quand nous vîmes débouquer des criques qui l'entourent sept à huit pros malais, naviguant à la voile et à la rame et poussant leur bordée vers la goëlette. Ces pros étaient de longues embarcations pontées, étroites, effilées, pointues aux deux bouts et taillées pour la marche. Aucune tête d'homme ne paraissait à bord ; car de larges nattes formaient une espèce de toiture sur le pont et cachaient un équipage mystérieux. Aussi, à voir ces barques s'approcher avec une agilité merveilleuse, on eût pu croire qu'une puissance surnaturelle les poussait de la sorte sur les eaux. Le capitaine Grundmann n'envisagea cependant point la chose sous un aspect aussi poétique. « Tout le monde sur le pont ! » cria-t-il, et à l'instant les douze matelots de la goëlette se rangèrent près des bastingages. Quelques méchantes piques d'abordage, six fusils rouillés et huit sabres furent tirés de l'arsenal de la chambre ; on poussa hors des sabords quatre canons en bois peint avec lesquels on simula une espèce de manœuvre ; on arrangea enfin une sorte de branle-bas de combat. Les pros n'en poursuivaient pas moins leur route, mornes, silencieux. Le premier d'entre eux était à portée de fusil, et sous son dôme de nattes on pouvait déjà distinguer des visages bruns, des têtes d'une expression farouche, coiffées du turban, du mouchoir roulé, ou du chapeau de paille en forme de cône. Les autres pros s'échelonnaient de

distance en distance, de manière à soutenir au besoin la tête de l'escadrille : La terreur fut au comble quand le pros le plus avancé ne se trouva plus qu'à une demi-encâblure. Alors mon Néerlandais pensa qu'il était temps de se montrer : il se dressa de toute sa taille sur une cage à poules, emboucha le plus vaste porte-voix du bord, et d'une voix tonnante : « Au large! dit-il en mauvais malais; au large, ou je te coule! » Il lui eût été difficile de donner suite à cette menace; et pourtant, toute fanfaronne qu'elle fût, elle produisit son effet. Le pros laissa arriver et passa sur l'arrière de sa goëlette; les six autres imitèrent la manœuvre, et bientôt nous vîmes défiler ces embarcations, dont quelques-unes portaient un ou deux pierriers. A l'ombre de leurs tentes on pouvait distinguer alors des équipages dix fois plus nombreux que le nôtre.

Quand les pros furent hors de portée, le capitaine vint vers moi. « Nous l'avons échappé belle, me dit-il; Dieu me pardonne! j'avais oublié de vous donner mon mousquet de chasse; vous auriez fait le coup de feu comme les autres? — Sans doute, capitaine; mais il me semble que vous vous êtes exagéré le danger. Ces gens-là ont passé bien tranquillement à côté de la goëlette! — Monsieur, vous avez devant vous un vieux routier des mers indiennes. Ces îles que vous voyez là, le grand et le petit Carimon, sont deux nids de pirates : on y compte cent pros armés pour détrousser les vaisseaux marchands. Il y a quelques années de cela, sous l'administration du baron Van der Capellen, gouverneur de Batavia, des canonnières hollandaises balayaient cette écume de la mer : aujourd'hui elle reparaît. Race infernale d'hommes, ajouta-t-il avec un soupir, ils m'ont tué mon fils! — Que dites-vous là, capitaine? — Hélas! ce n'est que trop vrai.

Mon fils était embarqué sur un sloop de commerce et naviguait vers Palembang, quand ici, devant ces rochers maudits, une pirogue de Malais accosta son vaisseau et vendit à l'équipage des fruits et du poisson. Ces vivres étaient empoisonnés, et la pirogue portait des espions chargés d'apprécier les moyens de défense. Une heure après la fatale visite, trente pros armés sortaient des anses du grand Carimon, accostaient le sloop et achevaient à coups de crids tous ses marins dont une partie agonisait déjà, atteinte par le poison. Mon pauvre fils était du nombre. Un brick de guerre qui survint sauva le navire; mais l'équipage n'existait plus. Jugez si c'est à tort que mes entrailles se soulèvent à la vue de ces îles et de leurs habitants. — Capitaine, il me semblait impossible que sur une mer aussi belle, sous un ciel aussi pur, les hommes fussent aussi méchants. D'ailleurs, à quelques lieues de Sincapour, de Malacca, de Poulo-Penang et de Batavia, sous le regard de deux nations puissantes, intéressées à la sûreté du détroit, j'avais peine à croire que la piraterie fût praticable. — Elle ne l'est que trop, et aujourd'hui, je vous le répète, nous l'avons échappé belle. Notre attitude de défi en a seule imposé à ces pillards. Depuis quatre mois, cinq navires anglais ont été escamotés par les indigènes de Carimon, sans qu'on ait pu savoir ce qu'ils sont devenus. Quelques colis de leurs chargements retournés en contrebande à Penang ont seuls révélé vaguement une catastrophe : matelots, passagers, officiers,

cargaison, coque du bâtiment, tout a disparu : la carcasse a été coulée, les marchandises ont été dispersées, les hommes ont péri sans doute après d'horribles tortures. — Ce sont là des détails affreux, capitaine. Eh quoi! pour quelques barateries de peu d'importance, lord Exmouth s'aventura jusqu'à quelques toises du môle d'Alger; et ici, où il suffirait d'une corvette de guerre, en station permanente, la Compagnie anglaise n'a pas ce secours à donner à son pavillon! Elle laisse dévaliser ses nationaux dans un pareil coupe-gorge! — De temps à autre, Monsieur, on cite bien quelques leçons sévères données à ces pirates; mais elles sont rares et insuffisantes. En voici un exemple : en 1802, une frégate anglaise, saisie par le calme dans les passes du détroit, vit arriver sur elle une centaine de pros de toutes les dimensions. On la prenait pour un bâtiment de commerce. Elle devina l'erreur et voulut la faire servir à d'éclatantes représailles. Les sabords furent baissés, les hommes cachés dans les entreponts; on ne laissa sur les gaillards que le personnel approximatif d'un *country-ship* naviguant d'Inde en Inde. Trompés par les apparences, les pros se hasardèrent à portée de pistolet; déjà même plusieurs d'entre eux avaient accosté la frégate, quand celle-ci, à un signal du commandant, démasqua toutes ses batteries et révéla sa force par deux formidables bordées. A cette riposte inattendue, les embarcations voulurent fuir; mais le feu des Anglais les coula presque toutes. Soixante-voiles malaises périrent dans cette échauffourée : le reste, à demi désemparé, parvint à regagner la côte de Sumatra. Depuis ce jour de répression exemplaire, ces forbans ont montré plus de circonspection. »

Pendant que cet entretien durait, la brise s'était faite, et nous laissions derrière nous ces terres dangereuses. Bientôt le détroit du Gouverneur s'ouvrit devant la goëlette avec ses scènes imposantes : nous voguions dans un bassin qui fourmillait d'îles, les unes montagneuses et coupées à pic, les autres mourant en pelouse au bord de l'eau; toutes d'une fertilité et d'un coup d'œil ravissants. De loin, ces îlots, au nombre de cinquante à soixante, se fondaient les uns dans les autres, de manière à former un demi-cercle qui touchait d'un côté aux grandes chaînes de l'île de Bantam, et de l'autre aux sommets boisés de la péninsule. Ainsi de toutes parts à l'horizon se déployait un mur de terres, et l'œil ne pouvait discerner encore l'étroit passage qui existe entre les écueils. Enfin nous donnâmes dans le chenal, et, après avoir doublé les récifs qui bordent l'île de Sincapour, nous laissâmes tomber l'ancre devant cette ville le 12 juillet.

Sincapour a deux rades, l'ancienne et la nouvelle, l'une assez bonne, quoique ouverte, l'autre merveilleusement sûre; nous choisîmes la dernière, située à l'O. de la ville. Quand la goëlette s'y trouva mouillée, nous descendîmes dans la yole, et six rapides avirons nous emportèrent vers l'embouchure de la rivière qui traverse Sincapour et qui en porte le nom. Le premier aspect de ce comptoir ne démentit pas l'idée que je m'en étais faite. A peine avions-nous doublé la *Pointe de la Batterie*, que déjà l'activité de la ville libre se révélait à nous. Nous voyions s'agiter au loin des groupes confus aux vêtements variés et bizarres; puis, quand

l'embarcation eut fait route pendant quelques minutes encore, nous pûmes à loisir détailler le tableau. Devant de hautes et vastes habitations se prolongeait un quai élevé de plusieurs pieds au-dessus de l'eau, et garni de nombreux escaliers qui servaient de débarcadère. Ce quai, nommé le *quai Marchand*, était jonché d'hommes; ceux-ci roulant des tonneaux ou portant des caisses; ceux-là inspectant des marchandises ou assistant à leur pesage. Cette population, active et affairée offrait les contrastes les plus étranges. Dans un premier coup d'œil, il était impossible d'en reconnaître les types et les races; mais on pouvait déjà deviner quel pêle-mêle régnait dans cette Babel commerciale. Plus loin, la rivière s'étant élargie, ce spectacle animé fit place à une ligne de maisons droites et régulières, jusqu'à ce que les rives se fussent de nouveau resserrées. Alors nous nous trouvâmes en face de cette colline où flottait le pavillon britannique et devant un pont de bois. C'est là que nous prîmes terre. Sur le môle et en face de pros amarrés se tenait un groupe de portefaix malais avec leurs larges braies descendant jusqu'aux genoux, leur pagne jeté sur l'épaule ou leur large chemise, leurs chapeaux de paille tressée à forme conique. A côté d'eux figurait un grave Chinois qu'escortait son domestique, digne marchand à la barbe de bouc, aux cheveux pendants et nattés, à l'œil oblique et fin. Sa tête était coiffée d'une calotte; sur des pantalons étroits et sur des manches assez justes flottaient une chemise et un ample gilet; sa chaussure consistait en sandales portant sur une semelle de bois.

Sincapour était pour moi un lieu de prédilection, une espèce de pays modèle, où s'étaient réalisées en dix ans d'existence les merveilles devinées par Adam Smith et ses continuateurs. Je voulus voir ce pays favorisé et le bien voir. Ma première visite fut pour la ville européenne, où je trouvai un logement : elle est située sur la rive gauche de la rivière. J'y aperçus l'hôtel du résident, bâti en briques que la chaux a blanchies, habitation vaste, mais peu élégante malgré sa belle galerie à colonnades. Non loin de là, je passai tour à tour en revue le palais de justice, les prisons, l'hôtel des douanes, le jardin de botanique, l'hospice et une foule de vastes entrepôts. Chaque quartier attira tour à tour mon examen : à l'E. de la rivière, le camp Boughi, et le camp arabe avec ses mosquées, à l'O. le camp chinois avec ses rues dites de Macao et de Canton, avec ses temples et son curieux cimetière; le camp Choulia peuplé d'Hindous; enfin le camp malais jeté plus loin du centre marchand et groupé avec ses maisons plus modestes sur les bords d'une petite rivière navigable. Les naturels qui peuplent ce quartier sont plus doux, plus civilisés qu'aucun des peuples de la même race : comme les Sumatriens, ils portent la veste à manches et le pagne autour du corps : ils ont aussi le crid à la ceinture, et le mouchoir roulé autour de la tête.

Les environs de Sincapour offrent des sites ravissants : autour de la ville ce sont des allées et des promenades où chaque soir, au coucher du soleil, les créoles viennent se croiser dans leurs jolis équipages traînés par de petits chevaux javanais, aux formes gracieuses, aux allures fringantes. Plus loin, et au-

dessus des terrains inondés que couvrent les cases malaises, commence un coteau dont la rampe est douce et ombragée. A son sommet se groupent les plus jolies habitations qu'on puisse voir, *villas* charmantes, où les négociants européens vont respirer un air plus frais et plus salubre que celui du littoral. La vue est admirable du haut de ces monticules. Au travers de massifs de verdure, Sincapour blanchit à leurs pieds avec sa ligne de rues symétriques et sa rivière animée de barques et de navires; plus loin se dessine l'entrée du port avec quelques canons en batterie; plus loin encore la rade avec son hémicycle peuplé de mâts; enfin sur le dernier plan quelques petites îles malaises éparses, qui vont s'absorber dans les grands et hauts reliefs de Sumatra. Les maisons de plaisance qui garnissent ces sommets sont presque toutes à un seul étage : élevées sur des pieux, elles se trouvent à l'abri des reptiles et des insectes si communs dans ces climats à la fois chauds et pluvieux. Leur ameublement intérieur est commode, riche, élégant. Des jardins et des bouquets d'arbres entourent le corps de logis : de jeunes plants de cannelliers et de girofliers tapissent le versant intérieur des collines.

La fondation de Sincapour est un fait contemporain qui peut être raconté en quelques mots. Après le traité qui rendit à la Hollande presque toutes ses possessions de l'archipel malais, le dernier gouverneur anglais de Batavia, sir Stamford Raffles, trouva qu'il était utile et politique d'assurer à la Grande-Bretagne un poste avancé dans les mers de Chine. Il visita donc tour à tour les points les plus favorables, songea à Riou, aux îles Carimon, à la presqu'île de Johore, et finit par fixer ses vues sur Sincapour. Autorisé par le gouverneur général du Bengale, le marquis de Hastings, il en prit possession avec le colonel Farquhar, le 6 février 1819. Par une coïncidence bizarre, la cession de Sincapour avait aussi été faite un siècle auparavant par le roi de Johore au capitaine anglais Hamilton, dont le récit avait prodigieusement exagéré la fécondité de l'île. Les colonisateurs modernes ignoraient toutefois ce droit préexistant, quand ils se firent céder par les possesseurs indigènes la portion du littoral où ils fondèrent leur factorerie. On ne chercha pas alors à dresser des stipulations formelles et définitives : ce ne fut qu'à la suite des progrès de l'établissement et vers 1824, qu'un accord fut signé entre les fils dépossédés du sultan Mahomet, mort en 1810 roi de Johore, et le résident anglais de Sincapour. La propriété et la souveraineté de l'île furent cédées au gouvernement britannique moyennant la somme de 60,000 piastres et une annuité de 24,000 piastres à chacun d'eux.

L'île de Sincapour que ce traité a placée sous le patronage anglais a, dans sa forme elliptique, 37 milles dans sa plus grande longueur, et 15 milles dans sa largeur. Elle n'est séparée de la presqu'île de Malacca que par un canal étroit; son front méridional regarde une chaîne d'îles désertes pour la plupart ou peuplées de races sauvages. L'aspect général de Sincapour présente une surface inégale et onduleuse; le terrain qui avoisine le comptoir est sablonneux quoique fertile. Ses forêts abondent en bois de construction; elles recèlent presque tous les

quadrupèdes, hôtes de la péninsule; des singes de plusieurs espèces, le chat sauvage, la loutre, l'écureuil, le porc-épic, le daim, et le *moschus pygmeus*, espèce de lièvre sans oreilles, commun dans les contrées tropicales. Les bêtes féroces, comme le tigre, le léopard, etc., paraissent inconnues à Sincapour. Quant aux oiseaux, ils s'y rencontrent nombreux et variés; les plus communs sont les grimpeurs et les palmipèdes. Les reptiles infestent l'île; M. Crawfurd y reconnut, pendant son séjour, plus de quarante espèces de serpents.

Grâce à sa température égale et variant à peine du 20° au 27° centigrade, Sincapour partage, avec Poulo-Penang, la réputation d'un site salubre et favorable aux malades. Les Anglais que les fièvres et la dyssenterie chassent du Bengale ou de la côte de Coromandel viennent chercher dans l'île de Stamford la guérison et la santé. Les produits du sol aident autant que le climat à des cures inespérées. On conçoit que Sincapour, née à peine, ne peut avoir encore d'industrie manufacturière, qui est toujours le résultat d'une civilisation lente et laborieuse. Quelques chantiers de construction, et des fabriques de sagou perlé, voilà à quoi se réduisait en 1830 la liste des établissements industriels. Mais son commerce d'échanges, ses transactions d'entrepôt, ont déjà dépassé la plus haute somme des espérances préconçues. Grâce à de larges franchises obtenues cette fois de la Compagnie privilégiée des Indes, les navires européens, les pros malais, les barques de Siam, les jonques de la Chine, de la Cochinchine et du Japon, les bateaux du Boughis et de l'archipel des Philippines, semblent se donner rendez-vous aujourd'hui sur cette rade de Sincapour, espèce de terrain neutre pour tous les peuples commerçants. Ce mouvement commercial, imperceptible au début, a grandi d'une façon si merveilleuse et si rapide, qu'on l'évalue aujourd'hui à plus de 150 millions de francs par année. La progression a été la même pour la population, composée de Chinois, de Malais, de Boughis, d'Hindous, d'Européens, de Javanais et de Siamois. Parmi ces peuples d'origine différente, il en est deux qui dominent à Sincapour par le nombre : ce sont les Chinois et les Malais, formant ensemble les cinq sixièmes de la population. Les Chinois de Sincapour se subdivisent en cinq classes toutes marchandes, mais distinctes par leurs mœurs, leurs habitudes et leur langage. Les Malais de Sincapour ne viennent qu'après les Chinois pour l'activité et l'intelligence. La partie marchande de la ville forme une petite presqu'île qui finit en langue dans le golfe : concentrée sur ce point, les marchés, les entrepôts, les magasins lui donnent l'air d'une foire perpétuelle.

Quoique la puissance anglaise soit respectée à Sincapour autant que dans les localités les mieux gardées de l'Inde, la force armée aux ordres du résident s'élève à peine à cent cinquante cipayes, dont l'entretien coûte quelques milliers de piastres par an. Quelques droits de détail sur la vente de l'opium, une taxe sur la fabrication à domicile des liqueurs fermentées; une autre taxe sur les jeux; enfin quelques droits de licence, toutes charges légères et presque inaperçues, suffisaient pour couvrir les dépenses coloniales. A l'aide de pareils moyens Sin-

capour, en quelques années d'existence, a renouvelé, dans notre monde commercial, ces miracles de prospérité que l'histoire attribue à Tyr, le plus opulent entrepôt de l'antiquité.

CHAPITRE XXIV.

ROYAUME DE SIAM. — BANCKOCK.

A Sincapour commençait pour mon itinéraire le chapitre des éventualités. Devant moi, dans toutes les directions, à chaque aire du compas, s'offraient des pays que je voulais et que je devais voir. Archipel ou continent, Malaisie ou Asie, Java, Bornéo, les Philippines, la Chine, le Tonquin, la Cochinchine, Siam, c'était à choisir au milieu de tant de terres promises. Je n'osais me décider; j'hésitais quand le hasard prit l'initiative; il me servit mieux que ma volonté. Un jour que j'allais rendre visite au résident anglais, je trouvai dans son salon un étranger, homme dans la vigueur de l'âge, mais portant sur sa figure un reflet indicible de rêveuse misanthropie. Des cheveux blonds, déjà clair-semés, venaient couvrir des tempes légèrement creuses; ses traits avaient de la noblesse et de la régularité; son teint hâlé par les voyages avait eu autrefois la pureté et la blancheur des plus beaux teints du Nord.

Dès que je vis cet homme, je me sentis entraîné vers lui. On nous présenta l'un à l'autre, et l'entretien s'engagea. Il fut contraint d'abord, cérémonieux; mais peu à peu l'abandon prit le pas sur la défiance. Avec mes allures ouvertes j'eus bientôt vaincu la réserve systématique de l'étranger. On eût dit que, placé depuis longtemps à un point de vue pessimiste, il lui semblait neuf de trouver un voyageur qui procédait par la visée contraire, découvrant quelques charmes dans tout ce qu'il voyait, cherchant du bien même dans le mal. Soit que ce contraste le piquât, soit que ma bonne foi l'eût gagné, après deux heures d'entretien il me tendit la main : « Monsieur, voulez-vous permettre au baron Norberg de se dire de vos amis? » Il me raconta ensuite comment, riche seigneur de la cour de Suède, il était arrivé à quarante ans, après bien des chagrins soufferts, au dernier degré du blasement et du dégoût. La pensée des voyages lui était alors venue comme épreuve et comme remède. Depuis quatre années, il courait le monde; il était arrivé de la Suède au Bengale, par terre, traversant la Russie et la Perse, cent fois exposé à périr, sauvé cent fois par son étoile. « Du Bengale à Sincapour, ajouta-t-il, j'ai fait le métier de caboteur, en battant toute la côte péninsulaire; il faut que j'en fasse autant pour la mer de Chine. Cette fois encore mon étoile m'a servi; un Chinois avait ici, prête à partir, sa belle et bonne jonque, lourd morceau de bois qui porte six mille pikouls : j'ai fait affaire avec lui; nous mettons à la voile demain pour le golfe de Siam; nous verrons Banckock, Poulo-Condor, le Kambodje, la Cochinchine, les Philippines, avant d'aller mouiller à Macao et à Can-

ton. » Je mourais d'envie de m'offrir pour son compagnon de route. « Monsieur, lui dis-je, y a-t-il place encore pour un passager sur votre jonque chinoise? — Toute la chambre est à moi.... et à vous par conséquent, » répondit-il. Je l'aurais embrassé de toute mon âme.

Le lendemain 18 juillet 1830, nous nous embarquions, le baron et moi, dans une chaloupe qui devait nous conduire en rade. Bientôt, au milieu d'une foule de navires européens de toutes les formes, se montra à nous, dans sa majesté, notre massive jonque, avec ses bordages en relief et sa mâture déprimée et chétive. C'était pourtant un bâtiment à trois mâts; mais celui de l'arrière, perché sur la dunette, ne servait que comme bâton de pavillon, et celui de l'avant ne portait qu'une misaine étriquée; le mât du milieu seul avait une grande voile assez respectable, et un morceau de toile au-dessus qui jouait le hunier. Toutes ces voiles soit en cotonnade, soit en fibres de cocotier, étaient traversées par des morceaux de bambou léger qui les unissaient. Le pont de la jonque était libre et ras, si ce n'est vers le couronnement où se groupaient les logements des officiers et des passagers. Ces logements formaient un pâté confus et pyramidal de petites cahutes entassées les unes sur les autres sans grâce et sans symétrie. La plus haute n'allait pas à moins de dix-huit pieds au-dessus du pont. C'était la place d'honneur, et nous devions l'occuper.

Le baron voyageait en nabab. Des malles pleines de livres et d'instruments de mathématiques; des provisions à ne savoir où les loger; un domestique nombreux, un interprète qui savait l'indou, le malais, le chinois et tous les jargons qui en dérivent; des vins de France, du tabac de Turquie, des pipes, de l'essence de rose, et même un peu d'opium pour ses douleurs européennes; voilà avec quel attirail il se présenta le long du bord. Moi, j'étais moins chargé de bagages: deux valises et mon portefeuille; c'était assez pour mon tour du monde.

Le grave Tsin-fong, commandant de la jonque, crut de son devoir de nous faire les honneurs de son bord. Il nous reçut à la porte de la chambre, et ne se retira que lorsqu'il nous y eut installés lui-même. Dans un espace de dix pieds carrés sur six pieds de hauteur, deux hamacs à cadres furent suspendus au plancher; c'étaient nos lits se balançant si près l'un de l'autre, que couchés nous pouvions nous toucher la main. Nos effets, nos vivres prirent place dans les aménagements de cette cabine. Quand nous reparûmes sur le pont en costume de passagers, avec nos vestes de nankin et nos larges chapeaux de paille, déjà le cap O. de l'île de Sincapour nous masquait la rade du comptoir anglais, ses maisons blanches groupées sur la rive, et ses habitations clair-semées sur les hauteurs. Nous entrions dans les mers de Chine. Deux Européens perdus au milieu de cet équipage étrange et sur ce transport à la coque bizarre, à la voilure mesquine, auraient fourni matière au plus piquant tableau qu'il soit possible d'imaginer.

Le lendemain, la mousson du S. O. ayant fraîchi dans nos voiles, les derniers sommets de la péninsule malaise se perdirent derrière nous, et au jour suivant de hautes terres se relevèrent par le bossoir de tribord. Nous approchions de l'ar-

chipel des Anambas, îles peu visitées par les Européens et dont Bougainville et Laplace ont tour à tour relevé les côtes. Notre capitaine chinois ne me parut pas avoir besoin de nos cartes, pour éviter les récifs qui les entourent. De cap en cap, il arriva jusqu'à une baie assez sûre située sur la côte occidentale de Djimadja, la plus grande île du groupe des Anambas. Du point où nous étions mouillés, nous voyions fuir dans tous les sens des coteaux couverts de plantations. La canne à sucre et le maïs y poussaient au pied du sagoutier, qui fournit à ces insulaires leur principale nourriture. Cet arbre, de la famille des palmiers, projette à une grande hauteur son tronc légèrement annelé. Pour obtenir la substance blanchâtre et glutineuse connue sous le nom de sagou, on coupe l'arbre par tronçons; alors l'écorce, quoique épaisse et lisse, s'écaille et se détache pour laisser voir une moelle blanche qui, séchée au soleil, se pulvérise, et cuite ensuite à la vapeur devient grumeleuse comme de la semoule. Moins fin, moins soigneusement préparé que celui de Java, le sagou des Anambas est plus substantiel.

A peine avions-nous jeté l'ancre devant le village où réside le rajah de l'île, qu'une foule de pirogues couvrirent la rade et accoururent le long du bord pour nous offrir des provisions. Des poules, des canards, des cabris, des noix de coco, encombraient ces sveltes et gracieuses embarcations. Rien n'était plus joli au coup d'œil que cette escadrille aux bordages blancs couverts avec du rotin et relevés d'une bande rouge. Un homme avec sa pagaie et un enfant pour l'assister au besoin, suffisaient pour guider une pirogue.

Les insulaires de cet archipel appartiennent à la famille malaise. Leurs membres trapus et vigoureux, leur physionomie hautaine et soupçonneuse, ne préviennent guère en leur faveur. Aussi, quelque désir qu'ils eussent de nous posséder à terre, nous crûmes qu'il était plus prudent de les observer de loin. Le temps nous manquait d'ailleurs, car le capitaine Tsin-fong allait remettre à la voile. Avant la nuit, nous avions relevé les îles de Siantang, de Poulo-Mata, de Poulo-Mobour, et une foule d'autres plus petites.

Le reste de notre traversée, jusqu'au fond du golfe de Siam, n'offrit rien qui soit à signaler : toujours en vue des hautes chaînes de la presqu'île, nous n'étions cependant pas assez voisins du rivage pour qu'il fût possible d'en relever la géographie. Passionné pour la science, Norberg avait avec lui les instruments de marine les plus perfectionnés, les cartes les plus exactes. Chaque jour, à midi, il faisait ce qu'on nomme, en termes de mer, son *point*. Armé de son sextant, il suivait le mouvement ascensionnel du soleil, jusqu'à ce que l'astre fût arrivé à son apogée; puis, par un calcul prompt et sûr, il déterminait, au moyen de cette observation, le chiffre exact de la latitude où se trouvait alors le navire. Un jour qu'il se livrait à cette distraction habituelle, le capitaine chinois s'approcha de lui et parut curieux de savoir ce que signifiaient un pareil travail et un pareil instrument. Norberg le lui expliqua aussi clairement que possible par le canal de l'interprète; il lui fit sur les divisions terrestres et sur les calculs maritimes un cours de théorie auquel le Chinois semblait prêter la plus vive attention; enfin, le croyant

convaincu et instruit à demi, il lui montra comment, au moyen d'un réflecteur et de verres colorés, on ramenait sur la ligne de l'horizon le disque du soleil dépourvu de rayons. Cette expérience physique le frappa plus que tout le reste : il voyait l'astre se promener sur le ciel, se baigner dans la mer, au gré de la tige de cuivre sur laquelle ses évolutions étaient graduées : cela le saisissait, le stupéfiait. A plusieurs reprises, il voulut s'assurer du fait par lui-même, il prit l'instrument, fit jouer l'alidade, puis se fit de nouveau expliquer l'utilité de la machine. Norberg était enchanté, il venait de faire un prosélyte à notre supériorité mathématique, quand Tsin-fong secoua la tête avec un mouvement d'incrédulité : « Oui, c'est bien, dit-il, tu fais venir le soleil sur le niveau de l'Océan; tu sais de cette manière à quelle hauteur il est; je comprends tout cela : mais, si tu calcules ainsi l'élévation, tu dois calculer aussi la profondeur. Combien y a-t-il de pieds d'eau sous le navire? » A cette incroyable interpellation, Norberg faillit éclater; le sextant lui échappa des mains. « Eh bien! insista le capitaine, tu ne peux pas me dire la profondeur de la mer? — Tu vois donc que ta science est vaine, poursuivait-il : vous autres d'Europe, vous n'en savez pas plus que nous. » Depuis ce jour, le digne homme prit en pitié notre théorie nautique; et ce fut pour lui sans doute un nouveau motif de se complaire dans les procédés de la navigation chinoise.

Les deux sinus intérieurs du golfe de Siam ne sont encore tracés sur aucune carte d'une manière exacte et complète. Dans son ambassade de 1821, M. John Crawfurd en explora la partie orientale. Il visita Poulo-Ubi et la longue ligne d'îlots qui la continuent. Quant à nous, voulant à la fois profiter et de la mousson et des brises de terre, nous longeâmes la presqu'île de Malacca jusqu'à Poulo-Lozin; puis, nous allâmes reconnaître le cap Lyant, et, traversant une foule d'îles désertes ou habitées, nous jetâmes enfin l'ancre dans la rade de Siam le 31 juillet. Sans les hautes montagnes de Bang-Basoë qui restaient à notre gauche, nous aurions pu nous croire encore au large, tant la terre qui s'étendait en face était basse et noyée dans l'eau.

Le lendemain la jonque leva l'ancre, elle traversa la barre avec la marée montante. Trois lieues au delà, nous donnâmes dans les bouches du Meinan, labourant de temps à autre une vase molle et inconsistante. A notre arrivée à Pak-Nam, premier village qu'on trouve sur la rive gauche du fleuve et à trois milles de l'embouchure, il nous fallut compter avec les préposés siamois, chargés de la police de cette frontière. Le baron était chaudement recommandé, une lettre de lord Bentinck lui-même lui aurait ouvert au besoin jusqu'aux portes du château royal de Banckock. Aussi le chef de Pak-Nam nous accueillit-il avec les plus grands égards. C'était un vieillard vert encore qui avait voyagé dans l'Asie, qui avait vu Quedah, Penang et le Bengale; il parlait malais d'une façon passable, et, pour nous prouver qu'il n'était pas complétement étranger à nos manières d'Europe, il nous toucha la main à l'anglaise, en la secouant de toute sa force.

Après vingt-quatre heures de délai, le capitaine Tsin-fong obtint la permission de remonter la rivière, et le flux nous vit déraper et remettre à la voile. Au-des-

sus de Pak-Nam, le Meinan, qui jusqu'alors a conservé près d'un mille de large, commence à se rétrécir et à s'encaisser. Sur l'une de ses rives paraissent, à une demi-journée plus loin, les ruines d'un fort que les Hollandais ont bâti, il y a cent cinquante ans environ, à l'époque où florissait leur commerce avec Siam. Ces ruines que l'eau couvre aujourd'hui forment, avec un banc de sable, les seuls dangers de cette navigation fluviale. Quand ils sont dépassés, un navire peut croiser le Meinan dans tous les sens, ranger l'une et l'autre de ses rives, frôler les arbres avec ses vergues, sans courir aucune chance d'échouage. Pendant une vingtaine de milles au-dessus des bouches du Meinan, la contrée siamoise offre l'aspect d'un terrain en friche et impropre à la culture; mais au-dessus de ce rayon ingrat commencent des vallons fertiles avec de riches rizières et de nombreux villages. Des bouquets de palmiers, des vergers, de petits bois, varient un paysage animé par des troupeaux de buffles.

Le 1er août, après une journée de délicieuse navigation, Banckock parut, Banckock la capitale actuelle de Siam, la résidence du roi, depuis que Sio-Thya a été ruinée par l'invasion birmane. Située sur le Meinan qui l'enceint tout entière, Banckock nous montrait en perspective les aiguilles dorées de ses pagodes montant au ciel en cônes ou en pyramides. Nous voyions sur la rive ses maisons avec leurs dômes de cocotiers et de banians; puis sur le fleuve et plus près de nous une foule de barques chargées de naturels, qui venaient nous offrir leurs denrées ou nous proposer leurs services. Au loin, pour compléter l'ensemble du tableau, le palais du souverain étalait sous sa pyramide conique des tranches de murs qui semblaient s'ouvrir comme un éventail. Sur chaque bord du fleuve fuyait une rangée d'habitations flottantes, construites sur des radeaux de bambou que de fortes amarres fixaient au rivage. C'étaient les boutiques des marchands chinois, propres, bien décorées et bien tenues, et près desquelles venaient mouiller les jonques du commerce. Du milieu du fleuve on pouvait entendre ces infatigables revendeurs crier à haute voix leurs denrées. Notre patron chinois n'avait touché à Siam que pour y faire une courte relâche. Prévenus, nous voulûmes utiliser le peu de jours qui nous étaient donnés, et le canot de la jonque nous conduisit à terre, presque en face de la maison du résident portugais. Ce ne fut pas une petite peine que celle de traverser la foule bienveillante mais curieuse, qui se pressait autour de nous; hommes et femmes, vieillards et enfants, talapoints ou officiers du roi, semblaient être accourus pour nous examiner, et nous détailler des pieds à la tête : enfin la porte de dom Silveira s'ouvrit à nous, et nous pûmes respirer à l'aise.

Le Portugais nous reçut de la façon la plus affable : le thé, les confitures chinoises, le bétel, nous furent tour à tour offerts. Pour mieux nous préparer aux singularités du pays, notre hôte voulut nous donner un avant-goût de ses usages; il nous parla de la cour du monarque actuel, de l'ambassade récente de M. Crawfurd, et de l'audience qu'il avait obtenue de S. M. siamoise. « Ce n'est pas sans peine, nous dit-il, qu'on se décida à recevoir les Anglais. Quelques Chinois

avaient persuadé au Prah-Klang (premier ministre) que ces peuples arrivaient toujours avec de douces paroles, puis qu'ils demandaient à fonder une factorerie, ensuite à bâtir un muraille, enfin à la garnir de canons; que c'était ainsi qu'ils avaient fait au Bengale, et qu'ils n'agiraient pas autrement à Siam. Après bien des ordres et des contre-ordres, on résolut de les entendre, sauf à se tenir en garde contre eux. Le 8 avril 1821, M. Crawfurd et ses secrétaires d'ambassade se rendirent au palais dans des hamacs couverts de tapis brodés et portés par deux hommes de la maison du roi. Une foule immense couvrait les avenues par lesquelles ils devaient passer; deux haies de soldats étaient impuissantes à contenir ces flots de curieux. A la porte du palais ils descendirent de litière et furent obligés de se dessaisir de leurs armes : devant la salle d'audience, l'usage exigea plus encore; il fallut que les envoyés de S. M. britannique quittassent leurs souliers. Alors on les salua d'une assourdissante musique, composée de gongs, de tambours, de flûtes et de flageolets. A peine étaient-ils entrés que le roi parut. A son aspect, cette foule de courtisans saluèrent leur maître, en levant par trois fois les mains jointes au-dessus de la tête, et en se prosternant ensuite par trois fois de manière à ce que leur front touchât la terre. Les envoyés anglais se résignèrent à la première partie de ce salut; on les tint quittes de la seconde.

« La salle d'audience, ajouta dom Silveira, est un vaste parallélogramme de 80 pieds de long sur 40 de large. Deux rangs de pilastres en bois conduisent de la porte d'entrée au trône, lequel est sur un plan plus élevé que le reste. Le trône, doré et voilé à demi par des rideaux brodés d'or, ressemble à une chaire ou plutôt à une niche de madone. C'est là que le monarque s'assit avec un bâton d'or à la main : à sa gauche étaient les présents que le gouverneur général du Bengale envoyait à S. M. siamoise. Quand un secrétaire en eut lu la liste, une espèce d'interrogatoire commença entre le roi et les ambassadeurs anglais, par l'intermédiaire de deux truchements. Les questions les plus importantes furent de la nature de celles-ci : « Qui vous envoie? Le roi d'Angleterre sait-il que vous êtes venu vers moi? Le gouverneur général du Bengale est-il frère du roi d'Angleterre? Qui est le plus âgé du roi d'Angleterre ou du gouverneur général? Où irez-vous en quittant Siam? Irez-vous à Touranne? Visiterez-vous Hué? etc., etc.» Enfin S. M., après avoir épuisé le catalogue de ses questions, conclut ainsi : « Je suis heureux de voir un envoyé du gouverneur de l'Inde. Ce que vous avez encore à me dire, communiquez-le à mon ministre. Quant à nous, ce qui peut nous être agréable de votre part, c'est que vous nous fournissiez des armes : voilà tout ce dont nous avons besoin. » A ces mots, un choc singulier, un bruit aigre et discordant retentit dans la salle d'audience. Le rideau se tira sur le roi, et les courtisans se jetèrent de nouveau la face contre terre. « Voilà tout ce que l'ambassade anglaise obtint du souverain siamois. Plus tard, M. Crawfurd obtint, il est vrai, un traité du ministre des affaires étrangères; mais avec ces chefs de l'Asie orientale toutes stipulations sont vaines; le caprice d'un dignitaire annule souvent les conventions le plus péniblement débattues. »

A la suite de cet entretien, nous sortîmes avec le résident pour explorer la ville. Le palais du roi étant presque à la porte de dom Silveira, nous y allâmes d'abord. Auprès du mur d'enceinte, un curieux spectacle nous attendait : c'était le Prah-Klang, le premier ministre, qui, monté sur un magnifique éléphant, se rendait à la résidence royale. A ses côtés, devant et derrière lui, galopaient des cavaliers et marchaient des fantassins. Ces gardes du corps, avec leur costume moitié européen, moitié asiatique, avaient la tournure la plus grotesque du monde. Leur uniforme consistait en un justaucorps de méchant drap écarlate boutonné sur le devant; en culottes larges et flottantes qui n'allaient qu'aux genoux : leur tête était couverte d'un singulier chapeau à larges bords et terminé en pain de sucre; coiffure peinte au vernis et faite de cuir de rhinocéros à l'épreuve du sabre. Leurs armes les plus communes étaient de longues piques : quelques-uns avaient pourtant des fusils sans baïonnette. Tout ce cortége allait au château, qui se voyait près de là avec ses ailes formant comme des découpures de portiques et montant par assises jusqu'au pied d'une aiguille tout annelée.

Après le palais, nous vîmes les temples. Le plus beau d'entre eux était celui que Krom-Chiat, le prince actuel, avait fait construire; magnifique pagode bouddhique, pleine de somptueux sanctuaires et d'habitations ombragées pour ses talapoins. Le culte de Bouddha ou de Fo étant commun aux Siamois, aux Birmans et aux Chingulais, la forme des édifices religieux, comme aussi les usages et les rites qui s'y rattachent, sont à peu près les mêmes dans ces diverses localités. Après les pagodes de Kandy et de Ragoun, il me restait peu de surprises à éprouver en ce genre.

En nous rapprochant du centre de la ville, nous entrâmes dans quelques habitations; elles étaient presque toutes construites en bambou et recouvertes de feuilles de palmier, avec des fenêtres treillagées pour les tenir plus aérées : un petit clos planté d'arbres fruitiers leur servait ordinairement d'appendice. Devant l'une de ces cases, nous vîmes un couple siamois, homme et femme; l'homme était à demi nu; une seule pièce de toile l'enveloppait depuis la chute des reins jusqu'à mi-jambe. La femme, assise sur un canapé en rotin, tenait à la main un éventail; elle avait les cheveux ras comme un homme; un pagne rayé drapé sur son épaule lui laissait la poitrine à demi découverte; son pantalon assez ample venait se nouer au-dessous du genou. La physionomie de cette femme était douce, gracieuse, avenante; cette chevelure rase, ce costume étrange et simple, enchantèrent mon compagnon de voyage. Il voulut entrer dans la case, où nous trouvâmes d'abord quelque peu de défiance, puis de l'abandon et une cordiale hospitalité.

Les maisons des riches marchands, celles des dignitaires du royaume, les temples, les palais, sont ordinairement faits de matériaux plus solides et plus coûteux que le bambou et les feuilles de palmier. Le marbre, la pierre, la brique, le mortier, le bois de charpente, entrent dans ces constructions. La toiture est souvent en tuiles rouges, parfois en étain laminé ou calin, qui luit au soleil.

Fatigués de cette prémière course à travers Banckock, nous regagnâmes les bords du Meinan où nous prîmes congé de l'obligeant Silveira. Le lendemain, Norberg me réveilla de fort bonne heure. « Allons revoir la ville, me dit-il, mais seuls cette fois; il faut examiner ce peuple-là de plus près qu'hier pour savoir qu'en penser. Je n'aime ni les explications toutes mâchées, ni les opinions toutes faites. » Peu de minutes après, nous accostions l'un des radeaux qui bordent la rive, et bientôt une populace empressée nous entoura et nous suivit en grossissant toujours. C'étaient, sur notre passage, tantôt des cris confus, tantôt de stupides questions auxquelles notre interprète ne répondait qu'en haussant les épaules. Ce qui préoccupait le plus cette foule, c'était de savoir de quelle étoffe étaient nos habits, et à quel usage servaient les petits colifichets de la toilette européenne. Ainsi escortés, nous parcourûmes les quartiers les plus populeux; nous vîmes le bazar chinois, où se trouvaient étalées une foule de marchandises d'Asie et d'Europe; nous passâmes sous les remparts de la forteresse, ouvrage sans fossé et sans canons; nous visitâmes la prison, la manufacture de poudres, et quelques asiles publics qui ressemblent aux chauderies hindoues.

Banckock est bâti sur un terrain d'alluvion qui a partout de la fermeté et de la consistance. De grands canaux, avec une foule de petits embranchements, l'enlacent et en font une espèce de Venise. Ces canaux sont couverts de bateaux marchands qui, chargés de riz, de coton, de sel, d'huile et de poisson salé, forment autant de magasins de gros et de détail le long du quai. De temps en temps, sur ces étroites lagunes, paraissent des ponts informes composés de simples troncs d'arbres projetant leurs arches jusqu'à trente pieds de hauteur. Pour les traverser, il faut avoir la hardiesse et l'aplomb d'un équilibriste.

Nous cherchions encore à nous frayer un chemin parmi ce peuple d'oisifs et de badauds, quand un naturel vint proposer à notre interprète de nous conduire vers les éléphants blancs, ces objets d'une vénération si profonde dans la région indo-chinoise. La distraction était toute trouvée; nous l'acceptâmes avec plaisir.

Le roi de Siam était alors possesseur de six éléphants blancs, nombre inouï dans les annales de la contrée, et regardé comme un favorable augure pour la prospérité de son règne. Nous en vîmes quatre; les deux autres étaient de trop capricieuse nature pour être visités sans péril. Ces animaux avaient la robe vraiment blanche, sauf quelques taches de couleur de chair dans les endroits où le poil était tombé. Nul indice de faiblesse et d'imperfection ne témoignait que cette blancheur fût une maladie. Leur taille variait de six à neufs pieds. Leur généalogie, soigneusement constatée, les faisait originaires du royaume de Laos; aucun d'eux n'était né en pays siamois ou malais.

La rareté des éléphants blancs est sans doute le seul motif de l'exorbitante considération dont ils jouissent. Les sectaires de Bouddha, dans leurs idées de métempsycose, ont dû croire qu'un animal peu commun, né dans les pays où l'espèce analogue est très-perfectionnée, devait se classer au nombre des êtres mortels les plus purs et les plus parfaits. Le corps de l'éléphant blanc loge donc,

suivant eux, une âme supérieure à qui le préjugé populaire a donné sur-le-champ le titre et le nom de roi. Celui-ci est le roi pur, l'autre le roi terrible, un troisième le roi clément, et ainsi des autres. Chacun de ces éléphants a une étable séparée avec dix gardiens pour son service. Les défenses des mâles sont garnies de clochettes d'or; une chaîne de mailles d'or leur couvre le sommet de leur tête, et un petit coussin de velours brodé est fixé sur leur dos. Dans le clos commun des nobles animaux, notre guide nous montra deux singes blancs, de haute taille et armés de longues queues, qui, disait-il, étaient là pour conjurer toute maladie loin des royaux pensionnaires. Des éléphants blancs, nous passâmes aux autres éléphants que leur couleur faisait rentrer dans la classe ordinaire et vouait aux plus pénibles services. Ils n'avaient rien extérieurement qui les rendît remarquables; leur taille était moyenne, leur port assez lourd; mais leurs cornacs parlaient avec enthousiasme des qualités intelligentes et précieuses dont ils étaient doués.

Au sortir des écuries royales, le hasard nous procura le spectacle d'une cérémonie funèbre qui avait attiré un grand concours de peuple. La scène se passait sous un banian qui étendait son feuillage sur la cour d'un temple. Le cercueil était là, élevé à six pieds du sol, revêtu d'une couverture blanche et surmonté d'un dais orné de fleurs de jasmin. Quand une musique bruyante de gongs et de tambours eut préludé aux funérailles, la prière commença sous la direction du talapoin. Elle était en pali, et les assistants la lisaient sur des feuillets de palmier. Quelques femmes assises sur une plate-forme derrière le prêtre avaient chacune un cierge à la main.

Après les prières dites, les talapoins s'approchèrent, enlevèrent la couverture de drap qui parait le cercueil et se la partagèrent; ensuite on livra le corps aux serviteurs qui devaient le laver. Pendant que ce pieux devoir s'accomplissait, nous pûmes examiner l'attitude des parents du mort : leur tenue était grave et décente, mais aucun symptôme ne révélait en eux une grande douleur. Une seule femme semblait profondément affectée : c'était l'épouse du défunt, âgée de vingt ans à peine, ayant, comme signes extérieurs de deuil, les cheveux ras et la robe blanche. Elle était assise devant le cercueil, et la vue de ce cadavre lui arrachait des larmes et des sanglots.

Le bûcher funéraire se composait d'un amas de matières combustibles sur lequel le cercueil fut posé. Le talapoin, à la suite d'une nouvelle prière, vint distribuer alors à l'assistance des flambeaux ou des morceaux de bois enflammés. Norberg et moi nous en reçûmes comme les autres, et il fallut qu'à notre tour nous missions le feu aux restes du Siamois. Autour du foyer pétillant, les parents se réunirent en cercle, firent un paquet de leurs hardes, les secouèrent par six fois, en se gardant bien de les laisser tomber; puis quand le bûcher n'offrit plus que des braises et des cendres, chacun se retira en faisant la conduite à la veuve éplorée.

Nous nous étions remis en route vers le fleuve, après avoir visité les ruines de

deux forts, l'un hollandais, l'autre français, et déjà nous touchions à l'embarcadère, quand un homme nous accosta. C'était visiblement un Siamois, mais son costume demi-indigène, demi-européen, lui donnait un aspect si grotesque, que nous ne savions que penser de lui. « Je suis un envoyé de l'évêque catholique, nous dit-il dans un jargon inqualifiable; voulez-vous me suivre auprès de Sa Grandeur? » Quoique la forme de l'invitation et la personne du maître des cérémonies n'eussent rien d'engageant, nous fûmes charmés que l'occasion s'offrît de voir les restes d'une Mission célèbre, et ses modernes titulaires. En peu de minutes nous nous trouvâmes sous le toit de l'évêque, vieillard septuagénaire, homme d'esprit et de tête, natif d'Avignon, mais résidant depuis près de quarante années tantôt en Cochinchine, tantôt dans le royaume de Siam. On le nommait M. Sozopolis; il était de l'ordre des dominicains, et successeur de cette longue série d'évêques que la cour de Rome maintenait dans ce pays depuis l'an 1659. Son autorité s'étendait sur tous les catholiques du royaume siamois et de la péninsule malaise. Trois mille néophytes à peu près formaient le troupeau de ce digne pasteur.

La vue d'un compatriote fit sur le bon prêtre une impression que je renonce à décrire. « Parlez, Monsieur, me disait-il; oh! de grâce, parlez! j'ai besoin d'entendre une voix française. Dans ma vie pérégrinante, j'ai souvent resté bien des années sans que l'idiome natal frappât mon oreille. Notre Avignon est-il toujours debout, avec son château sur la hauteur, ses rues étroites, ses murailles sans fossé? J'aime bien mon troupeau, Monsieur; je lui ai voué ma vie, ma science évangélique; mais le souvenir de la patrie m'est aussi bien cher; je puis y renoncer pour eux; l'oublier ce serait exiger trop. » Je répondis au prélat du mieux que je pus, je le fis avec un entraînement qui le toucha : connaissant bien Avignon, j'entrai dans des détails si vrais, si minutieux, qu'il en versait des larmes; puis de l'aspect des localités, étant venu aux événements politiques qui s'y rattachent, je continuai comme si j'eusse parlé encore à un auditeur informé. Ce ne fut qu'au bout de plusieurs minutes que je m'aperçus de son changement de physionomie. La surprise avait fait place à l'émotion; M. Sozopolis m'écoutait comme si je lui eusse raconté un roman. En effet, depuis que l'ecclésiastique avait quitté la France, et son départ datait de 1787, aucune de nos révolutions contemporaines n'était arrivée jusqu'à lui. En mission dans le Thibet, dans le Laos, ou dans la Cochinchine intérieure, il n'était descendu que tout récemment à Banckock : j'étais le premier compatriote qu'il voyait. Qu'on se figure un homme, un Français, ignorant jusqu'au nom de Napoléon! Norberg crut d'abord que c'était un jeu, ou une absence d'esprit de la part du prêtre; mais sa bonhomie et sa candeur eurent bientôt désarmé nos défiances. Quoique l'évêque de Siam eût entendu vaguement parler de révolte populaire, de changements survenus en France, ces rumeurs arrivées jusqu'à lui par les récits des indigènes ne lui avaient pas paru dignes d'une créance absolue. Quand je lui racontai sommairement notre histoire depuis quarante années, nous vîmes se reproduire tour à tour sur cette figure vénérable des impressions d'étonnement, de terreur et de pitié.

A mon tour, je voulus savoir sa vie aventureuse et ses courses pénibles au cœur de l'Asie orientale, cherchant au milieu du récit de la mission religieuse à constater quelques résultats d'observations purement profanes. Il fut assez franc pour nous avouer que presque toutes ses tentatives de prosélytisme avaient été infructueuses. « Les talapoins gouvernent ces contrées, nous dit-il avec amertume; ils y rendent les hommes aveugles à la lumière; ils leur bouchent les oreilles pour la parole de Dieu. Leur morale relâchée et facile convient aux habitudes indolentes des naturels, et, quand on leur parle de nos saintes pratiques ils répondent que c'est là un chemin trop rude et trop pénible pour monter au ciel. Du reste les Siamois sont vains et fiers comme leurs prêtres : ils se regardent comme le peuple par excellence, se croient supérieurs à tous les autres dans les arts comme dans les sciences, et repoussent la prédication évangélique moins par antipathie que par orgueil national. » Cette longue conversation avec l'évêque nous avait conduits jusqu'au soir; et, désireux de la prolonger encore, le prélat nous força de partager un souper assez modeste, composé de volaille, de riz et de confitures chinoises.

Il était neuf heures du soir quand nous prîmes congé de lui : contre la coutume, la ville était encore vivante et peuplée, surtout dans les quartiers riverains. L'aspect du fleuve nous donna le mot de l'énigme : les Chinois fêtaient un anniversaire. Le long des boutiques flottantes qui bordent le Meinan, des guirlandes de lanternes en papier peint et huilé jetaient dans l'eau leurs reflets colorés et chatoyants. Les jonques de la rivière étaient illuminées dans le même style : le pourtour des bastingages, le gréement, la mâture, tout resplendissait de feux bariolés, pendant qu'à droite et à gauche des orchestres bruyants entonnaient des airs nationaux à grand renfort de gongs et de tambours. Nous regagnâmes ainsi notre cabine aux sons de la musique.

Dans les deux jours qui suivirent, nous ne quittâmes pas la jonque. Norberg, un peu souffrant, avait besoin de repos; moi, j'étais bien aise de me recueillir pour classer ce que j'avais vu et observé. Je désirais étudier l'histoire et la géographie de la contrée siamoise; son histoire qui, sous Louis XIV, prit une couleur toute française, et sa géographie si peu connue, qu'on ne s'accorde pas même encore sur les véritables limites de cet empire.

CHAPITRE XXV.

BANCKOCK. — HISTOIRE ET GÉOGRAPHIE DU ROYAUME DE SIAM.

Comme une foule d'autres noms, le nom de Siam a dérouté jusqu'ici la science des étymologistes. Les Siamois s'appellent dans leur langue *T'haï*; les Birmans les connaissent sous le nom de *Shan*, les Chinois et les Malais, sous celui de *Seam*.

L'ancienne capitale Sio-Thya semble avoir une appellation d'origine mythologique et dérivée de *Sri-Ayudhia*, nom sanscrit du royaume du dieu et roi hindou Rama, si célèbre dans la légende siamoise. De là viennent sans doute les profondes altérations que ce nom de capitale subit dans diverses cartes, où on la nomme tour à tour Siam, Yuthia, Odia et Judia. La Loubère divise les Siamois en deux nations, les T'haï-Yaï et les T'haï-Noë, ou les grands et les petits; les premiers composant les Siamois proprement dits, et connus comme tels des Européens; les autres formant un peuple plus ancien et moins bien caractérisé. Cette assertion n'a été encore ni prouvée, ni détruite : seulement on sait que le peuple de Laos s'appelle T'haï-Yaï en dialecte siamois.

L'histoire authentique de ce peuple ne remonte guère au delà de quelques siècles. En cherchant plus loin, tout ce que l'on trouve c'est qu'en l'an 638 de notre ère, et sous le règne du nommé Krek, le Bouddhisme fut importé de Ceylan dans les pays siamois. De cette période jusqu'à nos jours, soixante princes ont gouverné cet empire, et, en 1187, le trente-troisième résidait à Lakontai, ville située sur les frontières du Laos. Depuis lors, la capitale fut transférée à Sio-Thya, sur les rives du Meinan, par le trente-septième monarque qui régnait vers 1350. En 1502, la version locale fait place à la version européenne. Dès cette date, Siam se mêle aux débats indiens : un des rois hasarde une démonstration avortée contre la principauté de Malacca, et, en 1511, des relations s'organisent entre ce comptoir portugais et les possessions siamoises de la presqu'île. Un siècle et demi se passe ensuite en révolutions intérieures ou en invasions étrangères, et ce n'est guère que vers la fin du XVIIe siècle que ces annales reprennent quelque vie et quelque intérêt.

C'était alors l'époque où la propagande religieuse entretenait au loin d'intrépides et fervents évangélistes. La société des Missions françaises se trouvait à peine fondée que déjà trois ecclésiastiques, hommes de talent et de naissance, partaient pour Siam avec la pensée d'y achever l'œuvre commencée par des moines franciscains et dominicains de Goa. Ces trois apôtres étaient Lamothe-Lambert, évêque de Beryte; Pallu, évêque d'Héliopolis; Cotolendi, évêque de Metellopolis. Ils s'embarquèrent tour à tour à Marseille, prirent pied en Syrie et se vouèrent aux périls d'un pèlerinage par terre au travers du continent asiatique. Leur voyage dura deux ans; ils traversèrent les déserts arabiques, la Perse, l'Hindoustan, la presqu'île de Malacca, et arrivèrent à Siam, le premier en 1662, les autres un peu plus tard. A cette époque régnait dans ce pays le cinquante-deuxième roi, Tchaou-Naraïa, esprit novateur et intelligent, plus avancé que ses sujets, et décidé à faire l'expérience de notre civilisation européenne. Son accueil fut bienveillant pour les évêques missionnaires; il leur donna un terrain ou *camp*, dans lequel ils fondèrent le séminaire de Saint-Joseph. Des chrétiens, émigrés de la Cochinchine à la suite d'une persécution religieuse, vinrent se ranger sous leur autorité épiscopale et formèrent un noyau de communion. Mais ce premier succès ne fut rien auprès de ceux que leur réservait le hasard.

Ce fut le hasard en effet qui conduisit à la cour de Tchaou-Naraïa un aventurier, Constantin Phalcon, Grec de Céphalonie, venu jeune à Londres, puis amené dans les Indes par son protecteur, tour à tour commis marchand, soldat dans la milice anglaise, armateur et subrécargue. Après une série de voyages aventureux, la tempête le jeta sur une côte en même temps que l'ambassadeur de Siam à la cour de Perse. Quelques services rendus à ce dignitaire furent l'occasion de sa fortune.

Revenu avec lui à Sio-Thya, Phalcon y vécut d'abord pauvre et nourri dans le séminaire aux frais de l'évêque de Beryte. Mais, dans une audience que lui donna le roi, il fit preuve de tant de sagacité, il développa des vues si neuves et si justes sur la politique siamoise, que Tchaou-Naraïa se l'attacha comme ambassadeur, ensuite comme confident intime et premier ministre. Poussé au pouvoir par les évêques français, Phalcon ne les oublia pas quand il y fut assis. Chrétien grec en naissant, il s'était fait protestant à Londres; il devint catholique à Siam par calcul plutôt que par conviction : ambitieux et rusé, il protégea les travaux des missionnaires, obtint pour eux de Tchaou-Naraïa des priviléges et des secours, leur fit bâtir des maisons et des églises. Mais sa pensée dominante était plus politique que religieuse; il voulait arriver des évêques français au roi de France, et se créer un titre auprès de Louis XIV par des antécédents capables de toucher ce monarque.

En effet, il fut bientôt question à Paris d'une ambassade que le roi de Siam envoyait à Sa Majesté française sans que personne eût sollicité pareille démarche. On prit d'abord le fait pour une mystification; mais les pères Vachet et Pascal, missionnaires, levèrent facilement les scrupules. Ils présentèrent les lettres des évêques français qui témoignaient du sérieux de l'ambassade, et du caractère des deux mandarins siamois, dépêchés comme plénipotentiaires à Louis XIV. Alors ce fut une affaire d'État pour régler le cérémonial et l'étiquette de l'audience. On conseilla au roi d'en imposer par l'éclat extérieur à des hommes inaccessibles à toute autre influence; et Louis XIV se laissa affubler d'un habit tellement surchargé d'or et de pierreries, qu'il succombait sous le faix. On reçut les ambassadeurs à Versailles, au milieu d'une cour tout étincelante de brocart; on les vit saluer le roi à la siamoise, en balayant la terre avec leurs bonnets pointus entourés de cercles d'or; puis on les fit assister à un dîner de Sa Majesté, au jeu des grandes eaux, à une fête que Monsieur donna à Saint-Cloud, enfin à une magnifique partie de chasse organisée à Chantilly par le prince de Condé. Pendant les deux mois d'une vie agitée, que ces pauvres mandarins passèrent en France, on les mit de tous les plaisirs, de toutes les cérémonies, de toutes les solennités. Ils repartirent émerveillés, mais à demi morts.

Louis XIV ne voulait pas être longtemps en reste avec le roi de Siam. Le 25 septembre 1687, une ambassade française parut dans le fleuve du Meinan. Elle se composait du chevalier de Chaumont, de Cerberet et de La Loubère, chefs de la députation, de cinq missionnaires et de quatorze jésuites. Dans le nombre était

le père Tachard qui, sous le titre de mathématicien, cachait des instructions secrètes, plus étendues que les pouvoirs de l'ambassadeur. C'était l'homme de madame de Maintenon et du père La Chaise, chargé par eux d'amener le souverain siamois à une éclatante conversion.

En effet, dès les premières audiences, les ambassadeurs de Louis XIV insistèrent sur le désir que nourrissait ce monarque de voir le puissant roi de Siam gagné au christianisme. Plusieurs notes furent échangées à ce sujet : Tchaou-Naraïa y répondit ; il ne dédaigna même pas de se faire controversiste, et dans une pièce officielle, rédigée sans doute par Phalcon, il disait : « Un changement subit peut entraîner une révolution ; et je n'abandonnerais pas impunément une religion reçue et suivie sans discontinuation dans mon royaume depuis 2229 ans. Au reste, je suis surpris de la vivacité avec laquelle votre monarque soutient la cause du ciel ; il semble que Dieu lui-même n'y prend aucun intérêt et qu'il a laissé à notre discrétion le culte qu'on lui doit ; car enfin ce vrai Dieu qui a créé le ciel et la terre et tout ce qui respire et existe, qui a constitué l'essence des êtres et leur a inculqué des inclinations différentes, ne pouvait-il pas, en donnant aux hommes des armes et des corps semblables, leur inspirer les mêmes sentiments sur la religion qu'il fallait suivre, et leur indiquer sans obscurité le culte qui lui était le plus agréable ? Puisqu'il ne l'a pas fait, on doit en conclure qu'il ne l'a pas voulu. Il est donc naturel de croire que le vrai Dieu prend autant de plaisir à se voir honoré par différents cultes qu'à être glorifié par une prodigieuse quantité de créatures qui, toutes, le louent à leur manière. »

Les arguments ne manquèrent pas au père Tachard pour combattre la thèse royale, mais ces controverses théologiques n'aboutirent qu'à un cercle vicieux d'instances et de refus. Les négociations politiques furent plus fructueuses ; on obtint que des garnisons françaises occuperaient Banckock et Merguy, les deux boulevards des provinces siamoises. Dans tout ceci, Constantin Phalcon agissait en diplomate habile et conséquent. Son seul appui dans le royaume était le roi ; Tchaou-Naraïa défendait son favori contre les haines de ses courtisans et les murmures de son peuple. Or, une abjuration perdait à la fois et le monarque et le favori ; il y fut contraire. Il conseilla le traité d'alliance, et l'admission d'auxiliaires français, parce qu'en cas de disgrâce ou de révolte, il trouvait là une force pour s'appuyer et un abri pour sauver sa tête.

Le commandant des troupes débarquées, de Farges, reçut donc parmi ses instructions secrètes, l'ordre de s'aboucher avec Phalcon dans les circonstances essentielles. Une garde de vingt-quatre Français fut affectée au premier ministre ; d'autres officiers compatriotes furent enrégimentés dans les bataillons siamois ; enfin, le chef d'escadre Forbin, observateur clairvoyant et soupçonneux, se résigna à prendre le titre d'amiral et généralissime des armées du roi de Siam. Au travers du faste d'emprunt qu'on avait étalé devant l'ambassade, Forbin avait deviné la misère du pays. Aussi n'éprouva-t-il qu'un médiocre désappointement quand, peu de jours après, admis à l'audience du roi, il le trouva assis sur une

natte d'osier, obligé de tirer un morceau de bougie de sa poche pour éclairer la salle du conseil. On donna au généralissime trente-six esclaves et deux éléphants, une petite maison misérablement meublée, avec douze assiettes, deux coupes d'argent, quatre douzaines de serviettes et deux bougies de cire jaune par jour. « Ce n'était rien que ces mesquineries, ajoute le marin dans ses mémoires, mais ce qui était intolérable, c'était la manière dont Tchaou-Naraïa traitait ses mandarins. A ceux qui ne parlaient pas assez il faisait fendre la bouche jusqu'aux oreilles; il la faisait coudre à ceux qui parlaient trop; pour un geste maladroit c'était un bras que l'on coupait, une jambe pour un faux pas. Sans Phalcon, je n'aurais pas duré vingt-quatre heures dans cette gueuse de cour. » Forbin resta donc, et le chevalier de Chaumont repartit vers la fin de 1668 avec trois ambassadeurs siamois, porteurs de présents pour le roi de France. Ils étaient chargés de demander en retour quelques ingénieurs et un renfort de troupes.

Phalcon régnait toujours; il venait de réprimer, avec bonheur et bravoure, une révolte d'émigrés macassars qui avait mis en danger la capitale siamoise; il se croyait affermi plus que jamais dans son poste suprême, quand un orage fondit sur lui. Le ministre parvenu avait voulu marcher trop vite en réformes : il avait ouvertement protégé les prêtres catholiques contre les talapoins; il avait livré la conversion du royaume au zèle des missionnaires jésuites; il avait fondé des chaires, bâti des églises, créé des colléges chrétiens aux dépens des pagodes et des institutions bouddhiques. Tant de titres à la haine du sacerdoce indigène ne pouvaient pas s'accumuler impunément : le peuple, sourdement travaillé, cherchait un drapeau de révolte; les courtisans ne s'inclinaient devant le favori actuel qu'avec la pensée de le trahir. Phalcon s'aveugla; il se crut plus fort que toutes les intrigues. Le roi, malade alors, n'avait point de successeur, et les chances de l'héritage souverain se partageaient entre deux favoris, Monpit et Pitrarcha. Phalcon venait de se déclarer pour le premier, quand Pitrarcha fit assassiner son compétiteur, et arrêta de sa main le premier ministre au moment où il se rendait chez le roi moribond. Vainement de Farges voulut-il accourir de Banckock au secours de Phalcon; effrayé par le rapport des missionnaires, il resta à mi-chemin de Sio-Thya, et la révolution se consomma. Une espèce de capitulation, signée avec le chef des forces françaises, stipula que le royaume de Siam serait évacué par les garnisons de Banckock et de Merguy. Les missionnaires furent insultés dans la capitale du royaume, et les évêques eurent de la peine à sauver leurs têtes du mouvement réactionnaire.

Quant à Phalcon, après d'incroyables tortures, il fut conduit dans une forêt et décapité sans appareil. Sa femme, qui avait excité la passion du fils du nouveau roi, fut d'abord violentée pour ses refus; ensuite vendue comme esclave, elle fut plus tranquille sans être plus heureuse. La veuve de Phalcon servit dans les cuisines du roi, et mourut femme de charge du palais. Dans les premières heures de représailles qui suivirent le départ des troupes françaises, le sort des chrétiens de Siam fut affreux. Le séminaire fut pillé, les jeunes filles furent livrées à la bruta-

lité du soldat, plusieurs prêtres subirent l'horrible supplice de la cangue. M. de Lamothe-Lambert resta pendant un jour entier à la merci de la populace, qui lui arracha un à un les poils de la barbe, le traîna dans la ville et le livra demi-mort à des geôliers. Une religieuse, venue de Manille, fut promenée dans les rues avec un crucifix attaché sous les pieds pour qu'il fût dit qu'elle avait foulé son Dieu. Enfin ces persécutions s'amortirent; elles avaient cessé quand le père Tachard reparut à Banckock en 1690 avec les deux mandarins qu'il ramenait de France comme des messagers de paix. De nouveaux pourparlers eurent lieu, à la suite desquels l'évêque, tiré de prison, fut remis à la tête du séminaire restauré.

L'usurpateur Pitrarcha régna jusqu'en 1700, époque à laquelle son fils prit sa place. Sa dynastie, qui se contina jusqu'en 1767, eut peu à démêler avec les puissances européennes; mais en revanche ses voisins lui causaient de terribles alarmes. Une guerre civile déchirait le royaume quand, vers 1759, l'aventurier Alompra, le vainqueur des Pegouans et le restaurateur de la couronne birmane, rêva la conquête des provinces siamoises. Il marcha d'abord sur Martaban, occupa ensuite Merguy et Tanasserim, puis poussa vers Sio-Thya en 1760, ravageant, pillant, massacrant tout sur sa route. Il se trouvait à trois journées de la capitale, quand une maladie mortelle le surprit et limita cette première invasion à quelques assauts infructueux.

Sous le successeur d'Alompra, les Birmans restèrent tranquilles; mais son second fils, Shembuan, tourna de nouveau ses vues vers les pays siamois. Il reprit Merguy en 1765, et, peu de temps après, Tanasserim, puis il marcha contre l'armée siamoise, la tailla en pièces, ravagea la contrée du Meinan, promena le fer et le feu dans la contrée, et vint enfin camper devant Sio-Thya au mois d'avril 1767. Cette ville fut enlevée d'assaut, pillée, brûlée, dévastée à tel point qu'il fut impossible depuis de voir dans ces ruines la capitale de la contrée. Ses temples étaient au ras du sol, ses talapoins massacrés, son roi fusillé, ses princes déportés, ses grands dignitaires chargés de fers, sa population anéantie. Quand les Birmans se retirèrent, ils ne prirent pas même la peine de constater leur droit de propriété sur ces décombres.

Après leur départ, une réaction eut lieu, un prince chinois en profita pour s'emparer du trône et se faire proclamer sous le nom de Phia-Tak. Banckock devint la capitale du nouvel État. Phia-Tak passe pour avoir été, dans ses débuts, un prince de sens et de courage; il reconstitua le royaume démembré, ramena à l'obéissance les provinces de Pi-sa-lack et de Ligor; mais, dans les dernières années de son règne, ce souverain eut de tels accès de capricieuse tyrannie et de cruelle superstition, que le bruit courut qu'il était devenu fou. Cette donnée fut exploitée par un général, grand dignitaire du royaume, nommé Cha-kri, qui souleva l'armée, attaqua le roi dans Banckock, le vainquit, le fit mettre à mort, et ceignit la couronne. Il la conserva jusqu'en 1809, au milieu d'hostilités sans cesse renaissantes de la part de la Birmanie. Son successeur, qui régna jusqu'en 1824, défendit aussi ses États avec succès contre les agressions d'ambitieux voisins. Un

complot de talapoins motiva vers ce temps l'arrestation de sept cents d'entre eux. Toutefois le prince borna le châtiment à cet acte d'autorité; les principaux coupables furent seuls dépouillés de leurs habits sacerdotaux, et condamnés à couper de l'herbe pour les éléphants blancs. Mort le 20 juillet 1824, ce roi a laissé le trône à son fils illégitime, dont l'avénement n'a pas rencontré d'obstacles sérieux, et qui gouverne en paix, à l'heure actuelle, les provinces siamoises.

Au milieu de ces diverses révolutions politiques, le royaume de Siam n'a eu à aucune époque des délimitations bien fixes et bien constatées. Les notions les plus récentes l'enclaveraient entre les provinces chinoises d'Yu-Nan et d'An-Nan au nord et à l'est, la mer de Chine et la péninsule indépendante au sud, enfin le détroit de Malacca et les nouvelles possessions anglaises dans la Birmanie à l'ouest. Ce royaume se compose de quatre parties distinctes : la contrée siamoise proprement dite, une portion du royaume de Laos, une portion du Kambodje et les États malais tributaires. La surface totale de ces diverses provinces est d'environ 190,000 milles carrés. A part quelques riches terrains d'alluvion, le territoire siamois est montagneux et accidenté. De hautes chaînes, qui s'étendent vers le nord, projettent leurs rameaux secondaires dans la direction du sud. C'est au milieu d'encaissements pareils que coulent les trois grands fleuves du pays, le Meinan, le Saluen et la rivière de Kambodje.

Le Meinan, comme le Gange et le Nil, se révèle aux contrées qu'il traverse par des crues fécondes et périodiques; mystérieux comme ces fleuves, il cache encore ses sources, objet de versions fabuleuses parmi les naturels de ces contrées. Ce n'est guère qu'aux environs de Sio-Thya, l'ancienne capitale, que le Meinan commence à devenir navigable; mais de ce point jusqu'à l'Océan, il est sûr et profond même dans les plus basses eaux. L'inondation a lieu en septembre; en décembre les eaux se retirent. Dans cet intervalle, la campagne est couverte de bateaux qui vont à la récolte du riz. Les maisons, élevées sur pilotis, sont à l'abri du débordement, qui monte jusqu'à une hauteur de dix-huit pieds.

Les plaines du royaume de Siam proprement dit ont toutes une couche du limon que dépose le fleuve, limon qui donne à la végétation une activité et une sève prodigieuses; mais en revanche les montagnes sont arides et stériles. De Sio-Thya à Banckock, les rives du Meinan sont peuplées; au-dessous ce sont des déserts envahis par des légions de singes et infestés de moustiques. D'après La Loubère, l'hiver proprement dit ne dure que deux mois à Siam, décembre et janvier, qui sont les premiers de l'année siamoise; les trois mois qui suivent sont leur petit été, et leur grand été comprend les sept autres. La saison la plus rigoureuse équivaut d'ailleurs à un été de France.

Des bois précieux abondent dans les forêts de Siam; l'arbre faang donne un bois de teinture rouge; l'écorce du *tonki* sert à faire du papier. Le riz qui s'y cultive est de trois sortes comme à Sumatra, le riz des plaines, le riz de montagne et le riz sauvage. Le froment vient à souhait dans les terres non inondées.

Toutes les espèces animales de la presqu'île indo-chinoise se retrouvent dans le

royaume de Siam. Les éléphants y sont célèbres par leur beauté et leur intelligence. Les chevaux y sont mauvais et le bétail en petit nombre. Les sangliers et les singes abondent. Le *nocto*, oiseau coureur qu'on y rencontre, est plus grand que l'autruche. Des reptiles venimeux pullulent sur le sol, et, dans les temps de pluie et d'orages, ils envahissent les habitations. Des mouches phosphoriques couvrent les arbres qui bordent le Meinan, animaux singuliers qui ont la propriété de cacher ou de renvoyer leur lumière avec une intermittence remarquable. Les eaux du fleuve recèlent d'énormes crocodiles atteignant quelquefois jusqu'à quarante pieds de longueur. Tous les voyageurs qui ont visité la contrée parlent avec admiration de charmants oiseaux aux aigrettes rouges et blanches, sans que jusqu'ici aucun d'eux ait pu en préciser le genre. On sait peu de chose également des richesses minérales de la contrée : l'étain, le cuivre, l'antimoine et le plomb sont les métaux les plus communs; parmi les pierres, on a remarqué de beaux marbres, des aimants, des agates et des saphirs.

La topographie de Siam n'est pas moins obscure que sa géographie. Le littoral exploré récemment par M. Crawfurd offre seul quelques points bien relevés. La contrée siamoise proprement dite, ou la vallée du Meinan, de Pe-Chai jusqu'à la mer, compte plusieurs villes importantes. En tête est Banckock (*Fon* des Siamois) située sur les deux rives du fleuve, mais principalement sur la gauche où réside le roi. Sa population, difficile à préciser, s'élève, d'après les naturels, à 150,000 âmes; M. Crawfurd l'estime à 50,000, et des géographes modernes l'ont portée à 90,000. Ensuite vient l'ancienne capitale Sio-Thya, cité splendide et populeuse du temps de Tchaou-Naraïa, aujourd'hui réduite à un rôle secondaire et insignifiant. S'il faut en croire les anciens voyageurs, rien n'égalait la magnificence de Sio-Thya aux jours de sa prospérité. Le père Gervaise et Kœmpfer, contredits pourtant par La Loubère, nous ont laissé la description de ses temples bouddhiques dont le nombre n'allait pas, suivant les premiers, à moins de deux cents. Ces monuments se distinguaient par leurs faces et leurs toits superposés, leurs frontispices et leurs idoles d'or, leurs pyramides aiguës doublées de calin, étain blanc aux éblouissants reflets. Aujourd'hui toutes ces merveilles n'existent plus : l'invasion birmane a passé comme un ouragan sur le sol siamois; elle en a déraciné ces vieux édifices. Malgré cette décadence bien prouvée, des géographes ont persisté jusqu'au commencement de ce siècle à maintenir Sio-Thya dans sa splendeur ancienne et à copier La Croix qui, en 1780, lui donnait 600,000 habitants.

Après ces deux villes, la vallée du Meinan compte encore Pi-sa-lack, située sur le fleuve; Louvo, résidence royale des anciens rois de Siam, située à mi-chemin entre Sio-Thya et Banckock; puis plus loin, Pra-bat, qui est moins une ville qu'un lieu de pèlerinage, où se fait voir, comme sur le pic d'Adam à Ceylan, l'empreinte du pied de Bouddha; Chantibon, excellent port assis sur le golfe et presque entièrement peuplé de marchands chinois; Koupengbet, Tchainat et Pak-nam, première station sur le Meinan quand on arrive du large.

Le pays de Laos, où l'on parle le siamois, paraît être divisé entre le roi de Siam, l'empereur de la Chine et celui de la Birmanie. Il se compose d'une foule de petits États, tributaires de l'une des trois puissances.

Dans le Kambodje, Siam ne possède que la belle province de Batabang; le reste appartient à la Cochinchine qui y conserve un roi nominal sous la surveillance d'un mandarin et d'une garnison. Quant aux États Malais ressortissant de l'autorité siamoise, ce sont les royaumes de Ligor, de Quedah, de Patani, de Bondelon, de Kalantan et de Tringanou. A part celui de Quedah, ces districts sont plutôt des fiefs indépendants quoique tributaires, que des enclaves directes. L'île de Junk-Ceylon, située dans le golfe du Bengale, en est comme l'appendice. Autrefois florissante, elle a été ruinée par une descente des Birmans, et ce n'est plus qu'un point de minime importance.

Différentes races d'hommes habitent ce territoire morcelé. On y compte des Siamois, des Kambodjiens, des Malais, des Laosiens, des Kariangs, des Lawas; ces deux derniers, peuples nomades qui émigrent tour à tour de la Birmanie dans les États siamois et des États siamois dans la Birmanie; des Kas, tribus montagnardes et fières, campées entre le Laos et le Kambodje; des Changs, nation industrieuse qui occupe des plateaux élevés à l'est du golfe de Siam, et des Chamangs, race sauvage et brute à l'égal du Nègre, errante dans les hautes régions de la presqu'île malaise, sans compter une foule d'étrangers, tels que les Chinois, les Mahométans, les Hindous, les Pegouans et les Portugais.

Le Siamois proprement dit a les caractères physiques de la race mongole. Sa figure est large et proéminente aux pommettes des joues; elle approche plus du losange que de l'ovale. Ses yeux petits et ternes fuient en s'élevant vers les tempes; leur pupille est noire, mais le reste est entièrement jaune au lieu d'être blanc. Les Siamois ont une bouche fort grande, enlaidie encore par des lèvres épaisses et pâles. Ils se noircissent les dents et les couvrent en partie de lames d'or. Leur teint est olivâtre mêlé de rouge. L'ensemble de leur physionomie est triste et sombre; leur port est mou, nonchalant. Du reste, les idées des Siamois en matière de beauté ne ressemblent en rien aux nôtres. Les plus jolies femmes d'Europe ne produisent aucune impression sur eux. Dans l'ambassade de 1687, La Loubère montra à la cour de Siam les portraits des dames les plus célèbres et les plus belles de la cour de Louis XIV, et il raconte que ces figures n'y excitèrent aucun sentiment d'admiration.

Les mœurs des Siamois sont douces; la femme n'y vit pas murée comme en d'autres contrées de l'Asie. Les épouses du roi lui-même se promènent sans voile dans de larges bateaux qui descendent ou remontent le Meinan. La polygamie n'est guère pratiquée que par les riches, et toujours en proportion de leur fortune. Le roi actuel a trois cents femmes, et son Prah-klang quarante. Le mariage est à Siam un lien purement civil : les talapoins n'y interviennent que pour offrir et vendre leurs prières. Une fiancée est mise à prix comme une marchandise; elle appartient à l'homme qui l'achète. Le divorce, très-commun

parmi les naturels, s'obtient sans difficulté ; il suffit pour cela du consentement des parties, qui rentrent chacune dans la jouissance des biens qu'elles ont afférés à la communauté.

Le code pénal de Siam offre beaucoup d'analogie avec celui de l'empire chinois, surtout dans sa large et indistincte application de la bastonnade à tous les délits. Ainsi les petits larcins sont punis de trente coups ; les vols plus graves de soixante, quatre-vingts, cent coups, et d'un emprisonnement proportionnel, le tout suivant l'importance du cas. L'incendie est expié par la perte du poignet, le meurtre par la décapitation ; on livre aux éléphants ou aux tigres le criminel de haute trahison. Le sacrilége, s'il faut en croire des auteurs anciens, était jadis l'objet d'un supplice horrible. On fixait la tête du patient à peu de distance d'un amas de charbon, puis, à un signal donné, deux soufflets de forge allumaient ce combustible, qui rongeait à petit feu la tête de la victime. La peine affreuse du pal semble aussi avoir été en usage dans le royaume. Elle est tombée en désuétude.

Ce qui domine tout dans les pays siamois, ce qui est au-dessus de tout examen et de tout contrôle, c'est la royauté. On cite des pays sur ce globe où, dans une intention de respect envers la Divinité, il est défendu d'articuler son nom ; cet usage existe à Siam pour le chef de l'État. Son nom reste ignoré de la foule ; quelques intimes le savent seuls et gardent un religieux secret. La nation ne connaît son maître que par ses désignations attributives : *le seigneur de nos têtes ; le propriétaire de tout ; le grand, l'infini, l'infaillible seigneur.* Tout est sacré en lui. Ce respect n'est pas seulement le résultat de l'autorité terrestre du monarque ; il prend sa source dans le préjugé religieux. Le corps du roi, suivant la croyance populaire, loge l'âme la plus avancée vers l'état de béatitude, et prouve les mérites d'une vie antérieure. Aussi une ligne de démarcation immense sépare-t-elle le souverain des plus hauts officiers de sa cour.

A peu d'exceptions près, il n'existe pas de rang héréditaire à Siam : le royal absolutisme y promène le niveau sur toutes les petites inégalités politiques. Le peuple est à la merci du gouvernement ; il lui doit ses services, soit comme ouvrier, soit comme soldat, quand celui-ci les réclame. La conscription militaire n'admet d'exceptions que pour les talapoins, les étrangers et les fonctionnaires. Tous les autres Siamois sont assujettis à l'enrôlement, ils doivent rester sous les drapeaux pendant quatre mois de l'année, à moins qu'ils ne se rachètent de cette conscription par une somme d'argent ou par une taxe en nature. La population ainsi enrôlée est divisée en deux parts : l'une dite de la main droite, l'autre de la main gauche ; les fractionnements de ces deux grands corps sont par portions décimales de 1,000, de 100 et de 10, avec des chefs pour chacune de ces subdivisions.

De temps immémorial, les deux principaux officiers d'État à Siam étaient le Kala-hom et le Chak-ri. Le Kala-hom, chef militaire et civil de la main droite, présidait aussi à la justice ; le Chak-ri, chef civil et militaire de la main gauche, cumulait ces fonctions avec celles de ministre des finances, du commerce et des

relations extérieures : il était investi, en outre, de la surintendance générale des provinces du S. E. Sous le Kala-hom figuraient deux grands officiers, le Yomarat, premier magistrat, et le Tar-ma, gouverneur de la capitale et grand maréchal du palais. Sous le Chak-ri, on comptait le Phoulat-hesse, administrateur fiscal, et le Prah-klang, chargé des négociations diplomatiques. C'est à ce dernier que s'adressaient les ambassadeurs ; c'est lui dont les voyageurs des siècles précédents ont défiguré le nom en celui de *Barcalon*. Telle était l'ancienne constitution du royaume de Siam ; mais le roi actuel a, d'après M. Crawfurd, reconstitué la hiérarchie de sa cour. Quatre nouveaux grands officiers, nommés surintendants du palais, et dotés du haut titre de *Krom*, dominent maintenant cette série de fonctionnaires et résument en eux les attributs exécutifs de la royauté.

Les revenus du gouvernement siamois consistent en des taxes sur les spiritueux, sur le jeu, sur la pêche ; des droits de douane, le monopole de certaines denrées, une capitation sur les Chinois, des tributs imposés aux étrangers, des corvées et des contributions foncières complètent cette organisation fiscale. Le roi de Siam est souvent monopoleur, d'autres fois il est simple commerçant ; sans garder le privilége exclusif d'un article, il se réserve une portion des bénéfices réalisés par la vente. L'étain, l'ivoire, le cardamome, le bois d'aigle, les nids d'hirondelles salanganes, les œufs de tortue, ressortissent du monopole royal, tandis que le sucre et le poivre sont livrés au commerce, moyennant quelques servitudes douanières. Le gouvernement envoie en outre à Java, en Chine, au Bengale même, des jonques chargées de denrées siamoises qui lui appartiennent. Ces armements entrent et sortent francs de toute redevance ; mais les transports du commerce et les navires étrangers venant, soit du littoral de l'Asie, soit de l'archipel malais, sont passibles d'un droit de tonnage exorbitant, et d'un tarif sur les marchandises exportées. Quant aux importations, les Européens seuls sont assujettis à une taxe *ad valorem* sur le montant des factures d'entrée.

A l'aide de ces diverses ressources, le gouvernement siamois parvient à se faire un revenu annuel de 16 à 17 millions ; ses dépenses s'élèvent à peu près à la même somme, et il est rare que le trésor royal contienne des épargnes. Une armée de 30,000 soldats à tenir constamment sur pied n'est pas la moindre charge du royaume. C'est pourtant quelque chose de bien misérable et de bien impuissant que ces troupes mal armées, mal équipées, et n'ayant pas, pour suppléer à la discipline et à la tactique, ce courage instinctif qui caractérise les races birmanes. Les cadres siamois se composent presque tous d'infanterie ; le royaume de Laos fournit seul un nombre insignifiant de cavaliers. Le drapeau de ces corps est aux armes de Siam, qui sont un éléphant blanc sur un champ rouge. On cite dans la contrée vingt places fortes, si l'on peut appeler de ce nom des villes entourées d'un mur sans fossé. Banckock elle-même n'a que des remparts dégarnis, les canons restant sous des hangars abrités, afin, disent les ingénieurs du pays, qu'ils ne se gâtent pas ; aussi, pour rassurer le roi contre toute surprise, les navires européens sont-ils obligés de déposer leur artillerie à terre avant de remonter le Meinan.

Le royaume de Siam trafique avec la Malaisie, l'Hindoustan et la presqu'île ; mais ses principaux échanges ont lieu avec la Chine, et surtout avec Canton, Emuy, Limpo, Siang-Hai, et avec les insulaires de Hai-Nam. Ce commerce se fait au moyen de jonques montées par des Chinois qui apportent à Banckock de la poterie, de la porcelaine, du vif-argent, du thé, des vermicelles, des fruits secs, des soies écrues, des satins et d'autres étoffes manufacturées, des nankins, des souliers, des éventails, des ombrelles, du papier à écrire, du papier pour les sacrifices, des baguettes d'encens, et autres articles de moindre importance. Les cargaisons de retour consistent en poivre blanc, sucre, étain, cardamome, bois d'aigle et de sapan, quinquina, coton, ivoire, noix d'arek, poisson salé, cuirs de bœuf, d'éléphant, de rhinocéros, de tigre, de léopard, etc., peaux de serpent, cornes de buffle, nids de salanganes, bois de sandal, peaux de raie apprêtées, etc., etc.

Le commerce de Siam paraît avoir pris un grand développement sous le prince actuel. Du temps de La Loubère, c'est à peine si deux ou trois jonques chinoises venaient annuellement mouiller dans le Meinan; aujourd'hui il faut compter au moins deux cents transports servant à ce cabotage. La population chinoise, qu'on estimait à 4,000 âmes vers la fin du XVIIe siècle, doit aller aujourd'hui à 200,000 individus, c'est-à-dire au douzième à peu près de la population siamoise. D'après les calculs de M. Crawfurd, le plus exact et le plus récent explorateur de la contrée, le commerce de Siam avec la Chine peut être évalué à 24,562 tonneaux qui, à raison de vingt bras pour chaque cent, donnent un chiffre de 4,912 marins. Le cabotage avec la Cochinchine, à raison de seize hommes par cent tonneaux, détermine un personnel de 4,500 marins ; en tout 9,412. Si à ce nombre on ajoute celui des matelots qui naviguent sur des bâtiments chinois, on obtient un total de 11,518 marins qui forment le pivot du mouvement commercial du royaume.

CHAPITRE XXVI.

COCHINCHINE. — POULO-CONDOR. — SAIGONG.

L'heure du départ était venue ; le capitaine Tsin-Fong, prêt à déraper, ne nous avait laissé que peu d'heures pour nos adieux. Nous en profitâmes pour visiter une fois encore le digne évêque de Siam, et pour remercier don Silveira. M. de Sozopolis nous embrassa les larmes aux yeux. « Je ne reverrai jamais notre France, me dit-il ; mais le dernier regard que je jetterai sur ce monde sera pour elle. » Il me donna le nom de quelques parents, me supplia de les aller voir quand j'aborderais dans la patrie, me remit des lettres pour les missions de l'Asie orientale, puis à ces marques d'affectueux intérêt il joignit ses pieuses bénédictions.

Notre visite à don Silveira s'était prolongée, et, quand nous arrivâmes sur le

pont de la jonque, l'ancre était haute et le courant nous emportait. Des officiers de la douane visitaient tous les recoins du bord pour s'assurer qu'aucun sujet de Sa Majesté siamoise ne s'esquivait de ses États. Le soir du même jour, 5 août, nous mouillâmes devant le village de Kiong-Foc que pressait une verte ceinture de jardins et de bosquets. Une petite course à terre nous initia aux procédés de culture usités dans le pays et à l'aménagement des terrains. Les paysans qui peuplaient ces environs nous parurent d'un naturel bon et paisible; seuls dans la campagne, nous nous y trouvâmes en sûreté comme dans les contrées les plus civilisées de l'Europe. Le lendemain, nous passâmes devant les forts que l'on nomme forts Pegouans, à cause de la colonie qui habite leur voisinage. Il est aisé de distinguer ces émigrés du reste des Siamois, aux cheveux longs et nattés des femmes, et aux membres tatoués des hommes. Chez les Pegouans ce tatouage est poussé jusqu'à l'extravagance; ainsi une personne de qualité a non-seulement les jambes et les cuisses bariolées de lignes bizarres, mais porte encore sur la poitrine, en caractères pegouans ou mons, une inscription dont chaque lettre a pour le moins un pouce de longueur.

Quelques heures de jusant rapide nous conduisirent de là à Pak-Nam et aux bouches du fleuve. De ce point, la vue la plus animée se déroula devant nous. La mer qui mourait en angle aigu dans le fond du golfe, les hautes montagnes de l'est, les landes marécageuses de l'ouest, tout cela mêlé de barques qui remontaient ou descendaient, de caravanes qui se croisaient sur la rive, d'arbres verts et élancés, d'oiseaux de terre et de mer bruissant au milieu d'un paysage silencieux, tout cet ensemble de rumeurs et de calme, d'eau et de verdure, ravissait le regard blasé par le monotone aspect des contrées intérieures. Le seul inconvénient de cette station était dans les légions de dévorants moustiques qui ne nous laissaient reposer ni jour ni nuit.

L'air du large chassa ces myriades d'insectes : nous vînmes mouiller devant les îles Si-Chang que les anciens navigateurs ont nommées les îles hollandaises. Elles sont au nombre de huit, dont la plus étendue peut avoir un mille dans sa plus grande largeur. Les vents périodiques de ces mers étant plutôt contraires que favorables à notre route, nous nous tînmes en vue des côtes qui nous envoyaient leur brise. Nous doublâmes ainsi le cap Lyant au delà duquel l'O. S. O. devenu traversier nous permit de faire bonne route. Le lendemain parut devant nous un singulier archipel composé d'une île principale, autour de laquelle s'échelonnent une vingtaine d'îlots. C'est le groupe appelé sur les cartes Hon-co-Throu, ou plus correctement Hon-co-Tre. Enfin, le 11 août, le patron chinois signala Poulo-Ubi et le cap de Kambodje, pointe sablonneuse et basse, angle avancé, dont l'un des côtés regarde la mer de Chine, l'autre le golfe de Siam. Poulo-Ubi est une île escarpée et verdoyante, où deux ou trois familles de Cochinchinois cultivent des champs de maïs, et vendent quelques cochons aux bâtiments de relâche dans ce havre.

La pointe de Kambodje une fois doublée, nous donnâmes dans la mer de

Chine. La jonque passa presque en vue des îlots ou plutôt des écueils qu'on nomme *les Frères*, et laissa tomber l'ancre le lendemain dans la baie de Poulo-Condor, dont l'aspect est triste, mais imposant. Un amphithéâtre de rochers à pic la termine au sud et à l'ouest : mais le nord et l'est offrent des abris nombreux derrière six îlots de grandeurs différentes. Là, sur une rive sablonneuse, se voient encore les ruines d'une factorerie anglaise. Ce sont des fondations de fort, des débris de poteries et des douelles à demi pourries. Déjà pourtant cent trente années ont passé sur le désastreux événement. Ce même noyau de colons, que la révolte d'une garnison de Makassars chassa de Poulo-Condor, alla fonder sur le littoral de Bornéo le comptoir de Banjermassin, et y fut massacré en grande partie par les naturels des Célèbes, à la solde des Anglais. Un essai de colonisation, tenté par les Français, n'eut pas un résultat meilleur. Aujourd'hui l'île n'est peuplée que de Cochinchinois.

Le groupe connu sous le nom de Poulo-Condor se compose de douze îles de diverses grandeurs. Onze d'entre elles sont plutôt des écueils ; une seule mérite d'être remarquée, longue de douze milles et large de quatre. Le nom de *Condor* signifie en malais calebasse, et il est singulier de trouver aux portes du Kambodje et de la Cochinchine une île d'appellation malaise. Sans doute, en des temps anciens, c'était là un repaire de pirates, une station d'où les pros du grand archipel rançonnaient le littoral indo-chinois. L'aspect général du groupe a quelque chose de rude et de sauvage. Le terrain, coupé presque partout en précipice, s'élève brusquement à une hauteur de quinze cents pieds ; il est nu dans tous les endroits contre lesquels sévit l'une ou l'autre mousson ; mais partout ailleurs il se pare d'une végétation riche et vigoureuse.

Notre station dans la baie de Poulo-Condor dura quelques heures à peine, au bout desquelles la jonque s'ébranla de nouveau pour doubler le cap Saint-Jacques. A sa pointe une barque nous accosta, portant un mandarin, petit vieillard aux manières gracieuses et polies. Il venait reconnaître le navire et lui signer un passe-port pour qu'il fût admis dans la rade de Kandyu. Kandyu est le port de mer de Saigong, capitale du Kambodje cochinchinois ou Cochinchine méridionale. Sa position seule donne quelque importance à ce village, où réside un mandarin supérieur. Malgré la misère du lieu, il nous fut possible de distinguer, au premier aspect, un pays plus civilisé que le royaume de Siam. Les employés du gouvernement étaient tous vêtus de longues robes de soie, unies ou mouchetées, avec des coiffures qui affectaient déjà la forme chinoise. Ils étaient gais, causeurs, honnêtes, spirituels. Quand nous descendîmes à terre, on n'eut pas l'air, comme à Banckock, de nous regarder comme des animaux curieux. Ce fut au contraire, de la part des naturels, un assaut de prévenances à notre égard. Ils se disputaient à qui nous servirait de guide.

Kandyu est un point si insignifiant qu'un coup d'œil suffit pour le voir tout entier. Il est bâti sur une anse au confluent de la rivière de Saigong. Deux mille habitants, pêcheurs pour la plupart, habitent cette bourgade. Je n'aurais eu qu'à

glaner dans ce petit village du Kambodje, sans les souvenirs qu'y avait laissés l'infructueuse mais piquante ambassade de M. Crawfurd. Le plénipotentiaire du gouverneur général du Bengale, le représentant de la puissance britannique, fut éconduit avec tant de grâce, refusé après tant de cérémonies et de fêtes, qu'il fut impossible de s'en formaliser.

A Saigong, par exemple, où l'ambassadeur avait cru devoir relâcher pour y voir le gouverneur de la Cochinchine méridionale, l'un des plus influents dignitaires de l'empire; à Saigong, tout fut mis en œuvre pour amuser les loisirs des envoyés anglais. A peine le gouverneur eut-il reçu l'avis de leur arrivée à Kandyu, qu'il leur envoya deux barques de quarante rameurs, vêtus d'uniformes rouges à manches jaunes, et la tête couverte de casques ornés de plumes. Aux approches de Saigong, ils trouvèrent sur la route cinq éléphants qui devaient les conduire au palais. Là le gouverneur les reçut en audience. C'était un eunuque, cassé, impotent, mais vieilli dans la pratique des affaires. Après bien des pourparlers préliminaires à l'aide de mandarins, il en vint à accorder que la lettre dont l'envoyé était porteur venait du gouverneur général de l'Inde. Quand cette concession fut faite, il commenta la démarche diplomatique sous tous ses aspects, et résuma ce long travail par une apostrophe à M. Crawfurd. « Comment, dit-il, le gouverneur général a-t-il pu adresser une lettre à l'empereur de Cochinchine? Les rois seuls écrivent aux rois. » Il ne sortit plus de là; il persista à trouver que c'était une hardiesse inouïe. Cependant, à force d'instances, il se relâcha de ses rigueurs et se prêta à ce qu'une copie de la lettre du gouverneur général, bien et dûment légalisée, fût envoyée ouverte à Hué, capitale de l'empire. Comme il apprit en même temps que l'objet principal de la négociation était d'une nature commerciale, il insinua que ce n'était pas la peine de venir de si loin pour si peu, que l'empereur protégeait tous les commerces, et que les navires de toutes les nations pouvaient aborder librement dans les ports de la Cochinchine. Au milieu de ces entraves cérémonieuses et de ces désespérantes formalités, les mandarins et le gouverneur accablaient l'ambassade d'égards et de politesses, inventaient des fêtes pour elle, et en initiaient eux-mêmes les membres aux mœurs, aux usages, aux lois de la contrée. Le gouverneur reçut M. Crawfurd en audience solennelle; puis il voulut, bon gré mal gré, le faire assister au combat d'un tigre contre un éléphant.

Saigong, capitale du Kambodje cochinchinois, se compose de deux villes bien distinctes, situées à trois milles l'une de l'autre sur la Dounaï. La ville nouvelle, Pingeh, qui comprend la forteresse et le palais du gouverneur, gît sur le bras occidental du fleuve, et l'ancienne Saigong sur le bras oriental moins large et moins profond. C'est dans ce dernier endroit que logent les négociants chinois, quoique les plus fortes jonques soient obligées d'aller mouiller devant Pingeh. La citadelle de Pingeh a la forme d'un parallélogramme dont le plus grand côté peut avoir trois quarts de mille de longueur. Commencé sous la direction d'ingénieurs européens, cet immense ouvrage a un glacis, une esplanade, un fossé d'une

énorme dimension, des remparts et des bastions réguliers. Il est pourtant dégarni de canons, quoique les arsenaux en contiennent plusieurs centaines.

La population de ces deux villes, qui semblent se balancer l'une l'autre, est encore hypothétique. M. White la porte à 180,000 habitants; d'autres réduisent ce nombre à 100,000; M. Crawfurd, le dernier visiteur, s'abstient de l'apprécier. Au milieu de la ville est un palais bâti pour le roi, qui en fit sa résidence à l'époque des dernières révolutions cochinchinoises. Le principal bazar est une rue spacieuse et vaste où les marchandises étrangères et les denrées du pays sont exposées pour la vente; les principaux articles consistent en soies manufacturées, en thé de qualité inférieure, en volaille, cochons, etc. L'absence des produits européens indique assez combien sont rares et bornées les relations du Bengale et de l'Angleterre avec les pays cochinchinois. Quelques bouteilles, un petit nombre de pièces de drap, sont tout ce qu'on y voit en ce genre.

Les maisons de Saigong, pour la plupart construites en bois, sont revêtues d'un chaume de feuilles de palmier et de paille de riz: quelques-unes sont bâties en briques et recouvertes en tuiles; elles n'ont qu'un étage. Les logements des Chinois se distinguent des autres par leur propreté, par l'élégance et le bon ordre qui y règnent. On compte à Saigong 4,000 individus d'origine chinoise, mais établis dans cette ville depuis plusieurs siècles; hospitaliers, prévenants, doués d'intelligence et d'activité, ces émigrés ont été les instruments les plus actifs de la civilisation cochinchinoise.

CHAPITRE XXVII.

COCHINCHINE. — TOURANNE. — HUÉ.

Nous avions fait à Kandyu une ample provision de fruits délicieux qui abondent dans le pays. En échange de quelques piastres Norberg venait d'obtenir plusieurs corbeilles d'oranges, de bananes, de pommes, et d'énormes paniers remplis de poissons de toutes les espèces. Pourvus et rafraîchis nous remîmes à la voile le jour même: la brise était vigoureuse et bonne; elle nous emporta. Nous longeâmes à quelque distance la côte montagneuse qui courait du N. E. au S. O.; nous franchîmes le chenal entre l'île de Cow et l'écueil de Brito, qui porte le nom du navigateur portugais qui s'y perdit; et nous doublâmes enfin le cap Pandaran, tourmenté, comme le cap de Bonne-Espérance, par le flot qui tourne et gronde autour de lui. Ce cap forme en effet comme un coude dans la mer de Chine: une fois dépassé, notre route changea brusquement; nous laissâmes porter au nord plein. A mesure que nous avancions dans le canal qui se prolonge entre la côte cochinchinoise et les îlots connus sous le nom de Paracel, la brise de S. O. amortie par les hauts sommets du continent ne nous arrivait plus que par risées inégales: tantôt engouffrée dans ces gorges, elle en sortait en se halant

jusqu'au N. O.; tantôt arrondissant le rivage, elle devenait presque S. E. après avoir fait le tour du compas. Nous pûmes, au milieu de ces variations incessantes, reconnaître à loisir cette terre qui s'étendait parallèlement au navire, terre haute et dentelée, laissant deviner des havres nombreux dans ses profondes découpures; terre bien observée par l'officier de marine Dayot, Français de naissance et mort mandarin du dernier roi de Cochinchine. La jonque passa ainsi tour à tour devant la baie de Ya-trang, place que fortifia l'ingénieur français Ollivier; elle reconnut Kon-Koë que Dayot donne pour un havre excellent, l'île de Poulo-Canton; enfin, servie par le temps, elle entra à toutes voiles dans la baie de Touranne, tranquille et spacieux bassin, encaissé comme un lac au pied de hautes montagnes qui semblent l'isoler de la mer. Notre capitaine chinois y jeta l'ancre à un demi-mille de terre. De ce mouillage les deux tiers du circuit de la rade s'offraient à nous comme un mur basaltique de 15 à 1800 pieds de hauteur, tapissé çà et là d'arbres vigoureux et vieux comme le monde. Dans tout ce rayon la nature avait un aspect sauvage, un air de végétation primitive et vierge: mais vers le S. E. les terrains s'abaissaient, les bois plus clair-semés étaient entrecoupés de plateaux verdoyants. Les rizières, les champs de maïs, et les toits montrant leurs crêtes au-dessus du feuillage, indiquaient la présence et les travaux de l'homme. C'était de ce côté que gisait Fai-fo, ville beaucoup plus importante que Touranne et séparée d'elle par un petit goulet navigable.

A peine avions-nous mouillé que dix bateaux accostèrent la jonque et se disputèrent la faveur de conduire les passagers sur le rivage. Je m'embarquai avec Norberg dans celui qui me paraissait le mieux équipé. C'était une gracieuse et svelte embarcation, armée sur les côtés de longs bouts-dehors qui tenaient ses voiles ouvertes en éventail. En moins d'une demi-heure elle nous eut conduits devant la barre, que nous traversâmes dans un canot à rames, et sans mâture. Alors parut devant nous la bouche étroite d'un ruisseau qui vient se jeter dans la baie de Touranne: c'est là que nous prîmes terre, auprès d'un grêle pont de bois appuyé sur quatre pilotis.

Le hasard voulut que le jour de notre débarquement fût celui d'une fête solennelle en Cochinchine. A mesure que nous avancions dans le village, des groupes bruyants se croisaient devant nous. Ici une douzaine d'adolescents jouaient au ballon avec une vessie gonflée; là d'autres sautaient par-dessus un bâton placé horizontalement; à notre droite, des hommes organisaient un combat de coqs; à notre gauche, des enfants excitaient l'une contre l'autre des cailles vertes, et jusqu'à des sauterelles; ailleurs on jouait aux cartes ou aux dés; ou bien encore on maintenait en l'air une espèce de balle, en la recevant sur la plante des pieds. En voyant ces Cochinchinois faire dans ce jeu la preuve d'une prestesse incroyable, Norberg me rappela l'anecdote que Barrow raconte à ce sujet: « Un des matelots du *Lion*, vaisseau de l'ambassade de Macartney, s'étant pris de dispute avec un naturel, pensa qu'il fallait vider cette affaire d'après la méthode anglaise. Il se posa en boxeur, ramassa ses deux poings à la hauteur de l'œil, et, après avoir

calculé sa botte, il s'apprêtait à frapper, quand son adversaire pirouetta sur lui-même, et, le dos tourné, lui décocha gravement un tel coup de talon sur la mâchoire, que l'Anglais faillit tomber à la renverse. »

Touranne n'étant qu'une bourgade assez mesquine, en quelques minutes nous arrivâmes sur la grande place qui était en même temps le lieu du marché. Là se pressait une multitude d'hommes et de femmes, d'acheteurs et de vendeurs demandant ou offrant des denrées. Dans cet endroit, c'était un pêcheur portant sa nasse pleine au bout d'un rotin; ailleurs deux femmes affublées de longues robes, les pieds nus et la tête coiffée d'un chapeau de paille en forme de champignon, surveillaient étalés avec symétrie sur une natte, des fruits, des gâteaux de sucre et des confitures chinoises. Plus loin des marchands mesuraient leur riz dans des sacs; à droite on vendait des toiles de coton et des étoffes de soie; à gauche des porcelaines et du bétel. De tous côtés enfin, cette scène se produisait pleine de vie et d'étrangeté.

Les naturels que nous trouvâmes dans l'enceinte de ce bazar, n'avaient rien d'uniforme dans leurs costumes. La coiffure, la robe, le pantalon, variaient suivant les classes, et parfois encore suivant la fantaisie de l'individu. La mise la plus générale des femmes consistait en une chemise de coton brune ou bleue, descendant jusqu'au milieu des cuisses, et un large caleçon de nankin noir. Quelquefois elles laissent pendre leurs cheveux en longues tresses qui touchent presque la terre, ou bien elles les massent dans un énorme chignon fixé par un peigne au sommet de la tête. Les cheveux courts sont la marque d'un état infime. Quant aux hommes, leur coiffure est tantôt un mouchoir en forme de turban, tantôt un chapeau ou un bonnet dont la forme varie, mais qui est combinée toujours de manière à mettre le visage à l'abri du soleil. C'est dans ce but encore qu'ils se servent de larges plumes, ou d'ombrelles en papier fort, ou d'éventails de palmier et de latanier. Dans les classes laborieuses, les costumes sont calculés de manière à ne pas gêner la liberté des mouvements. Ainsi, les femmes du peuple, qui vont à la pêche ou qui travaillent dans les rizières, n'ont pour se couvrir qu'un caleçon finissant au genou et une toile qui leur tombe en serviette sur le sein. D'autres fois elles endossent une espèce de tunique à collet, chaussent des sandales plates et relevées au-dessus du sol, comme on en porte dans l'archipel malais : enfin la chemise courte, le pantalon à mi-jambe et le mouchoir en turban complètent les variétés des divers accoutrements populaires.

Ce qui constituait le trait le plus caractéristique des naturels qui passaient sous nos yeux, c'était une malpropreté au-dessus de toute description. Leurs vêtements en lambeaux semblaient vivants d'insectes vermineux, que les Cochinchinois, hommes ou femmes, regardent comme une friandise. Un goût aussi révoltant suffirait pour éloigner tout Européen d'une passion cochinchinoise, si de grosses lèvres, d'où suinte une salive rougie par le bétel, et des dents noircies à l'aide d'acides, étaient des préservatifs impuissants. La figure de ces femmes a cependant quelque expression de douceur, et les formes de leur corps ne man-

quent pas de souplesse et de grâce. Quant aux hommes, petits et grêles, avec le nez épaté, l'œil bridé comme le Chinois, le teint cuivré et les pommettes saillantes, ils ont pourtant sur le visage une expression de bienveillance, surtout dans les classes inférieures.

Mêlés à cette foule tumultueuse et bizarre, nous poursuivions l'étude de leurs mœurs, quand la plus étrange apostrophe nous arracha à ce curieux examen. « Bonjour, Messieurs! » dit une voix à l'accent évidemment gascon. Norberg fit un bond malgré lui : « Il pousse donc des Gascons partout! s'écria-t-il. — Oui, Monsieur, répliqua l'interlocuteur, et à votre service. » C'était un petit homme, vêtu à la cochinchinoise, et brun comme un Maure; il fixait sur nous un œil intelligent et rusé. Nous sûmes bientôt que, né à Bordeaux, il était venu fort jeune dans l'Inde, et qu'il habitait Touranne depuis quinze ans. A l'heure actuelle, il était une autorité dans toute la contrée; il m'offrit ses services de si bon cœur que je les acceptai pour moi et pour Norberg. « Vous arrivez bien à propos, nous dit-il, c'est aujourd'hui grande fête dans le pays; nos mandarins ont un gala, vous en serez! » Nous voulûmes en vain nous excuser; il nous entraîna. Le logement de ces dignitaires de Touranne était à une petite distance du village. Le chemin qui y conduisait le long de la baie était semé de cases de naturels, consistant presque toutes en quatre murailles de terre, recouvertes en feuilles de palmier ou en chaume. Bientôt nous parvînmes à un hameau d'où l'on découvrait les maisons de Touranne groupées sur leur petite presqu'île, et plus loin les mâts des jonques qui semblaient sortir de la rade.

Dans cet endroit, la route, tournant sur la droite, donna dans une avenue plantée de beaux arbres, qui aboutissaient à deux logements plus vastes et mieux ordonnés qu'aucun de ceux que nous avions aperçus jusqu'alors. C'était la résidence des deux mandarins, l'un civil, l'autre militaire. Nous les vîmes bientôt arriver vers nous. Le premier portait sur la tête le bonnet de grand mandarin, espèce de calotte noire, ornée par devant d'une plaque d'or, longue de plusieurs pouces. Sur cette plaque figurait le nom de l'empereur en caractères chinois. La calotte se trouvait garnie de chaque côté d'une aile de neuf pouces environ de hauteur, beaucoup plus large à son extrémité qu'à sa base et faite de gaze noire, tendue sur un fil de laiton. Une robe de soie verte brochée et à dessins, un pantalon de soie rouge et des babouches formaient le reste de son costume. Chez le mandarin militaire, la coupe du vêtement différait peu : seulement la robe était de soie unie, et la calotte, au lieu d'ailes de moulin, portait un ornement latéral en fil de laiton qui affectait les formes d'un bois de cerf, tandis qu'une espèce d'appendice fourchu s'élevait au sommet de la tête. Ces deux dignitaires n'avaient la physionomie ni bien noble ni bien régulière; on pouvait y lire une expression de ruse méfiante chez l'un, cruelle chez l'autre.

Quand notre interlocuteur nous eut annoncés, nous vîmes pourtant ces deux figures prendre une teinte de bienveillance cérémonieuse. Autant que nous pûmes le deviner, car la conversation avait lieu en cochinchinois, nous obtînmes

CHASSE AUX ÉLÉPHANTS.

Publié par Furne à Paris.

Imp. F. Chardon aîné 30 r. Montefeuille à Paris

la faveur d'assister au festin que donnaient ce jour-là Leurs Excellences. Avant l'heure où il commença, notre cicérone voulut nous faire visiter les attenances du palais; il nous conduisit d'abord à une espèce de corps de garde où se tenait un piquet de troupes indigènes pour l'honneur et la sûreté des mandarins. Ces miliciens étaient armés de fusils à baïonnette et à chien, exécutés sur l'étalon des nôtres; ils portaient comme les Siamois le chapeau conique de cuir de rhinocéros, surmonté d'un plumet rouge et jaune : leur uniforme, espèce de blouse bleue sur des braies bouffantes, était traversé par une buffleterie qui soutenait la giberne et la poire à poudre. Le costume des artilleurs s'écartait de celui des simples miliciens en ce sens que le chapeau conique était sans plumet, la robe plus longue et plus flottante, et qu'au lieu du mousquet ils avaient la longue pique, enjolivée de quelques soies jaunes et rouges.

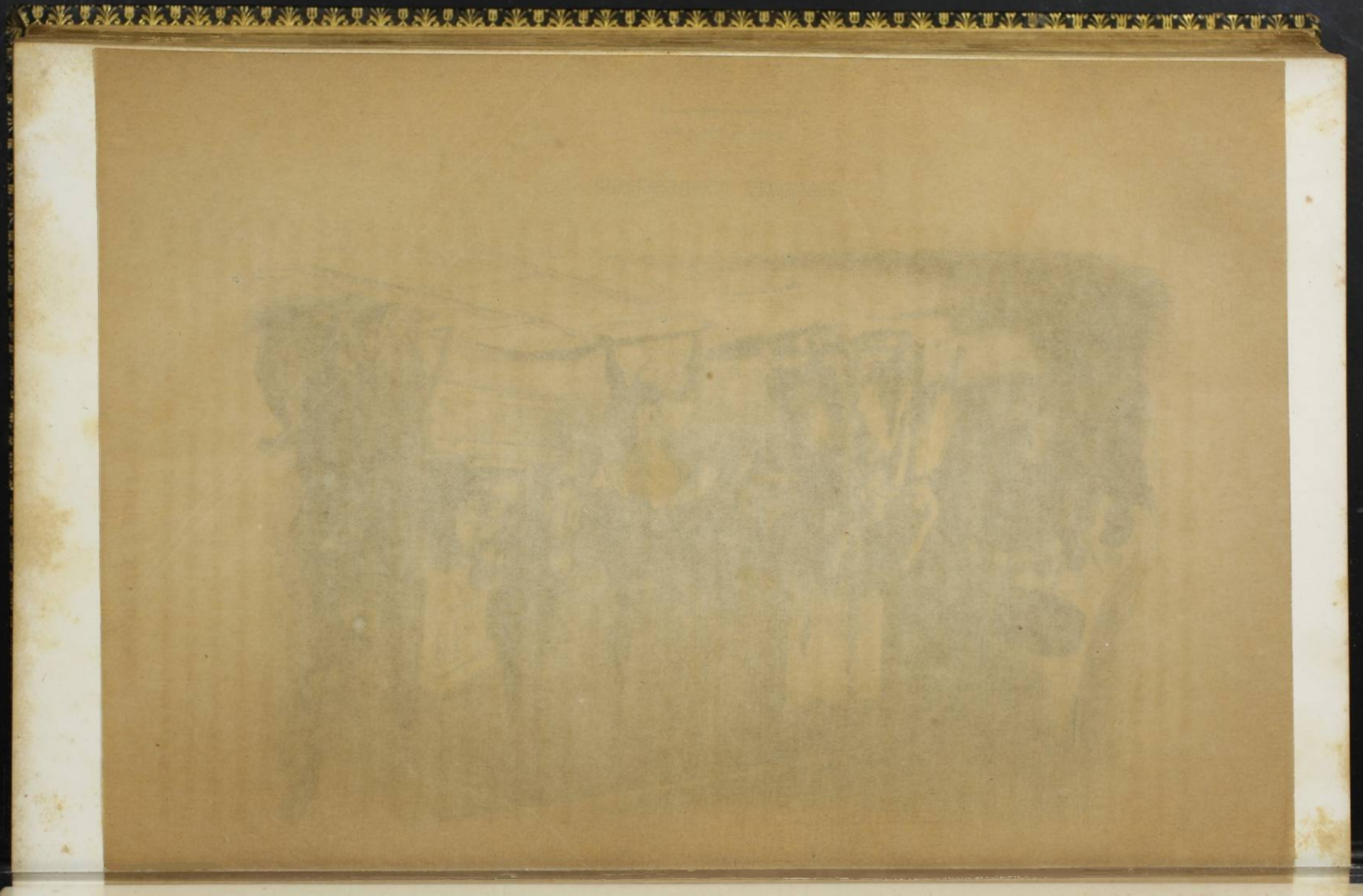
A peu de distance de là, blanchissait, à travers le feuillage, l'écurie des éléphants; cette écurie était un vaste hangar entouré de gros murs de terre et couvert avec des feuilles de bananier. Dix compartiments intérieurs, séparés par de fortes poutres, indiquaient le nombre des pensionnaires du lieu. Notre guide nous raconta les merveilleuses choses des éléphants de la Cochinchine, les plus beaux peut-être, les plus intelligents qui soient au monde. « Dans l'état sauvage, nous disait-il, ces animaux sont un grand fléau pour ces contrées : ils vaguent dans les campagnes, rasent les moissons, saccagent les vergers, et détruisent en une nuit les travaux de toute une année; mais, dans l'état domestique, ce sont nos plus utiles auxiliaires, propres à tout usage, pour le transport des hommes et des marchandises, pour la parade et pour la guerre. Ceux-ci, ajoutait-il, sont de la mince espèce; c'est à Hué-Fou qu'il faut aller admirer les éléphants de guerre, véritables tours mouvantes qui rappellent les guerres d'Alexandre et les luttes poétiques de l'ancien Orient.

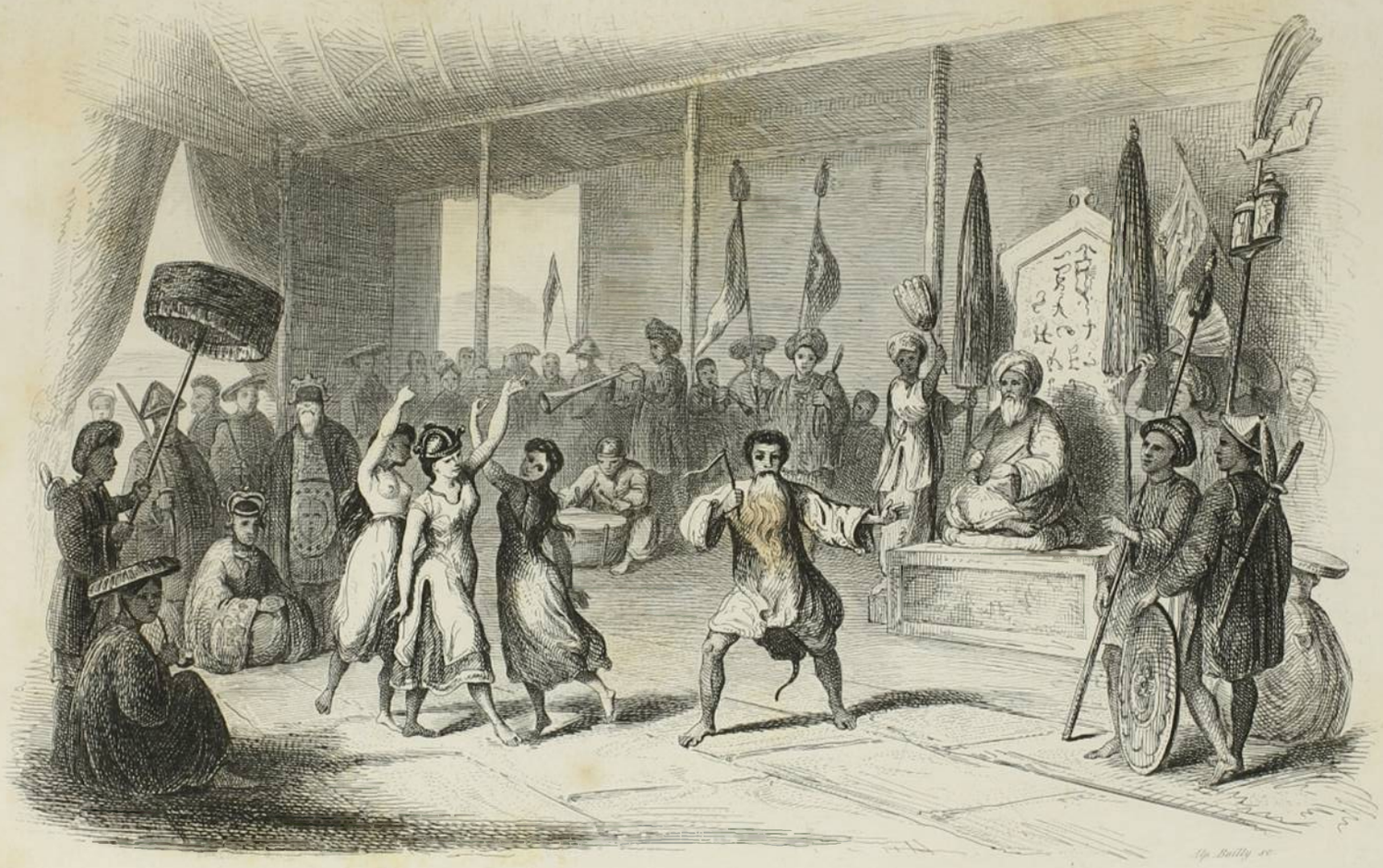
« Outre les diverses méthodes usitées dans l'Inde et à Ceylan pour la chasse des éléphants, les Cochinchinois en emploient d'autres avec succès. Tantôt, reconnaissant à certaines traces l'arbre contre lequel l'animal s'appuie pendant la nuit, ils le scient presque entièrement vers le pied, et, quand le soir l'éléphant vient reprendre son poste, il perd l'équilibre sous ce tronc qui cède, tombe et se voit surpris par le chasseur; alors, lié entre deux femelles qui le domptent à coups de trompe, il chemine bon gré mal gré vers l'écurie qui doit lui servir de prison. Tantôt, tombé dans une fosse recouverte de branchages et de feuilles, l'éléphant est dompté par le jeûne et obéit par épuisement. Alors commence pour le captif une éducation domestique : un cornac ou *mahout* le soigne, le panse, lui porte à manger, monte sur son large cou, le guide, le flatte ou le corrige, ne le quitte pas d'une minute, fait si bien enfin que désormais il s'établit entre le maître et l'élève une communauté de vie et de volontés. Chez l'éléphant ce n'est pas toujours la crainte qui domine : il ne se borne pas, envers son mahout, à une obéissance négative; il lui donne souvent, dans l'occasion, des preuves de sympathie intelligente et d'actif attachement. Le soleil est-il trop

fort? il coupe avec sa trompe de jeunes branches touffues, et les présente à son conducteur pour qu'il s'en fasse un abri : fatigué par la chaleur, celui-ci vient-il à s'endormir? il ralentit son mouvement pour ne pas le réveiller, retient presque son souffle afin que nul bruit ne dérange le repos de son ami. Il est cependant des époques où ces animaux, devenus tout à coup mutins et indomptables, entrent dans de longs accès de fureur, renversent tout sur leur passage, et écrasent jusqu'à leur cornac. Celui-ci cherche à deviner et à prévoir ces effrayants paroxysmes; aux premiers symptômes, il a recours aux femelles qui battent le mâle récalcitrant; puis quand ce moyen ne suffit pas, il tue sa monture en lui enfonçant dans le crâne l'aiguillon dont il se sert d'habitude pour la diriger. »

Quoique ces détails sur l'éléphant ne fussent pas chose nouvelle pour nous, nous laissâmes causer notre guide qui nous ramena de la sorte vers la salle du festin. Sous un vaste hangar, construit en bambou et abrité par un mur de nattes, trente à quarante petites tables carrées se présentaient tellement chargées de plats ou plutôt de bols, qu'elles en étaient littéralement couvertes. Ces bols contenaient des ragoûts de bœuf, de porc, de poule et de poisson. Coupés par petits morceaux avec des légumes, ces ragoûts formaient une espèce d'*olla podrida*, dressée en soupes et en jus, assaisonnée de différentes manières et mêlée de divers ingrédients.

Quand cent cinquante à deux cents notables cochinchinois se furent assis, nous nous installâmes avec notre protecteur dans l'un des angles reculés de la salle. Chacun était à son poste, et personne n'attaquait pourtant les mets qui chargeaient les tables. « Qu'attend-on? dis-je à notre compatriote. — Les mandarins, » répondit-il. Une seconde après ils entrèrent, non pas, comme j'aurais pu le croire, pour partager le repas, mais pour l'honorer de leur présence. Les deux fonctionnaires se couchèrent sur une natte, cherchant un point d'appui dans de moelleux coussins, fumant leurs pipes ou mâchant leur bétel, pendant que quatre esclaves agitaient l'air autour d'eux avec de grands éventails de plumes de paon. L'installation de ces nobles seigneurs servit de signal d'ouverture au festin. A l'instant tous les convives se jetèrent sur les ragoûts, et se remplirent l'estomac de tasses de riz qu'on donnait en guise de pain. Le riz est dans ce pays, comme dans presque tout l'Orient, la base de la nourriture. Au lieu de fourchettes et de couteaux, nous ne trouvâmes devant nous qu'une cuiller de terre cuite et deux espèces de tuyaux ou petits bâtons de bambou, de bois rose ou de sandal, semblables à ceux des Chinois. Comme nous n'avions guère foi en ces ragoûts et ces macédoines asiatiques, nous attendions toujours, Norberg et moi, qu'on servît quelque plat de rôti et de bouilli; mais ce fut en vain : on les avait oubliés dans le menu du repas. Nous cherchions à faire contenance tant bien que mal en avalant des boulettes de riz, quand un cri de joie parti de toutes les tables signala l'apparition de quelque merveille culinaire. « C'est de l'éléphant rôti, nous dit le Bordelais, un mets réputé saint parmi les Cochinchinois, un aliment réservé pour les occasions solennelles. » Par curiosité je voulus goûter de





Alp. Bailly sc.

SPECTACLE COCHINCHINOIS.

Publié par Furne, à Paris.

Imp.ie F. Chardon, aîné 30 r. Hautefeuille à Paris.

l'éléphant, mais c'est à peine si je pus en avaler un morceau, tant cette chair était coriace et nauséabonde.

Après le repas, une nouvelle fête était réservée à l'assistance : une représentation scénique l'attendait dans un hangar plus vaste encore que la salle à manger. Quand nous entrâmes, la comédie allait son train : elle consistait en un dialogue assourdissant qui se mêlait au fracas des gongs, des timbales, des tambours, des flûtes et des trompettes. La plus amusante partie de cette action théâtrale fut une espèce d'intermède, exécuté par trois jeunes femmes, les premières de la troupe, qui parurent dans le costume d'anciennes reines, pendant qu'un vieil eunuque, affublé d'un habit grotesque, jouait le rôle d'une espèce d'arlequin ou de scaramouche. Dans cette partie de la scène, le dialogue, au lieu d'affecter le ton monotone et traînant du récitatif chinois, devint tout à coup vif et saccadé, entremêlé de gaies ritournelles, et terminé par un chorus général. D'autres fois la mélodie prenait un rhythme mélancolique et doux comme une ballade écossaise, et alors la voix de ces femmes s'élevait à un fausset tremblotant qui n'était pas dépourvu de grâce. Comme la musique en Orient ne marche jamais sans la danse, à chaque reprise des chœurs les trois actrices cochinchinoises formaient des passes avec leurs mains et leurs pieds, se posaient de manière à faire ressortir leurs tailles sveltes, combinaient des groupes, se quittaient, se reprenaient, sans que leurs mouvements jurassent une seule fois avec la mesure musicale.

En Cochinchine comme en Chine, on ne perçoit aucun prix à l'entrée des théâtres; l'industrie des acteurs s'exploite de deux manières : ou par une espèce de forfait pour une représentation dans les domiciles particuliers, ou par un spectacle public sous des hangars dont l'entrée est gratuite : dans ce dernier cas, le salaire des comédiens est laissé à la générosité des spectateurs, qui jettent sur la scène des pièces de menue monnaie. Comme cette méthode reçut ce jour-là même son application, Norberg, enchanté des trois héroïnes de l'opéra cochinchinois, voulut la pratiquer en grand seigneur : il lança quelques piastres au milieu des comparses, et faillit provoquer une émeute de coulisses.

C'était assez de fêtes en un jour. Nous regagnâmes la jonque, décidés à traverser le lendemain l'isthme étroit qui se prolonge entre Touranne et Fai-Fo. En effet, l'aube pointait à peine que déjà nous posions le pied sur un terrain sablonneux et bien cultivé. Les villages qui bordent la route avaient un aspect de propreté et d'aisance qui provenait sans doute plutôt de la nature du sol que de l'activité des habitants. Des rizières, des plants de pistachiers et de mûriers alternaient avec des champs plus vastes de maïs. L'éducation des vers à soie nous parut être l'une des industries de la contrée ; des paniers remplis de cocons se voyaient de temps à autre au seuil de quelques portes. Notre course au milieu de chemins fatigants dura près de cinq heures, au bout desquelles Fai-Fo se montra sur notre droite, au fond d'une anse peu profonde. Fai-Fo est un comptoir chinois qui n'a qu'une seule rue, longue à peu près d'un quart de lieue ; sa population permanente ne s'élève guère qu'à 5,000 habitants; mais, dans la saison des

jonques, ce chiffre se double par l'affluence des équipages étrangers. Le sucre et le cinnamome y sont les deux articles courants de l'exportation cochinchinoise.

Les maisons chinoises de Fai-Fo, bâties en chaux et en briques, et revêtues en tuiles, semblent faire honte aux misérables cabanes de Touranne. Fai-Fo a plusieurs temples que nous visitâmes : le plus beau d'entre eux est dédié à la déesse chinoise qui préside au commerce et à la navigation. Il a été bâti, il y a un siècle à peu près, aux frais d'un négociant qui fit venir de Canton des matériaux et des ouvriers. Dans l'intérieur du sanctuaire, un vase immense en fer, haut de huit pieds, est placé devant un autel, tandis qu'au sein d'une fontaine placée sur le derrière vivent et jouent une trentaine de tortues de terre. Ce fut aussi à Fai-Fo que nous trouvâmes l'un des plus beaux temples bouddhistes qui soient dans la Cochinchine : on y voit une statue de Bouddha, qui par la figure et le costume diffère du Bouddha chingulais, birman et siamois. Les traits tartares ont fait place, dans cette image, aux traits hindous. Fai-Fo n'est pas la capitale de la province dans laquelle elle est située. Le gouverneur réside dans une place fortifiée, Fu-Chiam, qui se trouve à quelques milles de distance. Le nom de la province est Cham ; elle s'étend jusqu'à la ligne des montagnes qui bordent le S. E. de la baie de Touranne. Sa population est évaluée à 50,000 âmes.

Au retour de cette excursion à Fai-Fo, le guide chinois qui nous accompagnait offrit de nous conduire à l'une des merveilles de la contrée, aux *Montagnes de Marbre*, nom sonore et ambitieux donné à quelques blocs de rochers situés sur le point d'attache de l'isthme au continent. Nous acceptâmes, et, vers le milieu du jour, surgirent à nos yeux, du sein d'une grève sablonneuse, cinq masses de marbre, qui ressemblaient à des aiguilles de pyramides englouties. Pour arriver au plus grand de ces rochers, il fallait fouler un terrain aride, couvert en plusieurs endroits d'une poussière blanche, brillante et dure, qui ne provenait pas toutefois de la porphyrisation de ces montagnes noires et volcanisées. Vues de leur base, ces montagnes se présentaient comme une masse oblongue, haute de plusieurs centaines de pieds : grâce à une rampe taillée dans une cavité circulaire, nous gravîmes le roc jusqu'à ce que des bancs pratiqués dans une large anfractuosité nous invitassent au repos. De là ces rochers, cette eau qui fuyait dans le lointain, ces quatre blocs qui dressaient leurs aiguilles noires et dentelées, ce sable étincelant de blancheur, ces fabriques, ces arbres dont la racine fendait le marbre, ces arbrisseaux, ces plantes qui festonnaient l'intérieur de la grotte, ces guenons qui se balançaient aux lianes comme sur des escarpolettes, tout, ensemble et détails, reproduisait un spectacle de féerie, une décoration d'opéra.

Après une halte assez longue, nous entrâmes dans une gorge émaillée de jardins suspendus dans le roc. De petits édifices pieux et quelques habitations embellissaient ce paysage qui frappait l'œil par l'imprévu et par le contraste. De l'un de ces logements sortit un homme qui proposa de nous accompagner dans une pagode souterraine, complément des miracles du lieu. Il nous fit entrer en effet dans une galerie étroite, longue à peu près de deux cents pieds, bordée à

droite et à gauche de cellules inhabitées. Ce passage, qui aboutit à la partie nord du rocher, se trouve continué par un sentier couvert d'un impénétrable feuillage, puis après diverses issues sinueuses, un couloir dans le roc vif, et un escalier de trente-sept marches, conduisent en face de la mystérieuse pagode. L'entrée formait une espèce de portail, flanqué de piédestaux garnis d'animaux fabuleux, et surmonté d'un fronton aux symboliques cornes de vache. Au delà de cette porte, une nouvelle série de degrés aboutissait à l'intérieur du temple souterrain.

C'était une excavation immense, de cinquante pieds de long sur quarante de large, et d'environ quarante-cinq de hauteur. Le jour y pénètre par un soupirail naturel ouvert au sommet de la voûte : les rayons du soleil et l'air extérieur chatoient et jouent sur les guirlandes de lianes qui pendent ici verticales, là arrondies ou enlacées en arabesques. Au moment où nous entrâmes, le soleil frappait presque à plomb sur ce roc au grain brillant, à la cristallisation diamantée; ses rayons en jaillissaient avec tant de paillettes d'or et d'argent, que les cavernes fantastiques des contes orientaux nous semblèrent retrouvées. A côté de la porte par laquelle nous venions d'entrer, deux figures colossales étaient assises, ayant à leurs pieds des animaux monstrueux; puis plus loin, et dans un enfoncement exhaussé par un talus de briques, s'élevait le grand autel avec ses chandeliers et ses cierges rouges. Sur l'autel est une statue de Bouddha, de trois pieds de haut. L'idole est assise et entourée de quelques attributs emblématiques. Sa tunique, son casque pointu, ses pieds joints et posés à plat, ses mains étendues sur ses cuisses, rappellent le Goutama des Birmans et des Siamois. D'autres statuettes représentaient ici des disciples de Bouddha, là une femme assise, sans doute la divinité du rocher. Ces figures, ces ornements votifs, ces autels placés sous une nef aux portiques de granit, semblaient se relever encore par l'ombre et par la solitude du lieu. Notre guide nous raconta que l'empereur de la Cochinchine avait naguère honoré de sa présence la pagode sainte, et, comme preuve de cette solennelle visite, il nous fit remarquer sur la voûte, au milieu d'un cercle noir, un point jaune qui luisait dans le roc : c'était, à l'en croire, un lingot d'or offert par S. M. dans le cours de ce pieux pèlerinage. Nous le crûmes sur parole.

Un coup d'œil d'ensemble sur ces blocs gigantesques termina cette reconnaissance détaillée; ils étaient presque nus; mais une végétation de plantes arborescentes tapissait tous les endroits où la moindre couche de terrain avait pu se maintenir. La pierre nous parut une cristallisation calcaire, ou du marbre qui n'avait aucune apparence régulière de stratification. Ces masses montaient en colonnes perpendiculaires, et une mesure exacte de leur élévation nous donna pour la plus haute 275 pieds, et pour la plus basse 195. Quoique la plaine qui s'étend au pied des montagnes de marbre n'offre qu'une lande stérile et sablonneuse, plusieurs villages se groupent dans ses environs. Leurs habitants, presque tous pêcheurs, fabriquent dans la mauvaise saison des ustensiles de cuisine avec la pierre extraite de ces blocs. Une petite habitation ornée d'arbustes et de fleurs, que nous vîmes près de là, avait, disait notre guide, servi longtemps d'asile à

une sœur du souverain, laquelle y menait une vie de solitude et de recueillement.

Pour retourner à bord de la jonque, nous prîmes une pirogue qui stationnait dans l'un des canaux formés par la rivière de Touranne. Assis sur des nattes, nous voyions se dérouler à nos yeux une campagne riche et bien cultivée : ici fuyait un champ de cannes à sucre, là une plantation de maïs, ailleurs un verger de pistachiers, plus loin une verte et ondoyante rizière. Autour d'habitations qui respiraient l'aisance, des bananiers, des citronniers et des orangers mariaient leurs fleurs et leurs fruits : l'ananas croissait près de l'arbre qui porte le *lombou*, fruit rare réservé presque toujours pour les tables royales. Le lombou, qui a la grosseur d'une noix, pend par grappes et ne se mange que frais : sa peau dure et jaunâtre renferme une substance blanche, d'un goût délicieux, comparable à celui du mangoustan. On dit que, pour veiller à ce que ce fruit exquis ne manque jamais aux desserts du souverain, des mandarins sont chargés d'aller à la tête de quelques soldats marquer les arbres qui le portent. Dès que l'estampille impériale a été apposée, le propriétaire n'a non-seulement aucun droit à une indemnité, mais encore il est déclaré responsable jusqu'à la récolte.

Les arbres qui bordaient les canaux que nous parcourions laissaient voir parfois à leur sommet quelques oiseaux-mouches aux ailes de feu, pendant que des légions de singes s'échappaient bruyamment des taillis pour aller se percher plus loin sur une aiguille de roc. Toute cette côte semble être le pays des singes, tant ils y pullulent.

A quelque distance de là, nous rentrâmes dans la rivière, et, quelques heures après, la pirogue franchissait la barre et faisait route vers notre transport chinois.

Quand nous arrivâmes à bord de la jonque, il était presque nuit; mais en deux jours nous avions vu à peu près tout ce qu'offraient de curieux le petit poste cochinchinois et la contrée environnante.

CHAPITRE XXVIII.

COCHINCHINE. — HISTOIRE ET GÉOGRAPHIE.

L'origine des Cochinchinois, souvent débattue, reste encore un fait à constater: suivant Barrow, c'est une colonie de Chinois obligés de s'expatrier à l'époque de l'invasion des Tartares. A l'appui de ce dire, il n'invoque pas l'étymologie vicieuse de Cochinchine, *Kotchin-djinna* (Chine de l'ouest), appellation de racine japonaise, et passée dans la langue européenne; mais il cite les coutumes, les mœurs, l'écriture, les opinions religieuses et les cérémonies des Cochinchinois, indique en quels points elles touchent et pourquoi en d'autres points elles s'éloignent des pratiques analogues de la Chine. Barrow explique encore comment ces peuplades fugitives ont pu, dans leur vie nomade, perdre quelques-uns de leurs traits originaires, soit par suite d'une dégénération de leur part, soit par le fait d'un

progrès réalisé dans leur patrie primitive. Ainsi, soit que les traits du visage n'aient plus le même type, la langue le même vocabulaire chez les deux peuples, soit que les habitudes de propreté chinoise jurent avec la hideuse et systématique saleté du Cochinchinois, ou bien encore qu'il y ait des distances profondes dans les mœurs domestiques, dans les lois, dans les préjugés, dans les traditions, il ne faut y voir d'après lui que le résultat inévitable d'une migration forcée, d'un mélange avec les races malaises, d'une existence sauvage et militante, d'un établissement pénible sur un territoire disputé.

Ce ne fut pas sans combat que les fuyards purent s'installer dans leur patrie actuelle. Ils y trouvèrent une peuplade noire, nombreuse, guerrière comme celle que les Maures ont vaincue dans les Philippines. Ces indigènes, qu'on appelait *Moyes*, défendirent leur sol avec l'énergie du désespoir; ils luttèrent pendant de longues années; et quand, épuisés par la guerre, écrasés en détail, ils furent obligés d'abandonner le littoral aux nouveaux venus, réfugiés sur des chaînes inaccessibles, devenus féroces à l'égal des bêtes qui les peuplent, ils se perpétuèrent comme un épouvantail et un danger chaque jour renaissants. Naguère encore, ces tribus alarmaient la contrée cochinchinoise : descendues par bandes de leurs montagnes, elles ravageaient les campagnes, incendiaient les villages et massacraient les habitants. Aujourd'hui, grâce à d'imposantes forces militaires, le littoral a peu d'attaques de ce genre à redouter, et les Moyes, traqués jusque dans leurs fourrés épais, fournissent aux maîtres définitifs du pays des esclaves pour les travaux les plus rudes. Ces noirs sont une race d'hommes forts et bien proportionnés. Ils paraissent appartenir par quelques analogies à ce peuple mélanésien, qui se retrouve à Luçon, dans le grand continent de la Nouvelle-Hollande et dans plusieurs autres îles voisines, peuple qui semble plus africain qu'asiatique par son type et ses caractères. Du reste, les Moyes de la Cochinchine sont une population misérable au delà de toute idée, vivant de la récolte de quelques bois précieux que recèlent leurs forêts.

Quand la colonie d'émigrants eut conquis ce terrain sur les noirs, elle y forma le royaume d'An-Nam, nom indigène de la Cochinchine. Pour savoir quelque chose des siècles qui suivirent la conquête, il faut consulter les annales chinoises. Ce fut, à ce qu'il paraît, une époque d'anarchie et de confusion. Les nouveaux colons, fatigués du joug de leurs voisins, le secouèrent à diverses reprises, et finirent par réaliser une indépendance complète vers l'an 263 de J.-C. En 1280, quand les Mandchoux se furent rendus maîtres de la Chine, ils poussèrent une pointe vers le royaume d'An-Nam, dont ils voulaient faire une annexe de leur empire. Cet essai ayant avorté, une seconde tentative eut lieu vers 1406 contre le Tonquin qui fut soumis, puis évacué contre le paiement d'un tribut. En 1471, le Tonquin à son tour déborda sur la Cochinchine, et la réunit à son territoire. Il en fut ainsi jusqu'en 1540, où une nouvelle invasion chinoise ayant fait du Tonquin une province vassale de l'*empire céleste*, la Cochinchine se déclara indépendante. Vers ce même temps et à la suite d'usurpations successives, un ministre ou géné-

ral fonda parmi les Tonquinois une organisation militaire, qui avait de l'analogie avec l'état japonais ou la confédération maratte; organisation qui reconnaissait deux souverains, l'un nominal, l'autre réel, le premier sous le nom de *Boua* occupant sans autorité un trône héréditaire, le second succédant sous le nom de *Choua* à tous les pouvoirs de fait que s'était attribués le premier usurpateur. Cette forme de gouvernement dura deux siècles, et ne finit qu'en 1748, époque où le Boua, monarque titulaire, fit justice des empiétements consacrés par une longue possession. A la suite de cet acte d'autorité, une nouvelle période d'anarchie tourmenta le Tonquin et la Cochinchine, jusqu'en 1774 où une révolution vint changer l'aspect de la contrée. Les chefs de ce mouvement furent trois frères de la province montueuse de Quinhone, connus sous le nom collectif de *Taysons*. Les choses en restèrent là pendant quelques années, et, en 1781, le pays, exténué par la guerre civile, se trouvait réduit à un état de misère et de dépérissement profonds. Dans plusieurs villes littorales, le peuple ne se nourrissait plus que d'algues marines, et l'on vit de la chair humaine exposée en vente au marché de Hué-Fon. Ce fut alors que le roi légitime voulut jouer sa couronne dans un combat décisif.

Quelques navires portugais mouillés à Saigong, s'étant offerts à lui comme auxiliaires, il les engagea à son service, les fit armer et mit à la voile par une mousson favorable, dans le dessein d'aller surprendre la flotte de l'usurpateur dans le port de Quinhone. Cette entreprise, heureuse au début, eut le plus fatal dénouement. Battu et mis en fuite, Gya-Long eut à peine le temps de regagner Saigong, d'où il repartit en toute hâte avec sa famille et l'évêque d'Adran, pour chercher un asile à l'étranger. L'île de Phu-Kok ou Quadrol fut le lieu d'exil où aborda la majesté fugitive. De ce point situé dans le golfe de Siam, il se rendit à Banckock, et assista dans ses guerres le souverain de la contrée, espérant par là se créer un titre à son alliance. Mais bientôt des causes de rupture éclatèrent entre le prince exilé et son hôte; les uns disent à l'occasion d'une nièce de Gya-Long que le monarque siamois voulait pour sa concubine, et que le premier lui refusa; ou, d'après d'autres versions, par suite de jalousies de courtisans contre l'actif et brave Cochinchinois. Que ce soit par l'une ou par l'autre de ces causes, toujours est-il que Gya-Long fut averti d'un orage près de fondre sur lui. Pour sauver sa vie du péril, il fut obligé de se faire jour, à la tête de mille partisans, au travers de toute la garnison de Banckock; il descendit le Meinan, s'empara de quelques bateaux caboteurs, et regagna son île de Phu-Kok où des fortifications improvisées le mirent à l'abri de toute espèce de coup de main.

Ce fut alors que l'évêque d'Adran, désespérant d'effectuer cette restauration à l'aide d'auxiliaires asiatiques, se tourna vers une intervention française comme vers la seule ressource qui restât à son protégé. L'évêque d'Adran demanda donc à Gya-Long son fils aîné pour le mener en France; il partit de Phu-Kok avec lui, relâcha à Pondichéry, et repartit presque sur-le-champ; il arriva à Paris avec son pupille vers 1787. Son projet d'alliance lointaine séduisit les comtes de

Vergennes et de Montmorin : un traité fut signé entre Louis XVI et le roi de Cochinchine, représenté par son fils et l'évêque d'Adran. La France s'engageait par cet acte à fournir à la Cochinchine vingt vaisseaux de guerre, sept régiments, dont cinq d'Européens, et deux de troupes coloniales, et en outre un million de piastres, moitié en numéraire, moitié en salpêtre, canons, mousquets et autres armements militaires. De son côté, le roi de Cochinchine déclarait céder à la France le territoire de Han, la baie de Touranne et les îles adjacentes de Fai-Fo au midi et de Hai-Wen au nord, territoire stérile et étroit, de quarante milles de long à peu près, et de huit à dix de large. En cas d'agression étrangère sur les points concédés, 60,000 Cochinchinois devaient y prendre fait et cause pour les Français, pendant que 40,000 autres se mettraient à leur solde pour conduire à bonne fin leurs autres guerres dans l'Inde. A côté de ces stipulations politiques et militaires se trouvaient quelques articles favorables au commerce et à la navigation de la France.

Pendant que l'évêque d'Adran et l'héritier de Gya-Long préparaient ainsi au loin les éléments d'une restauration conquérante, des faits graves se passaient en Cochinchine et semblaient consolider plus que jamais le règne de la dynastie usurpatrice. Le dernier frère des Taysons, Long-Nhung, couronné sous le nom de Quang-Trung, le plus hardi et le plus capable des trois, s'était non-seulement rendu maître de toute la région du centre et du nord, mais, profitant d'une guerre civile éclatée dans le Tonquin, il avait subjugué ce royaume et s'y était maintenu malgré tous les efforts de l'empereur de la Chine. Une armée envoyée contre lui venait en 1789 d'être taillée en pièces sur la frontière.

Mais du succès même sortit une occasion de revers. La rivalité et la jalousie se mirent entre les frères, et une guerre intestine fit la partie plus belle au monarque proscrit. Sans attendre l'arrivée de son plénipotentiaire, Gya-Long voulut hasarder une tentative, il débarqua dans sa fidèle province de Tsiampa. Accueilli avec enthousiasme, il remonta le Don-Nai et fut porté presque en triomphe jusqu'à Saigong. Il y débarquait à peine que son fils et l'évêque d'Adran le rejoignirent. Leur mission, merveilleusement servie en Europe, était venue échouer en Asie. Le gouverneur de Pondichéry, Conway, influencé, dit-on, par une femme ennemie de l'évêque, refusa de mettre à la voile avant d'avoir reçu de nouvelles instructions de la cour de Versailles. Ces instructions ne devaient jamais venir, car la révolution française fit oublier ces intérêts lointains. La seule chose qui résulta de ce traité signé entre les deux rois, ce fut qu'une vingtaine d'officiers, au nombre desquels se trouvaient MM. Chaigneau, Bayot, Olivier, Vannier et Barisy, venus à la suite de l'évêque, persistèrent à l'accompagner comme volontaires. Quelques Anglais, des Irlandais, des Danois même, demandèrent également à courir les chances de cette entreprise hasardeuse. Ainsi trente Européens environ, tous militaires distingués et intrépides, ingénieurs, artilleurs, marins, s'offrirent à Gya-Long pour instruire et discipliner ses armées. Ce noyau d'hommes suffit pour changer la face des affaires. Leurs premiers travaux

eurent lieu à Saigong qui devait pendant quelques années encore servir de forteresse et de boulevard à la royauté légitime. Les ingénieurs entourèrent cette ville d'ouvrages, la garnirent de canons, y improvisèrent des arsenaux et des magasins. Plus fort par la tactique que par le nombre, Gya-Long ne regagna la totalité de son ancien royaume que peu à peu et à l'aide du temps. Douze années lui suffirent à peine pour cette grande tâche. En voyant avec quelle patience et quel esprit de suite il y procéda, il faut admirer le tact et la sagacité de ce prince; mais on doit en conclure aussi que le gouvernement des Taysons usurpateurs avait jeté quelques racines dans le pays puisqu'il fut si long à extirper.

Un des premiers incidents qui servirent la cause du monarque de Saigong, fut la mort du troisième Tayson, Quang-Trung, qui mourut à Hué-Fou et que son fils remplaça. Alors Gya-Long se hasarda à prendre l'offensive, et il attaqua, en 1792, la flotte de Nhac, mouillée dans le havre de Quinhone, la brûla presque tout entière et rentra triomphant dans la rivière de Saigong : en 1796, la ville de Quinhone fut elle-même cernée. Le roi prit part au siége en personne; il monta à l'assaut, et se trouvait mêlé à ses soldats et aux officiers français, quand elle fut conquise. 50,000 hommes avaient été impuissants à la défendre. A cinq ans de là, Hué attaquée à son tour tomba sous les coups du belliqueux monarque, et en 1802, une campagne heureuse dans le Tonquin complétait la soumission du royaume. Sept ans plus tard, les États du nouvel empereur s'accrurent encore d'une portion du Kambodje, réduite moitié par les armes, moitié par l'intrigue. Voilà ce que fit Gya-Long, l'allié de Louis XVI, l'ami de l'évêque d'Adran. Ces qualités actives et fortes doivent le faire mettre au rang des organisateurs militaires les plus célèbres. L'organisation politique créée par lui, diffère peu de celle qui régissait antérieurement la contrée, organisation évidemment importée de la Chine. Deux classes de fonctionnaires sont admises à se partager l'action exécutive; les mandarins de guerre et les mandarins lettrés, mandarins militaires ou civils.

Ces mesures d'organisation militaire et politique occupèrent les premiers moments de Gya-Long quand il se fut rétabli sur son trône; il reconstitua l'empire anamytique dans sa force unitaire, et le rendit si respectable aux yeux de la Chine, que la Chine n'a pas osé l'attaquer depuis. Aidé en cela par les officiers français, l'empereur ne se montra pas ingrat envers eux. MM. Dayot, Chaigneau et Vannier furent faits mandarins de première classe; quant à l'évêque d'Adran, il resta pendant longues années l'âme et le conseil de cette cour.

Hué-Fou, devenue la capitale de l'empire, fut le point de mire principal du souverain. A la favorite nouvelle il sacrifia son ancienne résidence de Saigong, si bien dotée jusqu'alors. Une grande partie du matériel amassé dans la Cochinchine méridionale fut embarquée pour la province du nord. Déjà forte par sa position fluviale, Hué fut entourée de fortifications immenses, sur lesquelles on mit en batterie douze cents pièces de tout calibre. Un château gigantesque fut bâti pour le roi, avec fossés et murailles, vaste enceinte qui formait une seconde ville coupée de jardins, de châteaux de plaisance, de parcs, d'étangs, de casernes

et d'arsenaux. Un port creusé dans la rivière de Hué se trouva bientôt en état de contenir cinq cents galères. Des chantiers, des ateliers, des fonderies, animèrent la cité restaurée, et une rue tout entière, construite par Gya-Long, espèce d'hôtel des invalides, servit à loger les mandarins et les officiers qui avaient bien mérité pendant la dernière guerre. Quoique la capitale, placée sous les yeux du roi, fût privilégiée dans ces embellissements, le pays en reçut bientôt le contre-coup; des canaux furent ouverts, des routes furent percées. La culture du sucre, jusqu'alors bornée à des essais, prit quelque développement et attira les acheteurs chinois et européens.

Cette période de progression dura jusqu'à la mort de l'évêque d'Adran. Tant que se maintint son influence, ce prélat chercha de toutes les manières à en faire profiter sa patrie, mais c'était dans un temps où la France, absorbée par ses guerres continentales, n'avait ni la volonté ni le pouvoir de songer à des établissements lointains. A la paix seulement, un capitaine de commerce fut chargé par Louis XVIII d'une lettre et de quelques pauvres présents pour l'empereur de Cochinchine. Ni les dons ni l'envoyé n'étaient faits pour imposer beaucoup à une cour qui voulait du faste et de la représentation. Plus tard, au mois de décembre 1817, mouilla pourtant dans la baie de Touranne la frégate *la Cybèle* de 40 canons. Son commandant, M. Achille de Kergariou, était cette fois chargé d'une mission plus régulière et plus large. Il ne s'agissait de rien moins que d'un retour aux bases posées par le traité de 1787, c'est-à-dire de la cession de Touranne et d'un fragment de son littoral. C'était offrir à un roi vainqueur les mêmes conditions qu'à un prétendant. Aussi Gya-Long ne vit-il dans cette démarche qu'une puérile jactance, et l'on en resta avec la France dans des termes d'autant plus froids que l'évêque d'Adran venait de mourir. Gya-Long prouva par sa douleur qu'il était digne d'un pareil ami. Un magnifique mausolée fut élevé au prélat dans la ville de Hué-Fou, et ce témoignage de deuil public ne fut qu'une expression bien affaiblie de ses regrets particuliers. Deux ans après, en 1819, l'empereur de Cochinchine suivit au tombeau le vénérable évêque. Avant d'expirer, il avait réglé la succession au trône. Son fils légitime, l'élève d'Adran, celui qui avait visité avec lui la France, et qui, par ses soins, avait été instruit dans la foi catholique, avait succombé en 1799 à une cruelle maladie. Toute descendance au premier degré se trouvant éteinte par cette mort, Gya-Long voulut de son vivant faire reconnaître son fils illégitime Migues-Man, à l'exclusion de ses petits-fils, et il réalisa ce projet malgré la prévoyante opposition de quelques mandarins.

Migues-Man monta donc sur le trône à la mort de son père. Il était alors âgé de trente ans environ, petit de taille, presque sans barbe, et légèrement marqué de petite vérole. Son avénement eut lieu sans effusion de sang : le Tonquin, le Tsiampa et les provinces centrales reconnurent tour à tour son autorité, et le Kambodje cochinchinois crut même devoir, en cette circonstance, témoigner de ses bonnes dispositions par l'envoi d'un député spécial. Migues-Man n'était pas comme son père un caractère âpre et belliqueux; on l'estimait parmi les

lettrés pour son érudition et pour sa science. Il possédait à fond la langue littéraire des Chinois, il avait écrit plusieurs livres dans cet idiome, et ses goûts, ses préjugés, son instinct pacifique, le portaient à faire prédominer à sa cour l'influence chinoise à l'exclusion de l'influence européenne. Le premier indice de ce système résulta d'une excursion qu'il fit en personne à Tonquin vers 1821, pour se soumettre à une cérémonie d'investiture qui réduisait son titre de souverain à celui de simple vice-roi de l'empereur de Chine. Dans cette démarche tout devint humiliation pour lui, jusqu'aux formalités du cérémonial, qui attribuèrent aux députés chinois un rang et un grade égaux aux siens.

La conséquence de cette direction nouvelle fut une espèce de défaveur pour les mandarins français, sourde d'abord et résultant moins des faits que des intentions, puis plus ouverte, plus avouée, plus pesante. Les chrétiens, protégés par Gya-Long, avaient fondé, à l'aide de ses largesses, de nombreux établissements; non-seulement, Migues-Man retira d'eux son patronage, mais il les poursuivit encore d'avanies tracassières. Du reste cette répugnance du nouveau prince ne portait pas seulement sur les Français; l'ambassade anglaise que le gouverneur général du Bengale envoya vers cette époque, et qui parut à Hué dans les derniers mois de 1821, ne rencontra ni des obstacles moins sérieux ni des antipathies moins vives. M. Crawfurd, chef de cette mission, remonta le fleuve dans le bateau du *mandarin des éléphants*. « La contrée, coupée de canaux et de rivières, offrait un coup d'œil admirable, dit la relation; nulle part au monde nous n'avions vu un fleuve qui eût des bords aussi pittoresques. Les villages groupés çà et là, les maisons élégantes et propres; les jardins embaumés de fleurs, les vergers chargés de fruits, l'aspect des naturels vigoureux et robustes, formaient un tableau délicieux. »

M. Crawfurd fut reçu sur la rive par une garde d'honneur; et les mandarins français, MM. Vannier et Chaigneau (ce dernier devenu alors consul de France), se rendirent le jour même en costume cochinchinois chez l'ambassadeur britannique. On posa les termes des négociations qui allaient s'ouvrir, on chercha à en préciser la nature, mais il était facile de voir que la cour de Hué ne se prêtait à cela que de fort mauvaise grâce, et que la forme emporterait le fond. Trois obstacles, en effet, dominèrent les pourparlers : le premier provenait de la spécialité commerciale de l'ambassade; le second de l'infériorité des pouvoirs de M. Crawfurd, qui n'émanaient pas directement du roi d'Angleterre; le troisième d'une maladresse commise à Saigong, où la lettre du gouverneur général avait été ouverte; toutes choses qui empêchaient de parler de cette affaire à Migues-Man, attendu que l'empereur de la Cochinchine ne s'occupait pas lui-même des choses commerciales, ne recevait des lettres que de la part des rois, et n'en acceptait jamais d'ouvertes. M. Crawfurd se vit obligé de se rembarquer, lui et ses officiers, et de remporter ses cadeaux européens, sans avoir vu la figure du souverain cochinchinois, et sans avoir obtenu un mot de lui. On aurait pu soupçonner les mandarins français d'avoir conseillé ces fins de non-recevoir aux ouvertures

britanniques, si deux commandants de la marine française n'avaient été éconduits par la cour de Hué, comme venait de l'être M. Crawfurd, et si déjà, vers cette époque, le crédit de MM. Chaigneau et Vannier ne se fût trouvé en visible décadence.

En effet, deux ans ne s'étaient pas écoulés que leur position à Hué était devenue intolérable. Ils s'embarquèrent en 1823 et revinrent en France. Depuis lors, toutes les tentatives de notre gouvernement pour regagner une influence perdue ont été infructueuses. L'expédition du *Saint-Michel*, navire parti de Bordeaux en 1830 avec M. Chaigneau fils, nommé consul en Cochinchine, n'aboutit qu'à un naufrage sur les écueils de Paracel; et son équipage végétait à Touranne, tourmenté autant par la misère que par les insolentes défiances des autorités du pays quand la corvette de guerre *la Favorite*, commandée par M. Laplace, vint mettre ces infortunés à l'abri de notre pavillon. Dans sa station à Touranne, M. Laplace ne fut pas plus heureux auprès de la cour de Hué que ne l'avaient été avant lui M. de Kergariou, et ensuite M. de Courson, commandant de *la Cléopâtre*. Un fait résulte seul de tant d'avances repoussées, c'est que le monarque actuel ne cherchait pas ses règles de conduite dans les précédents de l'autre règne, et qu'à l'exemple de la cour de Pékin, il voulait murer sa capitale à la diplomatie européenne.

Le nouveau système de Migues-Man, tout d'exclusion et de défiance, n'est pas resté sans réaction funeste sur les richesses du pays. Les entraves mises au commerce étranger ont éloigné les navires des ports cochinchinois, et privée d'exportation, réduite à la consommation locale, l'agriculture a dépéri. Au milieu des souffrances toujours croissantes de son peuple, l'empereur redoute et semble prévoir une catastrophe. Assez intelligent pour comprendre sa situation, Migues-Man s'en épouvante, il se défie de ses mandarins, de sa garde de 12,000 soldats élite des miliciens; il tremble au fond de son palais, forteresse bastionnée et munie de vivres pour deux ans; il a, dit-on, des éléphants toujours prêts à partir en cas d'agression.

Mauvais politique et pitoyable souverain, Migues-Man est, en revanche, un homme de vertus privées. On n'impute à son règne aucune de ces cruautés habituelles aux majestés asiatiques. On cite même de lui des traits de courage individuel qui lui font honneur. Tenant à ses titres de lettré, il cultive encore, quoique roi, la littérature et les sciences : plusieurs ouvrages français ont été traduits pour son usage, et notamment nos meilleurs traités de géographie.

Comme Gya-Long, il n'a pas cette soif active du progrès militaire; mais quand une heureuse innovation se présente, il ne la repousse pas. Sous le règne précédent, la marine cochinchinoise ne se composait que de grandes galères armées, et aucun bâtiment de guerre du modèle européen ne portait en poupe le pavillon cochinchinois. Ce qui manquait, ce n'étaient ni les matériaux, ni les ouvriers; on savait où trouver du bois, du fer, des bras, des cordages; mais on n'avait pas d'étalon, pas de gabarit sous les yeux. Le hasard voulut qu'un navire bordelais

vînt couler bas dans la baie de Touranne, et cet incident suffit pour donner un élan aux constructions navales des Cochinchinois. La coque fut démontée et envoyée morceau par morceau dans la capitale. « Bientôt sous les yeux du roi, ajoute M. Laplace, et par les soins d'un maître charpentier, les ouvriers cochinchinois construisirent un beau trois-mâts qui ne peut sans doute être comparé à son modèle pour la grâce, ni pour les installations intérieures, mais qui est aussi solide et possède à peu près les mêmes qualités. Les mines de la Cochinchine et du Tonquin avaient fourni le fer et le cuivre ; les forêts donnèrent de beaux bois de construction, et le Tsiampa offrit des mâtures dont les jonques chinoises connaissaient depuis longtemps le prix ; enfin, une plante indigène des provinces du sud servit à faire des cordages qui sont aussi forts que les nôtres ; mais comme ils ne prennent pas le goudron, l'humidité les détruit promptement. Un essai aussi heureux ne pouvait être le dernier ; aussi compte-t-on maintenant dans le port de Hué-Fou douze trois-mâts et vingt bricks, armés de canons de fer ou de bronze. »

Voilà où en est la Cochinchine sous le point de vue politique. Il est possible qu'un empire dont la destinée a été si oscillante, ne conserve pas longtemps cette unité qui est un fait contemporain, et l'avenir peut-être réserve encore un démembrement imprévu aux trois portions si distinctes du grand État d'An-Nam, le Kambodje, le Tonquin et la Cochinchine proprement dite.

Quoi qu'il en soit, dans son organisation actuelle, cet empire confine au nord les provinces chinoises de Canton ; de Quang-Si et de Yunan à l'ouest ; le royaume de Siam, le Kambodje et le Laos, et la mer partout ailleurs. Les deux extrémités de cet État, le Tonquin et le Kambodje, se composent de terrains d'alluvion presque au niveau de la mer ; la Cochinchine, au contraire, est une région montueuse, dont le versant oriental offre une étroite et longue bande de fertiles terrains.

Les fleuves qui baignent le Tonquin et le Kambodje ont seuls quelque importance. La Cochinchine proprement dite n'a que des rivières courtes comme celle de Hué.

La Cochinchine proprement dite contient sept provinces, qui sont, en partant du sud, Bin-Thuon qui touche au Kambodje, pays montagneux et remarquable par ses bois d'aloès ; Nha-Trang, dont la capitale du même nom a été fortifiée par l'ingénieur français Ollivier ; Phu-Yen, l'une des plus fertiles de la Cochinchine, abondante en riz, en maïs et en légumes ; Quinhone, longtemps le siége du gouvernement des Taysons, région riche et peuplée, dont le chef-lieu est encore une bonne place d'armes ; Quang-Ai, district montueux, productif en sucres, mais exposé aux excursions des Moyes indépendants ; Quang-Nan ou Han, province dans laquelle se trouve la baie de Touranne ; enfin, Hué, qui a dans son rayon la capitale de l'empire. Hué, que les naturels nomment aussi Puchnau, et les Chinois Sun-Wha, est située dans la rivière qui porte son nom et à six milles environ de la mer. C'est une ville qui forme comme une traînée de quatre milles de lon-

gueur sur une très-petite largeur. La rivière la flanque et la défend de toutes parts. De temps à autre paraissent dans son enceinte quelques habitations en briques, couvertes de tuiles, mais le plus grand nombre des logements sont de pauvres huttes en chaume et en bambou. Sa population, y compris les troupes, s'élève à 60,000 âmes. Hué est par-dessus tout une capitale militaire. Ses greniers, ses magasins, ses arsenaux, ses casernes construites sur le bord d'un canal navigable, sont des édifices qui feraient honneur à l'art européen. Suivant M. White, 100,000 hommes y ont travaillé pendant quinze ans. Le fossé qui environne la place a deux lieues de circuit et quatre-vingts pieds de large, les murs ont cinquante pieds de haut.

La vice-royauté du Tonquin forme la portion la plus populeuse et la plus importante du royaume. Sa capitale Ketcho est située sur la rivière du Song-Koi. On n'est d'accord ni sur l'importance, ni sur l'étendue de cette ville. Richard la dit égale à Paris pour l'étendue, et M. de la Bissachère ne lui accorde que 40,000 habitants ; double assertion qui pourrait se concilier toutefois par l'isolement et la diffusion des logements entrecoupés de vastes jardins. Crawfurd de son côté assure que des marchands chinois, qui avaient fait plusieurs fois le voyage de Ketcho, estimaient sa population à un chiffre triple de la population de Hué, ce qui porterait la première à 150,000 âmes.

Le Kambodje, contrée peu connue des Européens, n'est pas un pays nul dans l'histoire asiatique. Puissant dans le Xe siècle, il conquit la Cochinchine ; puis, attaqué par le roi de Siam et sauvé par l'alliance cochinchinoise, il devint vassal à son tour, essuya des chances diverses, fut une annexe de Siam de 1786 à 1809, époque à laquelle Ta-Koun, le bras droit de Gya-Long, la rallia définitivement à la couronne de Hué-Fou.

Le territoire du Tsiampa, qui avoisine le Kambodje, occupe l'espace qui s'étend depuis le cap Saint-Jacques jusques et au delà de la province de Phu-Yen. Les naturels y semblent distincts des Cochinchinois et par la religion et par les habitudes ; ils ont plusieurs analogies avec les Malais de l'Archipel, et la chronique javanaise cite au nombre de ses reines une princesse originaire du Tsiampa. La réunion de cette contrée à la couronne cochinchinoise ne paraît pas remonter plus loin que de 1730 à 1740.

Ainsi quatre races bien distinctes habitent l'empire anamitique : le Cochinchinois proprement dit, le Tonquinois, le Kambodjien et le *Loye* ou naturel de Tsiampa, sans compter les colonistes chinois, malais, portugais, et les tribus sauvages des Moyes. Chacune de ces races principales a ses traits et son caractère.

Le Cochinchinois, on l'a vu, quoique intrépide à la guerre, a des mœurs sociables et douces ; il vit sobrement et ignore les maladies, fruit de l'intempérance ; du poisson, du riz, des ignames et quelques pistaches, telle est sa nourriture ordinaire. Son vice capital, celui qui domine tous les autres, c'est la malpropreté. Couverts de haillons et de vermine, les gens du peuple ne se montrent pas plus délicats sur le choix de leurs mets, mangeant la chair de

l'alligator, se faisant une sauce friande avec le jus de poissons pourris, avalant avec délices un œuf près d'éclore, portant à la bouche les insectes vermineux dont ils se délivrent; sales enfin à provoquer le dégoût. Moins négligés dans leur personne, les grands ont d'autres défauts : ils sont fourbes, avares, rapaces et fripons. Vains comme les Siamois, ils le cachent davantage et remplacent envers l'étranger la morgue par l'astuce. Les mœurs des Cochinchinois sont assez relâchées. La polygamie est permise chez eux comme à Siam, mais elle est rarement pratiquée. On paie une ou plusieurs femmes, qui deviennent une propriété dont on dispose comme bon semble. Les travaux les plus pénibles retombent sur l'épouse, qui nourrit ainsi l'indolence de son maître. Le mari a même le droit de punition corporelle, et il n'est pas rare de voir, dans les rues, de pauvres malheureuses couchées sur le dos et déchirées par le bambou du chef du ménage. Quant aux jeunes filles, elles sont libres, et peuvent au besoin abuser de leur liberté. Une faute n'est pas un obstacle à leur mariage.

Les naturels de Tsiampa ressemblent peu aux Cochinchinois. Il y a chez eux mélange de mœurs malaises et asiatiques. Moins indolents et plus industrieux, ils ont aussi plus de tenue et de propreté. Leur voisin, le Kambodjien, est vigoureux et de haute taille; voué à la culture d'un pays riche et fertile, habitant des plaines ouvertes à l'invasion étrangère, il est pacifique de sa nature, doux et bienveillant. Les mêmes qualités se retrouvent chez le Tonquinois, qui constitue un type mixte entre la Chine et la Cochinchine. Le Tonquinois a le visage plat, ovale, moins brun que les autres Indiens; ses cheveux sont longs, noirs et fort épais : une robe qui lui descend jusqu'au talon, est presque son seul vêtement.

Le gouvernement de l'empire anamitique a les formes les plus absolues et les plus despotiques, quoiqu'il affecte, comme celui de la Chine, des dehors paternels et bienveillants. On peut dire qu'en ce pays c'est le bâton qui gouverne l'État et la famille. Le bâton est mis en jeu pour les petits délits comme pour les grands crimes, pour les derniers sujets comme pour les mandarins. Nul Européen n'a visité un port cochinchinois sans avoir pris sur le fait ce grand argument. M. Crawfurd le vit appliquer à de pauvres acteurs ambulants qui avaient déplu à Son Excellence le mandarin des éléphants, dans une représentation donnée dans la cour de son palais. M. Laplace fut plus heureux encore : il trouva le moyen de faire bâtonner un mandarin qui s'était permis d'accompagner le commandant français aux montagnes de Marbre et de lui laisser visiter la pagode souterraine, sans avoir obtenu pour ces deux faits l'autorisation préalable de la cour de Hué. D'autres peines, comme la décapitation, la cangue et la prison, sont bien plus rarement appliquées, et seulement dans les cas de vol, d'adultère, de meurtre, de trahison et de malversation.

La population de l'empire anamitique a été diversement estimée par des observateurs européens. En 1818, le chiffre, d'après M. de La Bissachère, était de 22,000,000. Du reste, ces évaluations ne peuvent être qu'approximatives, car le recensement exact des provinces est regardé comme un secret d'État à la

cour de Hué-Fou. On sait seulement avec quelque exactitude que la population chrétienne dépasse 400,000 âmes, dont 300,000 dans le Tonquin, et le reste dans la Cochinchine et le Kambodje.

La religion dominante dans l'empire anamitique est le bouddhisme ou le culte de Fo. Déjà pourtant quelques hauts dignitaires, quelques lettrés pratiquent les dogmes de Confucius; mais le peuple va dans les pagodes adorer Bouddha. Ces pagodes sont loin d'égaler en magnificence celles de l'Asie occidentale; les prêtres sont moins respectés et beaucoup plus rares. On voit que le culte s'éloigne de son foyer. Il y a même parmi les classes inférieures des pratiques stupides et indéfinissables; elles adorent de bons et de mauvais génies, comme en Chine, et brûlent en leur honneur des papiers dorés. La seule croyance populaire qui élève l'âme est le culte rendu aux mânes des parents.

L'empire anamitique comprenant près de quinze degrés de latitude, le climat y varie suivant les zones et leurs accidents. Les produits du sol se modifient suivant les latitudes, mais les plus abondants et les plus productifs sont le riz, le maïs, l'igname et la noix de coco. L'arek, le bétel et le tabac, dont l'usage est général dans la contrée, donnent de belles récoltes. Les fruits les plus estimés sont l'orange et le lichi. La canne à sucre, dont la culture a fait des progrès rapides, fournit 40,000 pikouls pour l'exportation. L'indigo vert ou *dina-xaag*, qui ferait à lui seul la richesse d'un pays, le coton, la cannelle, le thé, le poivre noir, le cardamome, le cinnamome, réussissent à souhait. Les plantations de mûriers blancs ont développé l'éducation des vers à soie. Les montagnes, outre quelques mines de fer, d'or et d'argent, ont encore leurs belles et profondes forêts, principale richesse du pays. C'est là qu'on trouve les bois de rose, de fer, d'ébène, de sapan, de sandal, les bois d'aigle et de calambac, ce dernier surtout, le plus précieux et le plus cher de tous.

La zoologie de la Cochinchine compte peu d'espèces qui ne lui soient communes avec les pays indiens. Les animaux sauvages y sont remarquables par leur force et par leur beauté. L'éléphant y atteint une taille colossale; le tigre y est si dangereux et si redouté que le roi a affecté une prime de quinze piastres pour un tigre mort; le rhinocéros, le léopard tacheté, le cerf, peuplent les forêts. Ces animaux sont en général l'objet d'une vénération profonde parmi les naturels, qui vont même jusqu'à attribuer une foule de vertus à leurs substances. Ainsi les os de tigre, mis en poudre, donnent du courage; la cervelle d'éléphant de l'intelligence, et la cendre des cornes de cerf de l'agilité.

Quelques lignes sur le commerce extérieur de la Cochinchine compléteront cet ensemble de faits et d'aperçus. Si Gya-Long eût vécu plus longtemps, nul doute qu'il ne se fût établi des échanges nombreux et utiles entre les ports de son royaume et nos villes maritimes; mais la politique étroite de son successeur, ses défiances puériles, son système de fiscalité ruineuse, ont fermé le marché cochinchinois aux armateurs de France, d'Angleterre et du Bengale. Quelques navires à peine, presque tous de relâche, viennent jeter l'ancre à Touranne sur leur

route vers Macao. Des jonques de Chinois poursuivent seules et sans concurrence un commerce de petite navigation de Fai-Fo à Sincapour. D'autres bâtiments du même pavillon ont accaparé le cabotage qui se fait entre les marchés cochinchinois, les Philippines, les ports de l'empire Céleste, ou les diverses échelles siamoises.

CHAPITRE XXIX.

PHILIPPINES. — MANILLE.

Le 15 août, nous avions levé l'ancre de la baie de Touranne. Le lendemain, grâce à une bonne brise de terre, la jonque avait doublé les écueils de Paracel, et gouvernait dans les mers de Chine de manière à passer au sud du banc de Macles-field. La mousson du S. O., alors dans toute sa force, poussait notre lourd transport avec une vigueur qui effrayait le vieux Tsin-Fong. Il regardait non sans inquiétude les mâts, les vergues, les voiles, et se serait fort bien accommodé sans doute d'une impulsion moins énergique. Le 23 août, on signala aussi à l'est les hautes montagnes de Luçon.

Les Philippines, et Luçon surtout, n'ont rien au monde qui les égale pour le climat, la beauté du paysage et la fécondité du sol. Luçon est le plus beau diamant qu'aient trouvé les aventuriers espagnols. Il est resté brut dans leurs mains; mais livrez Luçon à l'activité et à la tolérance anglaises, ou bien encore à la ténacité laborieuse des créoles hollandais, et vous verrez ce qui sortira de ce merveilleux joyau.

La baie de Manille, dans laquelle nous entrions alors, offre une vaste et imposante scène. La petite île du Corrégidor, armée de batteries et peuplée d'une forte garnison, coupe son entrée en deux parts à peu près égales, et semble placée là comme la vedette, comme le phare militaire de la colonie. A droite et à gauche de ce poste avancé, se déploie la gracieuse courbe de la baie dans son circuit de quarante-cinq lieues sur quinze de diamètre. Quand nous fûmes par le travers du Corrégidor, un signal nous avertit de mettre en panne pour que la police espagnole pût nous reconnaître. Un alcade vint à bord, reçut la déclaration du capitaine Tsin-Fong, et nous laissa un pilote. Quelques heures après, nous nous engagions dans les bouches du Passig, rivière de Manille, et à la nuit close nous jetions l'ancre devant l'entrepôt de la douane. Le lendemain seulement, nous obtînmes la permission de débarquer.

Au premier coup d'œil, Manille nous parut assez bien bâtie; ses rues étaient larges et tirées au cordeau; ses maisons régulières, quoique d'un style pitoyable. Nous visitâmes d'abord l'enceinte des remparts. Elle formait un système de défense suffisant, et au delà, pour contenir la population indigène, mais incapable de résister au canon européen. Ce n'est pas que depuis la prise de la ville en 1762,

par une escadre anglaise, les Espagnols n'aient essayé de se garantir désormais d'un semblable coup de main ; plusieurs ouvrages nouveaux ont été dans ce but ajoutés aux redoutes anciennes ; on a creusé un fossé autour de la citadelle ; on a agrandi l'arsenal, et décuplé la garnison espagnole.

Non loin des casernes de la ville fortifiée s'élève le palais du capitaine général. C'est un édifice étendu, mais lourd, massif et bas. Admis à visiter l'intérieur, nous y vîmes des pièces immenses presque démeublées ; des appartements décorés sans goût, garnis de friperies, indignes enfin du plus haut dignitaire de l'île. Vu du dehors, ce palais se liait à une vaste place, dont il formait le quatrième côté. A l'opposite figurait l'hôtel de ville, bâtiment de belle apparence, et sur chacune des autres lignes du parallélogramme s'étendait une rangée d'habitations. Tout cet ensemble était grave, triste, vieilli et désert : on eût dit une personnification de l'antique noblesse espagnole, raide et compassée. Les maisons que nous vîmes n'avaient qu'un étage : leur partie inférieure est en pierres, qui forment un massif de vingt pieds de hauteur ; mais au-dessus commence un système de charpente, à jeu libre et élastique, seule ressource du pays contre d'horribles tremblements de terre.

De la place du palais, notre conducteur nous mena aux églises. C'était l'heure du service divin, et nous entrâmes dans l'une des plus grandes, celles de San-Francisco. Comme architecture, cet édifice est une pauvre construction. Dans l'intérieur du temple, la foule (c'était un dimanche) se groupait autour d'une chaire. Un moine y prêchait en espagnol. Les femmes blanches s'y distinguaient facilement des autres à leurs mantilles et à leurs robes noires ; les métisses, à leurs cambayes de couleur et à leurs jambes nues ; les Tagales indigènes, à l'élégant *tapis* qui leur colle la jupe sur le corps et dessine leurs formes. Après les églises, ce qui domine, à Manille, ce sont les couvents. Vastes et sombres massifs, ces couvents ne sont d'aucun style ni d'aucune architecture. On dirait que l'ouvrier a élevé carrément, sans plan et sans ordonnance préparatoire, des murs épais et hauts, et qu'ensuite des meurtrières ont été percées au hasard pour donner du jour et de l'air aux habitants de ces retraites. Ainsi écrasée de monuments publics, avec ses églises, ses couvents, ses colléges, ses hôpitaux, la ville européenne de Manille ne laisse dans l'âme qu'une impression monotone et triste.

Mon compagnon de voyage, Norberg, avait des lettres pour plusieurs des principaux habitants, entre autres un certain Yago Arellano. « Allons le trouver, me dit-il, nous jugerons par lui de l'autorité espagnole. »

Je me décidai à l'accompagner. Ma voiture nous conduisit dans une maison d'assez belle apparence, isolée comme presque toutes celles de la ville et entourée de jardins. On ouvrit la porte et l'on nous introduisit par une espèce de vestibule fort sale. Quand Norberg eut décliné le but de sa venue, un mouvement d'hésitation et d'embarras se répandit parmi tous les gens de cette maison : il était visible que la présence de deux Européens y produisait l'effet d'une chose inaccoutumée. Un tremblement de terre n'aurait pas bouleversé davantage ces figures.

Enfin une espèce d'intendant, vieux créole métis, se hasarda à nous annoncer.

Avec un peu plus d'expérience du pays, nous aurions su qu'il était alors une heure indue pour notre visite. Déranger un Espagnol dans sa sieste, c'est une impardonnable violation des convenances et des usages. Aussi ne fûmes-nous admis d'abord qu'auprès de la *doña* du logis, qui fumait son cigare dans la galerie. Je ne saurais rendre quelle impression j'éprouvai quand je vis cette harmonieuse et noble figure, ces yeux noirs et fiers, ces contours purs, se révéler à nous au milieu d'un tourbillon de fumée. Un cigare à ces lèvres rouges et bien découpées, c'était un sacrilége! Et pourtant dans cette atmosphère nuageuse, dans ce cadre vaporeux, avec sa pose nonchalante et sa mise coquette, cette femme était plus belle peut-être, plus originale, plus séduisante. Elle nous parut telle, du moins. Nous avions à peine eu le temps de dire quelques mots, que Yago Arellano parut. Il nous salua sans articuler un seul mot, prit la lettre que lui présenta Norberg, la lut avec impassibilité, puis, avec le même flegme : « Que puis-je faire pour vous, honorés cavaliers? Je suis le serviteur de MM. James Moore et compagnie aussi bien que le vôtre. Faut-il envoyer chez vous un sac de piastres? » Doña prenant la parole : « Ces messieurs ne sont pas des négociants, dit-elle; ils voudraient connaître notre ville; menez-les à Bidondo. » Après nous être excusés d'avoir dérangé de sa sieste le méthodique Espagnol, nous saluâmes sa femme et nous partîmes. « Elle voulait qu'on nous menât à Bidondo, dis-je au baron. Bidondo est selon son goût, elle nous l'a désigné : ce doit être la perle du lieu. Allons-y demain. » Bidondo, en effet, est la seconde ville de Manille, la ville du commerce et du bruit, comme celle que nous habitions est la ville de la guerre et du silence.

Le lendemain, après notre chocolat pris, nous nous dirigeâmes vers la ville roturière. Il nous semblait, à mesure que nous en approchions, que l'air y circulait plus libre et plus vif, que la verdure était plus fraîche, le soleil plus lumineux. Pour arriver à Bidondo, il fallut traverser les sombres ponts-levis de la ville militaire, au delà desquels s'étendait un pont de pierre, dégradé vers le milieu, mais construit à l'européenne, avec des arches cintrées, des parapets et une voie pavée pour les voitures. A notre passage, ce pont était encombré de monde : des Espagnols, des métis armés de larges parasols, se croisaient sur ce point d'active communication. A mesure que nous nous éloignions, nous voyions les hauts clochers de Manille, les remparts à pic, les longues lignes de couvents et de hauts édifices se grouper comme un seul bloc qui aurait sailli de la rivière.

Adieu à la ville sombre, où tout respire l'austérité claustrale; adieu à cette enceinte privilégiée qui compte 8,000 âmes à peine en maîtres nonchalants et en serviteurs empressés; voici que le faubourg se déroule, voici Bidondo avec ses 140,000 habitants. Quel contraste! Des files de maisons élégantes et propres, une fourmilière d'habitants affairés, un quai à perte de vue, qu'encombrent des colis venus des quatre coins du monde! A Bidondo, point de catégories, point d'exclusions puériles : auprès des magasins et de la coquette habitation du négociant américain, on voit le logement de l'ouvrier indigène, du Tagal industrieux.

Ces Tagals, dont la race domine dans le faubourg de Bidondo où nous étions alors, sont les indigènes que les Espagnols trouvèrent dans cette province à l'époque de la conquête. Ce qu'ils furent dans l'origine, s'ils furent d'abord Malais, Arabes ou Hindous, s'ils provinrent d'un croisement de ces peuples, c'est ce qu'on n'expliquera jamais d'une manière isolée, c'est ce qu'on saura peut-être lorsqu'on tiendra la clef des grandes divisions des types océaniens. Ces Tagals régnaient dans cette partie de l'île, quand Juan de Salcedo parut dans la rivière de Passig en 1571. Depuis cette date reculée, les mœurs de ces indigènes se sont profondément empreintes du contact de leurs nouveaux maîtres. Les obstacles qu'une fusion complète a rencontrés sur le continent asiatique n'existaient pas dans les Philippines : les Tagals n'avaient pas comme les Hindous un culte inflexible qui formât barrière entre eux et les envahisseurs. Le christianisme s'y naturalisa comme le mahométisme l'avait fait, sans persécution, sans martyre. De ce système il résulta que les populations tagales, comme presque toutes celles qui habitent Luçon, devinrent espagnoles à demi, car l'action religieuse est un fait qui n'agit pas à la surface, mais qui creuse lentement et ne s'efface plus. Les indigènes prirent de leurs vainqueurs la gravité, le sang-froid, l'apathie, l'intelligence, la sobriété, comme ils en avaient pris le culte, les croyances et les rites. Le physique même se ressentit de la conquête, soit par suite d'un mélange de sang, soit même par de simples modifications hygiéniques.

Quoique le Tagal ait quelques caractères du type malais, qu'il soit, comme les insulaires de Java et de Sumatra, de taille rabougrie et nerveuse, avec le front bas, le nez épaté, les pommettes saillantes, la bouche large, les cheveux noirs, le teint cuivré, qui distinguent cette race océanienne, il y a dans son port quelque chose de noble et de hardi, dans sa physionomie un je ne sais quoi d'avenant qui le tient en dehors de toute assimilation. La plupart des Tagals que nous rencontrâmes portaient le chapeau de feutre : mais sur la tête d'un petit nombre d'autres, nous remarquâmes le *salacot*, coiffure à larges bords faite de paille tressée en cône, et finissant par une pointe conique en cuivre, ou en acier. Le salacot sert aussi pour la guerre : garni intérieurement de petites bandes de fer et assujetti sous le menton par de fortes courroies, il neutralise l'effet des armes tranchantes.

Cette population de natifs, disséminée dans Bidondo, semblait être pour quelque chose dans son activité et dans sa richesse. Ici, le long des canaux navigables, des bateaux étaient remorqués par des hommes de peine, et bientôt leurs cargaisons extraites de la cale s'empilaient dans de vastes et riches entrepôts; ailleurs, le charpentier tagal maniait la hache au milieu d'un chantier, et des squelettes de navire, avec leurs membres à jour, témoignaient d'une certaine habileté locale pour les constructions maritimes; plus loin, un forgeron indigène assouplissait le fer, un vannier tordait le rotin, un corroyeur tannait le cuir, un tisserand fabriquait des pièces de toile avec des écorces filamenteuses. Partout nos métiers d'Europe avaient des copistes intelligents et exacts.

Dans toutes les cases où nous entrâmes, l'accueil le plus cordial nous fut fait. La svelte et vive Tagale aux yeux noirs, aux cheveux coquettement massés, à la figure gracieuse, se levait promptement pour recevoir de son mieux des hôtes européens : elle laissait là le riz qu'elle battait, oubliait les soins du ménage pour nous offrir à boire et à manger. Quand la famille était à table, on nous forçait presque à nous asseoir et à partager le repas commun. Du riz au piment, du poisson, des légumes, tel était l'ordinaire de ces ménages. L'eau nous parut être leur seule boisson, quoiqu'ils fussent passionnés pour les liqueurs fortes. Ce qui nous frappa le plus dans ces visites, ce fut d'énormes carottes de tabac, à l'usage de toute la famille et que chacun des membres fumait à son tour. Dans le nombre il en était d'une grosseur si prodigieuse, qu'elles devaient durer pendant plusieurs semaines. Ces carottes de tabac sont des meubles de maison, destinés à occuper les loisirs des femmes tagales.

Doué de qualités plutôt inertes qu'actives, le Tagal a un défaut qui les absorbe et les domine toutes, celui du jeu. Comme la civilisation européenne ne lui a pas encore appris ses raffinements en ce genre, sa passion de joueur se concentre dans les combats de coqs, qui donnent lieu à des paris effrénés.

Cette passion pour les combats de coqs est telle chez les Manillais, que le gouvernement espagnol en tire aujourd'hui une taxe assez considérable. Ces jeux sont devenus une exploitation en grand, une ferme théâtrale. Le premier acte d'intervention de la part du fisc a été d'affecter certains endroits aux combats des coqs, et d'ouvrir ainsi à ces champions un champ clos spécial et privilégié. Là, quand la lice est ouverte, un préposé perçoit un droit à la porte, non par tête d'homme, mais par tête de coq : un réal s'ils ne se battent pas, trois réaux s'ils se battent. Il faut voir quelle foule se presse dans ces cirques, quel silence y règne, quelles énergiques passions s'y révèlent sur les figures. Le *toréador* de Séville ou de Madrid ne provoque pas dans la population espagnole de plus palpitantes émotions, des joies plus vives, que ne le fait un combat de coqs sur une assemblée tagale.

Nous fûmes témoins d'un de ces combats, dont je vais essayer de donner une idée. Les deux champions étaient deux héros de l'espèce : non pas de ces races abâtardies de nos basses-cours, pachas amollis dans le harem, mais de rudes et forts athlètes, élevés dès l'enfance pour la guerre, voués à une vie courte et militante. Avant de lancer l'un contre l'autre ces adversaires qui déjà se mesurent de l'œil, des arbitres choisis dans la foule les examinent avec la plus scrupuleuse impartialité, pèsent leurs forces, comparent leurs moyens d'action, décident si la lutte est égale et licite, ou si elle offre trop de disparité. Quand les champions sont à peu près assortis, chaque propriétaire arme les pattes du sien de petites lames d'acier longues, étroites, affilées. Pendant ce préliminaire, quelques dernières caresses sont distribuées avec à-propos pour réveiller le sens martial des gladiateurs : les enjeux se font, s'étalent sur l'arène : on règle les paris.

Enfin le signal est donné, les champions s'élancent, les plumes hérissées, les crêtes pourpres de colère. La victoire est parfois au plus fort, d'autres fois au

plus habile. Le bec est une arme que dédaignent les athlètes roués; en frappant ainsi, on se livre sans porter de coups décisifs : la plus grande ressource est dans l'acier des éperons, arme d'emprunt, mais dont ces animaux comprennent l'énergie. Aussi s'élancent-ils en portant leurs pattes en avant, jusqu'à ce qu'ils aient frappé leur antagoniste, ou qu'ils tombent frappés eux-mêmes. Les blessures qu'ouvrent ces ergots postiches sont larges et souvent mortelles. Si la lutte dure quelque temps sans résultat marqué, on fait une pause pour laisser reprendre haleine aux combattants; on nettoie leurs égratignures, on leur verse dans le gosier du vin chaud aromatisé; puis on les relance dans l'arène, où ils se rejoignent avec un acharnement redoublé. Lorsque enfin l'un des deux succombe, le maître du vainqueur ramasse les enjeux et le corps de la victime. Il arrive aussi parfois, après le premier choc, que l'un des deux athlètes, reconnaissant dans son antagoniste une force par trop supérieure, se rebute et fuit la bataille. Alors on le ramène, on l'encourage, on l'excite; mais si ces moyens n'y peuvent rien, après deux essais successifs, la lice est close et les paris sont perdus du côté du coq qui renonce. Assez ordinairement il expie sa couardise sous le couteau du maître.

Cette passion pour les combats de coqs est la plus vive nuance du caractère tagal. Hors de là tout est demi-teinte. Il en est de même des métis, race croisée d'Espagnols et d'indigènes, d'une nature plus neutre encore et plus indécise. Les métis s'occupent en général d'agriculture et de commerce. Plus actifs, plus rusés que les créoles, ils les priment dans tous les échanges et dans toutes les exploitations. Eux seuls sont parvenus à organiser des sucreries qui rivalisent avec celles du Bengale; ils ont accaparé le trafic des denrées de l'intérieur, et ils partagent le commerce maritime avec les Chinois et quelques maisons européennes. Les métis sont en général bien faits, d'une taille au-dessus de la moyenne; ils ont des traits réguliers et expressifs. Quant aux femmes de cette race, il en est qui pourraient soutenir la comparaison avec les plus séduisantes Andalouses.

Les métis, les Espagnols commerçants, quelques Anglais, Français, Portugais, Américains ou Hollandais, voilà les variétés d'habitants que renferme Bidondo, sans y comprendre les Chinois, qui sont les agents les plus actifs de son industrie et l'une des bases de sa population. Les Chinois à Manille, comme dans toutes les villes étrangères qu'ils habitent, ont leur quartier spécial, quartier aux rues larges et aérées, alignées sur les bords du Passig. Leurs maisons, construites moitié en pierres, moitié en bambous, ont un toit aigu surmonté d'un ornement en bois qui figure un fer de hallebarde. Au rez-de-chaussée des logements chinois se trouve ordinairement le magasin, où toutes les marchandises d'Asie et d'Europe sont distribuées avec un art qui ne le cède guère à nos étalages parisiens. Nulle part les denrées ne sont offertes avec une propreté plus raffinée; nulle part on ne trouve plus de coquetterie dans la disposition des montres, plus de tenue chez le marchand, plus d'attrait dans l'aspect de sa boutique.

Parmi ces Chinois, on compte des hommes de tous les rangs et de toutes les fortunes, depuis le riche armateur qui reçoit et expédie cinq à six jonques ou

champans par année, qui a des magasins gorgés de richesses, une table somptueuse et une élégante maison, jusqu'au pauvre porteur d'eau qui vit d'un misérable salaire, passe sa journée avec une poignée de riz, et couche le soir dans un bateau échoué. Le Chinois a tout envahi à Manille comme ailleurs. Autrefois, par le plus impolitique des calculs, on lui avait interdit de se vouer à la culture des terres, mais à part cela, il faisait tout ou à peu près tout. Aujourd'hui il est agriculteur aussi bien que marchand, courtier, détaillant, artisan, manufacturier. Comme toutes les castes nomades et dépaysées, les Chinois sont fidèles à la solidarité nationale, ils aident les leurs et en sont aidés. Presque toujours célibataires, car les femmes n'émigrent point du sol chinois, ils s'allient parfois à des Tagales de classe inférieure qui surmontent leur répugnance pour ces païens. Quand l'influence ecclésiastique était plus souveraine, on ne tolérait le séjour permanent d'un Chinois à Manille que lorsqu'il s'était fait baptiser. C'est même tout récemment qu'on a renoncé à un système qui faisait plus d'hypocrites que de catéchumènes.

Du reste, cette oppression de conscience paraît, à toutes époques, avoir moins froissé les Chinois que les exigences fiscales des autorités espagnoles. Un système a été adopté contre ce peuple industrieux et patient, système de rigueurs administratives qui ressemble assez aux exactions arbitraires prélevées violemment sur les Juifs au moyen âge. La défiance, la haine, la cupidité, ont ensemble et tour à tour exploité les malheureux colons venus du littoral asiatique. De nos jours encore, quand le gouverneur général voit que la population chinoise s'est accrue et a prospéré à l'ombre d'une tolérance passagère, sur-le-champ il décrète un impôt énorme, une capitation personnelle, ou une taxation générale que tous et chacun doivent contribuer à solder. Les plus riches vident leurs coffres; les plus pauvres sont mis à la chaîne et employés à des corvées publiques. Ces malheureux ne résistent pas toujours à de pareilles épreuves; ils meurent, ou cherchent à s'évader.

Bidondo, la ville marchande, compte peu de monuments publics. Les églises, les couvents, y sont bien plus rares que dans la ville espagnole. Saint-Sébastien, d'où les Anglais canonnèrent Manille en 1762, est la cathédrale du faubourg. De ce point, nous allâmes à la manufacture royale des cigares. Les cigares de Manille ont dans l'Inde et même en Europe une réputation grande et méritée. Après la Havane, si populaire parmi les fumeurs, Manille est en première ligne pour cette fabrication. Aussi les demandes deviennent-elles plus considérables d'année en année, et les ateliers de Bidondo ne peuvent suffire à les remplir.

Dans les vastes salles de la manufacture, quinze cents hommes et trois mille femmes coupaient, triaient des feuilles de tabac. Ces femmes, presque toutes de jeunes Tagales, souvent jolies, étaient accroupies et alignées sous ces hangars. Ce qui nous surprit le plus dans ces ateliers mi-partis d'ouvriers des deux sexes, c'est l'ordre et la décence qui y régnaient. Les filles et les femmes se trouvant groupées par familles, il en résultait une surveillance de tous les jours et de tous

les instants des plus âgées envers les plus jeunes. Ces ouvrières ne sont pas de la dernière classe du peuple : ce sont quelquefois des Tagales et des métisses nées dans une certaine aisance.

Ce long examen à travers ce populeux faubourg, nous avait détournés si bien, que le soir arriva sans que nous y eussions songé. A l'heure du repas, éloignés que nous étions de notre logement, nous ne voulions pas aller demander à des Européens une hospitalité cavalière et une place à leur table : mon ami s'adressa, à prix d'argent, à une espèce de traiteur chinois qui nous empoisonna de son mieux. Jamais je n'ai de ma vie vu autant de ragoûts et de sauces. L'art culinaire des Chinois consiste à déguiser si bien les aliments, qu'il soit presque impossible d'en reconnaître la nature. Ainsi, il nous fallait revenir à plusieurs reprises sur un mets pour savoir si ce que nous mangions était chair ou poisson. Sans une énorme pyramide de riz, nous serions restés à jeun.

Quand ce repas fut expédié, la soirée était déjà avancée, la brise animait l'air, la poussière abattue par la fraîcheur ne se promenait plus en brouillard cuisant ; on voyait à peu de distance la campagne se déployer comme un tapis de couleurs variées ; le vert des rizières se détachait en teinte claire sur la sombre verdure des palmiers, des manguiers et des orangers. Mon compagnon semblait s'épanouir à ce spectacle d'une nature féconde et luxuriante : « Eh bien, lui dis-je, allons voir cela de près. » Pendant une heure, nous roulâmes au milieu de sentiers assombris par une épaisse voûte de feuillage, nous traversâmes des hameaux tagals, peuplés de gais paysans ; nous vîmes la maison de plaisance du capitaine général, résidence mesquine et triste comme Manille. Ce qui nous frappa le plus dans notre délicieuse promenade, ce fut de n'y pas rencontrer un seul citadin. Nous étions pourtant presque aux portes de la ville ; et le paysage était enchanteur, l'atmosphère tiède et embaumée, la route admirable. Étonné, j'interrogeai notre guide. « Ah ! monsieur, me dit cet homme ; on voit bien que vous êtes d'aujourd'hui à Manille. Sans cela, vous ne m'auriez pas laissé vous conduire du côté de ce pays perdu. — Et pourquoi cela ? — Les équipages ne se promènent pas ici, Monsieur, mais sur le glacis. — Eh bien, mène-nous sur le glacis. » Une demi-heure après nous voyions se dérouler une longue file de voitures sur une esplanade aride et nue ; terrain découvert qui longe la baie et que fouette une pluie saline dans les jours d'ouragan. Là tous les hidalgos de la ville de guerre, les dignitaires venus d'outre-mer, les alcades, les créoles, les négociants européens, les métis et jusqu'aux riches Tagals et Chinois, viennent chaque soir étaler le luxe de leurs équipages. C'est le *Corso* de Manille, le seul lieu de rendez-vous public : les hommes y fument leurs cigares ; les femmes y médisent ou y intriguent. Arrivés un peu tard, nous pûmes compter encore plus de cent voitures, et dans l'une d'elles, coquette et souriante, figurait doña Arellano, qui nous salua gracieusement de l'éventail.

CHAPITRE XXX.

LUÇON. — COURSES DANS L'ILE. — PROVINCE D'ILOCOS. — GROTTE DE SAN-MATÉO. — LAC DE LA LAGUNA.

Le jour suivant, quand nous nous retrouvâmes, Norberg avait un air de préoccupation qui me frappa. Il était distrait, absorbé : au déjeuner, il parla peu et ne dit rien de l'emploi de notre journée que nous réglions ordinairement en commun. Je le pénétrai ; je compris qu'il avait ses projets et qu'il voulait être seul. Alors j'allai au-devant de sa pensée. « Mon ami, lui dis-je, il est de rigueur que j'aille voir la maison V...., à qui je suis recommandé. Excusez-moi si je vous laisse pendant quelques heures, Norberg. » Je partis là-dessus, et j'allai voir dans Bidondo les compatriotes pour qui Verger m'avait donné une excellente lettre. J'entrai dans une maison vaste et riche où fourmillait une active domesticité. Dans les cours, dans les magasins, se révélaient l'ordre et l'opulence des maîtres : on y sentait leur main laborieuse et leur intelligente intervention. Quel contraste de ce comptoir affairé à l'indolente maison du négociant espagnol! Encore quelques années, et toute la fortune de Manille sera entre les mains d'une vingtaine d'étrangers venus récemment dans la colonie.

MM. V.... m'accueillirent à bras ouverts; un Français est chose assez rare à Manille pour qu'on tienne compte de tous ceux qui y passent. Ils me retinrent à déjeuner, me firent parcourir leurs entrepôts, visiter leurs bateaux caboteurs ou *pontins*, inspecter leurs magasins de détail.

Tout cela m'occupa pendant plusieurs heures, et mon absence fut assez longue pour laisser à Norberg une latitude suffisante à l'exécution de ses plans secrets. Quand je regagnai le logis commun, tout était fini en effet : je le trouvai avec la mine bouleversée. Il accourut vers moi : « J'ai besoin de vous voir, mon ami, j'ai fait une sottise, dit-il, une sottise qu'à mon âge on ne devrait plus se permettre ; un enfantillage. J'ai voulu profiter de votre absence pour aller voir doña Arellano. — Je m'en doutais. — C'était pure curiosité, mon ami, rien de plus. Eh bien, peu s'en faut que je n'aie causé une révolution dans Manille! Aller voir une doña quand l'époux est hors du logis, je crois, Dieu me pardonne, que c'est pour la première fois qu'un scandale pareil s'est donné à la contrée. Quand je me suis présenté à la porte, il fallait voir quelle épouvante s'est répandue parmi les gens de la maison ; ils ont refusé de me recevoir, et je les aurais plutôt exterminés tous que de les faire consentir à m'introduire. Somme toute, j'en ai été pour mon extravagante démarche. — Je m'y attendais. Je savais mon Manille mieux que vous. Écoutez, Norberg, de pareilles incartades ne seraient rien ailleurs : ici tout est grave. Tsin-Fong ne sera prêt que dans quelques jours ; mais d'ici là nous

voyagerons dans l'île. Un pontin de MM. V.... part ce soir pour le pays d'Ilocos, nous nous y embarquerons, s'il vous plaît. »

Ce fut fait ainsi. Le surlendemain, nous mouillions dans le port de Cagnocao, et nous prenions la route de Vigan, capitale de la province d'Ilocos. L'aspect du pays ne démentait pas sa haute réputation de fertilité et d'opulence. La *Cabessera* de Vigan se compose de cinq villages qui se touchent. Vigan, le plus considérable de tous, est la résidence de l'évêque et de l'alcade qui gouvernent les Ilocos. Dans notre route vers ce chef-lieu, nous parcourûmes une chaussée admirablement entretenue, bordée d'un côté et de l'autre de magnifiques rizières, et plantée des plus beaux arbres qui viennent sous les tropiques. MM. V.... avaient pourvu à tout; nous devions loger chez l'alcade. Comme ce fonctionnaire était alors en tournée, nous allâmes le rejoindre à Pavoye, situé au nord de Vigan.

A Pavoye, l'un des bourgs les plus importants du pays, une fête indigène fut improvisée en notre honneur. Elle débuta par l'apparition d'un régiment de deux cents jeunes filles assez bien vêtues et de l'âge de treize à quatorze ans. Organisées en bataillon, ces *balasas* ou vierges faisaient l'exercice avec des fusils de bois. Elles maniaient cette arme inoffensive au son du tambour, avec une dextérité admirable. L'alcade ne sut pas nous dire quelle était l'utilité de cette coutume, et dans quelle guerre devaient servir ces nouvelles Amazones. « Cela s'est toujours fait ainsi, » répondit-il. Après les jeunes filles vinrent de jeunes garçons qui, à leur tour, simulèrent quelques évolutions, en brandissant des arcs et en lançant des flèches.

Dans l'après-midi, il y eut grand repas, comédie et musique. La table était dressée en plein air, sous un berceau de magnifiques orangers. Nous nous y assîmes au nombre de six convives, tandis que cinquante serviteurs circulaient autour de nous, les uns chargés de plats, les autres versant à boire, ou chassant loin de nous les insectes incommodes. Il serait impossible de mentionner tout ce qu'on nous servit; cent sortes de mets au moins, pour ne rien exagérer, mais cela accommodé si étrangement, si bien empesté d'épices, de piment et de poivre, si mélangé d'ingrédients indous, chinois, malais et espagnols, qu'il y avait prudence à s'abstenir. Nous mangeâmes du pain, un pain blanc et parfait, le premier et le seul pain que j'aie trouvé en Asie.

Dans le cours du repas, un orchestre ne cessa de faire entendre sa musique aigre et bruyante. Ensuite vint un bal d'enfants, puis la danse sauvage des Tanguyanes, peuplade qui habite l'E. de Luçon. Elle se compose d'hommes et de femmes qui forment des passes guerrières, le sabre à la main. Les danseurs sont presque nus; mais les danseuses ont un costume assez décent.

La nuit venue, il y eut comédie. La pièce était sans doute l'œuvre de quelque Molière ilocos, car toute l'assistance riait aux éclats. Un Chinois assez poltron et fort ladre figurait dans cette parade comme faisant la cour à une Tagale; la belle ne voulait pas du galant; mais, d'accord en cela avec son mari, elle visait à le rançonner, et y procédait avec une grande adresse et une merveilleuse coquet-

terie. Placé entre l'amour et l'avarice, le Chinois balançait assez longtemps pour fournir matière à quelques scènes qui se dénouaient à sa confusion.

Le bourg de Pavoye, où cette fête se passait, compte 18,000 habitants; nous en trouvâmes 24,000 à Batac. Ces deux endroits sont riches en coton et en riz.

En résumé, l'alcadée, ou gouvernement d'Ilocos, est la meilleure qui soit aux Philippines : elle compte 320,000 âmes de population, en y comprenant 10,000 Tanguyanes, peuplade à qui l'Espagne laisse son indépendance politique et religieuse, moyennant un léger tribut.

Bien faits, d'une belle figure, les Ilocos s'habillent d'ordinaire comme les Tagals; seulement ils poussent le luxe jusqu'à endosser le dimanche la veste de soie noire. Nous en vîmes dans la campagne qui portaient une espèce de manteau court, recouvert en chaume, avec des braies garnies de la même manière; on les aurait pris pour des ruches ambulantes. Les femmes avaient une mise plus simple : le canezou, la cambaye, le tapis, se portaient comme à Manille. Les Ilocos se coiffent du salacot, et marchent presque toujours les pieds nus.

Les naturels de cette province, intelligents et actifs, y ont établi des manufactures de soie et de coton. Ils fabriquent une étoffe légère et de couleur saillante, qui s'emploie pour les tapis des femmes. Le coton du pays est de qualité supérieure; la Chine le préfère à celui de Bombay. Outre les toiles fines, dont le tissage a été introduit par un moine, curé de Batac, on fabrique aussi des toiles à voile et de magnifiques couvertures.

Les chevaux sont petits dans la province d'Ilocos, mais forts, excellents, et si nombreux, qu'on en compte dans certains villages jusqu'à trois par tête de naturel. Aussi les habitants vont-ils tous à cheval. Les maisons des Ilocos sont bâties en bambou : plus spacieuses que celles des Tagals, elles ont aussi un aspect d'aisance plus générale.

L'alcade des Ilocos commande à tous les capitaines de villages ou *capitanes del pueblo;* c'est lui qui nomme et qui destitue, c'est à lui qu'aboutissent les procès locaux, à moins que les parties n'en appellent à la grande audience de Manille. Ces exorbitantes attributions en font un petit despote, qui, de concert avec le dignitaire ecclésiastique, gouverne et rançonne la contrée. Peu payés par l'État, ces alcades trouvent le moyen de tirer de leur place des revenus énormes. Ils sont monopoleurs du commerce de leur province. Soit par crainte, soit par habitude, les paysans ne vendent qu'à eux seuls leurs récoltes, et cela à un prix qui laisse des bénéfices énormes sur la réalisation définitive.

Après cette courte station dans le pays des Ilocos, nous regnagnâmes les bords de la mer; et, comme le pontin avait terminé son chargement, nous repartîmes en serrant la côte. Avant de doubler le cap qui ferme au nord la baie de Manille, notre barque longea la plage de Marivelle, où Renouard de Sainte-Croix assure avoir constaté un phénomène curieux de physiologie. « C'est au pied de cette montagne, dit-il, qu'on peut voir la nature humaine décrépite presque à son berceau. Les indigènes de ce canton reçoivent toutes les impressions de la vie de

si bonne heure, qu'à peine ont-ils atteint l'âge de la jeunesse, qu'ils ont toutes les formes de la caducité. On y voit communément des filles de dix à onze ans qui sont mères, et d'autres qui ont les formes déjà très-fatiguées à dix-huit ans. Les hommes vieillissent un peu moins vite. On ne peut attribuer cette singularité qu'à la nature du sol, à la vivacité des eaux qui sortent des montagnes, à la chaleur journalière du climat, à laquelle succède toujours une grande fraîcheur. Ces habitants passent du 15° au 33° du thermomètre, pour retomber de nouveau à 14°. Il pleut presque tous les soirs régulièrement dans ce petit coin du globe, de manière que les sens se trouvent dans un travail continuel, qui finit par les user très-vite. Le corps prend sa croissance de très-bonne heure; car tous les enfants de dix mois marchent et parlent. Ce qu'il y a de surprenant, c'est de voir sur ce point des Philippines la race humaine si déchue, quand partout ailleurs elle est si belle et si grande. » Passant aussi près de Marivelle, c'était sans doute l'occasion de vérifier un phénomène pour lequel le doute est encore sagesse; mais la brise d'O. ayant fraîchi, notre patron ne voulut pas se laisser affaler sur cette côte; il doubla le cap et cingla directement vers la baie.

Avant d'arriver à Manille, il avait été décidé entre Norberg et moi que nos pèlerinages d'intérieur continueraient. Toujours attentionnés, MM. V.... se chargèrent de régler notre itinéraire. Nous devions aller d'abord à la grotte de *San-Matéo*, l'une des merveilles du pays; puis visiter M. la Gironnière, colon français, propriétaire d'une belle habitation assise sur les bords du grand lac intérieur, dit *la Laguna*.

Nous partîmes pour San-Matéo le jour même, traversant le Passig à San-Pedro-Maccatti, et prenant de là, à travers de fertiles montagnes, la route de May-Bongo. Nous étions montés sur des chevaux du pays, petits, rétifs, mais vigoureux. Ces chevaux n'avaient guère qu'une allure, celle du pas espagnol, *sobro passo*, espèce d'amble qui est aussi rapide que doux. Deux guides tagals et deux domestiques suivaient à pied.

La végétation de ces contrées montagneuses nous parut encore riche et belle, quoique des nuées de *langostas*, espèce de sauterelle, eussent attaqué la verdure et jusqu'au tronc des arbres.

Le premier bourg qui s'offrit à nous, dans cette route, fut celui de May-Bongo, délicieusement jeté, sur chaque côté du chemin, au milieu de bouquets d'arbres touffus. Ensuite parut Maria-Kina au bord de la Nanka, site d'un effet enchanteur, bourg considérable qui compte 9,000 habitants; enfin, une lieue plus loin et sur la berge de la même rivière, se révèle San-Matéo où nous devions coucher. San-Matéo ne compte que 4,000 âmes; mais il entretient avec Manille un commerce important de bois de bâtisse. La qualité préférée pour cet emploi est le *molavé*, essence tellement acide que les insectes ne peuvent l'entamer. On a vu de ces arbres qui, coupés et employés depuis deux siècles, paraissent aussi intacts que si la hache venait de les détacher du sol. Pour les faire arriver à Manille, on les précipite dans la Nanka, d'où ils descendent liés en radeaux par cet affluent du Passig.

La grotte, but de notre voyage, n'était qu'à une heure du chemin du village. Nous arrivâmes par un magnifique sentier jusqu'à sa base, et de là à l'ouverture souterraine par une rampe courte et à pic. Il est impossible de rendre la beauté du tableau que nous avions alors sous les yeux. La ligne des premières collines nous cachait la mer; le paysage avait un cadre étroit, mais dans ce cadre que de riches et mystérieux détails! quel vallon complet avec sa rivière à nappe d'argent, ses crêtes boisées, ses plateaux en rapport! quelle merveilleuse alpe tropicale!

Nous étions à l'entrée de l'excavation et près d'y pénétrer, quand une nuée de chauve-souris s'en échappa et vint se heurter contre nous. A cette irruption, il fallait voir nos pauvres Tagals se jetant le front contre terre, effrayés et disant que les *nonos* ou mauvais esprits qui habitaient la grotte détachaient contre nous leurs légions de sentinelles. Toutes nos instances ne purent décider ces pauvres diables à nous accompagner dans l'intérieur; ils restèrent sur le seuil, croyant oser beaucoup en allongeant la main pour nous procurer quelque clarté au moyen de torches résineuses. Pourvus de flambeaux, nous avançâmes Norberg et moi; nous parcourûmes la caverne, nous la toisâmes sans trouver même un reptile qui pût justifier les terreurs des naturels. L'excavation avait près de deux mille pas de profondeur sur une hauteur très-variable. Le sol était de roc et de terre, coupé de temps à autre par de grandes mares d'eau dans lesquelles nous entrâmes jusqu'à la ceinture. Du reste peu d'accidents intérieurs, peu de pétrifications dans ces souterrains, indignes, à tout prendre, de la grande réputation dont ils jouissent à Manille. Au retour, ce fut en vain que nous voulûmes édifier nos guides de ce que nous avions observé; ils nous écoutaient à peine : quand nous leur parlions de la solitude de la grotte, ils recommençaient à nous citer tous les mauvais esprits qu'on y avait vus; quand on leur affirmait qu'elle avait à peine deux mille pas, ils souriaient avec incrédulité, et disaient que la montagne, au su de tout le pays, se trouvait percée à jour, et que cette entrée caverneuse était le chemin de la Chine. Le grand pirate chinois Limahon, ajoutaient-ils, est venu par là, et il n'a pas pris d'autre chemin pour s'en retourner.

Aux montagnes de San-Matéo, à trois lieues de Manille, commence l'une des frontières des possessions espagnoles. Le reste de ce rayon non découvert encore est livré à des tribus sauvages qui occupent les sommets les plus élevés de la chaîne. Les Tagals nomment ces peuples Igorotes ou Negritos. Très-adroits à la chasse, ces Negritos viennent à San-Matéo échanger leur gibier contre du riz : ils sont presque nus, se couvrent les parties naturelles de peaux de bananes, et parlent assez facilement le tagal.

Cette courte et attrayante excursion nous avait mis en goût : celle de la Laguna nous réservait des scènes plus curieuses encore. Nous partîmes de Bidondo dans une barque armée de Tagals vigoureux qui avaient peine à lutter contre un courant rapide. C'était pour la première fois que nous voyions aussi bien les bords du Passig. A droite et à gauche nous voyions fuir les maisons des faubourgs qui se mirent dans la rivière, nous admirions du côté de Bidondo ces délicieuses salles

de bains domestiques, construites au niveau du courant, pour l'usage de chaque logis et de chaque famille. Quand Manille fut loin, quand ses clochers et ses remparts eurent disparu, la campagne nous étala ses sites ravissants, ses rizières balancées à la brise, ses bouquets de palmiers et de bambous, ses huttes indigènes au toit aigu, à la cage suspendue en l'air. Sur les mêmes eaux qui nous portaient, des milliers de pirogues chargées ou vides descendaient avec le courant, ou le remontaient comme nous.

Notre première halte eut lieu à Passig, village qui a donné son nom à la rivière de Manille. Passig n'est peuplé que de pêcheurs qui vont vendre à Bidondo le produit de leur journée. Au-dessus et avant d'arriver au lac, on trouve de fort belles habitations, propriétés de riches Espagnols.

Enfin la Laguna s'arrondit devant nous. Ce magnifique lac intérieur, qui a trente lieues au moins de circonférence, est partagé en deux portions inégales par une chaîne d'îles désertes, autour desquelles, comme dans tout le lac, on trouve de 25 à 30 pieds de profondeur. Cet immense réservoir d'eau douce provient de la multitude de ruisseaux et de petites rivières qui descendent des plateaux environnants. Peut-être aussi la disposition du sol détermine-t-elle sur ce point l'afflux souterrain de toutes les eaux qui coulent des hautes montagnes de l'intérieur. Renouard de Sainte-Croix, qui a bien vu cette île, paraît même croire que le lac a des communications avec les volcans qui l'environnent. « Une preuve des plus fortes qu'on puisse en donner, dit-il, c'est qu'en 1800 on vit pendant les chaleurs une très-grande quantité de poissons morts sur la surface du lac, dont les eaux cessèrent d'être potables, et prirent une odeur fétide et corrompue. Le grand nombre de ces poissons qui flottaient ainsi jusqu'à Manille y firent craindre une peste, ou tout au moins une épidémie. On envoya des médecins dans les villages pour chercher à reconnaître si l'on n'en découvrirait pas les symptômes. Le gouvernement fit publier un arrêté qui défendait aux habitants de manger de ces poissons. On en fut heureusement quitte pour la peur. Une chose digne d'être remarquée, c'est qu'une très-grande quantité de ces poissons n'étaient pas entièrement morts; le corps paraissait conserver du mouvement et de la sensibilité, lorsque la tête était déjà en putréfaction. Le lit de la rivière en était rempli. On jugea que dans la communication avec le lac il s'était répandu beaucoup de soufre, et que c'était une des principales causes de cette mortalité : les eaux en étaient très-fortement imprégnées. Je ne me permettrais pas de rapporter ce fait, ajoute Sainte-Croix, s'il n'était attesté par tous les habitants de la colonie et par les procès-verbaux que j'ai eus entre les mains. »

Les premières terres que nous vîmes en entrant dans le lac étaient basses et noyées; mais bientôt se révélèrent à nous des côtes abruptes dont les sommets étaient garnis de bois. Plus loin la scène changea; les versants devinrent moins raides, et de magnifiques villages où blanchissaient des églises et des couvents indiquèrent un pays d'opulence maritime et territoriale. Cela se prouvait encore et par l'aspect des plateaux en culture, et par l'élégance des cases bâties sur la

grève, et par des myriades de grosses barques ou de petites pirogues, qui animaient les anses et les débarcadères. La pêche et le cabotage pour les riverains, l'agriculture pour les autres, voilà comment se distribuaient les rôles dans cette population qui vivait à la fois et de son admirable lac et des terres fécondes qui l'entourent.

L'habitation de M. de la Gironnière était située presque au fond de la Laguna. Nous y arrivâmes dans l'après-midi. Là, sur une langue de terre qui regarde Santa-Cruz, chef-lieu de la province, est un vaste logis de maître avec une aile attenante, maison bâtie presque à l'européenne, commode, aérée, à deux étages. Des magasins, une sucrerie en activité, d'autres dépendances moins considérables et un hameau tagal se groupent autour de l'habitation. Tout cet ensemble se nomme la Hala-Hala ; c'est la propriété d'un Français, M. de la Gironnière. La Hala-Hala a été créée, organisée, soignée, baptisée par lui. Il y a peu d'années, on n'y voyait qu'une forêt inculte, un marécage infect, avec quelques cabanes de forbans ; aujourd'hui ce sont de riches plantations, une manufacture prospère, un hameau tranquille et laborieux. La population d'indigènes, attirée par le bien-être, y augmente à vue d'œil, les terrains environnants se dépouillent et s'ensemencent. Ainsi un de nos compatriotes aura la gloire d'avoir pris l'initiative du défrichement de cette terre espagnole. Nous reçûmes à Hala-Hala l'hospitalité la plus cordiale. Français et recommandés par MM. V.... c'était assez d'un seul de ces titres auprès d'un homme excellent et plein de nobles qualités.

Le lendemain nos courses intérieures recommencèrent. Notre hôte nous donna des vestes et des pantalons de grosse toile ; il nous couvrit la tête du salacot, coiffure utile à la fois contre la pluie et contre le soleil. Ainsi accoutrés, nous allâmes visiter Santa-Cruz, jolie petite ville assise au bord du lac dans une plaine couverte de moissons. Le couvent, l'église, les maisons blanches et propres se découpaient sur les montagnes boisées, et saisissaient le regard. Santa-Cruz, centre d'un commerce actif de vin de palme et d'eau-de-vie de coco, est peuplée de Tagals et de Chinois, les uns agriculteurs, les autres marchands. Malheureusement le site n'est pas salubre : la saison des pluies y détermine des inondations, et à leur suite viennent la fièvre et le choléra, qui prélèvent chaque année leur tribut de victimes.

Plus loin que Santa-Cruz et dans une gorge délicieuse, est le célèbre petit village de los Banos, qui a le premier attiré les Européens dans la province de *Laguna*. Comme son nom l'indique, ce village possède des bains d'eau minérale, dont les vertus étaient jadis en grand honneur à Manille. On citait, à l'appui, des cures extraordinaires et fréquentes, des miracles qui confondaient l'art des médecins. La montagne à laquelle ce village est adossé est visiblement un produit volcanique, et la source qui en sort est au même degré que l'eau bouillante. Les eaux de los Banos paraissent efficaces, principalement contre les maladies de la peau. Autrefois il était de mode à Manille d'aller passer un mois de la belle saison dans cet établissement thermal, et sans doute, là comme dans toutes les localités

analogues, la salubrité de l'air, l'exercice du corps, l'absence de tout tracas domestique ou commercial, la vie réglée et méthodique, le régime sain et doux, faisaient plus sur les baigneurs que les propriétés curatives des eaux. Mais depuis un demi-siècle ce pèlerinage hygiénique est tombé en désuétude : l'invasion des Anglais en 1762, l'apparition des bandits dans une île du lac, le prix élevé des bains, leur mauvaise tenue, ont peu à peu éloigné la foule du hameau de los Banos. Nul site pourtant, dans les Pyrénées et dans les Alpes, ne peut se dire plus imposant et plus beau. D'énormes blocs volcaniques, aux formes anguleuses, des aiguilles, des pyramides de roc, portent à leur plus haute crête des panaches d'arbres dont on ne sait ni l'âge ni le nom. Derrière ce premier plan de forêts et de montagnes, viennent d'autres montagnes et d'autres forêts, diverses d'aspect et de caractère : celles-là, plus hautes, montrent de loin le cours de leurs torrents en découpures larges et profondes; elles sont livrées aux buffles, aux sangliers et aux cerfs, ou aux Negritos, aussi sauvages que les cerfs, les sangliers et les buffles.

Toutes ces terres semblent porter au front l'empreinte d'un déchirement; les pics affaissés accusent des cratères éteints; la pierre noircie témoigne d'éruptions antérieures, et, pour compléter ces indices, de temps en temps Luçon tremble sur sa base, les églises, les couvents, les maisons de Manille croulent et s'affaissent au ras du sol. Le plus voisin de ces anciens volcans est à un mille de los Banos. La bouche ignivome est aujourd'hui remplie d'une eau verdâtre et stagnante. Dans ce petit lac, d'un quart de lieue de circonférence, se plaisent et prospèrent des caïmans gigantesques. Renouard de Sainte-Croix en a vu dont la longueur excédait cinquante pieds.

Dans notre course à los Banos, ce qui nous frappa le plus ce fut la prodigieuse quantité des canards et des canetons qui s'abattaient sur cette partie du lac : sa surface en était couverte. La cause de cette affluence de volatiles d'une même espèce nous était bien expliquée par le goût des Tagals, des Malais et des Chinois, qui les préfèrent aux poules; mais le moyen d'arriver à une pullulation aussi merveilleuse déconcertait tous nos calculs. Notre guide seul nous donna le mot de l'énigme. Pour suppléer aux fours usités en Chine dans la couvaison artificielle, les Tagals ont imaginé d'employer la chaleur humaine, et ils ont, parmi leurs indolents serviteurs, trouvé des couveurs patients et assidus. On arrange à cet effet une espèce de cadre, contenu par des traverses légères doublées d'épaisses couvertures; quand les œufs y sont arrimés droits, serrés l'un contre l'autre, et tenus en respect par des cendres jetées dans les interstices, on hisse cet appareil, à surface régulière et plane, jusqu'à une petite hauteur du sol, et le nonchalant couveur s'allonge sur ce divan singulier; il y boit, il y mange, il y fume, il y mâche son bétel, non sans ménager les coques fragiles que sa chaleur doit féconder. L'habileté de ces couveurs est telle, qu'ils suivent jour par jour le progrès de l'embryon, et qu'ils aident à sa sortie, quand le moment est venu, en brisant eux-mêmes l'enveloppe. A peine éclose, la couvée court vers le lac, y barbotte

tout le jour, et se retire le soir dans des cages flottantes construites sur la grève. L'éducation des canards est une des grandes industries du village de los Banos et de Santa-Cruz.

Le jour suivant, qui était le dernier de notre pèlerinage, M. de la Gironnière voulut nous arranger une partie de chasse dans toutes les règles. Au petit jour, le cor nous réveilla, et bientôt chiens et piqueurs, chasseurs et valets, voitures, chevaux, palanquins, se mirent en mouvement vers la forêt. La chasse commença sur les flancs boisés d'une colline, que coupaient des sentiers ardus et presque impraticables. A peine y étions-nous entrés, que les chiens firent lever un cerf, élégant et noble animal, plus petit néanmoins que nos belles espèces. Il passa près de Norberg, qui l'ajusta et l'abattit. A un mille de là, la meute signala une nouvelle proie, un sanglier, l'un des plus beaux qui se fussent jamais vus dans les forêts de la Laguna. Cette fois, l'honneur de la chasse m'appartint. Bientôt de la crête des montagnes nous descendîmes dans une plaine coupée de taillis et de marécages, asile habituel des buffles sauvages, le plus dangereux quadrupède de ces contrées. Tranquille, obéissant, endurant même dans l'état de domesticité, le buffle est terrible à l'état de nature. La vue de l'homme le met hors de lui; ses yeux s'animent, ses naseaux soufflent de la flamme. Malheur au chasseur qui le manque ou qui le blesse; il est perdu. Nul cheval au galop n'arrive plus vite sur son adversaire, nulle bête sanguinaire ne garde plus de rancune et plus d'acharnement. S'il vous atteint, il vous perce de ses cornes aiguës, vous foule aux pieds, vous torture vivant, vous insulte mort. Un arbre même n'est pas un abri sûr contre ses poursuites; ne pouvant rejoindre sa victime sur les branches où elle s'est réfugiée, le buffle s'en constitue le geôlier avant d'en être le bourreau; il persiste dans ses vengeances, monte autour du tronc une faction opiniâtre, et n'y renonce qu'abattu par la faim et par la soif. M. La Place raconte qu'un Tagal de la Hala-Hala, travaillant à couper du bois, eut le bonheur d'échapper d'une façon étrange à un buffle qui le tenait bloqué sur un haut palmier. Pressé par le besoin, le bûcheron se sentit le courage de se prendre corps à corps avec son antagoniste; il descendit, sauta légèrement autour de lui, parvint à saisir sa queue, s'y cramponna de la main droite, et, prenant ensuite son couteau de la gauche, il cribla de blessures le flanc de l'animal. Ainsi attaqué, le buffle partit comme un trait; mais le courageux Tagal ne lâcha point prise; il se laissa emporter à travers les broussailles, les rocs, les marais, et tomba enfin, couvert de boue et de sang, auprès de son ennemi mort.

Pour dompter le buffle sauvage, les indigènes le traquent dans des fosses recouvertes de feuillage. Quand il en sort, abattu par la faim, faible, épuisé, il se laisse conduire vers le troupeau apprivoisé, et prend, à l'exemple des autres, des habitudes d'esclavage. Le buffle né dans la domesticité a rarement des velléités d'indépendance; les natifs disent même qu'il porte au cou la marque du collier de sa mère, ce qui est pour les buffles sauvages un signe flétrissant d'exclusion et de réprobation.

Notre chasse eut une foule d'incidents trop longs pour être racontés; mais une cascade près de la Hala-Hala fut une des choses qui nous impressionnèrent le plus vivement. Pour y arriver, il fallait marcher dans le lit même du ravin, au milieu de roches aiguës et glissantes. Malgré les périls et les âpretés du chemin, nous persistâmes, et ce fut un beau dédommagement pour nous que l'aspect de cette nappe immense, précipitée entre les parois du roc perpendiculaire, surplombée d'arbres et de lianes qui se festonnaient sur l'abîme. Il y avait dans cet ensemble tant de nature sauvage et primitive, un si grand silence à côté d'un bruit si grand, que l'admiration et l'attention étaient imposées. Point d'animaux, point d'oiseaux même, dans cette enceinte où les eaux seules paraissent avoir quelque vie; à peine de temps à autre une chauve-souris, sortie d'une fente du roc, planait-elle dans cette atmosphère imprégnée d'une pluie ténue. Pour nous tirer du lit du torrent, il n'y avait qu'une route, celle du rocher taillé à pic. Les Tagals qui nous accompagnaient s'y aventurèrent. L'un d'eux, saisissant une longue liane qui pendait de la cime jusqu'au pied de ce mur de granit, y grimpa comme ferait un maçon avec sa corde à nœuds. Quoique peu habitués à des ascensions de ce genre, nous nous hasardâmes à l'imiter en nous aidant de ces secourables lianes, rampe naturelle du voyageur.

Après la grande chasse vint la petite : elle consista en quelques petites tourterelles dites *à coup de poignard*, à cause d'une touffe de plumes de couleur de sang qu'elles ont sur la gorge. Nous tuâmes aussi deux singes dans des fourrés où ils s'étaient retranchés, et une gazelle du genre de celles dont Lapérouse parle dans son Voyage.

Ainsi en deux jours, l'un de promenade, l'autre de chasse active et fatigante, nous avions exploré la plus grande et la plus riche portion du territoire de Laguna. Nous avions reconnu une contrée fertile en riz, en poivre et en indigo; des forêts qui donnaient de beaux bois de teinture et de construction nous avions appris, par l'exemple d'un coloniste français, quel admirable parti on pourrait tirer de ce sol, de ce climat, de ces eaux, de toute cette nature.

Enchantés de notre voyage, nous dîmes adieu à nos hôtes, et nous remontâmes sur notre barque, qui nous ramena rapidement à Manille. La première personne qui vint à notre rencontre sur le quai fut l'un des MM. V... Il semblait nous attendre avec impatience. « Votre patron chinois est prêt, nous dit-il, vous partez demain; j'ai fait hâter son chargement. Le choléra est à Cavite, il sera ici dans quelques jours : quelque désir que nous ayons de vous posséder, nous ne voudrions pas porter votre deuil. — Le choléra est à Cavite! dit Norberg, il faut y aller; je n'ai vu ni Cavite, ni le choléra : l'occasion est double. » M. V... insista vainement pour l'en détourner; la partie fut résolue. Nous devions aller par terre et revenir par la baie.

Une heure après, notre voiture roulait dans le faubourg de la rive gauche qui mène à Cavite. La route était large, ombragée et assez bien tenue : les habitations tagales qui la bordent firent bientôt place à des champs cultivés, où paissaient de

nombreux troupeaux de buffles, et deux heures à peine après notre départ, nous aperçûmes Cavite.

Cavite, comme le dit son nom tagal *Cavuit* (anse), est assise dans un petit golfe que forme une langue avancée dans la mer. Plus considérable autrefois, elle a été graduellement absorbée par l'importance toujours croissante de Manille. A cette cause de dépérissement sont encore venus se joindre d'affreux tremblements de terre, qui ont renversé jusqu'à ses fortifications. Malgré cette décadence, elle est toujours le port militaire de Luçon : elle a un arsenal, des magasins pour la marine royale et des chantiers de construction. On y conserve une petite garnison et un gouverneur, autrefois nommé directement par l'Espagne, et indépendant du capitaine général, mais aujourd'hui au choix de ce dignitaire et son subordonné. Les chantiers et l'arsenal étaient encore, au commencement de ce siècle, célèbres et florissants. Six cents ouvriers indigènes s'y trouvaient constamment occupés. On y construisait, on y équipait des bricks de guerre, des corvettes et même des frégates. Mais telle est la lenteur des ouvriers tagals dans ces travaux, que ces navires coûtaient des sommes exorbitantes, hors de toute proportion avec les devis d'Europe. Ainsi, la dernière frégate mise à flot ne revenait pas à moins d'un million de piastres; une coque de galion allait à quatre-vingt mille. De nos jours, quoiqu'on ait obtenu plus d'activité et plus d'économie dans la main-d'œuvre, la concurrence est encore impossible pour la confection des bâtiments de haut bord. Aussi se borne-t-on à faire établir à Cavite quelques-unes de ces embarcations pontées, sveltes, gracieuses, taillées pour la course, et armées sur l'avant d'un fort canon à pivot, espèces de canonnières destinées à la surveillance de la côte et à la police de ces mers, qu'infestent les forbans malais, connus sous le nom de Maures. Ces hardis déprédateurs ne se montrent pas toujours effrayés de cette croisière : ils attaquent les gardes-côtes, soit qu'ils se trouvent isolés, soit même qu'ils marchent en flottille, les joignent à l'abordage, et viennent souvent à bout des équipages tagals qui les montent.

L'histoire de la prospérité de Cavite est liée à celle du fameux galion d'Acapulco, seul intermédiaire entre les possessions espagnoles de l'Asie et de l'Amérique. Comme complément, il existait alors la société des OEuvres-Pies, grande commandite usuraire fondée à Manille par l'autorité ecclésiastique. Voilà quels furent longtemps les deux pivots de la richesse de Luçon, et de Cavite surtout, havre du galion. C'était un énorme bâtiment de douze à quinze cents tonneaux, que le roi d'Espagne mettait chaque année à la disposition des négociants de Manille. On la chargeait de denrées du continent asiatique et des pays malais, et l'on recevait en retour l'or et la cochenille du Mexique, les draps d'Espagne et une foule de passagers religieux ou laïques, qui attendaient, pour venir dans l'Inde, l'occasion de l'énorme paquebot. La somme des richesses entassées dans sa cale est au-dessus de toute estimation. Ouvertement ou en contrebande, les galions recevaient parfois de quinze à vingt millions de valeurs. Lancés dans des parages peu connus et montés par d'inhabiles pilotes, un grand nombre d'entre eux naufragèrent dans

les mers du Sud, et Manille se vit ainsi, à diverses reprises, frappée de pertes considérables. Le galion et les OEuvres-Pies ont presque duré jusqu'à nous; on essaya bien, vers la fin du siècle dernier, d'élever privilége contre privilége, par la création de la Compagnie des Philippines; mais cet essai malheureux n'aboutit qu'à une ruine et à un gaspillage. A l'heure actuelle et en présence de tant de colonies émancipées, il n'y a plus de salut pour les autres colonies que dans la liberté commerciale. Si riches de leur sol, si favorisées par une merveilleuse situation, placées à la portée de trois parties du monde, l'Asie, l'Océanie et l'Amérique, liées à l'Europe par l'autorité métropolitaine, les Philippines n'ont qu'à vouloir pour marcher les premières dans une voie de progression féconde. Elles ont à leur porte de merveilleux exemples.

Nous avions en une heure tout vu à Cavite, son port assez bon, son arsenal, ses ouvrages de défense, ses églises, ses couvents, ses maisons mesquines et sa population misérable. Norberg avait même eu la chance d'y rencontrer ce choléra qu'il était si jaloux de voir, dans la personne d'un pauvre ouvrier dont on portait le corps violacé à l'hôpital militaire. La maladie du reste n'était pas intense : une vingtaine de Tagals en étaient morts dans l'espace de huit jours, et le fléau paraissait s'amortir. Pour retourner à Manille, nous prîmes un *banka*, bateau de passage léger, effilé, que deux rameurs faisaient voler sur l'eau avec la plus grande vitesse. Une toiture en bambou servait à nous abriter du soleil. La rade était toute sillonnée de pareilles embarcations qui vont et viennent de Cavite à Manille.

Il était presque nuit quand nous arrivâmes à Manille. Quelques heures me restaient à peine pour mettre de l'ordre dans mes notes, et pour les compléter. Persuadé que je serais plus tranquille et plus isolé à bord de notre jonque, j'y voulus coucher le soir même. Norberg ne devait m'y rejoindre que le lendemain matin.

CHAPITRE XXXI.

PHILIPPINES. — HISTOIRE DEPUIS LA CONQUÊTE

C'est à Magellan, le premier qui pressentit et trouva le passage aux Indes par le cap Horn, qu'on doit la découverte des Philippines. Parti des ports espagnols le 10 août 1519 avec cinq navires, il traversa le 1er novembre le détroit qui porte son nom, et aperçut le jour de la fête de Saint-Lazare un groupe d'îles, qu'il nomma de cette circonstance l'archipel de Lazare. Il toucha à Mindanao vers la fin de mai, y planta une croix comme prise de possession, passa de là sur l'île de Zébu où il convertit et fit baptiser le roi, sa famille et son peuple, débarqua ensuite sur l'île de Macta, sur laquelle il périt en combattant son prince qui s'était trouvé un moins accommodant catéchumène. Après Magellan, le chef de l'escadre Juan de Serano, périt aussi dans un guet-apens que lui tendit le roi de Zébu nouvellement converti. Dès lors la division se mit parmi les trois vaisseaux qui res-

taient, et Sébastien Cano, qui commandait *la Vitoria*, eut seul la gloire de reparaître le 7 septembre 1522 dans le Guadalquivir, après avoir doublé le cap de Bonne-Espérance et fait ainsi, pour la première fois, le tour du monde.

On avait donc trouvé à la fois un archipel nouveau et une nouvelle route pour s'y rendre ; mais longtemps encore tout cela devait rester stérile. Les années qui suivirent furent employées à disputer aux Portugais la possession des Moluques, et à interpréter à coups de fusil un bref fort ambigu du pape Alexandre VI. Plus tard Villalobos, qui fit prévaloir le nom de Philippines à cause du roi régnant Philippe II, vint échouer dans une expédition et mourir à Amboine. Ce ne fut qu'en novembre 1564 que partit du port de la Nativité la petite escadre à qui il était réservé de fonder la puissance espagnole dans ces parages. Elle était aux ordres de Lopez de Legapsi, homme d'une valeur éprouvée. Les deux navires qui composaient l'expédition découvrirent l'île des Barbus, touchèrent aux îles des Larrons le 22 janvier 1565, et atterrirent le 13 février sur Tandaya et Abuyo qui font partie du groupe des Philippines. Là, Legapsi chercha à se procurer des vivres ; mais, repoussé par les naturels, il s'avança dans les Bissayes et mouilla à Bohol, où il n'obtint quelques provisions qu'en buvant du sang d'un chef sauvage mêlé à son sang espagnol. De Bohol il cingla vers Zébu, s'empara du chef-lieu après l'avoir canonné, et y bâtit un fort. Ce fut le noyau d'une colonie plus stable. Peu à peu on traita avec les insulaires et leur roi retirés dans l'intérieur ; on soumit les îles voisines, on eut des vivres, soit de Panay, soit de Masbatte, soit de Luçon ; enfin, et c'était le point essentiel, on reçut de la métropole quelques renforts en vaisseaux et en soldats, sans lesquels ces préliminaires d'occupation devaient rester stériles. Dès lors Legapsi songea plus sérieusement à la conquête de Luçon. Il y détacha son neveu, Juan de Salcedo, qui battit les indigènes et fonda Manille en 1571. Les rajahs du pays voulurent en vain résister : vaincus, ils furent obligés de plier devant une poignée d'Espagnols, qui avaient pour les combattre des moyens de destruction énergiques et décisifs. Bientôt des remparts s'élevèrent autour de la ville nouvelle, et Luçon fut acquise à la cour de Madrid.

Luçon, la plus considérable des Philippines, fut ainsi nommée par les vainqueurs, du mot *Lusong*, nom donné par les naturels à des pilons pendus à la porte de chaque case, et qui servaient à écosser le riz. Cette île, longue de 175 lieues du nord au sud, et large de 75, était alors peuplée de races diverses et distinctes.

Sur le littoral vivaient des peuples évidemment d'origine malaise, malgré quelques légères modifications. On les appelait Tagals, Pampangas, Zimbales, Pangasinans, Ilocos et Cayagans ; ils étaient plutôt olivâtres que noirs, avaient les cheveux lisses, les traits réguliers, vivaient en société sous un régime de demi-civilisation, avec des rajahs pour chefs, des castes privilégiées, des nobles ou *bagnans*, des prolétaires ou *calianes;* ils pratiquaient l'hérédité en matière civile, parlaient une langue harmonieuse et correcte, possédaient leurs codes de lois criminelles, reproduisaient dans beaucoup de leurs coutumes, comme dans leur hiérarchie sociale, des faits communs aux grandes îles de l'archipel ; connaissaient

le mariage par *joujour*, priaient les mânes de leurs aïeux, et conjuraient les mauvais génies; se rattachaient enfin, par une foule de nuances analogues, aux insulaires de Bornéo, de Java et de Sumatra.

Mais dans les montagnes de Luçon, dans ses gorges désertes, dans ses forêts profondes, végétait un autre peuple, que les Tagals appelaient OEtas ou Aétos, et que les Espagnols ont nommé Igorotes, ou plus généralement encore Negritos del Monte. Ces OEtas ou Negritos ont des caractères complétement distincts de ceux des habitants des plaines: petits de taille, noirs comme le jais, avec la peau huileuse, les cheveux laineux et crépus, le nez aplati, les traits ignobles, les lèvres grosses et saillantes, ils vivent à l'état sauvage, n'ayant pas d'instinct plus avancé que celui de la brute; ils marchent nus, fuient les lieux peuplés, se laissent difficilement prendre, et s'échappent à la première occasion pour regagner leurs âpres montagnes. Leur seule ressource dans ces retraites est la chasse, dans laquelle ils se montrent fort adroits. Quand ils veulent se procurer quelques denrées, ils se hasardent à paraître dans quelques villages de la lisière espagnole, où ils échangent leur gibier contre du riz.

D'après toutes les traditions locales, ces Negritos sont plutôt les aborigènes de Luçon que les peuples olivâtres. A mesure que la race aux cheveux lisses s'est répandue sur les côtes et a gagné du terrain dans l'intérieur, les hommes à la tête laineuse et crépue se sont retirés vers les hauteurs. Dans le début sans doute, il y a eu lutte; il y a eu du sang versé de part et d'autre; mais en vertu de cette loi générale qui fait disparaître peu à peu les types bruts devant les types plus nobles, les sauvages devant les civilisés, les Negritos ont été graduellement acculés et circonscrits dans un rayon plus étroit; ils ont à chaque siècle diminué de nombre; ils continueront ainsi, jusqu'à ce que leur race s'éteigne et se perde dans l'étiolement. Du reste, ce n'est pas un fait isolé que cette absorption successive des races noires par la race jaune et par la race blanche. Ce grand travail a dû s'établir et s'opérer ici-bas de temps immémorial, ce qui prouverait que notre globe est plutôt en voie de progrès que de décadence.

La présence de ces peuples noirs dans Luçon a donné lieu à une foule de théories et d'hypothèses; mais aucune d'elles n'a encore fourni de résultats complets et satisfaisants. On en est venu seulement à constater que cette même caste sauvage occupait çà et là dans l'Océanie, dans l'archipel malais, dans le continent asiatique, dans la mer des Indes, des localités dont tantôt elle jouissait seule, et que d'autres fois elle défendait contre les envahissements de nouveaux venus. Ainsi, en ne tenant pas compte de quelques nuances légères, résultat inévitable de latitudes, de nourritures, de climats différents, on retrouve le type des OEtas ou Negritos de Luçon dans les Moyes de Cochinchine, les insulaires des Andamans, les Bedhas de Ceylan; dans quelques tribus montagnardes de l'archipel malais, tous pays situés au nord de l'équateur; puis encore au sein de toute l'Australie, sur la Tasmanie, où ils ne sont guère mieux doués que les animaux auxquels ils disputent la place; sur les îles Viti et Salomon, comme dans la terre des Papous.

Maintenant, comment ce peuple, que plusieurs caractères rattachent à l'indigène du continent d'Afrique, au noir du Zinguebar, au Cafre, au Mozambique, au Malgache; comment ce peuple, dis-je, s'est-il établi sur ces divers points, si loin de sa souche; comment s'y est-il maintenu? comment, et ce contraste n'est pas ce qui complique le moins l'énigme ethnographique, comment, à ses côtés, d'autres peuplades visiblement étrangères à cette origine, peuplades cuivrées, à cheveux lisses, de plus belle et de meilleure nature, plus sociables et plus industrieuses, sont-elles venues coloniser des îles placées à l'orient des leurs, et disséminées sur une étendue de 71° de latitude, c'est-à-dire du 23° N. au 48° S., des îles Hawaï à la Nouvelle-Zélande? Serait-ce que divers continents ont apporté tour à tour leur part de population à ces terres océaniennes, derniers sommets peut-être d'un monde englouti? L'Afrique y aurait-elle envoyé, à une époque ignorée, des colonies de Zingues et de Malgaches, pendant qu'au nord l'Arabie et l'Inde, reconquérant du terrain sur les noirs, faisaient une place dans le globe à la race malaise, évidemment distincte de tout ce qui l'entoure? Cette donnée, toute hypothétique, n'expliquerait pas par quels moyens de navigation ces races distinctes seraient venues aboutir à un archipel inconnu. Elle ne dirait pas quel besoin, quel désir, quel hasard, quelle force, les auraient poussées à cette émigration aventureuse. Des savants distingués s'occupent de résoudre ce problème : ils y procèdent par une patiente comparaison des langues, des mœurs, des caractères physiques de la famille océanienne, avec ceux des autres races humaines. Mais nous doutons que leurs utiles travaux aboutissent à des résultats complets. Des preuves matérielles, incontestables, évidentes, manqueront toujours à l'histoire de l'homme sur quelque point du globe qu'on l'observe; car l'homme dans son état d'enfance n'a rien constaté; il n'a eu sa chronologie que lorsque le sens de la mémoire et celui de la comparaison ont été profondément éveillés chez lui. Il faudrait se trouver en dehors des faits de notre création, et au-dessus d'eux, pour expliquer de tels mystères. Dieu seul peut autant.

Les OEtas de Luçon nous ont conduits loin; revenons au sol qu'ils habitent et à l'histoire de sa conquête.

Ainsi les Espagnols, après la conquête du littoral et la fondation de Manille, trouvèrent dans les races tagales un instrument docile à leurs projets. Quant aux OEtas ou Negritos, les vainqueurs se soucièrent peu d'une population appauvrie et insaisissable : après quelques vains efforts pour les convertir, ils s'habituèrent à ne pas en tenir plus compte que des singes qui peuplaient ces forêts.

La première période de l'occupation espagnole fut marquée par des querelles entre l'autorité politique et l'autorité religieuse, toujours en guerre à propos de leurs attributions. Les moines Augustins qui avaient accompagné Legapsi voulaient qu'on leur fît la part la plus large dans le gouvernement colonial; ils superposèrent leur chef au chef militaire, et mirent à profit les faiblesses et les concessions du pouvoir civil. Encore, si tout se fût borné à cette lutte, la paix intérieure aurait pu sortir d'un arrangement; mais unis contre les agents civils, les

ecclésiastiques, moines ou prêtres, étaient divisés entre eux. Ces débats de prééminence entre les différents ordres, cette lutte des Augustins contre les Franciscains, des Dominicains contre les Récollets; cette ligue des moines contre le clergé séculier, et surtout contre l'archevêque, toutes ces dissensions, aussi désastreuses pour la colonie que nuisibles à la dignité du sacerdoce, se prolongèrent pendant plusieurs siècles, et c'est seulement de nos jours que le haut clergé de Manille est revenu à l'union et à l'humilité que prêchent les évangiles.

Il faut dire toutefois, à la louange des premiers religieux débarqués à Luçon, que leur prédication fut empreinte de douceur et de persévérance. Ils n'y procédèrent pas avec le glaive, comme sur le continent américain, mais avec la parole; ils convertirent sans violenter la conscience, sans intimider par les supplices. Les Augustins devinrent surtout les instruments les plus actifs de cette propagande. Grâce à leurs efforts, Luçon fut chrétienne au bout de quelques années; et les natifs se rangèrent sous la loi du pasteur qui parlait au nom de Dieu avant de reconnaître les pouvoirs de l'alcade, lequel invoquait l'autorité du roi d'Espagne. On peut reprocher aux moines, ouvriers dans ce grand travail apostolique, d'avoir employé quelquefois des moyens coercitifs, comme le fouet, non seulement pour déterminer une conversion, mais pour maintenir leurs ouailles dans l'observation rigoureuse de leurs devoirs religieux. Ainsi une Tagale qui manquait la messe était fustigée à la porte de l'église, et tout oubli des saintes pratiques encourait une dose plus ou moins grave de la même peine.

L'organisation religieuse et politique de Luçon était ébauchée à peine que l'île se vit compromise par les attaques des Malais de Bornéo et de Mindanao, improprement nommés Maures. Ces forbans, trop adroits pour s'aventurer dans une lutte ouverte, débarquaient à l'improviste sur un point du littoral, égorgeaient ou rançonnaient les prêtres, et emmenaient les naturels qu'ils vendaient ensuite comme esclaves. En 1574, une agression plus sérieuse encore vint faire diversion à ces incursions. Un pirate chinois, qu'on nommait le roi Limahon, parut devant Manille. Longtemps il avait tenu tête aux escadres de son empereur; mais à la fin, vaincu par le nombre, et obligé de fuir, il rêva de conquérir Luçon avec soixante-douze champans qui portaient 2,000 soldats aventuriers, non compris les matelots et 1,500 femmes. Le débarquement s'opéra le 29 novembre, au moment où Lopez Legapsi venait d'être reconnu comme gouverneur général des Philippines. Les Chinois marchèrent vers la ville espagnole qu'ils comptaient surprendre; mais un petit corps d'avant-garde, aux ordres du capitaine Valasquez, ayant donné à la garnison le temps de se rallier, bientôt s'engagea une bataille générale, qui finit par la déroute des Chinois. Limahon essaya vainement de renouveler l'attaque; il fut repoussé derechef et obligé de se réfugier à l'embouchure de la rivière de Lingayen, dans le Pangasinan, province au nord de Luçon. Bloqué sur ce point, il parvint pourtant à s'évader avec une partie de ses troupes et gagna l'île Formose. Les autres Chinois qui avaient fait partie de l'expédition s'enfuirent alors vers les montagnes où depuis, mêlés aux indigènes indépen-

dants, ils formèrent une race qu'on désigne aujourd'hui sous le nom de métis *Sanglayés*, race facile à reconnaître à ses yeux bridés et à son teint plus blanc que celui des Tagals et des Ilocos. Enfin, en 1590, un Japonais nommé Kicmon, que des opérations commerciales avaient plusieurs fois appelé à Manille, entreprit à son tour de se poser comme intermédiaire entre les Espagnols et son empereur. Il demanda des ambassadeurs, et cinq pères franciscains furent envoyés à ce titre; mais, après un début assez favorable, une persécution survint, et les malheureux apôtres furent tous suppliciés.

A cette époque pourtant, la puissance espagnole se consolidait aux Philippines, et devenait conquérante dans l'archipel environnant. Bornéo recevait un souverain du choix des autorités manillaises; Desmarina faisait une démonstration hardie quoique malheureuse contre les possessions portugaises des Moluques; Baretto essayait la colonisation des îles Salomon nouvellement découvertes, et après lui sa femme Isabella, devenue commandant du vaisseau, la ramenait dans la baie de Manille; enfin Luçon voyait se compléter chaque jour son organisation politique, religieuse et militaire. Les natifs étaient catéchisés peu à peu, soumis et enrégimentés pour le service de l'armée coloniale.

Ce fut vers cette phase de progression qu'un complot soudain menaça la puissance espagnole dans ces parages. En 1603, une singulière ambassade venue de la Chine mouilla dans la baie de Manille : les délégués de l'empereur venaient, disaient-ils, pour reconnaître si la presqu'île de Cavite n'était pas d'or. Pour répondre à une si étrange ouverture, le gouverneur Pedro d'Acunha les conduisit sur la péninsule, et, leur montrant le sol, il leur dit : « Vous le voyez, Messieurs, il n'y a point d'or dans ces rochers; mais en voici, » continua-t-il en se tournant vers les plantations qui couvraient la plaine. Cette ambassade eût passé inaperçue si, quelques mois après, une révolte générale des Chinois établis à Luçon n'eût révélé l'action secrète des agents de l'empereur à côté de la démarche ostensible. Depuis longtemps la cour de Pékin avait à se plaindre de quelques tentatives des Espagnols contre l'île Formose : elle se vengea à sa manière, par l'astuce et la perfidie. Les colons chinois résidant à Manille et maîtres de tout le petit commerce étaient alors très-influents et par leur nombre et par leur patronage; le faubourg de Bidondo, qu'ils avaient créé, en comptait déjà plus de 25,000 : ce fut là que s'ourdit le complot. Le plan des Chinois entraînait des *Vêpres espagnoles*; ils devaient égorger tout ce qui tomberait sous leur main, purger l'île d'Européens pour la remettre à leur souverain, maître de l'empire Céleste. Sans la révélation d'une Tagale mariée à un Chinois, la garnison de Manille, les dignitaires, les négociants, les religieux, étaient massacrés. Par bonheur, cette femme alla tout confier, la veille du jour fixé pour l'exécution, au curé de Quiapo, qui courut en informer le gouverneur. Préparés à la résistance, les Espagnols concentrèrent leurs forces; mais l'attaque fut si soudaine qu'ils n'eurent pas le temps de retirer leurs avants-postes des faubourgs, où 150 hommes furent égorgés. La partie aurait été belle pour les Chinois,

s'ils n'avaient abusé prématurément de la victoire et massacré tous les Tagals qui tombèrent sous leurs mains : ils eurent alors deux ennemis pour un. Les moines, presque tous anciens militaires vieillis dans les guerres de Flandre, les prêtres, les marchands, les femmes, tout prit les armes dans cette guerre sans quartier. Le père Flores conçut et exécuta un mouvement stratégique au moyen duquel l'insurrection, coupée en deux, ne put parvenir à se masser et à se rejoindre. Gallinato attaqua les Chinois du Pariam, et Luis ceux de Bidondo. Enfin, traqués de toutes parts, les insurgés se replièrent sur Saint-Paul del Monte, et de là sur la province de Batangas. Le mouvement finit et s'apaisa par le massacre du chef de la révolte, Engeau, dont la tête fut portée au gouverneur de Manille en signe d'expiation.

Les années qui suivirent furent moins agitées. Les déprédations des forbans maures, l'insurrection des Bissayes, où des missionnaires périrent égorgés, précédèrent une nouvelle insurrection des Chinois en 1639, tentative qui se termina comme la première par la dispersion des rebelles. Leur dispersion fut si complète qu'ils fondèrent des villages entiers sur les plateaux sauvages de Luçon. Il y a peu d'années, une exploration dans l'intérieur fit découvrir aux Espagnols étonnés des peuplades blanches, civilisées et vouées aux travaux agricoles, au milieu des gorges les plus inaccessibles et les plus solitaires de l'île. C'étaient, on peut le croire, les fils des insurgés de Bidondo, peut-être même les descendants des soldats de Limahon. Six ans après cette échauffourée, un tremblement de terre (1645) fit plus de mal à Manille que toutes les guerres, que tous les désastres antérieurs : les maisons, les églises, les monastères, croulèrent sur leurs habitants ; des montagnes disparurent, des bourgs s'affaissèrent ; il n'y eut plus que des décombres dans la ville et aux environs.

Un siècle entier se passa ainsi, au milieu d'événements moins significatifs. Des attaques de Maures, une révolte des naturels de la Pampangue et de Pangasinan, le jugement du gouverneur Diego de Salcedo, prévenu de modérantisme religieux, les querelles des Jésuites contre les Dominicains, le débarquement des Hollandais sur Formose, puis leur expulsion de cette île, enfin, en 1719, une insurrection fomentée par le clergé contre le gouverneur Fernand Bustamente, qui périt sous le couteau d'un moine au fort d'une mêlée ; voilà le sommaire de cette histoire jusqu'en 1762, où une attaque de la part des Anglais vint mettre Manille à deux doigts de sa perte. Le titulaire qui y commandait alors était l'archevêque don Manuel Roxa, que le crédit du clergé avait poussé à ce poste politique. L'escadre anglaise, forte de quatre bâtiments de guerre, était sous les ordres de l'amiral Cornish ; les troupes de débarquement obéissaient au brigadier général Draper. Ce dernier ayant investi la place, le 23 septembre, avec 3,000 hommes, blancs, cipayes ou Cafres, somma les autorités espagnoles de se rendre.

Cet événement se passait à l'époque où l'Angleterre fondait sa toute-puissance dans les Indes. Calcutta grandissait chaque jour ; la côte de Coromandel relevait presque tout entière de l'Amirauté ou de la Compagnie ; Pondichéry venait d'être

prise : Manille avait donc affaire au plus terrible ennemi connu. Cependant ses remparts étaient importants, entourés de fossés, et pourvus d'une formidable artillerie ; sa petite garnison de 1,000 hommes comptait des officiers expérimentés et courageux. Mais une tête manquait pour présider à la défense : l'archevêque Manuel était un homme d'église, sans énergie pour l'action. Surpris par une attaque inopinée, il n'eut ni assez de force pour la combattre, ni assez de désintéressement pour en remettre le soin à d'autres. La discorde était d'ailleurs parmi les fonctionnaires de la colonie, et l'imminence du péril, loin d'éteindre les haines, les rendit plus violentes et plus dangereuses.

Le siége commença par l'investissement des faubourgs, qui furent occupés sans coup férir. Le général Draper s'y retrancha, occupa les églises et les couvents qui dominaient Manille, et fit monter de l'artillerie jusque dans les clochers de la cathédrale. Vainement les Espagnols cherchèrent-ils à annuler les travaux de l'ennemi par des sorties vigoureuses et fréquentes : ils furent repoussés, et forcés de se tenir derrière leurs remparts. Le chanoine Anda, le Français Faller, l'officier Bustos, homme d'une intrépidité rare, et le neveu même de l'archevêque, présidaient aux opérations de la défense. Ce dernier, jeune encore et digne d'un sort meilleur, fut fait prisonnier dans une sortie, et massacré presque sous les yeux de son malheureux oncle.

Cependant, dès les premiers jours du siége, Anda était parti de Manille pour soulever contre les Anglais toutes les populations indigènes. En peu de jours, sa croisade avait réussi, et, le 2 octobre, 6,000 Tagals fanatisés arrivaient sous ses ordres et attaquaient les hérétiques. Ce nouvel effort, combiné avec une sortie de la garnison, menaça principalement les batteries de San-Diego et de Saint-André, dont le tir battait les ouvrages de la place. Au premier instant, on put croire que c'en était fait des Anglais : les naturels couraient sur les canons avec une frénésie indicible ; ils les enlevaient et les tournaient contre leurs antagonistes. Jamais on ne les avait vus donner avec tant d'ardeur ; l'aspect des troupes cafres les exaspérait surtout ; ils croyaient avoir retrouvé leurs vieux ennemis, les nègres de la montagne. Encore quelques instants d'un élan semblable, et les lignes du général Draper étaient forcées, et ses troupes n'avaient de ressource que dans une prompte retraite. La valeur d'un régiment européen rétablit tout : il annula le premier choc, donna aux batteries le temps de réorganiser leur feu, coupa et neutralisa les colonnes indisciplinées des Tagals, entama les rangs des Espagnols, poursuivit les uns jusque dans la campagne, les autres jusqu'au pied de leurs remparts.

Dès lors la partie fut gagnée pour les assiégeants, et l'attaque du 5 octobre qui leur livra la ville pouvait et devait se prévoir. Telles étaient pourtant les illusions de l'archevêque qu'au moment même où les Anglais enlevaient Manille de vive force, il était à discuter avec M. Faller et un *oidor* (conseiller) sur l'opportunité d'une capitulation. A la Porte-Royale, cent soldats espagnols qui avaient refusé de se rendre succombèrent les armes à la main ; d'autres, poursuivis l'épée dans les reins, se noyèrent dans le Passig ; le reste se rendit aux Anglais. Alors com-

mencèrent, dans la place enlevée d'assaut, un pillage et un sac horribles à décrire; non-seulement les bataillons anglais, irrités de la résistance, cherchèrent dans le butin une compensation à leurs fatigues, mais encore les cipayes et les Cafres se livrèrent à toute leur brutalité native, et, pour surcroît de malheur, les Tagals eux-mêmes, d'auxiliaires qu'ils étaient, se firent ce jour-là d'implacables égorgeurs et des pillards déhontés.

Cette scène d'horreur durait encore quand un officier anglais entra dans le palais de l'archevêque, comme porteur de paroles de paix et d'articles de capitulation. Le général Draper offrait aux vaincus la liberté de conscience, le maintien des droits de propriété et la franchise commerciale pour tous les habitants. Une rançon de guerre devait être imposée à la ville. Ces clauses ayant été acceptées, l'ordre se rétablit dans Manille. Quelques jours après, Cavite se rendit à son tour. La rançon, fixée à quatre millions de piastres, facilement consentie, ne fut pas facilement acquittée. Les provinces ayant refusé d'en supporter leur part, les ornements des églises, l'argent des Œuvres Pies et jusqu'à l'anneau pastoral de l'archevêque, réalisés, formèrent à peine le quart de cette somme. Le général Draper se contenta de cet à-compte; il embarqua ses troupes, ne laissant que les cipayes, et remit à la voile pour Madras.

Installés dans Manille, les Anglais poussèrent leurs armes au dehors; à l'aide d'auxiliaires chinois, ils soumirent toute la contrée tagale; mais bientôt le chanoine Anda et l'officier Bustos, ayant soulevé contre eux le reste de l'île, reconquirent l'avantage et les bloquèrent à leur tour dans la ville fortifiée. On ne peut se faire une idée de ce qu'était cette armée étrange, qu'inspirait moins la nationalité que le zèle religieux. Chaque curé de village était chef de corps; il conduisait jusque sous le feu des remparts ses ouailles exaltées. On eût dit de ces phalanges comme on en vit se lever à la voix de Pierre l'Ermite, non équipées, armées à demi, sans discipline et sans cohérence, mais ardentes, courant à la mort comme à une fête, passionnées et intraitables. La tactique des chefs consista d'abord en une guerre de partisans qui dura près de deux années; puis, quand les Anglais eurent été réduits à rester sur la défensive à l'abri de leurs murailles, un siége et un blocus rigoureux firent place à ces engagements partiels. Investis de toutes parts, rongés par la famine et par les maladies, décimés par les combats, ils étaient sur le point de se rendre à discrétion, lorsqu'une de leurs frégates, mouillant devant la ville, vint annoncer la conclusion de la paix entre l'Espagne et l'Angleterre. La restitution de Manille étant l'une des clauses du traité, les cipayes de Madras l'évacuèrent, et le chanoine Anda y fit son entrée, à la tête de l'armée hispano-tagale, le 31 mars 1764.

Mais ce grand ébranlement politique ne pouvait pas s'amortir ainsi sans contre-coup. Ce n'était pas tout que d'avoir arraché ces bataillons indigènes à leur vie casanière, de leur avoir fait connaître le côté désordonné du métier des camps; il fallait, la paix venue, renvoyer ces soldats à leurs champs laissés en friche; il fallait les rappeler à leurs habitudes paisibles. Par malheur la guerre avait porté

ses fruits ; l'impunité du meurtre et du pillage avait réveillé dans ces hommes des passions inconnues jusque-là ; ils trouvaient cette existence plus facile, plus remplie d'émotions ; ils s'étaient habitués à traiter le territoire en pays conquis. Aussi, quand on parla de licenciement, un esprit de révolte circula dans cette armée ; elle se débanda, ravagea les campagnes, méconnut la voix des prêtres auxquels elle avait obéi, alla même jusqu'à les massacrer. Pour compliquer encore cette situation épouvantable, les Chinois s'étaient insurgés à leur tour et occupaient la ville de Nava, d'où ils ne furent chassés qu'à la suite d'un combat sanglant. En même temps, les provinces de Laguna et de Batangas levaient l'étendard de la révolte ; Ilocos et Cagayan intrônisaient un roi, et Pangasinan chassait de son territoire les collecteurs espagnols.

Voilà où en était Luçon quand le chanoine Anda fut nommé capitaine général. Sous cet homme ferme et actif, les plaies de la guerre se fermèrent peu à peu. Anda donna force d'exécution aux ordres de licenciement ; il purgea la contrée des brigands qui l'infestaient, rétablit les communications intérieures, réprima ou prévint les turbulences indigènes, et donna aux curés des villages tous les moyens de rasseoir leur influence compromise. Manille lui dut sa renaissance et sa tranquillité ; elle respira plus paisible et chercha à réparer ses pertes.

Basco, après lui, ne se montra ni moins habile, ni moins bien intentionné. Comme le clergé poussait chaque jour plus loin ses empiétements, il combattit ouvertement cette autorité qui menaçait la sienne. Un complot s'ensuivit, auquel prirent part les chefs militaires et la *real hacienda*. Averti par le major de place de ce qui se tramait, Basco fit saisir les principaux coupables et les jeta sur un navire qui faisait voile pour l'Europe. Ce fut sous le gouvernement de Basco que mouilla, dans la baie de Manille, notre célèbre La Pérouse ; il y reçut l'accueil le plus cordial et le plus distingué. Il faut encore rapporter à cette époque l'établissement de la Compagnie des Philippines qui ne fut guère qu'un avortement.

A Basco succéda Raphaël Maria d'Aguilar, qui, arrivé à Manille avec de grands pouvoirs, marcha dans une voie de progrès et de réformes. Le premier il osa ouvrir à tous les navigateurs les ports de Luçon, dont l'Espagne avait exclu jusqu'alors les pavillons étrangers. Il créa une organisation militaire respectable, améliora l'état des finances publiques, et dota la colonie de quelques établissements. Mais bientôt vint cette longue série de guerres maritimes qui livrèrent les mers indiennes aux Anglais. Déchue peu à peu de son importance, dépossédée de ses colonies américaines, tourmentée par les guerres de Napoléon, l'Espagne laissa Manille sans secours et sans direction. Luçon resta jusqu'en 1814 comme isolée de la mère-patrie, vivant de ses ressources et dépérissant chaque jour. La paix la réveilla sans lui donner l'instinct immédiat du système le plus utile à sa régénération. Elle entra dans la grande lutte commerciale qui remua alors le globe, avec ses vieux errements d'exclusion et de monopole, avec sa marine vieillie dans la baie et ses tarifs qui dataient de deux siècles.

Ce fut toutefois vers cette époque qu'un ordre venu d'Espagne força le gouverneur de Manille à tolérer dans ce port le séjour et l'établissement de négociants étrangers. Des Français, des Anglais, des Américains, des Hollandais, s'y fixèrent; mais, dans le début, que de haines déchaînées contre eux, que de préventions jalouses, que de persécutions ouvertes ou sourdes! On eût dit que les nouveaux venus ne plantaient leurs tentes sur ce sol que pour l'enlever aux moines qui l'avaient catéchisé et conquis; car les moines furent les plus acharnés de tous à fulminer contre ces intrus, orthodoxes ou hérétiques. Ces haines semées portèrent de terribles fruits; si terribles que les religieux en gémirent eux-mêmes. En effet, lorsqu'en 1820 le choléra vint fondre sur Manille avec ses inexplicables rigueurs, avec son cortége de morts hideuses, ses coups foudroyants, ses victimes sans nombre, la populace, frappée en bloc, décimée, ne sachant ni à quoi, ni à qui s'en prendre, se réveilla un jour avec l'affreuse pensée que ces étrangers dont on leur disait tant de mal, ces aventuriers voués aux colères célestes, étaient peut-être la seule occasion, le seul motif de l'implacable fléau. Quand le mot fatal fut passé d'une bouche à l'autre, grossi, envenimé, la démence populaire éclata. Quelques médecins européens s'étaient voués à l'étude et à la guérison de l'épidémie; depuis plusieurs jours ils jouaient leur vie dans les hôpitaux : eh bien! on les tua, eux tout d'abord, comme les plus directs empoisonneurs. Des médecins on passa aux négociants de Bidondo : attaqués dans leurs maisons, plusieurs d'entre eux furent poignardés, traînés ensuite dans les rues, et foulés aux pieds des chevaux. Cette scène sans nom dura deux heures, deux heures pendant lesquelles l'autorité locale resta impassible. Seulement lorsque, après cette Saint-Barthélemi des étrangers, la foule ivre de sang voulut en boire d'autre encore et menaça les maisons des Espagnols, le gouverneur général crut devoir descendre sur la place publique avec son état-major; il fit un appel aux moines et aux prêtres, qui s'entremirent pour calmer le peuple et qui seuls pouvaient y parvenir. Le meurtre cessa; mais aucun des coupables ne fut ni arrêté ni puni.

Ces étrangers pourtant qu'on donnait ainsi à dévorer à ce peuple, avaient plus fait pour Manille en cinq ans, que ses indolents possesseurs depuis deux siècles. A eux on devait déjà la naturalisation d'une foule d'industries inconnues ou peu pratiquées jusqu'alors : ils avaient établi des distilleries de rhum, organisé en grand la culture des cannes, fondé des sucreries, des indigoteries, des manufactures de tabac, des ateliers où se tissait le chanvre de la contrée, l'abaca provenant du bananier; ils avaient attiré des navires de tous les ports du monde, rendu la vie à cette rade morte, couvert de plantations ces campagnes en friche, multiplié par l'échange et le mouvement tant de biens inertes et de richesses endormies. Grâce à eux, de nouvelles caféières grandissaient pour produire; le cacao, le riz, le blé, devenaient des cultures prospères et fructueuses. Manille leur devait une résurrection, quand elle provoqua et souffrit cet incroyable attentat.

Depuis lors pourtant, une réaction s'est opérée dans l'île en faveur des colonistes étrangers; on a commencé à sentir ce que leur présence avait d'avantageux

pour tous; le goût des habitudes européennes, l'usage de nos objets de luxe et de nos produits de première nécessité se sont répandus et popularisés par le bas prix; les mœurs elles-mêmes se sont améliorées et adoucies. L'Espagnol, le métis, le Tagal, savent par expérience le tort que leur causait le blocus commercial dans lequel la métropole a longtemps tenu les Philippines; ils arrivent, quoique bien lentement, à deviner les bienfaits d'une socialisation plus empreinte de cosmopolitisme. Il n'est pas jusqu'aux moines et aux prêtres qui ne subissent, à leur insu, l'influence d'idées plus tolérantes. Le clergé espagnol surtout, qui occupe les postes élevés et domine les ecclésiastiques indigènes, le clergé est travaillé par une réforme qui tend à modifier sa direction politique et civile sans toucher en rien à la pureté du dogme. Dans un pays où la voix religieuse est encore si puissante, les prêtres auraient un beau rôle à jouer, s'ils se faisaient les apôtres sincères de la civilisation des peuples!

Du reste, si l'on veut envisager la question de haut, c'est au prix seulement de ce système de fusion que les maîtres des colonies pourront jouir longtemps de leur pouvoir sur elles. A Luçon, comme dans les Antilles, comme au Bengale, comme dans tous les pays où le sang européen s'est mêlé à un autre sang, une classe s'est formée, puissante par le nombre et par les relations, active, industrieuse, énergique souvent : c'est la classe des métis. Elle domine à Bidondo; elle exploite une foule d'usines, dirige plusieurs grandes plantations, fournit des milices à la garnison et des pilotes à la marine; elle a depuis peu envahi les rangs du clergé, qui a jeté sur elle le fardeau de deux à trois mille petites cures, trop insignifiantes pour allécher un titulaire européen. Ainsi on la trouve partout; dans l'église, dans le commerce, dans le cabotage, dans l'agriculture, dans l'industrie; mais si, dans les vocations profanes, elle s'est placée au premier rang par sa laborieuse sagacité, elle est restée au dernier par son immoralité, sa paresse, son ignorance et ses formes brutales.

L'Espagne doit donc se tenir pour avertie que Luçon réchauffe un serpent qui la tuera, si d'avance on ne lui ôte son dard. Déjà, dès 1824, un complot avorté a pu lui donner la mesure de ce que lui réserve l'avenir. A cette époque, quelques officiers de la garnison et un petit nombre de négociants espagnols se réunirent aux hommes de couleur pour proclamer l'indépendance de Luçon, sous le mobile des idées qui avaient déterminé la révolution d'Espagne et celle des colonies hispano-américaines. Au mois de mai, l'insurrection éclata : les conjurés s'emparèrent de l'une des portes de la ville; puis, marchant droit au palais du capitaine général, ils surprirent cet officier et l'égorgèrent. Ce début, si hardi, si décisif, allait être suivi d'un résultat complet, quand la fidélité des troupes et la mort d'un des chefs insurgés changèrent les rôles. Vainqueurs le matin, le soir les rebelles allaient coucher dans les cachots de la citadelle, d'où peu à peu ils furent tous expédiés en Europe. La déportation ou la mort firent justice de cette première tentative; mais qui oserait dire que d'autres ne surviendront pas plus formidables et plus heureuses?

Le gouvernement des Philippines est encore aujourd'hui constitué comme il le fut aux jours de la conquête. Un capitaine général est nommé par l'Espagne comme chef politique de toutes les îles, et son mandat, qui n'a qu'une durée de six ans, est presque toujours renouvelé : il est peu de capitaines généraux dont le pouvoir n'ait dépassé la période sexennale. Les appointements de ce fonctionnaire sont de 18,000 piastres par an, dont 4,000 restent déposées au trésor royal comme garantie contre le péculat. A l'époque de son remplacement, il doit habiter la colonie six mois encore, en simple particulier, loi sage, prévoyante, mais presque toujours éludée. Le capitaine général préside le conseil de la colonie et administre ses revenus. A ses côtés et comme contrôle siégent un assesseur et un agent fiscal du roi. Le conseil colonial, duquel tout relève, se compose d'un régent et de quatre *oidores* ou conseillers. Outre ces surveillants et ces aides dans les choses civiles et politiques, le gouverneur a encore pour les détails militaires un second, un *alter ego*, le lieutenant du roi, nommé directement par l'Espagne, pour inspecter les troupes et le remplacer au besoin.

Sous ces autorités principales se classent une foule d'autorités secondaires, dont les plus essentielles sont les alcades de Manille et des provinces. On en compte deux dans cette première localité, vingt-huit dans les autres : ils prennent le titre de *capitan de guerra*. Sous les alcades sont les *capitanes del pueblo*, ou chefs de villages, pris parmi les plus riches habitants, et les *cabessas de varangaye*, sortes de percepteurs indigènes qui sont chargés de poursuivre la rentrée des impôts pour le compte du gouvernement. Outre ces divers agents, Manille en a un qui lui est spécial, le corrégidor. Le corrégidor est le chef de la police, il a des bureaux et des cachots à sa disposition. Ses attributions judiciaires ne dépassent pas une certaine pénalité ; au-dessus, il renvoie les coupables devant les *oidores*.

Tels sont les pouvoirs civils et politiques de Manille. Parallèlement à eux et dans une ligne d'indépendance presque absolue, marchent les autorités ecclésiastiques. Jusqu'ici nulle portion de ce clergé n'a eu et conservé plus d'influence que les moines. Ils ont fourni presque tous les titulaires de l'archiépiscopat, ils ont accaparé pour leurs divers ordres la possession des cures les plus productives et les plus importantes. Le chef de cette église, l'archevêque de Manille, a sous ses ordre trois évêques et un chapitre de douze chanoines avec leur doyen. Après les évêques vient le grand inquisiteur, chef des commissaires du saint-office. Le tribunal religieux de Manille était organisé à l'instar de celui qui eut en Europe une si grande et si terrible célébrité. A Luçon, comme en Espagne, il pénétrait par ses espions dans les secrets des familles, épiait le zèle des fidèles, punissait l'irréligion ouverte ou cachée, dans les petits comme dans les grands, proscrivait et brûlait les livres, allait jusqu'à décréter le bûcher contre ceux qu'il croyait coupables.

Les quatre ordres religieux qui dominent à Manille sont les Augustins, les Dominicains, les Récollets et les Franciscains; chacun avec son provincial et son chapitre. C'est dans le sein de ces quatre ordres qu'on choisit des sujets pour les cures des provinces. Observés à diverses époques par des juges sans passion,

ces pasteurs semblent avoir poussé un peu loin vis-à-vis de leurs ouailles la sévérité de la discipline ecclésiastique; plusieurs ont même encouru souvent, à propos de démonstrations superstitieuses, la censure de l'archevêque. Écoutons à ce sujet un témoin dont personne ne contestera l'impartialité, le célèbre La Pérouse :

« Ce peuple fut divisé en paroisses et assujetti aux pratiques les plus minutieuses et les plus extravagantes : chaque faute, chaque péché est encore puni de coups de fouet; le manquement à la prière et à la messe est tarifé; et la punition est administrée aux hommes et aux femmes à la porte de l'église, par ordre du curé. Les fêtes, les confréries, les dévotions particulières, occupent un temps très-considérable ; et, comme dans les climats chauds les têtes s'exaltent encore plus que dans les climats tempérés, j'ai vu, pendant la semaine sainte, des pénitents masqués traîner des chaînes dans les rues, les jambes et les reins enveloppés d'un fagot d'épines, recevoir ainsi, à chaque station, devant la porte des églises ou devant des oratoires, plusieurs coups de discipline, se soumettre enfin à des pénitences aussi rigoureuses que celles des fakirs de l'Inde. Ces pratiques, plus propres à faire des enthousiastes que de vrais dévots, sont aujourd'hui défendues par l'archevêque ; mais il est vraisemblable que certains confesseurs les conseillent encore, s'ils ne les ordonnent pas. » Ainsi, d'un côté, le capitaine général, les oidores et les alcades; de l'autre, l'archevêque, les évêques, les chanoines et les curés, telles sont les deux puissances qui se partagent les Philippines. Aux derniers, toute ou presque toute l'influence morale; aux autres, une garnison de 2,000 Européens et de 4,000 indigènes, sans compter une organisation de milices rurales armées de piques et coiffées du salacot.

Depuis le dernier complot, où tant de métis avaient trempé, les autorités manillaises ont demandé à la métropole un renfort de soldats espagnols pour pouvoir les opposer au besoin à une insurrection militaire de natifs. Un millier d'hommes a suffi pour assurer le repos de la colonie. Quant aux milices provinciales, elles font un service purement de police. Avec une paie insignifiante et la nourriture, ces gardes des villages veillent nuit et jour à la sûreté des routes et à l'ordre parmi les paysans. En cas d'alerte, ils se forment en compagnie sous les ordres de leur capitaine, qui est presque toujours l'homme le plus influent du pays, et se rassemblent au bourg où réside l'alcade. Ainsi, en deux jours, Luçon pourrait réunir 20 à 30,000 combattants, non pas régulièrement disciplinés, ni bons en rase campagne, mais excellentes et terribles guérillas. Grâce à cette organisation intérieure, on pourrait encore réduire Manille; jamais on ne soumettrait Luçon. A côté de ces forces de terre, autrefois Luçon avait une marine; aujourd'hui elle compte à peine une trentaine de canonnières placées sous les ordres d'un capitaine de frégate.

Toutes les dépenses coloniales, frais d'administration, de culte, fonctions militaires et religieuses, s'élèvent à plus de 10 millions de francs. Pour les couvrir, le gouvernement a depuis longtemps établi des impôts dont la nature et le chiffre varient. Depuis la paix de 1814, les droits à l'entrée et à la sortie ont suivi

une progression dont les registres de la douane manillaise attestent l'importance. La recette atteignit même un chiffre énorme quand la loi rendue en 1825 par les Chambres françaises eut réduit la cote exorbitante que l'ancien tarif imposait aux sucres de l'Inde. Alors Bordeaux, Nantes, le Havre, Marseille, dirigèrent sur Touranne, et principalement sur Manille, des chargements nombreux : notre pavillon reparut dans la mer de Chine; nos manufactures y trouvèrent d'immenses débouchés, pendant que les usines de nos raffineurs y obtenaient de magnifiques matières. Un commerce nouveau et fécond s'organisait déjà au moment où les plaintes d'une de nos colonies privilégiées, de Bourbon qui, en retour de la prime donnée à ses produits, n'a pas même une rade à nous offrir, firent tout à coup revenir d'une inspiration heureuse et arrêtèrent l'élan commercial qu'avait provoqué l'abaissement du tarif. Outrées d'une pareille mesure, les autorités de Manille se livrèrent à des représailles désastreuses pour les Philippines autant que pour la France. Nos vins et nos liqueurs furent frappés de droits prohibitifs; et le défaut de convenance éloigna désormais nos armements de la rade de Manille. Plus adroits que nous, mieux conseillés dans leurs intérêts, les Anglais s'y sont maintenus à notre exclusion.

Le commerce des Philippines se divise en plusieurs branches : le cabotage avec les Bissayes et la Chine, les échanges avec la Malaisie et l'Inde; enfin les grandes relations avec l'Europe. Dans l'intérieur, nul trafic ne se fait qui ne ressortisse à l'alcade : c'est lui, comme on l'a vu, qui achète les produits de sa localité pour les revendre à Manille. A Manille, des mains des métis et des Chinois ils passent dans celles des négociants espagnols, français, anglais ou américains.

Manille échange avec les Bissayes des toiles de Bengale contre de l'or en poudre, de la cire, du balaté et des nids d'oiseaux; avec la côte de Coromandel, des cambayes, des mouchoirs de Madras, des toiles de conjons, contre des piastres et un peu de bois de sibucao; avec la Chine, des fruits, des confitures, des soieries, des porcelaines, contre les produits des Bissayes, le balaté, les nids d'oiseaux, le *tapa* ou viande de cerf desséchée, les nerfs de cerf, la nacre, l'ébène; enfin, avec l'Europe, des draps, des vins, de l'eau-de-vie, de l'huile, de la quincaillerie, contre du sucre, de l'indigo, du café, des cailles, de la poudre d'or recueillie dans les torrents de Luçon, du cacao, du rhum, du riz, du tabac et du campêche.

Une grande partie de ces divers commerces est entre les mains des métis : les femmes métisses se sont exclusivement emparées de celui des cambayes et toiles de Bengale. Plus expertes que les hommes dans ces articles, elles vont au *Pariam*, bazar où se groupent les magasins les mieux fournis; elles choisissent et emportent la marchandise, presque toujours sans payer et même sans donner de reconnaissance. Quelle que soit la durée du terme accordé par le marchand, la métisse ne souscrit point de billet; mais elle se montre ponctuelle à l'échéance. En général, il vaut mieux traiter avec les métis qu'avec les Espagnols, fort mauvais payeurs, et qu'avec les Chinois, les plus parfaits fripons qui soient au monde.

CHAPITRE XXXII.

PHILIPPINES. — GÉOGRAPHIE.

L'archipel Saint-Lazare, plus vulgairement les Philippines, se compose d'un millier d'îles ou îlots, parmi lesquelles quelques-unes seulement sont à citer pour leur importance et leur étendue. Elles se développent du 5° au 19° de latitude septentrionale. Des chaînes de montagnes, qui les traversent dans tous les sens, ont des pics fort élevés qu'on évalue de 1,800 à 2,000 toises, quoique aucun n'ait été exactement mesuré. On y trouve plusieurs volcans, entre autres celui de Mayon ou Albay dans l'île de Luçon, qui porte toujours à son sommet un panache de fumée, et ceux des îles Mindoro et Sanhui qu'avoisinent des mines inépuisables de soufre.

Comme dans la péninsule indienne, où les sommets des Gattes déterminent un contraste atmosphérique, Luçon, dont les montagnes courent dans le même sens, a aussi deux saisons qui se contrarient. Dans la partie de l'ouest, les pluies règnent pendant les mois de juin, juillet, août et une partie de septembre; c'est le temps des vents d'ouest et d'aval. Alors éclatent dans ce rayon de terribles coups de vent, qu'on nomme *colla;* la mer est orageuse, les terres se couvrent d'eau, la campagne devient un lac. A l'est et au nord, dans ces mêmes mois, le beau temps règne : mais avec la mousson du N. E. arrive, pour cette partie des Philippines, la saison des tempêtes et des pluies. Ainsi, les deux versants alternent de climat de telle sorte qu'en passant d'un côté d'une île au côté opposé on aurait le printemps perpétuel. C'est dans l'intervalle des deux moussons et durant l'époque indécise où les vents se combattent, que se déclarent ces typhons ou *baguyos* qui en quelques heures balayent les moissons, rasent les chaumières, abattent les arbres et font chavirer les navires.

Sur le sol arrosé de cet archipel, la végétation se révèle magnifique et vigoureuse. Les prairies, les campagnes, les montagnes, y sont toujours vertes. Le même arbre porte parfois en même temps des fleurs et des fruits; cependant les arbres fruitiers d'Europe n'y produisent pas ou y produisent peu : ceux des tropiques, comme l'oranger, le citronnier, le manguier, l'attier et le lanconier, y donnent en revanche des produits délicieux. Tous nos légumes, la pomme de terre exceptée, ont réussi dans les jardins de Manille.

La principale richesse des Philippines est le riz, qui fait la base de la nourriture : les Espagnols ont introduit le blé, qui y vient à souhait. A ces objets de consommation locale il faut ajouter les denrées d'échange et d'exportation, le coton, le café, le sucre, l'indigo, le cacao, le *cassia lignea*, le tabac, le bétel, l'arek, qui se cultivent en quantités plus ou moins considérables.

Les bœufs, les moutons, les chèvres, les cochons, les buffles, les chevaux, abondent aux Philippines. Beaucoup de bêtes fauves vaguent dans les montagnes; des cerfs, des gazelles, des daims. On y voit aussi des tourterelles vertes et grises: d'autres avec une tache rouge sur la poitrine; des *tabous*, oiseaux qui enterrent leurs œufs dans le sable pour les faire éclore, des bécassines, des coqs de bruyère. La mer et les lacs sont remplis d'excellents poissons. Des caïmans d'une grosseur prodigieuse infestent les rivières. Le contre-amiral Richery cite parmi les serpents une espèce nommée par les naturels *domonpalay*, dont le venin tue à l'instant même. Parmi les lézards, on remarque le *chakon*, ainsi nommé parce qu'il articule ce mot en haussant la première syllabe et baissant la dernière, et le *calao*, qui de même que le coq chante régulièrement à certaines heures de la journée.

Des mines d'or et de fer, peu abondantes et mal exploitées, des courants aurifères qu'utilise la patience chinoise, des bois de teinture, la cire, le soufre, le brai, l'ambre, les perles, la nacre, les nids d'oiseaux, le balaté, le cauris; telles sont les autres richesses de ces îles favorisées, qui peuvent se diviser en cinq groupes principaux : Luçon, les îles Bissayes, Paragoa, Mindanao et l'archipel de Soulou.

Luçon compte quinze alcadées ou provinces : Tondo ou Manille, Cavite, Valangas, Bulacan, Laguna, Batangas, Tayambas, Pampangue, Zambales, Pangasinan, Ilocos, Cagayan, Camarines, Albay. On a vu ce qu'étaient Tondo, Cavite, la Laguna, Ilocos. La province de Valangas est un pays tagal à l'ouest de Manille : vaste, mais couverte de montagnes, elle ne compte pas une grande population. Manille en tire des palmiers sauvages, des bambous et quelques bois de construction. Il vient aussi de Valangas une grande quantité de *nipas*, avec lesquels on fait d'excellentes toitures.

La province de Bulacan est célèbre dans Luçon par la beauté de ses femmes, les Circassiennes des Philippines. Elle est située au nord de Manille; resserrée en d'étroites limites, elle doit à sa fertilité une population prodigieuse. On n'y compte que dix-neuf bourgades; mais dans le nombre il en est de si considérables, qu'il faut plusieurs heures pour les traverser. Ces bourgs et ces villages ne ressemblent pas à ceux d'Europe; les maisons sont presque toujours distantes les unes des autres d'une centaine de pas; semées ainsi sur les deux côtés du chemin, elles sont entourées de jolis vergers, où l'on ne remarque pas moins de cinquante à soixante variétés de fruits. Les voies de transport coupent la province dans tous les sens; des canaux, des rivières navigables portent à Manille les productions de ces admirables plaines, et les chemins sont si beaux, qu'on croirait fouler des allées de parterre.

La province de Batangas est située au sud de la Laguna, déjà décrite. Elle est boisée et montagneuse; de ses pics élevés la vue plonge sur deux mers, la mer de Chine et l'Océan du Sud. Au sud des Batangas est la province des Tayambas, la dernière du pays tagal et touchant à la presqu'île des Camarines. La partie littorale en est belle et cultivée, mais dans l'intérieur le chemin devient ardu et im-

praticable ; des arbres, des arbustes occupent tous les flancs des collines, et ne laissent point de passage au travers de leurs masses touffues.

Tayambas, située en partie sur l'Océan du Sud, a vu plusieurs fois mouiller dans ses anses peu fréquentées le galion d'Acapulco. Quand l'Espagne était en guerre avec une puissance européenne, et qu'une croisière bloquait son port, un signal fait à l'entrée du détroit de San-Bernardino indiquait que l'atterrage de l'ouest offrait du danger. Alors le riche navire mouillait sur la côte orientale, y déchargeait sa cargaison sur la grève, d'où on la transportait à bras d'hommes jusqu'au lac de la Laguna, et de là sur des bateaux jusqu'à Manille.

Au nord de tous les pays tagals, se trouve celui de la Pampangue dont les habitants offrent à peu près les mêmes mœurs et le même caractère que les premiers. Cette province est vaste et fertile, abondante en mines d'or, produisant d'excellent tabac et de grandes quantités de sucre.

La province des Zambales est au N. O. des Pampangues, depuis la pointe des Capones jusqu'au cap Bolinao : ces Zambales, plus petits que leurs voisins, sont civilisés comme eux, et vêtus de la même manière. La province a un excellent port, celui de Subec, abrité contre toutes les moussons.

La province de Pangasinan est au nord de la Pampangue : elle forme une espèce de golfe borné à l'est par des peuples peu connus et insoumis, au nord elle a la province d'Ilocos, et la mer à l'ouest. Petits, braves et entêtés, ses habitants contrastent avec leurs voisins de la Pampangue et d'Ilocos, qui sont grands, forts et très-doux. Ce fut peut-être pour ce motif que le pirate Limahon choisit leur province comme le lieu le plus sûr pour diriger ses entreprises contre les Espagnols. Dans les montagnes voisines habitent les tribus les plus caractérisées des peuples sauvages que l'on nomme Igorotes ou Negritos ; ils vendent leurs enfants aux Espagnols, et se hasardent à venir dans les villages des Pangasinans et surtout des Tangayans, qui ne sont pas sous la dépendance directe des maîtres du pays. Dans cette zone de Luçon, tout le versant oriental est abandonné à ces peuplades qui sont évidemment distinctes, non-seulement de la partie civilisée qui les entoure, mais encore distinctes entre elles. La dissemblance est moins dans les idiomes que dans les types et les mœurs. Ainsi, en dehors des nègres OEtas, existent encore, en état d'indépendance complète, d'abord des naturels malais, soit anciens indigènes de Luçon jetés dans les montagnes par la paresse ou par la révolte ; soit forbans venus des Bissayes et de Mindanao ; puis des naturels chinois, débris de la descente de Limahon et des insurrections comprimées ; enfin des naturels japonais poussés sur ces côtes par les naufrages ; le tout sans tenir compte des croisements de ces diverses races entre elles et avec les tribus classées.

Ces peuplades, indépendantes de l'Espagne, mènent encore une vie de pêcheurs et d'agriculteurs : à peine couverts d'étoffes qu'ils fabriquent eux-mêmes, ils connaissent pourtant une espèce de pacte social, surtout dans les montagnes qui dominent les plaines de Vigan. On y distingue onze villages considérables, parmi lesquels règne beaucoup d'union. Les femmes y sont fortes, assez bien faites ;

leur vêtement est une sorte de chemise qui couvre la gorge, puis un morceau de coton qui se drape de la ceinture jusqu'aux genoux. Les habitants de ces hameaux, bien armés, savent repousser au besoin la force par la force, et il n'est pas même prudent de s'y hasarder en simple curieux, car ils se défient de tout étranger, et tremblent toujours pour leur indépendance. Leur religion est un mélange de fables et de pratiques superstitieuses. Ils ont des épouses légitimes et des concubines; ils se partagent en nobles et en esclaves: ils ont même des rois auxquels ils sont soumis. Les guerres qu'ils se font sont cruelles et acharnées: quand un chef meurt, la coutume est de le venger en immolant d'innocentes victimes: on doit en son honneur tuer autant de personnes qu'il lui reste de doigts ouverts dans les mains. Ils choisissent la nuit pour ces expéditions, s'embusquent dans les chemins et derrière les arbres, armés d'arcs et de flèches. Le hasard seul désigne donc les sujets voués à cette expiation.

Les OEtas de ces environs sont les plus fortunés de toute l'île; ils exploitent des mines d'or assez considérables, et font preuve d'une certaine finesse dans la vente du produit. On prétend qu'ils réalisent sur ce seul objet près de 20,000 piastres par an. C'est parmi eux qu'on trouve ces nègres presque blancs, connus à Manille sous le nom de *fils du soleil*. Renouard de Sainte-Croix vit, entre autres, une fille de dix-neuf ans, grande, bien faite et très-blanche, le nez un peu écrasé, les cheveux châtains, et la vue assez bonne; le père et la mère étaient parfaitement noirs. Des espèces d'hermaphrodites se rencontrent aussi parmi quelques tribus, et le cas est assez commun pour avoir mérité une désignation spéciale: les Tagals les nomment *binabayes*.

La dernière province espagnole au nord de Luçon est celle de Cagayan, qui nourrit les hommes les plus beaux, les plus forts des Philippines, comme Bulacan les femmes les plus belles. On rencontre peu de Cagayans d'une taille au-dessous de cinq pieds cinq pouces; leur force est proportionnée à leur stature. Leur province se détermine par deux caps: celui de Bojador à l'O., celui d'Engagno à l'E. Ses seules parties cultivables sont au bord de la mer; le reste consiste en hauteurs boisées et inaccessibles, et en plateaux intérieurs qu'exploitent des tribus indépendantes. Au nord de Cagayan et à peu de distance de la côte, sont les îles Babuyanes, habitées par une très-belle race d'hommes.

Du nord de Luçon si nous passons au sud, nous trouvons la presqu'île des Camarines, subdivisée elle-même en deux provinces, Camarines et Albay. Cette presqu'île s'avance dans la mer au S. E. de Luçon, auquel elle est rattachée par un isthme de quatre lieues, enclavé dans la province de Tayambas. Les côtes sont habitées par des peuples tributaires des Espagnols; l'intérieur a ses Igorotes, ses Italones, ses Ilongotes, libres ou sauvages. On y compte plusieurs volcans, en tête desquels il faut placer celui d'Albay, qui vomit continuellement des flammes. Aucune des provinces de Luçon n'est plus sujette aux tremblements de terre. En 1804, le sol trembla pendant quinze jours consécutifs. Les habitants des Camarines sont constamment en guerre avec les Malais des îles voisines, qui

opèrent des descentes à l'improviste, et enlèvent la population de villages entiers, hommes et femmes, pour les vendre aux sultans de Mindanao, Soulou et Bornéo. On ne conçoit pas que les Espagnols, maîtres et protecteurs de Luçon depuis trois siècles, aient laissé se perpétuer ainsi des habitudes de piraterie et de brigandage. Si, dans le principe, des exemples sévères eussent été faits, depuis longtemps ces insulaires auraient renoncé à des tentatives devenues trop dangereuses pour eux, les traditions de la piraterie se seraient effacées, et aujourd'hui les Philippines n'auraient plus à redouter ce fléau pour leurs populations littorales. Les demi-mesures, des questions de rivalité intérieure, ont fait beau jeu aux déprédateurs malais, et ces mers, dont la sûreté importerait tant à l'Europe, sont encore l'épouvantail de nos navires marchands.

La province d'Albay, située au sud de celle des Camarines fait face au détroit de San-Bernardino, passage des navires qui vont d'Asie en Amérique et d'Amérique en Asie. Les naturels d'Albay sont, comme ceux des Camarines, courageux et forts : exposés aux attaques des Malais, ils ont pour se défendre un poison très-actif, le même sans doute qui sert aux Sumatriens et aux Javanais pour rendre leurs *crids* mortels. Les Albayens y trempent la pointe de leurs flèches. Sans doute la composition de ce poison reste un secret entre quelques chefs, car autrement l'usage n'en serait pas aussi restreint. Ce poison paraît extrait d'herbes vénéneuses. On ne peut s'en servir, si l'on ne trempe auparavant le bout de la flèche dans un jus frais de cannes à sucre, et ensuite dans ce jus d'herbes. Cette composition vénéneuse, dont l'effet est soudain, décompose, dit-on, et fige le sang. Des Européens ont été témoins de quelques épreuves faites sur des animaux. Un chien piqué légèrement avec une flèche ne vécut pas trois minutes ; une vache mourut au bout de six. Les noirs des montagnes cherchent à se procurer de ce poison pour chasser le buffle sauvage ; quand ils l'ont tué avec des armes ainsi préparées, ils le dépècent et le mangent sans crainte. Les chefs albayens fournissent aux alcades de la presqu'île une quantité de cette substance dont ceux-ci usent comme ils l'entendent.

A ces provinces classées et connues, si l'on ajoute tous les versants de l'E. livrés aux peuples indépendants, on aura la totalité du territoire de Luçon.

Celui de l'archipel des Bissayes n'est pas moins riche en subdivisions : les îles de Samar, de Leyte, de Zébu ou Bohol, de Negros, de Panay, de Mactan, le groupe des Calamianes, Mindoro, Masbate, Marinduque, Burias, sont les points les plus saillants au milieu de cette multitude de terres distinctes. Dans les premiers jours de la découverte, les Espagnols avaient donné à ce groupe le nom de *islas de los Pintados*, à cause de l'usage contracté par les naturels de se peindre le visage et le corps ; mais plus tard le nom indigène de Bissayes prévalut. Aujourd'hui deux races habitent ces îles : les indigènes qui cultivent le littoral sous le patronage de l'Espagne, et les Malais, presque tous originaires de Mindanao et de Soulou, qui campent sur ces côtes plutôt qu'ils n'y résident, et qui, à l'aide d'une foule de petits *pros* ou *panous*, fondent çà et là sur toutes les Philippines pour se

procurer à main armée des vivres et des esclaves. Ces Malais reconnaissent, comme les insulaires de la Sonde, des sultans ou des datous; ils calculent la richesse sur le nombre des esclaves, et vendent ceux qu'ils ne peuvent pas garder. Leurs armes sont la lance; un sabre d'une forme particulière qu'on nomme *campilan*, et le crid malais. Habitués à vivre de pillage et de guerre, ces hommes sont la plus courageuse et la plus farouche portion des peuplades malaises. Les tribus industrieuses, agricoles et commerçantes, quoique armées de fusils et de canons, leur résistent difficilement. Dans les Bissayes se retrouvent les Aétos ou OEtas de Luçon, acculés au sein des montagnes, misérables ici comme dans les autres Philippines.

Samar, la plus importante des Bissayes, a 134 lieues de circonférence. Ses productions sont les mêmes que celles de la presqu'île des Camarines; coupée de beaux cours d'eau et couverte de magnifiques plaines, cette possession pourrait devenir très-importante pour l'Espagne, si on ne la laissait désarmée contre les Malais qui la dépeuplent. La seule ressource des habitants, au moment d'une irruption, consiste en de méchantes fortifications de terre élevées autour de l'église et du presbytère, où ils attendent l'ennemi avec quelques pièces de canon et une provision de flèches empoisonnées. Au sud de Samar est Leyte, longue de 40 lieues, habitée comme sa voisine, exposée comme elle, déserte comme elle. Plus loin sont Zébu, longue de 28 lieues, la première des Philippines qui ait appartenu aux Espagnols, et Mactan, où l'illustre Magellan fut tué dans une embuscade dressée par le roi du pays.

L'île Negros ou Los Negros, assez grande, est dépeuplée, du moins sur les côtes qui seules en sont connues. Au N. O. de Negros est Panay, qui a 25 lieues du N. au S. et 15 de l'E. à l'O. C'est la Trinacrie des Bissayes; car elle forme un triangle productif et bien peuplé. Panay est, de toutes les Bissayes, celle qui peut le mieux se défendre contre les forbans; car à ses ressources de population les Espagnols ont eu le bon esprit de joindre un système de défense assez important. Une infinité de petits forts protégent la côte, et au premier signal du danger les naturels s'y réfugient.

Le groupe des Calamianes n'a que trois îles qu'on puisse nommer : Calamiana, Busnagan et Tinacapan. La seule alcadée est celle qui se trouve établie à Caliong. De l'alcade qui y réside dépend l'établissement formé sur Paragoa, île longue et étroite, de 60 lieues sur 10, qui gît au S. O. de Panay. Au N. E. de Paragoa et au S. de Luçon est Mindoro, qui tient aux Bissayes, longue de 40 lieues, large de 15, fertile d'un bout à l'autre, susceptible de la plus belle culture. Depuis trois siècles, c'est à peine si les Espagnols ont pu y fonder et y conserver le petit poste de Calapan, district resserré sur le bord de la mer. Pourtant vers la région centrale s'élèvent des montagnes couronnées de bois magnifiques, et d'où sortent de fécondes et belles rivières. Cet aspect des lieux avait jadis frappé si vivement les navigateurs français que, sur leurs rapports, le duc de Choiseul voulut coloniser Mindoro. Il en fit la demande à la cour d'Espagne; mais celle-ci,

pensant que l'île concédée allait dans peu développer toutes ses richesses, craignit qu'elle ne devînt une rivale dangereuse pour Luçon, et refusa formellement. Ainsi l'île est restée inculte et improductive pour tout le monde; résultat qu'on ose encore aujourd'hui qualifier de calcul politique, comme si le premier et le plus beau des calculs n'était pas de féconder le sol, ou de permettre à d'autres de le féconder quand on ne se sent ni la force ni le talent de le faire soi-même. Les forêts de Mindoro sont remplies de cerfs, dont la viande hachée menu, salée, séchée et poivrée, forme un aliment, le *tapa*, fort estimé des Chinois. Les rivières charrient de l'or : on récolte du campêche, du coton, du cacao, de la cire; et comme les bras manquent dans cette île si malheureusement improductive, ce sont des Luçonnais de Batangas qui traversent le détroit et viennent ensemencer les terres, faire la récolte. Cette proximité de Mindoro en fait, pour les pirates malais, un point de croisière et un entrepôt. C'est là qu'ils débarquent les prisonniers faits dans leurs courses; là qu'ils se ravitaillent et se rallient. A ce sujet, on lit dans M. Laplace un touchant épisode qui à l'intérêt dramatique réunit quelques détails curieux sur des localités peu connues :

« J'ai vu à Manille, dit-il, un jeune Français, qui, par la protection spéciale de l'archevêque, avait obtenu la permission de faire dans l'intérieur de Luçon le commerce de l'or que les naturels recueillent dans les torrents. Il était tombé, avec sa petite fortune et le bateau dans lequel il parcourait la côte orientale, au pouvoir d'un pirate que l'espoir du pillage avait attiré de ces côtés, et qui bientôt retourna à Mindoro avec le butin fait pendant la course. Notre malheureux compatriote, devenu captif, n'avait pas même conservé l'espérance de sortir d'esclavage en payant sa rançon, car il avait tout perdu; mais son courage lui fit recouvrer la liberté. Toute tentative était aussi hardie que périlleuse, et devait même, suivant toute apparence, être suivie de la mort si le succès ne la couronnait pas. Le maître du jeune Français était sultan d'une nombreuse bande de Maures (Malais) habitant, ainsi que leurs familles, à bord des pros qui les transportaient souvent d'un point de la côte à un autre, soit pour échapper à l'ennemi, soit pour chercher une nouvelle résidence plus agréable et une côte plus poissonneuse. Le chef lui-même habitait une goëlette prise sur les Espagnols dans une course précédente. C'était dans cet étroit séjour que languissaient les prisonniers, surveillés avec soin, et auxquels les rivages voisins, bas et inondés, ne laissaient aucun espoir de fuir de ce côté. Cependant notre Français avait pour compagnon d'esclavage un Tagal qu'il trouva dévoué et aussi jaloux que lui de recouvrer sa liberté. Avec les matériaux les plus nécessaires, dérobés dans le butin des pirates, ils parvinrent à faire une petite boussole. Plusieurs mois leur suffirent à peine pour terminer un aussi difficile travail, et pour amasser peu à peu quelques provisions économisées péniblement sur la faible quantité des vivres de la journée. Enfin, quand tout fut prêt, et pendant une nuit pluvieuse et obscure, les deux captifs enlèvent la petite embarcation amarrée derrière la goëlette, forcent de rames vers la haute mer, et se trouvent heureusement au jour hors de la portée

de leurs ennemis, mais sans eau et ayant perdu la plus grande partie de leurs provisions. Soutenus par l'espérance, ils font route au N., pour se rapprocher de Luçon, dont ils apercevaient les hautes montagnes dans le lointain. Malgré une chaleur étouffante, ils ramèrent toute la journée et la nuit suivante. Le temps semblait les favoriser : il était beau et calme. Au jour, la côte protectrice ne devait pas être éloignée. Mais quel fut le désappointement des deux compagnons de captivité, quand, au lever du soleil, ils eurent la conviction qu'un fort courant les avait maîtrisés et les emportait encore dans une direction tout à fait opposée à la route qu'ils devaient suivre! Cependant, quoique épuisés par la fatigue et la soif, ils luttèrent contre cet obstacle jusqu'à la nuit; mais alors, exténués de besoin, entièrement découragés, les deux pauvres fugitifs se couchèrent dans le fond de l'embarcation, et abandonnèrent leur sort à la Providence. Elle veilla sur eux! Au jour suivant, les montagnes de Luçon ne paraissaient plus, il est vrai, que comme des ombres lointaines et bleuâtres; mais ils aperçurent à peu de distance, du côté opposé, une côte sur laquelle un courant les portait avec rapidité. La terre, que dans leur désespoir ils avaient tant désirée, au risque même de retomber au pouvoir d'un maître irrité, leur causait maintenant l'anxiété la plus cruelle; l'esclavage, la mort peut-être, les attendaient. Cependant, à mesure qu'ils s'en rapprochaient davantage, le Français reconnut peu à peu une côte sur laquelle il avait relâché plusieurs fois avec les Malais, et dont plusieurs villages, peuplés d'insulaires chrétiens sous la protection des Espagnols, avaient toujours jusque-là repoussé vigoureusement les attaques des pirates. L'espérance de sauver leur vie et leur liberté ranime les forces de nos fugitifs; ils rament vers la terre, et, après une longue journée d'angoisses et de fatigues, ils abordent à un grand village où des secours leur sont prodigués. Au bout de quelques mois d'attente, une canonnière espagnole, qui était venue apporter les ordres du gouverneur de Manille, ramena heureusement notre compatriote et son compagnon au milieu de leurs amis, qui les croyaient morts depuis longtemps. »

L'archipel des Bissayes compte encore une foule d'autres petites îles, comme Masbate, Marinduque, Burias, etc., sur lesquelles l'Espagne n'a point d'établissement, soit à cause de leur insignifiance, soit à cause des difficultés de la colonisation. Mais en dehors du groupe, et formant à elle seule une subdivision des Philippines, est l'île de Mindanao, qui compte dans ses plus grandes dimensions 135 lieues de l'est à l'ouest, et 75 du nord au sud. Mindanao se divise en deux parties, la partie espagnole et la partie indépendante. La partie espagnole a trois alcadées, dont la principale, Samboagan, est en même temps la ville militaire de l'établissement colonial, et la résidence du gouverneur. Les deux autres chefs-lieux sont Missamis, presque au milieu de la côte septentrionale et sur la baie de Panguil, et Caraga sur la côte orientale. Samboagan est, après Manille, la place la mieux fortifiée de toutes les Philippines. Elle a quelques ouvrages en terre armés de canons, des casernes, des prisons d'État, un château pour le gouverneur et 1000 âmes de population. Quant à la partie indépendante de Mindanao,

elle occupe le plus grand et le meilleur territoire de l'île. Mindanao a 300 lieues de tour, ou peu s'en faut. Nulle terre n'a des côtes plus dentelées : elle procède toute par golfes et par presqu'îles. Des rivières poissonneuses la traversent dans tous les sens. Ses principales cultures sont le riz, les patates et le sagou. La cannelle y habite également, mais d'une qualité plus commune et moins riche en saveur que celle de Ceylan. La vigne y vient en treille. Dans les rochers de l'intérieur sont de vastes souterrains où s'abritent des milliers de chauves-souris d'une énorme dimension.

Mindanao obéit à un sultan qui tient aussi sous sa dépendance le petit groupe de Mengis de l'archipel des Moluques. La résidence de ce chef est à Selangan sur le Pelandgi. Selangan fait face à Mindanao, située de l'autre côté de la rivière et aujourd'hui presque déserte. La population totale de la nouvelle et de la vieille capitale peut aller à 10,000 âmes. Un beau lac, dont le circuit est fertile et populeux, s'étend à quelques lieues de Mindanao. La seconde ville de cet État est Pollok, port de mer d'une sûreté merveilleuse et d'un commerce assez étendu. A l'ouest de Mindanao se trouvent les pays qui composent la confédération des Illanos : on y compte seize petits sultans et dix-sept chefs, indépendants les uns des autres et du sultan de Mindanao. Ses plus gros villages sont Mahargan, Tapaan et Tagulo, dont chacun a un port. Enfin à l'ouest de l'île vaguent des tribus sauvages et mal connues. On a dit qu'elles appartenaient à la même famille que les Haraforas, Idans et Dayaks de Bornéo, et quelques rapports de physionomie, de dialecte et de mœurs, sembleraient autoriser cette hypothèse.

Les indigènes du littoral sont aussi, bien évidemment, une variété de la famille malaise ; ils ont surtout beaucoup de rapports avec les insulaires de la Sonde ; les coutumes, les mœurs, le gouvernement, le langage, semblent rapprocher ces deux peuples par tous les points essentiels. Quoique ayant pour idiome spécial le bissayen, ils parlent tous le malais, ont des imans qui les prêchent et professent le mahométisme. Un sultan domine les datous, comme à Sumatra ; quand il est menacé, il mande à ses datous de le secourir avec leurs esclaves. Le grand sultan de Mindanao pourrait ainsi mettre 100,000 hommes sur pied. De leur côté, les datous cherchent à avoir beaucoup d'esclaves ; le nombre des esclaves est la mesure du rang et de la fortune ; c'est pour les fournir de sujets que la piraterie est si active sur ces mers. Le datou arme quelquefois lui-même, d'autres fois il fait armer un *panou* ou *pro* de course, bateau à rames fort dangereux, qui ne prend que des hommes pour lest et se réfugie dans des criques inaccessibles quand il est poursuivi. Ces armements coûtent peu de chose. Quelquefois même des Espagnols s'en mêlent ; ils s'embarquent avec des natifs, et participent aux bénéfices de cette traite frauduleuse. En d'autres occasions, au lieu de faire des prisonniers, ces embarcations débarquent sur des champs prêts à être récoltés, chassent les propriétaires, coupent eux-mêmes et emportent la récolte. Poursuivis, ils ne se retirent que lentement, se laissent canonner ; puis quand ils pensent que la poudre est épuisée à bord des navires qui les chassent, ils reprennent l'offensive

et montent à l'abordage. Ils amarinent ainsi non-seulement des bâtiments de commerce, mais encore des canonnières de Cavite et de Manille, montées par des équipages soit espagnols, soit mêlés d'Espagnols et de Tagals. Du reste, rien n'égale la barbarie qu'ils déploient envers leurs prisonniers européens : comme ils en espèrent toujours une belle rançon, ils cherchent, en les fatiguant outre mesure, à augmenter leur désir d'être promptement rachetés : ils les font travailler aux champs, garrottés avec deux cordes, l'une au cou, l'autre à la jambe, tenues toutes les deux par une sentinelle, soit pendant le travail, soit pendant le repos. Les moines eux-mêmes sont obligés de semer, de récolter, et leur inaptitude à ces travaux ne sert qu'à les faire rudoyer par leurs impitoyables maîtres. Quant aux femmes, leur sort est moins à plaindre ; non-seulement on ne leur fait point de mal, mais encore elles ne sont pas regardées comme esclaves. Pour un homme on demande 3,000 piastres (plus de 15,000 francs), pour une femme on ne demande rien. Attribuer cette différence à un égard pour le sexe ou à un sentiment d'humanité, ce serait connaître peu les races malaises. Si ces forbans n'exigent pas de rançon de leurs prisonnières, c'est qu'ils ne peuvent supposer que personne soit jamais assez dupe pour en offrir une : à leurs yeux, c'est une non-valeur, une marchandise de rebut. La civilisation seule a trouvé le prix des femmes; seule elle leur a donné la place qui leur appartient.

Le dernier groupe dépendant des Philippines dont il nous reste à parler, est l'archipel de Soulou, ou autrement royaume de Soulou, dont le sultan règne aussi sur le groupe de Cagayan, sur l'extrémité septentrionale de Bornéo, et sur une grande partie de l'île Paragoa. Cet archipel se divise en groupe de Soulou, dont le chef-lieu est Bewan, résidence du sultan, port de mer qui compte 6,000 âmes ; celui de Taonitaoui, avec la ville de ce nom ; celui de Bassilan, avec l'île de Bassilan, la plus grande du groupe de Soulou.

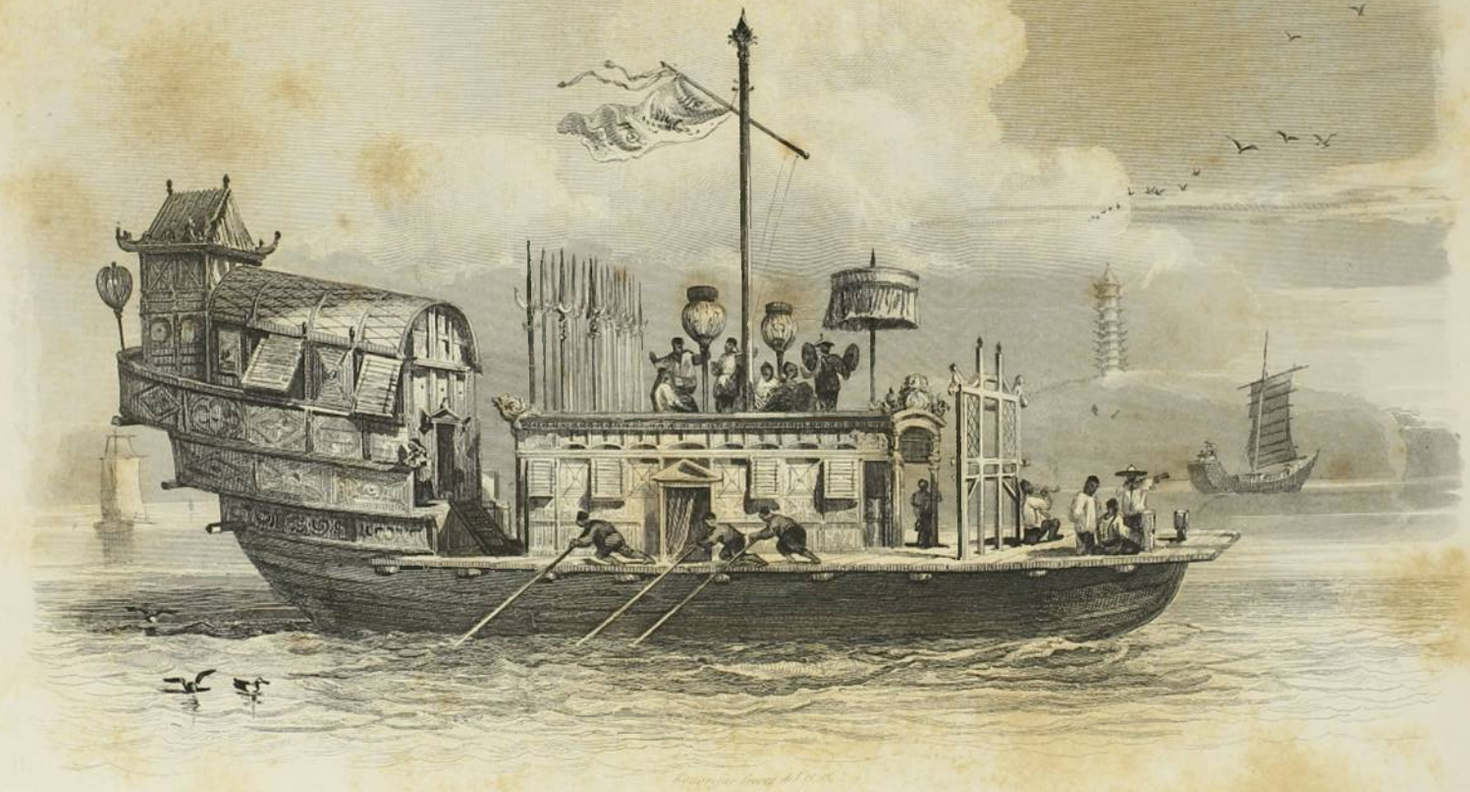
Cette dernière a un territoire riche et fertile. Il fut une époque où les Espagnols cherchèrent à l'occuper et à s'y établir. A peine débarqués, ils mirent la main sur la famille royale, l'envoyèrent tout entière au collége de Mindanao, lui firent abjurer le mahométisme, et la convertirent à la foi chrétienne. Le prince soulien se prêta à tout ; il se laissa catéchiser, reçut le baptême, et parut prendre assez bien son parti de la solitude complète où on le tenait alors. C'est qu'en effet, pour occuper ses loisirs, il avait abusé de sa plus proche parente dont on n'avait pas eu soin de le tenir séparé. Une faute si grave lui attira des corrections tellement sévères, qu'il chercha à s'enfuir. Il y parvint, rentra dans son île de Soulou, en chassa les Espagnols, et maintint son indépendance malgré tous leurs efforts. Plus tard néanmoins, abaissant ses rancunes devant ses intérêts politiques, le sultan entra en pourparler avec le gouverneur; il permit aux pontins de Mindanao et de Manille, aussi bien qu'aux navires anglais, de venir commercer dans ses ports. Soulou demande des toiles et des mouchoirs à la côte de Coromandel et au Bengale, contre de la cire, de la poudre d'or, de la nacre et des nids d'oiseaux. Dans ces échanges, il faut être réservé et défiant, car nul peuple mar-

chand n'est plus fraudeur et plus fripon que le Soulien. En 1803, un capitaine anglais, voulant opérer ses retours en lingots d'or, en trouva à un prix assez modéré, et acheta jour par jour ce qu'on lui présentait. A mesure que ses besoins se remplissaient, il voyait que les naturels baissaient leur prix, en offrant de nouvelles matières. Devenu plus soupçonneux, il essaya ses lingots, et trouva qu'au lieu d'or on lui avait vendu un misérable alliage. Il cria, menaça, porta plainte, mais ce fut vainement; on lui répondit : « Ce qui est fait est fait! » Ils agissent de la même manière pour la cire, qu'ils chargent de grabeau et de pierres introduites dans l'intérieur; ils vont même jusqu'à fabriquer de fausses perles imitant si bien les vraies que l'œil rusé des Chinois peut seul les reconnaître.

La population de Soulou, belliqueuse et entreprenante, ne redoute pas la puissance européenne, et la brave souvent. En 1804, le sultan tua de sa main un capitaine anglais qui l'avait offensé à l'audience. Toutefois, cette justice faite, il laissa le navire achever son chargement et remettre à la voile pour sa destination. L'archipel de Soulou a été nommé l'Alger de l'Océanie, à cause de la multitude de bateaux pirates qu'il lance dans les mers malaises. C'est le nid le plus fécond de ces forbans, tant de fois cités, qui dévastent les Philippines, et qui tiennent tributaires la mer de Chine et ses divers détroits. Dans sa petite circonférence de douze lieues, l'île compte 40,000 habitants, 800 hommes de troupes indigènes, et des canons.

Tel est l'ensemble géographique des Philippines. Leur population totale a été diversement évaluée. Renouard de Sainte-Croix estime à 2,000,000 d'âmes les populations soumises aux Espagnols, et compte le tiers en sus pour les peuplades indépendantes; Legentil ne parle que de 700,000 âmes; La Pérouse de 3,000,000; Raynal de 1,350,000; Balbi de 2,640,000, les Mariannes comprises. De tous ces chiffres le plus exact est sans nul doute celui de Renouard qui a bien vu ces îles, et qui établit ses calculs par province et par tribu.

Quoique placé depuis longtemps sous la protection européenne, cet archipel n'est encore qu'incomplétement connu. Pendant que les Anglais nous ont laissé sur les localités qu'ils occupent, des notions si exactes et si minutieuses, l'indolence espagnole n'a donné au monde aucun document utile au sujet de ses possessions coloniales. L'Espagne, autrefois à la tête de la propagande commerciale, l'Espagne qui eut Colomb et les mines du Pérou, l'Espagne à qui nous devons un monde, se laisse déshériter peu à peu de ses gloires passées; elle n'a plus ses empires d'outre-mer, elle n'a plus ses fabuleux galions; et si même aujourd'hui elle voulait faire la balance exacte de ce que lui coûtent ses colonies et de ce qu'elles lui rapportent, nous doutons que le résultat de ce bilan satisfît son orgueil et son intérêt de propriétaire.



JONQUE DE MANDARIN.

Publié par Furne à Paris.

CHAPITRE XXXIII.

CHINE. — MACAO.

Le 1er septembre, dans la matinée, notre jonque démarra du quai de Manille, et se laissa dériver vers la mer. Bientôt, la brise de terre aidant, nous nous trouvâmes en pleine baie, où la mousson de S. O. saisit le navire et nous fit orienter en bonne route. Le capitaine Tsin-Fong resta sur le pont jusqu'à ce que le bateau du corrégidor nous eût visités; il voulut même veiller au gouvernail pour que le navire dépassât heureusement la pointe de Marivelle; après quoi, voyant le temps fait et la mer belle, il rentra dans sa cabine et ne reparut plus que par intervalle.

Que la mer est monotone quand nul incident n'y survient, quand surtout, au fort d'une mousson régulière, on n'a pas à s'inquiéter des variations de la route et de l'inconstance du temps! Fort heureusement un petit drame vint nous distraire et rompre cette désespérante monotonie!

Le 4 septembre, nous étions hors de vue de toute terre, et à la hauteur du cap Bojador, quand un de nos matelots signala un navire sur l'avant de la jonque. Norberg l'ayant aperçu de son côté, l'examina avec sa meilleure lunette. D'une minute à l'autre, je le voyais recommencer cet examen avec une préoccupation inquiète; il paraissait chercher à s'expliquer une circonstance étrange dans cette apparition lointaine. « Ce navire est en détresse, me dit-il : quelque chose l'enveloppe; est-ce un brouillard, est-ce un nuage? » Je pris la longue-vue à mon tour. « Ce n'est pas un nuage, lui répondis-je; c'est un tourbillon de fumée : ce navire brûle. » En effet, à mesure que notre route nous rapprochait de lui, une scène de deuil se déroulait devant nous. Un brick européen était sous nos yeux, à demi brûlé, l'un de ses mâts abattu, l'autre déjà en flammes. Au travers des tourbillons de fumée, on distinguait à peine la coque du navire, noire, calcinée : le dernier mât céda quand nous fûmes plus rapprochés, et tomba dans la mer. Qu'était ce brick? avait-il encore son équipage? les hommes avaient-ils eu le temps de se sauver sur les chaloupes? quel pavillon portait-il? d'où venait-il? où allait-il? On se faisait ces questions auxquelles nous ne devions pas avoir de réponse; car le brick n'avait plus de nom; le feu l'avait détruit; morts ou sauvés, il n'y avait plus d'hommes à bord.

A un quart de lieue au vent du brick, le capitaine Tsin-Fong mit en panne. La chaloupe et le canot de la jonque, amenés le long du bord, se remplirent aussitôt de monde. Ce n'était évidemment ni l'humanité ni un empressement curieux qui inspiraient ces matelots et leur commandant : à la vue d'une cargaison qui brûlait, le désir d'arracher au feu et à l'eau une partie de leur proie les avait tous saisis; ils voulaient tenter à leur profit une lutte contre deux éléments. Désintéressés

dans la question, nous voulûmes néanmoins être spectateurs de la scène. Les embarcations voguèrent, cherchèrent à se maintenir au vent du navire; mais, quand elles ne se trouvèrent plus qu'à une portée de pistolet, les difficultés de l'entreprise se révélèrent. Privé de gouvernail, le navire incendié flottait au hasard; il procédait par embardées, obéissant soit au jeu des courants, soit à la résistance des agrès à sa remorque, soit enfin à l'action seule du feu intérieur. On eût dit ce mouvement convulsif auquel obéit une pièce d'artifice. Dans cette oscillation incessante, les deux mâts flottants à la traîne, retenus encore par quelques haubans, fouettaient l'eau au large, et agrandissaient le remous. Impossible à un canot d'accoster le brick au milieu de cette mer tourmentée : un soufflet de ces morceaux de bois l'eût fait chavirer. D'ailleurs, dans une tentative de ce genre, les périls étaient de plus d'une nature : peut-être le brick avait-il de la poudre à bord, et il fallait affronter à la fois l'incendie et l'explosion. Malgré tant d'obstacles (la cupidité est si courageuse!), cinq ou six matelots ne craignirent pas de se jeter à la nage : ils allèrent droit au navire, se saisirent des cordes pendantes comme d'un guide et d'une échelle, montèrent à bord malgré le feu, puis revinrent, les cheveux et les sourcils dévorés, poussant devant eux quelques colis trouvés sur le pont. Deux de ces malheureux périrent dans l'entreprise, l'un brûlé, l'autre noyé : cela n'intimida pas les autres.

Pendant ce temps, nous pouvions détailler le bâtiment et chercher à deviner la catastrophe. L'équipage avait déserté le bord, et sans doute il n'était pas, à cette heure même, bien éloigné; entassé sur des embarcations, il battait peut-être la haute mer, sans savoir si la brise et le flot le porteraient sur un rivage avant que la soif et la faim l'eussent décimé. La carcasse du navire indiquait une construction européenne. De quel pays? il était difficile de le préciser. Nous crûmes reconnaître la forme portugaise. Tout le couronnement du brick était emporté, et le feu sans doute avait pris sur l'arrière, car la dévastation était beaucoup plus grande sur ce point. Les mâts étaient à bas; le pont déjà ouvert livrait passage au feu de la cale. A chaque minute, l'incendie changeait de caractère suivant la nature des aliments qu'il rencontrait; tantôt il poussait au dehors de noires colonnes de fumée, comme une cheminée de forge; tantôt il courait en flamme capricieuse, inégale. A cela si l'on ajoute les mouvements de ces canots chinois qui assistaient à ce spectacle, l'audace de ces hommes qui bravaient tant de périls pour si peu de profit, et au loin la pesante jonque chargée d'autres curieux, immobile et calme comme un rocher, on aura la physionomie entière de ce tableau, l'un des plus saisissants que j'aie rencontrés. Cet épisode nous occupa deux heures, au bout desquelles nous étions en route. Le soir, à la nuit tombante le navire brûlé s'éteignit pour nous dans le S. E., comme un météore.

Le 9 septembre au matin, les atterrages de la Chine nous furent révélés par une foule prodigieuse de bateaux pêcheurs, qui s'aventurent jusqu'à vingt et vingt-cinq lieues des côtes. Ces embarcations chinoises, grandes et solidement construites, tiennent admirablement la mer : elles résistent mieux à l'ouragan que les

navires de commerce espagnols et portugais. Longues de cinquante pieds sur une largeur considérable, elles se terminent en pointe à l'avant, avec un œil peint sur chacun de leurs bossoirs effilés; l'arrière, plus relevé, forme une espèce de dunette. Tout le bateau est bariolé de noir et de blanc. Ces barques de pêche ont deux mâts, dont le plus grand, plus rapproché de la proue, porte une grande voile carrée faite en rotin; l'autre vient ensuite avec une voile de grandeur moindre, tandis qu'à l'extrémité se dresse un petit mât avec une voile de coton. Fins voiliers, ces bateaux sont montés d'ordinaire par une douzaine d'hommes, presque toujours parents, nés et élevés à bord comme dans le logis domestique: le bord, voilà leur seule propriété et leur seule patrie. Ils n'abordent à terre que lorsque leurs vivres sont finis ou quand leur pêche est complète. Alors ils échangent contre du thé, du riz, du sel, des vêtements, la quantité de poisson salé et séché qu'ils ont recueillie pendant leur campagne; puis ils reprennent le large, recommençant leur vie aventureuse et occupée, heureux d'échapper ainsi pendant quelque temps à la brutalité fiscale des mandarins. Malgré la quantité considérable d'individus entassés sur ces bateaux, presque toujours un air de propreté, un aspect d'aisance y règnent. Les équipages paraissent robustes et bien portants; vivant de riz, de poisson et de thé, ils évitent les maladies qu'occasionnent l'intempérance et l'abus des liqueurs spiritueuses. Pour ces hommes la vie du bateau est la vie du ménage: ils ont avec eux leurs femmes et leurs enfants, contractent des alliances d'un bateau à l'autre, naissent et meurent sur la mer, ne sentent pas le besoin de fouler un élément moins orageux, se font des mœurs et des habitudes particulières, des plaisirs à eux, des fêtes à eux, adorent des divinités auxquelles ils donnent des attributs marins. Du reste, nulle classe en Chine, pays d'astuce et de fourberie, n'est plus probe, plus loyale, que celle de ces pêcheurs; nulle autre aussi n'est plus endurante et plus courageuse.

Le lendemain, 10 septembre, les montagnes de la Chine s'étaient rapprochées de nous: la foule de petites îles qui précèdent les bouches du Tigre, étaient déjà, les unes par le travers de notre jonque, les autres devant elle; la première plus petite, les autres plus considérables, toutes privées de végétation. Ces groupes d'écueils ont été longtemps le repaire de pirates chinois, maîtres de la mer à diverses époques, et assez puissants pour balancer le pouvoir de leur empereur. Toutes ces îles sont séparées par des canaux étroits, mais profonds et bien connus. Les deux passages que fréquentent les navires européens se trouvent, l'un dans le sud de l'archipel, l'autre dans le nord; le premier sert pendant la mousson du S. O., l'autre pendant la mousson du N. E.

Ainsi, nous reconnûmes tour à tour l'écueil de *Piedra-Blanca*, l'île de la Grande-Lemma, et nous longeâmes presqu'à les toucher des rochers sur lesquels l'eau se brisait écumante. J'étais effrayé, mais la figure calme et sereine du capitaine Tsin-Fong nous rassura. Cet homme, qu'en pleine mer une brise un peu trop forte déconcertait, ne paraissait pas s'inquiéter beaucoup d'un récif qu'il rasait avec ses plats-bords. C'est qu'il savait, le vieux routier, à une ligne près, combien

il restait d'eau sous la quille de la jonque ; c'est qu'il voyait au fond des passes de la côte natale, aussi clair que le poisson qui les habite. Tsin-Fong était un marin pratique de l'archipel de Macao, et quoique des pilotes passassent à notre côté avec leurs bateaux propres et bien peints, avec leur pavillon jaune et bleu percé de trois étoiles blanches, aucun d'eux ne se serait avisé d'offrir ses services au vieux marin; ils le connaissaient tous pour un habile lamaneur.

Poussée vivement dans ce chenal sinueux, la jonque s'engagea bientôt au milieu des passes qui conduisent au mouillage de la Typa, vis-à-vis de Macao. En avançant vers la ville, nous voyions fuir sur notre droite une côte sombre, rougeâtre et toute bordée de brisants ; sur la gauche, dominant les rochers et la mer, paraissait une batterie portugaise. Plus loin se montrait le couvent de la Guïa, résidence de l'évêque, facile à reconnaître à ses hautes murailles et à ses arbres touffus, les seuls debout au milieu de cet aride paysage. Au-dessus de la Guïa se dressait un autre monastère perché sur la cime du roc, tandis qu'étagées le long de la colline les maisons de Macao descendaient à la mer, jusqu'à ce que leur pied s'y baignât.

Le mouillage ou plutôt le port de la Typa est formé par plusieurs îles escarpées dont la plus grande est celle de Negao-Men, ou Macao; entouré de terres dans tous les sens, ce port est beaucoup plus sûr que la baie portugaise. Seul sur cette côte, il offre un abri contre les typhons qui dévastent la baie du comptoir européen. Cet avantage inestimable a fait convoiter la Typa par les Chinois et par les Portugais. Jusqu'ici elle est restée comme un mouillage neutre ; mais tôt ou tard les Chinois avec leur persistance d'empiétements se l'adjugeront pour y percevoir plus commodément les droits d'ancrage. Déjà tout le rivage qui fait face à ce port est couvert d'habitations chinoises ; des ouvriers chinois peuplent les chantiers de construction et réparent les navires; des batelières chinoises guident, dans le canal qui conduit à Macao, des bateaux de passage avec leur toit de paille tressée et leurs petits compartiments disposés sur l'arrière. Amarrés aussi près que possible de la grève sablonneuse, des bateaux immenses chargent du sel pour Canton, tandis qu'au milieu du port, un double rang de jonques de guerre, aux mâts courts et massifs, aux banderoles de vingt couleurs, se rallient autour de la jonque amirale, qui porte, croisés sur son pavillon jaune, deux bâtons de mandarin. Il y a aussi là pêle-mêle des champans venus d'Émouy et de Nankin, et des équipages familiarisés avec les ouragans de la Mer-Jaune. Il est facile, à leur teint plus blanc, à leurs membres d'athlète, de les distinguer des matelots des côtes méridionales.

A peine avions-nous mouillé dans ce bassin tranquille, que nous songeâmes à gagner Macao. Le compte du passage fut réglé avec le vieux Tsin-Fong, et une gratification donnée à l'équipage nous valut une conduite presque royale. Descendus dans la chaloupe d'honneur, nous arrivâmes bientôt sur la rade de Macao, nous vîmes le mouillage de Playa-Pequinina, près du village de Lapa, et nous pûmes détailler cette colonie portugaise assise sur un territoire chinois. Ce territoire n'est qu'un lambeau de sol ingrat dont on peut faire le tour en deux heures,

c'est la pointe orientale de l'île de Negao-Men, longue de dix lieues, et la plus grande de cet archipel qui occupe le golfe où se jette le Tigre, fleuve de Canton.

Quand l'empereur chinois Khang-Hi, vers le milieu du XVIIe siècle, consentit à donner aux Portugais un pied-à-terre, pour reconnaître leurs services contre les pirates qui infestaient cette mer, il songea aussi à combiner les choses de telle sorte que cette concession restât toujours sans avantage pour les colonisateurs et sans danger pour le continent voisin. S'il eût accordé une île entière, si étroite, si aride qu'elle fût, elle devenait une espèce de camp retranché pour le Portugal : avec des forts sur les points culminants et une petite escadre, les nouveaux venus auraient commandé les passes du Tigre, rançonné les armateurs de Canton, fait la loi à toute la côte méridionale. Le canon de Macao eût imposé un tribut à la Chine. Redoutant un pareil résultat, au lieu d'une île, l'empereur céda à ces aventuriers une fraction d'île, se réservant de tenir dans l'autre fraction assez d'yeux ouverts pour surveiller leur politique. Une ligne de démarcation fut donc tracée dans une espèce d'isthme fort étroit, et tout Portugais qui franchissait cette limite, maltraité par la population chinoise, conduit devant les mandarins, ne s'en tirait qu'à force d'argent, ou bien subissait la cangue ou le cachot. Au contraire, le territoire portugais était libre et accessible aux Chinois, de telle sorte que le droit de surveillance n'était pas réciproque.

Malgré ces entraves, Macao, fondée à une époque où le génie portugais avait un immense ressort, devint bientôt florissante et riche. On chercha à tirer le meilleur parti possible d'une position précaire ; on bâtit des couvents crénelés sur les hauteurs et un palais épiscopal garni de canons. A défaut d'un poste militaire, on fit une belle colonie marchande, avec des flottes venues de Malaca, de Goa et de Lisbonne, les premières qui eussent visité les marchés chinois. On couvrit d'opulentes maisons ces rochers concédés ; on fit un quai sur ces sables, des magasins le long de cette grève, naguère déserte. Pendant deux siècles environ, cette prospérité grandit et se soutint : différentes causes la ruinèrent. La première de ces causes fut l'apparition d'autres puissances européennes dans les mers de Chine. Les Hollandais et les Anglais, devenus tour à tour dominateurs des mers indiennes, songèrent à s'ouvrir l'entrée des ports de l'empire Céleste. Dès qu'ils furent admis à Canton, le règne de Macao finit. Macao ne put pas même servir de point de relâche aux *country-ships* de la Compagnie des Indes ; car sa rade n'était ni profonde ni sûre. La Typa et la rade de Wampoa, située plus avant dans les bouches, servirent d'ancrages aux bâtiments étrangers. Comme entrepôt, comme port, le poste portugais devint presque insignifiant.

A ce motif de dépérissement s'en joignit un autre non moins décisif. A Macao, comme dans toutes ses possessions, le Portugal n'eut de l'activité et de l'énergie qu'aux jours du début. Soit que l'abaissement de l'influence métropolitaine réagît au loin, soit que la seule vie coloniale suffit pour abâtardir des hommes qui s'étaient montrés si forts sous Vasco de Gama et sous Albuquerque, avec la prospérité et la paix les colons de Macao prirent des habitudes d'indolence, de lâcheté

et d'apathie. Ayant trouvé dans les Chinois des ouvriers actifs et intelligents, des hommes d'affaires, des interprètes, des courtiers, ils se reposèrent sur eux de toute la besogne courante. Les Chinois bâtirent Macao, y élevèrent des maisons, des quais, des entrepôts; ils organisèrent son commerce, et ne comptèrent avec les Portugais que pour régulariser leurs vols. Quand cette direction eut été prise, on vit accourir de toute la Chine la partie la plus tarée, la plus friponne de sa population. Canton, sentine de l'empire, envoya ses rebuts à Macao. Peu à peu ces nouveaux colons absorbèrent le noyau de Portugais, déjà modifié par le croisement perpétuel des races. Aujourd'hui Macao est plus chinoise que portugaise. Ce résultat, aux portes de Canton, n'a du reste rien qui étonne, lorsqu'on voit, dans un rayon de cent lieues autour des côtes, des colonies entières de Chinois se fonder, en dépit des lois qui interdisent l'émigration.

Cette populace turbulente, qui peu à peu s'était introduite dans Macao, resta docile tant qu'il y eut une garnison européenne pour lui imposer. Groupée en dehors des ouvrages et sous leurs canons, elle se sentait maintenue et n'osait bouger. Mais quand le Portugal, détrôné dans l'Inde, n'envoya plus sur ce poste que des cipayes aux ordres d'officiers métis, plus nombreuse que les créoles de sang pur ou mêlé, plus active, plus courageuse, elle éclata en révoltes fréquentes, parvint à se glisser dans la ville, au dedans des forts, et à s'y loger. Alors les maîtres de Macao eurent des maîtres; sous le moindre prétexte, une émeute chinoise bouleversait le comptoir et pillait les maisons des riches européens. Force fut donc d'invoquer contre eux une justice indigène: des mandarins furent appelés dans Macao. Depuis lors, ils ont si bien fait, qu'aujourd'hui le gouverneur portugais est l'agent passif des volontés du fonctionnaire asiatique, dont un ordre peut d'un jour à l'autre fermer l'entrée de la rade; toute marchandise qui s'embarque lui paie un droit; toute pierre qui se remue pour de nouvelles constructions n'est mise en place que grâce à une permission émanée de lui. L'influence du mandarin, dans toutes ces choses, est directe quelquefois, mais le plus souvent indirecte: ainsi, ses injonctions ne s'adressent pas aux Portugais ou à leurs chefs, mais aux Chinois justiciables de son autorité. Quand il veut fermer le port, défense est faite à tous les pilotes d'aller chercher les navires au large; s'il veut imposer les nouvelles constructions, l'ordre est donné aux ouvriers d'exiger la taxe comme supplément de salaire. Vainement les Portugais voudraient-ils opposer la force à tant de ruses: à la première velléité de résistance, on couperait les vivres à Macao, on affamerait les Européens, on déchaînerait contre eux la populace, en lui promettant l'impunité.

Ce système de vexations et d'entraves a été récemment poussé à l'absurde. sans doute pour dégoûter les habitants du séjour de Macao, les mandarins se sont mis à combattre leurs habitudes indolentes, leur besoin de vie molle et reposée; ils en sont venus jusqu'à leur interdire l'usage des palanquins. Ce qu'il y a de plus étrange, c'est qu'un pareil ordre émanait de Péking; on n'y voulait plus tolérer que Macao eût ce privilége sur Canton, on entendait témoigner par là que la ville

portugaise avait fait complétement retour à la *couronne céleste*, qu'elle était dans les conditions des villes purement chinoises. Mais comment donner vigueur à cette innovation? Comment froisser ces créoles dans le seul point qui les trouvât encore sensibles? L'astuce chinoise ne fut pas déconcertée pour si peu : dès le lendemain un décret défendait aux porteurs de palanquins, sous les peines les plus sévères, de continuer à servir les étrangers : les porteurs s'abstinrent, et, malgré des offres de salaire exorbitant, on ne put les remplacer ni par des créoles ni par des métis. Les mandarins reçurent pourtant un échec, lorsqu'ils voulurent empêcher les Anglais de se promener à cheval dans le petit champ qui reste entre les remparts de la ville et la limite des deux territoires. On essaya de tout sans succès : la menace, les cordes tendues, les fossés creusés pendant la nuit. La menace fut bravée; on coupa les cordes; on combla les fossés. Grâce à la position que l'autorité chinoise s'est ménagée dans Macao, il n'y a plus aujourd'hui ni sûreté ni garantie pour les Européens de cette résidence.

Pour aborder à Macao, nous remontâmes la petite rivière qui vient déboucher dans la rade. Plus rapprochés, nous pouvions mieux saisir les diverses parties de la ville : nous voyions les quatre petites forteresses qui la défendent, le bourg chinois de Moa, le bastion de San-Francisco, et celui de la Reina. L'espèce de môle sur lequel nous débarquâmes dominait la ville basse dont les toits se groupaient confusément, tandis qu'au loin quelques maisons de belle apparence et le palais du gouverneur formaient le dernier plan du tableau. A peine avions-nous mis pied à terre, et demandé asile à un brave négociant américain, que nous songions déjà à visiter Macao. Notre première excursion fut le long de la plage qui terminait la baie. Nous marchâmes ainsi, profitant de la fraîcheur du soir, jusqu'à une espèce de fortification placée à l'extrémité du demi-cercle, et d'où la ville, ses couvents, son église, et ses maisons, se déroulaient comme une ligne blanche. Sur la hauteur se dessinait le couvent de la Guïa, palais épiscopal et forteresse de Macao. Un large pavillon portugais flottait à l'un de ses angles.

Le lendemain, notre première pensée fut d'aller voir le résident anglais, auprès duquel nous introduisaient, Norberg et moi, des lettres de sources diverses. Il se trouvait absent; mais l'un de ses chanceliers le suppléa de la manière la plus affable; il se mit à notre disposition pour tout ce qui pourrait nous intéresser et nous être utile. « Vous resterez à déjeuner avec moi, dit-il, nous prendrons le thé en plein air, dans le jardin. » Effectivement le repas fut servi dans un kiosque ou belvédère, placé comme un panache au sommet du rocher. Le roc n'était pas massif, mais percé à jour par une espèce d'arceau à parois presque droites. Du belvédère, on découvrait tout Macao, sa baie, et une portion du port de la Typa, garni de mâts et de barques. Quand le déjeuner fut fini dans ce délicieux local : « Que vous semble de ce pavillon? nous dit l'Anglais; ne respirez-vous pas ici un parfum de poésie antique? — Comment cela? — C'est dans la grotte souterraine de ce rocher que Camoëns a achevé sa *Lusiade*. » Nous nous levâmes simultanément par un mouvement de respect. Descendus du belvédère, nous parcourûmes

cette enceinte avec une curiosité silencieuse ; une pierre, un banc, un arbuste, nous semblaient dignes d'attention. Camoëns ! le poëte demi-latin, demi-catholique, qui mêla dans son œuvre la mythologie et le christianisme ; si plein de foi dans son travail que lorsqu'il fit naufrage sur cette côte il tenait sa *Lusiade* au-dessus de l'eau de la main gauche, pendant qu'il nageait de la main droite ! Il avait rêvé là, à la place même où nous étions !

Cet incident remplit notre matinée. Après avoir quitté le chancelier nous montâmes aux forteresses, dont l'une est encore armée de quarante pièces d'artillerie. Elle a une citerne, deux sources d'eau vive, des casemates et des logements pour 1000 hommes. L'autre, moins grande et pourvue de trente canons, a aussi une source intarissable, mais elle ne peut guère contenir que 300 soldats. Placés sur les points les plus élevés de l'île, ces deux ouvrages dominent tout le territoire ; mais malgré cette position unique, la mauvaise volonté et l'astuce des mandarins ont si bien fait que leur influence est presque nulle : si les pièces du fort tiraient, le lendemain la ville ne recevrait plus de vivres.

La garnison de Macao se compose de deux cents cipayes et deux cents hommes de milice, dont le service consiste en quelques patrouilles de nuit : les soldats sont armés de bâtons ; les officiers ont seuls le droit de porter une épée, dont ils ne peuvent faire usage contre un Chinois. Un voleur de cette nation, même en état de flagrant délit, ne doit être appréhendé qu'avec les plus grandes précautions. Qu'à dessein ou par accident un soldat du guet vienne à tuer le voleur, à l'instant même il faut livrer le meurtrier au mandarin, qui le fait pendre sur le marché, en présence de la garnison rassemblée. Quand ces exécutions ont lieu, les dignitaires chinois, à leur entrée et à leur sortie de la place, doivent être honorés par le salut des forts. Dans le cas inverse, c'est-à-dire quand un Chinois tue un Portugais, le coupable est livré à ses juges nationaux, qui le tiennent ordinairement quitte pour une rançon perçue à leur profit.

Des forts nous passâmes aux églises, situées quelquefois dans une enceinte retranchée. Nous vîmes la cathédrale, et le couvent de la Guïa, où logent l'évêque et les douze chanoines ses vicaires ; nous vîmes Saint-Laurent, Saint-Paul, Saint-Antoine, Saint-Pierre, les couvents d'hommes de Saint-François, Saint-Domingue et Saint-Augustin ; les couvents de femmes, Sainte-Claire et la Miséricorde ; enfin les trois hôpitaux militaires et civils. Dans la nef de Saint-Paul, notre guide nous fit remarquer le tombeau de la femme de Beniowski : elle avait suivi cet aventurier dans sa fuite de Sibérie ; exténuée, elle mourut à Macao. Presque tout le personnel des ecclésiastiques qui desservent ces églises est envoyé de Goa : outre les prêtres portugais, on trouve encore parmi eux les débris de ces missions célèbres qui ont jeté tant d'éclat dans les siècles antérieurs. Nous vîmes à l'évêché un de ces vénérables apôtres, le père Amyot, habitant la Chine depuis quarante années, et qui continue de porter le costume chinois. C'était le seul de tous ces prêtres qui eût vécu longtemps dans l'intérieur du pays, sous la protection du dernier empereur. Chef du troupeau apostolique, il parlait avec

émotion aux nouveaux venus des néophytes qu'il avait laissés au milieu de ces villes populeuses; il initiait ses élèves aux usages, aux mœurs de cette région si diversement jugée; il désirait y mourir, prêchant encore la foi du Christ, et utilisant les dernières années de sa vie. A Macao, le zèle de ces apôtres ne pouvait guère s'exercer que sur la portion corrompue de la population chinoise. Des malfaiteurs, des filous, cherchaient trop souvent à conquérir l'impunité par une conversion qui les mettait sous le patronage européen. D'autres indigènes, entraînés par quelques aumônes, embrassaient le culte chrétien, sauf à le renier après la cérémonie. Malgré ces mécomptes, les bons ecclésiastiques n'en continuaient pas moins leur œuvre avec une patience digne de résultats meilleurs; ils allaient chercher dans la ville les pauvres et les malheureux, et, quand ils ne gagnaient pas des âmes à Dieu, du moins enlevaient-ils des familles entières au démon de la cupidité et du besoin. Macao retentissait de bénédictions au sujet de nos pieux missionnaires.

Des sommets de la ville, nous descendîmes vers la rade, à travers des rues que bordent de jolies boutiques chinoises. De temps en temps, dans les endroits plus solitaires, se montraient de petits cimetières chinois avec leurs berceaux de fleurs et leurs blancs mausolées; tandis qu'au loin une tour conique, bâtie sur le dernier plan du tableau, semblait placée là pour donner un avant-goût de cette architecture chinoise, si bizarre et si caractérisée.

A mesure que nous nous engagions de nouveau dans le cœur de la ville basse, nous retrouvions les rues étroites, tortueuses qui avoisinent la baie. Autrefois Macao était plus sale encore, plus entassée, plus infecte; mais depuis que les Chinois l'ont envahie, ils y ont introduit cet esprit de propreté et d'ordre qui ne les quitte jamais. Les maisons, bâties en pierre et blanchies à la chaux, ont en général un aspect de régularité et d'aisance. Les magasins, les entrepôts de la douane, les marchés, sont aérés et couverts; dans certains endroits, ces constructions ont été conquises sur la montagne. Les marchés surtout préludent bien à ceux de Canton et des villes chinoises. On dirait que le métier de pourvoyeur et de marchand est inné chez le Chinois, tant il y excelle.

Macao, portugaise de nom, est peuplée presque entièrement de Chinois : on en compte 25,000 dans la ville, et 5,000 dans les champans ou loches. La population totale s'élevant à 34,000 âmes, il resterait donc 4,000 Portugais, si toutefois on peut nommer ainsi une race mêlée de sang européen, hindou, chinois et même cafre. Le premier noyau de la colonie, venu de Goa, s'est altéré par d'incalculables croisements. Les métis, copiant à toute époque les mœurs des Portugais, se montrèrent braves comme eux dans les guerres d'Asie, et notamment au siége de Diu; puis ils devinrent mous, efféminés, indolents. Alors cette race alla en dégénérant, perdant pied à pied le terrain qu'elle avait conquis en un jour; incapable de se relever jamais, car toute fatigue lui répugnait; se laissant opprimer, parce que la résistance était une peine; ne trouvant rien de mieux, quand on la dépouillait, que de se réfugier dans ce qu'on lui laissait; de maîtresse arrivée

presque à l'état d'esclave ; en Chine tenue pour inférieure aux Chinois, dans l'Inde aux Hindous; fière cependant comme au temps de sa force, dédaigneuse de certains emplois, regardant une œuvre manuelle comme au-dessous de sa dignité, et pourtant ne croyant pas déroger en tendant la main à l'aumône. Voilà de quels Portugais se compose aujourd'hui la population des comptoirs fondés par Albuquerque.

Ces créoles, si abaissés au moral, ont moins déchu sous le rapport physique. Ils sont robustes, bien faits, et d'assez haute taille ; plus ou moins bruns, ils ont, en général, des traits réguliers, des yeux noirs expressifs. Leur costume est un mélange de modes européennes, hindoues et chinoises. Les femmes sont bien au-dessous d'eux : une peau jaune, un nez épaté, une bouche énorme et gâtée par l'usage de la pipe, des yeux ternes, un front déprimé, des cheveux crépus, une taille massive et des formes fatiguées, telles sont les métisses de Macao. Quand partout ailleurs, au Sénégal, à l'île de France, au Bengale, aux Antilles, les femmes de couleur se sont fait une réputation de grâce coquette et d'irrésistibles attraits, celles de Macao sont restées de repoussantes et maussades créatures : elles n'ont pris que les défauts d'une race qui a quelques qualités. Malgré la vie murée à laquelle on les assujettit, elles trouvent l'occasion de faire preuve de mœurs fort dissolues. Quand elles parcourent les rues de Macao, le visage à demi voilé par la mantille transparente, avec leurs pantoufles de maroquin marqueté, leur chemise serrée par un pagne, elles produisent un certain effet sur les nouveaux venus, grâce à ce costume piquant et contrasté.

Parmi ces femmes, les plus nombreuses et les plus jolies sont issues de Chinoises et d'Européens : on les nomme *Chinoises portugaisées* ; car les Chinois vendent, fort jeunes, leurs filles à des Portugais, qui les élèvent puis les épousent. Ce qui naît de ces alliances n'a souvent qu'une existence très-précaire, les jeunes filles surtout; presque toujours destinées à un commerce libre avec les étrangers, elles se marient cependant quelquefois à des Chinois. La métisse de Macao jouit d'une certaine réputation parmi les fumeurs d'opium : seule, dit-on, elle sait le préparer en doses convenables : couchés sur leurs divans, et mollement étendus sur le dos, ceux-ci n'ont que la peine d'aspirer la substance par le court tuyau qu'on leur présente. A elle le soin de rouler le grain d'opium, de l'introduire avec une aiguille d'argent dans l'orifice de la noix, d'approcher la flamme de la matière à l'instant consumée, de la renouveler ainsi grain par grain, jusqu'à ce que la dose convenable soit absorbée. Alors, pour le voluptueux fumeur, commence l'extase de l'âme et l'engourdissement du corps. Ce froid soporatif, qui endort les sens, pousse en même temps les idées au cerveau, les exalte, les revêt de formes confuses et poétiques. L'abus de l'opium conduit à la langueur et à l'abrutissement; mais tel est le charme attaché à son usage, que lorsqu'on a goûté une fois du calme lascif qu'il procure, de ce langoureux état qui n'est ni la veille ni le sommeil, il devient impossible de renoncer à ces indéfinissables jouissances. La perte de la santé et de la raison, rien ne peut combattre ce goût passionné.

Les habitants de la Cochinchine et de la Chine consomment l'opium non pas à la manière des Turcs, en le mâchant, mais à la façon des Malais, en le fumant; seulement la fumée ne soulève pas chez eux ces frénésies furieuses, cette soif de meurtre, cet égarement énergique qui jettent le Sumatrien et le Javanais dans les rues avec un crid à la main; tout se borne chez les premiers à quelques élans convulsifs amortis sur place, à une excitation contemplative. On a dit que c'était le résultat d'une dissemblance de tempérament; il faut croire plutôt que c'est la différence des doses, ou tout au moins qu'il y a combinaison de ces deux motifs. L'extase précède, la frénésie suit; après un abus plus ou moins prolongé, ce dernier symptôme domine l'autre et l'absorbe.

L'opium est un suc gommo-résineux, solide, extrait du pavot somnifère. Il croît dans plusieurs contrées de l'Asie, mais surtout au Bengale, qui, selon Blumenbach, en fournit par année plus de 600 mille livres. Ce narcotique se prépare de plusieurs manières. Pour les sortes de luxe, on fait aux capsules encore vertes des incisions transversales ou en spirale avec un couteau armé de plusieurs lames. Le suc qui en découle, blanc et laiteux, ne tarde pas à jaunir et à se former en larmes à demi concrètes. On le recueille et on en fait l'opium en larmes, le plus pur, le plus estimé de tous, moins amer et moins vireux que celui qu'on livre au commerce. Cet opium ne sort pas du pays où il se récolte; il y sert aux consommateurs riches et raffinés. La méthode commune consiste à piler les capsules et la partie supérieure des tiges du pavot, pour en extraire le suc propre que l'on fait évaporer ensuite jusqu'à siccité. C'est cet extrait, divisé en masses ou pains arrondis, déprimés, du poids de quinze à seize onces, qui forme l'opium du commerce ou *meconium* des anciens. Ces espèces de gâteaux sont enveloppés ensuite dans des feuilles de tabac ou des feuilles de pavot. Enfin il existe une troisième sorte d'opium inférieur qu'on nomme *poust :* ce n'est qu'un extrait des tiges, des feuilles et des capsules, obtenu au moyen de l'eau bouillante. L'opium de bonne qualité se présente en masses bien sèches, cassantes, résineuses, grenées et brunes; son odeur est vireuse et désagréable, sa saveur amère et nauséabonde; pétri sous les doigts, il se ramollit; il se dissout dans l'alcool, et s'enflamme sitôt qu'on le jette sur des charbons ardents. Naguère l'opium était pour Macao la seule branche de commerce importante et lucrative, la ressource de la colonie.

Le gouvernement portugais de Macao se compose d'un gouverneur qui prend le titre pompeux de capitaine général. Il commande à une garnison de 400 hommes. Le choix de ce fonctionnaire se fait à Goa, où on le nomme pour trois ans. Le *desembargador*, qui est sous lui, est envoyé de Lisbonne. C'est un juge civil qui remplit en même temps les fonctions de chef de la douane; il gère les biens vacants et les fonds légués aux établissements pieux. Après lui vient, comme troisième pouvoir, l'évêque, chef du clergé et des missions. Macao a aussi un sénat, composé de sept notables pris parmi les plus riches négociants de la cité. Cette espèce de corps municipal, qui s'intitule l'*auguste sénat de la ville de Macao*, règle le petit nombre d'affaires qui regardent la cité. Au milieu des deux autorités qui se dis-

putent Macao, et comme population neutre entre les Portugais et les Chinois existe un petit noyau de négociants européens, insignifiant par le nombre mais influent par sa position. Américains, Français ou Hollandais, la Chine sait bien qu'elle ne les outragerait pas sans courir quelque risque, et, si elle ne les aime pas, du moins les respecte-t-elle. Ces négociants ont plutôt le siége de leur commerce à Canton qu'à Macao ; mais comme le gouverneur de cette première ville ne tolère pas leur séjour après l'époque de la traite du thé, ils s'établissent ordinairement dans le comptoir portugais avec leurs familles.

Quelques heures de reconnaissance et un court entretien avec notre hôte nous avaient mis au fait de Macao. En ayant fini avec les Portugais, il nous proposa d'aller examiner de près les Chinois et de faire ensemble une promenade jusqu'à la Typa, pays exclusivement occupé par eux. A l'instant même une svelte embarcation, montée de deux robustes batelières, nous reçut et nous mena lestement à notre destination. C'était jour de fête à la Typa. Les équipages chômaient, les banderoles ornaient les mâts des jonques, les gongs retentissaient de toutes parts. Débarqués sur une langue de terre, nous nous trouvâmes en face d'une pagode, creusée dans la montagne par les marins eux-mêmes, ornée, grâce à leurs patients travaux, de jardins suspendus dans le roc vif. Une foule de petites chapelles semées sur les bords d'une allée sablée servaient de jalons jusqu'au temple principal, d'où l'on découvrait le port et la mer. Dans l'intérieur étaient des autels chargés de présents et de fleurs, des tableaux, des statues figurant de jeunes filles assises, des inscriptions votives mentionnant les offrandes et les noms des donateurs. Au pied du rocher, un mur qui longe le quai portait sur sa face extérieure une suite d'inscriptions en relief sur marbre ou sur pierre blanche.

Pendant que nous procédions à l'examen détaillé de la pagode, une bande de marins arriva pour y faire ses adorations. Quatre d'entre eux ouvraient la marche, portant au bout d'un long bâton deux grandes lanternes éteintes et deux bannières jaunes et rouges ; puis venaient des musiciens remplissant l'air des sons criards de leurs clarinettes et des roulements de leurs gongs et de leurs tam-tams. Derrière cette avant-garde cheminaient, portés sur des brancards garnis d'étoffes précieuses, six petits autels peints en rouge, richement décorés, chargés de fleurs et de fruits. Des hommes diversement habillés, espèces de prêtres, chefs de la cérémonie, terminaient ce cortége, et conservaient au milieu de cette joie, de ce bruit, une attitude grave et recueillie. Cet ordre processionnel fut conservé jusqu'à l'entrée de la pagode, alors décorée de lustres et de lanternes en papier peint. Nous voulions les y suivre, mais notre guide s'opposa à cette imprudence.

Descendus de nouveau sur la grève, nous y trouvâmes une fourmilière de marins, les uns accroupis sur le sable et fumant leur pipe, les autres allant et venant de leurs chaloupes aux habitations. Au milieu de cette multitude, un groupe nous frappa : il se composait d'hommes qu'on eût dits d'une race étrangère, tant il y avait plus de hardiesse dans leur port, plus de vigueur dans leur haute taille, plus d'énergie expressive dans leurs figures. Leur costume lui-même ne

copiait pas exactement celui des autres Chinois : un pantalon large, à la ceinture duquel reluisait un poignard ; une capote brune à manches, fermée jusqu'au genou ; puis, sur leur tête rasée, la calotte noire d'où sortait une queue tombant jusqu'à mi-jambe ; voilà quels étaient les accessoires caractéristiques de ces physionomies originales. A leur vue, nous nous arrêtâmes. Ils prenaient leur repas sur la grève : du riz et des viandes hachées, arrosées de vin et d'eau-de-vie, contre l'ordinaire des Chinois. « Sont-ce là des marins? demandai-je à notre guide. — Venez, continuons notre route, je vous raconterai leur histoire. » Quand nous fûmes à quelque distance, le négociant américain se retourna avec une espèce d'inquiétude, et se voyant seul avec nous : « Ces gaillards-là, nous dit-il, me font l'effet de pirates ; jamais je n'ai vu sur cette côte de figures plus rébarbatives que celles-là. Encore, aujourd'hui ce fléau n'est rien, il a fait son temps ; mais à la fin du siècle dernier et au commencement de celui-ci, la mer était à eux, ils ont fait capituler Péking. » Nous avions bien, Norberg et moi, ouï parler de ces forbans chinois, plus redoutables, mieux organisés que les pirates malais ; mais cette histoire, venue en Europe par lambeaux, était si bizarre qu'elle en paraissait fabuleuse : pour y croire, nous avions besoin qu'elle fût racontée avec détails et sur le théâtre même des faits. Dans le trajet pour retourner à Macao, notre hôte nous fit ce récit, et j'aime à reproduire les impressions qui m'en sont restées. Rien ne m'a paru plus dramatique et plus étrange que la vie de ces écumeurs de mer.

Leur puissance remonte assez haut ; déjà, en 1574, leur roi Limahon luttait contre l'empereur de la Chine, et, pour se consoler d'un échec, tentait, on l'a déjà vu, la conquête de Luçon. Plus tard, en 1660, un autre chef de même origine, Cong-Sang, enlevait Formose aux Hollandais, et de là sommait le gouverneur de Manille de reconnaître sa suzeraineté et de lui payer tribut. Mais l'époque la plus décisive pour ces royautés aventurières date de la fin du siècle dernier : un mandarin de la cour de Péking, Ching-Yih, disgracié et condamné à mort, fut leur organisateur et leur chef. Parvenu, non sans peine, à se soustraire aux sbires de l'empereur, Ching-Yih se retira parmi les pirates des îles de Haynan, à l'ouest de Macao, releva leur fortune, enrôla parmi eux tout le rebut des populations méridionales, et compta bientôt sous ses ordres plus de 40,000 bandits ou mécontents ; les uns coupables condamnés à la cangue ou au tcha ; les autres ruinés ou opprimés par les mandarins.

Nulle côte n'est plus favorable au développement de la piraterie que celle qui se prolonge depuis les îles de Haynan jusqu'à Macao. Semée de petites îles désertes, ou du moins dépourvues de garnison, la mer offre de sûrs abris contre la poursuite de l'ennemi et des anses marquées d'où il est facile d'épier les navires marchands. Bientôt les corsaires d'Haynan devinrent redoutables ; ils écumèrent ces parages, grossirent leur flotte de toutes les jonques qu'ils enlevaient à l'empereur, attaquèrent des vaisseaux européens, poussèrent même l'audace jusqu'à venir à Macao acheter des boulets et des canons aux Portugais, qui eurent l'in-

famie de leur en vendre ; puis, devenus plus forts et plus insolents, ils opérèrent des descentes comme les boucaniers d'Amérique, prirent des bourgs et des villes, incendièrent et dévastèrent tout ce qui leur tomba sous la main. Armés de longs bambous que termine une lame de sabre, ils montaient hardiment à l'abordage des champans de guerre, combattaient des équipages trois fois plus forts que les leurs, et réussissaient presque toujours dans ces tentatives hardies. Des vaisseaux de la Compagnie des Indes furent même rançonnés par eux, et, en 1806, un officier anglais resta pendant quatre mois leur esclave. Il n'obtint sa liberté que contre une rançon de 3,000 piastres et trois caisses d'opium. Pendant sa détention, il n'avait reçu d'autre nourriture que des chenilles au riz.

Les choses en étaient là en 1807 ; la Chine méridionale se trouvait à la merci des pirates, et l'atterrage des côtes n'offrait plus de sûreté pour personne. Enfin l'empereur crut devoir intervenir par la force. Il envoya son taytog (chef de la marine) à Macao, où le sontog (gouverneur) de la province de Canton l'avait devancé avec une vingtaine de mandarins de divers grades. Là, au lieu d'agir vivement contre les pirates avec 350 champans de guerre mouillés dans la Typa, on perdit du temps en vaines discussions de cérémonial. Le sontog, mandarin à boutons bleu-clair, et auquel on ne peut parler qu'à genoux, fut obligé d'aller au-devant du taytog, supérieur à lui par le bouton et par l'emploi ; puis, cette formalité remplie, on se donna le plaisir de supplicier dans les règles quelques prisonniers. Les coupables ordinaires, liés et garrottés, se mirent à genoux devant le mandarin de la province, et furent décapités d'un seul coup ; mais le chef était destiné à un autre genre de mort : appliqué sur une croix, il vit venir à lui un bourreau, qui portait à ses côtés une liasse d'instruments tranchants, dont chacun était destiné à dépecer un seul membre, et ne pouvait toucher aux autres. Ainsi, l'un est pour le pied, l'autre pour le bras, celui-ci pour la jambe, celui-là pour le ventre, et quand le bourreau a mis la main sur l'un d'eux, il est obligé de s'en servir pour l'usage voulu. C'est donc une chance aléatoire pour le patient, ou de rencontrer une mort prompte, ou d'endurer une horrible agonie. Cette fois, la victime fut favorisée : l'instrument du cœur étant tombé le premier sous la main de l'exécuteur, un seul coup mit fin à sa vie. Cette grave affaire terminée, la guerre commença.

Dès la première rencontre, l'amiral chinois, complétement battu, perdit treize champans de guerre. Plus heureux que lui, quelques pêcheurs qui s'étaient mis de la partie comme ses auxiliaires, prirent quatre barques aux rebelles. Les mandarins, se piquant d'honneur, composèrent une escadre d'élite, surprirent une division de barques de Ching-Yih dans une île des environs, lui enlevèrent huit champans dont deux portaient 26 canons, tuèrent 700 hommes, et emmenèrent 300 captifs. 20,000 piastres, de l'or en poudre et en lingots, furent le butin de la journée. Mais ce n'était là qu'un faible échec que le génie de Ching-Yih devait réparer bientôt. Dans une nouvelle affaire où il assistait en personne,

vingt-huit jonques de guerre tombèrent en son pouvoir, et le reste de la flotte impériale fut contraint de fuir à toutes voiles.

Le pirate se crut maître de l'empire, et déjà il parlait de détrôner la puissance tartare, de fonder une dynastie nouvelle. Tout lui souriait en effet : chef de 70,000 aventuriers, maître de 800 navires et de 1000 embarcations, il avait dès 1809 organisé six escadres au lieu de deux, et aux pavillons rouge et noir ajouté le vert, le bleu, le blanc et le jaune. Ses flottes couvraient littéralement la mer; leurs hardis équipages, effroi de toute la Chine, étaient connus dans le pays sous le nom de *frelons de la mer*. Rien ne paraissait faire obstacle à ses gigantesques projets, quand Ching-Yih périt dans une tempête, au moment où il s'apprêtait, remontant le Pei-Ho, à aller mettre le siége devant Péking. C'en était fait de l'organisation puissante qu'il avait créée, si sa veuve n'eût saisi son héritage, et révélé toutes les qualités d'un génie supérieur : elle se fit reconnaître tout aussitôt comme généralissime, et ensuite délégua une partie de l'autorité à un lieutenant de son mari, à Paou son favori, le plus intrépide et le plus dévoué des chefs de ces bandes.

Sous la veuve de Ching-Yih, la fortune n'abandonna pas les révoltés. L'habile et courageuse amazone parvint même à faire régner l'ordre et la discipline parmi ses équipages. Elle leur donna un nouveau code, dans lequel on lisait : « Quiconque descendra à terre sans permission ou se rendra coupable d'insubordination, aura pour la première fois les oreilles coupées devant la flotte assemblée; la seconde fois il sera décapité. Tout ce qui tombera au pouvoir des flottes unies sera inscrit sur des registres, et nul article, si petite que soit sa valeur, ne pourra en être distrait du butin, sous peine de mort; tous les hommes de l'équipage du bâtiment capteur lèveront la main et jureront qu'ils n'ont rien dérobé. » Après ces articles, qui caractérisent l'intelligence et la probité du chef, il faut en citer un qui témoigne du caractère réservé de la femme. « Il est défendu de conduire à bord des femmes prisonnières; tout individu qui usera de violence envers une femme ou l'épousera sans autorisation sera puni de mort. » Pour limiter le nombre de ses ennemis, et se créer quelques ressources d'approvisionnements, la veuve de Ching-Yih défendit à ses équipages, toujours sous peine de mort, de prendre des vivres chez les paysans sans en solder largement la valeur : le vin, le riz, les légumes, le thé, étaient exactement payés. La bonne foi présidait à toutes ces transactions, la discipline régnait à bord des vaisseaux, et les paysans, qui écoulaient ainsi leurs denrées à de bons prix, étaient plutôt pour les pirates contre les mandarins, que pour les mandarins contre les pirates. Ne se bornant même pas au commerce immédiat et direct, ils achetaient pour les leur revendre, des étoffes, des armes, de la poudre et des munitions.

Ainsi, grâce au génie actif et prévoyant de l'héroïne qui les commandait, les forbans restèrent les maîtres de ces parages, malgré les forces navales de l'empereur. A plusieurs reprises, on envoya contre eux des mandarins qui jouissaient d'une certaine réputation militaire; mais tous ils furent battus et ne purent tenir

la mer. Une fois seulement, le grand amiral Tsuen-Mow-Sem les ayant attaqués à la tête de cent vaisseaux, parvint à mettre le feu aux voiles et aux cordages de leurs navires. Les pirates s'enfuirent pour la première fois, dit naïvement l'historiographe de la cour qui raconte cette brillante affaire; on coula plusieurs champans, et l'on fit environ mille prisonniers. Mais la revanche ne se fit pas attendre. Fier de sa victoire, le même amiral se présenta de nouveau devant la flotte rebelle, mouillée dans la baie de Kouang-Chow. La veuve de Ching-Yih se trouvait sur les lieux; elle partagea ses champans en deux divisions, fit avancer l'une sous les ordres de Paou qui engagea le combat, et quand elle eut vu les jonques ennemies ainsi occupées, elle les tourna, et les attaqua en flanc et par les derrières. La déroute fut complète.

A la suite de ce désastre, l'empereur renonça à une répression ouverte, fit rentrer ses flottes dans les ports, et résolut de ne plus faire à ses terribles antagonistes qu'une guerre d'inertie : un embargo général fut mis sur tous les navires marchands; aucun d'eux ne put désormais quitter le port, et ceux qui se trouvaient au large reçurent l'ordre d'y rentrer. Par cette mesure, tout secours en vivres et en munitions, tout renfort en hommes et en artillerie, était enlevé aux révoltés; il fallait qu'ils vécussent, qu'ils se défendissent avec leurs ressources actuelles, ce qui devait naturellement entraîner, dans un délai plus ou moins long, leur anéantissement ou leur soumission. Mais quand les pirates virent que les ports et les rivières de l'empire leur étaient fermés, ils remontèrent le Tigre par ses quatre bouches, pillant et ruinant les villes, les bourgs, les villages qui les bordaient, pénétrant jusqu'au cœur du pays, étonné de tant de hardiesse et terrifié de ces incursions sanglantes.

Si, à cette époque, l'union avait subsisté parmi ces forbans, tout était à craindre pour le trône de Péking; mais, invincible quand elle était attaquée, leur coalition se brisa d'elle-même quand elle ne rencontra plus d'ennemis à combattre. Les dissensions intestines firent plus pour l'empereur que les efforts successifs de ses flottes réunies.

Depuis longtemps Paou, le bras droit de la reine, excitait la jalousie d'un chef nommé O-po-Taë : la discipline et le respect pour la veuve de Ching-Yih avaient seuls empêché un éclat. Un jour Paou, enveloppé par les jonques de l'empereur, fit signe à O-po-Taë de venir à son secours, mais son rival s'y refusant, même malgré les ordres réitérés de sa souveraine, il ne vit d'autre ressource, pour échapper à la mort ou à la prison, que de faire une trouée à travers l'escadre ennemie. Des menaces, les deux rivaux en vinrent aux coups, chacun entraînant son escadre dans son parti, et Paou, inférieur en forces, perdit seize champans avec leurs équipages, qui furent massacrés par leurs farouches compagnons devenus leurs vainqueurs. Dans la crainte de terribles représailles, O-po-Taë gagna ses matelots en leur parlant d'amnistie et de récompenses s'ils mettaient bas les armes et se fiaient à la générosité de l'empereur. Le gouvernement chinois, qui se sentait trop faible pour punir, s'estima trop heureux de faire

parade de clémence : O-po-Taë, amnistié avec toute sa flotte, changea son nom en celui d'Heo-Been, qui signifie lustre d'instruction, et fut élevé au rang d'officier impérial.

Malgré cette défection, la veuve de Ching-Yih et son favori Paou n'en continuèrent pas moins à ravager les côtes de l'empire et à battre les flottes impériales : on eût dit que la trahison ne leur avait pas fait perdre un seul vaisseau, tant la fortune leur resta fidèle. Toutefois, des partis nouveaux se formèrent parmi les chefs : séduits par l'exemple d'O-po-Taë, il y en eut qui pesèrent les chances d'une désertion. La reine, avertie, résolut de les prévenir, afin de ne pas rester isolée et à la merci du souverain outragé.

Informée de ces dispositions, la cour de Péking voulut d'abord connaître à fond la pensée des pirates, et leur dépêcha à cet effet un médecin, nommé Chow, bien connu d'eux et ne redoutant aucun mauvais traitement de leur part. A l'apparition de ce haut dignitaire, l'enthousiasme des écumeurs de mer fut au comble. Voulant lui faire une brillante réception, ils pavoisèrent leurs vaisseaux, jouèrent à la fois de tous les gongs qu'ils avaient à bord, tirèrent coup sur coup de nombreuses salves de canon, firent enfin un tel tapage, que la population, accourue pour assister à une fête pacifique, s'imagina que la guerre était déclarée, et se mit à fuir dans toutes les directions. Effrayé lui-même, le gouverneur prit l'alarme, et déjà il retournait sur ses pas quand la veuve de Ching-Yih vint au-devant de lui, suivie des trois principaux chefs. Arrivés en présence du représentant de l'empereur, tous quatre se jetèrent à genoux, versèrent des larmes, frappant la terre de leurs fronts et implorant merci. Après cet acte de repentir, ils se retirèrent, promettant de donner la liste de leurs navires. Pourtant la chose traîna en longueur; car des jonques de guerre et des navires portugais ayant paru aux environs de Hou-Num, les pirates se défièrent d'un piége, et, reprenant la mer, ils se tinrent sur la défensive. Jalouse de faire cesser cet état d'indécision, la veuve de Ching-Yih dit à son conseil assemblé : « Si le gouverneur général s'est confié à nous, pourquoi n'irais-je pas, moi, faible femme, trouver les officiers de l'empereur? Ma résolution est prise : j'irai à Canton. » Elle partit avec quelques-unes de ses femmes, arriva à Canton, et descendit chez le représentant du souverain.

L'empereur confirma les promesses faites en son nom : les pirates eurent la vie sauve et leurs biens furent respectés. A mesure que les champans entraient dans le port, chaque homme recevait des provisions de toute sorte, et, au lieu de ses parts de prises, on lui donnait une somme d'argent. Parmi ces bandits, il y en eut qui acceptèrent du service dans les flottes impériales, d'autres qui préférèrent abandonner une vie aventureuse et jouir tranquillement à terre de leurs richesses. Paou consentit à entrer au service de l'empereur : il ne répugna même point à marcher contre d'anciens camarades qui, bravant en petit nombre les ordres souverains et dédaignant l'amnistie offerte, continuaient leur ancien métier. Il livra de sanglants combats, dans lesquels la victoire se montra toujours

fidèle à son favori : un redoutable chef, appelé Shih-Url fut fait prisonnier; un autre chef, surnommé le *fléau de la mer d'Orient*, tomba sous ses coups, et les côtes de la Chine furent délivrées. « Aussi, dit notre historien, depuis lors tout est calme sur les fleuves et sur les quatre mers; les populations vivent dans la joie et dans l'abondance de toutes choses, le pays a commencé à prendre un nouvel aspect; les hommes ont vendu leurs armes, ils ont acheté des bœufs, et se sont de nouveau livrés aux travaux de l'agriculture; et, en considération de ses services, le gouverneur de la province, dont la sagesse sut amener la soumission des pirates et la pacification des mers fut élevé, par un édit du Fils du Ciel, à la dignité de grand mandarin, et autorisé à porter des plumes de coq à son bonnet. » Depuis cette époque, si quelques forbans ont persisté dans leurs habitudes premières, du moins ne constituent-ils plus une force capable de résister aux armées de l'empereur, et un épouvantail incessant pour la contrée. Parfois néanmoins, et à l'occasion, les jonques marchandes deviennent pirates, comme le prouve une catastrophe qui ne date que de 1827.

Forcé d'abandonner son navire à Touranne, un équipage français s'était embarqué sur un navire chinois qui faisait voile pour Macao. Jusqu'aux atterrages rien ne révéla une trahison; mais vis-à-vis des côtes qui bordent la province de Fo-Kien, un carnage horrible commença; les Français endormis furent tués avec le poignard ou la hache; le capitaine, après s'être héroïquement défendu dans sa cabine, assailli par vingt meurtriers, tomba à son tour. Un jeune matelot, un seul, armé d'une barre de fer, résista, quoique blessé à la tête, jusqu'à ce qu'il eût atteint le pont : là, grâce à la protection d'un vieux marin chinois, il put faire sa retraite jusqu'à la lisse, d'où il se précipita dans la mer. On le crut mort ou noyé; mais son énergie le soutint : il nagea vers des bateaux de pêche qui croisaient aux environs, obtint d'être reçu à bord, et arriva enfin épuisé et blessé sur la plage de Macao. Accueilli par les missionnaires, il raconta la catastrophe; et l'affaire fut portée à l'instant devant le consul de France, homme de talent et d'énergie. Le gouverneur de Canton s'en saisit, et ordonna une enquête. Bientôt les meurtriers, arrêtés sur leurs jonques et mis dans des cages de fer, furent envoyés, au nombre de quatre-vingts, devant leurs juges. Parmi eux se trouvait le vieillard qui avait secouru le matelot échappé au massacre : il demanda sa confrontation, fut reconnu, et mis hors de cause. Dix-sept seulement des accusés, condamnés à mort, eurent la tête tranchée; le chef seul fut coupé par morceaux. Leurs têtes, fichées sur des piques le long du rivage, servirent à témoigner que les mandarins savaient faire justice, même en faveur des Européens. Une souscription, ouverte dans le comptoir portugais, produisit 15,000 fr. que se partagèrent le matelot français et le vieux marin chinois qui l'avait protégé.

Cette longue histoire de bandits et de pirates nous conduisit jusqu'à Macao. Il était nuit quand nous arrivâmes sur le môle : la lune à demi voilée prêtait à ces rochers, à ces forts, à ces maisons blanches, une couleur fantastique et pâle. Les derniers bruits de la baie allaient s'amortissant; quelques barques seules se tra

hissaient au loin par le phosphore de leur sillon ; les rares lumières de la ville s'éteignaient une à une : Macao dormait. « La délicieuse soirée ! me dit Norberg; si nous allions nous promener sur la grève? » Nous quittâmes à sa porte notre nouvel ami, qui nous recommanda de ne prolonger notre course ni trop tard ni trop loin.

Absorbés dans le souvenir de tout ce que nous venions de voir, nous gardâmes quelque temps le silence. Ce fut le baron qui le rompit le premier. « Ceci est plus digne d'examen qu'aucune des choses que nous ayons observées ensemble, me dit-il : jusqu'ici nous avons eu des rameaux de peuples, tantôt rabougris, tantôt modifiés par la greffe ; nous tenons enfin une souche ; nous avons une nation qui résiste aux empiétements extérieurs, qui donne à l'étranger et ne lui emprunte rien ; une race stationnaire si vous voulez, mais originale du moins, caractérisée par ses traits autant que par ses coutumes, infatuée d'elle-même, et devant à cet orgueil une nationalité indélébile. S'il était possible de provoquer un congrès où les grandes races de l'Europe dussent débattre entre elles une préséance, vous verriez la race chinoise se poser d'elle-même au premier rang, tant elle a foi dans sa supériorité. Cette confiance dans son savoir, ce mépris pour la civilisation étrangère, ont leur mauvais côté sans doute ; mais aussi que d'avantages ! A chaque période de progrès, ne voyez-vous pas comment en Europe s'ébranle tout l'ordre social ! Arrivés à l'âge mûr, il nous faut désapprendre les choses de notre adolescence, violenter nos impressions anciennes, nous faire aux idées qui arrivent ; vieillis, c'est à recommencer encore. Au contraire, voyez ce peuple : les bases élémentaires de sa science sont les mêmes depuis plus de vingt siècles. S'il y a eu progression chez lui, elle a été si lente qu'elle n'a détrôné personne. Quand un Chinois est arrivé à bien déchiffrer son épineux alphabet, qu'il a péniblement conquis ses grades de lettré, son éducation est une propriété qui ne périme plus. »

Cette sortie du baron me donna le secret d'une des faces de sa vie qu'il avait jusque-là laissée dans l'ombre. Toutefois, comme je n'avais ni le désir ni le temps d'entamer une discussion politique, je n'envisageai ses arguments que dans leur rapport avec l'histoire de la civilisation. « Elle a cheminé ici comme ailleurs, lui répondis-je; lentement, il est vrai, dans les siècles où nous avons pu la suivre, mais vite sans doute avant cette époque, à moins toutefois que, calculant du connu à l'inconnu, et supposant toujours la même mesure de progrès séculaires, on ne reporte à une date immémoriale l'origine de ce peuple. Quant à moi, je persiste à croire que ce pays a eu son époque de rapide mouvement, et qu'alors, marchant vite et innovant beaucoup, il a tissé la soie et le coton, formulé des lois, fixé sa langue et bâti tant de hautes tours étagées. Que, ces formes une fois introduites, le législateur ait voulu, dans l'intérêt de la contrée, limiter le progrès; qu'il ait empêché l'émigration, parqué les classes et catégorisé les capacités ; qu'il soit venu ainsi à bout de comprimer l'élan d'une nation, alors trop avancée peut-être ; c'est ce qui est possible, c'est ce qui est probable. Il y a donc eu temps d'arrêt ; mais il y a eu aussi mouvement antérieur. Maintenant, pour aborder l'autre côté de

la question, pour discuter avec vous si c'est un bien ou si c'est un mal, je ne me sens ni assez fort, ni assez instruit. Comme toutes les choses de ce monde, le progrès indéfini a ses peines et ses joies, ses bénéfices et ses mécomptes. C'est une noble vie pour les peuples, une vie d'action où leurs muscles prennent du ressort et s'assouplissent à des expériences toujours plus grandes; mais aussi c'est une vie inquiète, remuante, querelleuse, procédant, jusqu'ici du moins, par saccades et par contrastes. Dans mon espoir intime, ce n'est là aussi pour la race humaine qu'une phase de transition; il faut la traverser pour arriver à mieux. »

Voilà quelles philosophiques pensées occupèrent notre entretien nocturne sur la plage de Macao. Quand la lune, disparaissant à l'horizon, nous laissa dans les ténèbres, nous regagnâmes le logis hospitalier où l'on nous attendait avec quelque inquiétude. Dans l'intervalle, le digne négociant avait tout disposé pour notre départ, qui devait avoir lieu le lendemain. La goëlette américaine, qui sert de paquebot entre Macao et Canton, était à nos ordres.

CHAPITRE XXXIV.

CHINE. — ROUTE DE MACAO A CANTON.

A dix heures, le jour suivant, nous mettions le pied sur le paquebot, qui appareilla à l'instant même. La brise était bonne et belle; elle nous porta rapidement hors de la baie de Macao. Nous entrâmes dans le bras du fleuve, large en cet endroit de plus de trois lieues, coupé çà et là d'îles escarpées et nues. Lintin, la seule peuplée, contient la plus méchante race de tous ces parages, énergique plus que ne le sont les Chinois, jouant sa vie dans la contrebande de l'opium. Quoique l'usage de ce narcotique soit général dans tout l'empire, les lois le prohibent sous les peines les plus sévères. Le code pénal inflige à ceux qui en vendent ou qui en consomment, des punitions qui commencent à la bastonnade pour finir à la strangulation; mais, par l'indulgence des mandarins, ces lois sont tombées en désuétude. Ces fonctionnaires ne se montrent pas moins tolérants envers les introducteurs, qui presque toujours achètent l'impunité au moyen de très-fortes sommes. Les agents supérieurs du gouvernement ne dédaignent pas d'entrer dans ces petits marchés. Autrefois fixé à Macao, le trafic de l'opium fut d'abord transféré à Wampoa, mouillage de Canton, puis à Lintin vers 1821. Le Bengale construit exprès des navires pour cette espèce de traite. Fins voiliers, bien équipés et bien armés, ils marchent à contre-mousson, et viennent mouiller à Lintin. Là les barques des contrebandiers les rejoignent; légères, quoique très-longues, elles n'ont point de voiles, mais elles volent sur l'eau avec leurs vingt rameurs de chaque bord. Les armateurs anglais ne vendent à ces hommes qu'au comptant. Dès que la facture est soldée, ils chargent l'opium, le retirent des caisses et le vident dans des sacs, afin de le mieux cacher. Quand le chargement est fait, ces

barques, montées de cinquante hommes, remontent le courant plus rapide, cherchent à éviter la croisière des jonques impériales, se défendent contre elles, au besoin, avec des pierres et des piques, et vont débarquer leur cargaison dans des anses isolées, quelquefois même à Canton. Une fois à terre, on réduit l'opium en poudre, et on l'enferme dans de petits vases d'un facile transport; le plus communément on en fait des boules qui se cachent dans les habits et dans les manches. Au moyen de ces précautions, il circule dans tout l'empire, et jusque dans le palais du souverain. A certaines époques de l'année, on envoie de Canton à l'empereur divers présents, en retour desquels on obtient quelques licences qui mettent les navires à l'abri de toutes recherches. Pour attester néanmoins que la police douanière se fait avec une sévère exactitude, chaque semestre, à une époque fixe et connue d'avance, un mandarin arrive de Canton à Lintin dans une magnifique jonque; il s'assure que les lois de l'État sont exécutées, que nul fraudeur d'opium ne se trouve dans l'île; qu'aucun bâtiment européen n'y stationne à l'ancre. Avertis d'avance, les bricks anglais ont pris le large, et les contrebandiers mis leurs caisses à l'abri. Tout se borne à un simulacre de visite et à de riches présents qui désarment sans peine les scrupules du mandarin. On évalue à 45 millions de francs la somme annuelle des importations d'opium en Chine. Cette substance y est si recherchée, que les cendres de la première pipe sont ramassées, soumises à une seconde purification, et le résidu est vendu à un prix inférieur.

La goëlette passa assez près de Lintin pour que nous pussions distinguer une foule de navires européens mouillés sur la rade malgré les ordonnances impériales. Les uns transbordaient des caisses d'opium sur des pontons, magasins de pesage et de vérification communs aux acheteurs et aux vendeurs; les autres chargeaient du riz venu de Java et de Manille par caboteurs, afin de jouir du bénéfice de la loi impériale qui décharge des deux tiers des droits de navigation sur le Tigre les bâtiments porteurs de cette denrée. Cette affluence de navires, cette activité, cet échange de marchandises, font de Lintin un poste favorisé. Ses habitants seraient riches si les avanies exorbitantes des mandarins ne pesaient sur eux trop lourdement; mais, loin de savoir quelque gré aux Européens qui les font vivre, ils sont insolents à leur égard, dangereux même quand le naufrage en jette quelques-uns sur les côtes.

Lintin était loin derrière nous, et déjà nous longions une côte aride, déserte et montagneuse; des arbres rares et maigres se montraient à la ligne extrême des coteaux; sur la plage paraissaient tantôt des landes incultes, tantôt des plaines marécageuses, puis çà et là quelques bouquets de maisons, asiles de misérables pêcheurs. Plus loin tout cela disparut; le fleuve, d'abord si large, s'encaissait entre deux parois de rochers au milieu desquels blanchissaient çà et là de gracieux villages; il était couvert de jonques marchandes et militaires, de champans de toutes les formes et de tous les tonnages qui se croisaient dans tous les sens, tandis qu'une multitude de bateaux, avec leurs voiles en rotin que soutiennent et

divisent des lattes, passaient d'une rive à l'autre chargés de bestiaux, de fruits, de légumes et d'autres denrées.

Après quelques heures de navigation, nous nous trouvâmes en face de l'endroit que les Portugais appellent *Bocca de Tigris* (Bouche du Tigre). A cette hauteur, le Tigre ou Tchu-Kiang, de son nom indigène, se resserrant de plus en plus, est encore réduit à une passe assez étroite par une île haute et ronde qui en occupe le milieu. Des deux bras que forment alors ses eaux, le seul navigable est celui de droite que battent quelques ouvrages informes, construits en partie sur l'île, en partie sur le continent. Rien n'est plus misérable que ce système de défense. A l'entrée de ce canal se présente d'abord une espèce de château en ruines, armé de plusieurs canons, et plus haut encore, à l'endroit le plus rétréci de la passe, en face de l'île bordée elle-même de retranchements, se prolonge une batterie dentelée, dont les embrasures portent une vingtaine de canons. Un vaste mur d'enceinte, également crénelé, part des extrémités de la batterie et grimpe sur une colline assez rapide, formant ainsi un grand enclos ouvert au feu des navires qui voudraient forcer le passage. L'occasion s'offrit, en novembre 1816, d'éprouver la puissance de ces murailles et l'énergie de leurs défenseurs. Le capitaine Maxwell, de la frégate *l'Alceste*, avait reçu l'ordre de venir attendre à Canton l'ambassadeur anglais, lord Amherst, débarqué aux bouches du Pei-Ho dans la mer Jaune. On lui refusa l'entrée du Tigre ; il la força. Le récit de cet épisode présente trop d'intérêt pour être omis.

« Les fortifications de cette passe, dit la relation, ont été réparées depuis peu. On a construit une nouvelle batterie de 40 canons, et 110 pièces de différents calibres composent le matériel de tous ces ouvrages en y comprenant ceux de l'île Wang-Ton qui est située en face. Ils sont placés tous trois à demi-portée de canon les uns des autres, et ils avaient alors une garnison de 1200 hommes.

« Chumpi, qui est un peu plus loin, a douze ou quatorze canons ; mais on peut se tenir hors de leur portée. Tandis que nous avancions, quelques jonques de guerre se formaient en ligne, portant, en moyenne, six canons et soixante hommes ; on en compta bientôt dix-sept ou dix-huit. Au même moment, un interprète vint de la part du mandarin ordonner de jeter l'ancre, sous peine d'être coulé ; il accompagna le message des accessoires les plus importants. « J'irai au delà des batteries, dit Maxwell, et ensuite je vous ferai pendre à la grande vergue, pour avoir osé parler ainsi à des Anglais. » En effet, le câble de la barque qui avait amené cet homme fut coupé, et on le garda prisonnier à bord.

« A cette vue, les jonques tirèrent à poudre ; on leur répondit à poudre, en affectant de prendre cela pour un salut. Les choses restèrent ainsi jusqu'à ce que *l'Alceste* fût sous Chumpi, où le feu des Chinois commença et fit siffler quelques boulets dans les vergues. Le vent ayant calmé, on ne pouvait leur répondre : il fallut mouiller. Ce ne fut que vers neuf heures du soir que l'affaire prit un tour sérieux. *L'Alceste* ayant appareillé de nouveau, plusieurs jonques tirèrent des fusées d'alarme, et le fort s'illumina dans tout son développement. A chaque

embrasure était une lanterne énorme, grosse comme un ballon, qui fournissait d'excellents point de mire. Un feu vif, mais mal dirigé, partit des deux forts; nous y répondîmes par un feu lent et régulier, autant que les canons pouvaient porter, sans retarder la marche du vaisseau.

« Le vent était presque nul, et la canonnade contribua encore à l'abattre, ce qui fut cause que nous restâmes quelque temps avant d'arriver en face de la principale batterie. Enfin, quand nous en fûmes à portée de pistolet, et avant qu'ils eussent pu pointer tous leurs canons, nous leur lâchâmes une bordée complète bien dirigée, qui fit siffler à leurs oreilles une grêle de mitraille, accompagnée de trois *hourrahs*, partis coup sur coup. Cette décharge fut décisive de ce côté : les lanternes s'éteignirent et les batteries cessèrent leur feu. Le fort de l'île opposée continua; mais ses boulets, passant par-dessus nos têtes, allaient battre leurs propres redoutes sur le rivage qui faisait face.

« Après avoir gagné ce point, nous filâmes, et *l'Alceste* montra bientôt la poupe à ses braves adversaires. Quoique nous eussions mis une heure à franchir ce passage, nous n'avions pas perdu un homme; le vaisseau n'eut que deux boulets logés dans le bois, et les agrès ne furent pas endommagés. Avec le même avantage de position, des canonniers européens auraient fait sauter la frégate.

« Quelques jours après, le capitaine Maxwell se rendit à Canton pour demander satisfaction de l'insulte faite à l'Angleterre par d'insolentes hostilités envers un vaisseau du roi; à quoi il fut répondu, non pas directement, mais d'une façon détournée, qu'une erreur avait eu lieu dans l'envoi de la permission, et que les mandarins commandant les forts n'en ayant pas été informés, avaient été obligés d'agir suivant leurs instructions; puis, après cette palinodie, ils amortirent l'affaire, disant que tout ce tapage n'était qu'une question de saluts échangés.

Devant la bouche du Tigre stationne ordinairement la flotte impériale, qui veille à la sûreté de Canton et à la police des mers méridionales. Nous comptâmes une trentaine de jonques, bâtiments massifs, aux formes lourdes, percés sur l'arrière d'une multitude de petites croisées qui éclairent les logements du capitaine et des officiers. Vers le milieu du pont sont rangées en batterie quelques pièces de calibres divers, montrant au dehors leur volée barbouillée de rouge. Tout cet ensemble ne nous parut ni bien élégant ni bien formidable : l'œil ne rencontrait même pas, dans cette marine militaire, l'aspect de propreté et de bonne tenue qui distingue les champans de commerce.

On peut dire que le vrai territoire chinois ne commence qu'à *Bocca de Tigris*. En avant de cette barrière, le sol montueux, âpre, infertile, est livré aux contrebandiers ou aux pêcheurs, on n'y voit nulle trace de culture vaste et suivie; mais au delà des forts commence une campagne pleine de vie et de richesse, tantôt mourant en pelouse le long du fleuve, tantôt ondulée en collines et en vallons, offrant à chaque minute un bourg, une ville, un hameau, qui se démasquent à mesure que s'ouvre leur rideau d'arbres verts. De loin à loin, sur toute cette route, apparaissaient au sommet des collines des *Tas* improprement nommés pagodes par

les Européens : ce sont des bâtiments de cinq, sept ou neuf étages, avec autant de toits avancés. On a cru longtemps que ces édifices avaient une destination religieuse, mais leur situation isolée, leur forme étroite et haute, démentent cette opinion. Sont-ce des monuments dédicatoires en l'honneur d'un événement ou en l'honneur d'un homme? sont-ce des belvéders publics ou particuliers? on ne saurait le préciser. Ce qu'il y a de positif, c'est que toutes les constructions de ce genre sont d'une date fort ancienne, et qu'aujourd'hui on n'en élève plus de semblables. Tous les bords du Tigre, depuis les forts jusqu'à Canton, sont couverts d'une population innombrable. Quand elle ne se forme pas en villages, elle s'éparpille sur chacune des rives, tantôt dans de petites chaumières assez propres, tantôt dans de vieux bateaux échoués qui, recouverts de chaume, sont transformés en habitations.

A mesure que nous remontions le Tigre, ses passes devenaient plus difficiles et plus remplies de hauts-fonds : nous franchîmes ainsi la seconde barre, distante de cinq lieues des forts, et sur laquelle échouent souvent les gros navires. Enfin, après une heure ou deux de navigation au milieu d'une plaine coupée de canaux et couverte de rizières, nous arrivâmes à Wampoa, troisième barre du fleuve que ne dépassent jamais les bâtiments européens et qui peut être regardée comme la rade de Canton. A Wampoa, quand nous y passâmes, étaient mouillés une quinzaine de vaisseaux de la Compagnie anglaise du Bengale; les uns en partance, les autres arrivant à peine; ceux-ci attendant leur thé, ceux-là déchargeant d'énormes balles de coton. Chaque nation maritime avait son représentant dans cette rade, l'Angleterre, les États-Unis, la Hollande, l'Espagne, la France, le Danemark, et jusqu'au Portugal.

A Wampoa, le Tigre (Tchu-Kiang) se divise en deux branches étroites et peu profondes, qui vont se réunir cinq lieues plus haut et sous les murs même de Canton. Celle qu'on appelle la rivière des Jonques est la plus fréquentée. Tous les environs de cette rade fourmillent de villages tellement rapprochés les uns des autres, qu'on dirait une grande cité. Toutefois les habitants de ces plaines sont restés insociables, malgré l'affluence constante des Européens. C'est de Canton qu'on fait venir tout ce qui est nécessaire à l'approvisionnement des navires; car, soit que les lois impériales l'ordonnent ainsi, soit que le caractère des naturels répugne au contact des étrangers, on n'a pu jusqu'ici établir de relations et d'échanges entre la campagne et les navires à l'ancre. Il y a même quelque danger pour les hommes de l'équipage à s'aventurer dans les terres : un curieux, un botaniste, un pourvoyeur, européens, n'en reviennent presque toujours qu'avec les habits déchirés et après avoir essuyé toutes sortes de mauvais traitements. Lâches quand la partie est égale, les Chinois se sentent du cœur quand ils sont vingt contre un; ils accourent armés de très-longs bambous, forment un cercle autour de leur victime, et l'accablent de coups sans qu'elle puisse se défendre.

De Wampoa à Canton, le fleuve s'anime de plus en plus; il fait pressentir et deviner la grande ville : des bateaux variés dans leurs formes descendaient par

myriades ; ils glissaient sur l'eau, comme la flèche, chargés de légumes, de poissons, de viandes et de fruits; ils se croisaient, se dépassaient sans jamais s'aborder, tant leurs conducteurs manient avec adresse la godille qui leur sert de gouvernail. La physionomie de ces bateliers que les Chinois appellent des hommes d'eau, est ouverte et riante; ils sont bruyants, impertinents quelquefois, mais gais et inoffensifs. Leur costume est un pantalon large et une chemise blanche, en étoffe de coton grossière et de couleur foncée ; le tout recouvert d'une espèce de blouse qui tombe jusqu'aux genoux et dont l'ouverture, au lieu d'être sur le devant, montre sa rangée de boutons sur le côté droit de la poitrine. Enfin la longue queue qui bat sur les reins, et le large chapeau de paille pointu, forment les accessoires de ce costume original.

L'aspect des faubourgs de Canton vint faire diversion à ces scènes. Notre vue, en approchant de la grande ville, fut d'abord frappée par de grands chantiers de construction ; ensuite se développa de chaque côté du fleuve une longue ligne de maisons en bois, bâties sur pilotis, et faisant saillie sur le courant ; ailleurs les logements bourgeois ne touchaient même pas la terre; ils empiétaient sur le Tigre et formaient des rues flottantes dans une étendue de plusieurs milles. Plus nous nous engagions dans l'étroit chenal qui reste libre entre ces embarcations à poste fixe, moins il était facile de détailler ce qui fuyait devant nous. Étourdi par le bruit des gongs au moyen desquels les marchands appellent la pratique, halluciné par cette foule d'objets qui tourbillonnaient à droite, à gauche, devant, derrière, j'étais dans cet état d'extase qui ne se définit pas, dans ce monde d'idées vagues qui tient la raison suspendue et qui semble même se jouer des sens, en les berçant d'images fantastiques. C'était un tel tapage, un tel concert d'instruments et de cris, un mouvement si confus et si rapide d'hommes et de bateaux, un aspect si étrange de maisons avec leurs banderoles, de boutiques avec leurs enseignes, que mes yeux et mes oreilles se faisaient difficilement à ces impressions.

Le tumulte n'avait pas cessé quand nous arrivâmes devant le quai de la rive gauche où se groupent les factoreries européennes. Là nous étions sur notre terrain ; plantés au sommet de beaux débarcadères, les pavillons anglais, américain et hollandais, semblaient porter un défi à l'insolence chinoise : ils indiquaient un camp neutre, où l'étranger avait posé ses tentes. Les logements et les entrepôts des diverses factoreries composent un ensemble de fort belles constructions, bâties par les indigènes et leur appartenant, car seuls ils peuvent posséder des immeubles en pays chinois; mais on s'aperçoit aisément qu'un goût avancé a présidé à l'ordonnance des travaux. Ce n'est plus l'architecture chinoise, mesquine, fantasque et toute de pièces rapportées ; c'est, au contraire, une belle enfilade de maisons avec de magnifiques terrasses et des galeries couvertes, fraîches pendant l'été, chaudes pendant l'hiver; ces galeries, jetées comme des arches de pont et partant du premier étage, vont aboutir au niveau de la rue. Entre cette rue et le rivage s'élève un mur, qui forme le côté de grands enclos sablés où se débarquent toutes les marchandises.

La goëlette nous mit à terre devant la factorerie anglaise, où déjà l'on nous attendait. Des lettres de Macao et une recommandation directe du gouverneur général de Calcutta nous valurent l'accueil le plus cordial et le plus fastueux. Des bureaux de la factorerie le résident anglais nous conduisit dans une large rue attenante, bordée de magnifiques maisons, où logeaient presque tous les étrangers. L'une d'elles, la plus riche de toutes, lui était affectée, et nous fûmes installés dans les pièces d'honneur. Un coup d'œil jeté sur cet hôtel suffit pour nous en faire connaître les aménagements. Dans deux ou trois salles du rez-de-chaussée, des écrivains et interprètes chinois réglaient des factures, vérifiaient des échantillons, cotaient des lettres, essayaient au trébuchet et comptaient ensuite des piastres entassées par monceaux. Cependant ce côté de la maison était le seul qui trahît les occupations du locataire : ailleurs, des meubles somptueux, des glaces admirables, des pendules, des bronzes, de merveilleux tapis, attestaient des habitudes raffinées et opulentes. A cet aspect, le visage du baron s'épanouit. Non pas qu'il fût fier et vain ; mais il avait été grand seigneur, il était né au milieu d'un luxe semblable, et la nature l'emportait. Grâce à lui, notre entrée fit un certain effet dans cette société de notabilités anglaises. On nous entoura, on nous fêta, on nous accabla de questions obligeantes et polies.

Le soir, à table, nous fûmes placés à côté du résident. Je ne saurais exprimer ni dépeindre le luxe de ce repas, la profusion d'argenterie et de cristaux, la variété des mets, le choix des vins, l'élégance des desserts! La vanité et la richesse anglaises, unies au raffinement créole, dans un pays où la table est le seul plaisir possible; qu'on juge ce que de pareils mobiles devaient produire! Mon voisin, l'un de ces hommes serviables et bons, comme Verger, comme Wilmot, amis dévoués que je devais trouver et laisser sur ma route, sir Henri Morton, agent de la Compagnie, ne put s'empêcher de remarquer mon étonnement. « Vous nous croyez bien heureux? dit-il avec un soupir. — Mais vous en avez l'air du moins. — Oui, oui, on s'étourdit ; on arrose de champagne son chagrin ; mais cela empêche-t-il le cancer de vous ronger au cœur? Nous usons de la table comme les Orientaux de l'opium, pour engourdir la vie présente et nous bercer de rêves. Où cela nous mène-t-il? Au spleen ou à l'abrutissement. Monsieur, il manque ici aux Européens la seule chose qui console et accompagne la vie, la présence des femmes. Ces stupides Chinois ont eu peur d'elles : un décret impérial défend aux femmes étrangères d'habiter les factoreries ; elles n'y sont pas même tolérées. Voici deux ans bientôt que j'ai laissé à Madras ma femme et ma fille, une femme de vingt ans, un enfant de dix-huit mois. Je n'avais pas de fortune à leur laisser : il fallait leur en faire une ; je me suis sacrifié. Traîner ici ma famille, avec la chance de la voir insultée, ou la laisser à Macao à la merci d'une révolte d'indigènes, c'était trop risquer. — Mais ne pouviez-vous braver cette ridicule consigne, lutter contre elle, fût-ce de vive force? — Ainsi avons-nous fait : en 1828, plusieurs de nos agents firent venir leurs femmes et les installèrent dans les factoreries. Au lieu de s'y opposer, les habitants de la ville accoururent pour voir ces

beautés étrangères, et l'impression qu'elles produisirent fut toute en leur faveur. Mais cet engouement précipita la réaction diplomatique. Quelques jours après notre arrivée, le vice-roi lança un chap ou décret dans lequel, traitant nos Anglaises d'une façon assez leste, il leur ordonnait de quitter sur-le-champ le territoire impérial. On résista : on fit intervenir la dignité, l'intérêt de la Compagnie. Les dames restèrent, et on alla jusqu'à faire descendre 1,500 hommes des équipages pour garder les magasins. Les échanges furent suspendus, les vaisseaux de la Compagnie ne dépassèrent plus les bouches du Tigre ; enfin la révolution semblait complète, quand les principaux chefs de la factorerie furent changés. Voilà pourquoi, ajouta Henri Morton, nous sommes veufs aujourd'hui ; voilà pourquoi cette table chargée de mets et de vins, illuminée de bougies, dorée de porcelaines, est pourtant sans joie et sans poésie ; voilà pourquoi le mal du pays nous gagne tous, malgré notre vie d'affaires. — Et combien de temps dure cet exil que vous caressez si somptueusement ? — Trois, cinq, dix, vingt, trente années, cela dépend des volontés de la Compagnie et de l'ambition de l'employé. Nos salaires vont assez vite : 300 liv. sterl. la première année, 400 la seconde, 500 la troisième, 1,000 liv. la cinquième, 3,000 liv, la dixième ; les chefs de comité ont 5,000 livres. Là-dessus il faut économiser un capital, et les plus sages sont les premiers prêts à partir. — Vous avez peu de dépenses à faire ? — D'énormes, Monsieur, d'énormes ! On lutte à qui affichera le plus de luxe, à qui dépensera le plus lestement ses revenus ! Passe encore pour les chefs, ils sont tenus à une représentation ; mais les facteurs subalternes devraient avoir quelque mesure. Eh bien, non ! ce sont les plus prodigues de tous. Rappelés par la Compagnie, ils partent souvent comme ils sont venus, les mains vides. — Vous avez au moins, pour compenser tout cela, quelques jouissances privées : si peu nombreux, vous devez être unis ? — On se jalouse, on se hait ici comme ailleurs, plus qu'ailleurs, car les intérêts sont directement en présence. Non-seulement il y a rivalité entre la factorerie anglaise et les autres factoreries, mais encore il y a concurrence directe entre Anglais. La Compagnie est fondée sur le monopole ; elle a contre elle tout le commerce libre, qu'elle énerve et qu'elle absorbe. Agents de cette colossale maison, nous sommes presque toujours aux prises avec les négociants qui opèrent pour leur propre compte. Plus riches qu'eux, plus connus, souvent mieux servis, nous ne leur laissons que les rognures des affaires. D'ailleurs, à nous le grand marché anglais est ouvert ; il est fermé pour eux. Vous savez que jusqu'en 1834 nous avons le privilége de l'approvisionnement de la Grande-Bretagne. Contre cet immense avantage qui pourrait tenir ? — Oui, mais cela ne durera pas toujours (et en parlant ainsi je ne croyais pas deviner si juste). — Eh bien, alors nous opérerons pour notre compte. La machine est montée ; les capitaux abondent ; nous accaparerons le meilleur thé de la contrée, et si l'estampille de la Compagnie ne conserve pas son privilége légal, elle gardera son renom chez le consommateur ; c'est une chance meilleure encore et plus durable. La concurrence ne fait peur qu'aux faibles ; les forts l'aiment et l'appellent. » Cette conversation nous mena jusqu'à la fin du souper.

CHAPITRE XXXV.

CHINE. — CANTON. — LES TROIS VILLES.

Henri Morton, devenu mon ami, fut bientôt celui de Norberg. Dès le lendemain nous étions inséparables. Après le déjeuner que nous allâmes prendre chez lui, il fut question de visiter la ville. « Par la même occasion, je la verrai, dit Henri. Les Chinois ont des façons si aimables vis-à-vis de nous que, jusqu'à présent, je m'étais dispensé de leur faire visite. » Puis, appelant son domestique : « Va chercher les parasols, Miou ; tu nous mèneras à Canton. » Nous partîmes peu de minutes après. Laissant les factoreries sur la droite et le fleuve derrière nous, nous entrâmes dans des rues tortueuses et bordées de maisons. Les deux principales, qui ont reçu des noms anglais, *New-China-Street* et *China-Street*, pourraient figurer avec honneur dans une capitale européenne. Elles sont longues, unies et admirablement tenues. Les maisons, bâties en bois, ont presque toutes une galerie couverte à leur premier étage, et un toit bizarrement découpé, qui forme une saillie extérieure. Toute la façade est badigeonnée de peintures brillantes, surtout dans les logements qui ont des boutiques au rez-de-chaussée. Au lieu du pêle-mêle confus qui règne dans la distribution de nos magasins d'Europe, Canton classe ses détaillants par corps de métier : ici se groupent les marchands de porcelaine, là les marchands de thé ; dans ce quartier on vend les étoffes de soie ; dans un autre, les étoffes de coton. Toutefois, au milieu de cette diversité d'industries domine un fait commun à toutes, celui d'un art prodigieux dans l'étalage, d'une grâce, d'un ordre, d'une propreté admirables. Rien de plus tentant pour le regard que cette disposition des produits manufacturés. Que ces meubles de laque sont beaux avec leurs dessins d'or mat, qui se détachent sur un vernis luisant! que de patiente finesse dans ces éventails d'ivoire, dans ces parasols ornés ! que de luxe dans cette porcelaine ! Et ces étoffes de soie brochées, ces tapisseries, ces écrans, ces stores ! que de merveilleuses choses !

Dans le centre des rues que bordent ces magasins, circulait une foule épaisse et affairée. On se coudoyait, on se heurtait. Des hanistes en palanquin, des marchands ambulants qui portaient leurs denrées sur une espèce de balance à deux plateaux dont le fléau pesait sur leur épaule, des Chinois de tous les rangs et de tous les métiers, encombraient l'étroit passage, ménagé entre les maisons. Dans les lieux où la rue agrandie formait une espèce de carrefour, s'installait d'ordinaire, avec sa boutique portative, avec sa clochette monotone, un barbier en plein vent qui, malgré le bruit et la cohue, passait son rasoir triangulaire sur la tête d'une pratique, lui peignait les sourcils et lui brossait les épaules. Près de lui se tenaient parfois le marchand de comestibles, avec sa cuisine nomade, la revendeuse avec sa manne pendue au cou et chargée de denrées, industriels

UNE RUE DE CANTON

ambulants dont chacun se révélait au public par un cri étrange et distinct. Puis venait le bourgeois de Canton, d'autant plus digne et d'autant plus grave qu'il était d'un rang plus élevé, reconnaissable à sa veste aux boutons de métal, à sa tunique longue et flottante, à sa tête rasée et à sa queue prodigieuse, à ses souliers en étoffe et à son parasol à tige de bambou. Dans d'autres conditions, la tunique ne descend qu'à mi-cuisse, et le pantalon, large d'en haut, vient se serrer au-dessus de la cheville. Parfois aussi, au lieu d'une ombrelle, les indigènes portent simplement un éventail. Les mandarins et les personnes riches ne marchent jamais sans un domestique, qui les escorte et les tient abrités sous le parasol. Le costume du peuple nous parut assez uniforme : un caleçon, une chemise bleue et un grand chapeau de paille terminé en forme de cône. Les hommes de peine avaient un air de force et de santé qui faisait plaisir à voir. Pauvres, mais proprement vêtus, ils ne portaient sur leur visage bruni aucune expression de grossièreté. Moins bruyants, moins querelleurs que ne le sont, même dans les pays civilisés, les individus voués à des travaux pénibles, ils avaient l'air de vivre ensemble en bonne harmonie. Au milieu de ce tourbillon d'êtres, nous n'aperçûmes ni charrettes ni chevaux de trait; les chiens même étaient fort rares. Quant aux femmes, quelques-unes à peine, de la dernière classe, osaient se mêler à la multitude.

Nous nous trouvions encore une fois dans la rue New-China-Street, au milieu de logements aux toits aplatis, garnis de boules bariolées, entre deux haies d'enseignes saillantes et perpendiculaires, où des lettres d'or tracées sur un fond rouge disent le nom du marchand et la nature de son commerce. Morton nous fit entrer dans quelques boutiques dont il connaissait les maîtres ; on y satisfit à toutes nos questions ; on nous étala des marchandises de toutes les sortes, et nous ne savions vraiment qu'admirer le plus, de la matière ou du travail. Les marchands parlaient un jargon anglais auquel leur accentuation nasale donnait un caractère singulier. Un d'eux nous fit voir dans ce bazar des objets de luxe copiés sur des modèles venus de Paris et de Londres, et assez bien imités pour tromper un œil peu exercé. Patients, adroits, intelligents, les ouvriers chinois sont parvenus ainsi à contrefaire nos formes les plus courantes d'argenterie et de plaqué, et comme leur main-d'œuvre est de beaucoup moins chère que la nôtre, au lieu de demander à l'Europe de semblables objets, la Chine en exporte aujourd'hui pour le Bengale et même pour l'Angleterre.

Au delà de ces rues marchandes qui avoisinent les factoreries, commencent une autre ville et un autre peuple. Dans China-Street, on se trouve encore en terre neutre, dans une atmosphère moitié anglaise, moitié chinoise ; une figure d'étranger y est bien venue ; on ne se détourne pas à son approche ; on y cause, on y rit avec le visiteur européen ; là l'intérêt fait taire le préjugé et l'antipathie nationale ; mais quand on a franchi ce rayon industriel, les physionomies changent, les visages se rembrunissent. Les mêmes marchands qui vous ont si bien accueilli dans leur boutique, vous tournent le dos dans l'enceinte où ils ont leur logement et celui de leurs familles. Demandez-vous votre chemin, un rire insultant et

grossier est la seule réponse qu'on vous adresse. Malheur à vous si, quand vient le palanquin d'une femme de distinction, vous ne vous collez pas contre le mur pour éviter le choc des porteurs : renversé, foulé aux pieds, houspillé, dévalisé, c'est avec peine que vous parviendriez à regagner une rue moins inhospitalière. Dans ces quartiers purement chinois, le commerce de détail et de gros domine : là encore des magasins absorbent tout le rez-de-chaussée des maisons. Dans le courant du jour le marchand se tient à sa porte, fumant sa pipe et attendant le chaland. Lorsqu'un amateur se présente, il l'adresse à ses employés, qui étalent l'article demandé et débattent les prix ; le chef n'intervient que rarement, et pour jeter un mot dans la discussion du marché. Comme tous ces détaillants ont deux maisons, l'une pour le commerce, l'autre pour leur logement, on ne peut guère évaluer la population de Canton d'après la superficie du terrain qu'il occupe. Cette circonstance a causé des erreurs en sens contraires : le missionnaire Lecomte parle de 1,500,000 âmes ; Duhalde, de 1,000,000 ; et d'autres même vont plus haut encore, tandis que Sonnerat, Cook et Malte-Brun flottent entre 100,000 et à 250,000 habitants. Le chiffre le plus authentique serait de 5 à 600,000.

Voulant pousser notre première promenade aussi loin qu'il était possible de le faire, nous nous aventurâmes jusqu'à l'entrée de la ville tartare ou chinoise, interdite aux Européens. Là nous vîmes une porte, petite, basse, assez mal gardée, et une enceinte qu'on franchirait avec une échelle. C'est dans cette partie de Canton que résident le vice-roi et les dignitaires placés sous ses ordres. De la porte même nous pûmes distinguer une maison de mandarin, bâtie en pierre, sans ornement et à un seul étage ; de vastes cours l'entouraient de tous côtés, et les battants massifs de l'entrée semblaient plutôt convenables pour une prison que pour un palais. Morton nous raconta comment cette porte servait quelquefois de théâtre à des expéditions singulières. Quand les Européens ont adressé une pétition au vice-roi, par l'intermédiaire des mandarins, et que justice n'est pas promptement faite, ils supposent que leur supplique est restée amortie dans les bureaux des dignitaires inférieurs, et qu'il faut agir d'une manière plus efficace si l'on veut qu'elle suive son cours. Alors, formés en bandes de vingt ou trente et munis d'énormes bâtons, seule arme tolérée en Chine, ils fondent à l'improviste sur les premières boutiques de la ville fermée, frappent contre les murs, sur les étalages, sur les habitants même, causent un tel bruit enfin, que le mandarin chargé de la police du quartier se décide à faire une apparition sur les lieux. Les Européens ameutés l'entourent et le forcent à recevoir une nouvelle copie de leur pétition, qui par ce scandale acquiert une publicité plus grande. Pourtant il arrive quelquefois que ces expéditions se terminent aux dépens des agresseurs : quand les Chinois peuvent en être avertis d'avance, ils s'embusquent dans les rues voisines et font jouer à leur tour le bâton sur les épaules des pétitionnaires. Voilà de quelle façon se traitent les affaires dans un pays où l'on entretient à grands frais des consuls et d'opulentes factoreries.

Nous avions vu assez de Canton pour pouvoir résumer sa physionomie. L'une

de ses villes, nous l'avions croisée dans sa longueur; nous avions entrevu l'autre. La première est presque un comptoir européen, fondé autour des factoreries et riche de ce voisinage; l'autre est la cité vraiment chinoise, séjour des fonctionnaires et du gouverneur. C'est dans la première qu'avait eu lieu, le 1er novembre 1823, cet effrayant incendie qui dévora 10,000 maisons. Aux murs noircis qu'on retrouvait çà et là, il était facile de se faire une idée de ce désastre, tout vivant encore dans le souvenir des habitants. Le feu éclata dans la nuit, au sein d'un quartier populeux : attisé par une violente brise du N., il gagna à droite et à gauche, pénétra dans ces riches magasins pleins d'objets si combustibles, coula dans les rues avec des métaux en fusion; sauta de toit en toit, de rue en rue, de quartier en quartier, si bien que la ville entière ne fut bientôt plus qu'un vaste brasier. Qu'on se figure, au milieu de ces flammes immenses, 100,000 Chinois jetés hors de leurs maisons, fuyant vers le fleuve, implorant en vain la pitié de la cité flottante qui avait fui vers l'autre bord, ces femmes, ces enfants à demi nus en plein hiver, ces Européens assiégés dans leurs comptoirs et obligés de les abandonner; qu'on se peigne, si l'on peut, ces barques surchargées de fuyards et coulant à fond; qu'on assiste en idée à cette scène remplie de cris déchirants, d'angoisses et de larmes, à ces mille épisodes où le feu et l'eau ne furent pas les seuls ennemis à craindre; nuit de désordre qui fit naître des idées de pillage et de sang, où 5000 bandits s'intronisèrent sur des ruines fumantes, fouillèrent les maisons qui croulaient, égorgèrent ce que le feu n'avait pas atteint, et restèrent les maîtres de Canton en cendres jusqu'à ce que 30,000 hommes de troupes vinssent balayer le terrain où ils avaient fondé leur criminelle autorité. Seulement alors on put apprécier le désastre; on compta les enfants, les vieillards, les hommes, les femmes restés dans ces décombres; des familles entières avaient disparu; presque toutes les autres comptaient quelques pertes. Qui croirait qu'au bout de deux ans cette grande calamité était effacée? La ville incendiée, rebâtie comme par enchantement, est plus belle aujourd'hui, plus vaste, plus grandiose qu'autrefois; les constructions actuelles de la factorerie, si élégantes et si simples, ses quais larges et solides, ses magasins, ses rues latérales, datent de cette époque désastreuse.

A côté de ces deux Canton, l'un chinois, l'autre européen, existe une troisième ville que nous avions aperçue et effleurée en arrivant, la ville flottante. Cette dernière se compose de champans ou loches qui, amarrés sur plusieurs rangs, bordent l'une et l'autre rive dans une étendue de plusieurs lieues. Là chaque famille occupe son bateau, propre, élégant, recouvert de nattes : c'est le faubourg des pauvres; ils y vivent méprisés des autres classes, mais contents, tranquilles et laborieux. Les femmes sont batelières; elles conduisent et utilisent leur embarcation, dont la moitié sert de logement à la famille, l'autre moitié au transport des passagers. De leur côté, les hommes sont commissionnaires, portefaix, colporteurs ou journaliers. Il n'est pas au monde de spectacle plus vivant que celui de cette cité aquatique. Quoi de plus curieux que ce peuple qui naît et meurt dans ces barques

sans chercher un toit sur la terre ferme, sans envier le sort de ceux qui s'abritent entre des murs de pierre ! Il est rare en effet que les femmes et les enfants s'éloignent du fleuve, fût-ce pour une minute. La surveillance et l'entretien du bateau exigent leur présence assidue. Hâlées par le soleil et par les reflets de l'eau, ces laborieuses Chinoises ont des traits gracieux et doux, des formes souples, une taille élégante, des membres délicats et bien pris. Une robe d'étoffe brune et grossière, coupée suivant la mode du pays, couvre une chemise de toile blanche qui retombe sur un large pantalon ; leurs cheveux sont relevés et massés au sommet de la tête.

Cette cité mobile ne se compose pas toute de bateaux habités par le peuple ; de loin en loin, à côté de ces petits champans, se dressent des embarcations immenses, hautes de plusieurs étages, assez semblables aux bains qu'on a établis sur la Seine ; peintes, dorées, chargées de vases de fleurs, ornées à l'intérieur de lustres élégants et de meubles somptueux. Ces embarcations sont tantôt des hôtelleries, tantôt des lieux de fêtes publiques ; souvent même des sérails fort peu édifiants. Au coucher du soleil, quand la brise vient animer le fleuve, les habitants de Canton descendent en foule vers la ville flottante, la ville des délassements et des plaisirs : ceux-ci affluent chez les restaurateurs, ceux-là dans les salles de musique : pour les uns on a préparé une illumination, pour les autres une fête plus raffinée encore. Alors le Tigre s'illumine ; il se couvre de transparents en papier huilé et colorié, il resplendit de feux verts, rouges, bleus, violets : chaque batelet a son fanal qui semble courir sur le fleuve tandis que la grande ligne de lumières fixes se mire dans l'eau et se multiplie par ses reflets. C'est l'heure des plaisirs, c'est l'heure de la joie et des fêtes : on se presse aux cuisines renommées, pour y savourer la fameuse soupe aux nids d'oiseaux et les ailerons de requin. De ces magnifiques soirées, aucune n'égale en splendeur celle qui, chaque mois, marque une des révolutions de la lune : l'ivresse est au comble ; le Tigre ruisselle de feux, les pièces d'artifice sifflent, serpentent, éclatent de toutes parts ; les gongs redoublent leurs énergiques roulements ; la foule crie, les orchestres détonnent, les bateaux se croisent, et cette fête bruyante se prolonge jusqu'au matin.

Dès le premier jour, nous avions donc jeté sur Canton un regard d'ensemble ; les détails seuls restaient à recueillir. Nous reprîmes le chemin de la factorerie.

CHAPITRE XXXVI.

CHINE. — CANTON. — LE HOUPOU. — LES HANISTES.

Nos appartements, qui donnaient sur le quai, nous mettaient à portée d'examiner tout le mouvement commercial de la factorerie. De mes fenêtres je suivais les barques en chargement et en déchargement, les portefaix maniant les far-

deaux les plus lourds; la vérification, le pesage des marchandises; les efforts et la surveillance des douaniers qui, vêtus comme les autres habitants, se transmettaient le mot d'ordre de l'un à l'autre; les rixes engagées entre eux et les matelots européens; l'intervention d'employés supérieurs qui accouraient pour plaider la cause du fisc impérial : tout intéressait nos regards et captivait notre attention. Cependant ce n'était là qu'un plaisir d'enfant, tant que nous ne tenions pas la clef de cette organisation douanière et commerciale. Nul, mieux que Morton, ne pouvait nous informer là-dessus, et il se prêta à notre curiosité avec une grâce parfaite. Voici ce que je tiens de lui.

Quand il fut question de permettre que les Tsiang-Jyin (hommes d'Occident) prissent un pied en Chine, deux pensées partagèrent le gouvernement : l'une, d'organiser un commerce fructueux; l'autre, de se défendre contre les empiétements des nouveaux venus. Les tolérer, mais les vexer constamment, et les empêcher de prendre de l'influence sur les naturels; les entraver à toute heure sans les dégoûter trop, voilà le but qu'il fallait atteindre. Vers ce but on fit converger une foule de mesures : la défense aux étrangers d'amener des femmes, de voyager dans l'intérieur du pays, d'acquérir des immeubles; la défense aux Chinois de fréquenter les étrangers, de leur apprendre la langue du pays, de causer avec eux d'autres choses que de leurs affaires. Toutes ces restrictions clairement posées, on ouvrit un coin de Canton aux Européens, sans que le gouvernement toutefois voulût bien descendre à des relations directes avec eux : il mit aux prises l'intérêt indigène avec l'intérêt des nouveaux venus, sauf à les rançonner par des voies médiates. Ainsi, le privilége exclusif du commerce étranger fut accordé à une compagnie composée des plus riches marchands de Canton, mais il fut contre-balancé par des charges au moins équivalentes. Cette compagnie se nomme le *kong-hang*; ses membres, au nombre de douze, sont des *hanistes*. Quand un bâtiment européen mouille à Wampoa, il est obligé de choisir parmi eux un *fiador*, ou garant, qui répond à l'empereur, non-seulement des droits d'entrée et de sortie, mais encore des faits et gestes de tout l'équipage. En revanche, le fiador est chargé de tous les achats et de toutes les ventes que fera le bâtiment. L'agent fiscal de qui relèvent les hanistes est le *houpou*, ou chef des douanes, nommé par l'empereur. Il loge dans un palais voisin de la factorerie. Sur sa porte figurent comme armoiries quatre planches à tête de dragon, avec des attributs de chaînes et de fouets, pour attester qu'il a le droit de faire justice. Sous ce houpou sont trois *linguas* ou interprètes, et une armée de douaniers.

Quand un navire a choisi son haniste, le houpou se rend à bord, escorté d'une multitude d'employés. Le prétexte est de mesurer le bâtiment, qui est passible d'un droit d'ancrage; le motif est de se faire donner un riche présent, soit en numéraire, soit en nature. Cette visite se fait avec quelque cérémonie : on sert au chef de la douane une collation à laquelle il est d'usage qu'il ne touche point; quand il s'est retiré, le navire n'appartient plus à son équipage, mais aux agents du fisc qui sont montés à bord avec leur chef. Leur rôle de surveillance se change

au besoin en actes de vol. Pour se débarrasser de ces filous, on se hâte de charger les marchandises dans les barques qui doivent les porter devant les factoreries. Cette nouvelle opération se fait sous l'inspection de dix à douze commis de la douane, qui prennent note de ce qu'on embarque : des matelots européens les escortent jusqu'au quai pour surveiller ces préposés chinois. Dans les entrepôts européens commence une autre opération : de nouveaux commis, envoyés par le houpou, examinent, classent, tarifent la marchandise, à mesure qu'elle arrive et qu'on la déballe; mais dans le cours de cette vérification la fourberie native fait encore des siennes. Ainsi, pour forcer le montant des droits, on dénature la spécification des objets; on appelle drap des couvertures, glace des carreaux de vitre, agates des pierres à fusil; on triple, on quadruple l'aunage des étoffes; tout cela sans contestations et sans contrôle, car, d'une part, les Européens présents ne comprennent rien, ni à ce qui se dit ni à ce qui s'écrit; de l'autre, les hanistes responsables ne sont pas écoutés quand ils réclament. Mêmes ruses, même escroquerie pour les chargements de sortie : seulement, comme la qualité, la mesure et le poids des objets sont alors plus connus et plus facilement appréciables, l'arbitraire du tarif a moins de latitude. Ce n'est pas tout : le bâtiment a réalisé ses colis venus d'Europe; chargé de thé, de curcuma et d'autres articles chinois, il veut remettre à la voile; alors vient le règlement de compte définitif; et tant que le haniste responsable n'a pas versé dans les caisses du fisc le montant intégral des taxes exigées, le *chap* de départ est refusé; le bâtiment, à l'ancre dans le fleuve, dévore ses bénéfices en frais de séjour.

On le voit, c'est là un merveilleux système pour que les Européens ne s'éprennent jamais trop vivement de la Chine, pour qu'ils y restent sous le coup d'avanies humiliantes ou onéreuses. Rarement le chef de la douane se décide-t-il à froisser directement les factoreries; mais il les soufflette sur la joue de leurs hanistes, de leurs compradors et des autres agents subalternes. Si l'interprète, nommé d'office par le houpou, néglige la plus petite formalité, il subit les punitions corporelles les plus humiliantes; si un Européen commet le moindre délit, le haniste est obligé d'arranger l'affaire à prix d'argent. Quelquefois même il n'en est pas quitte pour des sacrifices pécuniaires. Un pauvre haniste, condamné à la prison parce qu'un des bâtiments placés sous sa garantie avait cherché à débarquer en fraude une caisse de pierres à feu, ne se tira d'affaire qu'au bout d'un mois et au moyen d'une rançon de 20,000 piastres. Aussi, victimes obligées des douaniers qui leur extorquent des sommes énormes, les hanistes cherchent-ils à se rattraper sur les Européens en provoquant tantôt des hausses, tantôt des baisses soudaines dans les prix des marchandises. De leur côté, les Européens cherchent à se défendre, ce qui établit un conflit de ruses et d'intrigues dans les échanges qui s'opèrent sur les factoreries. Les hanistes sont donc ce que les fait le houpou, et leurs vices tiennent plus à leur position qu'à leur caractère personnel. Exposés à un système d'intolérables concussions, chargés de plus en plus d'avanies exorbitantes, obligés à des présents fort coûteux, à chaque mutation de chef fiscal ou de

vice-roi, ils se trouvent quelquefois au-dessous de leurs affaires, et lèguent à la Compagnie entière le paiement de leurs dettes; car la cour de Péking ne peut pas et ne veut pas perdre. Sous l'empire de conditions aussi accablantes, on conçoit que la loyauté devienne pour ces malheureux une vertu impossible. Ils volent parce qu'ils sont indignement volés, parce que nulle voie de recours ne leur est ouverte, nul appel à la justice de l'empereur ne leur est possible. Une plainte, une menace contre le houpou, encourent la confiscation des biens et l'exil en Tartarie. Esclaves dévoués, ces pauvres hanistes sont obligés en outre de venir, à chaque nouvelle lune, essuyer les mépris de l'agent impérial qui les rançonne d'une manière si révoltante. Assez souvent l'orgueilleux collecteur ne se dérange pas pour eux; il les fait congédier par ses secrétaires. Malgré cette vie d'insultes et de tracas, on trouve encore chez ces hanistes une certaine probité dont il faut leur tenir compte : ainsi un dépôt d'argent est en sûreté dans leurs mains; ainsi encore, quand des caisses de thé vendues par eux offrent à la vérification en Europe des traces de fraude et de mélange, ils ne font aucune difficulté d'admettre le fait et de compenser le dommage. La clientèle des hanistes à Canton se compose de la Compagnie anglaise, placée hors ligne, puis de la factorerie hollandaise et du commerce américain; enfin des armements moins suivis qui paraissent dans le Tigre sous les pavillons français, espagnol, portugais, suédois et danois.

Il faut le dire, dans ce commerce la France est bien en arrière des autres nations maritimes. A peine cinq ou six navires déploient-ils chaque année nos couleurs nationales sur la rade de Macao ou sur celle de Wampoa. Est-ce de la part de nos armateurs impuissance ou calcul? ignorent-ils les ressources du commerce chinois, ou, les connaissant, se sentent-ils incapables de lutter à Canton contre la concurrence anglaise? Ces divers motifs entrent pour quelque chose dans leur absence de ce marché; mais le premier et le principal, placé en dehors de toute combinaison individuelle, se rattache à la grande question du tarif des douanes françaises, à ce système nommé protecteur qui tue beaucoup plus d'industries qu'il n'en protége. En effet, vers quelque pays du globe que nos navires se dirigent, ils y retrouvent nos lois fiscales, armées de leurs impossibilités. Avant d'emplir sa cale, un capitaine a besoin de faire à plusieurs reprises la part du cerbère douanier, qui dévore la meilleure part des cargaisons. Cette préoccupation l'accompagne partout où il doive se rendre; mais nulle part elle n'est plus menaçante que dans les ports de la Chine. C'est contre la Chine que notre code tarifeur a aiguisé ses armes prohibitives; c'est contre elle que le *veto* a été principalement mis en honneur. Toute étoffe de soie chinoise est de contrebande dans nos ports français; on la repousse pour défendre la fabrique de Lyon, qui n'a pas besoin d'être défendue, et qui perd beaucoup à être défendue ainsi; les articles de luxe, les laques, les éventails, les ombrelles, les petits meubles, sont frappés de droits si exorbitants que leur prix en France les tient toujours en dehors de la consommation ordinaire. On prohibe encore le nankin que personne ne porte

plus, et la porcelaine si perfectionnée aujourd'hui que nous pourrions en fournir à la Chine au lieu de lui en demander. En Chine nos relations n'ont jamais pu s'établir sur le même pied que celles des factoreries anglaises et hollandaises. Dans ce pays de ruse raffinée, il n'y avait qu'une attitude efficace, celle de la probité. De tout temps, les deux Compagnies rivales l'employèrent; elles mirent leur sceau sur les ballots qu'elles vendaient, obligèrent le manufacturier à renfermer dans chacun d'eux son nom, le détail des objets contenus, et la facture à l'appui. Ainsi des garanties multipliées invitaient l'acheteur à la confiance, et, quand elle fut venue, on se garda bien d'en abuser. Aujourd'hui, les colis des Anglais et des Hollandais ne sont pas même ouverts par les Chinois. Jadis il en était de même pour les objets de provenance française; mais, trompés à diverses reprises par des capitaines ou des subrécargues, spéculateurs isolés qui ne comprennent pas l'utilité d'une bonne réputation nationale, les hanistes se défièrent de nos produits, ils les examinèrent, les suspectèrent, les achetèrent à regret. Quand ils traitent avec nous, on dirait qu'ils sortent de leurs habitudes; et cette préoccupation, pesant sur le marché, le rend onéreux à nos armateurs.

Les Anglais, constitués en Compagnie, exerçant sur leurs transactions avec la Chine un droit de surveillance générale, maîtres des détails comme de l'ensemble, n'ont donc rien à redouter de la concurrence française, libre et esclave à la fois: libre du monopole, mais esclave de tarifs exagérés. Tel est le dommage causé par les restrictions et les prohibitions, que le privilége constitué au plus haut degré a contre elles gain de cause. Mais voici venir, pour donner raison aux principes économiques, pour fournir un fait de plus à l'appui d'irrécusables théories, voici venir les Américains, nation neuve en Chine, et déjà à la tête de ce marché. Chez eux point de monopole qui imprime une direction unitaire aux échanges; mais aussi point de charges générales et improductives, point d'état-major de facteurs, point de gaspillage, point d'affaires onéreuses et obligatoires. Puis, quand ils sont de retour, aucun tarif qui les domine et les saisisse, qui suspecte leur cale, qui fasse garder tout à vue, hommes et bâtiment. Chaque objet a son entrée et sa vente, moyennant une taxe insignifiante. Libres à l'extérieur, libres chez eux, pouvant mieux supporter la fiscalité étrangère, parce qu'ils ne connaissent pas de fiscalité nationale, se fiant au génie individuel pour le choix et la nature des expéditions; allant où il leur convient, et quand cela leur convient; achetant à Manchester, à Birmingham, des produits anglais pour faire à Canton concurrence à la Compagnie anglaise; opérant la baisse dans les prix, parce qu'ils ont mieux acheté ou sont mieux assortis; gagnant quand la Compagnie perd; maîtres de changer de route et de marché; composant leurs cargaisons sur les impressions les plus récentes, et ne craignant pas la charge d'achats antérieurs, vieillis en magasin: les Américains ont peu à peu battu en Chine le monopole britannique, comme des tirailleurs embusqués battent un corps exposé dans la plaine: on ne sait d'où viennent les coups, mais tous portent. C'est un merveilleux spectacle, où l'on voit quel ressort acquiert l'esprit de spéculations privées, isolé, mais vif,

mais prompt à se transformer en présence de vieux et robustes intérêts, alourdis par le temps et par les habitudes prises. Dans les années antérieures, les Américains ont couvert le Tigre de leurs navires. Tous ces armements n'ont pas été heureux sans doute ; mais ce qu'il faut considérer ici, c'est moins le résultat que la tendance ; c'est le nerf de ce commerce qui naît ; c'est la liberté commerciale qui détrône à la fois le monopole et les tarifs ; c'est la grande question du siècle qui se plaide sur les mers, dans les ports, au sein des entrepôts ; c'est la pratique dépassant les prévisions spéculatives.

La principale, la plus riche marchandise, celle qui appartient exclusivement à la Chine, c'est le thé. Le thé est un arbuste plus ou moins cultivé dans les diverses provinces de l'empire. Il se plaît cependant entre les 25° et 33° de latitude, dans les régions montueuses et sur les versants des collines. D'une crue lente et longue, il n'atteint son développement qu'au bout de six ou huit années : alors il arrive à quatre ou cinq pieds de hauteur. Longtemps, de la variété qui existe dans les espèces de thé, les botanistes européens avaient induit qu'il existait en Chine plusieurs espèces d'arbustes porteurs de ces feuilles. Aujourd'hui c'est un fait reconnu, un fait hors de question, que l'arbre à thé n'est que d'une seule sorte, et que la différence dans les qualités provient de l'état de pousse des feuilles recueillies, de leur préparation, de la nature du sol, des impressions du climat et de l'exposition des plants. Il est en Chine des qualités de thé, comme en Europe des qualités de vin ; elles varient, non-seulement d'une province à l'autre, mais de coteau à coteau. Ce n'est guère qu'après trois ou quatre années de plantation qu'on commence à faire cette récolte : elle a lieu alors deux fois par an, au printemps et en septembre. Les feuilles de la première donnent un thé plus estimé et plus fin. Quand ces feuilles ont été récoltées et triées, on les plonge dans l'eau bouillante pendant une demi-minute, on les retire, on les égoutte, puis on les jette sur des plaques de fer, grandes et plates, placées au-dessus d'un fourneau. Dans ces espèces de poêles, fortement chauffées, on remue vivement les feuilles qu'on étend ensuite sur des tables recouvertes de nattes. Alors d'autres ouvriers les roulent avec la paume de la main, et cette opération qui se fait pendant le refroidissement des feuilles, a pour accessoire obligé le jeu d'un grand éventail qui rafraîchit l'air. Pour les thés ordinaires, on roule plusieurs feuilles à la fois, mais pour les thés fins on procède une à une. Il n'est sorte de précautions qu'on n'emploie pour conserver aux qualités recherchées tout leur arôme et toute leur saveur. A croire certains récits, le thé qui sert à la consommation du palais de l'empereur, planté sur un coteau particulier, en arbustes choisis, entraîne dans sa préparation des soins minutieux jusqu'à l'extravagance. Des enfants ou des adolescents peuvent seuls détacher les bourgeons de l'arbrisseau, et encore leurs mains sont-elles couvertes de gants, pour que le contact de la peau n'échauffe pas la feuille. Le reste du travail est à la hauteur de pareils soins. Ce thé, d'ailleurs, n'arrive guère en Europe : quelques caisses, exportées par caravanes, parviennent seules, dit-on, à Saint-Pétersbourg, où elles valent jusqu'à 20 roubles la livre.

Les deux grandes variétés de thé se classent en thé vert et thé noir, subdivisées elles-mêmes en qualités infinies. Ces divers thés une fois préparés sont mis dans des caisses de bois léger sous une mince couche de plomb qui les enveloppe et qui conserve leur arôme. La quantité de thé exporté en Europe et en Amérique, tant par la Russie que par Canton, s'élève à environ 65,000,000 de livres, dans lesquelles la Russie figure pour 26,000,000, l'Angleterre et ses colonies pour 28,000,000, les États-Unis pour 6,000,000, la Hollande pour 3,000,000 et le reste du continent pour 2,000,000. Cette quantité représente à Canton une valeur de 3,500,000 livres sterling (77,500,000 fr.). Le reste des exportations se compose de soie brute et travaillée, de coton et d'étoffes, de sucre, de vermillon, de cochenille, de camphre, de rhubarbe, de porcelaine, d'écailles de tortue, de musc, de papier de Chine, de grains de verre, de cassettes et autres objets laqués, de bambous, de nattes, etc. Le thé acheté par les Anglais a une valeur égale à celle de tous les autres articles qu'ils tirent de la Chine. Autrefois d'une grande importance proportionnelle, le commerce de la Russie avec les provinces septentrionales de l'empire est aujourd'hui voué au dépérissement. On prétend bien que le thé venu en Europe par cette voie, après avoir roulé sur des traîneaux, dans toute la largeur de la Sibérie, arrive plus parfait, plus aromatisé que celui dont les chaleurs de la Ligne ont absorbé le parfum; mais c'est là un fait dont rien ne prouve la vérité, et qu'on peut nier sans prendre même la peine d'en discuter la cause. Quoi qu'il en soit, si le thé se conserve mieux dans son voyage à travers les steppes de la haute Asie, il y gagne en outre d'être fort coûteux quand il parvient aux lieux de consommation : aussi les Russes ont-ils délaissé les chances de ces épouvantables voyages, tentés encore de temps à autre par des caravanes de Chinois. En échange du thé, de la porcelaine et du nankin, ces marchands nomades rapportent des métaux, des fourrures et des armes.

Les objets que l'Europe importe en Chine ne seraient pas suffisants pour balancer les exportations, si l'opium du Bengale n'était venu rétablir l'équilibre. De 1818 à 1834, la progression de cet article a été de 5,000 à 15,000 caisses. Aujourd'hui une valeur de 80 millions de francs en opium s'introduit en Chine avec une facilité de contrebande extraordinaire. Si l'on estime la population totale de l'empire chinois à 140,000,000 d'habitants, chiffre le plus raisonnable et le plus probable, il en résulte l'énorme consommation d'une livre d'opium par 66 individus. L'importation de ce poison par navires anglais reproduit d'une façon exacte le chiffre de leurs exportations de thé. Les autres articles d'entrée sont les étoffes de laine et de coton, les camelots anglais et hollandais, l'acier, le fer ouvré, les approvisionnements pour la marine. Grâce à l'opium et à ces produits moins importants, on n'a plus besoin comme autrefois de porter à Canton des piastres et des lingots pour acheter les cargaisons de sortie. Quelques craintes qu'éprouve la cour de Péking à voir s'engrener ainsi entre l'Europe et la Chine d'indissolubles relations, elle se résigne à un mal qui lui profite et qu'elle ne pourrait peut-être pas empêcher. Chaque jour les Chinois s'habituent davantage à des échanges où

leur population exubérante trouve un élément d'activité et de richesses. L'émigration pratiquée malgré des lois sévères, la contrebande ouvertement en vigueur, le changement de ton et d'allures vis-à-vis des étrangers, tout présage au vaste empire une révolution, sinon prochaine du moins inévitable. Pour la première fois peut-être, les lois stationnaires auront tort dans ce pays, et le progrès commercial déterminera le progrès politique.

Quand notre ami eut terminé cette revue du commerce chinois : « Ce n'est pas tout, dit-il, que de savoir comment on traite les affaires à Canton, je veux que vous voyiez avec quels hommes on les traite. Le haniste de la factorerie donne à dîner aujourd'hui aux agents : vous viendrez avec moi. » En effet, vers les quatre heures, nous nous mîmes en route pour le logement de Pan-ke-Koua, membre du hong. Ce marchand n'habitait pas précisément une maison, mais une rangée d'édifices isolés, entre lesquels se trouvaient des parterres, et des vases remplis d'eau dans lesquels flottaient des iris. En parcourant ce labyrinthe de chambres et de passages, nous trouvâmes souvent des arcades en forme de croix, telles qu'on en voit sur les peintures de la porcelaine chinoise. Enfin nous arrivâmes à la salle du festin, pièce assez mesquine, ornée seulement de lanternes en papier peint, et au centre de laquelle se dressait la table entourée de chaises de bambou tressé.

Le premier service se composait d'une soupe aux nids de salanganes, qu'on nous offrit dans de petites jattes en porcelaine : elle avait assez bon goût, et se rapprochait de notre potage au vermicelle. Dans des soucoupes, et comme hors-d'œuvre, se trouvaient quelques mets aphrodisiaques, des vers de terre, salés, cuits et séchés, du poisson salé, du jambon, du cuir de Japon macéré dans l'eau, enfin du soya, liqueur apéritive qu'on extrait d'une fève. Pendant que nous nous amusions à entendre nommer ces ingrédients divers, une foule de ragoûts, noyés dans la sauce, circulaient sur la table. Nous eûmes vingt entrées et des plats sans nombre. On nous fit comprendre, et nous crûmes les commentateurs sur parole, que nous avions l'honneur d'être régalés d'une étuvée de jus de pigeons, d'une fricassée de grenouilles, de chenilles salées, de nageoires de requin, de macédoines de canards et de poulets, le tout assaisonné d'essence de cloporte. Le gibier, les faisans, les perdrix, coupés avec délicatesse, étaient offerts sur de petits plats ; mais comme nous n'avions, au lieu de couteaux et de fourchettes, que deux petits bâtons d'ivoire ronds, polis, et garnis en argent, nous ne savions comment porter les mets à notre bouche, quand Morton arriva à notre aide. Tant bien que mal, il parvint à nous initier à l'usage des bâtons chinois, et au risque, ma foi ! de ne pouvoir les digérer, nous nous mîmes à goûter de tous ces diaboliques ragoûts. Norberg et moi, nous luttions à qui s'empoisonnerait le mieux, à qui se chargerait plus amplement l'estomac de ces sauces graisseuses, de ces viandes nauséabondes. De minute en minute, pour noyer cet épouvantable salmis, nous avalions de grands verres de sei-hing ou camchou, espèce de boisson chaude qui joue le vin blanc. Le camchou se prend dans de petites tasses de métal

qui ont la forme d'une coupe antique. Des domestiques, chargés d'énormes cafetières d'argent, tiennent constamment ces tasses pleines. Quand le repas eut échauffé les têtes, on porta quelques toasts ; on but à l'empereur de la Chine, à la Compagnie anglaise, aux membres du hong, aux étrangers hôtes du haniste. Chaque santé se portait en prenant la tasse à deux mains, et en faisant *tchin-tchin*, c'est-à-dire en branlant la tête pendant quelques minutes, après quoi l'on buvait, puis on montrait le fond de la tasse pour prouver qu'elle était vide.

Le second service se composa de pâtisseries et de sucreries, au milieu desquelles figuraient une salade faite avec de jeunes pousses de bambou, et des carafes d'eau préparées qui exhalaient une odeur infecte. Ensuite vint le dessert avec ses corbeilles de fleurs, ses plateaux garnis de vingt espèces de confitures, ses gâteaux délicieux et ses fruits si variés, l'orange, la mandarine sucrée, la banane, le litchi, les noix, les pommes, les raisins, les poires ; les uns venus de la région tropicale, les autres du nord de la Chine. Quand nous quittâmes la table, nous sentîmes ce que pesait un dîner chinois. L'usage voulait heureusement qu'on vînt en aide à l'appareil gastrique avec quelques secourables tasses de thé. Et quel thé ! Un thé préparé à Canton, dans la maison d'un haniste ! Il faut après cela renoncer à en boire. C'est un arôme, une saveur, une action à la fois veloutée et astringente, une énergie moelleuse dont rien ne saurait donner l'idée. Pour qu'il ne se perdît rien de cette merveilleuse boisson, on la présentait dans une tasse couverte, et vainement on aurait demandé du sucre pour en dénaturer le goût : le serviteur chinois se serait refusé à cette profanation. Le vieux Pan-ke-Koua n'entendait pas raillerie sur l'article ; il était comme ces possesseurs de crus renommés qui ne souffrent pas qu'on déguste leurs vins autrement qu'avec une religieuse méthode. Réputé dans tout Canton comme le premier et le meilleur appréciateur de thés, Pan-ke-Koua nous versait ce jour-là le meilleur thé de l'empire. Il ne pouvait en conscience faire moins : après le poison, l'antidote. Nous ne quittâmes notre hôte qu'à la nuit. Des domestiques, armés de lanternes en papier peint, nous reconduisirent à la factorerie.

Une fois lancés dans les fêtes et dans les repas, nous ne nous arrêtâmes plus. Le lendemain, jaloux sans doute de l'honneur que nous avions fait à son confrère, un autre membre du hong, Tchoun-Koua, nous donna à son tour un grand festin à l'anglaise, mais suivi d'un spectacle chinois. Le théâtre, dressé en plein air dans le jardin, était formé de toiles et de planches peintes : une scène, large de vingt pieds sur quinze de hauteur, s'agrandissait encore par la perspective. Nous allions voir l'une des troupes les plus célèbres de la Chine, qui, arrivée la veille de Péking, ne pouvait rester que peu de semaines à Canton. La représentation commença, au moment où nous allions nous mettre à table, par un tintamarre effroyable de cymbales, de trompettes et de tam-tams, auxquels se mêlaient des harpes, des luths et des tambours. Après cette assourdissante ouverture, vint une grande pantomime historique, où cinq rois furent tour à tour intronisés et renversés. Cette lutte d'individus couronnés et de dynasties rivales ne s'accomplissait pas sans

effusion de sang. Pendant une heure environ, on se battit à outrance : des guerriers richement parés, et chargés de rubans de toutes couleurs, s'élançaient l'un contre l'autre avec des arcs, des massues, des boucliers, des haches de combat. Ils tournaient en sens divers avec la plus grande rapidité et brandissaient leurs armes de tous les côtés sans jamais s'atteindre, quelque rapprochés qu'ils fussent les uns des autres. La musique animait ces manœuvres, suivait dans son mouvement les chances des compétiteurs, et dégénérait en une effrayante cacophonie, quand, à la suite de quatre meurtres d'empereurs, le légitime souverain terminait par son avénement cette suite de guerres civiles.

Enfin, les premiers acteurs parurent dans un des drames les plus goûtés. Placé entre Morton et Norberg, je cherchais à comprendre et à me faire expliquer l'action. Voici ce qu'à nous trois nous en déchiffrâmes. Une femme a projeté d'assassiner son mari ; elle profite de son sommeil, marche à pas lents sur la scène, armée d'une petite hache, le frappe au front et fuit. Grièvement blessé, l'époux se lève avec une large plaie saignante au-dessus des yeux : il chancelle pendant quelque temps, chante et déplore sa destinée à l'instar de nos mourants d'opéras-comiques ; après quoi, épuisé, il tombe et trépasse. La femme est soupçonnée, arrêtée, conduite devant le juge, et condamnée à être écorchée vivante. La sentence s'exécute, et dans l'acte suivant la femme reparaît non-seulement nue, mais encore écorchée. Comme la scène est interdite à l'autre sexe, c'est tantôt un eunuque, tantôt un adolescent imberbe qui remplit le rôle de l'épouse. Ainsi écorchée, la malheureuse a la force de chanter ou de gémir pendant une demi-heure. On conçoit quel spectacle hideux et obscène cela devait faire : notre goût européen s'en révolta. Les convives chinois au contraire exprimaient leur enthousiasme par des acclamations bruyantes. Le répertoire chinois abonde en pièces de ce genre. Nulle part la crudité des tableaux, la hardiesse grossière du dialogue n'est poussée aussi loin que sur leur théâtre. L'absence des femmes, qui sont tenues loin des jeux scéniques, a dû contribuer à la mise en honneur de cette littérature dévergondée.

Le théâtre chinois en est encore aux règles d'Aristote. L'unité d'action y est rigoureusement observée ; quand on a besoin d'un changement de lieu, on le suppose. Ainsi, qu'un général se voie obligé de partir pour une expédition éloignée, à l'instant il monte à cheval sur un bâton ; il prend ensuite un fouet, le fait claquer, chevauche à trois reprises autour du théâtre, comme s'il était sur le grand chemin, chante un air pour amuser sa route ; puis, quand il trouve qu'il a exprimé en un nombre suffisant de caracoles, que la course est longue, que son cheval est harassé, il s'arrête, saute à bas de son bâton, et dit : « Mon voyage est terminé ; » après quoi il commence un nouveau récitatif. La chose est de la monnaie courante : l'assistance comprend à merveille que le héros a franchi la distance voulue. Quelquefois, quand les décorations manquent, on y supplée encore par une singulière combinaison. Le drame chinois a trouvé convenable, pour sa mise en scène, de matérialiser les individus. Ainsi, que pour peindre une prise de for-

teresse, une muraille vienne à lui manquer, sur-le-champ il l'improvise avec des hommes alignés et serrés les uns contre les autres. Les assaillants fouleront aux pieds les pauvres figurants, et ceux-ci resteront impassibles comme des pierres. Le rôle n'admet pas même un mouvement. Quand le spectacle a lieu en plein vent, les préparations scéniques sont encore moins longues. On construit à la hâte un hangar en bois couvert de feuilles de bambou, et divisé en deux parties, la scène et les appartements où les acteurs s'habillent. Avant que l'action commence, le directeur arrive avec un écriteau portant le nom de la pièce qu'on va jouer, et, dans le courant des actes, il apporte successivement des chaises, des tables, des paravents, qui figurent ce que l'on veut, forts, montagnes, villes, maisons. C'est l'acteur qui est obligé de nommer chaque chose : ainsi il dit : « Voici une porte (la porte n'existe pas) ; je vais l'ouvrir. » Et il en fait le geste. Le spectateur doit se figurer dès lors qu'une porte existe au lieu désigné. Mais si de pareilles licences compromettent l'illusion théâtrale, en revanche on a soin de ne pas embrouiller la tête des assistants au sujet des personnages qui font leur entrée, car ceux-ci viennent, comme dans l'ancien théâtre grec, dire : Je suis Œdipe, ou bien Agamemnon. Le drame chinois retrouve son audace habituelle, pour la durée de l'action. On cite des pièces qui embrassent un siècle entier, et dans le nombre est *l'Orphelin de la maison de Tchao*, qui, mal traduit par le Père Prémare, a fourni à Voltaire le sujet de *l'Orphelin de la Chine*. Ce drame chinois fait partie d'une collection de cent compositions du même genre, qui ont été recueillies comme chefs-d'œuvre et comme modèles. Il paraît même que depuis le siècle où cette nomenclature a été faite, l'art a plutôt dégénéré que grandi ; le théâtre est aujourd'hui livré aux farces et aux obscénités.

Les comédiens en fonctions chez Tchoun-Koua ne nous firent pas grâce d'une parade de ce genre. Dès que la grande pièce fut terminée, le vaudeville commença, vrai vaudeville, mêlé de couplets, aiguisé de pointes et de jeux de mots, provoquant le rire de l'auditoire. Ce vaudeville, que le Français croyait avoir créé, on le retrouve en Chine avec tous ses détails et tous ses caractères. Au nombre des acteurs était un personnage visiblement chargé du rôle de bouffon, qui ne pouvait faire un geste ou une grimace, ouvrir la bouche ou marcher, sans soulever les joies de tout ce monde et déterminer un frénétique enthousiasme. Les rôles de femmes étaient remplis par des eunuques d'assez bonne tournure, bien vêtus, bien coiffés. Dans une des scènes, un intérieur de harem chinois se trouvait figuré ; et six dames, chantant en chœur des airs assez doux, brodaient sur un métier ou dévidaient de la soie. Ainsi nous avions eu coup sur coup le drame historique, la comédie et le vaudeville ; nous nous croyions quittes quand des bateleurs parurent ; ils firent des tours de gymnastique qui attestaient de la force et de l'agilité. L'un d'eux, athlète aux formes colossales, portant sa poitrine en avant, en forma comme un tremplin, sur lequel ses camarades venaient rebondir pour sauter par-dessus ses épaules. Ensuite ils placèrent une table fort haute au milieu du théâtre, et trente hommes la franchirent ensemble ou tour à tour

en faisant une culbute aérienne. Enfin, comme bouquet de ce jeu homérique, le colossal personnage groupa autour de lui trois de ses confrères, et ensuite six autres qui l'enlaçaient de leurs bras réunis, et il se releva ainsi avec un collier de trois, puis de six hommes suspendus autour de son cou. Pour terminer le tour, un dernier sauteur vint pyramider sur sa tête.

Le haniste de la factorerie anglaise, ne voulant pas être en reste, nous donna, peu de jours après, une fête particulière, bien plus attrayante que tout cela. Cette fois, grâce à une autorisation tacite du vice-roi, nous devions aller en terre purement chinoise, dans la portion des faubourgs qui s'étend sur l'autre bord du Tigre, en face des factoreries. Là, se trouvait le jardin de notre hôte, charmé de nous traiter dans sa maison bourgeoise, Mandarin à boutons d'or, il avait quelque influence dans son quartier, et tout avait été disposé pour que nous ne fussions pas insultés par une populace malveillante. Une espèce de factotum qui nous escortait avait constamment à la bouche quelques mots sacramentels, et ces mots ne manquaient jamais leur effet sur les passants. A mesure que nous approchions, nous pouvions voir se dessiner le faubourg qui montrait ses tours élevées, ses portes avec leurs arceaux et leurs toitures recourbées aux angles. Quand nous eûmes mis pied à terre et obliqué sur la droite, l'entrée de ce quartier s'ouvrit devant nous. Plus nous avancions, plus il nous paraissait vivant et gai, coupé de canaux, bordé de quais et de magasins où venaient aboutir de grands bateaux chargés de marchandises. Une multitude de rues étroites, mais aérées, étalaient sur chacun de leurs côtés des maisons solidement bâties, et de temps à autre de vastes enclos ceints de murailles. Ces enclos indiquaient la demeure de mandarins. Après un quart d'heure de marche, notre guide s'arrêta devant une porte basse et de peu d'apparence, qui s'ouvrit à un signal. C'était celle de Pan-ke-Koua. Cette porte voûtée donnait dans un souterrain obscur aboutissant lui-même à une salle basse, carrefour de la maison. Là, dans tous les sens, se présentaient des couloirs, des allées et des cours qui en formaient une espèce de labyrinthe.

Le haniste nous attendait dans le bâtiment principal, au sein de la pièce d'honneur. A peine avions-nous eu le temps de répondre à ses politesses chinoises par nos civilités européennes, qu'on nous servit du thé et des confitures. L'ameublement de cette pièce était riche, mais peu élégant. Il se composait d'un amalgame de somptuosités indigènes et exotiques. Les ornements étaient prodigués et jetés confusément. Des glaces françaises mal montées couvraient les parois, et des pendules à musique chargeaient toutes les consoles. Des quatre faces de l'appartement trois semblaient entièrement fermées; la quatrième, regardant le jardin, était ouverte de bout à bout; l'hiver on la fermait au moyen d'un treillis de bambou dont les intervalles étaient remplis d'écailles d'huitres, taillées fort mince, qui laissaient passer un peu de jour, mais qui garantissaient mal du froid. Le fond de l'appartement était occupé par une table haute, en forme d'autel, supportant l'image d'une divinité devant laquelle étaient rangés des fleurs et des fruits; puis, en avant de cette table, s'étendait un canapé élevé d'une marche au-dessus du

sol, d'un bois poli, orné de glaces : un tabouret et des coussins placés sur le canapé servaient, l'un à y poser un livre ou la tasse de thé, les autres à s'y accouder. Il n'y avait, sur ce canapé, place que pour deux personnes, parce qu'il est fort rare que trois personnes du même rang soient appelées à se trouver ensemble ; les Chinois s'y asseoient, à la façon des Turks, les jambes croisées. Quant à nous, on nous avait fait l'honneur de chaises et de canapés. Des portes masquées conduisaient aux appartements intérieurs. A chaque angle de la pièce se trouvait un guéridon de forme variée, garni de quelques objets précieux, vase, pendule, fleurs, instruments de musique, et sur l'une des parois était un faisceau de pipes longues et minces. Çà et là retenues au plafond, pendaient des lampes ou lanternes qui ne s'éclairaient que dans les jours d'apparat ; les unes étaient de corne transparente et arrondies en globe ; les autres de gaze peinte, en forme octogone ; d'autres encore de verre ou de papier, toutes ornées de franges, de houppes et de grains de cristal. Pour toute tapisserie, les murs portaient des peintures vernies d'où se détachaient en lettres d'or des inscriptions et des sentences morales. Dans les jours de fêtes religieuses, les Chinois décorent cette pièce avec un luxe merveilleux ; ils la couvrent de tentures d'or et de soie, et brûlent pendant de longues heures des baguettes de bois odoriférant sur leur petit autel domestique. Les autres pièces nous offrirent tour à tour les mêmes détails, les mêmes aménagements. Au lieu de sentences, les murs en étaient ornés, ou de tableaux assez grossiers, ou de glaces, ou d'une couche de peinture unie. La bibliothèque seule différait un peu d'aspect. Une foule de manuscrits étaient rangés avec une espèce d'ordre et de symétrie sur des tablettes fixées aux parois.

Quoique les Chinois connaissent et pratiquent l'imprimerie, ils n'ont presque point de livres ; des manuscrits tracés avec la plus grande netteté suppléent à la typographie. Pour écrire, ils broient sur un morceau de marbre ou de pierre précieuse, un bâton de cette encre solidifiée, connue de nos peintres sous le nom d'encre de la Chine, et, prenant de cette mixture à l'aide d'un pinceau, ils dessinent leurs caractères sur ce papier jaunâtre, uni, doux au toucher, si estimé en Europe pour l'impression des gravures de haut prix. Outre l'espèce que nous connaissons, il en existe une autre dont la composition semble plus soignée et moins appréciable. Sa blancheur est parfaite, et son tissu si compacte qu'on peut le plier sans le rompre. C'est le papier qui sert aux peintures chinoises : il a un velouté fort doux et donne aux oiseaux et aux fleurs un coloris que nous ne sommes pas parvenus à imiter. L'encrier ou plutôt la pierre à broyer du haniste était une agate montée en or. Il nous en parla comme d'un meuble de famille ; son père s'en était servi pour écrire de nombreux manuscrits, il devait le léguer à ses fils pour qu'ils y trouvassent les inspirations héréditaires. Sur d'autres tablettes qui faisaient face à la bibliothèque, figuraient une foule d'objets d'histoire naturelle : des bois fossiles, des pétrifications, des échantillons de pierres précieuses, d'onyx, d'agates, d'améthystes ; des statuettes de bronze, et un médailier où toutes les pièces d'or ayant cours sur le globe se trouvaient recueillies

et munies d'étiquettes chinoises. Nous y vîmes des sequins, des *sovereigns*, des louis, des napoléons, des quadruples, etc., etc. Plus loin étaient étalés des objets précieux du pays, des pièces de laque et de porcelaine admirables, des objets du Japon fort recherchés en Chine pour l'éclat des couleurs et la solidité du vernis.

Du rez-de-chaussée nous passâmes aux pièces supérieures, plus spécialement destinées au ménage. Elles se composaient d'une enfilade de chambres toutes pourvues de cheminées contre la saison rigoureuse. Elles avaient chacune leur lit, et tout indiquait qu'elles étaient habituellement occupées. Morton, connu depuis longtemps du haniste, et fort à son aise avec lui, voulait qu'il nous conduisît au logement de ses femmes; mais ses instances et les nôtres furent inutiles alors. Tout ce que nous pûmes obtenir de lui, ce fut de nous faire voir sa chambre de cérémonie, où étaient déployés avec grande pompe ses habits de mandarin et ceux de la mandarine, sa légitime épouse. Le costume de mandarin consistait en une robe verte très-ample et tombant au-dessous du genou, avec une fente de chaque côté et des manches amples et flottantes. Cette robe était en soie brochée forte, épaisse, aux couleurs vives, aux dessins bizarres; elle portait au milieu de la poitrine deux griffons, signe distinctif du grade, et se nuançait dans tout le reste de figures étranges et fantastiques, comme celles que présente une soie moirée. La robe ouverte sur le devant permettait de voir un large pantalon de soie qui retombait sur des bottes à pointe courbe, faites de cuir noir, avec des semelles d'un pouce d'épaisseur; un collier d'agate ou de corail tombait sur la robe. Quant au chapeau, partie la plus distinctive du costume, il était rond, de feutre bleu-violet, garni de velours noir, et surmonté d'une boule bleue. Cette boule est la partie la plus caractéristique du rang des mandarins. La première classe a le droit de la porter rose, la seconde rouge, la troisième bleue. L'ensemble de ce costume ne manque ni d'éclat ni de dignité. Pan-ke-Koua l'endossa devant nous, et vraiment il relevait sa physionomie sérieuse et froide. Pour compléter ses attributs, il alla chercher, sous un bocal de verre, le bâton de commandement qu'il avait reçu directement de l'empereur. Ce bâton était long de quelques pouces, fait de bois précieux, avec des incrustations d'or. Près de ces habits de cérémonie étaient les joyaux et les parures de la mandarine. Jamais plus riches écrins ne sortirent des ateliers d'Europe. Des perles, des diamants de plusieurs carats, des rubis, des agates étincelaient dans leurs montures, et formaient des assortiments variés et presque inestimables. On ne pouvait guère les évaluer à moins de 300,000 francs.

Des appartements du haniste nous passâmes dans les jardins. Là tout était factice, monticules, ruisseaux, rochers, et tout cherchait à parodier, dans un petit cadre, les merveilleuses beautés de la nature. Aucune allée n'y décrivait une ligne droite; l'artiste, ayant visé à la confusion et au pêle-mêle, n'avait ménagé ni perspective ni grands effets d'optique. Chaque objet semblait placé comme pour causer une surprise : dans ce but on avait accidenté le terrain, multiplié les kiosques aux formes grotesques, groupé les rocs, creusé les torrents, jeté les

ponts, taillé les arbres et marqueté les parterres. Dans un espace fort resserré, toutes les magnificences de la campagne avaient été singées et réduites. Cette ordonnance récréait les pauvres captives à qui l'air libre et l'aspect des bois étaient interdits. Elles pouvaient, écloppées et incapables de longues courses, jouir en petit de ce simulacre de la végétation extérieure. L'hiver, quand les allées sablées s'imbibaient de pluie, des terrasses de dalles ou de briques vernissées leur offraient une promenade à l'abri de l'humidité. Ce qui nous frappa le plus dans ces jardins, ce ne fut ni l'arrangement des blocs de rochers, ni les replis des labyrinthes, ni la hardiesse des ponts rustiques, ni les kiosques aux vitraux coloriés, mais l'éclat, la beauté, le parfum des mille fleurs épanouies devant nous. Le haniste nous les fit voir avec orgueil une à une. « Les six jardins de Tati, nous dit-il, les plus beaux de tout Canton, sont moins riches que le mien en variétés de camélias. » En effet, il eût été impossible de les nombrer ; une allée entière en était garnie. On y voyait en outre une multitude d'arbres nains ; des hêtres, des frênes, des ormeaux qui conservaient la forme et les proportions des ormeaux, des frênes et des hêtres de haute futaie. De temps à autre, ces arbres croissaient sur le dos d'un buffle en porcelaine, sur la tête d'un oiseau, sur la queue d'un chien. Dans ces combinaisons grotesques, plus l'idée est de mauvais goût, plus elle a le privilége de séduire les Chinois. Ce n'est pas la symétrie, mais l'irrégularité ; ce ne sont pas les proportions harmonieuses, mais la bizarrerie qui, pour eux, est la dernière expression de l'art. Rabougrir la nature, lui donner un aspect vieilli et contrefait, arrêter sa sève, de manière à simuler une végétation nouée et rachitique, voilà où tend le travail de leurs horticulteurs.

Cet examen minutieux d'une maison chinoise, cette longue course dans ses jardins, nous avaient disposés à faire honneur au repas de notre hôte. Il fut gai, copieux, et mitigé de cuisine anglaise. Au lieu de camchou, le haniste fit venir vers le dessert du délicieux champagne. Norberg l'accueillit comme un vieil ami, et moi comme un excellent compatriote. Nous en bûmes l'un et l'autre largement; Morton ne le ménagea guère, et le bon Pan-ke-Koua ne fit pas autrement que nous. Ainsi excité, ce fut un tout autre homme; il disait et faisait des folies; il voulut même que nous vissions l'une de ses épouses qui se promenait dans le jardin. Cachés derrière une charmille, nous l'aperçûmes en effet conduisant son petit enfant par la main et escortée de sa servante. Sa mise était une longue robe de soie richement brodée, ouverte seulement vers le bas et laissant entrevoir sous un second vêtement de larges caleçons de taffetas. Ses cothurnes, lâches à la cheville, étroits au pied, étaient d'un travail exquis. Jeune et très-jolie, malgré ses yeux légèrement bridés, cette femme portait ses cheveux ramassés sur le sommet de la tête et lissés avec de l'huile. Sur son front tombait une espèce de *sévigné* avec un diamant au milieu, et des fleurs artificielles se groupaient à droite et à gauche de sa coiffure. Des boucles d'oreilles et des cordons de grains parfumés complétaient cette toilette. Le visage, d'une teinte blanche et rose, témoignait de l'usage des cosmétiques ; l'arc des sourcils était visiblement tracé avec une peinture

noire, et une ligne d'un rouge très-vif avait été dessinée au pinceau sur la lèvre inférieure. L'enfant et la servante avaient peu de caractères saillants. Cette dernière portait plantées dans ses cheveux quelques longues épingles à l'instar des Tyroliennes, et, selon l'usage de la classe inférieure, elle gardait autour du poignet un anneau de mauvais étain. Dès le premier coup d'œil, nous nous aperçûmes que cette femme était presque privée de l'usage de ses pieds. Elle ne marchait pas; elle se traînait. Son allure était oscillante; on l'aurait crue boiteuse. Toutes les Chinoises de distinction en sont réduites là, grâce à l'absurde mutilation à laquelle on les condamne dès l'enfance. Comme c'est à la petitesse des pieds que se mesure la noblesse des classes, dès le plus bas âge on les met à la torture, en les emprisonnant dans de forts bandages; les quatre doigts sont repliés sous la plante des pieds, comprimés avec force, et l'orteil seul en forme la pointe. Par suite de cette cruelle opération, le pied d'une jeune femme excède rarement cinq pouces et demi. Après nous avoir ainsi procuré un plaisir interdit aux Européens, le haniste voulut nous entraîner dans la pièce où se trouvaient alors réunis ses enfants et ses petits-enfants. Ils étaient dix, d'âges divers, placés sous la surveillance d'un précepteur, véritable tête de magot, telle que les figure la porcelaine. Ces enfants étaient gais, vifs, blancs et roses, marqués pourtant au type indigène. Depuis l'âge de cinq ans, ils poursuivaient leurs études sous la direction de ce lettré; ils devaient jusqu'à seize pâlir sur l'alphabet vulgaire, avant d'être initiés à la langue des mandarins.

Quand nous sortîmes de là, il était quatre heures de l'après-midi. Nous avions tout vu dans la maison de notre hôte; elle nous pesait déjà; ses murs encaissés, sa nature factice, son atmosphère lourde et chaude, nous faisaient désirer l'air extérieur, la campagne et l'horizon libre. Nous prîmes donc congé de lui au milieu des plus tendres effusions. Une fois hors de la porte, il nous sembla ridicule de retourner aux factoreries sans avoir tenté une excursion sur le territoire chinois. Morton nous disait bien que ce côté du faubourg n'était guère sûr pour des étrangers; mais, dans la disposition d'esprit où nous étions tous les trois, la pensée la plus prudente ne devait pas prévaloir. L'aventureuse tentative fut unanimement décidée. Grâce à deux pièces d'or que nous lui mîmes dans la main, le factotum du haniste consentit à nous guider et à en courir les chances. Au lieu donc de marcher vers les factoreries, nous nous enfonçâmes dans le cœur du faubourg, et tirâmes vers les plaines cultivées qui l'entourent. Nous avions fait à peine cent pas que nous trouvions déjà le prix de notre hardiesse. Ce que l'intérieur de Canton ne nous avait pas offert, ce qui avait manqué à nos courses dans la ville demi-européenne, des mœurs vraiment chinoises, des costumes, des habitudes indigènes, nous le rencontrâmes là. Au détour d'une rue nous nous trouvâmes face à face avec un malheureux qui subissait la peine de la cangue. Un préposé de la police, armé d'un fouet, le menait en laisse à l'aide d'une chaîne de fer. Les Européens ont nommé cangue le supplice que les Chinois appellent *tcha*. L'instrument de cette torture consiste en deux pièces de bois, ayant chacune au milieu une

échancrure demi-circulaire. Le cou du patient une fois engagé dans cette lunette on en réunit fortement les deux parties, et le sceau du mandarin, apposé sur la jointure et sur une large bande de papier collé où se trouve écrite la sentence, sert à tenir en garde l'exécuteur contre des velléités de pitié ou des tentatives de corruption. Deux autres trous, pratiqués de la même manière aux angles de la machine, servent à loger les mains. Le poids de ces tchas varie de 60 à 200 livres, suivant la gravité du crime et la teneur de la sentence. Le juge a désigné de quelle manière l'instrument serait porté, et combien de temps il pèserait sur les épaules du coupable. Cela dure un, deux, trois et jusqu'à quatre mois sans interruption. Chaque matin des préposés de la police viennent chercher ceux des patients qui veulent sortir de prison pour se distraire de leurs souffrances; ils les conduisent avec une chaîne sur les places publiques ou aux portes de la ville. Là, quelquefois, ils leur permettent de se soulager en partie du fardeau pénal, en l'appuyant soit contre une muraille, soit contre un arbre. Quand le gardien juge que le malheureux s'est assez reposé, il le réveille à coups de lanière et le force à promener de nouveau son énorme carcan. Sur tout le chemin, le condamné implore la pitié publique; mourant de soif et de faim, il se nourrit de ce qu'on lui met dans la bouche, et c'est à peine si sur tous les passants qui le couvrent de huées, il en est un qui lui fasse l'aumône de quelques poignées de riz. Celui qui passa devant nos yeux avait sous sa lourde machine l'air insoucieux et délibéré; quand il nous vit, il nous adressa quelques paroles auxquelles nous répondîmes par le don de deux ou trois piastres qui parurent lui rendre son fardeau beaucoup plus léger.

Ainsi cheminant, nous étions arrivés à la limite du faubourg, où se tenait un poste de troupes tartares qui gardaient ce côté de la ville. Les soldats qui le composaient étaient de deux sortes: les uns appartenaient à la milice ordinaire, les autres faisaient partie d'un corps d'élite récemment arrivé de l'intérieur. L'uniforme des premiers est grossier, incommode et surchargé d'inutilités. Cette double tunique qui descend jusqu'à mi-jambe, ces cottes de mailles en nankin ornées de plaques de métal, ce casque en fer qui porte une touffe de crins colorés au haut d'une pointe de pique, ce carquois derrière l'épaule, cette boite, espèce de giberne pendue à droite, où se déposent les cordes d'arc et les pointes de rechange: tout cet ensemble pris isolément n'a un caractère ni bien martial ni bien élégant. L'uniforme des troupes d'élite, que les missionnaires ont aussi nommées *tigres de guerre*, nous parut plus commode et plus imposant. Il se compose d'un pantalon et d'un surtout collants, entièrement rayés et surmontés d'un capuchon de même étoffe, terminé sur la tête par deux excroissances qui figurent assez bien des oreilles d'animal. De cette enveloppe zébrée et de ce menaçant appendice est venu le nom de *tigres de guerre*. L'armure de ces hommes consiste en un cimeterre assez mal trempé, et en un bouclier d'osier ou de forts bambous, si solidement tissu qu'il amortit et annulle les coups de sabre les plus vigoureux. Sur cette arme défensive figurent dessinés tantôt des signes cabalistiques, tantôt une chimère ou

CHINOIS CONDAMNÉ À LA CANGUE.

Publié par Furne à Paris.

quelque autre animal monstrueux. Le poste militaire nous laissa passer sans dire mot, et nous gagnâmes la campagne. Tout le pays se composait de vastes rizières, alternant avec des carrés de froment et de légumes. Des canaux chargés de jonques se croisaient dans tous les sens, et donnaient à la plaine un air d'activité et de richesse. A mesure que nous nous éloignions de la ville, les physionomies prenaient un caractère moins rassurant, et nul doute que si, au lieu de rencontrer des individus isolés, nous eussions trouvé un groupe d'hommes, il ne s'en fût suivi quelque aventure fâcheuse.

Au coin d'une plaine, nous fîmes une halte pour examiner une famille de paysans. La mère, debout et la pipe à la bouche, portait pendu à son dos, dans une espèce de sac, son dernier enfant encore à la mamelle. Le père, assis sur le bord du chemin, jouait avec un autre enfant, tandis que la troisième, ayant devant elle sa jatte de riz et ses bâtonnets à la main, s'apprêtait à prendre son repas. Le costume de l'homme ne différait guère de celui du peuple de la ville : il portait à sa ceinture une bourse de tabac, une gaîne de couteau, une pierre à fusil et un briquet. La femme, vêtue de nankin de couleur, n'affectait de la coquetterie que dans sa coiffure. Ses cheveux étaient aussi bien peignés que ceux d'une dame de Canton, et si frottés d'huile qu'on les eût dit vernissés. Sur le derrière de la tête était une ganse en cuir, et le tout se réunissait par de petites broches d'écaille ou d'ivoire. Plus loin, nous vîmes quelque chose de plus singulier encore : c'était un pourvoyeur des environs qui courait vers la ville avec une brouette à voile. Une toile tendue sur deux bâtons, et placée à l'extrémité de ce chariot, poussait la boutique ambulante et soulageait les muscles de l'homme. Dans le chariot se trouvaient des végétaux, une caisse à thé et une corbeille de fruits. On ne saurait se faire une idée de l'impulsion que le vent communiquait à cette voile en lambeaux. Nous aurions poursuivi notre course sans les sollicitations pressantes de notre guide chinois. Ses terreurs nous semblèrent si vraies que nous cédâmes, à condition qu'au retour il nous ferait visiter une pagode.

En effet, au bout de vingt minutes de marche, nous nous trouvâmes devant la porte d'un temple chinois. Elle donnait sur une cour fermée de hautes murailles, aboutissant elle-même par une longue voûte à la salle intérieure. Tout le monument était massif et sans élégance. A l'intérieur paraissaient quatre statues de bois d'environ 20 pieds de haut, quoique assises, et assez bien proportionnées. Placées aux angles du temple, elles offraient chacune un caractère de figure particulier. D'un côté étaient les deux génies du bien, de l'autre les deux génies du mal. Ces derniers avaient les plus horribles figures qu'on puisse imaginer : l'homme, peint en rouge, avec des cheveux de Gorgone, une moustache noire, des yeux sanglants, une bouche armée de défenses de sanglier, tenait dans la main un sabre gigantesque ; la femme, hideuse et colossale ainsi que l'homme, avait la figure de la plus méchante sorcière. Les deux figures placées à l'opposite contrastaient avec les premières. Elles représentaient deux vieillards, homme et femme, les yeux baissés, la main sur les genoux ; leur costume de couleur verte, leur atti-

tude bienveillante et calme, indiquaient des divinités douces et propices. C'est vers le fond de l'enceinte intérieure que se trouvait la principale pagode, espèce de hangar rectangulaire, avec un toit à double pyramide dont les arêtes portaient un revêtement de tuiles vernies. Cet édifice était désert quand nous y pénétrâmes ; il rappelait, avec moins de magnificence, les pagodes de Pondichéry et de Madras. Un autel principal avec des chandeliers de cuivre, garnis de cierges peints, des vases remplis de fleurs artificielles et une espèce de tabernacle ; puis au-dessus une statue dorée, figurant un homme assis et de grandeur naturelle ; voilà ce qui frappait l'œil dans cette enceinte. La statue était celle de Fò, le Bouddha chinois, adoré dans le pays par toutes les classes inférieures, tandis que les personnes de distinction suivent les dogmes de Con-fu-Tzée. Les grandes cérémonies de ce culte ont lieu à toutes les nouvelles lunes : alors le bonze ou prêtre, revêtu d'une étole, vient chanter des prières que les assistants répètent en chœur et à genoux.

Le hasard voulut qu'à l'heure même les bonzes entrassent pour procéder à une initiation de novices. Ils se placèrent chacun sur une natte ronde, à la distance de trois pieds l'un de l'autre, formant une espèce de cercle dont leur chef était le centre. Ce chef portait une large manche violette, les autres portaient une manche jaune. Debout, les mains jointes et fixées sur la poitrine, de temps en temps ils tombaient à genoux, se frappaient plusieurs fois la tête contre le plancher, et se relevaient aussitôt. A la prière succéda une procession où figurèrent quarante-deux bonzes et les deux récipiendaires qui n'avaient pas encore quitté l'habit séculier. Ce fut seulement après les dernières formules que les deux jeunes postulants allèrent prendre pièce à pièce sur l'autel leurs vêtements religieux, et alors ils reparurent revêtus du costume des autres prêtres, avec la robe grise à manches et la tête entièrement rasée.

La cérémonie achevée, une espèce de moine quêteur vint solliciter nos aumônes. A peine avions-nous jeté quelques pièces d'argent dans son escarcelle, qu'il nous invita à venir visiter le corps de logis affecté aux desservants de la pagode. Il consistait en de longs bâtiments, simples, peu élevés, blanchis extérieurement, et divisés à l'intérieur en petites cellules de huit pieds carrés. Ces cellules étaient des cloaques infects, manquant d'air et de lumière, garnis d'une idole et d'images enluminées. La cuisine, la boulangerie, surveillées par des bonzes, avaient un aspect moins repoussant ; quelques ustensiles grossiers, des vases de terre cuite, et surtout une immense chaudière en fer, maçonnée sur un fourneau, composaient tout le matériel de ces deux pièces. Le réfectoire était plus orné : un autel en occupait le fond, et quelques peintures en décoraient les parois. Des tables et des bancs garnissaient la pièce, et sur chaque place on lisait le nom du bonze à qui elle était affectée. La nourriture habituelle de ces religieux se compose de riz et de légumes ; la viande leur est interdite : leur ordre les oblige aussi au vœu de chasteté. C'est, on le voit, une organisation qui a quelque analogie avec celle des couvents de moines, et des rapports de costume sembleraient aider en outre à ce rapprochement.

Ces bonzes ne jouissent de quelque influence en Chine qu'auprès des classes inférieures. Astrologues et chiromanciens, ils tiennent boutique de sorts, bons ou mauvais, prédisent les jours fastes ou néfastes, menacent ou promettent, conseillent ou ordonnent au nom d'un être supérieur. C'est à eux qu'on doit ce petit culte de divinités domestiques, d'idoles barbouillées de rouge, tantôt uniques, tantôt trinitaires, qui, placées dans la boutique du marchand, dans le champan du marinier, dans la chaumière du paysan, ont toujours le privilege d'avoir une lampe qui veille jour et nuit à leurs pieds. Avant de quitter le temple, celui qui nous guidait voulut absolument nous faire voir les cochons sacrés qu'y nourrissait la piété des fidèles. Ces bienheureux animaux ployaient sous leur graisse; destinés à vivre et à finir dans le saint lieu, ils faisaient honneur aux copieuses offrandes déposées à leur intention. Jamais, d'ailleurs, ils ne périssaient sous le couteau du sacrifice, car l'usage de la viande est interdit aux bonzes, et l'interdiction est respectée : ils mouraient de réplétion ou de vieillesse.

Quand nous eûmes tout examiné, temple et habitations, nous reprîmes le chemin des factoreries. L'heure était avancée déjà, et les Chinois du faubourg semblaient étrangement scandalisés de voir trois Européens se promener alors sur leur terrain, et regarder presque sous le nez les femmes qui traversaient la rue. Il y eut même contre nous, au milieu d'un carrefour, un commencement d'émeute. Norberg s'étant approché d'une boutique, sous le prétexte de marchander quelques fruits, mais dans le dessein réel d'examiner de plus près une ravissante figure de jeune fille, le père se fâcha, cria, appela à l'aide, et bientôt voisins et passants accoururent armés de longs bambous. Le moment arrivait où nous allions être obligés de faire usage de nos armes, et de nous tirer de là tant bien que mal, houspillés sans doute, meurtris et volés, quand, par bonheur, le mandarin chargé de la police du quartier passa en palanquin, accompagné de ses quatre porteurs. Il descendit, s'entremit de l'affaire et l'arrangea moyennant une vingtaine de piastres, car en Chine rien ne se termine sans bourse délier. Quittes pour la peur, nous arrivâmes à notre logement. La journée avait été fatigante et coûteuse, mais intéressante et bien remplie.

CHAPITRE XXXVII.

CHINE. — SES RAPPORTS AVEC LES EUROPÉENS. — MISSIONNAIRES. — AMBASSADES.

Ce serait une longue histoire à écrire que celle des premiers âges de la Chine ; histoire d'hypothèses et non de faits précis, terrain de controverse, où se combattent depuis longtemps la tradition religieuse et le doute philosophique. Ce qui est hors de question, c'est que les annalistes grecs et romains n'ont laissé aucun détail sur les pays chinois. On a prétendu que la Rome impériale avait entretenu

des relations avec lui, et qu'on le désignait sous le nom de *Sérique* (pays de la soie) : on invoque même à ce sujet un passage de Florus qui, écrivant cent ans après Auguste, mentionne une ambassade de Sères admise auprès de cet empereur, ambassade dont ne parle aucun des auteurs contemporains de l'empereur. Il est permis de citer ces opinions, sans se déclarer ni pour elles ni contre elles ; la même réserve doit être gardée au sujet de preuves d'antiquité puisées dans des livres chinois, suspects d'exagération, ou dans des théories astronomiques, entachées d'inexactitude. Les règnes de Fou-Hi et de Hoang-Ti, qu'on fait remonter à 4000 ans avant l'ère chrétienne, la domination d'Iao, plus récente et plus glorieuse encore, ne sont pas des faits assez bien établis pour qu'on s'y arrête. Ce désordre finit à l'époque où Con-fu-Tzée, premier historien de la Chine, comme il en fut le premier moraliste, fixe un ordre dynastique et une chronologie régulière.

Autant qu'il est possible de l'entrevoir, la couronne était héréditaire en Chine, près de 2000 ans avant J.-C. ; mais la descendance légitime n'était pas, comme on l'a cru longtemps, tranquille et exempte de luttes. Depuis l'ère moderne, où les annales de ces contrées sont plus authentiques, on a compté, dans l'espace de dix-huit siècles, dix-huit dynasties. Dans ce nombre, aucune n'a cessé de régner faute de postérité ; toutes ont été dépossédées violemment, celles-ci par la trahison d'un ministre, celles-là par la révolte d'un général. Ces changements, qui bouleversaient le pays, contrastent avec la fixité des lois, des mœurs, du langage, des habitudes de ce peuple. Si de ce fait général on passe à l'examen des détails, on trouve, sans doute, sur la longue liste des empereurs cités dans les annales chinoises, quelques princes justes, vertueux, éclairés ; mais quel nombre plus grand on rencontre de despotes sans frein et sans foi, de pères condamnant leurs fils à mort, de fils conspirant contre leurs pères ! Autant qu'une autre et plus qu'une autre, cette histoire a des rébellions populaires ou aristocratiques, des supplices, des exécutions sanglantes, des proscriptions, des guerres civiles.

Nos rapports suivis avec la Chine, à nous autres Occidentaux, ne datent guère que de trois siècles, quoique avant ce temps d'aventureux voyageurs se fussent isolément hasardés dans cet empire. Le premier de tous paraît être un religieux, que les Chinois appellent O-lo-Pen, et dont on n'a pu retrouver ni la nationalité ni le nom véritable. Quelques indications feraient croire qu'il était Syrien et monophysite. Il arriva à Si-an-Fou (535) sous le règne du grand empereur Thaï-Tsoung, le véritable fondateur de la dynastie des Thang. L'empereur, dit la chronique chinoise, envoya ses officiers au-devant d'O-lo-Pen, jusqu'au faubourg occidental, le fit introduire dans son palais, et ordonna qu'on traduisît les livres saints qu'il avait apportés. Une inscription trouvée à Si-an-Fou, et qui mentionne la date de 781, rend compte des résultats de cette mission. O-lo-Pen ayant exposé sa doctrine, les sages du pays la jugèrent favorablement, et l'empereur lui-même l'adopta en disant que toutes les religions étaient bonnes suivant les temps et les lieux. On éleva alors une église qui eut vingt et un prêtres pour la desservir ; et

l'on écrivit sur le monument de Si-an-Fou que la loi de la vérité, éclipsée à la Chine au temps de la dynastie de Tcheou, et portée dans l'Occident par Lao-Tseu, semblait revenir à sa source primitive, pour augmenter l'éclat de la grande dynastie Thang, alors régnante. L'église d'O-lo-Pen, ou la *chrétienté*, pour user de la qualification créée plus tard par les missionnaires, fut donc la première qui prit racine dans l'empire chinois. On s'accorde à penser qu'elle suivait les rites nestoriens. Sa durée fut de deux siècles environ, au bout desquels, soit par suite d'un changement de dynastie, soit par quelque mesure politique, on les anéantit par l'exil ou par le fer.

Au commencement du XIIIe siècle, une foule de chrétiens grecs arrivèrent en Chine à la suite des armées victorieuses de Gengis-Khan. Les empereurs mongols favorisèrent leurs travaux, et quand Koblai-Khan, le Chi-Tsou des Chinois, fonda la ville de Péking, il concéda aux moines catholiques, dans l'enceinte des murs, le terrain nécessaire pour y bâtir une église. La politique des Mongols leur conseillait en effet de neutraliser, par une influence nouvelle, l'influence des anciennes mœurs et des anciens rites du pays. Les Mongols d'ailleurs n'étaient pas à cette époque aussi arriérés que certains annalistes l'ont prétendu. Les savants de Balk et de Samarkand, qui avaient suivi l'armée tartare, donnèrent aux Chinois les premières notions d'astronomie empruntées aux Arabes ; ils firent venir à grands frais les instruments de précision les plus perfectionnés, observèrent les corps célestes, et réformèrent le calendrier indigène. En même temps, on liait, par un canal creusé à grand renfort de bras, les deux parties de l'empire, séparées jusqu'alors, et l'on créait un système de navigation intérieure, dont l'analogue n'existe pas même aujourd'hui.

Ce fut vers cette époque que parut en Chine le célèbre Marco-Polo, ce voyageur aventureux, qui de retour à Venise son pays natal, fut traité de visionnaire et d'exagérateur. Marco-Polo, arrivé tout jeune avec son père à la cour de Koblai-Khan, était devenu le favori de cet empereur ; il avait appris les dialectes tartare et chinois, et parcourant tour à tour, comme ambassadeur de la cour souveraine, la Tartarie, la Chine, le Katai, les îles de la Sonde, les pays birmans et siamois, il avait pu, le premier de tous les Européens, se faire une idée exacte de cette Asie orientale dont ailleurs on ne soupçonnait pas les richesses. De retour dans sa patrie, après dix-sept ans de voyages, il racontait à ses compatriotes tout ce qu'il avait vu, et aucun ne voulait le croire. En l'écoutant, on le regardait avec un air d'incrédule pitié. Ne pouvant convaincre ses contemporains, il voulut du moins laisser à la postérité le souvenir de sa vie nomade ; il écrivit son livre : *Delle maraviglie del mondo*, où, mêlées à des erreurs et à des fables, se trouvent des notions précieuses de statistique et de géographie, des observations de mœurs et de coutumes, qui ont servi depuis lors à l'histoire des contrées asiatiques.

Pendant les douze mois environ que les Mongols conservèrent leur conquête, quelques Arabes musulmans pénétrèrent dans l'intérieur de la Chine. Disciples d'un culte jeune et fervent, encore sous l'empire du plus chaud prosélytisme, ces

hommes cherchèrent à importer l'islamisme sur cette terre ouverte à toutes les influences religieuses ; ils achetèrent des enfants de pauvres pour les circoncire et les élever dans la foi de Mahomet ; mais ces efforts isolés n'eurent pas un long retentissement. Les distances annulèrent peu à peu tout rapport entre les sectaires du Koran et les adorateurs de Fô ou de Con-fu-Tzée. Le culte chrétien fut plus persévérant et plus heureux. Non-seulement quelques Nestoriens, débris de la mission d'O-lo-Pen, se maintenaient encore avec un noyau de fidèles vers la fin du XIIIe siècle, mais un religieux de l'ordre des Frères-Mineurs, Jean de Monte-Corvino, arrivait à Péking, et, malgré les intrigues des chrétiens grecs, inaugurait une église pour le rite romain, avec un clocher pour appeler les néophytes à la prière. Quoique seul, il réalisa en peu de temps de nombreuses conversions : 6,000 Chinois furent baptisés, et 30,000 l'auraient été sans les manœuvres des dissidents. Plusieurs princes mongols crurent à la parole de Jean, et dans le nombre se trouvait un chef de la tribu des Keraïtes. Malgré des demandes réitérées, Rome resta longtemps sans envoyer à ce prêtre actif des aides pour ses travaux apostoliques. Un franciscain de Cologne, Arnold, le rejoignit au bout de onze années, et, en 1314, le pape Clément V envoya à Péking André de Pérouse et quelques autres, après y avoir créé le siége archiépiscopal.

Après Jean de Monte-Corvino, nouvelle interruption dans les rapports de l'Europe avec les pays chinois. La trace s'en perd jusqu'en 1521, où le voyageur Thomas Pirez arrive à Péking chargé d'une mission de Fernand Perez d'Andrada, chef d'escadre portugais, dont le but était de remettre à l'empereur une lettre du roi Emmanuel. Éconduit comme un aventurier à cause des termes peu cérémonieux de la missive, puis obligé de fuir vers Canton, enfin incarcéré, son sort ultérieur est fort incertain : les uns disent qu'il périt dans les tortures avec ses compagnons ; les autres, que, relâché plus tard, il se maria dans le pays et convertit sa femme au christianisme.

Thomas Pirez avait précédé ces missionnaires devenus si célèbres. Le premier, qui ne vit guère que les frontières de la Chine, était le jésuite François-Xavier, mort en 1552 à San-Chian, après avoir, d'après les supputations de ses collègues, fait dans ses missions apostoliques trente mille lieues à pied à travers les montagnes, les steppes, les forêts et les sables brûlants. Ensuite parurent ensemble les pères Valignan, Roger, Pasio, et le savant Matthieu Ricci, véritable fondateur de la mission de Chine. Ce dernier ayant obtenu en 1583 de s'établir avec ses collègues à Tchao-king-Fou, comprit que leur rôle religieux deviendrait beaucoup plus facile et plus profitable, s'ils se montraient dès l'abord hommes de progrès et de science. Bon géographe, il dressa pour les Chinois une mappemonde dans laquelle il plaça la Chine au centre de la carte, suivant en cela une tradition et une croyance qui avaient de profondes racines dans le pays. Ce ne fut pourtant qu'après de longs et pénibles pèlerinages dans la contrée, et en 1600, que Matthieu Ricci put se rendre à Péking revêtu du costume de lettré chinois. L'empereur l'accueillit avec bienveillance, et parut satisfait de plusieurs de ses présents,

notamment d'une horloge et d'une montre à sonnerie, deux objets alors nouveaux pour la Chine.

La faveur impériale aplanit dès lors la voie aux missionnaires. Des conversions éclatantes autant que d'immenses travaux scientifiques, marquèrent leur présence dans la capitale. Quand le père Ricci mourut, en 1610, l'œuvre était bien avancée; et d'ailleurs le père Adam Schall, non moins distingué que lui, devait lui succéder. Schall continua son devancier comme évangéliste et comme savant. Sous le règne du premier prince mantchou, que les Européens nomment Chun-Tchi, il fut nommé conseiller-directeur du bureau des *affaires célestes*, avec le titre particulier de *maître des doctrines subtiles*. L'empereur avait même, dit-on, une si grande considération personnelle pour le père Schall, qu'il venait quatre fois par an s'entretenir familièrement avec lui, s'asseoir dans son cabinet et manger des fruits de son jardin. Sous ce règne, de 1650 à 1664, les missionnaires baptisèrent plus de 100,000 Chinois.

A la mort de Chun-Tchi, et pendant la minorité de Khang-Hi, le père Schall fut violemment persécuté. Chargé de fers avec trois de ses compagnons, traîné pendant neuf mois de tribunal en tribunal, condamné à être coupé en dix mille morceaux, il ne dut quelque répit qu'à la frayeur causée dans le pays par une éclipse de lune. Plus tard, de nouvelles rigueurs ayant été ordonnées, le missionnaire subit l'affreux supplice de la cangue, et expira de fatigue et de douleur, le 15 août 1669. Après sa mort, le calendrier astronomique, création des missionnaires, tomba entre les mains d'un Chinois ignorant; mais les erreurs qui s'ensuivirent forcèrent les autorités de Péking à restituer aux jésuites leur œuvre scientifique, et le savant père Verbiest devint le continuateur du père Schall.

Vers cette époque (1690), arriva en Chine le premier noyau de cette mission française que composèrent, avec des intentions si diverses, Colbert et le père La Chaise. Khang-Hi, devenu majeur, s'était déclaré le protecteur de ces savants étrangers, moins sans doute à cause de la foi qu'ils venaient prêcher dans ses États, que des connaissances utiles qu'ils y répandaient. Ensemble ou tour à tour, les membres de cette mission cherchèrent à répondre à la bienveillance impériale par des travaux qui étonnèrent les Chinois. Géographes, philologues, naturalistes, physiciens, astronomes, mathématiciens, ils étaient devenus indispensables aux établissements scientifiques fondés dans la capitale. Ce fut une époque glorieuse pour l'ordre, quand un si brillant théâtre s'ouvrit à son influence religieuse ou profane. Là se succédèrent les missionnaires qui firent partie de l'ambassade de 1684, et ceux qui arrivèrent plus tard; Tachard, Fontaney, Lecomte, Noël, Bouvet, Fouquet, Visdelou, Cibot, Parennin, Gerbillon, Amyot, Regis, et surtout Prémare et Gaubil. Les derniers cités parmi ces Européens s'initièrent tellement aux secrets de la langue chinoise, que des livres écrits par eux dans cet idiome, eurent, comme ceux des PP. Ricci et Verbiest, l'honneur d'être compris dans la collection des meilleurs ouvrages chinois, en 160,000 volumes, dont le catalogue fut dressé par les ordres de Kian-Loung. Les PP. Prémare et Gaubil interpré-

tèrent et traduisirent le recueil des *King*, l'un des plus anciens monuments de la littérature chinoise, que peu de lettrés du pays avaient compris avant nos missionnaires.

Heureux, tranquilles et honorés, les missionnaires gâtèrent eux-mêmes leur position par des querelles d'ordre à ordre. Les jésuites, plus éclairés que les autres religieux, avaient cru devoir, dès le début, fermer les yeux sur quelques pratiques païennes qui avaient plutôt un sens moral et un but politique, qu'une tendance idolâtre. Ainsi le culte des ancêtres, l'hommage extérieur rendu à leurs mânes, furent tolérés par eux, quand ils ne purent pas les détruire. De là sortit une guerre. Jaloux des succès de l'ordre rival, les dominicains et les franciscains s'élevèrent contre ces molles condescendances, invoquèrent la pureté du dogme, et firent agir auprès de la cour de Rome pour qu'elle intervînt dans cette question d'orthodoxie. De leur côté, les jésuites, forts de l'appui de l'empereur, et justifiés à demi par le succès, plaidèrent leur cause auprès du souverain pontife, en invoquant des amitiés puissantes. On lutta ainsi longtemps, ambassadeurs contre ambassadeurs, bulles contre bulles. Tantôt l'ordre arrivait d'imposer aux catéchumènes l'oubli de leurs superstitions anciennes, et de n'admettre dans le giron de l'Église que les purs orthodoxes; tantôt, adoptant un système moins absolu, on autorisait quelques infractions insignifiantes et la tolérance de quelques vieux préjugés. La guerre des chaires, la guerre des livres, mirent en émoi les autorités chinoises. De toutes les provinces arrivèrent à l'empereur des réclamations violentes. Les ordres que contrariaient les préférences de Kang-Hi ne craignirent pas, pour perdre leurs rivaux, de compromettre l'avenir du christianisme dans l'empire chinois. Ils prêchèrent contre les magistrats, contre les fonctionnaires indigènes, contre le souverain lui-même et son successeur.

Le résultat de ces fâcheuses discussions ne se fit néanmoins sentir qu'à la mort de Kang-Hi. Son fils Yon-Tching, à peine monté sur le trône, se déclara contre les apôtres chrétiens. L'expulsion des missionnaires fut décrétée, et les savants seuls attachés aux établissements de Péking se virent exempts de la proscription générale. Les termes du décret n'étaient d'abord ni rigoureux ni blessants; mais, comme plusieurs de ces apôtres cherchèrent à organiser une résistance soit active, soit passive, il y eut des persécutions et des victimes. Quelques-uns furent incarcérés, d'autres périrent par l'arc ou subirent la cangue (1723-1724). La Chine était perdue pour la propagande chrétienne; les missions s'étaient suicidées, elles ne se relevèrent plus. Quelques jésuites restèrent seuls à Péking et s'y maintinrent, non comme missionnaires mais comme savants. D'autres apôtres se cachèrent pour prêcher secrètement leur foi; mais, bien qu'on fermât les yeux sur cette violation de l'interdit souverain, leurs progrès furent nuls dans un pays où de tout temps la politique a dominé la religion. Le successeur de Yon-Tching, Kian-Loung, maintint la loi de son prédécesseur et fit même emprisonner plusieurs prêtres saisis dans les provinces. Ainsi peu à peu s'est éteinte en Chine l'Église chrétienne. Aujourd'hui elle n'existe plus.

Les essais tentés par la diplomatie et par le commerce sont longtemps restés plus infructueux encore que les efforts du prosélytisme religieux. A diverses époques, des ambassades envoyées à grands frais à Péking, n'y recueillirent que des humiliations et des dégoûts. La première paraît dater de 1656. Deux vaisseaux hollandais envoyés de Batavia portaient, comme plénipotentiaires de la cour batave, les sieurs Pierre de Goyer et Jacob de Keyser. Débarqués à Canton, ils eurent l'autorisation de se rendre à Péking, pour y présenter leurs hommages à l'empereur. Le récit de ce voyage et des incidents qui s'y rattachèrent nous a été minutieusement transmis par le sieur Jean de Neuhoff, maître d'hôtel de l'ambassade, et son livre, traduit en français par l'ordre de Colbert et aux frais de l'État, contient des détails naïfs et souvent curieux.

Après une longue traversée sur les fleuves et les canaux intérieurs, après avoir vu en passant les provinces de Kiang-Si et de Nanking, les ambassadeurs arrivèrent à Péking le 17 juillet 1656, et furent logés dans une maison qui dépendait du domaine impérial. Le lendemain, des mandarins vinrent les visiter, s'informer de leur santé, et, au nom du souverain, vérifier les présents pour en rendre compte. « Ils nous demandèrent en outre, ajoute Neuhoff, si les Hollandois estoient nés sur la mer, si l'eau estoit leur séjour, et s'ils avoient quelque pays sur terre, comment il estoit nommé et gouverné, et en quel endroit du monde il estoit situé. Les ambassadeurs respondirent pertinemment à toutes ces demandes ; mais ils furent fort surpris de la première, qui n'estoit soufflée que par les malicieuses monées des Portugais, qui avoient fait croire à l'empereur que la mer estoit notre berceau et notre patrie. Ils dirent donc fort ouvertement qu'ils avoient un pays nommé et connu sous le nom de Hollande. Toutes ces responses n'ayant pas été assez fortes pour désabuser ces mandarins et renverser et détruire les fausses menées de nos ennemis, les ambassadeurs leur étalèrent une table du monde universel, et leur firent toucher au doigt la situation de la Hollande. Ils emportèrent cette carte quant et eux pour en informer plus clairement Sa Majesté. »

On se figure aisément quel tour durent prendre des négociations qui préludaient par des doutes pareils. Les mandarins demandèrent encore à Pierre de Goyer et à Jacob de Keyser quel gouvernement était en vigueur dans leur pays, s'ils étaient, eux ambassadeurs, membres de la famille du prince régnant ; d'où venaient leurs présents, ce qu'était Batavia ; enfin ils poussèrent leurs questions jusqu'à l'arrogance la plus opiniâtre et la plus minutieuse. Neuhoff, qui raconte ces scènes, en rejette une bonne part sur l'influence occulte du P. Adam Schall, qu'il nomme Adam Scaliger de Cologne, nom latinisé de ce jésuite. Adam Schall était alors en effet en pleine faveur à la cour de Péking, et il est possible qu'il se soit opposé au succès d'une ambassade venue d'un pays hérétique.

Les ambassadeurs furent donc longtemps leurrés de promesses et accablés d'humiliantes formalités. Comme l'empereur changeait alors de résidence, ils furent obligés d'aller faire le *hotou*, cérémonie du prosternement, devant le trône vide. « On nous mena, dit Neuhoff, au milieu de la plaine, vis-à-vis d'une entrée

élevée, où nous ne vîmes qu'un petit trône antique et vermoulu, tout enfermé de grilles. Ce fut devant ce beau portrait que nous fûmes obligés de nous agenouiller par trois fois, et d'incliner nos têtes et nos épaules jusqu'à terre, à la voix du héraut. » Enfin, après des délais sans nombre, des pourparlers diplomatiques, des vexations directes ou indirectes, l'empereur accorda une audience aux ambassadeurs hollandais, ou plutôt une demi-audience, car des envoyés mongols devaient la partager avec eux. Il faut laisser parler Neuhoff :

« De cette enceinte, on nous mena dans la cour intérieure où estoit le thrône, et où Leurs Majestés fesoient leur résidence. En approchant, nous vîmes vingt-deux jeunes seigneurs, qui tenoient des parasols jaunes, tissus et fabriqués; puis dix autres tenant des cercles dorés en forme de soleils, proche desquels estoient rangés six autres qui tenoient aussi des cercles représentant des demi-lunes et des croissants. Seize autres personnages estoient rangés près de ces porte-lunes, qui avoient chacun une grosse canne à la main, dont le bout estoit orné, à guise de bouquet, d'une chevelure ou houpe de soie, bigarrée de toutes sortes de couleurs. Il y en avoit trente-six autres joignant ceux-ci, qui tenoient tous des bannières armoiriées et marquées de dragons d'or, qui sont les armes de l'empereur. Nous vîmes ensuite quatre autres personnages, superbement vestus, portant chacun une massue dorée, puis quatre hallebardiers, et quelques autres porteurs de haches, symboles des sacrifices sanglants et du pouvoir d'un souverain. Voilà le rang de ceux qui estoient au côté droit du thrône; le gauche estoit garni de même façon, et puis ces deux côtés estoient ceints et fermés d'une infinité de courtisans, dont les habits faits tous d'une forme, n'estoient tissus, plastrés et diaprés que d'or, d'argent et de pierreries.

« Il y avoit vis-à-vis de la porte du milieu du thrône impérial vingt pierres rangées, dans lesquelles estoient enchâssées de petites planches de cuivre marquées de caractères et de chiffres chinois, où sont représentés les points et circonstances qu'on doit observer en comparoissant devant ce thrône. Le vice-roi Tu-Tang fit signe à nos ambassadeurs de s'arrêter à la dixième de ces pierres : alors le héraut cria à haute voix : « Allez, et présentez-vous devant le thrône; » auquel cri nous avançâmes. Il cria ensuite : « Prenez votre rang, » et nous le fîmes. Il cria encore : « Inclinez-vous par trois fois, » comme nous fîmes; puis il nous dit : « Levez-vous; » et finalement, après qu'il eut crié : « Retournez en vos places, » nous retournâmes en notre lieu. On mena ensuite nos ambassadeurs et celui du grand Mongol vers un théâtre élevé sur lequel estoit une petite place haute de quinze ou seize pieds, dans laquelle on gardoit le thrône : on y montoit par divers degrés et cloisons d'albastre très-artistement travaillés. Nous fûmes encore ici obligés de nous agenouiller une fois et de baisser la tête.

« Ces cérémonies estant achevées, on nous fit asseoir, et on nous présenta dans de petites tasses de bois du thé de Tartarie mêlé avec du lait. Dès que nous fûmes retirés en bas, plusieurs grands seigneurs nous abordèrent et nous chargèrent à la foule de ce thé. Pendant ces entrefaites, nous ouïmes le son d'une petite

cloche, et à l'instant même chacun se mit à genoux portant les yeux vers le thrône.

« Nous n'eûmes pas alors le bonheur de voir parfaitement ce grand monarque dans son thrône de gloire, à cause de la trop grande multitude des princes qui l'environnoient. Au reste, il estoit assis dans un thrône tout brillant en or, diamants, rubis, émeraudes, saphirs, opales, en perles et en autres pierres précieuses de très-haut prix. Les appuis de ce thrône, qui représentoient deux grands dragons, le couvroient de telle sorte que les ambassadeurs ne purent reconnoître à plein son visage. Il avoit à ses côtés les vice-rois, les princes du sang et les principaux de son empire, qui avaloient aussi le thé avec des tasses de bois. Il m'est impossible de vous décrire les habits de ces seigneurs à cause de leur faste excessif; contentez-vous seulement de savoir qu'ils avoient tous des robes de soie bleue, parsemées de serpents, chamarrées d'or, et plastrées de diamants et de perles. Ils portoient chacun une marque particulière, laquelle donnoit à connoître leur état, leur dignité et leur charge. Quarante archers sans livrée, mais superbement vêtus, gardoient les côtés de son thrône. A peine l'empereur avoit-il été un quart d'heure dans son thrône, qu'il se leva et se retira, estant suivi de tous ses princes. Pendant que nos ambassadeurs alloient descendre, le seigneur Jacob de Keyser, que l'empereur regardait assez fixement, remarqua qu'il avoit de l'embonpoint, le visage jeune, le teint blanc, une stature médiocrement élevée, les yeux brillants comme deux petits astres, le corps gras et robuste, et un port plein de majesté. Son habit, depuis le haut jusqu'en bas, sembloit n'estre tissu que d'or et de diamants. Nous fusmes d'abord étonnés de voir qu'il laissât sortir les ambassadeurs, sans leur parler, ou au moins sans leur témoigner personnellement quelque signe d'affection; mais nos truchements nous dirent que la plupart des empereurs ou rois d'Orient ne se monstroient que très-rarement à leurs sujets, et beaucoup moins aux étrangers, et que cette même coutume estoit aussi ponctuellement gardée que leur empire. »

Quand les ambassadeurs eurent été ainsi promenés de cérémonial en cérémonial, quand ils se furent écorchés à diverses reprises la peau du front en le frappant contre terre devant l'empereur Chunt-Chi, on leur donna, en guise de congé, trois festins dans lesquels, avant de s'asseoir à table, ils furent obligés encore de se prosterner vers l'occident, direction dans laquelle se trouvait la salle à manger où le souverain dînait seul alors. Ils ne sortirent de là qu'après avoir avalé force camchou, et les poches pleines des mets qu'ils ne purent pas manger.

En résumé, l'ambassade n'avait rien obtenu, si ce n'est des affronts. On la renvoya avec quelques présents pour le général hollandais qui gouvernait alors Batavia, Jean Maatzuiker, et une lettre où il était dit : « Vous m'avez demandé la permission de venir trafiquer en mon empire, d'y transporter vos denrées, d'en faire des échanges pour le commun accommodement et profit de nos sujets. Toutefois, à cause de la distance de nos régions, et surtout des vents impétueux qui font souvent ici échouer les vaisseaux contre les brisans, j'aurois un extrême déplaisir d'apprendre le malheur qui pourroit facilement arriver à ceux que vous

envoyeriez ci-après. Si pourtant vous trouvez bon de les exposer à ces hasards, je vous conseille de ne les envoyer qu'une fois en huit ans, jusqu'au nombre de cent têtes dont vingt pourront monter jusqu'ici, etc., etc. » Ainsi vingt Hollandais pouvaient venir à Péking tous les huit ans; insigne faveur obtenue au bout de quatre-vingt-onze jours de sollicitations. La lettre qui portait cette concession impériale fut traitée comme une châsse précieuse. « Ses bords estoient dorés, dit Neuhoff, et le dos estoit parsemé de paillettes d'or et d'argent, et tout à l'entour elle estoit peinte et figurée de dragons d'or. Après que nos ambassadeurs furent informés de ce qu'elle contenoit, le conseiller la roula et l'enveloppa dans une étoffe ou bande de drap de soie jaune, et la mit dans un roseau, couvert d'une enveloppe de toile jaune; puis la délivra à nos ambassadeurs, qui la reçurent le genou en terre et la tête baissée; il la reprit par après et la lia sur le dos d'un de nos truchements qui marcha ainsi jusque à la porte de la cour, laquelle s'ouvrit au bruit de la lettre impériale. »

Cette première ambassade hollandaise fut suivie d'une seconde qui entra à Péking le 20 juin 1667, et en sortit le 5 août. Elle n'était que la conséquence de la première et n'aboutit à rien de plus. Peu de temps après, la Russie voulut s'ouvrir à son tour des relations avec les contrées chinoises. Elle envoya sa première ambassade en 1692, et la seconde sous Pierre-le-Grand, en 1720. L'envoyé du tzar était un capitaine de ses gardes, nommé Ismaïloff, et le docteur Bell qui l'accompagnait nous a laissé le récit de ce curieux voyage. L'ambassade, partie de Moscou le 9 septembre 1719, n'arriva que le 18 décembre 1720 à Péking, où elle fit son entrée solennelle au milieu d'une immense foule de curieux. Logés dans un bâtiment qu'on nomme la *Maison russe*, les envoyés perdirent comme les Hollandais les premiers mois de leur séjour en pourparlers au sujet du cérémonial. Enfin il fut décidé que les Russes se conformeraient à Péking aux coutumes chinoises, sauf à astreindre les Chinois aux coutumes russes quand ils se présenteraient à la cour de Saint-Pétersbourg. Les missionnaires qui se trouvaient alors dans la capitale, et entre autres les PP. Parennin et Fridelli, s'entremirent pour adoucir les conditions du prosternement. L'audience impériale eut lieu le 28 décembre à Tchan-chu-Yang, dans une résidence située à quelques milles de Péking. Au milieu de toutes les fêtes qu'on lui donna, le capitaine Ismaïloff n'oublia pas le but sérieux de sa mission, et il pressa les ministres impériaux au sujet de la transaction commerciale qu'il était venu solliciter. Ses efforts furent plus heureux que ceux de l'ambassade hollandaise. Un traité fut conclu pour régulariser les échanges que la Chine septentrionale faisait depuis longtemps avec la Russie par la voie de ses caravanes, et l'entrepôt général de ces échanges fut fixé à Yatcha.

Après cette ambassade russe, parut à Péking, en 1721, l'ambassade envoyée par le pape, et ensuite celle des Portugais en 1753, toutes les deux stériles en résultats politiques. Enfin les Anglais se décidèrent à leur tour à tenter la chance d'une ambassade commerciale. Parti de Spithead en 1792 avec *le Lion*, vaisseau

Remarque tirées del et sc.

UNE PORTE DE PEKING.

Publié par Furne à Paris.

Imp.ie P. Chardon aîné 3 r.e Hautefeuille à Paris.

de ligne de 74, et *l'Hindoustan*, vaisseau de la Compagnie du port de 1200 tonneaux, le lord Macartney, chargé des pouvoirs de la cour de Saint-James, voulut arranger son itinéraire de telle sorte qu'il pût visiter des provinces qu'aucun ambassadeur n'avait traversées avant lui. Dans ce but, au lieu de se diriger sur Macao et sur Canton, il résolut de paraître dans la mer Jaune et sur les côtes orientales de la Chine. Ayant passé tour à tour à Java et en Cochinchine, la petite escadre franchit le détroit de Formose, fit route au nord, rangea la côte où elle mouilla à diverses reprises, quelquefois hors de vue de terre, tant cette mer est peu profonde, et parvint enfin dans le mois d'août 1793 aux bouches du Pei-Ho, but de son voyage. Là le lord s'embarqua avec sa suite sur un yacht chinois qui devait le conduire à Péking.

Pourvue de naturalistes, de physiciens, de dessinateurs, cette ambassade devait être beaucoup plus fructueuse pour la science que toutes celles qui avaient précédé. Accourue pour voir passer ces étrangers, la population de la province du Pe-tchi-Li couvrait les rives du fleuve. A chaque heure, à chaque instant, la scène variait ; tantôt, quand les yachts de l'ambassade, pour raccourcir la route, s'engageaient dans les canaux intérieurs, ils voyaient de temps à autre s'arrondir devant eux ces ponts élégants, à une seule arche, au haut de laquelle paraissait un arc de triomphe ; tantôt, quand le terrain venait à s'élever brusquement, le système de canalisation, qui remplace le jeu de nos écluses, se révélait à nos voyageurs. N'ayant pas trouvé le moyen de changer le niveau des eaux, les Chinois transportaient la barque d'un pertuis à un autre. L'échouage se pratiquait sur un glacis de maçonnerie oblique, formant un angle d'environ quarante degrés. Les barques, tirées par des cabestans, arrivaient peu à peu jusqu'à l'arête du glacis, et, quand elles faisaient bascule, des câbles de garde les soutenaient jusqu'à ce qu'elles eussent atteint le niveau de l'eau supérieure, et de larges éventails d'osier, placés sur l'avant, les préservaient du danger de l'immersion.

A Tong-tchou-Fou, l'ambassade quitta le Pei-Ho pour prendre la voie de terre. 3000 coulis ou portefaix devaient charger sur leurs épaules jusqu'à Péking et les bagages de l'ambassade et les présents destinés à l'empereur. Après quelques heures de marche sur une route pavée de granit et au milieu d'une foule innombrable, l'ambassade aperçut de loin les remparts de Péking. Flanqués de tours carrées et entourés d'un fossé, ces remparts sont épais de 25 pieds à leur base et de 12 à leur sommet ; ils peuvent avoir de 25 à 30 pieds de hauteur. Le massif est rempli de terre, et les bords seuls sont en maçonnerie. En suivant la ligne des remparts, le lord Macartney arriva à l'une des portes de la ville. Elle se trouvait au delà d'un pont jeté sur le fossé, et prenait son entrée à la gauche d'un rempart demi-circulaire. Les neuf portes de Péking offrent une construction à peu près semblable ; seulement la saillie formée par la muraille est carrée dans les unes, et arrondie dans les autres.

Au delà de cette porte voûtée, Péking se développa devant les yeux de l'ambassade. Des rues larges de 20 à 30 toises, longues en proportion, tirées au cor-

deau et bien entretenues ; des maisons à un seul étage, ornées de façades peintes ; des boutiques admirables avec leurs enseignes dorées et leurs banderoles flottantes ; voilà ce qu'offrit d'abord la capitale chinoise aux envoyés britanniques. Forcés de la traverser de l'un à l'autre bout pour se rendre au palais de Yuen-ming-Yuen, situé au delà des murs, ils purent détailler toutes ses magnificences. Ce qui les frappait ici, c'était l'un de ces arcs de triomphe, ou *pay-sang*, érigés en l'honneur d'un événement ou d'un grand personnage, monument en bois sculpté et peint, percé de trois portes et surmonté d'ornements en toiture figurant des espèces de cous de cygne, ou affectant des formes plus bizarres, et pleines d'aspérités. Parfois, à côté même de ces constructions votives, s'élevait une forteresse portant sur son mur d'enceinte le pavillon impérial, et laissant voir sa sentinelle armée d'une pique. Ailleurs, mais hors de l'enceinte des murs, se dressait un de ces *tas* ou *taïs*, dont le plus beau modèle existe à Seou-Tcheou, édifice bizarre, avec ses dix toitures aux coquilles octogones, au revêtement en porcelaine et aux clochettes bruissantes.

Après avoir traversé la ville dans toute sa longueur, au milieu d'une poussière suffocante et malgré des flots de peuple dont le bambou ne déconcertait pas la curiosité, le lord Macartney parvint enfin jusqu'au palais de Yuen-ming-Yuen, où l'empereur, alors en Tartarie, avait destiné un logement à l'ambassadeur et à sa suite. M. Barrow et le docteur Dwienddie y furent seuls installés ; les autres Anglais demandèrent avec instance à être reconduits à Péking. Quant au lord, il devait repartir le lendemain même pour la résidence impériale de Jé-Ho. Yuen-ming-Yuen, c'est-à-dire le jardin rond et resplendissant, est une des merveilles de la Chine septentrionale. Le palais est composé d'un grand nombre de bâtiments, disposés avec une grandiose symétrie et séparés par des cours, des jardins et des parterres. Les façades de ses constructions étincellent d'or, de vernis et de peintures. La Chine, le Japon et l'Europe se sont cotisés pour orner l'intérieur. Tous les présents des ambassades, tous les articles de luxe indigène sont étalés pêle-mêle dans la grande salle d'audience. Les jardins de ce palais sont encore plus admirables que ses constructions. Sur une surface de 60,000 acres, des montagnes, des lacs, des rivières, ont été créés par la main des hommes. C'est une nature factice, mais travaillée tellement en grand, qu'on est saisi d'admiration. Ces montagnes sont couvertes d'arbres à fleurs ; ces rivières, coupées de tant de ponts bizarres, portent des barques élégantes et somptueuses ; ces lacs fourmillent d'îlots verdoyants. Çà et là, au milieu de cette nature fleurie ou feuillée, se montrent, perchés au faîte des rocs transportés à grands frais, ou assis sur la pelouse, des kiosques, des belvéders, des tours de porcelaine, des arcs de triomphe. On les compte par milliers. Chaque vallon a sa maison de plaisance, ou plutôt son palais. Chaque palais a son frontispice à colonnade, sa charpente dorée, peinte et vernissée, ses toits couverts de briques vernies, rouges, jaunes, bleues, vertes et violettes, figurant des dessins plus bizarres que gracieux. Le marbre, la brique, le cèdre, ont été tour à tour employés dans ces bâtiments. Le plus beau

d'entre eux, situé au milieu d'un lac artificiel d'une demi-lieue de diamètre, est bâti sur une île de rochers. C'est un palais admirable, qui a cent pièces fastueusement ornées; et l'exécution en est si belle que le goût européen lui-même est forcé de l'admirer.

Cependant le lord Macartney était parti le 2 septembre pour Jé-Ho, résidence actuelle de l'empereur, située en Tartarie, et, quatre jours après, il se trouvait au pied de la célèbre grande muraille, ancienne limite de l'empire chinois. Ce boulevard, construction gigantesque, l'une des plus étonnantes qu'ait réalisées la main des hommes, ce boulevard qui date de vingt siècles, compte plus de 1,300 milles de longueur, depuis l'extrémité occidentale du Chen-Si, jusqu'à l'extrémité orientale du Pe-tchi-Li. Il grimpe sur les pics les plus ardus, traverse des gorges profondes, coupe des torrents, et ne s'arrête pas devant les rivières. Il est composé de murs parallèles, dont l'intervalle est rempli de terre et de gravier; les fondations consistent en grandes pierres brutes; le reste du massif de maçonnerie est composé de briques. La hauteur de la grande muraille est de 24 pieds, sa largeur de 13 environ. De cent en cent pas, elle porte une tour armée de canons de fonte. Barrow, dans la relation du voyage de l'ambassade anglaise, établit les calculs suivants, plus ingénieux peut-être qu'exacts. « Cette muraille est si énorme, dit-il, qu'en admettant, ce qui, je crois, n'a jamais été dénié, qu'elle a une longueur de quinze cents milles, et des dimensions partout à peu près les mêmes que dans les endroits où le lord Macartney la traversa, les matériaux de toutes les maisons d'Angleterre et d'Écosse, portées au nombre d'un million huit cent mille, et estimées l'une dans l'autre à 2,000 pieds cubes de maçonnerie chacune, ne font pas l'équivalent de sa masse. Je ne comprends pas même dans ce calcul les grandes tours saillantes qui se trouvent dans la grande muraille. Ces tours seules, en supposant qu'il y en ait dans toute l'étendue de la muraille, à la portée de l'arc l'une de l'autre, contiennent autant de maçonnerie en brique ou en pierre qu'il peut y en avoir dans toute la ville de Londres. Pour donner une idée de la masse de la grande muraille, je dirai que les matériaux qu'elle contient seraient plus que suffisants pour bâtir un mur qui ferait deux fois le tour du globe et qui aurait six pieds de hauteur et deux d'épaisseur. On attribue ce monument à Tsin-chi-Hoang, qui régnait deux siècles avant notre ère. Pour se défendre contre les incursions des belliqueux nomades qui débordaient de l'Asie centrale, il ordonna cet immense ouvrage, et l'exécuta, dit-on, en cinq ans, un homme sur six ayant été mis en réquisition sur toute la population chinoise. Malgré ce rempart, la Chine fut conquise deux fois, la première par les Mongols, la seconde par les Mantchous.

A l'endroit où l'ambassade franchit cette ancienne barrière de l'empire, la muraille était continuée par une seconde enceinte fermée, et aboutissant à une autre porte. Un corps de garde de troupes tartares campait au milieu du vaste enclos qui liait les deux issues, et au delà se prolongeait dans une gorge étroite la route qui conduit à Jé-Ho. La contrée était belle pourtant, malgré son aspect sau-

vage; des troupeaux de moutons et de bœufs, de petites maisonnettes, tantôt groupées, tantôt isolées, indiquaient un pays de population moins compacte, mais aussi plus aisée.

Le 12 septembre, l'ambassade arriva à Jé-Ho, et le 14 elle fut reçue en audience par l'empereur Kiang-Loung. Les deux mandarins Van-ta-Gin et Chon-ta-Gin, maîtres de cérémonies de l'ambassade depuis son entrée dans le Pei-Ho, accompagnaient le lord Macartney, qui trouva une tente dressée pour le recevoir et contiguë à celle de l'empereur. Au lieu du ko-tou, prosternement accoutumé, pour lequel, dit le capitaine Maxwell, il faudrait avoir le crâne aussi épais que celui d'un buffle, lord Macartney mit un genou en terre quand l'empereur passa pour monter sur son trône. Ce fut la seule concession que la dignité britannique fit à la morgue chinoise. A peine l'empereur était-il assis, que lord Macartney se présenta à l'entrée de sa tente, et marcha ensuite vers le trône, portant dans une boîte d'or enrichie de diamants la lettre du roi d'Angleterre. L'empereur la reçut et donna en échange, comme *cuchy* ou symbole de paix, une agate ou une serpentine, destinée au roi d'Angleterre. Deux autres cuchys de valeur moindre furent offerts, l'un à l'ambassadeur lui-même, l'autre à sir George Staunton, ministre plénipotentiaire de la Grande-Bretagne auprès de l'empereur de la Chine. Selon l'usage, un repas suivit l'audience, et l'empereur servit lui-même le camchou à l'ambassadeur.

Une autre fête fut donnée à Jé-Ho pour l'anniversaire de la naissance de l'empereur, et lord Macartney reçut l'invitation de s'y rendre. Les grands mandarins, que son attitude cavalière avait scandalisés dans la dernière audience, espéraient que cette cérémonie leur fournirait l'occasion d'une revanche. Il n'en fut rien pourtant : l'ambassadeur laissa les sujets chinois user la peau de leurs genoux et de leurs fronts devant Sa Majesté impériale, invisible ce jour-là et cachée derrière un rideau. Dans ces fêtes, le lord cherchait avant tout l'occasion de parler des intérêts commerciaux de l'Angleterre, objet de sa mission; mais l'empereur ne répondait que d'une manière évasive, ou fermait la bouche à l'ambassadeur en lui donnant quelque nouveau présent; tantôt une pierre précieuse ou un petit livre peint de sa propre main, d'autres fois des bourses pour mettre des noix d'areck, enfin une petite boîte d'ancienne porcelaine du Japon, dans laquelle étaient incrustées quelques pierres précieuses. Cette boîte, que Kiang-Loung envoyait au roi de la Grande-Bretagne, s'était transmise, suivant le donateur, depuis huit cents ans dans la famille impériale. Il serait trop long d'entrer dans les détails des divertissements qui marquèrent le séjour de l'ambassade à Jé-Ho. Il y eut coup sur coup repas, feu d'artifice, comédie, comme pour les ambassades qui avaient précédé.

Les parcs et jardins de Jé-Ho passaient pour l'une des magnificences de l'empire : lord Macartney lui-même fut obligé de les admirer. Leur nom chinois est Van-chou-Yuen (le paradis de dix mille arbres), et l'empereur n'accorde que fort rarement la permission de les visiter. Les parcs se composent de deux parties

tout à fait différentes d'aspect ; l'une des deux a une surface inégale et onduleuse au centre de laquelle s'étend un lac immense, parsemé d'îles dans le milieu et accidenté, sur les bords, de promontoires et de criques. Sur une foule de points s'élèvent des fabriques, toutes analogues au genre de beauté qu'affecte la nature ; au sein d'une forêt austère, une pagode ; au centre d'un quinconce élégant, un palais ; au débouché d'un sentier tortueux, un kiosque. L'autre portion du parc a des beautés plus grandioses ; ce sont d'immenses et séculaires forêts peuplées de daims et de cerfs. Des pins, des chênes, des mélèzes, des châtaigniers, tantôt sortent de la crête du roc et montent en aiguille vers le ciel, tantôt, cramponnés aux flancs du mont, baignent leur chevelure dans la cascade d'un torrent. Ce côté du parc est semé de maisons de plaisance, de petits temples, de monastères silencieux. Là, nulle route battue ; le roc seul, le roc vif sous les yeux. C'est en le gravissant avec peine que lord Macartney parvint à un pavillon situé au haut de la colline. « De là, dit-il, l'horizon avait un rayon de vingt milles au moins, et jamais je n'ai vu au monde de spectacle plus riche, plus varié, plus sublime. Je distinguais tout, comme sur une carte enluminée ; je voyais des pagodes, des palais, des villes, des villages, des fermes, des plaines, des vallées arrosées par d'innombrables ruisseaux, des montagnes parées de bois ondoyants, des prairies couvertes de bétail. Il me semblait que ces objets étaient à mes pieds et qu'il n'y avait qu'un pas à faire pour y atteindre. « Du haut de cette éminence, lord Macartney put apercevoir aussi, bâti sur le versant du mont Marbouri, l'un des plus beaux monuments du Lamaïsme, le couvent de Botala, ou Po-ta-La. C'est là que résidait pendant l'été le Dalaï-Lama, grand prêtre de la religion thibétaine. Ce temple, regardé comme le plus beau de tout le Thibet, a 312 pieds de hauteur ; son toit est entièrement doré. Les bâtiments qui l'entourent contiennent plus de dix mille cellules, dont chacune a son ouverture sur l'un des côtés de la façade. Les tours et obélisques revêtus d'or et d'argent, les statues précieuses de Bouddha, s'y trouvent prodigués dans une proportion analogue.

Après huit jours de fêtes, l'ambassade repartit pour Péking, où elle arriva le 26 septembre. Pendant l'absence de lord Macartney, Barrow et le docteur Dwinddie avaient eu beaucoup à souffrir des caprices des eunuques, que les nouvelles de Jé-Ho exaspéraient contre les Anglais. Avoir regardé en face l'empereur, s'être dispensé de se cogner le front contre terre à sa vue ! Ces valets du harem ne pouvaient pas se faire à un pareil scandale, et ils voulurent se venger par quelques tracasseries de ce crime de lèse-majesté. L'arrivée de lord Macartney et celle de l'empereur, qui eut lieu quatre jours après, mirent seules trêve à ces rancunes de la domesticité impériale.

A Péking, les pourparlers diplomatiques recommencèrent au sujet de la forme du salut et de l'étiquette du prosternement. L'ambassadeur tint bon, et, malgré les instances des mandarins, tout se borna à la génuflexion habituelle. L'audience pour la remise des présents eut lieu, et, immédiatement après, le lord reçut l'avis que son séjour ne devait pas se prolonger au-delà du 7 octobre. Les membres de

l'ambassade profitèrent du temps qui leur restait pour voir plus en détail la capitale chinoise.

Péking se compose de deux villes entièrement distinctes : celle du nord nommée King-Tching, ou la ville mantchoue, formant presque un carré parfait, et la ville du sud nommée Lao-Tching, ou Vieille-Ville, ou encore Waï-lo-Tching, qui a la forme d'un carré long. La première est habitée par les Mantchous, la seconde par les Chinois. La ville mantchoue est sans contredit bien supérieure à l'autre ; ses maisons sont plus belles à l'extérieur, plus ornées à l'intérieur. Outre ces deux villes, Péking a douze faubourgs d'environ deux milles de longueur chacun. Aussi la capitale couvre-t-elle un espace immense, et à toute époque on a été porté à en exagérer la population. Timkowski et le P. Gaubil parlent de deux millions d'âmes, mais en réduisant ce chiffre à celui de quatorze cent mille, on doit se trouver beaucoup plus près de la vérité.

Les grandes divisions de la ville se subdivisent encore en quartiers qui sont d'autres villes. On en compte trois dans la ville mantchoue, et chacun d'eux a son enceinte particulière. Dans l'une est le palais impérial Tsu-kin-Tching, la plus vaste demeure royale qui soit au monde. Sa circonférence est d'environ 2000 toises. Il est entouré de murailles crénelées, construites en briques et couvertes de tuiles jaunes. Le dedans du palais est une enfilade de cours environnées de colonnades et de palais meublés avec la plus grande magnificence. Le plus beau de ces édifices est le troisième portail, Touan-Men ; ensuite viennent les deux temples Taï-Miao où sont honorées les tablettes des empereurs mantchous, et le Che-tsu-Than, élevé à l'esprit qui féconde la campagne ; puis la superbe salle Taï-ho-Tian (de la grande unité) où l'empereur reçoit les mandarins de l'empire et les ambassadeurs étrangers ; enfin l'appartement particulier de l'empereur, pièce dont le nom correspond à *la demeure du ciel serein*. C'est le plus haut, le plus richement meublé, le plus fastueux de tous. Dans une autre partie du palais, le Houang-Tching qui forme la seconde enceinte, se voient le beau temple de Fô avec une statue de ce dieu en bronze doré, statue qui a 60 pieds de hauteur et 100 bras ; le vaste temple mongol de Soung-tchou-Szu, qu'habite le koutoukou, le premier des trois grands prêtres de la religion lamaïque résidant à Péking, et près duquel est placée l'imprimerie pour les livres en langue thibétaine. C'est aussi dans le Houang-Tching que se trouvent les salles de spectacle construites par Kian-Loung, et les cinq collines artificielles. Le Hoang-Tching contient, outre les édifices cités, une foule d'autres constructions remarquables, des tribunaux, des temples, des palais, et même des boutiques concédées à quelques marchands privilégiés. Dans la seconde enceinte se dresse un palais, entouré d'un vaste canal qu'on traverse sur un pont de jaspe noir, d'une construction bizarre et hardie. S'il faut en croire le P. Magalhaens, ce pont figure un dragon dont les pieds forment les piles pendant que le corps s'arrondit pour faire les arches.

La ville chinoise, quoique moins riche que la ville mantchoue, a pourtant aussi ses beautés monumentales. Le temple du ciel, ou Thian-Than, n'a même pas d'égal

dans tout l'empire pour l'ordonnance et la décoration. C'est dans ce temple que l'empereur se rend chaque année, le jour du solstice d'hiver, pour offrir un sacrifice à la divinité. Une pièce de ce temple, le Tchaï-Koung (palais de retraite et de pénitence), sert à loger l'empereur pendant les trois jours de jeûne qu'il observe pour se préparer au sacrifice. La salle principale de ce monument est une pièce circulaire qui représente le ciel; ornée de 82 colonnes, peinte en or et en azur, elle projette à une hauteur majestueuse les trois étages de ses toits, l'un bleu, l'autre jaune, le dernier vert. 500 musiciens, attachés au service de cet édifice, y ont leurs demeures. Non loin de là est un autre temple dédié à l'inventeur de l'agriculture. C'est dans son enceinte que l'empereur se rend chaque printemps pour y manier le soc d'une charrue et tracer un sillon; usage politique qui ne fut peut-être pas dans l'origine une puérile formalité.

Il serait trop long de citer ici les édifices innombrables que contient cette immense ville de Péking. Les deux seuls bien caractéristiques, comme monuments religieux et historiques, sont le temple de Tiwang-Miao, et celui de Con-fu-Tzée. Au sein du premier se trouvent les tablettes des plus illustres empereurs, depuis Fou-Hi jusqu'à la dynastie Tsing. Fou-Hi lui-même y est figuré avec ses excroissances sur les deux côtés de la tête, son stylet à la main et ses tablettes sacramentelles. A côté de lui figure une divinité qu'on croit être le Jupiter chinois, dieu fantastique, aux pieds de griffon, au bec d'oiseau, aux ailes ouvertes; placé au milieu d'un cercle garni de petits taratans, il tient en main sa baguette pour les frapper. L'autre temple, celui de Con-fu-Tzée, est situé dans le collége impérial. On y offre à ce sage des hommages et des sacrifices sanglants au nom de tout l'empire. La salle est au fond de la cour, et l'on y voit à côté de la tablette du philosophe celles de Meng-Tzée et de deux ou trois autres savants du second ordre; enfin celles de quatre-vingt-dix-sept autres personnages dont la science est hors de ligne, au troisième rang.

Ce culte rendu aux lettres depuis un temps immémorial a multiplié à Péking les établissements utiles à leur propagation. On y cite le tribunal de l'histoire et de la littérature chinoise, espèce d'université qui est chargée de l'éducation de la famille impériale et du soin de recueillir les annales du pays; le collége impérial; l'observatoire impérial, bâti en 1279, et restauré par les soins du P. Verbiest à l'époque où il était président du tribunal des mathématiques; l'imprimerie, le tribunal pour les médecins, la maison des enfants trouvés, l'établissement pour l'inoculation de la vaccine, les écoles publiques, les cabinets d'histoire naturelle, et enfin la bibliothèque impériale qui, selon Abel Rémusat, contient au moins 300,000 volumes.

Nos capitales d'Europe, si peuplées et si industrieuses qu'elles soient, ne donnent qu'une imparfaite idée du bruit, du mouvement, de la foule qu'on trouve dans Péking. Chaque rez-de-chaussée a sa boutique, chaque boutique a son mât orné de banderoles rouges, vertes, bleues, blanches, de manière à fixer le regard. Chaque mât porte son enseigne, où non-seulement figure le nom du marchand,

mais sa généalogie commerciale, son apologie, et les titres spéciaux qui le recommandent aux acheteurs, à côté de l'énumération des articles principaux qu'il débite. Grâce à cette confusion de mâts, de banderoles et d'enseignes, chaque rue de Péking ressemble assez bien à une rade couverte de vaisseaux pavoisés.

Les rues sont encombrées d'une immense quantité de boutiques portatives, barbiers, drouineurs, savetiers et forgerons. A côté de ces industriels qui circulent, il en est d'autres qui stationnent, vendant dans leurs échoppes du thé, des fruits, du riz cuit et d'autres comestibles ; de sorte que, malgré la largeur des rues de Péking, c'est à peine s'il reste dans le milieu un étroit passage pour ceux qui vont et viennent. A travers cette issue libre on voit tourbillonner par milliers des soldats et des officiers mantchous, des mandarins de tous les rangs et de tous les boutons, des agents de police, accompagnés les uns et les autres d'une multitude de serviteurs qui portent des parasols, des drapeaux, des lanternes peintes, et diverses autres marques caractéristiques de leur dignité. Là aussi s'entassent et se pressent les convois funèbres suivis de leur cortége en deuil, et les joyeuses noces, avec l'accompagnement obligé de tam-tams, et la longue file de conviés, deux choses que l'on rencontre à Péking presqu'à chaque angle de rue. Là s'engagent aussi d'interminables files de dromadaires qui arrivent de Tartarie, chargés de charbon, et des myriades de chariots attelés, ou de charrettes à bras, ou de brouettes remplies d'herbages et d'autres denrées venues de la campagne environnante. Cette populace au repos ou agitée, criant, glapissant, éclatant en gros rires ou en aigres disputes ; ces sons confus, ce retentissement étrange, par lesquels chaque débitant annonce sa denrée ; le signal des barbiers qui font retentir leurs pincettes : tout cela fatigue plus qu'il n'intéresse, assourdit les oreilles au lieu de captiver les yeux.

On voit à Péking beaucoup de femmes dans les rues. Celles de race chinoise ne sortent que rarement et vont à pied ; celles de race tartare montent à cheval presque tous les jours. Ces dernières portent de longues robes de soie qui leur tombent jusqu'aux talons ; elles sont facilement reconnaissables à la longueur de leurs pieds, aussi démesurés que ceux des Chinoises sont petits et courts. Les femmes tartares se coiffent à peu près comme les Chinoises, avec les cheveux relevés et lisses ; et quoique leur visage soit couvert de rouge et de blanc, on voit aisément qu'elles ont le teint naturellement plus beau que ces dernières.

Nulle police au monde n'est mieux réglée que celle de Péking. Au bout de chaque rue, et souvent échelonnées dans les longues rues, sont des barrières avec une guérite et un factionnaire, sans compter une foule de corps de garde disséminés çà et là. Outre ces surveillants spéciaux, existe un service inaperçu, qui tient la bourgeoisie intéressée au maintien de l'ordre. Par chaque dix maisons et à tour de rôle, un chef de famille est obligé de veiller à la sûreté et à la police d'un quartier. Si le moindre trouble survient dans les dix maisons placées sous son contrôle, le dizenier est obligé d'aller avertir le corps de garde, et la force armée intervient. Le service de nuit se fait au moyen de *watchmen* qui, au lieu

de crier les heures, frappent par intervalle sur un tube de bambou qui rend un son aigre et perçant.

Lord Macartney partit de Péking le 7 octobre, sans avoir recueilli de sa mission tous les résultats commerciaux et diplomatiques qu'il en espérait. En retour des deux millions et demi qu'elle coûtait à la Compagnie anglaise, l'ambassade rapportait quelques présents de l'empereur et une lettre conçue en termes peu significatifs. Le 8 octobre, on s'embarqua sur le Pei-Ho, et tout le long du fleuve on put voir quelles misérables huttes, quelle pauvre population, entouraient la capitale chinoise. Du Pei-Ho, on passa dans l'Eu-Ho, et de là dans le célèbre canal impérial. Ce canal est, sans contredit, un des plus beaux et des plus utiles ouvrages qui soient sur le globe. Le docteur Jonhson disait que ce serait honorable pour un homme, si haut placé qu'il fût, de pouvoir dire : « Mon grand-père a vu le canal impérial de la Chine. »

Comparées à cet immense fleuve dormant, nos voies d'eau sont des travaux mesquins et sans étendue. Les Chinois et les Mantchous se disputent la gloire de l'avoir créé. Les premiers disent qu'il est antérieur à la grande muraille, les autres prétendent qu'il ne date que du XIIIe siècle. Quoi qu'il en soit, cet ouvrage atteste plus de science et de génie qu'aucun des deux peuples habitant la Chine n'en possède aujourd'hui. Pour faire promener ce canal dans un espace de six cents milles de longueur, il a fallu mettre à contribution tous les beaux fleuves de l'empire, sans les épuiser ni abaisser leur lit. Ainsi de petites prises ont été faites à l'Eu-Ho, au fleuve Jaune et au Yang-tzé-Kiang, de manière à ce que le niveau du canal fût toujours à la même hauteur, sans que la sécheresse ou les inondations vinssent le modifier. Cependant, sur une si grande étendue de terrain, l'eau n'est pas toujours stagnante : elle a des courants qui proviennent d'un jeu d'écluses grossières qui, de temps en temps, coupent le canal.

Quand il a fallu exécuter ce gigantesque travail, de grands obstacles ont dû se présenter pour faire accorder le niveau général avec les différents niveaux des eaux nourricières. Dans certains endroits, le sol a été creusé jusqu'à soixante-dix pieds de profondeur ; dans d'autres, on a construit au milieu d'étangs profonds, au sein d'immenses et mouvants marécages, des chaussées hautes, massives et larges. Des lacs même ont été traversés ainsi dans un diamètre de plusieurs milles ; et alors l'eau du canal domine tellement celle du lac, que cela constitue presque une navigation à deux étages. De temps à autre, sur le canal impérial apparaissent des ponts, divers de formes et de matériaux. Les uns ont des arches gothiques, d'autres des arches demi-circulaires, d'autres enfin des arches en fer à cheval. Il en est dont les piles sont si élevées que des navires de deux cents tonneaux passent sous les arches sans caler leurs mâts.

Cette portion de la Chine centrale où voyageait alors l'ambassadeur abonde en lacs, au bord desquels vivent des familles de pêcheurs. Leur pêche se fait à l'aide de *leu-tzés*, ou cormorans pêcheurs (*pelicanus sinensis*). On prend le matin dix à douze de ces leu-tzés, quand ils sont à jeun, et on les place sur un radeau de

bambou ; puis, quand on arrive dans l'endroit convenable, le pêcheur laisse plonger un ou deux de ces oiseaux, et leur ôte le poisson du bec quand ils reviennent sur l'eau. Ces leu-tzés, dont la grosseur ne dépasse pas celle d'un canard, saisissent souvent et rapportent des poissons qui pèsent autant qu'eux. Quand les deux leu-tzés sont fatigués, on leur donne à manger le fretin comme récompense, et l'on en envoie deux autres en quête. Des milliers de bateaux et de radeaux couvrent les lacs où cette pêche se pratique. Au delà des lacs commence la plus belle zône de la région chinoise, remplie de temples, de villages, de villes et de monuments. Dans la campagne, tout était couvert de froment et de coton; les coteaux mêmes étaient cultivés jusqu'à leur sommet, terminé par des bouquets d'arbres. Chaque maison avait son jardin et son verger, où foisonnaient des fleurs et des fruits de toute espèce.

L'ambassade approchait du fleuve Jaune, et, comme pour préparer l'œil à ses dimensions, le canal impérial s'ouvrait dans une largeur de mille pieds, bordé de chaussées et de quais dont la maçonnerie est de marbre et de granit. Avant de traverser le rapide courant du fleuve, les mariniers chinois voulurent faire leur sacrifice habituel au génie de ses eaux. Alors des volailles, des cochons, des canards furent égorgés à bord des yachts de l'ambassade, et l'on plaça les victimes sur le gaillard d'avant, à côté de coupes et de plats chargés de viandes cuites. A un signal donné par les gongs, le capitaine prit les coupes, les vida l'une après l'autre dans le fleuve, et fit rapporter les viandes à la cuisine de l'équipage. Des fusées et des pétards annoncèrent la fin du sacrifice. Les yachts, rentrés sans encombre dans le canal, traversèrent tour à tour Saupou, Yang-Tchou et Scou-Tchou, situées toutes les trois dans le Yang-tzé-Kiang. Cette dernière est la ville du goût et de la mode : elle fournit aux sérails des opulents Chinois les femmes les plus attrayantes.

Après le Yang-tzé-Kiang, l'ambassade parcourut le Ché-Kiang, dont la capitale Hang-Tchou est assise aux bords du lac Si-Hou. C'est le célèbre Kinsai de Marco-Polo, la capitale de la Chine des Song, ou Chine méridionale. Au delà de cette ville, la campagne se montra moins découverte et moins rase; les villes devinrent plus clair-semées, mais une foule de bourgs, de villages et de hameaux garnissaient les hauteurs. A deux ou trois reprises, il fallut franchir une partie de la distance par terre. Des chevaux ou des chaises de bambou furent fournis pour cela. On arriva ainsi, moitié par eau, moitié par terre, dans la région que baigne le lac Poyan, la plus triste, la plus déserte, la plus désolée de toute la Chine. C'était un enfer; mais le paradis était à ses portes. Le Khiang-Si s'ouvrit bientôt devant les voyageurs, avec sa campagne peuplée comme une ville, ses manufactures innombrables, ses temples, ses maisons de plaisance et ses palais. A sa suite venait la province de Canton, dont la limite est au sommet de la montagne de Mélin.

Jusque-là l'ambassade avait été traitée avec une civilité respectueuse par toutes les classes de Chinois ; mais quand elle eut mis le pied dans la province de Canton, elle eut à essuyer les injures des paysans, qui sortaient exprès de leurs chau-

mières pour l'insulter. Vainement les mandarins chargés d'escorter l'ambassadeur s'interposèrent-ils pour empêcher de pareilles scènes; elles redoublèrent de violence à mesure qu'on approcha de la ville de Canton. Enfin le 11 décembre, après soixante-trois jours de route, lord Macartney fit son entrée à Canton au milieu de plusieurs yachts de plaisance que la factorerie avait envoyés au-devant de lui. Le vice-roi de la province le reçut le jour même en audience solennelle. Cette ambassade avait été, le long du chemin, constamment défrayée par l'empereur, et, d'après le compte même des mandarins qui l'escortaient, elle devait coûter au trésor impérial près de quatre millions de francs.

L'ambassade anglaise piqua d'honneur la Hollande; elle voulut aussi tenter fortune à Péking, et l'année suivante (1794), elle y envoya deux ambassadeurs, Isaac Tsintsing et Van-Braam. Ces délégués traversèrent toute la Chine pour se rendre dans la capitale, et ils y arrivèrent exténués, parce que rien n'avait été préparé pour leur rendre la route facile. Là, soit qu'on commençât à trouver que les visites de ce genre devenaient trop fréquentes ou trop coûteuses, soit que la nation hollandaise ne parût pas aussi utile à ménager que l'Angleterre, l'empereur ne se mit pas pour les nouveaux venus en grands frais de représentation. On les logea assez mal; on les nourrit avec peu de recherche, et quand le jour de l'audience fut venu, il fallut qu'ils expiassent par leurs prosternements réitérés l'entêtement irrespectueux des Anglais. On alla même jusqu'à les faire agenouiller un jour et frapper neuf fois la terre de leurs fronts devant des vivres que l'empereur leur offrait et qui venaient de sa table : d'autres fois la même révérence se répéta devant un paquet de raisins secs, devant un peu de pâtisserie, qui sortaient des cuisines impériales. Le matin, à trois heures, par un froid très-vif, quand l'empereur se rendait au temple, on venait les réveiller, pour qu'ils vinssent faire nombre au cortége. Enfin la vie de ces délégués de la Hollande ne fut à Péking qu'une suite d'adorations. Durant les trente-six jours qu'ils passèrent dans la capitale, ils avaient fait de tels progrès que l'empereur leur en envoya faire compliment. Était-ce de bonne foi, ou par ironie? Du reste, cette ambassade, toute destinée à des ouvertures commerciales, ne laissa pas aux délégués une seule occasion de parler de ce sujet, tant on savait les amuser de cérémonial et d'étiquette. L'empereur fit dire qu'on venait de Batavia pour le remercier et lui rendre hommage, et ce fut là tout ce que la Hollande retira de sa démarche. Il faut dire que les Anglais ne furent pas plus heureux en 1814, quand lord Amherst remonta le Pei-Ho. Cet ambassadeur britannique n'ayant pas voulu se soumettre à la cérémonie du prosternement, il fut décidé qu'on ne le recevrait même pas en audience solennelle, et l'ordre de son départ suivit de quelques heures le moment de son arrivée.

Mais le temps approchait où le canon des Anglais devait triompher de cette éternelle résistance de la politique chinoise. L'exploration des ports de la Chine septentrionale par le navire de la Compagnie des Indes, *le lord Amherst* qui avait à son bord M. Lindsay et le révérend M. Gutzlaff, prouva, dès 1832, ce qu'on

pourrait faire avec un peu de résolution. *Le lord Amherst* mouilla à Canton, et ensuite à Emouy dans la province du Fo-Kien, où MM. Lindsay et Gutzlaff mirent pied à terre, malgré la résistance des autorités indigènes. Grâce à leur connaissance du chinois, ils s'initièrent tous deux complétement dans les mœurs et les usages du pays.

Ayant poursuivi leur route, ils mouillèrent devant une île nommée Ki-Tan, où résidait l'amiral chinois, Tsung-Ping, ou Wan-Tahin. Voici comment M. Lindsay rend compte de son entrevue avec ce dignitaire. « L'amiral fut reçu à bord du *lord Amherst* avec les respects dus à son rang; on le salua de trois coups de canon; mais il paraît que les idées qu'il avait pu acquérir sur le caractère des peuples étrangers ne lui donnaient pas l'opinion qu'il fût besoin de beaucoup de politesse avec nous. « D'où venez-vous? Quel est votre pays? Quelle affaire avez-vous ici? Il faut partir sur-le-champ, etc. » Telles furent ses premières paroles, dites coup sur coup. Je ne faisais que de commencer à répondre, lorsque Son Excellence se tourna vivement vers M. Gutzlaff, et lui dit : « Vous êtes Chinois? » M. Gutzlaff ayant fait une réponse négative, il le pria d'ôter son bonnet pour voir s'il portait une queue. Cela fait, il reprit. « Non, je vois que vous êtes Portugais. » Je lui déclarai que le bâtiment était anglais, assertion qu'il accueillit avec l'incrédulité la plus complète, disant : « J'ai vécu à Macao, et je connais les barbares. Votre navire est de Macao. » Je répliquai à mon tour qu'il était étrange que Son Excellence m'accusât d'une telle imposture, et que nous étions bien Anglais, ainsi que le bâtiment, en dépit de ce qu'il pouvait avoir connu et appris à Macao. Je pris alors un crayon et j'écrivis sur un morceau de papier : *Ta-Ying-Kwo* (la Grande-Bretagne) est mon pays; puis je le lui mis dans la main. En le recevant, il partit d'un éclat de rire dédaigneux et s'écria : « Quelle absurdité! la grande nation anglaise! C'est la petite nation que vous voulez dire! Vous me débitez là des mensonges. » Jusqu'à ce moment, j'avais été parfaitement maître de moi-même, et j'avais répondu avec civilité à ses observations injurieuses; mais je dois avouer que la grossièreté de ces dernières paroles triompha entièrement de mes dispositions pacifiques. Je lui arrachai des mains le papier qui continuait d'exciter son hilarité, et, saisissant son bras, je lui dis : « Puisque vous n'êtes venu à bord de mon bâtiment que pour insulter ma nation (*Ta-Ying-Kwo*) et moi-même, j'insiste pour que vous partiez immédiatement. » Puis, ajoutant l'action aux paroles, j'allais le contraindre à quitter la cabine. Son Excellence vit alors qu'elle était allée trop loin et commença à se justifier. « Je vous prie de m'excuser; mon intention n'était pas de vous offenser; vous savez bien qu'il y a le *Ta-se-Ying*, et le *Leaon-se-Yang* (la première de ces dénominations s'applique au Portugal, et la seconde à Goa); je pensais qu'il y avait aussi le *Ta-Ying-Kwo* et le *Leaon-Yang-Kwo;* je reconnais mes torts, et je vous prie de les excuser. » Cette ingénieuse apologie fut accompagnée de force révérences et de démonstrations aussi humbles qu'elles avaient été insolentes auparavant. Il resta longtemps à bord, mais ses manières et sa conduite furent si étranges, qu'elles nous firent soupçonner que

son jugement n'était pas parfaitement sain, soupçon dans lequel nous confirmèrent les officiers de sa suite.

De l'île de Ki-Tan, où nos voyageurs lièrent quelques relations avec les naturels, *le lord Amherst* remonta la côte jusqu'à la hauteur de Foucho-Fou où résidait le gouverneur général de la province de Che-Kiang. Malgré tous les obstacles, les deux Anglais arrivèrent jusque dans cette ville, et demandèrent hardiment le vice-roi : sur des indications assez précises, ils marchèrent vers son palais ; mais ce fut en vain qu'ils demandèrent à lui être présentés. On voulait même les obliger à coucher dans un bateau, demeure habituelle des Chinois de la dernière classe, quand la fermeté et l'énergie de MM. Lindsay et Gutzlaff les firent changer de ton. Il paraît que c'est là un des traits distinctifs du caractère indigène. « Il est digne de remarque, dit M. Lindsay, que du moment où nous bravâmes leur autorité, l'attitude de la plupart des mandarins qui se montraient d'abord indifférents, devint plus amicale, et le ton de Whang lui-même, si insultant et si dédaigneux auparavant, prit la forme du raisonnement et de la persuasion. C'est un fait si singulier et si contraire aux principes généraux de la nature humaine, que l'expérience seule en peut démontrer la réalité ; mais, dans tous les cas où il s'agit d'affaires plus ou moins importantes, on n'obtient rien ou peu de chose du gouvernement chinois, ou de ses officiers, par d'humbles supplications et des raisons conciliatrices ; tandis que si l'on change de ton, sur-le-champ on obtient l'objet de sa demande, et, ce qu'il y a de plus étonnant, c'est qu'ils semblent montrer dès lors à votre égard plus de bon vouloir et de cordialité. »

Depuis le premier jusqu'au dernier jour de sa station à Fou-cho-Fou, il fallut que *le lord Amherst* se tînt sur ses gardes contre les ruses actives ou la fourberie dilatoire des marchands de la ville. Un jour le navire fut même obligé de quitter son poste sur la rade pour venir dans le port imposer aux douaniers du vice-roi. L'accueil qu'on lui fit à Ning-Po fut plus cérémonieux et plus poli ; mais les mêmes impossibilités se reproduisirent dans les transactions. En vain MM. Lindsay et Gutzlaff prêchèrent-ils, devant la foule, les avantages qui devaient résulter de communications plus fréquentes et plus faciles ; les mandarins objectèrent les lois fondamentales de l'empire et les défenses formelles de l'empereur. A Shang-Hé, dans le Kiang-Sou, la résistance des autorités alla si loin que, pour obtenir justice et protection, les Anglais furent obligés d'enfoncer à coups d'épaules les portes du palais du gouverneur. Enfin, après une relâche sur les côtes de la Corée, *le lord Amherst* rentra à Macao vers la fin de 1832.

Malgré l'expérience de ces deux navigateurs, les Anglais continuèrent d'user des plus grands ménagements envers la cour impériale pendant les six années suivantes. Mais leur faiblesse nécessita la rupture qu'à tout prix ils auraient voulu éviter. Le commerce de l'opium avait soulevé à Canton de graves différends entre les deux nations. En 1830, les Chinois, enhardis par la politique timide des Anglais, se saisirent de la personne du capitaine Elliott, leur ministre plénipotentiaire. Dès lors la guerre devint inévitable, et l'Angleterre s'imposa d'énormes sacrifices pour

la mener à bonne fin. En 1840, une flotte, commandée par l'amiral Elliott, cousin du ministre plénipotentiaire, pénétrant dans le golfe de Pe-che-li, y mouille, à trente lieues de Péking. De là, l'amiral anglais entame des négociations avec l'empereur et se flatte d'obtenir des conditions favorables sans coup férir. On l'entretient dans cette illusion pour gagner du temps. Un membre très-distingué de la famille impériale, Ke-Shen, envoyé vers l'amiral Elliott, se joue de sa crédulité. Il obtient d'abord son consentement pour transporter les conférences à Canton, sur le théâtre des premiers différends. Puis, quand l'Anglais s'y est complaisamment rendu avec sa flotte, Ke-Shen se fait longtemps attendre. Il n'arrive enfin que pour amuser l'amiral Elliott avec des fêtes brillantes et de belles paroles. Il se flatte de faire échouer l'expédition en traînant les choses en longueur.

Mais au mois de mai 1841, l'Anglais, à bout de patience, tourna ses batteries contre ce vieil empire de la Chine, qui, trop lâche pour affronter le péril, cherche à l'éloigner au moyen de mille petits artifices. L'amiral Elliott détruit tous les forts de la rivière de Canton, oblige la ville même à capituler et lui impose une rançon de 32 millions, qui sont répartis, à titre d'indemnité, entre les marchands d'opium. Ke-Shen signe, à son grand regret, un traité par lequel il abandonne Hong-Kong aux Anglais. Mais ni la reine d'Angleterre ni la cour impériale ne veulent ratifier ce traité. La guerre recommence, et elle est vigoureusement poussée cette fois par l'amiral sir William Parker et par sir Hugh Gough ; sir Henry Pottinger remplit les fonctions de ministre plénipotentiaire. La flotte anglaise réunit jusqu'à cent cinquante voiles, dont trois vaisseaux de ligne et quatorze bâtiments à vapeur. Avec de tels chefs et de telles forces, les affaires vont grand train.

Pendant les derniers mois de l'année 1841 et les premiers mois de l'année suivante, les grandes villes du littoral, Amoy, Ning-po, Cha-pou, Shang-haïe et l'île de Chusan, tombent au pouvoir des Anglais. Au mois de juillet 1842, ils entrent avec toute leur flotte dans le Yang-Tze-Kiang, le plus grand fleuve et la plus grande artère commerciale de la Chine, détruisent la ville de Chin-Kiang-Fou, et arrivent enfin, au mois d'août, sous les murs de Nan-King. L'occupation du Yang-Tze-Kiang plaçait les provinces du nord dans la position la plus critique, en interceptant leurs communications avec les provinces du midi, d'où elles tirent leurs approvisionnements en grains. Une partie de l'empire était donc menacée des horreurs de la famine. Les Chinois, effrayés, se hâtèrent d'acheter la paix au prix des plus grands sacrifices. Il faut dire, à l'honneur des Anglais, que, dans le traité qui fut signé à Nan-King, ils stipulèrent pour les intérêts de l'Europe entière, et se montrèrent dignes de les représenter. Les Chinois ouvrirent cinq ports aux Européens, acceptèrent un tarif de douane basé sur les conditions les plus libérales. Ils s'engagèrent, en outre, à payer une contribution de guerre de 120 millions aux Anglais. Ainsi furent maintenues et élargies ces relations commerciales de l'Angleterre avec la Chine, qui donnent de si grands bénéfices que, sans elles, l'occupation de l'Inde serait improductive. Ainsi furent renversés ces obstacles élevés par l'étiquette et la politique chinoise, et qui presque aussi vieux que le

CORTÉGE D'UN EMPEREUR DE LA CHINE.

Publié par Furne à Paris.

monde, semblaient opposer d'éternelles barrières aux entreprises des peuples de l'Europe. Maintenant la Chine est ouverte, ouverte pour toutes les nations du monde comme pour les Anglais. La cour impériale en a conservé un profond ressentiment. Mais qu'elle y prenne garde : une première campagne a conduit les Anglais au cœur de l'empire; une seconde campagne en amènerait infailliblement la conquête. La Chine serait transformée en colonie anglaise.

CHAPITRE XXXVIII.

CHINE. — RÉSUMÉ. — HISTOIRE NATURELLE, GOUVERNEMENT, RELIGION, MŒURS, USAGES, LOIS, LITTÉRATURE, SCIENCES, ARTS.

La géographie de la Chine est un travail si vague au milieu de données contradictoires, si gigantesque par ses proportions, que des volumes ne suffiraient pas à l'établir. Comment se reconnaître au milieu des 1,572 villes, des 2,796 temples, des 3,158 ponts, des 10,809 édifices, ou encore parmi les 765 lacs et les 14,605 montagnes nommés par les auteurs chinois? Son histoire naturelle, précisée dans quelques faits, n'est pas moins douteuse dans d'autres, et au total fort incomplète.

Dans une étendue qui se prolonge entre le 69° et le 141° de longitude E. et le 18° et le 51° de latitude N., au milieu de tous les accidents de terrain imaginables, avec des contrées montueuses et des vallées inondées, des steppes et des marécages, des plaines fécondes et des coteaux productifs, regorgeant de bras, sillonnée de canaux, la Chine doit produire tout ce qu'elle a la volonté de produire, et peu de variétés d'arbres et de plantes doivent échapper à sa vaste nomenclature.

L'agriculture est honorée en Chine de temps immémorial, et, à une certaine époque de l'année, se célèbre une fête dans laquelle l'empereur pousse une charrue et trace lui-même un sillon. Des témoins oculaires nous ont laissé une poétique description de cette solennité. Le quinzième jour de la première lune, l'empereur se transporte avec les princes de sa famille et les principaux dignitaires de l'État au champ désigné pour la cérémonie. Autour du champ sont groupés les laboureurs de la province, accourus pour la fête. Quand l'empereur est entré dans le champ, il se prosterne et appuie neuf fois la tête contre terre pour adorer *le Tien*, le Dieu du ciel ; il prononce à haute voix une prière, puis immole un bœuf qu'il offre au maître de tous les biens. Alors la charrue est amenée avec un magnifique attelage de bœufs. Le souverain en saisit le manche, pique les bœufs et ouvre son sillon ; les princes continuent, puis font place aux mandarins, qui laissent aux laboureurs le soin de terminer la besogne. Au même jour, dans tout l'empire, les vice-rois exécutent la même cérémonie, au nom de l'empereur. Les semailles se célèbrent avec la même pompe. Il faut ajouter pour-

tant que d'autres voyageurs ont vu les choses sous un aspect moins riant. Suivant eux, l'agriculture chinoise est beaucoup plus arriérée qu'on ne se le figure en Europe. De là sans doute ces famines qui, de temps à autre, déciment la population de l'empire. Dans un pays qui repousse le secours des greniers étrangers, on conçoit quels affreux malheurs résultent d'un mécompte dans les récoltes.

Tous les animaux domestiques de l'Europe se retrouvent en Chine ; il y a de plus le chameau, qui est petit et dégénéré. On rencontre dans ses forêts l'éléphant, le rhinocéros unicorne, le lion sans crinière, le tigre, les singes, le gibbon aux longs bras, le magot à la face hideuse, et le pithèque, qui imite les gestes et jusqu'au rire de l'homme, le cerf, le sanglier, le renard, et une foule d'autres animaux. Les volailles abondent, surtout les canards. Parmi les oiseaux on distingue le faisan doré et argenté, la sarcelle et l'oiseau pêcheur. La dorade chinoise, ornement des bassins du pays, a été transportée en Europe, où elle sert au même usage.

La Chine a des mines d'argent qui sont peu exploitées. L'or s'extrait des sables que roulent quelques rivières. Le *toutenague* est un métal qui n'appartient qu'à la Chine. Les naturels font des vases et des chandeliers avec cette substance blanchâtre. Le cuivre jaune sert à fabriquer la petite monnaie qui a cours dans l'empire. Le mercure, l'arsenic sulfuré, se trouvent en abondance. Parmi les pierres précieuses, on distingue le lapis lazuli, le jaspe, le cristal de roche, l'aimant, le granit, le porphyre, différents marbres, au nombre desquels est un marbre noir fort sonore auquel les voyageurs ont donné le nom de *pierre musicale*. Les trois substances qui entrent dans la composition de la porcelaine de Chine sont le *pé-tun-tsé*, un feldspath laminaire blanchâtre ; le *kao-lin*, un feldspath argiliforme, et le *che-kao*, ou la baryte sulfatée.

Le gouvernement chinois est une espèce d'absolutisme tempéré par le droit de représentation donné à certaines classes de magistrats. Le pouvoir suprême est exclusivement exercé par l'empereur, qui prend le titre de Fils du Ciel. La couronne est héréditaire, et la succession fixée depuis longtemps dans la ligne masculine ; mais l'ordre de primogéniture n'y est pas toujours suivi. On ne connaît pas en Chine d'aristocratie, si l'on entend par ce mot une noblesse continuée par voie d'hérédité, perpétuant les places et les honneurs dans un nombre limité de familles patriciennes. Toutefois il y existe une aristocratie flottante, composée non pas, comme on l'a cru jusqu'ici, au gré du caprice impérial, mais d'après des règles fixes et une hiérarchie respectée. C'est l'aristocratie des mandarins lettrés qui se recrute par les examens et par les concours. Les jeunes gens de toutes les conditions sont admis indistinctement à se présenter pour le troisième grade littéraire. Ceux qui l'ont obtenu débattent entre eux le deuxième grade, qui donne entrée aux fonctions publiques. Du deuxième grade, on peut, avec une intelligence supérieure, s'élever au premier, et de là aux charges les plus hautes. Cette institution des lettrés remonte au VIIe siècle ; elle s'est perpétuée depuis lors, malgré l'invasion et la conquête. En neutralisant l'esprit guerrier, il est possible

MANDARIN, ARTILLEUR ET SOLDATS CHINOIS.

Publié par Furne à Paris.

qu'elle ait ouvert la Chine aux Tartares nomades ; mais on lui doit aussi d'avoir civilisé les vainqueurs et de les avoir assouplis à l'esprit local au lieu de subir le leur ; on lui doit cette longue succession de siècles tranquilles, cet ordre intérieur, ce respect des masses pour les choses établies, cette obéissance entière aux lois anciennes. Le privilége affecté à l'intelligence et non à la naissance, voilà la base du gouvernement chinois. Il n'y a dans ce pays de titre héréditaire que pour les princes de la famille impériale et pour les descendants de Con-fu-Tzée, de Mencius et de Lao-Kium.

La hiérarchie militaire, qui produit les mandarins de guerre, est aussi le résultat d'un concours. Seulement, au lieu de faire preuve d'une capacité intellectuelle, il faut justifier de l'aptitude guerrière, de la force et de l'adresse dans les exercices du corps. Les grades militaires sont du reste très-inférieurs aux grades lettrés. Les mandarins lettrés sont au nombre de quatorze mille dans tout l'empire, depuis le premier jusqu'au huitième ordre, tous caractérisés par le bouton de l'habit : les respects du peuple, les faveurs du souverain sont pour eux. Les mandarins de guerre, dont on compte vingt mille, sont des dignitaires subalternes, obéis de leurs soldats, mais avec moins d'influence directe sur les autres habitants.

L'administration des provinces chinoises est partagée entre plusieurs officiers qui n'ont pas de contrôle les uns sur les autres, et qui doivent porter devant la cour les affaires pendantes entre eux. Le gouverneur général, que les Européens nomment vice-roi, a presque toujours deux provinces sous sa dépendance. Il y a en outre un intendant de province, un surintendant des lettres, un directeur des finances, un juge criminel, et deux intendants, l'un pour les salines, l'autre pour les greniers publics. Le département, l'arrondissement, le district, ont encore chacun des magistrats particuliers qui cumulent des fonctions administratives et judiciaires. L'empereur nomme à tous ces emplois, sur une liste de candidats en nombre triple de celui des vacances. Les rapports, les décrets officiels du souverain sont imprimés dans la *Gazette de Péking*, et répétés ensuite par les gazettes provinciales. Quand ces décrets doivent froisser quelques intérêts ou soulever quelques oppositions, l'empereur entre dans une polémique officielle sur les motifs qui ont déterminé la résolution. La chose va même si loin, que dans un temps de fléau, comme famine, épidémie, tremblement de terre, le chef de l'État s'en fait responsable devant ses sujets ; il s'accuse d'avoir irrité le ciel en négligeant ses devoirs ; il annonce qu'il va le conjurer par des jeûnes, des retraites et des prières extraordinaires.

L'empereur est le chef suprême de l'administration et de l'armée. Les forces militaires dont il peut disposer ont été l'objet d'estimations diverses. Barrow parle de 2 millions de soldats ; les missionnaires, de 1,400,000 ; Malte-Brun, de 500,000 ; mais le plus vraisemblable de tous ces chiffres paraît être celui du voyageur russe Timkowski, qui divise les troupes réglées en quatre corps : le premier, fort de 67.000 hommes, et composé de Mantchous, élite de l'armée, jouissant de privi-

léges énormes; le second, composé de 15,000 Mongols; le troisième, de 27,000 Chinois; enfin le quatrième et le plus nombreux, de 500,000 hommes, Chinois également. Les bataillons d'élite sont groupés d'habitude dans la capitale ou aux environs; les autres se disséminent au sein des deux mille places fortifiées de l'empire. Avec les milices mobiles, dont le nombre s'élève à 125,000 hommes, la force totale de l'armée est de 740,000 soldats, dont 175,000 cavaliers. Il existe en outre, et comme auxiliaires indépendants, une cavalerie mongole, qui, pour l'organisation rappelle celle des Cosaques du Don et de l'Oural, et dont on porte le chiffre à 500,000 hommes.

Presque tous les soldats chinois sont mariés, et leurs enfants, qui sont inscrits dès le jour de leur naissance dans les cadres des corps, servent ensuite à les recruter. Outre ses armes, un cheval, une maison, et une certaine portion de riz, chaque soldat des trois premiers corps touche une solde mensuelle de 3 ou 4 lanes (24 à 32 fr.). Avec cet argent, il faut qu'il s'habille, et, comme il le fait à sa guise et à ses frais, il en résulte que les corps n'offrent point d'uniformité dans le costume. Les uns ont des vestes bleues bordées de rouge, ou brunes bordées de jaune; les autres, de grands pantalons, ou bien des culottes avec des bottes pardessus : ici se voient des archers avec leurs longues robes de coton garnies de petits glands et nouées dans le milieu avec une ceinture; là des fusiliers avec leur casque en carton ou en cuir, dont les côtes se rabattent sur les joues et tombent sur les épaules. Le quatrième corps, celui de 500,000 hommes, reçoit des portions de terrain qu'il cultive. Comme il offre une ressource contre la faim, son recrutement se fait de la manière la plus facile, et les malheureux briguent en foule la faveur d'être inscrits sur ses cadres. De tous les bataillons chinois, il n'y a guère que la cavalerie qui ait de la force et de la tenue. Les fantassins, armés de mauvais fusils à mèche, sont sans énergie et sans discipline; l'artillerie encore dans l'enfance a presque peur de ses propres canons. L'entretien total de l'armée s'élève, d'après Timkowski, à 87,400,000 lanes (699,300,000 fr.).

On a beaucoup parlé des lois chinoises et de leur stabilité. Quelle que soit l'opinion qu'on puisse en avoir sous le point de vue philosophique, on ne peut nier qu'elles ne soient merveilleusement appropriées à la politique du pays et au tempérament indigène. Ce sont de bons règlements de police, dit Malte-Brun, accompagnés de bons règlements de morale. L'empereur respecte ces lois, parce qu'elles sont un excellent instrument de despotisme direct ou indirect. Les mandarins non plus n'ont point d'intérêt à les changer; car c'est par elles qu'ils exploitent l'obéissance populaire, sauf à compter avec l'empereur. Il existe pourtant des tribunaux où, pour la forme, on peut porter plainte contre un supérieur; mais on a aussi la certitude qu'une peine punira cette hardiesse. Point de désunion parmi les gouvernants, car le fouet impérial est là qui nivelle les prétentions et comprime les rancunes; point de résistance chez le peuple, car il est rusé autant que lâche, et avec la ruse il domine presque ses maîtres. On le vole, mais on lui permet de voler, et il le fait de toutes les façons. On rend mal la justice, mais seulement

envers ceux qui sont assez ridicules pour ne pas la payer. Ainsi le riche est content, le pauvre est contenu. Les malheureux, à la veille de mourir de faim, se font bandits ou pirates. On les pend s'ils ne sont pas les plus forts et s'ils se laissent prendre ; s'ils résistent, s'ils tiennent tête à l'empereur, on traite avec eux, on les gagne à la cause de l'ordre avec des places de mandarins.

L'éducation, les usages, le cérémonial de la vie ordinaire, façonnent d'ailleurs de bonne heure le Chinois à l'obéissance. Il ne fait pas un pas sans qu'une révérence, un compliment, une servitude quelconque, y soient attachés. L'orgueil natif se trouve de la sorte annulé par le frottement social. Mais un autre secret de la politique chinoise, une des causes les plus influentes de son immuabilité, c'est, le croirait-on, son système pasigraphique, qui interdit à la langue écrite de reproduire par des groupes alphabétiques les consonnances de la langue parlée. « Rangez les idées fondamentales, ou généralement nécessaires, dit Malte-Brun, dans un ordre quelconque ; classez sous ces idées-mères toutes les autres idées que vous fournira la langue vulgaire, ou qui se présentent à votre jugement; donnez à chaque idée-mère un seul signe représentatif, mais que ce signe soit arbitraire ou informe; que ces signes, comme autant de véritables clefs de votre langue, soient la base constante des signes également abstraits et arbitraires qui dénoteront les idées subordonnées : voilà la langue savante de la Chine toute formée. Ses clefs au nombre de 214, et ses autres signes dérivés, au nombre de plus de 80,000, n'expriment pas des mots, mais des idées; ils ne s'adressent qu'à la vue et à la mémoire : l'imagination n'est point réveillée par ces signes arbitraires, et la voix n'en saurait exprimer la centième partie. La beauté d'un poëme chinois consiste à ne pouvoir être rendu par la déclamation ; et les grands savants du pays discutent entre eux en traçant en l'air, avec leurs éventails, des caractères qui ne répondent à aucun mot de la langue parlée. »

Quant à la langue chinoise parlée, elle se compose de monosyllabes, et à peine y a-t-il 350 mots différents pour une oreille européenne; mais, à l'aide de quelques inflexions de voix, les Chinois en distinguent un nombre infiniment plus grand. Ainsi, selon les intonations, le mot *tchoun* peut signifier maître, cochon, cuisine, colonne, vieille femme, esclave, prisonnier. D'autres fois même, le son étant semblable, plusieurs idées se trouvent attachées à un mot ; *pe* bref, par exemple, veut dire nord, blanc, cyprès, cent, et une foule d'autres choses. La syntaxe est en outre d'une indigence vraiment barbare : comme elle n'a ni déclinaisons, ni conjugaisons, elle remplace les unes et les autres par des circonlocutions puériles. La langue savante, de son côté, rejetant ces secours, accumule les mots, en sous-entendant leurs rapports. Pour exprimer que la mer n'a point de bornes, elle écrit : *mer aucune borne*. Sèche, obscure, arriérée, cette langue a un caractère évident d'antiquité ; elle paraît être la souche du thibétain et de l'annamitique. L'influence de cette pasigraphie sur la politique de la contrée est plus grande qu'on ne pourrait le croire. Elle perpétue l'enfance des peuples, et tient les idées d'un ordre élevé au-dessus de leur examen. La langue parlée, placée de la sorte

dans un état d'infériorité, ne participe point des progrès qui se font dans une autre sphère; et la langue écrite, bornée dans ses signes conventionnels, ne trouve que difficilement des formules pour des idées et des impressions nouvelles.

Aussi a-t-on toujours exagéré la somme des connaissances littéraires et scientifiques des Chinois. Avant que les Européens missent le pied sur leur territoire, ils ignoraient complétement les sciences mathématiques et les arts qui en dépendent. Leurs observations astronomiques étaient sans exactitude et sans précision, et ce fut à l'aide de procédés plus sûrs, et à la suite d'expériences vérifiées, que nos missionnaires parvinrent à se fonder dans le pays une importance comme astronomes et physiciens. Depuis lors, chargés de tous les travaux en ce genre, ils mirent la science chinoise à peu près au niveau de celle de l'Europe. Et ce progrès fut tellement le résultat d'une importation étrangère, que le bannissement des religieux amena une décadence complète dans les notions acquises. Quand l'ambassade anglaise passa à Péking, la chose en était venue au point que le Chinois, président du tribunal des mathématiques, vint supplier Barrow et le docteur Dwinddie de l'aider dans les calculs astronomiques de l'almanach national. Jusqu'alors il s'était servi de la *Connaissance des temps*, qu'on lui envoyait de Paris; mais la révolution française ayant suspendu toute communication, il avait fallu y suppléer avec les simples formules locales, qui livraient les résultats aux chances du hasard. Ce fut donc avec un vif plaisir que le président accepta un recueil d'almanachs nautiques appartenant au docteur Dwinddie, et calculés pour le méridien de Greenwich jusqu'à l'année 1800.

Les autres sciences ne sont pas plus avancées en Chine. Quant aux arts, on peut juger même en Europe de ce qu'ils sont dans cet empire : le bizarre, c'est le beau; architecture, peinture, sculpture, tout est fantasque, monstrueux. Deux découvertes seules semblent leur appartenir, quoique imparfaites: celle de l'impression sur planches gravées, mais non pas mobiles, et celle de la boussole. La polarité de l'aimant était en effet connue des Chinois du temps de Marco-Polo; ce voyageur l'aurait-il révélée à quelque compatriote, et l'inventeur européen ne serait-il qu'un plagiaire?

Quant à la navigation, elle est évidemment misérable et arriérée. Les vaisseaux sont des machines énormes dont quelques-uns portent jusqu'à 1000 tonneaux. Les deux gaillards, fort élevés, servent à en retarder la marche : incapables de s'élever d'une côte où le vent les affale, leurs jonques font fréquemment naufrage. Cinquante bâtiments sur cent périssent dans les traversées. Les ancres sont en bois. Ne connaissant pas nos instruments de précision, les pilotes se dirigent par les relèvements de terres, et par la position des astres quand la côte est hors de vue. De toutes leurs embarcations, les champans sont les plus gracieuses, les plus propres. On les peint avec un beau vernis jaune, et les voiles sont fabriquées avec des nattes fort jolies. Les cordes de halage sont en écorce de bambou. Les arts mécaniques ont seuls atteint dans l'empire une importance et une perfection rela-

tives. Les manufactures d'étoffes, de porcelaine, de laque, et les autres industries sédentaires, prouvent chez eux la plus ingénieuse patience.

Nous avons vu ce qu'étaient les monuments des Chinois. Quant à leur littérature, elle est fort peu appréciable, même aujourd'hui que des traductions d'ouvrages chinois circulent en Europe. Ils ont des livres imprimés, à Péking surtout, où les bibliothèques impériales en fourmillent, et dans les provinces, soit au sein des établissements publics, soit chez les lettrés. La poésie est le grand délassement des lettrés, et de grands empereurs eux-mêmes ont fait leurs preuves en ce genre. Kian-Loung a été classé au nombre des premiers versificateurs de son empire. Son morceau le plus populaire est une ode sur le thé qui a été peinte sur toutes les théières du royaume. Voici comment débute cette mélopée chinoise : « Sur un feu lent, placez un vase avec un trépied ; remplissez-le d'eau de neige bien claire ; faites-la bouillir aussi longtemps qu'il le faudrait pour rendre le poisson blanc et les écrevisses rouges. »

Les ouvrages de philosophie sont pourtant plus estimés que les élucubrations poétiques. Les préceptes de Con-fu-Tzée, philosophie des Chinois, sont formulés en sentences brèves, impératives, obscures dans le dogme, mais claires dans la partie morale et ne laissant point de doute sur la nature des devoirs civils ou religieux ; par exemple celle-ci : « Il y a trois vertus radicales : la prudence pour discerner, la bienveillance universelle pour être utile, le courage pour soutenir. »

Ces codes de Con-fu-Tzée paraissent être la religion des classes éclairées de la Chine. Avant ce philosophe, le culte indigène était une espèce de panthéisme philosophique. On croit que, dans une haute antiquité, l'existence d'un Dieu rémunérateur n'en était pas exclue, et divers passages de Con-fu-Tzée donnent lieu de penser que ce sage admettait également ce dogme. Mais le sens vague et obscur de ses définitions, ses principes de morale naturelle et d'harmonie générale, en ont fait depuis un véritable spinosisme, mêlé de matérialisme et d'athéisme. Le culte purement civil, rendu au ciel, aux génies de la terre, des astres, des montagnes et des fleuves, ainsi qu'aux âmes des parents, est à leurs yeux une institution sociale sans conséquence. Ce culte ne connaît point d'images et n'a point de prêtres ; chaque magistrat le pratique dans la sphère de ses fonctions, et l'empereur lui-même en est le patriarche. Con-fu-Tzée est figuré dans ces temples par une simple tablette, devant laquelle on brûle des parfums, de l'encens, des flambeaux de bois de sandal et du papier doré. La secte des Tao-Tzée admet des idées et des pratiques qui se rapprochent de l'épicuréisme. Les fondateurs de ce parti aiment la vie contemplative ; mais ils admettent l'astrologie et la magie.

On compte en Chine 1,500 temples consacrés à Con-fu-Tzée, et l'on calcule que, pendant les sacrifices qu'on y fait au printemps et vers l'automne, on y immole 27,000 cochons, 2,800 moutons, 2,800 daims et 27,000 lapins. Quant aux présents, ils consistent en 27,000 pièces de soie.

Le culte de Con-fu-Tzée et celui des Tao-Tzée, trop abstraits pour le peuple, ne pénétrèrent jamais jusque dans ses rangs. En revanche, dès que le bouddhisme

indien parut en Chine, la multitude l'adopta sous le nom de culte de Fô. On a vu en quoi consiste cette religion, aujourd'hui répandue dans toute la contrée.

Ce qui reste à dire sur les indigènes du vaste empire chinois se bornera à quelques traits oubliés, et à quelques détails de mœurs domestiques. La vie retirée des femmes ne s'étend pas aux villageoises, qui souvent poussent la charrue et se livrent aux plus rudes travaux ; mais elle est de toute rigueur dans les classes élevées, où règnent l'étiquette cérémonieuse et une espèce de hiérarchie de famille. La seule vertu qui ait de tout temps servi de thème aux admirateurs exagérés de la civilisation chinoise, c'est un respect filial qui va jusqu'à l'absurde. En Chine, comme autrefois à Rome, un père peut vendre son fils comme esclave, et soit par caprice, soit par pauvreté, il use assez fréquemment de ce droit. Les filles surtout sont presque toujours l'objet d'un marché entre les parents et le futur. Ce qu'il y a de singulier, c'est que ce dernier achète sans voir. Il n'est libre de résilier l'affaire qu'au moment décisif : quand la voiture qui conduit la fiancée chez son époux arrive devant le logis de ce dernier, on lui donne la clef de la portière, et si après avoir regardé sa femme il n'en veut pas, on la ramène chez ses parents. Seulement, dans ce cas, les cadeaux et le prix du marché ne lui sont pas restitués.

La polygamie est autorisée en Chine comme dans tous les pays où l'on traite les femmes comme une marchandise ; mais pour la plupart des natifs, qui ont à peine de quoi nourrir une seule femme et les enfants issus d'elle, cette tolérance ne dégénère jamais en abus. Les grands officiers de l'État ont seuls des harems peuplés de six, huit ou dix femmes chacun, suivant leurs goûts et leurs moyens. Quant au sérail de l'empereur, il est magnifiquement pourvu : tous les trois ans, le gracieux souverain passe une revue de toutes les filles des officiers tartares et des personnes de distinction qui ont atteint l'âge de douze ans ; puis, parmi ces familles dont il est réputé le père commun, il choisit ses femmes et ses concubines. Celles qui ne sont pas désignées à la troisième revue sont exemptes dès lors de cette humiliante corvée. Les femmes de service du palais, qui sont au nombre de 5,000 environ, sont prises parmi les troisièmes tribus. Quand elles donnent naissance à un fils, elles ont le droit d'entrer au palais et prennent rang parmi les épouses.

Les Chinois n'ont qu'un goût bien vif, celui du jeu. Il est rare qu'ils sortent de chez eux sans avoir dans la poche un jeu de dés ou de cartes ; à défaut, ils se servent de leurs doigts seuls et jouent au *tsoi moi*, espèce de *mourre* connue en France et pour laquelle les Napolitains sont passionnés. Ils connaissent aussi les échecs, les combats de coqs, de cailles, de sauterelles et de grillons.

La législation despotique qui régit la Chine n'eût pas sans doute survécu à une civilisation matérielle assez avancée, si le caractère indigène ne se fût pas prêté à tous les abus de pouvoir. C'est à cette tendance qu'il faut attribuer le fréquent usage du bambou, qui sert à la police de tout le royaume. La moindre faute, le moindre délit, encourent une dose plus ou moins forte de cette peine, laissée presque toujours à la discrétion du mandarin. Le bambou et la misère, tels sont les deux éléments de dégradation du caractère chinois. L'humanité, l'amour paternel,

la charité, sont des vertus ignorées chez eux. Qu'un homme tombe dans la rue subitement frappé, on le laisse mourir sans secours. Un ouvrier verrait expirer à ses côtés un camarade par maladie ou par accident, qu'il ne songerait pas même à lui demander ce qu'il a. Qu'une jonque sombre dans la rivière, et les habitants accourus songeront plutôt au sauvetage de la barque qu'au salut de l'équipage.

C'est sans doute à cet égoïsme abrutissant qu'il faut attribuer l'énorme quantité d'infanticides dont ce pays est témoin chaque année. Loin de sévir contre ce crime, le gouvernement le tolère et l'autorise presque. L'une des occupations de la police de Péking, est de ramasser chaque matin les enfants qu'on a jetés pendant la nuit. On entasse les victimes dans des charrettes, et on les porte pêle-mêle, vivants ou morts, dans une voirie située hors de la ville. Quelques auteurs ont porté à 30,000 le nombre des infanticides commis dans une année ; d'autres l'ont réduit à 10,000. Ceux qui logent sur les fleuves abandonnent la victime au courant, après lui avoir attaché au cou une calebasse qui lui tient la tête hors de l'eau. Il n'est pas rare de voir flotter ainsi des cadavres d'enfants, et les bateaux qui passent n'y accordent pas plus d'attention qu'ils ne feraient pour un chien mort.

A côté de cette cruauté calculée, le Chinois a des qualités qui le rendent propre à la vie sociale, la politesse, les mœurs tranquilles, l'amour du travail. La civilité, soit entre égaux, soit d'inférieur à supérieur, est non-seulement une habitude, mais encore une loi politique. Les rixes sont très-rares, même parmi les hommes de classe inférieure. Fiers et bas, vains mais lâches, les Chinois ont cette audace qui grandit toujours devant les concessions et qui s'arrête et s'humilie devant la résistance et la menace. Quand on les traite avec douceur, ils insultent ; quand on se redresse, ils ploient. Les rapides succès et les grands résultats de la campagne de 1841 l'ont, du reste, démontré de la manière la plus frappante, et cette expérience ne sera pas perdue pour l'avenir.

CHAPITRE XXXIX.

DÉPART DE CANTON. — FORMOSE. — LIOUTCHEOU.

Rien ne me retenait plus en Chine. J'avais vu de Canton tout ce qu'il était possible d'en voir ; j'avais recueilli sur les provinces intérieures les notions les plus récentes et les plus exactes. Quelque désir que j'eusse d'y prolonger mon séjour entre Norberg et Morton, il fallait partir ; car d'autres terres m'appelaient ; Liou-Tcheou et le Japon, complément de mon itinéraire asiatique ; puis l'Océanie, cet immense archipel que rêvait depuis si longtemps mon imagination aventureuse, ce pays de races neuves et sauvages, ce théâtre de découvertes, ce tombeau des deux grands navigateurs du siècle passé, Cook et La Pérouse.

Les jours s'écoulaient, et tout entier à son amitié nouvelle, Norberg ne disait

rien encore de notre départ. La Chine, d'ailleurs, lui plaisait : cet engouement, dont j'avais essuyé le premier feu sur la plage de Macao, était devenu plus intense à Canton; s'il n'admirait pas tout, au moins s'amusait-il de beaucoup de choses : les plus petits détails l'intéressaient, le tenaient captivé. Lui, si pessimiste jusque-là, si ennuyé de son rôle de voyageur, si insoucieux des choses extérieures, avait pris goût à la Chine. Était-ce une réaction physique ou un simple incident d'organisation, une guérison ou une boutade? C'est ce que je n'ai pas su; car nous nous quittâmes, comme on va le voir.

C'était le sixième jour depuis notre arrivée à Canton. Le soir, j'entrai dans la chambre de Norberg. « Eh bien, lui dis-je, êtes-vous toujours décidé à visiter Liou-Tcheou? — Sans doute, mon ami, mais les occasions sont rares. — J'en sais pourtant une pour après-demain : une jonque appareille pour Yedo; elle relâchera aux îles que nous voulons visiter. Il ne s'agit plus que de parler au capitaine. — Mon Dieu! comme vous êtes pressé! Ne trouvez-vous pas que la vie est douce ici, et qu'un mandarin à boutons de grenat est un personnage bien heureux? — Sans doute, mais nous ne sommes pas mandarins; et, quant à moi, le rôle de voyageur est celui que je préfère à tout. Écoutez, Norberg, suivons chacun notre goût et ne nous gênons pas l'un l'autre. Vous m'avez accueilli à Sincapour avec une bonté, une grâce, dont je garderai toute ma vie le souvenir. Notre tournée dans les mers de Chine m'a mieux appris encore à vous aimer et à vous connaître; mais je ne veux pas abuser de votre complaisance : laissez-moi partir seul; je vous mènerais trop loin. Tôt ou tard, vous n'auriez pas d'assez bonnes jambes pour me suivre; vous ne savez pas à quel infatigable voyageur vous avez affaire. Quittons-nous, je vous le répète. Vous vous plaisez encore à Canton; moi je n'y séjourne qu'avec impatience; j'ai à explorer mieux. L'Asie, voyez-vous, c'est un théâtre banal pour les coureurs de découvertes; je l'ai visitée, parce qu'elle se trouvait sur ma route; je m'y suis arrêté comme le pèlerin de la Mecque s'arrête à Antioche, à Alep, à Damas; mais mon but était plus loin. Les impressions personnelles sont dominées ici par une lecture antérieure; dans les pays, au contraire, sur lesquels on a peu écrit, l'opinion de l'individu a le champ libre; elle plane sur tout. La mission est plus belle alors; elle élève, elle agrandit les idées. La moindre halte sur ce continent me semble un vol que je fais aux terres qui m'attendent; Liou-Tcheou, le Japon aux portes de la Chine, mais bien plus curieux, bien moins battus qu'elle; et plus loin l'Océanie, que je veux relever île par île, cap par cap, l'Océanie que je veux interroger en géographe, en naturaliste, en historien.—Vous vous donnez là une grande tâche.—Que voulez-vous? cette pensée m'exalte, et je sens en moi assez d'énergie pour la réaliser. Personne n'aura vu l'Océanie aussi complétement que je la verrai. Là je séjournerai, s'il le faut, et longtemps : je me ferai sauvage au besoin, pour bien connaître mes sauvages; j'irai en pirogue, je boirai le *kava;* je trouverai moyen de devenir *tapou*. Telle est mon idée dominante : je ne quitterai l'Océanie qu'après en avoir recueilli toute la substance. — Eh bien! puisque cela est ainsi, partez, car vous

avez raison de vous défier de mon courage. Vous nourrissez encore en vous la plus belle des illusions : celle d'être utile aux hommes ; moi je l'ai perdue. Les hommes ne valent pas qu'on s'expose, qu'on se tourmente pour eux. Partez, mon ami, mes vœux vous suivront. »

Notre entretien finit là, et je sortis pour faire mes préparatifs de départ. Cette épreuve me donna la mesure du caractère de Norberg ; elle diminua mon regret. Le lendemain pourtant, quand il fallut se séparer, il était ému ; il m'embrassa à diverses reprises et presque les larmes aux yeux. Quant à Morton, il fut d'une bonté admirable, pourvoyant aux moindres besoins de ma traversée, me comblant de cadeaux de toute espèce, en objets chinois, en denrées, en provisions.

Le 22 septembre 1830, je m'embarquai dans le bateau de passage qui devait me transporter à Lintin où une jonque m'attendait en destination de Liou-Tcheou et de Yedo. Je connaissais les environs de Canton, l'aspect du fleuve et de la campagne. Aussi fis-je peu d'attention à tout cela dans les premières heures de cette navigation rapide. Mais bientôt, les impressions de la scène d'adieux s'étant calmées, une foule de choses neuves vinrent frapper mon regard. Ici glissaient sur le Tigre ces bateaux à canards, flanqués de cages immenses, du bord desquelles s'abat un double pont quand on accoste la terre. Se suivant à la file sur ces planches, la volatile gagne les prairies dans le jour, et rentre le soir dans sa prison flottante, sous la conduite de vieux canards qui tiennent la tête de la bande. A chaque minute, nous voyions défiler devant nous quelqu'une de ces barques que trahissaient les cris de leurs cargaisons. Cette multitude de canards, dont la consommation est si grande en Chine, provient d'une couvaison artificielle opérée dans des fours.

A mesure que nous approchions de la mer, le fleuve s'animait davantage. Aux petits bateaux de Canton succédaient peu à peu les fortes embarcations de transport, à une seule voie, mais d'une contenance prodigieuse, grâce à un grand magasin ponté sur le dôme duquel se tiennent les marins. Quand j'arrivai à Lintin le 25 septembre, la jonque sur laquelle je devais m'embarquer avait levé l'ancre depuis une heure : pour la rejoindre il fallut avoir recours à la plus fine péniche qu'on pût trouver sur cette rade. A force de signaux, nous fîmes comprendre à la jonque de mettre en panne, et bientôt nous l'accostâmes. J'avais pour le capitaine Tchaou-Tsing des lettres du haniste de la compagnie anglaise, et leur contenu, autant au moins que l'argent de mon passage, me valut de sa part le plus gracieux accueil. Il articula quelques mots d'anglais, et je fus sûr d'être compris quand j'aurais besoin de quelque chose.

La jonque que commandait mon patron chinois était moins massive que celle de Tsin-Fong. Destinée à la navigation des mers du Nord, elle avait des formes dégagées quoique solides, et paraissait plus propre à résister au mauvais temps qu'aucune de celles que j'avais examinées. Tchaou-Tsing lui-même avait l'allure plus hardie, plus intelligente, que notre ancien capitaine. Dès ses premières manœuvres, je devinai qu'il y avait plus de fond à faire sur lui. Grave mais bien-

veillant, il semblait faire exception aux autres marins par des habitudes demi-indigènes, demi-européennes. J'eus bientôt le mot de cette énigme. Tchaou-Tsing avait pendant vingt ans suivi le commerce du Bengale ; il avait conduit sa jonque jusqu'à l'île de France, et s'était ainsi peu à peu dépouillé de son écorce native. Ce n'était plus un Chinois exclusif et ignorant. Je devais sans doute à ma bonne étoile de trouver un pareil homme sur mon chemin. Il fut excellent pour moi depuis le premier jour jusqu'au dernier.

La côte de la province de Canton venait de fuir, et nous relevions celle de Fo-Kien, quand une ligne de montagnes qui se découpaient sur l'avant de la jonque nous révéla Formose. Formose, dont le nom chinois est Taï-Ouan (baie des hautes cimes), ne fut bien connue des Chinois qu'en 1430 : en 1621, les Japonais s'en emparèrent et la laissèrent plus tard aux Hollandais qui, dès 1634, y avaient construit le fort Zelandia. L'occupation batave dura jusqu'en 1661, où le pirate chinois Tching-tching-Koung resta maître de l'île ; et à son tour le pirate se retira, en 1683, devant les forces chinoises qui se présentèrent pour la conquérir. Le gouvernement chinois de Formose ne comprend encore, à l'heure actuelle, que les plaines situées sur la côte O. de l'île ; à l'E., une chaîne de montagnes sert de barrière entre les parties soumises et la région habitée par les sauvages ou par les anciens naturels.

Les plaines sont petites, mais fécondes et arrosées ; l'air y est sain, le sol abondant en riz et en sucre. Formose envoie à la Chine des fleurs de jasmin sauvage, le *san-you-houa*, qui sert à donner au thé une odeur suave. Le tabac, le poivre, le gingembre, l'aloès, le camphre, font encore partie des exportations de Formose. Le sel et le soufre y abondent. La partie orientale est peu connue. On sait seulement que l'or et l'argent y abondent, et que les insulaires de Liou-Tcheou viennent y échanger ces deux métaux contre les produits de leur sol. La côte occidentale, soumise aux Chinois, compte plusieurs ports : celui de la capitale Thay-ouan-Fou est le plus sûr et le plus vaste ; mais son entrée, profonde de dix pieds seulement, exclut les grands navires. Malgré cette difficulté, plus de cent jonques chinoises viennent y mouiller chaque mois. La portion de Formose soumise à la Chine est contenue par une armée de 16,000 hommes. La capitale est Thay-ouan-Fou, bâtie près de l'emplacement de l'ancien fort hollandais.

Bien servi par la mousson, le capitaine de la jonque ne voulut pas mouiller à Formose ; il cingla droit sur Liou-Tcheou, et, après quelques jours de navigation favorable, nous aperçûmes dans le N. E. les montagnes de cette île. Aux approches de la terre, une foule de barques de pêcheurs vinrent au-devant de nous, et quelques-unes même, s'amarrant le long du bord, échangèrent du poisson frais contre du tabac et d'autres denrées de Chine. Puis, familiarisés peu à peu avec l'équipage de la jonque, ces insulaires montèrent sur le pont et nous saluèrent à la façon des Japonais, en s'inclinant jusqu'à terre et en croisant les bras sur la poitrine. Plusieurs de ces pêcheurs étaient à demi nus, les autres portaient des robes de coton grossier avec de larges manches. Ce qui me frappa le plus au

premier coup d'œil, ce fut leur petite taille. Les moins disgraciés sous ce rapport n'avaient guère plus de cinq pieds.

Accompagnés de ces visiteurs, nous gouvernâmes pour gagner Napa-Kiang, capitale de Liou-Tcheou, et, dans la soirée du 2 octobre, nous jetâmes l'ancre à portée de pistolet d'une grande chaussée qui s'avance dans le port. Vue de cet ancrage, l'île étalait ses beautés calmes et vigoureuses. Partout se révélait une culture soignée et intelligente; des maisons suspendues à mi-côte, des champs alternés, des usines en mouvement, signalaient un pays civilisé et populeux. Çà et là, coupant la monotonie de la campagne, paraissait dans les anfractuosités du mont un de ces sépulcres liou-tcheouans, qui consistent en un double mur de maçonnerie, servant à murer la grotte souterraine et ne laissant qu'une étroite fenêtre dans le centre. Sur tout ce paysage plane le mont Samar, le pic le plus élevé de l'île, et d'où le regard embrasse sa circonférence. Presque au sommet de ce mont est une ville nommée Schoui ou Schoudi, qui semble avoir autant d'importance au moins que Napa-Kiang. Autant qu'il était possible de le distinguer de loin, cette cité intérieure me parut entourée d'un mur, et je crus même apercevoir des pavillons nombreux qui flottaient au haut de mâts le long de ses remparts. Quoique les habitations fussent cachées en partie par de vastes massifs d'arbres, il était facile de deviner qu'elles s'y groupaient en grand nombre. La plus élevée d'entre elles, la plus vaste, la plus majestueuse, servait sans doute de résidence au roi de Liou-Tcheou. Un magnifique tapis de verdure séparait la silencieuse Schoui qui semblait dormir à l'ombre de sa haute colline, de la bruyante Napa-Kiang que nous avions alors sous les yeux. Cette dernière, plus près de moi, était aussi plus distincte. Je pouvais relever ses toits aux bords recourbés comme ceux des logements chinois, sa vaste enceinte de hautes fortifications; sa chaussée avancée à l'abri de laquelle stationnaient six jonques de guerre. Attroupés sur le parapet du rempart, se montraient des hommes et des femmes, et quand le bruit de notre arrivée se fut répandu dans la ville, leur nombre se grossit au point que toute l'enceinte avait une bordure de têtes humaines. Cette affluence de monde sur le rivage, le mouvement des bateaux qui se croisaient dans le port, les chants doux et lents des marins, le jeu de toutes les banderoles qui flottaient sur les jonques ou dans la ville, tout récréait l'œil et occupait l'imagination.

J'étais accoudé sur l'arrière du bâtiment, dans une pose méditative, quand Tchaou-Tsing me frappa sur l'épaule pour me proposer d'aller à terre. On juge avec quel empressement j'acceptai. Visiter ces bons habitants de Liou-Tcheou, ce peuple hospitalier que je connaissais par le joli roman du capitaine Bazil Hall et le récit authentique du capitaine Beechey; retrouver sur cette rive des personnages avec lesquels tout Européen peut être familiarisé déjà; vivre fêté, défrayé, sur ce dernier refuge de la vie patriarcale : c'était trop de plaisir pour que je ne prisse pas mon élan vers la barque qui devait nous conduire. Emportés par nos rameurs, nous eûmes bientôt atteint l'embouchure de la rivière qui traverse la ville, rivière large et profonde où les plus gros vaisseaux pourraient

entrer. Sur le môle étaient une foule immense et quelques chefs accourus pour me recevoir; car déjà les pêcheurs avaient appris à Napa-Kiang qu'un blanc d'Occident, qu'un Européen était à bord de la jonque. Quand je mis pied à terre, ce fut à qui me toucherait la main, à qui m'emmènerait dans sa maison et deviendrait mon hôte. Enfin l'un d'eux, plus pressant encore que les autres, parut leur imposer avec quelques paroles prononcées d'autorité, et se tournant ensuite vers moi : « Venez, » me dit-il en écorchant l'anglais de telle façon que j'eus toutes les peines du monde à le comprendre. L'excellent homme m'entraînait vers son logis avec une si visible anxiété causée par la crainte de me perdre, que j'étais touché jusqu'aux larmes. Nous arrivâmes ainsi jusqu'à son logement, où sa femme l'attendait sur la porte, heureuse, comme lui, de me voir et de m'accueillir.

Komi, c'était son nom, un des chefs de Napa-Kiang, pouvait avoir quarante ans, et sa femme vingt. La figure de Komi avait une expression de finesse bienveillante. Sa femme était jolie ; elle l'eût été même en nos pays ; des yeux charmants ressortaient sous l'arc des cils, et son teint brun avait la couleur vigoureuse de nos beautés méridionales. Ses mains étaient légèrement tatouées, et ce tatouage me parut plutôt une distinction nobiliaire qu'un ornement. Quoique jaloux de me posséder, Komi voulut sur-le-champ se montrer bon prince vis-à-vis de ses camarades les autres chefs de Liou-Tcheou. A peine avais-je eu le temps d'avaler un verre de *chazzi*, espèce de liqueur fermentée assez semblable au camchou des Chinois, qu'il m'offrit d'aller rendre visite aux autorités du pays. Nous partîmes.

Entourés d'une foule de curieux, nous arrivâmes devant le jardin d'un chef nommé Oukoma, l'une des autorités les plus respectées de toute l'île. Ce vénérable vieillard, assis dans son jardin, avait à ses côtés deux jeunes enfants, et derrière lui un domestique qui tenait un large parasol ouvert au-dessus de sa tête. Je ne me souviens pas d'avoir vu dans ma vie un groupe plus intéressant et plus naïf. Le vieillard avait une barbe longue, soyeuse et blanche, qui tombait sur sa poitrine. Coiffé d'une barrette qui formait comme un bandeau sur son front, il portait une ample robe de soie unie à peine retenue par une ceinture. Sa figure exprimait la bienveillance et la sérénité ; celles de ses deux jolis enfants, l'étonnement mêlé d'une intelligente espièglerie.

Je venais à peine de m'asseoir auprès d'Oukoma, quand on annonça un *bodeze* ou prêtre de Liou-Tcheou, et un autre chef de la ville, l'un et l'autre jaloux de me voir. Nous nous levâmes et marchâmes à leur rencontre. Oukoma accueillit amicalement les visiteurs, et les conduisit à l'ombre d'un beau massif d'arbres : dès ce moment, l'assemblée fut complète, et l'on nous servit le thé, avec des espèces de gâteaux de sucre saupoudrés de farine de riz. Après le thé, chacun prit une pipe, et la conversation commença dans un langage auquel il est impossible de donner un nom : c'était de l'anglais, du chinois, du japonais, mêlés au dialecte de Liou-Tcheou. « De quel pays êtes-vous ? — De France. — France, France, non

pas *Enguelès ?* — Non sans doute, mais Français... » Et comme ils ne comprenaient pas, j'ajoutai aussi clairement que possible : « La France et l'Angleterre sont, comme la Chine et le Japon, deux pays voisins, mais différents. » Ils parurent saisir ma pensée. « Non *Engueles*, répétaient-ils, *Francès*, *Francès*. Et que vouloir le Francès à Liou-Tcheou ? — Je vous l'ai dit : visiter l'île, comme l'ont fait avant moi les capitaines Maxwell et Hall et le capitaine Beechey. » Ces noms, quand je les eus articulés, produisirent sur l'assistance un effet magique. Mes bons insulaires se mirent à sauter de joie sur leurs siéges ; ils vinrent vers moi et me touchèrent de nouveau la main : *Chourassa*, *chourassa*, criaient-ils (bien ! bien ! je suppose). On eût dit que je venais de réveiller des souvenirs tout-puissants sur eux : Hall et Beechey faisaient autorité à Liou-Tcheou, et le passage des Anglais était une date dans l'histoire de l'île.

Après deux heures de conversation, le prêtre se leva et me fit engager par Komi, mon protecteur et mon hôte, à venir visiter son habitation et son temple. Sur mon consentement, tout le monde quitta la place, et Oukoma lui-même demanda à nous suivre. La maison tout entière du chef s'agita pour marcher à ses côtés. Les deux premiers serviteurs, l'un armé du parasol, l'autre de l'éventail ; celui-ci vêtu d'une robe zébrée, celui-là d'une robe unie ; le petit enfant chargé de la bourse ; le vieillard domestique invalide, et jusqu'à la femme du jardinier, tout se mit en mouvement et se dirigea vers le logement des prêtres. C'était une vaste enceinte plantée çà et là de quelques arbres qui avaient le port de nos peupliers, et parsemée de petits pavillons où chaque desservant faisait ménage à part. A l'époque où *l'Alceste* mouilla dans la rade de Napa-Kiang, ces mêmes *bodezes* avaient cédé leurs logements aux Anglais, et cette enceinte était une ambulance. Des cordiers, des forgerons, s'établirent dans le jardin pour y travailler aux objets nécessaires pour réparer le navire ; et loin de se formaliser de tout cela, les bons habitants et les dignes prêtres venaient aider les étrangers dans leur besogne. Ils apportaient des provisions et de l'eau douce aux malades, du bois coupé dans la montagne aux charpentiers.

Plus loin, une tombe me rappela un trait plus touchant encore. On y lisait en anglais sur une pierre : *Ci-gît William Harris, marin à bord de l'Alceste, mort le* 15 *octobre* 1816, *âgé de vingt et un ans. Ce monument lui fut érigé par le roi et par les habitants de cette île hospitalière.* Harris, attaqué depuis longtemps d'une incurable maladie, était mort dans l'île. Le lendemain de son décès, quand l'équipage anglais se présenta pour l'enterrer, il fut surpris de trouver près du lit du défunt les chefs et les notables de Napa-Kiang, avec des robes blanches et des ceintures noires, signes du deuil chez eux. Cette troupe d'insulaires escorta le convoi et rendit au corps les honneurs funèbres à la manière du pays.

Plus je voyais ce bon peuple de Liou-Tcheou, plus je m'y attachais. Plein d'une douceur et d'une obligeance naturelles, on ne voyait pas percer en lui la moindre intention intéressée : il servait pour servir, donnait pour donner, sans arrière-pensée, sans espoir de retour. Les Anglais qui tour à tour avaient relâché dans

le port, s'étaient vu traiter par eux comme des frères ; les provisions de toute sorte, envoyées par le roi ou par les chefs, abondaient chaque jour le long du bord, et c'est à peine si en échange de ces denrées on était parvenu à leur faire accepter quelques draps, ou d'autres objets d'Europe.

J'étais un hôte moins coûteux pour mes bons habitants de Liou-Tcheou, que des équipages entiers. Aussi ne pouvant, à mon propos, faire la preuve entière de leur générosité, ils se disputaient à qui m'aurait. Il eût fallu avoir cent estomacs pour y suffire. Après la collation d'Oukoma, je fus contraint d'accepter un goûter dans la demeure des prêtres, et tout le luxe de la gastronomie locale en confitures et pâtisseries fut épuisé pour cette occasion. A l'issue de ce régal, les prêtres voulurent me donner le spectacle de leur temple, et m'admettre à la faveur plus grande encore de contempler leur divinité. Nous nous rendîmes dans une excavation naturelle, et là se révéla à nous une image grossièrement taillée. C'était Kouan-Yong, la déesse du pardon, la patronne de Napa-Kiang. Devant la déesse étaient plusieurs bassins en pierre, les uns carrés, les autres en forme de parallélogrammes, avec de petits bâtons placés en travers. Les bassins se trouvaient là pour recevoir les offrandes ; quant aux bâtons, ils me parurent servir, comme ceux des bonzes, à tirer des sorts ; on les jetait en l'air, et un numéro marqué sur l'un des côtés fournissait un chiffre qui trouvait ensuite un sens dans le livre du prêtre. Autant que je pus le voir, le sacerdoce me parut jouir à Liou-Tcheou d'une considération aussi restreinte qu'en Chine, quoiqu'on le consulte sur des choses de magie et de divination. Aussi cette classe ne se montre-t-elle ni intolérante ni vaniteuse. Je ne saurais dire de combien d'égards je fus l'objet durant ma courte station dans le jardin des prêtres.

Quand je me retirai avec mon hôte, il était presque nuit, et déjà le plus grand silence régnait dans Napa-Kiang. La femme de Komi, inquiète de ne pas nous voir arriver, venait d'envoyer un de ses serviteurs à notre recherche. Enfin nous arrivâmes, et le souper fut servi sur une table fort proprement dressée : quelques tabourets de bambou nous servaient de siéges. Avec quelle anxiété ma bonne hôtesse suivait mes mouvements pendant le repas ! Au moindre geste de satisfaction, je voyais son visage s'épanouir, elle battait des mains, puis courait bien vite pour rapporter un autre plat. Komi n'était pas moins enchanté de m'avoir à ses côtés ; il m'accablait de questions sur la France, sur les mœurs de ses habitants, questions discrètes et naïves, faites avec une politesse si exquise et pourtant si naturelle, qu'on aurait cru avoir affaire à l'Européen le plus civilisé. Je répondis à Komi, et je l'interrogeai à mon tour. Les deux points que je tenais le plus à éclaircir, c'étaient les deux assertions du capitaine Hall qui tendaient à donner le plus aux indigènes de Liou-Tcheou un caractère et des mœurs dignes du fabuleux âge d'or. L'une était la non-existence d'armes offensives, l'autre celle du numéraire. Dans le point de vue romanesque où s'était placé le marin anglais, on conçoit en effet combien ces deux conditions de vie primitive et patriarcale devaient amener d'effets poétiques et touchants.

Tout cela n'était qu'un rêve, et Komi, d'accord en cela avec Beechey, renversa un roman échafaudé de si loin : les insulaires avaient des armes, ils avaient de la monnaie courante. Les armes, ils les cachaient dans des forteresses, où les canons même ne paraissaient pas aux embrasures ; car, dans leurs habitudes pacifiques, ils ne comprenaient pas qu'on fît de l'état de guerre une démonstration et une menace constantes ; mais enfin ils avaient des fusils et des pièces d'artillerie pour se défendre au besoin. Quant à l'usage de la monnaie, il était fréquent parmi le peuple, qui porte ordinairement, dans une petite bourse suspendue au côté, de petites pièces chinoises nommées *cashes*. L'or et l'argent ne sont point frappés en pièces, mais on les échange en lingots.

Quand nous eûmes devisé ainsi, tout en fumant de longues pipes et en avalant force tasses de thé, il fallut songer à nous séparer pour aller prendre quelque repos. Un lit presque européen m'avait été dressé dans un pavillon du jardin. Fatigué de mes petites excursions, je m'endormis d'un profond sommeil. Quand je me réveillai, Komi et sa femme étaient debout devant la porte de mon pavillon ; ils m'attendaient avec un verre de chazzi, liqueur à laquelle ils attribuent des qualités apéritives. Après un légar repas, je déclarai à mon hôte que, pour ce jour-là, je voulais faire trêve aux visites de cérémonie, et que j'aimais mieux aller courir la campagne. A cette demande évidemment inattendue, le front de mon hôte se rembrunit ; il essaya de balbutier quelques mots ; puis confus il s'échappa soudain et s'élança hors du logis. Je restai une demi-heure à chercher la cause de ce brusque départ. Enfin je le vis revenir, sautant, riant : « Nous voir la campagne ; Oukoma permettre, le roi permettre aussi. » Je compris alors que l'on m'accordait une grande faveur, et que je la devais à l'influence ou aux importunités de Komi. Bientôt toute la maison fut en mouvement, serviteurs avec des parasols, jeunes enfants portant des boîtes pleines de provisions.

Notre route nous mena d'abord vers les tombeaux qu'on apercevait de la rade, et que j'ai déjà décrits. La curiosité m'ayant poussé dans l'intérieur d'un de ces hypogées, j'y découvris un corps humain à demi rongé, et couvert d'une mauvaise natte. Devant le cadavre gisaient quelques coupes et une grande jarre de thé, afin que l'esprit pût boire tout à son aise. Du reste point de vivres ; car les esprits, selon les Liou-Tcheouans, boivent et ne mangent pas. Cette manière de laisser putréfier les restes des morts provient de l'habitude où sont les indigènes de ne recueillir que leurs os dans les cimetières. On les dépose donc provisoirement dans ces cryptes, jusqu'à ce que, dépouillé de ses chairs, le squelette puisse être recueilli et porté au lieu de son inhumation définitive. La montagne que nous gravissions alors était toute jonchée de monuments funéraires. Je cherchai à pénétrer dans quelqu'un d'entre eux ; tous étaient murés à l'exception d'un seul. Sa porte consistait en un gâchis de briques rouges, percé de petites ouvertures qui avaient à peine un pouce de diamètre. Au delà de cette entrée gisaient une vingtaine de jarres de poterie rouge. Comme je voulais découvrir quelques-unes de ces jarres, afin de voir ce qu'elles contenaient, Komi m'arrêta avec un

geste d'effroi. C'étaient les os de leurs pères ; violer leur dernier asile eût été un sacrilége : je m'arrêtai.

Cette course nous avait conduits peu à peu sur le sommet d'une colline, d'où se découvrait une grande partie du bassin de Napa-Kiang. Sur notre chemin, j'avais remarqué plusieurs espèces de cultures, le froment, le blé d'Inde, les patates, l'orge, la canne à sucre, l'arbuste à thé, le riz, le tabac, les concombres, les cocos, les grenades et les oranges. A côté des terrains fécondés par ces riches plantations, se dressaient çà et là de petites éminences qui portaient à leurs cimes un bouquet de pins sauvages. Ces sommets rocailleux étaient, comme la base de l'île, composés d'un calcaire spongieux, qui cédait facilement sous le ciseau.

Le bassin de Napa-Kiang, mêlé ainsi de beautés naturelles et de créations humaines, avait un aspect grave et harmonieux. D'un côté, des îles qui s'échelonnaient sur une vaste nappe d'eau, si transparente, si limpide, que de la colline même l'œil plongeait dans la mer et y suivait le gisement des récifs ; au midi, la ville de Na-Fou ; plus bas, dans le port, les bâtiments à l'ancre, les jonques avec leurs banderoles, les champans japonais ; puis, dans le terrain qui va mourant du coteau à la ville, des hameaux à demi cachés sous des arbres verts, montrant çà et là quelques blanches habitations, baignées au pied par de petites rivières. La végétation la plus riche règne dans tout ce bassin ; elle y embrasse les maisons, serpente autour des murs, s'enroule en arabesques, pousse parfois ses empiètements jusqu'au bord de la mer, et se suspend au-dessus d'elle pour s'y mirer.

Quand de Napa-Kiang on va vers Schoui, la ville intérieure, cet aspect du pays devient plus ravissant encore et plus varié. Les maisons de Schoui, plus élégantes, plus vastes que celles de la cité littorale, semblent comme autant d'assises de la base au sommet de la colline. Des bouquets d'arbres servent de transition d'une assise à l'autre. La plaine elle-même semble former une vaste bourgade, tant les habitations y sont rapprochées et nombreuses. Au nord, de vastes et primitives forêts encaissent cette partie de l'île et l'abritent contre les vents froids qui soufflent de cette direction.

Je me trouvais alors arrivé dans une partie de l'île où nul Européen n'avait encore mis le pied. Les premières cases des faubourgs de Schoui étaient devant nous ; j'apercevais une végétation si belle et si serrée, que je me croyais au centre d'un petit bois. Bientôt même, je me trouvai dans un labyrinthe de sentiers ombragés, au milieu desquels je n'entrevoyais aucune issue. De temps à autre paraissaient seulement quelques portes d'osier. Komi, riant de mon embarras, se décida à en ouvrir une. C'était un logement de cultivateur, avec une basse-cour pleine d'animaux domestiques. Le bois fourmillait de métairies pareilles : silencieuses, elles reposaient sous son ombre. Quelques-uns des naturels vinrent à nous : étonnés de me voir avec deux de leurs compatriotes, ils ne tarirent pas en questions sur mon compte, se firent expliquer, autant que possible, qui j'étais, d'où je venais, où j'allais, ce qui m'amenait à Liou-Tcheou. En même temps, ils me regardaient de la tête aux pieds avec une curiosité bienveillante, admiraient

toutes les parties de mon costume, en s'écriant : *Chourassa!* (beau! bon!) Dans chacune de ces fermes, on nous offrit des œufs, du laitage, de la viande, du chazzi, du thé, et quand je ne faisais pas au moins la démonstration d'accepter, les insulaires se fâchaient. Une fois, j'eus la pensée de leur offrir, en retour de leurs denrées, quelques menues pièces de monnaie chinoise; mais, prévenant mon intention, Komi me retint et me força à remettre ma bourse dans ma poche. Les mœurs de ce peuple lui font voir une insulte dans l'offre d'un salaire.

Comme je me trouvais alors au pied de Schoui, je voulus continuer ma course à travers la ville, et je témoignai même à mes guides le désir d'aller visiter le roi dans son palais. A ce mot, une terreur que je ne saurais rendre passa dans tout les traits de Komi. Il se précipita au-devant de moi, et se coucha par terre en travers du chemin pour témoigner qu'il faudrait lui passer sur le corps avant de réaliser cette tentative audacieuse. « Roi Liou-Tcheou voir personne, criait-il avec un accent de désespoir indicible; le roi couper la tête à nous, si vous marcher plus loin. — Eh bien! retournons à Napa-Kiang, » dis-je. A cette parole, Komi bondit de joie. Se relevant, il vint me baiser les mains, les genoux, les pans de mon habit; il me prodiguait tous les noms d'amitié que lui fournissait son jargon demi-anglais, demi liou-tcheouan. Nous regagnâmes ainsi la ville littorale, en prenant d'autres sentiers que ceux que nous avions parcourus, traversant de longues et étroites rues toutes feuillées, semées de maisons que l'on ne pouvait voir et impénétrables au soleil.

Quand nous fûmes arrivés sur la petite éminence qui domine Napa-Kiang, Komi vint à moi, et me frappant légèrement sur le coude : « Regarder, regarder, dit-il. » Il me montrait le port. Je tournai les yeux de ce côté, et je vis en effet que, depuis notre arrivée, une immense jonque était venue mouiller au milieu du havre, et qu'autour d'elle, accourues de toutes les directions, circulaient plusieurs centaines de barques qui toutes paraissaient lourdement chargées. « Eh bien, lui dis-je, qu'est-ce que signifie cette jonque, ce mouvement, cette foule? » Il eut de la peine à me répondre; car c'était là évidemment une circonstance que n'avait pas prévue son vocabulaire anglais, recueilli avec tant de peine. Enfin, à grand renfort de gestes et de mots, il me fit comprendre que la jonque mouillée au milieu du port devait recueillir dans la journée le montant du tribut que Napa-Kiang payait chaque année à l'empereur de la Chine, et que le lendemain elle mettait à la voile pour Péking.

Le jour suivant, dès la pointe du jour, Napa-Kiang tout en fête célébrait le départ de la jonque officielle. Une sorte de mandarin venu de Schoui devait présider à la cérémonie. Komi me prévint que c'était un grand personnage; plus grand qu'aucun de ceux qui habitaient ce port de mer, et que probablement il demanderait à me voir. En effet, j'étais à peine debout, que je reçus un billet élégamment écrit en caractères chinois et portant ce qui suit : « Oung-Chou, mandarin de Schoui, se prosterne jusqu'à terre devant l'étranger et demande à le voir. » Sur mon consentement, un domestique partit pour aller prévenir le grand

seigneur liou-tcheouan, et, peu de minutes après, il entra dans la maison de Komi avec une suite de vingt hommes. Plus grand que les autres insulaires, Oung-Chou avait aussi les traits plus européens. Il portait une robe de soie violette, et son bonnet, d'une nuance un peu moins foncée, était parsemé de fleurs jaunes. Sa figure, son maintien, exprimaient une noble simplicité; rien de fier, rien de hautain en lui : s'il se distinguait de ses subalternes, c'était plutôt par des manières douces et engageantes. Quand il passa au milieu de la foule rassemblée devant la maison, tout le monde le salua en s'agenouillant les mains croisées sur la poitrine.

Cette visite finissait à peine, que les cris de la foule nous appelèrent au dehors. La jonque du gouvernement appareillait : l'ancre était déjà levée; les banderoles flottaient à chaque mât, le pont était couvert de têtes, et autour du gros navire, des barques chargées de naturels se croisaient par centaines, allant de l'avant à l'arrière, saluant le lourd transport d'acclamations joyeuses et de roulements de gongs. Non, jamais arche de la création, jamais carène d'Argonaute, n'eut des formes plus massives et plus inélégantes que la grande jonque de Liou-Tcheou. Et pourtant elle avait son type et son originalité, cette barque, avec ses bossoirs qui voulaient figurer deux yeux de poisson, ses mâts pliants comme des roseaux, ses voiles d'écorce de cocotier soutenues de distance en distance par des bambous transversaux. Puis ces trois étendards flottants : au grand mât, celui de Liou-Tcheou, pavillon triangulaire rouge et jaune, avec un boulet blanc dans le milieu, comme signe de vasselage; au mât de misaine, l'étendard de l'empereur de la Chine; sans compter une foule de banderoles alignées sur l'arrière et attestant chacune la présence d'un mandarin. Quand le signal du départ eut été donné par les gongs, les voiles se hissèrent en criant, et bientôt remorquée au delà du banc de récifs qui forme la ceinture du port, la jonque prit la direction vers le N. O. pour aller accomplir sa mission fiscale.

A peine étais-je rentré chez Komi, qu'une solennelle invitation à dîner m'arriva de la part du grand mandarin de Schoui. Le repas était de rigueur chaque année lors du départ de la jonque; les chefs de Napa-Kiang devaient tous en être, et l'occasion de relever cette solennité par la présence d'un Européen était trop belle pour que le mandarin ne la saisît pas. Pour nous rendre chez lui, il fallut traverser des rues tellement encombrées de curieux, que nous avions quelque peine à nous frayer un passage. Mais l'empressement de ce peuple n'avait rien que de bienveillant. Comme le soleil était assez fort dans les endroits où je passais, tous les parasols s'ouvraient à l'envi et l'on se disputait à qui me donnerait de l'ombre. J'arrivai de la sorte au palais du mandarin, qui m'attendait dans la salle à manger. La table, venue du Japon et magnifiquement laquée, portait à ses coins et autour de ses pieds des caractères dorés : ils indiquaient le lieu où ce meuble avait été fait, la date de sa fabrication et le nom de l'ouvrier. Cette table était couverte de plats de viandes ou de douceurs, et de deux espèces de spiritueux, le chazzi et le mouroufacou, l'un et l'autre formant une boisson aigre-douce à laquelle

on a quelque peine à s'habituer. J'eus à la table le siége d'honneur à côté du mandarin, tandis que le reste des convives se plaça sur des banquettes plus basses, et à quelque distance de nous. Chacun des convives avait devant soi un petit bol émaillé avec une soucoupe et des petits bâtons à la chinoise. Les ragoûts, les sauces, les viandes, me semblèrent avoir beaucoup d'analogie avec ce que j'avais goûté à Macao; mais ce qui me parut appartenir à la cuisine indigène, ce fut une incroyable quantité de gâteaux et de pâtisseries. A ces plats sucrés succédèrent du porc rôti, des volailles hachées, et une espèce de pouding en vermicelle; puis des plats énormes de riz qui formaient la base du repas. Pour délayer tout cela, il fallait à chaque minute avaler un verre de chazzi et prouver, en renversant le verre sur la table, qu'on n'en laissait pas une goutte. La fête fut terminée par des chansons que répétaient en chœur les convives, et par des danses bizarres et peu gracieuses. Les danseurs sautaient sur une seule jambe, en tenant l'autre en l'air; puis ils alternaient, faisaient des contorsions, frappaient des mains, et chantaient sur un rhythme lent, de manière à conserver toujours la mesure. De la salle à manger on passa dans le jardin, où la soirée se termina avec du thé et des pipes.

CHAPITRE XL.

LIOU-TCHEOU. — HISTOIRE, GÉOGRAPHIE ET MŒURS.

Nul peuple au monde n'est plus jaloux de son antiquité que les insulaires de Liou-Tcheou. Suivant leur tradition, un homme et une femme tirés du chaos furent leurs premiers parents; ils eurent de leur union trois fils et une fille. L'un des fils se nommait Tien-Sun, ou petit-fils du ciel. Il fut le premier roi de Liou-Tcheou, et de son avénement à celui de Chun-Tien, qui régnait l'an 1187 de notre ère, les natifs ne comptent pas moins de 17,802 ans.

Après la tradition fabuleuse vient l'histoire positive. Elle ne date guère que de l'an 605 de notre ère, époque à laquelle l'empereur de la Chine Soui, ayant entendu dire que de belles et fécondes îles existaient à l'E. de son royaume, envoya une expédition pour les reconnaître. On ramena quelques insulaires à Sin-ga-Fou, alors capitale de l'empire, où les Japonais parlèrent d'eux comme de barbares. Plus tard, Yang-Ti ayant résolu d'annexer ce petit archipel à son empire, envoya quelques lettrés pour engager les naturels à se soumettre et à lui payer tribut; mais cette demande n'ayant éprouvé qu'un refus formel, une flotte portant 10,000 soldats sortit des ports du Fo-Kien pour aller réduire par les armes un pays qui résistait à des injonctions diplomatiques. En vain les habitants de Liou-Tcheou voulurent-ils s'opposer à la descente; en vain leur roi se mit-il lui-même à la tête des insulaires pour répondre à la force par la force, la chance tourna en faveur du plus grand nombre; le roi fut tué, et 5,000 vaincus furent emmenés en esclavage

sur le continent. Depuis cette époque, il s'établit entre les côtes de la Chine et les îles de Liou-Tcheou un commerce d'échanges qui continua pendant les cinq dynasties qui suivirent. Ce fut, pour le moment, le seul résultat de la conquête ; car les rois de Liou-Tcheou refusèrent de payer un tribut à l'empereur, et reprirent bientôt toutes leurs allures d'indépendance.

L'histoire du pays n'offre rien de saillant jusqu'à l'année 1372. Les rois se succèdent à Liou-Tcheou, les uns haïs, les autres aimés, ceux-ci forts et victorieux, ceux-là faibles et chancelants, tantôt s'agrandissant par la conquête, tantôt dépouillés par la guerre civile. Mais la date que nous avons citée est mémorable par les démarches de l'empereur de la Chine Hong-Ou, qui voulut placer Liou-Tcheou sous un patronage direct. L'archipel était alors partagé en trois souverainetés, dont la plus considérable obéissait au roi Tsay-Tou. C'est vers lui que l'empereur dépêcha une ambassade de mandarins, et ces envoyés s'y prirent avec une telle adresse, que le prince de Liou-Tcheou accepta les conditions offertes et se reconnut volontairement tributaire. Son exemple fut suivi par les autres rois de la contrée.

Alors commença entre les autorités des deux pays un assaut de bons procédés et de démonstrations affectueuses. Liou-Tcheou envoya à l'empereur des chevaux, des bois odoriférants, du soufre, du cuivre et de l'étain : l'empereur y répondit par des présents plus riches encore, en fer, en porcelaines et autres articles à peine connus dans l'archipel. Un sceau d'or, admirablement ciselé, pour le roi, des ornements d'argent et d'or pour la reine, complétaient cette série de riches cadeaux. A la suite de ces diverses ambassades, les fils des chefs de Liou-Tcheou furent envoyés à Nanking pour y être élevés aux frais de l'empereur, et trente-six familles d'émigrants du Fo-Kien propagèrent dans un des districts de la grande Liou-Tcheou, les procédés de l'agriculture chinoise. L'écriture usitée dans l'empire, les livres et le culte de Con-fu-Tzée, furent aussi importés par eux et enseignés aux insulaires.

Les relations de l'archipel tributaire avec la métropole se maintinrent dès lors sur le pied le plus amical. Les trois royaumes ayant été réunis en une seule main, sous Chang-pa-Chi, le roi de Liou-Tcheou devint un personnage important, et sa médiation fut quelquefois invoquée dans les guerres qui eurent lieu entre le Japon et la Chine. Ce fut aussi pour le pays une époque de prospérité commerciale. Liou-Tcheou commençait alors à tenter des voyages de long cours ; ses jonques allaient à Formose, à la côte de Bungo, de Gorée, aux bouches du Pei-Ho, et même jusqu'à Malacca.

Quand le fameux Tay-Cosama, empereur du Japon, voulut surprendre et conquérir la Chine, l'un de ses moyens préliminaires fut d'envoyer un agent auprès de Chang-Ning, alors roi de Liou-Tcheou, pour l'engager à rompre son ban vis-à-vis de l'Empire Céleste et à échanger le patronage chinois contre le patronage japonais. Chang-Ning, non-seulement résista à ces insinuations, mais, fidèle à la foi jurée, il fit prévenir secrètement la cour de Péking de l'attaque qui se

méditait. Cette noble conduite attira sur Liou-Tcheou le plus terrible orage. L'empereur du Japon résolut de soumettre ces îles, et la mort étant venue le surprendre au milieu de ses projets, il en légua la réalisation à son successeur. En effet, quelque temps après, une flotte équipée à Satzuma opéra une descente à Liou-Tcheou : les insulaires furent anéantis ou vaincus : le père du roi fut tué, et Chang-Ning, emmené prisonnier et retenu pendant deux ans, ne désarma ses geôliers que par son inébranlable constance, et sa magnanime fidélité à tenir ses premiers serments. On l'élargit, on le renvoya dans ses États, et son premier acte d'autorité, quand il eut remis le pied sur son territoire, fut d'envoyer une ambassade à l'empereur de Chine.

La conquête mantchoue ne changea que peu de choses aux rapports qui existaient entre Liou-Tcheou et la métropole. Il fut décidé seulement que l'archipel n'enverrait de députés à Péking que toutes les deux années. Le célèbre empereur Kang-Hi, prince éclairé et juste, fit plus d'attention à Liou-Tcheou que n'avait fait aucun de ses prédécesseurs. Il ne négligea rien pour sa prospérité, et répandit de tels bienfaits sur elle que la tradition locale en a perpétué le souvenir de famille en famille. Il fit bâtir à Schoui un palais en l'honneur de Con-fu-Tzée, et créa une hiérarchie de lettrés analogue à celle qui régissait la Chine. La nature du tribut fut mieux appropriée aux ressources de la contrée : et dans des années où des incendies et des ouragans ruinaient ces malheureuses populations, l'empereur, au lieu d'épuiser le pays par des exigences de tribut, le secourut par des approvisionnements qui atténuèrent ces désastres. Depuis ce prince, Liou-Tcheou n'a pas éprouvé un seul incident dans sa vie paisible et heureuse. Un docteur chinois, Supao-Koang, judicieux observateur qui la visita en 1719, nous la peint endormie et florissante dans une période de paix, et depuis lors, sur les récits des Européens qui ont abordé à Napa-Kiang, l'on peut et l'on doit croire que cette ère de calme et de simplicité n'a été traversée par aucune tempête politique.

Le premier en date de ces visiteurs modernes est l'aventurier Beniowski, dont on doit citer la version sans la garantir. Beniowski débarqua dans une île de l'archipel de Liou-Tcheou, nommée Usmay-Ligon, dont les naturels, convertis par un missionnaire, professaient presque tous le christianisme. S'il faut l'en croire, il fut reçu sur cette terre avec une hospitalité sans réserve. Différant en cela de tous les peuples de l'Asie orientale, les insulaires offrirent même au comte et à ses compagnons leurs filles et leurs femmes, afin de les fixer chez eux par des alliances. Enchantée d'une telle réception, une partie de l'équipage de Beniowski se fixa sur l'île, et le reste, avant de partir, promit formellement aux naturels de venir plus tard fonder un établissement sur ce territoire. Beniowski assure que les armes à feu étaient alors en usage parmi eux, et que, pour augmenter leurs moyens de défense, il leur laissa quelques mousquets, des piques, des épées, de la poudre et des balles.

Après Beniowski, le capitaine anglais Broughton en 1796, et le navire de Calcutta *le Frédéric*, parurent tour à tour à Napa-Kiang avec l'intention de nouer

des relations commerciales entre l'Inde et Liou-Tcheou. Les deux tentatives échouèrent ; l'hospitalité la plus franche fut accordée aux équipages, mais on s'opposa à l'entrée des marchandises. Conduits par une tout autre pensée, les capitaines Maxwell et Hall en 1817, le capitaine Beechey en 1827, n'eurent qu'à se louer des indigènes. Le capitaine Maxwell obtint d'eux la permission de débarquer une partie de son équipage que minait la maladie, et reçut gratuitement les vivres frais nécessaires à sa consommation journalière. Des fêtes cordiales et brillantes avaient marqué le temps de sa relâche ; quand il s'éloigna, toute la population, agglomérée sur le môle, suivit de l'œil les canots qui emportaient ses nouveaux amis, salua le navire de la voix et du geste, avec des éventails et des parasols ouverts, au bruit des gongs, au milieu des banderoles agitées, sans quitter la place, tant qu'il lui fut possible de distinguer le groupe d'officiers qui, du tillac de *l'Alceste*, répondaient à cette effusion touchante et affectueuse. S'il ne rencontra pas un accueil aussi romanesque, le capitaine Beechey fut à même de confirmer, du moins sous plusieurs rapports, les récits antérieurs. La bonté naïve des habitants, leurs façons hospitalières, leur obligeance empressée sans devenir jamais fatigante, leur générosité désintéressée, leur loyauté parfaite, tout cela aujourd'hui est passé à l'état de faits incontestables. Plusieurs baleiniers en détresse, qui depuis ont relâché à Napa-Kiang, n'ont eu également qu'à se louer des insulaires.

A quoi l'archipel fortuné de Liou-Tcheou est-il redevable de cette candeur primitive ? Lorsque les îles et les continents voisins ne reproduisent en aucune façon ni ce type ni ces mœurs, quand la Chine est un pays de vol organisé, quand le Japon est une terre de civilisation orgueilleuse, quand Formose et les Philippines ont des peuplades sauvages à côté de leurs maîtres conquérants, d'où vient que, perdues dans la haute mer, ces îles sont habitées par un peuple naïf, original, aussi éloigné de la civilisation que de la barbarie, accessible seulement aux impressions douces, incapable de haïr, toujours prêt à obliger ? D'où viennent ces hommes ? Qui les a jetés là, eux tellement distincts de ce qui les entoure ? A ces questions on peut répondre que descendants des Japonais, dont ils se rapprochent par les traits physiques, et qu'isolés de toute terre, les Liou-Tcheouans ont gardé des mœurs aujourd'hui modifiées dans l'empire. Par là s'expliqueraient à la fois et les analogies et les dissemblances. Il est à supposer aussi que depuis le jour où les empereurs chinois ont fait reconnaître leur patronage à cet archipel, l'influence de la métropole, les rapports avec la terre-ferme, la double fusion qui résultait de l'envoi de jeunes Liou-Tcheouans à Nanking, et de Chinois à Liou-Tcheou, y ont fait prévaloir, parmi les mœurs et les coutumes traditionnelles, quelques-unes des coutumes civiles et religieuses de l'Empire Céleste. Ce qui en est résulté, c'est que ces insulaires forment une race de beaucoup préférable à celles dont on peut supposer qu'ils dérivent. A la politesse, à l'affabilité cérémonieuse des Chinois, mais avec plus d'honnêteté et de franchise, ils joignent la gravité japonaise, dépouillée de sa cruauté et de sa défiance. Leur caractère est

doux, mais efféminé; sociable, mais craintif; l'équipage d'un vaisseau de guerre européen suffirait à soumettre l'île entière; peut-être même qu'au lieu de recevoir les envahisseurs à coups de canon et à coups de fusil, les indigènes iraient au-devant d'eux les mains désarmées et remplies de présents, afin de conjurer la guerre.

On ne saurait trop louer ce caractère hospitalier, trop s'étendre sur les détails qui le prouvent. Les enfants, les hommes de la dernière classe, respectent l'étranger débarqué sur leur plage; ils rivalisent avec les chefs et les mandarins. Quand la consigne ordonne la résistance à une volonté, à un désir curieux de la part du nouveau venu, ils procèdent avec tant de ménagements, avec une douceur si ingénieuse, avec une persistance si adroite, qu'on leur cède avant qu'ils soient contraints de recourir à des formes plus impératives. Leur répugnance à recevoir un salaire en retour d'un service rendu et même de fournitures faites, est poussée jusqu'à une incroyable susceptibilité, et là-dessus les capitaines Broughton et Hall n'ont fait que rendre hommage à la vérité. En 1826, un baleinier en relâche à Napa-Kiang s'y ravitailla, et en échange de deux douzaines de bœufs et d'autres provisions, il put à peine faire accepter aux insulaires une grande mappemonde.

Le dialecte de Liou-Tcheou, primitivement japonais, s'est peu à peu mélangé de termes chinois. Même dans la bouche du bas peuple, il est doux, sonore et riche; la prononciation en est des plus faciles. Les mandarins se servent entre eux de la langue chinoise. Quant aux caractères écrits, les naturels n'en ont point qui leur appartiennent en propre : ceux dont ils font usage sont chinois, et plusieurs livres écrits dans cette langue paraissent destinés à l'instruction élémentaire. Les ordres et les statuts du gouvernement sont tantôt dans la langue du pays, tantôt dans celle du Japon.

Du reste, la loi semble avoir peu à sévir; le Code pénal est sans doute à peu près le même qu'en Chine, mais le bon naturel des peuples de ces îles fortunées en rend l'application fort limitée et fort rare. Ajoutons en passant que le gouvernement de Liou-Tcheou est une monarchie héréditaire dont les pouvoirs ne sont guère limités que par la suprématie lointaine de l'empereur de la Chine. Au-dessous du roi sont les grands officiers ou mandarins, dont on compte neuf classes distinguées par leurs bonnets. La coiffure des membres de la famille royale est de couleur violette, ornée de fleurs jaunes; puis vient la couleur pourpre, puis encore après la couleur rouge.

Quoique la polygamie soit permise à Liou-Tcheou, elle y est rarement pratiquée, et le roi lui-même n'en abuse pas : il choisit une épouse dans les trois grandes familles de l'État. Les revenus du prince proviennent d'impôts sur le sel, le soufre, le cuivre, l'étain, etc.; moyennant quoi il lui faut subvenir aux dépenses de l'État et aux salaires des grands officiers. La mesure commune de ces salaires est le sac de riz, dont la valeur se convertit en d'autres articles, comme étoffes de soie et denrées alimentaires.

Le commerce de Liou-Tcheou se porte sur trois points, la Chine, le Japon, Formose. Dans le premier de ces trois pays, ses jonques vont dans la province de Fo-Kien et quelquefois jusqu'à Péking ; avec le Japon, c'est au moyen de nombreux navires sortis des ports de l'empire, lesquels apportent du chanvre, du fer, du cuivre, des objets laqués, et au retour sont chargés de sel, de grains, de tabac, produits que les indigènes échangent également en Chine contre différentes espèces de porcelaines, des verres, des médicaments, de l'argent, du fer, des soies, des clous, et du thé de qualité supérieure. Formose n'exporte guère sur Liou-Tcheou que des écailles de tortue et de la nacre de perle. Ce peuple d'ailleurs paraît fort peu jaloux de donner à son commerce plus d'extension, plus d'activité : la seule résistance que les Anglais aient rencontrée chez lui s'est manifestée à propos d'ouvertures commerciales.

Placées sous le 27° de lat. N. et le 125° de long. E., les trente-six îles de Liou-Tcheou jouissent de la plus douce et de la plus égale température. Tout réussit sur leur terroir, et ces richesses locales suffisent à un peuple simple, sobre, content de ce qu'il possède. Il est peu de cultures qui ne puissent s'y naturaliser : on y trouve les arbres fruitiers des tropiques, le bananier, le figuier, l'oranger, à côté de tous les végétaux d'Europe. Quant aux animaux, des bœufs et des buffles courent par troupes dans les campagnes ; les chevaux, les ânes, les porcs, les chèvres et les chats ne diffèrent pas de ceux du continent asiatique : seulement ils paraissent d'une taille plus petite que partout ailleurs : les chevaux, par exemple, sont d'une si petite encolure, qu'un Européen enfourché sur leur dos touche de ses pieds la terre. Comme l'intérieur en est peu connu, on ne sait quelles espèces d'arbres peuplent les vastes forêts qu'on aperçoit de la côte. Tout ce qu'on peut assurer, c'est que Tatao et Kikai, situées dans le N. E., produisent une espèce de cèdre appelé *kien-niou* par les Chinois, et *jseki* par les habitants. Le bois en est incorruptible, ajoute-t-on, et, taillé en colonnes, il fait l'ornement des palais des grands.

Les jonques des Liou-Tcheouans sont de la même coupe que celles des Chinois; matériaux de construction, agrès, voiles, tout est semblable aussi. Les insulaires ont en outre des pirogues faites d'un tronc d'arbre creusé, et capables de contenir six, huit et même dix personnes. Les transports plus considérables s'opèrent au moyen de bateaux plats solidement établis. De toute cette côte, le havre et les abords de Napa-Kiang sont la partie la mieux explorée par le capitaine Beechey : quoique ouvert aux vents du nord, il est abrité du côté de l'ouest et du sud-ouest par un banc de corail.

Les relèvements les plus détaillés de cet archipel appartiennent à l'expédition du capitaine Maxwell, et surtout au petit voyage que fit autour des côtes le capitaine Bazil Hall, commandant de *la Lyre*. Cette tournée de sept jours servit à constater une foule de gisements géographiques. La première terre que découvrit le navigateur est une petite île fort bien cultivée qu'il nomma le *Pain de sucre*. Une ville de fort belle apparence se déployait sur le rivage et se perdait à la cime

VUE DE NANGASAKI

Publié par Furne à Paris

du mont dans un amphithéâtre de verdure. A dix milles à l'est de Liou-Tcheou parut une autre île qu'il nomma l'île d'Herbert. On arma les chaloupes pour la mieux reconnaître, et l'on pénétra dans un chenal étroit, mais profond, qui aboutissait à un port admirable dont l'analogue n'existe qu'à Mahon. Ce port est formé par un bras de mer que protégent des rochers escarpés, couverts de plantes et de fleurs sauvages ; de plus, il a une double communication avec la mer. L'ancrage, la station, le fond de sable, tout semble se réunir pour le recommander aux navigateurs. Bazil Hall le baptisa du nom de *Melville*.

CHAPITRE XLI.

JAPON. — NANGASAKI.

J'aurais voulu, tant je me plaisais dans la maison de mon hôte, qu'un accident imprévu vînt retarder mon départ. Tout ce qu'on peut imaginer de bons procédés, d'ingénieux égards, d'attentions délicates, me fut prodigué par Komi et par sa femme. J'étais l'enfant de la maison, et mieux encore, car dans ce pays l'étranger a le pas sur la famille. Malheureusement la jonque allait partir. Tchaou-Tsing voulait appareiller le jour même. Quand un matelot chinois vint me réclamer, quand il eut notifié à mes nouveaux amis que j'allais leur échapper dans quelques heures, une telle douleur se peignit sur leurs visages que je me sentis moi-même profondément ému. « Vous revenir ! vous revenir ! » me disait Komi avec un accent qui allait au cœur ; et sa femme me suivait de l'œil, inquiète, prête à pleurer. Aujourd'hui plus calme, je suis à me demander comment un si court séjour avait pu engendrer de pareils regrets ; mais au moment où cette scène eut lieu, je ne cherchais pas à analyser de pareilles impressions, car elles me dominaient aussi. J'étais sous l'empire de cette affectueuse bonté qui m'avait accueilli sur le môle de Napa-Kiang, et qui, depuis, ne m'avait pas manqué une seule minute.

Voilà quelles poétiques plaintes je lisais dans les regards de mon hôte et de sa compagne. Du meilleur de leur âme, ils eussent voulu me retenir. Moi, de mon côté, je cherchais à leur répondre par l'expression de mes regrets et de ma reconnaissance. Mais des soins, des désirs impérieux m'appelaient ailleurs. Bientôt la nouvelle de mon départ ayant circulé dans la ville, je vis arriver chez Komi toutes mes connaissances de Napa-Kiang, Oukoma, Madera, An-Nyah, et jusqu'au mandarin Oung-Chou. Il fallut s'attabler avec eux avant de descendre vers le port, et avaler force verres de chazzi, à l'intention de mon voyage. L'heure approchait cependant, et Tchaou-Tsing lui-même, le patron de la jonque, vint m'en faire souvenir. Quand il eut paru, Komi s'empressa de lui offrir à boire. Mais le thé, les pipes, ne purent rien sur le vieux marin. Il fut inflexible et donna le signal du départ. Alors commença la scène d'adieux. Mon hôtesse s'approcha de moi toute

en pleurs, et me présentant un *camesachi* d'or, l'aiguille qu'elle portait d'habitude dans ses cheveux, elle me pria de le garder en souvenir de Liou-Tcheou. Je l'acceptai, mais j'exigeai qu'elle reçût en échange une petite montre avec sa chaîne. Quand je lui passai ce cadeau autour du cou, je crus qu'elle deviendrait folle de joie. Komi ne voulut rien ; le pauvre homme ne savait que sangloter.

Lorsque nous sortîmes de chez lui, une foule immense était rassemblée sur le môle, pour voir passer un Européen dont le séjour avait fait quelque bruit. Les spectateurs se groupaient sur notre route avec un tel ordre qu'on aurait cru assister à une revue. Le plus profond silence régnait dans cette foule ; quand je passai, tout le monde me disait adieu, et me prodiguait les gestes les plus affectueux. Je connaissais assez Napa-Kiang pour ne pas m'étonner de ce spectacle. Je répondis aux saluts par des saluts, aux adieux par des adieux. Enfin, nous touchâmes à l'embarcadère ; et, après les plus tendres effusions, je descendis dans une pirogue pour gagner la jonque déjà à la voile. Quand nous prîmes le large, la foule, massée sur les points d'où l'on pouvait découvrir la rade, nous salua de la main et de l'éventail, tandis qu'immobiles au bord du quai, Komi et les autres chefs ne détachaient pas l'œil du navire qui nous emportait. Au delà des bancs de corail qui entourent le havre, nous prîmes la bordée de l'O., et bientôt un cap élevé masqua à nos yeux Napa-Kiang. « Adieu, m'écriai-je, terre de simplicité primitive ; adieu Komi, adieu tous mes amis de Liou-Tcheou ! » Dès ce moment, je me trouvai de nouveau réduit à la compagnie de mon capitaine Tchaou-Tsing ; et le digne homme redoubla pour moi d'égards et d'attentions.

Depuis trois jours, toute côte était loin, et, d'après mon estimation, nous pouvions nous trouver à peu près à distance égale de Liou-Tcheou et du Japon, c'est-à-dire par le 29° de latitude N. C'était, la date est restée bien précise dans ma tête, le 9 octobre 1830. Le matin, le soleil sembla sortir d'un linceul de pourpre. La brise était encore au S. O., mais molle, incertaine, ne soufflant que par risées. Le ciel était bleu et serein de ce côté. A l'E., au contraire, des masses grises, noires, argentées, perlées, se festonnaient peu à peu sur l'azur mat du ciel. Ces paquets de nuages opaques arrivaient contre le vent, plus puissants que lui, destinés à le vaincre. Des lueurs bizarres et soudaines traversaient ces corps flottants ; on les voyait presque à l'œil nu, combinant leurs éléments divers, agglomérant toute leur force, allant chercher çà et là dans cette atmosphère tous les atomes sulfureux et électriques qui devaient éclater en tonnerre, toutes les vapeurs qui devaient se condenser en pluie. Des pressentiments physiques ne manquaient pas non plus à la catastrophe imminente. Les pilotes pratiques de ces parages, les marins chez qui l'aspect du ciel et des eaux éveille tant de révélations ; les passagers eux-mêmes, à qui les impressions de l'ouragan sont presque toujours familières, trouvaient sans doute dans leurs souvenirs l'analogue de ces symptômes météoriques.

Tchaou-Tsing ne s'y trompa point ; il comprit qu'il s'agissait de notre vie à tous, le vieux pilote ! « Taï-foung ! » cria-t-il d'une voix que je ne lui connaissais

pas. Le mot était si étrangement accentué, que pas un matelot de la jonque ne s'y trompa. Le pont fut couvert en cinq minutes. « Taï-foung ! » répéta le capitaine, et toutes ces têtes tournées du côté de l'ouragan s'agitèrent par un assentiment machinal, et toutes ces lèvres pâles d'effroi s'ouvrirent pour murmurer : Taï-foung ! Taï-foung, ou typhon en terme plus français, c'est-à-dire tempête, ouragan (des deux mots chinois *taï* grand, et *foung* vent). Ce taï-foung accourait sur nous, il accourait précédé d'un frémissement vague et inquiet, d'un bruit sourd qui ne résultait ni du vent ni de la houle ; il caressait déjà ces voiles qu'il voulait ensuite dévorer lambeau par lambeau ; il soulevait ces longues nattes de nos marins chinois, qui, tout à l'heure, allaient cingler leurs visages ; il arrivait portant dans ses ailes puissantes un avenir inconnu, la perte en pleine mer, le bris sur la côte, ou bien seulement une voie d'eau et quelques avaries dans la mâture.

Dans de pareils dangers, on voit ce que c'est qu'un chef de navire, un capitaine, ce maître après Dieu. A lui permis, quand il a des goûts indolents et voluptueux, de se laisser bercer dans un hamac, pendant les heures favorables, pourvu que le vaisseau glisse sur une mer clémente, avec ses voiles bien orientées et sa route faite. Oui, il peut alors quitter la dunette, s'en remettre à ses lieutenants, ouvrir la route à de jeunes apprentissages ; mais, au moment où il s'agit de livrer la grande bataille aux éléments, il faut qu'il soit là, le général d'armée, qu'il prévienne l'ennemi, qu'il le combatte, qu'il le vainque. C'est une tâche bien belle et bien noble, croyez-moi ! Debout sur l'arrière, le front nu, le porte-voix à la main, illuminé d'éclairs, ruisselant de l'eau du ciel et de l'eau de la mer ; amarré près du gouvernail quand le flot surplombe le navire ; se relevant, quand la lame a passé, pour commander une manœuvre, responsable de la vie de tous ces hommes, de l'avenir des familles qui les attendent, un capitaine de navire doit se grandir alors de toute la majesté de son rôle ; il faut qu'il y ait de l'héroïque en lui, ne fût-ce que pendant l'orage ; il faut qu'il soit le plus brave, au milieu d'une foule de braves. S'il mollit, tout est perdu. Le courage, comme la peur, a son magnétisme. Qui oserait trembler quand un capitaine porte sa tête haute ? Qui ne se rassurerait quand le capitaine a confiance ? Qui pourrait désespérer quand le capitaine espère encore ? Tchaou-Tsing, je l'ai dit, était un bon marin ; l'ouragan me révéla quelque chose de mieux en lui : une âme d'acier, d'une trempe héroïque. Le premier mouvement de son équipage fut l'effroi ; quelques-uns de ses matelots se jetèrent à plat ventre sur le pont. Alors il courut vers eux le fouet à la main, et désignant le haut des mâts aux plus timides, il les força d'y monter pour serrer les voiles. Ses ordres brefs, précis, furent bientôt exécutés dans le plus profond silence. Les vergues furent recalées ; quelques basses voiles restèrent seules.

Le taï-foung éclata bientôt avec une violence effroyable. Ce rideau de nuées, d'abord ligne menaçante à l'horizon, s'était peu à peu arrondi en dôme, et le vent, fixé au S. E., sifflait dans les vergues et dans les cordages. Il est rare que les dangers qu'on a personnellement courus ne paraissent pas d'une nature plus

décisive et plus violente qu'aucun de ceux dont le récit seul nous parvient. Sans rien exagérer, je crois pouvoir dire néanmoins que jamais tempête pareille ne secoua ces parages, les plus orageux parages du globe. Quand je vivrais cent ans, le souvenir m'en resterait aussi net, aussi présent qu'au jour où la chose arriva. Le ciel devint noir comme du charbon, si noir que je m'étonnais d'en voir tomber des gouttes limpides : des nuages passaient si bas, qu'ils couvraient de brume le haut de la mâture; ils tourbillonnaient avec tant de rapidité, formaient au-dessus de nous une mer suspendue, si bruissante, si confuse, si agitée, que ma tête se perdait, et qu'étourdi, hors de moi, je ne savais plus me rendre compte ni du lieu où je me trouvais, ni des choses qui m'entouraient. La pensée, d'ailleurs, n'avait guère de ressort et de jeu, quand toute la force physique se portait nécessairement vers les soins du corps; quand il fallait, à chaque vague bondissante, se coucher à plat ventre, se cramponner à un anneau de fer, à une corde, à une membrure du bâtiment. Une heure après les premières rafales, la jonque offrait un spectacle de deuil et de désolation immense. Les deux mâts avaient craqué sous l'effort du vent; le seul qui restait, un petit mât de pavillon, perché sur l'arrière, venait d'être coupé par les ordres du capitaine. A chaque minute, sur ce pont rasé, la mer venait s'essayer comme un bélier contre un rempart, avec la volonté d'enfoncer ces planches et de couler ce navire. Un pâté de cabines, juchées sur l'arrière, ne résista pas longtemps; à un moment donné, la mer tomba d'aplomb sur ce petit appendice, l'ébranla fortement, l'arracha comme avec des tenailles, et le rejeta, déchiré à demi, au milieu du tourbillon. Deux mousses et cinq passagers se trouvaient enfermés là dedans; je m'y appuyais, quand il céda et disparut. Une corde seule me sauva.

Quelle situation! par la plus affreuse tempête, n'avoir sous ses pieds que le plancher d'une jonque, bâtiment frêle et informe, à demi vaincu et prêt à s'ouvrir! périr ignoré, sur un transport chinois, dont personne ne s'inquiétera plus; laisser une famille en Europe, entre l'angoisse d'une mort et l'espoir d'un retour, oh! c'était pour moi une horrible perspective! A ce moment solennel j'eus peur. Je m'adossai à la lisse et regardai autour de moi; rien n'était changé : toujours la même mer, blanche à la crête, haute, longue, impitoyable; tordant le pauvre navire, jouant avec lui comme le fort qui rit de l'agonie du faible; toujours les mêmes nuées sombres; toujours le même vent tumultueux, forcené; toujours la même pluie battante, les mêmes éclairs flamboyants, le même cliquetis de foudre. Couché sur le pont, je voyais une mort inévitable, écrite dans cet aspect inflexible du ciel et de l'eau. Le hasard fit qu'au milieu de ces visions accablantes, je portai mon regard sur l'arrière où se tenait le capitaine Tchaou-Tsing. Sa vue me remit, tout atterré que j'étais. Je trouvai sa figure si calme, que je me pris à avoir pitié de mes faiblesses. Sa vie n'était-elle pas de l'enjeu comme la mienne? Cet homme avait aussi une famille qui l'attendait au port; des parents, des amis, qui comptaient les jours de son absence. Sitôt que de tels rapprochements purent trouver accès dans ma tête, mes terreurs furent vaincues : je ne fus pas plus ras-

suré, mais plus résigné. C'était le ciel qui me secourait ; car nous n'étions pas au bout de nos douleurs.

Depuis neuf heures l'ouragan durait, toujours plus furieux et plus intense. Du S. E. le vent avait passé peu à peu au S., en poussant devant lui un Océan éperdu. On eût dit que ses eaux voulaient se promener dans l'air, tant l'équilibre était détruit, Dans cette perpétuelle succession de montagnes et de vallées, tantôt la jonque semblait dormir comme l'alcyon au sommet de la vague ; tantôt, précipitée dans l'espace creusé entre deux lames, on eût dit qu'elle allait s'abîmer et se perdre. Cependant rien n'empirait, et c'était beaucoup. Sans mâts, et par conséquent sans voiles, nous fuyions devant ce désordre des éléments, et qui sait, à force de nous pousser si vite, peut-être allaient-ils nous mettre hors de leur portée ; peut-être dans une, deux, trois heures, allions-nous trouver des cieux plus sereins et des eaux moins furieuses.

Mes rêves en étaient là quand un cri de détresse partit du fond du navire : je ne compris pas la valeur exacte de l'exclamation, mais j'en devinai le sens ; on ne m'eût pas abusé ; cela voulait dire : « Nous sommes perdus! » Bientôt en effet cinq ou six matelots, se hissant à travers une étroite ouverture, s'élancèrent vers le gaillard d'arrière, et parlèrent vivement à Tchaou-Tsing. Cette fois une sorte de frayeur traversa son impassible visage ; mais ce fut l'affaire d'une seconde. Ensuite il devint plus calme que jamais. Passant à mes côtés : « Monsieur, me dit-il en assez bon anglais, si vous voulez travailler maintenant, en voici l'occasion. Il n'y a pas de bras inutiles à bord quand il s'agit de faire jouer les pompes. » Ce mot me fit voir à nu toute l'horreur de notre position. Une longue chaîne de marins s'établit sur le pont, et soit à l'aide de mauvaises pompes, soit avec de larges seaux, on chercha à vider l'eau qui se précipitait dans la cale par les bordages ouverts. Comme les autres, j'étais à l'ouvrage, faisant une incroyable besogne, cherchant à m'absorber en elle, à fatiguer mon corps pour arrêter le travail de ma tête. J'avais une force, une vigueur! On ne sait vraiment ce que peuvent les muscles d'un homme dans de pareilles occasions!

Toute la nuit, nous pompâmes ainsi, mais au jour nos bras faiblirent. Huit heures de travail incessant, huit heures sans sommeil, c'était plus qu'il n'en fallait pour notre petit équipage. Loin que nous gagnassions sur la voie d'eau, c'était elle qui gagnait sur nous, peu de chose sans doute, mais assez pour que nous pussions calculer qu'à une heure déterminée le navire s'abîmerait, et nous avec lui. Par un tel vent et par une telle mer, il ne fallait pas songer à nos canots, ils auraient été submergés tout aussitôt. Les matelots sentirent que leur heure dernière était arrivée. Le capitaine criait de tenir les pompes en jeu, ils ne l'écoutèrent plus ; Tchaou-Tsing se courrouça, se précipita sur l'avant avec une longue bannière ; mais au lieu d'obéir, ils murmurèrent et prirent un air si menaçant, qu'il n'osa persister. Le capitaine retourna vers l'arrière, morne, silencieux, moins navré du sort qui l'attendait que de cette désobéissance inaccoutumée ; ses hommes, livrés à leurs seules et dernières inspirations, se groupèrent autour d'une petite idole

placée vers la proue de la jonque, une sorte d'Amphitrite chinoise, patronne des marins. Quand tous se furent agenouillés, un d'entre eux commença une espèce d'antienne que les autres entrecoupaient de quelques répons; puis, ayant brûlé sous le nez de la déesse deux ou trois paquets de papiers dorés, ils tuèrent une volaille en son honneur, et en jetèrent dans l'eau les entrailles, la tête et les pattes.

Pendant que ce sacrifice s'accomplissait sur le gaillard d'avant, je remarquais que peu à peu la ligne d'eau de la jonque s'abaissait. Plus chargée, elle filait moins vite; quand elle s'abattait sur le flanc, la masse d'eau déplacée pesait sur un seul côté, et nous avions évidemment de la peine à nous remettre d'aplomb. Pleins de vie, nous voyions se déclarer un à un tous les symptômes d'une fin prochaine; nous suivions les lents progrès de notre propre agonie. Tout à coup, vers midi (c'était le 10 octobre), la brume épaisse qui nous enveloppait se dissipa, vaincue par l'action du soleil; une radieuse lueur, partie du sein d'une nue d'argent, éclaira l'horizon, et l'effet fut aussi magique que si l'on avait tiré un rideau devant nous. Une terre était là, à quelques lieues, et nous ne l'avions pas vue, une terre assez basse, habitée sans doute, car on apercevait quelques traces de culture. O Providence! que tes ressources sont grandes! Que tu gardes au malheureux de consolations inespérées! Cinq heures encore, et de nous tous pas un ne restait vivant, et de cette jonque bruyante et peuplée aucun souvenir, aucune trace ne restaient : elle eût agrandi son sillon dans l'Océan, jusqu'au moment où l'Océan se serait replié sur elle. Engloutie, disparue, tout finissait; pas d'épitaphe sur l'abîme, rien qui indique l'endroit où le navire submergé laisse ses membres disjoints.

Mais voir la terre, ce n'était pas tout. A demi coulés, sans voiles, sans mâts, sans gouvernail, comment accoster le rivage, comment chercher un havre abrité? Ces pensées m'ayant saisi coup sur coup, je me retournai vers mon intrépide capitaine. Tchaou-Tsing avait tout vu, tout pesé comme moi, la terre, la chance d'y arriver sain et sauf. Il agissait déjà. Aux premières lueurs d'espoir, l'équipage était retourné aux pompes; il les agitait avec une frénétique vigueur. La mer, le vent, s'étant calmés, nous nous maintenions avec quatre pieds de bordage hors de l'eau. Poussés directement vers la côte, nous distinguions ses bouquets de bois encore feuillés, ses maisons éparses, ses criques peuplées de bateaux pêcheurs. Grâce à quelques madriers liés ensemble, Tchaou-Tsing avait pu organiser un gouvernail volant qu'un mât faisait pivoter sur l'arrière. Une anse s'offrait alors à une demi-lieue de nous, silencieuse et recueillie, défendue contre la houle par un long promontoire; nous allions y toucher, embrasser la terre que nous croyions perdue pour nous, prosterner nos fronts sur le sable du rivage. Cruelle ironie du destin! un déchirement horrible retentit; craquement sourd et prolongé; nouveau glas de mort quand nous renaissions à la vie! La jonque venait de se perdre sur un banc de corail, à un mille du rivage. Par la mer qui déferlait avec fureur, ce morceau de bois déjà fatigué allait être mis en pièces. Il fallait hâter le sau-

vetage. De toutes les chaloupes, une seule restait, les autres avaient été enlevées par la tempête. On chercha à la dégager, pour la mettre à flot; mais à peine s'ébranlait-elle, que le bâtiment se coucha sur le côté, et entraîna tout, hommes et embarcation. Alors chacun dut songer à son salut personnel. Parmi les matelots, il y en eut qui se mirent à cheval sur les débris du navire, faisant des signes de détresse aux bateaux pêcheurs; d'autres qui se risquèrent à parcourir à la nage la distance qui nous séparait de terre. Assez bon nageur, je pris ce dernier parti.

Sur cet écueil battu par les vagues, ce ne fut pas chose facile que de se dégager des aspérités du roc, tantôt recouvert, tantôt laissé à sec. Au moment où je croyais pouvoir me soutenir sur l'eau, la mer me délaissait et je retombais sur des pointes de corail qui me déchiraient la poitrine. Enfin, moitié nageant, moitié marchant, je parvins à gagner les accores du récif, et je pris ma direction vers le rivage. Malheureusement j'avais déjà usé mes forces dans cette première lutte; mes bras, mes pieds, mon corps, étaient en sang, et l'eau salée rendait ces blessures plus cuisantes encore. J'avançais pourtant; je gagnais du terrain; encore cinquante toises, et je touchais la grève. Ce long drame se serait dénoué d'une façon trop simple; mon étoile voulut qu'au moment d'aborder, un de nos marins nageant à mes côtés, et ne se sentant plus de forces pour se soutenir, me prît par une jambe et m'entraînât au fond de l'eau. Ce fut un instant affreux. J'avais encore assez de sang-froid pour comprendre le danger, mais pas assez de vigueur pour le combattre. Saisi tout à coup d'une résignation passive, je me laissai couler avec l'opiniâtre Chinois, sans éprouver la volonté de me défendre. Ce qui se passa depuis cet indicible instant jusqu'à l'heure où je revins à moi sur la plage, haletant, sauvé de l'asphyxie; cette angoisse, ce sifflement dans les oreilles, ce néant qui commence quand les artères battent encore; ce long sommeil sans rêve; tout cela forme une suite d'impressions que la parole humaine ne saurait exprimer. Je fus, je crois, aussi près que possible de la mort. Quand je retrouvai mes sens, plusieurs matelots étaient à mes côtés sur la grève : Tchaou-Tsing, sauvé et debout, semblait avoir repris son commandement. Les soins qu'on me donnait provenaient évidemment de son intervention bienveillante. On m'avait mis à nu, et l'on me massait tous les membres pour rappeler quelque chaleur à la peau. A mesure que la vie affluait de nouveau en moi, je sentais courir dans mes veines un chatouillement, un bien-être inexprimable. Des sensations physiques, confuses d'abord, puis plus distinctes; des idées vagues et ensuite mieux arrêtées; une progression graduelle et ineffable vers la perception et vers la pensée : voilà ce que j'éprouvai dans ce double passage de la vie à la mort et de la mort à la vie.

Cependant, à la vue de notre sinistre, des pêcheurs, des cultivateurs des environs étaient accourus. Nous ne savions guère en quel endroit nous nous trouvions : Tchaou-Tsing seul se croyait positivement sur l'île de Kiousou. Il ne s'était pas trompé. Les naturels nous apprirent que nous étions à six lieues à peine de Nangasaki : ainsi la tempête soufflant du sud, nous avait poussés en route directe. Si la brume dissipée tout à fait nous avait laissé voir les hautes

montagnes qui dominent le comptoir hollandais, nous aurions pu diriger mieux la jonque et aller l'échouer dans sa rade. Le ciel l'avait voulu autrement.

Pendant le temps que j'étais resté évanoui, un autre incident avait eu lieu sur le banc de roches, tombeau de notre pauvre navire. Les pêcheurs, pilotes familiers de ces parages, avaient pu accoster l'écueil par un endroit défendu contre la houle, et, à l'aide d'un *va-et-vient*, une espèce de sauvetage de marchandises avait été commencé. Le premier bateau chargé rapporta une grande portion des bagages laissés dans la chambre, et quelle fut ma joie quand je reconnus deux malles d'effets m'appartenant et surtout une cassette à mon chiffre contenant mes papiers, mes lettres et une foule d'objets précieux! Non-seulement tous mes souvenirs de France étaient là, mais là encore se trouvaient les moyens de continuer mon pèlerinage. C'était du bonheur dans le malheur. Le capitaine ayant reconnu mes effets ordonna qu'ils me fussent remis, et mon premier mouvement fut de tirer de la cassette quelques pièces d'or que les patrons de la barque japonaise acceptèrent avec force saluts. Je terminai mes largesses par les matelots qui m'avaient soigné. Couvert d'habits secs, remis de la secousse du naufrage, je me sentis encore assez de cœur et de jambes pour me rendre à Nangasaki le jour même. Tchaou-Tsing, occupé à recueillir les débris du navire naufragé, ne put me suivre. Il m'embrassa, et me donna l'adresse d'un négociant chinois, son consignataire, qu'il voulait prévenir de notre catastrophe. Je partis vers les deux heures, côtoyant le rivage, escorté de quatre hommes qui me servaient de guides.

Ce qui me frappa d'abord, ce fut l'aspect de désolation que présentait la campagne. Le taï-foung de la veille, quoique amorti vers cette latitude, avait déraciné les arbres voisins de la grève et enlevé la toiture des habitations. A mesure que j'approchais de la ville, les traces de ce désastre s'effaçaient, et alors tous les caractères nouveaux de la contrée japonaise se révélaient à moi. A la tête du cap qui forme l'un des côtés de la baie de Nangasaki, je vis un fort pavoisé ce jour-là pour saluer la sortie d'une frégate hollandaise, et au détour de ce fort, dont la mer baignait le pied, je rencontrai pour la première fois des personnages de distinction.

Jusque-là quelques pêcheurs, quelques laboureurs, trouvés çà et là sur ma route, ne m'avaient pas donné une merveilleuse idée de la beauté du sang et du costume indigène : la rencontre n'y changea presque rien. C'étaient deux groupes de Japonais qui, fixés sans doute dans une habitation des environs, se croisaient sur la route et se saluaient avec leur tête à demi rasée, leur petite queue en trompette, leur front incliné, leurs bras pendants jusqu'au sol, et leur sabre qui se redressait en arrière. Ils formaient le plus curieux tableau qu'on puisse imaginer. Le type de ces hommes me parut avoir une analogie marquée avec celui des Chinois. C'étaient évidemment des êtres venus de la même souche, modifiés seulement par la différence des climats et des habitudes : les yeux bridés, enfoncés, clignotants, avec une prunelle noire et le sourcil très-haut; la tête grosse et emmanchée sur un cou très-court; les cheveux noirs, le teint brun, la

taille robuste, mais peu élégante. La vue d'un étranger sur cette route parut étonner la noble compagnie japonaise; mais quand elle me vit continuer paisiblement mon chemin vers Nangasaki, elle me salua sans dire mot.

Nul autre incident n'eut lieu jusqu'à l'entrée des faubourgs, où je trouvai deux vedettes avancées, fantassin et cavalier. Le cavalier portait le chapeau conique à panache, la longue pique à la main droite, les deux sabres au côté gauche, l'arc et le carquois derrière l'épaule. Sa robe, flottante dans le haut, retombait sur un large pantalon. Le cheval qu'il montait me parut de belle race. Le fantassin avait aussi une robe double en toile de coton, l'une plus courte que l'autre; son chapeau, en cuir verni, s'arrondissait en dôme, avec quelques cannelures qui lui donnaient de la grâce. Pour armes, il avait les deux sabres et un fusil à mèche. Aussitôt qu'elles m'eurent aperçu, les sentinelles firent un geste de menace, et semblèrent m'inviter à avancer à l'ordre. L'un de mes guides se détacha, et raconta à l'officier qui survint la catastrophe dont j'avais failli être victime. A ce récit l'attitude et les dispositions changèrent. On s'approcha de moi, on me regarda avec intérêt, on m'invita poliment à me rendre au corps de garde le plus voisin, où devait se terminer mon interrogatoire.

Ce corps de garde se trouvait à la porte même de Nangasaki : il se composait d'un hangar carré, à toiture rapide, ornée de boules à son extrémité, flanqué d'un côté d'un grand fanal pour la nuit, et de l'autre du drapeau impérial. Devant une espèce de péristyle ouvert se tenaient deux factionnaires, reconnaissables au costume nommé *kamisimo*, et aux deux sabres que les militaires ont seuls le droit de porter; armés en outre, l'un de la lance, l'autre du fusil à mèche. Sous le péristyle même, était un râtelier garni de fusils, et deux soldats oisifs, assis par terre, tenaient devant eux un damier. Au delà d'une espèce d'arceau était la pièce intérieure où logeait l'officier ou *banjo*. On m'y retint prisonnier jusqu'à ce qu'un interprète de la factorerie hollandaise fût venu établir quelques points de rapprochement entre moi et l'autorité militaire. Cet interprète arriva enfin; pauvre Japonais, sachant à peine quelques phrases de mauvais batave, ne me comprenant pas plus que je ne le comprenais, si parfait truchement que nous fûmes obligés de nous créer un langage par gestes, à la façon des sourds-muets. Je devinai qu'on demandait deux choses de moi : l'une de laisser visiter mes malles, pour qu'on s'assurât qu'elles ne contenaient rien de prohibé ni de sujet au tarif; la seconde, de désigner un négociant de la factorerie qui se fît ma caution pendant que j'y séjournerais. Au premier point je satisfis en donnant les clefs de mes coffres et en les ouvrant moi-même; au second je répondis par le nom de M. Nidbolt, que la prévoyance de Wilmot m'avait fait inscrire sur mes tablettes.

Ce nom produisit un grand effet : M. Nidbolt était alors un des négociants les plus riches du comptoir hollandais de Nangasaki. On referma les malles, en gardant toutefois deux Bibles qui se trouvaient dans l'une d'elles, puis on me donna quatre soldats, comme une escorte d'honneur, pour me conduire chez M. Nidboit. Il logeait dans la petite île de Désima que les empereurs du Japon ont entière-

ment abandonnée à l'établissement européen. Une chaloupe nous y conduisit. Son habitation était sur le rivage, et lui-même, quand nous débarquâmes, se trouvait devant sa porte. Résolu d'aborder franchement l'entretien, je ne voulus pas me servir du hollandais dont je savais à peine quelques mots, et je préludai par quelques phrases d'anglais. Ce fut une grande joie pour moi de voir que cette langue lui était familière ; ainsi la curiosité des interprètes était déroutée, et je me trouvai libre de tout dire, même devant ces témoins. Je lui racontai donc et mon naufrage et la façon miraculeuse dont il s'était terminé. Puis j'ajoutai que M. Wilmot de Calcutta m'avait remis une liste de noms pour toutes les Échelles asiatiques, et qu'à côté du comptoir de Nangasaki il avait écrit lui-même le nom de Nidbolt. Il n'en fallut pas davantage. « Le vieux Wilmot a été mon compagnon de voyage, dit-il en me tendant la main, mon inséparable à Batavia, à Malacca, à Madras, dans tous les lieux où je promenais ma jeunesse comme marin et comme subrécargue. Vous êtes le camarade de son fils ; cela suffit, Monsieur. Regardez-vous comme des nôtres. J'ai un fils aussi qui sera ici votre guide et votre pilote. Entrons. » Après ces paroles cordiales, il congédia l'interprète et les banjos qui m'avaient accompagné ; puis nous gravîmes l'escalier qui conduisait dans la maison. « Paul, dit-il à un beau jeune homme blond, voici un étranger recommandé par Wilmot. C'est notre hôte, ayez soin de lui. » Le jeune homme n'avait pas besoin de l'injonction paternelle ; un Européen, un naufragé, c'est un trésor quand on a vingt-deux ans et qu'on vit enfoui dans une petite île japonaise ! Paul me tendit la main d'une façon qui valait mieux que vingt phrases polies.

Il était tard ; nous soupâmes, réservant pour le lendemain nos courses et nos observations. En effet, le jour pointait à peine que j'étais debout, décidé à aller frapper à la porte de mon jeune ami. Il m'avait prévenu, et m'attendait dans la salle commune avec un verre de *sakki*, liqueur extraite du riz fermenté, et qui change de nom suivant les pays, cam-chou ou sy-ching en Chine, chazzi à Liou-Tcheou, sakki au Japon. « Eh bien, lui dis-je, qu'allons-nous faire ? Allons-nous d'abord courir la ville ou battre les environs ? — Un peu de calme, me dit-il, un peu de calme. Vous êtes trop vif pour ce pays. Vous ne savez donc pas ce que c'est qu'un empereur du Japon et ce que sont ses agents subalternes ? Ici la ville appartient aux *tomosamas* (maires) et aux *ottonas* (commissaires de police). Rien ne s'y fait que par leur bon plaisir. Quand vous vous permettez de lever la main d'une manière que la loi impériale n'a pas prévue, les autorités détachent à vos trousses une nuée de *banjos* (officiers militaires) qui vous remettent en mémoire les conditions de votre séjour. L'île de Désima est notre prison ici : nous la tenons à bail des autorités locales, qui y font bâtir des logements, et en exigent ensuite le loyer. Voilà tout le terrain qu'il nous est permis de fouler, deux cents pas de long sur cent de large. Grâce à une enceinte en bois, la vue de la mer nous est même interdite : un enclos en planches ceint toute l'île. Aux deux portes qui lui servent d'ouverture, l'une sur la grève, l'autre du côté de la ville, veillent jour et nuit des factionnaires japonais qui empêchent d'un côté la contrebande

des hommes, de l'autre la contrebande des marchandises. C'est une vie horrible que nous menons ici; si nous n'avions pas l'espoir d'aller au bout de peu d'années rejoindre nos familles à Batavia, le poste ne serait pas tenable un seul jour. — Et pourquoi toutes ces rigueurs, toutes ces entraves? — C'est la conséquence d'un système politique et commercial. Depuis l'horrible persécution qui eut lieu en ces îles contre les néophytes chrétiens, l'empereur spirituel du Japon, le Daïri, a donné, dans tout le territoire soumis à son pouvoir, les ordres les plus sévères contre l'introduction des étrangers. Deux nations seules ont échappé à cet interdit général, les Hollandais et les Chinois. Encore, voyez-vous qu'on a fait les choses de telle sorte qu'ils ne peuvent guère abuser de la tolérance impériale : cent pas carrés de terre japonaise, avec la surveillance journalière des banjos. »

Je n'osais pas croire à ce que j'entendais; je ne comprenais pas comment un peuple avait pu se résigner à des clauses pareilles, comment des hommes pouvaient subir cette vie cloîtrée, cette attitude éternellement soupçonneuse de la part des naturels. C'est que j'ignorais quelles patientes ressources donne la soif du gain, quelle force d'inertie elle prête à ceux qui en sont tourmentés. D'ailleurs les Hollandais fixés à Nangasaki surprenaient peu à peu, marchandaient, arrachaient aux autorités locales la position que la loi leur refusait. Actifs, rusés, persévérants ils savaient insister avec tant d'à-propos qu'on était presque toujours obligé de leur céder. Ainsi, ils avaient peu à peu obtenu de franchir les limites de l'île pour aller visiter Nangasaki, et, grâce à leurs opiniâtres empiétements, cette tolérance était devenue presque un droit. Paul me mit dans la confidence de ces petits manéges. « Rassurez-vous, ajouta-t-il; nous tâcherons de ne pas vous laisser périr d'ennui ici : il ne faut pas que la terre du Japon vous soit plus funeste encore que la mer. » Ces mots dits, nous sortîmes, et nous commençâmes notre revue des localités.

Mon premier coup d'œil fut pour cette petite île de Désima qui n'est, à tout prendre, qu'une rue de Nangasaki. Quand la marée est basse, Désima n'est séparée de la terre ferme que par un seul fossé. Les magasins de la Compagnie, son hôpital, les maisons des facteurs à deux étages, avec l'entrepôt au rez-de-chaussée et les logements au premier; voilà en quoi consiste l'établissement. Toutes ces constructions sont en bois et en terre glaise : leur toit est couvert en tuiles; les fenêtres ont des châssis de papier, et le sol est jonché de nattes. Ce n'est que depuis peu qu'on a fait venir de Batavia quelques petits compartiments à carreaux de vitres pour garnir les croisées. A l'extrémité de ces constructions, paraît un jardin de plaisance avec un belvéder à deux étages. Plus loin se trouve le collége des interprètes, vaste maison qui sert à loger les Japonais investis de ces fonctions. Quand les vaisseaux de la Compagnie sont en rade, ils y habitent en assez grand nombre; mais lorsque l'escadre marchande a mis à la voile, un ou deux truchements restent seuls dans ce poste. Désima contient encore une maison pour les *ottonas*, sorte de commissaires de police chargés de surveiller ce qui se

passe dans l'île et d'en instruire le gouverneur. Ces ottonas commandent la garde et les postes, et donnent la consigne aux sentinelles.

Paul me conduisit au logement des ottonas, avec la pensée d'obtenir d'eux la permission d'aller à Nangasaki. Nous trouvâmes ces officiers fumant et buvant du thé. Quand le jeune Hollandais entra, ils se levèrent pour le saluer amicalement; après quoi ils nous offrirent une pipe, une tasse de thé et le sakki. Je vis d'un coup d'œil que ces gens-là n'avaient rien à refuser au fils de M. Nidbolt, et que nous obtiendrions d'eux tout ce qu'il demanderait. L'entretien s'engagea sans que je pusse y mêler un mot : puis quelques minutes après, sur un signal donné, entrèrent des banjos, chefs du corps de garde voisin, qui eurent l'ordre de nous y escorter. Le poste nous salua en passant, et nous nous trouvâmes au milieu des rues de Nangasaki. C'était l'heure des affaires matinales, heure où les quartiers voisins de Désima regorgeaient de monde. Au loin les temples se découpaient sur la hauteur, tandis que de courtes rues se croisaient dans tous les sens, chacune avec une porte à ses deux extrémités, de manière à former un quartier distinct. La nuit ces portes se ferment; le jour chaque quartier ainsi divisé est surveillé par un officier qui y demeure.

A la descente du premier pont qui conduit à Nangasaki, nous pûmes déjà remarquer la diversité de costumes, de physionomies, de types et d'allures, qui caractérise cette population. Toute cette foule cheminait affairée, se croisant dans diverses directions, bruyante sans désordre. Au milieu de ces toits ornés, de ces maisons peintes, de ces places jonchées d'arbres, ce mouvement de peuple était curieux à suivre : « Sortons de ces quartiers tumultueux, dit mon conducteur, je veux vous faire voir l'Élysée de Nangasaki. » Et m'entraînant à travers des rues tranquilles, il me fit aboutir à un vaste jardin, admirablement planté, encore vert dans cette arrière-saison, coupé d'eau, de clairières, de bois et de pelouses. « Voici, ajouta-t-il, le rendez-vous des dames japonaises. Promenons-nous un instant, vous ne tarderez pas à en voir quelques-unes. »

Il avait raison, car bientôt se révéla à nous une gracieuse démarche de femme. Cette Japonaise était vêtue d'une robe de soie à dessins, qui tombait jusqu'à terre et traînait en queue derrière elle. Sa main, fort jolie et délicate, tenait une fleur. Pour le moment, c'est tout ce qu'il nous fut possible de voir, car afin de ne pas exposer au soleil la fraîcheur de son teint, elle s'était fait accompagner par un domestique qui tenait, suspendu à l'extrémité d'un bambou flexible, non pas une ombrelle, mais un large voile en forme d'éteignoir. Ce voile, d'une étoffe très-fine, avait deux larges trous carrés, garnis d'une gaze très-claire, à l'endroit qui correspondait aux yeux. Ma curiosité était excitée au plus haut point par ce demi-mystère, quand une autre Japonaise se présenta tête nue, opposant seulement aux rayons du soleil un écran de laque dorée. Celle-là me parut jolie, d'une expression de visage régulière et douce, les yeux petits et légèrement bridés. Ses cheveux, relevés des deux côtés de la tête et frottés d'une substance onctueuse, se partageaient en chignons à peu près égaux, tandis qu'une mèche

fort longue venait se boucler dans le milieu et sortir d'un peigne d'écaille. Ce jardin était vraiment les Tuileries de Nangasaki. Nous y étions à peine depuis une demi-heure, que déjà une foule de beautés japonaises avaient défilé sous nos yeux; Paul, qui semblait s'y connaître, m'en avait nommé plusieurs. L'une, à l'entendre, était la femme du *tomosama* ou gouverneur; l'autre celle du *ninban* ou magistrat de justice; celle-ci appartenait à l'*ottona* qui nous avait donné un permis d'entrée; celle-là au *nenguiosi* ou officier annuel. Toutes les autorités de la ville avaient ainsi leur représentant dans ce jardin. Cette promenade attrayante fut brusquement interrompue. Un interprète accourut vers nous de la part des ottonas, pour nous signifier qu'il était temps de rentrer à Désima. Comme M. Nidbolt aurait pu être inquiet à notre sujet, nous reprîmes le chemin de l'île, où l'on nous attendait avec une table richement servie. Pendant le repas, Nidbolt prévint ma pensée, en me mettant au courant de l'organisation commerciale de la factorerie hollandaise.

« Nous avons succédé aux Portugais, me dit-il. Arrivés en 1542 au Japon, ces Européens s'y maintinrent avec de grands avantages pendant soixante ans, au dire de certains historiens, pendant un siècle suivant d'autres. Depuis 1631, et à la suite d'un traité conclu avec l'empereur de Yedo, nous sommes ici les seuls facteurs étrangers, et franchement le poste n'est pas assez brillant pour qu'on nous l'envie. Au début, nous avions quelques priviléges, quelques libertés. Nous pouvions envoyer jusqu'à dix vaisseaux dans le port de Firando, avec autant d'or, d'argent et de marchandises que le conseillait l'intérêt des spéculateurs. Peu à peu ce nombre fut réduit; on fit plus, on ferma la rade de Firando aux navires bataves, puis on circonscrivit les facteurs dans cette petite île de Désima, où vous nous voyez encore aujourd'hui. Là, d'entrave en entrave, de taxe en taxe, on en est venu à limiter notre commerce à l'envoi de deux vaisseaux porteurs ensemble d'une valeur de deux millions de florins; enfin, les empereurs japonais ne se sont révélés à nous que par des vexations intolérables. Non-seulement ils ont élevé les droits d'entrée, ou *fanagin*; à 15 p. 100 sur la valeur des objets, mais encore ils ont augmenté pour les Hollandais seuls la valeur numérale de leur monnaie, admettant ainsi deux poids et deux mesures. Ainsi le kobang, qui n'a cours dans le royaume que pour soixante mas, nous est passé en compte pour soixante-huit.

« Ce n'est rien encore que ces charges pécuniaires, à côté de leur système de surveillance douanière. A peine un navire est-il entré qu'il n'appartient plus ni à son équipage, ni à son consignataire : il devient la proie, le domaine des banjos japonais, qui ont constamment l'œil sur lui, s'installent à bord, l'entourent d'un cordon de barques chargées de le garder à vue jour et nuit. Nul marin ne peut aller à terre sans un passe-port du banjo préposé à bord, et sans livrer ses poches à l'inspection de ceux qui font sentinelle sur le môle. Non contents de ces précautions fiscales, ils en prennent d'autres toutes politiques. Un bâtiment ne peut garder ni armes, ni poudre, ni boulets, ni livres; tous ces objets s'entreposent à

terre pour être rendus la veille du départ. Autrefois ils allaient jusqu'à enlever les voiles, le gouvernail et les canons; mais les embarras, les frais qu'occasionnait ce transport, les ont rendus peu à peu plus accommodants sur ce chapitre. Ce qu'ils font chaque jour, c'est une revue de l'équipage, qui, matin et soir, est obligé de défiler devant un ottona. Les douaniers sont des argus comme l'Europe n'en a pas. Quand on débarque des caisses, non-seulement ils exigent qu'elles soient ouvertes et vidées, mais encore ils sondent les planches qu'ils soupçonnent pouvoir être creuses; ils enfoncent des broches de fer dans les baquets à beurre et dans les pots de confitures; ils font un trou carré dans les fromages, et les percent ensuite à différents endroits; parfois ils poussent la prévoyance jusqu'à casser des œufs pour s'assurer qu'ils ne contiennent rien de prohibé. Croiriez-vous qu'en dépit de ces obstacles, des Hollandais ont su trouver le moyen de faire de la contrebande? Malgré ce régime, l'île de Désima a eu ses beaux jours; la petite factorerie a connu des époques brillantes. Il fut un siècle où le poste de facteur en chef ne s'accordait qu'à la suite de recommandations puissantes; deux voyages suffisaient à celui qui l'avait obtenu pour acquérir une fortune immense. Aujourd'hui, un chef peut faire dix à douze fois le voyage du Japon sans être plus riche pour cela. Voici maintenant comment se traitent les affaires. Batavia ne nous envoie plus que deux navires par an. Ces navires nous apportent du sucre, des dents d'éléphant, du bois de teinture, de l'étain, du plomb, du fer, des indiennes fines, du drap, des étoffes de soie, des écailles de tortue, du camphre, des rotins, des verroteries, du safran, etc. Ils exportent en échange, d'abord du cuivre du Japon, qui forme la base de ce commerce, du camphre brut, des ouvrages laqués, des soieries, du riz.

« Aucun marché d'Europe ne peut vous donner l'idée de la manière dont se traitent les affaires à Nangasaki. Quand toute la cargaison d'entrée a été déposée dans les magasins, on en donne avis aux marchands de l'intérieur, qui arrivent de divers côtés pour faire leurs offres. Les échantillons des articles sont déposés chez le gouverneur : c'est là qu'il faut aller les voir d'abord, là aussi qu'il faut faire sa soumission pour la quantité qu'on désire et le prix qu'on offre. Ensuite on obtient un permis pour venir dans l'île de Désima, examiner plus soigneusement la marchandise. Ces préliminaires achevés, on risque une offre, mais si basse, si déraisonnable, qu'on est sûr qu'elle ne sera pas acceptée. On surenchérit peu à peu, jusqu'à ce que les facteurs aient dit leur mot. Il est rare qu'après huit ou dix jours de diplomatie, l'affaire ne s'arrange pas.

« Voilà, Monsieur, notre commerce ici; voilà notre position politique. C'est payer un peu cher, vous l'avouerez, un monopole qui rapporte fort peu de chose. Joignez à cela que dans les mois où nous nous trouvons actuellement, le climat, sain pendant le reste de l'année, détermine un grand nombre de maladies. Ajoutez encore l'ennui et l'abandon où l'on nous laisse pendant huit mois de l'année. Douze Hollandais restent à peine ici quand les vaisseaux de Batavia ont remis à la voile. Nous vivons donc complétement isolés sur notre petit carré de terre

boueuse, sans nouvelles d'Europe, sans livres, sans distractions, sans plaisirs extérieurs. Une pipe, un sac à tabac, quelques tasses de thé, un peu de luxe dans les festins, quelques monotones conversations sur les chances commerciales de la saison prochaine, ou sur les résultats de la saison passée, voilà toute notre vie, vie monotone, stérile. Aussi n'est-il de bonheur pour nous que le jour où nos vaisseaux nous emportent loin de ce séjour maudit. »

La conversation continua ainsi pendant plusieurs heures; moi ne tarissant point en questions, lui mettant beaucoup d'empressement à y satisfaire. J'en vins ensuite à mes projets de voyage, au plan que j'avais formé d'aller jusqu'à Yedo. « Aujourd'hui, c'est chose facile, me répondit-il; on n'a plus besoin d'être pour cela ni ambassadeur, ni chargé d'affaires; de simples négociants de Nangasaki ont souvent entrepris ce voyage..... Deux Hollandais, venus sur la *Cornelia Augusta*, l'un médecin, l'autre naturaliste, partent après-demain avec un permis du tomosama de Nangasaki; peut-être sera-t-il possible de vous faire comprendre sur le passe-port de ces voyageurs.» Il n'en fallut pas davantage pour que l'excellent homme prît à l'instant son chapeau et sortît. Plusieurs heures s'écoulèrent sans que le négociant reparût : sans doute il rencontrait de grandes difficultés, soit auprès des autorités japonaises, soit auprès des Hollandais qui devaient m'admettre à la faveur de ce voyage. Enfin nous le vîmes arriver. « C'est entendu, dit-il, mais non sans peine. Le tomosama vous autorise à voir Yedo; MM. Blockvius et Frayser sont enchantés d'avoir un Français pour compagnon de route. Ainsi vous n'avez plus que vingt-quatre heures à passer avec nous. Remplissez-les toutes en distractions, en courses à Nangasaki; ne vous inquiétez pas du reste, je m'en charge, rien n'y manquera. »

CHAPITRE XLII.

JAPON. — YEDO.

Nous partîmes le 15 octobre 1830, dans des *norimons*. Ces norimons sont des espèces de caisses de carrosses, faites de planches très-minces et de cannes de bambou avec des fenêtres sur le devant et sur les deux côtés : tel est à peu près le palanquin de l'Inde. L'intérieur est revêtu de belles étoffes de soie et de velours; un matelas et une couverture également de velours garnissent le cadre; des coussins pour les coudes, des tablettes à écrire, des stores, des rideaux de soie, complètent le système d'ameublement. C'est une chambre portative, douce et commode. Le nombre des porteurs est proportionné au rang du voyageur; six au moins, douze au plus. Comme nous avions de longues traites à faire, nous en avions huit qui se relevaient. A côté de mon coffre ambulant s'en trouvaient deux autres, l'un pour le docteur Frayser, l'autre pour le naturaliste M. Blockvius. Tout

notre monde, porteurs, guide, escorte, s'était rassemblé devant la maison de M. Nidbolt; je comptai quarante personnes environ.

Je m'arrangeai de mon mieux dans ma petite cage. Chemin faisant, je pus voir jusqu'où mon hôte avait poussé la prévoyance. La crainte que je pusse manquer de quelque chose dans la route lui avait fait pousser les précautions jusqu'à l'excès. Ainsi je trouvai dans mon norimon, sous mes pieds, une petite boîte oblongue, laquée et dorée, dans laquelle étaient rangés des bouteilles de vin et de bière, du jambon, des tartines de beurre, du thé de diverses qualités. Cette petite réserve de bouche était indépendante des grosses provisions qui cheminaient chargées sur des chevaux de bât. J'avais en outre un lit complet, couvertures, matelas et coussins. Je voyageais avec un luxe de nabab. Les Japonais qui marchaient auprès de nous, les uns pour nous servir ou nous conduire, les autres pour nous surveiller, avaient tous le chapeau de forme conique attaché avec un cordon, un éventail, un parasol, et quelquefois un vaste manteau de papier huilé.

Ce voyage par terre serait trop long à raconter. Nous passâmes à Onnay, remarquable par son palais situé presque à la crête d'un rocher, avec un perron ménagé dans le roc vif. Ce palais d'Onnay se compose d'un corps de logis que surmontent quatre constructions étagées en forme de belvéders, dressés les uns au-dessus des autres. Les jardins sont réputés au Japon pour leur magnificence. A Firando, où jadis était le comptoir hollandais, nos guides nous firent admirer le château fort, l'une des merveilles de l'empire. C'est un monument bâti par assises, aux angles recourbés comme ceux des Chinois, et perché sur le roc. Un large fossé et un mur d'enceinte enveloppent cette construction, qui semble être un point militaire assez important dans le pays. Il a des casernes qui logeraient au besoin une garnison d'un millier d'hommes.

Les villages et les bourgs que nous trouvâmes sur la route de Nangasaki à Firando n'avaient qu'une seule rue, mais si longue quelquefois, qu'il fallait une heure de marche pour la parcourir tout entière. Les maisons alignées sur les deux côtés du chemin, sont en général spacieuses, mais elles n'ont jamais plus de deux étages. Le bas seul est habité : le reste sert de grenier. A les voir si régulières et si propres à l'extérieur, on les croirait d'abord construites en pierre, tant l'œil est trompé par l'industrieuse disposition des morceaux de bambou recrépis qui forment la cage. Les cloisons intérieures, faites en simple châssis, se posent et se déposent à volonté. Plus d'une fois, on improvisa pour nous des distributions, au moment même où nous arrivions dans les hôtelleries. Quant aux lits, les Japonais en ignorent l'usage : des matelas jetés sur des nattes, voilà en quoi consistait notre coucher habituel.

A Firando, nous quittâmes les norimons pour prendre un transport japonais, qui devait faire échelle à Osakka, et se rendre de là à Yedo. Nos porteurs, congédiés et soldés, retournèrent à Nangasaki. Quant aux banjos, ils ne nous quittèrent pas : ils étaient attachés à nous comme des ombres. Notre yacht, si l'on peut donner ce nom à cette lourde jonque, avait des formes bien étranges pour

des Européens, habitués à l'harmonie et à l'élégance de nos constructions navales. Long de soixante pieds, il en avait vingt-cinq de large sur l'arrière, et semblait prodigieusement évasé dans le milieu. Ces bâtiments, en sapin ou en cèdre, sont bien moins forts que les nôtres. Ils ne portent qu'un mât, mais ils peuvent, au besoin, armer une double rangée d'avirons. Une énorme chambre occupe tout l'arrière : comme dans les vaisseaux chinois, cette chambre s'élève à une grande hauteur au-dessus du pont; quelquefois même elle le déborde en largeur, ce qui est d'un effet fort disgracieux. Ce transport devait nous conduire jusqu'à Yedo. Le docteur Frayser et moi nous nous y embarquâmes sans peine; mais ce fut un crève-cœur pour le naturaliste, M. Blockvius, qui avait jusque-là, au grand soulagement de ses porteurs, fait presque toute la route à pied; qui, malgré les cris de nos banjos, avait herborisé à droite et à gauche du chemin, de Nangasaki à Firando, s'égarant de temps à autre, heureux et las le soir, nous rejoignant avec ses habits en lambeaux et sa chaussure déchirée, mais enchanté d'avoir enrichi sa collection de nombreux échantillons.

Le vent s'étant mis à souffler dans une direction favorable, nous nous embarquâmes pour une longue et ennuyeuse navigation au milieu des îles japonaises. Après douze jours de traversée, nous arrivâmes à Osakka, où, d'après les termes de notre passe-port, nous ne pouvions séjourner que vingt-quatre heures. Osakka est une des cinq villes impériales du Japon, qui dépendent directement du *Koubo*, ou empereur civil : les quatre autres sont Nangasaki, Yedo, Sakai et Myako; elles forment le *Gokosio*, ou réunion des villes maritimes et marchandes.

Osakka est régie à peu près comme Nangasaki, par deux gouverneurs qui alternent dans leur poste. Située au bord de la mer, et à quatre lieues de Myako, résidence du Daïri, c'est une ville importante, riche en denrées, peuplée de négociants actifs ou d'indolents voluptueux. Les seigneurs de l'empire veulent tous avoir un pied-à-terre à Osakka, surnommée en japonais le *théâtre du plaisir*. Grâce à la rivière d'Yodo-Gava, qui la traverse, et à de nombreux canaux pratiqués dans la plaine environnante, cette cité, de cent cinquante mille habitants, unit en effet toutes les jouissances que crée l'activité humaine, aux merveilles de la nature et de la végétation. La police n'y est pas plus accommodante qu'ailleurs. A peine avions-nous mis le pied dans la meilleure hôtellerie de la ville, que l'un des officiers du tomosama vint nous signifier l'ordre de comparaître devant les magistrats chargés de la surveillance des étrangers. Fatigués ou dispos, il fallut s'y rendre et subir l'interrogatoire de cette espèce de tribunal. Les Japonais préposés à ces fonctions siégeaient dans un hangar assez vaste, élevé sur le quai, et entouré d'une galerie ouverte. Ils occupaient dans cette salle une estrade élevée, d'où ils rendaient la justice avec un admirable sérieux. Nous n'avions encore rien vu d'aussi étrange que ces trois créatures. Dans leurs lèvres saillantes et pincées, dans leurs yeux obliques et ternes, dans l'aspect de leur front bossué, il était possible de lire à la fois de la finesse et de la défiance unies à quelque bonté instinctive. Après quelques questions faites à chacun de nous, ils exami-

nèrent attentivement nos passe-ports, nous firent servir du thé et des confitures, puis nous renvoyèrent.

Avant de rentrer dans notre hôtellerie, nous poussâmes jusqu'à la citadelle d'Osakka, la plus importante de l'empire après les palais fortifiés de Myako et de Yedo. C'est une construction qui peut avoir un mille en carré. Un fossé plein d'eau et un double mur d'enceinte forment tout son système de défense. On ne voyait que fort peu de canons sur le glacis intérieur, et le nombre limité des embrasures indiquait que la quantité des pièces en batterie ne devait jamais y être bien considérable. Dans cette longue promenade nous n'avions rencontré jusqu'alors que des femmes du peuple, assez laides et assez malpropres, et vraiment je m'étonnais de n'avoir pas aperçu une seule des beautés célèbres qui peuplent Osakka, Osakka la Milo japonaise, la Circassie de l'Asie orientale. A la descente d'un pont jeté sur un canal intérieur, la chance tourna pour nous. Une Laïs du pays, assise sur un char à deux roues et traînée par une servante, s'avançait de notre côté. La belle était de figure avenante et gracieuse; ses cheveux, ébouriffés sur les côtés, réunis en anneau au sommet de la tête, s'émaillaient çà et là de fleurs naturelles ; sa robe de soie à dessins se repliait sous ses genoux, et accroupie de la sorte, accoudée, jouant avec l'éventail, elle déployait toutes ses grâces et toutes ses agaceries. Le char dans lequel on la traînait ne manquait ni d'élégance ni de somptuosité. C'était une simple brouette aux roues massives, avec les rais et le moyeu minutieusement sculptés; mais, au-dessus du train, s'élançait un dôme aux montants ornés et à la longue tenture de soie. En somme, ce petit char était un modèle de délicatesse, et notre Japonaise y figurait avec des façons minaudières qui s'encadraient bien dans ce boudoir ambulant.

Au retour, nous trouvâmes nos banjos déjà fort inquiets de notre absence. Pour calmer leur mauvaise humeur, nous les invitâmes à partager une petite collation composée de thé et de gâteaux de farine de riz, blancs et verts, pâtisserie fort estimée à Osakka et à Myako. Cette dernière ville n'était qu'à cinq lieues de nous, et nous aurions voulu rompre la consigne rigoureuse des autorités japonaises, pour aller visiter la capitale religieuse de la contrée; mais la chose était impossible. A défaut d'observations personnelles, il fallut nous borner à recueillir quelques renseignements.

Myako (capitale), nommée également *Kio* (résidence), est située dans un bassin qu'encaisse un amphithéâtre de collines. Nulle ville du Japon n'est plus riche en monuments que cette résidence du souverain spirituel de l'empire. On y trouve le palais de cet empereur, ou Daïri, vaste enceinte que terminent de toutes parts des murs et des fossés. Au centre est une immense tour carrée, d'où rayonnent dans toutes les directions treize rues habitées par les grands dignitaires. Le Koubo, ou Séogoun, empereur temporel, et maître de fait de tout le pouvoir exécutif, a également son palais à Myako. Mais le monument le plus prodigieux de Myako, c'est le temple de Fokosi, célèbre dans l'Asie par son image colossale du *Daibouts*, ou grand Bouddha, surnommé *Rousiona* (le res-

plendissant). Cette statue représente Daibouts accroupi, à la manière indienne, sur une fleur de lotus. La hauteur du colosse est de soixante-dix pieds. Non loin du temple et dans une attenance voisine, se trouve suspendue la plus grande cloche qui existe dans le monde; elle a dix-sept pieds de hauteur, et pèse 1,700,000 livres japonaises, ce qui équivaut à 2,000,000 à peu près de livres hollandaises. Myako n'est pas seulement la cité religieuse du Japon, elle en est encore l'une des plus riches et des plus industrieuses. On y affine le plus beau cuivre connu; on y fabrique la meilleure porcelaine de l'empire: on y tisse la soie, on y lamine l'or et l'argent; on y trempe l'acier. Toute la monnaie qui a cours dans les îles sort des balanciers de Myako. La plupart des livres élémentaires s'y fabriquent, et la cour du Daïri est une académie où se perpétuent les traditions de la littérature, des sciences et des beaux-arts. On y rédige les annales de l'empire et un almanach officiel qui, composé par les principaux savants de Myako, ne s'imprime toutefois que dans la province d'Izé, pays saint du Japon, terre de pèlerinage, où sont ses principaux temples. Myako renferme, dit-on, 500 temples et 600,000 habitants.

Le jour suivant nous quittâmes Osakka, et remontâmes à bord de notre transport japonais. La traversée jusqu'à Yedo fut plus rapide que je ne l'espérais. Pour tromper les ennuis du bord, nous avions M. Blockvius, homme aussi original que savant, d'une ignorance naïve pour tout ce qui ne touchait pas à ses études favorites. C'était un naturaliste comme on en voit encore, s'attachant aux détails, tenant bien compte des formes, homme de classification et de nomenclature, nourri de la doctrine linnéenne, la suivant dans tout ce qu'elle a d'enseignements positifs et matériels. Personne n'eût fait un herbier mieux que lui, personne n'eût plus vite et mieux articulé le nom d'une plante; mais en dehors de cette terminologie, de cette faculté de discernement visuel, il ne fallait rien lui demander. Nous le faisions donc causer sans fin sur des disputes d'école, sur un classement d'échantillons au sujet duquel les sociétés savantes de Batavia l'avaient chicané.

Ce fut au milieu de ces distractions que nous entrâmes dans le golfe d'Yedo, le 27 octobre 1830. Comme la rivière qui traverse la ville, le Tonyak, dépose à son embouchure une vase qui comble le port, les navires ne peuvent mouiller qu'à une certaine distance du rivage. Nous jetâmes l'ancre à cinq milles environ, et il fut décidé que nous irions par terre jusqu'à Yedo. En effet, nous étions arrivés depuis une heure à peine, que déjà le canot de la jonque nous débarquait dans un bourg considérable, où nous trouvions des porteurs et des norimons. On ne saurait se faire une idée de la fécondité et de la richesse de cette campagne. Non-seulement la plaine entière est en culture; mais les collines sont couvertes de plantations presque jusqu'à leur sommet. Le système qui régit les propriétés paraît seconder et activer ce grand développement agricole. A part une redevance payée en nature, le fermier n'a rien à supporter de ces charges accablantes qui se percevaient en Europe, dans tous les pays féodalement gouvernés, tant au profit des seigneurs qu'au profit du clergé. On n'y connaît pas non plus ces terrains

communaux, trop multipliés même de nos jours, véritables jachères qui appartiennent à tous et ne profitent à personne. Un cultivateur qui néglige de mettre ses terres en rapport, soit en totalité, soit en partie, est déchu de sa propriété, on l'adjuge à un autre. Toutes les terres sont labourées ou ensemencées, car les prairies manquent. Ce qui caractérise le plus particulièrement la méthode de culture des naturels, c'est la prodigalité des engrais. Dans chaque village, on recueille les urines dans des vases enterrés au niveau du sol, et l'on s'en sert pour féconder les terrains.

Nous cheminions ainsi depuis deux heures, et rien ne nous révélait une ville dont on porte la population au chiffre de 1,400,000 âmes : point de tours, point de clochers, point de flèches; aucun de ces édifices qui signalent de si loin les capitales d'Europe et d'Asie, cathédrales, minarets, pagodes, belvéders ou citadelles; rien encore, si ce n'est les têtes monotones des cèdres et des citronniers. Seulement, sur cette route une fourmilière d'hommes et de femmes, d'enfants et de vieillards, d'artisans, de soldats, de bonzes, de seigneurs, trahissaient la banlieue d'une capitale. La foule y était si grande, qu'on eût pu croire que la population était sortie tout entière pour se promener. La route était admirablement belle, large, bordée de hauts châtaigniers. Dans quelques parties du Japon que l'on voyage, on retrouve ces magnifiques chemins jusque sur les flancs des montagnes les plus escarpées.

De temps en temps, sur le point culminant d'un coteau, à demi couvert par un bouquet d'arbres, se dessinait un temple, d'architecture élégante et riche, avec une avenue de cyprès et de mélèzes qui venait aboutir au chemin. D'ordinaire, aux points d'embranchement se tenait une famille mendiante, qui sollicitait la charité des voyageurs. Depuis notre débarquement, nous étions assaillis par ces quêteurs; quelques-uns se cramponnaient à nos norimons, et nous suivaient pendant l'espace d'un mille, même après avoir reçu une aumône. Trois femmes, assez proprement vêtues, de tournure décente et de figure agréable, se montrèrent plus obstinées encore que les autres. L'interprète nous dit que c'étaient les filles des prêtres de la montagne, *komano bikouni*, qui avaient privilége pour exercer ce métier, moyennant un tribut annuel qu'elles paient au temple d'Izé. A mesure que nous gagnions du côté de la ville, la foule accourait plus épaisse et plus curieuse. Des femmes de seigneurs faisaient ranger leurs norimons le long de la route, afin de mieux nous voir, et elles paraissaient fort contrariées quand nous jugions à propos de baisser nos stores. Ces norimons, posés à terre et alignés de la sorte, formaient comme une rue de village, qui disparaissait à mesure que nous le traversions.

Nous arrivâmes ainsi aux faubourgs Sinagava et Takanava, qui ne sont, à proprement parler qu'une seule et longue avenue. Au delà de ces faubourgs commence la ville, facile à reconnaître au grand nombre de corps de garde qu'on y rencontre. Le pont de Niphonbas, qui sert de point de départ, de méridien et de mesure commune pour calculer toutes les distances de l'empire, se trouve de ce

côté et à peu de distance du faubourg de Takanava. Nous le franchîmes, puis, après une demi-heure de marche à travers une interminable rue, nous arrivâmes à l'hôtel ordinaire de la légation hollandaise. C'était un logement assez mesquin, consistant en trois pièces peu spacieuses, à peine meublées, avec quelques nattes pour lits, et pour siéges une façon de divan presqu'au ras du sol. A peine installés, nous reçûmes la visite d'un interprète, désormais compagnon obligé de toutes nos courses, et intermédiaire de tous nos entretiens. Il fut suivi par quatre savants de la ville, deux astronomes et deux médecins, qui avaient obtenu la permission de nous voir et de nous interroger. Les docteurs japonais se reconnaissent facilement à leur chevelure : au lieu de ne garder, comme les autres naturels, qu'une natte au sommet de la tête, ils conservent tous leurs cheveux ou se rasent entièrement. Les autres savants se conforment à l'usage ordinaire, ils n'ont que la petite touffe.

Le jour suivant, notre première excursion nous mena au palais, résidence du *koubo* ou *séougoun*, empereur, ou plutôt général des armées, dans l'acception littérale du mot. Comme il se trouvait dans un quartier fort distant du nôtre, nous y allâmes en norimons. Cet immense édifice forme une espèce de ville environnée de remparts et de fossés pleins d'eau, sur lesquels s'abaissent des ponts-levis. Il a cinq milles de circonférence. On trouve encore dans la même enceinte le palais du prince héréditaire, qui a sa ligne intérieure de remparts et de fortifications ; la citadelle, grande, vaste, forte, contient plusieurs rues bordées de maisons où logent les princes du pays, les familles des agents provinciaux, gardées comme otages ; des corps de garde, de mille hommes chacun, sont placés à chaque porte. Le palais lui-même, se déployant sur une hauteur dans un rayon considérable, dépasse toutes les autres constructions, quoiqu'il n'ait pas plus d'un étage. Il est surmonté d'une tour carrée, ornée de toits très-beaux et très-riches. Cette tour est une marque de prééminence qui, au Japon, n'appartient dans chaque localité qu'à celui dont l'autorité est dominante. Ainsi, à Yedo, le séougoun seul a le droit d'avoir sa tour ; mais chaque seigneur jouit de la même prérogative dans ses domaines, et partout où il occupe le premier rang. En somme, l'aspect extérieur du palais de l'empereur ne manque ni de grâce ni de majesté ; mais la décoration intérieure ne répond guère à la beauté du dehors. Les seuls meubles qu'on y trouve sont d'immenses nattes étendues sur le plancher. La plus grande salle, parloir de l'édifice, se nomme à cause de cela la salle aux cent nattes (*sen-sio-siki*). C'est là que se réunissent, pour les grandes occasions, les principaux personnages de l'empire ; elle peut contenir jusqu'à mille personnes.

Du palais, nous nous rabattîmes sur la ville que nous parcourûmes avec curiosité. Yedo est une cité immense, assise sur les bords d'une rivière qui la traverse, divisée en plusieurs bras. Ces voies naturelles de communication, et une foule de canaux qui rayonnent dans l'intérieur du pays, rendent tous les transports faciles, et mettent les denrées à si bas prix qu'on y vit fort bien à raison de six sous par jour. Outre sa population fixe, cette capitale a une grande population flottante,

qui y afflue de tous les coins de l'empire. Les maisons ont deux étages au plus; chaque famille a la sienne. La façade est occupée par les ateliers ou les boutiques, devant lesquels on tend des espèces de bannes pour empêcher les passants de regarder et de distraire les ouvriers. Chaque boutique a son étalage et sa montre aussi artistement arrangés que ceux des marchands chinois. Les rues et les places sont fort belles, et si propres qu'on croirait difficilement qu'elles sont couvertes de monde du matin au soir. La ville, gouvernée par deux tomosamas comme Nangasaki, a aussi ses ottonas, ses banjos, et tout le personnel accoutumé d'officiers militaires et civils. Elle se divise en quartiers, puis en rues, dont chacune bordée de galeries couvertes est ordinairement occupée par des ouvriers de la même profession. Ainsi les charpentiers occupent une rue, les tailleurs une autre, les joailliers une troisième. Il en est de même pour les négociants; chaque branche d'affaires a sa rangée de maisons, comme chaque sorte de denrées a son marché. Quant aux nobles et aux personnages éminents, ils habitent tous une portion de la ville qui leur est spécialement affectée. Chaque maison porte, sculptées, dorées ou peintes sur la façade, les armoiries de son propriétaire. Ce quartier, comme les autres quartiers de Yedo, a des portes à l'extrémité de chacune de ses rues. Ces portes, qu'on ferme chaque soir, sont en outre munies de corps de garde, de sorte qu'à la première rumeur d'un délit commis, les issues sont closes, et le coupable se trouve traqué presque immédiatement.

Yedo compte par centaines les grands et beaux édifices connus au Japon sous le nom de *tsiaya* ou maison de thé. Chaque bourg, chaque ville de l'empire a son tsiaya, maison de plaisirs faciles, dont l'intérieur offre toutes les jouissances les plus raffinées et les plus coûteuses. Le divertissement favori des Japonais est de passer là leurs soirées en compagnie de jeunes filles, que l'on nomme *teckakie*. On y trouve aussi des *gheeko* ou joueuses de *samsie*, guitare à trois cordes. Belles, sages, et souvent bien élevées, ces musiciennes viennent charmer, par la musique et la danse, les habitués des tsiayas. Elles acceptent le sakki et les friandises qu'on leur offre. A Yedo ces maisons sont tellement nombreuses, qu'elles forment des rues entières : l'habitude de s'y rendre le soir est si générale, que non-seulement les hommes ne s'en font pas mystère entre eux, mais que plus d'une fois ils y mènent leurs femmes, afin de leur faire entendre les concerts.

Après avoir ainsi reconnu la physionomie générale de la ville japonaise, nous ne savions plus comment employer les heures qui nous restaient, quand notre interprète nous proposa d'assister au spectacle d'une lutte qui attirait, ce jour-là, toute la population de Yedo. Deux célèbres athlètes, venus des extrémités opposées de l'empire, devaient se rencontrer sur le même terrain, en présence de cinq à six mille juges ou spectateurs. Le lieu du combat était dans l'un des faubourgs sur la rive gauche du Tonyak. Arrivés à la porte, une espèce de receveur fit un signe qui est de tous les pays et de toutes les langues, et nous tirâmes de notre poche quelques *seni*, petite monnaie en cuivre, au moyen desquels la porte s'ouvrit à deux battants devant nous. Déjà l'enceinte était pleine de curieux.

Autour de l'arène, qu'encadrait une barrière en bois, des gradins en amphithéâtre portaient une foule bizarrement vêtue, bruyante, appelant les antagonistes, les excitant de la voix et du geste, véritable foule des cirques romains. Au-dessus de cette multitude, et dans une espèce de belvéder élevé, s'étaient placés quelques officiers de police chargés, soit de la contenir et de la surveiller, soit d'intervenir dans le conflit athlétique comme hérauts de camp.

A un signal donné, les lutteurs entrèrent dans la lice. Ils étaient à demi nus, la tête entourée d'un réseau qui laissait échapper la natte de leurs cheveux. Nus jusqu'à mi-corps, ils portaient un vaste caleçon que soutenait une corde. Leur ceinture consistait en une large plaque en cuivre aux armes de l'empereur. D'autres plaques en cuivre garnissaient le devant de leurs jambes et la paume de leurs mains. Les deux athlètes paraissaient doués d'une prodigieuse force musculaire. Trapus, carrés, les membres courts et forts, on voyait dans leurs jarrets, dans leurs épaules, dans leurs bras, toutes les conditions d'une force herculéenne. Comme cela se pratique en ces sortes de jeux, les combattants se ménagèrent d'abord; ils cherchèrent plutôt à développer leurs formes, à se poser en groupes académiques. Enfin, fatigués de ce manége, ils s'attaquèrent, s'élancèrent plus vivement, jusqu'à ce que l'un d'eux laissât sur le sable la trace de ses épaules. La pièce d'or, prix du combat, fut remise au vainqueur par les juges du pavillon; mais dans l'assaut le vaincu s'était montré trop bon camarade pour ne pas avoir sa part de la prime.

Quand ce spectacle fut terminé, nous suivîmes la foule qui s'écoulait peu à peu de l'enceinte. Nous étions sur le point de reprendre le chemin de notre logement, lorsqu'un seigneur qui venait d'assister à cette lutte avec sa famille, envoya un de ses domestiques vers notre interprète. La démarche était faite à notre intention. « Korisouki-Dofa invitait les nobles étrangers à se reposer dans son palais et à partager son thé. » L'interprète nous traduisit l'invitation, en ajoutant que Korisouki-Dofa était l'un des plus grands officiers de l'empire, propriétaire de plusieurs palais, et gouverneur de quatre provinces. Nous acceptâmes l'offre, et bientôt nous nous trouvâmes devant la porte d'un de ses palais.

C'était un édifice admirable, bien plus élégant que la résidence de l'empereur. Les tuiles qui couvraient les toits avaient deux doigts d'épaisseur : le fond en était noir, mais émaillé de figures qui, suivant notre interprète, conservaient leur éclat pendant plus de cinquante ans. Les chambres étaient revêtues de bois de cèdre exhalant une odeur suave. Les balcons faits d'un seul morceau et admirablement sculptés, les murs tapissés de bas-reliefs et de gracieux stylobates; les colonnes, les architraves, les torses, revêtus d'un cuivre doré aux ciselures délicates; les parois couvertes de riches peintures, où l'histoire japonaise revivait dans ses plus belles pages : voilà ce que nous relevâmes tour à tour dans la demeure seigneuriale de Korisouki-Dofa, le favori du séougoun actuel. De l'intérieur du palais, nous passâmes au jardin, vaste clos planté de cèdres, de cyprès, de pins et de pommiers. Un ruisseau le traversait dans toute sa largeur, et servait à alimenter

une foule de bassins, de fontaines et de cascades. Des ponts suspendus, des belvéders perchés sur le roc, des kiosques, des grottes souterraines; des accidents de terrain d'un effet calculé, attestaient les soins élégants, le goût distingué du propriétaire.

Lorsque Korisouki-Dofa eut ainsi joui de l'effet que produisaient sur nous les merveilles de son habitation, il nous conduisit lui-même, avec la politesse la plus recherchée, dans la salle où le thé était servi. Des confitures, des pâtisseries exquises chargeaient un vaste plateau que des trépieds tenaient élevé au-dessus du sol. Nous nous accroupîmes autour de cet élégant service, sur des nattes disposées à cet effet. Après la collation, Korisouki-Dofa, suivant l'usage japonais, nous montra les vases en porcelaine et en fer qui, de temps immémorial, servaient dans sa famille à la préparation et à la conservation du thé. Le premier de ces ustensiles était un vase en porcelaine que son propriétaire n'estimait pas à une valeur moindre de 200,000 francs. D'après lui, il avait été fabriqué dans l'île de Maory, île de l'ancien Japon, engloutie jadis par un tremblement de terre, et à jamais perdue. Outre ce vase principal, il nous fit voir encore d'autres objets en porcelaine, des tasses, des cuillers, un entonnoir, un chaudron et un trépied en fer. De tels assortiments sont les joyaux de famille des Japonais; c'est leur cabinet d'antiquités. Chacun de ces ustensiles est soigneusement enveloppé d'une étoffe de soie, et renfermé dans des coffrets de bois précieux.

Il était temps de se retirer; nous avions vu jusque dans ses plus petits recoins un palais japonais, admiré la distribution mobile de ses appartements, qui en font comme un théâtre où la perspective change à vue; nous avions examiné en détail ces petits meubles de laque, dont le vernis est si beau et si pur, ces panneaux de tapisseries peintes ou dorées; nous avions eu sous les yeux les plus beaux échantillons de cette porcelaine antique que la Chine elle-même envie au Japon; dans une journée, et presque d'un coup d'œil, nous avions embrassé la physionomie de la capitale, tant dans son ensemble que dans ses détails: résidence du séougoun, aspect des rues et des quartiers, types naturels, places, marchés, magasins, ateliers, monuments, citadelles, demeures de la haute classe et des classes inférieures; tout cela nous était présent, familier déjà comme si nous eussions habité cet empire depuis longtemps. Le docteur Frayser avait vu pour sa part les médecins du pays; notre naturaliste avait obtenu la permission de s'installer du matin au soir dans les jardins royaux. Quant à moi, il ne me restait plus qu'à recueillir mes impressions, en complétant par un travail méthodique ce qui manque toujours à une observation rapide. Jusqu'alors c'était ainsi que j'avais procédé, quand le temps me l'avait permis; à Yedo, le hasard me servait d'autant mieux, que notre interprète était l'un des savants les plus distingués de la capitale. Je n'eus qu'à écrire sous sa dictée.

CHAPITRE XLIII.

JAPON. — RELATIONS DES EUROPÉENS AVEC CET EMPIRE. MISSIONNAIRES. — CHRISTIANISME AU JAPON. — AMBASSADES HOLLANDAISES AMBASSADE RUSSE.

On a vu comment les navigateurs portugais abordèrent au Japon vers le milieu du XVIe siècle. Accueillis dans tous les ports de l'empire avec une tolérance admirable, ils se mirent sur-le-champ à l'œuvre de la propagande catholique. Le peuple était disposé à recevoir la foi nouvelle : soit que l'oppression des grands le portât vers le dogme chrétien si consolant pour ceux qui souffrent, soit que la loi religieuse antérieure eût quelques analogies avec le culte importé, soit enfin que l'exemple de quelques princes du pays eût entraîné les naturels qui vivaient sous leur dépendance, le fait est que vers les dernières années du XVIe siècle on comptait dans l'empire plusieurs provinces ralliées à l'église romaine, avec leurs pasteurs, leurs temples et leurs fidèles.

Ce fut en 1549 que le célèbre missionnaire François Xavier arriva dans la contrée japonaise de Bungo, et bientôt le souverain du pays, les princes d'Arima et d'Omoura, demandèrent à recevoir le baptême. Quand Xavier mourut, en 1598, on comptait au Japon près de 1,500,000 chrétiens. Dès 1582, une ambassade japonaise était venue à Rome se prosterner aux pieds du pape Grégoire XIII : ses deux principaux membres étaient Manio-Ito, cousin du gouverneur de Fironga, et Michel Cinga, parent des princes d'Arima et d'Omoura.

Cependant la politique impériale ne tarda pas à prendre ombrage de ces miraculeux progrès. Elle observa ces étrangers, auxquels elle avait accordé une hospitalité si confiante; elle s'enquit de leurs précédents, de leur conduite en d'autres pays. On sut bientôt à Myako que les Portugais, maîtres de plusieurs comptoirs de l'Asie, conquérants de Goa, de Malacca, de Macao, cherchaient à fonder dans cette partie du globe une vice-royauté puissante, et qu'à côté de la visée religieuse existait un but politique qui menaçait la puissance temporelle des empereurs. Dès lors l'ostracisme fut décrété contre les hommes et contre les doctrines. En 1589, Tayco-Sama fit promulguer une loi qui condamnait à mort tous les chrétiens, à moins qu'ils n'abjurassent leur croyance nouvelle. L'édit impérial fut exécuté avec tant de rigueur, que l'année suivante compta 20,000 martyrs. Loin de succomber à ces violences, le christianisme sembla n'en acquérir que plus de ressort et plus d'activité : les conversions, en 1591 et 1592, montèrent à plus de 12,000; le koubo ou séougoun lui-même fut baptisé vers ce temps avec toute son armée.

En 1597, la persécution recommença, sous Daïfou-Sama, avec un acharnement et un raffinement de cruautés inouïs. Elle dura ainsi quarante années, pendant lesquelles près de 50,000 chrétiens furent, dit-on, suppliciés. Dans quelques pro-

vinces, on les brûla à petit feu; dans d'autres, on les mit en croix; ici on les tuait en leur versant de l'eau bouillante sur le corps; là, en leur appliquant des fers chauds jusqu'à ce que les os fussent mis à nu; d'autres fois on les enfermait dans des cuves pleines de serpents venimeux. Enfin, s'il faut en croire les relations du temps, sous le règne de Cambo-Sama ces atrocités prirent un caractère si épouvantablement odieux, que les expressions manquent pour les peindre.

Ce système de rigueurs, suivi par trois empereurs et pratiqué pendant quarante années, suffit à peine pour extirper la religion nouvelle, tant elle avait jeté de profondes racines. Traqués dans toutes les parties de l'empire, ses derniers sectateurs s'étaient réfugiés, au nombre de 30,000, disent les historiens contemporains, dans la forteresse de Simabara. Assiégés par les troupes impériales, mourant de faim et de soif, ils eurent à essuyer les désastres d'une prise d'assaut, et furent égorgés jusqu'au dernier. Les vainqueurs, quand vint le soir, avaient du sang jusqu'à mi-jambe dans toute l'étendue de la citadelle. Ces massacres anéantirent le christianisme au Japon. En 1630, il n'y restait plus un seul fidèle : les néophytes de François Xavier étaient tous morts s'ils n'avaient pas abjuré. La proscription ne se borna pas aux choses religieuses; elle fut générale pour ceux qui avaient introduit le nouveau culte. Désormais aucun navire portugais ne put jeter l'ancre dans les rades de l'empire; aucun sujet de cette nation ne put mettre le pied sur son territoire.

Ce fut vers cette époque que les Hollandais se présentèrent pour recueillir la succession portugaise. Il faut croire qu'ils n'obtinrent cette faveur qu'en reniant, à plusieurs reprises, leurs croyances chrétiennes, en repoussant toute assimilation religieuse avec les Européens que les empereurs venaient de proscrire. Quels que soient les gages qu'on les forçât de donner, ils eurent gain de cause; on les toléra, d'abord à Firando, puis dans l'île de Désima; ils partagèrent désormais avec les Chinois le monopole du commerce maritime dans les ports du Japon. Leur première ambassade remonte à 1611, année où ils se trouvèrent à Yedo en rivalité avec une légation espagnole, légation fastueuse et hautaine, qui, par ses prétentions et son attitude, se fit chasser de la capitale japonaise. En 1637, nouvelle ambassade de la Hollande, à la tête de laquelle se trouvait Wagnaër. Cet envoyé, par un concours de circonstances au moins bizarre, n'arriva à Yedo que pour être témoin d'un incendie qui dévora cette ville, et consuma jusqu'au palais de l'empereur. L'ambassadeur Indjik y passa à son tour en 1661, avec un casoar pour présent. « Gardez votre oiseau, lui dit-on; il mange plus qu'il ne vaut. »

De cette ambassade, nous arrivons à celle de Kæmpfer, qui eut lieu vers 1690. Kæmpfer est un des hommes qui ont rendu à la science géographique des services inappréciables à une époque où l'ignorance et le fanatisme dénaturaient toutes les notions recueillies dans des contrées lointaines. Il a fait sur le Japon un ouvrage qui, incomplet sous beaucoup de rapports, est encore le document le plus exact et le plus judicieux que nous ayons touchant ce bel archipel.

Depuis Kæmpfer jusqu'à l'ambassade dont Thunberg nous a laissé la relation

il n'y a rien qui mérite d'être cité. Thunberg lui-même, un des plus minutieux observateurs de la contrée, a dit peu de choses de son séjour à Yedo et des faits qui se passèrent à la cour impériale. Plus occupé de médecine et de science naturelle que d'étiquette et de diplomatie, il ne fut pas même admis dans la salle d'audience; l'ambassadeur Feith y pénétra seul, par une porte à coulisses qui se déployait comme un paravent. L'audience ne fut pas longue. Trois officiers japonais annoncèrent l'ambassadeur en criant : *Hollanda capitana!* mots tirés du jargon portugais et signifiant sans doute : Voici le capitaine hollandais! A ce signal, Feith se vit obligé de s'agenouiller, la main droite étendue sur une natte et le front contre terre. Cela fait, il se releva et sortit de la même manière qu'il était venu, sans prononcer un seul mot. Tels sont les détails que Thunberg nous a laissés sur les relations qui existaient entre la Hollande et la cour de Yedo. Sans doute les autres ambassades ne durent pas se départir beaucoup de ce programme, et l'histoire d'une seule suffit pour nous donner la clef de toutes les autres. Les tentatives de la Russie ont des parties plus neuves et moins connues.

Ce fut en 1804 que pour la première fois, une expédition officielle, autorisée par le tzar, parut dans les baies japonaises. Le vaisseau, aux ordres du célèbre Krusenstern, portait l'ambassadeur M. Resanoff. Nous omettons à dessein le capitaine Laxman, dont la mission antérieure avait eu moins d'importance. Arrivé à Nangasaki, le navire russe se vit séquestrer, sans que ni aucun des officiers ni l'ambassadeur lui-même pussent aller à terre. Ce ne fut qu'après les instances les plus vives, que M. Resanoff, malade et ayant besoin de promenade, obtint d'être débarqué avec sa suite dans la petite île de Megasaki, poste bien fortifié et situé à peu de distance du comptoir hollandais. Le jour du débarquement ayant été fixé, le prince de Fisen, gouverneur de la province, envoya sa propre barque pour transporter l'ambassadeur : c'était une embarcation de 120 pieds de longueur; au centre était l'appartement principal, subdivisé en petites pièces par des draperies de soie lilas aux armes du prince de Fisen, et les parois, enrichies de laques, offraient les mêmes armoiries enchâssées dans une mosaïque d'or. Une tente de fort belle tapisserie, un parquet vernissé et couvert de nattes, complétaient la petite dunette sur laquelle s'assirent l'ambassadeur et ses principaux officiers. Quand cette magnifique barque déborda du vaisseau et que les canons du bord saluèrent l'ambassadeur, ce fut un merveilleux spectacle.

A son arrivée sur la plage, M. Resanoff prit possession du logement qui lui était destiné. La maison, située à une demi-portée de fusil de la mer et construite en bois, se composait de neuf pièces assez petites et fort pauvrement meublées. L'apparence extérieure était celle d'un hangar édifié au hasard et sans symétrie aucune. Un petit portique ouvert ou toituré servait à abriter les deux factionnaires qui gardaient la porte. A l'intérieur, les parquets étaient couverts de nattes neuves; mais pour tous meubles, on y voyait de larges brasiers de cuivre destinés à servir de foyer. Quant aux croisées, elles consistaient en de misérables châssis garnis de feuilles de papier qui n'étaient pas même huilées. Ce fut dans cette chétive bicoque

qu'on parqua l'ambassade, au milieu d'un enclos ceint de palissades qui se prolongaient jusque dans la mer, de telle sorte que les canots y naviguaient au milieu d'une double haie de bambous. Une porte à double serrure fermait le passage à ceux qui venaient du large, et l'on ne pouvait entrer ou sortir que sous le bon plaisir des banjos qui en avaient la clef. Emprisonné, soumis à la plus intolérable surveillance, M. Resanoff fut obligé d'attendre une réponse aux demandes qu'on avait faites à l'empereur de Yedo. Enfin, au bout de cinq mois, arriva à Nangasaki un des plus nobles seigneurs de la cour japonaise, avec la mission formelle de recevoir l'ambassadeur russe en audience, et avec des pleins pouvoirs pour traiter de ce qui l'amenait.

Le 4 avril, jour fixé pour cette entrevue, M. de Resanoff partit de Megasaki dans la barque du prince de Fisen, et vint aborder au môle de Nangasaki où l'attendait un superbe norimon. L'étiquette fut discutée longtemps à l'avance, puis enfin réglée tant bien que mal. Refusant positivement tout autre salut que le salut européen, M. Resanoff fut obligé de consentir à quitter son épée et à se déchausser à la porte de la salle d'audience. Cela fait, il entra avec sa suite par un long corridor dans un appartement dont les murs étaient ornés de fort beaux paysages. On voyait au milieu de la pièce le matériel nécessaire aux fumeurs, la pipe, la boîte à tabac, le brasier allumé et le crachoir. Quand on avait fini de fumer, un domestique venait offrir une tasse de thé. Après une demi-heure de repos, l'ambassadeur passa dans la salle d'audience avec deux gentilshommes seulement. Le délégué de l'empereur s'y trouvait, accroupi sur une natte. Il débuta par une foule de questions auxquelles M. Resanoff satisfit de son mieux; après quoi, il remit les explications détaillées à une seconde audience qui eut lieu le lendemain. Ce fut là que le délégué de l'empereur donna à l'envoyé russe, de sa main et avec le cérémonial obligé, une pièce fort curieuse, modèle de subtilité et de logique diplomatiques, protocole qui ferait honneur à notre Europe si raffinée en ce genre; la voici :

« Dans les temps anciens, les vaisseaux de toutes les nations venaient librement au Japon, et même les Japonais avaient la faculté de visiter les contrées étrangères. Cependant, il y a cent cinquante ans, un empereur enjoignit à ses successeurs de ne point souffrir que ses sujets sortissent de l'empire, et de n'en accorder l'entrée qu'aux Chinois, aux Hollandais, aux Coréens et aux habitants de l'île Rinkin. Depuis quelques années le commerce avec les derniers a été interrompu; les relations n'ont continué qu'avec les Chinois et les Hollandais. Plusieurs nations étrangères ont, à diverses reprises, essayé d'établir des liaisons d'amitié et de commerce avec le Japon; toujours elles ont été repoussées en vertu de la prohibition anciennement ordonnée, et parce qu'il serait dangereux d'établir avec une puissance inconnue des relations amicales qui ne seraient point fondées sur des bases d'égalité. L'amitié, en effet, est comme une chaîne, qui pour atteindre un but particulier, doit se composer d'un nombre déterminé d'anneaux. Si une partie de la chaîne est solide, le reste faible, bientôt on verra les

anneaux plus fragiles se briser. Donc la chaîne de l'amitié ne saurait être que désavantageuse aux parties les plus faibles.

« Il y a treize ans, un vaisseau russe commandé par le lieutenant Laxman aborda au Japon ; un second vient d'arriver avec un ambassadeur du grand empereur de Russie. Le premier fut reçu avec quelque défiance, le second avec amitié. Le souverain du Japon a fait volontiers ce qui était en son pouvoir et d'accord avec les lois de l'empire. Il se plaît à considérer l'arrivée d'un deuxième vaisseau russe comme une preuve de la haute amitié que lui porte le souverain de la Russie. Ce puissant monarque lui a envoyé un ambassadeur et quantité de magnifiques présents. Si on les accepte, l'empereur du Japon devrait, suivant les coutumes du pays considérées comme lois, envoyer une ambassade à l'empereur de Russie, avec des présents de pareille valeur. Mais il est formellement défendu à tout habitant et à tout vaisseau de s'éloigner de l'empire. D'un autre côté, le Japon est si pauvre, qu'il ne saurait fournir l'équivalent d'objets aussi précieux. L'empereur ne peut donc absolument recevoir ni l'ambassadeur ni les présents.

« Le Japon n'a pas de grands besoins, et les productions étrangères sont pour lui de peu d'utilité. Si un petit nombre d'objets d'une utilité réelle lui sont refusés par son sol ; si l'habitude lui a fait contracter quelques autres besoins, son commerce avec les Hollandais et les Chinois lui procure abondamment ces objets, et le luxe n'est pas une chose qu'on doive favoriser. Il serait très-difficile d'établir ici un négoce étendu, parce que la loi prohibe sévèrement toute communication entre le commun du peuple et les marins étrangers. »

Cette pièce dilatoire fut l'ultimatum des empereurs de Yedo vis-à-vis des Russes. Quelques efforts que fit M. Resanoff, il ne put obtenir des dignitaires japonais rien qui s'écartât de la lettre de semblables instructions. Il se rembarqua donc au mois d'avril 1805, fort désappointé du résultat de son ambassade, et plein de rancune, soit contre les Japonais, soit contre les Hollandais, qui sans doute l'avaient desservi dans cette affaire.

La frégate *la Nadeschda* appareilla de Megasaki et arriva bientôt à Petropawlawsk, dans le Kamtschatka. Krusenstern y laissa l'ambassadeur, et repartit pour l'Europe avec ses deux bâtiments. M. Resanoff, trouvant dans ce port deux officiers de la marine russe, MM. Chwostoff et Davidoff, les engagea à tenter une descente à main armée sur l'île fertile de Sackalin, dépendante de l'archipel Japonais. Ces braves marins exécutèrent un ordre qui, dans la bouche d'un ambassadeur, avait une valeur presque officielle ; ils armèrent deux bâtiments, vinrent débarquer dans les Kouriles, firent en plusieurs endroits des actes ridicules de prise de possession, et en vinrent jusqu'aux hostilités quand on leur refusa des vivres. Cette croisière de boucaniers, exécutée sans résistance de la part des naturels, presque sans but de la part des Russes, amena de fâcheuses représailles. Au mois d'avril 1811, c'est-à-dire quatre ans après cet événement, le capitaine russe Golownin fut chargé par son gouvernement de vérifier la position des îles Kouriles et de relever la côte de Tartarie : il commandait le sloop *la Diane*, de la ma-

rine impériale. Après avoir reconnu quelques groupes, Golownin arriva à Kunaschir, la vingt-unième des Kouriles, où il rencontra, chez les autorités locales, des dispositions hostiles et malveillantes : croyant y voir le résultat d'un malentendu, il débarqua de sa personne pour s'aboucher avec le gouverneur ; mais, à la fin de l'audience, cerné par des soldats, séparé de son embarcation, dont on avait coupé les amarres, le capitaine fut fait prisonnier, et envoyé à Matsmaï pour y subir une longue et pénible captivité.

La Diane se vit donc obligée de lever l'ancre sans son commandant; elle ne le fit néanmoins qu'après avoir épuisé toutes les réclamations et canonné vigoureusement le fort. D'ailleurs une descente, même heureuse, eût été en pure perte, déjà les prisonniers suivaient la route de Matsmaï. Avant de quitter cette rade inhospitalière, le second du navire, M. Ricord, jura qu'il rendrait son capitaine à la liberté, et dès lors il ne vécut pour ainsi dire plus que pour assurer l'exécution de ce noble projet. Au mois d'août de l'année suivante, il était de nouveau devant Kunaschir, muni cette fois de pouvoirs plus étendus, et ayant à sa disposition des forces plus considérables. Son plan n'était pas, ne pouvait pas être d'essayer une attaque, de redemander le capitaine Golownin à main armée; mais il espérait qu'une occasion s'offrirait à lui de consommer la délivrance du malheureux prisonnier. Après quelques jours de relâche dans la baie de Kunaschir, voyant que les autorités locales résistaient à toutes ses instances, le commandant de *la Diane* fit enlever à l'abordage, par une de ses chaloupes, un navire japonais chargé de 60 hommes d'équipage : le capitaine, nommé Kachi, et quelques marins emmenés comme otages au Kamtschatka, devaient lui répondre de la sûreté de M. Golownin et de ses compagnons d'infortune.

Ce ne fut pourtant qu'à un troisième voyage et après de longs pourparlers, que l'affaire s'arrangea. En 1813, *la Diane* reparut sur les parages de Matsmaï; on s'aboucha, cette fois, avec le gouverneur de l'île par l'intermédiaire de Kachi, on envoya à Yedo exprès sur exprès; on négocia d'une manière si pressante et si forte, que l'ordre de l'élargissement des prisonniers arriva enfin. Le 6 octobre 1814, le capitaine Golownin fut rendu à la liberté, après avoir été captif deux ans et demi. Il le devait à son ami, à son second, le capitaine Ricord; il le devait à la loyauté de Kachi, dont la conduite fut admirable. Quoiqu'un accueil favorable et des protestations sans nombre eussent suivi ce dénouement, quoique le capitaine eût obtenu du gouverneur de la province une audience dans laquelle il ne fut pas obligé de marcher nu-pieds, concession immense et inouïe, les Russes ne profitèrent pas autrement de cette tentative de relations. Le Japon leur fut fermé de nouveau, et cette aventure singulière resta comme un incident isolé entre les deux empires.

Les Hollandais seuls, parmi les Européens, restent donc en possession du privilége commercial au Japon. C'est à eux que nous devons les renseignements les plus positifs sur cet archipel, et l'ouvrage du capitaine Golownin lui-même, qui, à travers les barreaux de Khakodade, dans l'île de Matsmaï, n'a guère pu voir la

contrée, en saisir les mœurs et les usages, cet ouvrage ne semble être que le résultat de ouï-dire complétés par une compilation. Depuis cette époque, de nouveaux documents sont arrivés en Europe avec M. Titsing, longtemps gouverneur du comptoir de Nangasaki; et naguère encore, le docteur Siebold, qui a fait, à plusieurs reprises, le voyage de Yedo, vient d'emprunter la plume savante de M. Klaproth pour livrer à la curiosité publique le résultat de ses longues et judicieuses observations.

CHAPITRE XLIV.

JAPON. — RÉSUMÉ GÉNÉRAL. — GÉOGRAPHIE. — HISTOIRE. — LOIS, MŒURS, SCIENCES, ARTS, INDUSTRIE, COMMERCE. — RELIGION.

Le Japon, compris entre les 29° et 41° de lat. N. et entre les 127° et 141° de long. E. du méridien de Paris, est un archipel dont les principales îles sont celles de Niphon, de Kiousiou et de Sikokf. On pourrait classer à part le gouvernement de Matsmaï, qui forme la partie nord de l'empire et tient aux Kouriles. L'empire proprement dit est partagé en dix régions fort inégales pour l'étendue et pour la population. A l'exception de deux d'entre elles qui se composent des petites îles Iki et Tsou-Tsima, les huit autres sont subdivisées en plusieurs provinces, et ces dernières se subdivisent encore en districts. Le mot de Japon est prononcé *Niphon* dans le pays. Il est chinois d'origine et dérive du mot *Jyphon*, naissance du soleil.

Les trois principales îles de l'archipel japonais, et celle de Niphon surtout, sont en général couvertes de hautes montagnes volcaniques. Niphon, dans sa longueur de 300 lieues du N. E. au S. O., est traversée par une chaîne dont les sommets, à peu près sur le même niveau, ne sont dépassés, de distance en distance, que par des pics chargés de neiges éternelles. Cette chaîne sépare les rivières qui coulent à l'est et au sud du grand Océan, de celles qui rayonnent vers la zone nord pour se jeter dans la mer du Japon. Cependant la plus haute montagne de l'empire n'appartient pas à cette chaîne, c'est le Fousi-no-Yama, pyramide énorme, coiffée de neige et de glaciers qui résistent au soleil des étés les plus chauds. Sur sa crête s'ouvre un volcan, le principal et le plus actif de tout le système.

Composé d'îles seulement, cet empire ne peut avoir de longues et larges rivières. Les plus importantes sont dans Niphon et dans la partie occidentale de l'île où le versant a le plus d'étendue. De tous ses lacs, le plus considérable et le plus profond est le Biva-no-mit-sou-Oumi, déjà cité plus haut. C'est le même qui figure dans nos cartes sous le nom de lac d'Oitz. Il doit son existence à un phénomène volcanique, dont la chronique japonaise nous a conservé la date et les détails. « En l'an 285 avant J.-C., dit-elle, un affaissement prodigieux du sol forma dans une seule nuit ce vaste lac d'eau douce. Mais la même nuit, à la même heure, sortit des entrailles de la terre le Fousi-no-Yama, la plus haute montagne du

Japon. » Situé tout entier dans une zone tempérée, l'empire du Japon ne jouit pas d'un climat aussi doux qu'on pourrait le croire. Sous des parallèles qui correspondent à ceux de l'Espagne, de l'Italie et de la Sicile, le Japon est loin d'avoir la même douceur dans les hivers, la même sérénité dans la belle saison. Placé sur un Océan qu'on a nommé la mer des brumes, ne s'adossant pas aux Pyrénées comme l'Espagne, aux Alpes comme l'Italie, ouvert à ces vents glacés qui soufflent des pays tartares, l'archipel a souvent des journées glaciales à supporter dans les mois de janvier, février et mars; des coups de vent affreux aux époques d'équinoxe, des pluies d'orage en juin, juillet et août.

Les indigènes semblent tenir, par quelques traits analogues, des races qui peuplent la Chine et la Tartarie. Cependant, que ce soit l'effet d'un long isolement ou de toute autre cause inconnue, il existe entre ces insulaires et les populations du continent des dissemblances qu'il est impossible de ne pas reconnaître. Il faut là-dessus laisser parler un observateur dont l'opinion doit avoir de l'autorité, M. Klaproth : « Cette race d'hommes, au premier coup d'œil, ressemble beaucoup aux Chinois par la figure et par l'extérieur; mais, en examinant soigneusement leurs traits caractéristiques et en les comparant avec ceux de ce peuple, on s'aperçoit aisément de la différence qui existe entre eux; j'ai fait moi-même cet essai à la frontière des empires russe et chinois, où j'ai rencontré en même temps des individus des deux nations. Les yeux des Japonais, quoique placés presque aussi obliquement que ceux des Chinois, sont cependant plus larges près du nez, et la paupière paraît être comme relevée, quand elle est ouverte. La chevelure des Japonais n'est pas uniformément noire; elle est plutôt d'une teinte brun foncé. Dans les enfants au-dessous de douze ans, elle offre toutes les nuances, même celle du lin; on trouve aussi des personnes qui ont les cheveux entièrement noirs, et presque crépus, avec les yeux obliques, et la peau très-noire. A une certaine distance, le teint des gens de la classe inférieure paraît jaune, à peu près comme la couleur du fromage; celui des habitants des villes varie suivant leur manière de vivre; et dans les palais des grands, on voit souvent des femmes chez lesquelles il est aussi blanc et qui ont les joues aussi colorées que les Européennes. D'un autre côté, les vagabonds errants sur le grand chemin ont la peau d'une teinte qui tient le milieu entre celle du cuivre et celle de la terre brune. C'est là le teint général des paysans japonais, notamment pour les parties de leur corps qui sont exposées à l'action du soleil.

« L'origine distincte des Chinois et des Japonais est complétement établie par la langue des derniers, qui, pour les racines, diffère totalement de celle de tous les peuples voisins du Japon. Quoiqu'elle ait adopté un nombre considérable de mots chinois, ceux-ci ne forment pas une partie radicalement intégrante de l'idiome; ils ont été introduits par des colonies chinoises, et principalement par la littérature chinoise, qui a servi de base à celle du Japon. Les radicaux japonais ressemblent aussi peu à ceux du coréen, et sont également étrangers à ceux de la langue des Aïnos ou Kouriles, qui habitent le Yesso. Enfin le japonais n'a aucune affinité

avec la langue des Mantchous ou des Tongouses, qui occupent la partie du continent de l'Asie opposée au Japon. » Tel est aussi le sentiment de Malte-Brun, qui voit dans les Japonais des *aborigènes*, ou des peuples dont l'origine dépasse la naissance de l'histoire. « S'ils sont venus du continent, dit-il, ils l'ont quitté avant la formation des langues. »

Comme tout pays, le Japon a son histoire fabuleuse. Les traditions écrites prétendent que cet archipel fut d'abord gouverné par sept esprits célestes, ou dieux, qui se succédèrent. Les sept esprits célestes furent suivis de cinq génies terrestres, dont le premier était la fille du soleil, nommée *Ten-sio-daï-sin*, ou le grand esprit de la clarté. C'est la divinité principale qu'on adore au Japon et surtout à Yzé, où l'on prétend qu'elle réside. Les Japonais croient que leurs daïris, ou empereurs spirituels, descendent de Ten-sio-daï-sin, et que par conséquent leur famille n'est pas d'origine humaine. La dynastie de ces empereurs fut fondée l'an 660 avant notre ère par Zin-Mou (le guerrier spirituel); accouru de l'extrémité occidentale de cet empire, il en fit la conquête, à l'exception de la partie septentrionale, qui longtemps après lui resta occupée par les aborigènes nommés Yebis.

A Zin-Mou commence l'histoire chronologique de la contrée : on s'accorde à croire qu'il était d'origine chinoise. Il civilisa le pays, et fit peu à peu reculer devant le progrès agricole et industriel les races barbares qui l'habitaient. Ce prince paraît être le fondateur de cette dynastie japonaise dont les descendants ont conservé jusqu'ici la suprématie spirituelle. Dans le début, ces souverains cumulaient toutes les attributions, civiles, politiques, militaires, religieuses; ils étaient à la fois généraux d'armée et pontifes, législateurs et patriarches. La constitution japonaise semble à cette époque avoir été féodale, et cette forme se trouvait tellement empreinte dans les lois, qu'elle s'est perpétuée jusqu'à nos jours. Le Japon était partagé entre une foule de petits princes, vassaux de l'empereur, mais indépendants les uns des autres.

Les descendants de Zin-Mou se maintinrent de la sorte, jusque vers la fin du XIIe siècle, souverains presque absolus du Japon : mais énervés peu à peu par une possession pacifique et incontestée, ils laissèrent régner sous leur nom les *Koubos*, ou séougouns, chefs de leur milice, chargés en même temps du commandement de l'armée, et qui bientôt devinrent de véritables maires du palais. Aussi, quand vers 1190 le séougoun Yoritomo, de la famille des Ghensi, eut, après une longue guerre civile, sauvé le daïri régnant des ambitieuses trames de la famille des Feïke, le chef vainqueur fut nommé généralissime et fixa sa résidence à Kama-Koura. De cette victoire datent les empiétements des séougouns; l'usurpation ne fut achevée qu'au XVIe siècle : à partir de là, il y eut un souverain nominal, le daïri; un souverain réel, le séougoun.

La descendance des daïris est, pour les Japonais, l'objet d'un culte pieux, consacré par les siècles. Le daïri qui régnait en 1822 était le cent vingt-unième successeur de Zin-Mou. Peut-être n'est-ce là qu'une imposture; et le nom de daïri,

qui signifie *l'intérieur du palais*, la défense faite de désigner l'empereur autrement que par cette appellation, sembleraient accuser quelque peu de tricherie dans cette descendance immémoriale. Quant aux séougouns, depuis longtemps ils ne sont plus de la branche de Yoritomo. La famille régnante date de 1585; c'est elle qui a fait de Yedo sa capitale.

Le daïri ne quitte pas sa résidence de Myako, qui est pour lui une véritable prison d'État. Une garnison entretenue par le séougoun surveille sa personne et ne le laisse sortir que pour aller au temple, dans les jours de fêtes solennelles. Comme aucun des revenus publics n'arrive dans les caisses du daïri, l'empereur séculier pourvoit noblement à l'entretien de son palais. Outre une forte subvention, le chef spirituel a encore d'autres ressources. Les places ecclésiastiques sont toutes à son choix, et, au lieu de les donner, il les vend. Il vend aussi des charges d'honneur à une noblesse vaniteuse, et quelquefois au séougoun lui-même, qui se prête, dans un but politique, aux petites fantaisies de son collègue. Argent, titres et prérogatives sont prodigués au pontife spirituel; mais en revanche on le séquestre avec soin de toute affaire politique, de toute influence exécutive. Le seul bien apanager qu'il ait pu conserver est Myako avec ses dépendances.

Pour le détourner des pensées d'usurpation, on a eu soin de lui faire une vie tout occupée de cérémonial et d'étiquette minutieuse. Non-seulement le daïri est saint pour les autres, mais il doit être saint à ses propres yeux : il ne lui est pas permis de se croire d'une nature périssable et mortelle. Il faut qu'il ait foi en lui, qu'il se croie dieu, qu'il parle, qu'il agisse comme tel, non-seulement devant la foule, mais dans l'intérieur de son palais, en présence de ses affidés, et même seul. S'il n'arrive pas ainsi à la démence, il ne peut échapper à la monomanie. Se croyant dieu, il n'a plus à s'inquiéter des misérables ambitions de cette terre; il arrive à mépriser les grandeurs et à laisser le séougoun tranquille. C'est là ce qu'on a voulu. Mais la divinité n'est pas chose facile à porter ici-bas : elle coûte au daïri une peine de tous les jours, de toutes les heures, de tous les instants. Il lui est défendu de toucher la terre du pied : quand il veut aller quelque part, des domestiques choisis le portent sur leurs épaules, ou dans des litières, ou bien il marche sur des sandales qui ont douze doigts de hauteur. Le grand air lui est interdit, et il fait trop peu de cas d'un soleil qui éclaire le monde entier, pour s'exposer à un seul de ses rayons.

Le corps du daïri est saint pour lui comme pour les autres; il ne se coupe ni les cheveux, ni la barbe, ni les ongles. Des serviteurs lui rendent ces soins, la nuit, quand il est profondément endormi, et encore quand il se réveille entre-t-il dans une grande fureur de voir qu'on a retranché une portion de sa personne sacrée. S'il connaissait les coupables, il les ferait punir. Jadis on l'obligeait à se tenir assis sur son trône, une lourde tiare sur la tête, pendant toute la matinée, sérieux, immobile. S'il remuait les paupières seulement, c'était d'un fâcheux augure, l'empire allait être troublé; si quelque démangeaison, quelque tic nerveux, lui faisaient secouer la tête, tout était perdu, le Japon allait périr, l'archipel allait être

englouti. Cette coutume, un peu trop fatigante, a fini par tomber en désuétude. L'habillement du daïri consiste en une tunique de soie noire sous une robe rouge; par-dessus le tout flotte et ondoie une simarre de crêpe de soie, d'une finesse extrême. Son chapeau ou bonnet est de forme conique, comme celui du grand Lama, avec qui, d'ailleurs, il a d'autres points de ressemblance, et garni de fanons semblables à ceux d'une mitre ou d'une tiare. Son front est peint de blanc et de rouge. La table d'aucun prince n'est plus magnifiquement servie. Chaque jour on prépare un souper somptueux dans douze appartements du palais, et quand le daïri a désigné celui qu'il préfère, tout est réuni en un seul appareil. Le repas est accompagné d'une musique bruyante; la vaisselle, toute d'argile, est brisée à mesure qu'on l'enlève. La succession du daïri est réglée par une cour ecclésiastique qui appelle à ce trône nominal le plus proche parent du mort, majeur ou mineur, son fils, sa fille, quelquefois sa veuve; mais ces changements restent ignorés de la foule : « Le daïri est mort, vive le daïri! » Nulle part semblable formule d'éternité dans la puissance temporelle n'est plus vraie qu'au Japon.

Comme chef spirituel de l'empire, il occupe dans l'ordre hiérarchique un rang plus élevé que le séougoun, qui se garde bien de lui disputer les priviléges de pure forme, garantie de sa propre usurpation. Ainsi, dans les affaires importantes qui touchent à la politique du pays, pour une innovation législative, pour une question diplomatique, le séougoun ne néglige pas d'envoyer un ambassadeur à son collègue, afin d'obtenir son assentiment. Ces démarches consultatives se font avec une grande pompe officielle, afin que le peuple en soit frappé et qu'il reste convaincu de la bonne harmonie qui règne entre les deux empereurs. Le daïri, de son côté, entretient constamment à Yedo quelques dignitaires ecclésiastiques, chargés de surveiller la conduite du séougoun pour tout ce qui tient aux choses de la religion. Tout cela se fait de bon accord, comme chose convenue. A la nouvelle année, le séougoun envoie de riches présents au daïri, et l'usage veut que parmi ces présents il y ait une grue blanche à tête noire, que l'empereur doit avoir prise lui-même dans une chasse au faucon. Outre cet échange constant de rapports amicaux, il est rare qu'une fois tous les cinq ans le séougoun ne vienne pas en personne visiter le daïri dans sa résidence de Myako. Le luxe et le cérémonial déployés dans ces occasions sont tels, qu'il ne faut pas moins de huit mois pour s'y préparer.

Montanus nous a décrit une de ces solennités avec toutes ses pompes et ses magnificences. Les rues de Myako avaient été sablées le matin avec du talc réduit en poudre, ce qui faisait reluire le sol comme s'il eût été pavé d'argent. Au point du jour le cortége commença à défiler, avec ses caisses vernissées, où se trouvaient entassés les plus riches présents, avec ses dames de la cour en norimons, ses officiers, ses dignitaires à cheval, et tout l'accessoire obligé de serviteurs tenant les rênes, ou escortant avec des parasols. Derrière cette avant-garde venaient trois carrosses tirés par deux grands taureaux noirs couverts de soie cramoisie, tous trois merveilleux de luxe et d'art : cercles des roues en vermeil,

rayons des roues couverts d'or émaillé. Elles étaient occupées par les trois favorites du séougoun, que suivaient les autres concubines portées dans de magnifiques norimons. La richesse des équipages du séougoun et du dairi, qui suivaient à peu de distance, est au-dessus de toute description : l'or, l'argent, la soie, les peintures les plus délicates, les sculptures, l'élégance des formes, tout se trouvait réuni dans ces chefs-d'œuvre de l'industrie japonaise. Qu'on se figure l'effet que cela devait produire au milieu d'un cortége composé de plusieurs milliers de jeunes seigneurs aux vêtements de soie et d'or, montés sur les plus beaux chevaux qu'on eût trouvés dans tout l'empire. Les divers corps de l'armée avaient envoyé leur élite pour grossir la suite des deux empereurs. Après la marche processionnelle, s'ouvrent les conférences : elles durent une semaine, le tout se termine par l'échange des présents. Notre auteur dit que l'empereur séculier fit porter chez l'empereur spirituel trois mille lingots en argent, deux sabres à fourreau d'or massif, deux cents robes de damas à figures, trois cents pièces de satin, douze milliers pesant de soie écrue, cinq grands vases d'argent remplis de musc, dix superbes chevaux avec des housses brodées. Peut-être cet inventaire, aussi bien que les détails qui précèdent, ont-ils été quelque peu exagérés par le voyageur du XVIIe siècle ; mais quand on en rabattrait la moitié, il en resterait encore assez pour éblouir l'œil le plus indifférent. Tels sont les rapports du séougoun et du dairi. On voit que le premier, chef réel du gouvernement, prodigue volontiers à l'autre les consolations de la prééminence ostensible ; mais, au fond, le véritable souverain du Japon, c'est le séougoun, la véritable capitale de l'empire c'est Yedo, où se rendent les *damios*, c'est-à-dire les princes feudataires qui possèdent presque tout le pays.

Le séougoun n'a en propre que cinq provinces formant le *Gokosio*, qui sont gouvernées en son nom par des gouverneurs nommés *obanjos*. Le reste se partage entre 200 damios, vassaux et tributaires de l'empereur. Toutefois l'indépendance de ces petits despotes va chaque jour s'affaiblissant, le système du séougoun consistant à ruiner peu à peu ces grandes influences aristocratiques, d'autant plus vivaces qu'elles sont héréditaires. Ces damios supportent des charges équivalentes à leurs priviléges. Obligés de fournir à toutes les dépenses des localités qu'ils gouvernent, ils sont obligés en outre d'économiser une somme qui doit être envoyée à Yedo comme tribut, de mettre sur pied une force militaire à la disposition du séougoun, de tenir dans leurs résidences une cour fastueuse, puis, sur un ordre, de partir du jour au lendemain pour venir présenter leurs hommages au souverain de Yedo. Aussi sont-ils assez pauvres, tandis que le séougoun est parvenu à se faire un revenu de 6 à 800 millions par an.

L'armée que les damios fournissent au séougoun est toujours relative à l'état calme ou agité de la contrée. Du temps de Kæmpfer, elle s'élevait à 138,000 hommes d'infanterie, et 38,000 hommes de cavalerie. Outre ces levées, entretenues par les divers princes, le séougoun avait encore à sa propre solde 100,000 hommes de pied et 20,000 chevaux, formant les garnisons des forteresses impé-

riales, sa maison militaire et ses gardes L'infanterie et la cavalerie se divisent par détachements. Cinq soldats ont un homme qui les commande, et qui se nomme le commissaire au riz, parce que c'est lui en effet qui va chercher les rations dans les magasins publics. Cinq de ces escouades sont commandées par une espèce de sous-lieutenant. Deux cent cinquante hommes ont un capitaine et deux lieutenants. Il existe aussi des grades correspondants à ceux de chef de bataillon et de colonel. La solde se paie presque toujours en nature. Ces troupes n'ont point d'uniforme; les soldats portent des habillements bigarrés, et les officiers se mettent suivant leur fortune et suivant leur goût. Dans les grades supérieurs, ils ont des cuirasses ou des cottes de mailles, et se coiffent de casques ornés de soleils, de croissants, ou de tout autre emblème.

Quoique les mousquets soient employés dans l'armée, surtout les mousquets à mèche, on peut dire que le sabre est l'arme favorite des Japonais. Les hommes de toutes les classes en portent un à leur ceinture, long d'environ trois pieds, un peu courbe et à dos très-large. Les nobles et les militaires en ont deux, qu'ils arrangent du même côté. La trempe de ces sabres est excellente; vieux, ils sont préférables aux meilleurs damas, et les naturels prétendent qu'avec une lame de choix on fendrait un homme en deux de la tête aux pieds. Le métier des armes est fort honoré. Quand un homme du peuple adresse la parole à un soldat, il l'appelle *Sama* (seigneur ou monsieur), et a pour lui une déférence entière. Ces égards, et le costume des militaires qui est en soie brochée d'or et d'argent, ont fait tomber les Européens dans de singulières méprises : ils voyaient de grands personnages dans les simples soldats, et se recommandaient à ceux qui étaient préposés à leur garde comme à des dignitaires impériaux.

L'organisation de la justice est simple autant que régulière. Les Japonais comparent le livre où sont écrites leurs lois, à une colonne de bronze que n'affectent ni les âges ni les tempêtes. Ils savent bien que ces lois, formulées pour d'autres temps, sont trop sévères parfois, et qu'il faudrait les adoucir; mais la pensée que leur ancienneté seule fait leur force les retient dans la voie des réformes. Ils se bornent, pour en tempérer les rigueurs, à une application fort restreinte.

La police d'ailleurs, employée comme moyen préventif, diminue le nombre des délits. Nulle part elle n'est mieux servie par la surveillance et par l'espionnage. A Yedo, devant le palais du séougoun, comme dans les résidences des gouverneurs provinciaux, sont placées des boîtes carrées de deux pieds de long, destinées à recevoir les plaintes contre les officiers du gouvernement. Tout individu lésé dans ses droits peut y jeter une supplique. Deux officiers subalternes se tiennent près de la boîte avec la mission de surveiller ceux qui s'approchent pour y déposer un écrit. Cet écrit doit être scellé par le plaignant, et signé de son nom avec l'indication de sa demeure. Ceux qui sont dans la forme voulue sont envoyés à Yedo; les autres sont brûlés, à moins pourtant que la même supplique ne se présente pour la troisième fois sans signature; dans ce cas, elle est expédiée avec les pétitions régulières. Toutes ces pièces sont ouvertes à des jours fixes, et lues par le séou-

goun lui-même. Quand il y a des plaintes formulées, on procède tout de suite à des informations précises : si elles sont justes, l'officier, le banjo, l'ottona, accusés, subissent un jugement ; mais si les faits sont inexacts, c'est le plaignant qui est puni. Précédé d'un drapeau de papier d'une dimension énorme où sont inscrits son nom, son âge et son délit, il est promené à cheval par toute la ville. A chaque place, à chaque carrefour, on lit la sentence portée contre le calomniateur, et l'on finit par lui trancher la tête sur le lieu ordinaire des exécutions.

La plupart des grands crimes sont punis de mort ; le meurtre, la contrebande, l'incendie, le vol, encourent cette peine. Si le coupable est noble, il sollicite la faveur de ne pas périr de la main du bourreau et de s'ouvrir lui-même le ventre. L'ayant obtenue, il se pare de ses plus beaux habits, fait venir sa famille, lui adresse un adieu, se découvre le ventre, et s'y fait deux incisions en croix. Ce genre de mort est un fait si commun, que tout seigneur porte sur lui l'instrument propre à accomplir légalement le sacrifice. Pour un mot, pour la moindre querelle, le Japonais se coupe le ventre. L'usage en est banal : et quand on cite un suicide, personne ne s'en étonne ; tout au plus si l'on s'inquiète du motif. Dans leur jeunesse, les fils de famille s'exercent afin de s'en acquitter, à l'occasion, avec grâce et dextérité ; ils prennent des leçons pour bien mourir, et ils s'appliquent à ce jeu avec autant d'ardeur que nos adolescents en apportent aux exercices gymnastiques.

Cette direction d'idées inspire aux Japonais, dès le plus bas âge, un profond mépris de la mort ; ils sont jaloux de la prévenir par un dévouement d'éclat ; ils la préfèrent à la plus légère insulte. Le point d'honneur est ainsi devenu un des plus saillants côtés du caractère national ; il lui a conservé cette trempe énergique qui se fût amollie dans de longues années de paix. Un jour, deux seigneurs attachés au palais du séougoun se rencontrèrent dans l'escalier ; l'un descendait les degrés avec un vase vide, l'autre les montait avec un plat destiné à la table impériale. Le hasard fit que leurs sabres se heurtèrent : c'était un bien misérable incident. Au lieu de passer sans y prendre garde, celui qui descendait s'en fâcha ; l'autre fit des excuses, ajoutant que le malheur était bien petit, qu'il n'y avait au fond de tout cela que deux sabres qui s'étaient touchés, et que l'un valait l'autre. « L'un vaut l'autre, reprit l'offensé ; vous allez voir que non ». Et tirant son arme, il s'ouvrit le ventre. Sans dire un mot, le second enjambe l'escalier, court poser son plat sur la table de l'empereur, puis revenant essoufflé auprès de son adversaire qui agonisait : « Sans le service du prince, dit-il en criant, je n'aurais pas tant tardé. Un sabre vaut l'autre », ajouta-t-il après s'être aussi fendu le ventre.

De pareils épisodes se reproduisent fort souvent. En voici un nouvel exemple. Dans l'année 1808 *le Phaéton*, vaisseau de guerre anglais, entra dans la baie de Nangasaki par un chenal réputé si dangereux qu'on avait négligé de le garder. On ne s'aperçut de son entrée que lorsqu'il était déjà près du mouillage. D'abord les autorités japonaises le prirent pour un bâtiment hollandais, et le laissèrent approcher ; mais quand elles virent les couleurs britanniques se déployer au mât

de pavillon, ce fut dans toute la ville une levée de boucliers : le gouverneur fit un appel aux troupes campées dans les environs, des préparatifs formidables s'improvisèrent de tous les côtés, plusieurs centaines de canonnières firent voile vers l'entrée de la baie, de manière à couper la retraite à l'audacieux étranger; enfin 11,000 hommes se déployèrent sur la plage, disposés à faire payer cher aux Anglais cette inutile fanfaronnade. Heureusement pour le capitaine du *Phaéton* qu'il s'aperçut de tout ce mouvement, et qu'à la marée descendante, avant que ses ennemis fussent tous groupés, il put sortir de la baie. Dans nos habitudes européennes, dans notre manière d'envisager la responsabilité d'un fonctionnaire, que devait-il résulter de cet événement? Le gouverneur japonais était-il coupable? Eût-il été condamné par un conseil de guerre? Non, sans doute : mais la loi indigène n'avait pas des tempéraments aussi doux; nul moyen n'existait de justifier aux yeux de l'empereur cette négligence qu'accusait un événement inattendu. Aussi le gouverneur aima-t-il mieux prévenir la sentence. Après s'être consulté avec son gokaro, ou lieutenant; après avoir bien pris toutes ses mesures, il quitta le palais impérial pour ne pas le souiller, se renferma dans un pavillon du jardin, et après avoir vidé, suivant la coutume, son dernier verre de sakki, il s'ouvrit le ventre avec un sabre. Pour l'aider à mourir plus vite, un ami intime qui l'avait assisté dans ses derniers moments lui enfonça un petit couteau dans le cou. Comme la baie de Nangasaki est confiée également à la garde du prince de Fisen, il se trouvait solidaire de la négligence commise; mais, mitigée par le sacrifice déjà accompli, la punition du prince fut commuée en cent jours d'arrêt dans son palais. Il fut en outre condamné à payer une rente annuelle de 1,000 kobangs (28,000 fr.) à la femme et aux enfants du gouverneur qui s'était éventré.

Ce mépris de la mort, cette fréquence du suicide, ne sont pas le privilége exclusif des nobles; on les rencontre souvent dans le peuple : seulement ils y sont moins remarqués. De cette manie résulte pour tous une espèce de courage de vanité, une énergie d'amour-propre, qui n'est pas de la bravoure naturelle. On dit même qu'en ligne les Japonais sont de fort mauvais soldats. Ils ont d'autres défauts encore : libertins, déréglés dans leur vie domestique, superstitieux, hautains, défiants, vindicatifs, ils se transmettent les haines d'une génération à l'autre.

Toutefois, de nombreuses qualités compensent ces vices : intelligents, spirituels, industrieux, propres à recevoir toutes les idées civilisatrices, doués de générosité et de noblesse d'âme, sensibles à ce qui est bon, à ce qui est beau, les Japonais, tour à tour trop décriés ou trop vantés, sont, toute balance faite, une nation plus digne d'éloges que de blâme, un peuple grave, éclairé, et un des plus avancés de l'Asie. Doués de bon sens et de persévérance, ils savent persister dans ce qu'ils ont conçu et le réaliser à l'aide de patients travaux. La soumission féodale dans laquelle ils vivent n'exclut pas certaines idées d'indépendance et de dignité populaires. Les seigneurs, les princes, ont de plus fermes appuis de leur pouvoir et de leur autorité dans la justice avec laquelle ils administrent que dans leur titre héréditaire.

La population se subdivise en huit catégories, les *damios* dont les biens et le rang sont transmissibles; les *chadamodos*, seconde classe de nobles, qui partage avec la première le monopole des fonctions de l'État; les membres du clergé soumis au daïri; les soldats qui gagnent par de longs services le grade de *dossines;* les négociants fort nombreux et fort riches au Japon, mais assez peu estimés, quoiqu'ils mettent leurs services d'argent à la discrétion des princes; les artisans, les cultivateurs, et enfin un petit nombre d'esclaves chinois ou coréens. La classe des paysans est la moins aisée de toutes. Rarement le paysan possède-t-il la terre qu'il cultive; il la tient à bail d'un propriétaire auquel il donne en retour les trois cinquièmes du produit.

Chez un peuple ainsi constitué, les usages peuvent avoir leur originalité, leur couleur nationale, sans offrir aucune de ces nuances bizarres ou atroces qui caractérisent l'Hindoustan et la Malaisie. Le plus respectable de tous, celui qui élève l'âme par les plus beaux côtés, c'est le culte rendu aux dépouilles des morts. Les classes inférieures se bornent à les inhumer dans les cimetières : on dépose le cadavre dans une tombe après l'avoir couvert d'aromates, puis sur la terre qui le recouvre on plante des arbres et des fleurs. Les enfants, les plus proches parents du défunt, veillent à l'entretien du monument funéraire, pendant plusieurs années au moins, quelquefois durant toute leur vie. Ils cultivent, embellissent ce jardin, et viennent s'y reposer avec leur famille. Quant aux riches, on les brûle avec un cérémonial somptueux et un immense concours de témoins. Une heure environ avant que le convoi sorte de la maison mortuaire une foule de parents se rendent, vêtus de leurs habits les plus riches, au lieu où le corps doit être brûlé : les femmes, parentes ou amies de la famille, sont vêtues de blanc, ainsi que les suivantes, car le blanc est la couleur du deuil. Alors arrive le supérieur de la secte à laquelle appartenait le défunt. Porté dans une grande litière, il se fait voir tout éclatant d'or et de soie, entouré de ses prêtres vêtus d'une espèce de surplis et d'un manteau de gaze ou de crêpe noirs. Derrière lui chemine un homme portant une torche de pin enflammée et suivi d'autres desservants qui chantent des hymnes à la louange de leur dieu. Ensuite défilent, sur deux rangs, d'autres hommes tenant des piques, au bout desquelles sont suspendus des paniers de carton remplis de roses et d'autres fleurs de papier qu'ils secouent de temps en temps; puis s'échelonne le cortége avec des hommes portant des lanternes fermées avec de la gaze diaphane; et d'autres encore la tête couverte d'un petit chapeau de cuir noir verni, de forme triangulaire, auquel est attaché un billet portant, en gros caractères, le nom du défunt. Cette escorte processionnelle, entremêlée de bannières, de bonzes et d'amis, d'hommes du peuple et de prêtres, se déroule, monte en serpentant sur la hauteur où le bûcher a été dressé. Le nombre des assistants va parfois jusqu'à 5 et 600 individus : toute l'étendue de la colline est couverte que le corps du défunt n'a pas encore quitté son logis terrestre.

Le norimon qui le porte arrive enfin. Le corps est placé dans sa litière, vêtu de blanc, dans la posture d'un homme qui prie, la tête baissée, les mains jointes :

FUNÉRAILLES D'UN RICHE JAPONNAIS

il a, par-dessus ses habits, une robe de papier sur laquelle sont écrites des sentences tirées des livres saints. Autour de la litière, soutenue par six porteurs, se rangent les enfants du défunt, costumés avec la plus grande magnificence : le plus jeune tient une torche destinée à mettre le feu au bûcher. Aussitôt que le corps est parvenu au lieu où il doit être brûlé, le cortége, groupé dans l'enceinte funéraire, se met à pousser des cris horribles, que rendent plus éclatants encore les vibrations cuivrées de trente tam-tams. Le bûcher est une pyramide de bois très-sec, recouverte d'une magnifique étoffe moirée. Aux deux côtés sont placées des tables garnies de confitures, de fruits et de pâtisseries; l'une d'elles, une seule, porte une cassolette remplie de charbons ardents et un plat contenant du bois d'aloès. Le supérieur des bonzes, après avoir entonné l'hymne des morts, que continue l'assistance, promène trois fois sa torche sur la tête du défunt, et la remet ensuite dans les mains du plus jeune enfant de la famille, qui allume le bûcher du côté de la tête du cadavre. Tous alors, et à l'envi, s'empressent de répandre sur ce bois pétillant de l'huile, des parfums, du bois d'aloès et une foule d'autres substances inflammables ou odoriférantes; après quoi l'on se retire recueilli, silencieux, laissant aux pauvres le repas qui a été préparé. Le lendemain, les parents et les amis du défunt viennent recueillir dans un vase de porcelaine ses cendres, ses os et ses dents. On recouvre le vase d'un voile fort riche, et après l'avoir gardé sept jours dans la maison, on le transporte à l'endroit où il doit être déposé.

Outre ce service, renouvelé à chaque décès, il existe une fête annuelle, dite des morts : on la nomme *Bon*. Ce jour-là des lanternes sont allumées à toutes les portes : le peuple sort en foule de la ville pour aller au-devant des mânes. Arrivé au lieu où l'on croit les rencontrer, chacun les salue, leur fait un compliment, les invite à se reposer, à manger des confitures et boire du thé. On va ensuite déposer sur les tombes des cimetières une foule de plateaux chargés de mets délicats, et la superstition populaire dit que les morts se lèvent de nouveau au milieu de la nuit pour manger ce qu'on leur a offert. Le deuil, un deuil rigoureux, se porte pendant deux ans. On doit, tant qu'il dure, s'abstenir de toute espèce de plaisirs.

La naissance d'un enfant fait moins de bruit que la mort d'un chef de famille. Il ne paraît même pas qu'on soit astreint à la constater légalement; car il n'existe pas de registres d'état civil. C'est sans doute une conséquence de la loi japonaise qui laisse les enfants à la libre disposition des pères, en donnant même à ces derniers le droit de vie et de mort : aussi l'infanticide est-il assez fréquent et rarement puni. Jusqu'à l'âge d'adolescence, ils sont traités d'une façon fort sévère; devenus adultes, ils changent de nom, et sont affranchis de toute tutelle. Alors on songe à les marier, si, par des raisons de famille, on ne les a déjà fiancés.

La cérémonie des noces se fait communément hors de la ville, dans un champ, sous une tente improvisée. Elle a lieu devant un autel où figure une divinité à tête de chien, symbole de la fidélité. L'époux et l'épouse marchent vers elle,

pendant que le prêtre lit la formule. A un instant donné, la jeune fille prend une torche, l'allume à l'autel, puis la présente au jeune homme qui y allume la sienne. Quand les deux torches flamboient, les assistants poussent un cri d'allégresse; le mariage est consommé. Le dernier acte de la cérémonie consiste à jeter au feu les vêtements que la mariée portait dans son enfance, et qui désormais ne peuvent plus lui servir. Ajoutons que, par une coutume déjà signalée ailleurs, une Japonaise doit se défigurer le jour où elle devient femme. Ses dents blanches et émaillées, il faut qu'elle les noircisse avec une teinture corrosive, composée avec de l'urine, du mâchefer et du sakki; il faut qu'elle rase ses beaux sourcils, qu'elle se teigne les lèvres en vert, qu'elle se farde le visage avec du blanc. L'usage le commande impérieusement; toute femme de distinction doit être enlaidie de la sorte : c'est le signe distinctif auquel on reconnaît celles qui sont en puissance de mari.

Les devoirs domestiques ne sont pas observés d'une façon égale par les deux sexes. Autant les femmes sont fidèles, sédentaires, bonnes mères de famille, autant les hommes ont le goût de la dissipation et du libertinage. D'après la loi japonaise, les hommes peuvent avoir, outre l'épouse légitime, une ou deux concubines, et quand ils sont assez riches pour user de ce droit, rarement ils s'en abstiennent. Malgré ce dérèglement et cette rivalité domestique, les Japonaises gardent à leurs maris la foi jurée : souvent elles vivent en bonne intelligence avec les concubines et les traitent en sœurs. Le mari, de son côté, compense en égards pour sa femme, en déférences et en soins affectueux, ce qu'il y a d'irrégulier dans sa conduite : l'épouse légitime a le pas sur toutes ses rivales; elle est la maîtresse au logis, et quand elle le demande, les autres sont obligées de la servir. Les concubines ne se rasent pas les sourcils, mais elles se noircissent les dents. Elles ne s'asseyent jamais à la table du chef du ménage; l'épouse seule a ce droit. Loin de vivre renfermées comme dans presque tout l'Orient, les femmes peuvent, au Japon, se montrer partout à visage découvert, dans les rues, dans les maisons, dans les bains publics. Le divorce est permis; mais les lois de l'empire traitent fort mal les femmes répudiées. S'il ne lui naît point d'enfants, l'époux fait rompre le mariage avec la plus grande facilité, et il n'est pas tenu d'assurer un avenir à celle qu'il délaisse. En général, le code a peu fait pour le sexe le plus faible : une femme n'est jamais admise comme témoin; à quelque classe qu'elle appartienne, elle dépend toujours de ses parents. Dans la vie sociale, au contraire, elle est placée à peu près sur le même pied qu'en Europe, avec cette différence toutefois, qu'au Japon elle partage moins les plaisirs de son mari que sa peine et son travail.

On a vu que la manière ordinaire de voyager en norimons n'est ni pénible ni coûteuse; elle est longue seulement. Les postes et les relais sont des établissements publics, surveillés avec rigueur, et entretenus dans chaque localité, soit aux frais du séougoun, soit pour le compte des princes feudataires. Selon la nature des chemins, les relais sont éloignés d'une heure et demie à quatre heures. A

chaque relais, on trouve des porteurs pour les norimons et des chevaux de rechange pour le transport des bagages. Quand un seigneur est accompagné d'une suite nombreuse, il détache en avant des courriers qui font préparer le nombre requis de porteurs et de chevaux. Le long des côtes et des lacs, on quitte quelquefois les norimons pour prendre des paquebots chargés de voyageurs et de marchandises. Ces navires, commodes et sûrs, sont organisés de manière à pouvoir être halés à la cordelle, en cas de calme ou de brise contraire. Le service des postes se fait au moyen de messagers qui portent sur l'épaule une perche à laquelle la boîte aux lettres est attachée. Ils courent ainsi l'un derrière l'autre, et sont accompagnés d'un employé de la poste, qui, arrivé au relais, remet la boîte à un autre, prêt à partir. De cette manière, les lettres parcourent jusqu'à vingt lieues par jour. Un pavillon aux armes impériales ou princières, placé sur la boîte, ou bien encore des clochettes dont le tintement se fait entendre au loin, annoncent aux voyageurs l'approche du courrier impérial, et leur donnent le temps de laisser la route libre.

On compte au Japon trois religions principales, subdivisées elles-mêmes en une foule de sectes. Les voyageurs anciens ne nous avaient guère laissé là-dessus que des notions confuses. C'est à M. Klaproth qu'on doit de les avoir éclaircies et rectifiées. Ces trois religions-mères sont le Sinto ou Sin-Siou, le Bouddhisme, et le Sucdo, ou religion de Con-fu-Tzée. Celle du Sinto, la plus ancienne de toutes, est la croyance primitive de l'empire. Elle est fondée sur le culte des esprits, ou des divinités invisibles qui président à toutes choses. Le daïri, dont la famille est d'origine céleste, fut jadis le chef de cette religion. La déesse Ten-sio-daï-sin, fondatrice de l'empire, mère des daïris, est, dans le culte du Sinto, la première entre toutes leurs divinités. Le respect que l'on porte aux chefs spirituels du Japon émane d'elle.

La seconde religion du Japon, celle qui est la plus répandue aujourd'hui et la plus populaire, c'est le bouddhisme. Né avant notre ère, ce culte alla bientôt se propageant dans toute l'Asie centrale, puis il gagna vers la Chine et pénétra jusqu'en Corée. De la Corée il passa dans l'archipel japonais l'an 552 de J.-C. Quand il fut ainsi devenu le culte dominant et populaire, les empereurs le firent reconnaître comme religion de l'État. Cet acte politique s'accomplit sans contrainte et sans persécution. Il en résulta ce fait singulier, que les sintoïstes eux-mêmes adoptèrent le bouddhisme, sans croire à une abjuration, et que peu à peu les deux cultes se confondirent aux yeux du vulgaire.

On compte au Japon huit sectes principales de bouddhistes, dont la longue et fastidieuse nomenclature n'a d'intérêt que pour le savant et le philologue. Entre elles, les seules différences qui existent sont le livre spécial que chacune suit, et le nom du docteur qui le fit connaître. L'empire est littéralement couvert de temples bouddhiques que l'on nomme *zi*. Le plus grand, le plus beau, est le Foko-zi, dont il a été question en parlant de Myako, et où se trouve la colossale statue du grand Bouddha le resplendissant. Ce culte semble avoir copié dans ses

pratiques une portion des extravagances du culte bramanique. On rencontre parmi les indigènes ces mêmes dévouements farouches, cette monomanie du suicide religieux, que nous avons rencontrés à Bénarès, à Jaggernaut, à Madras, à Pondichéry et dans tout l'Hindoustan. Des fanatiques se noient aussi, se brûlent, se font écraser en l'honneur du dieu. Il en est qui, scellés dans le roc, y meurent de faim; d'autres qui entreprennent nu-pieds et la tête découverte les plus longs pèlerinages. Comme l'Inde le Japon a ses joghis, espèce de moines qui pratiquent les plus grandes austérités.

La troisième croyance en vogue est le Sucdo, ou doctrine de Con-fu-Tzée. Ce n'est guère qu'en l'an 284 de J.-C., et sous le règne du daïri Ozin-Teno, qu'arrivèrent de Corée des hommes versés dans la religion de lettrés chinois. Ces savants apportèrent à Myako le Ron-Go, livre de Con-fu-Tzée, le présentèrent au daïri, et l'enseignèrent à l'un de ses fils. Le célèbre Wo-nin, qui était le chef de cette mission littéraire et religieuse, rendit de tels services au pays qu'on lui décerna des honneurs divins. L'écriture chinoise fut répandue au Japon vers cette époque.

Depuis Ozin-Teno jusqu'à nos jours, les signes idéographiques des Chinois ont continué à être en usage au Japon, ainsi que leur langue. Ils sont principalement employés dans les livres de sciences; mais cela n'empêche pas qu'ils ne soient généralement connus dans l'empire. « Cependant, dit M. Klaproth, comme la structure de la langue japonaise diffère sensiblement de la stucture de la langue chinoise, et comme les caractères chinois ont souvent plusieurs significations, on reconnut qu'on avait besoin d'un expédient pour obvier à cette difficulté. En conséquence, dans les premières années du VIIIe siècle, on inventa les systèmes syllabiques, nommés *kata-kana* et *firo-kana*, qui sont complétement adaptés à l'idiome du pays. L'usage de cette espèce d'écriture est maintenant universel au Japon; il est rare de trouver quelqu'un qui ne sache pas la lire. Du moment où les Japonais eurent une langue, ajoute le même auteur si compétent en ces matières, leur littérature fit, de siècle en siècle, des progrès rapides. Malheureusement elle est à peine connue en Europe; mais d'après le petit nombre de livres japonais que nous possédons, il est évident que cette nation a des ouvrages de toutes sortes, notamment des compositions historiques et une littérature très-avancée. »

L'usage du papier au Japon date du VIIe siècle; l'imprimerie à la façon chinoise, c'est-à-dire en sculptant les caractères comme dans notre gravure sur bois, fut introduite dans l'archipel en 1205, deux cent cinquante ans avant que cet art fût trouvé en Europe. Le goût pour l'étude de la littérature et des sciences n'y est pas moins prononcé qu'en Chine. Passionnés pour les langues étrangères, les naturels harcelaient de questions les Hollandais des ambassades. Leur avidité pour les livres européens est inconcevable. Thunberg raconte que ses interprètes ne lui laissaient pas un instant de repos. Il en est de même des soldats, qu'on trouve toujours un livre à la main : ces livres traitent de l'ancienne histoire du pays, ou bien ils contiennent quelques poésies en l'honneur des dieux, des idylles descriptives, ou des romances amoureuses.

Les notions scientifiques du Japon sont à peu près sur la même ligne que celles de la Chine. On trouve chez les principaux seigneurs des cartes géographiques, mais informes et bizarres. A Yedo seulement existe un petit comité d'astronomie, analogue au tribunal des mathématiques de Péking. Comme ce dernier, il est chargé de dresser l'almanach de l'empire et d'y calculer les éclipses. Golownin parle d'un certain Mamia-Rinzo, qui avait été envoyé vers lui pendant sa captivité, pour se perfectionner dans l'astronomie. Ce Japonais passait pour un prodige de science parmi les siens; et pourtant il venait consulter le prisonnier russe sur la manière dont on se servait du sextant, de la boussole et du niveau à mercure.

La médecine est moins arriérée que l'astronomie : l'Europe doit même au Japon l'usage de quelques médications plus ou moins usitées. L'acupuncture, par exemple, dont un charlatanisme récent a tant abusé, l'acupuncture y est connue. Pour guérir la colique, les Japonais enfoncent dans le bas-ventre du malade des aiguilles d'or ou d'argent bien acérées. Le moxa, dont l'emploi est plus général et l'effet moins contesté, nous vient aussi des Japonais. On tord, pour cela, les tiges desséchées de l'armoise; et quand cette mèche est étendue sur le corps nu du malade, on y met le feu en invoquant une divinité. La mèche brûle lentement presque sans flamme, gagne la peau et la cautérise. On use et l'on abuse du moxa au Japon. Les médecins de Nangasaki prescrivent le moxa comme un remède contre tous les maux, surtout contre la goutte. Ils l'appliquent d'habitude sur les reins, et il en résulte que les épaules des hommes et des femmes elles-mêmes portent de nombreuses marques de cautérisation. Les docteurs japonais sont du reste fort ignorants en anatomie. Comme symptômes ils écoutent les pulsations, et les interrogent à l'avant-bras. La saignée et la diète leur semblent deux moyens de guérison fort douteux. Ils encouragent au contraire le malade à manger et à boire des infusions de thé.

L'industrie manufacturière des Japonais égale celle des Chinois et des Hindous. Il y a chez eux des ouvriers qui travaillent admirablement le fer, le cuivre et l'acier. Leurs sabres ne sont pas inférieurs à ceux de Damas et du Khorassan. Les soieries et les étoffes de coton, la porcelaine, le papier, les meubles en laque, la verrerie, et une foule d'autres objets sont arrivés chez eux à un très-haut degré de perfection. Ils sont assez avancés en instruments de précision pour pouvoir assembler et faire une montre.

Jadis les flottes japonaises allaient jusqu'au Bengale; mais depuis la guerre d'extermination contre les chrétiens, et l'édit de 1585, l'État n'a plus une seule jonque de guerre, et la marine marchande ne construit que des vaisseaux pour le cabotage. L'émigration est si sévèrement proscrite, qu'un cas de tempête et de naufrage n'absout même pas le contrevenant. Le seul port ouvert aux étrangers est Nangasaki. Les Hollandais, les Chinois et les Coréens y peuvent seuls aborder; encore le nombre des navires à admettre est-il restreint et fixé. Mais si le commerce extérieur du Japon est circonscrit de cette façon, les échanges intérieurs sont dans un état prospère et florissant. Nul impôt, nulle douane, ne grèvent les

transactions, favorisées par le magnifique état des routes et par un immense développement de côtes. Les ports de l'empire regorgent de bâtiments nationaux ; ses marchés et ses boutiques, ses foires annuelles, abondent en denrées territoriales et en produits manufacturés. Les affaires avec les Hollandais ne se règlent pas en argent, mais en marchandises équivalentes.

CHAPITRE XLV.

TRAVERSÉE DU JAPON AUX ILES HAWAII (VULGAIREMENT SANDWICH).

Le 5 novembre 1830 j'étais prêt à partir de Yedo, et je voyais, non sans quelque impatience, que MM. Frayser et Blockvius s'arrangeaient pour y séjourner un mois encore. Le naturaliste ne voulait pas quitter le pays sans avoir étudié d'une manière complète les principales familles d'arbres et de plantes particulières ; il s'en faisait un point d'honneur aux yeux des académies de Batavia et de Calcutta dont il était membre. Quant au docteur, il avait déjà une clientelle à Yedo. Une opération chirurgicale, pratiquée avec succès le lendemain même de notre arrivée, l'avait mis en vogue dans la ville. On venait, dès l'aube, frapper à sa porte, le supplier de la part de nobles malades, que les Esculapes du pays avaient condamnés. Mes deux compagnons de route étant donc trop absorbés pour entrer dans mes vues de départ immédiat, je m'arrangeai sans eux. Mon interprète alla demander à la police un passe-port nouveau ; il prévint le capitaine d'une jonque qui devait relâcher à Nangasaki pour pousser de là jusqu'en Corée. Le prix du passage, le jour du départ, tout fut débattu et fixé en quelques heures.

Nous mîmes à la voile le 7 novembre au matin. Cette fois nous ne devions pas longer la côte, et passer dans le détroit de Sikokf, mais courir au large pour doubler Kiousiou par le sud. Le vent était au N. N. E., la mer belle, le ciel serein. Pendant quatre jours nous courûmes ainsi, relevant çà et là quelques petites îles. J'étais, il faut que je l'avoue, bien inquiet alors, bien dérouté de mon itinéraire. Comme un voyageur novice, je m'étais laissé acculer au Japon, espèce d'impasse, où j'aurais pu languir trois, quatre, cinq mois, sans rencontrer d'occasion pour un comptoir européen, ou pour ma destination rêvée, l'Océan Pacifique. Je me chagrinais d'une façon fort sérieuse ; je n'avais ni repos, ni sommeil, tant ma tête roulait dans le même cercle d'impossibilités. Le 12, vers midi, cet état durait encore, quand on signala une voile qui courait sur nous. Cette nouvelle agit sur moi comme un éclair qui traversait mes projets confus, comme une révélation, comme une pensée venue d'en haut. J'accostai sur-le-champ le capitaine de la jonque, je lui comptai le montant de mon passage largement, de manière à l'émouvoir ; puis me faisant comprendre tant bien que mal : « Vous allez aborder ce navire, lui dis-je ; c'est celui de mon frère ; il faut que je le rejoigne pour faire route avec

lui. Vous mettrez votre canot à la mer, et je vous quitterai. » L'Océan était uni comme un lac ; la yole de la jonque pendait dégagée sur l'arrière, rien ne s'opposait à ce transbordement. Il y consentit, courut sur le navire, mit en panne à peu de distance, et arma l'embarcation, où je descendis après qu'on y eut arrimé mes bagages.

Cependant le schooner, car c'était un schooner, avait suivi notre petite manœuvre. Se défiant d'abord, il obliqua un peu de route ; voyant ensuite un esquif chargé de cinq hommes faire force de rames vers lui, il mit à son tour en panne et nous attendit. Impossible de se faire une idée de mes inquiétudes. M'acceptera-t-on ? ne m'acceptera-t-on pas ? Quelles sont ces gens-là ? Hollandais, Anglais, Portugais ? Où vont-ils ? Quand j'accostai l'escalier et que je pris les tire-veilles, j'étais incertain encore. J'avais résolu d'aller droit au but ; la franchise est bonne, à la mer surtout. — « Que voulez-vous ? me demanda en anglais l'officier de quart. — Le capitaine », répondis-je. Et j'étais à peine sur le pont que le capitaine parut. C'était un type de marin comme je n'en avais pas trouvé encore. Des traits fortement caractérisés, des sourcils touffus et hérissés comme des soies, des yeux vifs, quoique cachés sous l'os frontal, une taille herculéenne, une voix de stentor : tel était le capitaine Pendleton, du schooner américain *Oceanic*.

« Capitaine, je viens vous demander passage. — Passage ; pour le cap du Diable, alors ? — Pour le cap du Diable, si c'est là votre destination. — A la bonne heure ! — Écoutez, capitaine ; je suis sur une jonque japonaise, qui m'emmène où je ne veux pas aller ; quelle que soit votre route, elle me conviendra mieux. Me voulez-vous pour passager, oui ou non ? Le prix sera réglé par vous, à votre discrétion, par jour, par mois, par traversée, comme cela vous conviendra mieux. Voyons ! acceptez-vous ? — Mais, à votre tour, écoutez. Mon *Oceanic* n'est pas un navire de commerce ordinaire ; c'est le juif-errant des vaisseaux ; il faut qu'il marche toujours. Voici quatre ans qu'il a quitté Boston. Il n'y retournera pas avant deux ans. Nous sommes des aventuriers qui battons tous les pays, qui faisons tous les trafics ; il y a trois mois nous croisions dans la Manche de Tartarie, achetant des pelleteries ; il y a vingt-cinq jours, nous étions dans un port de la Mer Jaune ; nous faisons route à l'heure actuelle pour Hawaii ; d'ici à deux mois, nous y mouillerons ; mais qui nous dit où nous serons dans six mois, dans huit mois, dans une année ? — Vous allez à Hawaii, aux îles Sandwich ? — Oui, aux îles Hawaii, c'est leur vrai nom. — Eh bien ! capitaine, je suis des vôtres ; voulez-vous cent piastres ? — Accepté. » Et il me secoua vigoureusement la main. Notre arrangement terminé, il devint un tout autre homme. Donnant à son regard une expression de bienveillance : « Soyez tranquille, ajouta-t-il, votre étoile vous a bien servi : nous sommes moins diables que nous n'en avons l'air ; vous ne regretterez pas d'être monté à notre bord. »

C'était par le 30° environ de latitude que je m'embarquai sur *l'Oceanic*. Une petite cabine fort propre, la table du capitaine, deux petits mousses prompts à me servir : c'était plus de bonheur que je n'espérais. Je m'arrangeai vite et gaie-

ment, pendant que le schooner orientait ses voiles et se mettait en bonne route.

Nous devions toucher aux îles Bonin-Sima pour y faire de l'eau et y pêcher quelques tortues. Bonin-Sima, suivant mes études géographiques faites à Paris, devait être une délicieuse relâche. Trompé lui-même par des récits japonais, le sinologue Rémusat nous avait représenté ces îles comme couvertes de villes, de villages, de temples : d'après lui ce devait être une colonie japonaise comme Liou-Tcheou, avec un peuple aussi doux, aussi hospitalier. Quand je dis cela au capitaine Pendleton, il se prit à rire. « Des villages, des villes à Bonin-Sima! des Japonais à Bonin-Sima! A moins que des fées n'en aient bâti depuis quelques mois ; à moins que la tempête n'y ait tout récemment jeté quelques colons, vous ne trouverez rien de cela. Autrefois peut-être les Japonais ont-ils eu sur ce point quelques émigrants. Mais de nos jours on n'en a retrouvé aucun. Il y a deux ans néanmoins, quand j'y mouillai, trois êtres vivants s'y trouvaient, trois Anglais échappés au naufrage, seul reste d'un équipage qu'un navire baleinier avait sauvé. » Force était de rabattre de mes rêves : j'avais affaire à un vieux routier de ces parages, et d'ailleurs l'heure approchait où nous allions vérifier le fait.

Les vents, ordinairement mous et variables l'été par ces latitudes, soufflaient du N. O., direction assez habituelle dans la saison d'hiver où nous entrions. Le 14 novembre au soir, Pendleton me surprit regardant à l'horizon avec une lorgnette : « Pas ce soir, me dit-il, mais demain vous verrez la terre. Demain paraîtra la petite île Rosario, écueil d'un demi-mille de longueur du N. O. au S. E., presque toujours inaccessible, à cause de la houle. Découvert par un Espagnol, on ne sait lequel, retrouvé en 1801 par le capitaine Bishop du *Nautilus* qui le nomma *Désappointement*, puis par la frégate espagnole *la Fidelidad*, le 25 septembre 1813, Rosario a été mieux reconnu encore le 18 avril 1828, par le capitaine russe Lütke. Le jour suivant, Rosario ne parut pas sur l'avant du navire, mais par le travers et presque dans le N. O. ; les courants nous avaient drossés au S. E. Le 15, à deux ou trois lieues devant nous, se déployèrent, au soleil levant, les trois îles centrales du groupe de Bonin-Sima, tandis que les autres, gisant au N. N. E., ressemblaient de loin à des blocs de rochers semés sur l'Océan. A midi, nous jetions l'ancre dans le port Lloyd, sur la côte occidentale de l'île Peel. Ce havre se révèle par un haut promontoire taillé à pic dans la partie sud et par un grand rocher volcanique en forme de cône du côté opposé. A peine *l'Oceanic* eut-il mis son canot à la mer, que je m'y jetai pour visiter l'île. Elle étalait dans cette saison avancée des arbres encore verts, des forêts entières serrées et confuses comme les belles forêts vierges des deux Amériques. Débarqué, je pus reconnaître que ce sol admirable se prêterait au besoin à toutes les cultures. Partout, auprès des végétaux des zones tempérées, croissaient des espèces qui appartenaient aux zones équatoriales.

La plage était déserte : nous eûmes beau la fouiller dans tous les sens, nous n'y découvrîmes pas un être vivant; pas une voix ne nous répondit. Seulement, dans la partie méridionale du havre, quelques débris de cabanes accusaient l'endroit où

FORET SUR LA PLAGE DE L'ILE PEEL.

les Anglais avaient campé. Une enceinte de jardin entourait encore le logement; mais la plupart des plantes utiles, cultivées avec succès pendant le séjour des naufragés, n'existaient déjà plus : des cochons qu'on avait laissés sur l'île, devenus sauvages et nombreux, les avaient totalement détruites. Plus loin une plaque de cuivre, clouée sur un arbre, attira mon attention. C'était le sceau de l'Anglais Beechey, constatant la prise de possession de Peel au nom de son souverain, formalité puérile, renouvelée des anciens navigateurs à qui il suffisait d'une croix de bois pour baptiser une terre, et d'un drapeau pour la conquérir! Que de continents, que d'archipels ont été ainsi tour à tour portugais, espagnols, français, anglais, hollandais, le dernier venu détrônant toujours les autres, renversant le poteau rival pour poser le sien!

Le capitaine Pendleton ne s'était pas arrêté dans le havre de Lloyd pour contempler les beautés pittoresques de Peel. L'eau et les vivres frais commençant à lui manquer, il avait songé à remplir ses futailles et à faire sa provision de tortues. Chaque matin la chaloupe nous portait sur la plage, et là nous procédions à cette pêche par les moyens communément usités. Dix à douze tortues, dont quelques-unes pesaient jusqu'à trois cents livres, étaient amarinées chaque jour et conduites à bord. Nos concurrents dans cette pêche étaient d'énormes requins, qui semblaient nous disputer cette proie : ils la suivaient pendant que nous la halions, et se jetaient sur les tortues qui voulaient se sauver. Des mutilations aux nageoires nous prouvèrent que les plus voraces squales avaient quelquefois atteint l'animal malgré sa carapace. Il fallait bien d'ailleurs que ce fût pour eux un friand régal, car nous ne regagnions jamais le bord sans en avoir trente ou quarante pour escorte.

Quoique placé sous une latitude tempérée, le groupe de Bonin-Sima est assailli l'hiver par des vents de N. O., froids et tempêtueux. En 1826, au mois de janvier, il s'y déclara un tel ouragan, avec un tremblement de terre si affreux et un déplacement d'eau si extraordinaire, que les Anglais qui l'habitaient alors crurent à un cataclysme imminent, et se réfugièrent sur les cimes élevées. L'île Peel est tout entière un produit volcanique, et le reste du groupe doit avoir le même caractère géologique. Des colonnes de basaltes existent sur plusieurs points du port Lloyd : à l'entrée d'une petite rivière qui débouche dans le havre, on remarque même un espace qui paraît être la partie supérieure d'un système de colonnes basaltiques, dont l'aspect général reproduit, sur une petite échelle, certains effets de la célèbre Chaussée des Géants. Plusieurs de ces roches consistent en tuf d'une teinte grise ou verdâtre, mêlé de parties de calcédoine ou de cornaline.

Les collines de Peel sont couvertes de végétation depuis la base jusqu'au sommet. Parmi les arbres qui y abondent, on en trouve plusieurs qui seraient convenables à la construction de canots, mais il en est peu qui puissent servir aux grands navires. Les seuls mammifères indigènes semblent être les roussettes, chauves-souris d'une grande taille, qui ont jusqu'à trois pieds d'envergure et un corps de sept à huit pouces de long. Ces animaux voltigent quelquefois, mais ils restent le

plus souvent suspendus par leurs griffes aux branches des arbres. Les femelles tiennent leurs petits contre elles, en les recouvrant de la membrane qui tapisse leurs ailes. On voit de temps à autre, dans les bois de l'île, de beaux hérons bruns à la crête blanche, des pluviers, des râles, des bécassines, des pigeons, des corbeaux noirs ordinaires, un petit oiseau comme le serin et une espèce de gros-bec. La mer abonde en poissons dont quelques-uns sont nués des plus vives couleurs. Dans l'eau douce habitent de ces espèces semblables aux carpes et des anguilles qui pèsent jusqu'à vingt livres.

Nul doute que les îles de Bonin-Sima ne soient identiques avec les îles del Arzobispo, qui figurent sur les anciennes cartes espagnoles. Mais leur position géographique était restée bien vaguement connue jusqu'en 1823, époque où le capitaine baleinier Coffin mouilla sur le groupe méridional. Après lui, en 1827, Beechey les reconnut toutes et leur assigna des noms; enfin, en avril 1828, Lütke en traça la carte. D'après ce dernier, l'archipel de Bonin-Sima est compris entre les latit. de 26° 35′ et de 27° 45′ N., et les long. de 140° 30′ et 140° 39′ E. Maintenant, je me demande si cet archipel est celui que les Japonais connaissaient sous le nom de Bonin-Sima, ou plutôt Mounin-Sima (île sans hommes), celui que cite Kæmpfer d'après les livres qu'il consulta à Yedo? Rien qui puisse faire repousser cette opinion. Peut-être l'hypothèse établie par Rémusat, d'après les textes japonais rapportés par Titsing, serait-elle moins admissible et moins justifiable; car le récit de ce savant parle de colonie florissante, de monuments, de villes, de villages, dont il ne paraît pas qu'il se retrouve aucune trace de nos jours. Mais quand on songe à l'action destructive d'une végétation puissante qui recouvre et anéantit sur ce sol vierge tous les travaux des hommes, on peut croire effectivement à des établissements antérieurs délaissés depuis plusieurs siècles, et dont les vestiges auraient complétement disparu. Les distances, les dimensions, la disposition des îles, telles que le texte japonais les indique, concordent d'une manière assez satisfaisante pour qu'on adopte cette conclusion.

L'île Peel était explorée; notre provision d'eau et de tortues était faite; rien ne nous retenait plus dans le havre de Lloyd; *l'Oceanic* remit à la voile le 15 novembre. Rangeant de près les rochers qui terminent au sud l'île Peel, et qui pyramident l'un à côté de l'autre comme des meules de foin, nous prîmes le large et gouvernâmes à l'ouest. Le capitaine tenait à reconnaître un groupe de petites îles signalées en 1773, par le capitaine Magic du navire *Margaret*, par 27° 20′ de lat. N. et 143° 25′ long. E. Mais ce fut vainement qu'il courut quelques bordées par les méridiens indiqués; un nuage de brume ne permettait pas de découvrir à une grande distance; et d'ailleurs vérifier une observation qui a soixante ans de date, était quelque chose de trop éventuel pour qu'on insistât longtemps. Les prétendues îles *Margaret* n'étaient sans doute qu'un des groupes de Bonin-Sima, sous un autre nom. Ces explorations hydrographiques étaient pour Pendleton un travail de tous les jours et de toutes les heures. Simple capitaine marchand, et désintéressé dans ces relèvements d'îlots peu connus, il s'y livrait avec une insis-

tance passionnée, une curiosité minutieuse que son second, M. Philips, critiquait en toute occasion.

Ce Philips était un bon et un jovial garçon, excellent manœuvrier, embarqué depuis l'âge de douze ans. Le capitaine Pendleton et *l'Oceanic*, voilà les seules affections qu'eût cet homme; mais ces affections étaient capricieuses et intermittentes. Quand il voyait, par une brise faite, le capitaine se déranger de sa route pour chercher des îles imaginaires, il boudait, désertait le pont, et allait se consoler avec le *gin* de la cambuse. Il n'eût osé se plaindre à personne, par respect pour la hiérarchie; mais il pestait, il jurait en dedans. Dès qu'il me vit à bord, assez facile à m'accommoder de tout, entrant dans les peines et dans les plaisirs de chacun, il jeta sur moi son dévolu, comme sur le confident obligé de ses douleurs. L'explosion eut lieu à propos du groupe *Margaret*. Au lieu de laisser porter grand'largue, *l'Oceanic* venait de prendre le plus près, et mon Philips, les bras croisés, l'œil abattu, semblait compter les milles que nous perdions. J'étais à portée de l'entendre. « Parce que Harper t'attend à New-York pour imprimer tes découvertes, il faut que nous souffrions, nous autres, qui aimons mieux arriver à Hawaii dix jours plus tôt! Tu seras dans l'Annuaire maritime, grand Pendleton! à côté de Morrell, à côté de King, à côté de Beechey, à côté de Ross! » Ce monologue s'accentuait peu à peu jusqu'à la colère, quand j'interrompis son plus violent paroxysme : « Vous avez l'air chagrin, monsieur Philips? lui dis-je. — Ah! Monsieur, voyez donc l'habitacle; la route au N. E.; le cap vers la Chine. Pendleton est fou. — Mais on va se remettre en route, monsieur Philips; cela ne durera qu'une heure ou deux. — Une heure ici, une heure là. Pardieu! c'est bien à nous, pauvres petits marchands, à faire la besogne des corvettes de l'État. L'Union a encore des frégates, il me semble, pour les envoyer ici. Et quand Pendleton se sera cassé le nez contre un banc de coraux, qui nourrira nos femmes et nos enfants à New-York? Ma foi, chacun son métier. »

Une fois cette ouverture faite, M. Philips ne se gêna plus avec moi. Il me poursuivait du détail de ses chagrins, se sentant soulagé d'avoir à qui les dire. Il fallut voir son humeur quand, huit jours après, Pendleton m'appela sur le pont, à la première aube, pour jouir d'un spectacle étrange. Nous passions à côté d'un mur de rochers de plus de 300 pieds d'élévation, mais si près de la base, qu'on eût dit que la masse basaltique allait tomber sur nous. Nous en étions à vingt toises à peine. Je crus même un instant que le bois des mâts s'engagerait dans les anfractuosités du roc. « Échoue donc! grommelait Philips; pour que nous allions souper sur ce nid de goélands! » Pendleton, habitué aux allures de son second, n'y prenait pas même garde. « Ce rocher, me disait-il, est *la Femme de Loth*, que je voulais voir tout à mon aise. Les cartes espagnoles lui donnent le nom fastueux de *Roca de oro*, et vous voyez quelle espèce d'or il promet : des pierres de lave. C'est Meares qui le nomma le premier, en 1789, *la Femme de Loth*. On dirait en effet une statue de pierre qui sort de l'eau. Quel dommage, ajouta-t-il que nous ne puissions pas pousser jusqu'au 32° 46′ lat. N. et 167° 50′ long. E., pour aller re-

connaître *le Crespo*, du nom d'un capitaine espagnol qui releva ce rocher en 1801, et qu'on croit être le *Roca de Plata* des anciennes cartes! » Cette fois pourtant, Pendleton s'en tint à la menace; il ne voulait pas dépasser le 30° de lat. L'œil fixé sur une excellente carte qu'il gardait tout le jour déployée sur le capot, il mesurait les distances avec le compas, collationnait ensuite les gisements avec les indications des navigateurs les plus célèbres, tantôt hochant la tête avec une expression de doute, tantôt l'inclinant d'une manière approbative. « Quel gâchis, se disait-il, entre ce qu'on a oublié et ce qu'on a mis de trop, entre les erreurs et les doubles emplois! quel gâchis que nos anciennes cartes! On voit bien que les navigateurs du service royal aiment mieux avoir affaire à des hommes qu'à des pierres. Ils préfèrent perdre deux mois à Taïti et à Hawaii en audiences de rois polynésiens, plutôt que d'éclairer des points importants de géographie. Ce ne sont pas des Robinsons ces nobles messieurs! Ils n'aiment pas les îles désertes. » Pendant cet aparté de Pendleton, je suivais son compas qui voltigeait sur la carte. « Comment! dis-je en l'interrompant; toutes ces îles sont désertes? — Toutes, Monsieur, toutes jusqu'à Hawaii; et pas une d'elles, à l'exception de Bonin-Sima, ne paraît être susceptible de culture. Dans la partie nord du bassin océanique, l'archipel d'Hawaii est la seule terre qui ait une population. Partout ailleurs, au-delà du quinzième parallèle, l'homme ne reparaît plus. On dirait que des volcans souterrains ont jeté çà et là au-dessus du niveau de l'Océan quelques aspérités basaltiques, éternellement vouées à la stérilité. » Étonné de cette révélation, je ne savais que répondre, quand Pendleton me secourut. « Consolez-vous, Monsieur, la zone intertropicale vous dédommagera de cela. Les archipels y fourmillent, et ils sont tous peuplés. »

Les jours suivants, nous cherchâmes encore la petite île de Colonas, dont la latitude est indiquée par 28° 53′ N.; mais ce fut en vain : elle ne parut pas. D'autres navigateurs l'avaient déjà signalée comme douteuse. Dès lors nous cinglâmes d'une manière si directe sur Hawaii, que la figure de ce pauvre Philips s'épanouissait de jour en jour. Pour le plaisir de voir filer *l'Oceanic* en droit chemin, il eût volontiers fait le quart pour tout le monde. J'avais compati à ses douleurs; il ne voulut pas me laisser étranger à ses joies. Mille petites attentions indirectes de sa part venaient me relancer dans la chambre, par l'intermédiaire de deux mousses. Tantôt c'était une baleine qui soufflait de l'eau comme les tritons du parc de Versailles; tantôt c'était quelque fou, ou quelque frégate, qui était venu s'abattre dans nos vergues. Cette période de petites jouissances comme Philips les aimait, fut interrompue un jour, le 12 décembre, par un cri : *Terre!* « Où? dit laconiquement le capitaine. — Dans le S. O. à toute vue, répliqua la vigie du haut des barres de perroquet. — Diable, il faudrait louvoyer trois jours pour la reconnaître. Trois jours, c'est trop! » Il voulut au moins se donner comme compensation le plaisir de la voir; il grimpa sur les vergues de perroquet. Quand il descendit, il avait l'air préoccupé; il saisit sa carte avec quelque humeur. « Rien, dit-il, rien, c'était une île à nommer : l'île Pendleton; j'en trouvais une enfin qui était à moi. » Il sem-

blait sous le coup d'un désappointement. Il ne se doutait pas alors que, par la même latitude, une île avait été vue et nommée le 12 juillet 1825, et qu'elle aurait figuré sous le nom de Morrell dans la carte de M. d'Urville, avant de prendre celui de Pendleton. Morrell, aventurier américain comme lui, avait reconnu vers ces parages une île fort belle, d'après sa relation suspecte d'un peu de jactance. Cette île a quatre milles de circuit, mais elle est, s'il faut l'en croire, entourée d'un immense récif. Morrell ajoute que l'île était couverte d'oiseaux de mer, que la plage abondait en éléphants marins, et la baie en magnifiques tortues.

Nous rentrâmes vers la mi-décembre dans des parages qui devaient ajouter plus d'un chapitre aux tribulations de Philips. On laissa bien au sud la petite île *Patrocinio*, découverte en 1799 par l'Espagnol Zipiani, capitaine de *la Segnora del Pilar*, qui lui assigna trois milles d'étendue; puis retrouvée plus tard par des Américains qui la nommèrent Byers; mais il nous fallut gouverner vers les écueils de Pearl et Hermès, où nous devions renouveler notre provision de tortues. En effet, le 30 décembre au soir, nous mouillâmes sur leur partie occidentale. Quelques îlots de sables et de rochers nous parurent seuls saillir hors de l'eau, quoique le récif invisible se prolongeât du nord au sud à une distance considérable.

Ces écueils furent découverts en 1822 par les navires baleiniers *Pearl* et *Hermès* qui, naviguant de conserve, y échouèrent tous les deux presque à la même minute, bien qu'ils fussent éloignés de deux milles l'un de l'autre. Les deux équipages, ayant gagné la terre, construisirent avec les débris de leurs navires, un petit bâtiment de trente tonneaux, sur lequel ils embarquèrent les objets les plus précieux de leur sauvetage; puis, au bout de six semaines de séjour, ils appareillèrent dans leur frêle embarcation pour les îles Hawaii qu'ils atteignirent heureusement. Dépourvue de végétation, cette ceinture sous-marine de récifs est probablement le résultat d'un accident volcanique, plus vaste, mais assez analogue à celui qui lança un jour à fleur d'eau, sur la côte sicilienne, l'île éphémère de Julia ou Nerita. Les écueils Pearl et Hermès seront plus opiniâtres. La lave que l'on retrouve dans toute l'île, déjà refroidie et solide comme du granit, date sans doute de plusieurs siècles, et elle tendra plutôt à empiéter qu'à disparaître. Les brisants s'étendent de vingt-cinq lieues de l'E. au N.-O., ils n'ont pas partout la même profondeur; sur les accores spécialement, il existe de brusques variations dans les sondes: de trente-cinq brasses on tombe subitement à cent vingt, pour ne plus trouver de fond un instant après.

Pearl et Hermès abondent en poissons et en tortues. Après la plus heureuse pêche, nous remîmes à la voile pour prévenir les vents d'ouest qui règnent ordinairement à cette époque avancée de l'hivernage. Le 4 janvier au matin, nous étions à quatre ou cinq lieues de la petite île Lisianski, découverte en 1805 par le capitaine russe de ce nom. Ce n'est qu'un îlot de six milles de circuit avec quelques traces de végétation. En 1825, Morrell le trouva littéralement couvert d'oiseaux de mer de toutes sortes, tels que fous, goélands, albatros, pétrels et phaétons. Les phoques, les tortues, fourmillent sur ces plages.

Poursuivant notre route, nous ne vîmes pas l'écueil trouvé en 1820 par le capitaine Allen, qui lui avait donné le nom de son navire, *Maro;* mais nous rangeâmes le 8 janvier l'îlot Gardner à un demi-mille de distance. L'îlot Gardner est un rocher volcanique de 200 toises de circonférence et de 200 pieds de hauteur. L'un des côtés de l'écueil est abrupte; mais l'autre a assez de pente pour que les phoques puissent gravir le roc. Quand nous passâmes, les cimes de l'îlot étaient garnies de ces monstres marins : ils nous regardaient d'un air apathique, sans s'inquiéter, sans se soucier de cette masse flottante qui glissait à leurs pieds. Du reste, pas une herbe, pas une plante, pas un arbre n'anime cette aire de vautours, qui dresse vers le ciel trois aiguilles distinctes, dont la plus haute est celle du milieu. Chacun de ces pitons a sa base entièrement blanchie par la fiente des oiseaux. Ces oiseaux, les seuls habitants de l'écueil, effarouchés à notre approche, s'étaient levés par nuées, et formaient sur le ciel comme une vaste tache noire.

En quittant Gardner, nous donnâmes du sud à notre route pour nous rabattre sur Hawaii. J'espérais, avec ce pauvre Philips, fatigué d'îles, d'îlots et d'écueils, que cette fois nous n'aurions plus de terres à voir, si ce n'est celles de l'archipel cherché depuis si longtemps. Mais Pendleton m'avait ménagé une surprise. Vers midi, la vigie signala des brisants. « Nous ne les avons pas manqués, dit le capitaine en se frottant les mains. — C'est cela, dit Philips, il ne sera content que lorsque les pointes des coraux auront éventré ce pauvre *Oceanic*. — Voyez-vous cette ligne d'écume, continuait le capitaine; eh bien, c'est là-dessus que votre plus célèbre navigateur a failli se perdre. La Pérouse a passé ici en 1786. Il venait de reconnaître la petite île Necker, un écueil dans l'E. S. E., roc désert, avec un tapis d'herbes au sommet, entouré, dans une circonférence de dix milles, de hauts fonds où la sonde varie de 25 à 50 brasses; il venait, dis-je, de reconnaître l'îlot Necker, et continuait sa route à l'ouest, quand, vers une heure du matin, une longue bande de récifs se révéla à une encâblure de ses deux frégates. Si l'on ne fût pas venu au vent à l'instant même, elles étaient perdues. » En effet, en examinant l'aspect de ces périlleux parages, nous y reconnûmes un vaste récif à fleur d'eau, de deux ou trois lieues de diamètre, sans autre point de signalement qu'un rocher saillant auquel La Pérouse avait donné le nom de piton. Çà et là quelques espaces couverts de sable ou de cailloux s'élevaient à trois ou quatre pieds du niveau de la mer. Avant d'aller périr malheureusement sur les rochers de Vanikoro, le navigateur français avait relevé ce récif.

Enfin nous approchions; nous allions voir Hawaii. L'île Modou-Manou venait de nous rester dans le nord; Modou-Manou vue, dit-on, pour la première fois en 1789 par le capitaine Douglas, de *l'Iphigenia*, visitée ensuite par Broughton et Vancouver, puis abordée en 1826 par le capitaine Percival, du *Dolphin*, qui perdit son canot dans le ressac de la plage. Nous venions de laisser assez loin ce rocher inculte et nu, taillé à pic sur la mer dans ses trois milles de circonférence, quand les cimes de Tauai se dressèrent à l'horizon. C'est Philips qui la signala : depuis quatre heures il perchait sur les hautes vergues. Descendu de son observatoire,

il était radieux. « Enfin la voilà, nous la tenons. » La brise étant favorable, bientôt la ligne des montagnes se dessina d'une manière nette et saillante. Après Tauai, Niihau parut; à la nuit nous n'étions plus qu'à 15 lieues de ces deux îles. Orientant sa route, Pendleton laissa courir toute la nuit, et si bien qu'au jour nous avions dépassé Niihau, et que les pics de Oahou se dressaient dans toute leur majesté à peu de milles de distance. A onze heures du matin, nous étions devant le havre de Hono-Rourou, et à midi, grâce à la marée et à quelques canots remorqueurs, *l'Oceanic* était affourché sur un bon fond de vase, à moins de 200 toises du fort. Le salut fut donné et rendu à l'européenne, par un nombre égal de coups de canon. C'était débuter par un désappointement : des salves d'artillerie dans un pays de sauvages!

CHAPITRE XLVI.

ILES HAWAII. — OAHOU.

J'étais donc en face d'une des îles hawaiiennes, de celle que les navigateurs anciens appellent le Jardin du groupe, de la délicieuse Oahou, si vantée pour son luxe de végétation et pour ses merveilleux paysages! Mais nous étions alors au 18 janvier 1831, à une époque de l'année où la nature est endormie dans tout l'hémisphère nord, attendant pour se réveiller que le soleil ait quitté la zone australe. La côte me sembla aride et nue, la terre ingrate, le pays misérable. J'espérais mieux pourtant d'une seconde inspection, d'une reconnaissance complète et détaillée.

Dès que *l'Oceanic* eut mouillé ses ancres, Pendleton fit mettre le canot à la mer, et m'invita à y descendre : « Nous allons chez M. Jones, le consul américain, me dit-il; venez, je veux que vous fassiez sa connaissance. » Nous traversâmes la rade où régnait la plus grande activité. Douze ou quinze navires, les uns un peu au large, les autres dans l'intérieur du chenal, plusieurs portant le pavillon hawaiien, chargeaient ou déchargeaient des marchandises; des bateaux caboteurs, des pirogues de pêche se croisaient dans tous les sens avec leurs voiles triangulaires et leurs bizarres équipages; tandis que déjà sur la grève se déployaient devant nous, sous les cocotiers élancés, les cases modestes des habitants d'Hono-Rourou. Sur le môle construit en pierre et au bord même du débarcadère, nous trouvâmes le consul Jones, qui avait reconnu *l'Oceanic*, et qui venait embrasser son compatriote Pendleton. Présenté comme Français et comme passager du schooner, le fonctionnaire américain me fit le plus prévenant accueil. Il m'offrit et j'acceptai sans façon l'hospitalité la plus complète. Je m'installai chez lui pour tout le temps que *l'Oceanic* devait séjourner sur la rade d'Hono-Rourou. Mon ami Philips, resté à bord derrière nous, ne tarda pas à nous rejoindre. Craignant de déranger mon hôte, qui avait à parler d'affaires avec Pendleton, je me rabattis sur Philips.

« Allons voir la ville, lui dis-je ; j'ai été votre confident à bord ; à terre vous serez mon cicérone. — Pourvu que vous ne me meniez pas trop loin, dit-il en s'ébranlant, j'accepte. »

Appeler Hono-Rourou une ville, c'est se conformer à la géographie hawaiienne, où elle a une certaine importance relative. Mais ce mot, dans son acception européenne, s'attribuerait toutefois mal à propos à un entassement irrégulier d'habitations, dont quelques-unes ne sont que des cases d'un aspect misérable.

Les seuls édifices qui nous arrêtèrent d'abord, furent une espèce d'arsenal attenant presque aux murs du fort ; puis une bâtisse en pierres et à deux étages, servant de magasin général. Quelques petits navires s'y trouvaient sur le chantier, les uns à demi construits, les autres en réparation. Non loin de là paraissait jadis la jolie maisonnette en bois élevée par le régent Karaï-Mokou, pour servir de logement à Byron, le navigateur, durant son séjour ; mais tout récemment ce petit logement à l'européenne, orné de contrevents verts, avec un pavillon et un belvéder pour attenances, venait d'être transféré auprès de la maison du résident Jones. D'autres habitations européennes se révélaient encore à nous çà et là. « Voici la maison du consul anglais Charlton, me disait Philips ; voici celle du négociant Fench ; puis plus loin celles des véritables souverains de l'île, des missionnaires, qui ont converti les indigènes de l'archipel. Voyez à droite leur salle d'études, à gauche leur imprimerie ; ici leur temple, là leur domicile. A l'heure présente, ils sont une puissance dans le pays.

Jusqu'ici, dans notre promenade, nous avions rencontré peu de naturels ; mais à mesure que nous nous approchions de la partie de la grève où se groupent leurs cases, nous en voyions passer un grand nombre, hommes ou femmes. Habitués à la présence des étrangers, à peine faisaient-ils attention à nous. Quelques enfants nous suivaient seuls pour arracher quelques bagatelles à notre lassitude ; ou bien, de temps à autre, quelques femmes, aux gestes et aux regards suspects, nous faisaient des offres et des avances que leur figure ne rendait pas acceptables. Le reste allait vaquant à ses affaires ou restait étendu devant les cases, fumant la pipe ou cuvant le kava, liqueur fermentée en usage dans la Polynésie. Quelquefois pourtant ces apathiques insulaires nous saluaient d'un *good by* (bonjour), ou d'un *how d'ye do?* (comment vous portez-vous?). L'anglais est l'idiome européen auquel les Polynésiens ont été le plus habitués, tant à cause de leurs rapports spirituels avec les délégués des missions de Londres, que par suite de leurs relations commerciales avec les navires anglais et américains. Les hommes me parurent en général fort grands ; quelques-uns atteignaient une stature de six pieds. Bien faits, quoique sujets à l'obésité, ils avaient le nez épaté, le visage ovale, les yeux petits et noirs, la bouche grande, les lèvres saillantes, les dents belles, les cheveux noirs, tantôt lisses, tantôt légèrement frisés. Leur peau était d'une couleur brune, mais plus ou moins foncée, suivant le rang et la fortune, quelquefois même simplement basanée. Çà et là j'aperçus des visages d'une expression tout à fait européenne. Les femmes, quoique d'un type relativement inférieur, avaient

l'air doux et les contours assez gracieux. Leurs formes n'avaient rien de fatigué, contrairement à ce qu'on voit chez quelques peuples sauvages.

Quant au costume des deux sexes, c'était à en mourir de rire. Au lieu de vêtements sauvages et du manteau d'écorce d'arbre, ancien pallium des Hawaiiens, que quelques-uns d'entre eux portent même encore, je trouvai dans Hono-Rourou l'amalgame le plus grotesque de l'habillement européen enté sur du sauvage. On eût dit vraiment une mascarade de carnaval. Chacun avait un lambeau de notre costume, mais unique, sans l'accessoire et l'assortiment. Ici se pavanait un grand diable, qui, la tête couverte d'un chapeau à plumet et à torsades, conservait le reste du corps nu, si ce n'est vers les parties sexuelles; là un autre se présentait avec une veste rouge à boutons d'or, et quelques guenilles dans le bas; tel n'avait que le pantalon; tel autre, que des bottes à l'écuyère ou des escarpins de fashionable. Ailleurs le luxe allait plus loin : l'insulaire portait des bas de soie, avec une simple natte sur les reins; ou bien encore il endossait un habit de général, mais l'habit seul, puis il y ajoutait un poignard ou un sabre en ceinturon. Au milieu de ces étranges travestissements, il en était peu qui eussent gardé leur vêtement primitif, composé de nattes souples et bariolées.

Nous étions déjà loin de notre point de départ, attirés d'une chose vers l'autre, curieux de voir et de recueillir, quand Philips me demanda grâce; il était fatigué. Nous regagnâmes donc la maison du consul. Du plus loin que Pendleton m'aperçut, il accourut vers moi. « Je vous présenterai, dit-il, à un de mes bons amis de l'archipel; au roi actuel lui-même, à Kau-ike-ouli. Il est à Hono-Rourou, et nous avons obtenu audience pour demain. Les rois de l'Océanie sont fort accommodants. Ils sont armateurs, négociants. Je suis en compte courant avec celui-ci. Il nous recevra en bon prince. »

En effet, le jour suivant, le gouverneur de Hono-Rourou, Boki, se rendit à bord de *l'Oceanic* pour conduire le capitaine à l'audience du monarque. Le cérémonial accoutumé fut suivi en cette occasion : sept coups de canon saluèrent la venue du grand fonctionnaire. Boki, homme de haute taille et de vaste corpulence, me parut d'une intelligence médiocre et d'une capacité vulgaire. C'était le même chef que baptisa la chapelain de *l'Uranie*, corvette française commandée par M. de Freycinet dans son voyage autour du monde. L'étiquette de l'entrevue ayant été réglée, nous nous embarquâmes dans la yole, qui fut saluée à son tour par *le Tamea-Mea*, vaisseau amiral de la marine hawaiienne. Bientôt notre cortége, grossi du consul Jones, chemina avec un certain appareil vers la résidence royale. Malgré le bâton des officiers de police, chargés de balayer les routes et d'imposer le respect, des nuées d'enfants venaient gambader autour de nous et s'enchevêtrer dans nos jambes.

Nous arrivâmes ainsi devant une grande porte blanche qui formait la limite de la résidence royale. Elle s'ouvrit pour nous seuls, et bientôt il fut possible de voir que Kau-ike-ouli avait voulu nous ménager la surprise d'une pompe vraiment royale. Sur la place qui entourait son palais, sa garde était rangée sous les armes

et sur deux files de cent hommes chacune : les soldats étaient revêtus d'un uniforme blanc complet, avec des parements et des revers écarlates; ils portaient tous des chapeaux noirs. Leur capitaine se distinguait des autres par un magnifique frac rouge, bordé de galons d'or. Il brandissait son épée nue avec un air martial. Quand nous passâmes, on nous présenta les armes. Plus loin et à la porte même du palais, nous rencontrâmes le chef de ces troupes, en magnifique costume de général anglais, avec de brillantes épaulettes. Ce fut lui qui, présentant la main au capitaine Pendleton, l'introduisit dans le palais. Je suivis avec M. Jones et Philips.

Le palais de Kau-ike-ouli consiste en un seul appartement spacieux, élégant, presque grandiose. Tous les bois qui composent sa charpente, d'une essence noire, dure, solide, sont taillés et disposés avec un fini merveilleux. Les assemblages pratiqués au moyen de fortes tresses de fibres de coco sont blanchis à la chaux, recrépis avec soin, puis raccordés avec élégance. Les couleurs employées dans les diverses parties de la décoration contrastent entre elles, de telle sorte qu'il en résulte un effet général, noble et gracieux à la fois, en harmonie avec la simplicité de l'architecture. Le plancher est encore une dérogation aux anciennes coutumes, un luxe ignoré des autres indigènes. Au lieu d'un simple terrain nivelé, mêlé d'herbe et de paille, puis solidement battu, comme cela se pratiquait autrefois, la résidence de Kau-ike-ouli a un pavé en pierres liées avec du mortier et revêtues d'une couche de chaux. Ce plancher reproduit tout le poli et toute la solidité du marbre. On le couvre de nattes aux couleurs variées, qui servent de tapis. La grande salle, longue de 80 pieds, en était jonchée. L'aspect général de cette pièce est sévère et somptueux. De chaque côté, de larges et belles fenêtres; aux deux extrémités, des portes ornées de fort jolies glaces, avec leurs rideaux en damas cramoisi, d'élégantes tables à colonnes, de larges trumeaux; une rangée de lustres en cristal, descendant du plafond et alignées au milieu de la salle; des candelabres en bronze doré adhérant aux piliers; enfin les portraits à l'huile du feu roi et de son épouse, exécutés à Londres et richement encadrés : voilà de quoi se composait l'ameublement de la résidence royale d'Hono-Rourou.

Les formalités préliminaires d'une audience ne sont, à la cour des souverains d'Hawaii, ni aussi longues ni aussi ridicules qu'en Europe. A peine étions-nous entrés que le roi parut. S. M. Tamea-Mea III, plus connue sous son nom individuel de Kau-ike-ouli, alla trôner sur un fauteuil recouvert d'un magnifique manteau de plumes jaunes. Il portait le grand uniforme de Windsor avec des épaulettes en or, présent de George IV, et par-dessous, veste, culotte, bas et escarpins de soie blanche. C'était le luxe le plus raffiné des majestés européennes, un costume de grand-lever ou de réception d'apparat. A droite de Kau-ike-ouli, s'étalaient dans toute leur ampleur la régente Kaahoumanou, les deux ex-reines, Kinau, aujourd'hui femme du général Ke-koua-noa, et Ke-kau-rouohe, femme de Kanaina; puis, à une certaine distance, s'alignaient le long des parois, debout et dans une attitude respectueuse, les différents chefs du pays et les principaux officiers du palais, tous dans leur plus brillant costume.

Une double rangée de chaises était disposée, tant pour nous que pour d'autres Européens, avec qui nous devions partager la faveur de l'audience royale. A peine Kau-ike-ouli eut-il aperçu Pendleton, qu'il lui fit signe d'approcher, lui toucha familièrement la main, et l'interrogea avec intérêt sur les résultats de son dernier voyage. Présenté à mon tour comme passager du capitaine et comme Français, j'obtins le plus gracieux accueil. « Votre roi ne nous envoie guère de bâtiments, me dit S. M. hawaiienne. Est-ce qu'il aurait peur de nous? Nous avons pourtant reçu de notre mieux son vaisseau *l'Uranie*, le dernier que nous ayons vu. »

Kau-ike-ouli était un beau jeune homme, grand, de figure gracieuse et ouverte, de manières agréables et polies. Son costume royal l'écrasait un peu, mais quand je le revis plus tard en habit de chasse, avec l'arc, la flèche et le vêtement primitif des indigènes, il me frappa par sa tournure martiale et juvénile, par sa physionomie où respiraient à la fois la douceur et le courage, la bonté et l'intelligence. Mais ce qui séduisait le plus dans ce roi polynésien, c'était la dignité, la noblesse de ses manières. L'héritier présomptif d'une couronne européenne, préparé au cérémonial des cours, n'aurait pas eu plus d'aplomb, plus de convenance, plus de grâce. Dans toutes les questions qu'il nous fit, il sut montrer de la justesse, de l'à-propos et de la sagacité. Son aptitude aux affaires, M. Fench l'avait déjà remarquée lors de son ambassade. A mes yeux Kau-ike-ouli promet un digne continuateur au Napoléon d'Hawaii, à son aïeul le grand Tamea-Mea. Le jeune souverain poursuivra l'œuvre de civilisation commencée; il complétera cette ébauche de royaume polynésien, faite à l'image des gouvernements de notre Europe.

La conversation, devenue générale dans la salle d'audience, fut interrompue par le roi lui-même : il vint prendre Pendleton par la main, et le conduisit vers un buffet garni d'un fort bel assortiment de cristaux. Tous les étrangers présents suivirent le prince, qui, débouchant un flacon de madère, voulut verser un verre de vin à chacun de nous. La présence de Pendleton nous valait sans doute cette distinction. Kau-ike-ouli aimait ce marin; il avait compris combien son caractère était sûr, combien son âme était hardie. Cet amour des sciences que possédait l'Américain n'avait pas échappé au jeune monarque. A diverses reprises, il lui avait fait les offres les plus brillantes. Un jour il se fâcha même fort sérieusement, parce que son ami (il ne l'appelait pas autrement) s'entêtait à refuser le grade de grand amiral de toute la marine hawaiienne. Après une heure d'audience, nous partîmes; Pendleton seul resta. Les mêmes honneurs qui nous avaient été rendus à l'entrée saluèrent notre sortie : la garde, alignée dans la cour du palais, nous présenta de nouveau les armes. Rien ne manquait à l'illusion; nous aurions pu nous croire à Saint-James ou à Paris.

C'était pourtant le même peuple que Cook avait trouvé sauvage il y a soixante ans. Quelle étonnante et prompte transformation! Quels résultats prodigieux! Quelle aptitude merveilleuse à oublier la vie ancienne pour accepter une vie nouvelle! Au lieu de huttes, un palais; au lieu de sauvages armés de flèches, une mi-

lice régulière ; puis une cour, une salle magnifiquement meublée, une audience dans toutes les règles ! C'était à en rester stupéfait. Une question reste à poser maintenant. Les ressources territoriales de ces îles suffiront-elles pour payer longtemps ce petit luxe européen ? L'Angleterre, après avoir importé ses mœurs, sa langue, sa religion, ses usages à Hawaii, pourra-t-elle y créer un commerce qui y perpétue cette tendance ? Aura-t-elle longtemps un intérêt à venir porter aussi loin des ameublements et des habits d'Europe ; et qu'acceptera-t-elle en retour ? Ces réflexions me saisirent alors ; mais je ne devais y répondre que plus tard à l'aide de M. Jones et de Pendleton.

Ce dernier avait fort affaire dans ce moment pour suffire à toutes les politesses des grands dignitaires de la cour et de leurs nobles épouses. Il avait déclaré qu'il ne ferait aucune visite sans moi ; j'étais devenu son compagnon obligé. Aussi me fit-on, le jour suivant, l'accueil le plus empressé chez le général Ke-koua-noa. Quand on nous annonça à lui, il se promenait dans un vaste enclos, autour duquel étaient disséminées comme autant de pavillons les pièces diverses de son logement. Les seuls meubles que j'y entrevis consistaient en une table à écrire, élégante et simple, chargée de papiers et de livres en idiome du pays. La maîtresse du lieu n'était point alors chez elle : à peine avait-elle appris notre venue, qu'elle était accourue pour nous recevoir, tenant à la main un petit manuscrit relié, qui contenait l'évangile de saint Luc, traduit en hawaiien. Elle s'assit à nos côtés avec une grâce familière, avec une aisance incroyable ; et comme elle savait quelque peu d'anglais, nous pûmes engager l'entretien et prolonger cette visite. Son mari poussa plus loin encore la bienveillance à notre égard ; il voulut nous servir de guide et d'interprète dans les visites qui nous restaient à faire.

Notre tournée achevée, Pendleton témoigna le désir de retourner chez le consul. Sur la route nous fîmes encore une halte à l'imprimerie des missionnaires. Un grand nombre de naturels, debout devant les casses ou à côté des presses, s'occupaient de la composition ou du tirage. Les ouvrages en main consistaient presque tous en œuvres évangéliques ; rien sur les sciences, rien sur l'industrie, rien sur les arts et métiers. Quand nous arrivâmes chez M. Jones, Boki nous y attendait : il venait de la part du roi nous proposer pour le lendemain une grande partie de campagne où toutes les dames de la cour devaient assister. Le rendez-vous était dans la délicieuse vallée de Nouoûanou, où Kau-ike-ouli avait une fort belle résidence. Cette vallée ne se trouvait qu'à une couple de lieues du Pari, pic élevé qui surplombe l'Éden d'Oahou et tout l'archipel d'Hawaii, un pays fécond en beautés naturelles, fort célébré par les indigènes, et désigné à l'admiration des Européens.

La partie fut donc acceptée avec enthousiasme. Le consul devait en être, Pendleton aussi ; quelques Européens de la résidence, quelques capitaines de navires anglais, y avaient été conviés également. Au jour naissant, les chevaux des écuries royales étaient devant notre porte, et des palefreniers les tenaient par la bride. Bientôt le roi parut sur un cheval gris et entouré d'une trentaine de jeunes cavaliers, tous seigneurs distingués de la cour et compagnons de plaisirs du souve-

rain. Notre caravane se composait ainsi d'une centaine de personnes, tant à pied qu'à cheval. Il était dix heures du matin quand elle s'ébranla. La plupart de ces seigneurs hawaiiens étaient de fort bons écuyers; ils maniaient leurs montures avec un aplomb et une grâce remarquables. De temps à autre, en vrais étourdis, ils quittaient la route et se lançaient au grand galop à travers la vallée; puis, après quelques manœuvres d'hippodrome, ils venaient se remettre dans notre chemin. Le roi lui-même, passionné pour l'équitation, n'était pas des derniers à se signaler dans ces exercices. Formé aux bonnes traditions hippiques par un groom venu de Londres, il excellait à dompter et à manœuvrer un cheval.

La plaine venait de finir; nous gravissions une région montueuse coupée de ravines et de torrents. Ce chemin raide et escarpé dura pendant plusieurs milles, et à mesure que nous avancions, le bassin qui se déployait à nos pieds prenait plus de développement et d'étendue. La vallée d'Hono-Rourou avec ses plantations, la ville avec ses cases, la baie avec ses navires; puis au bout de tout cela, la grande ceinture d'eau autour de ces côtes : tel était le majestueux panorama qui se déroulait devant nous. Kau-ike-ouli jouissait des impressions que me causait ce spectacle. Me voyant en extase à chaque coude de chemin où le paysage se combinait sous un nouvel aspect, il venait me rejoindre, m'aidait du geste à trouver les points saillants, m'orientait avec une complaisance infinie. J'avais trouvé le moyen de m'en faire un ami en admirant la terre où il régnait. Dès ce moment il chemina à mes côtés. Parvenus à un vaste plateau situé au milieu de ces gorges, il s'arrêta, et appelant mon attention sur l'endroit, il m'expliqua, à l'aide de signes, qu'une mémorable bataille avait été donnée sur ce terrain. Quelle bataille? La pantomime ne pouvait guère l'exprimer. Pendleton qui survint me mit au fait. C'était l'action finale et éclatante par laquelle le grand Tamea-Mea s'était rendu seul maître de toutes les îles Hawaii. Sur cette place, il avait défait et anéanti son dernier concurrent, le roi Oahou. Trente-six ans s'étaient écoulés depuis cette affaire, mémorable dans les fastes des insulaires, titre héréditaire et glorieux pour la dynastie régnante.

A quelques milles plus loin, la cavalcade fit une halte dans une assez jolie maison de plaisance. Elle appartenait à Boki, qui nous en fit dignement les honneurs. Le lieu était agreste, touffu, entouré de ruisseaux qui bruissaient sur leur lit rocailleux, tantôt tourbillonnant en nappe, tantôt s'élançant en cascades. De l'ombre, de l'eau, de la brise fraîche et de l'air embaumé; des jardins, des vergers, des cases charmantes, c'était plus qu'il ne fallait pour nous retenir pendant quelques heures, alors même qu'un excellent repas, préparé d'après la méthode indigène, ne nous eût pas conviés à y rester. C'est de là que nous devions nous rendre au Pari, le pic romantique de Oahou.

Notre route fut poussée d'abord à travers une suite de ravines et de fourrés épais. Au milieu de ces gorges, l'air était à peine agité, et le feuillage des arbres ne tremblait pas. Aussi n'éprouvai-je qu'un sentiment d'incrédulité, lorsqu'au bout d'un mille ou deux Naheina-Heina nous invita à mettre pied à terre et à nous

défier de la violence du vent. Au lieu de suivre ce conseil, je continuai ma route; tout à coup, en tournant l'angle d'un rocher, un souffle d'ouragan vint m'assaillir avec une telle vigueur, que j'eus à peine le temps de me cramponner à un bloc de pierre. Le bruit du vent dans cet endroit avait le ronflement d'un cratère et le bourdonnement d'une chute d'eau. A la surprise bientôt se joignit l'effroi. J'étais sur le bord d'un précipice taillé à pic dans une profondeur de mille pieds. Le roc formait un mur volcanique, au bas duquel s'étendait la vallée riante et féconde. Le sifflement du vent et l'aspect de l'abîme me firent reculer d'épouvante : je saisis le rocher dans une étreinte frénétique, et, tout brave qu'il était, Pendleton en fit autant. La tête lui tournait, à lui marin; qu'on juge de ma position! Quant à la princesse, elle était là comme dans un salon, presque penchée vers le précipice, comme un oiseau prêt à prendre son vol.

Voilà ce qu'était le Pari, une aire de vautours, un belvéder aérien d'où toute une immense vallée se déployait aux regards. Le spectacle frappait d'admiration et de terreur. Sous nos pieds, des plaines cultivées, des villages populeux; avec un ruban d'argent qui révélait des récifs, et une bande d'azur qui encadrait le tout; puis à droite et à gauche de nous, des pics à toute vue, des aiguilles granitiques qui montaient au ciel, couvertes presque toutes de verdure jusqu'à leur sommet; enfin, sur un plan un peu éloigné, une suite de crêtes de montagnes formant en perspective une sorte d'arc peu concave qui allait mourir de chaque côté vers la mer, en promontoires escarpés et pittoresques. Ces deux pointes étaient accompagnées d'îlots et de rochers détachés qui n'étaient évidemment que des fragments du bloc primitif. Derrière nous gisaient la vallée que nous avions traversée, les bois, le port d'Hono-Rourou bordé encore par cet immense et inévitable Océan. Entre ces deux perspectives presque sans bornes, sur cette crête qui dominait deux zones de Oahou, les impressions ne s'absorbaient pas toutes dans les choses lointaines. La violence du vent nous jetait au visage, par tourbillons, des feuilles, du sable, des pierres même, tandis que, poursuivant dans l'air des cercles rapides et infinis, les pétrels et les phaétons, oiseaux au cri monotone, jouaient sur l'abîme ou autour de l'aiguille des pics. C'était là pourtant que s'était passé l'épisode le plus saisissant de la dernière guerre. Après le combat horrible dont nous avions naguère parcouru le théâtre, quand Tamea-Mea eut taillé en pièces les troupes du roi Oahou, 300 soldats du parti vaincu opérèrent leur retraite dans la direction du Pari. Arrivés sur la crête du mont, et près de tomber au pouvoir de l'ennemi, ces braves se précipitèrent tous dans le gouffre, plutôt que de se rendre.

Après quelques minutes de halte sur le Pari, nous redescendîmes pour regagner la maison de plaisance où nous attendait la royale compagnie. Nous reprîmes le chemin de la ville où nous arrivâmes au soleil couchant. Un souper était préparé au palais par ordre du roi, et toute la cavalcade se trouvait conviée. A neuf heures on se mit à table. Le couvert était splendide et royal. Des porcelaines de Chine, des cristaux, de la vaisselle plate, rien n'y manquait. Trente serviteurs en livrée

circulaient dans la salle. Le repas fut gai, libre et familier. On porta des santés à S. M., qui les accueillit d'une façon fort aimable; après quoi le signal du départ ayant été donné, chacun se dirigea vers son logement.

D'autres excursions intérieures marquèrent encore mon séjour à Hono-Rourou. L'une d'elles me conduisit au Lac Salé, l'une des principales curiosités de l'île. A vol d'oiseau, ce lac est à quatre milles tout au plus de la ville; mais la distance se double presque par les détours qu'il faut faire pour y arriver. Au delà de vastes plantations de taro (*arum esculentum*), se présenta à nous une plaine aride et dépouillée, offrant çà et là quelques maigres arbustes, d'une végétation étiolée et maladive; puis, au bout de deux milles, le terrain coupé brusquement à pic nous montra à cent pieds plus bas une délicieuse Tempé, plantée de bouquets de cocotiers, et baignée de ruisseaux frais et calmes. Descendus au sein de ce vallon ravissant, nous suivîmes les méandres de ses taillis et de ses allées. Çà et là, d'immenses blocs de lave noirâtre indiquaient qu'un volcan avait dû exister dans les environs, et parfois encore, surtout vers notre gauche, des parois basaltiques, hautes de plusieurs centaines de pieds, se dressaient à pic ou se courbaient en arceaux sur nos têtes. La dernière portion de cette ravine est fort difficile à gravir, à cause de son escarpement; mais combien nous fûmes payés de nos fatigues, quand, arrivés sur la plate-forme, nous découvrîmes presque toute la zone de l'île située sous le vent, et à nos pieds même l'objet de notre course, le Lac Salé, qui a environ deux à trois milles de circuit.

A notre retour dans la vallée des cocotiers, nous y trouvâmes le digne gouverneur d'Hono-Rourou, qui était venu s'y installer pour deux ou trois jours, et cela non sans cause. Boki avait vendu à un capitaine anglais quatre cents barils de sel à raison de trois dollars le baril, excellente et rare aubaine qu'il voulait rendre aussi fructueuse que possible en la surveillant de ses propres yeux. Quand j'arrivai, il avait rassemblé autour de lui ses ouvriers pour leur donner ses dernières instructions. Après leur départ j'acceptai une petite collation improvisée. Des melons d'eau, des cocos pleins d'une eau limpide et fraîche, me servirent à la fois de mets et de boisson.

Il ne me restait plus que deux points assez curieux à voir, la baie de Waï-Titi et la vallée d'Oua. Le circuit de la baie n'offrait rien de bien saillant; mais à un mille plus loin, dans les bois qui couvrent le pied du promontoire de Diamond-Hill, existaient les ruines d'un *heiau*, qui fut autrefois le plus célèbre temple de Oahou : j'allai le visiter. C'était un lieu recueilli, solitaire, encaissé dans la lave : nul arbre au milieu; seulement quelques plantes rabougries, quelques arbres chétifs. La nature morne et sévère du lieu semblait avoir été choisie pour s'harmonier avec le temple, dont il ne restait plus que l'enceinte. Les pierres, d'une teinte brune et d'un grain volcanique, étaient assemblées avec beaucoup de régularité. La face occidentale, laissée ouverte dans le milieu, servait d'entrée à l'édifice, au moyen de trois larges terrasses se succédant à intervalles égaux.

Plusieurs fabriques servant de chapelles ou d'autels existaient autrefois dans le

heiau; mais à l'heure où je le visitai, des débris de noix de coco, des fragments d'os humains, indice irrécusable des sacrifices anciens, rappelaient sa destination primitive. Mon guide, ancien prêtre du lieu, aujourd'hui chrétien fervent, m'avoua, non sans quelque difficulté et avec toute l'apparence du remords, qu'il avait naguère fonctionné plus d'une fois sur ces autels ensanglantés. C'était dans ce sanctuaire de mort que, vingt-cinq ans auparavant, dix hommes avaient été sacrifiés aux dieux, à l'effet d'obtenir d'eux la guérison de la reine Keopou-Olani, devenue chrétienne depuis et la plus fervente protectrice des missionnaires. Du haut des terrasses, la vue est admirable, on découvre Hono-Rourou, la baie et les campagnes de Waï-Titi; plus loin des coteaux bruns qui avoisinent le Lac Salé; enfin la chaîne de montagnes qui forme la charpente du nord de l'île. A l'est, la scène change de caractère; elle a de sombres et sauvages beautés, les déchirements du promontoire de Diamond-Hill, la nudité du lieu, dépouillé d'arbres, l'escarpement de la montagne, ses bizarres configurations, sa cime pelée et morne. Les sensations qui naissent de cet ensemble sont un religieux recueillement mêlé de terreur.

On m'avait aussi indiqué la vallée d'Oua, plus voisine encore d'Hono-Rourou, comme un site délicieux. J'y poussai un jour ma promenade. Cette vallée est encore une terrasse naturelle, ménagée au fond d'un ravin que surplombent deux hautes montagnes. Leurs parois s'élèvent en formant si peu de talus, que la vallée, à l'abri du soleil, jouit d'une fraîcheur et d'une ombre presque constantes. Dans trois directions, elle n'a qu'un mur de rochers pour perspective; mais du côté d'Hono-Rourou, une petite échappée laisse voir les cases de la ville et les bâtiments de la rade.

Ainsi, dans la première semaine, j'avais procédé à la reconnaissance de ces contrées nouvelles, par l'examen du terrain, l'aspect de la campagne, et le caractère des anciens monuments indigènes. Je tenais à deviner d'abord, sous cette couche encore bien mince de civilisation moderne, l'état ancien de ce peuple et de ce pays. Quand ce premier travail fut fait, j'en vins à la situation actuelle, à la physionomie présente de ce royaume au berceau, à son organisation politique, sociale et religieuse. Là je rencontrai les missionnaires à qui il avait été donné de changer la face de Hawaii. Quoiqu'ils missent parfois de l'exagération dans des récits personnels, j'aimais à recueillir de leur bouche le détail de toutes les épreuves par lesquelles ils avaient passé, des obstacles qu'ils avaient vaincus, des persécutions qu'ils avaient essuyées. Un peu d'ambition sans doute pouvait se mêler à la pensée pieuse de propagande chrétienne; mais il n'en fallait pas moins reconnaître au fond tout le mérite d'un dévouement apostolique qui venait s'exercer si loin. D'ailleurs la domination elle-même était pour ces évangélistes moins un but qu'un moyen. Il fallait, pour arriver à civiliser et prêcher ce peuple, se rendre entièrement maître de lui, acquérir une certaine puissance temporelle pour agir avec plus d'autorité dans les choses du ressort spirituel.

Les Européens résidant dans les îles Hawaii, ne comprenant pas toujours, ou ne voulant pas expliquer dans son sens le plus noble la conduite des missionnaires,

les taxaient de tendance ambitieuse, d'exagération dans leurs doctrines, de conduite impolitique; ils les accusaient de sacrifier quelquefois les intérêts commerciaux des colons anglais ou américains à des considérations d'ordre religieux; ils disaient qu'à l'exemple de leurs collègues de Taïti, ils visaient à s'attribuer peu à peu le monopole du pouvoir, en ne laissant au roi et à ses dignitaires que le rôle de souverain nominal, à leur dévotion et à leurs ordres. Voilà ce que disaient les résidents européens, et à leur tour les missionnaires articulaient contre ceux-ci d'autres griefs, griefs plus évidents encore et mieux prouvés. « L'inconduite des colons, leur brutalité envers les insulaires, ont plus d'une fois annulé nos efforts, compromis l'avenir de la foi religieuse dans ces contrées, et par conséquent celui de l'établissement commercial. Comment les indigènes d'Hawaii pourraient-ils croire à cette pureté de morale qui caractérise le christianisme, quand, sous leurs yeux, des chrétiens, élevés dans la foi, vivent dans le déréglement et dans l'oubli de toutes les pratiques du culte? » Ainsi, de part et d'autre on récriminait, et ces controverses ne devaient pas sans doute être un sujet d'édification pour les nouveaux catéchumènes.

Un des principaux griefs des missionnaires contre les résidents, c'était l'opposition apportée par eux à se soumettre aux lois établies par l'assemblée des chefs indigènes. Ces lois, rendues sous l'influence et d'après la formule même des bons pères, ne dataient que de 1825. Avant cette époque, quelques coutumes locales et les ordres des chefs formaient le seul code du pays, code pratique mais non écrit. En 1825, sur l'invitation du commodore Byron, les notables de l'archipel, les fonctionnaires militaires et civils se réunirent afin de discuter une espèce de recueil de lois civiles et criminelles, qui se réduisait à la paraphrase pure et simple du Décalogue, et ne stipulait rien quant à la pénalité : instruits de ce projet, les résidents européens le combattirent et firent si bien qu'il fut ajourné. Cependant, en décembre 1829, dans une assemblée solennelle, et malgré l'opposition des colons, quelques spécifications pénales furent admises et promulguées, savoir : pour le meurtre, la mort; pour le vol et l'adultère, la prison. Le jeune roi lui-même, assisté de la régente Kaahou-Manou et du gouverneur Boki, proclama le nouveau code devant le peuple assemblé. On l'imprima sur-le-champ, et on le distribua dans l'île à plusieurs milliers d'exemplaires. Ces premiers articles furent bientôt suivis d'une foule d'autres. Ainsi on punit tour à tour l'ivrognerie, la prostitution, la violation du sabbat tant par des plaisirs défendus que par le travail; on punit aussi les relations illicites entre des personnes non mariées. On arriva de la sorte et peu à peu à faire sévir la loi civile contre tout péché véniel ou mortel, contre la plus petite inobservance religieuse.

De leur côté, les résidents laissaient législater les missionnaires, parce qu'ils supposaient que, faits en vue des naturels, les nouveaux règlements n'atteignaient qu'eux seuls, et que les Européens n'en étaient pas justiciables. Ils continuèrent donc à agir comme par le passé, ne changeant rien ni à leur conduite, ni à leurs procédés envers les insulaires. Ces procédés prirent un tel caractère d'orgueil et

de brutalité, qu'ils poussèrent à bout la patience des chefs hawaiiens ; ils cédèrent alors seulement aux instances des missionnaires ; un édit fut lancé, qui assimilait les étrangers aux naturels pour la juridiction. Le code d'Hawaii devenait applicable à tout individu établi sur le territoire du royaume. Entre autres motifs déterminants de cette mesure, il suffit d'en citer un qui les caractérisera tous, et le voici. Suivant les anciennes coutumes du pays, tout animal qui brisait les clôtures d'une propriété, et y commettait des dégâts, était adjugé de droit au propriétaire lésé. Le plus souvent néanmoins, le maître de l'animal en était quitte pour la réparation du dommage. On s'arrangeait à l'amiable ; on étouffait les plaintes réciproques ; on évitait de troubler, pour des misères insignifiantes, la bonne harmonie des divers possesseurs du sol. Un seul colon, un Anglais, d'humeur moins accommodante que les autres, affectait de déroger à cette ligne de sages concessions et de tempéraments conciliateurs. Quand un animal entrait dans son domaine, quel qu'il fût, poule, chèvre ou cochon, il le tuait à coups de fusil. A diverses reprises, il avait ainsi fait de la justice expéditive contre le bétail des naturels, et ceux-ci, exaspérés, lui avaient voué une haine implacable.

La longue plaine qui règne à l'est des Hono-Rourou est banale : propriété commune des habitants, elle sert de pâturage aux chevaux et aux bestiaux de tous les voisins, nationaux ou étrangers. Les plantations qui entourent ce terrain seraient donc exposées aux ravages des animaux qui y paissent, si l'on ne les surveillait le jour, et si, pendant la nuit, les propriétaires n'étaient obligés de les tenir parqués. Si rigide pour tout ce qui le lésait, l'Anglais l'était moins quand il s'agissait des droits des autres : au lieu de parquer son troupeau le soir, il le laissait vaguer librement. Aussi advint-il qu'un jour une de ses plus belles vaches à lait, saisie en flagrant délit chez un habitant, fut retenue par lui comme garantie du dommage qu'elle avait causé. C'était une simple représaille : et encore l'habitant ne voulait-il pas garder la vache ; il demandait une simple indemnité. Au lieu de le satisfaire, l'Anglais accabla l'insulaire d'invectives, fit reprendre sa vache de force, et le menaça de mauvais traitements, s'il prenait une seconde fois pareille liberté. Outré, l'insulaire, à la seconde fois, tua d'un coup de fusil la vache trouvée en récidive. A cette audace inattendue, qu'on juge des fureurs de l'Européen ! Il s'élança sur le naturel, aidé de quelques domestiques, lui lia les mains, le bâillonna, l'attacha à la queue de son cheval, et traîna le malheureux, ainsi garrotté, jusqu'à la ville, pendant une lieue environ. Bientôt le pauvre diable ne put suivre le galop du cheval ; il tomba et fut impitoyablement traîné. Meurtri par les ruades de la bête, déchiré par les cailloux du chemin, laissant à chaque pointe de rocher un lambeau de sa chair, le malheureux serait arrivé mort à la ville, si un de ses compatriotes n'eût coupé la corde qui le retenait. Malgré le supplice horrible dont il avait failli rester victime, il ne fut pas tenu pour quitte : blessé et à demi mort, il fut encore arrêté à son arrivée à Hono-Rourou et incarcéré à la citadelle, où ses blessures le forcèrent à s'aliter.

A la suite d'un pareil acte de barbarie, croirait-on que les Européens, assem-

blés en conseil, se portèrent partie plaignante vis-à-vis des chefs de l'île? Ils prétendirent qu'il n'y avait plus à Oahou sûreté pour les propriétés; ils signèrent tous, et présentèrent au roi une requête pour réclamer son intervention en leur faveur. La prétention était au moins singulière. Aussi Kaû-ike-ouli, averti des détails de l'événement, tant par la rumeur publique que par le récit des missionnaires, n'osa-t-il pas céder cette fois à des exigences qui l'avaient souvent trouvé trop complaisant. Un conseil secret fut tenu, dans lequel on apprécia les griefs des parties : leurs droits, leurs motifs, furent discutés d'une manière solennelle; après quoi une circulaire fut adressée aux Européens en réponse à leur requête, circulaire imprimée par les presses de la mission en anglais et en hawaiien, puis répandue à un grand nombre d'exemplaires dans tout le pays. Ce jugement et l'acte qui en provint étaient le résultat d'une marche tracée par les missionnaires; mais la conduite des Européens aurait mérité qu'on mît à leur séjour des conditions plus sévères encore et plus onéreuses. Un Anglais au Bengale ne se serait pas conduit ainsi vis-à-vis du'n Hindou, un planteur des Antilles n'aurait certes pas maltraité de la sorte le nègre son esclave. A cette brutalité, à cette violation de tout sentiment humain, voici pourtant comment répondait le grand conseil d'Hawaii :

« Oaou, 7 octobre 1829.

KAU-IKE-OULI, *le roi;* KAAHOU-MANOU, *régente;* BOKI, *gouverneur de Oaou;* ADAMS KOUA-KINI, *gouverneur de Hawaii;* MANOUIA, KE-KOUA-NOA, HINAU, AÏKA-NAKA, PAKI, KINAU, JOHN II, JAMES KAHOUHOU.

« Moi, voici ma décision pour vous. Nous consentons à la requête des résidents anglais, nous accordons la protection des lois : c'est le but de votre pétition. — C'est pourquoi voilà ma proclamation, que je vous fais connaître, ainsi qu'à tous les hommes des contrées étrangères.

« Les lois de mon pays défendent le meurtre, le vol, l'adultère, la prostitution, le débit des liqueurs fortes dans les distilleries, les amusements le jour du sabbat, l'escroquerie, et les jeux de hasard les jours de sabbat et les autres jours. Si quelqu'un viole ces lois, il est sujet au châtiment, de même pour tout étranger que pour tous les hommes de ces îles : quiconque violera ces lois sera puni.

« Le mariage chrétien est convenable aux hommes et aux femmes. Seulement lorsqu'une femme regarde un homme comme son seul mari, et que l'homme regarde la femme comme son unique épouse, ils sont légalement mariés; mais si les parties ne sont pas mariées et ne se regardent point comme mari et femme, qu'elles soient séparées sur-le-champ.

« Voici encore notre décision que je vous déclare maintenant. Nous avons vu votre méchanceté jusqu'à ce moment. Vous ne nous avertissiez point que vos vergers et vos enclos étaient *tabou* (sacrés, inviolables), jusqu'au moment où nos animaux sont entrés dans vos plantations; alors, sans hésiter, vous les avez tués.

Mais nous vous avons avertis du tabou de nos cultures longtemps à l'avance, et nous vous avons avertis aussi de retenir vos bestiaux. Nous avons appris que vos bestiaux étaient entrés dans nos cultures et les avaient ravagées: pour ce motif, quelques-uns de vos bestiaux ont été tués.

« Voici quel était le moyen d'obtenir justice. Si vous jugiez l'homme coupable, vous ne deviez pas le punir tout d'abord; il fallait attendre une consultation de notre part; puis, si nous l'avions trouvé coupable, nous vous aurions accordé des dommages. Mais non, vous l'avez cruellement et sur-le-champ maltraité. C'est un des crimes de deux d'entre vous. Cependant nous vous représentons que la blessure d'une bête n'est nullement à comparer à la blessure d'un homme, attendu que l'homme est le chef de tous les animaux.

« C'est notre communication pour vous tous, pères des pays d'où viennent les vents; ayez pitié d'une nation de petits enfants, très-faibles et très-jeunes, qui sont encore dans les ténèbres de l'esprit; aidez-nous à faire le bien, et observez avec nous ce qui doit faire le plus grand bien de notre pays.

« Quant à la mort de la vache, elle a péri pour avoir violé le tabou établi pour la protection de la plantation. L'endroit était garanti par une palissade élevée par le propriétaire. Ayant ainsi clos sa propriété, ce qu'il restait à faire était du devoir des maîtres du bétail qui étaient prévenus, par le surveillant de la plantation, de ramener chaque soir chez eux le bétail. Il leur parla ainsi; mais on n'y eut point égard, et on les laisa libres durant la nuit. Alors le propriétaire de l'habitation songea à obtenir des indemnités, car plusieurs animaux avaient déjà été surpris, et leurs maîtres n'avaient payé aucun dommage; c'est pourquoi le maître de la récolte résolut de tuer l'un des animaux qui la dévastaient. Car il avait été dit que, si quelque animal forçait un enclos et ravageait la récolte, il serait confisqué et adjugé au maître de la récolte. Plusieurs avaient été saisis, puis réclamés, et enfin restitués; et cela a été fait maintes fois. Pourquoi alors êtes-vous si prompts dans votre colère? car c'est dans l'enclos même que la vache a été atteinte, puis elle en est sortie. Pourquoi donc votre déclaration mentionne-t-elle que la vache a été méchamment tuée sur le terrain commun? La vache n'aurait pas été tuée pour paître seulement dans le pâturage commun : il est bien connu que c'était dans l'enclos même qu'elle se trouvait, par tous ceux qui prenaient soin de la plantation.

« *Signé* KAU-IKE-OULI. »

Cette pièce, si mesurée, si remplie d'excellentes raisons, frappa d'un coup inattendu les Européens, laissés jusque-là à peu près libres de faire dans le pays comme bon leur semblait. Une chose qui les blessa surtout, fut l'insistance du roi à leur rappeler les lois indigènes, dont jusqu'alors ils avaient décliné la compétence. Il leur importait beaucoup que la publicité donnée à une pareille pièce ne fût pas plus tard invoquée contre eux. Aussi cherchèrent-ils à l'annuler : ils firent une foule de démarches auprès des missionnaires, pour qu'ils se refusassent à l'imprimer; mais ceux-ci au contraire la répandirent à grand nombre. L'édit de

Kau-ike-ouli fut bientôt regardé comme la ligne politique que le gouvernement hawaiien devait à l'avenir suivre vis-à-vis des étrangers.

Quand on songe à ce qu'étaient les îles Hawaii il y a cinquante ans, quand on se pénètre bien de cette pensée que, pour asservir les volontés des naturels, pour les ployer à la civilisation, les influences politiques ou commerciales prises isolément eussent échoué; que l'action religieuse était la seule efficace, la seule qui imposât l'obéissance et l'adoration, on en vient à examiner cette question avec un soin plus circonspect, à la voir en poëte plutôt qu'en philosophe. Qui nous dit si cette austérité de pratiques, ce puritanisme intraitable, cette mysticité exclusive, n'étaient pas, pour le culte importé dans ces îles, une condition de succès? Qui nous dit si une religion facile et relâchée eût trouvé des prosélytes à Hawaii? Faire des chrétiens de tous ces hommes, c'était les préparer merveilleusement à notre civilisation sociale et industrielle; mais il fallait d'abord en faire des chrétiens souples, obéissants, nourris de la Bible et de l'Évangile, absorbés dans cette pensée, que la religion était le principe et la fin de toute chose. En se posant à ce point de vue, on comprend encore comment les missionnaires ont pu voir des obstacles à leur propagande dans la conduite des résidents, dans leurs mœurs si peu édifiantes, dans l'impiété assez habituelle à cette classe aventureuse qui cherche fortune au loin. De là les rixes, de là l'incompatibilité. Au fond, c'est plutôt un malentendu qu'une guerre sérieuse, car missionnaires ou colons travaillent tous à Hawaii pour l'intérêt et l'esprit européens.

Résolu à bien explorer le pays, à le juger par moi-même, j'avais, pendant la traversée de Bonin-Sima à Hono-Rourou, étudié l'idiome hawaiien qui n'est qu'un dialecte de la grande langue polynésienne. Le capitaine Pendleton avait à bord un vocabulaire assez complet rédigé par les missionnaires; je l'étudiai. Peu à peu mon oreille se fit à la mélopée de ce dialecte : ma langue s'y habitua. Ma science philologique, composée d'abord de quelques phrases, s'enrichit graduellement et prit du corps. Je tins bientôt tête aux naturels. L'idiome hawaiien est doux, facile, même harmonieux; sa principale difficulté consiste, comme dans le chinois, à pouvoir distinguer par une seule différence d'accent, imperceptible quelquefois, des mots en apparence semblables quand on les prononce, et tout à fait identiques quand on les écrit.

CHAPITRE XLVII.

ILE D'HAWAII. — HAWAII.

Je n'étais que depuis douze jours à Hono-Rourou, et déjà je connaissais à fond mon île d'Oahou, l'une des plus curieuses de l'archipel; mais la plus grande du groupe, celle qui lui donne son nom, Hawaii me restait à connaître. Aussi, qu'on juge de mon bonheur, quand le général Koua-Kini, obligé de s'y rendre pour

affaires du gouvernement, me fit l'offre de m'emmener avec lui. Pour expliquer cette obligeance, il faut dire que j'avais réussi à la cour d'Hono-Rourou. Le roi me témoignait quelque faveur; et les courtisans de l'Océanie ne diffèrent pas de ceux de l'Europe : le suffrage du maître avait déterminé le leur. Je partis pour Hawaii sur le schooner du roi nommé *le Rio-Rio*. Les matelots étaient des indigènes, quoique le capitaine fût américain et que le commandement se fît en anglais. Agile, vigoureux, bien exercé, cet équipage manœuvrait le petit bâtiment presque avec la même précision qu'aurait pu le faire un équipage européen. Seulement on n'avait pas obtenu encore des Hawaiiens ce silence absolu qui caractérise les manœuvres des Anglais.

Embarqués le 2 février, nous doublâmes le jour suivant la petite île Thaou-Rawe; et de là, quoique éloignées encore de plus de vingt lieues, les cimes élevées du Mouna-Kea et du Mouna-Roa se découpèrent comme deux îlots à l'horizon. Peu à peu, leurs bases s'élargirent, puis adhérèrent, et la masse entière d'Hawaii se détacha, se développa au-dessus des eaux, masse volcanique sortie de cratères souterrains avec ses pitons coniques, son terrain inégal, ses rochers noirs et anfractueux, son aspect sombre et déchiré. A mesure que nous longions la partie occidentale de l'île, je pouvais voir déjà, admirer ces singuliers effets de gorges profondes et de pics élevés, cette géologie parlante, ce système de montagnes qui révélaient l'action du feu dans toute cette île de lave refroidie. Après avoir ainsi côtoyé Hawaii depuis la pointe nord d'Oupoulou, nous mouillâmes le 5 février sur la rade de Keara-ke-koua, à une grande distance de terre, à cause des rafales violentes du vent d'ouest, fréquentes dans cette saison. Une chaloupe armée pour Koua-Kini nous conduisit rapidement vers la côte. Je débarquai sur la place même où périt Cook en 1777, endroit consacré depuis peu par le capitaine Byron qui y planta un poteau indicatif en 1825. L'aspect de ce rivage est triste et sérieux. Un lugubre rocher de lave domine la baie et le village de Kaava-Roa. On dirait qu'il penche à en perdre l'équilibre, et que tôt ou tard il comblera le bassin et brisera le village; mais au-dessus de ce morne la campagne se révèle fertile et riante. Un premier plan de terrains cultivés, de vergers, de haies, de bouquets d'arbres, s'adosse à un plan plus reculé de forêts sauvages et de pics majestueux. Celui de Mouna-Roa qui termine le paysage semble y régner en souverain.

Le lendemain le schooner nous emportait vers Kaï-Roua, résidence habituelle de Kona-Kini, en sa qualité de gouverneur d'Hawaii. Nous mouillâmes dans la rade de Kaï-Roua, en face du fort garni de trente pièces de canon, et sitôt que nous fûmes à terre Koua-Kini m'accompagna en personne dans tous les environs, semés de grottes naturelles les plus curieuses qu'on puisse voir. L'une, nommée Rani-Akea, nous ouvrit ses mystérieux labyrinthes. Tantôt ils serpentaient en couloirs bas et étroits; tantôt ils s'élargissaient en salles spacieuses, hautes, et longues de vingt pieds. Nous marchâmes ainsi aux flambeaux, escortés par des naturels, pendant un espace de douze cents pieds environ. Les parois inférieures du roc n'avaient rien de caractéristique, si ce n'est, de temps à autre, quelques

configurations bizarres. On eût cru voir çà et là des statues taillées par le ciseau, des murs gothiques, de longues colonnades grecques, des bas-reliefs ou des frises ornées. Aucun accident de stalactite ou de stalagmite ne se faisait remarquer. Au bout de ces couloirs et de ces salles souterraines se révéla tout à coup un obstacle imprévu, une vaste et profonde barrière d'eau salée. Nous fîmes une halte sur ses bords. Alors quelques-uns des naturels qui nous accompagnaient donnèrent leurs torches à leurs camarades et se jetèrent dans ce lac pour le traverser à la nage. Ce bassin d'eau, au-dessus duquel pendaient en aiguilles les concrétions de la lave, cette voûte dont pas un morceau n'avait la même forme, ces reflets des flambeaux sur les ondes, ces têtes basanées de sauvages qui sortaient de l'eau éclairées à demi, ce silence et ces ténèbres, la répercussion de la parole par ces échos souterrains, tout cela composait un fantastique tableau, une de ces peintures échappées aux mythologues anciens; leur Styx, leur Cocyte, ou l'antre de Cacus.

Koua-Kini voulut encore, sans désemparer, me conduire sur la pointe septentrionale de la baie de Kaï-Roua. « C'est une terre que j'ai vue naître, » me disait-il. En effet, la formation de la presqu'île ne datait guère que d'une trentaine d'années. Le Mouna-Huararai vomit un jour cette coulée de lave qui marcha jusqu'à trois milles en mer, et, saisie par l'eau, devint rocher. Le volcan, ce jour-là, forma un promontoire. Mais avant de faire reculer l'Océan, il passa sur des villages, couvrit des plantations, combla une baie tout entière, et changea l'aspect de la côte. Un Anglais, témoin de ce désastre, raconte que le torrent de bitume marchait avec une irrésistible impétuosité. Il arrivait par couches successives, tordant tout sur son passage, comblant les ravins et retrouvant toujours sa pente vers la mer. Dans sa route, il y eut même un moment où, rencontrant d'anciennes masses de lave durcie, il essaya son action sur elles, les mit en fusion, et les entraîna avec lui comme auxiliaires pour cet immense travail de destruction. Sur ce promontoire, immense chaussée de lave, les eaux de la mer s'engouffrent dans les cavités intérieures, jusqu'à une profondeur de quinze et vingt toises, puis jaillissent au dehors par des ouvertures superficielles, de manière à former plusieurs jets élevés d'une eau qui retombe sur le roc et fuit rapidement vers la mer. Quand les vagues de l'Océan se soulèvent sous l'effort des vents d'ouest, ce jeu hydraulique est d'un effet imposant et singulier.

La mission de Koua-Kini l'entraînait à faire le tour de l'île soumise à son gouvernement. Au bout de trois jours il se vit obligé de partir pour la baie de Waï-Akea située sur la côte orientale, en faisant échelle çà et là sur tous les points où sa présence était nécessaire. Un de mes plans était de visiter le grand volcan de Kirau-Ea, la merveille de l'île, et quelque désir que j'eusse de jouir plus longtemps de la gracieuse hospitalité que j'avais rencontrée, quand je connus la destination nouvelle du schooner je demandai à mon hôte la faveur de m'y embarquer avec lui. Nous mîmes à la voile le jour même et poussâmes dans la soirée jusqu'à Kohaï-Haï, l'un des villages les plus considérables de Hawaii, situé à cinq lieues

au nord de Kaï-Roua. Kohaï-Haï était la résidence favorite de Tamea-Mea; mais depuis que Hono-Rourou a été préféré par ses successeurs comme résidence souveraine, soit pour la bonté de son port, soit à cause de l'affluence des étrangers, Kohaï-Haï a beaucoup déchu de son importance. La nuit même nous remîmes à la voile pour doubler le cap Oupoulou à l'aide d'une brise de terre; et au matin nous tirions déjà vers le S. E., en longeant la côte orientale d'Hawaii. Nous étions alors en face des districts de Kohala, Hama-Koua et Hiro, après avoir laissé la veille, sur la côte occidentale, ceux de Waï-Mea et Koua. La partie S. E. de l'île est occupée par les districts de Kaou et de Pouna. Quand nous fûmes près du cap, Koua-Kini me fit remarquer le village de Pau-Epou, où existait jadis le temple Mokini, célèbre dans les traditions des Hawaiiens.

Recueillant ainsi sur ma route ce que les localités inspiraient d'observations et de renseignements, je débarquai le même jour à Halaua, territoire sur la côte N. O. où Koua-Kini devait faire un séjour de quelques heures. Cette contrée obéit aujourd'hui à Mio-Mioï, guerrier célèbre par ses exploits lors des guerres de Tamea-Mea; il a succédé dans ce domaine au grand roi lui-même qui y était né, et qui n'avait au début de sa carrière que ce petit apanage de famille avec une propriété plus insignifiante dans le district de Kaua. Jusqu'à la mort de Taraï-Opou, le maître futur de tout l'archipel ne posséda rien de plus. Mio-Mioï qui avait été l'ami d'enfance, le compagnon d'armes, le favori de Tamea-Mea, nous racontait que dès l'adolescence ce monarque avait révélé l'esprit le plus intelligent et le caractère le plus hardi. Associé à une troupe de jeunes chefs de son âge, nommé leur chef et leur guide, il réalisait avec leur secours les choses les plus extraordinaires. Ici, sur une falaise taillée à angle droit comme un mur, le jeune guerrier et ses compagnons avaient creusé dans un développement de cent pieds un chemin en pente, par lequel ils faisaient descendre leurs pirogues de pêche. Là, voulant un jour faire jaillir comme Moïse de l'eau d'un rocher, il entreprit de le percer avec ses camarades. Déjà il avait traversé plusieurs *strata*, quand une couche de lave épaisse et dure l'obligea à laisser là ce travail. Sans poudre, et ne pouvant faire jouer la mine, il fallait être doué d'une patience bien courageuse pour concevoir la pensée d'un forage pareil. D'autres fois Tamea-Mea s'occupait d'économie agricole, d'aménagement des terrains, d'améliorations dans les procédés de culture. Les campagnes d'Halaua se distinguaient des autres parties de l'île par le bel aspect de ses plantations : Tamea-Mea avait divisé les champs entre ses amis; il avait le sien comme les autres. Chacun veillait d'abord à son lot, puis aidait les autres à faire valoir le leur. C'est ainsi que ce chef renommé préludait à la grande fortune qui devait lui échoir par la suite. Le travail, l'ordre et le courage, voilà ce qui le conduisit au trône et ce qu'il enseigna à ses sujets après l'avoir pratiqué lui-même.

Mio-Mioï nous montra plusieurs arbres que Tamea-Mea avait plantés de sa main; il nous conduisit au temple de famille du grand roi, temple dédié au dieu Taïri, ce qui lui valait le nom de *hare o Taïri*, maison de Taïri. C'était tout simplement

une pile de pierres assemblées au hasard sur l'angle saillant d'un rocher. Là, du reste, existait, sous Tamea-Mea, le tabou le plus rigoureux de toute l'île. L'amas de pierres était tellement sacré qu'on punissait de mort quiconque en violait l'enceinte, ou touchait une seule de ses roches : plusieurs téméraires avaient été brûlés sur la montagne voisine en expiation de leur sacrilége. La foi de Tamea-Mea dans la protection des dieux de sa famille était une pensée profonde chez lui. Soit qu'elle fût consciencieuse, soit qu'elle résultât d'un calcul politique, il en fit, aux yeux de ses sujets, le principe de tous ses desseins : c'était à la fidélité pour ses dieux, répétait-il toujours, qu'il avait dû la victoire; c'était à eux qu'il fallait rapporter les bienfaits de son règne. Toutefois, et malgré le plaisir que nous éprouvions à entendre parler de Tamea-Mea, il fallut quitter sa région natale pour reprendre notre navigation côtière.

Du pont du schooner, il était facile de distinguer tous les accidents de ce terrain bouleversé. Nous vîmes la vallée étroite qui sépare le district de Kohala de celui d'Hama-Koua; puis, à peu de distance de Laupa-Hoïhoï, se révéla à nous un vaste déchirement dans la montagne. Il y a peu d'années, une longue masse de rochers, minée au pied par la mer, s'écroula tout à coup et s'abîma. Aujourd'hui le morne qui reste surplombe l'abîme à une hauteur de 600 pieds environ, et sa face du côté de l'Océan est aussi droite et aussi unie qu'un pan de muraille. La roche volcanique est composée de diverses couches de lave poreuse. En plusieurs endroits, l'eau jaillit en nappes d'argent d'une hauteur de 300 pieds. Quelques cases, perchées sur ces roches pendantes ou englouties dans leurs anfractuosités, quelques vestiges d'existence humaine au milieu de cette nature en débris et de ces mornes lugubres, achèvent de donner à tout l'ensemble un aspect saisissant et indéfinissable. Les naturels racontent que le jour de la catastrophe un brouillard couronna le morne, et qu'après le coucher du soleil une lueur semblable à un feu follet se balança sur la crête du pic; d'où l'on conclut que cet éclat de lumière n'était que le précurseur de Pele, la déesse des volcans, c'est-à-dire d'une éruption volcanique. Un prêtre de cette divinité, qui habitait avec sa famille le village situé au pied de la montagne, rassura les habitants en leur disant qu'il allait offrir des prières à Pele, et qu'il les sauverait du désastre. Mais les prières n'y purent rien : vers dix heures du soir, la montagne se fendit comme une grenade dans une longueur d'un demi-mille, et la tranche détachée par la convulsion souterraine s'abîma dans la mer. Deux petits villages furent détruits, et vingt personnes environ périrent. Ainsi tout se compensait. A l'ouest de l'île une coulée de lave créait un promontoire; à l'est un ébranlement des cratères intérieurs précipitait un morne dans l'Océan.

Bientôt d'autres effets de paysages se déroulèrent à nos yeux. Nous vîmes les villages de Waii-Manou et de Waï-Pio, du nom des torrents qui les arrosent. Ce dernier endroit surtout charmait l'œil par l'âpreté du site. Encaissé de trois côtés par des montagnes à parois lisses, il semblait s'ouvrir vers la mer pour laisser voir ses cases légères, ses hauts cocotiers et son torrent. Waï-Pio est célèbre dans

les chants nationaux d'Hawaii pour avoir servi de résidence à Mirou et Akea, les premiers rois de l'île, puis à Oumi et Riroa, qui jouèrent un grand rôle dans l'histoire du pays, enfin à Hoa-Kau, roi de cette partie d'Hawaii et fameux dans les annales du pays par ses cruautés. Quand ce roi entendait citer un homme pour sa belle tête, à l'instant même il envoyait un de ses satellites pour la trancher et la lui apporter; puis il prenait plaisir à la taillader et à la défigurer tout à son aise. Un jour il fit couper le bras à un homme, par la seule raison que ce bras était tatoué avec plus d'élégance que le sien.

Près de Waï-Pio, se trouvait le Pouho-Noua, ou lieu de refuge de toute cette portion de l'île. Quoique d'une dimension moindre que celui d'Honau-Nau, ce monument affecte la même forme, et présente aussi les caractères d'une haute antiquité. Au milieu de cette enceinte et sous un vieux pandanus, était la chapelle qui renfermait, au dire des prêtres, les os de Riroa, petit-fils d'Oumi, et qui, suivant les calculs des Hawaiiens, vivait il y a à peu près quinze générations. Pour être admis à la faveur de voir ses reliques sacrées, il fallait apporter au moins un cochon pour offrande. Tamea-Mea et Rio-Rio eux-mêmes étaient soumis à ce tribut, et en 1823 des missionnaires qui voulaient satisfaire leur curiosité furent éconduits, faute par eux de se résigner à la coutume générale. Tout ce qu'on put faire, ce fut de leur montrer une pierre grossièrement sculptée, qu'on leur dit être le *tii* ou l'effigie de Riroa.

Le jour suivant nous vîmes la vallée de Kaura, qui forme la tête du district de Hiro, puis nous longeâmes toute la côte montagneuse de cette province, dominée par la cime du Mouna-Kea, couverte de neiges éternelles. Nous découvrîmes Laupa-hoï-hoï, second village de ce nom sur cette ligne littorale, Weloka, Kamaee; puis nous donnâmes dans la grande et profonde baie de Waï-Akea, but actuel de notre croisière. Waï-Akea, après cette longue succession de terres accidentées et sombres, de mornes et de ravins, de falaises et d'étroits vallons, m'apparut comme un bassin privilégié, comme une Limagne au milieu des monts de l'Auvergne. Nulle part dans l'archipel la plaine n'étale une végétation plus belle, de plus fertiles champs de taro, de cannes à sucre, de patates et de melons. Tout vient à souhait sur ce territoire; tout s'y améliore, fruits, grains, légumes. Les cocotiers y sont plus vigoureux, les bananiers plus productifs. Aux cases plus vastes et mieux bâties, à la propreté des vêtements, il est aisé de reconnaître que ce pays est le plus riche de tout le groupe.

Cette impression, qui m'avait frappé de loin et du milieu de la rade même, se justifia et s'accrut quand le canot nous emporta vers le rivage. J'apercevais les étangs et les marais poissonneux de la plaine couverts de vols de canards sauvages. Des pêcheurs, accoudés sur de petits murs en pierre qui entourent ces espèces de viviers, semblaient moins occupés à prendre du poisson qu'à le nourrir avec des moules ramassées sur la grève. Plus près du rivage, bientôt je pus discerner les trois torrents qui se jettent dans la baie : le Waï-Akea qui glisse dans l'Océan par une pente douce, après avoir jailli de dessous la lave quelques milles

plus haut, ruisseau charmant à son embouchure, et dans lequel se mirent les plus beaux cocotiers du vallon; puis le Waï-Rama qui offre à peu près les mêmes caractères que le Waï-Akea, échappé comme lui d'un lit volcanique, et tombant dans la baie à peu de distance; enfin le plus considérable, le plus impétueux, le plus célèbre de tous, le Waï-Roukou, qui descend des sommets de Mouna-Kea, et fournit pendant plusieurs milles une course sinueuse et bouillonnante. Aucun cours d'eau ne se présente sous des aspects plus romantiques et plus variés. A son embouchure, il s'engouffre longtemps entre deux murs escarpés, rocailleux, couverts d'une végétation sauvage et lustrée; puis, après cet encaissement, le lit s'agrandit, le théâtre s'ouvre, et l'eau tombe dans un profond bassin où se reflètent de vertes collines. Le torrent se jette dans ce nouveau et spacieux domaine par deux cascades, dont l'une a vingt pieds, l'autre huit pieds de hauteur, toutes deux coupées en plusieurs nappes blanchissantes. Un pont rustique traverse le Waï-Rourou à peu de distance de sa chute. Un des grands plaisirs des habitants de la vallée, est de se lancer dans ses ondes au-dessus des cascades et de se laisser emporter par elles dans le lit calme du bassin.

J'admirais encore ce paysage quand le canot toucha au débarcadère. On m'avait destiné pour logement la maison qu'avait occupée le capitaine Byron cinq ou six ans auparavant. C'était une case fort simple, avec des nattes sur le sol, quelques chaises, deux tables et une espèce de divan sur l'un des côtés. Koua-Kini devait occuper une habitation voisine. L'une et l'autre n'étaient guère qu'à cent pas de distance de l'établissement des missionnaires, succursale de celui d'Hono-Rourou. Cet établissement consiste en quelques cases construites à la façon des naturels. Là sont les logements des pasteurs, leur temple et leur école, le tout situé sur les bords d'un canal d'eau douce, qui communique avec la mer, et entouré de vergers de cocotiers, de pandanus et d'aleurites.

Les beautés sans nombre du bassin de Waï-Akea ne me détournèrent point toutefois du but de mon voyage, le volcan de Kirau-Ea, l'un des plus singuliers phénomènes de tout ce système ignivome. Koua-Kini ne pouvait m'accompagner dans cette course à pied vers l'intérieur des terres, fatigant pèlerinage de vingt à trente lieues au milieu d'une contrée montagneuse; mais il me donna pour guide un des principaux officiers du pays, un homme à qui cette route était familière, le brave Makoa. Makoa était un Hawaiien de la vieille souche, portant encore le pallium noué sur la poitrine, les reins ceints du maro, espèce de langouti des nègres. Makoa était tatoué : sa joue et son front portaient de petits bouquetins fort élégamment dessinés; il avait le crâne rasé, à l'exception des parties antérieure et postérieure, où les cheveux se relevaient en touffe ou ondoyaient en boucles. Pour la bonté, pour les soins affectueux, l'excellent insulaire aurait pu défier nos Européens. Quant à moi, je n'ai point connu d'homme meilleur que lui. Makoa savait un peu d'anglais; je savais un peu d'hawaiien : c'était plus qu'il ne fallait pour nous comprendre d'une manière à peu près complète. Il devint donc à la fois mon interprète et mon guide. Par ses soins, bientôt une escorte res-

pectable fut réunie, tant pour la sûreté du voyage que pour le transport des vivres et des bagages. Le soir même de notre débarquement, tout était prêt.

CHAPITRE XLVIII.

EXCURSION AU VOLCAN DE KIRAU-EA.

Nous partîmes le jour suivant au lever du soleil. Le ciel était serein, le temps propice : les cimes du Mouna-Kea se découpaient à l'horizon en lignes pures et transparentes. Tout promettait du calme à notre voyage.

Après une traite assez longue, mais facile et douce, à travers les champs de la plaine, nous quittâmes les bouquets de cocotiers, de pandanus, de bananiers, pour entrer dans un bois d'aleurites. Cet arbre, commun dans les îles Hawaii, donne un fruit d'où s'extrait une huile bonne à brûler ; ce fruit fournit également le principe tinctorial qui servait jadis au tatouage. Ce bois d'aleurites, traversé en tous sens de lianes et de plantes parasites, n'était praticable que dans un sentier fort étroit, où des laves tranchantes coupaient nos chaussures. C'est déjà le volcan qui se révèle. Au delà du bois son approche se fait mieux sentir : alors la lave est si noire et si unie, qu'en beaucoup d'endroits elle devient glissante comme du marbre. Partout elle a conservé la forme et l'aspect dans lequel sa pétrification a eu lieu. On distingue encore la longue et large coulée sur les bords de laquelle végètent des bois rabougris.

La halte du milieu du jour eut lieu sous un bel aleurite ; le campement du soir dans une masure, asile temporaire des naturels quand ils parcourent cette zone ingrate. Le jour suivant, en route dès l'aube, nous aperçûmes à huit heures du matin les premières fumées des volcans : plus nous avancions, plus ces longues colonnes de vapeur devenaient épaisses et distinctes. Bientôt un brusque accident de terrain vint nous révéler les approches des bouches ignivomes. Un précipice de 150 pieds, couvert d'arbres et de buissons, nous conduisit par une rampe à pic dans une plaine d'un demi-mille, aboutissant à une seconde fondrière de 200 pieds de profondeur. Ces deux enfoncements, coupés droit comme un mur, ont chacun une espèce de rebord demi-circulaire large d'un demi-mille. C'est au bout de cette seconde chaussée que s'ouvre le gouffre, vomissant incessamment des vapeurs mêlées de flammes, tantôt sombres, tantôt claires, mais toujours avec un roulement perpétuel et lugubre.

Aucun spectacle dans le monde ne peut donner une idée de celui-ci. Qu'on se figure une immense arène d'environ 1,300 pieds de profondeur et de 7 à 8,000 de circuit, garnie d'une soixantaine de cratères coniques, les uns éteints, les autres en activité ; qu'on saisisse par la pensée les mille accidents de ce terrain que tourmente un foyer intérieur, ces crêtes de soufre et de lave, ces gerçures profondes

qui semblent autant de gouffres, cet aspect onduleux de la surface mouvante, et l'on aura une idée bien incomplète du tableau déroulé sous mes yeux; tableau sérieux et triste, qui restera dans mon souvenir comme le plus imposant témoignage des grands bouleversements terrestres. Ce n'est pas, du reste, sans raison que les Hawaiiens n'ont pas de divinité plus révérée que Pele, la reine des volcans. C'est à Pele qu'Hawaii doit sa naissance; à Pele qu'elle doit ses transformations; c'est Pele encore qui chaque jour menace d'en modifier l'aspect; Pele, agent de création et de destruction.

Très-différent de presque tous ceux qu'on a décrits jusqu'à ce jour, le volcan de Kirau-Ea, au lieu d'un cône plus ou moins tronqué, et terminé par un cratère, présente une immense dépression au milieu des terres situées à la base du Mouna-Roa. On n'y arrive point en gravissant des pitons plus ou moins élevés, mais, au contraire, en descendant deux vastes terrasses. Ainsi, on ne peut voir le volcan que lorsqu'on se trouve à un demi-mille de distance, ce qui ajoute beaucoup à l'impression qu'il produit. Sans aucun doute, la crête volcanique fut autrefois un cône élevé, mais le sommet se dévorant lui-même s'est peu à peu éboulé dans les cavités inférieures; et les deux hautes plates-formes que nous avions tour à tour descendues confirmaient cette hypothèse géologique, constataient deux états successifs du volcan. C'est de cette manière qu'une moitié de la profondeur du cratère actuel a été formée, comme l'atteste un rebord de lave, large seulement de quelques pieds sur certains points, mais le plus souvent de plusieurs toises; rebord qui ressemble à un quai bâti devant cette mer au repos, et forme une sorte de galerie d'où l'on peut observer sans danger le fond du cratère. Sa configuration annonce que la lave en fusion, qui n'occupe plus aujourd'hui que le fond du gouffre, montait jadis jusqu'à ce niveau; et l'écoulement des matières par un canal souterrain, diminuant sa hauteur de quelques centaines de pieds, a abouti à la dépression actuelle.

De l'aspect général du volcan je voulus passer à une reconnaissance détaillée. Nous descendîmes donc dans le gouffre. Durant les quatre cents premiers pas, il fallut aller à tâtons. La pente abrupte était semée de rochers peu adhérents que le moindre choc faisait rouler dans l'abîme. Ce mauvais pas une fois franchi, il fut plus facile de marcher sur une lave serrée et solide qui formait un plan plus doucement incliné, jusqu'au rebord dont il a été question plus haut. Dans ce trajet dangereux, je n'avançais qu'en sondant le terrain avec une longue perche; et bien m'en prit, car le rebord, composé de scories et de lave cinéfiée, était parsemé de crevasses béantes, d'où sortaient des fumées et des vapeurs chaudes. Toute cette surface d'un noir luisant avait gardé les configurations de la lave liquide, lave tellement fragile encore qu'elle craquait sous nos pieds comme de la glace. Sous cette croûte, épaisse de quelques pouces à peine, grondait un bruit caverneux, un ronflement d'incendie intérieur; en certains endroits, nos pieux enfoncés avec vigueur ouvraient des trous dont on n'apercevait pas le fond. Nous marchions sur un abîme. Parfois même on voyait se détacher quelques morceaux

du rebord qui roulaient avec fracas dans le cratère. Avec le temps, cette chaussée de cendres et de scories sera rongée peu à peu, et croulera comme une falaise minée par le pied.

De la partie orientale du volcan toute semée de bancs de soufre, nous allâmes vers les parois de l'ouest. A mesure que nous avancions, ces parois prenaient plus d'escarpement, et à ce point qu'elles n'offrirent bientôt plus qu'une muraille de sept à huit cents pieds de hauteur. A pic sur nos têtes pendaient des blocs de rochers que le moindre souffle, le moindre ébranlement, eût pu détacher pour nous engloutir. En divers endroits des vapeurs blanchâtres s'échappaient des flancs et du sommet du cratère, tandis que des ruisseaux d'une lave argileuse semblaient comme autant de cascades récemment figées.

A la distance de deux milles environ du point où nous étions arrivés sur le rebord, nous trouvâmes, vers la partie occidentale, un endroit où, élargi de plusieurs centaines de pieds, il cesse de former une muraille verticale. Cet état du terrain paraît être le résultat d'un grand éboulement; et l'entassement des blocs de lave y est tel que l'on peut, en s'aidant de ces points d'appui, descendre au fond du gouffre. Nous nous y risquâmes par un chemin en zig zag, et vingt minutes après j'arrivai sur le plan inférieur du cratère. Il s'agissait de traverser ce fond de cendres et de laves, et j'avoue que j'hésitai. Makoa, qui m'avait suivi dans toute cette reconnaissance, me secourut, tremblant que j'étais de fouler ce plancher, solide aujourd'hui, liquéfié demain. « Monsieur, me disait le bon insulaire, je passerai devant vous. N'ayez pas de crainte; Pele n'est pas fâchée, et les Hawaiiens n'ont rien fait pour la mettre en colère. Essayez avec moi: venez. Des Européens ont traversé déjà le fond de Kirau-Ea. Des missionnaires l'ont fait; M. Byron l'a fait, et d'autres encore. Il n'y a pas de risque. » Makoa parlait avec une assurance qui m'enhardit; il citait d'ailleurs des Européens qui m'avaient précédé. J'avançai donc. Cependant, je l'avoue, quand je me trouvai au fond de ce lugubre entonnoir, ne voyant le ciel qu'au travers d'un soupirail circulaire, bloqué de tous côtés par des parois de basalte noir et dentelé, j'éprouvai un saisissement profond, un effroi religieux en présence de cette nature convulsive. J'aurais voulu me trouver hors de là.

Nous avions fait quarante pas au plus sur le plancher inférieur de l'abîme, quand s'ouvrit devant nous une fente de trente pieds de large. N'osant l'approcher dans la crainte d'un éboulement, nous la tournâmes par l'une de ses extrémités, au milieu de tourbillons d'une vapeur infecte et délétère. Un nouveau chemin plus solide, mais d'une lave brûlante à ne pouvoir y tenir la main, nous conduisit auprès d'un des cratères coniques en activité. Haut de cent cinquante pieds, ce cône formait une masse irrégulière de lave, criblée de trous, gercée çà et là par de profondes crevasses, ou percée de bouches ignivomes d'où s'échappaient avec un épouvantable bruit des cendres, des flammes, des pierres et de la lave. Cette dernière ruisselait en coulées rapides, et venait se concréfier au pied du cône. Je voulus couronner ma journée par une dernière hardiesse, et gravir cet escarpe-

ment que secouait un foyer souterrain ; mais cette fois Makoa s'y opposa. En effet, le sol était brûlant à ne pas pouvoir le supporter, et le brave homme avait les pieds nus, lui et mes guides. Nous revînmes sur nos pas.

Nos tentes avaient été dressées pour la nuit sur la terrasse qui domine le cratère, et les ombres qui commençaient à s'épaissir relevaient encore la magnificence du spectacle. La fissure profonde sur les bords de laquelle nous avions couru, était alors enveloppée d'une brume dense et blanchâtre. Les feux des bouches ignivomes que l'éclat du jour avait empêché de discerner, se révélaient peu à peu, un à un, comme le soir, à la nuit tombante, les lumières d'une grande ville. Près de nous de petits cratères continuaient leurs jets lumineux de laves et de cendres, tandis que les sommets des plus gros volcans réalisaient dans le lointain les plus magiques combinaisons de pyrotechnie. Ces rivières de feu coulant sur les revers des cônes, les unes paisibles et unies, les autres bondissant en cascades; cette activité incessante des grands fourneaux souterrains sous un ciel étoilé, dans une nuit pure, au milieu d'une nature morte ; que de poésie dans une pareille scène, que de sujets de science méditative !

Nous étions campés sur les bords de l'abîme, et si près, qu'il y avait quelque péril à y passer la nuit. L'espace pourtant ne manquait pas, et, en reculant nos tentes de quelques pieds, nous nous serions trouvés dans un lieu plus sûr. Pendant que nous achevions un souper frugal, j'interrogeai Makoa sur cette préférence au moins singulière. « Ah ! Monsieur, me dit-il, tout le reste est tabou ; tout le reste appartient à Pele. Elle nous punirait si nous y dormions. Dix pieds sur la lisière du gouffre, voilà tout ce que Pele cède aux pèlerins ; là ils sont en sûreté, ils ne violent pas ce qui est tabou. » C'était pourtant un chrétien qui parlait ainsi, un chrétien zélé qui avait peur de Pele, la déesse des volcans. Au lieu de me coucher et de m'endormir, je le pressai de questions sur Pele et sur ses attributs, sur le culte qu'on lui rendait. Makoa avait toute quaiité pour me répondre : prêtre de Pele avant sa conversion, il savait sa déesse d'une façon très-pertinente ; je l'écoutai, en face du temple actif de cette grande destructrice, suspendu sur une aire qui le dominait, à pic sur un gouffre, victime de Pele si je venais à tomber.

Suivant les naturels, le volcan de Kirau-Ea est le séjour favori de Pele et des autres dieux des volcans. Les divers cratères sont leurs palais, dans lesquels ils s'amusent à jouer au *konane*, dansant pour se divertir au mugissement des fournaises, et s'amusant à nager dans les laves bouillonnantes. Parfois même, dans les configurations de la flamme sinueuse, les Hawaiiens veulent voir Pele et ses compagnons. La tradition indigène dit que Kirau-Ea brûle depuis la grande nuit, ou le chaos. Elle constate aussi les états successifs du volcan. Dans les premiers siècles. il débordait sur toute l'île ; puis, dans les âges postérieurs, il se maintint au-dessous des plaines voisines, augmentant toujours en surface et en profondeur : seulement, de temps à autre, il lançait quelques roches enflammées, avec accompagnement d'éclairs et de tonnerres ; mais ces dernières explosions de colère cessèrent sous le règne de Ke-Oua ; depuis lors le volcan se tut ; et, comme la lave

fraîchement solidifiée paraissait encore quelquefois près du rivage, les naturels disaient que Pele avait trouvé des routes souterraines pour se rendre de son palais jusqu'à la mer.

Pendant que Makoa me faisait ce récit, je tenais l'œil fixé sur le volcan, et vraiment, à l'aspect de sa majestueuse activité, de sa puissance incessante, je comprenais que des phénomènes pareils fussent l'objet d'un culte chez un peuple qu'ils épouvantent et dans un pays qu'ils ravagent. Ce bassin en feu, avec son panache de fumée lumineuse, avait même jeté en moi je ne saurais dire quelle superstitieuse terreur, quand j'aperçus les symptômes évidents d'une convulsion plus énergique. Un grondement sourd faisait trembler le terrain sous nos pieds. Ce grondement, pareil à une menace, dura quelques minutes, puis une secousse affreuse ébranla si fortement le bassin tout entier, que nos guides, profondément endormis, se réveillèrent en sursaut. Makoa se leva, et les bras tendus vers les cratères : « Pele va paraître », dit-il. Il dit, et tout à coup une immense colonne de fumée s'éleva sous nos pieds : le sol se raffermit; mais un cratère assoupi, auprès duquel nous avions passé le matin même, projeta une colonne de flamme éclatante, vomit des pierres rouges et des cendres qui arrivaient jusqu'à nous, puis déversa sur les scories du cône deux ruisseaux de lave lumineuse qui serpentaient jusqu'au pied. Je ne pouvais détacher mon regard de ce magique effet de scène, quand sur un point plus éloigné se révéla un lac flamboyant, de deux milles au moins de circuit. Cette onde de feu clapotait comme le flot de la mer, et du choc de ces vagues ardentes naissaient des jets ignés, dont quelques-uns allaient jusqu'à cinquante pieds de hauteur. J'étais en extase devant ces prodiges : je suivais avec un effroi curieux cette lutte des éléments, cette nature qui depuis le chaos cherchait encore son équilibre. C'était horrible et beau, imposant et douloureux. La langue est bien pauvre pour dire de pareilles scènes; l'art est bien impuissant à les reproduire.

Muet d'admiration, je passai ainsi ma nuit à regarder. Au jour, fatigué de cette veille, de ces lueurs qui dévoraient l'œil, je repris pourtant ma route en compagnie de mon guide. A un mille de l'endroit où nous avions campé, Makoa fit une halte auprès de deux petits réservoirs d'eau très-fraîche, circonstance d'autant plus curieuse qu'à deux ou trois toises de distance, s'ouvrent des fissures d'où s'exhalent des vapeurs enflammées. Ce sont ces vapeurs même qui, condensées par l'air froid de la montagne, retombent en rosée et forment ces réservoirs d'une eau distillée à cet alambic naturel.

De ce point nous passâmes sur le côté oriental du cratère, dont le capitaine Byron estime la hauteur à trois mille pieds au-dessus du niveau de la mer. Là nous suivîmes un sentier fort étroit, où je ramassai plusieurs échantillons de lave à l'état de scorie presque vitrifiée, fragile et brillante, d'une couleur noirâtre ou rougeâtre. Je remarquai aussi une grande quantité de lave vitrifiée en filaments ténus, que les naturels ont nommés *rau oho ó Pele*, cheveux de Pele. Ces filaments de couleur olive foncée, demi-diaphanes et très-fragiles, ont quelquefois plusieurs pouces de long, et se rencontrent jusqu'à sept milles du grand cratère.

Il serait trop long de dire ce que nous vîmes de petits cônes volcaniques, de cratères secondaires de grandeurs et d'états variables. Ce que j'examinai le plus attentivement alors, ce fut les boyaux par lesquels la lave avait coulé dans le grand cratère. Ces conduits s'étaient fermés par le refroidissement de la lave à la surface et sur ses côtés, tandis qu'elle continuait à couler en dessous. Quelques-uns de ces boyaux avaient dix ou douze pieds de hauteur et autant de largeur. La concrétion s'opérait avec régularité, et la voûte intérieure formait une courbe à laquelle adhéraient des stalactites de lave sous toutes les formes imaginables, tandis que le pavé ressemblait à un long ruisseau de verre. Curieux de voir le point d'attache d'un de ces canaux, je le suivis jusqu'au bord même du grand cratère, à l'endroit où la cascade de lave devait se précipiter. Elle y avait formé un bassin spacieux, auquel ces coulées tombant d'une centaine de pieds avaient donné la forme la plus heurtée, la plus confuse qu'on puisse concevoir. Çà et là gisaient en outre des blocs de basalte du poids de dix milliers, qui ne pouvaient appartenir qu'à des éruptions antérieures, et presque inexplicables par l'état actuel du terrain.

Plus loin je vis le cratère que les naturels nomment *Kirau-ea-iti*, le petit Kirau-Ea. Un isthme de cinquante toises de largeur le sépare du volcan principal. Les bords moins escarpés et couverts de buissons annoncent qu'il se tait depuis longtemps. Tout le terrain de cette plaine est encore si chaud, que les insulaires qui viennent dans ces montagnes couper du bois pour leurs cabanes ou pour leurs pirogues, font cuire leurs aliments en les enveloppant dans des feuilles de fougère, et en les enterrant durant quelques heures. Enfin, à travers cette région volcanique, nous arrivâmes sur un piton qui la domine tout entière, et d'où l'on découvre l'Océan. La masse imposante du Mounin-Roa, couronné de neiges éternelles, se déployait dans la direction du S. O.; et avec une lunette il était facile d'y voir des accidents volcaniques et des ruisseaux de lave. Le bas du mont était pressé par une ceinture d'arbres qui s'étendaient à six et sept milles de la base. De là nous dîmes un adieu définitif au volcan de Kirau-Ea, et tirâmes vers le district de Kaou, le plus méridional de l'île, où se trouvait le volcan de Pouna-Hohoa. La route était encore jonchée de cratères et de coulées refroidies, où la lave, fracturée et glissante, présentait presque toujours l'aspect d'un lac congelé. Le soir, une grotte spacieuse nous abrita à Kea-Pouana, pays inculte et désert. Nous nous étendîmes dans cette hôtellerie de basalte large de 50 pieds, et, délivré du grondement des cratères, je pus réparer l'insomnie de la nuit précédente. A mesure que nous gagnions du côté de Kapa-Pala, le terrain devenait plus fertile, le pays plus habité. Quelques grottes contenaient des familles occupées de la fabrication des étoffes. Elles étaient misérables, mais contentes de leur sort. Manquant d'eau dans cette zone aride, les naturels avaient trouvé un ingénieux moyen de s'en procurer : ils attachaient ensemble les extrémités des longues feuilles canaliculées du pandanus, et les faisaient aboutir, en les courbant vers la terre, à des vases et des calebasses. Ainsi s'utilisait une grande partie des rosées et des eaux pluviales.

C'est sur la gauche de ce chemin que se trouve le volcan de Pouna-Hohoa, moins célèbre que celui de Kirau-Ea, moins important, mais tout aussi curieux. Ses approches sont caractérisées par les mouvements et la physionomie de terrain particuliers aux bassins des volcans. Le terrain était si brûlant près de là, que malgré ma chaussure je ne pouvais pas rester plus d'une minute à la même place. A deux ou trois reprises nous aperçûmes le fond, qui se composait de fragments de roches éboulées. L'aspect général de ce volcan me sembla plutôt celui de la jeunesse que celui de la décrépitude. Il est possible que ce soit là un affluent souterrain de Kirau-Ea, et quand le vieux volcan, affaissé sous les masses qu'il aura vomies, ne pourra rompre sa croûte terrestre, il refluera sur Pouna-Hohoa, où, rajeuni et renouvelé, il reprendra ses allures de conquérant et de dévastateur.

Des volcans de Pouna-Hohoa, nous nous rendîmes à Kapa-Pala, en parcourant des plateaux moins ingrats et mieux cultivés. Kapa-Pala est un petit village manufacturier, qui fait un grand commerce d'étoffes, connues dans le pays sous le nom de *mamaki*. On les cite pour leur finesse et pour leur durée. Depuis que nous avions quitté les terres basses pour ces régions élevées, le froid était devenu assez vif, et de grands feux allumés le soir étaient quelquefois insuffisants pour le combattre. Le jour suivant, nous reprîmes notre chemin vers le littoral, reposant nos yeux fatigués d'horreurs volcaniques et de gorges désertes, sur des plaines livrées à la culture et sur des cases habitées. Notre halte de jour se fit à Kaara-Ra ; celle du soir à Maka-Aka, hameau de quatre à cinq maisons habitées par des familles pauvres et hospitalières.

A Maka-Aka, la pente du chemin qui court vers la mer devenait beaucoup plus rapide ; aussi fîmes-nous en peu d'heures les huit ou dix milles qui nous séparaient du village littoral de Pouna-Rouou. Le jour même nous poussâmes jusqu'à Hilea, après avoir traversé Koroa, connu pour fournir les meilleurs galets à l'usage des frondes. Hilea est un village ; il appartient à mon compagnon de route, le gouverneur Koua-Kini : la veille encore il y était, nous attendant depuis deux jours, et ayant laissé l'ordre de nous faire diriger sur Honou-Apou, situé dans le S. O., à peu de milles plus bas. La route qui relie ces deux endroits n'est remarquable que par les désordres de la lave qui l'encombre : dans certains endroits, elle a formé des agglomérations si singulières et si abruptes que, pour aider à les gravir, les naturels ont été obligés de placer, à la distance de trois pieds les unes des autres, des pierres plates qui servent d'échelons. On enjambe ainsi des escarpements de dix toises de hauteur. Le joli village d'Honou-Apou est populeux, fertile, aisé. Koua-Kini m'attendait chez le chef, dont l'habitation s'élevait sur la pointe la plus avancée d'une chaussée de lave qui porte le bourg lui-même. Fatigué de ma course à travers le domaine des volcans, je voulus néanmoins utiliser une halte nécessaire, en complétant les détails qui me manquaient sur le district de Pouna. La carte à la main, j'interrogeai Koua-Kini, et voici ce que je recueillis et notai au milieu d'explications aussi verbeuses que diffuses.

CHAPITRE XLIX.

FIN DU SÉJOUR A HAWAII.

Le district de Pouna confine à celui de Hiro, près du village important et arrosé nommé Kaau, qui relève encore du dernier district. Là, à neuf milles au S. S. E. de Waï-Akea, on entre dans Pouna par Hono-Rourou; puis, en avançant dans le district, on trouve Waï-aka-heula, Kahou-Waï, et enfin Koula, endroit délicieux situé près du cap Kapoho, pointe orientale de Hawaii. Après Kopoho, la côte fuyant au S. O. présente tour à tour les villages du Poua-Laa, Keahia-Laka, résidence du gouverneur de Pouna; Kohena, endroit peuplé de pêcheurs; Kaï-Mou, charmant et populeux village, entouré de plantations; Koupa-Houa, hameau ravissant couvert de berceaux de verdure; Kamo-Moa, au delà duquel l'aspect de la contrée devient rude et sauvage; enfin Keara-Komo, lieu considérable, et assis sur un terrain que menacent presque toujours les dévastations volcaniques.

Ces données géographiques, que je démêlai au milieu d'une foule de contes superstitieux et de hors-d'œuvre puérils, complétaient à peu près la carte de ce côté de l'île. En la tournant par le nord, j'avais déjà relevé une portion du district de Koua, les districts de Kohala, d'Hama-Koua, de Hiro et de Pona, et, dans ma course par terre, presque tout celui de Kaou. En la tournant par le sud, j'allais terminer la besogne en complétant Kaou et Pouna. La goëlette était alors mouillée devant Hono-Napou; je préférai m'y embarquer, sauf à prendre langue dans les localités importantes. Koua-Kini avait terminé sa besogne officielle; il monta à bord avec moi, et mon fidèle Makoa nous suivit.

En sortant d'Hono-Napou, il me fit remarquer une falaise qui surplombait la mer, et au-dessous une roche, nommée Kavero-Hea, qui sortait de l'eau. De cette falaise, un mari jaloux avait précipité sa femme : elle était tombée sur la pierre, sans expirer sur le coup; puis, agonisante, éperdue, elle avait trouvé la force de se retourner vers son époux, resté immobile sur le morne, et, l'appelant des noms les plus tendres, de protester et de son innocence et de sa vertu. Le rocher a conservé le nom de la victime. Les naturels disent qu'elle revient quelquefois.

Tout ce littoral semble très-peuplé, et de nombreux villages le jalonnent çà et là. Débarqués dans un de ces hameaux, nous vîmes les naturels jouant au *pahe* et au *maïta* sur des aires préparées exprès. Le premier de ces jeux consiste dans le jet de javelots émoussés, de deux à cinq pieds de longueur sur une épaisseur de cinq pouces qui va en diminuant jusqu'à former une pointe. Dans le deuxième, appelé aussi *ourou-maïta*, on fiche en terre deux bâtons, à quelques pouces seulement de distance l'un de l'autre, et entre lesquels les joueurs, placés à quinze ou vingt toises, essaient de faire passer, mais sans qu'ils y touchent, des disques

arrondis faits d'une espèce de lave compacte qu'ils nomment *ouru*. Jadis les naturels étaient passionnés pour ce jeu, et l'on se portait des défis, non-seulement d'individu à individu, mais de village à village, de district à district. Le lieu où nous fûmes témoins de cette joute était renommé par l'habileté de ses champions : ce jour-là, 8,000 personnes étaient accourues des environs pour les voir à l'œuvre. Actuellement les missionnaires, par un abus impolitique de leur autorité, ont interdit aux indigènes ces antiques divertissements : les cantons placés loin de leur surveillance ont seuls gardé l'usage de l'ourou-maïta.

En quittant Waï-Ohinou, la route qui longeait le rivage se dirigeait quelque temps vers l'intérieur, à travers une campagne bien cultivée; puis elle brusquait sa direction vers le sud. Là se trouvait le village de Papa-Pohakou, centre de petits bouquets de cases semées tout à l'entour. Plus loin paraissaient Kalehou, hameau de l'intérieur, et Taï-Ritii où nous prîmes terre. Situé sur le côté occidental du cap qui forme dans le sud la pointe la plus avancée de l'île, Taï-Ritii est remarquable encore par la nature de la lave qui l'entoure, lave d'une formation évidemment récente. Au-dessus de Taï-Ritii, en remontant vers le nord, paraissent, le long du littoral, Kea-waï-Iti, puis Kaula-Namauna, situé dans une contrée horriblement bouleversée et presque impraticable à cause des laves. Au-dessus de Kaula-Namauna commence le district de Kona, le plus populeux d'Hawaii à cause de sa superficie. Le premier village que nous y reconnûmes fut Kapoua, bâti autour de monticules coniques de 200 pieds de hauteur, composés de cendres et de matières volcaniques. Quelque jour, dans cette contrée brûlée, Kapoua périra par la soif : il faut faire sept milles dans la montagne pour se procurer de l'eau.

Nous n'abordâmes plus, si ce n'est à Kea-kea, bourg assez imposant par sa population, et plus curieux encore à cause d'une caverne spacieuse formée par la lave.

Au nord de Kea-kea, et sur le bord même du rivage, nous vîmes Honaunau, notre dernière halte avant Keara-ke-koua. Honaunau n'est pas un endroit sans importance dans l'histoire politique et religieuse d'Hawaii : elle servit pendant plusieurs siècles de résidence aux dynasties royales, et les vestiges de l'ancien culte indigène y sont plus intacts et mieux caractérisés que dans aucune autre partie de l'archipel. Le monument le plus curieux de tous ceux qu'Honaunau étale encore, est celui qu'on nomme *Hare-o-Keave*, maison de Keave, ossuaire des rois et des princes d'Hawaii depuis plusieurs générations. Ce *moraï*, délabré aujourd'hui, fut jadis une solide construction en bois, élevée sur une chaussée de lave qui se prolonge dans la mer. Son toit était en feuilles de *ti* ou dracæna; une palissade serrée enceignait à la fois le bâtiment et sa cour, pavée en dalles adroitement assemblées. En dehors de l'enclos et posées, les unes sur de petits piédestaux, les autres sur des piliers, figuraient des images grotesques, des effigies grossières, des personnages difformes de l'un et de l'autre sexe, personnifications des divinités tutélaires du lieu. D'autres sculptures du même goût, irrégulièrement et confusément jetées, garnissaient la cour intérieure. C'étaient des figures aux cheveux hérissés, aux mains appuyées sur les hanches, aux jambes cambrées comme

Bourgeois del. Ch. Lalaisse sc.

MORAÏ D'HONALOUA

Publié par Furne, à Paris.

celles d'un danseur qui s'exerce. Mais le groupe le plus remarquable de ces divinités monstrueuses, est celui qui se trouvait dans l'angle S. E. de l'enclos. Là, douze d'entre eux formant le demi-cercle, semblaient monter une espèce de faction autour des tombes royales. Une pile de pierres, en forme de croissant, servait de support à ces divinités. Le dieu principal était au centre, et les autres s'échelonnaient à sa droite et à sa gauche. Le signe de distinction n'était pas la taille, mais le nombre des ciselures et le soin avec lequel elles étaient exécutées, surtout vers la tête. On apportait la plus grande attention à tenir ces divinités pompeusement vêtues : elles étaient toujours entourées de morceaux d'étoffes, de fleurs, de guirlandes, de monceaux de gourdes et de coquilles de coco, que la dévotion des naturels venait déposer à leurs pieds.

Quand je visitai le moraï d'Honaunau, il ne restait plus que des débris de ces divinités; mais la chapelle était debout, bien conservée encore et bien entretenue. Le tabou en interdisait toujours l'entrée aux profanes, et il fallut que je misse à contribution l'autorité de Koua-Kini pour m'en faire ouvrir la porte. De là, et sans qu'il me fût permis de dépasser le seuil, j'aperçus une foule de figures en bois ou en plumes rouges, avec des yeux en nacre de perle et des bouches très-fendues, où luisaient de belles rangées de dents de requins. Je vis encore plusieurs paquets d'ossements humains bien nettoyés, soigneusement attachés avec des tresses en bourre de cocotier. On les avait disposés d'une façon bizarre dans tous les angles de l'édifice; et à leurs côtés, épars sur le sol, gisaient des haillons de nattes ou d'étoffes, qui semblaient être la défroque de ces nobles morts. Notre guide dans ce moraï était le gardien du dépôt sacré, un prêtre dont l'aïeul avait reçu le célèbre Cook lors de sa visite aux tombes royales. Il nous raconta une anecdote que déjà il avait dite au capitaine Byron. Un jour son père avait placé devant le *Noui-Akoua*, ou grand esprit, l'offrande habituelle du poisson et du *poï*. Le fils arriva affamé devant cet étalage de vivres; car il avait tout le jour vainement battu la mer : pas un poisson n'avait mordu à son appât. Il fut pris de l'envie de manger les mets offerts aux dieux. Mais, avant de violer leurs droits, il voulut s'assurer des moyens de surveillance et de vengeance qui étaient au pouvoir des idoles. Il passa la main sur leurs yeux, et ils ne les clignèrent pas; il mit son doigt dans leur bouche, et ils ne le mordirent pas. Alors il prit son parti, leur jeta un manteau sur la tête, et voyant qu'ils ne faisaient aucun mouvement pour se dégager, il prit les vivres et les dévora à belles dents. Son père survint et le blâma; à ces reproches il répondit : « Je lui ai parlé, et il ne m'a pas entendu; je lui ai mis ma main dans la bouche, et il ne l'a pas senti; j'ai placé l'étoffe sur ses yeux, et il ne l'a pas vue; c'est pourquoi je m'en suis moqué, et j'ai mangé. — Mon fils, mon fils, répliqua le vieux prêtre, tu as agi sans prudence; il est bien vrai que le bois ne voit ni n'entend; mais l'esprit d'en-haut observe et sait tout. »

Entre Honaunau et Keei se trouvait le champ de Moko-Houa, lieu célèbre par la longue bataille que livra Tamea-Mea à Kau-ike-ouli, fils aîné et légitime héritier du roi Taraï-Opou. L'usurpateur y gagna la couronne après une lutte qui

s'était prolongée pendant sept jours sans résultat décisif. Le reste du chemin offrait peu de localités remarquables. Reprenant la route de terre, car la goëlette ne nous avait pas attendus, je traversai avec Makoa les villages de Keei, Kalama, Waï-Pounaula et Kiloa, et je me trouvai rendu de fort bonne heure encore à Kaava-Roa, où m'attendait ma noble et majestueuse hôtesse madame Kapio-Lani.

J'avais ainsi fait le tour d'Hawaii ; j'avais visité ses volcans les plus curieux, relevé les parties les plus importantes du littoral; mais cette longue reconnaissance m'avait entraîné au delà des termes du congé obtenu à Hono-Rourou. « Nous partons dans quinze jours, » m'avait dit Pendleton ; et j'étais absent depuis dix-huit. Aussi éprouvai-je quelque inquiétude, quand le matin de notre appareillage un petit calme de quelques heures se fit sentir. Par bonheur la brise tourna au S. E. pleine et bonne, nous chassant rondement vers Oahou. Nous passâmes cette fois entre Tahou-Rawe et l'écueil Moro-Kini, puis nous atterrîmes vers Lahaina dans l'île Mawi. Lahaina est un village florissant où règnent les missionnaires; ils y ont une chapelle en maçonnerie, avec deux étages et des galeries. Ce temple, l'une des merveilles monumentales de la Polynésie, peut contenir 3000 fidèles.

Après une heure de séjour à Lahaina, la goëlette remit à la voile ; elle courut entre Ranaï et l'étroite et montueuse Moro-Kaï ; puis, le 25 février 1831, elle se montra de nouveau en vue d'Hono-Rourou. Depuis le départ d'Hawaii, je tenais une lunette constamment braquée sur la mer pour voir si je n'apercevrais pas *l'Oceanic :* la ponctualité du capitaine Pendleton m'effrayait; je tremblais qu'il ne voulût me donner une leçon d'exactitude. Quelle fut ma joie quand je vis mon schooner dans la rade ! Mais j'arrivais à point nommé ; les huniers étaient hissés, le pavillon de partance flottait au mât. J'embrassai Koua-Kini à la hâte ; je le chargeai de mille compliments pour les amis que je laissais sans les voir; pour le roi, pour les princesses, pour sa femme, pour Makoa que j'avais oublié à l'heure de mon départ d'Hawaii ; je lui donnai tout ce que j'avais sous la main en bagatelles ; puis je m'élançai dans le canot, qui eut quelque peine à rejoindre *l'Oceanic* déjà orienté. « Une heure de plus, me dit Pendleton, et vous n'aviez que deux partis à prendre, d'accepter du service à la cour d'Hono-Rourou, ou de vous faire missionnaire. Vos effets seraient à terre si l'on ne vous avait signalé depuis ce matin, et *l'Oceanic* aurait vingt milles de chemin derrière lui. Vous êtes plus heureux que sage ! » ajouta-t-il avec un bienveillant sourire. Et il me quitta pour surveiller lui-même l'appareillage et la conduite hors des passes.

CHAPITRE L.

DESCRIPTION GÉNÉRALE DES ILES HAWAII.

Le groupe des îles Hawaii, l'un des plus considérables de l'Océanie, est sans contredit le plus important aujourd'hui pour l'étendue de ses relations commer-

ciales et les progrès de ses habitants dans les voies de la civilisation. Ce groupe s'étend du 19° au 23° de lat. N. et du 157° au 159° de long. O., en formant une courbe dont la concavité regarde le S. O. Il se compose de onze îles dont cinq grandes, trois petites, et trois autres simples rochers.

La plus méridionale et la plus importante, Hawaii, qui donne son nom à l'archipel, n'a pas moins de quatre-vingt-trois milles du N. au S. sur soixante-six milles de l'E. à l'O. Quoique ses montagnes soient hautes et volcaniques, leurs pentes, qui commencent dès le rivage, sont douces, et n'offrent point, sauf quelques localités, les anfractuosités qui caractérisent les terres de cette formation. La hauteur du Mouna-Kea, point culminant du système, a été évaluée par approximation à 2,500 toises. Le Mouna-Roa, plus central, n'est guère moins élevé; enfin, le Mouna-houa-raraï vient en troisième ligne. Entre ces trois monts règne un plateau très-élevé, presque désert et inculte, car la partie littorale paraît avoir suffi jusqu'à présent à la population d'Hawaii. Hors de la bande de terre qui touche à la mer, lisière populeuse et cultivée, l'île est une région de volcans, le domaine de Pele, leur déesse. Hawaii, on l'a vu, est divisée en six districts. La population totale de l'île monte à 85,000 âmes, d'après l'évaluation faite par les missionnaires.

Séparée de la précédente par un détroit de vingt-quatre milles, Mawi a trente-huit milles de longueur sur une largeur fort irrégulière. Un isthme très-bas la divise en deux parties : celle du S. E., montueuse et volcanique; celle du N. O., fertile, riche et populeuse. On y compte 20,000 habitants. Au S. O. de Mawi, et séparée d'elle par un chenal de trois à quatre milles, gît la petite île de Tahou-Rawe. Basse et stérile, couverte de buissons, elle n'a qu'une population insignifiante, qui vit de la pêche. Moro-Kini est un écueil situé entre les deux îles précédentes. Moro-Kaï est au N. O., à cinq ou six milles de Mawi. Longue, accidentée, irrégulière, cette île a près de quarante milles de longueur, sur une largeur de six milles au plus. Comme le terrain se compose presque tout de montagnes, il ne reste qu'une petite bande cultivable et cultivée. Aussi, malgré son étendue, l'île n'a-t-elle guère que 3,000 habitants. Ranaï, qui se groupe avec les deux précédentes, a quinze milles de long sur dix de large. Elle est montueuse, quoique moins élevée que Mawi et Moro-Kaï; elle est stérile en grande partie, privée de sources et de torrents, ce qui en fait un séjour ingrat pour les 2,000 habitants qu'elle nourrit.

A vingt-trois milles à l'O. N. O. de Moro-Kaï vient Oahou, la plus fertile, la plus riche, la plus jolie du groupe. Elle n'a pas moins de trente-huit milles de longueur sur seize à dix-sept milles de largeur. Une chaîne de hautes montagnes en occupe le centre dans la partie de l'E. jusqu'à la plaine d'Eva. Quoique son sol soit fertile et coupé de ruisseaux, la contrée intérieure est déserte et peu cultivée. Toute la population s'est concentrée autour d'Hono-Rourou, dans une plaine d'excellent terrain d'alluvion qui se prolonge jusqu'à deux ou trois pieds. Au-dessous vient le tuf volcanique, appuyé à son tour à une profondeur de 15 pieds sur une base solide d'un calcaire madréporique, analogue à celui qui borde le rivage. En

creusant ce calcaire jusqu'à douze ou treize pieds, on trouve une eau très-douce, bien qu'elle suive régulièrement les alternations de la marée. Le port d'Hono-Rourou, le meilleur mouillage de cet archipel, est sûr dans toutes les saisons. C'est le lieu de relâche des baleiniers qui viennent poursuivre dans ces mers leurs campagnes aventureuses. Il est rare qu'on ne trouve pas cinq ou six de leurs bâtiments à l'ancre devant la ville, et quelquefois on en a vu jusqu'à vingt-cinq. Ainsi Hono-Rourou tend à s'accroître graduellement, soit à cause de la résidence royale, soit par l'affluence des navires étrangers. On compte actuellement à Oahou 20,000 habitants, dont la moitié à Hono-Rourou.

Vers l'O. N. O., et à soixante-cinq milles environ de Oahou, paraît Tauai, île montagneuse d'un aspect charmant, mais moins fertile, moins populeuse qu'Oahou. Presque circulaire, elle a de vingt-cinq à trente milles de diamètre, et 10,000 habitants environ. Les cultures principales sont près de la rivière de Waï-Mea, où un petit fort, armé de 22 pièces de canon, a été établi pour la défense de la côte. Les habitants sont doux, braves et industrieux. Niihau, à l'O. de la précédente et séparée d'elle par un canal de quinze à vingt milles à peu près de largeur, n'a guère que 5,000 habitants. Comme Tauai, Niihau est réputée pour la fabrication de belles nattes que recherchent les chefs des autres îles. La culture de fort belles ignames paraît être particulière à ces deux îles les plus septentrionales de l'archipel. Leur position isolée les fit longtemps rester indépendantes; mais en 1824, sous Rio-Rio, le combat de Waï-Mea les rallia définitivement à la couronne hawaiienne. Les deux petits écueils Tahoura et Modo-Manou, habités par des oiseaux seulement, complètent la nomenclature du groupe.

Quoique chaud, le climat de l'archipel d'Hawaii n'est pas malsain. Comme le soleil ne s'éloigne jamais beaucoup de son parallèle, on n'y voit point d'hiver proprement dit; et le seul changement qui caractérise les saisons, ce sont les pluies fréquentes et orageuses qui tombent de décembre en mars, et le règne des brises variables durant la même époque. A part ces quatre mois pluvieux, il tombe fort peu d'eau sur toutes les plages occidentales de ces îles; mais du côté de l'est les orages sont fréquents dans tous les mois de l'année. Partout où la lave, depuis longtemps durcie, a pu se décomposer, le sol de ce groupe, fécond et actif, se prête à une foule de cultures. Les plantes les plus communes avant la découverte étaient le taro (*arum esculentum*), le *convolvulus patatas* ou patate douce, nommée chez eux *ouara* ou *ouhi;* enfin la canne à sucre. Ils avaient en outre les fruits de l'arbre à pain, du cocotier, des diverses sortes du bananier, d'une espèce d'eugénia, les framboises et les fraises. Les Européens y ont introduit les orangers, les citronniers, les vignes, les ananas, les papayers, les concombres, les melons d'eau, qui tous y ont prospéré, si ce n'est les ananas. Les oignons, les courges et les choux, quoique fort peu goûtés des naturels, y sont cultivés pour le ravitaillement des navires étrangers. On n'a pas encore essayé d'y naturaliser le café, le coton et les autres denrées tropicales; mais il est probable qu'elles y réussiraient également.

Par suite de la loi générale qui a présidé à la distribution des êtres sur le globe,

le règne animal est peu riche en espèces, peu varié à Hawaii. Avant les Européens, on n'y connaissait en fait de quadrupèdes que le cochon, le chien et le rat : ceux-ci y ont ajouté la vache, le cheval, la brebis, la chèvre, le chat et le lapin. Les oiseaux montaient à une vingtaine d'espèces, parmi lesquelles on remarque quatre nectarins, petits oiseaux au long bec pointu, aux plumes éclatantes dont on les dépouillait pour faire des manteaux précieux aux chefs indigènes; deux moucherolles, le psittacin, deux pinsons, une grive, la mouette commune, un corbeau, des foulques, des oies, des canards, des bécasses; puis les oiseaux de mer accoutumés, tels que phaétons, sternes, noddies, pétrels. Les insectes sont rares et limités; peu de papillons et de coléoptères, mais quantité de mouches et de moustiques. Aucune sorte de serpent n'habite l'île; les seuls reptiles sont deux espèces de lézards, de couleur cendrée, et longs de cinq à six pouces. Les poissons, au contraire, sont variés et nombreux, surtout les bonites, les poissons volants et deux sortes de mulets. Il y a aussi quantité de coquilles diverses, parmi lesquelles on remarque l'huître perlière, qui fournit souvent des perles d'une belle qualité. Les zoophytes abondent sur la côte.

Sous le rapport géologique, les îles Hawaii peuvent être regardées comme un groupe de volcans qui aurait surgi d'un banc de coraux et de madrépores. Le grand volcan de Kirau-Ea paraît avoir pour base une roche de trapp. Quant aux terrains bas qui touchent au littoral, ils semblent assis sur une base madréporique, laissée à sec. Ces terrains offrent du carbonate de chaux et des masses calcaires, où les coraux et les coquilles sont engagés dans tous les états, depuis la coquille et le corail naturels jusqu'à la pétrification presque complète. Malgré les travaux des Anderson, des Menzies et des Gaudichaud, la flore d'Hawaii est encore imparfaitement connue, surtout dans sa plus curieuse partie, celle du grand plateau central et des points culminants. La végétation du littoral est à peu près celle qu'on retrouve sur les autres îles de l'Océanie.

CHAPITRE LI.

HISTOIRE DES ILES HAWAII

L'archipel d'Hawaii a ses annales fabuleuses consacrées dans les chants nationaux et dans les traditions populaires. Ces annales toujours vagues, souvent contradictoires, plutôt allégoriques que vraies, plus remplies de fictions que de faits, ont cependant un côté sous lequel la physionomie se révèle; elles sont la poésie primitive d'un peuple, l'expression de ses rêves d'enfance; et à ces titres divers elles méritent d'être étudiées.

L'origine de la race hawaiienne est dans ces vieilles traditions l'objet de plusieurs variantes; mais l'opinion la plus accréditée, c'est que les habitants primitifs arrivèrent dans une pirogue de Taïti, qui veut dire *loin*, et qu'un prêtre nommé

Pao, de couleur blanche, aborda avec ses dieux sur le sol hawaiien. Durant la vie d'Opiri, fils de Pao, plusieurs étrangers, également de couleur blanche, arrivèrent à Hawaii vers le S. O. de l'île, et gagnèrent les montagnes où ils fixèrent leur séjour. Ce fait si simple parut aux Hawaiiens une chose surnaturelle ; ils voulurent à toute force voir des dieux dans ces nouveaux venus, et ils les traitèrent avec tout le respect imaginable. Le séjour de ces hommes blancs ne fut pas long : ils s'en retournèrent chez eux. La chronique ne spécifie pas quel vaisseau les avait conduits et ramenés. Tout ce qu'elle a constaté, c'est le nom du chef : il s'appelait Mana-Hini, c'est-à-dire, en langage polynésien, un étranger, un hôte, ce mot étant commun aux insulaires d'Hawaii comme à ceux de Taïti et de Nouka-Hiva.

Une tradition plus récente et plus précise établit encore que plusieurs années après le départ de Mana-Hini et de ses compagnons, sept étrangers abordèrent dans la baie de Ke-ara-kekoua, au lieu même où descendit plus tard le capitaine Cook. Ils vinrent dans un canot semblable au sien avec un tendelet sur l'arrière, mais sans mâts ni voiles. Ils étaient tous habillés de blanc ou de jaune, et l'un d'eux portait un *pahi* ou long poignard à son côté, et une plume sur son chapeau. Ils furent reçus par les naturels de la façon la plus amicale. Débarqués, ces hommes épousèrent des femmes du pays, furent nommés chefs, se montrèrent généreux, vaillants, expérimentés, et finirent, dit-on, par gouverner l'île d'Hawaii. Le missionnaire Ellis prétend, à ce propos, qu'on trouve encore dans cette île des individus provenant de ces colons étrangers. « Ces hommes, dit-il, se reconnaissent aisément à la teinte plus claire de leur peau, au caractère de leurs traits, à leurs cheveux bruns et bouclés. Du reste ils se targuent eux-mêmes de cette origine, dont le souvenir est une gloire et un titre de famille. »

Déjà La Pérouse avait émis cette opinion, que les îles Hawaii, les Sandwich de Cook, n'étaient pas autre chose que les îles des Rois et des Jardins, découvertes en 1542 par l'Espagnol Gaëtan. Ce navigateur raconte que, parti du port de la Nativité, situé sur la côte d'Amérique par 20° lat. N., il courut directement à l'ouest pendant 900 lieues, et qu'à cette distance il découvrit un groupe d'îles dont les sauvages étaient presque nus ; que ces îles, d'ailleurs, bordées de coraux, étaient fertiles en cocotiers et en autres arbres. La carte à la main, il est aisé de voir que l'archipel d'Hawaii est la seule terre à qui ces circonstances diverses puissent s'appliquer.

Une autre tradition qui se rapporte à la même date, tradition relative à un nommé Rono, a d'autant plus de signification qu'elle explique pourquoi les naturels rendirent à Cook les honneurs divins lors de son arrivée. Rono vivait sous l'un des anciens rois d'Hawaii : jaloux et prompt, il tua dans un moment de colère sa femme qu'il aimait tendrement ; puis la douleur et le regret l'ayant rendu fou, il parcourut les îles, querellant tout le monde, luttant avec le premier venu ; enfin, las et désespéré, il s'embarqua sur une pirogue d'une forme particulière, et se lança dans la haute mer, promettant de revenir un jour. Les naturels consacrèrent la vie de cet homme par un chant national qu'on retrouve encore à Hawaii. Les

insulaires mirent Rono au nombre de leurs dieux, et chaque année, vers l'époque de son départ, on célébrait en son honneur une fête avec accompagnement de jeux, lutte, pugilat, combat au javelot. Rono avait dit qu'il reviendrait : ils attendaient Rono d'année en année. Aussi, lorsque Cook parut devant Hawaii, ils prirent ses vaisseaux pour des îles, et le capitaine pour leur dieu. De là cette réception solennelle et ces honneurs divins dont nous parlerons bientôt.

Après l'époque de Rono, il faut placer celle du cinquième descendant du Kahou-Kapou, de Kaïa-Mamao qui finit d'une manière tragique. Kouï-Poïpaï, chef puissant d'Hawaii, ayant en vain tenté de séduire une des femmes de Kaïa-Mamao parvint un jour à l'attirer hors de chez elle; et, lui faisant violence, il l'entraîna vers la montagne. Ce rapt pouvait troubler la contrée alors paisible, il était à la fois impolitique et odieux; aussi le frère du ravisseur, Ala-Poï, homme juste et guerrier vaillant, blâma Kouï-Poïpaï, alla le trouver, et le décida à lui rendre l'épouse enlevée, pour qu'il la ramenât à son époux ; mais quand il se présenta devant le roi avec cette femme confuse et tremblante, le prince ne voulut pas la recevoir. Ala-Poï partit furieux et rassembla tous ses partisans. Une affaire sanglante eut lieu dans la vallée d'Ono-Marino : elle dura trois jours. A l'exception de Kaïa-Mamao et de son fils Taraï-Opou, peu de guerriers du parti royal échappèrent à cette boucherie. Le roi lui-même ne fut sauvé que par la généreuse assistance de son ennemi Ala-Poï : ce brave chef arrêta la lance qui allait le percer. Mais Kaïa-Mamao était trop fier pour subir cette grâce plus cruelle encore que sa défaite : il se tua de sa propre main sur le champ de bataille.

Malgré cette catastrophe, les Hawaiiens ne dérogèrent pas à la descendance ; ils intronisèrent le jeune Taraï-Opou, le même qui régnait quand, à son troisième voyage, Cook parut sur ce rivage, le 20 janvier 1778. A cette époque, les îles n'obéissaient pas à un seul chef; mais chacune d'elles avait un *arii-rahi*, chef suprême, et des *arriis*, ou princes de districts. L'illustre navigateur mouilla dans la baie de Waï-Mea sous le vent de Tauai. A la vue de ces vaisseaux énormes, le premier mouvement des naturels fut une surprise mêlée de quelque effroi. Ils ne s'approchèrent avec leurs pirogues que peu à peu et avec prudence, montèrent en petit nombre sur le pont et restèrent émerveillés du spectacle qu'il offrait. Cependant une de leurs premières questions intelligibles fut de demander du fer, qu'ils nommaient *hama-iti :* circonstance qui ne peut s'expliquer autrement que par une descente antérieure d'Européens. Au milieu de ces démonstrations amicales, ils semblaient pourtant peu jaloux de recevoir ces étrangers; ils allèrent même jusqu'à s'opposer au débarquement, et les Anglais furent obligés de tuer un des plus récalcitrants pour intimider les autres. Après cet exemple, il n'y eut plus de lutte. Cook, descendu sur le rivage, rencontra partout du respect et de la soumission. Les naturels se prosternaient sur son passage, la face contre terre ; on lui offrait des présents de toute sorte, et un prêtre de l'île lui adressa une prière comme à Dieu. Dès ce moment des échanges paisibles s'établirent entre les vaisseaux et la terre. A Tauai, Cook visita un moraï (lieu d'adoration, lieu de sépul-

ture) voisin du mouillage; et ce qui le saisit le plus dans ce monument pieux, fut sa ressemblance avec les constructions analogues de Taïti. L'affinité des deux archipels lui parut dès lors probable; il ne s'agissait plus que d'aller à la recherche d'autres démonstrations.

Cook ne resta que trois ou quatre jours à Tauai; il visita Niihau, et y fit encore une halte de trois jours; puis, malgré son désir curieux d'explorer le reste du groupe, il appareilla pour sa destination, la côte N. O. de l'Amérique, et reconnut seulement de loin et à la voile l'île Oahou, qu'il comprit avec Tauai, Niihau et l'écueil Tahoura, sous la dénomination commune d'îles Sandwich. Mais l'année suivante, à la même époque et à son départ des côtes américaines, le grand navigateur voulut compléter cette utile reconnaissance. Le 17 janvier 1779, il parut de nouveau devant le groupe découvert et mouilla sur la côte occidentale de Hawaii.

La présence des vaisseaux européens produisit sur cette plage un effet indescriptible. Le chef du collége des prêtres ayant solennellement déclaré que c'était Rono qui tenait sa promesse et reparaissait à Hawaii, ainsi qu'il l'avait annoncé, Cook fut dès lors regardé comme un dieu : quand il traversait cette foule d'indigènes, on l'appelait le grand Rono; on se prosternait sur sa route, on faisait dans les temples des sacrifices en son honneur. Pour lui et pour ses équipages il obtint ce qu'il voulut. Parfois il fallait en revanche que le célèbre marin se prêtât à des cérémonies bizarres dont il ne comprenait pas la signification. Cook voyait bien, à l'accueil que ces gens-là lui faisaient, qu'ils ne le traitaient pas tout à fait comme un homme de la même nature, du même rang que les autres; mais de là à deviner la légende fabuleuse de Rono, il y avait loin encore. Il se laissa pourtant déifier de fort bonne grâce, et subit les ovations religieuses par lesquelles on célébra sa mémorable venue. Dans une de ces cérémonies, on le conduisit au *Hare no o Rono* (maison de Rono), et on le fit asseoir sous l'idole, espèce de statue gigantesque coiffée d'un bonnet pointu et recouverte d'une grande draperie blanche, aussi effrayante, aussi hideuse que le *Mama-Combo* des nègres de la Gambie. Quand il fut placé sous cette effigie sainte, on lui enveloppa le bras d'une étoffe rouge, et l'on confia à l'officier King le soin de soutenir ce bras en l'air. Alors un jeune chef s'avança au milieu de douze prêtres complétement nus et n'ayant que le maro; il prit des mains d'un de ses collègues un petit cochon, articula une longue et solennelle prière; puis étrangla l'animal, qui fut préparé et cuit. Sous cette forme nouvelle, on le présenta à Cook avec un redoublement de prières, accompagnées de noix de coco et de coupes pleines de kava, la liqueur fermentée de la Polynésie. Il fallait faire manger de ce porc à Rono, et par un dernier témoignage de respect, un des prêtres porta de ses mains les vivres jusqu'à sa bouche. Cook ne put s'empêcher de faire la grimace, car naguère on l'avait forcé à avaler du cochon pourri; il repoussa l'offrande avec douceur, mais obstinément. Alors, résolu à le vaincre par toutes sortes de bons procédés, le prêtre mâcha lui-même les morceaux et les lui offrit ensuite. Cook ne résista plus.

La bienveillance des prêtres et des naturels ne se bornait pas à ces honneurs

d'apparat. Chaque fois que des hommes de l'équipage mettaient le pied à terre, ils les comblaient de provisions de toutes sortes; et si les chaloupes tardaient à paraître, ils envoyaient à bord des pirogues chargées de cochons, de noix de coco, de fruits et de légumes. Ces présents étaient faits dans des vues toutes désintéressées. Ils ne demandaient rien, ils n'attendaient rien en retour. Heureux quand Rono daignait accepter! Le 24 janvier un tabou solennel établi sur la rade de Ke-ara-kekoua annonça l'arrivée prochaine de l'arii-rahi Taraï-Opou, qui revenait d'une incursion guerrière dans l'île voisine. Prévenu de l'arrivée de l'étranger, il alla d'abord se promener incognito autour de ses bâtiments, puis il annonça qu'il ferait à Rono une visite solennelle, et qu'il lui offrirait les cadeaux qu'on offre aux dieux.

En effet, au jour fixé, Taraï-Opou s'embarqua vers midi dans une grande pirogue, escortée de deux autres chargées de provisions, et se dirigea vers le vaisseau. Les principaux officiers de sa cour, coiffés de leurs casques, couverts de leurs plus riches manteaux, et armés de piques et de poignards, encombraient l'embarcation du roi; dans celle qui suivait se groupaient les prêtres, portant leurs idoles parées d'étoffes rouges. Ces idoles, sorte de mannequins d'osier d'une taille gigantesque, étaient garnies de plumes bariolées comme les manteaux des grands; leurs yeux étaient des disques de nacre de perle avec une noix foncée au centre; leurs râteliers des dents de chiens. Des cochons et des légumes emplissaient la troisième pirogue. La traversée du rivage au bord fut employée à des chants religieux. Arrivées devant les vaisseaux, les pirogues en firent le tour: puis, au lieu de monter sur le pont, le roi fit signe au capitaine anglais de venir conférer avec lui sur la grève. On s'y rendit chacun de son côté, et l'on gagna une tente que les Anglais avaient improvisée près du débarcadère. Alors, au milieu du silence profond qui s'établit dans cette enceinte, le roi se leva, marcha vers Cook assis à l'extrémité de la salle d'audience, plaça d'une façon gracieuse son propre manteau sur les épaules de l'Anglais, le coiffa d'un casque en plumes, lui mit un éventail dans les mains, et finit par étendre à ses pieds six manteaux d'un grand prix. Pendant que le roi étalait ainsi ses présents, les serviteurs apportèrent quatre gros cochons, des cannes à sucre, des noix de coco et des fruits de l'arbre à pain, qu'ils déposèrent aux pieds du capitaine. La cérémonie se termina par l'échange des noms entre Cook et Taraï-Opou, formalité si générale et si importante dans les îles Polynésiennes. A peine le roi eut-il fini, que les prêtres survinrent, jaloux d'offrir leurs hommages à Rono, et traînant après eux une file d'hommes qui ployaient sous le poids des cochons, des corbeilles de bananes, de patates, de légumes et de fruits. Taraï-Opou, déjà avancé en âge, cassé, maigre et infirme, était accompagné de ses deux fils cadets et de son neveu, devenu célèbre sous le nom de Tamea-Mea. King, qui le vit, dit que ce jeune chef avait un aspect étrange et sauvage, et que sa tête était couverte d'une pâte et d'une poudre brune peu propres à l'embellir.

Ainsi se passa le reste du séjour des Anglais. La bonne harmonie ne fut pas

un instant troublée : seulement Taraï-Opou semblait inquiet de la quantité de vivres qu'absorbaient les deux vaisseaux. « Ces gens-là, se disait le monarque hawaiien, viennent d'un pays où ils mouraient de besoin : pour peu qu'ils séjournent encore, ils affameront mon île. » Alors il s'informait du jour du départ avec une sollicitude empressée, et quand on lui dit qu'il était fixé au 4 février, il parut content. Toutefois il redoubla de prévenances, accabla Cook de pirogues chargées de vivres ; Cook lui répondit par des cadeaux au moins équivalents. Au moment du départ, les prêtres voulaient retenir Rono, ou au moins l'officier King qu'ils prenaient pour son fils ; et ce ne fut pas sans regret qu'ils virent *la Découverte* et *la Résolution* emporter le divin étranger.

Jusque-là Hawaii était pour le grand navigateur une région propice et hospitalière ; mais le malheur voulut que, près de terminer l'exploration du groupe, un coup de vent endommageât l'un de ses vaisseaux. Pour réparer des avaries de mâture, il reparut donc dans la rade de Ke-ara-kekoua le 11 février 1779. Des tentes pour les ouvriers, des ateliers de charpenterie, des forges, furent établis sur la grève près du moraï. On s'y livra aux réparations urgentes. Plusieurs jours s'écoulèrent sans que rien parût changé dans les dispositions des naturels. Le roi, revenu sur ces entrefaites d'une tournée dans l'intérieur, fit le même accueil au capitaine ; mais bientôt et à mesure que le séjour des Anglais se prolongeait, l'attitude du peuple d'Hawaii se modifiait et empirait d'heure en heure. L'empressement et le respect obtenus jusqu'alors se changèrent d'abord en défiance et en froideur ; puis la manie du vol, si habituelle aux sauvages, se réveilla chez ceux-ci ; tout objet en fer devint pour eux une tentation irrésistible. Turbulents, audacieux, fanfarons, ils ne tardèrent pas à provoquer des voies de fait de la part des équipages anglais. Dès le 13 une rixe s'éleva à terre entre eux et les naturels, et déjà ces derniers, armés de pierres, commençaient à assaillir en masse les Européens, quand l'arrivée de Cook suspendit la collision. Presque en même temps les hommes de *la Découverte* étaient obligés de faire feu sur d'impudents voleurs qui venaient marauder le long du bord. Ces préludes fâcheux et quelques malentendus qui en furent la suite amenèrent des actes de violence gratuite de la part des Anglais contre un chef nommé Paria dont ils n'avaient jamais eu qu'à se louer. Furieux de cette ingratitude, les insulaires se jetèrent sur les agresseurs : un massacre aurait eu lieu ce jour-là, si Paria lui-même, le chef insulté, ne fût intervenu pour sauver les Anglais des vengeances de ses compagnons. L'affaire paraissait assoupie, quand, le soir, quelques naturels s'étant glissés à la sourdine auprès des tentes, on fit feu sur eux, tant pour les forcer à se retirer que pour intimider les autres.

Le jour suivant, 14 au matin, on s'aperçut que dans la nuit la chaloupe de *la Découverte*, amarrée sur la bouée, avait disparu. A cette nouvelle, Cook entra dans le plus grand courroux, et fit tirer à boulets sur deux pirogues de naturels qui naviguaient dans la rade ; puis, cédant à son caractère hardi et décidé, il résolut d'aller à terre, d'enlever le roi lui-même et ses principaux ariis, afin de les

garder à bord, comme otages, jusqu'à ce qu'on lui eût restitué sa chaloupe. Ce moyen était violent; il dépassait le but; il répondait mal aux libéralités antérieures des insulaires, et à la bienveillance soutenue et constante qu'avaient témoignée aux Anglais le roi et les prêtres de l'île. Mais, en toute occasion semblable, l'inflexible et brave capitaine n'avait pas marché par d'autres voies; il ne voulut pas déroger au système de terreur et d'audace qui lui avait constamment réussi.

A huit heures, ses ordres donnés pour que toutes les mesures de précaution fussent prises, il s'embarqua dans un canot monté de neuf soldats et marins avec leur officier en tête, et fit voguer vers le village de Kaava-Roa. Là, il prit terre avec son escorte, marcha vers la résidence du roi, qu'il trouva couché et encore endormi, et lui signifia l'ordre de le suivre. Le vieux monarque ne résista point; il se leva, et ayant envoyé chercher ses deux jeunes fils qui étaient absents, il se remit avec eux entre les mains de Cook et se laissa conduire vers l'embarcation. Rien jusqu'à ce moment n'indiquait dans les habitants de l'endroit des intentions hostiles: l'animosité de la veille semblait éteinte, et des marques de vénération accueillirent le capitaine anglais sur tout son passage. Quand on le vit sortir de la maison royale, emmenant avec lui le prince et ses deux fils, on ne sut pas d'abord ce que ce déplacement voulait dire; déjà même les enfants étaient embarqués lorsque la favorite de Taraï-Opou, une femme nommée Kanona, s'élança vers le rivage et supplia le monarque, avec des pleurs et des sanglots, de ne point aller à bord des bâtiments. A leur tour quelques chefs réunis autour de Taraï le conjurèrent de se défier, de ne pas se livrer ainsi à des étrangers; tandis que la foule, grossissant peu à peu, regardait cette scène avec une curiosité inquiète et irrésolue. Le roi ne savait que faire entre l'inflexible volonté de Cook et le soin de son salut personnel. Il n'y avait d'autre parti à prendre que d'engager une lutte : il la désirait peut-être; mais il n'osait pas en donner le signal. Dans un état d'anxiété et d'indécision, il s'était assis sur le sable, pâle et consterné. En ce moment un indigène, accouru de l'autre côté de la baie, se précipita au milieu des groupes qui entouraient Cook. « La guerre, s'écria-t-il, la guerre! Les étrangers ont commencé le combat; ils ont fait feu sur une pirogue, et ont tué un des chefs. » A ces mots, cette populace changea d'attitude : morne tout à l'heure et indécise, elle s'arma de pierres et prit subitement l'offensive. Le peloton de soldats anglais se mit en mesure de résister : rangé en bataille à 15 ou 20 toises de l'endroit où se trouvaient Cook et Taraï-Opou, il se disposa à faire feu sur les plus hardis. Le capitaine cependant, calculant l'étendue du péril, semblait avoir renoncé au projet d'emmener le roi; il se résignait à la retraite, et gagnait son canot, quand un naturel le menaça avec sa lance. Cook, qui tenait un fusil à deux coups, le prévint et l'étendit raide mort. On répondit à cette voie de fait par une grêle de pierres à laquelle répondit une décharge de la part des soldats de marine. Cook voulut faire cesser le feu; mais le bruit empêcha que son commandement ne fût entendu; il essaya aussi de haranguer les insulaires et d'arrêter par la persuasion cette lutte inégale, mais au moment où il se

retournait, un coup de pahoa le frappa dans le dos pendant qu'un fer de lance lui traversait le ventre. Dès ce moment la mêlée devint générale. Les insulaires n'avaient pas eu peur du feu des mousquets : au lieu de reculer, ils s'étaient précipités sur les armes meurtrières. Quatre des soldats de l'escorte furent tués sur les rochers du rivage; trois autres furent blessés grièvement, et l'officier reçut lui-même un coup de pahoa. Ces derniers pourtant parvinrent à rejoindre leur canot en laissant au pouvoir des ennemis les cadavres de Cook et de leurs quatre camarades.

Cette fatale journée fit comprendre aux Anglais que la place n'était plus tenable ; ils plièrent leurs tentes, se retirèrent à bord, et une fois à l'abri de toute agression, firent des ouvertures pour obtenir qu'on leur rendît le cadavre de leur noble capitaine. Mal servis dans cette demande par les moyens de douceur, ils allaient en venir à des voies rigoureuses, quand deux prêtres rapportèrent, enveloppé dans quelques étoffes, un morceau de chair humaine qui pesait neuf ou dix livres. « C'était, disaient-ils, tout ce qui restait du corps de Rono, ce corps ayant été brûlé suivant la coutume, et les os distribués parmi les différents chefs. » A la vue des restes mutilés de leur commandant, la fureur des équipages sembla prendre une nouvelle force ; de leur côté, les insulaires avaient également à venger la mort de cinq chefs distingués et d'une trentaine des leurs. Les rancunes réciproques ne firent que s'accroître, et à chaque instant s'engageaient des luttes partielles qui entretenaient les hostilités générales. Quand les Anglais descendaient à l'aiguade, ils étaient sûrs d'y trouver une multitude furieuse, armée de pahoas, de pierres ou de bâtons. La mousqueterie la dispersait un instant ; mais elle revenait à la charge. Alors, pour faire un exemple, l'officier qui commandait les deux vaisseaux fit livrer aux flammes le village des prêtres et massacrer ceux qui essayèrent de s'opposer à cet acte de vengeance.

Ce fait décisif amena la paix : on s'aboucha, on se fit quelques concessions de part et d'autre, et l'accord fut conclu le 19 février. Le lendemain, le chef Eapo, suivi de plusieurs milliers d'insulaires, transporta processionnellement vers le rivage les débris du corps de Cook, les mains entières, l'os du métacarpe, la tête dépouillée de sa chair, diverses portions des bras et des jambes. Le 21, les divers chefs restituèrent ce qu'ils avaient gardé des os du capitaine, le canon de son fusil, ses souliers et quelques autres objets. Le 22, on lui rendit avec solennité les derniers devoirs, et dès lors les bons procédés, les échanges, les visites, se rétablirent comme pendant le premier séjour. Du reste, il faut dire, à la louange des chefs et des prêtres, que la mort de Cook, résultat d'une effervescence populaire, les affligea profondément. La fable de Rono avait tellement pris crédit parmi eux, qu'ils rendirent des honneurs divins aux dépouilles de l'illustre navigateur. Sa mémoire fut immortalisée dans les îles ; et, avant leur conversion au christianisme, c'était encore une version admise par eux, que Rono ressuscité paraîtrait de nouveau à Hawaii et tirerait vengeance de ses meurtriers. Cette funeste relâche avait duré dix jours. Le 22 février, *la Découverte* et *la Résolu-*

tion mirent à la voile, et allèrent mouiller, le 1er mars, sous le vent de l'île Niihau, dont les naturels ne se montrèrent que voleurs et insolents. L'escadrille anglaise quitta l'archipel, le 15 mars 1779.

Taraï-Opou survécut peu au départ des Anglais. S'il faut en croire Vancouver, ce roi mourut de mort violente dans une révolte dont on ne spécifie pas les incidents, et où Tamea-Mea fut obligé d'intervenir pour sauver la veuve menacée par la fureur populaire. Quoi qu'il en soit, Kau-ike-ouli monta sur le trône après son père; mais son despotisme et sa cruauté eurent bientôt soulevé contre lui la majeure partie de la population. Suivant le récit de *la Blonde*, ce tyran avait interdit à ses sujets des classes inférieures de jeter un regard sur lui depuis le lever du soleil jusqu'à son coucher. Si un individu violait cette consigne, soit par mégarde, soit volontairement, à l'instant même il était mis à mort. On ne saurait garantir l'exactitude de cette version; mais ce qui est positif, c'est qu'un cousin de Taraï-Opou, l'ambitieux Tamea-Mea, trouva bientôt une foule de prétextes pour lui disputer le trône héréditaire. Quelques escarmouches sans résultat, quelques rencontres partielles, aboutirent à la grande bataille de Moko-Houa, livrée près du village de Keei, bataille où périt Kau-ike-ouli, et qui livra au vainqueur le sceptre de l'archipel. La fille de Kau-ike-ouli, la jeune Kea-pouo-lani, étant tombée entre les mains de Tamea-Mea, le nouveau monarque l'épousa, afin de cumuler sur sa tête les doubles droits de la naissance et de la conquête. En vain l'un des plus jeunes frères du vaincu, Ke-Oua, essaya-t-il de se maintenir indépendant sur quelques districts du rivage oriental.

Ce fut pendant que la guerre civile sévissait à Hawaii, que La Pérouse mouilla à Tauai, en 1786. Bien accueilli par les habitants, il ne resta à l'ancre devant l'île que vingt-quatre heures, et n'ajouta aucun détail aux renseignements connus. Les capitaines Portlock et Dixon, qui visitèrent aussi l'archipel en 1786 et 1787, n'eurent qu'à se louer des naturels, avec lesquels ils établirent des échanges réguliers de vivres contre des objets manufacturés. La loyauté et la bienveillance présidèrent à ces mutuels rapports. L'archipel était connu dès lors. Dix ans s'étaient écoulés à peine depuis la catastrophe de Cook, que Hawaii était un point de relâche, une échelle fréquentée des navigateurs anglais ou américains. On allait s'y ravitailler à fort bon compte; quelques fusils et de la poudre suffisaient pour obtenir de fort belles provisions. Plus les naturels avaient d'armes à feu, plus ils désiraient d'en avoir, car leur possession était un privilége de force et de puissance pour ceux à qui elle était échue. Ne pouvant s'en procurer, parfois ils allaient jusqu'à en voler, et il en résultait quelques vengeances sanglantes. Voici, entre autres, l'une de ces catastrophes.

Un Américain nommé Metcalf avait armé pour le commerce des fourrures deux petits navires; l'un qu'il commandait, le brick *l'Eléonore*, de dix canons, avec un équipage de dix compatriotes et de quarante Chinois, dirigé par le maître John Young; l'autre, la goëlette *la Belle Américaine*, que montait son fils avec le maître d'équipage Isaac Davis et cinq marins seulement. Partis de la Chine en 1789,

les deux navires se séparèrent : *l'Éléonore* passa l'hiver aux îles Hawaii, où *la Belle Américaine* ne rallia sa conserve qu'au mois de février. Alors l'une et l'autre allèrent mouiller devant Mawi. Une nuit, le canot amarré sur l'arrière du brick fut enlevé avec l'homme qui le gardait : Metcalf jura qu'il en tirerait vengeance. Il dissimula néanmoins ; il dissimula encore quand, au bout de trois jours, on lui rapporta les os du marin et les débris du canot, et continua à demander des vivres, à bien accueillir les pirogues qui se présentaient le long des bâtiments. Les indigènes crurent qu'ils étaient pardonnés, et ils revinrent en grand nombre. Un matin pourtant, l'ordre fut donné aux équipages de charger les canons à mitraille, de charger à balle les mousquets ; puis, au moment où les pirogues arrivèrent, on les fit passer toutes du côté qui regardait le rivage, et une décharge à bout portant frappa sur les embarcations entassées. L'effet fut terrible : plus de 100 habitants de Mawi périrent, et un plus grand nombre furent blessés.

A la suite de cet exploit, l'Américain appareilla pour Hawaii, où les premiers jours de sa relâche se passèrent de la façon la plus tranquille. Le 18 mars seulement, un des chefs du district, nommé Tamea-Motou, se présenta le long de la goëlette avec quelques amis, annonçant l'intention d'offrir quelques présents au jeune Metcalf. On le reçut sans défiance ; mais à peine monté sur le pont, il saisit le jeune homme et le jeta à la mer, où il fut promptement englouti ; puis il en fit autant au maître Davis : celui-ci pourtant, bon nageur, parvint à se soutenir sur l'eau malgré quelques blessures, et fut recueilli dans une pirogue. Pendant que ceci se passait, le maître de *l'Éléonore*, Young, était retenu à terre et gardé en prison par l'ordre de Tamea-Mea. *La Belle Américaine* était donc au pouvoir du chef hawaiien. Le brick, mouillé à peu de distance, ne fut pas longtemps à s'apercevoir de ce coup de main ; néanmoins, au lieu de porter secours à sa conserve, il mit à la voile et ne reparut pas.

Il est difficile, même aujourd'hui, d'établir par quel ordre et sous quelle influence cet enlèvement eut lieu. L'arrestation du maître Young doit sans doute être imputée à Tamea-Mea, qui voulait, au moyen d'un otage, obtenir une réparation amiable ; mais la surprise de *la Belle Américaine* était si peu de son fait, qu'il donnait l'ordre de la restituer à Metcalf, au moment même où celui-ci usait d'une prudence exagérée en mettant à la voile. Ainsi l'honneur du plan de capture revenait à Tamea-Motou comme son exécution. Il rejeta une portion de cette responsabilité sur Taï-Ana, qu'accusent d'ailleurs les dépositions du maître Young. Ce chef, d'un caractère ambitieux et hardi, d'une incroyable activité et d'un courage héroïque, était depuis longtemps possédé de cette pensée, que la puissance hawaiienne ne serait fondée à toujours que lorsqu'on aurait des canons et des escadrilles pour soumettre l'archipel entier. Plus de six mois auparavant, il avait proposé d'enlever le brick de Metcalf pendant l'hivernage ; puis, éconduit par le bon sens et la loyauté du roi, il avait poussé, ajoutait-on, Tamea-Motou dans son audacieuse entreprise. Depuis encore, et à diverses reprises, Taï-Ana renouvela ses offres de flibustier ; entre autres au sujet de *la Princesse Royale*, prise faite

par les Espagnols sur les Anglais. Toutes ces mauvaises pensées vinrent échouer devant la judicieuse fermeté de Tamea-Mea, qui comprenait déjà les moyens d'obtenir par la justice et la loyauté ce que le chef ambitieux ne croyait possible de se procurer que par la violence et le vol.

Dans l'affaire de *la Belle Américaine*, il n'y a qu'une chose dont Tamea-Mea consentit à profiter : la capture de deux Européens, les maîtres Young et Davis. Il les regardait pour lui et pour ses peuples comme de précieux instruments de civilisation. Les deux Anglais furent constitués et déclarés solennellement ses captifs, responsables, Young de Davis, Davis de Young, l'un ne pouvant s'échapper sans que la solidarité de sa fuite pesât sur l'autre de tout son poids. Toutefois, en même temps qu'il leur donnait l'archipel pour prison, Tamea-Mea les combla de marques d'amitié et de bienveillance. Young et Davis s'attendaient à être mangés vivants par ces sauvages, et cela avec d'autant plus de raison que les victimes de Mawi demandaient vengeance. Qu'on juge de leur surprise quand ils se virent logés dans une fort belle case, non loin de celle du roi, comblés de présents et de vivres, libres de choisir parmi les femmes du pays celles qui leur convenaient le mieux. On conçoit s'ils se résignèrent à rester, à travailler, à introduire quelques idées, quelques pratiques de notre civilisation parmi ces insulaires. Ils se mirent à l'œuvre par plaisir, par devoir, par reconnaissance; ils popularisèrent une foule de notions vagues, mais précieuses, se livrèrent à des travaux que la sagacité indigène imita promptement; ils rendirent enfin de tels services à Tamea-Mea, que celui-ci trembla plus que jamais de les perdre. Des navires européens étant survenus, Young et Davis devinrent leurs truchements; ils réglèrent les objets d'échange qui pouvaient le mieux profiter au pays, furent vis-à-vis des étrangers plus rois que le roi. Cependant, pour éviter qu'ils ne partissent un jour avec des compatriotes, on ne les laissait jamais aller ensemble à bord, mais seulement l'un après l'autre. Du reste, ces précautions étaient superflues : les deux marins avaient pris racine à Hawaii; ils y avaient rencontré un sort qu'ils auraient vainement cherché en Europe; la pensée d'un départ furtif ne leur vint pas. A leur exemple, au contraire, des Anglais et des Américains, déserteurs de leur bord, se fixèrent à Hawaii et s'attachèrent au service des chefs.

Le pays en était là, avec cette ébauche de progrès, quand l'Anglais Vancouver mouilla, en janvier 1792, dans la baie de Ke-ara-kekoua. A peine avait-il laissé tomber l'ancre, que deux des principaux généraux de Tamea-Mea demandèrent la faveur d'être admis à bord. Cette relâche fort courte ne fut marquée par aucun incident, et, peu de jours après, Vancouver était à Oahou où l'on s'attendait à une descente de Tamea-Mea et de ses guerriers. Le roi qui tenait encore dans ces îles contre la puissance progressive du monarque d'Hawaii, était Tahi-Teri. De Oahou le navigateur anglais se rendit à Tauai, et ne trouva que l'héritier présomptif du trône de cette île, enfant de douze ans. Le régent Enemo reçut Vancouver avec la cordialité la plus entière. On lui procura des vivres, quoique l'île offrît alors un aspect de désolation générale. Les Anglais qui avaient fait partie

des premières expéditions, comparant l'état de l'archipel entier avec celui où il se trouvait aux jours de la découverte, purent constater un incroyable contraste. Depuis lors, la guerre n'avait cessé de tourmenter le pays; la dépopulation des campagnes et l'aspect des terres en friche indiquaient jusqu'à quel point elle avait été acharnée et meurtrière. Là où étaient jadis des villages, on ne retrouvait plus une seule case; les plaines, les bassins cultivés autrefois, n'étaient que de mornes et stériles solitudes. Tous les chefs que Vancouver avait connus à Hawaii, en 1779, étaient infirmes ou morts : Tamea-Mea survivait seul, debout sur ces ruines pour les féconder.

Cette même année 1792 fut marquée par un épisode qui rappela la fatale aventure de Cook. *Le Dedalus*, aux ordres du lieutenant Hergest, navire attaché à l'expédition de Vancouver, et chargé de vivres pour ses vaisseaux, vint mouiller à Waï-Mea dans l'île Oahou. Cette île appartenait à Tahi-Teri, roi encore indépendant. Les premiers rapports entre le bord et la terre furent pacifiques et inoffensifs; mais une querelle s'étant élevée par un malentendu, il y eut des voies de fait de part et d'autre; le lieutenant Hergest et l'astronome Gooch furent massacrés. Quand les officiers du *Dedalus* réclamèrent les corps des victimes, il leur fut répondu que ces corps avaient été partagés entre les divers chefs. Mais l'année suivante (1793), Vancouver étant revenu mouiller devant To-waï-haï, puis à Kaï-Roua, enfin à Ke-ara-kekoua, les liens, jusque-là noués et rompus entre les naturels et les Anglais, se resserrèrent d'une manière plus forte. Le souverain d'Hawaii fut pour eux un homme tout nouveau. Soit que le désir lui fût venu de montrer ses bons côtés aux Européens, soit qu'il se fût opéré chez lui un grand progrès intellectuel, Tamea-Mea se révéla ce qu'il resta constamment depuis, franc, généreux, bienveillant, éclairé. Il vint lui-même à bord, escorté d'une foule de chefs et d'officiers, de son beau-père Karaï-Mahamou, et de son fils, enfant de neuf ans. De fort beaux présents furent échangés de part et d'autre, et dès ce moment toute crainte de malentendu ou de surprise disparut dans les rapports réciproques.

A l'ancre le 22 janvier 1793 dans la baie de Ke-ara-kekoua, où Tamea-Mea résidait alors, Vancouver reçut la visite des deux principaux chefs du pays, Kahou-Mouton et Taï-Ana, qui semblaient jalouser la position puissante que Tamea-Mea se faisait peu à peu. Agents principaux de son élévation, ils en étaient alors à regretter d'avoir si complétement réussi; ils auraient désiré que l'homme porté par eux sur le pavois en descendît pour se mettre à leur niveau. Ce qui les offusquait surtout, c'est que le roi recevait seul les présents magnifiques des Anglais. Ils se plaignaient aussi de Young, l'Anglais Young, devenu le confident et l'inséparable du souverain; ils disaient que ce premier ministre exagérait à ses compatriotes l'influence et le pouvoir de Tamea-Mea, afin qu'on le ménageât seul, et qu'on ne tînt pas compte des autres chefs. Vancouver écouta ces plaintes sans y répondre : il fit aux visiteurs quelques cadeaux de prix pour les consoler, mais il vit bien que tôt ou tard l'adroite et forte politique de Tamea-Mea dominerait ces

petites velléités de révolte et ces prétentions jalouses d'individus. Du reste, le souverain d'Hawaii n'épargna rien pour le traiter royalement pendant son séjour. Il fut promené de festin en festin, de fête en fête.

Au nombre de ces réjouissances publiques était une espèce de jeu olympique, un combat simulé qui mérite qu'on s'y arrête. La scène se passait en dehors de l'enceinte du moraï et sur la partie septentrionale de la grève. Là vinrent se ranger, à peu de distance l'une de l'autre, deux divisions de 150 guerriers chacune. Celle de droite figurait l'armée de Tamea-Mea. Les combattants brandissaient des lances émoussées semblables à celles qui servaient au combat. Au signal donné, les deux phalanges armées marchèrent l'une contre l'autre, d'une manière à peu près libre et sans qu'aucun chef parût leur indiquer une direction ; à une distance moindre, des harangues violentes furent prononcées, on se provoqua de la voix et du geste ; puis, à un second signal, une grêle de traits siffla des deux côtés et vint s'amortir avec un bruit retentissant. On ne saurait se faire une idée de l'adresse avec laquelle les javelots étaient lancés et parés. Quelques guerriers pourtant en reçurent des contusions assez fortes ; mais leur bonne humeur ne diminua point pour cela. Dans cette lutte qui n'était qu'une escarmouche, un combat de deuxième ou troisième ordre, on voyait des soldats passer tout à coup de l'arrière à l'avant, lancer leurs dards, relever ceux qui étaient à terre, et les renvoyer à l'ennemi ; puis, quand ils en avaient décoché deux ou trois, ils se retiraient ; mais les plus vaillants, les Achilles de la bande, allaient défier leurs adversaires à petite portée ; ils se posaient devant eux, les provoquaient par le geste, par des paroles insultantes : devenus ainsi des points de mire pour tous les javelots ennemis, ils repoussaient avec leurs lances les traits qui auraient pu les atteindre, et, saisissant les autres au vol, ils les renvoyaient à l'instant même avec une merveilleuse adresse.

De tous ces guerriers nul n'égalait le roi. Tamea-Mea s'était mêlé à la lutte pour quelques instants ; et, piqué d'honneur par la présence des Anglais, il voulut leur prouver que le rôle de chef d'armée n'était pas une sinécure pour un monarque hawaiien. Il combattit avec une si étonnante adresse, avec tant de vivacité dans l'attaque, tant de promptitude dans la défense, que Vancouver et ses officiers en furent émerveillés. Six dards le menaçaient à la fois ; d'une main il en saisit trois en l'air ; il en brisa deux avec celui qui lui servait d'arme offensive et défensive, et esquiva le sixième par un imperceptible mouvement de corps. L'ennemi cependant venait de distinguer le roi au premier rang parmi les siens, et sur-le-champ il tourna de ce côté toutes ses attaques. Les javelots arrivaient sur lui comme une grêle serrée et incessante, il ne les évitait plus que par des prodiges d'adresse ; il allait être touché sans doute, quand par un mouvement soudain son armée l'entoura, lui fit un bouclier vivant ; après quoi, réunissant tous ses moyens d'action, elle décocha à l'ennemi des traits si nombreux et si bien dirigés que la victoire se déclara pour elle. Tamea-Mea vainqueur sortit de cette mêlée sans avoir été atteint une seule fois.

Plusieurs épisodes caractéristiques avaient signalé cette lutte confuse. Tel fut l'instant où il s'agit de disputer le premier mort ou blessé. Comme celui à qui ce malheur échoit est destiné à être sacrifié au moraï s'il tombe au pouvoir de ses antagonistes, les deux partis font d'incroyables efforts pour s'arracher cette victime, et beaucoup y périssent de part et d'autre. Dans le combat actuel, le blessé était du côté de Tahi-Teri, et l'on se le disputa longtemps, avec des chances à peu près égales. L'action se soutint de la sorte, toujours plus animée, jusqu'au moment où plia l'armée de Tahi-Teri. Alors les guerriers de Tamea-Mea saisirent les blessés du parti adverse ou les hommes supposés morts, et les traînèrent sur le sable par les talons, jusqu'à une certaine distance du champ de bataille. Ces pauvres diables, ceux qui jouaient le mort, devaient être d'une résignation exemplaire : de véritables morts ne se seraient pas montrés plus patients. Déjà, pendant la mêlée, on les avait foulés aux pieds, poussés, meurtris; on les traînait alors sur les cailloux et sur le sable, sans que la douleur pût les tirer de leur immobilité apparente. Une fois le combat fini, ils se relevèrent, la bouche, le nez, les yeux, les oreilles remplies de boue et de terre, et gais, rieurs, ils allèrent se laver dans la mer. Mais jusqu'alors la lutte n'avait été engagée qu'entre le vulgaire des guerriers; les chefs n'y avaient pris aucune part. Quand la victoire lui eut donné un dénouement, quand les deux armées accroupies à terre se furent mises à parlementer, les chefs parurent; ils étaient censés ignorer ce qui avait précédé leur arrivée : tout cela était au-dessous d'eux et peu digne d'attention. Ils s'avançaient gravement, à pas mesurés, sous l'escorte d'hommes armés de lances pointues en bois dur, longues de 16 à 20 pieds, marchant avec ordre, avec précision, exécutant de temps à autre des évolutions compliquées, qui attestaient une certaine tactique militaire. Rangés sur deux lignes parallèles, ils s'assirent avec leurs armes en avant, ne laissant entre eux qu'un espace de douze à quinze toises.

Après une courte pause, la conférence commença. La parole appartint d'abord à celui qui représentait Tahi-Teri : il donna son avis sur la paix et sur la guerre. D'autres parlèrent à leur tour, et se déclarèrent, ceux-ci pour, ceux-là contre les hostilités. Ces débats s'accentuaient souvent jusqu'à la colère et la violence. Aux propositions de paix, les pointes des *pololous* s'inclinaient vers le sol; aux menaces de guerre, elles se relevaient à une hauteur uniforme. Dans tout le cours de ces pourparlers, les deux camps se surveillaient avec une défiance inquiète; on eût dit qu'ils craignaient un guet-apens, un manque de foi, une explosion sans avertissement préalable. Les chefs se toisaient les uns les autres avec une fierté et une vigilance significatives. Enfin, il fut décidé qu'on en viendrait aux armes; de chaque côté les guerriers se levèrent, formèrent leurs phalanges, et marchèrent à la rencontre les uns des autres; mais, au lieu de se heurter immédiatement, les cohortes commencèrent à évoluer, comme si elles eussent voulu se disputer quelques avantages de position, et préluder à la lutte brutale par quelques combinaisons stratégiques. Les ailes seules, dont le rôle ressemblait assez à celui de nos

tirailleurs, lançaient déjà des volées de flèches et de pierres. Enfin, les deux phalanges en vinrent aux mains. Elles luttèrent corps à corps, et se disputèrent le terrain pouce à pouce. Là, plus encore que parmi les soldats obscurs, éclataient des prodiges d'adresse et de force. Longtemps la fortune du combat demeura incertaine; le courage était égal de part et d'autre, le hasard seul devait donner la victoire au parti qui garderait le plus longtemps cette attitude. La gauche de Tahi-Teri fut la première à mollir, et les guerriers de Tamea-Mea, saisissant l'occasion, se précipitèrent sur elle en poussant des cris horribles. Alors ce fut de ce côté une débandade générale; plusieurs chefs, en voulant fuir, tombèrent sur la place : le reste s'échappa. Le triomphe le plus complet resta à l'armée d'Hawaii : comme c'était elle qui avait réglé le programme, on conçoit qu'elle avait dû s'en réserver les honneurs. La fin de ce jeu héroïque fut la mort de ce Tahi-Teri : on le traîna sur la grève, malgré sa résistance furieuse; on le présenta au victorieux Tamea-Mea, qui ordonna qu'à l'instant même il fût conduit au moraï pour y être sacrifié. La fiction toutefois n'alla pas plus loin : au lieu de se laisser égorger en l'honneur des dieux, les vaincus allèrent se mettre à table avec les vainqueurs, et mangèrent leur ration de porc grillé arrosée de kava.

Pour répondre aux avances de Tamea-Mea, et pour se mettre en frais, comme lui, de divertissements, Vancouver fit tirer le soir même un feu d'artifice. A la vue de ces hardies fusées qui allaient rejoindre les étoiles, de ces feux colorés, de ces soleils qui éclairaient la nuit, les naturels ne purent se défendre d'abord d'un sentiment de terreur; ils s'enfuirent presque tous; puis bientôt ils revinrent, jetant à chaque effet pyrotechnique des cris de surprise et d'admiration.

Vancouver était au mieux avec Tamea-Mea; ce prince l'écoutait, le consultait quelquefois sur les améliorations utiles à son royaume. Voulant utiliser cette confiance, et la rendre profitable à la contrée, le capitaine essaya d'amener un arrangement entre le souverain d'Hawaii et ceux de Tauai et d'Oahou; il engagea Tamea-Mea à se contenter de la souveraineté des îles Hawaii, Mawi, Ranaï, Moro-Kaï et Tahou-Rawe. Le roi ne repoussa point cette pensée; mais son rêve d'ambition était déjà fait. L'archipel était trop étroit pour avoir deux maîtres.

Enchanté de son séjour à Ke-ara-kekoua, Vancouver quitta cette rade le 11 mars, et mouilla le 12 à Mawi, devant Lahaina. Là se trouvait Tahi-Teri, ce rival de Tamea-Mea. Dès que l'Anglais se trouva en présence du roi, son premier soin fut de demander des explications au sujet de l'attentat dont le capitaine du *Dedalus* et deux individus de son bord étaient tombés victimes. Tahi-Teri s'excusa de ce meurtre, affirmant qu'il ne provenait pas du fait de ses sujets, mais d'une bande d'aventuriers qui se trouvait alors sur ces parages; il ajouta que justice avait été faite de tous ceux qu'on avait pu saisir; que trois des meurtriers avaient expié le sang par le sang, et qu'il était prêt à en faire autant de tous ceux qu'on saisirait encore. Vancouver n'avait pas d'autre parti à prendre que d'accepter cette explication et cette excuse : il se rendit à Oahou sur la baie de Waï-Titi. C'était là que le meurtre du *Dedalus* s'était accompli; il voulut qu'une nouvelle

vengeance en fût tirée. Le gouverneur de l'île était Teri-Toubouraï, fils aîné de Tahi-Teri: Teri-Toubouraï offrit toutes satisfactions au capitaine anglais; on se mit de nouveau à la recherche des meurtriers d'Hergest, on en reconnut, on en saisit trois, qui, liés ensemble et amenés dans une pirogue le long de *la Découverte*, y furent fusillés à bout portant par leurs propres chefs, à la vue des équipages anglais.

Vancouver n'eut pas resté quelques mois sur la côte N. O. d'Amérique, qu'il se sentit pris du désir de revoir ces insulaires. Au mois de janvier 1794, il reparut à l'E. de l'île dans la baie de Waï-Akea. Cette fois, il voulait employer son influence à des résultats plus décisifs pour la Grande-Bretagne. Les lauriers des colonisateurs du Bengale l'empêchaient de dormir. Il lui semblait que ses voyages resteraient sans but s'ils n'aboutissaient pas à une reconnaissance du patronage anglais sur cette terre lointaine. Évidemment c'était là un patronage stérile, plus dispendieux que lucratif; mais telle était la manie du siècle, et en particulier de l'Angleterre: cette puissance mettait autant de ferveur enthousiaste à sa propagande commerciale que les navigateurs espagnols du xvᵉ siècle en avaient mis à la propagande catholique.

Vancouver venait donc cette fois à Hawaii au nom et pour le compte de son souverain. Depuis longtemps sans doute il avait sondé là-dessus Tamea-Mea, et fait agir auprès de lui les deux marins anglais, ses conseillers et ses amis. Aussi, quand il parut devant la baie de Waï-Akea, le roi d'Hawaii n'hésita pas un instant à se rendre à bord de son vaisseau. Il alla plus loin; il poussa la confiance jusqu'à faire la traversée avec lui de Waï-Akea à Ke-ara-kekoua. Le monarque défraya son passage avec une générosité vraiment royale; il voulut fournir tous les vivres consommés à bord, et fit ces approvisionnements avec une largesse étonnante. La grande comédie de l'investiture se termina à Kaava-Roua le 25 février 1794. On avait aplani les dernières difficultés par des présents magnifiques, et, dans une audience d'apparat, le roi Tamea-Mea, comprenant peut-être la valeur des mots tout autrement que Vancouver, n'hésita pas à se reconnaître, lui et les siens, sujets de S. M. Britannique. Le capitaine, esprit trop exact pour ne pas savoir à quoi s'en tenir sur un ridicule cérémonial, avait voulu sans doute, en cette occasion, plaire aux chefs de l'amirauté en flattant l'orgueil national. Il lui importait d'ailleurs d'obtenir de ces rois sauvages une sorte de compromis par lequel ils se crussent tant soit peu engagés; il croyait préparer ainsi les voies dans ces parages à la navigation marchande, et la suite prouva que ses prévisions n'étaient pas sans fondement. Le plus sûr de toute cette affaire, c'est qu'il contractait avec Tamea-Mea, un prince plus avancé que ses peuples, un souverain loyal et civilisateur, pour qui la cérémonie de l'investiture était sans doute un fait de peu d'importance, mais qui l'accomplissait avec l'intention formelle de la faire tourner au profit de l'organisation du pays.

Quoi qu'il en soit, cette nouvelle visite de Vancouver fut accompagnée de fêtes plus brillantes et plus variées que les visites antérieures. Le roi épuisa, pour plaire à ses hôtes, la nomenclature des divertissements indigènes. Ils eurent des

représentations héroïques qui étaient quelque chose de fort curieux pour l'agencement et l'exécution. La première pièce qu'on joua devant eux n'avait qu'un seul personnage, et c'était une femme, nommée Poukou, de figure et de façons agréables. Elle portait, roulée autour de sa ceinture, une grande quantité d'étoffes diverses qui, descendant jusqu'aux genoux, flottaient avec une grâce bizarre. La partie supérieure du corps, entièrement nue, ne cachait rien de ses formes et de ses contours; autour de la tête et du cou ondoyaient des plumes noires, jaunes et rouges.

La scène était en plein air, et la foule des spectateurs, rangée en demi-cercle et sur plusieurs files, applaudit bruyamment comme dans nos théâtres à l'apparition de l'actrice favorite. A sa droite étaient deux hommes qui formaient l'orchestre. Chacun d'eux avait pour instrument une calebasse évidée, ouverte par le haut, fermée par le bas, et aussi mince que possible. Ces artistes hawaiiens frappaient avec ces instruments singuliers la terre qui était couverte d'herbe sèche; l'actrice allait vers eux ou s'en éloignait dans diverses directions, selon les exigences de son rôle; elle semblait suivre pour cela un programme arrêté d'avance et convenu entre eux. Arrivée sur la scène, elle y récita d'abord avec solennité une sorte de discours ou poëme; puis, elle s'anima par degrés, accentuant ses mots d'une façon plus vive et plus prompte, et s'inspirant peu à peu de son sujet. Enfin, quand elle se fut montée au dernier degré de l'enthousiasme, elle déclama avec une énergie, un feu, un élan, qui électrisèrent cette foule et qui déterminèrent de longs applaudissements. La multitude semblait s'associer au jeu de l'actrice : calme quand elle était calme, exaltée quand elle était exaltée. Vancouver confessa que, bien qu'il ne comprît rien aux paroles, les poses, les gestes, l'accent de cette voix, l'émurent et l'intéressèrent.

Cette représentation ne fut, du reste, que le prélude d'une autre d'un genre plus relevé. Pour celle-là, il fallut de longs et sérieux apprêts. Dans un espace carré, ombragé d'arbres, se groupèrent 4,000 spectateurs, si serrés, si entassés, que tous les coudes se touchaient. La représentation ne se fit pas attendre. L'orchestre préluda à ce moment et obtint du silence. Cinq musiciens, tous debout, tenaient d'une main une pièce de bois poli en forme de lance, et de l'autre un bâton qu'ils heurtaient contre le premier instrument : de ce choc résultait une espèce de musique qui servait à accompagner le chant. Les airs variaient suivant la mesure et surtout suivant le mouvement. La différence des notes, leur progression du grave à l'aigu, dépendaient de l'endroit où les bâtons venaient à se heurter. L'orchestre avait achevé quand une explosion de cris signala l'entrée des actrices. Alors les musiciens reculèrent et s'établirent vers le fond du théâtre. L'ajustement de la plupart de ces actrices ressemblait assez à celui de Poukou. Seulement les étoffes étaient plus belles et drapées avec plus d'élégance. De la ceinture jusqu'à mi-jambe, le costume était plissé avec beaucoup d'art et de goût. Autour des jambes, au lieu d'étoffes et de réseaux ornés de dents de chien, ces dames portaient des guirlandes tressées avec une espèce de liane, festons de ver-

dure qui garnissaient le bas de la robe et tombaient jusqu'à la cheville. Elles n'avaient point de bracelets, mais sur leurs épaules et sur leurs cous pendaient d'autres guirlandes artistement faites avec les larges feuilles du dracæna. Les comédiennes qui remplissaient les premiers rôles parurent à Vancouver des artistes consommées. Elles n'avaient pu en venir à ce degré de perfection dans les poses, à cette variété dans les gestes, à cette rapidité dans les mouvements, sans des études longues et suivies. Elles étaient arrivées à un degré de raffinement dont un Européen n'aurait pu les croire susceptibles; les premières surtout se distinguaient des autres par une grâce infinie dans les mouvements, par une indicible prestesse de gestes, par une chaleur, une énergie presque viriles, enfin par des allures et des poses voluptueuses jusqu'à la licence.

Tels furent les principaux divertissements par lesquels le roi d'Hawaii célébra le retour de ses hôtes, devenus ses souverains nominaux. Vancouver quitta Hawaii le 3 mars 1794; il visita encore, et tour à tour, Mawi, Moro-Kaï et Tauai, où le régent Enemo, soutenu par quelques Européens, avait réussi à se déclarer indépendant, pour traiter ensuite avec son maître et obtenir de lui son pardon et une nouvelle investiture. Souverain à demi, le régent reçut Vancouver avec une pompe royale et ne voulut pas rester en arrière de ce qu'avait fait Tamea-Mea pour honorer ses hôtes. Les fêtes et les spectacles de Tauai différaient néanmoins de ceux d'Hawaii.

Après une relâche à Niihau, Vancouver quitta l'archipel le 14 mars 1794, fier des résultats de son voyage, portant à Londres un brevet de souveraineté sur Hawaii, et la déclaration de vasselage de Tamea-Mea. Pour nous, aujourd'hui, ces conquêtes de la vanité anglaise sont bien peu de chose; mais ce qui a du prix et ce qui en aura toujours, ce sont les documents précieux que Vancouver recueillit sur ces îles. Le rôle scientifique du navigateur a absorbé et annulé son rôle politique. Sitôt après son départ, la guerre se ralluma, plus vive, plus acharnée que jamais. Tamea-Mea voulait en venir à ses fins. Dans le cours de 1794, Taï-Ana avait été envoyé d'Hawaii dans les îles non soumises; mais, au lieu d'agir contre les rivaux de son souverain, ce général avait fait défection, et s'était réuni aux rois qui occupaient Mawi. Malgré cette trahison et cette ligue, au bout de l'année, Tamea-Mea avait chassé ses ennemis de tout le groupe voisin de ses États; il en était maître unique et absolu. Alors il songea à Oahou, où se trouvaient groupés ses principaux antagonistes.

Le frère de Taï-Ana, durant la dernière campagne, avait voulu révolutionner Hawaii; le retour de Tamea-Mea mit à néant cette folle tentative. Mais, instruit par l'expérience, le roi voulut que tous les chefs le suivissent désormais quand il irait en guerre; et, pour donner à cette loi une application immédiate, il entraîna ses officiers dans la campagne d'Oahou. Il y commanda en personne, se faisant remplacer au besoin par son général Karaï-Mokou. Une bataille eut lieu, dès les premiers jours de la descente, bataille funeste aux compétiteurs du souverain d'Hawaii. L'armée de Tahi-Teri et de Ta-Eo fut complétement battue. Ce dernier,

roi de Tauai et de Niihau, resta sur le champ de bataille ; Tahi-Teri et le vaillant Taï-Ana, chef dissident, se rallièrent dans la vallée d'Anou-Anou, près du Pari. Ardent à la poursuite, Tamea-Mea y rejoignit ses adversaires ; après une mêlée horrible et une lutte opiniâtre, il réalisa une dernière victoire qui lui donna Oahou. Tahi-Teri était mort dans la première heure du combat ; Taï-Ana tint encore, revint à la charge à plusieurs reprises, recula peu à peu avec ses 300 Spartiates jusqu'au Pari, rocher à pic, et, n'espérant plus rien, se précipita dans l'abîme, où ses compagnons le suivirent tous plutôt que de se rendre. Il ne restait plus à Tamea-Mea qu'à conquérir Tauai et Niihau. Il ne fut pas obligé de passer sur ces îles, dont le chef, redoutant le sort de Tahi-Teri et de Taï-Ana, s'empressa de reconnaître la souveraineté du vainqueur.

Dès le moment où Tamea-Mea n'eut plus de rivaux, il songea à se montrer digne du rôle absolu qu'il avait ambitionné. L'aspect des navires européens, le frottement de notre civilisation, lui avaient fait désirer d'initier ses peuples aux bienfaits des connaissances étrangères. Peu à peu, il comprit la force des liens commerciaux, les avantages mutuels qui en résultent pour les nations ; il prit une idée assez exacte du droit naturel qui doit présider aux échanges ; il comprit l'utilité des transactions, il les encouragea et chercha à les multiplier. Grâce à lui, les naturels surent bientôt ce qu'était l'argent et ce qu'étaient les marchandises. Les aventuriers anglais et américains paraissaient fort jaloux d'emporter des îles Hawaii du bois de sandal qui croissait en abondance sur les montagnes ; les indigènes se prêtèrent à des coupes régulières, enchantés d'obtenir en retour des armes, du fer et des verroteries. Le roi lui-même, cherchant dans ces rapports un élément de puissance, fit des acquisitions de bâtiments et de canons ; il acheta et arma des navires dont il composa une petite escadre de guerre ; et la chose alla si vite qu'en 1804, un inventaire portait les forces du roi d'Hawaii à vingt-une petites goëlettes, construites sur le gabarit de *la Britannia ;* sloops de guerre armés de pierriers et presque tous commandés par des Européens. L'arsenal contenait en outre six cents mousquets, huit canons de 4, un de 6, cinq de 3, quarante pierriers et six mortiers. Pour une puissance naguère sauvage, c'était marcher à pas de géant.

Tamea-Mea ne procéda pas à cette transformation avec les allures de despotisme que donne presque toujours un pouvoir sans contrôle comme le sien. Il ne força pas ses sujets à se civiliser ; il les persuada, il les entraîna par son exemple. Tous les Européens qui le visitèrent à cette époque font le plus complet éloge de son caractère, de ses mesures paternelles et sages, de son règne bienfaisant et doux. Entre vingt traits de lui, Turnbull, qui le visita en 1802, en cite un qui caractérise bien sa prudence et sa sévérité envers lui-même. Tamea-Mea, vers ce temps, s'était livré à l'abus des liqueurs fortes, l'un de ces vices qui abrutissent et commandent en maîtres. Quand il avait bu immodérément, il n'était plus le même homme : on le trouvait violent et colère, lui affectueux et bon d'habitude. Les deux Anglais Young et Davis avaient eu à se plaindre plusieurs fois des résultats

de cette intempérance ; et un jour, soit sérieusement, soit pour donner une leçon au roi, ils déclarèrent que cela ne pouvait pas durer ainsi et qu'ils allaient partir. « Partir ! leur dit le roi, mais pourquoi donc? Que vous manque-t-il ici? N'avez-vous pas tout ce que vous désirez? N'êtes-vous pas mes amis, mes ministres, les premiers après moi dans le royaume? — Sans doute, répondirent les Anglais ; mais vous vous abandonnez à l'usage des spiritueux, et alors vous changez de manières, vous ne vous commandez plus, et nos vies sont en danger quand vous êtes ivre. Nous ne voulons pas mourir d'un coup de votre pahoa. Si vous continuez à boire, nous partons. — Eh bien, je ne boirai plus ! » dit Tamea-Mea. Dès lors, en effet, il régla sa dose journalière de rhum, et ne la dépassa jamais. C'est à cet incident peut-être que l'archipel doit de l'avoir conservé longtemps sain d'esprit et de corps. Citons un autre trait, qui prouve avec quel dévouement aveugle Tamea-Mea était obéi par ses sujets. Dans les premières années de son règne, quand sa marine était pauvre et naissante, il avait supplié le capitaine d'un navire, mouillé dans la rade, de lui céder une de ses enclumes ; celui-ci, croyant rendre impossible la réalisation de sa promesse, lui avait dit : « Volontiers, si vous la retirez de l'eau. » Et il la laissa tomber sur un fond de corail par quinze brasses d'eau. Au lieu de s'irriter, Tamea-Mea songea à profiter de l'offre en exécutant ses conditions. Tous ses sujets accoururent avec leurs pirogues. Tour à tour, une quarantaine de plongeurs descendirent au fond de la mer, et traînèrent la masse de fer vers le rivage. La chose se passait à un mille de distance de la plage la plus prochaine ; et pourtant la patience de ces hommes en vint à bout. Sur un fond inégal, avec quinze brasses d'eau sur leurs têtes, dans un élément non respirable, ils poussèrent cette enclume qu'on leur livrait, reparaissant de temps à autre à fleur d'eau pour prendre un peu d'air, puis plongeant de nouveau pour accomplir leur incroyable entreprise.

Fort de cette influence sur ses sujets, Tamea-Mea ne négligeait aucune occasion d'agrandir et de consolider ses relations européennes. En 1807, il envoya au roi George, par la frégate anglaise *la Cornwallis*, un magnifique manteau de guerre et divers autres présents. En retour, et pour payer Tamea-Mea de l'accueil qu'il faisait au pavillon anglais, l'Amirauté donna l'ordre de lui faire construire à Port-Jackson un fort joli schooner, qui, annoncé au roi en 1816, n'arriva dans l'archipel qu'en 1822, longtemps après la mort de Tamea-Mea.

Jusqu'alors la Russie n'avait pas paru devant le groupe d'une manière officielle. Quelques officiers du navire colonial *Petropaulowski* s'étaient bien ralliés en 1804 à un complot d'un Russe nommé Scheffer, qui voulait opérer une révolution à Tauai en faveur du patronage moscovite ; mais Saint-Pétersbourg avait désavoué et délaissé ces aventuriers. Ce fut en 1816 seulement que le pavillon russe se déploya sur ces parages avec quelque influence et quelque autorité. Le capitaine Kotzebue, commandant le brick *le Rurick*, dans un voyage de découvertes, mouilla le 24 novembre sur la rade de Kaï-Roua devant le village de Ke-arakekoua, où résidait alors le souverain de l'archipel. Cet étendard nouveau, ce

brick armé en guerre, furent d'abord pour Tamea-Mea un sujet de soupçon et de défiance; il crut à des intentions malveillantes, et se tint sur la défensive; mais lorsque Kotzebue eut expliqué sa mission de savant et de géographe, le roi changea de façons à son égard. Il l'accueillit avec la bienveillance la plus marquée, et se posant dès la première entrevue comme l'aurait fait un monarque civilisé : « Je sais, lui dit-il, que vous commandez un vaisseau de guerre, et que vous poursuivez un voyage semblable à ceux de Cook et de Vancouver. Vous ne faites donc point de commerce : je n'en ferai point avec vous. Vous recevrez gratis tout ce qu'il vous faudra dans ce que mes îles produisent. C'est une affaire arrangée : parlons d'autres choses maintenant. Dites-moi, je vous prie, si c'est du consentement de votre empereur que ses sujets viennent troubler ma vieillesse? Depuis que Tamea-Mea est roi de ces îles, aucun, que je sache, n'a eu à souffrir d'une seule injustice. L'archipel d'Hawaii a servi d'asile à toutes les nations; il a fourni honnêtement des vivres à tous ceux qui en avaient besoin. Cependant j'ai vu arriver naguère, de l'établissement américain de Sitka, des hommes qui se disaient Russes comme vous, et qui, reçus poliment, pourvus de vivres, se sont conduits d'une manière hostile à Oahou. Ils nous ont menacés de vos vaisseaux de guerre, qui devaient venir de loin pour conquérir nos îles. Dieu merci, cela n'arrivera point tant que vivra Tamea-Mea. Dans le nombre de ces hommes était un nommé Scheffer, médecin russe qui se disait envoyé par l'empereur Alexandre pour botaniser dans l'archipel. J'avais entendu dire beaucoup de bien de l'empereur Alexandre, et je lui ai permis de botaniser; je lui ai fourni toutes sortes de secours. Je lui ai donné une pièce de terre avec des hommes pour qu'il ne manquât de rien, et que le séjour de nos îles lui fût agréable et salutaire. Qu'est-il résulté de ma condescendance? Il a été ingrat envers moi, même à Hawaii, où je l'avais comblé de bienfaits; puis il a quitté cette île pour courir le groupe, et s'est jeté sur Oahou, où il est devenu mon ennemi acharné. Il y a détruit le moraï : passant ensuite sur Tauai, il est parvenu à soulever contre moi le roi Taumou-Arii, jusqu'alors mon vassal et mon subordonné. Ce Scheffer y est même encore et menace mes îles. »

A ce discours Kotzebue répondit en blâmant et désavouant son compatriote, et peu de mots d'explication suffirent au roi. Il présenta le navigateur russe à la reine Kaahou-Manou et à l'héritier présomptif Rio-Rio, jeune homme de vingt-deux ans que Tamea-Mea venait d'associer à sa couronne, en lui donnant le privilége du tabou. Rio-Rio semblait aussi lourd, aussi nul, que son père était intelligent et judicieux. Corpulent, disgracié au physique et au moral, il assistait aux audiences sans s'y mêler, ronflant quelquefois dans un coin, par terre, sur une natte, comme aurait fait une brute.

Tamea-Mea donna un repas à ses hôtes. Il y but, mais il ne mangea pas. Au sortir de table, il les conduisit vers son moraï de famille, celui qu'il visitait le plus souvent, et où il faisait des adorations fréquentes. Ce moraï ressemblait beaucoup à celui d'Honaunau. C'étaient les mêmes effigies monstrueuses, les mêmes idoles

les mêmes symboles, les mêmes compartiments intérieurs, les mêmes sépultures. A peine entré dans son temple, Tamea-Mea courut à l'une de ses idoles, l'embrassa, et se tournant vers Kotzebue : « Voilà nos dieux, dit-il ; nos dieux que j'adore. Si je fais en cela bien ou mal, c'est ce que je ne sais pas ; mais je suis une croyance qui ne peut pas être mauvaise, puisqu'elle ne m'ordonne jamais des actes méchants. » Ces mots dits, il entra dans la chapelle du moraï, y accomplit certaines cérémonies, et se mit ensuite à manger devant ses hôtes, excusant ainsi cette façon de procéder : « J'ai vu comment les Russes mangent : c'est au tour des Russes de voir comment mange Tamea-Mea. » Son repas, qui dura à peine quelques minutes, consistait en poisson bouilli, en ignames et en un oiseau rôti fort rare. Tamea-Mea n'avait pas poussé l'imitation des coutumes européennes jusqu'à adopter notre service de table, cuillers et fourchettes ; il mangeait avec ses doigts, et voyant qu'on observait cela avec curiosité : « C'est la coutume de mon pays, dit-il ; je ne la quitterai point. »

Pourtant le roi était alors vêtu à l'européenne, avec une petite cravate nouée autour du cou, un gilet boutonné et une chemise de coton. Ce fut dans ce costume que l'esquissa M. Choris, dessinateur de l'expédition. Il se prêta avec beaucoup de peine à la demande que lui fit le capitaine Kotzebue de consentir à poser un instant. Ce portrait devait être remis, au dire du navigateur russe, à l'empereur Alexandre qui en serait enchanté. Sur cette assurance Tamea-Mea se laissa peindre. Kotzebue assure que l'œuvre de M. Choris était d'une ressemblance parfaite. Les naturels d'Oahou et ceux d'Hawaii entouraient le dessinateur du matin au soir pour qu'il voulût bien leur montrer leur roi, et ils s'en allaient émerveillés de la fidélité de la copie comparée à l'original. A cette époque, Tamea-Mea était déjà vieux ; ses traits étaient ridés, sa tournure corpulente. Avec ses yeux bridés et petits, son front couvert, son nez et ses lèvres épatés, il avait l'air bonhomme. Dans sa jeunesse, au contraire, il avait eu les traits hardis et sauvages, presque farouches. On citait dans l'île sa force merveilleuse et son adresse plus étonnante encore. Il arrêtait, en combattant, les javelots de ses adversaires, et quand il les lançait à son tour, les coups étaient presque toujours mortels. Dans les jours de combat, il marchait coiffé d'un casque de plumes, armé d'un sabre, d'un fusil et d'un javelot, qu'il envoyait à l'ennemi dès le début de l'affaire. Le costume sous lequel M. Choris le dessinait à cette époque était un de ses vêtements habituels ; mais, dans les grandes occasions, Tamea-Mea portait l'uniforme d'un capitaine de vaisseau de la marine anglaise.

Tant que dura le règne de ce fondateur de la civilisation hawaiienne, le christianisme fit peu de progrès parmi les naturels. L'exemple du chef était un fait décisif en matière de prosélytisme, et l'on pressa à diverses reprises Tamea-Mea pour qu'il abjurât sa croyance indigène et se convertit à la foi évangélique. Ce fut en vain. « Non, répondait-il à ceux qui le pressaient, il est possible que votre religion soit meilleure que la mienne ; mais avec elle je ne contiendrais pas mes peuples dans l'obéissance. » Tout ce qu'il put et voulut faire, ce fut d'annuler

la puissance des prêtres du pays en se déclarant lui-même chef des prêtres, et en exerçant le suprême sacerdoce. Peut-être son intention secrète fut-elle qu'aucune influence ne balançât la sienne ; mais ce système n'en servit pas moins la cause du christianisme et sa prochaine propagation.

Il se prêta davantage au développement de l'industrie et du commerce européen. Vers la fin de son règne, la petite ville d'Hono-Rourou était remplie de boutiques et de magasins tenus par des Français, des Anglais ou des Américains. De toutes les parties du monde, des industriels, des aventuriers affluaient dans les îles Hawaii, pour y chercher fortune, et ils étaient fort surpris à leur arrivée de trouver là, non pas des sauvages crédules et ignorant la valeur des choses, mais d'autres compatriotes non moins rusés qu'eux, non moins rompus aux affaires. Déjà l'Espagnol Marini avait naturalisé dans Oahou quelques plantations de nos zones méridionales, les légumes de l'Europe, la vigne, les arbres fruitiers de l'Andalousie. Des bestiaux, importés de l'Asie et des îles Malaises, avaient prospéré en se multipliant, et on les employait au labourage. Le roi d'Hawaii, possesseur d'une marine assez imposante, l'avait utilisée aussi dans quelques spéculations. Il avait envoyé, sur les marchés de Chine, des vaisseaux chargés de denrées territoriales de l'archipel, et ces vaisseaux avaient fait connaître en retour à ces peuples neufs les merveilles du luxe asiatique. La défense des îles n'avait pas été oubliée : des fortins, construits sous les yeux d'ingénieurs anglais, armés de canons et d'obusiers, battaient divers points. Hawaii et Oahou avaient leurs milices régulières, exercées au maniement des armes à feu. Tout cela était imparfait encore; mais quel État sous le ciel a vu de pareils miracles s'effectuer en trente années, quel règne de monarque a réalisé pour un pays ce que Tamea-Mea a fait pour le sien ?

Avant Tamea-Mea, l'usage voulait que les prisonniers de guerre fussent immolés sur les autels des dieux, et chaque affaire amenait au moraï une foule de victimes qui devaient périr sous la massue des prêtres. Tamea-Mea abolit ces cruautés inutiles. Quand le soleil ou la lune s'éclipsait, tout malheureux que le hasard avait conduit près d'un lieu tabou était saisi et assommé ; Tamea-Mea ne souffrit plus ces atroces sacrifices. Il créa une justice civile et religieuse, douce, tolérante, mit en vigueur un code militaire plutôt pratique qu'écrit, affecta une solde à ses troupes pour limiter le pillage, autorisé jusqu'alors par la victoire ; enfin, il dompta peu à peu des hommes qui n'avaient jusqu'alors obéi qu'à des traditions sauvages et sanguinaires.

Les choses en étaient là, quand, le 8 mai 1819, Tamea-Mea mourut. Dans le mois qui précéda son agonie, l'archipel entier avait l'œil fixé sur lui, l'oreille tendue pour écouter s'il respirait encore. A chaque heure du jour, des courriers dépêchés de To-waï-hai se distribuaient dans toutes les directions pour aller porter aux hameaux les plus lointains des nouvelles de cette tête précieuse. Des quatre coins de l'île accoururent des prêtres, des devins, des conjurateurs de mille sortes. Rien n'eut action sur le mal. Le roi avait compris son état dès le premier moment : il manda son fils auprès de lui. « Rio-Rio, lui dit-il, je te laisse un pays qui

doit suffire à ton ambition : tu le conserveras si tu es sage ; tu le perdras si tu cherches à t'agrandir. Les chefs qui m'entourent te seront fidèles à la condition que tu seras juste. Mon fils, ne te presse jamais de punir une faute commise par des étrangers ; souffres-en même une seconde ; ne sévis qu'après une troisième attaque. Adieu, porte mes vœux à mes femmes et à ta mère. »

Quand la nouvelle de sa mort se fut répandue au loin, une consternation immense couvrit le pays. Hommes et femmes, tout le monde pleurait, s'arrachait les cheveux, se roulait dans la poussière. Chacun voulut, pour éterniser ce deuil, se faire sauter une ou deux dents, sacrifier tous les animaux domestiques de la maison ; il y en eut qui renversèrent leurs cases. Outre le tatouage de la langue, usité en des cas pareils, les insulaires se firent tatouer le bras avec de grandes lettres en anglais qui disaient : « Notre grand et bon roi Tamea-Mea est mort le 8 mai 1819. » Les femmes se criblèrent le corps de plaies et de brûlures ; les hommes, en se rencontrant, se meurtrissaient réciproquement le visage, honteux de ne s'être pas assez défigurés et de n'avoir pas constaté leur deuil par des marques extérieures plus significatives. Dans les environs de la résidence royale, à To-waï-hai, a Kaï-Roua, le peuple resta trois jours et trois nuits sur la place publique, occupé seulement à signaler sa douleur, négligeant le boire et le manger, ne dormant pas, toujours debout, et déplorant à grands cris le malheur général. Les environs fourmillaient d'insulaires, accourus de loin pour s'assurer du résultat de la catastrophe. Dans tout le reste de l'archipel, la nouvelle agit comme une secousse électrique. Sans qu'il fût nécessaire de régler le programme d'un deuil officiel, on s'interdit à l'heure même tous les jeux et tous les divertissements ; on garda sa case, pleurant et se lamentant, ne faisant trêve aux larmes que pour se raconter quelque trait populaire de la vie de Tamea-Mea. Enfin, le jour de l'inhumation venu, on brûla le corps du roi, et ses os, réunis avec soin, furent logés, pendant quelque temps, dans le grand moraï de Kaï-Roua, puis, comme de coutume, distribués entre les différents chefs. Nulle marque d'affection et de respect pour les dépouilles des morts n'était supérieure à celle-là.

Tout en laissant le sceptre à son fils, Tamea-Mea avait distrait de sa couronne la grande prêtrise qu'il s'était attribuée ; il avait confié les choses du culte à Kekoua-oka-lani, son neveu, et aux autres chefs. Rio-Rio, tiré de sa longue apathie, était à peine entré en fonctions sous le titre de Tamea-Mea II, qu'il devina un rival et un adversaire ambitieux dans Kekoua-oka-lani, jeune homme actif et audacieux.

Ce fut vers ce temps que notre marine militaire fit sa première apparition dans ces parages. La corvette française *l'Uranie* mouilla dans la baie de To-waï-hai le 8 août 1819. M. Freycinet, qui la commandait, trouva l'île en proie à de sourdes discordes. La main puissante de Tamea-Mea n'était plus là pour promener son niveau sur toutes les petites rivalités de chefs, et déjà l'on marchandait à son fils, sur des cendres chaudes encore, son autorité héréditaire. L'Anglais Young, octogénaire à cette époque, supplia le commandant Freycinet d'intervenir dans le débat

et de prêcher aux chefs dissidents l'obéissance et la paix. Devant les chefs réunis, M. Freycinet fit entendre des paroles de concorde et de modération; il rappela ce qu'on devait à la mémoire de Tamea-Mea; il parla de l'intérêt que le roi de France portait à son ami Rio-Rio; puis, sur un mot de la veuve du roi, craignant qu'on n'interprétât mal l'appel qu'il avait fait à la puissance française, il ajouta que cet appel était tout à fait désintéressé, et que le nom de la France ne pouvait être invoqué dans une intention hostile à la possession préexistante des Anglais, mais seulement dans la pensée d'une pacification intérieure des États hawaiiens, dans un but de civilisation générale que le désaccord et la guerre pourraient compromettre. Tels furent les événements qui marquèrent le passage de *l'Uranie* aux îles Hawaii.

Le règne de Rio-Rio, quoique insignifiant auprès de celui de Tamea-Mea, fut pourtant signalé par quelques actes et quelques événements dignes de mémoire. Le premier fut la soumission de Taumou-Arii, chef de Tauai. Ce prince jugeant, à la mort du grand roi d'Hawaii, que l'heure était venue de recouvrer l'indépendance, refusa de reconnaître son successeur. Sans hésiter, Rio-Rio s'embarque dans une pirogue avec deux ou trois de ses officiers les plus dévoués, brave le vent et la mer qui menace de l'engloutir, aborde à Tauai, va droit à Taumou-Arii, le gagne à sa cause, obtient son hommage, et repart à l'instant même. Le second acte important fut l'abolition définitive du tabou et de l'idolâtrie. Une espèce de congrès eut lieu à ce sujet, et les chefs y passèrent un mois entier dans de longues conférences. Enfin il fut décidé que le vieux culte périrait; mais une sanction restait à obtenir, celle de la mère du roi, Keo-pouo-lani, supérieure à Rio-Rio par sa naissance. Quand on lui en fit l'ouverture, elle résista d'abord. « Quel mal ont fait nos dieux? » dit-elle. A quoi ceux qui portaient la parole répondirent : « Ils ne font point de mal; mais ils ne font aucun bien; pourquoi les conserverions-nous? Leur culte n'exige-t-il pas des sacrifices humains? Et n'avons-nous pas appris des autres nations que les dieux de la guerre ne sont pas capables de nous protéger, et que les sacrifices sont cruels et inutiles? — C'est bien, répliqua la reine, faites ce qu'il vous plaira. » Le même jour les moraïs et les heiaus cessèrent d'être sacrés. On ne conserva que les lieux où les os des chefs étaient déposés, et quelques vieux prêtres chargés de veiller sur ces dépouilles.

A son tour le tabou fut aboli; le tabou, ce symbole si vieux et si imposant, et qui signifiait, comme on le sait, une interdiction complète, une rigoureuse défense du contact et de la vue des objets soumis au tabou. Celui qui pesait sur les femmes disparut le premier. Jadis il leur était défendu non-seulement de manger devant les hommes, mais encore de manger certains aliments; les délinquantes étaient punies de mort. Cette mesure atroce fut supprimée. Pour annoncer cette innovation au peuple, on choisit le jour d'une grande fête, où la foule se rassemblait d'habitude autour du palais du roi, à l'heure du dîner. Quand les nattes eurent été séparées et garnies, comme de coutume, avec les vivres réservés aux hommes d'une part, et de l'autre avec ceux que la loi permettait aux femmes, le roi arriva, choisit

les aliments privilégiés, et, passant du côté des princesses, s'assit auprès d'elles, en mangea et leur en fit manger. Grand fut alors le scandale parmi le peuple. « Tabou, criait-il, tabou! tabou! » Et comme on ne tenait pas compte de ses cris, il courut vers le moraï et amena les prêtres, disant que le ciel allait se venger d'infractions si audacieuses et si téméraires. Les prêtres étaient prévenus : ils jouèrent fort bien leur rôle. « C'est vrai, dirent-ils, voilà une violation flagrante du tabou. Eh bien, pourquoi les dieux ne se vengent-ils pas? d'où vient qu'ils se laissent insulter ainsi publiquement? Ce sont donc des dieux impuissants, de faux dieux, s'ils ne sévissent pas. Il faut les détruire, s'en débarrasser : venez, habitants d'Hawaii, venez, que nous en fassions justice. » Et de sa main le grand prêtre mit le feu au moraï principal, dévouement et abnégation bien rares chez un idolâtre. Le peuple suivit l'exemple donné, et le vieux culte d'Hawaii s'écroula avec ses temples. Les autres îles de l'archipel ne restèrent pas longtemps sans imiter à leur tour la métropole. Un seul chef tenta de défendre les idoles. Il s'était abstenu de prendre part aux conférences qui avaient eu lieu; et quand leur résultat public eut entraîné l'incendie et la ruine des temples, il prit en main le dieu de la guerre, Taïri, ancienne oriflamme des champs de bataille, et rallia autour de lui un petit nombre de fanatiques révoltés. De Oahou où il se trouvait il passa sur Hawaii, gagna à sa cause une foule de mécontents, et se crut bientôt assez fort pour balancer la puissance de Rio-Rio. Mais le ministre du roi, Karaï-Mokou, l'ami du grand Tamea-Mea, présenta la bataille au rebelle, le défit après un combat opiniâtre, où il périt lui et sa femme, amazone combattant à ses côtés. La cause des anciens dieux d'Hawaii fut perdue ce jour-là.

A la même heure où le culte primitif de la contrée perdait sa dernière bataille, un autre culte arrivait de loin pour le remplacer. Dès 1820, six missionnaires venus des États-Unis d'Amérique débarquèrent à Oahou. Malgré la résistance des colons européens, Rio-Rio les accueillit à Hono-Rourou; il leur donna des terres, et des hommes pour les servir. Son père avait joué le rôle de réformateur politique; lui, il accepta la mission de réformateur religieux; et bientôt ses sujets, à qui l'on venait d'enlever naguère leurs croyances superstitieuses, se rallièrent avec enthousiasme à la foi nouvelle qui leur apparaissait si consolante et si douce. Les deux principales catéchumènes furent la mère du roi et la femme d'un chef de Kaï-Roua. Leur exemple détermina une foule de conversions. En 1822, le premier livre hawaiien fut imprimé. C'était un petit essai de grammaire, où l'on adoptait les principes déjà établis pour l'écriture des langues de Taïti et de la Nouvelle-Zélande. Les progrès de l'imprimerie ne cessèrent d'aller toujours croissant; et en 1832, dix ans après, le total des impressions exécutées en six mois s'élevait à 166,000 exemplaires. On remarquait dans le nombre, outre plusieurs livres extraits de l'*Ancien* et du *Nouveau Testament*, des *Éléments d'arithmétique* tirés à 13,000 exemplaires, un *Traite sur le mariage*, l'*Histoire de la Bible*, le *premier Livre des Éléments*, le *Pain quotidien*, des *Questions de Geographie*, le tout tiré et répandu à grand nombre. On s'occupait encore à cette

époque d'une foule de publications non moins utiles sur l'histoire, les mathématiques, la grammaire, la tenue des livres, et il était question de fonder un almanach hawaiien.

Bientôt aux premiers apôtres vinrent se joindre des évangélistes nouveaux. C'étaient des missionnaires de Londres qui voulaient, dans leur double but, seconder leurs collègues d'Amérique au sujet des affaires du culte, et diriger les esprits des naturels dans le sens de l'influence anglaise. Au nombre des derniers venus se trouvait M. Ellis, un des hommes les plus éclairés de la société des missions, le premier qui recueillit et publia des documents utiles sur cet archipel. Pour céder aux instances de ces pasteurs, Rio-Rio, on ne saurait dire dans quel intérêt, se décida à faire le voyage de Londres. Laissant le royaume aux mains de Karaï-Mokou, le roi s'embarqua, le 27 novembre 1823 sur *l'Aigle*, navire anglais qu'il avait frété. Il emmenait avec lui sa femme préférée, Kamea-Morou; Boki, gouverneur de Oahou, et deux ou trois officiers de sa cour. Arrivé à Portsmouth le 31 mai 1824, le roi se rendit bientôt à Londres, où pendant un mois il sollicita vainement une audience. Le ministère britannique traita un peu cavalièrement le souverain de la Polynésie, et, dans l'intervalle qu'on mit à décider quand et comment on les recevrait, les deux majestés sauvages eurent le temps de mourir, en exprimant, pour dernier vœu, qu'on transportât leurs os sur l'île natale. Ce double décès servit la cause de cette royauté nomade : S. M. George IV reçut les chefs en audience, leur fit quelques amitiés qui les comblèrent de joie, et leur annonça que la frégate *la Blonde*, aux ordres du capitaine Byron, les ramènerait à Hawaii avec les dépouilles mortelles de leurs souverains. En effet, le 4 mai suivant, *la Blonde* mouillait sur la rade de Lahaina, puis sur celle d'Hono-Rourou, devenue la véritable résidence royale. Le débarquement des chefs, les funérailles du roi, l'accueil fait au capitaine Byron, durèrent plus de quinze jours. Mais déjà vers cette époque le type indigène s'effaçait; les fêtes du pays étaient anglaises, et non hawaiiennes. Au lieu de porter les restes de Leurs Majestés au moraï, on les conduisit vers l'église de la religion réformée, et de là dans une tombe chrétienne.

La mort de Rio-Rio, annoncée publiquement dans l'archipel, mit en jeu quelques ambitions rivales. Le roi titulaire de Tauai, Taumou-Arii, étant mort en mai 1824, son île devait faire retour à la couronne; mais le fils du titulaire voulut profiter de l'absence de Rio-Rio pour se maintenir malgré le droit. Il fallut que les armes de Karaï-Mokou fissent justice de ce chef révolté. Karaï-Mokou était donc l'âme et le bras de ce royaume. Aussi en fut-il nommé régent quand, le 6 juin 1825, on proclama roi Kau-ike-ouli, frère cadet de Rio-Rio, âgé de dix ans, élève et néophyte du missionnaire américain Bingham. Le premier soin du régent fut de confirmer les droits d'ancrage et de mouillage établis par Tamea-Mea sur les navires étrangers. D'ailleurs, Karaï-Mokou survécut peu à l'avénement de Kau-ike-ouli; il mourut d'hydropisie en 1828, à l'âge de 70 ans.

Après Tamea-Mea, Karaï-Mokou est l'homme qui a le plus influé sur la civilisation et la conquête de l'archipel. Boki lui a succédé sans le remplacer. L'homme

important aujourd'hui, c'est Koua-Kini, le frère de la reine Kaahou-Manou, âgé de 52 ans. Vert encore, de manières affables, de physionomie intelligente, Koua-Kini a de la prudence, de l'impartialité et de la résolution. Sa fille Kini a été fiancée au roi en janvier 1830. Kau-ike-ouli, le souverain actuel, âgé de 19 à 20 ans, donne les plus belles espérances. Doué de dispositions heureuses, spirituel, bon, impartial, généreux, il deviendrait un grand roi s'il était bien conseillé ; mais à l'heure où diverses prétentions viennent se croiser dans ses États, placé au milieu de rivalités commerciales qui s'excluent, il lui faudra de la force à la fois et de la prudence pour tenir une balance égale entre tous ces intérêts. Anglais, Américains, Russes, convoitent le groupe d'Hawaii soit pour s'y établir à demeure, soit pour y obtenir des priviléges qui en chassent leurs concurrents. Si ces trois puissances ne se neutralisaient pas l'une l'autre, si elles ne se tenaient pas en arrêt devant cette proie, à distances égales et se surveillant autant qu'elles la surveillent, depuis longtemps l'archipel serait russe, américain ou anglais. Cela durera-t-il toujours ainsi? Les seules îles polynésiennes qu'occupe un corps important de nation resteront-elles longtemps indépendantes d'une suprématie lointaine? Ce sont là des questions auxquelles le temps seul pourra répondre.

CHAPITRE LII.

POPULATION, MŒURS, COUTUMES, RELIGION.

Les habitants des îles Hawaii, l'une des grandes divisions de la famille polynésienne, se rapprochent par une foule de points des peuples taïtiens. Dans l'un et dans l'autre archipel, les chefs constituent une classe distincte, supérieure aux autres par le physique et l'intelligence : quelques-uns, hauts de six pieds, ont une force proportionnée à leur taille. Les femmes surtout, colossales à la fois et chargées d'embonpoint, se distinguent par une vigueur dont on ne peut se faire une idée. Les jeunes filles mêmes étonnent par la puissance de leurs muscles. Les hommes ont peu de barbe ; les femmes ont l'habitude de s'épiler, soit à l'aide d'une pince en os, soit en employant le suc de certaines plantes. L'Hawaiien est naturellement doux, bienveillant et hospitalier. Moins légers et moins versatiles que les Taïtiens, ils sont moins sérieux et plus communicatifs que les naturels de Tonga.

A l'époque de la découverte, le gouvernement des îles Hawaii était une monarchie absolue et héréditaire. La puissance du souverain était tempérée seulement par un conseil de chefs, dont l'avis devenait quelquefois obligatoire. La couronne n'était pas le privilége exclusif des hommes : on citait des femmes qui l'avaient portée. Toutes les hautes dignités civiles, militaires et sacerdotales, étaient héréditaires, quoique soumises au contrôle suprême du roi. Les propriétés suivaient une loi pareille : à la mort de l'usufruitier, elles faisaient retour au souverain, qui

en disposait ainsi qu'il l'entendait. Le plus souvent on les laissait dans la famille, et Tamea-Mea ne dérogea presque jamais à cette coutume d'hérédité, aujourd'hui puissante et respectée comme une loi.

La population hawaiienne est divisée en trois clases : les *Ariis*, chefs d'îles ou de districts, dont le roi est le premier, sous le titre d'*Arii-Tabou;* les *Rana-Kiras*, chefs inférieurs, dignitaires civils et militaires, prêtres, possesseurs de terrain, etc.; enfin, les *Kanakae* ou *Tanatas*, individus non propriétaires et cultivant le terrain d'autrui, ouvriers, artisans, etc. L'autorité des ariis était très-grande : le pouvoir judiciaire leur appartenait, et leurs sentences s'exécutaient sans appel. Jadis l'infraction au tabou emportait la peine de mort; mais, dans les derniers temps, le délinquant pouvait racheter sa vie. L'adultère avec la femme d'un chef exposait le coupable à la perte d'un ou des deux yeux, et mettait la complice à la discrétion de l'époux insulté. Le meurtre, la rébellion, le vol d'objets appartenant au roi, étaient punis de mort. Tantôt le criminel était étranglé contre un arbre; tantôt on l'assommait d'un coup de casse-tête. Les fautes moindres étaient punies du bâton.

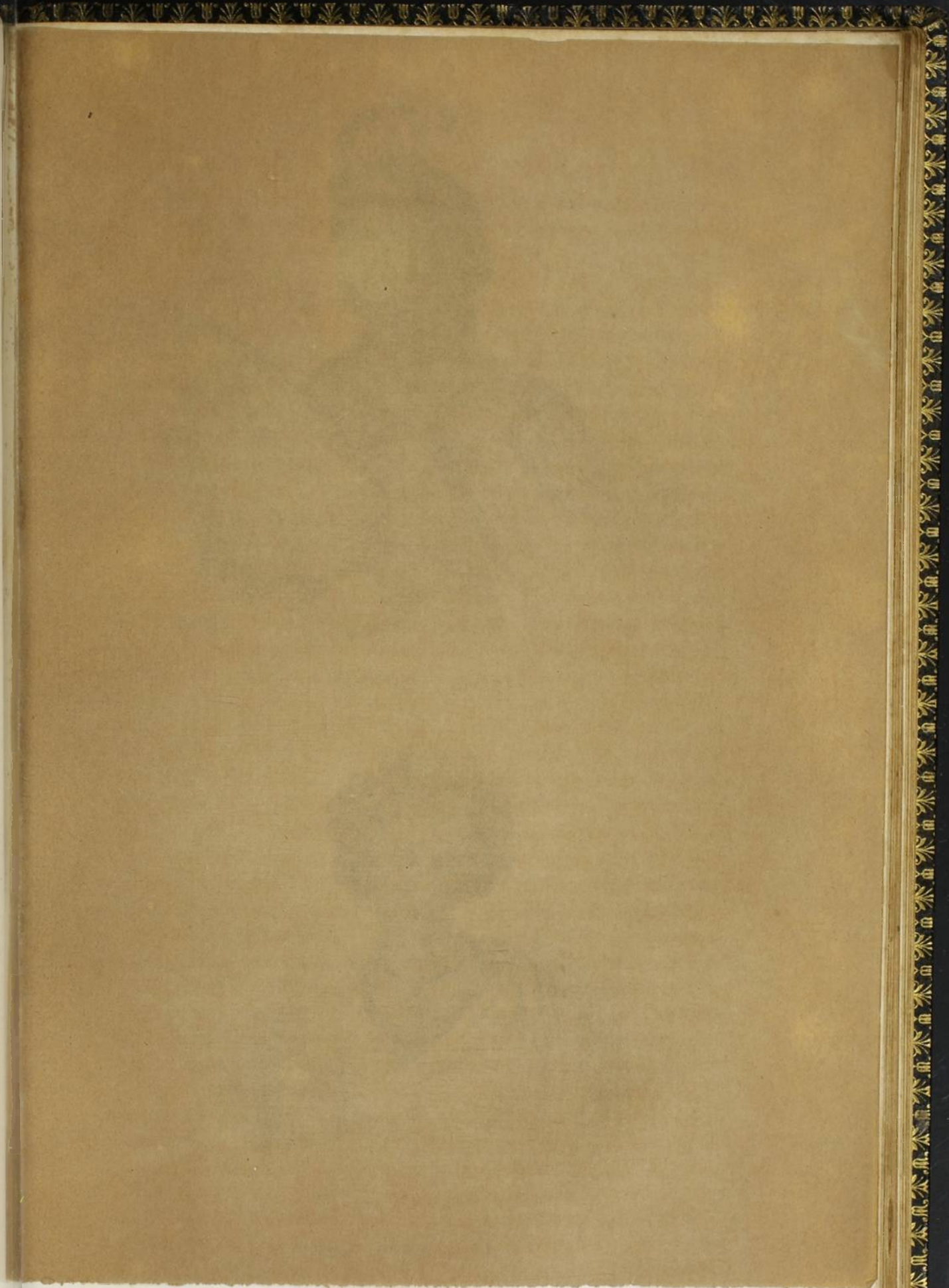
Cet archipel fut longtemps désolé par la guerre. Les relations nationales sont remplies de récits de combats, d'invasions et de descentes. Aussi les Hawaiiens s'exerçaient-ils dès l'enfance aux manœuvres guerrières, en maniant de bonne heure la fronde, la lance, le poignard, le casse-tête et le pahoa. Habiles frondeurs, ils touchaient à 25 toises de distance le moindre petit morceau de bois; ils avaient une adresse prodigieuse à lancer et à parer le javelot. Des simulacres de combat développaient chaque jour leur justesse de coup d'œil et leur étonnante vigueur. La question de guerre et de paix se vidait dans l'assemblée générale des chefs et des guerriers. Là, chacun plaidait son opinion avec énergie, et plus d'une fois le débat provoquait des discours d'une éloquence noble et sauvage. Ellis cite la harangue d'adieux d'un guerrier à ses amis, au moment où il partait pour le camp, à la veille d'une bataille. « Nos rangs, disait-il, sont comme des rocs dans l'Océan, immobiles contre l'effort des vagues; chaque guerrier est comme un hérisson auquel personne n'ose toucher. Que la troupe du roi s'avance, et elle s'élèvera devant ses ennemis comme un grand arbre à pin s'élève au-dessus de l'herbe la plus humble. Au combat, le guerrier tiendra ferme comme le palmier aux profondes racines, et planera au-dessus des têtes ennemies comme le cocotier élancé plane au-dessus des roseaux courbés. Dans nos attaques de nuit, l'éclat de nos torches le surprendra comme les flammes des éclairs, et nos cris le terrifieront comme le grondement du tonnerre. »

Une fois la guerre déclarée, les chefs et les prêtres convenaient de leur marche et de l'époque à laquelle elle commencerait. Des messagers étaient envoyés dans tous les districts pour appeler les combattants au rendez-vous guerrier, et leur nombre était réglé suivant l'importance de l'expédition. Ces messagers, en hawaiien *rere*, étaient si agiles qu'ils faisaient le tour de l'île en huit ou neuf jours, malgré les haltes auxquelles ils étaient forcés, et malgré les longs détours nécessités

par les escarpements de la côte. Quand il s'agissait d'une levée en masse, un officier nommé Ourou-oki était chargé de presser les retardataires. En avait-il trouvé un, à l'instant même il lui coupait ou lui fendait une oreille, lui passait une corde autour du corps, et l'emmenait ainsi au camp. Ces réfractaires n'étaient pas nombreux, car une tache indélébile restait marquée au front de ceux qui ne se rendaient pas au premier appel. Arrivés au lieu du rendez-vous, les guerriers établissaient leur camp dans un lieu facile à retrancher; ils y dressaient des huttes temporaires en feuilles de dracæna ou de cocotier. Les femmes, les enfants, les vieillards, étaient placés dans un *pari*, c'est-à-dire dans un lieu presque inaccessible et fortifié avec d'énormes blocs de lave. Quelquefois la lutte avait lieu sur mer, entre des flottes de plus de cent pirogues; mais comme les atterrages d'Hawaii sont presque toujours fatigués par la houle, ils préféraient le combat à terre.

Après les sacrifices faits et les augures consultés, tant ceux des entrailles des victimes que de l'aspect du ciel et des nuages, on portait en tête de l'armée le dieu de la guerre, Taïri; et, la harangue dite, le combat s'engageait. Parfois les armées donnaient tout entières, à l'exception des réserves seules; mais le plus souvent la bataille se composait d'une multitude d'engagements partiels, quelquefois même de combats singuliers. Un champion sortait des rangs et provoquait l'ennemi, qui relevait le gant et envoyait un guerrier : le duel finissait par la mort de l'un des combattants. Parfois les escarmouches duraient plusieurs jours de suite, sans que la fortune penchât pour l'un ou pour l'autre parti; alors on se retirait du champ de bataille, chacun de son côté. Dans un cas de déroute, au contraire, les vaincus fuyaient dans des directions diverses, les uns au Pouho-Noua ou lieu d'asile; les autres au Pari ou lieu retranché; d'autres enfin dans les montagnes, où on les traquait aussitôt en détail. Quand on en tenait un, on le conduisait devant le roi; si le roi gardait le silence ou disait : « La face contre terre! » c'était un arrêt de mort exécuté à l'instant; s'il disait : « La face en l'air! » le captif, sauvé pour l'instant et devenu esclave, n'en restait pas moins à la merci des prêtres, pour le jour où ils auraient besoin de victimes humaines. Quand un chef avait une réputation de clémence établie, les prisonniers de guerre cherchaient à se trouver sur ses pas et à se jeter à ses pieds. Un signe, un geste, l'entrée seule de la demeure royale, étaient un motif de grâce.

Le droit des vainqueurs était de se partager les terres et les biens des vaincus; les femmes et les enfants, devenus esclaves, étaient obligés de travailler pour leurs nouveaux maîtres. A la suite d'une bataille, on n'enterrait que les cadavres du parti triomphant : ceux de l'autre parti devaient pourrir sans sépulture. N'y avait-il ni vainqueurs ni vaincus, quelquefois un envoyé se présentait pour traiter de la paix, une jeune plante de bananier ou un rameau de dracæna à la main. Si les propositions, débattues dans une assemblée de chefs, étaient acceptées, on se rendait au temple, on tuait un jeune porc dont le sang devait couler à terre; puis une guirlande de maïri, plante odoriférante, était tressée par ces mêmes chefs et disposée dans le temple. Des danses, des festins, terminaient la cérémonie.



Publié par Furne, à Paris.

Imp.ie J. Chardon aîné 30 r. Bonaparte, à Paris

GUERRIER D'HAWAÏ.

JEUNE FEMME D'HAWAI.

Publié par Furne, à Paris.

Imp.ie F. Chardon aîné 30 r. Bonaparte à Paris

Telles étaient les mœurs guerrières d'Hawaii, avant que la civilisation européenne fût venue enseigner à ses habitants les moyens de se détruire autrement et plus vite. Aujourd'hui quelques traces de ces coutumes, chaque jour effacées, restent à peine au sein de ces îles. Des hommes nus, avec le maro seul, portent l'arme au bras gauche, ou exécutent la charge en douze temps comme un soldat européen. Kau-ike-ouli a sa garde d'honneur avec l'uniforme anglais; les forts des villes ont des canons, et des goëlettes armées en guerre ont remplacé les pirogues. Maintenant les fusils-Perkins et les mortiers monstres arrivent à Hono-Rourou avec la vapeur et les chemins de fer. On cherche les sauvages de Cook, sans pouvoir en trouver un seul.

En temps de paix, la vie des chefs était indolente et molle : boire, manger, dormir, jouer, voilà leur occupation. De là cet embonpoint énorme qui est le caractère général de cette race; embonpoint plus rare et moins prononcé chez les hommes du peuple, qui sont astreints à de rudes travaux. Les mœurs et les coutumes offraient quelques détails originaux et bizarres. Les mariages arrêtés entre parents étaient d'un cérémonial fort simple. Suivant M. Ellis, il suffisait que le futur jetât une pièce d'étoffe sur sa fiancée en présence de ses parents et de ses amis. La famille donnait un repas et l'union était scellée. Pour ceux qui avaient déjà une femme, cette formalité n'était pas même nécessaire. On prenait une épouse, deux, trois, quatre épouses; on les gardait, on les répudiait à volonté. Dans un but politique, les rois et les chefs se choisissaient des épouses dans leurs propres familles : souvent le souverain prenait sa sœur; les fils de chefs succédaient à leur père dans son lit comme dans son rang. La première épouse était ordinairement plus considérée que les autres. A peine un enfant avait-il vu le jour, on le lavait dans de l'eau de mer, puis on le jetait sur une natte où il vagissait libre dans ses mouvements. On a dit que ces nouveaux nés étaient quelquefois sacrifiés par leurs parents, les jeunes filles surtout comme moins utiles au pays.

On a vu à peu près quelles modifications a subies le costume des insulaires. Jadis les hommes du peuple et les chefs subalternes se contentaient du maro; les chefs supérieurs portaient seuls, noué sur l'épaule, le manteau fabriqué avec l'écorce du mûrier à papier, ou le magnifique pallium à plumes des rois et des ariis. Le costume des femmes était une étoffe fine, pliée en plusieurs doubles, dont elles s'entouraient le corps, tantôt en se couvrant le sein, d'autres fois en le laissant à nu. Les hommes laissaient flotter leurs cheveux dans toute leur longueur, tantôt ils les fixaient sur la tête ou les réunissaient en touffes isolées, tantôt ils les faisaient tondre de la façon la plus bizarre : il était de bon goût de ne laisser, du front à la nuque, qu'une bande de cheveux de quatre doigts de large, figurant d'une façon fort exacte la crinière d'un casque de dragon. Tantôt les femmes coupaient leurs cheveux par derrière et les ébouriffaient par devant, comme les Taïtiennes; tantôt elles les relevaient par derrière et les ramenaient vers le front en les repliant ensuite sur eux-mêmes, de manière à figurer un bonnet phrygien.

L'industrie primitive des habitants consistait dans la pêche, la culture des terres, la fabrique de leurs armes, de leurs pirogues, de leurs étoffes et de leurs ornements. Les pirogues simples ont ordinairement 24 pieds de longueur, sur 18 ou 20 pouces de largeur, relevées en forme de coin aux extrémités; elles ont des balanciers très-bien adaptés. On les manœuvre soit avec des pagaies, soit avec une voile triangulaire enverguée à un mât et munie d'un boute-hors. Les pirogues doubles ont 60 et 80 pieds de longueur. Une plate-forme établie sur leur centre contient les rameurs, les passagers, et les effets qu'on veut transporter; tandis qu'un homme placé sur l'arrière gouverne avec une grande pagaie. Naguère ces insulaires exécutaient leurs travaux de charpente avec de simples outils en pierre dure; aujourd'hui ils connaissent nos instruments en acier.

Les anciens navigateurs s'accordent à dire que les chants des Hawaiiens étaient doux, suaves, mélodieux; quelques-uns des officiers de Cook affirment même qu'ils chantaient en parties. Leur musique instrumentale consistait, on l'a vu, en calebasses sur lesquelles ils frappaient, ou en bambous qu'ils heurtaient l'un contre l'autre. Leurs danses ou *houras*, comme celles des autres Polynésiens, étaient précédées d'un chant doux et grave en remuant les jambes ou en se frappant doucement la poitrine avec des mouvements et des gestes gracieux. Peu à peu le mouvement s'accélérait et se précipitait de telle sorte, que les bons danseurs pouvaient seuls le suivre. Le meilleur danseur était celui qui se soutenait le plus longtemps. L'un des jeux habituels des Hawaiiens était une espèce de jeu de dames fort compliqué. Le damier avait deux pieds de longueur, et deux cent trente-huit cases sur dix-sept rangs. Les naturels faisaient manœuvrer là-dessus des petits cailloux d'une case à l'autre. Un autre jeu consiste à cacher une pierre sous un morceau d'étoffe que l'on chiffonne : celui qui frappe le plus près de la pierre avec un bâton a gagné.

On a vu déjà ce qu'était la religion et quelle influence exerçaient les prêtres sur les indigènes. Une chose plus difficile à établir, c'est la théorie de ce culte. Aucun dieu supérieur à tous n'apparaît au milieu de ces divinités diverses; aucune théogonie caractérisée, comme celle des Taïtiens, ne se révèle parmi ces pratiques idolâtres. Chaque phase de la lune amenait une fête : celle de la nouvelle lune durait trois nuits et deux jours; les trois autres, deux nuits et un jour. Pour les hommes qui assistaient à ces cérémonies il y avait interdiction, sous peine de mort, de parler à aucune femme; ils ne pouvaient non plus ni naviguer, ni pêcher, ni se livrer à aucun jeu pendant tout ce temps. La pêche des bonites et de quelques autres poissons était interdite pendant six mois. Les plus grandes fêtes étaient celles du nouvel an. A cette époque, l'idole Kekou-Aroha était promenée par un prêtre tout autour de l'île, et tout ce que cet homme pouvait saisir de la main gauche était de bonne prise pour lui.

Les prêtres cumulaient très-souvent les fonctions sacerdotales et celles de sorciers. Ils se targuaient de pouvoir faire périr par des enchantements les personnes dont on avait à se plaindre, et il suffisait pour cela qu'on leur présentât

un objet ayant appartenu à ces personnes, surtout de leurs cheveux et de leur salive ; le reste du charme s'opérait au moyen de gestes et de paroles mystiques. Comme toutes les maladies s'attribuaient aux enchantements, pour les combattre on avait recours à des enchantements contraires. C'était alors entre sorciers à qui serait plus fort l'un que l'autre. Tamea-Mea avait toujours à sa suite un officier dont les fonctions se réduisaient à recueillir ses crachats, pour qu'ils ne tombassent pas au pouvoir de quelque sorcier mal intentionné.

Mais l'institution la plus remarquable parmi ces peuples, et qui leur est commune avec les autres Polynésiens, c'est le TABOU. Tabou était une chose sainte et sacrée, il était permanent ou temporaire, général ou relatif. Ainsi, les dieux, les temples, la personne et le nom du roi et de sa famille, celle des prêtres, tous les objets à l'usage de ces divers privilégiés, la tête des personnes dévouées au culte spécial d'un dieu, étaient toujours et pour tout le monde tabou. Les animaux et les autres objets offerts aux dieux étaient tabou pour les femmes. Certains lieux, comme ceux où se baignait le roi, étaient constamment tabou. Quelquefois une île et un détroit, placés sous un tabou temporaire, étaient interdits aux pirogues. Certains animaux se trouvaient frappés du tabou pendant plusieurs mois, surtout aux approches d'une grande cérémonie religieuse, à la veille d'une guerre, ou pendant la maladie d'un chef. Autrefois cela durait longtemps. La tradition rapporte que du temps d'Oumi un tabou de trente ans fut mis sur les barbes. Les hommes ne purent les couper pendant tout ce temps. Plus tard, il y en eut un qui dura cinq années. Avant Tamea-Mea, quarante jours étaient la période habituelle du tabou ; ce roi le réduisit à cinq ou dix jours, et Rio-Rio l'abolit entièrement.

Le tabou pouvait être plus ou moins rigoureux. Ainsi, dans sa force ordinaire, il suffisait aux hommes de s'abstenir de travail, et d'assister aux prières du heiau ; mais quand il régnait dans sa rigueur, on ne pouvait, dans le district taboué, ni allumer des torches, ni mettre sa pirogue à la mer, ni se baigner, ni se montrer hors de sa cabane, si ce n'est pour aller au temple. Si les cochons, les poules, les chiens se faisaient entendre, le tabou était violé. Pour empêcher ce sacrilége, on liait la gueule aux chiens, le grouin aux cochons, et l'on mettait les poules dans une calebasse en leur couvrant les yeux avec un morceau d'étoffe. Tous les hommes du peuple se prosternaient sur le passage des chefs, qui eux-mêmes étaient taboués au point de ne pouvoir toucher la nourriture de leurs mains. Le roi, quand il était taboué, devait marcher tête nue ; il ne pouvait se mettre ni sous l'abri d'une tente, ni sous l'ombre d'un arbre. Il fallait qu'il se laissât rôtir par les rayons solaires en l'honneur du tabou.

Quand le tabou était imposé quelque part, un messager des prêtres faisait sa tournée le soir, en indiquant qu'il fallait éteindre tous les feux, laisser libres tous les sentiers du rivage pour le roi, et tous ceux de l'intérieur pour les dieux. D'ailleurs le peuple était préparé à l'avance. Pour marquer que le tabou existait sur une certaine partie du poisson de la côte, un petit pieu planté dans les rochers

portait à sa cime une touffe de feuilles ou un morceau d'étoffe blanche ; une feuille de cocotier liée autour de l'arbre indiquait que le fruit était taboué. Les cochons tabouës et destinés aux dieux avaient une tresse passée dans une de leurs oreilles. La violation du tabou était toujours punie de mort, à moins que le coupable n'eût de puissants amis parmi les prêtres et les chefs. Les coupables étaient d'ordinaire offerts en sacrifice, étranglés ou assommés avec un casse-tête, quelquefois brûlés dans l'enceinte du heiau. Un tabou perpétuel pesait sur la nourriture des femmes. Aussi, quand on parla d'abolir le tabou, elles acceptèrent avec enthousiasme une mesure qui les rétablissait dans le droit commun. Elles regrettèrent leurs temples, leurs dieux, leurs divertissements et leurs danses ; mais l'abolition du tabou les consola de ces pertes. A ces institutions bizarres, à ces règles d'interdit, ont succédé aujourd'hui les sévères prescriptions des missionnaires pour l'observance du repos dominical. Les insulaires ont accepté cela comme un nouveau tabou, plus doux, plus tolérable, plus humain que l'ancien.

Nulle part la douleur publique et le deuil national ne prennent des formes extérieures plus bruyantes et plus exagérées que dans l'archipel d'Hawaii. On a vu ce que firent les insulaires à la mort de Tamea-Mea, combien longue fut leur douleur, combien de tatouages extraordinaires elle provoqua : on se coupa à l'envi des oreilles, on se cassa des dents, on se rasa la tête, on se mutila, on se brûla la peau, on se marqueta le corps de blessures. Comme à la Nouvelle-Zélande, les hommes couraient presque nus, simulant la folie, et détruisant tout sur leur passage. On brûla les maisons, on ravagea les propriétés, on tua même, faisant servir cette occasion à des haines et des vengeances particulières. Les mêmes témoignages de deuil se reproduisirent avec tous leurs accessoires quand sa veuve Keopouo-lani, mère de Rio-Rio et de Kau-ike-ouli, épouse de roi, mère de deux rois, descendit au tombeau. Aucune expression humaine ne saurait rendre cette douleur publique. Le récit de M. Stewart ne peut en donner qu'une faible idée. A Mawi, résidence de la défunte, les habitants de l'île, au nombre de plus de 5,000, se portèrent vers sa case, hurlant, se tordant de désespoir, affectant les poses les plus bizarres et les plus expressives. Les femmes, échevelées, les bras tendus vers le ciel, la bouche ouverte et les yeux fermés, semblaient invoquer une catastrophe pour marquer le jour néfaste ; les hommes croisaient leurs mains derrière la tête et semblaient abîmés dans la douleur. Ici on se jetait la face contre terre en se roulant dans le sable ; ailleurs on tombait à genoux, ou l'on simulait des convulsions épileptiques. Les uns prenaient leurs cheveux à poignée, et semblaient vouloir se les arracher. Tous multipliaient leurs gestes et leurs manifestations extravagantes. Ce peuple faisant dans une pantomime générale l'oraison funèbre de sa reine, formait le tableau le plus bizarre qu'on puisse imaginer, mais aussi le plus touchant, le plus profond, le plus poétique. Interrogés sur le motif qui les engageait à manifester leur chagrin d'une manière si exagérée, ils répondaient que c'était trop peu encore et qu'ils devraient garder des traces éternelles de cette douleur.

La langue des Hawaiiens, dialecte, comme on l'a dit, de la grande langue polynésienne, est douce et harmonieuse. Mieux articulé que celui des Taïtiens, ce dialecte n'a pas les notes gutturales du nouveau zélandais. Tous les mots finissent par des voyelles dissyllabiques pour la plupart. Un petit nombre seulement est trissyllabique, à l'exception toutefois des mots composés. De nos langues d'Europe, l'italien est celle qui se rapproche le plus, pour la prononciation, de l'hawaiien; des langues asiatiques, c'est le malais pour les formes radicales. L'écriture est inconnue dans cet archipel comme dans le reste de la Polynésie. Ellis cite pourtant des figures tracées dans la lave par d'anciens voyageurs, sans doute pour constater quelques circonstances de leur itinéraire. Ces signes se rapprochaient beaucoup des signes hiéroglyphiques des Mexicains ou des Péruviens. Un cercle avec un point dedans indiquait qu'un homme avait fait le tour de l'île; plusieurs cercles concentriques avec un ou plusieurs points signifiaient qu'un nombre d'hommes égal à celui des cercles ou des points avait fait le tour de l'île. Mais s'il n'y avait qu'un demi-cercle, l'île n'avait été contournée qu'en partie. Ces peuples employaient la numération décimale : ils comptaient par vingtaines et par quarantaines. Ils estimaient le temps par lunes; douze lunes formaient l'année; mais les véritables périodes étaient dans les saisons. Chaque lune comme chaque nuit de lune avait son nom spécial; car ils employaient les nuits et non les jours pour estimer les fractions d'un mois.

CHAPITRE LIII.

TRAVERSÉE DES ILES HAWAII A NOUKA-HIVA. — SÉJOUR A NOUKA-HIVA.

L'archipel d'Hawaii était loin. A peine avais-je eu le temps de me reconnaître à bord, que déjà *l'Oceanic* avait pris le large; passant sous le vent des îles, il les avait côtoyées pendant deux jours; puis, peu à peu, tout avait disparu. Nous en étions de nouveau réduits au spectacle du ciel et de l'eau.

Notre marche fut rapide. *L'Oceanic* était un noble voilier. Quatre-vingt-dix, cent, cent dix lieues par vingt-quatre heures, voilà ce qu'il fit dans le courant d'une semaine, et il ne semblait pas fatigué d'aller ainsi. Le sloop avait fait six cents lieues en badinant; il avait passé de l'hémisphère nord à l'hémisphère sud; il devait atterrir le lendemain, 10 mars, sur Nouka-Hiva. Le 10, en effet, la vigie signala une terre au point du jour, et à midi nous nous trouvions à trois ou quatre milles de Fatouhou et de Hiaou, îlots assez bas, mais couverts d'une admirable verdure. Ce n'était plus ici l'aspect morne et volcanique de Hawaii, cette terre de déchirements, ce sol de lave concréfiée. On n'apercevait même pas la charpente de l'île, tant elle était couverte d'un vêtement épais et touffu.

Avant la nuit, nous avions découvert les sommets montueux et découpés de Nouka-Hiva, la reine de ce groupe. Nul danger n'entoure cet archipel, et le

récif de corail qui règne sur la côte ne s'étend presque nulle part à plus d'une encâblure au large; circonstance exceptionnelle et fort rare dans les parages océaniens. Aussi, le jour suivant, quand nous allâmes au mouillage de Nouka-Hiva, pûmes-nous accoster l'île et la longer pendant une portion de sa longueur. Dans la matinée, nous gagnâmes du chemin, et vers midi une brise favorable nous poussait le long de la côte méridionale. J'ai vu peu de terres qui offrissent des points de vue aussi variés et aussi ravissants. Qu'on se figure, dans un premier plan, une suite de mornes escarpés, entrecoupés de ravins profonds que tapisse une végétation verdoyante; puis, sur un plan lointain, des pics intérieurs dont quelques-uns n'ont pas moins de 4 ou 500 toises d'élévation. La pointe S. E. est elle-même un massif escarpé, couronné par un rocher gigantesque de la forme la plus singulière. Vu d'un certain côté, ce rocher simule exactement une citadelle en ruine, avec ses bastions, son revêtement et son parapet, le tout surmonté par une tour délabrée.

C'est à l'ouest de ce promontoire que se développe la baie profonde d'Oumi, qu'habitent les Taï-Piis, tribu puissante et belliqueuse, à qui la narration de Porter a donné quelque célébrité. Plus loin se découvrait à son tour la vallée des Hapas, ennemis des Taï-Piis. A peine *l'Oceanic* s'était-il montré à la tête de leur baie, que cinq ou six pirogues de pêcheurs firent voile sur lui et l'accostèrent. Les naturels qui les montaient ne s'amusèrent point à parlementer; ils grimpèrent à bord, hardiment et sans façon, comme auraient fait des hommes de l'équipage. Ceux-là étaient bien des sauvages, des hommes primitifs, que le frottement européen n'avait pas encore polis. Presque entièrement nus, ils avaient cet organe criard, ces façons grimacières, ces gestes, ces mouvements brusques qui tiennent à la fois du singe et de l'homme, caractères qui s'effacent dans une race à mesure qu'elle s'avance vers la civilisation.

Le dialecte de ces peuples, altération de la langue polynésienne comme celui d'Hawaii, ne nous fut pas difficile à comprendre. Pendleton entra en conversation avec eux, et s'enquit de la situation de l'île. « Les Hapas sont en guerre avec les Taï-Piis, dit l'un de ces naturels qui semblait le chef des autres; si les hommes de l'Occident veulent aider les Hapas, les Taï-Piis seront vaincus et exterminés. Nous nous régalerons de leur chair après la bataille. » Et pour décider plus promptement Pendleton à cette alliance, ils lui racontèrent comment un dernier combat avait été favorable à leur tribu; ils lui détaillèrent le nombre des prisonniers mangés, exprimant par des gestes non équivoques combien ce festin avait laissé en eux de souvenirs sensuels, et que de courage leur donnait à la guerre la perspective d'une fête pareille. C'était la première fois que je voyais des anthropophages se faisant gloire de leur goût atroce, et, il faut que je l'avoue, un frisson étrange courut dans tout mon corps. Je regardais avec une sorte d'effroi ces dents blanches et acérées, et il me semblait qu'un lambeau de ma chair pourrait bien, quelque jour, passer dans cet appareil humain. Ajoutez à cela la physionomie de ces sauvages, qui contrastait avec l'air doux et nonchalant des Hawaiiens, cette

escalade imprévue du bord, et vous arriverez à comprendre les sensations qui m'assiégèrent. Pendleton restait impassible. Il connaissait le terrain; il avait fait quatre fois le tour du monde; et se penchant vers moi : « Cela vous étonne, me dit-il; que sera-ce donc à la Nouvelle-Zélande? » Cependant, comme les naturels montés à bord insistaient pour que le capitaine vînt mouiller dans leur baie, il leur déclara que son projet était d'aller jeter l'ancre sur la rade de Taio-Hae, l'une des plus sûres de l'île. Il croyait que cette déclaration suffirait pour nous débarrasser de nos hôtes, mais ils s'obstinèrent; ils dirent que leur tribu se trouvait momentanément en paix avec celle des Taiis, et qu'ils voulaient nous prouver leur affection en nous accompagnant jusque-là.

A huit milles à l'ouest du promontoire, au milieu d'une côte abrupte et très-élevée, s'offre comme une ouverture à travers deux parois basaltiques l'étroit passage qui conduit dans la baie de Taio-Hae : l'entrée n'a pas plus d'un demi-mille de large, mais le bassin s'agrandit ensuite en suivant la direction du nord, de manière à le rendre parfaitement sûr, et à l'abriter contre les flots et le vent. Le fond de la baie est une belle plage de sable formant un havre d'un mille et demi de largeur. Au delà le sol s'élève doucement pendant l'espace d'un ou deux milles, jusqu'à ce que commence une chaîne de hautes montagnes qui sont comme une ceinture de rochers autour de la baie, ceinture qui, des deux côtés, vient aboutir aux deux pointes de l'entrée. Le fond de la baie se trouve pour ainsi dire partagé en deux par une pointe avancée surmontée d'un piton de roches : sur la droite une muraille verticale en basalte, haute de plusieurs centaines de pieds, ferme l'un des côtés du havre, tandis que la face opposée se compose d'un bloc immense, tapissé d'arbres et de plantes. Des cascades qui jaillissent du haut des montagnes coupent cette verdure de leurs nappes blanches et écumeuses. Cette végétation active, ce mélange d'eau et de forêts, cette nature agreste et luxuriante, attiraient et charmaient le regard. Les vallées étaient si touffues, qu'on n'y distinguait qu'un très-petit nombre d'habitations. Trois ou quatre seulement, perchées sur le faîte des collines avoisinantes, semblaient dominer les autres et surveiller le pays; ailleurs on voyait à peine çà et là quelques cases percer à travers les clairières, ou montrer leurs toits au-dessus des haies serrées qui les entouraient.

C'est dans cette baie que *l'Oceanic* jeta son ancre le 11 mars 1831. A peine étions-nous amarrés que plusieurs centaines de pirogues circulaient déjà le long du bord, tandis que des milliers de têtes bronzées paraissaient au-dessus de l'eau, et semblaient vouloir gagner le sloop à la nage. En quelques minutes le pont fut couvert d'insulaires; ils avaient grimpé de tous les côtés, les uns par le câble, les autres par le gouvernail; à tribord, à bâbord, de l'avant, de l'arrière. Cinq ou six entrèrent dans la chambre par les fenêtres ouvertes du couronnement. « Diable! se disait Pendleton; cela ne peut pas durer ainsi; nous ne sommes plus chez nous avec ces gaillards-là : il faut mettre bon ordre à leurs visites. » Et ne voulant pas user de violence, il demanda qu'on fît venir les principaux chefs du pays. En

attendant, on disposa autour du bord quelques sentinelles, de peur qu'un nouveau flux de visiteurs n'aggravât les embarras de l'équipage. Mais aucun chef ne paraissait encore, et Pendleton allait faire un coup d'autorité, quand on annonça une barque portant des personnages de distinction. C'était le premier chef de la tribu, un joli petit enfant de dix ans nommé Moana, conduit par Haape, tout à la fois son tuteur et son régent. Ils étaient accompagnés de Tena, fils de ce dernier et enfant du même âge que le roi, et de Pia-Roro, chef distingué de la tribu des Hapas. Ces personnages ne se distinguaient des autres insulaires par aucune marque extérieure. Les deux enfants étaient de charmantes petites créatures, espiègles et causeurs.

Le régent, homme déjà âgé, d'un maintien calme et pacifique, parut animé des meilleures intentions; il se félicita de posséder dans sa baie un des navires de *Pota* (corruption de Porter); il se déclara prêt à être utile de toutes les manières au capitaine. La taille du vieux chef était au-dessus de la moyenne. Le seul ornement qu'il portât était une paire de pendants d'oreilles en dents de baleine travaillées avec art. Pia-Roro avait un air plus distingué et plus noble que Haape. Doué d'admirables proportions et d'une grande régularité de traits, c'était un des plus beaux hommes qu'on pût voir. Sa peau avait été si entièrement tatouée, il était si bien zébré, marqueté, criblé de figures exécutées d'une façon artistique, qu'il portait pour ainsi dire un vêtement complet. Aussi, quoique son teint fût naturellement aussi clair que celui de ses compatriotes, sa poitrine et ses épaules étaient devenues noires comme celles d'un nègre du Congo. Ses dents étaient d'une blancheur et d'une régularité admirables; son maintien, ses allures, son visage, accusaient une dignité naturelle, tempérée de bienveillance et d'affabilité. A le voir, il était impossible de ne pas reconnaître en lui un homme au-dessus des autres insulaires par l'intelligence et par la position. Le soin de la chevelure, qui paraît être à Nouka-Hiva un des signes extérieurs du rang de l'individu, était poussé à un très-haut degré chez Pia-Roro. Ses cheveux se massaient sur le sommet de la tête, artistement liés avec des bandes de *tapa* ou étoffe blanche.

Pendleton connaissait déjà tout ce personnel de chefs. A diverses fois il avait relâché dans ces îles, et jamais il n'avait répondu par des violences au bienveillant accueil des naturels. Dès qu'il eut dit qu'il voulait de l'eau et des vivres frais, on s'empressa de promettre que tout lui serait fourni selon ses désirs; puis on passa à quelques formalités de détail pour régler la nature des relations entre les indigènes et l'équipage. Pendleton ne voulait pas laisser le pont encombré à toute heure, et y rester désarmé contre une affluence de curieux sans cesse renouvelée : il fut convenu que toutes les fois que le pavillon blanc flotterait en tête du grand mât, l'accès de *l'Oceanic* serait permis aux insulaires; mais qu'au moment où ce pavillon serait remplacé par un étendard rouge, le sloop deviendrait *tabou*, c'est-à-dire interdit à tous les visiteurs du rivage, à l'exception pourtant des personnes de la famille royale et de ses ministres. Le tabou avait une valeur aussi sainte, aussi respectable à Nouka-Hiva qu'à Hawaii. En outre, un jeune chef de la

famille royale nommé Taï-Manou devait rester à bord de *l'Oceanic*, durant toute la relâche, comme otage et comme garantie pour les matelots, officiers et passagers qui descendraient à terre : précaution qui du reste semblait alors superflue, tant la bonne harmonie régnait entre nous et les naturels, tant ils semblaient nous savoir gré d'avoir préféré leur rade à celle de leurs voisins.

Ces conditions arrêtées, il fallut les signifier à la multitude qui couvrait le pont : pour obtenir du silence, on fit deux roulements de tambour, après quoi Haape et Pia-Roro prirent tour à tour la parole. Ils expliquèrent quelle était la loi définitive et suprême qui devait régler les rapports entre le bord et la terre, firent comprendre la signification des deux pavillons rouge et blanc, puis articulèrent le mot *tabou* à diverses reprises pour donner sur-le-champ à *l'Oceanic* un caractère d'inviolabilité dans des conditions spécifiées. De son côté, Pendleton, voulant, par un exemple, rendre le nouvel accord plus intelligible, fit hisser en tête du grand mât le pavillon rouge : c'était le signal de se retirer; mais la foule n'obéit point. Elle faisait semblant de ne pas voir le signe fatal; elle se glissait dans l'entre-pont; elle écoutait à peine ses chefs, qui paraissaient ne pas avoir une grande influence sur elle. Un petit nombre seulement obéit. Le capitaine impatienté avisa à des moyens plus décisifs : à un signal donné, douze hommes de l'équipage allèrent prendre aux râteliers de la chambre douze fusils de munition, puis, se rangeant sur deux lignes, exécutèrent le maniement d'armes; après un second roulement de tambour, Pendleton montra du doigt la terre, puis les fusils. Ce geste significatif fut mieux compris que le pavillon rouge : les visiteurs se précipitèrent dans leurs pirogues, se culbutant les uns les autres, se jetant à la mer et regagnant la grève à la nage. Tout disparut en un clin d'œil.

Lorsque le pont fut libre, nous descendîmes dans la chambre de *l'Oceanic*, et nous allions nous mettre à table avec les chefs que Pendleton avait retenus à dîner, quand une pirogue parut se diriger vers nous. Pia-Roro l'eut à peine aperçue qu'il s'écria : « *Bretane!* (Anglais!) » Cette pirogue en effet portait un Européen que nous avions pris de loin pour un sauvage, et qui en avait toute l'apparence : vêtements, tatouage, teint cuivré et bronzé par le soleil. C'était un Anglais, un nommé Morrison, établi sur ces îles depuis bon nombre d'années. Comme il savait parfaitement la langue du pays, Pendleton l'institua son interprète en chef, et lui fit donner à ce titre la ration du bord pendant tout le temps que dura cette relâche. On dîna. Sans scrupule pour le tabou, les chefs firent honneur à notre cuisine, à notre vin et à notre rhum. Ils étaient même en train d'abuser de ce dernier, quand Pendleton y mit bon ordre. Comme on leur témoignait quelque étonnement de les voir enfreindre ainsi l'interdit religieux porté sur nos mets européens : « A terre, répondit Pia-Roro, le tabou est rigoureux; mais à bord, non. Nos dieux n'ont de pouvoir qu'à Nouka-Hiva; sur les vaisseaux des blancs ils n'en ont point. »

Le repas achevé, les chefs s'embarquèrent dans leur double pirogue, et Pendleton voulut leur faire les honneurs de la conduite. On arma la baleinière, et l'on rama vers le rivage. A une distance raisonnable, cinq coups de canon partirent du

sloop pour saluer nos hôtes : ils ne comprirent pas d'abord et s'effrayèrent ; mais Morrison leur ayant expliqué l'intention de cette salve, ils passèrent tout à coup de la crainte à la joie et redoublèrent vis-à-vis de Pendleton leurs témoignages d'affection et de gratitude. Pia-Roro surtout parut vivement touché. Prenant un air digne et solennel, il déclara que non-seulement lui Pia-Roro était désormais au service du capitaine Pendleton, mais que toute sa tribu se trouvait à ses ordres. Nous ne prîmes pas garde alors à la gravité de cette déclaration, dont la valeur ne se vérifia pour nous que plus tard. Quand nous fûmes arrivés sur la plage, nous nous disposions à suivre les chefs dans leurs cases ; un scrupule soudain les saisit : « Leurs maisons étaient tabou ce jour-là ; le lendemain elles s'ouvriraient pour leurs amis les blancs. » Je crus d'abord que c'était là un petit acte de représailles, et qu'ils entendaient constater leur autorité sur terre comme Pendleton l'avait fait à bord ; mais telle n'était pas leur pensée : ce que voulaient ces insulaires, c'était d'avoir quelque temps devant eux pour se préparer, pour disposer une fête solennelle et imposante. Le salut des cinq coups de canon avait inspiré à Pia-Roro la pensée que les chefs nouka-hiviens ne pouvaient demeurer en reste, et qu'à de telles démonstrations ils devaient répondre par des démonstrations plus significatives encore. A l'instant même il s'en était ouvert au régent Haape, et les détails d'exécution avaient rempli l'entretien des deux chefs jusqu'à ce que nous eussions abordé à terre. Il fallut donc renoncer à voir les naturels ce jour-là, à les visiter dans leurs cases.

Le lendemain devait être marqué par notre réception solennelle. Pour rendre les procédés égaux de part et d'autre, Pendleton donna l'ordre d'arborer le pavillon blanc en tête du grand mât, et bientôt la mer fut couverte de pirogues ou de têtes d'insulaires, de femmes surtout ; elles glissèrent comme des dauphins de la plage au sloop, et eurent en peu de minutes envahi le pont. Il s'y passa des épisodes dont l'analogue n'existe que dans les vieilles fêtes païennes. Le bord, ce jour-là, fut tout entier au plaisir. A terre les choses se passaient avec plus de cérémonial Notre interprète était venu nous prendre à midi pour nous conduire vers les chefs ; nous descendîmes dans la baleinière. Dans le trajet, nous fûmes escortés par une multitude de pirogues, et au débarcadère tous les insulaires s'étaient rangés en haie pour nous recevoir.

A peu de distance du rivage, le régent parut lui-même, revêtu de son plus beau costume. Il était coiffé d'une sorte de casque en plumes de phaéton, entremêlées de plumes d'autres oiseaux, le tout arrangé et travaillé avec le plus grand goût. Sur sa poitrine reluisait une sorte de hausse-col en coquille perlière. Le régent, ainsi paré, prit la tête du cortége. Il marcha devant nous, tandis qu'à nos côtés s'échelonnait une file de huit chefs, portant de longues cannes en bois dur, noir ou jaune, et garnies à l'une de leurs extrémités de touffes de cheveux humains. Nous nous dirigions vers la résidence du jeune roi, traversant tour à tour un torrent et les cours d'eau qui alimentent l'aiguade de la baie. Sur le bord du torrent, nous nous sentîmes enlevés en l'air d'une façon aussi prompte qu'extraordinaire, et

portés sur l'autre rive sans que nous nous fussions mouillé les pieds. C'étaient deux naturels qui, venus derrière nous, et faisant une sorte de chaise avec leurs mains entrelacées, nous faisaient tomber assis, sans nous prévenir, au moyen d'un coup léger porté derrière la jambe à la hauteur de l'articulation. A chaque ruisseau que nous avions à franchir, on recommençait la même opération. De distance en distance, des groupes d'insulaires se prosternaient sur notre passage, et ne se relevaient que lorsque le cortége entier avait défilé : alors ils nous regardaient avec une curiosité inquiète, et grimpaient sur des arbres pour nous apercevoir plus longtemps.

L'habitation du roi s'élevait au milieu d'un bouquet d'arbres à pain où conduisait une avenue de cocotiers, belle et régulière. Au dehors et du côté de la mer, se développait une jolie pelouse d'un acre ou deux d'étendue. Voilà où nous entrâmes après une heure de promenade, entrecoupée de harangues officielles débitées par les chefs à diverses reprises et dans différentes stations. Sur les degrés extérieurs de l'habitation royale étaient assises deux cents femmes vêtues d'étoffes blanches presque transparentes, et portant sur leurs cheveux, oints d'huile de sandal, des turbans de même étoffe que leurs robes. Au milieu de ce groupe et sur la partie la plus élevée, se tenait le jeune roi, et à ses côtés la reine-mère, âgée de quarante ans à peu près; puis Pia-Roro dans son grand costume; enfin la régente, femme de Haape, une des plus jolies créatures qu'on puisse voir, tenant sur ses genoux son enfant de dix-huit à vingt mois qu'elle caressait.

A peine fûmes-nous arrivés qu'on nous fit asseoir, Pendleton entre le roi et sa mère, Philips et moi à la droite de la reine. Cela fait, Haape se leva et prit la parole. D'après la traduction qui m'en fut donnée, Haape nous rappelait le séjour de Porter dans l'île, et son alliance avec les Taiis, ajoutant qu'il espérait que comme lui, Pendleton serait, au besoin, un allié de sa tribu. Pia-Roro se leva et parla à son tour. Il dit que sa tribu, celle des Hapas, avait été châtiée par Porter, parce qu'elle était alors en guerre avec les Taiis; mais que depuis lors la paix s'était faite, qu'elle durerait toujours, et qu'ainsi la bienveillance de Pendleton pouvait se partager entre les Taiis et les Hapas. A ces insinuations, qui impliquaient une alliance offensive, Pendleton répondit qu'il était extrêmement touché des bonnes dispositions des deux chefs et de leurs tribus; que son désir le plus sincère était de vivre leur ami, mais qu'il ne pouvait se mêler très-activement de leurs querelles. Il ajouta néanmoins que si, durant son séjour sur la rade de Taïo-Hae, des peuplades malveillantes venaient attaquer les Taiis, il prêterait secours à ses hôtes. Cette promesse suffit aux chefs; elle parut même leur causer une joie fort vive. A l'instant, ils firent apporter trois cochons, des racines et des fruits, qu'ils présentèrent à Pendleton; celui-ci, pour répondre à cette libéralité, découvrit des présents qu'il avait apportés. On en tira tour à tour trois haches et trois grosses dents de cachalot, chacune d'elles destinée à l'un des chefs; et ensuite, pour les femmes, des rubans, des miroirs et des étoffes de couleur. A cette vue, ce fut un concert de *vavi*, *vavi*, *motaki*, *motaki* (bien, très-bien).

Quand l'audience fut terminée, il nous fut permis de circuler et de parcourir en détail le palais. Nous n'y vîmes, en ameublements ou en ustensiles, que quelques vases de bois, des courges, des noix de coco, des lances, des nattes et des coussinets en bois semblables à ceux d'Hawaii. De l'intérieur nous passâmes aux bosquets qui entourent le petit édifice et à une plate-forme qui domine toute la vallée. Le bassin que nous découvrions de là était presque entièrement couvert de massifs d'artocarpus, de cocotiers, de bananiers et autres arbres. Il ne laissait voir que fort peu de terrains cultivés. Çà et là on pouvait remarquer quelques petits enclos plantés en mûriers à papier, en cannes à sucre, en dracænas et en tabac. Ces clos étaient d'ailleurs fort proprement tenus et défendus par de fortes palissades en bambous, liés au moyen de cordes en bourre de coco.

Cette promenade, qui fut prolongée à travers la campagne, aboutit à la place publique de la tribu, grande plate-forme rectangulaire, pavée en pierre, entourée de terrasses assez basses, également pavées. Là s'exécutent les chants et les danses publiques, divertissements favoris des insulaires. Chaque tribu a son *tahoua* ou place publique, dont quelques-unes sont si spacieuses qu'elles peuvent contenir 10,000 âmes. A l'heure où nous y arrivâmes il était nuit, et Pendleton avait donné l'ordre de regagner le bord. Nous nous mîmes en marche vers la plage, après avoir dit adieu à Pia-Roro et au régent, et nous fûmes accompagnés jusqu'à notre embarcation par une vingtaine de chefs subalternes.

Le jour suivant, Pendleton devait recevoir les chefs à son bord. Les femmes du pays avaient promis de s'y rendre, non dans les pirogues de leurs maris, qui étaient tabouées pour elles, mais dans la chaloupe que le capitaine avait mise à leur disposition. Il était quatre heures environ de l'après-midi, quand on annonça une pirogue de guerre. Sur l'avant s'élevaient quelques feuilles de cocotier de six pieds de hauteur, et sur une petite plate-forme se tenait gravement, les jambes croisées, un chef distingué d'une tribu voisine. Enveloppé dans un large manteau d'étoffe du pays, il portait sur sa tête une feuille sèche de bananier ingénieusement arrangée en forme de toque. Dans le milieu de l'embarcation se tenait Haape avec la ceinture seulement et un chapeau semblable à celui des chefs de Taïoa, tandis qu'élevé sur une espèce de dunette, Pia-Roro tenait le gouvernail. Huit hommes vigoureux, armés de leurs pagaies, formaient l'équipage.

En approchant du sloop, les rameurs ralentirent la marche pour nous donner le temps d'admirer la pirogue, et de sentir combien sa structure compliquée était supérieure à celle de nos canots si simples et si dépourvus d'ornements. Enfin les visiteurs accostèrent *l'Oceanic*, où les hommes montèrent d'abord, puis les femmes. On fit descendre les chefs dans la chambre, où on leur servit une collation. Quant aux femmes, tant que leurs époux furent là, elles n'osèrent même pas se porter vers le gaillard d'arrière, au-dessus de la tête de nos illustres hôtes, parce qu'une pareille place était tabou : elles restèrent groupées entre le mât de misaine et le grand mât, osant toucher à peine à quelques rafraîchissements qu'on leur avait servis. Un incident chorégraphique valut à Pendleton l'invitation

d'assister à une grande danse indigène qui devait avoir lieu le jour suivant, non pas sur la côte, mais à une assez grande distance dans les terres. Aucun des officiers du bord ne crut devoir accepter; mais moi, simple passager, je n'eus ni les mêmes appréhensions ni les mêmes scrupules.

Je partis donc le jour suivant avec l'Anglais Morrison et une nombreuse escorte de naturels. Notre route fut d'abord frayée à travers des sites romantiques et délicieux. Au bout d'une heure environ, au détour d'un bois, deux guerriers en grande tenue s'offrirent à nous. Tous les deux étaient de haute stature, admirablement faits, avec des muscles si bien accusés, des proportions si harmonieuses, qu'ils auraient pu servir de modèles à la statuaire. Presque nus, ils n'avaient guère pour vêtement que le manteau et la ceinture; mais le tatouage formait sur tout leur corps une robe dont la gravure seule peut rendre l'effet. La coiffure attira mon attention plus particulièrement. L'un de ces chefs portait une sorte de casque terminé sur le devant par une visière en croissant de trois ou quatre pouces de large. Ce casque, presque entièrement garni de graines éclatantes, était surmonté par un riche cimier de plumes de coq, que le vent faisait ondoyer à toute minute. Les oreilles étaient entièrement cachées sous des ornements en bois fort léger, blanchi avec de la chaux. Des colliers en dents de cachalot tombaient sur leur poitrine; des touffes de cheveux humains frisés s'échappaient de toutes parts : ils en portaient comme bracelets autour des mains et autour des pieds, puis encore comme appendice à leurs larges ceintures en étoffe blanche. Leurs armes étaient la massue ou le casse-tête indigène. Ces guerriers appartenaient à la tribu des Hapas, nos alliés de la veille. Aussi, du plus loin qu'ils me virent, ils accoururent vers moi avec de grands cris d'allégresse; puis, simulant une bataille contre leurs adversaires les Taï-Piis, ils manœuvrèrent leurs casse-têtes avec une agilité surprenante, reproduisant tous les accidents d'une rencontre, avec des cris aigus, avec cette phrase cent fois répétée : « *Taï-Pii! Taï-Pii! te make i te Taï-Pii!* (Taï-Piis! Taï-Piis! mort aux Taï-Piis!) » Après quoi ils continuèrent leur route dans un sens opposé au nôtre.

En cet endroit le chemin conduisait à une vallée intérieure, longue de deux milles, et couverte dans toute sa longueur d'arbres à pain, de cocotiers et d'autres grandes espèces, arbres si serrés, si rapprochés les uns des autres, que nous marchions sous une voûte vaste et continue. Plus loin la nature du paysage changea d'aspect. Nous étions sur la lisière du territoire des Hapas, et nous pouvions distinguer la vallée où s'exécutait cette danse indigène que j'allais chercher à travers de tant de fatigues. Plus loin encore, on pouvait, du haut du morne, distinguer le territoire des Taï-Piis, alors ennemis des Hapas et des Taiis.

Une pente rapide, dans un sentier bordé d'habitations charmantes, nous guida alors vers le lieu de la danse. Nous en approchions et le son du tam-tam frappait déjà nos oreilles, quand nous vîmes accourir vers nous une troupe de sauvages poussant des cris de joie et nous témoignant par leurs gestes jusqu'à quel point nous étions les bienvenus. Ils nous conduisirent au *tahoua*, place environnée

d'arbres gigantesques et impénétrables au soleil. L'assemblée qui s'y trouvait réunie comptait plusieurs centaines d'individus des deux sexes, tous dans leur plus riche parure. Les guerriers avaient leur costume de combat; les danseurs, des vêtements de fantaisie. Un bal, un raout d'Europe n'auraient pas étalé plus de recherche : les turbans des danseuses, leurs manteaux de tapa, étaient jetés avec un art, une grâce, un goût ravissants. Le blanc semblait être la couleur dominante, surtout pour la coiffure.

Là je pus, pour la première fois, vérifier cette assertion des navigateurs océaniens, que les femmes de Nouka-Hiva sont d'une nature plus belle, plus régulière et plus noble que les autres insulaires de l'Océanie, et notamment les Hawaiiennes. Parmi ces femmes, j'en vis plusieurs d'une beauté si remarquable, que nos Européennes les auraient jalousées : leurs traits se rapprochaient de ceux de nos races, plus que chez aucun peuple asiatique et océanien déjà visité; leur teint, légèrement cuivré chez la plupart, allait presque jusqu'à la blancheur parfaite chez un petit nombre; leur physionomie avait quelque chose de fin et de délicat; leurs membres offraient des proportions admirables. Ce degré de blancheur me frappa; j'en parlai à mon compagnon. Il me répondit que ces femmes l'avaient acquis, soit en se préservant du hâle et en ne se montrant jamais au soleil, soit au moyen du suc d'une petite baie nommée *papa*, qui avait, disait-il, la propriété de blanchir la peau. Chaque matin elles se frottaient de ce cosmétique; puis, s'enveloppant de leurs manteaux, elles restaient cloîtrées dans leurs cases. Quand elles sortaient, une ombrelle faite d'une large feuille de palmier servait à préserver leur teint.

Quand le mouvement et la confusion qu'avait causés notre apparition furent apaisés, on nous plaça sur des siéges d'honneur, d'où nous pûmes voir tout à notre aise l'ensemble et les détails de ce spectacle. Le théâtre de ce *tahoua* était une construction dont la solidité aurait pu jeter un défi aux siècles. Qu'on se figure un carré oblong de 60 pieds environ de longueur sur 40 de largeur, dont le mur extérieur était formé de pierres énormes ou de quartiers de rochers de 6 à 7 pieds de longueur sur 7 d'épaisseur, blocs assemblés avec une symétrie et une adresse surprenantes. Au niveau de ce mur régnait, tout autour de l'enceinte, un pavé en pierres larges de plusieurs pieds, pavé destiné à recevoir les chefs, les guerriers, les autres personnages de distinction, puis les chanteurs dont le récitatif doit accompagner et régler la danse; enfin, dans le centre, s'étendait une arène, non dallée, mais de terre bien battue, espace réservé aux acteurs seulement. Le premier qui parut était un jeune homme de 18 à 20 ans, qui se tenait depuis quelques minutes à l'une des extrémités de cette arène, tandis qu'à chaque angle de l'extrémité opposée figuraient deux jeunes garçons de 8 à 10 ans. L'orchestre préluda. Cet orchestre, disons-le tout de suite, se composait de quatre tambours ou tam-tams et de cent cinquante voix de chanteurs. La danse, dont la mesure était lente d'abord, se composa de gracieux mouvements des mains, des bras et des jambes; mais, peu à peu réglant leur vitesse sur le mouvement du tam-tam, les acteurs se trémoussèrent avec plus de rapidité et d'élan. Les

chanteurs, qui avaient commencé par accompagner de leurs voix les passes de la danse, firent enfin bande à part, chantant des solos ou des duos auxquels la masse des assistants répondait quelquefois par un chorus général. Cette gracieuse danse terminée, une troupe de jeunes femmes, au nombre de trente ou quarante, parut et prit place sur la plate-forme voisine du théâtre. Là, elles commencèrent à réciter des airs de ce ton de voix sourd et monotone qui affecte si vivement les nerfs et qui est le caractère à peu près général de tous les chants sauvages. C'est un mode plaintif, frémissant, régulier, triste, dont rien ne saurait reproduire l'impression. Ces chants ont pour sujet un grand épisode guerrier, ou un événement grave, comme l'arrivée d'un navire : répandus parmi le peuple, et transmis de famille en famille, ils traversent les générations. La poésie de ces races primitives n'est guère chaste ni ambiguë dans les termes : elle va nue comme elles, et les passages les plus érotiques sont ceux qui obtiennent le plus de succès.

Jusqu'alors une espèce d'ordre avait régné dans cette foule joyeuse ; mais quand le spectacle fut terminé, chacun se précipita vers nous avec une curiosité incommode, quoique bien intentionnée. J'étais pour les insulaires, en ma qualité d'Européen, l'objet le plus curieux de la fête. Peu jaloux d'être accablé de questions auxquelles je n'aurais pu répondre, je m'esquivai et regagnai le navire, accompagné de quelques Hapas qui s'étaient joints à mon escorte primitive. Le goût des promenades intérieures m'était venu à la suite de ce premier essai. Le lendemain, j'allai visiter la vallée de Taroa, située à l'ouest de la baie où stationnait le navire. Morrison nous accompagnait avec quelques naturels, habitants du pays que nous allions visiter. La brise de l'E. eut bientôt porté la chaloupe à l'entrée de la baie de Taïoa, où l'on pénètre par un canal fort étroit, que bornent d'énormes falaises, dans une hauteur verticale de 2,000 pieds. La baie se divise en deux bassins. L'un extérieur, qui peut offrir un bon mouillage aux vaisseaux, n'est ceint que de monticules inhabités, couverts d'herbes et de taillis ; l'autre, intérieur, est bordé par un bel emplacement demi-circulaire, autour duquel s'élèvent les cases des indigènes sous des berceaux de cocotiers.

Débarqués, nous allâmes droit à la cabane d'un prêtre nommé Tahoua, où il nous donna l'hospitalité. Cette cabane était plus grande qu'aucune de celles que j'avais vues jusqu'alors. Je remarquai au centre un coffre taillé à peu près dans la forme d'une pirogue, avec un couvercle travaillé artistement ; le tout enveloppé de plusieurs bandes d'étoffe. Ce coffre renfermait des cendres chères au prêtre, celles d'un fils mort depuis plusieurs années. Je remarquai en outre une image bien travaillée du dieu de la guerre, qu'ils embarquent sur une pirogue quand ils combattent sur mer, une masse de guerre ornée de cheveux, des lances et des haches de combat, une hache en pierre, et d'autres instruments.

De la case de Tahoua nous allâmes dans le village, qui me parut propre, régulier et populeux. Chaque case avait son enclos planté d'arbres fruitiers, tout respirait l'abondance et l'aisance. Là nous vîmes des moraïs un peu plus propres que chez les Taiis. Le Tahoua, dont le nom en nouka-hivien signifie prêtre,

nous conduisit à ces temples dont il était le principal desservant. L'un d'eux, élevé sur une plate-forme en pierre, semblait être l'église du lieu. On y voyait une idole grossière taillée dans un énorme bloc de bois, et presque ensevelie sous les offrandes de cocos, fruits à pain, et autres objets qui lui avaient été consacrés. A un jet de pierre, et sous un berceau touffu, se révélait un tombeau. Sur une plate-forme de vingt pieds carrés et de quatre pieds et demi de haut en pierres larges et pesantes, paraissait un petit hangar de six à huit pieds de long, soutenu par dix piliers en bois. Au-dessus reposait le cadavre dans un coffre semblable à celui qui ornait la maison de Tahoua. Plus loin, nous aperçûmes un autre moraï, ou, comme le disait notre guide, une maison tabou. Dans l'intérieur figuraient, assises sur leurs bancs de pierre, trois effigies d'idoles, grossièrement sculptées.

A trente pas de là, une autre maison tabou se présenta; mais celle-là n'était pas un temple. Entourée de femmes qui pleuraient et se lamentaient sur tous les tons, elle renfermait un malade d'importance, que les tahouas du pays étaient venus assister à leur manière. Ce ne sont pas les secours de la science qu'ils apportent, ni des remèdes, ni des prescriptions médicales; ce sont des charmes contre la maladie, et des conjurations de sorcier pour éloigner la mort. Alors ils exécutent à l'envi, autour de l'agonisant, une ronde satanique, se déchirent le corps avec des pierres tranchantes, poussent enfin des cris lamentables et continus. Cela dure jusqu'à ce que le moribond exhale le dernier soupir, moment qu'ils annoncent par un hurlement général. Quand le décès est évident et bien constaté, on apporte une sorte de bière, fabriquée avec des lances et autres armes de combat, que lient entre elles des ligaments de lianes. Cette bière, alors couverte de nattes, est placée dans une case voisine de celle du défunt. Pendant ce temps, on prépare le cadavre, on le revêt d'habits neufs; on le pose sur un catafalque où il demeure exposé pendant plusieurs jours. Des amis, des parents veillent sans relâche autour de ce monument funéraire : la nuit, ils l'entourent de torches allumées, pendant que les prêtres récitent lentement leurs hymnes de mort.

A chaque pas, dans cette promenade, nous découvrions des choses dignes d'examen. Tour à tour d'autres morais, d'autres maisons tabouées, défilaient devant nous. Les temples avaient tous le même caractère que les premiers, tantôt avec une idole gigantesque, tantôt avec plusieurs idoles petites : les unes et les autres honorées de copieuses offrandes. Toutefois, en pénétrant dans l'intérieur des terres, les monuments prenaient un caractère de grandeur plus prononcé. Nous arrivâmes ainsi à un édifice flanqué de murs d'enceinte en maçonnerie fort bien exécutée. Une entrée vaste, avec une suite de larges degrés, conduisait dans ce local rectangulaire. Les pierres, qui accusaient une antiquité fort grande, étaient assemblées avec beaucoup de perfection. Pour les disposer ainsi, il avait fallu des moyens mécaniques dont les naturels semblaient avoir perdu la tradition.

Enfin nous nous arrêtâmes, fatigués de notre excursion, et nous fîmes un repas charmant sur la grève, entourés d'insulaires qui s'amusaient de nos moindres gestes et des plus petits détails d'un dîner européen. Nos fourchettes d'étain, nos

couteaux, nos bouteilles, étaient des choses surprenantes et nouvelles. Quand nous détachions quelque chose de notre mince ordinaire pour le leur donner, c'était parmi eux une joie, une ivresse, des éclats de rire ; puis, au lieu de se disputer le morceau offert, ils le partageaient en fractions imperceptibles, pour que chacun pût goûter un peu de ce que mangeaient les blancs. La bonté, la franchise, la gaieté rieuse, semblaient être les qualités générales de cette peuplade. Quand nous nous embarquâmes, la population entière de la vallée accourut; des naturels portèrent à la nage à bord du canot quelques provisions; et quand nous sortîmes de la baie, ils nous saluèrent par un long cri d'adieu.

Depuis huit jours environ nous étions sur la rade de Taïo-Hae, et malgré le concours des naturels, nous n'avions pu parvenir à y faire nos provisions. Une douzaine de cochons portés à bord de *l'Oceanic* semblaient avoir épuisé la vallée, qu'une longue et récente guerre venait d'appauvrir. Enfin, le 20 mars, voyant que rien n'arrivait, Pendleton résolut d'aller jeter un pied d'ancre dans la baie d'Oumi chez les Taï-Piis, où il espérait trouver de plus grandes ressources. *L'Oceanic* reprit donc le large, et louvoya par un fort vent d'E. pour atteindre la baie d'Oumi. Dans l'une de ces bordées, nous passâmes presqu'au pied de Roua-Poua, distant au plus de deux ou trois lieues, haute île d'un aspect romantique, avec ses pics qui se dressent vers le ciel comme autant d'aiguilles. Le 21 mars nous mouillâmes dans la baie d'Oumi, moins sûre et moins commode que celle de Taïo-Hae, à cause du grand fond qu'elle conserve même auprès de la terre. Ce n'était plus, comme dans les parages que nous quittions, un assaut de pirogues qui venaient reconnaître le sloop, une lutte entre les naturels et nous pour qu'ils laissassent le pont libre. Ici, tout le long de la grève, silence complet, immobilité parfaite. On eût dit que nous touchions à une terre déserte. Cependant, en regardant avec plus d'attention, il était possible de voir pointer çà et là à travers le feuillage des têtes bronzées qui nous regardaient. C'étaient sans doute les éclaireurs laissés en arrière-garde ; le reste avait fui vers la montagne.

Cette réception ne nous étonna point; nous l'avions prévue. Morrison, notre agent dans ces îles, nous avait mis au fait de froideurs probables et de la manière de les conjurer. Embarqué avec nous, il avait embauché en outre un Taï-Pii, marié et fixé depuis longtemps dans la tribu de Taïo-Hae. Cet homme allait nous servir de passe-port auprès de ses anciens compagnons. Il descendit donc à terre; il expliqua dans quelles intentions pacifiques nous étions venus relâcher dans la rade d'Oumi, et en peu de minutes la crainte fit place à la confiance, le silence aux cris les plus bruyants. Comme par un magique coup de théâtre, la vallée s'anima. Des milliers d'hommes sortirent des arbres comme autant de sylvains; on poussa à l'eau un nombre incalculable de pirogues, et bientôt le pont de *l'Oceanic* fut couvert d'hommes et de femmes, et, ce qui était plus essentiel encore, de provisions de tout genre.

Le premier qui mit le pied à bord fut le grand prêtre, le chef des tahouas, accompagné du premier chef civil. Le grand tahoua avait le front et les tempes ornés

de bandelettes en plumes rouges et blanches. Ce dignitaire nous donna la clef de la grande terreur qui avait accompagné notre apparition. Les chefs des Hapas, à la suite de l'audience solennelle, avaient envoyé des exprès au roi des Taï-Piis, pour lui signifier que sa dernière heure était venue; que le vaisseau de Porter avait fait alliance avec eux et avec les Taiis; et que, dans la semaine suivante, il irait les attaquer par mer, tandis que les Taiis et eux-mêmes, chefs des Hapas, marcheraient par terre à la tête d'une armée considérable. Épouvantés de cette menace, les Taï-Piis avaient depuis lors tourné tous leurs soins vers des travaux de défense; ils avaient même commencé à travers la vallée une sorte de retranchement en pierres. Après cette explication, ils ajoutèrent: « Maintenant tout est bien; vous venez en paix; vous avez amené Tatahe notre compatriote. Notre vallée et ce qu'elle renferme, tout est à vous: vous pouvez descendre à terre, vous et vos gens, vous y promener en toute sûreté, et y prendre tout ce qu'il vous plaira. Nous sommes vos amis. » Il ne fallait pas trop s'y fier pourtant; car les Taï-Piis avaient une réputation de férocité, motivée sans doute par quelque antécédent défavorable. Pendleton donna donc des ordres pour que des précautions fussent prises. Il fut défendu à l'équipage de s'écarter du rivage quand il irait à terre, soit pour de l'eau, soit pour des vivres.

La baie d'Oumi, qui forme l'anse la plus orientale de la vaste rade située au S. E. de Nouka-Hiva, se subdivise elle-même en deux anses, savoir: une au centre, vis-à-vis le terrain neutre des Hapas et des Taï-Piis; ou, tout à fait à l'ouest, celle de Haka-Paa, qui baigne la côte des Hapas. Obligé d'aller partout aux provisions, Pendleton envoya un canot dans la baie de Haka-Paa, et j'y accompagnai l'officier en mission. Nous doublâmes d'abord la pointe orientale de l'anse Haka-Haa, promontoire escarpé, tapissé de verdure; puis au fond d'une autre anse, sur une petite lisière de terrain que pressent d'un côté la mer et de l'autre une haute falaise, nous découvrîmes un village sur lequel paraissait fondre une cascade tombant à pic du rocher. Une flottille de pirogues de pêche était échouée sur le rivage, et dans le nombre se trouvait une pirogue de guerre, reconnaissable à des crânes de Taï-Piis, trophées de la dernière guerre. Nous étions là de nouveau chez nos premiers amis les Hapas, et, dès qu'on nous eut aperçus, toute la population se porta au-devant de nous. On nous conduisit chez le chef religieux de la tribu.

Après quelques paroles échangées, Tahoua-Tini nous offrit des rafraîchissements, et à notre tour nous lui fîmes quelques cadeaux. Alors sa famille entière, qui habitait une case voisine, fit son entrée dans celle où nous nous trouvions. Elle se composait de sa femme et de quatre filles, dont la plus jeune pouvait avoir quatorze ans et l'aînée vingt-un à vingt-deux ans, toutes d'une beauté remarquable. C'était plutôt à l'air de décence et de dignité qui dominait en leurs personnes qu'on eût pu deviner leur descendance, qu'à la ressemblance physique et à l'analogie du teint. Ces jeunes vierges étaient presque blanches, tandis que le vénérable Tahoua-Tini, avec sa peau tatouée, ressemblait à un Mozambique ou à

un Malgache. Leurs vêtements consistaient, comme ceux des Nouka-Hiviennes que j'avais déjà vues, en robes et en bandeaux d'étoffes blanches, disposées gracieusement autour de leur corps ou encadrant leurs délicieuses figures.

Près de la demeure de Tahoua-Tini était encore un moraï, le plus grand et le plus beau que j'eusse vu. Dans une plate-forme en pierre, entourée d'une haie de pandanus, se trouvait un charnier où l'on jetait les ossements des victimes humaines qui, sacrifiées au dieu, avaient pourri sur son autel. En face de ce fourré, dans une auge dont l'une des extrémités, grossièrement sculptée, simulait une tête hideuse, était étendue une de ces victimes, n'offrant déjà plus qu'une masse de chair en décomposition qui laissait à peine distinguer quelques parties de la charpente humaine. La divinité à qui cette offrande était faite se dressait près de là sur son piédestal. Sur la droite s'ouvrait un *toupa-pau*, ou maison de mort, renfermant un cadavre qui infectait l'air, et sur la gauche un autel avec deux idoles. Enfin, çà et là semées sur le pavé, gisaient une foule d'offrandes, des noix de coco, des fruits à pain, des poissons et des morceaux de porc. Nous quittâmes cet abattoir le cœur soulevé. Comme pour offrir un contraste à ces sacrifices humains, la nature étalait dans ces environs les beautés les plus riantes et les plus solennelles. Au travers de bouquets d'arbres verts et frais, nous voyions tomber du haut du morne la blanche cascade de la falaise : elle descendait par bonds successifs, se perdant à mi-côte dans une roche anfractueuse, ou dans un massif de broussailles, puis dressant ses cascades sur l'arête d'un roc, et fondant ensuite en un seul jet d'une hauteur de 300 pieds, pour se rallier dans un vaste bassin, réservoir de la vallée.

Quelle que fût la beauté de ce spectacle, comme le jour baissait, il fallut reprendre le chemin de notre canot. Nous étions près de la grève, quand un homme nous accosta. C'était un des chefs du pays. Cet insulaire nous fit prier poliment de nous arrêter quelques minutes chez lui pour nous y rafraîchir. On servit en effet des noix de coco et d'autres fruits délicieux. Pendant cette espèce de collation, la famille de notre hôte se trouvait là; mais quoiqu'on nous fît le meilleur accueil, quoiqu'il y eût pour tous un plaisir évident à nous recevoir et à nous traiter, je remarquai des signes de douleur et de deuil, des larmes presque sur tous ces visages. Je ne savais comment expliquer ce combat et ce contraste, quand Morrison nous en donna la clef.

Deux ou trois ans avant notre passage, un navire américain s'était approché de la baie d'Oumi, comme s'il avait eu le désir de communiquer avec les naturels. Prompts à prévenir les étrangers, sept d'entre eux s'étaient jetés dans une pirogue et avaient rejoint au large ce navire en panne. C'était ce que voulait le croiseur. Les sept hommes furent amarinés et hissés sur le pont. On en relâcha d'abord deux qui s'enfuirent avec la pirogue, puis deux autres qui furent précipités dans la mer et se sauvèrent à grand'peine en nageant jusqu'à la côte. Trois furent définitivement gardés à bord. Dans le nombre était un jeune homme de vingt ans, fils unique de notre hôte, source de regrets pour toute cette famille qui nous

entourait, pour sa mère, pour sa sœur et pour sa femme. Dans un jour de malheur, à la suite d'un rapt indigne, le pauvre jeune homme avait été ravi aux siens. Il se promenait alors sur les mers comme matelot américain, lui élevé sous le toit d'un chef de Nouka-Hiva. A l'aspect d'une douleur si légitime, nous fûmes vivement émus; nous cherchâmes à consoler cette famille par l'espoir que ce fils lui reviendrait; nous promîmes de nous employer pour lui frayer de nouveau le chemin de la patrie, si jamais nous le rencontrions sur les mers. Du reste, cette sorte d'enlèvement n'est pas un fait isolé et sans exemple. Aujourd'hui encore, quand un capitaine baleinier a perdu par la désertion ou la maladie des matelots indispensables à la manœuvre, il lui arrive d'accoster une terre et d'enlever des sauvages qu'il dresse, tant bien que mal, au dur service du bord. Que le malheureux n'y soit point apte, qu'il ne puisse pas se faire à cette vie de fatigue et de privation; qu'il soit condamné à mourir de nostalgie ou d'épuisement, un mois, deux mois après, peu importe. Par représailles, quelquefois les sauvages enlèvent des matelots européens, et ainsi s'éternisent la violence et le rapt, la haine et les rancunes que motivent des outrages antérieurs.

Toutes ces courses en divers sens avaient fini par mettre sur un pied respectable nos ressources alimentaires. Aussi Pendleton résolut-il de reprendre la mer le lendemain 24 mars. Il était d'autant plus pressé de partir, qu'il désirait jeter l'ancre, en passant, à Tao-Wati, pour un petit travail hydrographique. Tao-Wati était une de ces îles si longtemps nommées *îles Marquises;* groupe que Mindana découvrit le premier, que revit Cook, et que décrivirent Wilson et Fanning. Le lendemain donc, serrant le vent autant que possible, *l'Oceanic* passa rapidement entre Roua-Houga et Roua-Poua, grâce à une brise maniable d'E. N. E. Le 25 mars, il longeait à une lieue de distance la côte riante de Ohiva-Hoa, et quelques heures après nous donnions dans la petite anse que Mindana nomma *Madre de Dios*, et Cook *Resolution*. C'est une simple petite crique sur la côte occidentale de l'île, abritée contre les vents de l'E., mais ouverte à la houle et aux brises de l'O. La saison dans laquelle nous nous trouvions est celle où parfois l'ouragan souffle du N. O. avec la plus soudaine violence. Aussi quelques heures de relâche devaient nous suffire, et encore manquèrent-elles de nous devenir fatales.

La baleinière pourtant se détacha du bord et glissa vers la terre. Comme on le pense, j'étais un des passagers. L'embarcation était armée, et Philips la commandait lui-même. Il avait ordre de ne communiquer qu'avec précaution, et de se défier des naturels, qui souvent s'étaient montrés hostiles vis-à-vis des Européens. Par-dessus tout, Pendleton lui avait recommandé d'en finir lestement et d'être de retour à bord avant deux heures. On eût dit que l'habile marin pressentait quelque chose. Ce n'était pas que les grains indécis qui tombaient de temps à autre eussent un caractère bien dangereux, mais l'aspect du ciel, des eaux et de la terre, semblait lui révéler quelque sinistre. La rade d'ailleurs, animée d'habitude, était vide de pirogues.

Nous cheminions insoucieux et sans partager cette préoccupation : la baleinière

GUERRIERS DE NOUKA-HIVA.

Publié par Furne à Paris.

venait d'accoster le rivage dans une petite anse bordée de rochers. La foule des naturels s'était toute groupée sur ce débarcadère. Elle nous entoura dès que nous fûmes sur la plage. Il n'y avait pas à s'y méprendre : c'était le même type que les Nouka-Hiviens, les mêmes costumes, les mêmes mœurs, le même idiome. Leurs manières vis-à-vis de nous semblaient bienveillantes et affables. Je vis quelques cases sur la lisière de la grève, toutes semblables à celles que je venais de quitter. Cependant, malgré ces analogies et ce voisinage, l'antipathie la plus grande régnait entre les insulaires de Tao-Wati et ceux de Nouka-Hiva. Quand je parlai à quelques-uns d'entre eux des Taï-Piis, un sentiment de haine féroce se révéla sur leurs figures. « Si, au lieu de blancs, nous avions eu aujourd'hui des Taï-Piis sur ce rivage, disaient-ils, ils seraient déjà massacrés et près d'être dévorés. » On pouvait craindre qu'ils ne finissent par nous prendre comme un pis-aller : la réserve qu'ils avaient mise à ne pas risquer leurs pirogues dans la rade semblait un indice de mauvaises intentions. Quand je les interrogeai là-dessus, ils me montrèrent le ciel nébuleux. Pour nous donner plus de défiance encore, on nous prévint qu'un aviron avait été volé, et que l'embarcation allait partir. Il était temps : les naturels, mis en goût par quelques petits larcins, voulaient retenir et confisquer la baleinière. Il fallut les coucher en joue avec des mousquets pour qu'ils vidassent la place. D'un autre côté, *l'Oceanic* venait de tirer un coup de canon en hissant brusquement le pavillon de partance. L'ancre était haute, les huniers se bordaient. Comme l'air était étouffé et la brise nulle, tous les canots du navire avaient pris la remorque, et tiraient lentement le sloop hors du havre. A cette vue, les rameurs de la baleinière se précipitèrent sur leurs bancs; nous nous embarquâmes à la hâte, et regagnâmes le large, non sans avoir essuyé une volée de pierres que nous lança la foule des sauvages revenue sur la grève.

Cette longue remorque dura deux heures, au bout desquelles nous étions à un mille de la côte. Quand tout le monde se fut rembarqué et que le sloop eut été orienté en bonne route, je racontai à Pendleton notre petit épisode du matin : « Cette brouille n'était rien, me dit-il; avec quelques mousquets et du canon, on en vient à bout; mais pour d'autres causes, il était temps de sortir de ce trou maudit. Voyez ce ciel, voyez le vent qui était à l'E. ce matin et qui s'est hâlé peu à peu au N. E., puis au N. O; voyez cette houle sourde et longue qui contraste avec la dangereuse accalmie qui règne encore. Avant ce soir, nous courrons sec de voiles, foi de Pendleton ! »

CHAPITRE LIV.

NOUKA-HIVA. — GÉOGRAPHIE. — HABITANTS ET PRODUCTIONS.

Personne n'a cherché à contester à l'Espagnol Mindana la découverte de l'archipel de Nouka-Hiva. Expédié en 1595 par le vice-roi du Pérou, Mendoce, pour compléter la reconnaissance du groupe Salomon, qu'il avait découvert dans un

précédent voyage, il tomba sur celui de Nouka-Hiva, et atterrit sur l'une de ces îles, on ne saurait préciser laquelle, où il ne s'arrêta que quelques heures. Passant outre, il essaya vainement d'accoster Ohiva-Hoa, dont les insulaires paraissaient désirer sa visite, et finit par mouiller le 25 juillet (jour de la Saint-Jacques) dans la rade de Tao-Wati. Là une chaloupe bien armée cingla vers le rivage, et les hommes qui la montaient prirent terre au son du tambour. Les premiers moments furent assez tranquilles; des femmes charmantes et accortes vinrent étaler leurs grâces auprès des Espagnols, et la journée eût bien fini sans quelques vols qu'il fallut venger à coups de fusil. La paix sembla rétablie le lendemain; mais elle dura peu. Après une messe célébrée en plein air, avec pompe, au milieu du hameau sauvage, messe à laquelle assistèrent le commandant et sa femme, et que les naturels parurent suivre avec plus de respect encore que de curiosité; après cette messe et quelques échanges opérés dans le meilleur accord, on pouvait croire que la paix était scellée, quand une querelle survint tout à coup et força les Espagnols à faire usage de leurs armes contre les sauvages, qui lançaient des pierres. Ce combat inégal servit du moins à donner aux insulaires la conviction de leur faiblesse. Cette mort prompte et inexplicable comme la foudre, ce bruit des armes, cette supériorité de moyens de défense et d'attaque, leur firent demander la paix et se soumettre sans réserve. Dès ce moment, l'accord régna et se maintint. Ces îles étaient alors ce qu'elles sont aujourd'hui; mœurs, coutumes, vêtements, rien n'y a changé.

Depuis, nul Européen ne semble avoir revu ces îles, avant le second voyage de Cook. Son séjour fut marqué par la visite que lui fit à bord un chef nommé Honou, qui se disait roi. En mai 1791, l'Américain Ingraham compléta le premier la reconnaissance du groupe par la découverte des îles Roua-Poua, Roua-Houga, Motoua-Iti, Hiaou et Fatouhou. Ingraham enleva cet honneur à notre compatriote Marchand, qui mouilla dans les mêmes parages un mois plus tard et refit la même besogne en donnant à ces îles des noms de son choix et de son goût, comme l'avait fait l'Américain. Marchand stationna huit jours au mouillage de *Madre de Dios* sur Tao-Wati. Un an après (1792), le lieutenant Hergest, chargé de vivres pour la division de Vancouver, toucha au port de *Madre de Dios*. Quelques coups de fusil ouvrirent les relations et les consolidèrent. Hergest vit aussi, nomma aussi les îles septentrionales, ignorant que deux marins, l'un Américain, l'autre Français, les avaient vues et nommées l'année précédente. Vers cette époque, sans doute, l'archipel fut fréquemment et régulièrement visité par les baleiniers. L'un d'eux y laissa l'Américain Roberts, qui, mêlé aux insulaires, séjourna quatre mois à Tao-Wati.

Rien d'important ne se passa sur ces îles jusqu'à l'arrivée du *Duff*, navire chargé du soin pieux de semer des missionnaires dans tous les groupes de la Polynésie. Le capitaine Wilson commandait ce navire. Ayant mouillé le 5 juin 1797 dans la baie de *Madre de Dios*, il prit terre. L'île Tao-Wati était alors gouvernée par Tenaï, fils du Honou de Cook, auquel il avait succédé, et ce chef montra les dispositions

les plus bienveillantes. Il déclara qu'il accepterait les missionnaires pour ses hôtes. Des deux apôtres qu'on destinait à l'île, l'un, nommé Crook, débarqua sur-le-champ; l'autre, nommé Harris, hésita, resta quinze jours à bord, puis enfin se hasarda à descendre le 20 juin. On le croyait naturalisé, comme son collègue, quand on apprit le 24, à bord du *Duff*, que le missionnaire avait paru sur la grève avec son coffre à effets, appelant un canot; que là, au moment où il cherchait à se faire entendre du navire assez éloigné de la plage, les naturels l'avaient environné et lui avaient enlevé son coffre, et qu'alors, effrayé de se voir à la merci de ces voleurs, le pauvre missionnaire avait gagné les bois. Après une longue recherche, on l'y trouva, à demi fou, dans un état déplorable. Voici ce qu'on sut de la cause de cet accident. Le chef Tenaï, son hôte et celui de Crook, ayant été obligé de faire une course dans l'intérieur de l'île, avait proposé aux deux missionnaires de l'accompagner. Crook avait consenti, Harris avait préféré ne pas perdre de vue et le havre et *le Duff*. Alors cet excellent chef, voulant que l'Européen laissé au logis y eût toutes les joies possibles, lui abandonna sa femme, en le priant de le remplacer auprès d'elle. Le missionnaire ne répondit à cette complaisance que par un mouvement d'horreur; mais l'épouse du chef prit la cession au sérieux, et persécuta Harris de ses avances. Celui-ci eut beau dire que la loi divine lui interdisait les relations charnelles, elle ne se paya pas de cette raison, et en vint à suspecter le sexe du missionnaire. Curieuse comme toutes les femmes, elle communiqua son doute à ses compagnons, et ce fut à la suite d'une surprise nocturne que le pauvre missionnaire s'échappa vers le rivage, renonçant, disait-il, à convertir désormais ces créatures effrontées.

A son retour avec Tenaï, Crook, instruit de la scène qui s'était passée, n'en persista pas moins dans son premier dessein. Il laissa partir *le Duff*, qui mit à la voile le 27 juin. Sa mission d'évangéliste eut peu de succès; mais il demeura tranquille, heureux, aimé des naturels, jusqu'à l'arrivée d'un Italien, qu'un navire jeta à la côte avec un fusil et quelques balles. Bientôt cet homme, doué de souplesse et de ruse, se mit fort avant dans l'amitié des insulaires; il marcha en guerre avec eux, les aida avec son arme plus meurtrière que celles de l'ennemi, les poussa vers la conquête et vers l'agrandissement de leur territoire. Au lieu de se rapprocher du missionnaire, il devint son antagoniste. Crook prêchait la paix, il prêcha la bataille. Il fit si bien qu'il réussit à rendre l'Américain suspect aux insulaires. Sans l'assistance d'un chef puissant, le missionnaire eût été égorgé et dévoré. Ce chef, premier guerrier de l'armée, soutint jusqu'au bout un protégé qu'il aimait. Grâce à lui, Crook put gagner dans une pirogue un navire américain, *Betzy*, capitaine Fanning, qui se présenta à la tête de *Madre de Dios*. Le capitaine Fanning écouta avec intérêt le récit du missionnaire, et, sur ses conseils, il renonça au projet d'aborder à Tao-Wati, désormais livrée au mauvais génie de cet Italien.

Quand Krusenstern mouilla à son tour, en 1804, dans la baie de Taïo-Hae, deux aventuriers européens y exerçaient une grande influence. L'un était un Anglais, nommé Roberts, qui depuis sept ou huit ans habitait Nouka-Hiva; l'autre un

Français, Joseph Cabri, fixé aussi sur l'île depuis nombre d'années. Tous deux sans mœurs et sans culture, ces hommes s'abrutirent avec les sauvages au lieu de leur donner quelques teintes de civilisation ; ils se firent leurs auxiliaires dans les batailles, et Joseph Cabri devint un grand guerrier. Seulement il ne put jamais se résoudre à manger de la chair humaine. Il échangeait toujours un prisonnier contre un cochon. Au temps de Krusenstern, le chef principal des Taiis était Keata-Nouï, guerrier de quarante-cinq ans, de fort bonne mine, et tatoué des pieds à la tête. Le navigateur russe constata que l'autorité de ce roi était fort limitée, fait identique avec ce qu'avaient observé Cook et les autres navigateurs : c'était une autorité patriarcale, respectée seulement dans le tabou attaché à la personne et à la maison du chef. Krusenstern du reste eut, grâce à Roberts et à Cabri, la facilité de tout vérifier avec quelque détail ; il constata le fait d'anthropophagie qui avait échappé à ses devanciers ; il étudia les mœurs, les lois, l'organisation des tribus, leurs alliances et leurs guerres.

Nous voici arrivés à l'époque où le célèbre Porter fit de ces îles l'entrepôt temporaire de ses prises. Porter est un des capitaines américains qui firent le plus de mal aux Anglais dans la courte guerre de 1813. Ayant mouillé le 25 octobre avec sa flottille sur cette baie de Taïo-Hae, il y trouva plusieurs de ses compatriotes qui cherchaient à faire une cargaison de bois de sandal, et un Anglais nommé Wilson, naturalisé parmi ces sauvages. En cette année, Keata-Nouï régnait encore sur les Taiis. Vieilli par l'usage du kava, ce n'était plus ce chef vigoureux qu'avait connu Krusenstern ; il touchait à la décrépitude. En guerre avec les Hapas, il allait succomber, et implora comme auxiliaire le capitaine américain. Celui-ci voulut d'abord rester neutre ; mais les Hapas répondirent si insolemment à ses ouvertures pacifiques, qu'il se décida à les soumettre, sinon dans l'intérêt de Keata-Nouï, du moins dans le sien. La guerre commença. On monta alors à force de bras un canon sur le haut d'un morne, on battit en brèche la forteresse des Hapas, on la prit, on amena la tribu à résipiscence, on la fit passer par un traité onéreux et par un tribut hebdomadaire destinés à Porter. C'était le prix légitime des services rendus dans cette guerre où 40 Américains avaient figuré.

Bientôt les peuplades environnantes suivirent l'exemple des Hapas ; toutes se déclarèrent tributaires, à l'exception des deux plus puissantes, celle des Taï-Piis et celle des Hati-akou-Touoho, qui déclarèrent formellement qu'elles resteraient indépendantes du patronage étranger. Porter ne crut pas que l'heure fût encore venue de réduire ces réfractaires ; il chercha d'abord à s'établir de telle sorte que leur soumission devînt immanquable et facile. Les naturels parmi lesquels il vivait le servirent de leur mieux ; ils allèrent jusqu'à bâtir pour les Européens un joli petit village que l'Américain appela Madisonville ; et plus tard la guerre déclarée contre les Hapas ayant nécessité des précautions défensives, les mêmes hommes se prêtèrent à construire sur leur territoire une forteresse qui prit le nom de *fort Madison*. Le 19 novembre, ce dernier ouvrage étant terminé, Porter crut devoir prendre possession de Nouka-Hiva, au nom et pour le compte des États-Unis.

Cette prise de possession englobait toutes les tribus de l'île, quoique les Taï-Piis et leurs alliés ne fussent pas soumis. A une première sommation, ils avaient répondu qu'ils n'avaient aucune raison pour désirer l'amitié des blancs, et que, dès le moment qu'il s'agissait d'obtenir par violence une taxe de cochons et de fruits, ce n'était pas avec des paroles qu'il fallait venir, mais avec des armes. A une seconde ouverture faite par le roi Keata-Nouï, l'allié de Porter, et appuyée par son fils en personne, les Taï-Piis avaient fait une réponse plus fière et bien plus insultante : « Les habitants de la vallée Tiou-Hoï et leur roi Keata-Nouï sont des lâches, disaient-ils; les Hapas ont été battus parce qu'eux aussi ont été des lâches. Quant à Porter et à ses compagnons, ce sont des lézards blancs qui tomberont à la première fatigue, qui ne pourront ni gravir les montagnes, ni supporter le manque d'eau, ni même porter des armes. Et pourtant ce sont ces ennemis qui défient les Taï-Piis, si souvent vainqueurs, et à qui leur dieu a promis toujours la victoire! Qu'ils viennent, ces lézards blancs; nous les défions; qu'ils viennent, nous ne craignons pas leurs *bouhis* (fusils), bons tout au plus pour effrayer des lâches comme les Taiis, les Hapas et les Shoumis. »

Cet arrogant défi rendait la guerre inévitable : elle éclata. Le 3 novembre, Porter parut dans la baie des Taï-Piis avec une de ses corvettes, cinq chaloupes et dix pirogues de guerre. Ses alliés montaient à 5,000 hommes. Le brave marin débarqua lui-même avec 35 soldats armés de mousquets, et marcha contre les Taï-Piis. Malgré la vigueur de l'attaque, ces derniers se défendirent avec un acharnement tel, que les Américains furent obligés de se rembarquer sans avoir remporté aucun avantage. L'insolence de la tribu rebelle s'accrut de son succès; il fallut revenir à la charge avec un renfort. Cette fois 200 fusiliers américains se mêlèrent à la lutte, qui fut longue et sanglante. A la fin, les armes à feu l'emportèrent : le village des malheureux Taï-Piis fut saccagé, pillé et incendié. Réduits par cette terrible leçon, ils demandèrent la paix, et ne l'obtinrent qu'à des conditions fort onéreuses. On stipula une rançon de guerre de 400 cochons, puis un tribut annuel proportionné à celui qu'avaient consenti les autres tribus de l'île.

Dès ce jour Nouka-Hiva fut entièrement soumise au capitaine américain. Il aurait pu y régner tranquille et puissant; mais la souveraineté d'une île polynésienne n'était qu'un incident pour le brave marin. Le 10 décembre, ses opérations terminées, il remit à la voile, emmenant ses navires de guerre, et ne laissant à Nouka-Hiva que trois de ses prises amarrées sous le fort, et confiées à la garde du lieutenant Gamble, avec 22 hommes. Cet officier vit bientôt combien sa position était difficile : travaillés par un Anglais nommé Wilson, naturalisé dans l'île, les naturels changèrent de manières vis-à-vis des Américains. Non-seulement ils cessèrent de payer le tribut, mais ils molestèrent leurs hôtes, et allèrent jusqu'à menacer leurs navires. D'un autre côté, l'insubordination éclata parmi les blancs eux-mêmes, et l'autorité du lieutenant Gamble fut souvent compromise et menacée. Enfin, après un mois d'intermittences semblables, la révolte éclata; les officiers, chargés de fers, furent jetés dans la cale d'un des navires, après quoi,

hissant le pavillon anglais, les mutins appareillèrent. Hors de la baie on détacha du bord une mauvaise chaloupe dans laquelle on mit les officiers, qui eurent la plus grande peine à regagner le mouillage. Gamble avait encore à ses ordres deux navires et dix hommes restés fidèles. Réduit à ces forces, il battit les naturels; puis, voyant qu'ils allaient revenir en nombre, il brûla un bâtiment, s'embarqua sur l'autre avec sa petite troupe, et parvint à regagner les îles Hawaii, où il fut capturé par une corvette anglaise. Quelques Américains qui restaient encore dans le fort de Madison furent égorgés après le départ de Gamble. Ce fut l'Anglais Wilson qui conseilla et dirigea ce massacre. Un seul homme parvint à gagner les montagnes, où il fut sauvé par un vieux chef du pays. Ainsi finit d'une manière misérable et sanglante l'expédition de Porter, commencée sous de si riants auspices. Le fait principal, qu'elle avait fondé l'unité du gouvernement de l'île, paraît du reste lui avoir survécu. Le vieux Keata-Nouï demeura chef suprême de Nouka-Hiva, et son fils Mouana conserva le titre nominal de cette souveraineté.

Après l'apparition de Porter, peu de faits saillants se passèrent à Nouka-Hiva. Le lieutenant américain Paulding du navire *le Dolfin* ayant mouillé, en 1825, dans la baie d'Oumi, n'eut qu'à se louer des naturels. En 1829, le missionnaire Stewart parcourut toute cette côte sur le vaisseau de guerre américain *le Vincennes*, et en traça, à son retour, un tableau plein de vérité et d'intérêt. Le capitaine du *Vincennes* eut à intervenir dans les affaires du pays qu'agitait alors l'intronisation du jeune Mouana. La crainte des Européens donna gain de cause au roi mineur contre les dissidents. Enfin, au mois de mars 1830, le capitaine anglais Waldegrave, du navire *Seringapatnam*, parut à Nouka-Hiva et n'y recueillit que des documents décousus et sans importance. Telle est l'histoire de Nouka-Hiva depuis sa découverte.

L'archipel de Nouka-Hiva, compris entre le 8° et le 10° de lat. S. et le 140° et et le 142° de long., à l'ouest de Paris, occupe un espace de 60 lieues marines environ du N. N. O. au S. S. E., sur une largeur d'à peu près 15 lieues. Il se compose d'une douzaine d'îles, dont trois seulement ont une certaine étendue; toutes les autres ne sont que des îlots ou rochers. La reine de l'archipel est la riante et belle Nouka-Hiva, nom que lui donna Krusenstern et que les géographes modernes ont adopté. Les peuples qui occupent ces îles avaient, comme tous les peuples polynésiens, des traditions anciennes et confuses. Keata-Nouï, roi à l'époque de Krusenstern, descendait en ligne droite de Oataïa, le découvreur et le premier chef de l'île. Suivant une autre, vingt générations auparavant, le dieu Haïi avait apporté dans cet archipel des cochons et de la volaille. Il se montra vers la partie orientale de l'île, dans la baie Hata-Outoua, y creusa une source pour avoir de l'eau, et se reposa sous un arbre qu'on nomma *haii*, et qui dès lors fut tabou. On ne sait rien de plus de ce dieu. Seulement, comme les naturels avaient donné au cochon le nom de *pouarka*, on pourrait supposer que ce Haii était un navigateur espagnol du XVIe siècle. Ce fut encore un dieu nommé Teo, qui leur apporta le cocotier de l'île Outoupou.

La conviction s'était accréditée parmi les insulaires que d'autres îles existaient à certaine distance des leurs : ce fait leur avait été révélé par leurs dieux. A diverses reprises, ils essayèrent d'aller à la découverte avec leurs pirogues, et le grand-père de Keata-Nouï partit un jour ainsi pour ne plus revenir. Deux ans avant Porter, un chef de tribu, Temaha-Taïpi, craignant le sort de la guerre, avait fait préparer plusieurs grandes doubles pirogues, se confiant en cas de revers à cette flottille pour le porter lui et sa peuplade sur des îles inconnues. Les hostilités finies, on retira les embarcations à terre. D'après le récit de Wilson, cet Anglais que Porter trouva établi à Nouka-Hiva, plus de 800 insulaires étaient partis dans leurs pirogues pour aller à la découverte de terres éloignées. Pas un seul n'était revenu, si ce n'est l'équipage d'une pirogue qui, ne voulant pas pousser plus loin, resta quelque temps à Hiaou, et en fut ramené par les chasseurs de phaétons. Au surplus, ces migrations étaient une manie excitée et entretenue par les tahouas (prêtres). Quatre jours après le départ des pirogues lancées ainsi à l'aventure, les imposteurs se glissaient en cachette dans les cases de la tribu décimée par l'aventureuse expédition, et là d'une voix perçante ils annonçaient que les voyageurs venaient d'aborder à une île fertile en cochons, volaille, forêts d'arbres à pain, cocotiers et autres ressources précieuses; puis, montrant du doigt la terre promise, ils invitaient les autres à les aller rejoindre. Sur la foi de ces révélations, d'autres partaient, se confiant aux flots sur de frêles barques. Sans doute, dans le nombre, quelques-unes ont abordé aux îles de l'Océanie, les ont peuplées; mais combien de malheureux ont péri dans ces traversées hasardeuses; combien de victimes de la faim, de la soif et de la tempête, ont trouvé la mort, au lieu du pays de leurs rêves!

De tous les navigateurs, anciens ou modernes, le capitaine Waldegrave est le seul qui n'ait pas loué l'extérieur et le physique des insulaires. Les autres s'accordent à les placer au premier rang dans la race polynésienne, les femmes surtout, dont Krusenstern lui-même, auteur peu enthousiaste, fait le plus gracieux portrait. Dissolues et coquettes, elles ont les qualités de ces deux défauts : la grâce, le soin de leur personne. Elles ont, suivant cet auteur, le visage plutôt rond qu'ovale, les yeux grands et expressifs, les dents magnifiques, les cheveux naturellement bouclés, enfin le teint plus clair que dans les autres archipels polynésiens. Il faut ajouter que leur taille est sans harmonie, et que leurs pieds manquent de grâce. Rien ne gêne les jeunes filles jusqu'à l'âge de dix-huit ans; elles sont maîtresses et souvent folles de leur corps; mais à cet âge elles contractent des liaisons plus durables, sans pour cela se croire obligées à une règle de fidélité absolue. Les unions, leurs conséquences, leur validité, n'ont été qu'imparfaitement jugées. Porter parle de l'affection des épouses et des mères pour leurs maris et leurs enfants, tout en racontant leurs dissolutions effrontées. Il faut en conclure que le mariage est un acte purement civil chez eux, un accouplement temporaire, une association de simple convenance qui n'engage pas; et que ce lien n'a quelque valeur et quelque force que parmi les chefs et les rois. Ces

derniers ne se marient qu'en famille, et souvent à leurs plus proches parentes. Parfois ces unions ont les plus importants résultats. Ainsi le fils de Keata-Nouï ayant épousé la fille du chef des Taï-Piis, ennemi constant de sa tribu, et la fiancée étant venue par eau vers son futur, la mer qui sépare les deux vallées fut frappée du tabou, et c'eût été un crime que de verser du sang sur toute cette étendue; car, même à la mort de la princesse, son esprit devenu atoua, c'est-à-dire dieu, perpétuait le tabou sur les hostilités. Si le prince eût renvoyé sa femme à ses parents, le tabou eût été levé, et la mer ouverte aux pirogues belligérantes.

Le tabou règne en souverain à Nouka-Hiva; il frappe les principaux aliments, comme les cochons, les tortues, les bonites, les dorades réservées aux classes privilégiées, et ne laisse au reste des insulaires que des aliments communs, comme le fruit de l'arbre à pain, les cocos, les ignames, et les poissons non tabous. Les maisons des personnages tabous ne sont accessibles à aucun individu des autres classes, pas même à leurs propres femmes, qui ont des logements particuliers. Les individus tabous, en revanche, peuvent aller partout et manger de tout. Ce sont les personnages sacrés par excellence; on ne peut rien placer au-dessus de leur tête, et toute chose qui est trouvée en contravention avec cette loi ne doit plus servir à un usage profane. La vengeance de la personne dont le tabou a été insulté poursuit le violateur jusqu'à ce qu'il meure, et cette crainte du châtiment, autant que les habitudes de l'enfance, en maintient partout la stricte observation.

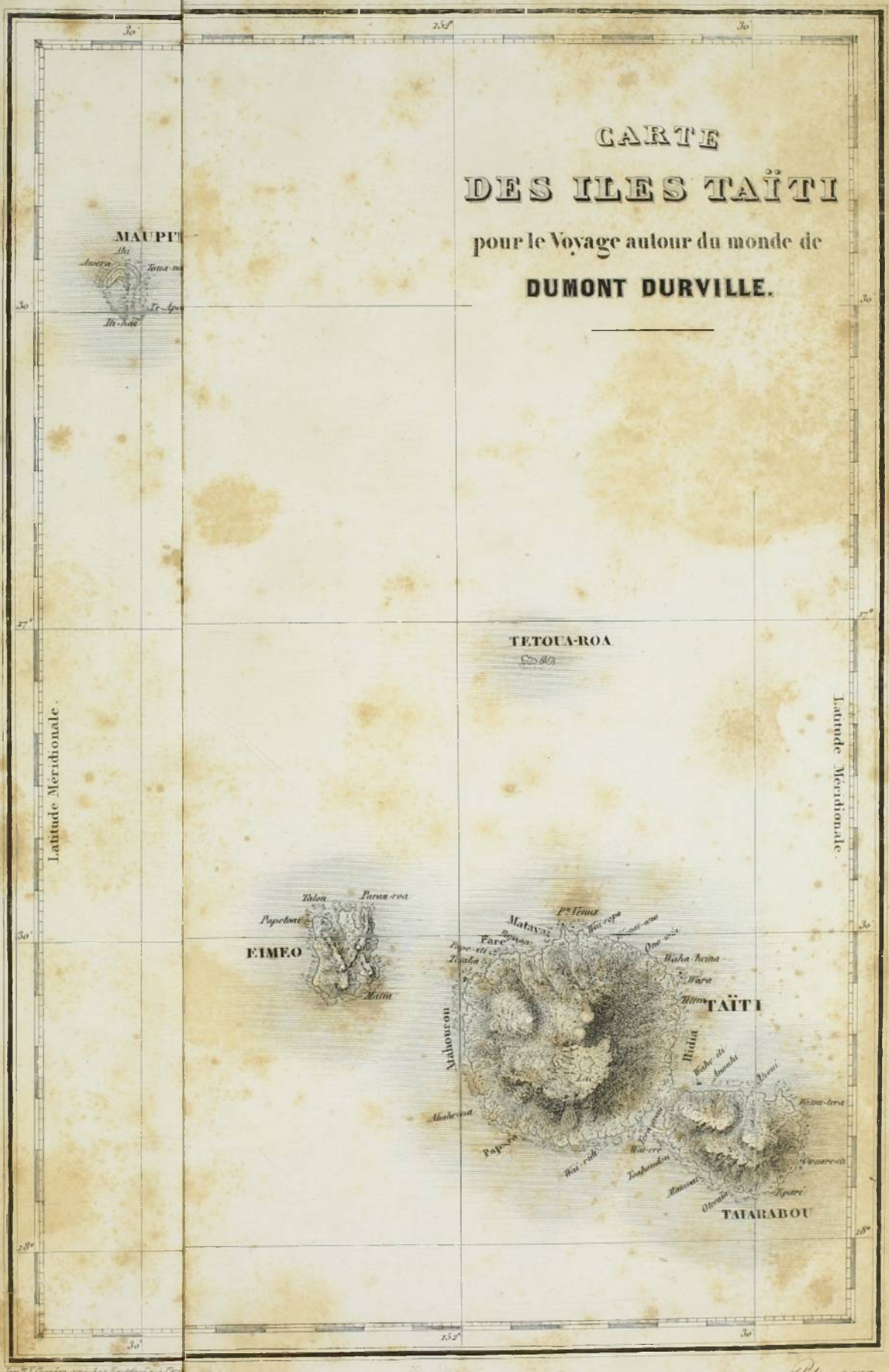
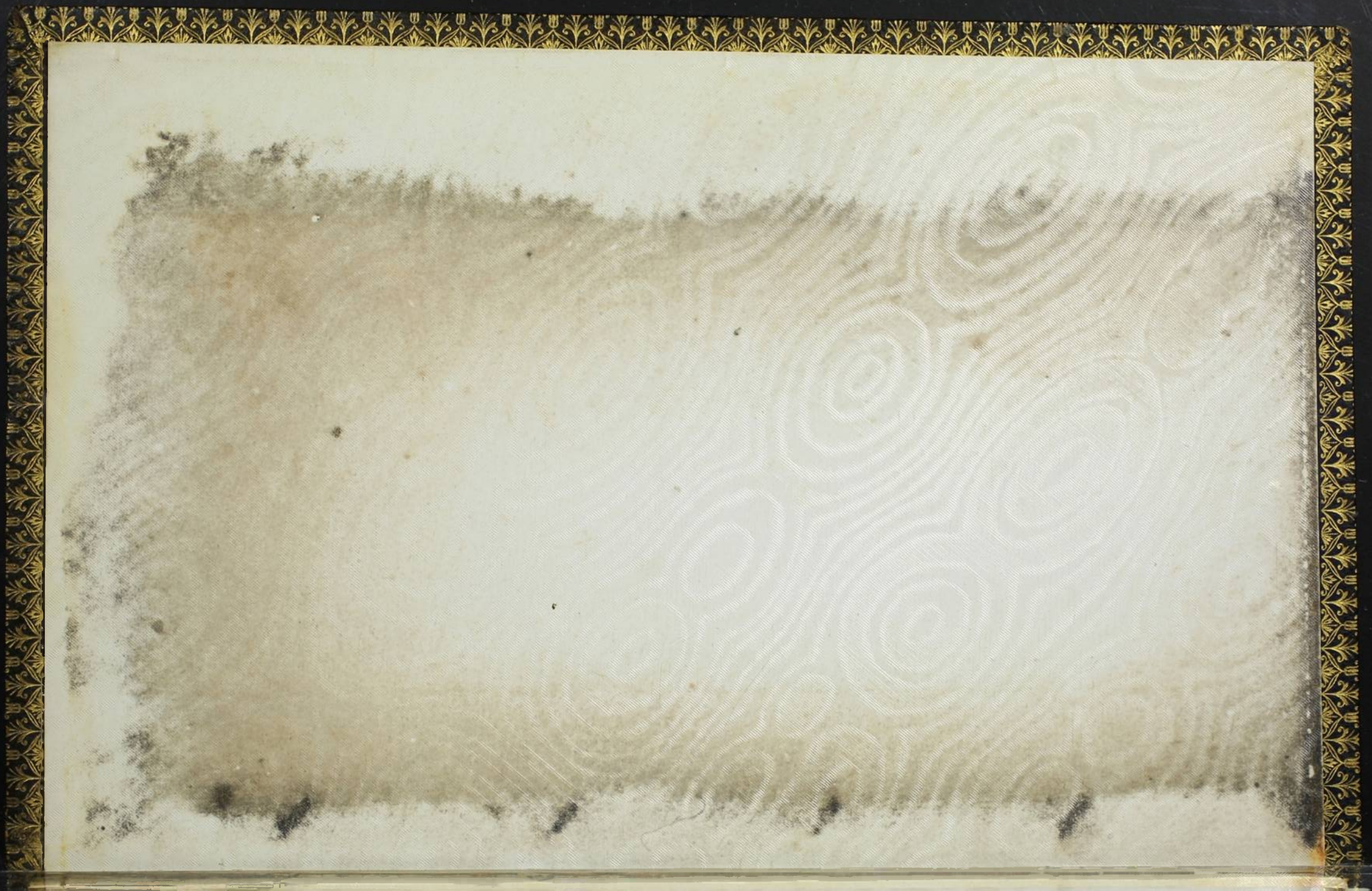
Quoiqu'il soit à peu près prouvé que les Nouka-Hiviens dévorent la chair des victimes humaines, aucun voyageur ne les a encore surpris dans l'accomplissement de pareils sacrifices. On ne sait ni comment se font ces immolations, ni comment se distribuent les chairs des patients. Porter lui-même, qui vécut dans une si grande intimité avec ces sauvages, ne put voir aucun de ces affreux repas. Sans doute on se cacha de lui, parce qu'il avait témoigné sa répugnance pour ces hideuses cérémonies. Mais un fait incontestable, c'est qu'ils aiment à conserver comme trophées les restes de leurs ennemis, les cheveux, les dents, les crânes, qu'ils suspendent dans leurs maisons. Avec les ossements humains les plus gros, ils fabriquent des harpons qu'ils sculptent fort élégamment; avec les plus petits, ils font des colliers, des manches d'éventail, des hausse-cols, diverses armes pour la guerre, ou bien encore de petites idoles. Ces ornements, dépouilles des morts, ne se trouvent, du reste, que chez peu d'individus; et beaucoup de chefs indigènes repoussèrent à diverses reprises, devant Porter, la qualification de mangeurs de chair humaine.

FIN DU TOME PREMIER.

TABLE DES CHAPITRES.

CHAPITRE Ier. — Toulon. — Iles Baléares. 1
— II. — Côtes d'Espagne. — Gibraltar..... 8
— III. — Tarifa. — Tanger. — Madère..... 15
— IV. — Iles Canaries..... 19
— V. — Sénégambie et Sénégal.. 28
— VI. — Iles du Cap-Vert. — Passage de la Ligne. — Ile de la Trinité..... 37
— VII. — Rio-Janeiro. — Ile de Tristan d'Acunha..... .. 42
— VIII. — Cap de Bonne-Espérance..... 58
— IX. — Ile de France..... 65
— X. — Ile Bourbon..... 76
— XI. — Ile de Madagascar..... 83
— XII. — Archipel des Seychelles. — Iles Maldives..... 101
— XIII. — Ile de Ceylan..... 106
— XIV. — Presqu'île de l'Inde. — Pondichéry..... 119
— XV. — Possessions anglaises. — Madras..... . . 143
— XVI. — Coringui. — Yanaoun. — Jaggernaut..... ... 149
— XVII. — Calcutta..... 154
— XVIII. — Calcutta. — Religion indienne..... 162
— XIX. — Compagnie anglaise des Indes..... 177
— XX. — Histoire naturelle de l'Hindoustan..... 186
— XXI. — Sumatra..... 193
— XXIII. — Poulo-Penang. — Malacca. — Sincapour..... 206
— XXIV. — Royaume de Siam. — Banckock..... 214
— XXV. — Banckock. — Histoire et géographie du royaume de Siam..... 224
— XXVI. — Cochinchine. — Poulo-Condor. — Saigong..... 235
— XXVII. — Cochinchine. — Touranne. — Huë..... . 239
— XXVIII. — Cochinchine. — Histoire et Géographie..... 248
— XXIX. — Philippines. — Manille. 260
— XXX. — Luçon. — Courses dans l'île. — Province d'Ilocos. — Lac de la Lagune..... 268
— XXXI. — Philippines. — Histoire depuis la conquête..... 279
CHAPITRE XXXII. — Philippines. — Géographie..... 294
— XXXIII. — Chine. — Macao... 305
— XXXIV. — Chine. — Route de Macao à Canton..... 324
— XXXV. — Chine. — Canton. — Les trois villes..... 332
— XXXVI. — Chine. — Canton. — Le Houpou. — Les Hanistes. 336
— XXXVII. — Chine. — Ses rapports avec les Européens. — Missionnaires. — Ambassades. 355
— XXXVIII. — Chine. — Histoire naturelle, Gouvernement, Religion, Mœurs, Lois, Littérature, Sciences, Arts.... 379
— XXXIX. — Départ de Canton. — Formose. — Liou-Tcheou. 387
— XL. — Liou-Tcheou. — Histoire, Géographie et Mœurs..... 399
— XLI. — Japon. — Nangasaki... 405
— XLII. — Japon. — Yedo..... 419
— XLIII. — Japon. — Relations des Européens avec cet empire. — Missionnaires. — Christianisme au Japon. — Ambassades..... 429
— XLIV. — Japon. — Résumé général. — Géographie. — Histoire. — Lois, Mœurs, Sciences, Arts, Industrie, Commerce. — Religion..... 435
— XLV. — Traversée du Japon aux îles Hawaii (vulgairement Sandwich)..... 450
— XLVI. — Iles Hawaii. — Oahou. 459
— XLVII. — Ile d'Hawaii. — Hawaii..... 473
— XLVIII. — Excursion au volcan de Kirau-Ea. 480
— XLIX. — Fin du séjour à Hawaii..... 487
— L. — Description générale des îles Hawaii..... 490
— LI. — Histoire des îles Hawaii. 493
— LII. — Population, Mœurs, Coutumes, Religion..... 520
— LIII. — Traversée des îles Hawaii à Nouka-Hiva. — Séjour à Nouka-Hiva..... 527
— LIV. — Nouka-Hiva. — Géographie. — Habitants et Productions..... 543

CARTE
DES ILES TAÏTI
pour le Voyage autour du monde de
DUMONT DURVILLE.



31012